
GAUDEO.



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOÏAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION DE TOUTES LES RELATIONS DE VOÏAGES PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à present dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE, ET DE MIEUX AVERÉ, DANS LES PAÏS OU LES VOÏAGEURS ONT PENETRÉ,

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR ETENDUE, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GEOGRAPHIE MODERNE, qui representera l'état actuel de toutes les Nations :

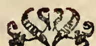
ENRICHI

DE CARTES GEOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques,

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, Habits, Antiquités, &c.

TOME DOUZIEME.



A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

AVANT-PROPOS.

LE titre & la nature de cet Ouvrage ne m'obligent pas de remonter au-delà du quinzieme siecle, ni de chercher, dans les Ecrivains qui l'ont précedé, cequi peut faire juger que longtems avant la Découverte d'un Nouveau Monde, on étoit persuadé de son existence (1).

Il n'est pas moins constant que dans les bornes où je suis renfermé par l'engagement de mes premiers Guides, qui ne comprend que les Relations des Voïageurs, je m'éloignerois trop du Plan que j'ai adopté, si pour l'orner, ou pour lui donner plus de plénitude, j'allois puiser, dans d'autres sources, dequoi suppléer à la stérilité des miennes. Ce seroit abandonner la route où j'ai marché jusqu'aujourd'hui, m'en ouvrir une nouvelle à la vue du terme, faire l'Histoire de l'Amérique au lieu de celle des Voïages, & me jetter dans des longueurs qui reculeroient beaucoup la fin de mon entreprise.

Cependant j'ai conçu que s'il est trop tard pour renoncer au Plan des Anglois, il n'est pas impossible, dans une Partie qui a peu de liaison avec les précedentes, de remédier à la plûpart des défauts qu'on reproche aux premieres, & pour lesquels j'ai souvent demandé grace. Le remede consiste dans un nouvel ordre, que j'ai déja fait entrevoir. Il est tems de l'expliquer.

(1) C'est assez de remarquer ici que les Anciens en ont eu réellement quelque idée. Acosta, qui s'est attaché particulierement à cette recherche, & d'après lequel tous les Historiens postérieurs sont partis comme moi, avec moins de franchise à le déclarer, observe, dans son premier Livre, » que » Platon rapporte l'entretien d'un Prêtre d'E- » gypte avec Solon, sur une Isle qu'il nom- » me *Atlantide*, située au-delà des Colom- » nes d'Hercule; qu'il fait dire à Critias » que cette Isle étoit aussi grande que toute » l'Asie & l'Afrique ensemble; qu'on y voïoit » un Temple long de mille pas, large de » cinq cens, dont le dehors étoit revêtu » d'argent, & le dedans tout brillant d'or, » d'ivoire & de perles; qu'au-delà de cette » grande Isle, il y en avoit un grand nom- » bre de petites, près desquelles on trou- » voit un Continent, & qu'ensuite on arri- » voit à la vraie Mer. Il est assez surprenant qu'à la réserve de la grande Isle, qui avoit disparu, suivant le même Philosophe, apparemment par un tremblement de terre, on ait reconnu, deux mille ans après, que la vérité répondoit à cette description. Aristote & Theophraste nous apprennent » que l'an » 356 de la fondation de Rome, un Vais- » seau Carthaginois, aïant pris sa route » entre le Couchant & le Midi, osa péné- » trer dans une Mer inconnue; qu'il y dé- » couvrit, fort loin de la terre, une Isle » déserte, spacieuse, arrosée de grandes » rivieres, couverte de forêts, dont la » beauté sembloit répondre de la fertilité du » terroir; qu'une partie de l'Equipage ne put » résister à la tentation de s'y établir; que » les autres étant retournés à Carthage, le » Sénat, auquel ils rendirent compte de leur » découverte, crut devoir ensevelir dans

Explication d'un nouvel ordre pour la suite de cet Ouvrage.

1°. Au lieu de m'abandonner tout d'un coup aux Voïageurs, en les suivant, comme au hasard, dans les courses que je vais faire avec eux, il me paroît nécessaire de commencer par une Exposition génerale, qui contiendra l'Histoire des Découvertes & des Etablissemens. C'est le seul moïen de répandre assez de jour sur tout ce qui doit suivre, pour éviter l'embarras de revenir sans cesse à des éclaircissemens, qu'on a traités, avec assez de justice, d'ennuïeuses répétitions dans les premiers Tomes.

» l'oubli un événement dont il craignit les » suites; qu'il fit donner secretement la mort » à ceux qui étoient revenus dans le Vaisseau, & que ceux qui étoient restés dans » l'Isle demeurerent sans ressource pour en » sortir. Avitus rapporte, dans Seneque le Rheteur, » que l'Océan contient des Ter- » res fertiles. Et personne n'ignore la Prédiction de Seneque le Tragique, dans sa Medée, sur la Découverte d'un Nouveau Monde. Enfin, sans parler d'un Passage de *Marcellin*, qui donne, à cette Mer, une Isle plus grande que toute l'Europe, on lit plus particulierement dans *Elien*, » que l'Europe, l'Asie & » la Lybie, qui est l'Afrique, sont environ- » nées de l'Océan; qu'au-delà il se trouve » un Continent d'une vaste étendue, où les » Hommes & les Animaux sont beaucoup » plus grands que dans le nôtre, & où les » premiers vivent plus long-tems; qu'ils y » ont des Usages & des Loix contraires à » celles des autres Peuples, & une incroïa- » ble quantité d'or & d'argent, métaux » moins estimés parmi eux, que le fer ne » l'est en Europe. *Chevreau*, qui remarque, à l'occasion de Platon, que les plus fameux Peres de l'Eglise, tels qu'Origene, Lactance, St Augustin, &c. ont rejetté le récit du Timée de Platon comme une fable, semble avoir ignoré que St Grégoire, sur l'Epitre de St Clément, a déclaré, sans aucune marque d'incertitude, qu'au-delà de l'Océan il y avoit un autre Monde. Ajoutons, pour descendre vers nous, que s'il faut s'en rapporter à quatre Vers, cités en Langue du Païs de Galles dans la Collection d'*Hackluyt*, & au témoignage de *Powel*, qui nous a donné l'Histoire du même Païs, un Prince, nommé *Madoc*, second fils d'*Owen-Guyned*, Prince de Galles, s'étant embarqué l'an mille cent quatre-vingt dix, dans la seule vue de satisfaire sa curiosité, » découvrit, après » quelques semaines de navigation vers » l'Ouest, une Terre, où il trouva toutes » sortes de vivres, un air frais, & de l'or; » qu'après s'y être arrêté assez long-tems, » il y laissa six-vingt Hommes; il revint en » Angleterre avec le même bonheur, il y » équipa une Flotte de dix Vaisseaux, char- » gés d'Hommes, & de provisions conve- » nables à ses desseins, avec lesquels il re- » tourna dans le Païs qu'il avoit découvert; » mais que, de quelque maniere que ses Avan- » tures aient pu se terminer, on n'en eut » jamais d'autre information. Ceux, qui adoptent ce récit, croient que Madoc avoit abordé dans quelque partie de la Floride ou de la Virginie, & se croient autorisés à lui attribuer l'honneur de la premiere Découverte de l'Amérique, en avouant néanmoins qu'il ne la dut qu'au hasard; au lieu qu'environ trois cens vingt-deux ans après, elle fut le fruit des réflexions, des recherches volontaires & de l'habileté d'un Génois.

On verra, ci-dessous, page 100, les quatre Vers qui regardent Madoc; mais qu'il me soit permis d'en joindre ici cinq autres, qui se trouvent dans la même Collection, & que je n'y ai pas découverts assez-tôt pour les joindre à l'Article qu'ils regardent. Ils confirment le Voïage du Frere de Christophe Colomb en Angleterre, parcequ'ils étoient écrits, suivant Hackluyt, sur la Mappemonde dont il fit présent au Roi Henri VII.

Janua cui Patriæ est nomen, cui Bartholomæus
Columbus de Terra-rubra, opus edidit istud
Londoniis, anno Domini 1480 atque insuper anno
Octavo, decimaque die, cum tertia Mensis
Februarii. Laudes Christo cantentur abunde.

Le Collecteur Anglois observe que *Terra-rubra* étoit un surnom de ces fameux Génois, & que Christophe le prenoit, comme Barthémi son Frere, avant sa glorieuse expédition. C'est un nouvel argument pour la noblesse de leur naissance. Voïez, ci-dessous, page 3, & note 8 de la page 5.

D'ailleurs,

D'ailleurs, ce que je propoſe comme un expédient, pour la juſteſſe, la préciſion & la clarté, eſt réellement indiſpenſable, par la nature des ſources qui contiennent les premiers Voïages en Amérique. On n'a jamais publié les véritables Journaux des *Colombs*, des *Pinçons*, d'*Ojeda*, d'*Ovando*, de *Balboa*, de *Ponce de Leon*, d'*Hernandez de Cordoue*, de *Cortez*, & de la plûpart des premiers Navigateurs, qui ont découvert ſucceſſivement les différentes parties du Nouveau Monde. C'eſt à divers Hiſtoriens, dont quelques-uns n'avoient jamais quitté leur Patrie, qu'on eſt redevable d'avoir raſſemblé des Mémoires particuliers, ſur leſquels ils ont formé des corps d'Hiſtoire; & ſi l'on excepte quelques Piéces échappées à leurs recherches, ou qui ne ſont ſorties de l'obſcurité que depuis la publication de leurs Ouvrages, c'eſt preſqu'uniquement à leur témoignage qu'on eſt réduit. Auſſi vont-ils faire le fond de mon Expoſition hiſtorique, dans tout l'intervalle qu'ils rempliſſent; ſans autre interruption que celle dont je ne puis me diſpenſer à chaque nouvelle entrepriſe, pour la diſtinguer par le nom du principal Acteur, c'eſt-à-dire, du Voïageur ou du Conquérant. Les plus célebres de ces Ecrivains ſont *Martyr*, *Oviedo*, *Gomara*, *Antoine Herrera*, *Benzone*, *Las Caſas*, *Diaz del Caſtillo*, *Solis* & quelques autres. Comme leur poids n'eſt pas le même dans la balance de la Critique, il eſt important de faire quelques obſervations ſur leur caractere.

Recueils des premieres Relations, & ſources hiſtoriques.

Pierre Martyr d'Anglerie, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Pierre Martyr, né à Florence & ſon contemporain, étoit Milanois, & prend lui-même la double qualité de Protonotaire Apoſtolique, & de Conſeiller du Roi Ferdinand. Il ſe trouvoit attaché au ſervice de ce Prince, dans le tems même de la Découverte du Nouveau Monde, dont il nous a donné l'Hiſtoire, en trente Livres, ou plutôt en trente Lettres, diviſées en trois Parties, ſous le titre de *Decades Oceanes.*

Martyr.

La premiere de ces Lettres, qui eſt adreſſée, comme la ſeconde, au Cardinal Aſcagne Sforce, offre pour date l'année 1493, c'eſt-à-dire celle où Chriſtophe Colomb apporta lui-même, en Eſpagne, la nouvelle des premiers ſuccès de ſon entrepriſe. Elle eſt écrite de la Cour, où Martyr étoit emploïé, & témoin par conſéquent du récit de Colomb, des honneurs qui lui furent accordés, & des nouveaux ordres qu'il reçut. Les Lettres ſuivantes, adreſſées, les unes au Cardinal Louis d'Arragon, les autres au Pape Leon X, &c. répondent de même au progrès

des Découvertes, & au tems des informations. Elles sont toutes en latin assez pur. Le mérite de l'Auteur (2), l'occasion qu'il avoit de s'instruire, & la simplicité même de son style, où rien ne paroît donné à l'imagination ni au dessein de surprendre par l'éclat du merveilleux, ont acquis à son Ouvrage une réputation distinguée. C'est une source où l'on a toujours puisé sans défiance. Mais il n'y faut pas chercher les détails, ni l'exactitude, qu'on ne peut attendre que des Témoins oculaires d'une Expédition, & qui sont précieux néanmoins dans le récit des grands événemens. On n'y trouve pas, non plus, des Descriptions fort étendues, ni beaucoup d'Observations qui puissent enrichir la Géographie & la Physique ; à la réserve de quelques Remarques sur les Vents & les Marées, que l'Auteur avoit recueillies des entretiens de Diegue Colomb & des Navigateurs du même tems.

Oviedo. *Gonçale Fernand Oviedo & Valdez*, Gouverneur du Fort de la Ville de St Domingue, publia, en 1535, son Histoire des Indes occidentales, qu'il nomme *Histoire Générale & Naturelle*, (3), à l'exemple de Pline, qu'il s'étoit proposé pour modele ; mais avec cette différence, dit-il, qu'il veut commencer par l'Histoire de la Découverte & de la Conquête des mêmes Régions. Il étoit parti, en 1513, de Madrid, lieu de sa naissance, avec les ordres du Roi Ferdinand, pour exercer, aux Indes, l'Office de *Controlleur des Fontes & des Mines d'or*. Les fonctions de cet Emploi le conduisirent à la *Terre-ferme*, où il ne se rendit pas moins utile pour la Conquête du Païs & pour la pacification des Indiens. Douze ans après, il revint en Espagne ; & n'y trouvant que des Relations imparfaites, sur quantité de choses qui lui étoient familieres, il y composa d'abord, sans autre secours que sa mémoire, un Sommaire de l'Histoire

(2) Il prit soin lui-même de rassembler toutes ses Lettres, qu'il dédia, en 1516, à Charle-quint. Elles furent réimprimées à Alcala, en 1530. On lit, dans son Epître, qu'il avoit été envoïé, par le Roi Ferdinand & la Reine Isabelle, en Ambassade à Venise & au Soudan de Babylone. Antoine de *Nebrissa*, son Ami, qui fit réimprimer ensuite ses trois Décades, y joignit le *Traité des Isles nouvellement découvertes*, & la Relation de l'Ambassade de Venise & de Babylone ; deux Ouvrages de Martyr, qui n'avoient point encore été publiés. Entre les éloges qu'il lui donne, il dit, en se plaignant de sa modestie qui lui faisoit craindre l'honneur de l'impression, » Mon cher Martyr est » capable de se distinguer dans tous les gen» res de composition ; mais c'est le plus mo» deste des hommes. Edit. de Bâle, *in fol.*, 1533, chez Jean Rebel.

(3) La Historia General y Natural de las Indias, por el Capitan Gonçalo Hernandez de Oviedo y Valdez, *in-fol.*, en Sevilla, 1535.

L'Edition de Salamanque, de 1546, est grossie d'une Relation de la Conquête du Perou, par Xerez.

Naturelle des Indes. Mais étant retourné à l'Isle Espagnole, avec la qualité de Gouverneur du Fort de St Domingue, ses papiers, qu'il y avoit laissés, & dix ans d'un nouveau séjour dans les Etablissemens de sa Nation, le mirent en état de perfectionner son Ouvrage, ou plutôt d'en composer un autre, avec plus d'exactitude & d'étendue. Il se croit exempt de reproche pour le style, parcequ'étant né à Madrid, aïant reçu son éducation dans la Maison du Roi, & n'aïant vêcu qu'avec des Personnes de distinction, il se flate de savoir parfaitement la Langue Castillane, dont il a fait usage, & qui passe, dit-il, pour la meilleure des Langues vulgaires. A l'égard des faits, il n'auroit pu manquer de bonne foi sans s'attirer l'indignation du Ciel & de la Terre; car il prend à témoins, Dieu, l'Empereur Charles son Maître, & tous les honnêtes gens du monde, qu'il a suivi les plus rigoureuses loix de la vérité.

Il ne publia d'abord que vingt Livres, dans un seul Volume, qui contient tout ce qui regarde les premieres Découvertes, & qui devoit être suivi de deux autres, où il promettoit les Expéditions de la Terre-ferme. Mais après avoir passé plus de vingt-deux ans dans les Colonies Espagnoles, il paroît que le voïage qu'il fit en Espagne, pour offrir ce premier Tome à l'Empereur Charles, qui l'avoit honoré du titre de son Historiographe, avec une pension considérable, fut la derniere de ses courses. C'étoit la huitieme fois, dit-il, qu'il avoit traversé l'Océan. Je n'ai pu découvrir s'il étoit retourné à St Domingue; & *Jean Poleur* (4), à qui nous devons la Traduction de son Ouvrage, en 1556, ne donne aucun éclaircissement sur sa vie & sa mort, ni sur la continuation de son travail. Il n'en est pas moins certain qu'Oviedo tient rang entre les plus célebres Ecrivains d'Espagne; & que n'aïant presque rien rapporté qu'il n'eût vérifié par ses propres yeux, ou par des Témoins existans, il doit être regardé comme une des meilleures sources pour l'Histoire des premieres Expéditions. La passion qu'il avoit d'imiter Pline l'a rendu fort attentif, en effet, à tout ce qui regarde l'Histoire Naturelle. Il s'est étendu particulierement sur celle de l'Isle Espagnole, qui paroît avoir été son principal objet.

François Lopez de Gomara, autre Historien Espagnol, dont nous avons une ancienne Traduction, en François, par *Martin Fumée*, Sieur de Genillé, a donné, en six Livres, l'Histoire Gomara.

(4) Valet de Chambre de François de Valois, Dauphin de France.

générale des Indes occidentales (5). Cet Ecrivain, que nous n'avons commencé à connoître, dans sa Langue naturelle, que par l'Edition d'Anvers, de 1554, a joui long-tems, en France, d'un succès extraordinaire (6), dont il semble qu'on peut apporter trois raisons. Premierement, il a donné, à son sujet, beaucoup plus d'étendue que ceux qui l'avoient traité avant lui; & dans un tems où la curiosité étoit extrême pour les progrès de l'Espagne, il n'est pas surprenant qu'on reçût avec avidité tout ce qui sembloit offrir de nouvelles informations. Il parcourt, non-seulement toute l'Amérique jusqu'à l'extrêmité Méridionale, mais les parties mêmes des Indes orientales, qui étoient alors contestées entre les Espagnols & les Portugais; il se fait Juge du différend des deux Nations; il raisonne avec beaucoup de hardiesse sur leurs prétentions & leurs interêts; & l'érudition ne lui manquant point pour soutenir ses paradoxes, il y répand un air de vraisemblance, qui a soutenu long-tems l'illusion. En second lieu, il s'écarte souvent du récit des Historiens qui l'ont précedé; & de son tems, comme du nôtre, on se plaisoit à découvrir cette espece de contradiction entre les meilleurs Ecrivains. Enfin, jamais on n'avoit porté si loin que Gomara l'exactitude & la précision dans la mesure des distances. Il semble qu'il marche la toise à la main. Les Mers, les Terres, l'intérieur de l'Amérique, & ses Côtes, tout s'offre à ses yeux dans sa grandeur réelle. Cette apparence de justesse doit en avoir imposé à ceux qui n'étoient pas mieux instruits. Mais, 1°. en voulant trop embrasser, Gomara s'écarte quelquefois de son sujet, & n'a pu réduire une matiere si vaste à des bornes fort étroites, sans tomber souvent dans la confusion. 2°. Lorsqu'il abandonne l'opinion des autres Historiens, il n'explique point sur quel fondement il établit la sienne. 3°. Une grande partie de ces mesures, qu'il donne avec une confiance surprenante, ont été démenties par des Voïageurs plus éclairés. Cependant on reconnoît du savoir dans la plûpart de ses recherches, & de la chaleur dans son style; deux qualités qui soutiennent encore sa réputation, quoique dans les récits qu'il hasarde sans garants, il y ait peu de fond à faire sur son témoignage.

(5) Historia general de las Indias, y Todo lo acaescido en ellas, dende que se ganaron hasta el año 1551, &c. *in*-8°. Anvers 1554.

(6) L'Edition de 1587, à Paris, chez *Michel Sonnius*, est annoncée, au titre, pour la cinquieme; & le Traducteur en marque de l'étonnement, dans sa Préface.

Jérôme Benzone, Milanois, réunit les deux qualités de Voïageur & d'Hiſtorien. Nous avons de lui, ſous le titre d'Hiſtoire du Nouveau Monde, une Relation de ſes Voïages, depuis 1541 juſqu'en 1554, dans laquelle il joint, à ſes propres Avantures, les Découvertes & les Conquêtes des Eſpagnols; avec cette différence, que, ſur les événemens qu'il n'avoit pas vus, il fait profeſſion de ſuivre quelques Ecrivains qui les avoient déja publiés; & que dans tout le reſte, c'eſt-à-dire, juſqu'à la fin de ſes courſes, il ne rapporte rien dont il n'ait été témoin, ou qu'il n'ait appris de diverſes Perſonnes dont il vante le caractere. Cet Ouvrage eſt d'autant plus eſtimable, qu'avec de juſtes éloges du courage & de la conſtance des Eſpagnols, on y trouve une fidelle peinture de leurs cruautés, de leur avarice, & de tous les autres excès auxquels ils ſe laiſſerent emporter par la ſoif de l'or & par leurs propres diviſions. Benzone a cet avantage ſur Barthelemi de las Caſas, qu'en relevant, comme lui, leurs paſſions & leurs vices, il a rendu plus de juſtice à leurs vertus; & de toutes les qualités qui forment les bons Hiſtoriens, cette égalité, dans l'eſtimation des vertus & des vices, paſſe, avec raiſon, pour la plus difficile & la plus rare. *Vrain Chauveton*, à qui nous ſommes redevables d'une aſſez bonne Traduction de Benzone, en 1579, a groſſi le premier des trois Livres, dont l'Ouvrage eſt compoſé, par des Réflexions hiſtoriques ſur chaque Chapitre. Benzone.

Antoine Herrera eſt depuis long-tems en poſſeſſion d'une haute eſtime, qu'il ne doit pas moins au caractere judicieux de ſon eſprit & de ſon ſtyle, qu'à l'exactitude & à l'étendue de ſes connoiſſances. C'eſt proprement l'Hiſtorien des Indes occidentales, comme Barros eſt celui des grandes Indes. On ne lui reproche qu'un peu d'affectation à déguiſer quantité de faits odieux, ſur leſquels il paſſe toujours légerement. Son Ouvrage, compoſé de huit Décades, renferme l'Hiſtoire d'environ ſoixante ans, depuis la premiere année des Découvertes juſqu'en 1554 (7). Comme on ne connoît point de ſource plus abondante & plus pure, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait été traduit dans toutes les Langues de l'Europe, & que tous les Ecrivains, qui ont traité le même ſujet après lui, faſſent profeſſion de le prendre pour Herrera.

(7) Hiſtoria general de los Hechos de los Caſtellanos en las Iſlas y Tiera-firma del Mar Oceano, por Anton. de Herrera, deſde el año 1492, haſta el de 1554, *in-fol.* Madrid. 1601, 4 *vol.*

guide & pour modele. Il ne paroît pas qu'il eût beaucoup voïagé, ni que dans les choses mêmes qui s'étoient passées de son tems, il donne jamais rien sur la foi de ses propres yeux ; mais la qualité d'Historiographe de Sa Majesté Catholique lui aïant fait obtenir tous les secours nécessaires à son travail, une ardeur infatigable lui fit découvrir la vérité de l'Histoire, & sa droiture naturelle ne cessa point de l'y tenir attaché. Tel est le témoignage qu'il se rend lui-même, & que la Critique n'a jamais contredit. Nicolas de la Coste, qui a fait passer, en 1660, ses deux premieres Décades en françois, par une assez bonne Traduction pour le tems, déclare que » c'est la naïveté de l'Ouvrage & » la réputation de l'Auteur, qui lui en ont inspiré le dessein (8).

Las Casas.

Ces cinq Ecrivains sont non-seulement les premiers, mais les seuls, qui aient publié l'Histoire des Découvertes, jusqu'à leur tems. On pourroit compter aussi dans ce nombre, le fameux Traité de la Tyrannie des Espagnols, par *Barthelemi de las Casas* (9), s'il n'avoit été plutôt composé pour nous représenter le malheur des Indes, que pour en écrire l'Histoire. L'Auteur, qui s'étoit engagé dans l'Etat ecclésiastique, après avoir accompagné son Pere au premier Voïage de Christophe Colomb, avoit emploïé la plus grande partie de sa vie à prêcher aux Espagnols qu'ils devoient traiter les Indiens avec douceur, & leur donner des exemples de religion & d'humanité. L'inutilité de ses efforts, & peut-être les persécutions qu'il avoit essuïées lui-même, l'avoient porté à se jetter dans l'Ordre de St Dominique. Mais la Cour d'Espagne, qui reconnut la droiture de ses intentions, l'aïant forcé d'accepter l'Evêché de *Chiapa*, dont il remplit les fonctions pendant plusieurs années, & que ses maladies l'obligerent de quitter en 1551, il donna le reste de sa vie à la composition de plusieurs Ouvrages, entre lesquels celui qu'on vient de nommer tient le premier rang. Autant que tous les autres respirent la douceur & la piété, autant celui-ci se ressent du chagrin qui l'avoit fait entreprendre. Le Prélat, qui n'avoit de foible que sa santé, y répand toute l'amertume d'un zele aigri par de longues traverses & par le souvenir toujours présent des injustices & des cruautés dont il avoit été témoin. Il porta cette espece de vangeance, ou si l'on veut, cette chaleur pour la

(8) La troisieme Décade n'a paru qu'en 1671, après la mort du Traducteur ; & le reste n'a jamais été traduit.

(9) Relacion de la Destruycion de las Indias occidentales por los Castellanos. *Edition de Seville* 1552.

défenſe des Indiens, juſqu'à déclarer la guerre, par pluſieurs Traités, à ceux qui entreprenoient de juſtifier la violence & la barbarie des Eſpagnols. Cependant ſon Ouvrage renferme un grand nombre d'événemens hiſtoriques, qu'on ne peut ſoupçonner d'infidélité, & qui ont le mérite extrêmement ſingulier d'être ſortis de la plume d'un Homme de bien, qui ne les avoit preſque pas perdus de vue, depuis la premiere Découverte des Indes, c'eſt-à-dire, pendant l'eſpace d'environ cinquante ans. Mais pour lever tous les ſcrupules, ſur un témoignage que la faveur qu'il a trouvée chez les Proteſtans ſemble avoir un peu décrié dans l'eſprit des Catholiques, il ſuffit de rapporter le jugement d'un Hiſtorien moderne, qui ne doit être ſuſpect pour aucun Parti, dans un problême de cette nature. » On ne peut » diſconvenir, dit le Pere de Charlevoix, qu'il regne dans » l'Ouvrage de Las Caſas un air de vivacité & d'exagération, » qui prévient un peu contre lui, & que les faits qu'il rapporte, *ſans être altérés dans la ſubſtance*, ont, ſous ſa plume, je » ne ſais quoi d'odieux & de criant, qu'il pouvoit peut-être » adoucir. Il n'avoit pas aſſez fait réflexion qu'il ne ſuffit pas à » un Hiſtorien d'être véridique, & qu'il doit encore être extrêmement en garde contre ceque la prévention, la haine, l'intérêt, l'amitié, l'engagement, un zele trop amer, ou trop » ardent, peuvent donner de couleurs, ou étrangeres, ou trop » vives, aux faits *d'ailleurs les plus certains*. Mais on peut bien » aſſurer que le St Evêque de Chiapa, dont, malgré ſes défauts, ou, pour parler plus juſte, les excès de ſes vertus, le » nom eſt demeuré très reſpectable dans les Annales du Nouveau Monde & dans les Hiſtoires d'Eſpagne, ne prévoïoit » pas les mauvais effets que ſon Ouvrage produiſit, peu d'années après ſa publication, lorſqu'il eût été traduit par un » Hollandois (10). Comme l'Hiſtoire ne demande que la vérité des faits, & que les motifs de l'Ecrivain n'y changent rien, lorſqu'ils ne lui font pas bleſſer les régles de la bonne foi, on doit conclure que le reproche de chagrin & d'amertume ne pouvant tomber que ſur les expreſſions de Las Caſas, ſon témoignage n'en a pas moins de poids pour le fond des évenemens (*).

(10) Il confirma les Rebelles des Païs-bas dans leur haine pour les Eſpagnols. *Hiſtoire de St Domingue, Liv. 6, p. 325. & autres.*

(*) On ne dit rien, ici, de la vie de Chriſtophe Colomb, par Fernand ſon Fils. *Voïez, ci-deſſous, les Notes qui le regardent.*

Diaz del Castillo.

Bernard Diaz del Castillo ne s'est attaché qu'à l'Histoire des Voïages & des Guerres de Fernand Cortez, dans la fameuse Expédition du Méxique. Un Ecrivain, qui fait profession d'avoir suivi constamment son Héros, & qui ne rapporte rien dont il n'ait été sans cesse Acteur ou Témoin, mérite, sans doute, une confiance proportionnée à ces deux titres. Aussi ne l'accuse-t on point d'avoir manqué de respect pour la vérité ; mais on le soupçonne d'un excès de jalousie & d'ambition, qui lui fait quelquefois condamner la conduite de son Général, ou donner de malignes interprétations à ses vues. Solis, qui lui fait ce reproche, n'en reconnoît pas moins que son style, rude & grossier (11), porte une apparence de bonne foi, qui lui donne du crédit, & qu'en mettant à l'écart ses conjectures & ses raisonnemens, on trouve, sous ces deux nuages, beaucoup de lumieres dans ses détails historiques. Son Ouvrage ne fut publié (12) qu'en 1632, c'est-à-dire, long-tems après sa mort, par un Religieux de la Merci, qui le tira d'une Bibliothéque, où il étoit comme enseveli.

Lettres de Cortez.

Les Lettres de *Fernand Cortez* sont une autre source de vérité, pour l'Histoire des mêmes événemens. Elles furent écrites à Charle-quint, pendant l'Expédition même, & dans la confusion des armes ; mais quoiqu'elles portent un caractere de noblesse & de bonne foi, qui doit les faire passer pour un monument respectable, il ne faut pas y chercher de longues & curieuses explications. Les premieres contiennent une courte peinture de la situation de Cortez, qui ne peut servir qu'à vérifier l'ordre & la date de ses entreprises. Dans les autres, on ne lit que des demandes & des plaintes (13).

Solis.

L'Histoire de la Conquête du Mexique, par *Antoine de Solis* (14), quoique postérieure, de long-tems, à celles qu'on a nommées, & composée même d'après elles, ne peut être négligée pour toute entreprise historique, où ce grand événement sera rap-

(11) Solis dit qu'il s'expliquoit mieux avec l'épée qu'avec la plume.

(12) *Sous le titre de* Historia Verdadera de la Conquista de la Nueva España, escrita por el Capitan Bernal Diaz del Castillo. *in fol.* Madrid, 1632. *Nous n'en avons pas de Traduction.*

(13) *Elles ont été publiées, à Madrid, sous le titre de* Cartas de D. Hernando Cortes, Marques del Valle, de la Conquista de Mexico, al Emperador. *Gemelli Carreri se fait honneur d'en avoir vu quelques-unes, en manuscrit, dans la Nouvelle Espagne. Voïez son Journal, au Tome XI de ce Recueil.*

(14) Historia de la Conquista de Mexico, Problacion y progressos de la America septentrional conocida por el nombre de Nueva España, por D. Antonio de Solis, *in-fol. Madrid*, 1684.

pellé.

pelle. D'ailleurs, en reconnoiſſant cequ'il doit aux anciennes ſources, l'Auteur aſſure qu'il en a découvert de nouvelles; & quoiqu'il ſe diſpenſe de les nommer, le ſuffrage conſtant de ſa Nation prouve aſſez que cette noble hardieſſe n'a jamais été démentie. Ce n'eſt pas faire un éloge exceſſif, d'un Hiſtorien dont la réputation eſt ſi bien établie, que de le compter entre les meilleurs Ecrivains d'Eſpagne. Le ſuccès de la Traduction de ſon Ouvrage, en François (15), n'empêche pas qu'elle ne ſoit fort inférieure à l'Original.

Autres Hiſtoriens.

Corneille Wytfliet, *Jean de Laët*, *Montan*, *Ogilby*, *Torquemada*, & quelques autres dont nous avons des Hiſtoires ou des Deſcriptions générales de l'Amérique, n'ont fait que répéter, ſous différentes formes, cequi avoit été publié avant eux. Si l'on conſidere la juſte diſtinction qu'il faut toujours mettre, entre les Auteurs originaux & ceux qui n'ont écrit qu'aſſez long-tems après, on ne s'étonnera point que je cite rarement des Productions ſi tardives, du moins dans cequ'elles ont de commun avec les premieres, dont elles empruntent leur autorité; & que je ne les emploie qu'à titre de ſupplémens pour les événemens poſtérieurs, qui ne peuvent ſe trouver dans les Hiſtoriens des premieres Découvertes. Par la même raiſon, lorſqu'aïant préſenté l'Amérique ouverte aux Européens par les Eſpagnols, il faudra paſſer à l'Hiſtoire des Découvertes particulieres, dont pluſieurs Nations de l'Europe ont partagé la gloire, je ne conſulterai point d'autres Relations que celles que je nomme originales; & je reſerverai tout ce qui s'eſt publié depuis, pour la troiſieme Partie de mon nouveau Plan.

Le Pere de Charlevoix.

Exceptons néanmoins l'Hiſtoire de Saint Domingue, parceque remontant juſqu'à l'origine des Découvertes, elle embraſſe une partie de mon ſujet. L'eſtime dont elle eſt en poſſeſſion doit la faire regarder comme une ſource avouée du Public; & quoique dans la premiere moitié de ſon Ouvrage, l'Auteur n'ait pas eu d'autres ſources que les miennes, les Mémoires anecdotes du P. Pers, & les Actes du Dépôt de la Marine (16), dont il déclare que la ſeconde eſt compoſée, en font une Hiſtoire originale. Tout ce que j'emprunte d'elle eſt cité fidélement; ſeul mérite que j'en veux tirer, avec celui d'avoir un peu réparé le ſtyle.

(15) Par Citri De la Guette, *in*-4°. Paris, 1691. Nous en avons pluſieurs Editions.

(16) Préface de l'Hiſtoire de St Domingue.

C'est donc à cette suite de récits & de témoignages, que j'entreprens de donner une forme historique ; autant du moins qu'il est possible, dans une matiere dont les parties ont souvent peu de liaison. L'exécution de ce projet me jette dans un travail extrêmement pénible, mais j'y suis engagé par d'anciennes promesses ; & je n'aurai rien à regretter, si le Public s'apperçoit que mes nouvelles vues apportent un changement avantageux au Plan des Anglois.

II. Ensuite, n'oubliant pas que je marche sur leurs traces, & qu'il n'est pas question de jetter si tard les fondemens d'un autre Ouvrage, je reviendrai aux véritables Journaux des Voïageurs. Mais ils recevront tant de jour, de l'exposition qui va les précéder, qu'on ne doit plus craindre d'être arrêté par des récits obscurs, ni fatigué par des répétitions, trop souvent nécessaires pour les éclaircir. Comme la route, aux différens Ports de l'Amérique, est sujette à peu d'incidens, parceque les difficultés n'ont été que pour les premiers Navigateurs, & que depuis les grandes Découvertes, on n'a qu'une Mer fort connue à traverser, le détail des Navigations sera court ; à la réserve néanmoins des Voïages entrepris pour chercher un Passage au Nord-Est & au Nord-Ouest, que leur singularité doit faire excepter. D'un autre côté, je me confirme plus que jamais dans la résolution d'abréger les Journaux, & de supprimer même, comme je l'ai déja fait dans les derniers Tomes, ceux qui ne contiennent rien d'important ou qu'on ne trouve dans les autres, en les bornant à l'honneur d'être nommés dans un Index. Si j'ajoûte qu'avec plus de fidélité que les Anglois pour leur propre Méthode, j'en détacherai tout ce qui regarde la Géographie, la Religion, les Mœurs & les Usages, pour en faire un corps mieux ordonné, sous le titre ordinaire de *Description*, on concevra que chaque Journal, réduit aux avantures personnelles du Voïageur, à ses observations particulieres, & aux simples recherches de sa curiosité, ne sera jamais d'une longue étendue, ou du moins qu'il ne contiendra rien que d'agréable ou d'utile. Seconde réformation de l'ancien Plan.

III. Ceque je continuerai de nommer les *Descriptions* sera formé, comme dans les Volumes précédens, des Remarques de tous les Voïageurs sur chaque Païs & ses Habitans. Mais la partie historique, qui va conduire à celle des Journaux, ne s'étendant point au-delà du tems des Découvertes & des Con-

quêtes, qui eſt celui dans lequel tous les Hiſtoriens ſe ſont renfermés, il reſte un long eſpace à remplir; & ſuivant la nature de cet Ouvrage, il ne peut l'être que par divers lambeaux d'Hiſtoire, qui ſe trouvent répandus dans les Relations de quelques Voïageurs. Laiſſons le ſoin de recueillir d'autres Mémoires & d'autres Actes, au P. de Charlevoix, qui s'eſt chargé de cette grande entrepriſe, & qui a déja fait connoître, par ſes Hiſtoires du Japon, de St Domingue & de la Nouvelle France, cequ'on peut attendre de ſes laborieuſes recherches. Mais ſi c'eſt ſortir de mon ſujet que de porter les miennes hors des Relations de Voïages, je dois profiter auſſi de tout cequ'elles peuvent m'offrir, pour enrichir cette derniere Partie de mon Ouvrage. Ainſi non-ſeulement je promets plus d'exactitude & de régularité dans les Deſcriptions; mais tirant des Voïageurs tout cequi appartient à l'Hiſtoire de chaque Païs, j'en compoſerai une ſorte de Supplément, pour l'Expoſition hiſtorique par laquelle je vais commencer. Troiſieme réformation, qui ne m'a pas ſemblé moins utile que les deux autres.

IV. Les Voïages au Nord-Eſt & au Nord-Oueſt, qui ſeront le terme de mon travail, étoient annoncés dans cet ordre, par la Préface des Anglois. Comme ils forment un corps déraché, qui devient plus important que jamais par les dernieres Navigations, & par les nouvelles Cartes de M. de l'Iſle, je remets à régler leur diſtribution dans une Préface qui ne regardera qu'eux, & qui contiendra les motifs de ces fameuſes Expéditions.

Tels ſont les changemens que je me ſuis propoſés, & dont je devois l'explication. S'ils obtiennent la faveur du Public, je remets en Mer à peines voiles, avec un vent ſi flatteur; &, dans toute la confiance d'un Voïageur exercé, je ne connois plus d'obſtacles juſqu'au Port.

(Nota.) *En promettant, comme je l'ai fait à chaque Tome, un* Errata *général, au dernier, pour les fautes inévitables dans un ſi long Ouvrage, je fais des excuſes d'avance, à M. Frezier, ſur une Note de la page 130 du Tome XI, où j'ai remarqué qu'il eſt accuſé d'une erreur de 8 dégrés de longitude, ſans m'être ſouvenu qu'il s'en eſt pleinement juſtifié dans le Mercure du mois de Janvier 1750, page 82, & qu'il a fait retomber l'accuſation ſur ſon Adverſaire.*

Laiſſons le reſte de l'eſpace au Géographe.

REMARQUES
DE M. BELLIN,
SUR LES CARTES GÉOGRAPHIQUES
DE L'AMERIQUE.

L'Histoire de l'Amérique, & des Voïages qui y ont été faits tant pour la Découverte de ses différentes Parties, que pour y former des Etablissemens, est trop intéressante pour rien négliger de cequi peut y répandre quelques lumieres. C'est dans cette vue que l'Auteur de cet Ouvrage m'en a confié la Partie géographique, dont je sens toute la difficulté; puisqu'il s'agit de fixer les connoissances qui sont répandues dans tous les Auteurs, avec l'esprit de critique & de combinaison nécessaire, & de mettre sous les yeux l'état actuel de ces vastes Contrées.

Quoiqu'il y ait un grand nombre de Cartes géographiques sur l'Amérique; le peu d'exactitude qui se trouve dans la plûpart laisse beaucoup à désirer (1). *Je n'ai point envie d'en faire l'examen ni la critique, & encore moins d'en attaquer les Auteurs, dont je connois tout le mérite & le savoir; mais les connoissances sur ces Païs étoient alors fort bornées; elles se sont étendues & multipliées depuis; desorte que nous sommes aujourd'hui en état de faire mieux, quoiqu'éloignés de la perfection.*

Je ne parle point ici de la belle Carte de l'Amérique, publiée par M. Danville en 1746, ni de celle que M. Green a publiée à Londres en 1753. La premiere est d'un grand détail, & supérieure à tout cequi a paru; la seconde, quoique beaucoup moins détaillée, est recommandable par l'esprit de critique & de comparaison qu'on y a emploïé pour fixer la position des principaux lieux.

Je fais cette remarque avec d'autant plus de plaisir, que regardant ces deux Ouvrages comme excellens dans leur genre, quoique différens, je compte de faire passer dans mes Cartes tout ceque je trouverai de bon dans l'un & dans l'autre; je ne crains point que leurs Auteurs m'en sachent mauvais gré, non-plus que des changemens que je croirai devoir faire sur plusieurs parties de leur travail. Chacun a ses recherches, ses connoissances, & sa maniere de les mettre en œuvre.

Outre ces morceaux généraux, les Anglois ont donné, en différens tems,

(1) Les Cartes du Canada du P. Coronelli.

Celles de l'Amérique septentrionale & méridionale de Mrs Sanson.

Les Cartes générales & particulieres de l'Amérique de M. de l'Isle.

La Carte Angloise, en 20 feuilles, de l'Amérique septentrionale, de M. Poople, & quelques autres Cartes publiées à Londres.

A l'égard de celles publiées à Amsterdam, elles sont, presque toutes, des copies des précédentes.

des parties détachées qui ont leur mérite, & qui seules peuvent nous donner une connoissance exacte de leurs Colonies.

A l'égard des parties de l'Amérique que nous possédons, j'en ai donné des Cartes, en 1744, qui sont jointes à l'Histoire de la Nouvelle France du P. de Charlevoix. J'ose même dire que j'ai été le premier qui ait fait connoître le Canada & la Louisiane avec quelque sorte de précision. Les détails, dans lesquels je suis entré, avoient été inconnus jusqu'alors. Pour s'en convaincre, il ne faut que jetter les yeux sur toutes les Cartes qui ont paru avant 1744. Mais j'ai eu la satisfaction, depuis cette époque, de les retrouver dans les Ouvrages des nos plus habiles Géographes, qui les ont adoptés avec une confiance qui me flatte beaucoup. On voit donc que mon dessein est de puiser dans toutes les sources, & de m'approprier, pour ainsi dire, tout ceque je trouverai de bon, pour former un Corps de Géographie sur l'Amérique ; & ceque je joins à ce Volume-ci n'est qu'un foible échantillon de ceque je projette pour les Volumes suivans ; obligé, comme je le suis, de me conformer à l'Ordre des Découvertes, pour suivre mon Auteur, avec lequel je dois marcher de concert.

J'ai commencé par une Carte générale du Golfe du Mexique & des Isles de l'Amérique, où j'ai tracé les routes des premiers Navigateurs. Ensuite, j'ai donné une Carte de l'Isle de St Domingue, sous le nom d'Hayti, telle qu'elle étoit possédée par ses premiers Habitans, à laquelle j'ai ajoûté les principaux Etablissemens que les Espagnols y firent après la Découverte. Cette Carte est en très petit point, mais suffisante pour cet objet. J'en donnerai, dans la suite, une beaucoup plus grande & plus détaillée, où l'on trouvera l'état actuel de cette Isle, avec tous les Etablissemens François.

La Découverte de la Terre-Ferme de l'Amérique aïant suivi de près celle des Isles, j'ai donné six petites Cartes particulieres, qui comprennent toute la Côte, depuis la Riviere de l'Orenoque jusqu'au Mexique inclusivement. Je suivrai de même toutes les autres parties ; cequi formera une suite de Cartes de la même grandeur, qu'on pourra rassembler en un seul Corps, à la tête duquel je mettrai une Carte générale, qui est indispensable, pour faire connoître l'ensemble & le rapport de chacune d'elles avec le tout.

Outre les Cartes, je donnerai les Plans des endroits les plus remarquables. Ceux de l'ancien & du nouveau Mexico, qu'on donne dans ce Volume, sont tirés du Recueil Hollandois : mais j'y ai joint deux Plans particuliers, qui n'ont point été rendus avec justesse dans aucun Ouvrage public ; l'un est la Rade de Vera-Crux, avec les Isles voisines ; l'autre, le Port-Roïal & ses environs, situés dans la Baie de Campeche. A l'égard des deux petites Cartes des Environs de Mexico & de ses Lacs, on voit aisément d'où je les ai tirées ; & quoiqu'elles ne s'accordent pas trop bien avec les Descriptions qu'on trouve dans les Auteurs, je les ai laissées telles qu'elles étoient, sans y rien changer, n'étant pas assez instruit du local, pour entreprendre de les corriger avec quelque succès.

Il ne reste plus qu'une remarque à faire, sur l'accord qu'on croiroit devoir se rencontrer entre les Relations des Voïageurs, & les Cartes que nous y joignons. Qu'on ne soit point surpris de quelques différences qui s'y trouvent. Les premiers Navigateurs étoient plus occupés de la grandeur des entreprises, & des difficultés qu'ils avoient à vaincre, que de la précision des observations. Plus braves que

ſavans, ils nous ont donné des Relations curieuſes & admirables, mais ſouvent peu exactes pour la poſition des lieux. Je n'en citerai qu'un exemple. Dans le Voïage de 1512, pour la Découverte de la Floride, la Relation de Ponce de Leon dit que les Martyrs, *Iſles au Sud de la preſque Iſle de la Floride, ſont par les 26 dégrés 15 minutes de latitude; au lieu que ces Iſles ſont par les 25 dégrés (2). Dans le même Voïage, on lit 17 dégrés pour la latitude de la Côte du Sud de l'Iſle de* Boriquen, *aujourd'hui Portoric, au lieu qu'elle eſt par les 18 dégrés. Cette Relation n'eſt pas la ſeule où l'on trouve de ces anciennes erreurs. C'eſt au Géographe à les réparer.*

Les changemens de noms ne demandent pas moins d'attention; & l'on y apperçoit bien des variétés, depuis la premiere Découverte, juſqu'à ceux qui ſubſiſtent. Il y en a même un grand nombre, dont il eſt impoſſible de trouver la trace, particulierement de ces Villages ou Bourgades Indiennes, célebres dans ces tems, aujourd'hui détruites. Ajoûtez que les noms fixes & connus ne ſont pas toujours écrits de même par les différens Voïageurs. Je ne pouſſerai pas plus loin ces réflexions; elles me paroiſſent ſuffire pour mettre le Lecteur en état de juger de mon Ouvrage, & de cequ'il m'eſt poſſible de faire.

(2) Il y a auſſi une faute d'impreſſion; *Nord-Eſt*, pour Nord-Oueſt.



TABLE
DES TITRES ET DES PARAGRAPHES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE CINQUIEME.
PREMIERS VOÏAGES, DÉCOUVERTES, ET ETABLISSEMENS DES EUROPE'ENS EN AMERIQUE.

Fin de la Table des Titres & des Paragraphes.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le douzieme Tome de l'*Histoire générale des Voïages ;* & je n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impression. Fait à Paris, ce 23 Septembre 1754.

CAPPERONNIER.

HISTOIRE



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOÏAGES.

TROISIÉME PARTIE.

LIVRE CINQUIÉME.

PRÉMIERS VOÏAGES, DÉCOUVERTES, Etabliſſemens des Européens en Amérique.

VOÏAGES DE CHRISTOPHE COLOMB.

INTRODUCTION.



Andis que la Nation Portugaiſe pouſſoit, avec autant d'utilité que de gloire, ſes découvertes & ſes conquêtes en Afrique, & dans les Indes Orientales, d'habiles Navigateurs, formés par l'exemple & l'émulation, portoient leurs vûes d'un autre côté du Globe terreſtre, après avoir conçu l'eſpérance de s'ouvrir une route à l'Occident, comme les Portugais en avoient découvert une à l'Orient. L'incertitude du terme les

Introduction.

INTRODUCTION.

Les Anciens soupçonnoient l'éxistence d'un autre Monde.

Expériences qui ont formé cette idée.

tint long-tems suspendus. Quelques soupçons des Anciens sur l'existence d'un autre Monde (*), des récits qui n'avoient pour fondement qu'une obscure tradition, les raisonnemens d'une Philosophie au berceau, dont le goût commençoit à se répandre, mais qui n'avoit point encore de principes fermes & bien éclaircis, étoient des motifs trop foibles pour engager les plus hardis dans une si grande entreprise. Mais la Providence du Ciel, qui avoit reglé l'ordre des événemens, rassembla dans un espace fort court, un grand nombre d'expériences qui fortifierent les conjectures, & qui devinrent comme une démonstration sensible. Ces secours, qui paroissent avoir été nécessaires pour animer le courage & l'habileté, méritent d'être consacrés par l'Histoire, dans le souvenir éternel des hommes (1).

(*) Voyez l'Avant-propos.

(1) Les premiers Historiens de l'Amérique s'accordent sur ce récit; mais on se bornera au témoignage du plus judicieux & du plus célebre, par une simple traduction de ses termes. Martin Vincent, fameux Pilote assura que s'étant rencontré à 450 lieues au Couchant du Cap Saint-Vincent en Afrique, il avoit trouvé une piece de bois travaillée par artifice, & dont l'ouvrage n'avoit pas été fait avec du fer. Les vents d'Ouest aïant regné pendant plusieurs jours, il jugea qu'elle venoit nécessairement de quelque Terre occidentale. Pedro Correa, qui avoit épousé une des sœurs de la femme de Colomb, certifia que dans l'Isle de Puerto Santo, il avoit vû une autre piece de bois, que les mêmes vents y avoient jettée, & qui ressembloit à la précédente. Il y avoit vû aussi de fort grosses cannes, dont chacune pouvoit contenir six pintes d'eau, qui devoient y avoir été poussées par l'impétuosité des vents, parce qu'elles n'étoient pas connues dans l'Isle, ni dans toute l'Europe. Les Insulaires des Açores rendirent témoignage que pendant les vents de l'Ouest & du Nord-Est, la mer transportoit des pins aux Côtes de la Gracieuse & de Fayal, où la nature ne produit point de ces arbres, & que dans l'Isle de Flore la mer avoit jetté deux cadavres humains, qui avoient la face fort large & d'un autre air que celui des Européens. Une autre fois, on avoit vû, près des mêmes Isles, deux canots d'une forme extraordinaire, qui n'enfonçent jamais, & que le vent y avoit fait aborder. *Antonio Leme*, qui s'étoit marié dans l'Isle de Madere, raconta qu'aïant couru assez loin au Couchant avec sa caravelle, il croïoit avoir apperçu trois Terres qui lui étoient inconnues. Un Habitant de la même Isle demanda, vers ce tems, au Roi de Portugal, la permission de découvrir une certaine terre, qu'il prétendoit avoir vûe tous les ans, & toujours sous la même apparence. Quoiqu'il ne paroisse point qu'il eût réussi, c'est de-là, & du témoignage précédent, que dans les Cartes Marines, qui se firent alors, on représenta quelques Isles dans ces mers, particuliérement celle qu'on y nommoit *Antille*, & qu'on mettoit à deux cens lieues au Couchant des Canaries & des Açores. Les Portugais la prirent pour l'Isle de *las Siete Ciudadas*, c'est-à-dire, des sept Cités, peuplée, suivant leur tradition, en 714, au tems de l'invasion des Mores, par quantité d'Espagnols qui s'embarquerent, pour fuir la persécution, avec sept Evêques, dont chacun bâtit sa Ville; de quoi ils prétendent qu'on fut informé, du tems de Dom Henri de Portugal, par un Navire que la tempête y jetta, & qui étant revenu, ne put trouver ensuite le moïen d'y retourner. Ils ajoûtent que ce qui empêcha l'Equipage d'en rapporter de plus amples informations, fut la crainte d'être retenu par les Insulaires, qui obligea le Capitaine de faire remettre promptement à la voile. Diego de Tiene & d'autres Portugais, s'étant embarqués pour l'Isle de Fayal avec un Pilote nommé Diego Velasquez, assurerent qu'aïant manqué cette Isle, ils avoient gagné cent cinquante lieues par un vent de Sud-Est, & qu'au retour ils avoient découvert l'Isle de Flore, guidés par quantité d'oiseaux, auxquels ils voïoient prendre cette brisée, & qu'ils n'avoient pas reconnus pour des oiseaux maritimes; qu'ensuite ils étoient allés si loin vers le Nord, qu'ils avoient apperçu le Cap de Clare, en Irlande vers l'Est, où ils avoient trouvé que les vents d'Ouest souffloient impétueusement, & que la mer néanmoins étoit fort unie; ce qui leur avoit fait juger que cela venoit de quelque terre peu éloignée, qui étoit à l'abri du côté de

INTRODUCTION.

Christophe Colomb est le premier qui s'y attache.

Le premier, qui trouva dans sa grandeur d'ame & dans ses réflexions assez de force & de lumiere pour s'élever au-dessus des obstacles, fut un Génois, nommé Christophe *Colomb*, si peu connu jusqu'alors, qu'on ne s'est jamais accordé sur son extraction, ni même sur le lieu de sa naissance, (2) & que ses propres enfans n'ont pû lever ce doute. Les ennemis de sa gloire publierent qu'il avoit hérité du Journal d'un Pilote, qui portant des vins d'Espagne en Angleterre, avoit été contraint par les vents de courir d'abord au Sud, ensuite à l'Ouest, où il avoit trouvé des terres & des hommes nuds, & qui aïant perdu presque tous ses gens dans cette course étoit revenu chez Colomb son ancien ami, auquel il avoit laissé, en mourant, ses Papiers & ses Cartes. Mais ce bruit, que la jalousie n'a pas laissé de faire adopter à plusieurs Historiens Espagnols (3), paroît détruit par la navigation même de Colomb, qui ne pensa point à tourner au Sud, & par toutes les circonstances de sa conduite. Il n'avoit donc que l'opinion des Anciens, soutenue

L'envie veut lui en dérobber l'honneur.

l'Occident; mais qu'ils n'avoient pas voulu s'en approcher, parce qu'étant avancés dans le mois d'Août, ils avoient appréhendé l'hiver. Un autre Pilote racontoit que faisant route en Irlande, il avoit apperçu cette Terre qui depuis a été reconnue pour celle de Bacalaos, mais que l'impétuosité des vents l'avoit empêché d'y aborder. Pedro de Velasco de Galice disoit qu'en faisant la même route il étoit passé si loin dans le Nord, qu'il avoit vû des terres au Couchant de l'Irlande. Vincent Diaz, Pilote Portugais, venant de Guinée, fort au large de Madere, crut avoir observé à l'Ouest une véritable terre. Il en communiqua le secret à un Marchand Génois, son intime ami, qui arma pour la découvrir, & qui en demanda la permission au Roi de Portugal. Ce Prince donna des ordres favorables à son entreprise; & quoiqu'ils eussent été mal exécutés, Diaz partit avec son ami, qui se nommoit Lucas de Caçana. Mais ils pousserent leur navigation fort loin, sans rien appercevoir qui répondît à leurs espérances. Gaspar & Michel de Cortereal, deux fils du Capitaine qui avoit découvert la Tercere, se perdirent dans la même entreprise. Enfin, personne ne pouvoit ignorer alors ce que Barros rapporte dans son Histoire des Indes Orientales. Il assure qu'en découvrant Corvo, la plus Occidentale des Isles Açores, on trouva une Statue équestre de pierre, ou de terre cuite, montée sur un piedestal de même matiere, dont les côtés offroient des inscriptions, en caracteres qu'on ne put déchiffrer, & que le Cavalier, vêtu à la maniere des Américains, qui ne sont point absolument nuds, montroit du doigt l'Occident, comme pour avertit qu'on y trouveroit des terres & des hommes. *Ant. Herrera, Liv.* 1. *chap.* 2. & 3.

(2) Les uns le font naître à Gênes, d'autres à Savone, à Cugurco, à Neri, & ne different pas moins sur la condition de sa famille. Plusieurs le mettent dans la lie du peuple. Quelques-uns lui font tirer son origine de Plaisance en Lombardie. Ferdinand, le second de ses deux fils, qui a composé son Histoire, embrasse ce dernier sentiment, & parle des tombeaux des Colombs, qu'on voïoit encore dans cette Ville, avec leurs armes. Il paroît que la dispute sur ce point fut portée au Conseil des Indes, sans que personne nous ait appris quel en fut le résultat. Herrera, où l'on trouve seulement qu'elle y devoit être décidée, ajoûte qu'on prouvoit que l'Empereur Othon II, en 940, confirma aux Comtes Pierre, Jean & Alexandre Colombos freres, les biens feudataires qu'ils avoient dans la Jurisdiction des Villes d'Agui, de Saona, d'Aste, de Monferrat, de Turin & de Verceil; qu'il paroissoit, par d'autres titres, que les Colombos de Plaisance, de Cucaro & de Cugurco étoient les mêmes, descendus de ces trois freres, auxquels le même Empereur avoit fait plusieurs donations considerables. *Herrera, Liv.* 1. *Ch.* 7. Christophe Colomb lui-même, parvenu aux honneurs qu'il obtint après son expédition, assuroit une Dame Espagnole, dans une Lettre citée par son fils, qu'il n'étoit pas le premier Amiral de sa famille. *Vie de Colomb*, T. 1. *p.* 5.

(3) Particuliérement, Gomera, *Liv.* 1. *Ch.* 14. Oviedo, en le rapportant, déclare qu'il le croit faux, *Liv.* 1. *Ch.* 2. Herrera l'attribue à l'envie, *Chap.* 8.

INTRODUCTION.

par quelques expériences récentes, avec sa hardiesse naturelle & ses raisonnemens, pour guides, dans une entreprise pleine de difficultés & de dangers, dont le succès a rendu sa mémoire immortelle.

Obstacles qu'il est obligé de surmonter, & propositions qu'il fait à plusieurs Cours.

L'état de sa fortune, dans un établissement médiocre que le hasard lui avoit offert à Lisbonne (4), l'assujettissoit à communiquer des vûes, qu'il ne pouvoit exécuter qu'avec de puissans secours. Il crut devoir la préférence à sa Patrie : mais les Génois, refroidis pour les voïages de mer par le tort que les découvertes des Portugais causoient à leur commerce, rejetterent ses propositions comme des fables. On ne trouve, ni l'année, ni les circonstances de cette négociation. Il offrit ensuite ses services à Dom Juan, Roi de Portugal. Cette ouverture fut d'autant mieux reçue à la Cour de Lisbonne, que le mérite de Colomb y étoit plus connu que dans la République de Genes, d'où il étoit sorti dès l'enfance. On savoit qu'il s'étoit appliqué constamment à l'étude de la Cosmographie, de l'Astronomie, de la Géométrie & de la Navigation, & qu'il avoit joint une longue pratique à ses connoissances. On remarque en particulier qu'il savoit parfaitement l'art d'observer la latitude, ou la hauteur du Pôle par l'astrolabe ; ce que personne avant lui n'avoit exercé en haute mer, quoiqu'on en fît des leçons publiques dans les Ecoles : & son frere, qui s'étoit retiré comme lui en Portugal, s'y étoit acquis beaucoup de réputation pour les Cartes marines & les Spheres, qu'il faisoit dans une perfection dont on n'avoit pas encore eu d'exemple. Aussi fut-il écouté si favorablement, que la Cour nomma d'abord des Commissaires (5) pour examiner ses offres. Mais il devint la dupe de leur mauvaise foi. Lorsqu'ils eurent reçu ses explications, ils persuaderent au Roi de faire partir secrettement une Caravelle, avec ordre de suivre exactement ses Mémoires, qu'ils avoient recueillis dans leurs conferences (6). A la vérité, leur artifice ne tourna qu'à leur honte. Le Pilote Portugais, qui n'avoit ni la tête ni le courage du Génois, n'alla pas fort loin sans être effraïé par les difficultés de l'entreprise, & revint publier à Lisbonne que les nouveaux projets étoient autant de chimères. Colomb dans

(4) Son fils raconte qu'aïant couru longtems les mers avec un Corsaire fameux qui se nommoit Colomb le jeune, & qui étoit de sa Maison, le feu prit à sa galere, dans un combat contre les Vénitiens, entre Lisbonne & le Cap Saint-Vincent ; qu'il ne se sauva qu'à l'aide d'une rame, sur laquelle il fit deux lieues, avant que d'arriver à terre ; qu'étant allé à Lisbonne, où il trouva quelques Génois de sa connoissance, il y avoit paru aimable à une Demoiselle, qui avoit souhaité de le connoître & qui l'avoit ensuite épousé ; que cette jeune personne étoit fille de Pierre Mugniz Perestrello, après la mort duquel les deux Epoux avoient demeuré avec leur mere, & que Colomb avoit hérité non-seulement de ses biens, mais encore d'une Relation des Voïages de son Mari, qui avoit aidé à la découverte des Isles de Madere & de Porto-Santo. De ce mariage nâquit Diego Colomb, premier fils de Christophe ; & c'est apparemment une erreur, fondée sur le nom de sa femme, qui a porté quelques Historiens à le faire descendre des Perestrellos. Etant devenu veuf, il prit en secondes nôces Beatrix Enriquez, native de Cordoue, dont il eut Ferdinand, qui n'eût de goût que pour une vie paisible, & qui composa la vie de son pere.

(5) Dom Diego Ortiz, Evêque de Ceuta, qu'on nommoit auparavant le Docteur *Calcadilla*, du lieu de sa naissance, & deux Médecins Juifs, nommés Joseph & Rodrigue, fort habiles dans la Cosmographie. *Herrera*, *Chap.* 7.

(6) Fernand Colomb dit nettement que ce fut pour se dispenser de faire une grande récompense à son pere.

INTRODUCTION.

l'indignation de se voir trompé, prit aussi-tôt la résolution de quitter le Portugal. Il n'y étoit plus attaché par sa femme, que la mort lui avoit enlevée depuis peu; & craignant même d'y être arrêté malgré lui, parce que le Roi n'attribuoit le mauvais succès de la Caravelle qu'au défaut d'expérience & d'habileté du Pilote, il s'embarqua furtivement pour l'Espagne, avec son frere & son fils (7). Il arriva sans obstacle à Palos, Port d'Andalousie. La Cour d'Espagne étoit alors à Cordoue. Comme les dégoûts, qu'il venoit d'essuïer, lui faisoient craindre de n'y pas trouver plus de faveur, il ne voulut s'y présenter qu'après avoir engagé son frere (8) à se rendre en Angleterre, pour tenter de faire entrer Henri VII dans les vûes qu'il alloit proposer lui-même aux Espagnols; résolu apparemment de vendre ses services à ceux qui les mettroient à plus haut prix.

Il parut à Cordoue, vers la fin de l'année 1484. Le nouvel Historien de Saint-Domingue raconte qu'il fit présenter d'abord au Roi, un Mémoire dont il rapporte jusqu'aux termes. Mais on lit simplement, dans les Histoires espagnoles, que, prenant toutes les mesures de la prudence, il commença par se lier avec quelques personnes de distinction & de mérite (9), qu'il crut capables de disposer leurs Majestés Catholiques à goûter ses propositions. Cette voie lui réussit pour les faire entendre, mais avec beaucoup de lenteur. Hernand de Talavera, Prieur de Prado, & Confesseur de la Reine, reçut ordre de former une assemblée de Cosmographes, pour conferer avec lui. Les Savans étoient rares alors en Espagne; & Colomb, porté à la défiance par son avanture de Lisbonne, craignoit de s'exposer trop ouvertement. Le résultat lui fut si peu favorable, qu'après avoir emploïé près de cinq ans à combattre inutilement les préjugés & les objections (10), il

(7) Il paroît que son second mariage se fit en Espagne. On n'en trouve pas l'année; mais à juger par l'âge de Fernand, qui avoit environ treize ans en 1502, ce ne peut être avant 1489.

(8) Ce Frere se nommoit Barthelemy. Fernand, son neveu, dit qu'il étoit peu savant, mais homme de bon sens, & que dans ce voïage il fut volé par des Corsaires. Il ajoûte que se voïant dans des Païs inconnus & réduit à la derniere misere, il fit long-tems usage, pour gagner sa vie, du talent qu'il avoit de composer des Cartes marines; qu'aïant amassé quelque argent, il alla jusqu'à Londres, où il exécuta la commission de son frere, en faisant présent au Roi d'une Mappemonde; que ce Prince la reçut bien, le pria de faire venir Christophe, & promit de faire tous les frais de l'entreprise; mais que Christophe étoit alors engagé au Roi de Castille, *Ch:* 10. Voïez les Vers de Barthelemy dans l'Avant-propos

(9) Alfonse de *Quintanilla*, grand Trésorier de Castille fut son principal protecteur, suivant Herrera. Mais Fernand Colomb ne nomme que Louis de *Saint-Ange*, qu'Herrera nomme aussi; Seigneur Arragonois, qui tenoit un rang fort élevé, & qui pouvoit beaucoup sur l'esprit Roi, *Chap.* 11.

(10) Herrera & Fernand nous ont conservé les objections : » Les uns disoient que puisqu'en tant d'années depuis la création du » Monde, tant de grands hommes, qui » avoient connu la Navigation, avoient » ignoré les terres que Colomb prétendoit » trouver, il n'étoit pas vraisemblable qu'il » fût plus éclairé qu'eux. D'autres, tirant » leurs raisons de la Cosmographie, assu» roient que le Monde étoit d'une si grande » étendue, que trois ans ne suffisoient pas » pour aller à l'extrêmité de l'Orient, où » Colomb se flattoit de pouvoir arriver. Ils » alleguoient Seneque, qui avoit mis en » question si le Monde n'étoit pas infini, & » qui avoit douté du moins qu'on pût aller » au-delà de certaines bornes. Ils ajoûtoient » que la terre occupoit la moindre partie » du globe, & que tout le reste étoit en mer; » que pour aller à l'Occident, suivant le » dessein de Colomb, il falloit toujours des» cendre, à cause de la rondeur de la sphè-

INTRODUCTION.

obtint pour unique réponse, que la guerre de Grenade, où le Roi se trouvoit engagé, ne lui permettoit pas de se jetter dans de nouvelles dépenses, mais qu'aussi-tôt qu'elle seroit terminée, il se feroit éclaircir des difficultés qu'il souhaitoit de pouvoir surmonter.

Sa constance dans cette entreprise.

Toutes les circonstances d'une négociation, qui devoit aboutir à la découverte d'un nouveau Monde, étant importantes pour l'Histoire, suivons Herrera, qui n'a pas appréhendé qu'on lui reprochât de l'excès dans ce détail. Colomb perdit l'espérance. Il prit tristement le chemin de Seville, d'où il ne laissa point de faire de nouvelles ouvertures à divers Seigneurs, dont on vantoit le crédit. Enfin, rebuté de trouver la même indifférence dans tous les Ordres de l'Espagne, il écrivit au Roi de France, qu'il crut pouvoir engager, du moins par le motif de la gloire; mais les François étoient alors occupés de leurs guerres d'Italie. Cette obstination de la fortune, à lui fermer toutes sortes de voies, ne paroît point l'avoir abbattu. Il revint aux anciennes vûes, qu'il avoit formées du côté de l'Angleterre; & quoique depuis tant d'années il n'eût reçu aucune nouvelle de son frere, il se promit de le retrouver en prenant la même route. Les premiers Historiens ne font aucune mention de son second mariage; mais ils lui donnent pour Diego, son fils, qu'il avoit laissé près de Palos, dans un Couvent de Franciscains, nommé *la Rabida*, une tendresse qui ne lui permit point de quitter l'Espagne sans l'avoir embrassé. Son dessein étoit de l'envoïer à Cordoue, apparemment dans le sein de sa famille; car il faut supposer qu'il s'étoit remarié pendant le long séjour qu'il avoit fait dans cette Ville, & qu'il avoit déja un second fils. Le Supérieur du Couvent de la Rabida, qui se nommoit Jean Perez de *Marchena*, homme d'un mérite connu, ne put l'entendre parler de la résolution où il étoit de porter ses lumieres aux Etrangers, sans en regreter la perte pour l'Espagne. Il le pressa de suspendre son départ. Il assembla quelques habiles gens, qu'il mit en conference avec lui; & leur voïant approuver son projet avec beaucoup d'éloges, il se flatta qu'aïant l'honneur d'être estimé de la Reine, qui l'avoit emploïé quelquefois dans ses exercices de piété, il obtiendroit d'elle, en faveur de son Ami, ce qui avoit été refusé aux instances des principaux Courtisans. Il écrivit à cette Princesse, qui étoit alors à *Santa-Fé*, pendant le siége de Grenade. Il fut appellé aussi-tôt à la Cour. Le fruit de ce voïage fut de procurer une audience à Colomb. La Reine ferma la bouche à ses Ennemis, en louant son esprit & ses projets; mais elle jugea qu'il portoit trop haut ses prétentions. Il demandoit d'être nommé Amiral, & Viceroi perpétuel & héréditaire, de tous les païs & de toutes les mers qu'il pourroit découvrir. Cette récompense paroissoit excessive, dans les plus heureuses suppositions; & s'il manquoit de succès, la Reine craignit quelque reproche de legereté, pour avoir pris trop de confiance aux promesses d'un Etranger.

On trouve de l'excès dans ses prétentions.

Ce nouveau refus, quoiqu'adouci par des témoignages d'estime, le détermina plus absolument que jamais à quitter l'Espagne. Quintanille, San-

» re; que par conséquent il seroit impossible » de retourner, & qu'on se trouveroit dans » le cas de remonter comme une espece de » montagne, ce qui choquoit absolument » la raison, quelque fond qu'on pût faire » sur les vents & sur l'habileté du Pilote, » *Herrera*, ch. VII. & VIII. *Fernand Colomb*, ch. XI.

INTRODUCTION.

tangel, & le Pere Marchena, étoient désesperés de voir négliger une affaire de cette importance. Ils engagerent le Cardinal de Mendoza, Archevêque de Tolede & Chef du Conseil de la Reine, à ne pas laisser partir un homme si précieux pour l'Etat, sans lui avoir fait l'honneur de l'entendre. Colomb eut une longue audience du Cardinal, qui parut fort satisfait de son esprit & de son caractere, mais qui n'entreprit rien en sa faveur. L'air de la Cour, suivant les termes d'un Historien, n'étoit pas favorable aux Avanturiers. On y disoit hautement qu'il ne falloit pas être surpris qu'un Etranger sans biens pressât l'exécution d'une entreprise où il mettoit si peu du sien, qui devoit lui assurer un poste honorable, & où le pis aller pour lui étoit de se retrouver ce qu'il étoit (11). Colomb, qui ne put ignorer ce langage, le fit cesser en offrant de payer un huitiéme de la dépense, & de ne partager les profits que sur ce pied. Mais cette offre même ne lui aïant rien fait obtenir, il partit fort chagrin de Santa-Fé, au mois de Janvier 1492, pour aller faire, à Cordoue, les derniers préparatifs de son départ.

Heureuses circonstances qui le font mieux écouter.

Ce fut dans ces circonstances que Grenade ouvrit ses portes aux Espagnols. Santangel prit cette heureuse conjoncture, pour représenter à la Reine le tort qu'elle faisoit à sa propre gloire, en refusant l'occasion d'augmenter la puissance & l'éclat de sa Couronne; sans compter que les avantages, qu'elle paroissoit négliger, pouvoient tomber entre les mains de quelque autre Prince & devenir pernicieux à l'Espagne. Il mit tant de force dans son discours, que cette Princesse, déja ébranlée par les sollicitations de Quintanilla, se rendit à leur conseil; & pour ménager les finances, que la guerre avoit épuisées, elle déclara que son dessein étoit d'engager, pour la nouvelle Expédition, une partie de ses pierreries. Santangel, dans le mouvement de sa joie, répondit que cette ressource n'étoit pas nécessaire, & qu'il fourniroit la somme de son propre fond. La Reine fit rappeller aussi-tôt Colomb, qui étoit déja au Port de Pinos, à deux lieues de Grenade (12). Son ressentiment ne l'empêcha point de retourner sur ses pas, & l'accueil qu'il reçut à la Cour effaça le souvenir des chagrins qu'il y avoit essuïés pendant plus de huit ans. Dom Juan de Colonna (13), Secretaire d'Etat, reçut ordre de traiter avec lui, & de lui expédier un Brevet & des Lettres Patentes, par lesquelles on lui accorda volontairement plus d'honneur qu'il n'en avoit desiré (14).

Son traité avec la Cour de Castille.

(11) Hist. de Saint-Domingue, l. 1. p.

(12) C'est ce qu'Herrera dit simplement, *Ch. X.* L'Historien de Saint-Domingue prétend qu'il étoit déja parti pour la France.

(13) Suivant Fernand Colomb; & *Coloma*, suivant Herrera.

(14) On nous a conservé ces deux Monumens; c'est-à-dire, le Traité qu'Herrera nomme Capitulation, avec sa datte, qui est le 17 d'Avril 1492, & les Lettres dattées le 30 du même mois. Gardons-nous de supprimer deux pieces qui appartiennent si particuliérement à l'Histoire des Voïages.

Le Traité contient, 1°. Que leurs Majestés Catholiques, comme Seigneurs des Mers occidentales, créent dès à présent & pour toujours Christophe Colomb, leur Amiral dans toutes les Isles & terres fermes qu'il découvrira & qu'il prendra dans les mers, pour jouir de cette dignité pendant sa vie, & la faire passer après sa mort à ses héritiers & successeurs, de l'un à l'autre perpétuellement, avec toutes les prééminences & prérogatives, dont Alfonse Enriquez, Amirante de Castille, jouissoit dans la sienne.

2°. Que leurs Majestés créent Christophe Colomb leur Viceroi & Gouverneur général dans tous les mêmes lieux, & que pour les Gouvernemens particuliers il fera choix de trois sujets, entre lesquels leurs Majestés se réservent le droit de nommer.

3°. Que sur toutes les marchandises, de

INTRODUCTION.

Tout se conclut au nom & aux frais de cette Couronne.

Ces fameux Actes, qui devoient acquerir à l'Espagne la souveraineté d'un nouveau Monde, furent signés, l'un à Santa-Fé & l'autre à Grenade, dans le tems que leurs Majestés Catholiques venoient d'achever la ruine des Maures, après une domination de huit cens ans. Mais observons, avec un Historien moderne (15), que la Couronne d'Arragon n'entra pour rien dans cette entreprise, quoique tout parût se faire également au nom du Roi & de la Reine.

quelque nature qu'elles soient, perles, pierres précieuses, or, argent, épiceries, & autres, qui seront apportés des limites de la nouvelle Amirauté, l'Amiral aura un dixiéme, après le remboursement des frais, & que les neuf autres parties seront pour leurs Majestés.

4°. Que tous les procès & differends qui pourroient naître au sujet des marchandises & du commerce, dans l'étendue de la Jurisdiction de l'Amiral, seront soumis à sa décision, ou à celle de ses Lieutenans en son nom, comme il se pratiquoit à l'égard de l'Amirante de Castille.

5°. Que dans tous les Navires qui seront armés pour le voïage, & toutes les fois qu'on en armera d'autres pour le même objet, l'Amiral pourra contribuer d'un huitiéme à tous les frais de l'armement, & recevra aussi la huitiéme partie du profit. *Herrera*, *liv.* 1. *chap.* 9.

Le Brevet se trouve dans la vie de Colomb, par Fernand son fils, *liv.* 1. *chap.* 43. Il est dans ces termes :

Fernand & Isabelle, par la grace de Dieu Roi & Reine de Castille, de Léon, d'Arragon, de Sicile, de Grenade, de Tolede, de Valence, de Galice, de Majorque, de Minorque, de Seville, de Sardaigne, de Cordoue, de Corse, de Murcie, de Jaën, des Algarves, de Gibraltar, & des Isles Canaries, Comte & Comtesse de Barcelone, Seigneurs de Biscaye & de Molena, Ducs d'Athenes & de Néopatrie, Comtes de Roussillon & de Sardaigne, Marquis d'Oristan & de Gociado, &c. Puisque vous, Christophe Colomb, allez par notre commandement & avec nos Vaisseaux & nos gens à la conquête des Isles de l'Océan, que vous avez découvertes, & comme nous espérons qu'avec l'aide de Dieu vous en découvrirez d'autres, il est juste que nous vous récompensions des services que vous rendez à notre Etat : Nous voulons donc que vous Christophe Colomb, vous soyiez Amiral, Gouverneur & Viceroi des Isles, & de la terre ferme découverte, & de toutes celles que vous découvrirez; que vous vous appelliez Dom Christophe Colomb; que vos enfans succedent à toutes vos Charges; que vous puissiez les exercer par vous ou par ceux que vous choisirez pour être vos Lieutenans; que vous jugiez toutes les affaires civiles & criminelles dont la connoissance appartient & a appartenu à nos Vicerois & à nos Amiraux, & que vous ayiez les droits & les prééminences des charges que nous vous donnons. Et par ces Présentes, Nous commandons à notre très cher fils le Prince Dom Juan, aux Infans, Ducs, Prélats, Marquis, Grands-Maîtres, Princes & Commandeurs de nos Ordres militaires, & à tous ceux de notre Conseil, & Juges en quelque Justice que ce soit, Cours & Chancelleries de notre Roïaume, aux Châtelains, Gouverneurs des Citadelles, des Places fortes, à toutes les Communautés, Juges, Officiers de la Marine, aux vingt-quatre Cavaliers Jurés, Ecuïers, à toutes les Villes & Places de notre Etat, & à tous les Peuples que vous découvrirez & subjuguerez, de vous reconnoître, comme nous vous reconnoissons, pour notre Amiral, vous & vos enfans en ligne droite & pour toujours. Ordonnons à tous les Officiers que vous établirez, en quelque Charge que ce soit, de vous faire conserver vos priviléges, immunités, honneurs, & de vous faire païer les droits & émolumens qui sont dûs à vos Charges, sans permettre que personne y mette aucun obstacle; car tel est notre volonté. Nous commandons à notre Chancelier, & autres Officiers de notre Sceau, de vous expédier au plutôt nos Lettres, & de les faire aussi amples & aussi avantageuses que vous le souhaiterez, à peine de notre disgrace & de trente ducats d'amende contre chacun des contrevenans. Donné en notre Ville de Grenade, le 30 d'Avril 1492. Moi le Roi, moi la Reine. Moi Jean de Colonna, Secretaire du Roi & de la Reine, ai fait expédier les présentes Lettres par leur commandement. *Vie de Christophe Colomb, Tom. I. Chap.* 43.

(15) Le P. de Charlevoix, qui a tiré dans son Histoire de Saint-Domingue tout ce détail d'Herrera, & qu'on suit volontiers par cette raison; avec le soin, qu'il n'a pas eu, de citer les pages de l'Auteur Espagnol.



Tome XII. in 4°. N°. 1.

Tome 10 in 8° Page 1

Reine. Comme la Castille seule en fit tous les frais, le nouveau Monde ne fut découvert & conquis que pour elle; & pendant toute la vie d'Isabelle, la permission d'y passer & de s'y établir ne fut guéres accordée qu'à des Castillans : ce qui n'empêcha point que le Roi ne prît tous les honneurs de la Souveraineté, & quelquefois même sans y joindre le nom de la Reine de Castille au sien, parce qu'il représentoit son Epouse.

INTRODUCTION.

PREMIER VOÏAGE

DE CHRISTOPHE COLOMB.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Préparatifs de son départ.

C'EST de ce point que le jour commence à se répandre sur l'Histoire de la découverte & de la conquête des Indes Occidentales, & que l'ordre des années va former une méthode certaine pour celui des évenemens. Colomb reçut, avant son départ de Grenade, des Lettres Patentes qui devoient le faire respecter de tous les Princes du Monde, & l'ordre de ne point approcher de cent lieues des Conquêtes du Portugal. Ensuite, s'étant hâté de passer à Cordoue, pour regler les affaires de sa famille, il n'eut plus d'autre empressement que de se rendre à Palos, où les préparatifs étoient déja commencés pour son armement. Il avoit fait choix de ce Port, parce qu'on y trouvoit les meilleurs Matelots de l'Espagne. Le Pere Marchena continuoit de le servir avec zele, & lui avoit déja fait autant d'amis qu'il y avoit de gens de Mer à Palos. On compte particuliérement dans ce nombre les trois Pinçons freres, qui passoient pour les plus riches habitans & les plus habiles Navigateurs du Païs, & qui ne firent pas difficulté d'engager leurs personnes & une partie de leur bien dans la nouvelle Expédition.

Quel fut son armement.

La Ville de Palos étoit alors obligée de mettre en mer, pendant trois mois de l'année, deux Caravelles pour la garde des Côtes. Les Habitans eurent ordre de les donner à Christophe Colomb. Il en équipa une autre, qu'il monta lui-même, & qu'il nomma la *Sainte-Marie*. La premiere des deux autres étoit la *Pinta*, à laquelle il donna pour Capitaine Martin Alfonse Pinçon; & pour Pilote, François-Martin Pinçon, le plus jeune des trois freres. Vincent Yanes Pinçon commanda la seconde, qui se nommoit la *Niña*. L'Equipage de ces trois Navires, n'étoit composé que de quatre-vingt-dix hommes, Mariniers & Volontaires, les uns amis de l'Amiral, d'autres qui avoient servi avec honneur dans la Maison du Roi. On embarqua des provisions pour un an, & l'on mit à la voile un Vendredi troisiéme d'Août. Dès le lendemain il arriva quelque désordre au timon de la Pinta, & l'on en soupçonna ceux à qui cette Caravelle appartenoit, parce qu'ils faisoient le voïage contre leur inclination. Alfonse Pinçon répara le mal avec des cordages, qui n'empêcherent point que peu de jours après, un coup de mer ne détachât encore le timon. Cette disgrace, à l'entrée du Voïage, étoit capable de refroidir les Superstitieux. Mais, Colomb les aïant ranimés, on arriva le 11 d'Août à la vûe de la grande Canarie. On y fit mettre un nouveau timon à la Pinta; & la voile latine de la Niña fut chan-

Il passe aux Canaries.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

gée en voile ronde, pour la facilité de la navigation. On partit de la grande Canarie le 1 de Septembre ; & quatre jours après, on jetta l'ancre à la Gomera, où l'on prit des rafraîchissemens, de l'eau & du bois. Sur l'avis que Colomb eut, dans cette Isle, que le Roi de Portugal, indigné de son accommodement avec l'Espagne, avoit armé trois Caravelles pour l'enlever, il se hâta de remettre à la voile.

Sa navigation dans une route ignorée.

Ce fut le Jeudi, 7 du même mois, qu'il perdit de vûe la terre des Canaries, en gouvernant vers l'Occident, où il se promettoit de faire ses découvertes. Quelques-uns de ses gens, effraïés de se voir dans une Mer inconnue, sentirent diminuer leur courage jusqu'à s'abandonner aux soupirs & aux larmes. Il leur fit honte de cette foiblesse, & tous ses soins furent emploïés à les soutenir par de magnifiques espérances. On fit dix-huit lieues avant la nuit. Mais Colomb eut l'adresse de cacher, chaque jour, une partie du chemin, pour rassurer ceux qui craignoient de s'éloigner trop des Côtes d'Espagne. Le 11, à cent cinquante lieues de l'Isle de Fer, on rencontra un mât de Navire, qui devoit avoir été entraîné par les courans. Bientôt Colomb s'apperçut que les courans portoient au Nord avec beaucoup de force ; & le 14 au soir, cinquante lieues plus loin à l'Occident, il observa que l'aiguille déclinoit d'un dégré vers le Nord-Ouest. Le lendemain cette déclinaison étoit augmentée d'un demi dégré ; mais elle varia beaucoup les jours suivans, & l'Amiral fut surpris lui-même, d'un phénomène qui n'avoit point encore été remarqué. Le 15, à trois lieues de l'Isle de Fer, on vit tomber dans les flots, pendant la nuit & dans un tems fort calme, une grande flamme au Sud-Est, à la distance de quatre ou cinq lieues des Vaisseaux. L'Equipage de la Niña vit, avant le jour, un oiseau, qui fut nommé *Rabo de junco*, c'est-à-dire, queue de jonc, parce qu'il avoit la queue longue, & fort menue. Le lendemain, on fut beaucoup plus effraïé d'appercevoir, sur la surface de l'eau, des herbes dont la couleur étoit mêlée de verd & de jaune, & qui paroissoient nouvellement détachées de quelque Isle ou de quelque roche. On en découvrit beaucoup davantage le jour d'après ; & la vûe d'une petite langouste vive, qu'on remarqua dans ces herbes, fit juger que la terre ne pouvoit être éloignée. D'autres s'imaginerent qu'on étoit proche de quelques rochers dangereux, ou sur quelques terres submergées. Cette idée fit renaître la fraïeur & les murmures. On observa d'ailleurs que l'eau de la mer étoit la moitié moins salée. Pendant la nuit suivante, quantité de Tons s'approcherent si près des Caravelles, que l'Equipage de la Niña en prit un. L'air étoit si temperé, qu'il ne paroissoit pas different de celui d'Andalousie au mois d'Avril. A trois cens soixante & dix lieues Est de l'Isle de Fer, on vit encore un Rabo de Junco. Le Mardi, 18 de Septembre, Alfonse Pinçon, qui s'étoit avancé avec sa Caravelle, attendit l'Amiral, pour lui dire qu'il avoit vû quantité d'oiseaux qui tiroient vers l'Occident ; d'où il concluoit que la terre ne pouvoit pas être à plus de quinze lieues. Il s'imagina même l'avoir apperçue dans cet éloignement. Mais Colomb l'assura qu'il se trompoit, & que ce qu'il prenoit pour la terre n'étoit qu'un gros nuage, qui ne fut pas, en effet, long-tems à se dissiper. Le vent étoit frais. On avançoit depuis dix jours à pleines voiles. L'étonnement de n'avoir depuis si long-tems que la vûe du ciel & de l'eau, faisoit

Ses Observations.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492. Divers signes.

renouveller à tous momens les plaintes. L'Amiral, se contentant d'observer tous les signes, avoit toujours l'astrolabe devant lui & la sonde à la main. Le 19, on vit un de ces oiseaux, que les Portugais ont nommés Alcatras; & vers le soir, plusieurs autres vinrent voltiger autour des Caravelles. On fut consolé par un si bon signe; & dans l'opinion que la terre ne pouvoit être fort loin, on jetta la sonde, avec toute la joie d'une vive espérance. Mais deux cens brasses de corde ne firent pas trouver de fond. On reconnut que les courans alloient au Sud-Est. Le 20, deux Alcatras s'approcherent de la Caravelle de l'Amiral. On prit, vers la nuit, un oiseau noir, qui avoit la tête marquée d'une tache blanche & les pieds d'un Canard. On vit quantité de nouvelles herbes; mais après les avoir passées sans aucun danger, les plus timides commencerent à se rassurer contre cette crainte. Le lendemain, trois petits oiseaux firent entendre leur ramage autour des Vaisseaux, & ne cesserent point de chanter jusqu'au soir. Quelle apparence qu'ils fussent capables d'un long vol? on fut porté à se persuader qu'ils ne pouvoient être partis de bien loin. L'herbe devenoit plus épaisse & se trouvoit mêlée de limon. Si c'étoit un sujet d'inquiétude pour la sûreté des Caravelles, qui en étoient quelquefois arrêtées, on concluoit du moins qu'on approchoit de la terre. Le 21, on vit une Baleine; & le jour suivant, quelques oiseaux. Pendant trois autres jours, un vent de Sud-Est causa beaucoup de chagrin à l'Amiral. Il affecta néanmoins de s'en applaudir, comme d'une faveur du ciel. Ces petits artifices étoient continuellemenr nécessaires, pour calmer l'esprit de ses gens, dont la confiance diminuoit tous les jours pour ses promesses. Heureusement, il s'éleva le 23, un vent d'Est-Nord-Est, qui les remit dans la route qu'il vouloit suivre. On continua de voir plusieurs oiseaux de différentes especes, & même des Tourterelles, qui venoient de l'Occident (16).

Fraïeur & mutinerie des Equipages.

Cependant la navigation avoit duré trois semaines; & les apparences n'étant pas changées, on ne se croïoit pas plus avancé que le premier jour. Cette réflexion, joint à la crainte qu'un vent, qui avoit toujours été favorable pour aller à l'Ouest, ne rendît le retour impossible en Espagne, produisit tout d'un coup une révolution surprenante. La plûpart furent pénétrés de fraïeur, en considerant qu'ils étoient au milieu d'un abîme sans fond & sans bornes, toujours prêt à les engloutir. Une idée si terrible agit avec tant de force, que s'étant répandue dans les trois Equipages, on ne parla plus que de reprendre aussi-tôt la route de l'Europe. La Cour, disoient les plus moderés, ne pouvoit s'offenser qu'après avoir pénétré plus loin qu'on ne l'avoit jamais fait avant eux, l'espérance leur eut manqué plutôt que le courage, & qu'ils eussent refusé de servir à la folle ambition d'un Avanturier qui n'avoit rien à perdre. D'autres, s'emporterent jusqu'à proposer hautement de jetter cet Etranger dans les flots, & de dire en Espagne qu'il y étoit tombé par malheur, en observant les Astres (17). L'Amiral comprit la grandeur du péril. Mais loin d'en être abbattu, il rappella toute sa grandeur d'ame pour conserver un visage tranquille; & feignant de ne rien entendre, il emploïoit tantôt les caresses & les exhortations, tantôt des raisonnemens spécieux &

Force d'esprit de Colomb.

(16) Herrra, Liv. 1. Chap. 9. & suiv.
(17) Herrera, Chap. 10. Fernand Colomb, chap. 19.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

des espérances séduisantes, tantôt la menace, & l'autorité du Roi dont il étoit revêtu. Le Mardi 25, à la fin du jour, Pinçon s'écria, Terre, Terre, & fit remarquer en effet, à plus de vingt lieues au Sud-Est, une épaisseur qui avoit l'apparence d'une Isle. Cet avis, qui n'étoit qu'une invention concertée avec l'Amiral, eut la force de calmer les Mutins. Leur joie devint si vive, qu'ils rendirent à Dieu des graces solemnelles; & pour les soutenir dans cette disposition, Colomb fit gouverner du même côté pendant toute la nuit. Ils furent détrompés le lendemain, en reconnoissant qu'on n'avoit vû que des nuages; mais les signes, qui reparurent heureusement à l'Ouest, leur firent reprendre cette route avec moins d'inquiétude. Les oiseaux & les poissons ne cessoient plus de se présenter en grand nombre. On vit des poissons aîlés, tels que les Portugais en rencontroient souvent dans leur route aux Indes Orientales, des Dorades, des Empereurs, & l'on reconnut que la violence des courans étoit fort diminuée. Colomb se fortifioit lui-même par tous ces signes, & n'apportoit pas moins d'attention à ceux du ciel. Il observa que pendant la nuit, l'aiguille varioit de plus d'un quart du cercle, & que le jour elle demeuroit fixe au Nord. Les deux étoiles, qu'on nomme les Gardes (18), étoient ensemble à l'Occident pendant la nuit; & lorsque le jour commençoit à paroître, elles se rencontroient au Nord-Est. Il expliquoit toutes ces apparences aux Pilotes, qui en marquoient autant de crainte que d'étonnement; & la confiance, qu'il trouvoit le moïen de leur inspirer, se communiquoit aux Equipages.

Autres signes qui se trouvent trompeurs.

Le premier d'Octobre, un Pilote jugea qu'on étoit à 588 lieues des Canaries; un autre, qu'il y en avoit 634; & le troisiéme, qu'on n'en avoit pas fait moins de 650. Colomb étoit sûr d'en avoir fait 707: mais, pour éloigner tout ce qui étoit capable de causer de l'effroi, il assura froidement que suivant son calcul, il y en avoit 584. Chaque jour de la semaine offrit de nouveaux signes. Le 7, au lever du Soleil, on crut voir une terre; & la petite Caravelle, qui s'étoit plus avancée que les autres, tira un coup de canon, avec d'autres marques de joie. Mais on reconnut encore que c'étoit une erreur, causée par quelques nuages. Les murmures & la mutinerie recommencerent. L'Amiral se vit plus en danger que jamais, par le désespoir de ceux à qui les horreurs d'une mort prochaine, qui leur paroissoit inévitable par la faim ou le naufrage, faisoient oublier les loix de l'honneur & de leur engagement. Les Pinçons mêmes ne firent pas difficulté de se déclarer pour les Mutins. Enfin la révolte devint si générale, que n'espérant plus rien de la sévérité ni de la douceur, Colomb prit le parti de faire, aux plus furieux, une proposition qui suspendit aussi-tôt leurs emportemens. Il leur promit que si dans trois jours la terre ne paroissoit point (19), il reconnoîtroit qu'il les avoit trompés, & qu'il s'abandonneroit volontairement à leur vengeance. Cette déclaration les toucha: mais ils jurerent aussi que s'ils ne voïoient rien de certain après les trois jours, ils reprendroient la route de l'Europe. On a toujours été persuadé qu'il avoit couru peu de risque à prendre un terme si court. Depuis quelque tems, il trouvoit fond avec la sonde; & la qualité du sable, ou de la vase, devoit lui faire juger qu'il approchoit réel-

On ne s'accorde point sur l'état de la route.

Nouveaux emportemens des Mutins.

Comment Colomb les appaise

(18) Les Espagnols les nomment Boca de la Bozina.
(19) Oviedo, chap. 5.

lement de la terre. On ne peut douter non plus qu'il ne l'eût découverte plutôt, s'il eût tourné au Midi, vers lequel tous les petits oiseaux qu'il avoit vûs prenoient leur vol. On continuoit d'en appercevoir de nouvelles troupes, dont le ramage se faisoit entendre. On distinguoit leur couleur. Les Tons étoient en plus grand nombre. Mais les deux jours suivans offrirent des signes d'une autre nature, qui ne purent manquer de rendre le courage aux plus timides. Les Matelots de l'Amiral virent passer un gros poisson verd, de l'espece de ceux qui ne s'éloignent jamais des rochers. Ceux de la Pinta virent flotter une canne fraîchement coupée, & prirent un morceau de bois travaillé, avec un tas d'herbes, qui paroissoient arrachées depuis peu de tems, du bord de quelque riviere. Ceux de la Niña virent une branche d'épine, avec son fruit. On respiroit un air plus frais; & ce qui fit encore plus d'impression sur un Navigateur tel que Colomb, les vents étoient inégaux & changeoient souvent pendant la nuit; ce qui devoit lui faire juger qu'ils commençoient à venir de terre. Aussi n'attendit-il pas que le troisiéme jour fût passé, pour déclarer que cette nuit même il comptoit de voir la terre. Il ordonna des prieres publiques, après avoir recommandé aux Pilotes d'être sur leurs gardes; il voulut que toutes les voiles fussent carguées, à l'exception d'une trinquette basse; & dans la crainte que les Caravelles ne fussent séparées par un coup de vent, il donna des signaux pour se réunir. Enfin, il promit qu'à la récompense ordonnée par leurs Majestés Catholiques (20), pour celui qui verroit le premier la terre, il joindroit une Mante de velours.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Signes qui les consolent.

Récompense promise à celui qui découvriroit la terre.

Vers dix heures du soir, se trouvant lui même dans le château de poupe, il découvrit une lumiere. Aussi-tôt il fit appeller secrettement Pierre Guttierez (21) ancien Valet de Garderobbe de la Reine, qui crut la voir comme lui. Ils appellerent ensemble Rodrigue Salcedo, Contrôleur militaire de la Flotte, qui ne la distingua pas tout d'un coup; mais bien-tôt, ils virent tous trois que cette lumiere changeoit de place, avec ceux qui la portoient, apparemment, d'une maison à l'autre. A deux heures après minuit, les Matelots de la Pinta, qui avoit pris le devant, crierent Terre, Terre, & donnerent d'autres signes. Ils avoient decouvert en effet la Côte, dont ils n'étoient qu'à deux lieues. Le premier qui l'apperçut, nommé Rodrigue *Triana*, crut sa fortune assurée; mais sur le témoignage de Guttierez & de Salcedo, les dix mille Maravedis furent adjugés à Colomb, auquel ils furent payés, pendant toute sa vie, sur les Boucheries de Seville (22).

Comment on la découvre.

L'honneur & le prix en sont déférés à Colomb.

Les premiers raïons du jour firent reconnoître une Isle, longue d'environ vingt lieues, platte & remplie d'herbes. La Pinta, qui avoit continué d'avancer la premiere, attendit les deux autres Caravelles; & tous les Equipages se jettant à genoux devant Colomb, réparerent, par des transports d'admiration & de respect, les chagrins qu'ils lui avoient causés. Cet Etranger, qu'ils avoient traité avec tant de mépris, devint à leurs yeux le plus grand de

(20) C'étoient deux mille Maravedis de rente, qui font environ huit cens livres de notre monnoie d'aujourd'hui. Trente-deux Maravedis font cinq sous d'Espagne.

(21) *Escobedo*, suivant Oviedo. Gomera fait ce récit fort differemment, chap. 16.

(22) On raconte que Triana, désespéré de perdre la récompense qu'il croïoit mériter, passa dans la suite en Afrique & se fit Mahometan. *Benzoni*, *liv.* 1. *chap.* 6.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

tous les hommes; & les excès de leur joie furent portés jusqu'à l'adoration. Malgré la force d'esprit & la constance dont on lui a fait honneur, sur la foi de tous les Historiens, observons, avec quelques-uns d'entr'eux, que dans un procès qu'il eut à soutenir en Espagne, pour ses droits contre le Fisc roïal, on lui reprocha qu'aïant été rebuté par l'incertitude & les fatigues de sa premiere Expédition, il avoit voulu retourner en Espagne, & que les trois Pinçons l'avoient forcé de continuer sa route. Mais ses Ennemis mêmes insisterent peu sur cette ridicule accusation (23).

Reproches injurieux qu'il a à souffrir.

Il nomme la premiere Terre Isle de San-Salvador.

Avec l'autorité de Viceroi, dont il entroit en exercice, il donna sur le champ, à l'Isle, le nom de *San-Salvador*, qu'elle n'a pas conservé. En continuant d'approcher, on vit bien-tôt le rivage bordé d'hommes nuds, qui donnerent de grandes marques d'étonnement. On fut informé, dans la suite, qu'ils avoient pris les trois Caravelles pour des animaux. L'Amiral se fit conduire à terre dans une Barque armée, l'épée à la main & l'étendart déploïé. Les Commandans des deux Caravelles suivirent son exemple, avec leurs Enseignes, sur lesquelles on voïoit d'un côté une Croix verte avec une F, & de l'autre plusieurs F F couronnées, à l'honneur de Ferdinand. Tous les Equipages, s'étant empressés à débarquer, baiserent humblement la terre, & rendirent graces au Ciel du succès de leur voïage. Chacun renouvella aux pieds de Colomb, les témoignages de sa reconnoissance & de sa soumission, en lui prêtant serment de fidélité, sous le double titre de Viceroi & d'Amiral. Ensuite, après avoir planté une Croix sur le rivage, il prit possession de l'Isle pour la Castille, au nom de leurs Majestés Catholiques; & les armes de cette Couronne furent gravées sur la Croix. Les Insulaires, observant qu'on écrivoit dans cette cérémonie, s'imaginerent qu'on jettoit quelque sort sur eux & sur leur Isle. Ils prirent la fuite avec une vive fraïeur. L'Amiral les fit suivre. On en arrêta quelques-uns, qui furent comblés de caresses & de présens, & qui eurent aussi-tôt la liberté de joindre leurs compagnons. Cette conduite les rendit extrêmement familiers. Ils s'approcherent des Caravelles, les uns à la nage, d'autres dans leurs barques, auxquelles ils donnoient le nom de Canoas. Leurs cheveux étoient noirs & épais, liés autour de la tête en maniere de tresse, avec un cordon. Quelques-uns les portoient flottans sur leurs épaules; la plûpart avoient la taille dégagée, les traits du visage assez agréables, le front large & le teint couleur d'olive. Ils étoient peints d'une maniere bizarre, les uns au visage, d'autres aux yeux & au nez seulement, & quelques-uns par tout le corps. Tandis que les Castillans admiroient leur figure, ces Barbares n'étoient pas moins étonnés de voir des hommes vêtus, avec une longue barbe. Ils connoissoient si peu le fer, que voïant pour la premiere fois des armes de ce métal, ils prenoient un sabre par le tranchant, & se faisoient des blessures dont ils paroissoient surpris. Leurs javelines étoient d'un bois endurci au feu, avec une pointe aiguë, assez proprement armée d'une dent de poisson. Leurs Barques, ou leurs Canots, n'étoient que des troncs d'arbres creusés, dont les uns ne pouvoient porter qu'un homme, & d'autres en contenoient près de cinquante. Ils les conduisoient avec une seule rame en forme de pelle; & les plus grandes étoient si legeres, que lorsqu'elles se renversoient, ils les redressoient dans un instant,

Circonstances de son débarquement.

Insulaires qu'il arrête. Leur figure.

Leur étonnement à la vûe des Européens.

(23) Oviedo & Fernand Colomb.



Cochin inv. et del. *L. Lempereur Sculp.*

Tom. XII. N.º X.

ils les vuidoient en nageant près du bord ; & s'y replaçant avec une extrême agilité, ils recommençoient à voguer, sans aucune marque d'embarras ou de crainte. Les moindres présens leur paroissoient précieux. Enfin, l'Isle avoit de l'eau, des arbres & des plantes ; mais on n'y apperçut point d'autres animaux que des Perroquets.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Nom qu'ils donnoient à leur Isle.

Dès le même jour, l'Amiral fit rembarquer tous ses gens, & quantité de Sauvages le suivirent à bord. En les interrogeant à loisir, par des signes qu'ils entendirent facilement, on apprit d'eux que leur Isle se nommoit *Guanahani*, qu'elle étoit environnée de plusieurs autres, & que tous les Insulaires dont elles étoient habitées prenoient le nom de *Lucayos* (24). Le lendemain on les vit revenir en plus grand nombre, avec des Perroquets & du coton, qu'ils donnerent en échange pour de petites sonnettes qu'on leur attachoit aux jambes & au cou, & pour des fragmens de vases de terre ou de faïence. Vingt-cinq livres de coton ne leur paroissoit pas un prix excessif pour un morceau de verre. Ils n'avoient aucune sorte de parure, à la réserve de quelques feuilles jaunes, qu'ils portoient comme collées au bout du nez, & qu'on ne fut pas long-tems à reconnoître pour de l'or. On leur demanda d'où ils tiroient cet ornement. Ils montrerent le côté du Sud, en faisant entendre qu'il s'y trouvoit plusieurs grandes Isles. L'Amiral ne balança point à prendre cette route. Mais il voulut connoître auparavant le reste de l'Isle. En rangeant la Côte au Nord-Ouest, il trouva une espece de Port, dont l'accès lui parut facile aux plus grands Vaisseaux. Les Insulaires continuoient de le suivre, par terre & dans leurs Canots. Ils appelloient leurs compatriotes, pour venir admirer avec eux une race d'hommes extraordinaires ; & levant les mains, ils montroient qu'ils les croïoient descendus du Ciel. Dans le même lieu, les trois Caravelles découvrirent une Presqu'Isle, qu'on pouvoit environner d'eau avec un peu de travail, & dont on auroit pû faire une Place très forte. On y voïoit six maisons & quantité d'arbres, qui sembloient servir d'ornement à quelques jardins. Mais l'Amiral, pensant à chercher quelque lieu, d'où il pût tirer des rafraîchissemens, renvoïa les Sauvages qui l'avoient suivi (25), à l'exception de sept, qu'il emmena pour leur apprendre la langue Castillane ; & le 15, après avoir apperçu quantité d'Isles, vertes & peuplées, il s'approcha d'une autre, qu'il nomma la *Conception*, à sept lieues de la premiere. Elle lui parut si mal pourvue de vivres, qu'il ne s'y arrêta que pour y passer la nuit à l'ancre. Mais le 17, il alla faire de l'eau dans une troisiéme, dont les habitans avoient l'air plus civilisé. Les femmes y étoient couvertes, depuis la ceinture jusqu'aux genoux ; les unes, de pieces de coton, les autres de feuilles d'arbres. Elle reçut le nom de Fernandine. Les Castillans virent plusieurs sortes d'oiseaux, la plupart différens de ceux de l'Europe ; des poissons de couleurs differentes & fort vives ; des Lézards d'une grosseur demesurée, qui leur causerent beaucoup d'épouvante, mais qu'ils regretterent de n'avoir pas mieux connus, lorsque le tems leur eut appris que la chair de cette espece de Serpens est une ex-

Lumieres que Colomb tire d'eux.

Il découvre plusieurs autres Isles.

Il en nomme une Fernandine.

Ce qu'il y trouve.

(24) De-là le nom de *Lucayos*, qu'on a donné à toutes les Isles, qui sont au Nord & à l'Ouest des grandes Antilles, & qui se terminent au Canal de Bahama.

(25) C'est à Fernand Colomb qu'on s'attache ici. Herrera fait visiter l'Isle par terre à l'Amiral ; mais il n'est pas vraisemblable qu'il ait pû se fier sitôt aux Sauvages.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

cellente nourriture (26) ; des Lapins de la grosseur des Rats, & quantité de Perroquets, mais nul animal terrestre dont ils pussent se nourrir avec confiance. Cependant l'Isle offroit plus de maisons qu'ils n'en avoient encore vû. Elles étoient en forme de tentes, avec une sorte de portail, couvert de branches qui les garantissoient de la pluie & des vents, & plusieurs tuïaux pour le passage de la fumée. Il n'y avoit point d'autres meubles que des ustenciles grossiers, & quelques pieces de coton. Les lits qui servoient au repos de la nuit étoient une sorte de rets, que les Indiens nommoient Hamacs (27), suspendus à deux poteaux. On y vit quelques petits chiens, muets. Entre les Insulaires, on en distingua un qui portoit au nez une petite piece d'or, marquée de quelques caracteres, que l'Amiral prit d'abord pour des lettres : mais il apprit ensuite que l'usage de l'écriture n'étoit pas connu dans les Indes.

Isle de Saamoto, qu'il nomme Isabelle.

Il passa de-là dans une quatriéme Isle, que les Habitans appelloient *Saamoto*, & qu'il nomma *Isabelle*. Mais, se reprochant le tems qu'il perdoit, il prit sa route à l'Est-Sud-Est. Les deux jours suivans lui firent appercevoir du Nord au Sud huit nouvelles Isles, qui furent nommées *Isles d'Arena*, parce que les Caravelles y trouverent peu de fond. Le 27 avant la nuit, il découvrit une grande Terre, à laquelle il entendoit donner le nom de *Cuba*, par les Indiens qui l'accompagnoient ; il lui donna celui de *Juana*, qui ne s'est pas mieux conservé que celui de Fernandine qu'on lui a voulu substituer, & qui n'a pu prévaloir sur celui qu'elle avoit reçu de ses Habitans. Le 28, il entra dans un grand Fleuve, qu'il appella *San-Salvador*. Les bois y étoient fort épais, les arbres d'une hauteur extraordinaire, les fruits différens des nôtres, & les oiseaux en fort grand nombre. Deux maisons, qu'on y apperçut & qu'il fit visiter, se trouverent sans Habitans. Il s'avança vers un autre fleuve, auquel il donna le nom de *Luna ;* & plus loin, il entra dans un autre, qui fut nommé *Mares*. Les rives en parurent fort peuplées : mais la vûe des trois Caravelles fit prendre aussi-tôt la fuite aux Indiens. Ceux que l'Amiral avoit à bord lui firent entendre qu'il trouveroit de l'or dans cette Isle, & plusieurs apparences sembloient confirmer leur témoignage. Il ne permit point à ses gens de descendre, dans la crainte d'allarmer trop les Insulaires : mais aïant choisi deux hommes intelligens (28), dont l'un avoit été Juif & savoit les langues anciennes, il les envoïa dans un canot, avec deux de ces Indiens, pour visiter le Païs. Il leur donna six jours pour cette expédition ; & dans l'intervalle, il fit radouber son Navire. On remarqua que tout le bois, qui fut brûlé, rendoit une sorte de gomme ou de mastic, & que les feuilles ressembloient à celles du lentisque. La profondeur du Fleuve étoit de sept ou huit brasses, à l'embouchure, & de cinq dans l'intérieur du Canal. Il étoit bordé au Sud-Est, par deux Montagnes ; & du côté de l'Est-Nord-Est, par un fort beau Cap, qui a pris le nom de *Baracoa*, quoiqu'ensuite Diego Valasquez lui ait donné celui de l'Assomption (29).

Isles d'Arena.

Isle de Cuba, nommée d'abord Juana.

Découvertes qu'on y fait.

Récit de diverses observations.

Au retour des deux Castillans, qui amenoient trois Indiens de l'Isle,

(26) On les nomme *Guanas* ou *Ignanas*.

(27) C'est d'eux qu'on a pris ce nom, pour ce qu'on nomme vulgairement un branle.

(28) Rodrigue Xerez, & Louis de Torrez.

(29) Herrera, chap. 14.

on

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

on apprit d'eux qu'aïant fait vingt-deux lieues dans les terres, ils étoient arrivés à l'entrée d'un Village composé de cinquante maisons, qui contenoient environ mille Habitans, nuds, hommes & femmes, mais d'un caractere si doux, qu'ils s'étoient empressés de venir au-devant d'eux, de leur baiser les pieds, & de les porter sur leurs bras; qu'on les avoit fait asseoir sur des sieges d'une forme bizarre & garnis d'or; que pour alimens, on leur avoit donné des racines cuites, dont le goût ressembloit à celui des châtaignes; qu'on les avoit pressés de passer quelques jours dans l'Habitation, pour se reposer; & que n'aïant pû les arrêter par leurs prieres & leurs caresses, ces bons Insulaires avoient permis à trois d'entr'eux de les accompagner jusqu'au rivage. Ils ajoûterent que dans le voïage, ils avoient rencontré plusieurs Hameaux, dont les Habitans leur avoient fait le même accueil; que le long du chemin, ils avoient vû quantité d'autres Indiens, la plûpart avec un tison à la main, pour faire cuire leurs racines, ou certaines herbes dont ils se parfumoient, & que leur méthode pour allumer du feu, étoit de frotter un morceau de bois avec un autre, ce qui servoit facilement à l'enflammer; qu'ils avoient remarqué une infinité d'arbres, fort différens de ceux qu'on voïoit sur la Côte, & diverses especes d'oiseaux, entre lesquels ils n'avoient reconnu que des Perdrix & des Rossignols; mais qu'ils n'avoient pas apperçu d'autres animaux terrestres que plusieurs de ces Chiens qui ne japent point, que les terres étoient couvertes d'une sorte de grains, qu'ils avoient entendu nommer Maïs, & dont ils avoient trouvé le goût fort agréable; qu'aïant demandé s'il y avoit de l'or dans l'Isle, on leur avoit fait comprendre qu'ils en trouveroient beaucoup dans *Bohio* qu'on leur avoit montré à l'Est, & dans un Païs qui se nommoit *Cubannacan* (30).

Colomb est trompé par le nom de Bohio.

L'Amiral sçut bien-tôt que Cubannacan étoit une Province située au milieu de l'Isle, parce qu'il ne fut pas long-tems à reconnoître que *Nacan*, dans la langue du Païs, signifioit le milieu : mais il n'apprit que dans la suite la signification de Bohio, qui étoit moins le nom d'un lieu particulier, que celui de toute terre où les maisons & les Habitans sont en grand nombre. Cependant l'espérance de découvrir une Région, dans laquelle on lui promettoit qu'il trouveroit beaucoup d'or, l'obligea de partir, avec plusieurs Indiens de Cuba, qui s'offrirent à lui servir de guides. Il accepta d'autant plus volontiers leurs offres, que dans la multitude de ceux qui consentoient à le suivre, il pouvoit s'en trouver un qui apprît la langue Castillane avec plus de facilité que les autres; & chaque instant lui faisoit sentir l'importance de ce secours : sans compter que dans le dessein qu'il avoit d'en transporter plusieurs en Espagne, il vouloit qu'ils fussent de divers Païs, pour rendre un témoignage plus certain du nombre & de la variété de ses découvertes (31). Il en prit douze, d'âge & de sexe différens. Les vents, qu'il trouva contraires en quittant Baracoa, l'obligerent de se retirer dans un autre Port de la même Isle, qu'il nomma le Port du Prince. Cette Mer reçut le nom de *Nuestra Senora*. Tous les Canaux, qu'elle forme entre les Isles, se trouverent fort profonds; & les rivages étoient couverts d'une verdure charmante, qui formoit un délicieux spectacle pour les Castillans. Quoique les petites Isles ne fussent pas peuplées, on y voïoit de toutes parts des feux de Pê-

Raisons qui lui font enlever quelques Indiens.

Mer nommée Nuestra Senora.

(30) Herrera, chap. 14.

(31) Le même, chap. 15.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

cheurs. Les Matelots des Caravelles y passerent dans leurs barques ; & leur étonnement fut d'abord extrême d'y voir manger aux Indiens de grandes Araignées, des Vers engendrés dans du bois pourri, & des Poissons à demi cuits, dont ils avaloient les yeux crus : mais ne pouvant se persuader que ce qui paroissoit de bon goût à des Créatures de leur espece fût nuisible pour d'autres hommes, ils se hasarderent à suivre l'exemple des Sauvages, & personne ne s'en trouva plus mal. Ils tuerent à coups d'épée, un animal qui ressembloit à nos Sangliers. Entre plusieurs Poissons, qu'ils prirent au filet, il s'en trouva un, de la forme d'un Pourceau, mais couvert d'une écaille fort dure. Les Nacres de perle s'offroient de toutes parts. L'Amiral observa que l'eau croissoit & diminuoit beaucoup dans cette Mer, ce qu'il attribuoit à la quantité d'Isles. Mais il lui parut plus difficile d'expliquer le cours de la marée, qui étoit directement contraire à celle de Castille. Herrera lui fait juger que la Mer devoit être plus basse dans cette partie du Monde ; la Lune y étoit au Sud-Est quart-de-Sud (32).

Nourriture révoltante.

Cours de la marée.

Le 19 de Novembre, après avoir fait élever une fort grande Croix à l'entrée du Port del Principe, il remit à la voile, pour découvrir l'Isle qu'il cherchoit encore sous le nom de Bohio ; mais il eut les vents à combattre, & la Fortune lui préparoit un chagrin beaucoup plus vif, qui fut d'apprendre le 21, que la Pinta s'étoit séparée volontairement de lui. Martin-Alfonse Pinçon, qui la commandoit, excité par la passion de l'or, avoit voulu profiter des avantages de sa Caravelle, qui étoit très-légere à la voile, pour arriver le premier dans cette Isle si riche, que les Indiens avoient annoncée. On fit inutilement quantité de signes, pour le rappeller à la soumission. L'Amiral pénétra le fond de ses desseins ; mais pour ne rien donner au hasard des conjectures, il résolut de passer quelques jours à l'attendre dans un troisiéme Port de Cuba, également sûr & spacieux, qu'il nomma *Sainte-Catherine*, parce qu'on étoit à la veille de cette Fête. En faisant de l'eau & du bois, il vit, à peu de distance du rivage, des pierres qui sembloient renfermer de l'or. Quelques Indiens étrangers qu'il rencontra dans ce Port, & qui furent témoins de ses observations, lui apprirent que l'Isle qu'il cherchoit sous le nom de *Bohio*, étoit leur Patrie, & qu'elle se nommoit *Hayti*. Ils lui confirmerent qu'il y trouveroit beaucoup de ce métal, sur-tout dans une Contrée qu'ils appellerent *Cibao*. Ce nom réveilla l'idée qu'il n'avoit jamais perdue, d'un *Cipango*, fort vanté par Marc Paul de Venise. Il se hâta de remonter vers le Sud-Est de Cuba, où il ne cessa point de trouver de fort bons Ports. Une Riviere, dont l'entrée lui parut fort commode, l'invita par la clarté de l'eau, la beauté de ses arbres, & le chant d'une multitude d'oiseaux, à remonter assez loin dans les terres. Il y vit, sous quelques arbrisseaux, une Fuste de douze bancs ; & dans une maison voisine, qui fut abandonnée à son approche, il trouva un pain de cire & une tête d'homme. Ses gens n'aïant pas découvert la moindre trace de cire dans toute l'Isle de Cuba, il fit prendre ce pain, qui fut porté en Espagne ; & l'on jugea, dans la suite, qu'il venoit de l'Yucatan, par quelques liaisons de commerce qui n'ont jamais été pénétrées.

Port del Principe, où Colomb éleve une Croix.

Alfonse Pinçon se sépare de lui.

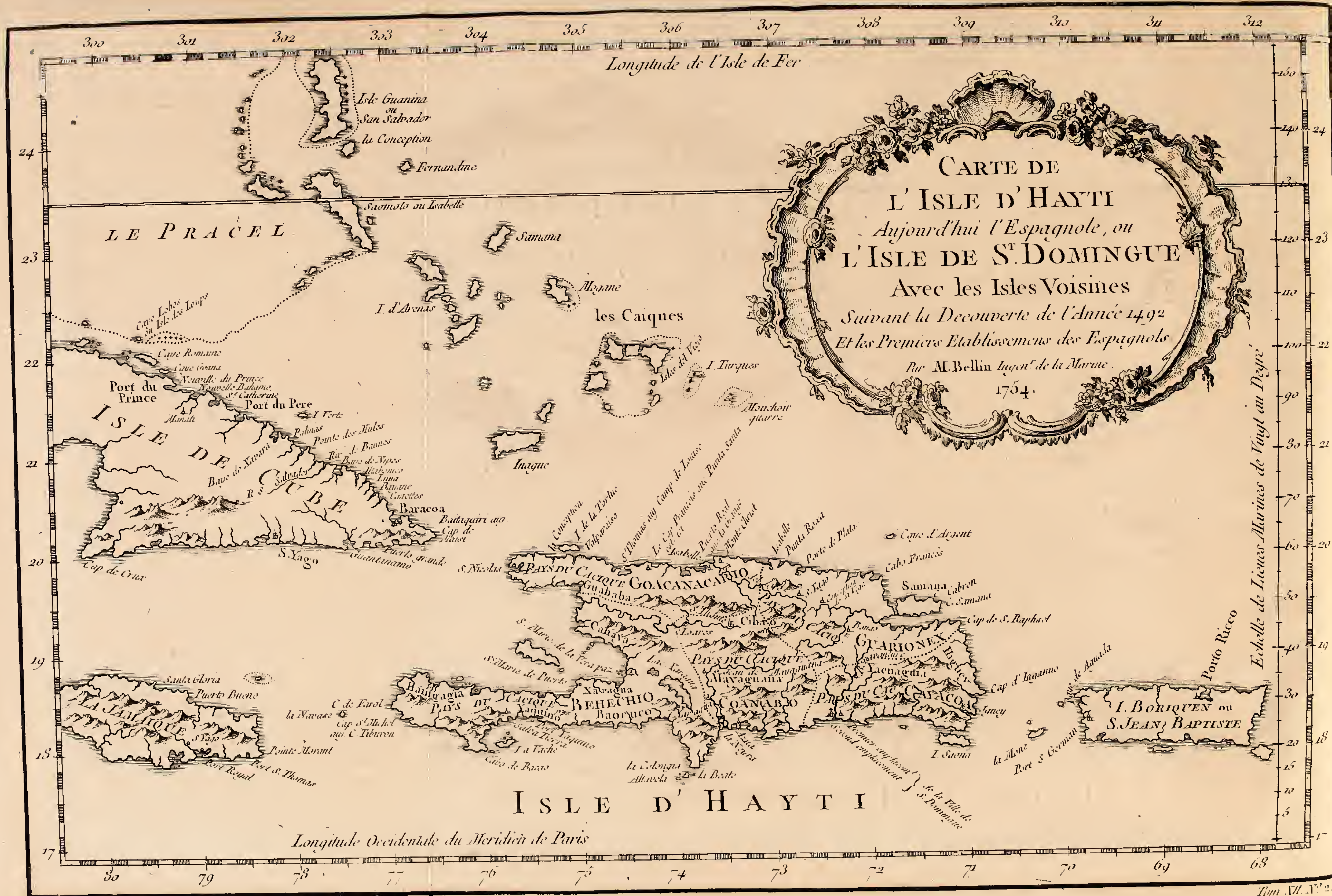
Port de Sainte-Catherine.

Erreur causée par le nom de Cipango.

L'Amiral, continuant de ranger la Côte de Cuba, se trouva le 3 de

Colomb arrive à l'Isle de Hayti.

(32) *Ibidem.*



Carte de
L' Isle d' Hayti
Aujourd'hui l'Espagnole, ou
L' Isle de St. Domingue
Avec les Isles Voisines
Suivant la Decouverte de l'Année 1492
Et les Premiers Etablissemens des Espagnols
Par M. Bellin Ingenr. de la Marine.
1754.
Longitude de l'Isle de Fer
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
Echelle de Lieues Marines de Vingt au Degré
Isle Guanina ou San Salvador
la Conception
Fernandine
Saomoto ou Isabelle
Le Pracel
Samana
I. d'Arenas
Mogane
les Caiques
Isles del Vigo
I. Turques
Mouchoir quarré
Inague
Isle de Cube
Port du Prince
Port du Pere
Baracoa
S. Yago
Cap de Crux
Cap de Maisi
Guantanamo
Pays du Cacique Goacanacario
Guahaba
Cibao
Guarionex
Pays du Cacique Mayaguana
Coanabo
Behechio
Xaragua
Baoruco
Yacanagua
Cayaco
Higuey
Samana
Cabo Francés
Cap de S. Raphael
Cap d'Ingano
Caps d'Argent
Porto de Plata
Punta Roxa
Isabelle
Monte Christ
S. Nicolas
I. de la Tortue
Valparaiso
I. Saona
la Mona
Port S. German
Porto Ricco
I. Boriquen ou S. Jean Baptiste
La Jamaique
Santa Gloria
Puerto Bueno
Pointe Morant
Port Royal
Port S. Thomas
C. de Farol
la Navase
Cap St. Michel aux C. Tiburon
I. a Vache
Cabo de Bazao
la Colonga
Altavela
la Beate
Isle d' Hayti
Tom. XII. No. 2.

Décembre à la pointe orientale de cette Isle. Il prit à l'Est vers l'Isle de Hayti, qui n'en est qu'à dix-huit lieues; mais les courans ne lui permirent d'y aborder que le jour d'après. Il entra dans un Port, auquel il donna le nom de *Saint-Nicolas*, dont on célébroit la Fête. Le mouillage y étoit sûr & commode. Une Riviere, qui s'y déchargeoit tranquillement, offroit quantité de grands Canots qui bordoïent ses rives. Mais une juste inquiétude pour la Pinta, & le conseil des Indiens, qui vouloient qu'on allât plus loin pour s'approcher des Mines de Cibao, firent remettre à la voile vers le Nord, jusqu'à un petit Port, qu'il nomma la *Conception* (33), au Sud d'une petite Isle éloignée d'environ dix lieues, qui fut nommée la *Tortue*.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

L'Isle de Hayti parut si grande à l'Amiral, le terrein & les arbres y avoient tant de ressemblance avec ceux de Castille, le poisson même, que ses Matelots prenoient en abondance, se trouva si conforme à celui qu'on prend sur les Côtes de l'Europe, que toutes ces raisons le déterminerent à lui donner le nom d'Isle Espagnole (34). Il avoit nommé la premiere, San-Salvador, à l'honneur du Rédempteur des Hommes; la seconde, Isle de la Conception, à l'honneur de la Sainte Vierge; & les trois autres, Fernandine, Isabelle & Juana, par respect pour leurs Majestés Catholiques & le Prince leur fils, le nom de l'Espagnole, pour la sixiéme, lui parut un tribut de reconnoissance qu'il crut devoir à l'Espagne. Cependant on lui fit ensuite un reproche de ne pas l'avoir nommée *Castillane*, parce qu'en vertu de son Traité, elle devoit appartenir proprement à la Couronne de Castille (35).

Hayti reçoit le nom d'Isle Espagnole.

Les Insulaires marquoient d'abord peu de disposition à s'approcher des Caravelles. Ceux qui les avoient apperçues les premiers avoient pris la fuite, & leur récit avoit déja répandu l'allarme dans toutes les parties de l'Isle. Ceux mêmes, qui étoient venus avec l'Amiral, s'étoient échappés à la nage. Ils avoient excité les autres à la défiance; & de toutes parts on ne voïoit que des Côtes & des Campagnes désertes. Quelques Matélots, qui pénétrerent dans un Bois, y découvrirent une troupe de ces Indiens, accompagnés de leurs femmes & de leurs enfans, que la crainte y avoit rassemblés. Ils prirent une femme, qu'ils menerent à l'Amiral. On lui fit toutes sortes de caresses. Elle fut habillée proprement, & reconduite à sa Troupe par les mêmes Matelots, avec trois Sauvages de San-Salvador, qui entendoient sa langue. Le lendemain l'Amiral envoïa du même côté neuf autres Castillans, qui trouverent cette femme dans une Bourgade, éloignée de quatre lieues au Sud-Est, & composée d'environ mille maisons. Leur vûe mit tous les Habitans en fuite; mais un Insulaire de San-Salvador, par lequel ils s'étoient fait conduire, inspira d'autres sentimens à ceux qu'il put rencontrer. Il leur rendit un témoignage si favorable aux Etrangers, que les aïant fait consentir à les recevoir, tous les autres furent animés par l'exemple, & revinrent avant la nuit. On se fit des présens mutuels; & les Castillans ne firent pas difficulté de passer la nuit dans l'Habitation.

Conduite de Colomb avec les Insulaires.

Le lendemain, on vit un grand nombre d'Insulaires, qui prenoient volontairement le chemin du Port. Quelques-uns portoient sur leurs épaules

(33) C'est un Port auquel les François ont donné, depuis, le nom de *Port-l'Ecu*.

(34) Herrera, *ibidem*.

(35) *Ibidem*.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

la femme qu'on leur avoit renvoïée; & son mari l'accompagnoit, pour en faire ses remercimens à l'Amiral. Ces Indiens étoient plus blancs que ceux des autres Isles, de taille moins haute & moins robuste, d'un visage assez difforme, mais d'un caractere doux & traitable. Ils avoient la tête toujours découverte, & le crane si dur, que dans un tems moins paisible les Castillans le trouverent quelquefois à l'épreuve du sabre (36). L'Amiral leur aïant parlé du lieu qu'il prenoit encore pour Cipango, ils crurent entendre Cibao; & lui montrant de quel côté il devoit le trouver, avec des signes qui lui promettoient plus d'or que dans toutes les autres Isles, ils servirent à confirmer son erreur.

Il est visité par un Cacique de l'Isle.

Avant leur départ, on vit arriver au rivage un Seigneur du Canton, accompagné d'environ deux cens personnes, qui le portoient sur leurs épaules, & qui lui donnoient le titre de *Cacique*. Il étoit fort jeune; & la curiosité l'amenoit, pour voir les Vaisseaux. Un Indien du Bord de l'Amiral alla au-devant de lui, & lui déclara que les Etrangers étoient descendus du Ciel. Il monta d'un air grave dans la Caravelle, suivi de ses deux principaux Officiers; & lorsqu'il fut sur le pont, il fit signe au reste de ses gens de demeurer à terre. L'Amiral lui présenta quelques rafraîchissemens, dont il ne fit pas difficulté de goûter; mais il ne toucha point aux liqueurs, & ne fit que les approcher de sa bouche. Un autre Indien de San-Salvador, qui commençoit à servir d'Interprête, lui dit que l'Amiral étoit Capitaine des Rois de Castille & de Leon, les plus grands Monarques du Monde. Il refusa de le croire, toujours persuadé, sur le témoignage du premier, que les Etrangers étoient des Habitans du Ciel. Le lendemain, il revint avec la même suite; & l'on vit paroître en même-tems un Canot, qui venoit de la Tortue, chargé d'environ quarante hommes. Le Cacique prit un ton menaçant pour leur ordonner de se retirer, & leur jetta même de l'eau & des pierres (37). Ils obéirent avec de grandes marques de soumission; les Castillans s'emploïerent librement pendant tout le jour, à troquer des grains de verre pour des feuilles d'or. Leur passion, ou plutôt celle de l'Amiral étoit de porter de l'or en Castille (38).

Autre visite d'un Roi du Païs.

Les deux Vaisseaux remirent à la voile, pour aller mouiller la veille de Saint Thomas, dans un Port qui reçut le nom de ce saint Apôtre, (39) & d'où l'on découvrit quelques Habitations. Il n'est pas aisé de démêler, dans le récit des Historiens, si le Cacique, qui avoit déja paru deux fois, est le même qu'un autre Prince auquel ils donnent ensuite le nom de Roi, ni dans lequel de ces Ports il rendit à l'Amiral une visite beaucoup plus solemnelle. Fernand Colomb raconte que le Mardi 18 de Décembre, un Roi qui faisoit sa demeure à la distance d'une journée, parut sur le rivage, vers trois heures après midi, pendant que plusieurs Castillans y étoient des-

(36) Herrera met cette visite dans un autre Port, qui fut nommé *Valparaiso*, & que les François nomment aujourd'hui *Port de Paix*, dans le Canal qui est entre la Tortue & l'Isle Espagnole. Fernand Colomb la met dans l'Isle même de la Tortue.

(37) Herrera, chap. 16. & Fernand Colomb, cap. 30.

(38) Herrera, *ibidem.*

(39) C'est, suivant l'Historien de Saint-Domingue, celui que les François ont depuis appellé la Baye du Can de Louise, & qui porte aujourd'hui plus communément le nom de l'*Acul*, Tom. I. pag. 122.

cendus; qu'il étoit suivi d'une troupe de Gardes, & porté par quatre Indiens sur un brancart; qu'à la vûe des Caravelles, il se reposa un peu, & que s'avançant ensuite avec beaucoup de familiarité, il entra dans celle de l'Amiral avec tous ses gens (40). Le Mardi est le même jour auquel Herrera fait lever l'ancre aux deux Caravelles. Il les fait arriver le Jeudi d'après au Port de Saint-Thomas; & lorsqu'il parle d'un Roi, nommé *Guacanagari*, qui faisoit son séjour à quatre ou cinq lieues de ce Port, & qui fut connu ensuite pour un des Souverains de l'Isle, il paroît le distinguer du Cacique, & le nommer pour la premiere fois. Cependant il attribue au Cacique, dans une visite qu'il donne pour la troisiéme, tout ce qui est contenu dans la Lettre de l'Amiral; pendant que Fernand Colomb, qui distingue aussi le Cacique du Roi, ne cesse point de faire regarder la visite du Roi comme la premiere, & comme le fondement de l'affection qu'il conçut pour les Castillans. Quelque parti qu'on prenne dans ces obscurités, il paroît certain que ce fut dans le Port de Saint-Thomas, le 22 de Décembre, que l'Amiral reçut une députation du Roi Guacanagari, qui le faisoit prier de se rendre à sa Cour, & qui lui envoïoit un présent assez riche; c'étoit un Masque, dont les oreilles, la langue, & le nez, étoient d'or battu, avec une ceinture de la largeur de quatre doigts, bordée d'os de Poisson fort menus, & travaillés en forme de perles. L'Amiral promit aux

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Présens qu'il fait à Colomb.

(40) La préference doit être accordée à cet Historien, puisqu'il se fonde sur une Lettre de son Pere au Roi d'Espagne, apparemment du nombre de celles que l'Amiral écrivit à ce Prince, de Lisbonne & de Palos. Elle mérite d'être conservée ici dans ses termes : » Votre Majesté auroit pris plaisir à » voir la gravité de ce jeune Roi, & la » vénération que ses gens avoient pour lui. » Aussi-tôt qu'il fut entré dans mon Vaisseau, » & qu'il sçut que je dînois dans la chambre » de poupe, il y vint sans me faire avertir; » & me trouvant à table, il s'assit près de » moi. Il commanda à ses Gardes de sortir; » ce qu'ils firent aussi-tôt, après l'avoir » salué d'une profonde révérence. Il ne » retint que deux Indiens, hommes d'âge, » qui s'assirent à ses pieds. Comme je » crus qu'il s'étoit venu mettre à table pour » manger, je lui présentai ce qu'on m'avoit » servi. Il en prit un peu; & lorsqu'on lui » offrit à boire, aïant approché le verre de » sa bouche, il envoïa le reste à ses gens, » comme il avoit fait pour la viande. Ils » étoient tous trois fort graves; mais ils » parloient en même-tems, & il me parut » au ton de leur voix qu'ils s'entretenoient » de choses d'importance. Après le dîner, » un des Officiers du Roi lui apporta une » ceinture. Il la prit, & me la donna, avec » deux morceaux d'or bien travaillés. Je lui fis » présent d'une couverture que j'avois sur » mon lit, d'un collier d'ambre, d'une paire » d'escarpins rouges, & d'une phiole d'eau » de fleur d'orange, dont il parut fort content. Il marquoit du chagrin de ne pas » entendre mon langage, & ses signes me » firent connoître qu'il m'offroit tout ce qui » dépendoit de lui. J'envoïai prendre alors » un porte Lettre où j'avois mis le Portrait de Votre Majesté. Je le lui montrai. » Je lui dis que vous étiez un grand Prince, & que vous gouverniez la plus grande » partie de la Terre. Ensuite, je lui fis » voir nos Etendarts, qu'il consideroit avec » admiration. Sa visite dura jusqu'au soir. » Il s'en alla. On le conduisit au rivage, » dans ma Barque, avec beaucoup d'honneur, & je le fis saluer de l'artillerie de » mon Vaisseau. Etant à terre, il remonta » dans son Brancart & s'en retourna. Il » avoit un Fils, qu'un Seigneur portoit » après lui sur ses épaules. Son Frere marchoit à pied, au milieu de deux hommes » de marque qui lui donnoient la main. Le » Roi fit donner à manger à ceux de mes » gens qu'il trouva en chemin. Un Pilote » me dit qu'il faisoit porter devant lui, par » les principaux de sa Cour, tous les présens que je lui avois faits. *Vie de Christophe Colomb*, chap. 31.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Députés, d'aller voir inceſſamment leur Maître; mais il ſe crut obligé, par la prudence, d'y envoïer d'abord quelques-uns de ſes Officiers. Ceux qu'il chargea de cette commiſſion revinrent ſi ſatisfaits de l'accueil & des préſens du Roi, qu'il ne balança point à faire le même voïage (41). Guacanagari faiſoit ſon ſéjour ordinaire, à quatre ou cinq lieues du Port de Saint-Thomas. Le fruit de cette entrevûe fut un Traité de Commerce, qui parut établir la confiance. On vit auſſi-tôt un concours ſurprenant d'Indiens, de tout âge & de tout ſexe, autour des deux Caravelles. Les grains d'or, le coton & les Perroquets furent prodigués aux Caſtillans. Ceux qui viſiterent les Bourgades y furent traités comme des hommes céleſtes. Cette heureuſe prévention ne diminuoit point dans l'eſprit des Inſulaires. Ils baiſoient la terre où les Caſtillans avoient paſſé, & tous les biens de l'Iſle étoient comme abandonnés à leur diſcrétion.

Le Commerce s'établit entre les Caſtillans & les Inſulaires.

La Mer fut extrêmement agitée pendant deux jours. Mais, au retour du beau tems, l'Amiral réſolut de s'approcher d'un lieu qu'il avoit nommé *Punta Santa*. Il fut ſecondé par un petit vent. Comme il avoit paſſé ces deux jours ſans dormir, la néceſſité de ſe repoſer l'obligea de ſe jetter ſur ſon lit, après avoir recommandé aux Pilotes de ne pas quitter le gouvernail; mais n'étant pas moins preſſés que lui du ſommeil, ils confierent leur office à un jeune homme ſans expérience, qui fut entraîné, par les courans, ſur un banc de ſable où le Navire échoua. L'Amiral fut réveillé par les cris qu'il lui entendit jetter au milieu du péril. Mais il étoit trop tard; & les ordres qu'il ſe hâta de donner furent ſi mal exécutés, que n'aïant pû tirer aucun ſecours de ſes propres gens, qui penſerent uniquement à ſauver leur vie, il eut le chagrin de voir périr ſa Caravelle à ſes yeux (42). La Niña,

Naufrage d'un des trois Vaiſſeaux de Colomb.

(41) Herrera, chap. 17.

(42) L'Hiſtorien de Saint-Domingue obſerve que le banc, ſur lequel elle avoit touché, étoit à l'entrée d'un Port qui eſt à moitié chemin de Saint-Thomas, ou de l'Acul, au Cap François; que les Eſpagnols l'établirent enſuite ſous le nom de *Puerto Real*, & que les François le nomment aujourd'hui *Baye de Caracole*. Herrera fait un long récit de ce naufrage: mais à qui s'en fiera-t'on plus volontiers qu'à l'Amiral même, qui le rapporte dans une de ſes Lettres? Elles ſont en ſi petit nombre, qu'on ne croit pas devoir perdre l'occaſion de les faire entrer dans quelques notes. » Le Lundi 24, la Mer fut » calme. On n'eut qu'un petit vent, qui » me conduiſit de Saint-Thomas à la *Pointe* » *Sainte*. Je veillai environ juſqu'à onze » heures; & n'aïant pas repoſé pendant » deux jours & une nuit, je me retirai » dans ma chambre. J'avois ſouvent défen- » du aux Pilotes de laiſſer gouverner le ti- » mon aux Mariniers, pendant le calme mê- » me. Mais ils ne m'obéirent pas. Quand ils » ſçurent que j'étois à prendre un peu de » repos, celui qui étoit de ſervice le mit » entre leurs mains & s'endormit. Il eſt » vrai que je ne craignois ni écueils, ni » bancs de ſable, parce que mes Barques » avoient paſſé trois lieues vers l'Oueſt de » la Pointe Sainte, & qu'elles avoient ſondé » les endroits dangereux, pour s'en éloi- » gner. Pendant que les Pilotes dormoient, » l'eau, quoique fort tranquille, ne laiſſa » point de mener inſenſiblement le Vaiſſeau » vers un banc, que l'on pouvoit facile- » ment éviter, car le bruit ſe faiſoit enten- » dre d'une lieue. Le Matelot, qui tenoit le » gouvernail, ſentant le ſable, ſe mit à » crier. J'entendis ſa voix, & je me levai » auſſi-tôt. Aucun des Pilotes ne ſavoit que » nous euſſions échoué. Ils vinrent à moi. » Je leur commandai de décharger le Vaiſ- » ſeau dans une Barque qui y étoit atta- * chée. Ils ſauterent véritablement dans la » Barque; mais au lieu d'exécuter mes or- » dres, ils prirent la fuite, & m'abandon- » nerent au danger. Dans cet embarras, je » priai ceux qui étoient demeurés, de cou- » per le mât, pour ſoulager la Caravelle,

commandée par Yane Pinçon, étoit éloignée d'une lieue. Elle refusa de prendre à bord ceux qui avoient quitté l'Amiral; & ne pouvant arriver assez tôt pour secourir son Vaisseau, elle servit du moins à sauver sa personne & ceux qui avoient couru le même danger.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Empressement du Roi Guacanagari à secourir les Castillans.

Guacanagari ne fut pas plutôt informé du malheur de ses nouveaux Alliés, qu'il accourut avec le plus vif empressement, pour leur offrir toutes sortes de secours. Il les fit aider, par ses Sujets, à recueillir les débris de leur naufrage. Dans plusieurs visites qu'il rendit à l'Amiral, il le conjuroit les larmes aux yeux, suivant les termes de tous les Historiens, d'oublier une perte dont il se reprochoit d'avoir été l'occasion. Il lui présenta tout ce qu'il possedoit, pour la réparer. Tous les Habitans de cette partie de l'Isle entrerent dans les sentimens de leur Souverain; & voïant l'ardeur des Castillans pour l'or, ils leur apporterent tout ce qu'ils avoient de ce précieux métal. A la vérité leur passion n'étoit pas moins ardente pour les bagatelles qu'ils recevoient en échange, mais sur-tout pour les sonnettes. Ils approchoient comme à l'envi de la Caravelle, en levant des lames d'or sur leur tête. Ils paroissoient craindre que leurs offres ne fussent refusées. Un d'entr'eux, qui en tenoit à la main un morceau du poids d'un demi-marc, étendit l'autre main pour recevoir une sonnette, donna son or, & se mit à fuir de toutes ses forces, dans la crainte apparemment que le Castillan ne se crût trompé (43).

Passion des Indiens pour les sonnettes.

Colomb songe à former un Etablissement dans l'Isle Hayti ou Saint-Domingue.

Des marques si constantes de simplicité & d'amitié, joint à l'espoir de parvenir sans violence à découvrir la source de tant de richesses, firent naître à l'Amiral le dessein de former un Etablissement dans les Terres de Guacanagari. Ses gens applaudirent à cette ouverture, & jugerent que Dieu n'avoit permis la perte de son Bâtiment que pour le conduire par dégrés à

» & pour tenter de la tirer du sable. Nous » n'en pûmes venir à bout. Elle s'ouvrit, » se remplit d'eau, & périt. Je pris une » Barque, pour nous sauver; & l'on passa » le reste de la nuit dans cet endroit. A la » pointe du jour, je dépêchai Diegue de » Arana & Pierre Guttierez vers le Roi de » l'Isle, pour lui dire que l'allant visiter dans » son Port, comme il m'en avoit prié deux » jours auparavant, j'avois perdu un de » mes Vaisseaux dans les bancs de sable. Ce » Prince fut touché de mon malheur jusqu'à » pleurer, & m'envoïa tous ses gens, avec » de grandes Barques pour me secourir. On » se mit à décharger la Caravelle, & tout » fut achevé en peu d'heures. Le Roi vint » ensuite me consoler, accompagné de » toute sa famille. Il prit soin lui-même de » ce qu'on avoit sauvé. Il le fit porter dans » son Palais, & le fit garder par des Sol» dats. Tous ces Insulaires regrettoient mon » infortune, & s'efforçoient de l'adoucir » par leurs caresses. Enfin, je jure à Votre » Majesté qu'il n'y a pas au monde un Peu» ple plus doux, ni un Païs plus charmant » & plus fertile. Les Habitans parlent d'une » maniere agréable, & rient presque tou» jours. Ils vont nuds. Leurs loix sont jus» tes. Ils servent leur Roi avec un profond » respect, sont retenus entr'eux, & sur» tout devant leurs femmes. J'ai remarqué, » par les questions qu'ils me faisoient, » qu'ils ont l'esprit curieux, & un grand » desir de connoître la cause de tout ce qu'ils » voïent dans la nature. *Vie de Christophe* » *Colomb*, *ch.* 22.

(43) Herrera, parlant avec admiration de cette facilité des Indiens à donner ce qu'ils avoient de plus précieux, fait une réflexion fort singuliere. Il semble, dit-il, que Dieu voulant faire commencer par cette Isle la Prédication du Christianisme, & voïant que les Européens n'étoient pas capables d'entreprendre un travail si pénible sans l'espérance d'aucun gain, se soit conduit comme un Pere, qui pour marier une fille fort laide, supplée à ce défaut par une dot fort avantageuse, *ibidem*.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

la ſeule réſolution qui pût aſſurer le fruit de ſes travaux (44). C'étoit le ſeul moïen d'acquerir une parfaite connoiſſance du Païs & d'en apprendre la langue. Il n'étoit queſtion que de faire goûter ce deſſein au Roi. L'Amiral s'attacha plus que jamais à gagner ſa confiance, par des careſſes & des préſens. Mais comme il n'étoit pas moins néceſſaire de lui inſpirer du reſpect, il fit faire quelques décharges de ſon Artillerie. La foudre, deſcendue ſur les Inſulaires, ne leur auroit pas cauſé plus de fraïeur. Ils tomboient à terre, en ſe couvrant la tête de leurs mains. Guacanagari n'étant point exempt de cet effroi, l'Amiral ſe hâta de le raſſurer. Avec ces armes, lui dit-il, je vous rendrai victorieux de tous vos Ennemis (45); & pour le perſuader par des effets, il fit tirer un coup contre le Navire échoué. Le boulet, aïant percé le Navire, alla tomber dans la Mer. Ce ſpectacle cauſa tant d'étonnement au Roi, qu'il s'en retourna chez lui dans une rêverie profonde, & perſuadé que ces Etrangers étoient les Enfans du Tonnerre.

Comment il fait entrer Guacanagari dans ſon deſſein.

Il bâtit un Fort.

Dans cette diſpoſition, il leur accorda volontiers la liberté de bâtir un Fort, qui fut compoſé en dix jours des débris du Vaiſſeau, & dans lequel on mit quelques pieces de canon. Il reçut le nom de la *Navidad*, parce que c'étoit le jour de Noel qu'on étoit arrivé dans ce Port. Un foſſé aſſez profond, dont il fut environné, & la ſeule vûe de l'Artillerie, parut ſuffire pour tenir en reſpect des gens nuds, & déja ſubjugés par la crainte. Pendant ce travail, l'Amiral, deſcendoit chaque jour à terre, où il paſſoit toutes les nuits. Guacanagari prit cette occaſion pour le ſurprendre par divers honneurs, auxquels il ne s'attendoit point. Un jour, en deſcendant de ſa Chaloupe, il rencontra un des Freres de ce Prince, qui le conduiſit par la main dans une Maiſon fort ornée, où le Roi vint le trouver auſſi-tôt & lui mit au cou une lame d'or. Un autre jour, cinq Caciques, ſujets du Roi, l'étant venu voir avec des couronnes d'or ſur la tête, ce Prince obſerva le moment où l'Amiral deſcendoit au rivage, pour ſe préſenter avec ſes Vaſſaux, la tête couverte auſſi d'une couronne; & l'aïant conduit dans le même lieu, il le fit aſſeoir avec beaucoup de vénération, & lui mit ſa couronne ſur la tête. L'Amiral portoit un collier de grains fort menus. Il ſe l'ôta ſur le champ, pour le mettre au cou de Guacanagari; il ſe dépouilla d'un fort bel habit qu'il avoit ce jour-là, & l'en couvrit de ſes propres mains; il ſe fit apporter des bottines rouges qu'il lui fit chauſſer; enfin, il lui mit au doigt un anneau d'argent. Cette cérémonie fut comme un nouveau Traité, qui parut augmenter l'affection des Inſulaires pour les Caſtillans. Deux Caciques accompagnerent l'Amiral juſqu'à ſa Chaloupe, & lui préſenterent, en le quittant, chacun leur lame d'or. Ces lames n'étoient pas

Abondance d'or qu'il reçoit de Guacanagari & de ſes Caciques.

Ce qu'il donne en retour.

(44) C'eſt le même Hiſtorien qui leur attribue cette idée; mais quelques-uns ont même ſoupçonné l'Amiral d'avoir concerté ſon naufrage avec ſes Pilotes, pour avoir, aux yeux de Guacanagari, un prétexte à laiſſer dans l'Iſle une partie de ſes gens. *Oviedo, chap. 6.*

(45) Ces Ennemis, dont il faiſoit ſouvent des plaintes & qu'il nommoit Caraïbes, étoient des Habitans de pluſieurs Iſles voiſines, avec leſquels il étoit ſans ceſſe en guerre, & qu'il repréſentoit comme les plus cruels de tous les hommes. Pierre Martyr en fait ici une affreuſe peinture (*Decad. Liv.* 1.); mais comme les Caſtillans n'en rapporterent, dans ce Voïage, que des informations fort obſcures, telles qu'ils pouvoient les recevoir par des ſignes; il n'eſt pas tems de s'arrêter à ces deſcriptions.

fondues,

fondues, elles étoient composées de plusieurs grains. Les Indiens, n'aïant pas l'industrie de les mettre en œuvre, prenoient les parties d'or, telles qu'ils les tiroient des Mines, & n'emploïoient que des pierres pour les allonger (46).

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Alfonse Pinçon veut porter en Espagne la premiere nouvelle des découvertes.

Dans cet intervalle, les Insulaires avertirent l'Amiral qu'ils avoient découvert un Navire, qui rodoit à l'Est, autour de la Côte. Il ne douta point que ce ne fût la Pinta, dont la désertion lui causoit beaucoup plus de chagrin, depuis la perte de sa Caravelle. Il dépêcha une Chaloupe, avec ordre de la chercher; mais il remit à l'Officier, qu'il chargea de ce soin, une Lettre pour Alfonse Pinçon, par laquelle, dissimulant son ressentiment, il l'exhortoit à rejoindre son Chef. La Chaloupe fit inutilement plus de vingt lieues. On ne douta plus que Pinçon n'eût fait voile en Espagne, pour y porter la premiere nouvelle des découvertes, & pour s'en attribuer peut-être toute la gloire. Ce soupçon détermina l'Amiral à presser son départ; & lui fit remettre à d'autres tems la visite des Mines.

Colomb se hâte pour le prévenir. Garnison qu'il laisse dans son Fort.

Il assembla tous ses gens, entre lesquels il choisit trente-neuf hommes, des plus forts & des plus résolus. Il leur donna pour Commandant, un Gentilhomme de Cordoue, nommé Diego d'*Arana*, qu'il revêtit d'un pouvoir absolu, tel qu'il l'avoit reçu lui-même de leurs Majestés Catholiques. Il nomma Pedro *Guttierez* & Rodrigue d'*Escobedo*, pour le remplacer successivement, si la mort ou quelque autre accident l'enlevoit à la Colonie. Un Cordonnier, un Tailleur d'habits, & un Charpentier, furent les seuls Ouvriers qu'il crut nécessaires, dans un Etablissement où tout autre art étoit inutile. Mais il y laissa tout ce qu'il put se retrancher de vin, de biscuit, & d'autres provisions, avec diverses sortes de grains pour semer, & quantité de marchandises, qui devoient servir à l'entretien du Commerce avec les Insulaires. Comme l'engagement de ceux qu'il avoit choisis étoit volontaire, il n'eut à leur représenter que l'importance dont il étoit pour eux & pour leur Patrie, de vivre dans l'union, de ménager les Insulaires, & d'apprendre la langue de ces Peuples. Les provisions, qu'il leur laissoit dans le Fort, suffisoient pour une année; & son absence ne devoit pas durer si long-tems.

Dans quelles dispositions il laisse Guacanagari.

Il ne lui restoit qu'à prendre congé de Guacanagari. Cette entrevûe fut célebrée par de nouveaux témoignages d'estime & de confiance. Les présens ne furent point épargnés, & l'Amiral promit d'en apporter bien-tôt de plus riches, de la part du grand Roi qu'il ne faisoit que représenter. En recommandant ses Gens à Guacanagari, il l'assura qu'il leur avoit ordonné de le servir contre les Caraïbes, & que ces machines terribles, qu'il leur laissoit pour sa défense, étoient capables seules de le délivrer de tous ses Ennemis. Ce Prince s'engagea solemnellement à traiter les Chrétiens comme ses Enfans; & pour gage de ses promesses, non-seulement il consentit que plusieurs de ses Sujets fissent le Voïage de l'Europe, mais il confia un de ses Parens à l'Amiral.

(46) Herrera, chap. 19. Il ajoûte que l'Amiral ne perdoit pas l'occasion de s'informer d'où venoit tant d'or, & qu'il écrivoit les noms des lieux qu'on lui nommoit, mais avec beaucoup de confusion, parce qu'il n'entendoit pas la langue. Il y a sans doute un peu d'exageration dans cette quantité de lames, de lingots & de couronnes. Pierre Martyr dit simplement que les Castillans trouverent une certaine quantité d'or, *aliqua copia*.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Son retour en Castille.

L'ancre fut levée, le 4 de Janvier. On prit d'abord la route de l'Est, dans le dessein de reconnoître toute la Côte de l'Isle. Après avoir doublé le premier Cap, que l'Amiral avoit nommé *Punta-Santa*, & qui est aujourd'hui le Cap François, on apperçut une Montagne, fort haute & sans arbres, qui en est à dix-huit lieues, & qui reçut le nom de *Monte-Christo* (47). Un grand Fleuve, qui sort à côté de ce Mont, reçut celui de *Rio del Oro*, parce qu'on y trouva quelques pailles d'or dans le sable. A cette vûe, l'Amiral se persuada plus que jamais que l'Isle Espagnole étoit le véritable Cipango; & s'il s'étoit cru, dit Herrera, aussi proche qu'il l'étoit des Mines de Cibao, d'où l'on tira tant de richesses, il se seroit confirmé dans son erreur (48).

Alfonse Pinçon reparoît & s'excuse mal.

Le Dimanche 6, en sortant de Rio del Oro, il découvrit la Pinta, qui faisoit voile avec le même vent. Pinçon, l'aïant abordé, rejetta la longueur de son absence sur le mauvais tems. La fausseté de cette excuse n'empêcha point l'Amiral de recevoir ses soumissions (49). Il raconta qu'étant allé de Port en Port, il avoit troqué ses marchandises pour de l'or, dont il avoit pris la moitié pour lui & distribué l'autre à son Equipage. L'Amiral ferma les yeux sur cette nouvelle témerité; & les deux Caravelles arriverent ensemble près d'un Cap qui fut nommé *Punta Roxa* (50), trente lieues à l'Est de Monte-Christo. De-là elles se rendirent dans un Port, où Pinçon avoit fait ses échanges, & d'où il avoit enlevé quatre Indiens, que l'Amiral l'obligea de remettre au rivage. De-là peut être le nom de *Puerto di Gratia*, qui fut donné à ce Port; quoiqu'on ait publié dans la suite que ce fut en mémoire de l'amnistie qui fût accordé à Pinçon.

Puerto de Gracia.

En remettant à la voile, on découvrit une haute Montagne, dont le sommet parut couvert de neige, ou comme argenté; ce qui lui fit donner le nom de *Monte de Plata*. Un Port qui est au pied, de la forme d'un fer à cheval, reçut celui de *Puerto de Plata* (51) L'Amiral, continuant de ranger la Côte, rencontra plusieurs autres Caps, auxquels il donna des noms qu'Herrera nous a conservés, sans expliquer leur situation (52). Le 12, il fit trente lieues, avec beaucoup d'étonnement de trouver l'Isle si grande. Là, se trouvant vis-à-vis d'une grande Baïe, formée par une presqu'Isle que les Insulaires nommoient *Samana*, & qui porte encore aujourd'hui le même nom, il entreprit de la faire visiter. Quelques Matelots,

Monte de Plata & Puerto de Plata.

Presqu'Isle de Samana.

(47) L'Historien de Saint-Domingue remarque que nos Cartes françoises lui ont conservé ce nom, & que ceux qui croient que c'est ce que nos Marins nomment la *Grange*, sont dans l'erreur. Monte-Christo est à trois lieues au vent de la Grange, autre Montagne ainsi nommée, parce que de la Mer on la prendroit en effet pour une Grange.

(48) Herrera, liv. 2. chap. 1.

(49) Oviedo prétend que ce fut la crainte d'être arrêté, pour avoir condamné le dessein de laisser garnison dans l'Isle, qu'Alfonse Pinçon avoit pris la fuite, Chap. VI.

(50) L'Amiral vit dans ce lieu trois Sirenes, qu'il ne trouva pas si belles que les Poëtes representent. Herrera, *ibidem.*

(51) Les François l'ont nommé par corruption *Portoplatte.*

(52) Les noms sont, *del Angel*, la *Punta del Yerro*, *El Redondo*, *El Frances*, *El Cabo de buen Tiempo*, *El Tajado*, *El Cabo de Padre y hijo*, *Puerto sacro*, & *los Enamorados*. On prétend, suivant l'Historien de Saint-Domingue, que celui qu'on appelle aujourd'hui le vieux Cap, & qui est à 55 lieues du Cap François, est celui qui fut nommé alors *Cabo Francés.*

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

qu'il envoïa dans une Chaloupe, observerent sur le rivage un grand nombre de Sauvages, armés d'arcs & de fleches. Ce spectacle, qui étoit jusqu'alors sans exemple pour les Castillans, ne les empêcha point d'aborder. Ils furent si bien reçus, qu'après avoir donné des bagatelles en échange pour quelques armes des Indiens, ils en engagerent un à les accompagner jusqu'à Bord. L'Amiral lui fit diverses questions sur les Mines d'or & sur les Caraïbes, auxquelles il satisfit avec beaucoup d'intelligence. Lorsqu'il eût été renvoïé, avec quelques présens, les Matelots, qui le conduisoient, furent surpris en descendant à terre, de se voir environnés d'une Troupe de Sauvages armés, qui s'étoient tenus cachés derriere les arbres. Ils se crurent en danger. L'Indien qu'ils avoient ramené s'apperçut de leur défiance, & s'efforça de les rassurer. Mais quelque nouveau tumulte aïant fait renaître leurs soupçons, la crainte d'être prévenus leur fit prendre le parti de se sauver; & pour se faire redouter de ces Barbares, ils en blesserent deux de quelques coups de sabres. Tous les autres prirent la fuite, en jettant leurs arcs & leurs fleches. Ce fut la premiere fois que les Castillans firent couler du sang dans cette Isle. L'Amiral en parut d'abord affligé; mais il reconnut ensuite que ce n'étoit pas un mal, d'avoir appris aux Insulaires que les Castillans savoient faire usage de leurs armes (53), sur-tout lorsque le jour suivant on eut fait la paix avec le Cacique du Canton, qui vint le saluer à Bord, & qui lui fit présent d'une couronne d'or. Cet évenement fit donner, à la Baïe, le nom de Baïe des Fleches, qu'elle n'a pas conservé.

Premier sang que les Espagnols font couler dans le nouveau Monde.

Cependant l'ennui d'une si longue navigation, autant que le mauvais état des Caravelles, qui faisoient beaucoup d'eau, déterminerent l'Amiral à prendre directement la route de l'Europe. Les voiles furent tournées au Nord-Est, le 16 de Janvier; & l'on découvrit plusieurs petites Isles, que personne ne fut tenté de reconnoître. La navigation fut heureuse jusqu'au Mardi, 12 de Février (54) quoiqu'assez incertaine, par la variété des observations & du jugement des Pilotes. Mais, après avoir fait environ cinq cens lieues, les deux Caravelles essuïerent une si furieuse tempête, que le naufrage parut inévitable (55). On fit diverses sortes de Vœux, pour obtenir la protection

Tempête furieuse, & Vœux des Equipages.

(53) Herrera, *ibidem*.

(54) C'est Herrera qui marque cette datte. D'autres la mettent quelques jours plus tard. A la vérité, Herrera donne la sienne pour celle du premier jour de la tempête.

(55) Le même Historien l'a décrite fort au long; mais on en verra plus volontiers quelques circonstances dans une troisiéme Lettre de Christophe Colomb au Roi d'Espagne. » J'aurois souffert mon malheur » avec plus de patience, si j'avois été seul » en danger. J'avois vû si souvent la mort » de près, que je ne l'aurois pas appréhen- » dée; mais ma douleur étoit de voir périr » tant de gens, que Votre Majesté m'avoit » confiés pour mon entreprise. D'ailleurs, » j'étois désespéré de ne pas porter moi- » même à Votre Majesté la nouvelle de mes » découvertes, pour faire connoître à ceux » qui s'étoient opposés à mes desseins, que » j'avois sçu les exécuter. Je pensois aussi à » mes deux Fils, qui sont à Cordoue. Leur » jeunesse m'affligeoit. Je me représentois » l'état malheureux où ils pouvoient tom- » ber après ma mort, abandonnés de tout » le monde, & peut-être oubliés de Votre » Majesté, qui n'auroit jamais sçu le service » que j'avois eu le bonheur de lui rendre. Il » y avoit des momens, où je croïois que » pour le châtiment de mes péchés, la ju- » stice de Dieu ne vouloit pas me laisser » jouir de ma gloire. Cependant je ne pou- » vois me persuader que mes découvertes » ne vinssent quelque jour à votre connois- » sance; & pour vous en informer moi- » même, j'avois écrit, pendant la tempête,

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

L'Amiral jette ses Mémoires dans les flots, avec des précautions pour les sauver.

du Ciel (56). Enfin l'Amiral, croïant toucher au dernier moment de sa vie, & s'affligeant moins d'un malheur dont il ne pouvoit se garantir que de la perte de ses Mémoires, qui alloit rendre son Voïage inutile à l'Espagne, prit le parti de les réduire en peu de lignes sur un parchemin, qu'il enferma soigneusement dans un baril; & sans communiquer son secret à ses gens, il jetta le baril dans les flots. Ils s'imaginerent que c'étoit quelque nouvelle ressource de Religion (57); & le vent s'étant appaisé tout d'un coup, Herrera fait entendre qu'ils attribuerent cet heureux changement à la piété de l'Amiral. Cependant l'autre Caravelle avoit disparu, dès le commencement de la tempête; & n'étant point ramenée par le beau tems, on ne douta point qu'elle n'eût peri. Le 15, on apperçut la terre à l'Est-Nord-Est, mais sans aucun signe qui pût aider à la reconnoître. Les uns la prenoient pour l'Isle de Madere, & d'autres pour la Roche de Cintra, qui est proche de Lisbonne. Colomb seul jugea par ses observations que c'étoit une des Açores (58), qu'on reconnut bien-tôt en effet pour Sainte-Marie.

Il arrive à Sainte Marie des Açores.

Il aborda, le 18, au Nord de cette Isle. Dom Juan de Castaneda, qui y

» quelques lignes sur un parchemin, avec » le nom des Terres que j'avois acquises à » votre Couronne, la route qu'il falloit » tenir pour y aller & le tems que j'avois » emploïé à mon Voïage. J'informois Votre » Majesté des coutumes des Habitans, de la » fertilité du Païs, & de la Colonie que j'y » avois laissée pour vous en conserver la » possession. J'avois fermé le parchemin de » mon cachet. Je l'avois enveloppé d'une » toile cirée, puis dans de la cire, & je » l'avois mis dans un baril bien bouché, » avec une inscription à Votre Majesté. Je » l'avois jetté dans la Mer, dans l'espérance » que si nous avions péri tous dans les flots, » quelque Navigateur qui l'auroit trouvé » vous l'eut porté en Espagne. Bien plus, » craignant que la tempête ne poussât le » baril trop loin, j'avois mis dans un autre, » que je gardois à Bord, un second parche- » min, tel que le premier, afin qu'après » notre naufrage, l'un des deux pût être ren- » du à Votre Majesté. *Vie de Christophe Co- » lomb*, *chap. 36*. On a reproché à l'Amiral d'avoir ici manqué de prudence; car les barils pouvoient tomber en toute autre main que celle d'un Espagnol, & ses lumieres auroient tourné au profit de quelque autre Cour.

(56) Herrera les explique. » L'Amiral, » dit-il, ne sachant plus à quoi se résoudre, » ordonna que l'on tirât au sort, pour faire » un Pelerinage à Notre-Dame de Guada- » loupe, & que celui sur qui le sort tom- » beroit y porteroit un Cierge du poids de » cinq livres; c'est un devoir des Mari- » niers, lorsqu'ils sont en grand péril, & » Dieu les exauce souvent. Le sort tomba » sur l'Amiral, qui promit aussi-tôt de » l'accomplir. On tira une autre fois, pour » aller à Notre-Dame de Lorette, lieu très- » saint dans la Marche d'Ancone, & le sort » étant échu à Pierre de Villa, Marinier, » l'Amiral lui promit de fournir à la dé- » pense. Comme la Tempête ne laissoit pas » de continuer, on fit encore un autre » Vœu, qui fut d'aller veiller une nuit dans » Sainte-Claire de Mogues, & d'y faire » dire une Messe. Le sort tomba pour la se- » conde fois sur l'Amiral. Enfin, voïant » que le tems ne changeoit point, ils firent » vœu tous ensemble de sortir en chemise » à la premiere terre où ils arriveroient, & » d'aller en procession dans une Eglise dé- » diée à la Sainte Vierge. Mais, malgré » tout cela, le mauvais tems ne disconti- » nuoit point, *ubi sup. chap. 2.*

(57) *Ibidem.*

(58) C'est Herrera, qu'on suit. Cependant l'Amiral même ne s'attribue point tant de lumieres, dans un fragment de Lettre cité par son Fils. » Le Samedi 16 de Février, » j'arrivai la nuit à une de ces Isles; mais » le tems étoit si obscur, que je ne pus sa- » voir où j'étois. Je dormis un peu, parce » qu'il y avoit trois jours que je n'avois » reposé. En m'éveillant, je me sentis les » jambes comme percluses, par la grande » fatigue & l'humidité de l'air. Les vivres » nous avoient presque manqué. J'appris, » le Lundi suivant, que nous étions à l'Isle » Sainte-Marie, une des Açores. *Vie de* » *Colomb, chap. 37.*

commandoit pour le Portugal, l'envoïa complimenter aussi-tôt, & lui fit porter quelques rafraîchissemens. Cette politesse lui inspira tant de confiance, que ne pensant qu'à rendre graces au Ciel, par l'exécution du Vœu public, il fit descendre le lendemain une partie de ses gens, pour se rendre en procession dans une Chapelle voisine, où il se proposoit d'aller lui-même le jour d'après, avec le reste de l'Equipage. Les Castillans étoient non-seulement sans armes, mais nuds en chemise, suivant la promesse qu'ils avoient faite au Ciel. A peine eurent-ils perdu de vûe le rivage, qu'une Troupe de Portugais fondit sur eux & les fit prisonniers. L'Amiral, surpris de ne pas les revoir à la fin du jour, fit avancer son Vaisseau vers une Pointe, d'où l'on pouvoit découvrir la Chapelle. Il y vit sa Barque; mais au lieu de ses gens, qu'il se disposoit à recevoir, il apperçut un grand nombre de Cavaliers armés, qui descendoient de cheval, & qui entrerent dans la Barque, apparemment pour le venir attaquer. Il se mit aussi-tôt sous les armes, dans la résolution néanmoins de ne pas commencer les hostilités. Les Portugais, s'étant avancés à la portée de la voix, demanderent un signe de sûreté. Il ne balança point à le donner: mais voïant qu'ils ne s'en tenoient pas moins éloignés, il leur dit qu'il avoit quelque étonnement de ne voir aucun de ses gens dans la Barque; qu'il ne s'étoit pas imaginé qu'on ne l'eût fait saluer que pour le trahir; qu'il avoit l'honneur d'être Amiral de l'Océan & Viceroi des Indes pour l'Espagne, & qu'il étoit prêt à montrer ses Provisions. Un Officier Portugais lui répondit qu'on ne connoissoit dans l'Isle, ni le Roi d'Espagne, ni ses Lettres, & qu'il seroit traité comme ses gens, s'il avoit l'audace d'entrer dans le Port. Un langage si offençant fit douter, à l'Amiral, si depuis son départ les deux Couronnes n'avoient pas rompu la paix. Il prit tous ses gens à témoins de ce qu'ils avoient entendu; & s'armant de fierté à son tour, il jura qu'il ne partiroit point sans une vangeance éclatante. Le tems devint si mauvais, qu'après avoir perdu quelques ancres, il fut contraint de chercher un abri dans l'Isle de Saint-Michel: mais l'orage, qui continua toute la nuit, ne lui aïant pas permis d'y aborder, il revint le jour suivant à Sainte-Marie, dans la résolution d'attaquer cette Isle, & d'emploïer toutes ses forces pour tirer vangeance des Portugais. Pendant qu'il se disposoit à cette entreprise, un Officier de l'Isle & deux Prêtres, avec cinq Matelots, s'approcherent de la Caravelle dans une Barque, & demanderent la permission de monter à Bord. Ils venoient, dirent-ils, de la part de leur Commandant, pour s'informer s'il étoit vrai que le Vaisseau portât un Amiral d'Espagne; avec ordre, dans cette supposition, de lui rendre tous les honneurs qui étoient dûs à sa dignité. L'Amiral feignit de croire ce compliment sincere, & leur montra non-seulement ses Provisions, mais les Lettres du Roi son Maître, qui le recommandoient à toutes les Puissances du Monde. Alors, on lui rendit sa Barque & ses gens, avec des excuses dont il affecta de paroître satisfait. Mais il apprit, des Prisonniers qu'on lui ramena, que tous les Sujets du Roi de Portugal avoient ordre de l'arrêter, dans quelque lieu du Monde qu'il pût tomber entre leurs mains, & qu'il n'auroit pas évité cette disgrace, s'il étoit descendu avec la premiere partie de ses gens, com-

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Les Castillans y sont maltraités.

Fermeté de Colomb à repousser l'insulte.

Comment on se reconcilie.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

me les Portugais se l'étoient persuadé (59).

Nouvelle Tempête, & Vœux renouvellés.

Le tems étant devenu favorable à la navigation, il fit prendre la route de l'Est, qu'il suivit heureusement jusqu'au second jour de Mars. Un oiseau fort gros, qu'il prit pour un Aigle, & qui vint se percher sur un mât, fut comme l'avant-coureur d'une seconde tempête, aussi terrible que la premiere. Elle fit recommencer les Vœux pour un Pelerinage; & l'Historien observe avec admiration, que le Ciel fit tomber encore une fois le sort sur l'Amiral (60). On s'abandonna aux vents, pendant deux jours, sans regle & sans espérance. Enfin, le 4, après avoir vû la terre de près dans une nuit fort obscure, on reconnut à la pointe du jour la Roche de Cintra; & quoique le vent parut bon pour s'avancer vers l'Espagne, la Mer continuoit d'être si grosse, qu'on se crut obligé d'entrer dans la Riviere de Lisbonne.

L'Amiral entre dans la Riviere de Lisbonne.

Le Roi de Portugal se trouvoit alors à Valparaiso. L'Amiral, après avoir commencé par dépêcher un Courier à la Cour d'Espagne, écrivit à ce Prince, pour lui demander la permission de mouiller dans le Port de sa Capitale; avec la précaution de l'avertir qu'il ne venoit pas de Guinée, mais des Indes. Cette déclaration n'empêcha point que son Vaisseau ne fût visité par un Officier Portugais, qui lui signifia l'ordre de descendre à terre avec lui, pour rendre compte de son Voïage au Commandant du Port. Il répondit qu'il étoit Amiral d'Espagne, & que cette qualité le dispensoit d'une soumission que ses pareils n'avoient jamais rendue. On lui proposa d'y envoïer du moins son Pilote, ce qu'il ne refusa pas avec moins de fermeté : mais il consentit à montrer ses Lettres; & l'Officier n'eut pas plutôt fait son rapport, que le Capitaine (61) d'un Galion, qui attendoit cet éclaircissement, s'approcha de la Caravelle, au bruit des timbales & des trompettes, & vint lui offrir à Bord toutes sortes de secours & de rafraîchissemens.

Civilités qu'il reçoit à la Cour de Portugal.

Le bruit de son arrivée s'étant répandu dans Lisbonne, tous les Habitans s'empresserent de venir admirer des Hommes qui avoient découvert un nouveau Monde, & la Riviere fut bien-tôt couverte de Barques. L'Amiral reçut le lendemain une Lettre du Roi de Portugal, qui l'invitoit à se rendre à sa Cour, avec parole de lui faire un accueil distingué, & qui lui conseilloit de prendre d'abord quelques jours de repos à *Sacaben*. L'ordre étoit déja donné de fournir gratuitement à tous ses besoins. Il ne fit pas difficulté de se fier aux promesses d'un Monarque, ami de ses Maîtres; & dès le jour suivant, il se rendit à Valparaiso. Tous les Seigneurs de la Cour vinrent au-devant de lui, & l'accompagnerent jusqu'au Palais. Le Roi le reçut avec beaucoup d'honneurs, le fit asseoir & couvrir devant lui, & prit long-tems plaisir à lui entendre raconter toutes les circonstances de son Voïage. Cependant, après l'avoir félicité de sa gloire, il ajoûta que suivant les conventions entre les Couronnes de Castille & de Portugal, toutes

Ses explications avec le Roi.

les nouvelles découvertes devoient lui appartenir. Colomb répondit qu'il

(59) Ce qui lui fit juger, dit Herrera, que le Ciel l'accompagnoit toujours, afin qu'il s'humiliât au milieu des faveurs qu'il en avoit reçues.

(60) *Ibidem.*

(61) Son nom, suivant Herrera, est Alvaro Daman; & Alvaro d'Acuña, suivant Fernand Colomb.

ignoroit les Traités ; mais que suivant les ordres qu'il avoit reçus de leurs Majestés Catholiques, il s'étoit bien gardé de passer en Guinée, ni vers les Mines du Portugal. » Je suis persuadé, lui dit agréablement le Roi, » que nous n'aurons pas besoin d'un tiers pour juger ce differend. L'Audience finit avec les mêmes égards, pour un homme que l'envie même ne voïoit pas sans admiration ; car tous les Historiens observent qu'on sentit alors, en Portugal, le tort qu'on avoit eu de négliger ses offres. Le chagrin d'en voir recueillir le fruit aux Espagnols alla si loin, s'il en faut croire Herrera, que plusieurs Particuliers offrirent leurs bras pour le poignarder & lui enlever ses papiers (62). Mais Jean II. rejetta cette proposition avec horreur. Il donna ordre, aux premiers Seigneurs de sa Cour, de loger & de traiter l'Amiral. Il le revit deux fois, avec la même satisfaction ; & l'aïant comblé d'honneurs & de présens, il le fit conduire jusqu'à Lisbonne par Dom Martin de Noroña. Colomb vit la Reine, en passant à Villa-Franca, & n'en fut pas reçu avec moins de distinction. A peine fut-il entré dans la Capitale, qu'on lui offrit, au nom du Roi, la liberté de faire le reste du Voïage par terre, avec une escorte & toutes les commodités qu'il pouvoit desirer jusqu'à la Frontiere. Il marqua beaucoup de reconnoissance pour cette nouvelle faveur ; mais n'aïant pas jugé à propos de l'accepter, il remit à la voile pour l'Espagne, le 13, avec un vent si favorable, que le Vendredi 15, il entra vers midi dans le Port de Palos. On remarque qu'il en étoit parti le même jour de la semaine, troisiéme d'Août. Ainsi, dans l'espace d'environ sept mois & demi, il avoit achevé une entreprise, qu'il avoit peut-être regardée lui-même comme l'ouvrage de plusieurs années (63).

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

On propose au Roi de le faire poignarder.

Il arrive en Espagne.

Cet heureux retour fut célébré par des transports de joie ; & dans la premiere surprise d'un événement si merveilleux, on avoit peine à ne le pas prendre pour une imagination. Sans attendre les ordres de la Cour, les Boutiques furent fermées à Palos, toutes les Cloches sonnerent, & l'Amiral, en sortant de la Caravelle, reçut des honneurs qu'on n'avoit jamais rendus qu'aux Têtes couronnées. Sa modestie ne l'abandonna point dans cette espece de triomphe. Son premier soin fut d'écrire à leurs Majestés Catholiques, & de leur envoïer une exacte Relation de son Voïage. La Pinta, qui avoit été séparée de lui par la tempête, avoit pris terre à Bayonne ; & quelques Historiens racontent que Pinçon s'étoit rendu par le plus court chemin à Barcelone, où la Cour étoit alors, dans l'esperance de paroître le premier aux yeux du Roi, & d'y recueillir peut-être le prix du courage & de l'habileté d'autrui ; mais que ce Prince, à qui il fit demander audience, refusa de l'écouter, & que le chagrin qu'il en eut le mit en peu de tems au tombeau (64). D'autres ont écrit que de Bayonne, il alla droit à Palos, où il arriva le même jour que l'Amiral ; que cette rencontre, à laquelle il ne s'étoit pas attendu, l'affligea d'autant plus que Colomb avoit déja fait des plaintes de sa désertion, & l'accusoit d'avoir empêché par ce contretems qu'il n'eût visité les Mines de Cibao, d'où il pouvoit apporter beaucoup d'or en Espagne ; & que la crainte d'être arrêté le fit sortir sur le champ

Comment il est reçu.

Il trouve Pinçon arrivé avant lui.

(62) Il est étonnant que son Fils n'en dise rien.

(63) Herrera, *ubi suprà*, chap. 4.

(64) Vie de Christophe Colomb, chap. 41.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

de la Ville, où il ne laissa point de revenir après le départ de son Chef, mais si malade de fatigue & de chagrin, qu'il y mourut peu de jours après (65).

Il se rend à Seville.

Colomb ne differa point à partir pour Seville, avec toutes les richesses qu'il avoit apportées du nouveau Monde, & sept Indiens qu'il avoit embarqués. Il lui en étoit mort un sur Mer, & deux resterent malades à Palos. L'impatience de le voir étant aussi vive à la Cour, que celle qu'il avoit lui-même de se présenter à leurs Majestés Catholiques, il en reçut une Lettre à Seville, avec cette inscription : « A Dom Christophe Colomb, » notre Amiral sur l'Océan, Viceroi & Gouverneur des Isles qui ont été » découvertes dans les Indes ». Ferdinand & Isabelle l'assuroient dans les termes les plus flatteurs, de leur affection, de leur estime & de leur reconnoissance ; le pressoient de se rendre auprès d'eux, & le consultoient d'avance sur les ordres qu'ils avoient à donner pour achever son ouvrage. Il fit une réponse modeste, à laquelle il joignit un Etat des Vaisseaux, des Troupes & des Munitions, qu'il croïoit nécessaires à ses grandes vûes.

Faveurs qu'il reçoit de leurs Majestés Catholiques.

Son arrivée à Barcelone où étoit la Cour.

La renommée aïant déja publié son retour & sa marche, lorsqu'il sortit de Seville, son Voïage, jusqu'à Barcelone, fut un véritable triomphe. Les chemins & les campagnes rétentirent d'acclamations. On s'empressoit, dans tous les lieux habités d'aller au-devant de lui, pour comtempler cet Homme extraordinaire, qui s'étoit ouvert, par des routes inconnues avant lui, l'entrée d'un nouveau Monde. Les Indiens, dont il étoit accompagné, les Perroquets rouges & verds, & quantité d'autres curiosités, qu'il ne manquoit pas d'étaller aux yeux des Spectateurs, eurent aussi beaucoup de part à leur admiration. Il arriva, vers le milieu d'Avril, à Barcelone.

Magnificence de sa réception.

On lui fit une réception, digne du service qu'il avoit rendu à l'Espagne. L'Historien de Saint-Domingue s'éleve au-dessus de la simplicité ordinaire de son style, pour donner une peinture fort noble de cette cérémonie (66). On n'avoit rien vû, dit-il, qui représentât mieux le triomphe des anciens Romains. Tous les Courtisans, suivis d'un Peuple innombrable, allerent fort loin au-devant de lui; & lorsqu'il eût reçu les premiers complimens, de la part du Roi & de la Reine, il marcha jusqu'au Palais, dans cet ordre : Les sept Indiens paroissoient les premiers. Ils ornoient d'autant mieux son triomphe, qu'ils y prenoient part; au lieu que les Triomphateurs Romains fondoient une partie de leur gloire, sur le malheur de ceux qu'ils traînoient après leur char. On voïoit ensuite des couronnes & des lames d'or, qui n'étoient pas le fruit de la violence & de la rapacité du Soldat victorieux; des balles de coton, des caisses remplies d'un poivre, qu'on croïoit au moins égal à celui de l'Orient (67); des Perroquets, portés sur des roseaux de vingt-cinq pieds de hauteur; des dépouilles de Caymans & de Lamantins, qu'on donnoit pour les véritables Sirenes des Anciens; des Quadru-

(65) Oviedo, liv. 2. chap. 6.

(66) Il donne un détail d'ordre, que je ne trouve dans aucun Historien; mais sa fidélité, que je vérifie continuellement sur tout le reste, dans l'occasion que j'ai de consulter les mêmes sources, ne doit laisser ici aucun scrupule.

(67) C'étoit du Piment; & la jalousie du Commerce, entre les Espagnols & les Portugais, donna d'abord cours à ce poivre américain; mais on reconnut bientôt qu'il étoit trop caustique.

pedes

pedes & des Oiseaux de plusieurs especes inconnues, & quantité d'autres raretés que la nouveauté rendoit précieuses. Cette multitude d'objets étrangers, exposée à la vûe d'un Peuple, dont l'imagination & la vanité portent ordinairement les choses au-delà du naturel, sembloit le transporter dans ces nouvelles Régions, d'où il se flattoit de voir bien-tôt couler des richesses inépuisables dans le sein de l'Espagne. Aussi les acclamations redoubloient-elles à chaque instant, & jamais homme n'eût peut-être un jour plus glorieux & plus flatteur; sur tout s'il rapprochoit, comme il est naturel de le penser, sa situation présente de celle où il s'étoit vû quelques mois auparavant. Il fut conduit, avec cette pompe, au travers d'une grande partie de la Ville, à l'audience des Rois Catholiques, qui l'attendoient hors du Palais, sous un dais magnifique, revêtus des habits roïaux, le Prince d'Espagne à leur côté, au milieu de la plus brillante Cour qu'ils eussent rassemblée depuis long-tems. Aussi-tôt qu'il apperçut leurs Majestés, il courut se prosterner à leurs pieds, pour leur baiser la main : mais Ferdinand le fit relever, & lui ordonna de s'asseoir sur une chaise qui lui avoit été préparée; après quoi, il reçut ordre de raconter, à haute voix, ce qui lui étoit arrivé de plus remarquable. Il parla d'un air si noble, que son récit parut charmer toute l'Assemblée. Tout le monde se mit ensuite à genoux, à l'exemple du Roi & de la Reine, qui rendirent graces au Ciel les larmes aux yeux ; & les Hymnes de joie furent chantés par la Musique de la Chapelle.

Christophe Colomb. 1493.

Depuis ce grand jour, le Roi ne parut point dans la Ville, sans avoir à sa droite le Prince son fils, & Colomb à sa gauche. Tous les Grands, à l'exemple du Souverain, s'accorderent à combler d'honneurs l'Amiral-Viceroi des Indes. Le Cardinal d'Espagne, Pierre Gonzalès de Mendoze, aussi distingué par son mérite que par son rang & sa naissance, fut le premier qui le traita dans un Festin, où non-seulement il lui fit prendre la premiere place, mais il le fit servir à plats couverts *(68)* avec ordre de ne lui rien présenter dont on n'eût fait l'essai; ce que tous les Seigneurs observerent en le traitant à leur tour. Barthelemi & Diego Colomb, ses deux Freres, eurent part aux liberalités du Roi, quoiqu'absens tous deux de ses Etats. Le titre de Dom leur fut accordé, avec de magnifiques Armoiries pour toute la famille *(69)*.

Honneurs qu'il reçoit du Roi & de toute la Cour.

Armes & Titres accordés à sa Famille.

Quoique leurs Majestés Catholiques n'eussent rien de plus pressant que de renvoïer l'Amiral aux Indes, pour y continuer ses découvertes, leur respect pour le Saint Siége les fit penser à donner avis au Souverain Pontife, du succès d'une si belle entreprise; non qu'elles se crussent obligées, suivant l'observation d'un sage Historien, d'obtenir une investiture, ou des

Le Saint Siege est consulté, & l'Espagne obtient l'investiture du nouveau Monde.

(68) Herrera observe cette circonstance, *ubi suprà*, chap. 3.

(69) Au premier de Castille. Au second, de Leon. Au troisiéme, une Mer d'azur, semée d'Isles d'argent, la moitié de la circonference environnée de la terre-ferme, des grains d'Or répandus par-tout, les Terres & les Isles couvertes d'arbres toujours verds. Au quatriéme, d'azur à quatre ancres d'or, avec les Armes des anciens Colombs de Plaisance au-dessus ; & pour cimier, un globe surmonté d'une Croix, avec cette devise :

Por Castilla y por Leon
Nuevo Mundo hallo Colon.

Nos anciens Traducteurs ont rendu ces deux vers Castillans par deux vers François :

Pour la Castille & pour Léon,
Monde nouveau trouva Colon.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

permiſſions, pour jouir légitimement du nouveau Monde (70) : mais c'étoit une cérémonie de bienſéance, dans laquelle on riſquoit d'autant moins, que le Saint Siége étoit alors occupé par un ſujet de la Couronne d'Arragon. C'étoit Alexandre VI. de la Maiſon de Borgia. Ferdinand chargea ſon Ambaſſadeur à Rome d'aſſurer Sa Sainteté, que l'Expédition qui s'étoit faite par ſes ordres ne cauſoit aucun préjudice aux droits du Portugal, & que ſon Amiral s'étoit contenu fidélement dans l'ordre qu'il avoit reçu de ne pas s'approcher à plus de cent lieues des Poſſeſſions de cette Couronne ; mais que pour l'intérêt de la Religion, qu'il ſe propoſoit d'étendre autant que ſon Empire, il ne laiſſoit pas de demander des Bulles. Le Pape en envoïa deux, qui furent expédiées le 2 & le 3 de Mai, avec les mêmes clauſes & les mêmes conditions que ſes Prédéceſſeurs avoient jugés néceſſaires pour celles qu'ils avoient accordées aux Rois de Portugal. Mais, dans la vûe de prévenir les différends qui pouvoient naître entre les deux Couronnes, il y fit ce fameux partage qu'on a nommé *Ligne de démarcation*, par lequel il régloit leurs bornes pour les Païs déja découverts, & pour ceux qu'on découvriroit à l'avenir, & qui ne feroient occupés par aucun Prince Chrétien, avant le jour de Noel de l'année précédente. Cette ligne imaginaire, tirée d'un Pôle à l'autre, coupoit en deux parties égales l'eſpace qui ſe trouve entre les Iſles Açores & celles du Cap Verd. Tout ce qui ſe trouveroit au Couchant & au Midi, devoit appartenir à la Couronne de Caſtille, & tout ce qui étoit à l'Orient demeuroit au Portugal (71). Les Décrets arriverent en Eſpagne, dans le tems que l'Amiral avoit déja reçu ſes dépêches, & tout ce qu'il avoit demandé pour ſon retour aux Indes.

Partage entre l'Eſpagne & le Portugal, nommé ligne de démarcation.

(70) C'eſt Herrera, qui rapporte qu'on avoit déja conſulté pluſieurs perſonnes d'éminente doctrine, & que tous furent d'avis que cette formalité n'étoit pas du tout néceſſaire, *ubi ſuprà*, Chapitre V.

(71) Gomera nous donne la Bulle qui contient ce partage, par un motif qui ne s'accorde point avec les idées d'Herrera & de la Cour d'Eſpagne : c'eſt, dit-il, *afin que tout le monde ſache que cette Conquête & converſion des Indes eſt faite avec l'autorité & donation du Grand Vicaire de Jeſus-Chriſt*. On ne peut refuſer place ici à cet étrange Monument.

ALEXANDRE, Evêque, Serviteur des Serviteurs de Dieu, à notre très cher Fils en Jeſus Chriſt Ferdinand Roi, & à notre très chere Fille en Jeſus Chriſt Iſabelle Reine, de Caſtille, de Léon, d'Arragon, de Sicile & de Grenade ; Salut & Bénédiction Apoſtolique. Entre toutes les œuvres agréables à la Majeſté divine & que nous deſirons le plus, eſt que la Foi Catholique & la Religion Chrétienne ſoient, principalement en notre tems, exaltées, & par tout amplifiées & répandues, & que le ſalut des ames ſoit procuré d'un chacun, & que les Nations barbares, ſoient ſubjuguées, & réduites à la Foi : ce qui eſt cauſe que Nous, étant parvenus par la ſeule divine Clémence, & non pour nos mérites, à cette ſacrée Chaire de ſaint Pierre, nous devons à bon droit, de notre bon gré & avec toute faveur, vous donner les moïens & occaſions pour exécuter & pourſuivre de jour en jour avec un ardent courage, à l'honneur de Dieu & de l'Empire chrétien, une ſi louable & ſi ſainte œuvre, que vous avez commencée par l'inſpiration de Dieu immortel, conſidérant que comme vrais Rois & Princes Catholiques, tels que Nous vous avons toujours connus, & comme il eſt aſſez notoire à tout le monde par vos grandes entrepriſes, vous n'avez pas ſeulement le même deſir que Nous, mais, ce qui eſt davantage, que de tout votre pouvoir, ſoin & diligence, vous exécutez ce bon vouloir ſans épargner aucuns travaux ni dépenſes, ſans vous ſoucier d'aucuns périls, même en répandant votre propre ſang, & que vous avez voué dès longtems à cela tout votre cœur & toutes vos

Il obtint un Brevet particulier, qui lui donnoit le commandement de la Flotte jusqu'à l'Isle Espagnole, d'où elle devoit revenir sous les ordres d'An-

CHRISTOPHE COLOMB.

1493.

L'Amiral Colomb pense à faire un second Voïage.

forces, comme le démontre assez le recouvrement qu'avez fait n'aguerre du Roïaume de Grenade, de la tirannie des Sarrazins, avec une si grande gloire de votre nom. Nous avons entendu comme ci-devant vous aviez proposé de faire chercher quelques Isles & Terres-fermes lointaines & inconnues, & non encore découvertes, pour réduire leurs Habitans à faire profession de la Foi & reconnoître notre Rédempteur; mais que vous n'aviez pû conduire à fin cette sainte & louable délibération pour la guerre de Grenade, en laquelle vous étiez alors empêchés; & que depuis, ce Roïaume étant recouvert par la permission Divine, vous aviez, non sans grands périls & dépenses, envoïé sur cette grande Mer, où personne n'avoit encore vogué, Christophe Colomb, homme digne, recommandable, & propre à telle entreprise, pour diligemment chercher ces Terres-fermes & Isles lointaines & inconnues; lesquelles, après avoir cinglé au travers cet Océan, il auroit trouvées par sa grande diligence, avec l'aide de Dieu, toutes peuplées & remplies d'hommes, vivant paisiblement ensemble, se tenant nuds, & se nourrissant de chair, & qui, selon le rapport de vos Ambassadeurs, croient qu'il y a un Dieu Créateur au Ciel, & lesquels semblent capables d'embrasser la Foi Catholique, & d'être instruits aux bonnes mœurs; ce qui Nous donne espérance que le Nom de notre Sauveur Jesus-Christ seroit facilement répandu dans ces Terres & ces Isles, si leurs Habitans étoient endoctrinés. De plus, Nous avons été informés qu'en la principale de ces Isles ledit Colomb a bâti un Fort, dans lequel il a mis quelques Chrétiens qui l'avoient suivi, tant pour le garder que pour s'enquerir des autres Isles & Terres-fermes, lesquelles lui étoient encore inconnues; qu'il a rapporté qu'aux Isles qu'il a déja découvertes, on trouvoit de l'Or, des Epiceries & plusieurs autres choses précieuses: ce qu'étant par vous diligemment considéré, principalement ce qui regarde l'exaltation & ampliation de la Foi, comme il appartient à des Rois Catholiques, vous avez proposé, suivant la bonne coutume de vos Prédécesseurs, Rois d'éternelle mémoire, de subjuguer avec l'aide de la divine Clémence toutes ces Terres, Isles susdites, & tous leurs Habitans & les amener à la Foi chrétienne. Voïant votre délibération telle, Nous, qui desirons affectueusement qu'une si sainte & si louable entreprise soit bien commencée, & encore mieux achevée, vous exhortons par le saint Batême, par lequel vous êtes obligés aux commandemens Apostoliques, & vous sommons par l'intérieur de la misericorde de Notre Seigneur Jesus-Christ, que quand avec un bon zele de la sainte foi vous commencerez cette Expédition, vous induisiez les Habitans de ces Isles & Terres-fermes à recevoir la Religion chrétienne, sans que les périls & les travaux puissent jamais vous détourner, vous fiant assurément que Dieu Tout-puissant conduira en toute prospérité vos entreprises. Et afin que par la largesse Apostolique vous entrepreniez plus courageusement la charge d'un si grand ouvrage, de notre propre mouvement, sans égard à aucune requête, qui par vous ou par autrui pourroit nous avoir été présentée, mais seulement mus par notre pure & franche liberalité, & pour secrette cause, Nous vous donnons toutes les Isles & Terres fermes qui ont déja été trouvées & qui sont encore à trouver, lesquelles sont découvertes & à découvrir vers l'Occident & le Midi, tirant une ligne droite du Pôle arctique au Pôle antarctique, soit que ces Isles & Terres-fermes soient trouvées & à trouver, soit vers l'Inde, ou vers quelque autre quartier. Nous entendons, toutefois, que cette ligne soit distante de cent lieues vers l'Occident & le Midi des Isles que vulgairement on appelle Açores & du Cap Verd. Nous donc, par l'autorité de Dieu tout-puissant, qui nous a été donnée en la personne de saint Pierre, & de laquelle nous jouissons en ce monde comme Vicaire de Jesus-Christ, vous donnons, avec leurs Seigneuries, Villes, Châteaux, Lieux, Villages, Droits, Jurisdictions, & toutes autres appartenances & dépendances, toutes les Isles & Terres-fermes trouvées & à trouver, découvertes & à découvrir, depuis ladite ligne vers l'Occident & le Midi, qui par autre Roi, ou Prince chrétien, n'étoient point actuellement possedées jusqu'au jour de Noel dernier, auquel commence la présente année 1493, lorsque quelques-unes des Isles susdites ont été trouvées par vos Lieutenans & Capitaines. Lequel don Nous étendons en la personne de vos Héritiers & Successeurs Rois de Castille & de Léon, les en faisant Seigneurs avec pleine

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Ses préparatifs.

Indiens batisés.

Prêtres & Religieux destinés à prêcher l'Evangile.

toine de Torrez, & de nouvelles Patentes, qui confirmoient celles dont il avoit déja fait un glorieux usage (72). Dans l'espace d'environ deux mois, qu'il avoit passés à Barcelonne, il avoit pris soin de faire instruire les sept Indiens; & sur la demande qu'ils firent volontairement du Batême, cette cérémonie fut célébrée avec beaucoup de pompe. Le Roi, la Reine & le Prince leur Fils, se firent honneur d'offrir eux-mêmes au Ciel ces prémices de la gentilité du nouveau Monde (73), en leur servant de Parrains. Le Parent de Guacanagari fut nommé Dom Ferdinand d'Arragon. Un autre reçut le nom de Dom Juan de Castille, qui étoit celui du Prince d'Espagne, à la Cour duquel il fut retenu (74). La prudence obligea de renvoïer tous les autres dans leur Patrie, pour y publier les bienfaits qu'ils avoient reçus en Espagne & les apparences de grandeur dont ils avoient été témoins. Ensuite leurs Majestés, tournant leurs soins à la publication de l'Evangile, firent choix de douze Prêtres, séculiers & Religieux, & leur donnerent pour Su-

& libre puissance, autorité & Jurisdiction; sans déroger néanmoins au droit d'aucun Prince chrétien, qui actuellement en auroit possedé quelques-unes, jusqu'au jour susdit de la Nativité de Notre Seigneur. Davantage, Nous vous mandons que, suivant la sainte obéissance que vous nous devez, & suivant la promesse que vous nous avez faite, laquelle nous ne doutons point que vous ne gardiez entiérement, pour la grande dévotion & roïale majesté qui est en vous, vous envoyiez aux susdites Isles & Terres-fermes, des gens de bien, craignant Dieu, doctes & experts, pour instruire les Habitans susdits en la Foi catholique, & pour les abreuver de bonnes mœurs, vous chargeant de vous y employer soigneusement. Et d'autre part, Nous défendons, sous peine d'excommunication, à toutes personnes, de quelque dignité qu'elles soient, fut-ce Impériale ou Roïale, de quelque état, ordre, ou condition que ce puisse être, d'aller ou envoïer sans avoir permission de vous, de vos Héritiers & Successeurs susdits, à aucune de ces Isles & Terres-fermes qui sont déja découvertes, & sont encore à découvrir vers l'Occident & le Midi, suivant ladite ligne que nous entendons passer du Pôle arctique au Pôle antarctique, cent lieues loin des Isles Açores, & du Cap Verd, nonobstant toutes autres Constitutions & Ordonnances Apostoliques à ce contraires; aïant bonne confiance que celui qui est distributeur des Empires & Seigneuries conduira vos actions, si vous poursuivez une si sainte & louable entreprise, & que vos peines & travaux auront bientôt une fin très heureuse, qui apportera une grande gloire & une félicité nonpareille à tout le Peuple chrétien: Mais parce qu'il seroit difficile que ces Présentes fussent portées aux lieux où il seroit besoin, Nous voulons que pareille foi soit ajoutée, comme à ces Présentes, aux copies qui seront signées par main de Notaire public, & scellées du sceau de quelque personne constituée en dignité Ecclesiastique, ou de quelque Cour d'Eglise. Qu'aucun ne soit donc si téméraire que d'enfraindre ce qui est porté par notre Mandement, Exhortation, Requête, Donation, Concession, Assignation, Constitution, Décret, Défense, & volonté. Et si quelqu'un avoit la hardiesse d'attenter au contraire, qu'il s'assure d'encourir l'indignation de Dieu Tout-puissant, & des Apôtres Saint Pierre & Saint Paul.

Donné à Rome, à Saint Pierre, l'an de l'Incarnation de Notre Seigneur 1493, le 4 des Nones de Mai, & la premiere année de notre Pontificat. *Herrera*, *Liv.* 1. *Chap.* 19.

(72) Ce nouveau titre d'honneur se trouve au Chapitre 43 de sa Vie.

(73) Herrera, l. 2. ch. 5.

(74) Il mourut deux ans après. Herrera, *ibidem*, & Oviedo, Chap. VII. Ici Oviedo proteste qu'il ne rapportera plus rien qu'il n'ait vû. Il observe que Ferdinand avoit besoin de courage pour entrer dans cette quantité d'affaires, parce qu'il étoit encore très foible d'un coup d'épée fort dangereux qu'il avoit reçu sur le cou, à Barcelone, par la main d'un Fou, nommé Jean de *Canamares*, qui s'étoit mis dans la tête qu'il étoit Roi, & qu'on avoit usurpé sa Couronne.

périeur un Bénédictin Catalan (75) d'un mérite distingué, avec un Bref du Pape qui contenoit des pouvoirs fort étendus, & l'ordre particulier de veiller sur la conduite qu'on devoit tenir à l'égard des Indiens, pour empêcher qu'ils ne fussent maltraités. On leur fournit tout ce qui étoit nécessaire à leurs fonctions, & pour relever l'éclat du culte, le zele de la Reine alla jusqu'à leur faire donner des ornemens de sa Chapelle.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

SECOND VOÏAGE

DE CHRISTOPHE COLOMB.

L'Amiral, en prenant congé de leurs Majestés, obtint la permission de laisser ses deux Fils à la Cour, en qualité de Pages, pour y recevoir une éducation digne de leur Pere & convenable à leurs espérances. Il se rendit à Seville, où il trouva la Flotte, qu'il devoit commander, presqu'en état de mettre à la voile. L'ardeur des Commissaires avoit répondu à l'impatience de la Cour. Dix-sept Vaisseaux, dont cet armement étoit composé, se trouvoient déja bien pourvus d'Artillerie & de Munitions, non-seulement pour le Voïage, mais encore pour les Colonies qu'on se proposoit d'établir. On y avoit embarqué un grand nombre de Chevaux, des ferremens de toute espece, des instrumens pour travailler aux Mines & pour purifier l'or, des Marchandises pour le Commerce & pour les présens, du Froment, du Riz, des graines de toutes sortes de légumes, enfin tout ce qui peut servir aux progrès d'un nouvel Etablissement. Quinze cens Volontaires (76), entre lesquels on comptoit beaucoup de jeune Noblesse (77), attendoient l'Amiral, avec une égale passion pour l'or & pour la gloire.

SECOND VOÏAGE.

Flotte de dix-sept Vaisseaux, destinée pour le nouveau Monde.

Pendant le séjour qu'il fit à Seville, l'éclat de ses nouveaux préparatifs, joint à la renommée des richesses qu'il avoit apportées en Espagne, fit re-

Jalousie des Portugais, & leurs tentatives.

(75) Herrera lui donne le nom de Boyl, Gomera celui de *Beuil*, & Oviedo celui de *Buyl*.

(76) Oviedo ne fait monter le fond de l'armement qu'à cinq cens hommes, sans y comprendre les Volontaires.

(77) Herrera nomme les principaux; leurs noms méritent d'autant plus d'être remarqués, qu'on les verra reparoître souvent avec honneur. On a déja dit qu'Antoine de *Torrez* avoit été nommé pour commander la Flotte au retour. Les deux Chefs Militaires étoient François de *Penalosa* & Alfonse *De Vallejo*, Bernard *De Pisa* fut fait Trésorier des Indes, & Diego *Marca* Contrôleur. Les Volontaires de distinction étoient le Commandeur de *Gallegos*, Sebastien de *Campo* le Commandeur d'*Arrogo*, Rodrigue d'*Abarca*, Micer de *Girao*, Jean de *Luxan*, Pedro de *Navarro*, Pedro Hernandez de *Coronel*, nommé Major de l'Isle Espagnole, Moses Pierre de *Margarita*; Alfonse Sanchez de *Cardajal*, *de Gorbalan*, Louis d'*Arriaga*, Alfonse Perez de *Martel*, François de *Zuniga*, Alfonse d'*Ortez*, François de *Villalobos*, Perafan de *Ribera*, Melchior de *Maldonado*, & Alfonse de *Malavera*. Alfonse d'*Ojeda*, qui devint ensuite fort célebre aux Indes, étoit un Gentilhomme attaché au Duc de Medina Celi, homme de petite taille, mais bien proportionné, beau de visage, adroit, fort, & si leger, qu'étant monté dans la Tour de Seville à la suite de la Reine Isabelle, il s'avança sur la charpente, qui a vingt pieds de saillie hors d'œuvre, & la mesura de ses pieds aussi vîte, aussi adroitement, que s'il eût été dans une salle; il leva le pied en l'air au bout de l'espace, & retourna dans la Tour avec la même vîtesse; ce qu'on auroit jugé impossible à tout autre, *ubi sup.* chap. 5.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1493.

gretter plus que jamais au Roi de Portugal, d'avoir laissé échapper un nouvel Empire, & de voir tomber, entre les mains d'autrui, des avantages qui étoient comme sortis des siennes. La politique l'obligeoit de tenir son chagrin renfermé : mais il arma sécrettement, pour envoïer du même côté, dans l'espérance d'y faire d'autres découvertes ; & ne renonçant point encore à tirer parti de celles des Espagnols, il emploïa Ruy de Sande à la Cour des Rois Catholiques, pour faire valoir premiérement l'accueil qu'il avoit fait à leur Amiral, & pour déclarer ensuite qu'il se promettoit de leur justice, que le hazard leur aïant fait découvrir des Isles & des Terres qui lui appartenoient, ils lui conserveroient ses droits, avec les égards qu'il auroit eus pour eux dans le même cas. Cette déclaration, soutenue par des préparatifs qui ne pouvoient être ignorés en Espagne, fit prendre à leurs Majestés deux résolutions également indispensables ; l'une, de mettre leur Flotte en état de se défendre & d'attaquer, si les Portugais entreprenoient d'apporter quelque obstacle à sa navigation ; l'autre, d'envoïer un Ambassadeur à la Cour de Lisbonne, pour communiquer au Roi les Bulles du Saint Siege, & lui déclarer à leur tour, qu'étant résolus de se contenir dans leurs bornes, ils espéroient qu'en faveur de la paix & de la Religion, il se renfermeroit aussi dans les siennes. On demeura, quelque tems, incertain du succès de cette importante négociation. Mais dans l'intervalle, les Rois Catholiques aïant fait représenter à Rome que les chicanes du Portugal arrêtoient l'effet des Bulles & retardoient l'avancement de la Religion, Alexandre prit le parti de confirmer par une nouvelle Bulle, revêtue de toute l'autorité du Saint Siege (78), le partage qu'il avoit fait au mois de Mai, & ne laissa aux Portugais qu'une ardente jalousie, qui leur fit tenter du moins de pousser plus loin leurs bornes du côté de l'Occident (79).

Ambassades entre les deux Couronnes.

Départ de la Flotte.

Enfin, le 25 de Septembre, la Flotte Espagnole sortit de la Baïe de Cadix ; & le 2 d'Octobre, elle eut la vûe de la grande Canarie. Trois jours après, elle entra paisiblement dans le Port de Gomere, pour y faire de nouvelles provisions, sur tout de Veaux, de Chévres, de Brebis, de Porcs, & de Poules, dont sont sortis, remarque Herrera, tous ceux dont l'Amérique est aujourd'hui peuplée. L'Amiral donna au Commandant de chaque Vaisseau, un Ecrit soigneusement cacheté, qui contenoit des instructions sur la route qu'on devoit tenir, si l'on étoit séparé par la tempête ou par d'autres accidens, avec défense de l'ouvrir sans une pressante néceslité. Il souhaitoit que cette route ne fût connue de personne, dans la crainte que les Portugais n'en fussent informés (80).

L'Amiral change un peu de route.

On remit à la voile le 7 d'Octobre ; & l'Amiral fit prendre un peu plus au Sud que l'année précedente, jusqu'au 24, qu'il crut avoir fait 450 lieues.

(78) Dattée du 26 Septembre 1493.

(79) Par accord entre les deux Couronnes, la ligne de démarcation fut reculée de 370 lieues à l'Ouest, » & les Portugais en concluent, dit Oviedo, que tout le Levant » leur demeure ; en quoi ils se trompent, » parce que les Moluques & toutes les Isles » où l'on prend la Canelle & l'Epicerie, & » le reste du Monde, retournant par l'O» rient jusqu'à la premiere ligne du diamé» tre, sont comprises dans la premiere do» nation faite à la Couronne de Castille, » *ubi suprà*, Chap. VIII.

(80) C'est ce qu'Herrera dit positivement (Liv. 2. Chap. 9.) quoique l'Historien de Saint-Domingue, dise qu'il n'a pû trouver la raison d'une conduite si mysterieuse.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1493.

La vûe d'une Hirondelle, qui s'approcha des Vaisseaux, & celle de quelques grosses nuées, dont le Ciel étoit couvert, lui firent juger que la Terre ne pouvoit être éloignée. On cargua les voiles pendant la nuit. Le Dimanche 3 de Novembre, toute la Flotte découvrit une Isle, qui fut nommée la Dominique. On en apperçut plusieurs autres (81) au Nord Ouest & au Nord, & l'odeur des fleurs & des herbes commençoit à se faire sentir. L'Amiral, craignant de prendre trop à l'Est, fit gouverner directement vers la seconde, & lui donna le nom de *Marigalante*, qui étoit celui du Vaisseau qu'il montoit. Il y fit descendre quelques Officiers, pour en prendre possession. Le 4, il s'approcha d'une autre Isle qu'il nomma la *Guadeloupe*, comme il l'avoit promis, en Espagne, aux Religieux d'un Couvent de ce nom. A trois lieues de la Côte, on ne vit pas, sans quelque fraïeur, un rocher pointu & fort élevé, d'où sortoit quantité d'eau, avec un si grand bruit qu'on l'entendoit à cette distance. Quelques Soldats, qui furent envoïés pour reconnoître l'Isle, n'y trouverent d'abord qu'un petit Village abandonné; mais ils furent surpris de rencontrer sur le rivage une piece de Navire, qui paroissoit un ouvrage de l'Europe. Ils virent dans les cabannes, des Oyes; des Perroquets de la grosseur d'un Coq & de differentes couleurs, auxquels ils donnerent le nom de *Guacamayas*; quantité d'excellens fruits; des herbes extraordinaires; plusieurs de ces filets de coton, que les Indiens nommoient Hamacs & qui leur servoient de lit, des arcs, & un grand nombre de fleches. Ce qui leur causa le plus d'étonnement fut une Plaque, qu'ils prirent pour du fer, mais qui n'étoit que d'une pierre noire & luisante, & qui servoit de foïer aux Habitans. Après avoir erré long-tems sans en rencontrer un seul, ils revinrent à Bord; mais l'Amiral, qui s'étoit proposé d'emmener quelques-uns de ces Insulaires, pour en tirer diverses lumieres sur les autres Isles, & sur sa route, fit descendre le lendemain d'autres Soldats, qui lui amenerent deux jeunes Garçons. On apprit d'eux qu'ils étoient d'une Isle nommée *Borriquen*, & que les Caraïbes, Habitans de la Guadeloupe, les avoient enlevés de leur Patrie. D'autres Espagnols trouverent six Femmes, qui leur demanderent du secours, en leur faisant comprendre, par des signes capables de les attendrir, que les Habitans de l'Isle mangeoient les hommes & tenoient les femmes dans l'esclavage. Elles furent menées à Bord avec deux Enfans, après avoir fait connoître qu'elles aimoient mieux s'abandonner à des hommes inconnus, que de demeurer exposées à la barbarie des Caraïbes. Elles firent entendre qu'il y avoit quantité d'Isles, du côté du Midi; les unes peuplées, & d'autres désertes, qui se nommoient *Giaramachi, Cairoaco, Huino, Buriani, Arubeira, Sixibci, & une Terre ferme*, qu'elles appelloient *Quarica*; que le Roi de la Guadeloupe étoit allé courir les Isles voisines, avec dix grosses Barques, & trois cens Indiens, pour enlever des hommes; & que le sort de ces malheureux Prisonniers étoit de servir à la nourriture de leurs Ennemis. Elles donnerent aussi quelques lumieres, sur la route qu'il falloit suivre jusqu'à Haity, ou l'Isle Espagnole. L'Amiral auroit levé l'ancre aussi-tôt, s'il n'eût attendu plusieurs de ses gens, qui s'étoient écartés sans la permission de leurs Officiers. Le chagrin, de voir si peu de discipline à Bord, lui fit feindre de vouloir les abandonner à la

Découverte de la Dominique, de Marigalante, & de la Guadeloupe.

Lumieres qu'on tire de quelques femmes Indiennes.

Barbarie des Caraïbes.

(81) Herrera, *ibid*, Chap. 10, & Vie de Colomb, Chap. 45.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1493.

cruauté des Caraïbes ; mais feignant aussi de se laisser fléchir par les prieres de leurs amis, il les fit chercher par quarante hommes, qui ne purent les découvrir, & qui rapporterent, pour unique fruit de leur course, du Bois d'aloës & de sandal, du Gingembre, de l'Encens, du Coton, & plusieurs Plantes dont l'odeur approchoit de celle de la Canelle. Ils avoient passé à gué vingt-deux petites Rivieres. Enfin, ceux qu'ils avoient inutilement cherchés revinrent d'un autre côté, & ne purent donner pour excuse de leur absence, que la difficulté de retrouver leur chemin dans des bois fort épais. L'Amiral, à qui cette licence parut dangereuse, prit le parti de faire respecter l'ordre par un exemple de rigueur. Il fit mettre les principaux à la chaîne, sans égard pour le rang & la naissance ; & les Soldats furent punis par le retranchement d'une partie de leurs vivres. Dans l'intervalle, il étoit descendu lui-même à terre, où il avoit vû, dans quelques cabannes, plusieurs têtes d'hommes & divers ossemens suspendus ; tristes monumens de la cruauté des Insulaires, que ses coureurs imprudens se crurent trop heureux d'avoir évitée.

Productions naturelles de la Guadeloupe.

Découverte de l'Isle de Montferrat,

Le 10, après avoir rangé l'Isle au Nord-Ouest, on en découvrit une assez haute, qui fut nommée *Montferrat*, pour sa ressemblance avec les rochers de Notre-Dame de Montferrat, en Catalogne. Bien-tôt, on en apperçut une autre, que sa forme ronde, & si escarpée de toutes parts qu'il sembloit impossible d'y monter sans échelles, fit nommer *Sainte-Marie de la Rotonde.* Elle étoit suivie d'une autre, qui ne présentoit pas moins de quinze ou seize lieues de Côte, & qui reçut le nom d'*Antigoa.* On en découvroit quelques-unes du côté du Nord, fort hautes & couvertes de bois épais. Celle, où l'on aborda le 18, fut nommée *San Martino ;* & le jour suivant on en découvrit une autre à laquelle on donna le nom de *Santa-Cruz.* L'Amiral n'oublia pas le Saint dont il portoit le nom, & nomma *Saint-Christophe* une fort belle Isle, qui a conservé ce nom jusqu'aujourd'hui. La multitude de celles, qui ne cessoient plus de se présenter, lui fit donner, à la plus grande, le nom de *Sainte-Ursule*, & à toutes les autres celui des *Onze mille Vierges.* Cependant après avoir suivi la Côte d'une autre, que ses Indiens appelloient *Boriquen*, il la nomma *Saint Jean-Baptiste* (82). Il s'y arrêta quelques jours, dans une Baie à l'Ouest, qui offroit d'assez belles Maisons, défendues par des tours de cannes & couvertes de branches entrelassées, avec une sorte de balcons, qui donnoient sur la Mer. On y vit des Faucons & des Vignes sauvages ; mais l'arrivée de la Flotte avoit fait prendre la fuite à tous les Habitans. Les Raies, les Aloses & les Sardines, qui étoient en abondance dans la Baie, furent un délicieux rafraîchissement pour les Espagnols (83).

d'Antigoa,

Saint Christophe,

de Boriquen, nommée depuis Portorie.

La Flotte arrive à l'Isle Espagnole.

Ils étoient plus proches de l'Isle Espagnole, qu'ils ne se le figuroient. Le 22 de Novembre, à 15 lieues de Puerto Ricco, ils reconnurent la Baie de Samana, où l'Amiral fit mouiller, pour mettre à terre un de ses Indiens, qui étoit de cette partie de l'Isle, & qui devoit servir à répandre une haute opinion de la magnificence des Rois Catholiques & de la puissance de l'Espagne : mais quoiqu'il se fût offert volontairement, on n'entendit plus parler de lui ; & les informations qu'on prit inutilement dans la suite, firent juger qu'il étoit mort à son arrivée. On s'avança vers le Cap Angel, d'où

(82) On ajoûta dans la suite, à ce nom, celui de *Portoricco*, & les François la nomment *Portoric.*

(83) Herrera, *ubi suprà*, chap. 7.

quelques

quelques Indiens apportoient des vivres, qu'on reçut en échange pour des marchandises. Le 25, en passant devant *Monte Christo*, l'Amiral envoïa sa Chaloupe à l'embouchure d'une Riviere. Ceux qui descendirent à terre y trouverent deux hommes morts, dans une situation qui fut regardée comme un fâcheux présage. L'un avoit une corde de natte autour du cou, les bras étendus, & les mains attachées comme en croix à deux poteaux : mais on ne put reconnoître s'ils étoient Indiens ou Castillans. Le lendemain, quelques Soldats, envoyés dans un autre endroit du rivage, pour s'informer de l'état de la Forteresse, trouverent quantité d'Indiens qui s'approcherent d'eux sans défiance, & qui prenoient plaisir à toucher leurs habits & leurs chemises, en répétant *Jubon*, *Camisa*, pour faire connoître qu'ils en savoient les noms. Quoiqu'on n'eut pû en tirer d'autres éclaircissemens, l'Amiral, donna une explication favorable à ces apparences. Le 27 au soir, on jetta l'ancre à l'entrée de Puerto real. Quelques Indiens s'approcherent dans un Canot, en criant *Almirante*. On les pressa de monter à Bord. Ils demanderent à voir auparavant l'Amiral; & lorsqu'il se fût montré, ils aborderent sans crainte. Après l'avoir salué de la part de Guacanagari, ils lui firent un présent assez riche en or. Il leur demanda pourquoi il ne voïoit aucun de ses gens ? Ils répondirent que les uns étoient morts de maladie, & que les autres étoient entrés dans le Païs avec des femmes. Malgré les cruels soupçons qu'il devoit concevoir de ce discours, il prit le parti de la dissimulation, & les Indiens furent renvoïés avec des présens.

Christophe Colomb. II. Voïage. 1493.

Présages sinistres.

L'Amiral ne retrouve aucun de ses gens dans l'Isle.

Le lendemain, en s'avançant dans le Port, le premier spectacle qui frappa ses yeux, fut la ruine entiere de la Forteresse, qui paroissoit avoir été détruite par le feu. Il en fit visiter les débris. Non-seulement il ne s'y trouvoit aucun Espagnol, mais la terreur sembloit répandue parmi les Indiens, & l'on n'en découvrit point un seul aux environs. L'Amiral fit nétoïer un puits, dans lequel il avoit recommandé aux Officiers de la Garnison de jetter leur or, & ce qu'ils avoient de plus précieux, s'ils étoient pressés de quelque danger; on n'y trouva rien. Il s'approcha des Habitations les plus voisines; elles étoient désertes. Enfin, la vûe d'un endroit, où la terre avoit été fraîchement remuée, lui fit naître l'idée d'y fouiller : on y trouva sept ou huit corps, qui paroissoient enterrés depuis un mois, & que leurs habits seuls, dont ils étoient encore revêtus, firent reconnoître pour des Espagnols.

Il trouve sa Forteresse ruinée & tous les Castillans massacrés.

Pendant qu'on poussoit les recherches, & qu'on délibéroit sur ces étranges conjonctures, un Prince de l'Isle, Frere de Guacanagari, parut avec une suite assez nombreuse, & fit demander audience à l'Amiral. Les Historiens remarquent qu'il avoit déja fait quelques progrès dans la langue Castillanne. Il raconta qu'après le départ de l'Amiral, la discorde avoit bientôt commencé à regner dans la Colonie; que les ordres du Commandant n'étant plus respectés, chacun étoit sorti du Fort, & s'étoit livré aux plus odieux emportemens; que les Insulaires avoient vû ravir leurs femmes, enlever leur or, & commettre à leurs yeux toutes sortes de brigandages & de dissolutions; que le Roi son Frere n'avoit pas laissé de contenir ses Sujets dans la soumission, en leur promettant que le retour de l'Amiral mettroit fin à

Ses explications avec les Insulaires.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1493.

cet affreux désordre; mais que Guttierez & d'Escovedo, après avoir tué un Indien du Païs, étoient passés, avec neuf de leurs Compagnons, & les femmes qu'ils avoient enlevées, dans les Etats d'un Cacique nommé *Caonabo*, qui les avoit massacrés jusqu'au dernier; que ce Prince, dont les Mines de Cibao dépendoient, allarmé apparemment pour ses richesses, avoit pris la résolution d'exterminer tous les Etrangers; qu'il étoit venu assiéger la Forteresse avec une puissante Armée, & que n'aïant pû l'emporter d'assaut, quoique la Garnison fût réduite à dix hommes, qui étoient demeurés fidéles à Diego d'Arana, il y avoit mis le feu pendant la nuit, avec tant de fureur, & dans un si grand nombre d'endroits, qu'il avoit été impossible de l'éteindre; que les Assiégés avoient tenté de se sauver par la Mer, mais qu'ils s'étoient noïés tous, avec leur Commandant, en voulant passer à la nage de l'autre côté du Port; qu'à la premiere nouvelle du siége, le Roi Guacanagari s'étoit hâté de rassembler des Troupes, pour la défense de ses amis & de ses Alliés; qu'il étoit arrivé trop tard pour les secourir, mais qu'il avoit entrepris de les venger; qu'il avoit livré bataille au Cacique, & qu'il l'avoit défait, avec le malheur néanmoins d'avoir reçu, dans le combat, quelques blessures qui lui avoient dérobbé les fruits de sa victoire, & dont il n'étoit pas encore gueri; que le reste des Castillans étoit dispersé dans l'Isle, & que jusqu'alors il avoit eu le chagrin de ne pouvoir découvrir leurs traces: enfin, qu'à de si justes douleurs, il joignoit celle d'être encore trop foible, pour aller témoigner lui-meme à l'Amiral, combien il étoit sensible à l'infortune de ses gens; mais qu'il lui demandoit une visite, dans laquelle il promettoit de serrer leur alliance & leur amitié par de nouveaux nœuds (84).

Fureur du Roi Caonabo contre les Espagnols.

Doutes de l'Amiral sur la bonne foi de Guacanagari.

Il paroît que ce discours ne persuada point entiérement Colomb. Tout le portoit à la défiance; & dans ses recherches mêmes il avoit trouvé des circonstances qui lui faisoient soupçonner son Allié, de tout le mal qu'il rejettoit sur Caonabo (85). Cependant loin d'écouter l'avis de ceux qui l'excitoient à la violence, il leur représenta qu'on ne pouvoit s'établir dans l'Isle sans le consentement d'un de ses principaux Princes; qu'autrement il falloit s'attendre à des guerres sanglantes, dont le succès n'étoit pas assez certain pour lui faire choisir une voie si dangereuse; que si Guacanagari étoit un traître, il paroissoit disposé du moins à garder les apparences de la bonne foi; qu'il n'étoit question que de se conduire avec assez de prudence pour n'être pas surpris; que lorsqu'une fois on seroit bien fortifié, il seroit tems de punir les Coupables, & que l'avenir apprendroit infailliblement à les distinguer. Cette sage Politique emporta tous les suffrages. L'Amiral ne fit pas difficulté de se rendre à la Cour du Roi, qui lui fit, d'un air triste, le récit du malheur des Castillans, & qui lui montra ses blessures. La confiance & l'amitié reprirent une nouvelle force. Guacanagari fit présent à l'Amiral, de huit cent petites coquilles, fort estimées des Indiens, sous

Sa politique les lui fait dissimuler.

Présens qu'ils se font mutuellement.

(84) Herrera, chap. 9. Vie de Colomb, chap. 49.

(85) Pierre Martyr suppose la trahison certaine, & raconte que l'Amiral aïant envoïé un de ses Officiers vers Guacanagari, avant que d'y aller lui-même, cet Officier, nommé Melchior, ne lui vit aucune trace de blessure. (1e *Dec. liv.* 2.) Cependant tous les Historiens Espagnols forment un témoignage opposé.

le nom *Cibas*, de cent plaques d'or, d'une couronne du même métal, & de trois petites calebaces remplies de grains d'or, dont le poids montoit ensemble à deux cens livres. De son côté, l'Amiral lui donna quantité de petits vases de verre, des couteaux, des cizeaux, des épingles, des aiguilles & de petits miroirs, qui furent reçus comme des richesses inestimables. Il y joignit une image de la Vierge, qu'il lui pendit au cou (86). La vûe des Chevaux d'Espagne, auxquels on fit faire le manege en sa présence, lui causa beaucoup d'admiration.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1493.

L'Amiral pense à former une nouvelle Colonie.

Après ce nouveau Traité, l'Amiral ne pensa qu'à donner une forme solide à son Etablissement. Son inclination le portoit à rebâtir le Fort sur ses premiers fondemens; mais, jugeant du Païs par la connoissance qu'il en avoit prise en rangeant la Côte, il craignoit que les eaux dormantes n'en rendissent l'air fort mal sain. Il avoit remarqué aussi qu'on y manquoit de pierres, pour les Edifices; & d'ailleurs, il vouloit s'approcher des Mines de Cibao. La résolution, à laquelle il s'arrêta, fut de s'avancer plus à l'Est; & le 7 de Décembre, il partit de Puerto Réal avec toute sa Flotte, pour aller former une nouvelle Colonie à Puerto di Plata, où le Païs lui avoit paru plus agréable & le terroir plus fertile. Dans une route si courte, il fut surpris par une de ces tempêtes, auxquelles les François ont donné depuis le noms de *Nords*, parce qu'elles viennent de ce point. Tous les Vaisseaux n'auroient pû se garantir d'être jettés à la Côte, si quelques instans de lumiere ne leur eussent fait appercevoir, deux lieues au-dessous de Monte Christo, une Riviere qui leur offrit une retraite.

Tempêtes qu'on a nommées Nords.

Ville bâtie sous le nom d'Isabelle.

Quoiqu'elle n'eût pas plus de cent pas de large, elle formoit un Port assez commode, mais un peu découvert au Nord-Est. L'Amiral descendit près d'un Village d'Indiens, qui bordoit le rivage; & remontant la Riviere, d'où l'on découvrit une Plaine fort agréable, il remarqua qu'on pouvoit détourner les eaux, & leur faire traverser le Village, pour les emploïer à des Moulins, & les rendre utiles à tous les besoins d'une Colonie. Les terres lui parurent fertiles. Il y trouva des pierres pour bâtir & pour faire de la chaux. Tant de commodités le déterminerent à ne pas chercher d'autre lieu, pour y jetter les fondemens d'une Ville. Il fit bâtir d'abord une Eglise & un Magazin. Ensuite il dressa le plan des quartiers & des rues. Les Edifices publics furent bâtis de pierres; mais tous les autres ne l'aïant été que de bois, de paille & de feuilles de palmiers, on vit bientôt tout le monde à couvert. Cette nouvelle Ville, la premiere apparemment qu'on eut jamais vûe dans le nouveau Monde, reçut le nom d'Isabelle, à l'honneur de la Reine de Castille, que l'Amiral regardoit comme la source de sa fortune & de sa gloire (87).

Les vivres manquent aux Castillans.

Mais, soit que les provisions n'eussent pas été ménagées, ou qu'elles se fussent corrompues; on ne fut pas long-tems sans tomber dans la disette de vivres. D'ailleurs, la continuité d'un travail, dont personne n'étoit dispensé; les fatigues du voïage, la difference du climat & l'exrrême chaleur, causerent de fâcheuses maladies. L'Amiral, qui ne s'épargnoit pas plus que le moindre Castillan, fut un des premiers qui s'en ressentit. De son lit même, où la force du mal le retint pendant plusieurs jours, il ne cessa

(86) Herrera, chap. 9. (87) Le même, chap. 10.

Christophe Colomb. II. Voïage. 1493.

point de donner des ordres, & d'en presser l'exécution. Il avoit observé que l'idée des trésors, dont tous ses gens avoient l'imagination remplie, servoit à les soutenir contre la faim & la misere. Non-seulement il profitoit de cette disposition, pour les animer continuellement par les plus hautes espérances; mais craignant qu'à la fin, ils ne fussent plus découragés par le retardement que par les obstacles, il résolut de ne pas differer plus long tems la découverte des Mines; & dans l'impuissance où il étoit d'y marcher lui-même, il chargea de cette entreprise Alfonse d'Ojeda, dont on a déja vanté le courage, la force & l'adresse.

Alfonse Ojeda est envoïé à la découverte des Mines.

Ojeda partit à la tête d'un détachement de quinze hommes bien armés. Il s'avança au Midi, l'espace de huit ou dix lieues, par un Païs désert, qui se terminoit au pied d'une Montagne; où trouvant une gorge fort étroite, il ne fit pas difficulté de s'y engager. Elle le conduisit dans une grande & belle plaine, qu'il fut surpris de voir entourée d'Habitations, & coupée d'un grand nombre de ruisseaux, dont la plûpart se rendent dans la Riviere Yaqui. Il ne lui restoit pas plus de douze lieues jusqu'à Cibao; mais l'agréable accueil qu'on lui faisoit dans chaque Bourgade, & la quantité de Ruisseaux qu'il avoit à traverser, retarderent sa marche de cinq jours. Dans une route si lente, chaque pas lui faisoit découvrir des apparences de richesse. Les Indiens, qui lui servoient de guides, ramassoient à ses yeux des pailles & des grains d'or dans le sable. Il jugea, par cet heureux essai, quelle devoit être l'abondance de ce métal dans les Montagnes; & jugeant avec prudence qu'il n'avoit rien de plus pressant que de porter à la Colonie de si flatteuses nouvelles, il reprit le chemin d'Isabelle, avec une assez grosse quantité d'or qu'il avoit recueillie. Son récit, & les preuves qu'il en fit briller aux yeux des Castillans, ranimerent ceux que la faim & les maladies commençoient à jetter dans un mortel désespoir.

Il trouve de l'or en abondance.

Colomb renvoie sa flotte en Espagne.

Cette conjoncture parut heureuse à l'Amiral, pour renvoïer la Flotte en Espagne. Il remit à Torrez, qui devoit la commander, l'or d'Ojeda, avec tous les présens qu'il avoit reçus de Guacanagari; & des dix-sept Vaisseaux, qu'il avoit amenés, il en retint deux de moïenne grandeur, & trois Caravelles. Le reste avoit déja mis à la voile, lorsqu'il fut informé qu'une troupe de Mécontens, aïant choisi Bernard de Pise pour leur Chef, avoient formé le dessein d'enlever quelques-uns des cinq Bâtimens qu'il s'étoit réservés, & de retourner en Espagne. La rigueur lui parut nécessaire, pour arrêter cette conspiration dans sa naissance. Bernard de Pise fut saisi, & renvoïé en Espagne dans un des cinq Navires, avec les informations & les preuves de son crime; mais ses principaux complices reçurent leur châtiment aux yeux de la Colonie. Un Historien remarque qu'il ne fut pas aussi severe (88), que sembloit le demander une premiere sédition, dont il étoit important de faire un exemple signalé. Cependant les Ennemis de l'Amiral commencerent à lui reprocher de la cruauté; & cette fausse opinion qu'on prit de son caractere, sur un acte de Justice, où toutes les formalités avoient été gardées,

Conspiration dont il punit les Auteurs.

(88) C'est Herrera même (chap. 11.); quoique l'Historien de Saint-Domingue, qui fait d'ailleurs profession de le suivre, prétende je ne sai sur quelle autorité, que Colomb fit pendre les principaux.

produisit dans un autre tems des effets funestes pour lui & pour toute sa Famille.

CHRISTOHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

Après avoir rétabli le calme dans la Colonie, il prit la résolution de visiter lui-même les Mines de Cibao, & d'y faire transporter des matériaux, pour la construction d'un Fort. Il se fit accompagner de ses meilleurs Soldats & d'un grand nombre de Volontaires, tous à cheval; & laissant Diegue son Frere pour commander dans Isabelle, il se mit en marche le 12 de Mars, Enseignes déploïées, au son des tambours & des trompettes. Le premier jour, il ne fit que trois lieues, jusqu'au pied d'une montagne fort escarpée, d'où il envoïa, sous la conduite de quelques Hidalgos, des Pionniers à la même gorge, par laquelle Ojeda s'étoit ouvert un passage; les chemins des Indiens n'étant que des sentiers, il falloit élargir ce détroit pour la Cavalerie. En y arrivant le Jeudi, Colomb lui donna le nom de *Puerto de los Hydalgos;* & montant au sommet de la Montagne, il découvrit avec admiration cette belle & vaste Plaine qui la suit, & qui n'a pas moins de vingt lieues de longueur. Elle fut nommée *Vega Real*, c'est-à-dire, Campagne roïale. Il la traversa dans sa largeur, qui n'est que de cinq lieues en cet endroit; & tous les Indiens, d'un grand nombre d'Habitations, dont elle est remplie, lui firent un bon accueil. Il arriva au bord d'un grand Fleuve que ces Peuples nommoient *Yaqui*, à peu près de la même largeur que l'Ebre à Tortose; & ne faisant point attention que c'étoit la même Riviere, qu'il avoit appellée *Rio d'Oro*, à son premier Voïage, & qui se décharge dans la Mer au-dessous de Monte-Christo, il la nomma *Rio de las Canas* (89).

Voïage qu'il fait lui-même aux Mines de Cibao.

Sa marche, & ce qu'il rencontre.

On passa tranquillement la nuit, sur la rive. Les Indiens, que l'Amiral avoit amenés d'Isabelle, entroient dans les maisons qui se trouvoient sur la route, & prenoient librement ce qui tomboit sous leurs mains, comme si tous les biens eussent été communs; sans que les Habitans donnassent la moindre marque de surprise ou de mécontentement. Ils en usoient de même dans les logemens des Espagnols; & l'on n'eut pas peu de peine à leur faire perdre une habitude, dont ils n'apprirent à se corriger qu'aux dépens de leur simplicité & de leur innocence. Le lendemain, après avoir passé la Riviere dans des Canots & sur des Radeaux, on arriva une lieue & demie plus loin, sur le bord d'une autre, que les Indiens appelloient *Nicayaga*, & qui fut nommée *Oro*, parce qu'on y trouva quelques grains de ce métal. Elle reçoit trois Ruisseaux, dont le premier, qui se nommoit *Buenieum*, prit le nom de *Rio Seco*. Le second & le troisiéme ont conservé ceux de *Coatenieu* & de *Ciba*, qu'ils avoient portés jusqu'alors. Au-delà de cette Riviere, on s'approcha d'une grosse Bourgade; dont la plûpart des Habitans prirent la fuite; tandis que les autres, se croïant plus en sûreté dans leurs maisons, en barricaderent les portes avec des cannes. L'Amiral admira leur simplicité, & les rassura facilement par ses caresses. Il passa plus loin une troisiéme Riviere, que la fraîcheur de ses eaux fit nommer *Rio Verde*. Toutes les terres voisines n'offroient que des pierres fort vives & de forme presque ronde. Le Samedi 15, on traversa plusieurs Villages, dont les Habitans se crurent à couvert aussi de toutes sortes de dangers après avoir mis des cannes & d'autres

(89) Herrera, chap. 11.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

sortes de roseaux devant leurs portes. Enfin, l'on se trouva le soir au pied d'une haute Montagne, qui fait la séparation du Païs qu'on avoit traversé, d'avec la Province de Cibao. Il fallut emploïer les Pionniers, pour s'ouvrir l'accès de cette Montagne. L'Amiral, aïant eu la curiosité de monter au sommet, découvrit de-là l'Isle presqu'entiere.

Description du Païs de Cibao.

Le nom de *Cibao*, que les Insulaires donnent à cette Province, vient de la nature du terroir, qui n'est composé que de Montagnes pierreuses, & de rocs ou de cailloux, qui s'appellent *Ciba* dans leur langue. Quoique l'entrée du Païs soit affreuse, on s'apperçoit bientôt que l'air y est doux & fort sain. Il y coule de toutes parts des Rivieres & des ruisseaux. L'ombrage y est rare sur les Montagnes; mais les lieux bas & le bord de toutes les eaux sont couverts de Pins d'une extrême hauteur, qui sans être fort près les uns des autres, paroissent former, dans l'éloignement, de grandes & belles Forêts. Herrera ne donne pas moins d'étendue, à toute la Province, qu'au Roïaume de Portugal (90). Il assure que la plûpart des Ruisseaux y rouloient alors des grains d'un or très pur, dans la plus belle eau du monde (91). On ne peut douter, du moins, que les Castillans n'en aient tiré d'immenses trésors.

Colomb y bâtit des Forts.

La vûe d'un Païs si riche les fit penser sérieusement à s'en assurer. A dix-huit lieues d'Isabelle, ils avoient déja trouvé quantité de Mines d'or, une Mine de cuivre, & deux Carrieres d'ambre & d'azur. Il étoit si difficile de revenir souvent à cheval, ou de conduire des voitures, dans un Païs rempli de pierres & de Montagnes, que cet obstacle seul auroit suffi pour les obliger d'y former un Etablissement. Mais l'Amiral ne sentit pas moins l'importance de bâtir un Fort, pour mettre les Habitans sous le joug. Il en traça lui-même le plan, sur une Montagne, dont la Riviere de *Xanique* faisoit une Presqu'isle. Quoiqu'il n'y eût pas beaucoup d'or dans cette Riviere, le Canton qu'elle arrose étoit rempli de Mines. La Forteresse fut bâtie de pierre & de bois, & ceinte d'un bon fossé dans l'endroit où la Riviere laissoit un passage par terre. On lui donna le nom de St Thomas, pour railler les incredules, qui n'avoient pas voulu croire ce qu'on publioit des Mines de Cibao, sans les avoir vûes de leurs propres yeux. Il se trouva, dans les fondemens, des nids de paille, qui parurent assez anciens, & qui contenoient des œufs pétrifiés, aussi ronds & aussi gros que des oranges. La vertu minerale, qui les avoit convertis en pierre, pouvoit, suivant la remarque d'un Historien, leur avoir donné par dégrés cette grosseur extraordinaire (92).

Oeufs petrifiés qui se trouvent dans les fondemens.

L'Amiral retourne à Isabelle.

L'Amiral confia le Gouvernement de cette importante Place au Commandeur Dom Pedro de Margarita, & lui laissa cinquante-six hommes, qui étoient un mêlange de Soldats & d'Ouvriers. Ensuite, craignant pour Isabelle, dans une si longue absence, il se hâta d'y retourner par la même route. Une grande pluie, qui n'avoit pas cessé depuis quelques jours, lui fit trouver tant de difficulté au passage des Rivieres, qu'il fut obligé de camper plusieurs fois entre les Habitations des Indiens. C'étoit autant d'occasions de se les attacher, par ses caresses & ses bienfaits. En approchant de sa Colonie, il fut surpris du progrès de tout ce qu'il avoit fait semer deux mois aupa-

Progrès de ses défrichemens.

(90) Herrera, chap. 12. (91) *Ibidem.* (92) *Ibidem.*

ravant. Il y trouva d'excellens Melons. Les Concombres étoient venus en vingt jours. Le Bled, qui n'avoit été mis en terre qu'à la fin de Janvier, étoit en épis. Tout germoit en trois jours, & la plûpart des fruits étoient mûrs dans l'espace de trois semaines. Cette extrême fertilité du terroir venoit de l'admirable temperature de l'air & des eaux, qui pénétroient aussi-tôt les germes, & qui fournissoient une nourriture continuelle aux racines (93).

Christophe Colomb. II. Voïage. 1494.

La misere fait de nouveaux Mutins.

Cependant des secours si foibles ne suffisant point à la subsistance de la Colonie, on y étoit ménacé de toutes les extrêmités du besoin. Les provisions qu'on avoit apportées touchoient à leur fin. La chaleur & l'humidité, qui servoient si promptement à la végétation des plantes, corrompoient les vivres de l'Europe. On a remarqué d'ailleurs qu'ils n'avoient pas été bien ménagés dans la navigation. La farine commençant à manquer, il fallut dresser des Moulins pour moudre le Bled. Ce travail demandoit de la vigueur. Les Soldats & les Ouvriers, qu'on avoit occupés sans relache à bâtir la Ville, étoient foibles ou malades. L'Amiral se vit obligé d'employer les bras de la Noblesse; humiliation insupportable pour des Volontaires, qui ne s'étoient embarqués que par des motifs de fortune & d'honneur. Les mécontentemens éclaterent; & la violence, qui parut nécessaire pour les appaiser, ne servit qu'à les aigrir. Boyl, Chef des Missionnaires, fut un des plus emportés. Il traita l'Amiral de cruel (94). La principale cause de sa haine, qui ne fit qu'augmenter de jour en jour, paroît avoir été le chagrin de n'être pas excepté dans le retranchement des vivres: mais il est certain aussi que la sévérité de Colomb à punir les plus légeres fautes l'avoit souvent choqué, & qu'après lui en avoir fait des reproches, il étoit allé plusieurs fois jusqu'à mettre l'Eglise en interdit. L'Amiral n'avoit rien rabbatu, d'une rigueur qu'il jugeoit indispensable; & suivant le récit d'un Historien, il faisoit lever l'interdit en retranchant tout-à-fait les vivres au Missionnaire (95).

L'Amiral trouve des Ennemis jusques dans les Gens d'Eglise.

Caonabo se dispose à la guerre.

Dans ces circonstances (96) on reçut avis, du Fort de Saint-Thomas, que les Indiens abandonnoient les Habitations voisines, & que le redoutable Caonabo se disposoit à chasser les Castillans de ses Etats. L'Amiral se hâta d'y envoïer quatre cens hommes, sous le commandement d'Ojeda, avec ordre de garder le Fort, tandis que Margarita, tenant la campagne avec les siens, s'efforceroit de contenir les Indiens dans la soumission. Un autre

(93) Vie de Christophe Colomb, chap. 52.

(94) Herrera, liv. 2. chap. 12.

(95) Histoire de Saint-Domingue, liv. 2. pag. 162.

(96) Elles devinrent encore plus fâcheuses, par les maladies mortelles qui commençoient à regner dans la Ville, & par la difficulté d'y remedier. Une partie des Habitans en sortit; & comme le merveilleux se trouve toujours mêlé dans les avantures des Espagnols, ceux qui avoient quitté la Ville » dirent qu'on avoit entendu dans leur » quartier des voix épouvantables. ils assu» rerent; que quelques-uns d'entr'eux avoient » apperçu, dans une rue, deux rangées d'hom» mes fort bien vêtus, l'épée au côté, » avec des bonnets retroussés, comme on » les portoit alors en Castille; que dans » l'étonnement de voir des gens dont on » n'avoit pas entendu parler dans l'Isle, ils » les avoient salués, en leur demandant » comment & quand ils étoient arrivés; & » d'où ils étoient venus; que ces inconnus » n'avoient répondu que par des signes, & » qu'en ôtant leurs bonnets pour saluer, ils » avoient ôté leur tête de leur corps, après » quoi ils avoient aussi-tôt disparu; ce qui » n'avoit pû manquer d'effraïer beaucoup » les Spectateurs. *Herrera, ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

Rigueurs politiques, exercées contre les Indiens.

motif, pour faire partir un détachement si considérable, étoit de ménager les provisions d'Isabelle, & d'accoutumer les Castillans à la nourriture des Indiens. Ojeda se fit redouter dans cette route, par quelques exemples de sévérité. Après avoir fait couper les oreilles à un Indien, pour avoir pris la fuite avec quelques hardes qu'on lui avoit confiées, il fit conduire à l'Amiral quatre ou cinq autres criminels, dont il lui remettoit la punition. Colomb, entrant dans ses vûes, fit publier à son de trompe qu'ils devoient avoir la tête tranchée; mais, avant le jour de l'exécution, il feignit d'accorder leur grace aux instances d'un Cacique qui avoit rendu service à la Colonie. La nouvelle, qu'il reçut en même-tems, qu'un seul Cavalier du Fort de Saint-Thomas avoit mis plus de quatre cens Indiens en fuite par la vûe & les mouvemens de son Cheval, lui fit juger que les révoltes d'une Nation si simple & si timide ne seroient jamais fort dangereuses pour ses nouveaux Etablissemens.

Conseil établi dans la Colonie.

Il lui tardoit de pouvoir exécuter les ordres de leurs Majestés Catholiques, qui lui avoient recommandé particuliérement d'étendre leur Domaine & leur gloire, par de nouvelles découvertes. Cette entreprise demandant une longue absence, il commença par établir dans la Colonie un Conseil, ou un Tribunal, composé de Boyl, de Pero Fernandez Corroel, d'Alfonse Sanchez de Carvajal, & de Jean de Luxan, auxquels il donna pour Président Dom Diegue son Frere, qui n'avoit pas cessé de commander dans la Ville. Ensuite, aïant donné ses ordres & ses instructions, il partit le 24 d'Avril, avec un Navire & deux Caravelles.

L'Amiral Colomb entreprend de nouvelles découvertes.

Sa route fut d'abord à l'Ouest, par Monte-Christo & Puerto de Navidad, d'où il passa dans l'Isle de la Tortue; mais un vent contraire l'obligea d'entrer dans une Riviere, qu'il nomma *Guadalquivir*. De-là, s'étant rendu le 29, au Port de Saint-Nicolas, il apperçut la pointe de l'Isle de Cuba, que les Indiens appelloient *Bayatiquiri*, & que des raisons inconnues lui firent nommer *Alpha & Omega*. Il traversa le Golfe, qui sépare les deux Isles, par un espace d'environ dix-huit lieues, d'une pointe à l'autre; & rangeant la Côte méridionale de Cuba, il découvrit une grande Baie, à laquelle il donna le nom de *Puerto-Grande*. Le Dimanche, 1 de Mai, en sortant de ce Port, il continua d'en découvrir plusieurs autres, dont il admira la beauté. Il vit de hautes montagnes & quantité de Rivieres, jusqu'à la Côte Sud-Sud-Est, qu'il entreprit de suivre aussi, pour s'avancer vers une grande Isle que les Indiens nommoient *Jamaïca*. Elle lui parut la plus belle, de toutes celles qu'il avoit vûes dans cette Mer; & l'approche d'une quantité innombrable de Canots lui apprit qu'elle étoit fort peuplée : mais ses Barques, qu'il envoïa pour jetter la sonde à peu de distance du rivage, y découvrirent un corps d'Indiens armés, qui ne leur permit pas d'y aborder. Il trouva la même résistance dans un autre Port, qu'il nomma *Puerto-bueno*; & s'offençant de cette barbarie, il fit faire une décharge de ses arbalêtes, qui rendit les Insulaires moins audacieux, en voïant tomber six ou sept hommes de leur Troupe. Le 18, il suivit la Côte à l'Ouest. Mais, aïant à combattre le vent, il prit le parti de retourner à Cuba, dans la résolution d'approfondir si c'étoit une Isle ou la Terre-ferme.

Découverte de la Jamaïque.

Cap de la Cruz.

Il arriva sous le Cap de Cuba, qu'il nomma *de la Cruz*, apparemment parce

parce que ses Vaisseaux y essuïerent une horrible tempête, dont ils ne se crurent délivrés que par l'invocation de la Croix. Ensuite, continuant de ranger la Côte, ils rencontrerent quantité de petites Isles, les unes couvertes de sable, d'autres remplies d'arbres, mais plus hautes & plus vertes à proportion qu'elles étoient moins éloignées de Cuba, & la plûpart à deux, trois, ou quatre lieues de distance entr'elles. Leur nombre paroîssant croître, le troisiéme jour, l'Amiral perdit l'espérance de les compter, & leur donna le nom général de *Jardin de la Reine*. Elles sont séparées par des Canaux, où les Navires peuvent passer. On y vit diverses sortes d'oiseaux, les uns rouges & de la forme des Grues, qui ne se trouvent que dans ces Isles, où ils vivent d'eau salée, ou plutôt de ce qu'ils y trouvent de propre à les nourrir. On y prit des *Reves*, espece de poissons, de la grosseur des Harangs, & dont les intestins ont tant d'amertume & d'âcreté, que pour les manger rôtis, il faut les mettre en pieces avant que de les vuider. L'expérience, ou le témoignage des Indiens, y fit reconnoître une autre proprieté, qui n'est pas moins singuliere. Avec une corde déliée, d'environ cent brasses de long, qu'on leur attache à la queue, & dont on retient le bout, ils nagent entre deux eaux, vers les Tortues qui ne sont pas au-delà de cette distance; & lorsqu'ils en trouvent une, ils s'attachent si fort à la partie inférieure de son écaille, qu'en retirant la corde, on attire quelquefois une Tortue qui pese plus de cent livres (97).

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

Isles nommées le Jardin de la Reine.

Reves, espece de Poissons, & leurs propriétés.

L'Amiral, apprenant des Pêcheurs Indiens qu'il trouveroit plus loin beaucoup d'autres Isles, continua sa route à l'Ouest, sans être arrêté par le danger continuel d'échouer sur les sables, ou de se briser contre les Côtes. Une Isle, plus grande que les autres, reçut le nom *de Sainte-Marthe*. On y trouva quantité de Poissons, des Chiens muets, de grandes troupes de Grues rouges, des Perroquets & d'autres Oiseaux; mais la crainte fit fuir les Habitans du seul Village qu'on y découvrit. L'eau commençoit à manquer sur les trois Bords Castillans. On avoit des ressources présentes dans l'Isle de Cuba, si l'Amiral n'eût souhaité de faire auparavant quelque liaison avec les Insulaires. Enfin, pressé aussi par ses gens, il abandonna les petites Isles, pour retourner au Cap de la Cruz. Un Matelot, qui descendit seul au rivage, rencontra trente hommes armés de lances, & d'une sorte de massues plattes, que les Indiens nommoient *Macanas*. Il en distingua un, qui portoit une longue robbe de coton: mais cette Troupe aïant disparu, sans laisser aucune esperance de pouvoir suivre ses traces, on continua d'avancer l'espace de dix lieues, jusqu'à la vûe de quelques maisons, d'où l'on vit sortir plusieurs autres Insulaires, qui eurent la hardiesse de s'approcher des trois Vaisseaux. Ce fut d'eux que l'Amiral apprit par ses Interprétes que Cuba étoit une Isle, & que le Roi qui la gouvernoit, depuis la Côte occidentale, ne se faisoit obéir de ses Sujets que par des signes. Pendant qu'il recevoit ces explications, il s'apperçut que les courans l'avoient jetté sur un banc de sable, d'où il n'eut pas peu de peine à se dégager, pour aller jetter l'ancre dans un Canal fort profond. Il y vit les flôts tout couverts de Tortues; & dans le même-tems, plusieurs nuées d'oiseaux, qui venoient de la Mer vers l'Isle de Cuba, lui dérobberent la vûe du Soleil. Le

Isle nommée Sainte-Marthe.

Diverses Observations.

(97) Herrera, chap. 13.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494

lendemain, on vit arriver, autour des Vaisseaux, un si grand nombre de Papillons, que l'air en étoit obscurci; & cette espece d'orage ne se dissipa que vers le soir. On prit le parti de faire de l'eau & du bois, dans une Isle qui ne paroissoit pas avoir moins de trente lieues de tour. Elle fut nommée l'*Evangeliste*, & l'on croit que c'est l'*Isle des Pins* d'aujourd'hui. L'Amiral la crut éloignée d'environ sept cens lieues de la Dominique. Cette derniere découverte étant de trois cens trente-trois lieues, il jugea par la mesure astronomique de son Voïage, que depuis Cadix il avoit parcouru l'espace de soixante-quinze dégrés en longitude, qui faisoient pour le tems, une différence de cinq heures (98).

Supputation de la route de l'Amiral.

Le 13 de Juin, il fit gouverner vers le Sud; mais, étant sorti par un Canal qu'il avoit jugé le plus sûr, il eut le chagrin de le trouver fermé. Les murmures de ses gens, & sa propre inquiétude, ne rallentirent point son courage & son industrie. Il retourna sur ses traces jusqu'à l'Evangeliste, d'où il prit sa route au Nord-Est, pour reconnoître quelques Isles qui se présentoient à la distance de cinq lieues. On s'y trouva dans une Mer tachetée de verd & de blanc, dont le fond n'étoit que d'environ deux brasses. A sept lieues de-là, elle parut fort blanche & comme figée. Sept autres lieues plus loin, on fut beaucoup plus surpris de la trouver aussi noire que de l'encre; les plus habiles Matelots admiroient cette différence de couleurs, dans un espace si court. On se rapprocha de Cuba, d'où l'on prit la route de l'Est, avec des vents fort variables, & par des Canaux remplis de sable. L'Amiral y échoua fort dangereusement, & ne fut redevable de la conservation de son Vaisseau qu'à sa propre habileté. Il continua d'avancer, sans dessein & sans ordre, en suivant les Bancs & les Canaux dans une Mer fort blanche, exposé chaque jour à la violence des marées & des courans. Enfin, les trois Vaisseaux se retrouverent près de Cuba, sur la même Côte d'où ils avoient pris leur route à l'Est. On y sentit les plus douces odeurs, qui venoient des feux d'une Isle où les Habitans ne brûloient que des herbes aromatiques & des arbres odoriferans.

Mer tachetée de verd & blanc.

L'Amiral échoue avec danger.

Le 7 de Juin, pendant que l'Amiral faisoit célébrer les Saints Mysteres, sur le rivage, on y vit arriver un vieux Cacique, qui parut surpris du respectueux silence que les Castillans gardoient au pied de l'Autel. Il contempla long-tems toutes les cérémonies ecclesiastiques; & reconnoissant la supériorité de l'Amiral, à la Paix que le Prêtre lui fit baiser, il s'approcha de sa personne, pour lui présenter modestement quelques fruits de l'Isle. Ensuite s'étant assis à terre, les genoux pliés jusqu'au menton, il lui tint ce discours, d'un ton dont Colomb fut si frappé, qu'il se le fit expliquer aussi-tôt par ses Interprétes. » Tu es venu dans ces Terres, que tu n'avois » jamais vûes, avec des forces qui répandent l'effroi parmi nous. Apprens » néanmoins que nous reconnoissons, dans l'autre vie, deux lieux où doi- » vent aller les ames; l'un redoutable & rempli de ténébres, qui est le » partage des méchans; l'autre, bon & délectable, où reposent ceux qui » aiment la paix & le bonheur des hommes. Si tu crois mourir, si tu crois » que le bien ou le mal que tu auras fait te sera rendu, j'espere que tu ne » feras point de mal à ceux qui ne t'en feront point. Tout ce que tu as fait

Il reçoit un Cacique de l'Isle de Cuba.

Discours du Cacique, & ses idées sur une autre vie.

(98) Le même, chap. 14.

» jusqu'à présent est sans reproche, parce qu'il me semble que tes desseins ne tendent qu'à rendre graces à Dieu (99).

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

Réponse de l'Amiral.

Dans l'étonnement d'entendre sortir ce discours de la bouche d'un Indien, l'Amiral lui répondit; » Qu'il se réjouissoit beaucoup de voir l'immortalité de l'ame au nombre de ses connoissances; qu'il lui apprenoit, » & à tous les Habitans de sa Terre, que les Rois de Castille, leurs Seigneurs, l'avoient envoïé pour savoir s'il y avoit, dans leurs Païs, des » hommes qui fissent du mal aux autres, comme on le disoit des Caraïbes; qu'il avoit ordre de les corriger de cet usage inhumain, & de faire » regner la paix entre tous les Habitans des Isles. Le Cacique, à qui l'on expliqua aussi cette réponse, versa quelques larmes après l'avoir entendue. Il fit dire à l'Amiral que s'il n'eût été retenu par son affection pour ses femmes & ses enfans, il auroit fait volontiers le Voïage de Castille avec lui. On lui fit quelques présens. Il les reçut avec admiration; & mettant les genoux à terre, il demanda plusieurs fois si c'étoit du Ciel que ces Hommes étoient descendus (1)?

Tempête.

En quittant ce lieu, les Castillans essuïerent une si furieuse tempête, qu'ils ne crurent devoir leur salut qu'au secours du Ciel. D'ailleurs, les vivres étoient presqu'épuisés sur les trois Vaisseaux, & l'on y étoit réduit à vivre de Poisson, qui ne manquoit pas, à la vérité, dans les Canaux & sur le bord des Isles. Le 18, on revit encore le Cap de la Cruz, où les récits du vieux Cacique avoient rendu les Habitans si traitables, qu'ils apportoient volontairement à Bord des fruits & d'autres provisions. L'Amiral prit, avec confiance, trois jours de repos parmi eux; & le 22, il se rapprocha de la Jamaïque, à laquelle il donna le nom de *St Jago*, qu'elle n'a pas conservé. Ses observations sur la Côte, en descendant vers l'Ouest, lui firent découvrir quantité de beaux Ports & reconnoître les excellentes qualités de la terre. Il vit dans une très belle Baie, un grand nombre d'Habitans, sans recevoir des Insulaires aucune invitation à descendre; ce qui ne l'empêcha point de prendre une exacte mesure de l'Isle, qu'il trouva longue d'environ cinquante lieues, & large de vingt.

Colomb donne le nom de St Jago à la Jamaïque.

Le tems n'avoit pas cessé d'être orageux; mais d'autres vents l'aïant fait changer tout d'un coup, il résolut de prendre la route de l'Est, vers l'Espagnole, pour s'avancer jusqu'à l'extrêmité de cette Isle. Un Cap, qu'il y découvrit pour la premiere fois, & d'où l'on voit l'Isle entiere, reçut le nom d'*El Cabo de Farol*. Le Mercredi, 20 d'Août, il apperçut le Cap occidental de la même Isle, qu'il nomma *San Miguel*, & qui s'appelle aujourd'hui *Tiburon*, éloigné d'environ trente lieues, de la Pointe orientale de la Jamaïque. Vers la fin du mois, il alla mouiller près d'une petite Isle fort haute, à laquelle il donna le nom d'*Alto velo*, à douze lieues d'une autre qui fut nommée la *Beata*. Un coup de vent l'aïant séparé de ses deux autres Vaisseaux, il fit monter au sommet d'Alto velo, pour les découvrir. Ses Matelots tuerent, dans cette Isle déserte, plusieurs Loups marins, qui dormoient sur le sable, & prirent à la main quantité d'Oiseaux, que la vûe des hommes ne paroissoit point effraïer. Les deux Navires arriverent six jours après. Ils n'avoient pas été jettés plus loin que la

Il revient à l'Espagnole.

Cap de Ferol & de St Miguel ou Tiburon.

Isles d'Alto velo & de la Beata.

Découverte d'une autre partie de l'Espagnole.

(99) Le même, chap. 14.

(1) *Ibidem.*

Christophe Colomb. II. Voïage. 1494.

Beata; d'où s'étant rapprochés de l'Espagnole, ils avoient découvert une campagne fort peuplée, qui prit ensuite le nom de *Catalina*, de celui d'une Dame Indienne à qui elle appartenoit. L'Amiral fit remettre à la voile vers l'Est, & vit sur la même Côte une grande Habitation, où ses Barques trouverent moïen de faire de l'eau. Mais les Indiens se présenterent sur le rivage, armés d'arcs & de fleches. Ces Peuples, dont la Province se nommoit Higuey, passoient pour la plus belliqueuse partie des Insulaires. Ils avoient l'art d'envenimer la pointe de leurs fleches, avec une préparation de certaines herbes qui croissoient dans leurs Montagnes. Cependant aussi-tôt qu'ils virent aborder les Barques, avec des signes de paix & d'amitié, ils s'empresserent d'y apporter de l'eau & des vivres.

Poisson monstrueux.

Dans le cours de cette navigation, qui fut continuée vers l'Est, on vit un Poisson fort monstrueux. Sa grandeur étoit celle d'une petite Baleine. Il portoit sur le dos une espece de conque, qu'on auroit prise pour un bouclier. Sa tête, qui paroissoit hors de l'eau, n'étoit pas moins grosse qu'un tonneau de mer; & sa queue, assez semblable à celle d'un ton, alloit toujours en grossissant vers le corps. Deux aîles, qui lui servoient à nager, étoient d'une grandeur extraordinaire. L'Amiral prit moins de plaisir que ses gens à le considerer, parce que son expérience lui faisant recueillir les moindres signes, il conclut de la vûe de ce Monstre & de quelques autres observations, qu'il étoit menacé d'une nouvelle tempête. Il s'efforça de se mettre à couvert, sous une Isle que les Indiens nommoient *Adamanay*, & qui reçut de lui le nom de *Saona*. Elle forme un détroit d'une lieue de largeur, qui la sépare de l'Espagnole, & long d'environ deux lieues. Mais lorsqu'il y entroit fort heureusement, ses deux autres Navires furent enlevés à sa vûe, par un tourbillon qui les porta bien loin en haute Mer. La tempête aïant duré huit jours, qu'il passa dans cette retraite, il eut la satisfaction de voir reparoître ses deux Bâtimens & de partir avec eux le 24 de Septembre. Ils arriverent au Cap de l'Espagnole, qu'on a nommé depuis *del Engano*, & qui reçut alors le nom de *San Raphael*. De-là ils s'avancerent encore plus droit à l'Est, jusqu'à une petite Isle, qui n'est qu'à huit lieues de Portoric, & qu'ils appellerent la *Mona*. Ce fut le terme de cette longue & dangereuse course. L'Amiral y tomba dans une léthargie si profonde, que tous ses gens, allarmés pour sa vie, tournerent aussi-tôt la proue vers leur Colonie d'Isabelle (2).

Isle nommée Saona.

Cap *San Raphael*, nommé depuis del Engano.

Isle de la Mona.

L'Amiral trouve Barthelemy, son Frere, à Isabelle.

Avantures de Dom Barthelemy.

Quoique sa santé fût foible encore, à son arrivée, la joie qu'il eut d'y trouver Dom Barthelemy, son Frere aîné, servit promptement à la rétablir. Ils ne s'étoient pas vûs depuis environ treize ans. On doit se rappeller les premieres avantures de Barthelemy, après leur séparation. Il étoit passé en Angleterre, où son séjour, qu'Herrera fait durer sept ans, ne peut être expliqué que par des suppositions arbitraires, telles que la lenteur de la Cour à l'écouter, & l'avantage qu'il trouva lui-même à s'arrêter dans cette Isle, pour y vendre des Cartes Géographiques & des Sphères. Il n'en est pas moins étrange qu'il eût laissé passer tant d'années sans donner de ses nouvelles à son Frere, & qu'il n'eût appris qu'en France, en y passant à son retour, l'inutilité des ouvertures qu'il venoit de faire au Roi Henri VII. Ce fut à Paris,

(2) *Ibid.* chap. 15.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

dans une audience qu'il obtint de Charles VIII, qu'il fut informé, par la bouche de ce Prince, de la découverte d'un nouveau Monde. Il fit beaucoup de diligence pour arriver en Eſpagne avant le ſecond Voïage de ſon Frere; mais la Flotte Caſtillane aïant déja mis à la voile, on lui remit une inſtruction, que l'Amiral avoit laiſſée pour lui. Il trouva ſes deux Neveux, Diego & Fernand Colomb, Pages du Prince d'Eſpagne. Leurs MajeſtésCatholiques le reçurent avec des témoignages extraordinaires de faveur, & lui donnerent preſque auſſi-tôt le commandement de trois Vaiſſeaux, chargés de vivres, qu'elles envoïoient à l'Amiral. Il avoit mouillé dans le Port d'Iſabelle au mois d'Avril, peu de jours après le départ de ſon Frere (3).

Etat où l'Amiral trouve ſa Colonie.

Les proviſions qu'il avoit apportées à la Colonie ne pouvoient arriver dans des circonſtances plus preſſantes; mais elles ne ſuffiſoient pas pour tant de bouches, & la néceſſité recommença bientôt à ſe faire ſentir. Une autre ſource de déſordre fut la licence des Gens de guerre, que l'Amiral avoit laiſſés ſous la conduite de Margareta. Cet Officier avoit reçu ordre de viſiter toutes les Provinces de l'Iſle, en faiſant obſerver une exacte diſcipline; c'étoit trop exiger d'un corps de Troupes, qui manquoit du néceſſaire. Auſſi les Soldats Caſtillans, qui trouverent les Indiens peu diſpoſés à leur fournir des vivres, emploïerent-ils la violence pour s'en procurer. Alors toutes les Puiſſances de l'Iſle ſe réunirent contr'eux, à la réſerve de Guacanagari, dont les Etats portoient le nom de *Marien*. Dom Diegue, Gouverneur d'Iſabelle, fit faire à Margareta des remontrances de la part du Conſeil. Elles ne ſervirent qu'à l'irriter. La fierté de ſa naiſſance lui faiſant ſouffrir impatiemment l'autorité des Colombs, il ſe retira dans le Fort de Saint-Thomas, d'où ſes gens eurent la liberté d'emploïer toutes ſortes de voies pour remedier à la faim qui les preſſoit. Il y étoit expoſé lui-même; & les Hiſtoriens lui font honneur d'une action fort noble, qui mériteroit plus d'éloges, s'il y avoit ſçu joindre un peu de modération dans ſa conduite. Un jour, que les Indiens lui avoient apporté deux Tourterelles, il les reçut, & les païa liberalement. Elles étoient vivantes entre ſes mains. Il pria ſes Officiers de monter avec lui dans la partie la plus élevée du Fort; & donnant la liberté aux deux Oiſeaux, il dit à ceux qui l'avoient ſuivi, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à faire un bon repas, tandis qu'il les voïoit mourir de faim (4).

Diviſions entre les Caſtillans.

Action noble de Dom Pedro Margarita.

(3) *Ibidem*, chap. 14.

(4) Les Hiſtoriens ne s'accordent pas dans l'ordre de tous ces Evenemens. Oviedo, ſur tout, n'en garde aucun, & ſemble ne conſulter que ſa mémoire; mais il fait une peinture fort étrange des extrémités où les Caſtillans furent réduits. » Ils mangerent, » dit-il, tous les Chiens Golques de l'Iſle, » qui étoient muets & n'aboïoient point. » Ils mangerent auſſi toutes les Huticus, » tous les Quemis, & autres animaux, tant » Molmys que Coris, qui ſont comme une » ſorte de petits Lapins, qu'ils prenoient » avec les Chiens qu'ils avoient amenés » d'Eſpagne. Enfin, ils mangerent leurs pro» pres Chiens, & lorſqu'ils eurent dépeuplé » l'Iſle de ces cinq eſpeces de Bêtes à qua» tre pieds, ils furent contraints de manger » des Serpens, ne pardonnant, ni aux Lé» zards, ni aux Couleuvres, qui étoient en » grand nombre, tachetées de couleurs di» verſes, mais ſans être vénimeuſes. Le » même Hiſtorien s'étend beaucoup ſur un » autre mal qu'ils avoient à combattre, & » qui étoit celui qu'on a nommé mal-à» propos le mal de Naples & le mal Fran» çois. Il rend compte auſſi naturellement » de ſon origine, que de la maniere dont il

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

Ses infirmités le font retourner en Espagne avec d'autres Mécontens.

Ce n'étoit pas le seul mal qui le tourmentoit. Depuis quelque tems il souffroit de vives douleurs, qui troubloient jusqu'à son sommeil. On a cru qu'elles venoient d'un commerce trop libre avec les femmes de l'Isle. Mais les attribuant au climat, ou à la mauvaise qualité des nourritures, il prit enfin la résolution de retourner en Espagne. Ce dessein le conduisit à Isabelle, où son mécontentement, & le mépris qu'il avoit pour la nouvelle Noblesse du Gouverneur, lui firent éviter de le voir. Il ne garda pas plus de ménagement dans ses discours; & cette conduite lui fit un grand nombre de Partisans, entre lesquels Boyl affecta de se distinguer. Cet imprudent Missionnaire publia qu'il alloit détromper les Rois Catholiques des fausses idées qu'on leur faisoit concevoir de l'Amiral & de ses entreprises; & joignant l'effet aux menaces, il partit, avec Margareta, sur les mêmes Navires qui avoient apporté Dom Barthelemy. En arrivant à la Cour d'Espagne, leur haine se déchaîna contre les Colombs. Ils publierent qu'à la vérité l'Isle Espagnole avoit un peu d'or, mais qu'on en verroit bien-tôt la fin, & qu'un avantage si léger ne valoit pas tant de dépenses, ni le sacrifice d'un si grand nombre d'honnêtes gens; & que s'il étoit question néanmoins de soutenir la Colonie, on lui devoit donner des Chefs plus capables de la gouverner. Telle fut la fin de l'apostolat du Pere Boyl, le premier, dit un Auteur de son Ordre, qui ait annoncé l'Evangile dans le nouveau Monde, & qu'il se plaint qu'on n'ait pas mis dans les Fêtes de l'Eglise, avant Saint François Xavier (5).

Mauvais office qu'ils y rendent aux Colombs.

L'Amiral, qui le trouva parti à son retour (6), s'affligea d'un mal auquel il ne pouvoit plus remédier. Il reçut une visite de Guacanagari, qui lui témoigna son chagrin, de n'avoir pû sauver plusieurs Castillans de la fureur de leurs Ennemis, & qui lui offrit son secours pour les vanger. Ces offres furent acceptées. L'Amiral résolut de porter la guerre aux Caciques: mais avant son départ, il revêtit son Frere d'un titre qu'il crut capable de le faire respecter. Ce fut celui d'*Adelantade*, ou Lieutenant Général dans toutes les Indes. La Cour d'Espagne trouva d'abord assez mauvais qu'un Emploi de cette importance eût été donné sans sa participation; mais elle ne laissa point de le confirmer. Au fond, Dom Barthelemy en étoit digne. Il entendoit parfaitement la Navigation. Il avoit de la prudence & du courage. Tous les Histotiens conviennent qu'il auroit pû rendre de grands services à l'Espagne, si son humeur un peu violente n'eût excité des jalousies & des haines, qui firent manquer plusieurs fois ses plus sages & ses plus glorieuses mesures.

Barthelemy Colomb est revêtu du titre d'Adelantado.

Son caractere.

Cependant quelques jours de réflexion firent juger à l'Amiral, que le petit nombre de Troupes, avec lequel il se proposoit de tenir la Campagne, pourroit être accablé par les Indiens réunis. Il crut devoir tenter la surprise

L'Amiral entreprend la guerre contre les Caciques Ennemis.

» est passé en Europe. Liv. 2. chap, 13. & » 14. Voïez ci-dessous la description de » l'Espagnole.

(5) Histoire de Saint-Domingue, Liv. 2. p. 167.

(6) On lit dans Oviedo, que Margareta & Boyl furent rappellés par le Roi & la Reine, qui vouloient être instruits de la conduite des Colombs, contre lesquels ils avoient déja reçu des plaintes. Herrera dit que ce fut la crainte du châtiment qui fit partir Margareta, & qu'il fut accompagné de Boyl & de quelques-uns de leurs Partisans.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1494.

& la ruse, avant que de faire éclater ses desseins. Caonabo lui paroissant le plus redoutable des Caciques, il tourna tous ses soins à le faire enlever au milieu de ses Etats. Il savoit que ce Prince, qui prenoit le titre de Roi de *Maguana*, faisoit beaucoup plus de cas du cuivre & du laiton, que de l'or, & qu'il avoit souvent marqué une vive passion d'obtenir la Cloche de l'Eglise d'Isabelle, parce qu'il s'étoit imaginé qu'elle parloit. Il se servit de cette connoissance, pour le faire donner dans un piége, dont Ojeda, qui commandoit toujours dans le Fort de Cibao, prit sur lui l'exécution. On fit courir le bruit que les Castillans souhaitoient une Paix constante; & que par des sentimens particuliers d'estime pour Caonabo, ils pensoient à lui faire des présens considérables. Ojeda partit du Fort, avec neuf Cavaliers bien montés, sous prétexte de porter les présens de l'Amiral. Une suite si peu nombreuse ne pouvant inspirer aucune défiance, il fut reçu fort civilement à Maguana, qui étoit la résidence ordinaire du Cacique. Après quelques explications, il fit voir à Caonabo les présens qu'il avoit à lui offrir. C'étoient des Fers, tels qu'on les met aux pieds & aux mains des Forçats, mais de laiton si poli, qu'ils paroissoient d'argent. Il lui dit que ces instrumens étoient des marques d'honneur, dont l'usage étoit réservé aux Rois de Castille, & que dans le dessein où l'Amiral étoit de le traiter avec la plus haute distinction, il ne faisoit pas difficulté de lui envoïer ce qui n'avoit appartenu jusqu'alors qu'à ses Maîtres; qu'il lui conseilloit de se retirer à l'écart, pour se parer de ce précieux ornement, & que se présentant ensuite aux yeux de ses Sujets, il paroîtroit avec autant de majesté que les Rois de Castille. Caonabo donna dans le piége; & ne se défiant pas que neuf ou dix hommes eussent la hardiesse de l'insulter au milieu de sa Cour, il fit signe à ses gens de se retirer. Ceux d'Ojeda lui mirent les Fers, se saisirent brusquement de lui, après l'avoir intimidé par la vûe de leurs armes, & le placerent en croupe derriere leur Chef, qui se l'étant fait lier autour du corps, reprit au galop le chemin d'Isabelle, avec sa proie. La joie de l'Amiral fut extrême, en se voïant maître du Destructeur de son premier Etablissement, & du seul Ennemi dont il redoutât l'audace. Il le tint enchaîné dans sa Maison, sans pouvoir adoucir néanmoins ce caractere farouche. Loin d'en tirer quelque marque de respect & de soumission, il remarqua qu'il affectoit de ne le pas saluer, lorsqu'il le voïoit paroître; tandis qu'il en usoit plus civilement à l'égard d'Ojeda. Il voulut savoir de lui-même la raison de cette différence: c'est, lui répondit Caonabo, que tu n'as pas osé me venir prendre dans ma Maison, & que ton Officier a plus de cœur que toi. Un homme si résolu parut dangereux jusques dans ses chaînes. On prit ensuite le parti de l'envoïer en Espagne, & de l'embarquer malgré lui sur un Navire, qui étoit prêt à faire voile; mais une tempête, qui ensevelit dans les flots ce Bâtiment & plusieurs autres, fit périr le malheureux Cacique, avec tous ceux qui l'accompagnoient (7).

Artifice d'Ojeda pour se saisir de Caonabo.

Comment il l'emmene prisonnier.

Fierté de ce Cacique dans les chaînes.

Comment il périt dans la suite.

(7) Herrera, Livre 2. Chapitre 16. Oviedo & Pierre Martyr ne s'accordent point ici avec Herrera, ni même entr'eux. Le premier raconte simplement que le Cacique, aïant été fait prisonnier avec un de ses Freres, mourut en Mer du chagrin de se voir conduit en Espagne, Liv. 2. chap. 1. L'autre dit que Caonabo sollicité par Ojeda d'entrer en négociation, alla le trouver avec une suite nombreuse, pour chercher l'occasion de tuer l'Amiral; que dans la nécessité de le prévenir, on trouva

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voiage. 1494.

Arrivée d'une nouvelle Flotte d'Espagne.

On vit bientôt arriver au Port d'Isabelle Antoine de Torrez, qui étoit renvoïé avec quatre grands Vaisseaux, bien fournis de vivres & de munitions, & qui remit à l'Amiral des Lettres du 16 d'Août, par lesquelles le Roi & la Reine lui témoignoient une extrême satisfaction de ses services. Ils lui demandoient le récit de ses Observations, les noms & les distances des Isles, & toutes les especes d'Oiseaux, qui n'étoient pas connus en Espagne; & pour établir un Commerce régulier entre le nouveau Monde & l'ancien, ils regloient que des deux côtés on feroit partir tous les mois une Caravelle, qui n'auroit pas d'obstacle à redouter dans sa course, parce que tous les différends étoient terminés avec le Portugal. On avoit fixé, par de nouvelles mesures, la ligne de démarcation. Leurs Majestés Catholiques envoïoient à l'Amiral une copie du Traité, en le pressant de veiller à l'exécution, lui ou Dom Barthelemy son Frere, pour le tems dont on étoit convenu entre les deux Couronnes. A l'égard d'Isabelle, du Fort de Saint-Thomas, & de tous les nouveaux Etablissemens, comme de l'emploi des Troupes Castillanes, le Roi & la Reine approuvoient, sans exception, ce qu'il avoit jugé convenable ou nécessaire, par des raisons générales d'estime & de confiance, qui leur auroient fait prendre son conseil, s'ils eussent été présens (8). Ces marques de la plus haute faveur le consolerent des chagrins qu'il essuïoit continuellement, & donnerent beaucoup plus de poids à son autorité.

Informations & faveurs que l'Amiral reçoit de la Cour.

Soulevement de toute l'Isle Espagnole.

L'année touchoit à sa fin, lorsqu'il apprit que l'enlevement de Caonabo avoit soulevé l'Isle entiere, & que les trois Freres de ce Prince assembloient une nombreuse Armée dans la Vega-Real. Il ne s'étonna point de leurs préparatifs. Le Roi de Marien, qu'il fit avertir du dessein où il étoit de se mettre à la tête de ses Troupes, vint le joindre avec un corps de ses plus braves Sujets. Les Castillans, capables de service, ne montoient pas à plus de deux cens hommes d'Infanterie & vingt Cavaliers; mais l'Amiral y joignit vingt Chiens d'attache, dans l'opinion que leurs morsures & leurs aboïemens contribueroient autant que le sabre & la mousqueterie, à répandre l'épouvante dans une multitude d'Indiens nuds & sans ordre. Il partit d'Isabelle, le 24 de Mars, avec l'Adelantade & Guacanagari. A peine fut-il entré dans la Vega-Real, qu'il découvrit l'Armée ennemie, forte de cent mille hommes (9), & commandée par *Manicate*, un des Freres de Caonabo. L'Adelantade entreprit sur le champ de l'attaquer. Il y trouva peu de résistance. Ces malheureux Insulaires, dont la plupart n'avoient que leurs bras pour défense, ou qui n'étoient pas accoutumés du moins à des combats fort sanglans, furent étrangement surpris de voir tomber parmi eux des files entieres, par le prompt effet des armes à feu, de voir trois ou quatre hommes enfilés à la fois avec les longues épées des Espagnols, d'être foulés aux pieds des Chevaux, & saisis par de gros Mâtins, qui leur sautant à la gorge, avec d'horribles hurlemens, les étrangloient d'abord, ou les renversoient, & mettoient facilement en pieces des corps nuds, dont au-

1495.

L'Amiral va combattre les Rebelles.

le moïen de se saisir de sa personne, & qu'il mourut de chagrin sur mer. *Decad. liv.* 3. & 4. Il semble que ces premiers Historiens n'étoient point encore informés du fond de l'artifice, dont on peut croire en effet que les Castillans ne se firent pas d'abord honneur. L'occasion & les circonstances du départ de Caonabo seront remarquées dans la suite.

(8) Herrera, chap. 17.

(9) Oviedo dit quinze mille. Liv. 3. ch. 2.

cune.

cune partie ne résistoit à leurs dents. Bientôt le champ de bataille demeura couvert de Morts. Les autres prirent la fuite. On les poursuivit, & les Prisonniers furent en grand nombre. L'Amiral emploïa neuf ou dix mois à faire des courses, qui acheverent de répandre la terreur dans toutes les parties de l'Isle. Il rencontra plusieurs fois les trois Caciques, avec le reste de leurs forces; & chaque rencontre fut une nouvelle victoire. Enfin ces trois Princes, & *Guarinoex*, qui étoient les Puissances de l'Isle, prirent le parti de la soumission (10).

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1495. Il soumet les principaux Caciques.

Après les avoir assujettis, l'Amiral leur imposa un Tribut, qui consistoit, pour les voisins des Mines, à païer par tête, de trois en trois mois, une petite mesure d'or; & pour tous les autres, à fournir vingt-cinq livres de coton. *Guarinoex*, Roi de la Vega-Real, offrit de faire labourer la terre & semer, par ses Sujets, le Blé que les Castillans voudroient lui confier, à l'exemple de Guacanagari, qui leur avoit déja rendu cet important service. Sa proposition fut rejettée, sans qu'on puisse comprendre les raisons de ce refus, dans un tems où la difficulté de faire venir des vivres d'Espagne avoit réduit plusieurs fois la Colonie aux dernieres extrêmités. Mais, comme ce Prince ne cherchoit qu'à se dispenser de fournir de l'or, sous prétexte que ses Peuples ignoroient le moïen d'en recueillir, un Historien juge, avec assez de vraisemblance, que l'Amiral, faisant peu de fond sur la faveur des Espagnols, & se voïant exposé à de grandes révolutions par sa qualité d'Etranger, rapportoit toutes ses vûes à s'enrichir, & préféroit l'or à tout autre soin (11). Il obligea Manicatex, principal auteur de la révolte, de lui en fournir, chaque mois, une mesure qui montoit à cent cinquante écus (12). En même-tems il fit fabriquer des Médailles de cuivre ou de laiton, qu'on donnoit à ceux qui apportoient le tribut, & qu'ils étoient obligés de porter au cou, pour faire foi qu'ils avoient païé, avec ordre de les changer à chaque paiement. *Bokechio*, puissant Cacique, dont les Etats étoient les plus éloignés d'Isabelle, fut le seul qui continua de résister aux Vainqueurs, animé par Anacaona, sa Sœur, & veuve de Caonabo, dont il avoit embrassé la vangeance (13).

Tributs & Loix qu'il leur impose.

La Veuve de Caonabo excite son Frere à la vangeance.

Tous les autres sentirent bientôt le poids du joug: mais, dans la simplicité qu'ils conservoient encore, ils demandoient sans cesse à leurs nouveaux Maîtres s'ils ne retourneroient pas bientôt en Espagne (14). Cependant, lorsqu'ils eurent perdu l'espérance d'en être délivrés par une retraite volontaire, ils résolurent de s'en défaire en leur coupant les vivres; c'est-à-dire, de renoncer à la culture du Maïs, & de se retirer dans les Montagnes. Ils se flattoient que les productions naturelles de la terre y suffiroient pour leur nourriture, pendant que les Etrangers périroient de faim, ou seroient forcés de quitter l'Isle. Guacanagari même, qu'on cessa de ménager, & qui se vit forcé aux travaux les plus humilians pour satisfaire l'avarice de ses Alliés, ou pour fournir à leur subsistance, suivit l'exemple des fugitifs. Cette résolution désespérée produisit une partie de l'effet qu'ils en avoient attendu. Les Conquérans de l'Espagnole retomberent bientôt dans le même excès de misere,

D'autres Rebelles se retirent dans les Montagnes.

Leur désespoir est aussi funeste à eux mêmes qu'aux Castillans.

(10) Herrera, *ubi suprà*.
(11) Herrera, Liv. 2. chap. 17.
(12) *Ibid.*
(13) Oviedo, Liv. 3. chap. 2.
(14) Martyr, Décad. 1. Liv. 4.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voiage. 1495.

qui les avoit déja réduits à se nourrir de ce que la nature a de plus révoltant. Mais les Indiens n'en tirerent pas d'autre fruit pour eux-mêmes, que de se voir poursuivis par des Ennemis affamés, qui ne leur firent aucun quartier, ou qui les forcerent de se tenir cachés dans des Cavernes, sans oser faire un pas pour chercher leur nourriture. On assure que la faim, les maladies, & les armes des Castillans firent périr, en peu de mois, la troisiéme partie des Habitans de l'Isle. Guacanagari eut le même sort; & pour récompense de tant de services qu'il avoit rendus à l'Espagne, les Historiens ont noirci sa mémoire par les plus odieuses accusations (15).

Effet des plaintes de Margareta & de Boyl, à la Cour d'Espagne.

Pendant ces tragiques avantures, Boyl & Margareta étoient arrivés à la Cour d'Espagne, & faisoient retentir leurs plaintes contre l'Amiral & ses deux Freres. Ils traitoient de chimeres tout ce qu'on avoit publié de la découverte des Mines d'or. Ils accusoient l'Amiral d'imprudence, d'orgueil, & de cruauté; & n'épargnant pas même ses intentions, ils lui reprochoient de compter pour rien la vie des Castillans, qu'il avoit emploiés aux plus vils travaux, & qu'il avoit ensuite abandonnés pendant quatre mois, pour aller découvrir de nouvelles Terres, ou des trésors qui étoient demeurés apparemment dans ses coffres. On avoit reçu d'ailleurs, au premier retour de Torrez, des Lettres particulieres de quelques Mécontens, qui n'avoient pas fait une peinture avantageuse de la conduite des Colombs. Quelque prévention que le Roi & la Reine eussent en leur faveur, il étoit difficile de résister à tant de preuves. Leurs Majestés prirent le parti d'envoïer à l'Espagnole un Commissaire, chargé de l'ordre vague d'approfondir la vérité, & d'une simple Lettre de créance pour le faire respecter. Cette voie leur parut, avec raison, la plus prudente & la plus sûre; mais elles se tromperent malheureusement dans leur choix.

Jean d'Aguado est envoïé à l'Espagnole, avec la qualité de Commissaire de la Cour.

Jean d'*Aguado*, qui fut honoré de leur confiance pour cette Commission, étoit un esprit vain, qui s'enfla trop d'une faveur à laquelle il ne s'étoit point attendu (16). Il arriva au Port d'Isabelle vers la fin du mois d'Octobre, lorsque l'Amiral étoit occupé à terminer quelques nouveaux mouvemens dans la Province de Maguana. L'Adelantade commandoit, dans l'absence de son Frere. Aguado le traita d'abord avec beaucoup de hauteur. Il emploïa même les menaces; & sous prétexte d'écouter les plaintes qu'on avoit à faire contre le Gouvernement, il prit une autorité qui excedoit beaucoup ses pouvoirs. Ensuite, étant parti pour chercher l'Amiral, il publia dans sa route qu'il étoit venu pour faire le procès aux Colombs, & pour en délivrer la Colonie. Ses gens le représentoient aux Indiens comme un nouvel Amiral, qui devoit tuer l'autre; & ce bruit fut répandu avec tant d'affectation, que plusieurs Caciques en prirent occasion de s'assembler, pour tirer parti de ce changement. Aguado n'alla pas loin sans apprendre que l'Amiral, rappellé par un Courrier de son Frere, étoit rentré dans Isa-

Il se conduit imprudemment.

(15) Outre le reproche de trahison, Oviedo le charge d'un affreux emportement pour les plus sales débauches. Il avoit, dit-il, certaines femmes avec lesquelles il prenoit le plaisir des viperes; & pour explication il cite Albert le Grand, au Livre 18 de la Propriété des choses; au Livre 12, chap. 3, & Pline, Liv. 10, chap. 62. *Oviedo, Liv.* 5. *chap.* 3.

(16) C'étoit un des Maîtres d'Hôtel de la Reine.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1495.

belle. Il y retourna auſſi-tôt ; & ſa ſuite aïant été groſſie par tous les Mécontens, il y entra comme en triomphe. Sa Commiſſion fut proclamée au ſon des trompettes. L'Amiral aida lui-même à la ſolemnité de cette publication, & ſe préſentant au Commiſſaire, il l'aſſura d'une ſoumiſſion abſolue pour les ordres de leurs Majeſtés. Auſſi-tôt, les informations furent commencées dans les plus rigoureuſes formes. Indiens & Caſtillans, la plûpart ſaiſirent ardemment l'occaſion de perdre des Etrangers qu'ils n'aimoient pas, & que la Cour ſembloit abandonner. D'ailleurs les plaintes étoient bien reçues, & la faveur du Commiſſaire ſe déclaroit ouvertement pour les plus graves. Pendant cette humiliante cérémonie, l'Amiral ſe conduiſit avec une modération dont on ne l'auroit pas cru capable. Il déféra tous les honneurs à ſon adverſaire. Il ſouffrit patiemment l'inſolence de ſes reproches. Il affecta même de la triſteſſe & de l'embarras dans ſon extérieur, juſqu'à négliger ſes cheveux & ſa barbe, & ſe revêtir d'un habit de deuil, qu'un Hiſtorien nomme un habit gris de Moine (17). Enfin, loin de relever les fauſſes démarches d'Aguado, il ne conſidera que l'autorité dont il tenoit ſes pouvoirs, quoiqu'ils ne fuſſent pas clairement expliqués (18) dans ſes Lettres.

Conduite ſage de l'Amiral.

Aguado fait informer contre lui.

Après les informations, lorſque le Commiſſaire ſe diſpoſoit à retourner en Eſpagne, un furieux ouragan briſa, dans le Port, les Navires qui l'avoient apporté. Il n'en reſtoit pas d'autres, aux Indes, que deux Caravelles, que l'Amiral avoit fait conſtruire depuis peu. Il offrit noblement le choix de l'une des deux à ſon adverſaire ; mais il déclara qu'il monteroit l'autre, pour aller plaider ſa cauſe au Tribunal incorruptible de ſes Maîtres, leur rendre compte de ſes nouvelles découvertes, & leur donner les avis qu'ils lui avoient demandés ſur la ligne de partage entre les Couronnes de Caſtille & de Portugal. Aguado n'oſa combattre une réſolution ſi ferme (19). L'Amiral, continuant de lui laiſſer de vains honneurs, n'en retint pas moins les droits eſſentiels de ſa dignité. Il confia, pendant ſon abſence, le Gouvernement général à ſes deux Freres. *Roland*, dont il connoiſſoit l'habileté, fut nommé Chef de la Juſtice. Pluſieurs Fortereſſes, qu'il avoit bâties en différens lieux, pour contenir les Caciques, reçurent des Commandans de ſa main ; ſur-tout celle de la *Conception*, dans la Plaine de la Vega, qui devint enſuite une Ville conſidérable. L'avis qu'il reçut dans les mêmes circonſtances, qu'on avoit découvert, au Sud de l'Iſle, des Mines d'or fort abondantes, lui fit ſuſpendre ſon départ, pour éclaircir cette importante nouvelle. Il y envoïa *Garay* & *Diaz*, avec une eſcorte & des Guides, qui leur firent traverſer la Vega Réal, d'où paſſant entre des Montagnes, ils entrerent dans une autre Plaine, qui les conduiſit au bord de la *Hayna*,

L'Amiral prend la réſolution d'aller ſe juſtifier en Eſpagne.

Ordre qu'il met dans la Colonie avant ſon départ.

(17) Oviedo, Liv. 2. chap. 13.

(18) Herrera & Oviedo les rapportent : » Gentilshommes, Ecuïers, & autres Perſonnes qui êtes dans les Indes par notre ordre, Nous vous envoïons Jean Aguado notre Maître d'Hôtel, qui vous parlera de notre part ; & Nous vous mandons d'ajoûter foi à ce qu'il vous dira. A Madrid le 9 d'Avril 1495. Herrera, Liv. 2. chap. 18. Oviedo, *ubi suprà*.

(19) D'autres racontent que ce fut par l'ordre du Commiſſaire, qu'il fit le Voïage d'Eſpagne ; mais on s'en tient au récit d'Herrera, qui a d'autant plus de vraiſemblance qu'Aguado n'avoit pas cette autorité, & n'auroit pas dû en uſer pour ſon propre intérêt, quand il l'auroit eue.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1495.

Il fait découvrir les Mines de St Christophe.

Riviere fort poissonneuse, où quantité de Ruisseaux apportoient un mélange d'or & de sable. La terre, qu'ils firent ouvrir en divers endroits, leur offrit une abondance de grains d'or. L'Amiral n'en fut pas plutôt informé, qu'il fit construire dans ce lieu une Forteresse qu'il nomma *Saint-Christophe*; & ces Mines, auxquelles il donna le même nom, fournirent long-tems d'immenses richesses. Il ne pouvoit rien arriver de plus heureux pour lui, dans sa situation. Cette nouvelle découverte suffisoit pour faire tomber la principale accusation de ses Ennemis; & quand leurs autres reproches auroient été mieux fondés, il n'ignoroit pas qu'on obtient grace aisément de ses Maîtres, lorsqu'on leur apporte le secret d'augmenter leur puissance & leurs trésors (20).

1496.

Son départ pour l'Europe.

Les deux Caravelles mirent à la voile, le 10 de Mars 1496. L'Amiral fit embarquer, dans la sienne, environ deux cens vingt Espagnols, les plus pauvres & les plus infirmes de la Colonie, que leurs Femmes & leurs Parens avoient redemandés à la Cour, & que ses bons traitemens, dans le cours de la navigation, disposerent à prendre parti pour lui contre Aguado. Il se fit accompagner de l'Adelantade, jusqu'à Puerto de Plata, qu'il vouloit visiter avec lui, dans le dessein d'y bâtir une Ville. Ensuite, prenant congé de son Frere, qui retourna par terre à la Colonie, il fit gouverner à l'Est, vers le Cap d'Engano; & l'aïant doublé le 22, il aborda le 9 à Marigalante. Mais la difficulté d'y faire de l'eau & du bois l'obligea d'aller mouiller, le jour suivant, à la Guadeloupe. Sa surprise fut extrême d'y voir le rivage bordé d'un grand nombre de femmes, armées d'arcs & de fleches, qui s'opposerent à l'approche de ses Barques. Deux Indiens, de Trente qu'il avoit amenés de l'Espagnole, se jetterent à la nage, pour avertir cette troupe d'Amasones, qu'on ne pensoit point à leur nuire, & qu'on ne leur demandoit que des vivres. Elles répondirent que leurs Maris étoient de l'autre côté de l'Isle, & que c'étoit à eux qu'il falloit s'adresser; & voïant que les Barques n'avançoient pas moins, elles tirerent une nuée de fléches, dont personne ne fut blessé. On les salua aussi-tôt d'une décharge d'arquebuses à croc, qui les mirent en fuite. Les Castillans entrerent dans l'Isle, sans être sûrs que ce ne fût pas la Terre-ferme. Ils y trouverent de très gros Perroquets, du Miel, de la Cire & quantité de ces Plantes dont les Insulaires faisoient du Pain, & qu'ils nommoient *Cazabi*, d'où les François ont fait Cassave. Un détachement, qui fut envoïé dans les terres, amena quarante femmes, entre lesquelles étoit l'Epouse du Cacique, qu'on n'avoit pas eu peu de peine à joindre dans sa fuite: lorsqu'elle s'étoit vûe pressée par celui qui la poursuivoit, elle s'étoit tournée tout d'un coup; & l'aïant saisi de ses deux bras, elle l'avoit renversé avec tant de force, que sans le secours qu'il reçut, il confessa qu'elle l'auroit étouffé. Cependant les caresses & les présens, que l'Amiral fit à toutes ces femmes, établirent bientôt la confiance & l'amitié. Elles procurerent toutes sortes de rafraîchissemens aux deux Caravelles, pendant neuf jours que les Castillans passerent dans l'Isle; & lorsqu'on remit à la voile, l'Epouse du Cacique offrit de s'embarquer avec sa Fille, pour suivre l'Amiral en Espagne (21).

Ce qui lui arrive avec des femmes dans l'Isle de Marigalante.

(20) Herrera, chap. 18. Hist. de Saint-Domingue, Liv. 2. pag. 180.

(21) Herrera, Liv. 3. chap. 1.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1496.

Difficulté de sa navigation.

On continua de porter à l'Est, sans avancer guéres au-delà de 22 dégrés, parce que l'expérience n'avoit point encore appris qu'il est plus sûr & plus court d'aller jusqu'aux trente-deux & plus loin, pour éviter de rudes vents d'Est, qui soufflent presque toute l'année dans cette Mer. Aussi la navigation fut-elle si longue, qu'elle exposa les Castillans à souffrir beaucoup de la faim. On ne découvrit point la terre, avant l'onze de Juin. L'Amiral la reconnut pour le Cap de Saint-Vincent, contre l'opinion des Pilotes, qui se croïoient à la vûe des Açores. En entrant le lendemain dans le Port de Cadix, il y trouva trois Vaisseaux prêts à faire voile, avec des vivres & des munitions pour l'Espagnole; & n'osant les arrêter, après avoir vû les ordres du Roi, il eut du moins le tems de saisir cette occasion pour animer, par ses Lettres, le courage & la constance de ses Freres.

Il arrive en Espagne.

Il se rendit à Burgos, où leurs Majestés Catholiques tenoient ordinairement leur Cour; mais il n'y trouva ni le Roi, qui étoit occupé, en Roussillon, d'une guerre contre la France, ni la Reine, qui s'étoit transportée à Loredo, pour ordonner les préparatifs du Voïage de l'Infante Jeanne, sa Fille, qui alloit épouser en Flandres l'Archiduc Philippe, Fils de l'Empereur Maximilien. A leur retour, ils vinrent attendre à Burgos la Princesse Marguerite, Sœur de l'Archiduc, qui devoit épouser le Prince d'Espagne. Les circonstances étoient heureuses. Colomb parut à l'Audience avec autant de fermeté que de modestie. Loin de le traiter comme un Criminel, dont on attend les justifications, on ne lui parla ni des informations d'Aguado, ni des accusations de Boyle & de Margareta. Il ne reçut que des éloges & des remercimens, pour ses nouveaux services (22).

Comment il est reçu de la Cour.

Dans la joie d'un accueil, qui couvroit ses Ennemis de honte, il fit glorieusement le récit de ses découvertes; & proposant de les continuer, il demanda huit Vaisseaux, dont il destinoit deux à porter des vivres & des munitions à la Colonie d'Isabelle, & les six autres à demeurer sous ses ordres. Cette demande lui fut accordée. Ensuite, aïant répresenté qu'il étoit question de former un Etablissement solide, qui pût servir de modele à l'avenir pour d'autres Colonies, il obtint que leurs Majestés feroient passer dans l'Espagnole un corps de recrue de 300 hommes, composé de 40 Cavaliers, cent Fantassins, 60 Matelots, 20 Ouvriers en or, 50 Laboureurs, & 20 Artisans de différentes professions, auxquels on joindroit 30 femmes, que le fond de leur solde seroit, par mois, de soixante Maravedis, & d'un Hanega de blé, qui revient à six boisseaux de France, & que par jour on leur donneroit 14 Maravedis pour vivre; qu'on enverroit des Religieux, pour le Service divin & pour l'instruction des Indiens; des Médecins, des Chirurgiens & des Apoticaires, pour connoître la nature des maladies qui avoient emporté tant de monde, & pour en chercher le remede; enfin,

Demandes qu'il y fait.

(22) La vûe des richesses qu'il rapportoit put contribuer à mettre leurs Majestés dans cette disposition. » Il leur fit un riche présent » d'or à fondre, tel qu'il s'étoit trouvé dans » les Mines, composé de grains aussi gros » que des poids, des féves & même des noix. » Il leur donna quantité de Perroquets, & » de masques, dont les yeux & le nez étoient » d'or, & d'autres raretés des Indes. Herrera, liv. 3. chap. 1. Martyr assure qu'il vit & qu'il toucha de ses mains un lingot de vingt onces, & un morceau d'ambre qu'il avoit peine à soutenir. Décad, 1. liv. 4.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1496.

Ordres & Reglemens de leurs Majestés pour la nouvelle Colonie.

jusqu'à des Músiciens & des Joueurs d'instrumens, pour bannir la tristesse qui fait ordinairement la guerre aux nouvelles Colonies. Outre les 300 personnes qui devoient être entretenues aux dépens de leurs Majestés, l'Amiral eut la permission d'en mener cinq cens à ses propres frais. Il fut permis aussi, à tous ceux qui voudroient passer aux Indes sans aucune solde, de s'embarquer sur sa Flotte, avec cet avantage séduisant, qu'ils auroient le tiers de tout l'or qu'ils pourroient découvrir, dans d'autres Mines que celles dont on avoit déja pris possession, & qu'ils ne païeroient à leurs Majestés que le dixiéme de tous les autres profits du commerce.

Toutes ces mesures étoient sages; mais comme on ne pouvoit se promettre de trouver beaucoup de Volontaires, qui fussent disposés à se transporter aux Indes pour y passer toute leur vie, sur tout depuis le retour de ceux qui n'en avoient rapporté qu'une couleur livide & diverses sortes de maladies, l'Amiral proposa de changer la peine des crimes, à l'exception des plus noirs (23), dans un exil perpétuel aux nouvelles Colonies. Sur cette ouverture, qui fut approuvée, on statua que les Criminels qui avoient mérité la mort serviroient deux ans sans gages, & les autres une année seulement; après quoi, ils seroient à couvert de toutes les poursuites de la Justice, sans autre condition que de ne jamais retourner en Europe. D'un autre côté, l'ordre fut donné à tous les Tribunaux d'Espagne, de condamner désormais au travail des Mines, ceux qui avoient mérité quelque punition équivalente. Ces deux Réglemens, qui reçurent le Sceau de l'autorité souveraine le 22 de Juin, à Medina del Campo, répondirent mal aux espérances de l'Amiral. Ils eurent des suites fâcheuses, qui ne devoient point échapper à sa pénétration, & qui ont fait juger à quelques Historiens qu'il s'étoit laissé tromper par de mauvais conseils. Les nouveaux Etats, remarque un des plus judicieux, doivent être établis sur de meilleurs fondemens (24). Colomb obtint aussi le pouvoir de distribuer des terres à ceux qui seroient en état de les cultiver & d'y bâtir; avec réserve des droits du Souverain, sur l'or l'argent & les autres métaux. Enfin, la Reine, qui s'attribuoit justement l'honneur des premieres entreprises qui avoient conduit son Amiral à la découverte du nouveau Monde, fit publier une défense de passer dans les Indes, pour tous ceux qui n'étoient pas nés Sujets de sa Couronne de Castille (25). Cependant il paroît qu'elle joignit au motif de la gloire celui de faire satisfaction à l'Amiral, sur la conduite & les discours de Boyl & de Margareta, dont le premier étoit Catalan, & l'autre Sujet de la Couronne d'Arragon. Les Historiens, qui lui attribuent ce dessein, ajoûtent que l'Amiral fut soupçonné de l'avoir obtenue, comme une récompense de ses services : mais il ne porta pas plus loin la vengeance.

L'Amiral reçoit des informations de Dom Barthelemy.

Les Vaisseaux qu'il avoit rencontrés à Cadiz aïant achevé leur Voïage au commencement de Juillet, l'Adelantade, encouragé par la nouvelle qu'il avoit reçue de l'arrivée de son Frere en Espagne, se hâta de les

(23) Les crimes exceptés furent ceux d'héréfie, de leze-Majesté, de trahison, de guet-à-pens commis par le feu ou le fer, de fausse monnoie, de Sodomie, ou d'avoir enlevé de l'or & de l'argent hors du Roïaume. Herrera, Liv. 2. ch. 2.

(24) *Ibidem.*

(25) *Ibidem.* Il paroît que Ferdinand ne fut pas consulté. La *Reine*, dit l'Historien, *le voulut ainsi.*

renvoïer avec de nouveaux trésors, & trois cens Insulaires, accusés d'avoir repris les armes, pour lesquels leurs Majestés avoient jugé que la meilleure punition étoit de les condamner à l'esclavage. Dans le compte qu'il rendoit de ses opérations à l'Amiral, il lui faisoit sentir que le choix du terrain n'avoit pas été heureux pour sa Ville d'Isabelle, & que s'il vouloit former une Colonie durable, il falloit songer à d'autres Etablissemens. La Cour, à qui l'Amiral fit cette proposition, s'en étant remise à ses lumieres, il se rappella que dans son dernier Voïage, en rangeant la Côte du Sud, il avoit remarqué de bons Ports, d'excellens Pâturages, & des Terres qui lui avoient paru fertiles; sans compter que cette partie de l'Isle ne devoit pas être fort éloignée des Mines ausquelles il avoit donné le nom de Saint-Christophe. Il fit partir aussi-tôt une Caravelle, pour communiquer ces idées à son Frere, avec ordre de travailler incessamment au transport de la Colonie. Elle arriva dans les plus heureuses circonstances, lorsque par d'autres informations Dom Barthelemy étoit à la veille d'exécuter son dessein dans le même lieu. Oviedo fait le récit de cet événement.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1496.

Projet d'un autre Etablissement qu'Isabelle.

Un jeune Arragonois, nommé *Michel Diaz*, le même qui avoit reconnu les nouvelles Mines avec Garay, s'étoit battu contre un autre Espagnol, & l'avoit dangereusement blessé. Quoiqu'il fût au Service particulier de l'Adelantade, la crainte du châtiment l'avoit fait fuir. Il avoit pris sa route, avec cinq ou six de ses Amis, vers la Partie orientale de l'Isle, d'où cotoïant le rivage au Sud, il fut arrêté par l'embouchure d'un Fleuve, sur la rive duquel il trouva une Bourgade Indienne. Les Habitans, qui n'avoient point encore été maltraités par les Espagnols, ne firent pas difficulté de le recevoir. Une Femme, qui les commandoit, & dont on a déja parlé sous le nom de *Catalina* qu'elle ne prit néanmoins que dans la suite, conçut tant d'inclination pour lui, qu'elle résolut de se l'attacher par ses caresses & ses bienfaits. Après l'avoir traité pendant quelque tems avec toutes les familiarités de l'Amour (26), elle lui découvrit des Mines, qui n'étoient qu'à sept lieues de sa demeure; & dans la crainte de perdre un Homme si cher, elle lui proposa d'engager les Espagnols à s'établir sur ses Terres. Le Païs étoit agréable & fertile. Diaz ne balança point à saisir cette occasion, pour se réconcilier avec la Colonie. Catalina lui donna pour Guides quelques Indiens, dont elle lui garantit la fidélité. Isabelle étoit éloignée d'environ cinquante lieues. Il y arriva secrettement. Quelques Amis, qu'il trouva le moïen de voir en secret, lui apprirent que son Adversaire étoit guéri de sa blessure. Rien ne l'empêchant plus de se montrer, il se présenta devant Dom Barthelemy, qui le revit avec joie, parce qu'il avoit regreté sa perte, & qui ne fut pas moins satisfait de ses offres.

Occasion que le hazard offre à Dom Barthelemy. Avanture de Diaz.

Elles avoient eu la force de le déterminer à faire un Etablissement du côté du Sud, lorsqu'étant confirmé dans cette résolution par les Lettres de son Frere, il partit aussi-tôt avec Diaz & les plus robustes de ses gens. Après quelques jours de marche, il arriva au bord de la Riviere, que les

Origine de la Ville de Saint-Domingo.

(26) Cette Princesse Indienne, raconte nêtement Oviedo, » mit son amour en lui, » & le traita comme un homme à qui elle » s'étoit abandonnée. Elle en eut deux Enfans. L'Historien de Saint-Domingue lui prête plus de délicatesse, & dit, » qu'elle lui fit entrevoir qu'il ne tiendroit qu'à lui de l'épouser. »

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1496.

Indiens nommoient *Ozama*, & dont il fut surpris de trouver les rives fort bien peuplées. Le Port étoit sûr, & capable de recevoir des Vaisseaux de plus de trois cens tonneaux. Les Terres paroissoient excellentes, & tous les Habitans fort prévenus en faveur des Espagnols. L'Adelantade ne balança point à tracer le Plan d'une nouvelle Ville, à l'embouchure du Port, sur la Rive orientale. Il y fit venir, en peu de tems, la plus grande partie des Habitans d'Isabelle, où il ne laissa qu'un petit nombre d'Ouvriers. Elle prit le nom de *San Domingo ;* les uns disent, du nom du Pere des trois Colombs, qui s'appelloit Dominique ; les autres, du jour où l'Adelantade y étoit arrivé, qui étoit la Fête de ce Saint, & tout-à-la-fois un Dimanche : mais il paroît que l'Amiral avoit souhaité qu'elle fût nommée Nouvelle Isabelle ; & l'on remarque, du moins, qu'il ne lui a jamais donné d'autre nom (27).

Dom Barthelemy veut soumettre le Païs de Xaragua.

Dom Barthelemy ne manqua point d'y joindre une Forteresse, dont il fit jetter les fondemens en sa présence. Ensuite, laissant ses ordres pour la continuation du travail, il forma le dessein d'un autre Voïage, à la Côte de l'Ouest, pour reconnoître le Païs de Xaragua, où regnoit *Bohechio*, le seul des Caciques de l'Isle qui ne s'étoit pas soumis au Tribut. Ce Prince, dont on vantoit beaucoup la prudence & les forces (28), sembloit avoir compté d'abord sur l'éloignement des Habitations Castillanes ; mais allarmé par la fondation de San-Domingo, qui lui apprenoit avec quelle facilité ses Ennemis pouvoient passer d'une extrêmité de l'Isle à l'autre, il pensoit sérieusement à rassembler des Troupes. C'étoit pour dissiper ces desseins dans leur naissance, que l'Adelantade étoit résolu de s'approcher de ses Etats ; sans compter que se croïant bien informé qu'Anacaona, Sœur du même Cacique, & Veuve de Caonacabo, étoit presqu'entiérement revenue de ses ressentimens, il se flatta d'échauffer par ses présens & ses flatteries l'inclination qu'elle commençoit à prendre pour les Espagnols. Mais, volontairement ou de force, il jugeoit fort important de réduire une si puissante Province à suivre l'exemple de toutes les autres.

Succès de cette entreprise.

Il partit de San-Domingo à la tête de trois cens Hommes, en ordre de bataille, au son des Instrumens militaires (29) ; & publiant dans sa marche qu'il alloit rendre une visite d'amitié au Cacique Bohechio, il feignit d'ignorer qu'il étoit attendu par un corps de Troupes Indiennes, au passage

(27) Herrera, Liv. 2. chap. 5. & Oviedo, Liv. 3. chap. 13. L'Historien de Saint-Domingue regarde comme l'opinion la plus vraisemblable, que la premiere Eglise de la nouvelle Ville aïant été consacrée sous le nom de Saint Dominique, qui est encore le Patron du Diocese, ce nom a été donné avec le tems à toute la Ville ; comme, de la Ville même, les François l'ont étendu à toute l'Isle. Liv. 2. pag. 190. Oviedo confond ici les tems, & renverse par conséquent l'ordre des faits, qui paroît plus naturel dans Herrera.

(28) Toute la Côte occidentale est une fort grande Baie, à laquelle les François ont donné le nom de *Cul-de-sac.* Outre cette Baie, les Etats de Bohechio comprenoient non-seulement le Cap de Tiburon & le Mole Saint-Nicolas, qui en sont les deux pointes, mais encore toute cette partie de la Côte du Sud, qui s'étend jusqu'à l'Isle *Beata.*

(29) Il semble néanmoins, par quelques termes du récit d'Herrera, que ce Voïage se fit par mer, autour des Côtes ; mais les principales circonstances ne conviennent qu'à un Voïage par terre.

d'une

d'une Riviere, qui faisoit la moitié du chemin. On ne comptoit pas moins de soixante lieues, de San-Domingo à Xaragua. En approchant de cette Riviere, qui se nommoit *Nayva*, loin de changer de langage à la vûe de l'Ennemi, il députa quelques Officiers au Cacique, pour l'avertir civilement de son dessein, qui étoit de faire une liaison d'estime avec un Prince & une Princesse, dont la réputation étoit venue jusqu'à lui. Bohechio parut charmé de ce compliment, & sa joie se répandit aussi-tôt dans son Armée. La plupart de ses gens, qu'il menoit combattre malgré eux des Ennemis dont le nom & les armes les faisoient trembler, se persuaderent si volontiers qu'ils n'avoient plus rien à craindre, qu'on les vit courir aussi-tôt, comme de concert, au-devant des Espagnols. Ils les rencontrerent à peu de distance de la Nayva. De part & d'autre, on se donna des marques éclatantes de bonne foi & d'amitié. Les Indiens se chargerent du bagage de leurs nouveaux Alliés, & leur rendirent, pendant le reste du chemin, toutes sortes de services, jusqu'à les porter sur leurs épaules au passage des Rivieres. A l'approche de Xaragua, grande Bourgade, où le Cacique tenoit sa Cour, & d'où le Roïaume tiroit son nom, on vit sortir d'abord les principaux Habitans, pour célébrer leur joie par des chants & des danses. Ensuite trente Femmes, qui étoient celles du Cacique, parurent avec des Rameaux verds à la main, couvertes de Pagnes fort blancs, depuis la ceinture jusqu'à la moitié des jambes, dansant & chantant avec décence. Elles s'approcherent du Général; & fléchissant les genoux devant lui, elles lui présenterent leurs Palmes. Quantité d'autres Indiens, qui venoient après elles, rendirent le même hommage à tous les Espagnols. L'Armée, conduite avec cette pompe, arriva au Palais de Bohechio, où elle trouva un grand Festin, que ce Prince y avoit fait préparer, composé de Cazabi, d'Utias, & de diverses sortes de Poissons de Riviere & de Mer. Chacun eut son logement, & son Hamac garni de coton, avec des ornemens assez riches. Le lendemain Bohechio, & la Princesse sa Sœur, s'étant présentés fort civilement à l'Adelantade, lui proposerent un Spectacle dans le goût de leur Nation. Deux Troupes d'Indiens, armées d'arcs & de fleches, s'approcherent l'une de l'autre en ordre de bataille, & donnerent une image de la méthode qu'ils observoient dans les Combats. Ce divertissement ressembla d'abord aux Jeux de Cannes, dont l'usage est commun en Espagne; mais les Combattans s'échaufferent, & l'action devint si vive qu'il y en eut quatre de tués. Le nombre des blessés fut plus grand, & n'auroit fait qu'augmenter, si les prieres de Colomb & des Castillans n'eussent arrêté un exercice d'autant plus dangereux qu'il paroissoit animé par la joie, sans aucune attention pour les blessés & pour les morts.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1496.

Accueil qu'il reçoit du Roi Bohechio.

Festins & Spectacles que les Indiens donnent aux Castillans.

Après ces réjouissances, l'Adelantade représenta au Cacique & à sa Sœur qu'ils étoient les seuls Princes de l'Isle, qui n'eussent pas recherché la protection des Rois Catholiques; que l'Amiral, son Frere, étant allé rendre compte à leurs Majestés de la disposition de tous les Caciques, il étoit à craindre qu'il ne revînt avec l'ordre de porter la guerre dans le Roïaume de Xaragua; & que l'expérience devoit avoir appris, à tous les Insulaires, qu'il leur étoit impossible de résister aux armes Espagnoles. Bohechio, persuadé par ce raisonnement, & sollicité par sa Sœur, qui prenoit de jour

Le Roi & sa Sœur se soumettent au tribut.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voiage. 1496.

en jour plus d'affection pour les Chrétiens, ne fit valoir que l'impuissance où il étoit de se soumettre au Tribut, parce qu'il n'avoit pas d'or sur ses Terres. On lui répondit que les Espagnols avoient trop d'équité pour exiger l'impossible, mais qu'il pouvoit fournir une certaine quantité de coton & de vivres. Le Traité d'alliance fut conclu à cette condition (30).

Triste état des Castillans d'Isabelle.

Après avoir soumis la Province avec si peu de peine & de danger, l'Adelantade se rendit par Terre à Isabelle, où il trouva que la misere & les maladies avoient emporté presque tous le reste des Habitans. Dans le chagrin de ne voir arriver aucun Navire d'Espagne, il prit le parti d'en faire construire, pour y envoïer chercher des vivres; & dans l'intervalle, il dispersa les Espagnols, foibles ou malades, dans les Villages Indiens les plus voisins des Forteresses. Mais les Habitans se lasserent bientôt d'entretenir des Hôtes qu'ils ne pouvoient rassasier, & dont ils ne recevoient que de mauvais traitemens pour récompense. Les Sujets de Guatinoex, qui se ressentoient le plus de cette vexation, furent les premiers qui résolurent de secouer un joug insupportable. Leur Cacique étoit ami de la paix; mais ils le forcerent de se mettre à leur tête, par la menace de se donner un autre Maître. L'Adelantade, informé de ce soulevement à San-Domingo, dont il avoit fait sa principale résidence (31), ne laissa point le tems à ce Prince de grossir ses Troupes, ni aux autres de suivre son exemple. Il se hâta de marcher contre lui; & l'aïant rencontré à la tête de quinze mille Hommes, il l'attaqua si brusquement pendant la nuit, qu'après avoir mis en pieces une partie de ses gens, il le fit lui-même Prisonnier. Il le relâcha néanmoins, à la priere de ses Sujets, qui le lui redemanderent avec les plus vives instances; mais ce ne fut qu'après avoir fait justice de ceux qui l'avoient excité à prendre les armes.

Le Roi Guatinoex prend les armes contr'eux.

Il est fait prisonnier.

Dom Barthelemy va recevoir le tribut de Bohechio & d'Anacoana sa Sœur.

Vers le même tems, il reçut avis de Bohechio & d'Anacoana, que leur Tribut étoit prêt, & qu'ils étoient disposés à le livrer. Il chargea Dom Diegue son Frere, qui commandoit toujours dans Isabelle, de faire passer une Caravelle à la Côte de Xaragua; mais il voulut s'y rendre lui-même par terre, & recevoir le premier hommage que ces Caciques rendoient à l'Espagne. L'accueil, qu'ils lui firent, le confirma dans l'opinion qu'il avoit prise de leur bonne foi. Ils allerent au-devant de lui, avec un cortege de trente-deux Seigneurs; tandis qu'un grand nombre de leurs Sujets apportoient à leur suite quantité de Coton, cru & filé, & toutes sortes de Provisions. La Caravelle aïant abordé au Port de Xaragua, qui n'étoit éloigné du Palais de Bohechio que d'environ deux lieues, Anacoana ne fit pas difficulté de se rendre à Bord avec son Frere. Elle avoit fait prépa-

(30) Herrera, *ubi suprà*, chap. 5.

(31) Les Espagnols du Fort de Bonao en furent avertis par quelques Indiens qui leur furent fidéles. Un Historien rapporte que pour communiquer cette nouvelle à Colomb, ils profiterent de l'idée où ces Insulaires étoient encore que les Lettres parloient. Il falloit traverser le Païs ennemi. On mit une Lettre pour l'Adelantade dans un bâton creux, après avoir fait entendre à l'Indien, qui en fut chargé, que s'il manquoit de diligence, la Lettre ne manqueroit pas de le dire, par le même pouvoir qu'elle avoit d'expliquer ce qu'on y avoit écrit. Elle fut portée avec une adresse & une promptitude surprenante; & les Espagnols se crurent redevables de leur conservation à cette ruse. Liv. 3, chap. 6.

rer, vers le rivage, un logement fort bien meublé pour l'Adelantade, où il fut surpris de trouver, entre divers ornemens, des siéges de bois, travaillés avec tant d'art, qu'on les auroit crus couverts de soie; & le lendemain, quoiqu'elle eût fait armer de fort beaux Canots, elle entra sans défiance dans la Barque Espagnole. C'étoit la premiere fois qu'on voïoit un Bâtiment de l'Europe sur cette Côte. Les Castillans firent une décharge de l'Artillerie, qui causa une fraïeur extrême aux Indiens: mais Anacoana, remarquant que l'Adelantade ne faisoit qu'en rire, fut la premiere à les rassurer. Elle monta sur le Tillac, où le bruit de plusieurs Instrumens de Musique fit succeder les réjouissances à l'effroi. Elle prit plaisir, avec son Frere, à visiter toutes les parties du Vaisseau; & l'Adelantade n'en eut pas moins à considerer leur étonnement, à la vûe de cette merveilleuse machine. On s'arrête volontiers, avec tous les Historiens, à relever le mérite d'Anacoana, & surtout un caractere de politesse & de galanterie fort singulier dans une Indienne; pour disposer le Lecteur à la plaindre, lorsqu'il la verra indignement traitée par ceux qui croïoient ne lui devoir alors que de la reconnoissance & de l'admiration. Mais les ménagemens d'humanité & de justice, que les Espagnols gardoient encore avec les Insulaires, cesserent par degrés, à mesure que leur puissance parut s'établir; & les dissensions, qui s'éleverent bientôt entr'eux, leur aïant fait oublier ce qu'ils devoient à leur propre Nation, ils respecterent beaucoup moins de misérables Indiens, ausquels ils accordoient à peine la qualité d'Hommes.

Mérite de la Princesse Anacoana.

Pendant que Dom Barthelemy apportoit tous ses soins au bien public, Roldan Ximenès, que l'Amiral avoit revêtu, en partant pour l'Espagne, de l'Office d'Alcalde Major, c'est-à-dire, de Juge supérieur, ou de Grand Sénéchal de l'Isle, Homme d'esprit, mais ambitieux & violent, forma des desseins qui faillirent de causer la ruine entiere de la Colonie. Il paroît que les hauteurs d'Aguado avoient jetté dans son esprit des idées d'indépendance & des semences de révolte. La présence de l'Adelantade servit d'abord à le contenir: mais le voïant engagé dans un Voïage de longue durée, & se persuadant que l'Amiral, accablé par les accusations de ses Ennemis, ne retourneroit jamais dans les Indes, il forma le projet de se saisir du Gouvernement. Les Artisans lui étoient dévoués, depuis qu'il les avoit commandés au second Voïage de l'Amiral. Il leur fit entendre que les Colombs aspiroient à l'autorité souveraine; qu'ils avoient déja commencé à les traiter en Esclaves; que la faim & la misere étoient les moïens qu'ils avoient résolu d'emploïer, pour les tenir dans la plus rigoureuse dépendance; qu'il ne falloit pas chercher d'autre raison du retardement des Vaisseaux, ni douter que les Provisions qu'on envoïoit à l'Espagnole ne fussent adroitement détournées. Par ces odieuses insinuations, il engagea les plus hardis à demander qu'une Caravelle, qui étoit fort mal équipée dans le Port, fût mise en état de faire voile en Espagne, pour représenter au Roi la malheureuse situation de la Colonie. Dom Diegue, qu'ils presserent aussi-tôt de leur abandonner la Caravelle, eut d'autant moins de peine à pénétrer leur dessein, qu'ils ne déguisoient pas même celui de poignarder l'Adelantade, aussi-tôt qu'il tomberoit entre leurs mains. Cependant, comme il ne pouvoit s'imaginer que les Séditieux fussent en grand nombre, il se flatta de

Origine d'une longue sédition, excitée par Roldan Ximenès.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1497.

remédier au mal, en trouvant un prétexte pour éloigner Roldan, qu'ils avoient reconnu pour leur Chef. Il lui proposa de se mettre à la tête de quelques Troupes, qu'il vouloit emploïer à presser le Tribut des Caciques. L'Alcalde, voïant sous ses ordres une troupe de Soldats choisis, ne pensa qu'à tenter leur fidélité. Il congédia ceux qui refuserent de s'attacher à lui; & loin de porter les Caciques à la soumission, il ne travailla qu'à leur inspirer de la haine pour les Colombs, & par conséquent de la résistance à leurs ordres (32).

Violences de Roldan, dans Isabelle.

A peine fut-il rentré dans Isabelle, que levant le masque, & s'autorisant du nom du Roi, il emploïa la force pour se saisir des clefs du Magasin Roïal. Il protesta qu'elles ne devoient pas demeurer plus long-tems entre les mains de Dom Diegue; & soutenu par ses Complices, il enleva autant d'armes & de provisions qu'il jugea convenable à son entreprise. Les troupeaux du Roi ne furent pas plus épargnés. Il en prit la meilleure partie; & forçant Diegue, par ses menaces & ses insultes, de se retirer dans le Château, pour mettre sa vie à couvert, il prit le chemin de la Conception, avec soixante-dix Hommes. Son espérance étoit de s'emparer de ce Fort. Mais Ballester, qui y commandoit, lui ferma les portes; & le bruit de tant de désordres aïant fait accourir l'Adelantade avec ses Troupes, les Rebelles n'oserent soutenir sa présence. Il n'en fût pas moins étonné du progrès de la revolte, surtout lorsqu'il apprit que plusieurs Officiers de distinction, tels qu'Escobar, Gouverneur du Fort de la Madelaine, Moxica & Baldivieſſe, y étoient entrés ouvertement. Son inquiétude, pour Dom Diegue, lui fit tourner sa marche vers Isabelle. En y arrivant, il reçut avis de Ballester que sa vie n'y étoit pas en sûreté; & la crainte de se trouver trop foible, en effet, pour résister à la multitude de ses Ennemis, l'obligea de retourner à la Conception, dans la vûe d'emploïer les voies de la douceur, pour appaiser des Furieux qu'il désespéroit de réduire par la force.

Il en sort avec des Troupes.

Négociations trompeuses.

Il fit représenter, à Roldan, tout ce qu'il crut capable de le rappeller au devoir. Malaber, qui fut emploïé à cette négociation, parvint à regler une entrevûe entre les deux Chefs. Elle se fit dans la Conception même, avec la précaution de se donner mutuellement des otages, & d'une fenêtre à l'autre. Mais on ne fit que s'aigrir dans les explications. On étoit certain (33) que Roldan s'étoit flatté de pouvoir se saisir du Fort & de la personne même de Colomb. Après avoir reconnu que ses forces ne suffisoient pas encore, ou qu'on avoit déconcerté ses mesures, il se retira chez le Cacique Manicaotex, dont il reçut le Tribut en or. La licence qu'il accordoit à ses Troupes les grossissoit de jour en jour, tandis que la faim faisoit déserter toutes les Garnisons; & Dom Barthelemy commençoit à craindre de se voir accablé par le nombre, lorsque l'arrivée de deux Caravelles, chargées de vivres, lui donna le tems de respirer.

1498. Dom Barthelemy reçoit un secours d'Espagne.

C'étoient celles que l'Amiral avoit fait partir, du nombre des huit qu'il avoit obtenues du Roi, & qui devoient être bientôt suivies par le reste de l'Armement. Elles mouillerent à San-Domingo, le 3 de Février 1498, sous le commandement du Sergent Major, Pierre Fernandez Co-

(32) Herrera, Liv. 3. chap. 7.
(33) Par le témoignage de Gonçal Gomez Collado. *Herrera, ibid.*

ronel. L'Adelantade connoissoit le mérite de cet Officier & son attachement pour l'Amiral. Il se hâta de le joindre ; mais Roldan poussa l'audace jusqu'à s'approcher aussi de San-Domingo, dans l'espérance apparemment de disposer les Caravelles à prendre parti pour lui ; mais se voïant prévenu par la diligence de son Ennemi, & n'aïant rien à se promettre des Habitans de la Ville, qui s'étoient déclarés contre sa révolte, il assit son Camp à quelques lieues des murs. L'Adelantade publia les Lettres qu'il avoit reçues du Roi Catholique, l'honneur que Sa Majesté lui faisoit de confirmer son titre, la haute faveur où son Frere étoit à la Cour, & son retour qui ne pouvoit tarder avec six Navires. Ensuite, desirant encore que l'Isle fût pacifiée avant l'arrivée de son Frere, il envoïa Coronel même à Roldan, pour l'exhorter à rentrer dans la soumission, & lui promettre un oubli général de ses excès. D'aussi loin que les Rebelles l'apperçurent, ils le coucherent en joue, en le traitant de Traître, & lui reprochant d'être arrivé huit jours trop tôt pour le succès de leurs desseins. Cependant Coronel vit leur Chef, & lui représenta vivement le tort qu'il causoit à la Colonie ; mais il ne reçut de lui & de ses Complices, que des réponses insultantes, & des marques d'arrogance. On sçut, peu de jours après, qu'ils avoient pris le chemin de Xaragua, où, dans l'abondance des vivres, dont ce Païs étoit rempli, ils se promettoient de vivre avec la derniere licence. En arrivant dans cette Province, Roldan déclara au Cacique qu'il venoit le délivrer d'un Tribut qui lui avoit été imposé sans la participation du Roi. Il tenoit le même langage à tous les autres Princes, quoiqu'il ne fût pas long-tems sur leurs Terres, sans exiger beaucoup au-delà du Tribut dont il les délivroit. L'Adelantade, après plusieurs proclamations contre lui & ses Partisans, les fit enfin déclarer Rebelles, & condamner au châtiment, suivant les Loix d'Espagne.

Christophe Colomb. II. Voïage. 1498.

Ses efforts pour pacifier l'Isle.

Roldan & ses Complices se retirent dans le Païs de Xaragua.

Dans l'intervalle, on apprit, à San-Domingo, que les Sujets de Guarinoex, également vexés par les deux Partis, l'avoient pressé de profiter de leur division pour secouer le joug ; mais que ce paisible Cacique, instruit par ses disgraces, avoit pris le parti de se retirer avec un grand nombre de ses gens chez les Ciguayos, Peuple guerrier, qui habitoit les Montagnes du Nord, vers le Cap del Cabron, & qu'il y avoit été bien reçu de Mayobanex, leur Souverain. La retraite de ce Prince faisoit perdre, aux Castillans, le Tribut auquel il s'étoit engagé. C'étoit assez pour lui en faire un crime, & l'Adelantade se crut obligé de l'en punir. Il eut à passer des Montagnes fort escarpées, après lesquelles il descendit dans une Plaine, qui est arrosée par une grande Riviere. Bientôt il y découvrit une Armée nombreuse, qui sembloit l'attendre de pied ferme. Mais, s'étant avancé avec beaucoup de résolution, il en fut quitte pour essuïer une grêle de fleches, qui ne blessa point un Castillan ; & ses Ennemis se dissiperent aussi-tôt dans les Montagnes. Quoiqu'il ne pensât point à les poursuivre, la perte de quelques-uns de ses gens, qui furent massacrés à l'écart, lui fit prendre la résolution de donner la chasse à ces Barbares. On en tua plusieurs ; & l'on apprit des Prisonniers, que Mayobanex s'étoit fortifié dans un Village avec l'élite de ses forces. L'Adelantade ne differa point à s'avancer vers cette retraite. Cependant, comme il cherchoit, dans la situation de ses affaires, à gagner les Indiens plutôt qu'à les vaincre, il prit le parti de faire offrir

Guarinoex se retire dans les Montagnes.

L'Adelantade l'y poursuit.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1498.

Noble fierté du Cacique Mayobanex.

ſon amitié au Cacique, ſans autre condition que de livrer Guarinoex. Mais le fier Indien répondit » que ſon Allié étoit un homme d'honneur, » à qui l'on ne pouvoit reprocher d'avoir jamais fait tort à perſonne ; au » lieu que les Eſpagnols ne devoient paſſer que pour des Brigands & des » Uſurpateurs, dont il mépriſoit les offres & l'amitié. Il ne rejetta pas avec moins de conſtance les repréſentations de ſes Sujets, qui commençoient à craindre les ſuites de la guerre. Il fit appeller Guarinoex, pour l'informer de ſa réſolution ; & l'embraſſant tendrement, il lui promit de périr plutôt que de le livrer à ſes Ennemis. Enſuite, il fit occuper toutes les avenues des Montagnes qui l'environnoient, avec ordre de faire main-baſſe ſur tous les Caſtillans (34).

Comment il eſt pris par les Caſtillans.

Cette injurieuſe obſtination n'empêcha pas Dom Barthelemy de renvoïer au Cacique, trois de ſes Sujets qu'il avoit faits priſonniers, & d'en prendre occaſion de lui faire de nouvelles offres. Il s'avança même avec de meilleurs eſperances : mais, pour unique réponſe, Mayobanex fit donner la mort à ceux qui avoient oſé ſe charger de cette commiſſion. Alors les Caſtillans furieux ſe mirent en mouvement pour l'attaquer ; mais au premier coup de feu, tous les Indiens prirent la fuite vers les Montagnes, & les deux Caciques, abandonnés preſque ſeuls, ſe virent forcés de chercher leur ſalut dans la même retraite. L'Adelantade, quoiqu'obligé par la diſette des vivres de renvoïer une partie de ſes Troupes, ne craignit point de s'engager dans ces lieux ſauvages, avec trente Hommes qui s'offrirent à le ſuivre. Il étoit réſolu de donner la chaſſe aux Fugitifs, de Montagnes en Montagnes : mais deux jours après, quelques Indiens étant tombés entre ſes mains, la force des tourmens leur fit découvrir celle que Mayobanex avoit choiſie pour azile. Auſſi-tôt douze Caſtillans ſe déguiſerent à la maniere du Païs, en ſe mettant nuds, & ſe frottant le corps d'une couleur rouge & noire (35), compoſée du fruit de certains Arbres, que les Indiens nommoient *Bixa*. Ils ne prirent point d'autres armes que leurs épées, qu'ils envelopperent dans des feuilles de Palmier ; & ſe faiſant conduire par leurs Priſonniers, ils pénétrerent ſous cette forme juſqu'à la retraite de Mayobanex. Ils le trouverent avec ſa femme & ſes enfans. A la vûe de leurs épées, qu'ils firent briller tout d'un coup devant lui, ce malheureux Cacique ne fit point de réſiſtance. Il fut conduit au Général, qui reprit auſſi-tôt le chemin de la Conception, avec ſa proie. Les douze Caſtillans avoient enlevé dans la même expédition une fort belle Indienne, Niéce de Mayobanex, & Femme d'un des principaux Seigneurs du Païs. Son Mari, qui s'étoit auſſi réfugié dans les Montagnes, fut ſi déſeſperé de ſa perte, que ſans redouter le péril qui le menaçoit lui-même, il ſe hâta de ſuivre l'Amiral ; & l'aïant rencontré dans ſon retour, il le conjura, les larmes aux yeux, de lui ren-

Tendreſſe d'un Indien pour ſa femme.

(34) Avec le motif de la probité, qu'il fit valoir à ſes Sujets, Herrera lui en fait apporter un qui mérite d'être remarqué : » Il » leur répondit qu'il n'étoit pas raiſonnable » de livrer à ſes Ennemis un homme qu'il » avoit pris ſous ſa protection ; que d'ail» leurs il avoit toujours été ſon ami, parce » que Guarinoex avoit appris à lui & à la » Reine ſa femme, le Branle de *Magua*. » C'étoit une ſorte de danſe, que les Eſ» pagnols nommerent le Branle de la Vega, » où le Roïaume de Guarinoex étoit ſitué, » *ubi ſuprà*, chap. 8.

(35) C'eſt apparemment ce que toutes nos Relations nomment du Rocou.

dre une Femme qui lui étoit plus chere que la vie. L'Adelantade fut touché de cette tendresse de cœur, dans un Barbare. Il lui rendit sa Femme, sans exiger aucune rançon. Mais ce bienfait ne fut pas perdu pour les Castillans. Ils furent surpris de revoir bientôt ce généreux Indien, avec quatre ou cinq cens de ses Sujets, dont chacun portoit un *Coas*, espece de bâtons brûlés qui leur servoient à remuer la terre. Il demanda un terrain pour le cultiver. Son offre fut acceptée; & le travail de ses gens, animé par la reconnoissance, eut bientôt défriché de vastes Champs, où l'Adelantade fit semer fort utilement du Blé (36). Cet exemple fit espérer, aux Sujets de Mayobanex, qu'ils obtiendroient aussi facilement sa liberté. Ils vinrent la demander en grand nombre, & chargés de présens, avec promesse de demeurer fideles à l'Espagne. L'Adelantade se crut obligé de donner un exemple de rigueur, pour retenir tous les autres Caciques dans la soumission. Il rendit aux Ciguayos toute la famille de leur Prince, mais il fut inexorable pour sa personne. Ce refus, dont ils parurent consternés, leur aïant fait tourner leurs ressentimens sur Guarinoex, ils le livrerent aux Castillans, comme la premiere cause du malheur de leur Maître. La vie de Guarinoex fut ménagée, par des raisons qui ne sont pas expliquées dans l'Histoire; tandis que Mayobanex, condamné à la mort (37) dans toutes les formes de la Justice Espagnole, expia leur faute commune par le plus infâme supplice.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voïage. 1498.

Sa reconnoissance pour les Castillans.

Mayobanex est condamné au supplice.

TROISIÉME VOÏAGE

DE CHRISTOPHE COLOMB.

PENDANT que les progrès de la Colonie étoient retardés par tant d'agitations, l'Amiral n'avoit pas cessé de presser son Armement dans les Ports d'Espagne. Mais les obstacles qu'il avoit trouvés, de la part de ceux qui avoient été d'abord les plus ardens à le servir, lui avoient fait douter plusieurs fois si le but de cette conduite n'étoit pas de rebuter son zele & sa constance. Cependant il n'avoit point à se plaindre du Roi & de la Reine, qui ne se lassoient point de le combler d'honneurs & de biens. Après avoir confirmé tout ce qu'ils avoient fait jusqu'alors en sa faveur, ils lui offrirent, dans l'Isle Espagnole, un terrain à son choix, de cinquante lieues de long, sur vingt-cinq de large, avec le titre de Duc ou de Marquis. Mais il n'accepta point cette grace, autant pour éviter toutes sortes de discussions avec les Officiers Roïaux, que dans la crainte d'irriter la jalousie des Grands, qu'il voïoit déchaînée contre lui. Ensuite, leurs Majestés, en considération de la découverte de Cuba & de la Jamaïque, dont il n'avoit tiré aucun avantage, le déchargerent du huitiéme des avances, auquel

TROISIÉME VOÏAGE.

Obstacles qui arrêtent l'Amiral en Espagne.

Nouvelles faveurs qu'il reçoit de la Cour.

(36) Herrera dit qu'ils firent en peu de tems pour trente mille écus de travail, *ubi sup*. chap. 9.

(37) Histoire de Saint-Domingue. Liv. 3. p. 208. & préced. Herrera & Oviedo ne parlent point de cette mort. L'autre Cacique fut épargné apparemment parce qu'il s'étoit fait instruire des principes du Christianisme, quoiqu'il ne les eût point encore embrassés. Herrera, Liv. 3. chap. 4.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

il étoit obligé pour recueillir la même portion des profits, sur tous les Navires qui faisoient le Voïage des Indes. Elles lui accorderent, dans sa Jurisdiction des Indes, tous les droits & les honneurs dont l'Amirauté de Castille jouissoit dans la sienne; & malgré les représentations de l'Amirauté, qui se plaignoit que cette faveur avoit trop d'étendue, elles ne changerent à ses provisions que quelques termes généraux, contre lesquels il y avoit plus de justice à se récrier. En même-tems, elles lui recommanderent de préférer toujours la douceur à la sévérité, du moins quand elle pourroit s'accorder avec les droits de la Justice. Ce conseil paroît avoir été la seule marque que le Roi & la Reine eussent fait quelque attention aux plaintes & aux accusations de ses Ennemis (38).

Incidens qui alterent les dispositions de la Reine.

Mais les trois Navires, qu'il avoit vûs partir de Cadix en arrivant dans ce Port, y étoient revenus dès le 20 d'Octobre 1496. Ils avoient amené les trois cens Indiens que l'Adelantade avoit pris le parti d'envoïer en Espagne. Alfonse Nigno, qui les commandoit, avoit malignement affecté d'écrire, de Cadix à la Cour, qu'il apportoit beaucoup d'or; & ces richesses prétendues, qu'on attendoit impatiemment, se trouverent réduites à trois cens Miserables, qui n'étoient propres qu'à l'esclavage. Soit que Nigno eût agi de concert avec les Ennemis de l'Amiral, ou qu'ils eussent pénétré d'abord cet indécent badinage, ils en avoient pris occasion de faire un autre emploi des sommes destinées à l'armement, sous prétexte qu'elles alloient être remplacées par l'or de Nigno; & les affaires des Indes furent d'autant plus décréditées après l'éclaircissement, que la même malignité ne manqua pas de publier que tout ce qu'on en avoit dit jusqu'alors n'étoit pas plus réel. Leurs Majestés mêmes ouvrirent quelque tems l'oreille à l'imposture; & dans leur chagrin, elles désapprouverent l'envoi des trois cens Esclaves, jusqu'à dire hautement que si ces Insulaires s'étoient soulevés contre les Castillans, ils y avoient sans doute été contraints par la rigueur avec laquelle ils étoient traités. L'Amiral n'eut pas d'autre parti à prendre que de blâmer son Frere, & de se borner, en attendant de nouveaux fonds, à faire équiper les deux Bâtimens qui furent confiés à Pierre Hernandez Coronel. Heureusement, néanmoins, Jean Rodriguez de Fonseca, Doïen de Seville, qui avoit toujours eu la direction des armemens pour les Indes, & qui étoit devenu son Ennemi, fut nommé à l'Evêché de Badajos, & sa Commission fut donnée à Torrez, qui avoit ramené la Flotte du second Voïage. Cette révolution accéléra l'armement; mais il fut encore retardé par la mort du Roi Jean de Portugal, & par celle du Prince héréditaire d'Espagne, qui arriverent successivement. Ensuite, Torrez aïant fait des propositions qui déplurent à la Cour, on y rappella l'Evêque de Badajos, qui, par haine pour les Colombs, ou par dégoût pour l'entreprise des Indes, fit naître mille difficultés qui retarderent encore les préparatifs du départ. Cependant les ordres de la Reine devinrent si pressans, par les sollicitations continuelles de l'Amiral, qu'enfin la Flotte fut en état de mettre à la voile.

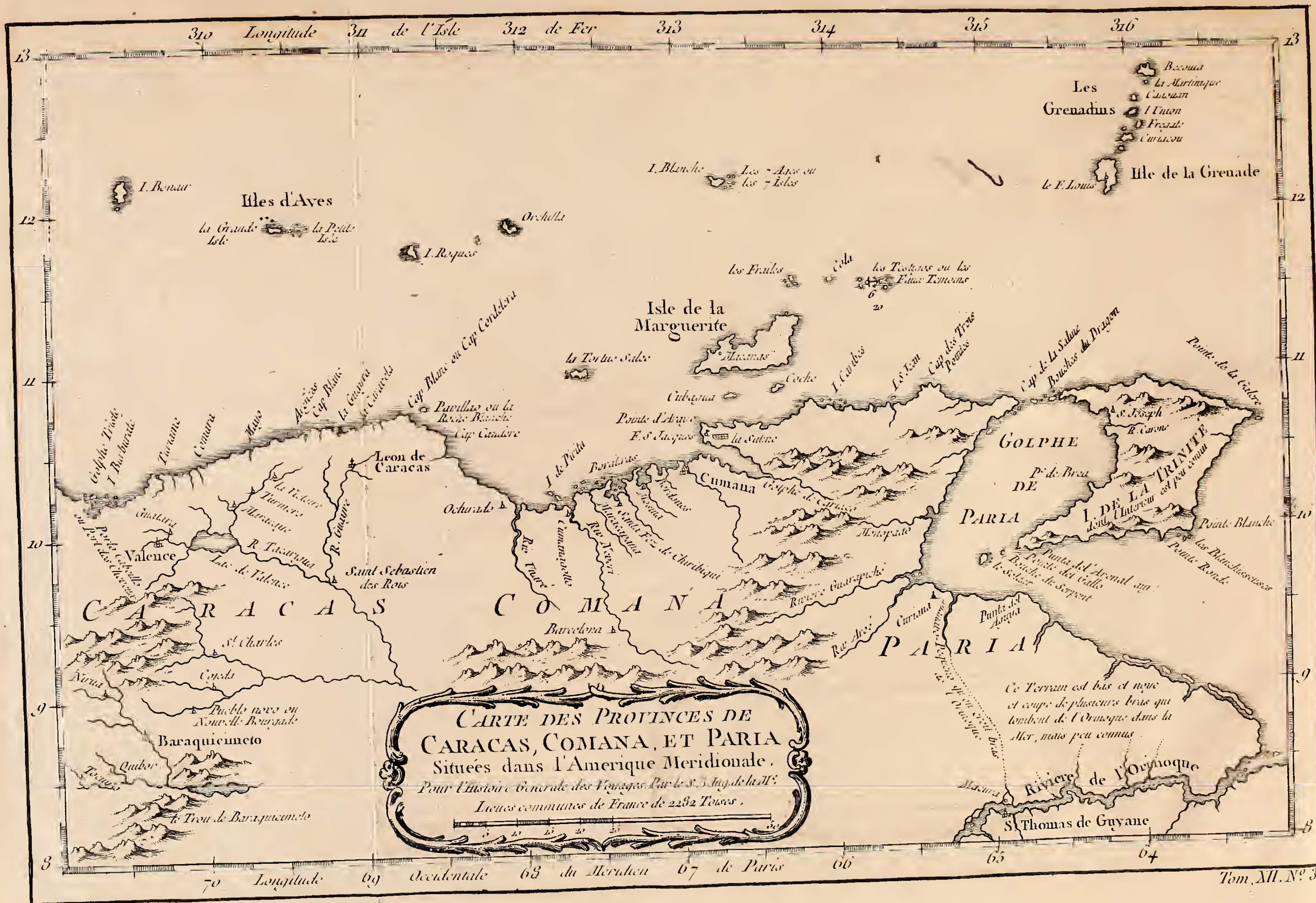
Autres changemens.

Départ de l'Amiral pour son troisiéme Voïage.

Elle partit, sous ses ordres, le 30 de Mai 1498, composée des six Vaisseaux qu'il avoit obtenus; & pour éviter une Flotte Portugaise, qu'on crai-

(38) Herrera, Liv. 3. chap. 9.

gnoit


Carte des Provinces de
Caracas, Comana, et Paria
Situées dans l'Amerique Meridionale.
Pour l'Histoire Generale des Voyages. Par le S. B. Ing. de la Me.
Lieues communes de France de 2282 Toises.
Longitude de l'Isle de Fer
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
Les Grenadins
Isle de la Grenade
Isles d'Aves
I. Bonair
Orchilla
I. Roques
I. Blanche
Isle de la Marguerite
la Tortue Salée
Cubagua
Coche
Golphe de Paria
I. de la Trinité
Leon de Caracas
Valence
Saint Sebastien des Rois
Cumana
Barcelona
Baraquicimeto
St. Charles
Caracas
Comana
Paria
Ce Terrain est bas et noye et coupe de plusieurs bras qui tombent de l'Orinoque dans la Mer, mais peu connus.
Riviere de l'Orinoque
St. Thomas de Guyane
Bouches du Dragon
Pointe de la Galere
Pointe Blanche
Le Trou de Baraquicimeto
Tom. XII. No. 3.

gnoit de rencontrer vers le Cap de Saint-Vincent, elle gouverna droit à l'Isle Porto-Santo, où elle arriva le 7 de Juin. Après y avoir fait de l'eau, elle se rendit à Madere. Le 19, elle jetta l'ancre à la Gomera, où l'Amiral, apprenant qu'un Vaisseau François avoit pris deux Caravelles Espagnoles, lui donna la chasse & reprit une des deux Caravelles. Ensuite, étant passé à l'Isle de Fer, il se livra au desir d'entreprendre de nouvelles découvertes : mais pour ne pas laisser sa Colonie sans secours, il résolut d'envoïer directement trois de ses Vaisseaux à l'Isle Espagnole; le premier, sous la conduite d'Alfonse Sanchez de Carvajal, Officier de mérite & de naissance; le second, sous celle de Pierre d'Arana, parent de l'ancien Gouverneur du Fort de Navidad, qui avoit été détruit par Caonabo; & le troisiéme, sous celle de Jean-Antoine Colomb, Génois, qui lui appartenoit par le sang. Ces trois Capitaines devoient commander tour à tour. Ils eurent ordre de faire l'Est-quart-de-Sud Est, pendant l'espace d'environ huit cens lieues; ensuite, de porter à l'Ouest-Nord-Ouest, pour reconnoître l'Isle de Portoric, d'où la navigation est aisée jusqu'à San-Domingo.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

Division qu'il fait de sa Flotte.

Pour lui, s'étant pourvû de tout ce qu'il jugea nécessaire pour une longue course, il prit la route de l'Isle de Fer, la derniere des Canaries à l'Ouest. Son intention, suivant les termes d'Herrera, étoit de suivre, au nom de la Sainte Trinité, le Sud jusqu'à la Ligne, & de prendre ensuite à l'Ouest, jusqu'au Sud-Est de l'Isle Espagnole, dans l'espoir de rencontrer des Isles ou la Terre-ferme. C'étoit une route qu'il croïoit encore inconnue : mais il avoit appris des Insulaires de l'Espagnole qu'il étoit arrivé, dans leur Isle, des hommes noirs, avec des lances garnies d'un fort beau métal, qu'ils nommoient *Guanin*. Il avoit eu, entre les mains, quelques bouts de ces lances, qu'il avoit envoïés en Espagne, & dans lesquels on avoit trouvé $\frac{18}{32}$ d'or, 6 d'argent & 8 de cuivre. Toutes ses lumieres le porterent à croire qu'on ne pouvoit venir d'aussi loin que de l'Afrique aux Antilles, sur des Bâtimens aussi fragiles que ceux des Afriquains; d'où il concluoit que ces hommes étoient venus d'un Païs beaucoup moins éloigné (39).

Il se sépare pour aller faire de nouvelles découvertes.

Quels étoient ses motifs.

Après avoir doublé l'Isle de Fer, il prit la route des Isles du Cap Verd, qu'il se plaignoit qu'on avoit mal nommées, parce que dans ses anciens Voïages il les avoit toujours vûes seches & stériles (40). Le 27 de Juin, il apperçut celle de Sal, qui se présente la premiere. Ensuite, passant à celle de Buenavista, il se rendit le 30 à San-Jago. Son dessein étoit d'y prendre quelques Bestiaux, pour les transporter à l'Espagnole : mais les maladies, qui commençoient à regner dans ses Equipages, lui firent craindre le mauvais air de cette Isle. Il ne pensa qu'à s'en éloigner, en regrettant d'avoir allongé inutilement sa route. Le 4 de Juillet, il fit gouverner au Sud-Est, jusqu'à cinq dégrés de latitude du Nord. Le 13, à cette hauteur, & sous un Ciel fort couvert, il essuïa une chaleur si excessive, que le godron n'y résistant point, son Vaisseau fit eau de toutes parts. Ses vivres se corrompirent. Le bled jettoit des flâmes. Le lard couloit en graisse, & le vin

Il passe aux Isles du Cap-Verd.

Embarras où le jette l'excès de la chaleur.

(39) Herrera, Liv. 3. chap. 9.

(40) Il ne faisoit pas attention que c'est du Cap Verd que ces Isles ont tiré leur nom, parce quelles en sont voisines, & que ce Cap est en effet d'une charmante verdure.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

fuïoit des tonneaux entr'ouverts (41). Mais Colomb, quoiqu'affligé de la goute & fatigué d'un travail continuel, voulut avancer plus au Sud, pour tourner ensuite à l'Ouest. Il ne changea point de résolution jusqu'au 31, que l'eau commençant à lui manquer, il se crut dans la nécessité de prendre au Nord-quart de Nord-Est, pour s'avancer vers les Isles des Caraïbes. Il avoit vû, le 22, un grand nombre d'oiseaux, qui passoient de l'Est-Sud-Est au Nord-Est, & qui lui avoient fait juger qu'il étoit proche de quelque terre : cependant il sembloit avoir perdu cette espérance, lorsqu'après avoir changé de route, & pendant qu'il regrettoit d'avoir manqué son dessein, un Matelot nommé *Perez*, natif de Huelva, qui étoit à la Hune, découvrit la Terre à quinze lieues au Sud-Est. C'étoient trois Montagnes. On porta aussi-tôt vers la Côte. En approchant, l'Amiral apperçut un Cap à l'Ouest, sous lequel s'ouvroit un Port, formé en partie par un Rocher de la forme d'une Galere à la voile. Il lui donna le nom de *Galera* : mais aïant tenté inutilement d'y entrer, parce qu'il ne s'y trouvoit point assez d'eau, il tourna vers un autre Cap, qu'il découvrit à sept lieues vers le Sud. Il n'y trouva point de Port, & toute la Côte étoit revêtue d'arbres jusqu'à la Mer.

Il découvre une Terre inconnue.

On reconnut que cette Terre étoit une Isle. Elle reçut le nom de sa *Trinité*, apparemment parce qu'elle s'étoit présentée sous la forme d'une Montagne à trois têtes; quoiqu'un Historien assure aussi (42) que l'Amiral s'étoit proposé de donner ce nom à la premiere Terre qu'il pourroit découvrir. Le lendemain, on rangea la Côte à l'Ouest, l'espace d'environ cinq lieues, jusqu'à une langue de terre où l'on fit de l'eau, & qui fut nommée *Punta de la Plaga*. Les Castillans, aïant pénétré dans l'Isle, y trouverent des traces d'hommes & des instrumens de pêche. Ils crurent voir aussi plusieurs habitations dans l'éloignement, & une autre Isle vers le Sud, à la distance d'environ vingt lieues, qu'ils nommerent *Isla Santa*. Mais, continuant de chercher un Port, ils s'avancerent le jour d'après vers un Cap à l'Ouest, qui reçut le nom de *Punta* de l'*Arenal* ; & ce fut sans s'en être apperçus qu'ils se trouverent dans un Golfe, auquel ils donnerent le nom de *la Vallena*. La longueur de l'Isle, depuis la Galera jusqu'à Punta de l'Arenal, ne parut pas moins de quarante-cinq lieues. L'Amiral fit descendre une partie de ses gens à cette Pointe ; & ses incommodités l'aïant obligé lui-même de prendre un peu de repos sur le rivage, il fut surpris de voir paroître un Indien qui s'approcha de lui sans défiance, & qui lui voïant un bonnet de velours cramoisi, le prit hardiment, s'en couvrit la tête, & mit sur celle de l'Amiral une couronne d'or qu'il avoit sur la sienne. On jugea que c'étoit le Cacique de l'Isle, quoiqu'il se fût présenté sans aucune suite. Le même jour, un grand Canot s'approcha des Navires, chargé de 25 Indiens, jeunes, de fort belle taille, & plus blancs que les Insulaires

C'étoit une Isle, qu'il nomme la Trinité.

Golfe qu'il nomme la Vallena, ou la Baleine.

Un Indien lui met sur la tête une couronne d'or.

(41) Oviedo fait essuïer à la Flotte une terrible tempête. Il peut ne pas se tromper sur ce point, puisqu'il cite le témoignage du premier Pilote de l'Amiral : mais il se trompe sans doute lorsqu'il met de ce Voïage le second Fils de Colomb, Dom Fernand, qui étoit Page de la Reine, depuis la mort du Prince d'Espagne.

(42) Herrera, *ubi suprà*, chap. 10.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

des Antilles. Ils avoient la tête enveloppée d'une toile de coton de diverses couleurs, & le devant du corps, depuis la ceinture jusqu'aux genoux, couvert de la même toile. Leur cheveux étoient longs, & coupés à la maniere de l'Espagne. Leurs armes n'étoient que des arcs, des fleches & des boucliers. L'Amiral fit tirer quelques coups de mousquet, pour se faire respecter; & ce bruit leur fit tomber les rames des mains. Ils parloient entr'eux avec assez de chaleur; ce qui fit juger qu'ils se demandoient quels pouvoient être les Etrangers. On leur montra quelques bagatelles de l'Europe, pour les attirer par cette vûe. Leur effroi paroissant le même, l'Amiral fit jouer de divers instrumens, tels que le Tambourin & la Flutte, & donna ordre à quelques jeunes gens de danser sur le tillac. Mais les Indiens, prenant cette symphonie pour un signal de combat, se couvrirent de leurs boucliers & lancerent quantité de fleches. Deux coups d'arbaletes, qui furent tirés dans la seule vûe de les intimider, leur firent quitter aussi-tôt les armes. Ils vinrent se ranger sous la Poupe d'un des Navires, dont le Pilote descendit hardiment dans leur Canot, & leur fit quelques présens. Ils l'inviterent à les suivre à terre; mais tandis qu'il alla consulter là-dessus ses Officiers, ils s'éloignerent à force de rames (43).

Observations de l'Amiral sur cette Côte.

Rien ne causa plus de surprise, à l'Amiral, que le froid qu'on ressentoit tous les matins sur cette Côte, à dix dégrés de la Ligne & dans les jours caniculaires. Il remarqua aussi que les eaux couroient fort rapidement vers l'Ouest, & que la marée montoit & descendoit soixante pas plus qu'à Saint-Lucar de Barameda (44). La grande étendue d'eau qu'il avoit devant lui, dans le Golfe de la Vallena, lui fit prendre encore pour des Isles, quelques terres qu'il voïoit à peu de distance, quoiqu'elles fussent des parties du Continent. Il en nomma une, *Gratia*. Enfin, passant le Canal, dont la largeur n'est que de deux lieues, avec un danger continuel, qui venoit de l'impétuosité du courant, & qui lui fit donner à ce passage le nom de *Boca de Sierpe*, ou Bouche du Serpent, il aborda heureusement à la Terre-ferme, mais sans la distinguer encore. La Côte, qu'il trouva fort agréable, reçut le nom de *Paria*. Les fruits y étoient semblables à ceux de l'Isle Espagnole, les huîtres fort grandes & le Poisson en abondance. On ne fut pas long-tems à découvrir que le mouvement & le bruit des eaux venoit d'une grande Riviere, nommée *Yuyapari* (45), qui se décharge dans le Golfe. L'Amiral apperçut deux petites Isles, au milieu d'une autre embouchure formée par un Cap qu'il nomma *Boto*, parce qu'il s'avance peu en mer. Il découvrit ensuite un autre Cap, qui lui parut appartenir à la Trinité, & qui fut appellé *Lapa*. Les deux Isles reçurent les noms d'*El Caracol* & d'*El Delfin*. De la pointe du Cap de Lapa, on vit, à la distance de vingt-six lieues vers le Nord-Est, une Terre fort haute, que sa beauté fit nommer *Bella Forma*. La multitude des enfoncemens, qui paroissoient autant de Canaux ou de passages, continuoit de faire prendre toutes ces Terres pour

Isle de Gratia.

Passage nommé Boca de Sierpe.

Caps de Boto, & de Lapa.

Isles de Caracol & du Dauphin.

(43) Herrera, *ubi suprà*.
(44) *Ibidem*.
(45) C'étoit l'Orenoque. On suit Herrera, qui lui donne toujours le nom d'*Yuyapari*. L'Historien de Saint-Domingue prétend que c'étoit aux Singes, que les Habitans donnoient ce nom; mais il se peut aussi qu'ils nommassent une des bouches de l'Orenoque, *Yuyapari*, ou Riviere des Singes.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

des Isles. On s'avança, d'environ cinq lieues, au-de-là du Cap de Lapa; & , dans cet espace, on observa de très beaux Ports, fort proches les uns des autres. Quelques Matelots qui furent envoïés au rivage, y trouverent du feu, des sentiers, & une cabane découverte. En rangeant la Côte, huit lieues plus loin, on ne cessa point de voir de très bons Ports, des terres cultivées, & quantité de Rivieres. On trouva des raisins d'excellent goût, & divers autres fruits.

Indiens du Païs, & leur couleur.

Le 6 d'Août, après avoir fait encore cinq lieues, on vit paroître un Canot, qui portoit cinq Indiens. Ils s'approchoient, pour répondre à l'invitation des Castillans; lorsqu'un coup de vent aïant renversé le Canot, ils s'efforcerent de se sauver à la nage. On en prit quatre. Ils étoient de la même couleur que le commun des Indiens. L'Amiral leur fit donner des sonnettes & des grains de verre, avec lesquels ils retournerent gaiement au rivage; mais ce fut pour revenir bientôt avec quantité d'autres, qui apporterent des boucliers, des arcs & des fleches, du pain, de l'eau, diverses viandes, & deux sortes de liqueurs, l'une blanche & l'autre verte. Avant que d'entrer dans les Barques, où ils se présentoient volontairement, ils flairoient & les Barques & les Matelots. De tous les présens qu'on leur fit, ils ne paroissoient estimer que les sonnettes, & les moindres morceaux de laiton. Les mouchoirs de coton, dont ils se couvroient la tête & la ceinture, étoient de diverses couleurs & fort bien travaillés. La nuit, qui commençoit à s'approcher, les fit partir si légerement à la nage, que l'Amiral ne put exécuter le dessein qu'il avoit eu d'en retenir quelques-uns. Mais, le lendemain, il en prit six, avec lesquels il fit voile vers une Pointe, qui fut nommée *Punta del Aguja*, & d'où l'on découvroit de fort belles terres. Il aborda dans un lieu, qu'il nomma *los Jardinos*. La perspective en étoit charmante, & l'on y voïoit quantité de maisons, qui paroissoient contenir un grand nombre d'Habitans. Ceux, qui vinrent à Bord, portoient de petites lames d'or autour du cou. De la Pointe d'Aguja, on en découvrit une autre vers le Sud, que l'Amiral prit encore pour une Isle. Il lui donna le nom de *Sabeta*; & vers le soir, il en apperçut une troisiéme, dont il prit la même idée. Mais on reconnut ensuite que c'étoit autant de parties de la Terre-ferme (46).

Pointe d'Aguja.

Indiens parés de morceaux d'or.

Les deux Vaisseaux revinrent mouiller à los Jardinos, & se virent bientôt environnés de Canots, chargés d'Indiens, qui portoient au cou des lames d'or de la grandeur d'un fer à cheval. Quoiqu'ils parussent estimer ces ornemens, ils les donnoient volontiers pour des sonnettes; & l'Amiral ne s'ennuïa point d'un si beau commerce. Mais, les sonnettes lui manquant bientôt, il eut recours à son imagination, pour tenter les Indiens par d'autres amorces. Les Canots arrivoient en foule, & ne cessoient point d'apporter de l'or, en colliers ou en grains. Il s'en trouva un lingot, de la grosseur d'une pomme (47). On vit arriver aussi des femmes, les bras garnis de bracelets de perles, qui firent ouvrir les yeux aux Castillans. L'Amiral se hâta de demander d'où leur venoient tant de richesses. Elles lui montrerent les coquilles où naissoient les Perles; & leurs signes lui firent comprendre qu'elles les tiroient du côté de l'Ouest, derriere le Cap de Lapa, entre cette

(46) *Ibidem.* (47) *Ibidem.*

Pointe & la Terre-ferme. Il trouva tous ces Peuples fort traitables, de très belle taille, & plus blancs que les autres Indiens. Leurs cheveux, qui étoient proprement coupés, & les mouchoirs qu'ils portoient sur la tête, leur donnoient beaucoup de grace (48).

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

Le 10, on fit voile vers l'Ourse, non pour continuer de si riches échanges, que la diminution des vivres, & celle des sonnettes obligeoient de remettre à d'autres tems, mais pour se dégager de tant de Canaux, qui faisoient croire à l'Amiral, qu'il voïoit autant d'Isles que de séparations. Il donna les noms d'*Ysabella* & du *Tramontana*, à deux Terres qu'il prit encore pour deux Isles, & qui étoient d'autres parties du Continent. Le 11, prenant à l'Est, dans l'espérance de sortir entre la Pointe de Paria, & la Côte opposée, il traversa le Golfe; & le 13, il entra dans un très beau Port, qu'il nomma *el Puerto de Gatos*, trompé par la vûe d'un grand nombre de très gros Singes, qu'il prit d'abord pour des Chats. Ce Port est proche de la bouche de l'Orenoque, qu'Herrera nomma *Yuyapari*, & qui contient les deux petites Isles del Caracol & del Delfin. A peu de distance, on visita un autre Port, qui fut nommé *Puerto de las Cabanas*, parce qu'on y vit quantité de Cabanes. Le 14, on doubla le Cap de Lapa, pour sortir du Golfe au Nord. Entre ce Cap, qui fait la pointe de la Côte de Paria, & le Cap Boto, qui est au Nord-Ouest de la Trinité, la distance est d'environ deux lieues; mais un peu au-dessus, le Canal en a cinq de largeur. Les trois Vaisseaux, y étant entrés avant midi, trouverent les flots dans un mouvement terrible, & si couverts d'écume, par le combat du courant avec marée, que le danger leur parut extrême. Ils s'efforcerent en vain de mouiller. Les ancres furent enlevées par la force des vagues. Ils avoient trouvé la Mer aussi fougueuse, en entrant dans le Golfe par le Canal qui avoit reçu le nom de *Sierpe*; mais ils y avoient eu la faveur du vent: au lieu que dans le passage, où ils se voïoient engagés, le vent avec lequel ils espéroient sortir s'étant calmé tout d'un coup, ils demeuroient comme livrés à l'impétuosité des flots, sans aucun moïen d'avancer ou de retourner dans le Golfe. L'Amiral sentit la grandeur du péril. Il confessa que s'il en étoit délivré par le Ciel, il pourroit se vanter d'être sorti de la gueule du Dragon; & cette idée fit donner au Détroit le nom de *Boca del Drago*, qu'il a conservé jusqu'aujourd'hui. Enfin la marée perdit sa force, & le courant des eaux douces du Fleuve jetta les trois Vaisseaux en haute Mer (49).

L'Amiral prend diverses parties du Continent pour des Isles.

Port de Gatos, ou des Chats.

Boca del Drago. Origine de ce nom.

De la premiere Terre de la Trinité jusqu'au Golfe, qui fut nommé *Golfe des Perles*, on n'avoit pas compté moins de cinquante lieues. L'Amiral suivoit la Terre, qu'il prenoit pour celle qu'il avoit nommée *Isle de Gracia*, & tourna Nord & Sud autour du Golfe, dans la vûe d'approfondir si cette grande abondance d'eau venoit des Rivieres, suivant l'opinion des Pilotes, mais contre la sienne; parce qu'il ne pouvoit s'imaginer qu'il y eût un Fleuve au Monde, qui produisît tant d'eau, ni que les Terres qu'il voïoit en pussent tant fournir non plus, à moins qu'elles ne fussent la Terre ferme. Il trouva, sur cette Côte, quantité d'excellens Ports, &

Prodigieuse abondance d'eau.

(48) *Ibidem.*

(49) Herrera, Liv. 3. ch. 11. Voyez ci-dessous, le Voïage d'Ojeda & d'Americ Vespuce.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

Caps de Conchas, de Luengo, de Sabot, & de Ricco.

Diverses Isles.

plusieurs Caps, auxquels il donna successivement des noms, tels que *Cabo de Conchas*, *Cabo Luengo*, *Cabo de Sabor*, & *Cabo Ricco*. En sortant du Canal il avoit découvert, à vingt-six lieues au Nord, une Isle qu'il avoit nommée l'*Assomption*, une autre qui fut nommée la *Conception*, & trois autres qui reçurent le nom de *los Testigos*. Une cinquiéme prit celui de *Cabellos el Romero*, & plusieurs petites celui de *las Guardas*. Après toutes ces Isles, il trouva celle qui reçut & qui porte encore le nom de la *Marguerite*, près de laquelle il en trouva trois petites à l'Est-Sud-Est, & deux vers le Nord au Sud. *El Martinete*, *Cubagua* & *Cochem*, furent les noms qu'il imposa aux principales, mais qui ne se sont pas conservés. Ce ne fut qu'après avoir fait environ quarante lieues au-delà de Boca del Drago, que voïant la longueur de la Côte, qui continuoit toujours de descendre à l'Ouest, il crut pouvoir juger, avec une véritable certitude, qu'une si vaste étendue de terre ne pouvoit être une Isle, & que c'étoit le Continent. Il fit cette déclararion le Mercredi, premier jour d'Août. Ainsi, malgré les prétentions de quelques autres Navigateurs, dont on verra par degrés les Voïages & les découvertes, c'est à Christophe Colomb qu'on croit devoir attribuer la gloire d'avoir reconnu le premier une partie du Continent de l'Amérique (50).

L'Amiral croit avoir découvert un Continent.

Mais, dans l'étonnement d'avoir vû de l'eau douce si loin en Mer, & de trouver l'air si temperé proche de la Ligne, qui avoit toujours passé pour inhabitable, il lui tomba dans l'esprit une idée fort singuliere, à laquelle il demeura long-tems attaché. Comme il avoit observé d'ailleurs qu'à la distance d'environ cent lieues des Açores, & dans la même hauteur du Nord au Sud, l'aiguille déclinoit d'un quart au Nord-Ouest, & que plus il avançoit à l'Ouest, plus l'air étoit doux & serein, les Peuples moins noirs & d'un caractere plus traitable, le Païs plus beau & plus fertile, il s'imagina que c'étoit de ce côté du Monde, que le Paradis terrestre devoit être situé; que la Mer montoit insensiblement vers le Ciel; que la Terre n'étoit pas ronde, & qu'en pénétrant plus loin, on arriveroit au sommet d'une éminence où se terminoit le Monde, & sur laquelle étoit le Paradis terrestre. (*) Il jugea même que l'eau douce, à laquelle il avoit trouvé tant d'abondance & de force, dans une étendue de cinquante lieues de Mer, pouvoit venir de la Fontaine, dont les Livres saints nous apprennent que ce lieu de délices étoit arrosé, & qui descendant dans le Golfe, produisoit, par-dessous la Terre & le fond de la Mer, les quatre grands Fleuves qui sont nommés dans la Genese. Herrera, qui s'étend sur cette Chimere, excuse l'Amiral par les tenebres où l'on étoit encore sur toutes les merveilles qu'on commençoit à découvrir dans le nouveau Monde; & l'Historien de Saint-Domingue veut qu'on la regarde » comme un de ces délires, auxquels » les grands Hommes sont souvent plus sujets que les autres; d'autant plus

Il s'imagine avoit trouvé la vraie situation du Paradis terrestre.

(50) Herrera, Liv. 3. ch. 11. On regarde comme une chimere, le bruit qui avoit couru dès ses premieres découvertes, qu'il avoit profité des Mémoires d'un Pilote mort chez lui. Voyez ci-dessus, page 3.

(*) *Ibidem.* Voici les termes d'Herrera: » Son imagination étoit que la terre ressembloit à la moitié d'une poire, aïant le bout de l'essieu élevé, ou au téton d'une femme; que le côté élevé de l'essieu étoit plus haut & plus proche de l'air & du Ciel; qu'il croit sous la Ligne équinoxiale, & que c'étoit sur le haut de cet essieu qu'étoit situé le Paradis terrestre. *Ibid.* ch. 12.

» excusable dans Colomb, qu'il étoit peut-être un peu ébloui du merveil-
» leux de ses découvertes (*).

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

Ses infirmités, qui augmentoient de jour en jour, ne lui permettant point d'écrire le reste de sa Navigation, il en laissa le soin à ses Pilotes, dont il ne paroît pas que les Journaux aient jamais été publiés. L'Histoire ajoute seulement qu'après avoir formé la résolution de retourner à l'Espagnole, il gouverna au Nord-Est-Quart de Nord. Avec l'attention qu'il apportoit à tous les effets de la Nature, il fit réflexion qu'en allant des Canaries à l'Espagnole, lorsqu'il eut passé trois cens lieues à l'Est, l'aiguille nordestoit d'un quart, & que l'étoile du Nord ne s'élevoït que de cinq degrés; au lieu que dans la route qu'il venoit de faire, l'aiguille n'avoit point varié, jusqu'à ce qu'elle nordesta tout-d'un-coup d'un quart & demi, & même d'un demi vent, qui fait deux quarts entiers. Il remarqua aussi que l'Etoile du Nord étoit au quatorziéme degré, lorsque les Gardes avoient passé au-delà de la tête l'espace de deux heures & demie. Dans les premieres Lettres qu'il écrivit aux Rois Catholiques, il les pria d'attacher une grande importance à ces Observations (51). Il étoit parti, le 15 d'Août, du petit Golfe, qui est fermé par les Isles voisines de la Marguerite, après avoir reconnu que les Indiens y pêchoient de fort belles Perles. Les vents & les courans lui furent si favorables, que le 19 il se trouva devant la Beata, c'est-à-dire, vingt-cinq lieues au-delà de San-Domingo. Ce ne fut pas sans chagrin, qu'il s'apperçut de l'erreur de ses Pilotes. Elle venoit de la nécessité où l'on étoit encore, dans un tems où ces Mers étoient si peu connues, de voguer toutes les nuits en tournoïant, soit pour éviter les bancs, dont on ignoroit la situation, soit pour se dérobber aux courans, qui baissent à l'Ouest, & qui pouvoient jetter fort loin les Navires. Lorsqu'on se vit entre la Beata & l'Espagnole, où la distance n'est que de deux lieues d'une Isle à l'autre, l'Amiral envoïa ses Barques au rivage, pour se faire amener quelques Insulaires, qu'il vouloit charger d'une Lettre pour son Frere. Une arbalete Espagnole, qu'il vit entre leurs mains, lui parut d'un si triste augure, qu'elle lui fit rappeller les premiers malheurs de la Colonie. Mais on avoit vû passer ses trois Navires au-dessous de San-Domingo; & l'Adelantade, ne doutant pas que ce ne fût les siens, avoit aussi-tôt dépêché une Caravelle, qui ne tarda point à les joindre.

Il reprend vers l'Isle Espagnole.

Ses Observations.

Il arrive à la vûe de San-Domingo.

L'Amiral entra le 22 dans San-Domingo, qu'on nommoit déja la Capitale de l'Isle. Il fut reçu avec beaucoup d'acclamations & d'honneurs. Mais la joie, qu'il en devoit ressentir, fut temperée par de fâcheuses informations. Outre le triste état de la Colonie, qui avoit eu si long-tems la faim & la discorde à combattre, les trois Vaisseaux qu'il y avoit envoïés des Canaries n'étoient point encore arrivés. Ils avoient été emportés par

Il n'y trouve point ses trois autres Vaisseaux.

(*) Histoire de S. Domingue, Liv. 2.

(51) Il les prioit aussi de ne pas prêter l'oreille à la calomnie. Il les assuroit qu'il avoit trouvé des lieux où il se trouvoit des grains d'or du poids de vingt onces; des morceaux de cuivre de cent cinquante livres, de l'azur, de l'ambre, du coton, du poivre, de la canelle, du storax, du citrin, de l'aloës, du gingembre, de l'encens, des mirabolans de toute espece, & de la cabuya, herbe à côte, dont on pouvoit faire de très-bonne toile. Mais il ne parloit pas apparemment des perles qu'il avoit vûes en si grand nombre, puisque ses Ennemis l'accuserent d'avoir déguisé cette précieuse découverte à la Cour.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

des courans, dont les Pilotes ne connoissoient point encore la violence, plus de cent soixante-dix lieues au-delà du Port de San-Domingo ; & n'aïant pû reprendre leur route, ils se trouverent sur la Côte de Xaragua, fort près de la retraite que Roldan avoit choisie avec sa Troupe. Ces Rebelles furent d'abord allarmés de voir paroître trois Navires, & les crurent envoïés pour leur faire la guerre ; mais un peu d'explication les aïant détrompés, ils allerent à Bord, avec la précaution de dissimuler leur révolte. Ils demanderent des nouvelles de l'Amiral ; & tandis qu'ils jouissoient des rafraîchissemens qu'on envoïoit d'Espagne à la Colonie, ils eurent l'adresse de persuader aux trois Capitaines, que dans la difficulté de remonter à San-Domingo, contre les vents & les courans, qui portent presque toujours à l'Ouest dans ces Mers, ils n'avoient pas d'autre résolution à prendre que d'y envoïer par terre une partie de leurs Malades & de leurs Ouvriers. Cet avis couvroit des vûes fort malignes. Il fut suivi ; & Jean-Antoine Colomb, un des trois Commandans, fut prié de prendre sous sa conduite quarante Hommes qu'on fit débarquer. Mais à peine furent-ils à terre, que Roldan leur exagera la longueur & les difficultés du chemin. Il leur représenta les travaux qui les attendoient aux Mines, la faim & la misere qui regnoient dans les Forts, la hauteur & la dureté des Colombs ; & leur offrant le moïen d'éviter tant de malheurs, s'ils vouloient s'attacher à lui dans une Province agréable, où les vivres étoient en abondance, il n'eut pas de peine à séduire des Misérables, dont la plupart avoient été tirés des Prisons & dérobbés au supplice. Il ne s'en trouva que huit, qui demeurerent fideles à leur Chef, & qui retournerent à Bord. Après avoir fait des efforts inutiles pour rappeller les autres, le Conseil des Vaisseaux, très certain de la trahison de Roldan, prit le parti d'envoïer Carvajal par terre, mais avec une escorte mieux choisie, & plus capable de se faire respecter ; pendant qu'Arana & Colomb conduiroient les Navires à San-Domingo. Carvajal se chargea aussi d'emploïer tous ses soins, pour faire rentrer les Rebelles dans la soumission. Heureusement l'Adelantade, averti, par les Indiens, qu'on avoit vû trois Vaisseaux sur les Côtes, s'étoit hâté d'envoïer une Caravelle pour leur servir de guide. Ils la rencontrerent ; & malgré quelques nouveaux accidens, qui firent perdre à l'un son gouvernail, ils arriverent au Port de San-Domingo, peu de jours après l'Amiral. Mais la plus grande partie de leurs vivres aïant été consommée dans un si long Voïage, ils n'apportoient à la Colonie que de nouvelles bouches, qui augmenterent la famine.

Route qu'ils avoient prise.

Ils se trouvent sur la Côte de Xaragua.

Embarras que leur causent les Rebelles.

En quel état ils arrivent à San-Domingo.

Carvajal suivit de près ses deux Collégues. Il avoit renoncé à l'espérance de ramener Roldan par la douceur. Mais la voie de la force, qui restoit seule à tenter, étoit contraire aux inclinations de l'Amiral. Quoiqu'en arrivant il eût commencé par se faire montrer le Procès que l'Adelantade avoit instruit réguliérement contre les Rebelles, & qu'il en eût fait lui-même un autre, dans lequel il avoit recueilli les témoignages de tout ce qu'il y avoit d'honêtes gens dans l'Isle, il espera plus de succès d'une négociation animée par sa présence & par ses soins. Cependant il ne crut pas s'y devoir engager, sans avoir mis, dans ses intérêts, tous ceux dont la fidélité lui sembloit suspecte. Comme il n'ignoroit pas que plusieurs souhaitoient vivement de retourner en Espagne, & que la difficulté qu'on avoit faite jusqu'alors

Expédient de l'Amiral pour appaiser les Mécontens.

lors de leur accorder cette grace n'avoit pas peu servi à grossir le Parti des Mécontens, il fit publier, le 12 de Septembre, que non-seulement il seroit permis de repasser la Mer, à ceux qui ne s'accommoderoient pas du séjour de l'Isle, mais qu'on leur fourniroit des Bâtimens & des vivres. Cette offre fut acceptée d'un grand nombre, & fidellement remplie.

Christophe Colomb. III. Voïage. 1498.

Négociations avec Roldan.

D'un autre côté, Roldan n'eut pas plutôt appris le retour de l'Amiral, qu'il s'approcha du Fort de Bonao, dans une Plaine agréable & fertile, à vingt lieues de la Capitale. On douta d'abord si son dessein n'étoit pas de l'attaquer. Mais l'Amiral prévint cette résolution, en lui faisant offrir son amitié. Carvajal & Ballester, qui lui furent envoïés à Bonao, le trouverent avec Escobar, Mexica, Gamits & Riquelme, ses trois principaux Officiers. Ils n'épargnerent rien pour lui faire comprendre que son propre intérêt devoit le porter à se reconcilier avec un Chef, qui l'honoroit encore du nom de son Ami, & qui étoit disposé à païer sa soumission par de nouvelles faveurs. La négociation dura quelques semaines. On s'écrivit de part & d'autre, dans des termes assez mesurés. Mais la conclusion n'en paroissoit pas moins éloignée, surtout lorsque les Complices de Roldan se furent opposés à l'entrevûe que l'Amiral demandoit avec lui, dans la crainte apparemment d'être sacrifiés au ressentiment des Colombs. Enfin Ballester fit avertir l'Amiral que ce délai n'étoit pas sans danger; que le nombre des Mutins croissoit de jour en jour; qu'ils avoient déja séduit plusieurs Soldats de son Escorte, & qu'ils paroissoient attendre que ce pernicieux exemple leur en attirât d'autres, pour se trouver en état de pousser plus loin leurs entreprises. Cette Lettre jetta l'Amiral dans un cruel embarras. Il sentit la nécessité de prendre une résolution vigoureuse. Les Tributs n'étoient pas païés, ou passoient entre les mains des Rebelles; & les Insulaires, charmés de voir leurs Vainqueurs prêts à s'entredétruire, laissoient la terre sans culture, dans l'espérance que la famine acheveroit de les en délivrer. Il étoit même à craindre qu'ils ne saisissent une si belle occasion pour recommencer la guerre. Des raisons si puissantes firent penser, aux Colombs, qu'il étoit tems d'emploïer la rigueur.

Raisons qui empêchent les Colombs d'emploïer la rigueur.

Mais, lorsqu'ils entreprirent de rassembler leurs Troupes, dans la résolution de marcher à Bonao, la plûpart de leurs Soldats refuserent de les suivre. Il ne s'en trouva que soixante-dix, qui parussent disposés à prendre les armes (52); & quelques-uns si suspects, que l'Amiral, comptant peu sur leur fidélité, fit publier une Déclaration, qui portoit l'abolition du passé, pour ceux qui, dans l'espace de seize jours, ou d'un mois s'ils étoient trop éloignés, rendroient l'obéissance qu'ils devoient au Roi, leur Souverain; avec promesse de les traiter humainement, de leur païer ce qui étoit dû de leur solde, & d'accorder le passage à ceux qui souhaiteroient de retourner en Espagne. Cette espece d'Amnistie fut affichée le 9 de Novembre aux Portes de San-Domingo. En même-tems il envoïa, non-seulement pour Roldan, mais pour tous ceux qui voudroient l'accompa-

(52) L'un faisoit le boiteux, l'autre le malade; un autre donnoit pour excuse que son ami étoit avec Roldan, & un autre se disoit son parent. Herrera, *ibidem*, chap. 14.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

gner, un Sauf-conduit (53), revêtu des plus fortes assurances de l'honneur & de la bonne foi.

Retour des Navires en Espagne.

Dans l'intervalle, il comprit que les Navires ne pouvoient plus différer leur départ pour l'Espagne. Le terme prescrit étoit expiré depuis près de trois semaines. Quantité d'Indiens, qu'on y avoit embarqués, y mouroient sans pouvoir être secourus; & les Equipages, dans la crainte de manquer de vivres, demandoient impatiemment qu'on mît à la voile. Il se vit dans la nécessité de les faire partir, & par conséquent d'informer la Cour des désordres ausquels il s'efforçoit de remédier. Il demandoit en même-tems des Religieux, pour annoncer l'Evangile aux Insulaires; & quelque personnage d'un mérite distingué pour l'administration de la Justice, sans quoi il se promettoit peu de fruit du zéle des Missionnaires. Il mandoit aussi que malgré les maladies, que la subtilité de l'air, l'excès de la chaleur, & la mauvaise qualité des eaux, avoient causées dans l'origine, les Castillans s'accoutumoient au climat, & se portoient mieux avec les alimens Indiens, qu'avec le pain de Blé; qu'ils ne manquoient point de Porcs & de Volaille, & que leur principal besoin étoit de Vin & d'Habits; que l'Isle étoit remplie de gens oisifs; qu'il lui paroissoit nécessaire de renvoïer en Espagne à chaque Voïage, ceux qui manqueroient de conduite ou de soumission, & que c'étoit le plus rude châtiment qu'on pût leur imposer; d'autant plus que depuis la révolte, il étoit devenu fort difficile d'exercer la Justice, sans augmenter le nombre des Mécontens: qu'à l'égard de Roldan, il croïoit devoir renvoïer à leurs Majestés le Jugement d'une Cause qui regardoit particuliérement l'Adelantade, & qu'il les prioit ou de faire venir les Parties en Espagne, ou de faire prendre des informations par des Commissaires désinteressés; qu'il consentoit volontiers que les Coupables choisissent des Avocats, auxquels ils remettroient leur intérêts, pourvû qu'en attendant la décision de leurs Majestés, ils fussent exacts aux devoirs du Service, ou que pour lever le scandale d'un exemple dangereux, ils passassenr dans l'Isle de Portoric; mais que s'ils continuoient leurs brigandages, il ne répondoit pas que pour sauver la Colonie, il ne fût bientôt obligé d'emploïer contr'eux toutes les forces qu'il avoit entre les mains: que leur obstination dans la révolte étoit l'unique raison qui l'eut empêché de faire partir l'Adelantade, pour continuer la décou-

Demandes & représentations que l'Amiral fait à la Cour.

(53) La singularité de sa forme l'a fait conserver: » Moi, Christophe Colomb, » Amiral de l'Océan, Viceroi & Gouver- » neur perpétuel des Isles & Terre-ferme » des Indes pour le Roi & la Reine nos Sei- » gneurs, leur Capitaine Général, & de leur » Conseil. Comme il est nécessaire, par rap- » port aux différends qui se sont élevés » entre l'Adelantade mon Frere, & l'Alcalde » François Roldan, & sa Compagnie, pen- » dant mon absence, & pour y apporter » quelque remede, afin que leurs Altesses » soient sinceres, que l'Alcalde vienne m'in- » struire de ce qui s'est passé, particuliére- » ment de ce qui regarde l'Adelantade, à » cause qu'il est mon Frere: Je donne par » ces Présentes, au nom de leurs Altesses, » toutes les assurances qu'il peut souhaiter, » tant pour lui que pour ceux qui voudront » l'accompagner en cette Ville, promet- » tant que pendant leur voïage & leur sé- » jour ici, comme dans leur retour à Bo- » nao, il ne leur sera fait aucun tort ni » déplaisir. Dequoi je donne ma foi & ma » parole de Gentilhomme, suivant la cou- » tume d'Espagne, en témoignage dequoi » j'ai signé le présent Ecrit de mon nom. » *Herrera, Liv. 3. chap. 14.*

verte de la-Terre ferme, avec trois Vaiſſeaux qu'il tenoit prêts pour cette expédition ; mais qu'il ne pouvoit ſe priver de cette reſſource, & ſurtout du ſecours d'un auſſi brave Homme que ſon Frere, tandis qu'il étoit à peine en ſûreté dans la Capitale. En effet, il paroît certain que ſans cet obſtacle, l'Adelantade eût découvert la Nouvelle Eſpagne (54). L'Amiral envoïa, par les mêmes Vaiſſeaux, cent ſoixante-dix Perles, & quelques pieces d'or, avec quantité de ces Mouchoirs de différentes couleurs & d'un fort beau tiſſu, qu'il avoit rapportés de ſa derniere courſe. Il y joignit une Deſcription des Terres qu'il avoit découvertes, le Plan des Iſles, & la Relation de toutes les circonſtances de ſon Voïage (55). Mais ſes Lettres ne furent pas les ſeules qui partirent de l'Iſle. Roldan & ſes Amis envoïerent à Fonſeca, Evêque de Badajos, des Mémoires, où tout leur fiel étoit répandu, & qui devinrent, entre les mains de ce Prélat, le fondement d'une infinité de mauvais offices contre les Colombs. Ce fut de lui, du moins, que l'Amiral crut avoir reçu les plus rudes coups (56).

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

Préſens qu'il y envoïe.

Après le départ de la Flotte, Roldan, ſe voïant ſans prétexte pour refuſer le Sauf-conduit qu'on lui avoit envoïé, prit le parti de ſe rendre à San-Domingo ; mais avec autant de diſſimulation que d'audace, & moins dans la vûe de ſe reconcilier avec l'Amiral, que pour débaucher une partie de ſes gens. Il y paſſa quelques jours, pendant leſquels on lui fit diverſes propoſitions, dont il affectoit de ne pas s'éloigner. Cependant il répondit enſuite qu'il ne pouvoit ſe déterminer à rien ſans la participation de ſes Amis, & cette feinte parut juſtifier ſon retour à Bonao. L'Amiral, malgré toute ſon indignation, le fit accompagner par Diego de Salamanca, Homme grave & judicieux, pour recevoir les explications du Conſeil des Rebelles. Mais elles furent exprimées dans des termes inſolens ; & les articles bleſſoient également l'autorité de la Cour & l'honneur du Viceroi. Roldan, qui ſçavoit bien qu'elles ne pouvoient être acceptées, n'attendit point la réponſe, & partit bruſquement pour la Conception, qu'il ſe flattoit de ſurprendre. Cette Fortereſſe étoit en ſûreté ſous le commandement de Balleſter. Cependant, après avoir déſeſperé de l'emporter d'aſſaut, les Rebelles ſe promirent de la prendre par famine, & commencerent à détourner les eaux.

Nouvelles inſolences de Roldan.

Ils preſſoient ardemment le travail, lorſque l'Amiral, ſans ſe rebuter de tant d'indignités, leur envoïa Carvajal, pour lequel ils avoient toujours marqué de la conſidération, avec une eſpece de plein pouvoir, qui n'étoit borné que par la juſtice & l'honneur. L'arrivée de cet Officier fit recommencer les négociations. Elles ſe terminerent par un Traité, dont la concluſion fut qu'ils retourneroient tous en Eſpagne ; que l'Amiral leur feroit conduire, au Port de Xaragua, deux Vaiſſeaux bien équipés ; qu'ils auroient la liberté d'y embarquer, avec eux, leurs Maîtreſſes Indiennes, groſſes ou nouvellement accouchées ; que l'Amiral leur donneroit des Certificats de ſervice & de fidélité, & qu'il leur feroit reſtituer tout ce qu'ils ſe plaignoient qu'on leur avoit pris (57). Roldan ſigna ces Articles, le 14 de Novembre, à condition qu'ils ſeroient ratifiés dans l'eſpace de dix jours ;

Traité de l'Amiral avec les Rebelles.

(54) Herrera, Liv. 3. chap. 15.
(55) *Ibidem.*
(56) *Ibid.*
(57) *Ibid.*

CHRISTOPHE COLOMB III. Voïage. 1498.

& l'Amiral, en les signant, peu de jours après, y mit aussi pour condition que les Rebelles partiroient dans cinquante jours. Il donna aussi-tôt des ordres, pour faire préparer les deux Vaisseaux, & Roldan reprit le chemin de Xaragua. Plusieurs de ses Complices aïant témoigné qu'ils n'étoient pas disposés à passer en Espagne, l'Amiral leur fit déclarer qu'ils étoient libres de demeurer dans l'Isle, de s'y établir, & de s'y remettre même à la solde, sans autre condition que le respect & la fidélité qu'ils devoient aux Loix. Les Bâtimens, qu'il leur avoit promis, partirent pour Xaragua; mais aïant été battus d'une violente tempête, ils n'y purent arriver dans le tems dont on étoit convenu. Roldan prit ce prétexte pour rompre absolument le Traité, en publiant que l'Amiral n'avoit eu dessein que de le tromper. En vain Carvajal, au désespoir de cette perfidie, fit retentir ses plaintes, & somma même les Rebelles, par un Acte authentique, d'exécuter des conventions qu'il avoit garanties (58).

Il est rompu par la perfidie de Roldan.

Mais tout le poids d'un chagrin si sensible tomba sur l'Amiral, qui avoit sacrifié ses deux Vaisseaux au salut de la Colonie. Les Isles des Perles & la découverte du Continent étoient deux objets dont il ne pouvoit se détacher; & la fidélité, qui lui faisoit préférer un rigoureux devoir à de si belles espérances, lui fit sentir une extrême douleur, de voir ses soins si mal reconnus. Cependant il écrivit encore à Roldan, & dans des termes qui n'auroient pas manqué de faire impression sur un cœur moins farouche; mais il n'en reçut qu'une réponse arrogante & présomptueuse. On ne s'arrêteroit pas si long-tems au récit de cette odieuse querelle, si tous les Historiens n'avoient jugé ce détail important, pour l'explication des événemens qui doivent le suivre. Enfin, Carvajal aïant renoué la négociation, sa fermeté parut en imposer aux Rebelles. On fit un nouveau Traité, dont le principal Article rétablissoit Roldan dans l'exercice de son Emploi, & laissoit à ses Complices la liberté de partir ou de demeurer, avec des avantages que les plus fideles Sujets de l'Espagne n'auroient osé demander pour de longs services (59). L'Amiral accorda tout, avec une modération qui lui fit étouffer jusqu'à l'apparence du ressentiment. Il consideroit que le mal étoit devenu plus contagieux que jamais; que dans plusieurs parties de l'Isle, les Indiens paroissoient prêts à se soulever; & que les Castillans même, qui lui avoient été le plus attachés, commençoient à porter envie aux richesses des Rebelles. Quelques-uns parloient déja de se retirer dans

Modération avec laquelle il est renoué par l'Amiral.

(58) *Ibid.*

(59) » Le Traité portoit que François Roldan seroit créé de nouveau Alcalde Major, » par des Provisions roïales; qu'il pourroit envoïer, de son propre choix, quinze » hommes en Castille; qu'à tous ceux qui » demeureroient, il seroit donné des Départemens en propre, des terres pour labourer, & à chacun une Ordonnance pour » être païés de leur solde; que l'Amiral » feroit publier à son de trompe, que tout » ce qu'on attribuoit de mal à Roldan & à » ses Amis, étoit supposé par de faux témoins, qui leur vouloient du mal, & qui » n'aimoient pas le service du Roi. Ces articles aïant été accordés, Roldan en alla » rendre compte à ses Complices; & deux » jours après, ils envoïerent un modéle des » Provisions roïales, qui contenoit plusieurs » articles indécens, ridicules & insupportables. Le dernier portoit que si l'Amiral » n'effectuoit pas ce qu'il avoit promis, il » leur seroit permis de se rassembler & de » réunir toutes leurs forces pour l'y contraindre. *Herrera*, *Liv.* 3. *chap.* 16.

la Province de Higuey, vers le Cap de San-Rafael, où ils se flattoient de trouver de l'or, & de vivre dans l'indépendance. D'un autre côté, l'Amiral avoit reçu des Lettres de l'Evêque de Badajos, qui, s'appuïant sur la faveur de la Reine, lui reprochoit de manquer d'habileté pour faire regner la paix dans son Gouvernement. Ces raisons eurent tant de pouvoir sur son esprit & sur celui de ses Freres, que, n'aïant fait difficulté de rien, les Articles furent signés & s'exécuterent enfin de bonne foi. Roldan rentra comme triomphant dans la Capitale. Il reprit les fonctions d'Alcalde Major, avec quantité de nouvelles prétentions, qu'il fit valoir insolemment, & que personne n'osa lui contester (60).

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

Roldan rentre dans ses Emplois.

Les deux Caravelles mirent à la voile pour l'Espagne. L'Amiral avoit été tenté de s'y embarquer, pour aller rendre compte lui-même à la Cour, d'une affaire à laquelle il voïoit qu'on ne donnoit point un tour favorable en Espagne. Il regretta dans la suite de n'avoir pas suivi ce mouvement. Mais sa présence lui parut nécessaire dans l'Isle, où la Province des Ciguayos commençoit à remuer; & l'intérêt public l'emporta sur le sien. Cependant il fit partir Ballester & Garcias de Barantes, chargés de toutes les informations qu'il avoit fait recueillir contre les Rebelles. Dans la Lettre qu'il y joignit, il exposoit les funestes effets de la révolte, la nécessité où il s'étoit vû, pour conserver la Colonie, de signer des articles dont il gémissoit, & combien il seroit dangereux que leurs Majestés ratifiassent un Traité qui blessoit tous les droits de l'autorité suprême. Il ajoûtoit que depuis la conclusion du Traité, les Rébelles tenoient une conduite qui autorisoit la Cour à désavouer ce qu'on leur avoit promis en son nom; que d'ailleurs ils étoient redevables de tous les tributs des Rois & des Seigneurs Indiens, qu'ils avoient détournés; qu'il n'avoit pû leur donner un acquit de ces dettes, ni révoquer deux Sentences par lesquelles ils avoient été déclarés Traîtres, convaincus de rébellion, & condamnés à ce titre. Il faisoit de nouvelles instances pour obtenir un Magistrat habile, auquel il demandoit qu'on joignît un Intendant des Finances & un Trésorier roïal. Il représentoit que si leurs Majestés vouloient être fidellement servies, par les Gouverneurs qu'il établissoit sous leurs ordres, il étoit important de leur accorder des honneurs & des récompenses proportionnées à leurs services. Enfin, il supplioit le Roi & la Reine de considerer qu'il touchoit à l'âge caduc; que Dom Diegue, son Fils aîné, commençoit à se trouver capable de les servir, & qu'étant destiné à lui succeder, il étoit à propos de l'envoïer aux Indes, pour le former aux affaires, & le rendre digne de leur confiance, dans les deux grandes Charges d'Amiral & de Viceroi (61).

Comment l'Amiral rend compte de la révolte à la Cour.

Il demande qu'on lui envoie son Fils.

A peine les Caravelles furent parties, que Roldan présenta un Mémoire à l'Amiral, au nom d'une centaine de ses Partisans, qui demandoient des Terres dans la Province de Xaragua. Cette proposition avoit ses dangers. La prudence ne permettoit pas de laisser prendre des Etablissemens, dans le même Canton, à tant de gens qui faisoient profession des mêmes principes, & qui étoient capables de perpétuer la révolte. L'Amiral traîna sa réponse en longueur. Il fit naître adroitement des occasions, qui inspirerent, aux Mécontens, du goût pour d'autres parties de l'Isle. Les uns

Divers Etablissemens qui se forment dans l'Isle Espagnole.

(60) *Ibidem*.

(61) *Ibidem*.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1498.

s'établirent à Bonao; d'autres au milieu de la Vega-Réal, sur les bords de Rio-verde. Quelques-uns passerent six lieues au-delà de San-Yago, dans la même Plaine, en tirant vers le Nord. L'Amiral leur distribua des terres, avec environ vingt mille pieds de Manioc (62), & nomma, dans leurs Patentes, les Caciques de chaque Canton, pour obliger ces petits Princes de faire cultiver, par leurs Sujets, les terrains qui étoient dans leur dépendance. Telle est l'origine de ces partages Indiens, qui se multiplierent ensuite sous les noms de *Repartimentos*, & sous d'autres titres. Roldan demanda pour lui-même des terres considérables, qui lui furent accordées, avec toutes sortes d'avantages, aux environs d'Isabelle (63). Quoiqu'il ne changeât rien à sa conduite, l'Amiral dissimuloit des insultes dont il esperoit d'être vangé par la Cour. Il se détermina même à lui donner sa confiance, dans une occasion fort délicate, où les vûes de sa politique ne furent pas trompées, & dont le récit appartient à l'article suivant.

§ I.

Voïage d'Alfonse d'Ojeda, de Jean de la Cosa, & d'Americ Vespuce.

L'Evêque de Badajos suscite des Concurrens à l'Amiral.

LA découverte du Continent & des Perles, dont les premieres nouvelles étoient arrivées en Espagne par la Flotte que l'Amiral y avoit renvoïée à son retour, avoit causé beaucoup de satisfaction à leurs Majestés Catholiques; mais un événement, qui lui faisoit tant d'honneur, n'avoit pas manqué de réveiller la haine & la jalousie. L'Evêque de Badajos, qu'on pouvoit alors nommer le Ministre des Indes, parce qu'il étoit chargé de tous les ordres qui regardoient les nouveaux Etablissemens, prit cette occasion pour lui nuire. Il recevoit familiérement Alfonse d'Ojeda, qui étoit retourné depuis peu à la Cour d'Espagne. Cet adroit Avanturier, n'aïant pas pas eu de peine à découvrir qu'il avoit pris de l'aversion pour les Colombs, lui inspira le desir de partager avec eux la gloire des découvertes. Après avoir obtenu la communication des Plans & des Mémoires de l'Amiral, il sollicita la permission d'armer, pour continuer une entreprise, qui ne demandoit plus que de l'industrie & du courage. Il l'obtint de l'Evêque, qui la signa de son nom; mais elle ne fut point signée, & peut-être fut-elle ignorée, des Rois Catholiques. Elle portoit qu'Ojeda pourroit découvrir le Continent, & tout ce qui s'offriroit à ses recherches, sans autre condition que de ne pas entrer sur les Terres du Portugal, ni sur celles qui avoient été découvertes au nom de l'Espagne, jusqu'à l'année 1495. C'étoit violer formellement les conventions de l'Amiral avec la Couronne.

Alfonse Ojeda est envoïé tenter de nouvelles découvertes.

Cette Commission, d'un Ministre à qui leurs Majestés avoient confié toutes les affaires des Indes, eut bientôt rassemblé quantité d'Espagnols & d'Etrangers, qui brûloient de tenter la fortune, ou de se signaler par des avantures extraordinaires. Ojeda trouva des fonds dans Seville, pour armer quatre Vaisseaux. Il prit, pour premier Pilote, Jean de la Cosa, natif de Biscaye, homme

Ojeda s'associe avec Jean de la Cosa & Americ Vespuce.

(62) Herrera dit, » vingt mille, plus ou » moins, de ces souches qui produisent le » pain; on diroit des seps de vignes, ajoû- » te-t'il, avec cette différence, que les seps de » vigne durent long-tems, & que ces souches » ne durent pas plus de trois ans sans les re- » nouveller.

(63) *Ibidem.*


CARTE DES PROVINCES DE
CARTAGENE, S MARTHE ET VENEZUELA
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages
Par M.B. Ing de la Marine 1754.
Echelle de Lieues communes de France.
302 Longitude de 303 l'Isle de Fer 304
78 Longitude Occid.le 77 du Meridien de 76 Paris
S. MARTHE
VENEZUELA
CARTAGENE
Cap de la Vela
Golphe de Venezuela
Lac de Maracaybo ou Lac de Notre Dame
Vallée de Upari
Quiriquires
Plaines
Maracaybo
Truxillo
Mompox
Teneriffe
Cartagene
St. Marthe
Coro
I. Curacao
I. Arouba
I. Bonaire
Zapara
Guajiros
Plaines de Carora
S. Philippe de Carora

d'expérience & de résolution. Americ Vespuce, riche Négociant Florentin, versé dans la Cosmographie & la Navigation, s'interessa dans l'armement, & voulut courir aussi tous les dangers du Voïage (64). La Flotte se trouva prête le 20 de Mai, & mit le même jour à la voile.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499.

Sa route.

On prit la route de l'Ouest; & tournant ensuite au Sud, on ne fut pas plus de vingt-sept jours à découvrir une Terre, qu'on reconnut bientôt pour le Continent. La crainte des écueils obligea de mouiller à quelque distance du rivage; mais plusieurs Matelots, s'en étant approchés dans les Barques, y virent un grand nombre d'Indiens nuds, qui paroissoient les considérer avec beaucoup d'admiration, & qui s'éloignerent promptement lorsqu'on s'efforça de les attirer par des signes. Comme la Flotte étoit dans une Rade ouverte, où les moindres vents étoient redoutables, Ojeda résolut de suivre la Côte pour chercher un Port. Après deux jours de navigation, il en découvrit un; & la vûe d'une multitude d'Indiens, qui accouroient de toutes parts, ne l'empêcha point d'y faire descendre quarante Hommes, avec des sonnettes, dont le bruit eut plus de pouvoir que les témoignages de paix & d'amitié, pour arrêter ces Barbares. Cependant, la nuit aïant rappellé les Castillans à Bord, ce ne fut que le lendemain, à l'aide des sonnettes & de diverses bagatelles de l'Europe, qu'on vit naître tout-d'un-coup la confiance. Ces Indiens étoient d'une taille médiocre, mais bien proportionnée. Ils avoient le visage & le front larges, la peau d'une couleur qui pouvoit être comparée à celle du poil de Lion, & toutes les apparences d'un caractere fort humain.

Il arrive au Continent de l'Amérique.

Ojeda se crut assez sûr de leurs dispositions, pour esperer d'eux tous les rafraîchissemens qu'ils pourroient fournir à la Flotte. Il fit descendre une partie de ses gens, pour visiter le Païs. Les Plantes & le Poisson y paroissoient faire la principale nourriture des Habitans, avec une espece de Pain, composée d'une racine, qu'ils nommoient *Yuca*. Mais les Animaux sauvages, qui s'y trouvoient en abondance, offrirent une chasse facile aux Castillans. L'eau y étoit si saine, que pour guérir les malades, surtout ceux qui étoient attaqués de la fiévre, l'usage du Canton étoit de les plonger dans l'eau froide, & de les mettre ensuite devant un grand feu, après quoi quelques heures de sommeil achevoient de les rétablir. La si-

Situation du Païs qu'il découvre.

(64) C'est le même, qui a donné au Continent du nouveau Monde, le nom d'*Amérique*, malgré toutes les réclamations des Espagnols. Ils l'accusent de s'en être attribué injustement la découverte, & d'avoir dérobbé cet honneur, soit à leur Amiral, soit à Ojeda & Jean de la Cosa, tous deux de leur Nation. La question est de savoir de quel côté est l'injustice : cet examen demandant des discussions qui ne conviennent point ici, on croit devoir se borner aux Remarques de l'Introduction, & répeter seulement que Vespuce est même accusé d'avoir publié de fausses Relations, pour en imposer mieux au Public. Il y a transposé, dit-on, les tems & les faits. C'est le doute où l'on est resté là-dessus, qui empêche de leur donner place ici. Elles se trouvent au nombre de trois, à la suite des Décades de Pierre Martyr, & dans le Recueil de Ramusio; & quelque idée qu'on doive prendre de la bonne foi de leur Auteur, elles s'accordent assez avec ce qu'on va lire d'après les Espagnols. Herrera ne ménage point Vespuce; & l'Historien de Saint Domingue soutient là-dessus toutes les prétentions des Espagnols. Mais il paroît impossible de démêler exactement la vérité dans un si grand éloignement, au travers des ténébres que les deux Parties y ont répandues.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499.

tuation & la fraîcheur des Terres en rendoient la vûe & le féjour fort agréables. Mais on n'y découvrit aucune apparence d'or. Ce Païs, autant qu'on en pût juger par la fuite du Voïage, eft d'environ deux cens lieues au-deffus de l'Orenoque.

Caractere & ufages des Habitans.

Pendant vingt-fept jours, que les Caftillans donnerent au repos, ils devinrent affez familiers avec les Habitans, pour reconnoître une partie de leurs ufages. Ces Peuples ne confervoient pas, fur le corps, d'autre poil que les cheveux, pour ne pas reffembler aux Bêtes. Ils étoient extrêmement agiles & fort bons nâgeurs. On ne remarqua point qu'ils euffent un Roi, ni des Chefs auxquels ils fuffent obligés d'obéir. Ils n'avoient point de regle, ni d'heure fixe pour leurs repas. Chacun mangeoit lorfqu'il y étoit excité par la faim. Ils mangeoient affis, & toujours fort peu. Leur vaiffelle étoit des vafes de terre, qu'ils fabriquoient eux-mêmes, & des Calebaffes de diverfes formes. Ils dormoient dans des Hamacs de coton, fufpendus à des arbres, par les quatre coins. Quoiqu'ils obfervaffent devant les Femmes une forte de décence, ils ne fe retiroient point à l'écart pour les befoins naturels. Leurs mariages étoient libres; c'eft-à-dire, qu'ils marquoient auffi peu de jaloufie que d'attachement pour leurs Femmes, & qu'ils ne paroiffoient tirer aucun droit de la qualité de Maris. Elles ne laiffoient pas de multiplier beaucoup, & la groffeffe ne les difpenfoit pas du travail. L'accouchement leur caufoit fi peu d'embarras & de douleur, qu'après s'être lavées dans une Riviere, elles fembloient n'avoir rien perdu de leur vigueur & de leur gaieté : mais, au moindre fujet de plainte contre le Pere, elles prenoient le jus de quelques Herbes qui détruifoit infailliblement leur fruit, & cette facilité à fe faire avorter, leur attiroit de la part des Hommes beaucoup de complaifance & de ménagement. Les deux Sexes étoient nuds, à l'exception des reins, qu'ils fe couvroient d'une ceinture de feuilles ou de coton; mais ils étoient fort propres, par le foin continuel qu'ils avoient de fe laver. Leurs Maifons étoient communes, & la plûpart affez grandes pour contenir foixante perfonnes. Elles pouvoient paffer pour de fimples retraites, contre l'excès de la chaleur & les autres injures de l'air; car elles n'étoient habitées que paffagerement, & dans les occafions où les Animaux mêmes cherchent à fe mettre à couvert. Dans cette grandeur, leur forme étoit celle d'une cloche, quoique le toît ne fût compofé que de branches d'arbres & de feuilles de Palmier; les murs étoient affez folides, pour réfifter à la violence des vents. On crut comprendre, par les fignes qui fervoient à s'expliquer, que les Indiens en changeoient de huit en huit ans, pour éviter les maladies qu'ils craignoient de l'infection de l'air. Leurs richeffes ne confiftant que dans leurs ornemens perfonnels, qui étoient quelques plumes de diverfes couleurs, de petites boules d'os de Poiffon, & des pierres vertes ou blanches, qu'ils portoient pendues aux lévres & aux oreilles, ces tranfmigrations n'avoient rien d'embarraffant; & de-là venoit, fans doute, l'indifférence qui les empêchoit auffi d'avoir plus d'attachement pour une Maifon que pour une autre. Ils n'avoient aucune idée de commerce ni d'échange; & leurs defirs ne s'étendant pas au-delà de leurs befoins, dont la Nature faifoit prefque tous les frais, par l'abondance des Herbes, des Racines & du Poiffon, ils donnoient libéralement

OJEDA ET VESPUCE.

lement tout ce qu'on leur demandoit, mais ils prenoient, avec la même franchise, ce qui piquoit leur curiosité, qui étoit satisfaite néanmoins par un moment de possession; comme si le même fond de caractere, qui leur faisoit desirer peu, ne leur eût pas permi de s'attacher beaucoup. Cependant, ils paroissoient sensibles à l'amitié; & parmi les Castillans, ils distinguoient ceux dont ils avoient reçu le plus de caresses. Ils leur amenoient leurs Femmes & leurs Filles, avec lesquelles ils les excitoient à se réjouir; & les vivres du Païs étoient offerts de même à ceux qui vouloient les accepter. On observa qu'ils ne pleuroient point leurs Morts, & qu'ils ne paroissoient pas même touchés de leur perte. Lorsqu'un de leurs Parens étoit attaqué d'une maladie mortelle, & qu'ils le croïoient proche de sa derniere heure, ils le portoient à la Montagne voisine, dans un Hamac qu'ils attachoient aux arbres; ils chantoient & dansoient tout le jour autour de lui. Ensuite, lui laissant à boire & à manger pour trois ou quatre jours, ils se retiroient, sans lui rendre d'autres soins dans l'intervalle. S'il reprenoit assez de force pour revenir à l'Habitation, il y étoit reçu avec beaucoup de joie & de cérémonie. Si la langueur continuoit, on ne cessoit de lui fournir de l'eau & des alimens; mais lorsqu'on le trouvoit mort, on l'enterroit sur le champ, dans une fosse assez profonde, sans autre formalité que de mettre encore des alimens & de l'eau dans le même trou. Outre la méthode de plonger les malades dans l'eau froide, la diéte étoit un remede si commun parmi ces Indiens, qu'à la moindre incommodité, ils passoient trois ou quatre jours sans manger. Ils avoient aussi l'usage de la saignée; mais au lieu de se faire ouvrir la veine du bras, ils se faisoient tirer du sang des reins & des flancs. Leurs autres remedes étoient plusieurs sortes de vomitifs, qu'ils composoient de différentes herbes (65).

Ojeda découvre un Village situé comme Venise.

Ojeda, satisfait des rafraîchissemens qu'il avoit trouvés sur cette Côte, remit à la voile pour la suivre, jusqu'à la vûe d'un Port où il fut surpris d'appercevoir un Village bâti comme Venise, c'est-à-dire, dans l'eau & sur des pilotis. Le nombre des maisons étoit de vingt-six, qui se communiquoient par des ponts-levis. Il lui donna le nom de *Venezuela* (66). Les Habitans, effraïés à la vûe des quatre Navires, leverent aussi-tôt leurs ponts, & se retirerent dans leurs édifices. Cependant ils envoïerent bientôt, vers la Flotte, douze Canots, chargés d'Indiens, qui ne s'approcherent d'abord qu'avec des marques extraordinaires d'admiration. Les signes, par lesquels on croïoit exciter leur confiance, ne servirent qu'à les faire retourner au rivage. Ils sortirent de leurs Canots, pour se mettre en chemin vers une Montagne voisine. Mais lorsqu'on avoit perdu l'espérance de les revoir, ils revinrent sur leurs traces, avec seize jeunes Filles qu'ils amenerent jusqu'à la Flotte, & dont ils firent entrer quatre dans chaque Navire. On les reçut avec tant de civilité, que la joie & l'amitié paroissant succeder à la crainte, on vit sortir des maisons un grand nombre d'Habitans, qui s'approcherent des Vaisseaux à la nage. Mais, par une révolution, dont les Castillans ne purent découvrir la cause, quelques vieilles Femmes, qui nageoient aussi, se mirent à pousser des cris affreux. Aussi-tôt les seize Filles se précipiterent dans les flots; & les Indiens des Canots s'éloignerent de la Flotte,

Il le nomme Venezuela.

Démêlé des Castillans avec les Indiens.

(65) Herrera, Liv. 4. chap. 1.

(66) Qui signifie petite Venise.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

en y lançant une grêle de fleches. Ojeda les fit poursuivre par ses Barques, qui renverserent plusieurs Canots, & qui ne tuerent pas moins de vingt Indiens. Il n'avoit pû se défendre de cet emportement de colere, à la vûe de cinq de ses gens qui étoient dangereusement blessés. On prit deux jeunes Filles, & la Flotte remit à la voile.

Utilité qu'Ojeda tire des Mémoires de Colomb.

Elle continua de ranger la Côte pendant l'espace de quatre-vingt lieues, jusqu'à celle de Paria, que l'Amiral avoit découverte. Ojeda n'eut pas de peine à la reconnoître, sur les Mémoires qu'il avoit reçus de l'Evêque de Badajos. Mais les Indiens, qui se présenterent au rivage, ne devoient pas être ceux que l'Amiral y avoit rencontrés l'année précédente; puisqu'ils firent connoître par leur effroi, que les Vaisseaux de l'Europe étoient un spectacle qu'ils n'avoient jamais vû. Cependant, après avoir été rassurés par des présens & des témoignages d'amitié, ils presserent les Castillans de se rendre à leurs Habitations, qui étoient à trois lieues du Port. Ojeda ne fit pas difficulté d'y envoïer vingt-trois hommes armés. Trois jours qu'ils y passerent, au milieu d'une foule innombrable d'Indiens qui s'y étoient rassemblés, furent un tems de Fête, où sans pouvoir se faire entendre autrement que par des signes, ils goûterent de tout ce que le Païs avoit d'agréable en chansons, en danses, en alimens, & même en Femmes, qui leur furent offertes avec une importunité à laquelle ils eurent peine à résister (67). Ils se laisserent engager, par tant de caresses, à pénétrer dans des Villages plus éloignés; & leur absence, qui dura neuf jours, ne causa pas peu d'inquiétude à Bord. Mais ils revinrent avec un air de satisfaction, qui rendit témoignage à l'humanité de leurs Hôtes. Un prodigieux nombre de ces bons Indiens les escorterent jusqu'au rivage. S'ils s'appercevoient qu'un Castillan fût las, ils le portoient dans un Hamac. Au passage des Rivieres, ils s'empressoient d'offrir leurs épaules. En arrivant aux Barques, ils y entrerent avec tant d'ardeur & de confusion, qu'ils faillirent de les submerger. On en compta plus de mille, qui ne monterent pas moins impétueusement sur les quatre Vaisseaux, & qui firent tomber leur admiration sur tout ce qui se présentoit à leurs yeux. Ojeda se donna le plaisir de faire jouer tout d'un coup son artillerie. Cette Troupe curieuse & timide s'élança dans les flots; » comme on voit au moindre bruit, suivant la comparaison de l'Auteur » Espagnol, des millions de Grenouilles sauter dans l'eau, lorsqu'elles sont » à sec sur la rive «. Mais l'air tranquille & riant des Matelots, aïant bientôt dissipé leur crainte, ils revinrent avec un nouvel empressement, & l'on n'eut pas peu de peine à les congédier. Leurs terres produisent, sans interruption, une grande variété de fleurs & de fruits. On y voit aussi une extrême abondance des plus belles especes d'oiseaux.

Agréable accueil que ses gens reçoivent d'une Nation Indienne.

Americ Vespuce usurpe l'honneur d'avoir découvert le Continent de l'Amérique, & lui donne son nom.

Les Castillans sortirent avec regret de ce beau Golfe d'eau douce, qui est formé par la Côte de Paria & l'Isle de la Trinité; deux noms, qui s'étant conservés, avec celui de *Boca del Drago*, suffisoient pour ôter, à Vespuce, le dessein d'une odieuse injustice, & du moins pour lui faire perdre l'espérance qu'elle pût jamais trouver la moindre faveur aux yeux du Public. C'est dans ces termes que les Historiens Espagnols parlent de l'entreprise qu'il forma, de s'attribuer l'honneur de la découverte du Continent:

(67) Herrera, Liv. 4. chap. 2.

mais leurs plaintes n'ont point empêché que le nouveau Monde n'ait pris son nom; & quelque jugement qu'on doive porter de ses droits, il est trop tard pour les contester après une si longue possession. De Paria, la Flotte se rendit à la Marguerite, qui tenoit aussi son nom de l'Amiral. Ojeda se rapprocha ici du Golfe de Venezuela, que les Indiens nommoient *Coquibocao*. Ensuite s'étant avancé vers un Cap, auquel il donna le nom de *la Vela*, il rencontra une longue suite d'Isles, qui s'étendent de l'Est à l'Ouest, & dont quelques-unes reçurent celui de *Gigantes*. On avoit compté environ quatre cens lieues, depuis la premiere Terre où la Flotte avoit abordé; c'est-à-dire deux cens jusqu'à Paria, & deux cens de Paria au Cap de la Vela. Les Castillans trouverent de l'or & des perles sur cette Côte. De la Marguerite, ils passerent à *Cumana* & *Maracapana*, deux Villages situés sur le rivage du Continent, à sept lieues de cette Isle. Un Golfe, qui s'ouvre au-dessus de Cumana, & qui étoit environné d'Habitations, leur parut s'enfoncer d'environ quatorze lieues dans les terres. Ils virent dans une grande Riviere, dont ce Village est arrosé, quantité de ces monstrueux Poissons, qui se nomment *Lagaros* en Espagne, & que les Indiens appellent Caymans, mais qu'on ne croit pas différens des Crocodiles. Le mauvais état de la Flotte l'aïant obligée de mouiller à Maracapana, on y déchargea tous les Navires pour les carener; & pendant vingt-sept jours, qui furent emploïés à ce travail, on reçut, des Indiens, plus de secours qu'on n'en auroit esperé dans un Port d'Espagne. Outre les services du radoub, ils apporterent continuellement, au rivage, toutes sortes de rafraîchissemens & de commodités. Les Castillans eurent la liberté de se répandre dans les Villages, & furent traités avec tant d'abondance & de soins, qu'ils y rétablirent parfaitement leurs forces.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

Divers lieux nommés par Ojeda.

Mais ce zele étoit interessé. Les Indiens avoient beaucoup à souffrir de quelques Insulaires voisins, qui leur faisoient une guerre cruelle, & qui étoient dans le barbare usage de manger leurs Captifs. Ils attendirent que la Flotte fût prête à lever l'ancre, pour supplier Ojeda de les venger. Cette priere fut accompagnée de tant de respect, & des marques d'une si vive douleur, que tous les Castillans en furent touchés. Ojeda résolut de rendre cet important service à ses Hôtes. Mais, quoiqu'ils s'offrissent à l'accompagner, il n'en prit que sept, à condition même qu'il ne seroit point obligé de les ramener dans leur Patrie, & qu'ils y retourneroient dans leurs Canots. Il avoit compris que ces Ennemis, qu'on lui donnoit à combattre, étoient des Caraïbes; & malgré l'opinion qu'il avoit prise de leur férocité, dans son séjour à l'Espagnole, il se flattoit que le bruit de son artillerie suffiroit pour les réduire. Sept jours d'une heureuse navigation le conduisirent à leur Isle (68). En approchant du rivage, il fut surpris de le voir bordé de plus de quatre cens hommes, armés d'arcs, de fleches & de boucliers, qui l'attendoient avec une audace dont il n'avoit pas encore vûe d'exemple parmi les Indiens. Loin de reculer à l'approche des Barques, ils s'avancerent jusqu'au bord de l'eau, pour y lancer une grêle de fleches. Cependant le bruit de l'artillerie & des arquebuses parut leur causer quelque épouvante, sur-tout lorsqu'ils virent tomber parmi eux un grand nombre de morts & de blessés. Ojeda

Service qu'il rend aux Indiens, en faisant la guerre à leurs Ennemis.

(68) L'Historien ne la nomme point; mais il paroît que c'étoit une des Antilles. *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

faisit ce moment, pour faire descendre quarante hommes. Mais les Caraïbes, bientôt revenus de leur étonnement, firent face avec une intrepidité merveilleuse, & combattirent vaillamment pendant deux heures. S'il en périt un grand nombre, les Castillans eurent beaucoup de blessés. Ojeda, commençant à se défier du succès, envoïa cinquante-sept hommes, qui firent abandonner le champ de bataille à ces redoutables Ennemis. Mais le jour suivant, ils reparurent en plus grand nombre; & les Officiers Castillans se virent obligés d'emploïer leur habileté pour former une attaque réguliere. Ils diviserent leur gens en quatre bandes, qui prirent des postes où le feu des uns ne pouvoit incommoder les autres; & dans cette situation, qui rendoit presque tous leurs coups certains, ils renverserent tant de Caraïbes, que ces malheureux Sauvages prirent le parti de se retirer dans leurs Montagnes, en poussant d'horribles cris. Les Castillans ne perdirent qu'un homme; & dans la fuite de leurs Ennemis, ils en prirent vingt-cinq, sans compter ceux qui étoient demeurés à demi-morts dans le lieu du combat, & dont ils ne jugerent point à propos de charger inutilement leurs Vaisseaux. Une partie des Prisonniers fut abandonnée aux sept Indiens de Macarapana, qui partirent fort contens avec cette proie.

Ojeda passe par l'Isle Espagnole, où il est mal reçu.

Ojeda, se voïant si proche de l'Isle Espagnole, prit la résolution d'y tourner ses voiles. L'Histoire n'explique point dans quelle vûe; quoiqu'on puisse juger, par sa conduite, que pour faire apparemment sa cour à l'Evêque de Badajos, il ne pensoit qu'à braver l'Amiral, en lui apprenant le succès de son expédition. Il aborda, le 5 de Septembre, au Port d'Yaquimo, dans les Etats d'un Cacique, qui se nommoit *Haniguayaba*. Les Castillans de cette Province en donnerent avis à l'Amiral, qui n'augura pas bien de l'arrivée de quatre Vaisseaux, sous le commandement d'un Homme de ce caractere. Ce fut dans cette occasion qu'il crut devoir emploïer Roldan, dont il ne connoissoit pas moins la hardiesse. Il lui donna deux Caravelles, avec ordre de se faire expliquer les motifs qui amenoient Ojeda, & de lire sa Commission. Roldan ne put arriver que le 29 au Port d'Yaquimo. Il n'y trouva point la Flotte, qui étoit à l'ancre huit lieues au-dessus; mais apprenant qu'Ojeda étoit descendu avec quelques-uns de ses gens dans un Village voisin, il s'y rendit avec cinq ou six Hommes d'escorte. Leur entrevûe fut d'autant plus tranquille, qu'Ojeda, éloigné de ses Vaisseaux, affecta toute la modestie qui convenoit à sa situation. Roldan lui aïant demandé ce qui l'amenoit dans cette Isle, & pourquoi il s'arrêtoit dans un lieu si écarté, sans avoir commencé par se présenter à l'Amiral, il répondit que la nécessité de se radouber l'avoit obligé de se jetter dans le premier Port, & qu'aïant été chargé de découvrir le Continent, par des ordres de la Cour qu'il avoit exécutés, il avoit regardé comme son premier devoir de penser à la conservation des Vaisseaux qu'on lui avoit confiés. Roldan voulut voir ses ordres, & sçavoir particuliérement s'il en avoit pour tirer des secours & des provisions de l'Epagnole, sans la permission de celui qui la gouvernoit. Sa réponse fut embarrassée. Cependant, il déclara que ses ordres ne portoient aucune exception, mais qu'il les avoit laissés à Bord. La vanité du commandement, ou le desir de répondre à la confiance de l'Amiral, fit prendre à Roldan un parti qui trompa la péné-

Roldan est emploié contre lui.

tration d'Ojeda. Il se hâta de retourner à ses Caravelles ; & levant l'ancre aussi-tôt, il se rendit à la Flotte, où il se fit montrer les Provisions du Général, qu'il trouva signées seulement de l'Evêque de Badajos. Après cet éclaircissement, il n'eut rien de si pressant que de retourner à San-Domingo, pour en instruire l'Amiral. Mais Ojeda, bientôt instruit lui-même de ce qui s'étoit passé dans son absence, & plein des informations qu'il s'étoit procurées sur les derniers mouvemens de l'Isle, descendit vers l'Ouest, au Golfe de Xaragua, dans l'espérance de s'y faire autant de Partisans qu'il y trouveroit d'anciens Rebelles. En effet, il fut reçu, avec joie, de ceux qui s'y étoient établis ; & reconnoissant bientôt qu'ils conservoient encore des sentimens de révolte, il les anima contre l'Amiral avec tant de chaleur & de malignité, que sous prétexe de les faire païer de ce qui leur étoit dû par le Gouvernement, il leur fit prendre les armes. Les plus fideles aïant résisté à ses sollicitations, il se forma deux Partis, entre lesquels on en vint aux mains dans quelques occasions sanglantes. Roldan fut envoïé dans la Province, avec une Escorte assez nombreuse pour se faire respecter. Cependant, comme il regrettoit de ne s'être pas saisi d'Ojeda, dans leur premiere entrevûe, il crut encore que l'adresse étoit une voie plus sûre que la force ; & pendant quelques jours il s'efforça de l'engager dans une négociation, qui n'étoit qu'un piége pour le faire tomber entre ses mains. Mais l'autre, étant retourné sur ses Vaisseaux, passa dans la Province de Cahay (69), douze lieues plus loin sur la même Côte. Roldan l'y suivit. Alors, ces deux esprits, qui étoient à peu près de la même trempe, s'observerent comme à l'envi, & chercherent mutuellement à se tromper. De part & d'autre, on s'enleva quelques Officiers. Enfin l'Alcalde fut le plus adroit ou le plus heureux. Un stratagême assez bien conçu le rendit Maître de la Barque d'Ojeda, qui ne pouvant aborder à terre, ni remettre à la voile sans ce secours, se vit obligé d'entrer en composition pour l'obtenir. Elle lui fut rendue sous des conditions qu'il n'osa violer, & dont la principale fut de lever l'ancre. Mais, en partant, il déclara que n'aïant pû perdre l'Amiral dans son Isle, il alloit le faire connoître à la Cour, & soulever contre lui toute l'Espagne (70).

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. OJEDA ET VESPUCE. Ojeda va joindre les Rebelles de Xaragua.

Roldan le force de remettre à la voile.

Il va grossir le nombre des Ennemis de l'Amiral en Espagne.

§ II.

Voïage d'Alfonse Nino & des deux Guerres.

SI l'artificieux Ojeda satisfit son ressentiment contre l'Amiral, par quantité de mauvais offices qui contribuerent à sa ruine, il eut le chagrin de trouver, à Seville, d'autres Avanturiers, qui aïant tenté la fortune comme lui, étoient revenus avec plus de diligence, & lui avoient ravi l'honneur d'apporter le premier à la Cour une Relation du Continent. Après son départ, *Pedro Alfonse Nino*, qui avoit accompagné l'Amiral à la découverte de Paria, & deux Marchands de Seville, nommés *Christophe* & *Louis Guerre*, s'étoient hâtés d'armer à son exemple, & n'avoient pas trouvé plus de difficul-

Autres Avanturiers qui entreprennent des découvertes.

(69) Elle se nomme aujourd'hui Arcahay.
(70) Il ne partit qu'à la fin de Février 1500, Herrera, Liv. 4. chap. 4.

Christophe Colomb. III. Voïage. 1499.

Alfonse Nino et les deux Guerres.

Ils visitent les mêmes lieux qu'Ojeda.

té que lui à se procurer une permission de l'Evêque de Badajos, pour aller découvrir de nouvelles Terres. Ils avoient pris aussi vers le Sud, & le hasard les avoit conduits à la Côte de Paria. Plus heureux qu'Ojeda, ils avoient recueilli quantité de Perles, dans le Golfe qu'il avoit nommé *las Perlas*, & qui est formé par les Isles voisines de la Marguerite. De-là, ils étoient passés à Cumana, à Venezuela, & dans d'autres lieux qui avoient été déja visités; d'où s'étant avancés beaucoup plus, ils avoient découvert une Baie semblable à celle de Cadiz. Cinquante Indiens y étoient venus au-devant d'eux, le cou & les bras chargés de Perles, qu'ils leur avoient données volontairement. Le lendemain, ils étoient descendus dans un Village, nommé *Curiana*, où ils avoient été traités avec une abondance surprenante de toutes sortes de Venaison. Mais, ce qui leur avoit causé plus d'étonnement, ils avoient observé que les Indiens portoient, entre les Perles de leurs colliers, des Grenouilles & d'autres Insectes d'or. Ils avoient demandé d'où venoit ce précieux métal. On leur avoit répondu qu'il s'en trouvoit beaucoup à six journées de-là, dans une Province qui se nommoit *Curiana Canchieta*. Ils s'y étoient rendus; & les Habitans s'étoient présentés, en effet, avec quantité d'or & de joïaux, qu'ils avoient troqués pour des bagatelles de l'Europe. Mais, quoiqu'ils portassent aussi des Perles, ils avoient refusé de s'en défaire. Les Castillans, aïant voulu pénétrer plus loin, s'étoient vûs arrêtés sur les Côtes suivantes par des légions d'Indiens, armés d'arcs & de fleches, qui bordoient le rivage pour s'opposer à leur descente; & ne se trouvant pas capables de leur faire la loi avec un seul Vaisseau, ils étoient retournés à Curiana, où ils avoient été reçus avec la même joie qu'à leur passage. Pour des Epingles & des Aiguilles, ils avoient tiré des Habitans plus de cent cinquante marcs de Perles, dont quelques-unes étoient de la grosseur d'une Aveline, & d'une très belle eau, sans autre défaut que d'être mal percées (71). Ils avoient repris de-là vers Paria & la Boca del Drago, d'où remontant le long de la Côte, ils avoient découvert la Pointe d'*Araya*, au Nord de la Pointe occidentale de la Marguerite; & là, descendant pour faire de l'eau & du bois, qui commençoient à leur manquer, ils avoient découvert, les premiers, ces fameuses Salines, qui sont formées, à douze ou quinze pas du bord de la Mer, par un Lac, au fond duquel on trouve continuellement du sel, & qui en porte même sur la surface de ses eaux, lorsqu'il se passe quelques jours sans pluie. On voit arriver à cette Pointe une infinité de Raies, d'un excellent goût, & quantité de Sardines. C'étoit de-là que le Vaisseau Castillan avoit remis à la voile pour l'Espagne, où il étoit arrivé le 6 de Février 1500 (72).

Ils découvrent la pointe d'Araya, & les Salines.

(71) Herrera, chap. 5.

(72) *Ibidem.*



CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. YANEZ PINÇON.

§ III.

Voïage d'Yanez Pinçon.

Nouvelles découvertes.

D'Un autre côté, Vincent Yanez Pinçon, qui avoit accompagné l'Amiral dans le premier Voïage, étoit sorti du Port de Palos, au mois de Décembre, avec quatre Vaisseaux armés à ses frais (73). Il prit la route du Sud, comme ceux qui l'avoient précédé; mais tournant ensuite au Levant, il s'avança l'espace de sept cens lieues, jusqu'à ce qu'aïant perdu le Nord, il passa la Ligne équinoctiale. C'est le premier Castillan qui l'ait traversée, malgré la violence de plusieurs tempêtes, qui faillirent de l'ensevelir sous les flots. Enfin, pénétrant deux cens cinquante lieues plus loin, il découvrit un Cap auquel il donna le nom de *Consolatione*, & qui porte aujourd'hui celui de *Saint-Augustin*. La Mer y étoit bourbeuse & blanchâtre, comme l'eau d'une Riviere. On y jetta la sonde, qui donna seize brasses. Les Castillans ne virent paroître personne au rivage; mais ils y trouverent quelques traces d'Hommes. C'est cette Terre, que les Portugais nommerent ensuite *Terra de Santa Cruz*, & qui n'a pas laissé de conserver le nom de *Brésil*, que lui donnoient ses anciens Habitans. Vincent Yanez en prit possession, au nom des Couronnes de Castille & de Leon. Quelques feux, qu'on apperçut pendant la nuit, firent marcher le lendemain vers le même lieu quarante Hommes, qui furent tout-d'un-coup surpris par la vûe de trente-six Indiens, armés d'arcs & de fleches, & d'une taille extraordinaire. Le combat paroissoit inévitable, entre deux Partis presqu'égaux, qui se voïoient avec un même étonnement, & que rien n'avoit disposés à la confiance. Les Castillans firent briller des miroirs & des grains de verre. Ils firent entendre, surtout, le bruit de leurs sonnettes, qui avoit causé tant de fois de l'admiration aux Indiens. Mais ces fiers Sauvages en parurent si peu touchés, qu'après avoir consideré froidement ce qu'on leur offroit, ils s'éloignerent d'un pas grave & sans aucune marque de crainte. Un caractere si ferme, ou si farouche, détermina Yanez à lever l'ancre avant la nuit.

Pinçon est le premier Castillan qui passe la Ligne.

Premiere découverte du Brésil.

Il s'approcha de l'embouchure d'une Riviere, qui n'avoit point assez d'eau pour recevoir sa Flotte; mais quelques Soldats, descendus dans les Barques, apperçurent un assez grand nombre d'Indiens armés, vers lesquels ils prirent le parti d'envoïer un Homme seul, sans autres armes que son épée. Le Castillan, qui ne pouvoit avoir accepté cette commission sans beaucoup de courage, s'avança vers eux, de l'air qu'il crut le plus propre à les adoucir, & leur jetta une sonnette. De leur côté ils lui jetterent un bâton doré, d'un ou deux pieds de long. Mais lorsqu'il se fût baissé pour le prendre, ils se précipiterent sur lui, dans le dessein apparemment de le tuer ou de s'en saisir. Il fut abbattu par le premier effort; mais se relevant aussi-tôt, il se servit de son épée avec tant de vigueur & d'adresse, qu'après les avoir écartés assez loin, il les réduisit à faire un cercle autour de lui, dans lequel il continua de se défendre, & dont il leur ôta la hardiesse de s'ap-

Combat entre un Castillan & plusieurs Indiens.

(73) *Ibid.* chap. 6.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1499. YANEZ PINÇON.

procher. Ce courage extraordinaire, qu'ils n'attendoient pas d'un Homme seul, parut les frapper d'admiration. Mais, voïant accourir les autres Castillans, qui venoient au secours de leur Compagnon, ils décocherent sur eux une grêle de fleches, qui en tuerent huit ou dix, & qui en blesserent un plus grand nombre. Le combat devint furieux; & les Castillans, forcés de reculer, se virent poursuivis jusques dans leurs Barques, où les Indiens entreprirent de saisir leurs rames. Ils enleverent même une Barque, après avoir tué celui qui la gardoit, malgré les coups d'épées & de lances dont on leur perçoit le ventre, & qui en firent tomber une partie dans les flots. Enfin, ils se retirerent; & les Castillans, fort affligés de leur perte, ne penserent qu'à rentrer dans leurs Vaisseaux (74).

Riviere de Maragnon.

Ils descendirent à l'Ouest, l'espace de quarante lieues, jusqu'à une grande Riviere qu'ils nommerent Maragnon (75), dont l'embouchure n'a pas moins de trente lieues; & l'eau se trouvant potable dans cette étendue, ils en remplirent leurs tonneaux, avec la satisfaction de pouvoir se vanter d'avoir fait de l'eau douce en Mer. Mais en traversant cette vaste embouchure, qui est coupée vers la terre par quantité de petites Isles, ils trouverent les vagues si fortes, qu'elles élevoient les Vaisseaux à deux ou trois picques de hauteur. Yanez descendit ensuite avec trente Hommes, pour s'avancer vers la Côte de Paria: mais il fut arrêté en chemin par une autre Riviere, qui, sans être aussi forte que celle de Maragnon, a, comme elle, vingt-cinq ou trente lieues d'embouchure, & ne mêle pas moins d'eau douce à celle de la Mer. Aussi lui donna-t-il le nom de *Rio Dolce*. Mais on a jugé, depuis, que c'étoit un des bras de l'Orenoque, ou le Golfe même qui sépare l'Isle de la Trinité, de la Côte de Paria (76); & vraisemblablement c'étoit le bras dont les bords sont habités par la Nation des *Aruacas*. Les Castillans, étant passés de-là aux Isles qui se rencontrent sur la route de l'Espagnole, y essuïerent une horrible tempête, qui fit périr deux de leurs Vaisseaux à la vûe des autres; & le reste de cette malheureuse Flotte rentra dans un Port d'Espagne au mois de Septembre, avec la seule gloire d'avoir découvert six cens lieues de Côte au-delà du Golfe de Paria.

Pinçon revient en mauvais ordre.

(74) Relation Espagnole du Voïage d'Yanez Pinçon.

(75) On a reconnu depuis que ce n'étoit qu'une Baie, dans laquelle se déchargent trois Rivieres; elle contient une Isle qui a retenu le nom de Maragnon, ou Maragnan, & qui le donne à toute une Province du Bresil.

(76) *Acuna*, Description de la Riviere des Amazones.



§ IV.

§ IV.

Voïage de DIEGO DE LOPEZ.

Diego de Lopez tente de nouvelles découvertes.

CE fut encore avant la fin de 1499, que Diego de Lopez, Négociant, de Palos, partit avec deux Navires, qui pénétrerent heureusement jusqu'au Cap de Saint-Augustin. Les Historiens Espagnols prennent toujours soin d'observer que ces premiers Navigateurs faisoient autant d'Actes de possession, qu'ils reconnoissoient de lieux, au nom de la Couronne de Castille. Un d'entr'eux, pour confirmer le droit de ses Maîtres, écrivit son nom sur un arbre d'une si prodigieuse grosseur, que seize Hommes, se tenant par la main, ne pouvoient l'embrasser (77). De-là, Diego Lopez alla visiter le Fleuve Maragnon; mais l'effroi que Vincent Yanez venoit d'y répandre, avec ses trente-six Hommes, aïant armé tous les Habitans, il les trouva disposés à défendre l'entrée de leurs Terres; & la tentative qu'il fit pour aborder, lui coûta dix Castillans. Il paroît que d'autres combats, dont il ne remporta pas plus de succès sur cette Côte, & la diminution de ses vivres, que tant d'obstacles ne permettoient pas de réparer, lui firent prendre le parti de retourner en Espagne (*).

§ V.

Voïage d'ALVAREZ DE CABRAL.

1500.

Les Portugais abordent au Bresil.

MAIS, dans le même-tems, une Flotte Portugaise de treize Navires, que le Roi Dom Manuel envoïoit aux Indes orientales, & qui pour éviter la Côte de Guinée, où les calmes sont fréquens, avoit pris le large aux Isles du Cap-Verd, en tirant droit au Sud, dans la vûe de doubler plus facilement le Cap de Bonne-Espérance, aborda le 24 d'Avril, après un mois de navigation en haute Mer, à la Côte d'une Terre inconnue, qui, suivant le calcul des Pilotes, pouvoit être éloignée d'environ quatre cens cinquante lieues de la Côte de Guinée, & vers les dix dégrés de latitude australe. Alvarez de Cabral, qui commandoit la Flotte, s'imagina si peu que cette Terre pût être le Continent, qu'il ne la prit d'abord que pour une grande Isle. Mais, après l'avoir suivie assez long-tems, il fit descendre quelques gens éclairés, qui lui en firent prendre une autre opinion. Les Indiens, qui se présenterent en grand nombre, étoient noirs, quoiqu'ils ne le fussent pas autant que ceux de Guinée. Leurs cheveux étoient moins crépus & ressembloient beaucoup plus aux nôtres. A l'approche des Portugais, ils se retirerent sur une Montagne, d'où ils paroissoient les observer avec un mélange d'étonnement & de crainte. Le mauvais tems n'aïant pas permis aux Barques d'entrer dans un Port voisin, Alvarez en fit chercher au-dessous un plus commode, où il y mouilla le même jour, & qu'il nomma *Puer o Seguro*. Ses gens y prirent deux Indiens, qu'il fit vêtir proprement, & qu'il renvoïa au rivage. Bientôt, on en vit arriver un grand

Ils découvrent Puerto-Seguro.

(77) Herrera, Liv. 4. chap. 7.

(*) *Ibid.*

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1500. ALVAREZ DE CABRAL.

nombre, avec des flûttes & d'autres instrumens, au son desquels ils donnoient de grandes marques de joie. C'étoit le jour de Pâques. Cabral étant descendu avec la plus grande partie des Equipages, pour entendre une Messe solemnelle sous un grand arbre, au pied duquel il avoit fait dresser un Autel, la vûe de cette auguste cérémonie fit approcher les Indiens, avec une confiance qui parut venir d'un sentiment de Religion. Il se mirent à genoux, & se prosternerent comme les Chrétiens; ils se frapperent l'estomach, ils imiterent toutes les actions du Prêtre & des Assistans; & pendant la Prédication, dont les saints Mysteres furent suivis, ils marquerent autant d'attention & de piété, que s'ils eussent compris les vérités qu'on leur annonçoit. Cette apparence de docilité ne put être attribuée qu'à la force de l'exemple. Mais Cabral en augura bien pour l'avenir; & dans la joie d'une si belle découverte, il fit partir un Vaisseau pour en porter la premiere nouvelle à Lisbonne. Il planta, dans le même lieu, une Croix de pierre, qui lui fit donner au Païs le nom de *Santa-Cruz* : origine & titre de possession respectables, suivant la remarque de l'Historien Portugais, mais qui n'a point empêché qu'à la longue, le nom de *Bresil*, ou *Brasil*, qui étoit celui que les Habitans naturels donnoient à leur Patrie, n'ait prévalu en Portugal comme dans toutes les autres Nations. Cabral, appellé aux grandes Indes par des ordres plus importans, remit à la voile, après avoir laissé au rivage deux Bannis, du nombre de ceux qu'il avoit à Bord, pour apprendre la langue des Indiens & se familiariser avec leurs usages (78).

Alvarez Cabral prend possession du Païs.

§ VI.

Voïage de Gaspard de CORTE-REAL.

CORTE-REAL. 1500.

LA jalousie des Portugais, qui, malgré le Traité de Partage, leur faisoit toujours regarder les découvertes & les progrès des Espagnols comme autant d'usurpations sur leurs propres droits, porta, dans le cours de cette année, Gaspard *de Corte-Réal*, Gentilhomme d'une haute distinction, à tourner ses recherches vers le Nord de l'Amérique, tandis que les Rivaux de sa Nation sembloient porter toutes leurs vûes vers le Sud. Quelques Auteurs ne le font partir néanmoins que l'année d'après. Il paroît que le seul hazard fit aborder son Vaisseau à l'Isle de *Terre-Neuve*, dans une Baie, à laquelle il donna le nom de *la Conception*, qu'elle conserve encore. Il visita toute la Côte Orientale de l'Isle; & de-là, poussant jusqu'à l'embouchure de la grande Riviere du Canada, il découvrit un Païs, qu'il nomma *Terre-Verte*, & qui fut nommé ensuite *Terre de Corte-Réal*. C'est la partie Septentrionale de la Terre de Labrador, dont les Habitans se nomment *Esquimaux ;* Sauvages, absolument différens de tous les autres Peuples de l'Amérique, auprès desquels ils paroissent étrangers. Ils sont si farouches & si défians, qu'on n'est jamais parvenu à les apprivoiser. Corte-Réal vint rendre compte de son expé-

Il aborde à l'Isle de Terre-Neuve.

Il découvre une partie du Continent qu'il nomme Terre-Verte.

(78) Relation Portugaise du Voïage d'Alvarez Cabral, & Herrera, Liv. 4. chapitre 7.

dition au Roi son maître; mais s'étant hâté de retourner vers les mêmes lieux, il eut le malheur d'y périr, sans qu'on ait jamais sçû s'il y fût tué par les Sauvages, ou s'il fut enséveli dans les flots. Michel de Corte-Réal, son frere, entreprit de marcher sur ses traces avec deux Vaisseaux; & n'étant jamais revenu en Portugal, son sort n'est pas mieux connu. Le Roi, qui regrettoit la perte de ces deux Officiers, ne voulut pas permettre à Jean Vasquez de Corte-Réal, leur aîné, & Grand-Maître de sa Maison, de tenter le même Voïage, dans l'espérance de les retrouver. Il ne laissa point d'y envoïer d'autres Vaisseaux, qui revinrent plus heureusement, mais dont toutes les recherches furent inutiles pour vérifier la funeste avanture des deux freres (*a*).

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voïage. 1500.

CORTE-REAL.

Il périt dans un second Voïage, & son frere après lui.

HAckluyt a publié, dans son Recueil, des Lettres Patentes du Roi Henri VII, qui accordent à Jean Cabot, Marchand Vénitien, établi à Londres, & à ses trois fils, Louis, Sébastien & Sancius, la permission de faire des découvertes dans le nouveau Monde. Plusieurs Ecrivains se fondant sur la datte de ces Lettres, qui est l'onziéme année du régne de Henri, font partir Jean & Sébastien Cabot dès l'an 1497, leur font reconnoître alors l'Isle de Terre-Neuve & la Terre de Labrador, & supposent qu'ils s'éleverent jusqu'au cinquantiéme dégré de latitude du Nord (*b*). Mais d'autres raisons portent à croire que ce Voïage ne fût entrepris que plusieurs années après (*c*), & qu'il est postérieur à celui de Corte-Réal.

JEAN CABOT ET SES TROIS FILS.

Leurs découvertes sont douteuses.

Les Vénitiens prétendent aussi à l'honneur d'avoir découvert le Nord de l'Amérique, ou d'avoir été les premiers qui en aïent répandu la connoissance en Europe. Ils font valoir le témoignage d'Antoine & de Ni-

Prétention des Vénitiens.

(*a*) C'est à Champlain qu'on doit ce détail. Voïez ci-dessous, la Relation de son Voïage.

(*b*) Ramusio dit, jusqu'à soixante-sept dégrés & demi. Préface de son III. Tome. Gomara dit, plus de cinquante-huit. *Liv. 2. Chap. 4.*

(*c*) 1°. Les Patentes de Henri VII ne contiennent que la permission vague de de partir & de faire des découvertes; & ce Prince n'y joignit que deux ans après, celle de prendre un certain nombre de Vaisseaux dans les Ports d'Angleterre. Hackluyt rapporte aussi cette seconde permission. 2°. Pierre Martir, Gomara, & Ramusio, qui parlent du premier Voïage de Sébastien Cabot, ne marquent point l'année, & ne nomment point son pere. 3°. Sébastien Cabot même, dans un Discours que Ramusio (II Tome de son Recueil) rapporte de lui à Galeas-Butrigarius, Légat du Pape en Espagne, assure que ce fut après la mort de son pere, & lorsqu'on sçût en Angleterre que Christophe Colomb avoit découvert les Côtes de l'Amérique, qu'il fut envoïé par Henri VII, pour trouver un Chemin au Cathay par le Nord. A la vérité, il ajoûte que *si sa mémoire ne le trompe point*, ce fut en 1496. Mais il paroît évidemment que sa mémoire l'a trompé, puisque Christophe Colomb n'avoit pas encore découvert le Continent de l'Amérique en 1496, & puisqu'il n'est pas moins certain, par les Patentes d'Henri VII, que Cabot le pere vivoit alors. Aussi l'Auteur de l'Introduction à l'Histoire Universelle, ne met il ce premier Voïage qu'en 1516, sans dire néanmoins sur quel témoignage il se fonde. *Chap. 10, de l'Amérique*, p. 392. Au milieu de ces obscurités, on prouve clairement, & personne ne conteste, que dès l'année 1504, des Bâtimens Basques, Normands, & Bretons, faisoient la Pêche de la Morue sur le grand banc de Terre-Neuve, & le long de la Côte Maritime du Canada; ce qui doit faire présumer qu'ils avoient connu ces lieux plûtôt, & peut-être les premiers. Voïez ci-dessous, année 1523.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

colas Zeno, freres, & Nobles Vénitiens, qui étant partis des Côtes d'Irlande en 1390, furent poussés, par une tempête, sur le Frisland, qu'on prend pour une partie du Continent de Groënland (*d*), où ils furent informés, à la Cour même du Roi, que l'*Estotiland*, nom qu'ils ont donné à la partie Septentrionale de la Terre de Labrador, venoit d'être découvert par quelques Pêcheurs, Sujets de ce Prince.

Prétention des Anglois.

On a vû, dès l'entrée de ce Volume, que les Anglois s'attribuant le même honneur, font remonter leurs prétentions jusqu'à l'an 1170, dans un Voïage qu'ils donnent à *Madoc*, frere de David, fils d'*Owen-Guyned*, Prince de Galles, auquel ils font découvrir une belle Terre au Nord de l'Amérique. Malheureusement cette navigation ne se trouve appuïée sur aucun monument certain; & les preuves qu'on en apporte (*e*) n'aïant paru qu'après la découverte de Colomb, on peut les regarder comme un ouvrage de la jalousie & de l'ingratitude, pour lui enlever un honneur qui paroît n'appartenir qu'à lui.

Suite du troisiéme Voïage de CHRISTOPHE COLOMB.

PENDANT que les Ennemis de l'Amiral attentoient à sa gloire, ou que par un motif plus noble, d'autres cherchoient à la partager, il avoit à réprimer dans son Isle les flammes de la sédition, qu'Ojeda y étoit venu rallumer, & des soins à prendre dans l'éloignement, pour se défendre contre les accusations dont on le noircissoit en Espagne. La préference qu'il crut devoir au premier de ces deux objets, parce qu'il ne mettoit rien en balance avec les obligations de son Emploi, lui fit oublier trop long-tems ses intérêts personnels. Un Castillan, nommé *Fernand de Guevare*, proche parent de ce Moxica, qui étoit entré dans les anciens complots de Roldan, enleva, au Cacique Bohechio, une jeune & belle Indienne, qui se nommoit *Hygueymota*. Il s'étoit flatté de pouvoir se dérobber avec sa Maîtresse, sur les Vaisseaux d'Ojeda; mais les aïant trouvés partis, il ne pensa qu'à susciter de nouveaux troubles, pour se mettre à couvert sous le voile des mécontentemens publics. Il trouva quantité de Partisans, entre ceux qui s'étoient déclarés pour Ojeda; & sa révolte auroit eu des suites dangereuses, si Roldan, qui commençoit à respecter sincérement les Loix, n'eut trouvé le moïen de se saisir de lui, & de sept ou huit de ses principaux Complices, qu'il fit conduire prisonniers à San-Domingo. La tranquillité paroissoit rétablie, lorsque Moxica, informé de la disgrace de son Parent, parcourut

Nouvelles séditions dans l'Isle Espagnole.

Guevare est arrêté.

(*d*) On attribue la découverte du Frisland à ces deux Freres. Leur Relation est dans Ramusio. Il paroît certain, par un Acte de Louis le Débonnaire, que le *Groenland* étoit connu au neuviéme siecle, comme l'Islande, & d'autres Isles du Nord. Cet Acte est un Privilége accordé à l'Eglise de Hambourg, du 15 Mai 834.

(*e*) Recueil d'Hacluyt, p. 1. Ces Preuves se trouvent dans l'Histoire du Païs des Galles, par Powell. On rapporte aussi une Epigramme de Meredith, en Langue Galloise; mais ce Meredith ne vivoit qu'en 1477.

Madoc Wyf, Mwyedic Weedd,
Jawn genau, Owyn-Gynedd,
Ni fynnum dir, fy enaid oedd,
Na da mawr, ond y moroedd.

C'est-à-dire, Je suis ce Madoc, fils d'Owen Guyned, à qui sa patrie & ses richesses ne plurent point, mais qui prit plaisir à chercher de nouvelles Terres.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

tous les Villages de la Vega pour exciter le Peuple à se soulever, en déclarant avec la derniere audace qu'il étoit résolu de tuer l'Amiral & l'Alcalde. Dans la nécessité de se défendre, l'Amiral négligea d'envoïer ses Mémoires en Espagne, & d'informer la Cour de l'injurieuse conduite d'Ojeda. Il prévint les Rebelles, en leur portant la guerre dans leurs retraites. Il les défit; & Moxica étant tombé entre ses mains avec quelques autres, il les fit pendre aux creneaux de la Forteresse. L'Adelantade en prit aussi plusieurs, qui furent destinés au même sort; mais une étrange révolution leur sauva la vie, lorsqu'on s'y attendoit le moins.

L'Amiral fait mourir quelques Rebelles.

Dès l'année précédente, un grand nombre de Mécontens, qui étoient sortis de l'Isle Espagnole, avoient entrepris, comme de concert, de soulever toute l'Espagne contre les Colombs. Ils s'étoient rendus à Grenade, où la Cour étoit alors; & répandant les plus noires calomnies contre l'Amiral, ils avoient également réussi à le rendre odieux au Peuple, & suspect au Roi. Un jour quelques-uns de ces Séditieux, aïant acheté une charge de raisin, s'étoient assis à terre pour la manger, au milieu d'une Place publique, & s'étoient mis à crier que le Roi & les Colombs les avoient réduits à cette misere, en refusant de leur païer le salaire qu'ils avoient mérité dans les pénibles travaux des Mines. Si le Roi paroissoit dans les rues de Grenade, ils le poursuivoient, pour lui demander leur païe avec de grands cris; & s'ils voïoient passer les deux Fils de l'Amiral, qui étoient encore Pages de la Reine, » voilà, s'écrioient-ils, les Enfans de ce Traître, qui a découvert » de nouvelles Terres pour y faire périr toute la Noblesse de Castille (*). Le Roi, qui n'avoit pas pour l'Amiral autant d'affection que la Reine, ne se défendit pas si long-tems contre le soulevement général; & la Reine même, après avoir fait plus de résistance, fut entraînée par la force du torrent. Mais rien ne fit tant d'impression sur elle, qu'une circonstance qui n'avoit point été prévue. On doit se rappeller qu'une des conditions du Traité de l'Amiral, avec Roldan, portoit que les Rebelles, qui voudroient retourner en Espagne, auroient la liberté d'emmener leurs Maîtresses Indiennes qui se trouvoient enceintes, ou qui étoient nouvellement delivrées. Plusieurs ne se bornant point à leurs Maîtresses, avoient apparemment embarqué des hommes sans la participation, ou par la connivence, de l'Amiral, qui étoit souvent réduit à fermer les yeux sur ce qu'il n'avoit pas le pouvoir d'empêcher. On vit arriver ces Esclaves, au nombre d'environ trois cens; & la Reine, qui n'avoit rien recommandé avec tant de soin que de ne point attenter à la liberté des Indiens, ne put apprendre sans une vive colere, que ses ordres avoient été si peu respectés. Non seulement elle en fit un crime à l'Amiral, mais elle jugea qu'il ne pouvoit être plus innocent sur tout le reste; & commençant par ordonner, sous peine de mort, que tous les Esclaves qu'on tenoit de lui fussent remis en liberté, elle prit en même-tems la résolution de lui ôter l'autorité dont elle l'avoit revêtu. Jamais, suivant la remarque d'un sage Historien, elle n'en prit aucune dont elle ait eu plus d'occasions de se repentir. L'Amiral lui auroit paru moins coupable, si rendant plus de justice à son caractere, elle eût jugé de sa conduite par les embarras & les nécessités qu'elle ne pouvoit

Révolution funeste aux Colombs.

Haine qu'on leur suscite en Espagne.

La Reine se prévient contre l'Amiral.

(*) Vie de Colomb, par son fils, *Liv.* 2, *Chap.* 23 & 24.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

ignorer. Avec un peu de modération, pour attendre de lui plus d'éclairciſſement, elle auroit appris qu'il avoit extirpé enfin jusqu'aux moindres ſemences de révolte; qu'il gouvernoit avec une autorité abſolue; qu'il voïoit les Caſtillans ſoumis, les Inſulaires diſpoſés à recevoir le joug de l'Evangile, & celui de la domination de Caſtille; & qu'il ne demandoit pas plus de trois ans pour augmenter de ſoixante millions les revenus de la Couronne, en y comprenant, à la vérité, la Pêche des Perles, dont il penſoit à s'aſſurer par une bonne Forterefſe (79).

Dom François de Bovadilla eſt envoïé à l'Eſpagnole en qualité de Gouverneur général.

Dans cette fatale conjoncture, les accuſations d'Ojeda vinrent achever ſa perte. Cependant elle ne fut ſignée qu'au mois de Juin; comme ſi le Roi & la Reine euſſent affecté de prendre du tems, pour ne conſulter que la justice. On publia, pour colorer ſa dépoſition, qu'il avoit demandé lui-même un premier Adminiſtrateur de la Juſtice dans l'Iſle Eſpagnole, & qu'il avoit prié leurs Majeſtés de faire juger ſes différends perſonnels avec l'Alcalde Major, par des Commiſſaires déſintereſſés; que ces deux propoſitions paroiſſoient raiſonnables, mais qu'on ne jugeoit point à propos de partager deux Emplois qui demandoient une autorité abſolue; & que d'ailleurs on ne pouvoit en revêtir qu'un Homme de diſtinction, avec lequel il ne convenoit pas de laiſſer un Etranger, qui exerçoit deux auſſi grandes Charges que celles d'Amiral & de Viceroi perpétuels. Le Roi & la Reine crurent trouver toutes les qualités qui convenoient à leurs vûes, dans François de *Bovadilla*, Commandeur de Calatrave. Avec le titre de Gouverneur Général, ils lui donnerent celui d'Intendant de Juſtice, & l'ordre de tenir ſes Proviſions ſecrettes juſqu'au jour de ſa réception à San-Domingo; d'où les mêmes Hiſtoriens croient pouvoir conclure, que les Rois Catholiques avoient prêté l'oreille au bruit que les Ennemis de l'Amiral avoient répandu, qu'il penſoit à ſe rendre Souverain du nouveau Monde (80). Bovadilla mit à la voile, vers la fin du mois de Juin, avec deux Caravelles; & le 23 d'Août on apperçut, de San-Domingo, ces deux Bâtimens, qui s'efforçoient d'entrer dans le Port, d'où ils étoient repouſſés par le vent de terre. L'Amiral étoit alors occupé à fortifier la Conception de la Vega; & l'Adelantade s'étoit rendu avec Roldan, vers Xaragua, pour y faire une exacte recherche des Complices de la derniere révolte.

Il arrive à San-Domingo.

Premieres circonſtances de l'arrivée de Bovadilla.

A la vûe des deux Caravelles, Dom Diegue Colomb, qui commandoit dans l'abſence de ſes deux Freres, les envoïa reconnoître par Chriſtophe Rodriguez de *la Lengua*, avec une vive impatience d'apprendre ſi le

(79) Herrera, *ubi ſup.* Hiſtoire de Saint-Domingue, Liv. 3. Oviedo, *ubi ſup.*

(80) Elles portoient » que l'Amiral aïant » donné avis, à leurs Majeſtés, que pen- » dant le Voïage qu'il avoit fait à la Cour, » un Alcalde & quelques autres Officiers » s'étoient ſoulevés avec un grand nombre » de Partiſans, & que toutes ſes exhorta- » tions n'avoient pu faire ceſſer le déſordre, » au grand préjudice du Service de Dieu & » de leurs Majeſtés, elles ordonnoient au » Commandeur François de Bovadilla de » faire une exacte perquiſition des Coupa- » bles, de ſe ſaiſir d'eux après avoir reconnu » la vérité, de ſequeſtrer leurs biens, & » de proceder contr'eux, comme il le ju- » geroit à propos, ſuivant les formes de la » Juſtice : mandant en outre à l'Amiral, » à tous les Officiers, Gouverneurs de Po- » lice, Nobles & Roturiers, & générale- » ment à tous leurs Sujets de l'Iſle, de » prêter la main à l'exécution de leurs or- » dres. Cette Proviſion étoit ſignée du Sécretaire d'Etat, Michel Perez d'Almanzan. Herrera, liv. 4. chap. 8.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

jeune Diego, l'aîné des deux Fils de l'Amiral, n'étoit pas sur l'un des deux Vaisseaux. Ce fût Bovadilla même, qui se présenta sur le bord de sa Caravelle, pour répondre aux questions de Rodriguez. Il lui déclara, non-seulement son nom, mais la Commission d'Intendant de Justice qu'il venoit exercer contre les Rebelles; & s'informant à son tour des affaires de l'Isle, il apprit l'exécution de Moxica & de ses Complices, l'ardeur des Colombs dans la recherche des Coupables, & la résolution où ils étoient de faire encore un exemple de Guevare, de Riquelme & de quelques autres qui étoient destinés au supplice pour le même crime. Ces informations irriterent le Commandeur. Quoiqu'on ne puisse douter que le Roi & la Reine, en l'honorant de leurs ordres, n'eussent crû trouver, dans sa personne, toutes les qualités qui convenoient à leurs vûes, on reconnoîtra bientôt qu'il étoit ambitieux, violent, interessé, & que par conséquent leurs Majestés s'étoient trompées dans leur choix. Soit qu'il eût apporté d'aveugles préventions contre les Colombs, ou que la jalousie de l'autorité lui fît déja regarder tout ce qui ne venoit pas de lui comme une usurpation de la sienne, il ne put entendre, sans indignation, qu'on lui parlât de supplice, pour des Criminels dont il devoit être l'unique Juge. Cette disposition ne fit qu'augmenter, à la vûe de deux Gibets, & de quelques Castillans qu'il y vit attachés, en arrivant dans le Port. Un ressentiment, si mal conçu, lui fit prendre la résolution de passer la nuit dans son Vaisseau.

Son caractere.

Le lendemain, 24 d'Août, étant descendu dans la Ville, il se rendit d'abord à l'Eglise, où il entendit la Messe avec une grande ostentation de piété. Dom Diegue Colomb, & Perez, Major de l'Isle, y assisterent, accompagnés de la plûpart des Habitans de San-Domingo. En sortant, il tira des Lettres qui portoient le Sceau Roïal d'Espagne, & les remit à un Notaire de sa suite, avec ordre de les lire devant l'Assemblée. C'étoient celles qui le créoient Intendant de Justice. Ensuite, s'adressant à Dom Diegue, il demanda, au nom de leurs Majestés, qu'on lui livrât tous les Prisonniers qui étoient arrêtés pour la révolte. Dom Diegue lui répondit qu'ils lui avoient été confiés par l'Amiral, dont l'autorité, sans doute, étoit supérieure à la sienne, & qu'il n'en pouvoit disposer sans son ordre. Je vous ferai connoître, reprit Bovadilla, que vous & lui devez m'obéir. Le reste du jour se passa dans une extrême agitation. Mais le lendemain après la Messe, à la vûe de toute la Colonie, que la curiosité n'avoit pas manqué de rassembler, Bovadilla fit lire d'autres Patentes, qui le constituoient Gouverneur Général des Isles & de la Terre-ferme du nouveau Monde, avec un pouvoir sans bornes (81). Ensuite, aïant prêté le serment

Ouverture de son administration.

(81) Elles contenoient » que leurs Majestés Catholiques, pour l'accomplissement du Service de Dieu & du leur, pour » l'exécution de la Justice, pour l'établissement de la paix & du bon Gouvernement » des Isles & de la Terre ferme, avoient » ordonnée que le Commandeur François de » Bovadilla exerçât en leur nom le Gouvernement des mêmes lieux, aussi long- » tems qu'elles le jugeroient à propos, avec » l'Office d'Intendant de Justice, Civile & » Criminelle; & qu'elles entendoient qu'après qu'il auroit prêté le Serment dans » les formes établies, tous leurs Sujets le » reconnussent & lui rendissent obéissance, » comme à leur Gouverneur & leur Juge; » pour l'exécution de quoi elles lui accordoient un plein pouvoir, avec ordre à » tous de lui obéir. La datte de cette Commission étoit du 21 de Mai. Herrera, *ibid.*

CHRISTOPH COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

ordinaire, il invita tout le monde à la soumission; & pour la mettre à l'épreuve, il renouvella la demande des Prisonniers. On lui fit la même réponse, & cette fermeté l'embarrassa. Il fit lire deux autres Mandemens des Rois Catholiques, par l'un desquels il étoit ordonné à l'Amiral, & à tous les Commandans des Forteresses & des Navires, aux Trésoriers & aux Gardes Magasins de le reconnoître pour Supérieur. L'autre regardoit la solde Militaire & la paie des Artisans & des Engagés. Après cette lecture, qui mit tous les gens de guerre dans ses intérêts, il somma pour la troisiéme fois Dom Diegue de lui remettre les clés de la Prison. Sur son refus, il se rendit à la Citadelle, où Michel Diaz commandoit en qualité d'Alcalde; & lui aïant fait signifier ses pouvoirs, il ordonna que sur le champ tous les Prisonniers fussent amenés devant lui. Diaz demanda du tems pour en informer l'Amiral, dont il tenoit sa Commission. Mais le Commandeur, appréhendant que ce délai ne fût emploïé à faire exécuter Guevare & ses Complices, fit mettre à l'instant sous les armes toutes les Troupes qu'il avoit amenées, & celles même de la Ville, qui reconnoissoient déja ses ordres. La Citadelle étoit encore sans défense; & quoique Diaz se montrât, l'épée à la main, sur les creneaux, avec Alvarado, son Lieutenant, il y entra sans résistance. Il se fit conduire à la Prison, où il trouva les Coupables chargés de chaînes. Un leger interrogatoire parut le satisfaire; & leur aïant fait espérer leur grace, il se contenta de les laisser sous la garde d'un de ses gens.

Violence avec laquelle il établit son autorité.

Embarras de l'Amiral.

L'Amiral, bientôt informé de cette révolution, en reçut assez tranquillement la premiere nouvelle. La confiance qu'il croïoit devoir aux bontés du Roi & de la Reine, après les avoir si bien servis, lui fit juger que Bovadilla étoit quelque Avanturier, tel qu'Ojeda, dont il ne lui seroit pas plus difficile de se défaire; ou du moins que sa Commission n'auroit pas plus d'étendue que celle d'Aguado. Mais, lorsqu'il eut appris que le Commandeur s'étoit rendu maître de la Forteresse, & que toutes les Troupes étoient soumises à ses ordres, il considera cette affaire d'un autre œil. L'opinion, qu'il conservoit encore, que c'étoit quelque nouvelle fourberie dont il avoit à se défendre, ne l'empêcha point de prendre des mesures pour le soutien de son autorité. Il se rendit à Bonao, après y avoir donné rendez-vous aux Castillans qu'il croïoit dans ses intérêts, & l'ordre à plusieurs Caciques de l'y venir joindre, avec toutes les Troupes qu'ils seroient capables de rassembler. En y arrivant, il y trouva un Huissier à Verge, qui lui remit des copies de chaque Provision du nouveau Gouverneur. Après les avoir lûes, il déclara que la premiere ne contenoit rien qu'il n'eût demandé lui-même; mais que l'autre ne s'accordant point avec les Patentes irrévocables de Viceroi & d'Amiral, qu'il avoit reçues de leurs Majestés, il ne pouvoit se persuader qu'elle vînt de cette respectable source; qu'il ne s'opposoit point à l'administration de la Justice, dont Bovadilla étoit chargé; mais qu'il alloit écrire en Espagne; & qu'en attendant les explications de la Cour, sur des évenemens qui lui paroissoient obscurs, il sommoit tous les Sujets des Rois Catholiques, de demeurer dans la soumission qu'ils lui devoient. On ne douta point alors que cette querelle ne dégénérât en guerre civile, surtout lorsque le Commandeur eut affecté de ne pas répondre à une Lettre qu'il reçut de l'Amiral, & qu'on apprit au contraire qu'il avoit écrit à Roldan

L'Isle est ménacée d'une guerre civile.

à Roldan & à ses anciens Complices dans la Province de Xaragua (82). Cependanr on fut détrompé, quelques jours après, par l'arrivée de Velasquez, Trésorier Roïal, & d'un Religieux Franciscain, nommé *Tras Sierra*, qui remirent à l'Amiral une Lettre signée de la main du Roi & de la Reine. Elle étoit dans ces termes : » Dom Christophe Colomb, notre Amiral dans » l'Ocean : Nous avons ordonné au Commandeur, Dom François de Bova- » dilla, de vous expliquer nos intentions. Nous vous ordonnons d'y ajoûter » foi, & d'exécuter ce qu'il vous dira de notre part. *Moi le Roi, moi la Reine.* Les réflexions que l'Amiral fit sur cette Lettre, dans laquelle il ne manqua point d'observer qu'on ne lui donnoit pas le titre de Viceroi, le déterminerent à reconnoître Bovadilla dans toutes les qualités qu'il s'attribuoit. Il partit aussitôt pour la Capitale.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

Lettre du Roi qui oblige l'Amiral à la soumission.

A son exemple, tout ce qu'il y avoit de Castillans à Bonao, dans la Vega, & dans tous les nouveaux Etablissemens, prirent le chemin de San-Domingo. Bovadilla, pour les attirer par l'intérêt, avoit déja fait publier que pendant vingt ans, ceux qui travailloient à chercher de l'or n'en païeroient au Roi que le vingtiéme ; qu'il alloit acquitter les arrérages de la solde Militaire, & contraindre l'Amiral de satisfaire tous ceux auxquels il avoit donné quelque sujet de plainte. Les Mécontens s'empresserent de venir déposer contre les trois Colombs, & toutes leurs accusations furent reçues. Ils chargerent l'Amiral de les avoir maltraités, dans la fondation des Villes & des Forts, en les assujettissant à d'indignes travaux, qui en avoient fait périr un grand nombre, & de leur avoir refusé les secours les plus nécessaires à la vie ; d'avoir imposé, pour des fautes légeres, des châtimens trop rigoureux, souvent injustes, & quelquefois deshonorans ; de n'avoir pas voulu consentir que les Insulaires fussent baptisés, parce qu'il aimoit mieux les voir Esclaves que Chrétiens ; de leur avoir fait la guerre, sous de vains prétextes, pour avoir occasion de les condamner à l'esclavage, & pour les faire passer en Castille ; de n'avoir pas permis qu'on tirât tout ce qu'on pouvoit trouver d'or, pour ne pas diminuer trop les richesses de l'Isle, dans la vûe de s'y rendre un jour indépendant, ou de la livrer à qnelque Puissance ennemie de l'Espagne ; enfin d'avoir excité les Castillans & les Indiens à se soulever contre le nouveau Gouverneur. L'Historien remarque que parmi tant d'imputations & de plaintes, il ne se trouva point une déposition favorable à l'Amiral : étrange effet de l'infortune, qui fait oublier toutes les loix de l'amitié & de la reconnoissance, & qui ne laisse voir, dans un Malheureux, qu'un objet de haine & de mépris (83).

Bovadilla informe contre lui.

Tout le monde se déclare contre l'Amiral.

Christophe Colomb fut extrêmement surpris, en arrivant à San-Domingo, d'apprendre que le Commandeur s'etoit logé dans sa Maison, qu'il avoit saisi ses papiers, confisqué ses meubles, ses chevaux, & tout ce qu'il avoit d'or & d'argent, sous prétexte de païer ceux qui se plaignoient de ne l'avoir pas été ; qu'il avoit fait arrêter Dom Diegue, son Frere, sans aucune formalité de Justice, & qu'il l'avoit fait transferer dans une des Caravelles qu'il avoit amenées, avec ordre d'emploïer les fers pour l'y retenir. A peine avoit-il eu le tems de se faire expliquer tant de violences, qu'il se vit enlevé lui-même & conduit dans la Citadelle, où il fut enfermé les

Ses biens sont saisis.

Il est plaint par les Historiens.

(82) Herrera, Liv. 4. chap. 9.

(83) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

fers aux pieds. Herrera, quoique fort prévenu en faveur de sa Nation, donne ici le nom de *Tyran* au nouveau Gouverneur. Il traite de cruel & de détestable, un emportement de cette nature, contre un Homme que les Rois Catholiques avoient élevé aux premiers degrés d'honneur, & qui avoit acquis tant de gloire à l'Espagne. La suite des événemens fit même connoître que le Commandeur avoit passé ses pouvoirs, & que s'il étoit chargé d'informer, c'étoit avec respect pour la personne des Colombs (84). Mais sa cruauté ne fut pas plus surprenante, que l'applaudissement qu'elle reçut de tous les Castillans de l'Isle. Ceux mêmes qui devoient leur fortune à l'Amiral, & qui ne subsistoient que par sa faveur, eurent la lâcheté de l'outrager; & pendant que ses Ennemis se contentoient du moins de le noircir par leurs accusations, ce fut son propre Cuisinier, qui s'offrit indignement à lui mettre les fers aux pieds.

On lui met les fers aux pieds.

Il souffrit sa disgrace & toutes les humiliations dont elle fut accompagnée, avec une fermeté qui fut peut-être le plus glorieux trait de son caractere. Cette force d'esprit, qui ne l'abandonna jamais, parut bientôt avec un nouvel éclat. Il y avoit toute apparence que l'Adelantade, qui étoit encore en liberté, ne ménageroit rien pour arracher ses Freres d'entre les mains d'un Homme, dont il devoit appréhender les derniers excès. Bovadilla, qui en comprit le danger, envoïa ordre à l'Amiral de lui écrire, non-seulement pour arrêter l'exécution de plusieurs Criminels dont il s'étoit saisi, mais pour le presser de revenir promptement à San-Domingo. L'Amiral écrivit. Il joignit, à ces deux ordres, les plus vives instances, pour engager son Frere à venir partager sa mauvaise fortune avec lui. » Notre ressource, lui disoit-il, est dans notre innocence. Nous serons » menés en Espagne. Qu'avons nous à desirer de plus heureux, que de pou- » voir nous justifier? Cette proposition dut révolter, sans doute, un Homme du caractere de l'Adelantade. Mais il ne laissa pas de se rendre à l'avis de son Frere. Il vint à San-Domingo. A peine y fut-il arrivé qu'il fut chargé de chaînes, & conduit dans la Caravelle qui servoit de Prison à Dom Diegue. Bovadilla mit le comble à ses injustices, en accordant toutes sortes de faveurs à Roldan, à Guevare & à leurs Partisans. Après avoir tourné ses premiers soins à sauver une troupe de Séditieux, qui étoient sur le point d'expier leurs crimes par le dernier supplice, on s'étoit attendu qu'il feroit, du moins, des informations sur leur conduite; mais il leur rendit la liberté, sans s'embarrasser même de sauver les bienséances.

Avec quelle fermeté il soutient sa disgrace.

Il engage son Frere à se soumettre.

Des emportemens si peu ménagés firent craindre pour la vie des trois Freres. Leur Procès fut instruit. Bovadilla sembloit avoir été trop loin,

Le procès des trois Colombs est instruit.

(84) Voici les termes d'Herrera: » Beaucoup de gens assurent que l'intention des » Rois n'avoit jamais été que Bovadilla, » quelle que fût la force de ses Provisions, » dût attaquer la personne de l'Amiral ni » de ses Freres, & que comme sa prudence » suffisoit pour lui faire voir qu'il ne le » devoit pas, ils ne l'en avoient pas averti. Liv. 4. ch. 10. Oviedo s'exprime à peu près de même: » Les uns disent qu'on n'avoit » pas commandé à Bovadilla de prendre « l'Amiral, & qu'il n'étoit venu que comme » Juge de résidence, pour s'informer seulement de la rébellion. Liv. 3. chap. 6. Gomera dit qu'il avoit ordre d'envoïer en Espagne ceux qu'il trouveroit coupables. Liv. 1. chap. 23.

pour s'impoſer des bornes, ou ſi la facilité qu'ils eurent à détruire des accuſations vagues, dont la plûpart ne regardoient même que leurs intentions, parut lui cauſer de l'embarras, c'étoit un motif de plus pour ſe défaire de trois Ennemis, dont la juſtification entraînoit infailliblement ſa perte. Cependant, il n'oſa pouſſer l'audace juſqu'à faire conduire au ſupplice un grand Officier de la Couronne; & ſe contentant de rendre un Arrêt de mort contre lui & ſes Freres, il prit le parti de les envoïer en Eſpagne, avec l'inſtruction de leur Procès, dans l'idée apparemment que le nombre & l'uniformité des dépoſitions, l'importance des articles, & la qualité des Accuſateurs, dont la plûpart avoient eu d'étroites liaiſons avec les Accuſés, feroient confirmer ſa Sentence. Les Priſonniers n'étoient pas ſans inquiétude pour la déciſion de leur ſort. Un Hiſtorien raconte qu'*Alfonſe de Vallejo*, Capitaine de la Caravelle qui devoit les conduire, étant allé prendre l'Amiral pour le faire embarquer, cet illuſtre Vieillard lui dit triſtement: » Vallejo, où me menes-tu? En Eſpagne, Monſeigneur, ré» pondit le Capitaine. Eſt-il bien vrai? reprit l'Amiral. Par votre vie, » repartit Vallejo, j'ai ordre de vous faire embarquer pour l'Eſpagne. Ces aſſurances calmerent ſon eſprit. Mais, pour ne laiſſer rien manquer à ſon humiliation, Bovadilla fit publier, avant ſon départ, un pardon général pour ceux qui avoient eu le plus de part aux révoltes paſſées, & remplit pluſieurs Brevets, qu'il avoit apportés en blanc, des noms de Roldan, de Guevare & des Mutins les plus décriés par le mal qu'ils avoient cauſé. Vallejo reçut ordre, en mettant à la voile, de prendre terre à Cadix & de remettre ſes Priſonniers, avec toutes les Procedures, entre les mains de l'Evêque de Badajos & de Gonçalo Gomez de Cervants, Parent du Commandeur, tous deux Ennemis déclarés des Colombs (85).

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

L'Amiral eſt embarqué pour l'Eſpagne.

En ſortant du Port, Vallejo voulut ôter leurs chaînes aux trois Freres: mais l'Amiral proteſta qu'il ne les quitteroit que par l'ordre du Roi & de la Reine; ce qui ne l'empêcha point d'être fort ſenſible, pendant toute la navigation, aux civilités qu'il reçut du Capitaine. On aſſure qu'il ne ceſſa jamais de conſerver ſes fers, & qu'il ordonna même, par ſon Teſtament, qu'après ſa mort on les mît avec lui dans ſon Tombeau, comme un monument de la reconnoiſſance dont le monde paie les ſervices qu'on lui rend (86). Vallejo mouilla devant Cadix, le 25 de Novembre. Un Pilote nommé *André Martin*, touché des malheurs de l'Amiral, ſortit ſecrettement du Vaiſſeau, & ſe hâta de porter ſes Lettres à la Cour, avant qu'on y pût recevoir la nouvelle de ſon arrivée.

Il refuſe de quitter ſes fers.

Uſage qu'il en fit en mourant.

Le Roi & la Reine n'apprirent point ſans étonnement & ſans indignation, qu'on eût abuſé de leur autorité pour s'emporter à des violences dont ils ſe crurent deshonorés. Ils envoïerent, ſur le champ, l'ordre de délivrer les trois Freres, & de leur compter mille écus, pour ſe rendre à Grenade, où la Cour étoit alors. Ils les y reçurent, avec des témoignages extraordinaires de compaſſion & de faveur. La Reine conſola particuliérement l'Amiral. Comme il avoit plus de confiance à ſa bonté qu'à celle du Roi, il lui demanda une audience ſecrette, dans laquelle s'étant jetté à ſes pieds, il y

Son arrivée en Eſpagne & réparations qu'il y reçoit.

(85) Herrera, *ubi ſuprà*, chap. 10.

(86) *Ibidem*.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

Comment il est traité par la Reine.

demeura quelque tems, les larmes aux yeux, & la voix étouffée par ses sanglots. Cette excellente Princesse le fit relever. Il lui dit les choses les plus touchantes, sur l'innocence de ses intentions, sur le zele qu'il avoit toujours eu pour le service de leurs Majestés, sur le témoignage qu'il se rendoit, au fond du cœur, que s'il avoit manqué dans quelque point, c'étoit pour n'avoir pas connu de meilleur parti dans l'occasion, & sur la malignité de ses Ennemis, que la seule jalousie de son élévation portoit à lui chercher des crimes; peu contens de lui nuire, s'ils ne le deshonoroient. La Reine parut fort attendrie de son discours (87). L'Historien de Saint-Domingue, qui fait profession d'avoir suivi des Mémoires fideles, prête à cette Princesse une réponse véritablement noble, qui convient parfaitement aux circonstances, & qui ne s'accorde pas moins avec la conduite qu'elle ne cessa point de tenir à l'égard de l'Amiral. On ne fera pas difficulté de l'adopter, parce qu'elle supplée au silence des Ecrivains Espagnols.

Discours de cette Princesse.

» Isabelle, dit-il, en qui » l'indignation prit la place de la douleur, releva l'Amiral, & fut quelque » tems aussi sans trouver le pouvoir de parler. Elle se remit enfin, & lui » dit avec beaucoup de douceur : Vous voïez combien je suis touchée du » traitement qu'on vous a fait. Je n'omettrai rien pour vous le faire ou- » blier. Je n'ignore pas les services que vous m'avez rendus, & je conti- » nuerai de les récompenser. Je connois vos Ennemis, & j'ai pénétré les » artifices qu'ils emploient pour vous détruire : mais comptez sur moi. » Cependant, pour ne vous rien dissimuler, j'ai peine à me persuader que » vous n'aïez pas donné lieu à quelques plaintes. Elles sont trop univer- » selles pour n'être pas fondées. La voix publique vous reproche une séve- » rité peu convenable dans une Colonie naissante, & capable d'y exciter » des révoltes, qui peuvent ébranler des fondemens encore mal affermis. » Mais ce que je vous pardonne moins, c'est d'avoir ôté, malgré mes » défenses, la liberté à un grand nombre d'Indiens, qui n'avoient pas mé- » rité une si rigoureuse punition. Votre malheur a voulu qu'au moment » que j'ai appris votre désobéissance, tout le monde se plaignoit de vous & » personne ne parloit en votre faveur. Je n'ai donc pû me dispenser d'en- » voïer aux Indes un Commissaire, que j'ai chargé de prendre des infor- » mations & de me les communiquer, avec ordre de moderer une autorité » qu'on vous accusoit de porter trop loin. Dans la supposition que vous » fussiez coupable de tous les crimes dont vous étiez accusé, il devoit suc- » ceder au Gouvernement général, & vous envoïer en Espagne, pour y » rendre compte de votre conduite. Mais ses instructions ne portoient rien » de plus. Je reconnois que j'ai fait un mauvais choix; j'y mettrai ordre, » & je ferai de Bovadilla, un exemple qui apprendra aux autres à ne point » passer leurs pouvoirs. Cependant je ne puis vous promettre de vous ré- » tablir sitôt dans votre Gouvernement. Les esprits y sont trop aigris contre » vous. Il faut leur donner le tems de revenir. A l'égard de votre Charge » d'Amiral, mon intention n'a jamais été de vous en ôter la possession, » ni l'exercice. Laissez faire le reste au tems, & fiez-vous à moi (88).

(87) Tout ce qui précede est tiré d'Herrera, Liv. 4. chap. 10.

(88) Il reste à regretter qu'on ne nous apprenne point comment une si belle réponse est venue jusqu'à nous.

Christophe Colomb. Suite du III. Voïage, 1500.

Colomb, suivant le même Historien, comprit par ce discours, plus que la Reine n'avoit eu dessein de lui faire entendre. Il jugea que son rétablissement auroit blessé les regles de la Politique Espagnole; que le Roi étoit vraisemblablement sa Partie secrette; en un mot, qu'on se répentoit de l'avoir fait si grand, & qu'il ne devoit pas se flatter de faire changer la Cour en sa faveur. Aussi, sans s'arrêter à d'inutiles instances, après avoir remercié la Reine de sa bonté, il la supplia d'agréer qu'il ne demeurât pas inutile à son service, & qu'il continuât la découverte du nouveau Monde, pour chercher, par cette voie, quelque passage qui pût conduire les Vaisseaux de l'Espagne aux Moluques. Ces Isles étoient alors extrêmement célebres, par le trafic que les Portugais y faisoient des Epiceries; & les Espagnols souhaitoient ardemment de partager avec eux un Commerce si lucratif. Le projet de l'Amiral fut approuvé avec de grands éloges. La Reine lui promit de faire équiper autant de Vaisseaux qu'il en demanderoit, & l'assura que si la mort le surprenoit dans le cours de cette Expédition, son Fils aîné seroit rétabli dans toutes ses Charges (89).

Ce qui s'oppose au rétablissement de l'Amiral.

Il forme un nouveau projet de Voïages.

Quoique les affaires de l'Isle Espagnole cessent ici d'appartenir à l'Histoire générale des Indes occidentales, & que dans le nouvel ordre qu'on se propose, elles soient renvoïées à la description particuliere de cette Isle, le juste intérêt qu'on a dû prendre à la fortune des Colombs ne permet pas de rentrer dans le cours des nouvelles découvertes, sans avoir expliqué les réparations qu'ils reçurent de la Reine, & qui furent confirmées par la justice même du Ciel. On s'attachera d'autant plus volontiers au dernier Historien, que c'est la partie de son Ouvrage à laquelle il paroît avoir apporté le plus de soin.

Rien ne servit tant, dit-il, à justifier l'Amiral dans l'esprit de ceux qui jugeoient de lui sans passion, que la conduite de Bovadilla. Il s'efforça d'abord d'augmenter de plus en plus la haine qu'on portoit dans les Indes aux Colombs; sans faire réflexion que cette animosité leur faisoit honneur dans l'esprit de ceux qui connoissoient les Habitans du nouveau Monde. En effet, à la réserve de quelques Officiers, le reste n'étoit qu'un assemblage de la plus vile Canaille, ou d'un grand nombre de Criminels, sortis des Prisons de Castille, sans mœurs, sans religion, & qui n'étant venus si loin que pour s'enrichir, se persuadoient que les Loix n'étoient pas faites pour eux. D'ailleurs, malgré toutes les précautions de la Reine, il s'en trouvoit de toutes les Provinces d'Espagne, entre lesquelles on sait qu'il y a des antipathies insurmontables; source de querelles & de divisions d'autant plus funestes dans un nouvel Etablissement, qu'il s'y trouve toujours des Mécontens, & que les Loix y sont moins en vigueur. On doit conclure qu'en voulant prendre le contrepied de l'Amiral, le nouveau Gouverneur ne put éviter de commettre de grandes fautes. Il n'y avoit, au fond, de répréhensible dans l'ancien Gouvernement, qu'un peu trop de séverité pour les Espagnols. Prendre une méthode entiérement opposée, c'étoit se déclarer pour des Brigands. Bovadilla donna dans cet excès avec si peu de mesure, qu'on en-

Evénemens qui justifierent les Colombs.

Conduite odieuse du nouveau Gouverneur de l'Espagnole.

(89) *Ibidem.*

tendoit les plus honnêtes gens se dire entr'eux tous les jours, qu'ils étoient bien malheureux d'avoir fait leur devoir, puisque c'étoit un titre pour être exclus des graces.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1500.

Elle révolte également les Espagnols & les Insulaires.

Le Commandeur ne traita pas les Insulaires avec plus de prudence & d'équité. Après avoir réduit les droits du Prince à l'onziéme, & donné la liberté de faire travailler aux Mines, il falloit, pour ne rien faire perdre au Domaine, que les Particuliers tirassent une prodigieuse quantité d'or. Aussi les Caciques se virent-ils contraints de fournir à chaque Espagnol un certain nombre de leurs Sujets, qui faisoient l'office d'autant de Bêtes de charge. Enfin, pour retenir ces Malheureux sous le joug, on fit un dénombrement de tous les Insulaires, qui furent rédigés par classes, & distribués, suivant le dégré de faveur où l'on étoit dans l'esprit du Gouverneur. Ainsi l'Isle entiere se trouva réduite au plus dur esclavage. Ce n'étoit pas le moïen d'inspirer de l'affection pour le Christianisme & pour la domination des Rois Catholiques; mais Bovadilla ne pensoit qu'à s'attacher les Castillans, qui étoient sous ses ordres, & qu'à faire en même-tems de gros envois d'or en Espagne, pour se rendre nécessaire, & pour confirmer les soupçons qu'il avoit répandus contre la fidélité de l'Amiral.

Avec quelle avidité Bovadilla tire de l'or.

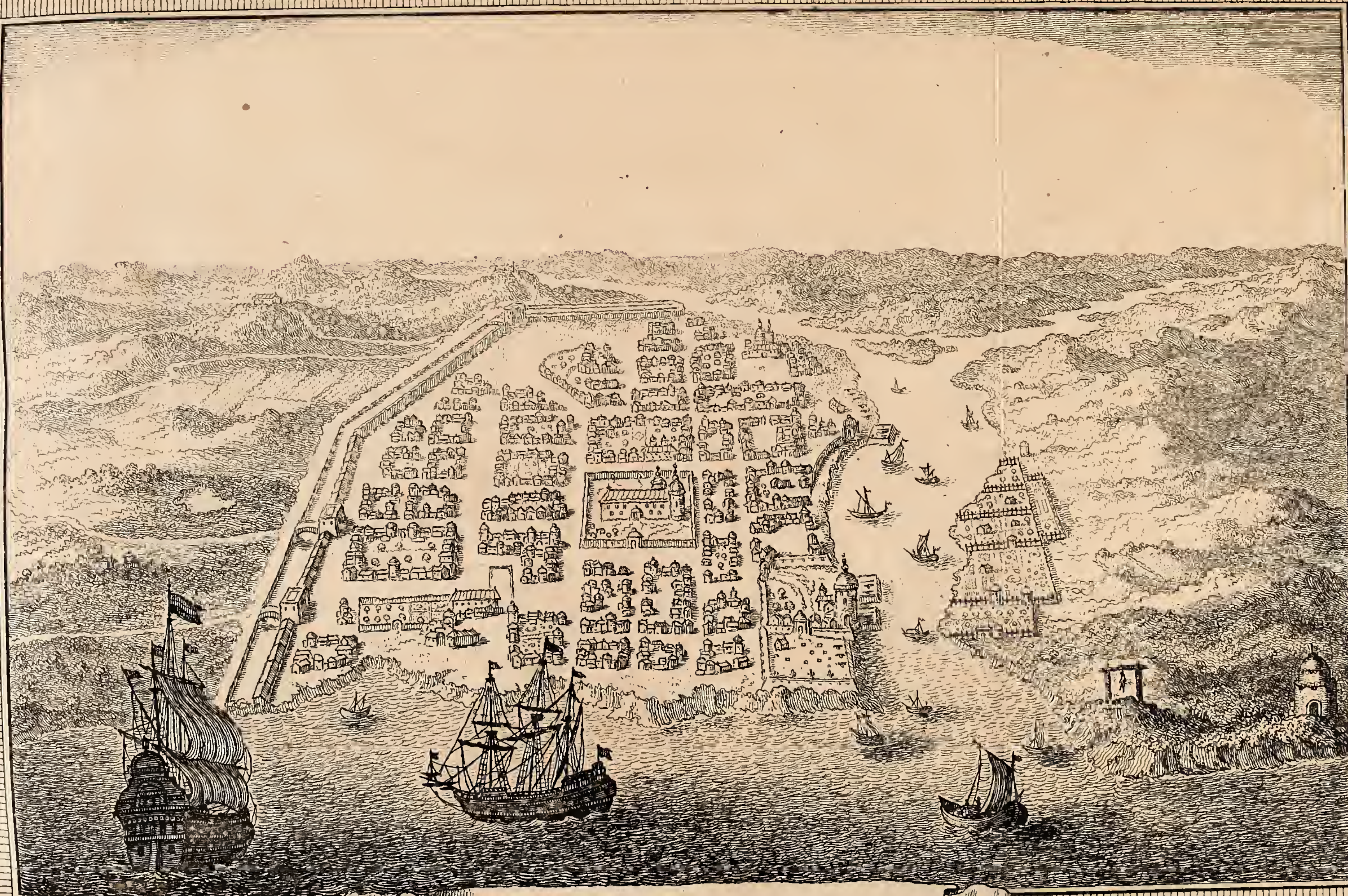
Effectivement, dans l'espace de quelques mois, on tira tant d'or de toutes les Mines, que sans un malheur, qu'on étoit fort éloigné de prévoir, l'arrivée d'une seule Flotte auroit pû dédommager l'Espagne de toutes ses avances, & les païer même au centuple. On se hâtoit de profiter du tems, parce qu'on prévoïoit qu'il dureroit peu. Il en couta la vie à un si grand nombre d'Indiens, qu'en peu d'années l'Isle Espagnole parut déserte. On ne lit point sans horreur, dans le récit même des Espagnols, les traitemens barbares auxquels ces Infortunés furent assujettis. Si l'inhumanité pouvoit être justifiée par le profit qu'elle rapporte, jamais on n'avoit trouvé des Mines plus abondantes, ni d'un or plus pur. Herrera raconte que Diaz & Garay s'étant associés pour faire travailler au Mines de Saint-Christophe, un de leurs Esclaves, qui étoit à déjeûner sur le bord de la Riviere de Hayna, s'avisa de frapper la terre d'un bâton, & sentit quelque chose de fort dur. Il le découvrit entiérement. C'étoit de l'or. Un grand cri, que l'Esclave jetta, dans l'étonnement de voir un si gros grain, fit accourir aussi-tôt ses Maîtres. Ils ne le virent pas avec moins d'admiration. Garay transporté de joie, fit tuer un Porc, le fit servir à ses Amis sur ce grain, qui se trouva assez grand pour le tenir tout entier, & se vanta d'être plus magnifique en vaisselle que les Rois Catholiques. Bovadilla l'acheta pour leurs Majestés. Il pesoit 3600 Ecus d'or; & les Orfévres, après l'avoir examiné, jugerent qu'il n'y en auroit que trois cens de diminution dans la fonte. On y voïoit encore quelques petites veines de pierre, mais qui n'étoient guéres que des taches, & qui avoient peu de profondeur. Cette découverte étant sans exemple, on peut juger combien elle anima les espérances de ceux qui s'occupoient à la même recherche.

Histoire d'un prodigieux morceau d'or.

1501.

Bovadilla est rappellé, & Nicolas Ovando nommé pour lui succeder.

Cependant, on apprit, à la Cour, la maniere dont les Habitans de l'Espagnole étoient traités; & le Roi & la Reine en conçurent une égale indignation. Le rappel de Bovadilla étoit déja résolu, comme une satisfaction que leurs Majestés croïoient devoir à l'Amiral; mais cette nouvelle



VILLE DE S.T DOMINGUE.

CHEDEL. DEL. SC.

Tom. XII. N.° V.

devant le hâter, elles nommerent, pour succeder au Gouvernement de l'Isle, Dom Nicolas Ovando, Commandeur de Larex, de l'Ordre d'Alcantara, qui devint bientôt Grand Commandeur de l'Ordre entier par la mort d'Alfonse de Santillane. Ses Provisions ne furent que pour deux ans; apparemment parce que la Reine vouloit rétablir, à la fin de ce terme, Christophe Colomb dans la dignité de Viceroi. Ovando étoit homme de mérite, sensé, Ami de la justice, & si modeste, qu'il refusoit jusqu'aux marques de distinction qui étoient attachées à ses Emplois. On lui fit équiper en diligence un Flotte de trente-deux voiles, sur laquelle on embarqua deux mille cinq cens Hommes, sans y comprendre les Equipages, pour remplacer dans l'Isle Espagnole quantité de personnes dont la Reine vouloit purger la Colonie. Entre ces nouveaux Habitans, on comptoit plusieurs Gentilshommes, tous Sujets de la Couronne de Castille. Isabelle se confirmoit, de plus en plus, dans la résolution d'exclure du nouveau Monde tous ceux qui n'étoient pas nés Sujets de la Castille. Cependant, après sa mort, on ne mit plus de distinction entre les Castillans & les Arragonois; & sous Charles-Quint, tous les Sujets des différens Etats, qui composoient la Monarchie Espagnole, obtinrent la même liberté. Comme la Cour étoit résolue de rappeller particuliérement l'Alcalde Major, Roldan Ximenès, & que l'administration de la Justice convenoit mal à un Homme de guerre, chargé d'ailleurs du Gouvernement Général, elle nomma pour cette importante fonction Alfonse Maldonat, habile Jurisconsulte. Les instructions de ces deux Officiers suprêmes furent dressées avec des soins, qui répondoient aux vûes de leurs Majestés. Celles d'Ovando portoient particuliérement d'examiner la conduite & les comptes du Commandeur de Bovadilla, de le renvoïer en Espagne par la même Flotte, & d'apporter toute son attention à faire dédommager l'Amiral & ses Freres de tous les torts qu'ils avoient soufferts. Carvajal, dont on a déja vanté le mérite, & qui étoit demeuré fort uni avec les Colombs pendant leur disgrace, eut ordre de rester dans l'Isle, pour veiller à leurs intérêts.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1501.

Ordres donnés en faveur des Colombs.

L'année s'étant passée en préparatifs, Ovando reçut ordre enfin de mettre à la voile. Dans sa derniere audience, un Conseiller d'Etat lui fit un discours fort long & fort touchant (90), sur la conduite qu'il devoit tenir dans son administration. Il s'embarqua le 13 de Février 1502. Une tempête, qu'il essuïa près des Canaries, dissipa sa Flotte, & fit périr un de ses plus grands Navires, avec cent cinquante Hommes. Tous les autres se rejoignirent à la Gomera, qui étoit le rendez-vous général, où l'on acheta un Navire, pour remplacer celui qui avoit été submergé. Quantité d'Espagnols, Habitans des Canaries, en formerent l'Equipage. Ensuite Ovando partagea sa Flotte en deux bandes, prit sous ses ordres celle qu'il crut la meilleure à la voile, & laissa le reste sous ceux d'Antoine de Torrez, qui devoit tout commander au retour. Il arriva, le 15 d'Avril, au Port de San-Domingo.

1502. Ovando se rend à l'Isle Espagnole.

Bovadilla s'attendoit peu à recevoir sitôt un Successeur. Cependant il vint le recevoir sur le rivage, & le conduisit à la Forteresse, où les nouvelles

(90) Herrera le rapporte en entier, Liv. 4. chap. 3. mais ces longues harangues sont suspectes dans l'Histoire.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voïage. 1502.

Etonnement de Bovadilla, qui se voit abandonné.

Roldan & les anciens Rebelles sont conduits Prisonniers en Espagne.

Provisions furent lûes devant tous les Officiers de la Colonie. Ovando fut aussi-tôt reconnu & salué sous tous ses titres, tandis que Bovadilla se vit tout-d'un-coup abandonné. Quelques Historiens ont écrit qu'il avoit été fait Prisonnier. Mais on n'en trouve aucune trace dans ceux qui paroissent les mieux instruits, & l'on y voit même qu'il fut toujours honorablement traité. Roldan fut moins ménagé. Le nouveau Gouverneur, après avoir informé contre lui & contre ses principaux Complices, les fit tous arrêter, & les distribua sur la Flotte, pour être conduits en Espagne avec l'instruction de leur Procès. Aussi-tôt les Indiens furent déclarés libres, par la publication d'une Ordonnance du Roi & de la Reine, qui portoit aussi qu'on païeroit au Domaine la moitié de l'or qu'on tireroit des Mines, & que pour le passé on s'en tiendroit au tiers, suivant les Réglemens de l'Amiral. A la vérité, cette Ordonnance ne fut pas plutôt en exécution, que le profit des Mines cessa tout-d'un-coup. Toutes les offres qu'on fit aux Insulaires n'eurent sur eux aucun pouvoir, lorsqu'ils se crurent assurés qu'on ne pouvoit les forcer au travail. Ils préféreront une vie tranquille, dans leur premiere simplicité, à la fatigue de recueillir des biens dont ils ne faisoient aucun cas. D'ailleurs, tout le monde fut révolté, qu'on obligeât de païer au Souverain la moitié de ce qui coûtoit tant de peine & de dépense. Une partie des Castillans, qui étoient arrivés sur la Flotte, s'offrirent pour remplacer ceux qui s'étoient retirés; mais ils ne furent pas long-tems à s'en repentir. L'ouvrage le plus facile étoit fait. Il falloit déja creuser bien loin, pour trouver de l'or. Les nouveaux Ouvriers manquoient d'expérience; & les maladies, dont ils furent attaqués, en emporterent un grand nombre. Ils se dégoûterent d'une entreprise, qui les accabloit sans les enrichir. Le mauvais succès des Ordonnances fit juger au Gouverneur qu'elles demandoient quelque modération. Il écrivit à la Cour, pour engager leurs Majestés à se contenter du tiers; & cette espérance rendit le courage à quelques Ouvriers. Ses représentations furent écoutées; mais, dans la suite, il fallut se relâcher encore. On se borna au quint des Métaux, des Perles & des Pierres précieuses; Réglement qui a toujours subsisté depuis.

Nouveaux Réglemens pour les Insulaires.



QUATRIE'ME

QUATRIÈME VOÏAGE DE CHRISTOPHE COLOMB.

Christophe & Barthelemi Colomb. IV. Voïage. 1502.

Objet de cette nouvelle entreprise.

OVANDO continuoit de faire regner le bon ordre & la tranquillité dans l'Isle, lorsqu'on y vit arriver une Chaloupe, envoïée par l'Amiral, qui demandoit la permission d'entrer dans le Port de San-Domingo, pour y changer un de ses Navires, qui ne pouvoit plus tenir la Mer. Après le départ de la Flotte, Ferdinand avoit goûté le projet que les Colombs avoient formé dans leur inaction, d'entreprendre de nouvelles découvertes; & quoique le délai des Ministres à leur fournir des Vaisseaux eût été capable de les rebuter, ils avoient été soutenus par une Lettre de ce Prince, qui reconnoissant enfin le mérite de leurs services, s'étoit expliqué dans des termes qui ne pouvoient leur laisser aucun doute de ses intentions (91). Cette Lettre avoit été suivie des ordres les plus pressans; & les préparatifs n'avoient pas langui, pour le départ de quatre Vaisseaux qu'on avoit accordés à l'Amiral. Il étoit parti du Port de Cadix, le 9 de Mai, avec Dom Barthelemi son Frere, & Dom Fernand, le second de ses Fils, âgé d'environ treize ans. La Forteresse d'Arzilla, sur la Côte d'Afrique, étant alors assiégée par les Maures, il s'en étoit approché pour la secourir; mais l'aïant trouvée libre, par la levée du Siége, il étoit venu mouiller, le 19 de Mai, devant la grande Canarie, d'où les vents lui avoient été si favorables, que sans changer de voiles, il étoit arrivé le 13 de Juin à la vûe de l'Isle *Marinino*, qui a pris depuis le nom de *la Martinique*. Il y avoit passé trois jours; après lesquels s'étant apperçu que son plus grand Navire, qui étoit de soixante & dix tonneaux, ne soutenoit plus la voile, il avoit pris le parti de se rendre à l'Isle Espagnole.

L'Amiral part de Cadix.

Raison qui le font relâcher à l'Isle Espagnole, & qui empêchent Ovando de l'y recevoir.

Le nouveau Gouverneur, qui n'avoit point encore fait partir Bovadilla, ni les auteurs des anciens troubles, lui fit dire qu'il craignoit que sa présence ne causât quelque désordre dans la Colonie. Cette réponse, à laquelle il devoit s'attendre, ne laissa point de le mortifier: mais apprenant que la Flotte étoit sur le point de mettre à la voile, il fit le sacrifice de son chagrin, au bien public; & par un sentiment de générosité, digne de son caractere, il fit avertir Ovando que si l'on vouloit s'en rapporter à son expérience, on étoit menacé d'une tempête prochaine, qui devoit engager Torrez à différer son départ. Son avis fut méprisé, & la Flotte leva l'ancre.

Il annonce une Tempête.

(91) Cette Lettre est venue jusqu'à nous, dans la Vie de Christophe. » Vous devez » être persuadé du déplaisir que nous avons » eu de votre Prison, puisque nous vous » avons mis en liberté aussi-tôt qu'il nous » a été possible. Tout le monde connoît » votre innocence. Vous savez avec quel » honneur, & quelle amitié nous vous » avons traité. Les graces que nous vous » avons accordées ne seront pas les dernie» res. Nous vous confirmons vos Priviléges, & nous voulons que vous en jouissiez, vous & vos Enfans. Nous vous » offrons même de les confirmer de nouveau, » & de mettre votre Fils aîné en possession » de toutes vos Charges, quand vous le » souhaiterez Nous vous prions donc de » partir au plutôt. A Valence, le 14 de » Mars 1502. *Vie de Colomb. Liv.* 2. *cha.* 25.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

Elle étoit encore à la vûe de la Pointe orientale de l'Isle, lorsqu'un des plus grands ouragans qu'on eût vûs dans ces Mers en fit périr vingt & un Navires, chargés d'or, sans qu'on en pût sauver un seul Homme. Ce beau grain d'or, dont on a raconté la découverte, périt dans cette fatale occasion; & jamais l'Océan n'avoit englouti tant de richesses (92). Mais c'étoit le fruit de l'injustice & de la cruauté. Le Ciel voulut vanger, sans doute, par la perte de tant de trésors, le sang d'une infinité de Malheureux, qu'on avoit sacrifiés pour les acquérir. Le Capitaine Général, Antoine de Torrez; le Commandeur, François de Bovadilla; Roldan Ximenès; un Cacique Chrétien, dont on ignore le nom; l'infortuné Guarinoex, qui avoit été retenu jusqu'alors dans les fers des Castillans, & tous ceux qui avoient fait profession de haine pour les Colombs, furent ensevelis dans les flots. Mais ce qui ne put laisser aucun doute qu'une disgrace si terrible ne fût l'effet de la justice du Ciel, c'est que les onze Navires, qui furent épargnés, étoient les plus foibles de la Flotte; & que celui dont on se promettoit le moins, sur lequel on avoit chargé tous les débris de la fortune des Colombs, fut le premier qui toucha au rivage d'Espagne.

Naufrage de Bovadilla & d'un grand nombre de richesses.

Il est regardé comme une punition du Ciel.

On doit juger de la consternation, qu'un si funeste événement répandit dans les deux Mondes. Il fut regardé, par les plus insensibles, comme un châtiment de l'injustice qu'on avoit faite à l'Amiral; &, lorsqu'on fut informé de l'avis qu'il avoit donné au Gouverneur de l'Espagnole, il est impossible de représenter les regrets de la Cour & du Public. Mais la Flotte ne se ressentit pas seule de la colere du Ciel. San Domingo, dont les Maisons n'étoient encore que de bois & de paille, en fut presqu'entiérement renversée.

Voyage de RODRIGUE DE BASTIDAS, *& second Voïage d'*OJEDA *& de* VESPUCE.

LA seule personne de distinction, qu'on vit arriver en Espagne avec les débris de la Flotte, fut *Rodrigue de Bastidas*, Homme d'esprit & d'honneur, qui s'étant associé avec *Jean de la Cosa*, pour tenter de nouvelles découvertes, avoit armé deux Navires à Cadix, & s'étoit mis en Mer dès le commencement de l'année précédente, avec Commission du Roi. Il avoit cherché la Terre-ferme, par la même route que l'Amiral avoit suivie dans son troisiéme Voïage; & du Golfe de Venezuela, où il étoit arrivé heureusement, il avoit poussé sa navigation jusqu'au Golfe d'Uraba, cent lieues plus loin que ceux qui l'avoient précédé. Il avoit nommé *Carthagene*, le Port où l'on a vû naître, depuis, une fameuse Ville du même nom; & continuant de suivre la Côte à l'Ouest, il avoit découvert un autre Port, qu'il avoit appellé, Port *del Retrette*, nom qui s'est changé dans la suite en celui de *Nombre de Dios*. Ses deux Vaisseaux n'étant plus en état de tenir la Mer, il étoit venu pour les radouber, dans l'Isle Espagnole, où ils avoient échoué sur la Côte de Xaragua. De-là, s'étant rendu par terre à San-Domingo, il y avoit été fait Prisonnier par Bovadilla, sous prétexte qu'il avoit traité avec les Insulaires, sans la participation du Gouvernement. Mais la Cour, in-

Découverte du Golfe d'Uraba, & des Ports où Carthagene & nombre de Dios se sont formées depuis.

(92) Les sommes en or montoient à quatre cens mille *Pesos*, qui faisoient alors environ quatre millions, & qui feroient le quadruple aujourd'hui.



Carte de l'Isthme de Panama et des Provinces de Veragua Terre Ferme et Darien
Pour l'Histoire Generale des Voyages. Par M. Bellin Ing. de la Marine 1754.
Echelle de Lieues communes de France.
5 10 15 20 25 50
Longitude de l'Isle de Fer
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
Mer du Nord
Mer du Sud
Veragua
Terre Ferme
Darien
Baye de l'Amirante
Portobelo
Panama
Nata
S. Yago
Baye de Panama
I. Royales ou des Perles
Golphe St Michel
Golphe de Morosquille
Golphe de Darien ou Uraba
Isles de St Bernard
Riv. de Chagre
Rio St Antoine
Riv. des Talamancas
R. de los Doraces
Riv. de Culebras ou des Couleuvres
Carthago ruinée
I. Coiba
I. Quicaro
I. Contreras
Montuosa
Canal
Zevaco
Morro de Puercos
Isle de Iguanas
Pointe Mala
Port de Caracol ou du Limaçon
Port des Pins
Porto Quemada ou Port Brulé
Porto Claro
Quaquas
Charcon
Mira
Oevara
Maxebara
Baye S. Antonio
R. des Indiens
Ste Marie
Balsas
Cona
Samba
Savalos
Tapanaca
Puero
Tiquessa
Cap Tiburon
Baye du Caret
Port de Caledonia
Ile des Pins
I. d'Or
I. de Palmas
I. de las Mulatas
Pointe de S. Blas
Riv. S. Francois
Nombre de Dios Ville abandonnée
I. Bastimentos
Cap de Chagre
Cruces
Chepo
R. de Chepo
Capira
Chame
Pointe Chame
S. Francois
Parita
Villa de los Santos
Pte de Mariato
Rancheria
Baye de Drac
I. des Femmes
la Conception
la Trinité
Rio Belem
Cap Blanc
Boca grande
el Portete
R. de la Conception
S. Pablo
Remedios
Tom. XII. No. 5.

formée par d'autres témoignages, rendit plus de justice à sa conduite; & dans son retour, il fut vangé d'une odieuse persécution (93).

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

Nouvelles courses d'Ojeda & d'Americ Vespuce.

C'étoit peu de tems après son départ, qu'Alfonse Ojeda & Vespuce étoient encore une fois sortis du Port de Cadix; l'un toujours rempli des grandes espérances qu'il fondoit sur sa hardiesse & son habileté; & l'autre, dans la vanité, qu'il conservoit toujours, de s'attribuer la découverte de la Terre-ferme. Mais ils ne firent que suivre Bastidas, sans sçavoir qu'il eût pris cette route. Ojeda, croïant arriver le premier dans le Golfe d'Uraba, où Bastidas avoit déja passé, y bâtit un Fort de bois & de terre, pour s'assurer une entrée libre dans le Continent. Il visita aussi le Port del Rettette. Mais son avarice, dans la distribution des vivres, souleva contre lui son Equipage. On lui mit les fers aux pieds, & les Mutins se rendirent au Port d'Yaquimo, dans l'Isle Espagnole, Ojeda, voïant son Navire à l'ancre fort près de la Terre, eut assez de confiance à sa force & à sa légereté naturelles, pour esperer de se sauver à la nage en se jettant la nuit dans les flots. Mais comme il n'avoit que les bras libres, & que le poids de ses fers entraînoit ses jambes vers le fond, il fut obligé d'implorer le secours de ses gens, qui le prirent dans la Barque au moment qu'il se noïoit (94).

Avanture d'Ojeda.

l'Amiral Colomb remet à la voile.

Pendant la tempête, l'Amiral s'étoit retiré dans le Port d'Azuac (95), où, malgré ses lumieres, il n'eut pas peu de peine à se défendre de l'horrible agitation des Élemens, qui fit périr ses Ennemis presqu'à ses yeux. Trois de ses Vaisseaux, qui furent séparés de lui par la violence des flots, ne purent le rejoindre de plusieurs jours. Enfin, les aïant tous rassemblés, il se rendit au Port d'Yaquimo (96), d'où il partit le 14 de Juillet, dans le dessein de gouverner vers la Terre-ferme. Il s'approcha des Isles voisines de la Jamaïque; mais les vents contraires, les calmes, pendant lesquels il étoit entraîné vers de petites Isles, au Sud de Cuba, qu'il avoit déja nommées les *Jardins de la Reine* (97), & une nouvelle tempête aussi terrible que la précedente, lui firent emploïer plus de deux mois à faire soixante lieues. La premiere terre, qu'il apperçut alors, fut une petite Isle, suivie de quelques autres. Il les nomma toutes *Los Guanajos* (98), du nom de la premiere, que les Indiens nommoient *Guanaja.* Mais Dom Barthelemi Colomb, qui se chargea de la visiter, l'aïant trouvée remplie de Pins, elle reçut particuliérement le nom d'*Isle des Pins.* Sa situation est à douze lieues du Cap de Honduras & de la Ville de Truxillo. D'autres ont voulu s'attribuer l'honneur de cette découverte; mais il fut prouvé dans la suite que personne, avant l'Amiral, n'avoit tourné sa navigation du même côté (99).

Vents contraires, & Tempête qu'il essuie.

Isles qu'il nomme Los Guanajos.

Canot qu'on croit venu de l'Yucatan.

En approchant de l'Isle des Pins, l'Adelantade rencontra un Canot, à-peu près de la forme d'une Galere, large de huit pieds, & d'une longueur proportionnée, qui portoit vingt-cinq hommes, avec quantité de femmes

(93) Herrera, Liv. 4. chap. 11.

(94) *Ibidem.*

(95) Herrera le nomme *Puerto Hermoso,* ou *Puerto Escondido.*

(96) Les Castillans lui donnerent le nom de Port de *Bresil.*

(97) Dans un Voïage qu'on a rapporté, l'Historien de sa vie dit qu'il en nomma quelques-unes les *Puits*, parce qu'aïant fait creuser le sable il y trouva de bonne eau. Liv. 2. chap. 27.

(98) Guanari, suivant Fernand Colomb. *Ibidem.*

(99) Herrera, Liv. 5. chap. 5.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

& d'enfans. Dans ce petit Bâtiment, qui fut conduit à l'Amiral, il se trouva diverses sortes de marchandises, dont quelques-unes devoient venir de l'Yucatan. C'étoit des couvertures & des tapis de coton ouvragés, des nattes de Palmiers, des épées d'un bois fort dur, des couteaux de cailloux, de petites haches de cuivre, des sonnettes, des médailles, des creusets pour la fonte du métal, avec une espece d'amandes que ces Indiens nommoient Cacao, & qui leur servoient de monnoie. Leurs alimens étoient du Maïs & des racines; & leur breuvage, une liqueur composée aussi de Maïs, qui ressembloit assez à la Bierre. Ils paroissoient honteux de leur nudité, qu'ils s'efforçoient de cacher de leurs mains; & les femmes, sur-tout, eurent beaucoup d'empressement à se couvrir la tête & le corps, d'une sorte de Mantes. L'Amiral, augurant bien de cette décence, leur fit beaucoup de caresses, & les renvoïa chargés de présens. Mais il retint un Vieillard, auquel il crut reconnoître de l'esprit, & dont il se promit de tirer des connoissances favorables à ses desseins. Sa premiere question fut celle qu'on faisoit toujours aux Indiens; c'est-à-dire, s'il y avoit de l'or dans son Païs? Le Vieillard, qui comprit aussi-tôt ce qu'on lui demandoit par des signes, fit entendre de même, qu'il y avoit de ce côté-là des Régions où ce métal étoit si commun, que les Peuples en portoient des couronnes sur la tête, & de fort gros anneaux aux bras & aux pieds; que les tables, les sieges & les coffres en étoient revêtus; & que les Mantes des femmes, ou les couvertures, qui leur servoient de robbes, n'étoient pas tissues d'autres matieres. On lui montra du Corail, des Epiceries, & d'autres marchandises précieuses : il donna les mêmes espérances sur tout ce qui lui fut demandé, soit qu'il ne cherchât qu'à plaire par cette complaisance, ou que de part & d'autre on s'entendît mal. Il fit même connoître que dans le Païs dont il parloit, on trouveroit des Navires, de l'artillerie, toutes sortes d'armes, en un mot, tout ce qu'il voïoit à bord ou dans les mains des Espagnols (1).

Eclaircissemens que l'Amiral tire d'un Vieillard Indien.

Anciens préjugés qui trompent l'Amiral.

Ces assurances étoient si conformes aux anciens préjugés de l'Amiral, qu'il les crut capables de lever tous ses doutes. Il s'imaginoit encore que le Catay devoit être peu éloigné; que la Mer baissoit vers *Ciguaro*, qui devoit être une Province, ou une Ville, des Etats du Grand Kam, & qu'à dix journées de-là, il devoit trouver le Fleuve du Gange. Ce Païs, que le Vieillard Indien représentoit si riche en or, étoit vraisemblablement le Pérou: mais Colomb se persuada que le Roïaume du Grand Kam & le Catay étoient situés à son égard comme Tortose l'est à l'égard de Fontarabie; sur deux Mers differentes, mais peu éloignées l'une de l'autre. Dans cette idée, que l'Indien paroissoit confirmer, il cessa de gouverner à l'Ouest; ce qui nuisit beaucoup à ses espérances, puisqu'en continuant de suivre cette route, il eut bientôt rencontré l'Yucatan, dont il n'étoit qu'à 30 lieues, & toute la Côte du Mexique (2).

Il manque la découverte de l'Yucatan & du Mexique.

Mais, après avoir rendu la liberté au Vieillard, la premiere Terre qu'il découvrit au Levant, fut une Pointe qu'il nomma *Casinas*, parce qu'il y trouva quantité d'arbres qui portoient une espece de petites pommes, auxquelles il entendit donner ce nom par les Habitans. Ces Indiens

(1) Herrera, *ibidem.*

(2) *Ibidem.*

étoient vêtus d'une sorte de camisoles, en forme de chemise. L'Adelantade prit possession de cette Terre, le 17 d'Août, au nom des Rois de Castille. Quantité d'Habitans s'empresserent de lui apporter du Maïs, diverses sortes de viandes & de Volailles, du Poisson & des fruits. Le Païs lui parut agréable, par sa fraîcheur & sa verdure. Entre les arbres, il vit des Chênes, des Pins, & six ou sept sortes de Palmiers. Quelques jours de commerce lui firent reconnoître que les Peuples de cette Côte parloient differentes langues. Ils avoient le corps marqué, par le feu, de plusieurs figures, qui représentoient des Lions, des Cerfs & d'autres animaux. Les principaux portoient des bonnets de drap de coton, blancs & rouges. Quelques-uns avoient le visage peint de noir, d'autres de rouge, ou raïé de diverses couleurs; & d'autres se peignoient seulement les levres, les narines & les yeux. Leurs oreilles étoient fort grandes, & quelques-uns les avoient percées d'un trou de la grandeur d'un œuf. L'Amiral en prit occasion de donner, à leur Païs, le nom de *Costa de Ojeja*, ou Côte de l'oreille (3).

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

Terre dont il prend possession.

Usages des Habitans.

Costa de Ojeja.

Le 12 de Septembre, on doubla un Cap, qui fut nommé Cap de *Gracias à dios*; parce que la Terre y tournant au Sud, on trouva plus de facilité pour la navigation. Mais la perte d'une Barque qui fut submergée par la violence de la marée, à l'embouchure d'une Riviere voisine, fit donner à cette Riviere le nom de *Rio del desastre*. Le 17, on mouilla près d'une petite Isle, nommée *Quiritini*, vis-à-vis d'une grosse Bourgade du Continent, que ses Habitans nommoient *Cariari*. On n'avoit point encore trouvé de si beau Païs, ni des Indiens si doux. Ils se présenterent d'abord armés d'arcs, de fleches & de dards, pour défendre leur Patrie. Les Hommes portoient leurs cheveux tressés autour de la tête, & les femmes au contraire les avoient fort courts. Aussi-tôt qu'on les eut excités à la confiance, par les signes ordinaires de paix & d'amitié, ils apporterent au rivage ce qu'ils avoient de plus précieux, tel que des couvertures de coton, & des camisoles. L'Amiral défendit qu'on prit rien d'eux, & leur fit donner diverses bagatelles de l'Europe, qu'ils accepterent d'abord avec joie : mais voïant qu'on n'avoit pas pris ce qu'ils avoient apporté, ils lierent ensemble tout ce qu'ils avoient reçu, & le laisserent dans l'endroit le plus proche des Vaisseaux. Le lendemain, s'étant sans doute imaginé qu'on se défioit d'eux, ils envoïerent à Bord un Vieillard vénérable, accompagné de deux jeunes Filles, dont la plus âgée n'avoit pas plus de quatorze ans, avec une sorte d'Enseigne, qui voltigeoit au bout d'un bâton. Ce Député fit entendre aux Castillans, par des signes fort humains, qu'ils pouvoient descendre sans crainte, & leur laissa les deux jeunes Filles, qui ne parurent point allarmées de se trouver seules au milieu de tant d'Etrangers. L'Amiral les fit vêtir & les renvoïa au rivage, chargées de présens. Mais le jour d'après, on fut surpris de les voir revenir nues avec le Vieillard, qui rapportoit les habits & tout ce qu'on leur avoit fait accepter. Dans l'admiration de ce désintéressement, l'Adelantade résolut de prendre plus de connoissance du Païs. Deux Indiens, qui paroissoient d'une condition relevée, le reçurent, à sa descente, le prirent par les bras, & le menerent entr'eux sur un tas d'herbe fraîche, où ils le firent asseoir. En leur faisant des questions, par

Caps de Gracias à dios.

Autres découvertes.

Accord avec les Indiens.

Diverses marques de leur simplicité.

(3) *Ibidem*, chap. 6. & Vie de Colomb, Tome 2 chap. 28.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

divers signes, il donna ordre à quelqu'un de sa suite, d'écrire ce qu'on pourroit comprendre à leurs réponses. Mais, à la vûe de l'encre, du papier & des plumes, ils parurent si troublés, qu'ils prirent tous la fuite. Ils revinrent néanmoins; mais ce fut en jettant, vers les Castillans, une sorte de poudre, qui sembloit se dissiper en fumée, & dont ils chassoient la vapeur vers l'Ecrivain. On crut comprendre, alors, pourquoi ils avoient refusé tout ce qu'on leur avoit offert. L'Adelantade n'en alla pas moins jusqu'à leur Bourgade. Il n'y vit rien de plus remarquable qu'un grand Edifice de bois, couvert de roseaux, qui contenoit plusieurs sépultures, dans l'une desquelles il trouva un corps fort sec, enveloppé d'un drap de coton, & si bien embaumé qu'il n'avoit aucune marque de corruption. Au-dessus de chaque Tombeau, on voïoit un portrait d'homme, qui étoit apparemment celui du Mort, gravé sur une sorte de tableau, entre plusieurs figures de Bêtes; & près du corps, ce qu'il avoit possedé de plus précieux (4). Ces Indiens ne paroissant pas moins distingués par leur esprit que par la douceur de leur caractere, l'Amiral ordonna qu'on en prît deux pour lui servir de guides, mais avec des mesures de politesse & d'amitié qui fussent capables de rassurer une Nation si douce. Cependant on vit sortir le lendemain de la Bourgade, une multitude d'habitans, qui s'étant avancés jusqu'au rivage, envoïerent quatre Députés, dans un Canot, pour supplier qu'on leur rendît les deux Prisonniers. Ils apporterent deux Porcs; & dans le discours qu'ils tinrent à l'Amiral, on comprit qu'ils offroient, pour la rançon de leurs Amis, tout ce qu'il lui plairoit d'exiger. Mais il demeura inflexible, & se contenta de leur présenter divers bijoux qu'ils refuserent.

Tombeaux Indiens.

Païs où l'Amiral trouve de l'or.

Le Vieillard des Isles de Guanajos avoit assuré qu'on trouveroit de l'or, dans un lieu qu'il avoit nommé *Caravaro*. On crut avoir tiré, des deux Guides, assez de lumieres pour s'y faire conduire. Les ancres furent levées, le 5 d'Octobre, pour avancer vers le Levant, où la Mer formoit une Baie longue de six lieues & large de trois, dans laquelle on découvroit plusieurs petites Isles. Cette Baie avoit quatre bouches, par où les Navires pouvoient entrer & sortir sans danger, & qui formoient autant de Canaux, où des deux côtés les branches des arbres touchoient aux cordages. L'Amiral fit descendre quelques Soldats dans une des Isles. Ils y trouverent des Hommes nuds, avec des plaques d'or au cou, en forme de Patenes, & si luisantes, que les Historiens leur donnent le nom de *Miroirs*. Ces Insulaires parurent peu timides, après avoir parlé aux deux Indiens de Cariari. Ils donnerent, pour trois sonnettes, un Miroir qui pesoit dix écus; & lorsqu'on leur en demanda davantage, ils répondirent qu'on en trouveroit en abondance au Continent (5).

Miroirs, plaques & aigles d'or.

En effet, les Barques s'étant approchées, le 7, du rivage de la Terre-ferme, rencontrerent deux Canots, chargés d'Indiens, qui avoient presque tous des Miroirs au cou, & quelques-uns une autre figure d'or, semblable à celle d'un Aigle. On prit deux de ces Indiens, dont les Miroirs pesoient, l'un quatorze écus, & l'autre vingt-deux. Mais l'on vit bientôt paroître un si grand nombre de Canots, & les Indiens, armés d'arcs & de zagaies,

(4) Herrera, & Vie de Colomb, même chapitre.

(5) *Ibidem.*

montrerent tant de disposition à défendre l'accès de leur Côte, que les Barques prirent le parti de retourner à Bord. Elles reçurent même quelques insultes, qui obligerent l'Amiral de faire tirer un coup de canon, dont le bruit fit disparoitre tous les Indiens. Il devint fort difficile, après ces hostilités, de renouer avec eux. Aussi n'en tira-t'on que dix-neuf Miroirs. De cette Terre, on s'avança vers une autre, qui se nommoit *Catiba*, où l'Amiral fit mouiller à l'embouchure d'une grande Riviere. Les Habitans s'assemblerent d'abord sur le rivage; mais avec autant d'humanité que de prudence, ils envoïerent deux Hommes, dans un Canot, pour s'informer de ce qu'on desiroit d'eux, & quel étoit cet appareil étranger. Les Députés entrerent, d'un air ferme, dans le Vaisseau de l'Amiral; & se liant tout-d'un-coup avec les Guides de Cariari, ils donnerent volontairement leurs Miroirs. Le commerce suivit aussi-tôt cette marque de confiance. Les Castillans, descendus au rivage, trouverent le Roi du Païs, qui n'étoit distingué des autres que par un Parasol de feuilles, qu'on lui soutenoit sur la tête, & par les respects qu'il recevoit de ses gens. Ce fut lui qui troqua le premier son Miroir; mais son exemple ne fut imité que par dix-neuf de ses Sujets. L'Amiral, n'espérant point de la force ce qu'il ne pouvoit obtenir par la douceur, s'avança vers une Bourgade, nommée *Huriran*, où il trouva les Indiens si favorablement disposés, que pour trois douzaines de sonnettes il obtint quatre-vingt-dix marcs d'or. De-là, il passa dans une autre Habitation, qui se nommoit *Cubiga*, où finissoit l'usage de porter des Miroirs & des Aigles. Cette riche Côte est d'environ cinquante lieues, depuis la Bourgade de Caravaro (6).

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

Terre de Catiba.

Roi du Païs.

Bourg d'Huriran.

On arriva, le 2 de Novembre, dans un Port, que sa beauté fit juger digne du nom de *Porto-Bello*. C'est celui dont le nom s'est corrompu depuis, en *Portobele*. On y passa sept jours, à la vûe d'un Païs fort agréable, où les terres étoient si bien cultivées, qu'elles avoient l'apparence d'un Jardin. Mais on n'y reçut, des Habitans, que des fruits, des vivres & du coton filé. Quatre ou cinq lieues plus loin, l'Amiral s'arrêta dans un autre Port, que la multitude de ses Habitations & des terres cultivées lui fit nommer *Puerto di Bastimentos*. Il y demeura jusqu'au 23, pour réparer le désordre de ses Vaisseaux. Ensuite, après avoir passé devant un lieu nommé *Guiga*, où les Castillans perdirent l'occasion de se procurer des vivres, & quelques piéces d'or, que les Habitans portoient au nez & aux oreilles, il entra, le 26, dans un troisiéme Port, fort étroit, mais extrêmement profond, qu'il nomma *El Retrette*. La disposition du Canal permettant aux Vaisseaux de s'approcher beaucoup de la terre, les Castillans, qui pouvoient descendre sans le secours des Barques, profiterent de cette facilité pour se lier tout d'un coup avec les Indiens du Païs. Cependant, lorsqu'ils voulurent porter la familiarité jusqu'à s'introduire dans leurs Maisons, ces Barbares, qui leur avoient d'abord paru fort affables, prirent les armes & semblerent menacer les Navires. L'Amiral crut les intimider, en faisant tirer quelques coups de canon à poudre seule; mais loin de s'effraïer du bruit, qu'ils prirent apparemment pour celui du tonnerre, ils y répondirent par de grands cris, en frappant les arbres avec des bâtons. C'étoient les plus hauts & les

Découverte d'un Port que l'Amiral nomme Porto Bello.

Port el Retrette.

Les Indiens ne s'effraïent point du canon.

(6) Herrera, Liv. 5. chap. 6. Vie de Colomb, *ubi suprà*.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1502.

plus vigoureux Indiens qu'on eût vûs jusqu'alors. Un seul boulet, qui en abbatit quelques-uns, diminua leur audace & les mit en fuite. Leur Païs est fort uni, & couvert de grandes herbes, dans lesquelles il se trouvoit des Caymans d'une prodigieuse grosseur, qui rendoient une très forte odeur de Musc.

L'Amiral, désespérant de tenir plus long-tems la Mer, au milieu des tempêtes qui commençoient à s'élever, & contre les vents d'Est & de Nord-Est qui devenoient fort impétueux, prit la résolution de retourner sur ses traces, pour chercher les Mines d'or qu'on lui avoit annoncées, proche d'un Fleuve que les Indiens nommoient *Veragua*. Il reprit vers Porto-Bello, où il arriva le 5 de Décembre. Mais à peine eut-il remis en Mer, qu'il y essuïa, pendant trois semaines, les accidens les plus redoutables à la Navigation. Une furieuse agitation des flots, le feu du Ciel, la faim, la soif, furent autant d'ennemis qui sembloient avoir conspiré sa perte. Dans un si long intervalle, on n'avoit fait qu'environ trente lieues, depuis Porto-Bello, lorsqu'enfin on se rapprocha de la Côte. L'Amiral lui donna le nom de *los Contrastes*. Outre le danger continuel de ses Vaisseaux, qui n'étoient échappés au naufrage que par une faveur extraordinaire de la Providence, il voulut exprimer, par ce nom, ses douleurs particulieres, dans les accès d'une cruelle goûte, qui ne lui avoit pas laissé un instant de repos (7).

Côte de los Contrastes.

1503. Riviere d'Yabra, que l'Amiral nomme Belem.

Il prit d'abord, pour le Veragua, une Riviere que les Habitans du Païs nommoient *Yabra*, & qu'il nomma *Belem*, après l'avoir reconnue, parce qu'il y étoit entré le jour de l'Epiphanie, auquel les Mages entrerent dans Bethléem. Le lendemain, sur les lumieres qu'il reçut des Naturels du Païs, il passa dans la Riviere de Veragua, dont il n'étoit éloigné que d'une lieue. Après quelques obstacles, qui furent terminés par un traité d'amitié avec les Indiens de cette Riviere, il reçut d'eux beaucoup d'or; mais pour tirer plus d'avantage de leur commerce, ils feignirent qu'ils alloient chercher fort loin ces richesses, dans des Montagnes escarpées, & qu'ils étoient obligés de se préparer à cette recherche par le jeûne & la continence. L'Amiral affecta des difficultés à son tour; & la Riviere de Belem lui aïant paru plus commode pour ses Vaisseaux, il prit le parti d'y retourner. Bientôt les Indiens y accoururent en foule, pour faire avec lui divers échanges. Ils apporterent aussi de l'or, qu'ils donnerent pour des grains de verre, des épingles & des sonnettes. Cependant, comme l'Amiral ne perdoit pas de vûe la Riviere de Veragua, qu'il regardoit comme la source des véritables trésors, il y renvoïa Dom Barthelemi, son Frere, avec les Barques, pour remonter jusqu'à la demeure d'un Cacique, nommé *Quibia*, dont on lui avoit vanté les richesses. Quibia se laissa facilement persuader de rendre une visite au Général des Espagnols; mais, dans la difficulté de s'entendre, cette entrevûe n'aboutit

Il envoïe son Frere à la Riviere de Veragua.

(7) Herrera fait une horrible description de l'état des Castillans. Entre les Phénomenes extraordinaires de la Tempête, il raconte que l'écume de la Mer brûloit comme de l'eau bouillante; que ce qui restoit de biscuit se trouva si rempli de vers, qu'il fut impossible d'en manger; & qu'une trombe d'eau, spectacle inconnu aux Castillans, leur causa un genre de fraïeur qu'ils n'avoient point encore senti. Cependant, dit-il, » ils y » trouverent un souverain remede, qui fut » de dire l'Evangile de Saint Jean; & l'aïant » ainsi coupée, ils s'en crurent garantis par » la vertu divine, *ubi suprà*, chap. 9.

n'aboutit qu'à des présens mutuels. Les avantages, que l'Amiral s'en étoit promis, furent encore retardés par un prodigieux débordement de la Riviere de Belem, qui causa beaucoup de dommage aux Vaisseaux. Ces accidens, auxquels elle est fort sujette, sont attribués à de forts hautes Montagnes, qu'on rencontre en remontant le Veragua, & qui reçurent, de l'Amiral, le nom de Saint Christophe (8).

Christophe & Barthelemi Colomb. IV. Voïage. 1503.

Montagnes qu'il nomme Saint-Christophe.

Enfin, le calme aiant succedé à l'orage, Dom Barthelemi retourna, le 6 de Février, à la Riviere de Veragua, avec soixante & huit Hommes, & monta l'espace d'une lieue & demie jusqu'au Village de Quibia, pour s'informer du chemin des Mines. Le Cacique lui donna trois Guides, qui le conduisirent, vers l'Ouest, dans des lieux fort abondans en or. Pendant deux heures, les Castillans en recueillirent assez pour s'en retourner fort contens de cet essai. Ils apprirent bientôt que ces Mines n'étoient pas celles de Veragua, dont Quibia n'avoit pas voulu leur donner connoissance, mais celles d'Urira, demeure d'un autre Cacique avec lequel il étoit en guerre. Cependant, comme elles étoient fort riches, & que les noms importoient peu, l'Adelantade se rendit le 16 à la Riviere même d'Urira, six ou sept lieues à l'Ouest de celle de Belem. Il y fut agréablement reçu, non-seulement par le Cacique & ses Sujets; mais aïant pénétré plus loin vers d'autres Bourgades, qui se nommoient *Dururi*, *Zobrada* & *Cateba*, il ne fut pas moins satisfait de leurs Habitans, qui occupoient un Païs fort bien cultivé, & qui troquerent avec lui quantité de Miroirs d'or, dont chacun ne valoit pas moins de dix ou douze écus. La crainte de s'éloigner trop des Vaisseaux l'y fit retourner avec ses richesses. L'Amiral, charmé de cette vûe, prit la résolution de former un Etablissement sur les bords du Belem, assez près de son embouchure, & d'y laisser son Frere, avec la plus grande partie de ses gens, tandis qu'il retourneroit lui-même en Espagne, pour en ramener de plus grandes forces. Il donna un Vaisseau & quatre-vingt Hommes à l'Adelantade, qui commença aussi-tôt à faire bâtir des Maisons de bois, couvertes de feuilles de Palmier, à la maniere des Indiens. On en fit une plus spacieuse, qui devoit servir de Magasin, & dans laquelle on mit d'abord l'artillerie & tous les instrumens nécessaires au travail. Les vivres furent laissés à Bord, pour la sûreté d'un fond si nécessaire; quoiqu'on ne se crût pas menacé d'en manquer sur une Côte, où le Poisson, du moins, est dans une extrême abondance. Les Indiens faisoient d'excellens rets, & des hameçons d'os ou d'écaille de Tortue. Au lieu de fer, qui leur manquoit, ils se servoient des fils d'une espece de Chanvre, qui coupoient comme le fer même. Ils avoient du Maïz dont ils faisoient du Pain, & différentes sortes de breuvages; sans compter leur vin de Palmier, & d'autres arbres, qu'ils rendoient fort agréable en y mêlant des épices & divers sucs. Le succès du travail répondit à la diligence des Ouvriers; & cet Etablissement, quoique de courte durée, fut le premier que les Espagnols formerent dans le Continent (9).

Village de Quibia.

Mines d'or d'Urira.

Etablissement entrepris sur les bords du Belem.

(8) Vie de Colomb, Tom. 2. chap. 33. Herrera, *ubi suprà*. chap. 10.

(9) Herrera, chap. 10. Vie de Colomb, chap. 35. La Province de Veragua fut érigée ensuite en Duché, pour Louis Colomb, Petit-fils de Christophe, & passa par sa Sœur Isabelle dans une Branche de la Maison de Bragance, qui est tombée de nos jours dans celle de Liria Berwick.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

Guerre contre les Caciques du Païs.

Mais l'Adelantade remarqua bientôt que les Indiens souffroient impatiemment son entreprise, & qu'ils étoient offensés de voir bâtir à leurs yeux, sans avoir été consultés. L'Amiral étoit retenu dans la Rade par les vents contraires, qui avoient fait périr sa Chaloupe ; & le danger continuel de se briser contre la Côte lui ôtoit le moïen d'être informé de ce qui se passoit au rivage. Sa vûe néanmoins avoit contenu les Indiens dans la soumission. Mais, jugeant enfin des obstacles qui l'arrêtoient, ils témoignerent assez de chagrin, pour faire soupçonner qu'après son départ ils pensoient à brûler la nouvelle Bourgade. Dom Barthelemi se crut obligé de les prévenir. Il partit, le 30 de Mars, à la tête de soixante & quatorze Hommes, pour entrer dans les Terres de Quibia, qu'il regardoit comme le plus dangereux de ses Ennemis. Ce Cacique, apprenant qu'il s'approchoit, le fit prier de ne pas monter jusqu'à sa Maison, qui étoit située sur une éminence, au bord du Veragua. L'Adelantade vouloit le surprendre. Il ne laissa pas de continuer son chemin, mais avec cinq Hommes seulement, après avoir donné ordre, à ceux qu'il paroissoit laisser derriere lui, de filer deux à deux, & de le suivre de si près, qu'au bruit d'un coup d'arquebuse ils pussent être en état d'environner la Maison. En avançant, il rencontra un second Messager de Quibia, qui le faisoit supplier de ne pas entrer dans sa Maison, & qui lui promettoit de sortir pour le recevoir. L'Adelantade jugea que cette priere du Cacique venoit moins de sa défiance, ou de sa crainte pour lui même, que de sa jalousie pour ses Femmes. Comme il n'étoit plus qu'à vingt pas de ses murs, il lui laissa le tems de venir à sa Porte ; & donnant ordre à ses cinq Hommes de se jetter sur lui, lorsqu'ils le lui verroient saisir par le bras, il s'approcha de lui avec un seul Indien, qui entendoit assez les deux langues pour servir d'Interpréte. Il eut avec lui quelques momens d'entretien, pendant lesquels il trouva le moïen de le prendre au collet. Les premiers mouvemens furent très vifs, parce que le Cacique étoit d'une force égale à la sienne. Mais les cinq Castillans, étant accourus, en tirant un coup d'arquebuse, qui fit paroître aussi-tôt tous les autres, n'eurent pas de peine à se rendre maîtres, & du Cacique & de cinquante personnes qui étoient dans sa Maison. C'étoient ses Femmes, ses Enfans, & plusieurs Indiens, de ses Amis ou de ses Sujets. Cette malheureuse troupe offrit de grandes richesses, pour sa liberté. Mais l'Adelantade, assez sûr que l'or du Païs ne lui échapperoit point, lorsqu'il en auroit les Maîtres dans ses chaînes, les envoïa sur le champ vers son Vaisseau, & s'arrêta dans la Maison avec le reste de son détachement, pour faire face à ceux qui pourroient entreprendre de les secourir.

Comment le Cacique de Quibia est pris.

Il échappe à ceux qui le menoient prisonnier.

Quibia fut livré, pieds & mains liés, à un Castillan fort résolu, qui répondit de lui sur sa tête. On fit entrer tous les Prisonniers dans les Barques, pour leur faire descendre la Riviere. Le Cacique, qui étoit sous les yeux de son Garde, & lié même au bord de la Barque, se plaignit, pendant la route, d'avoir les mains si serrées contre le bois, qu'il souffroit une vive douleur : un sentiment de compassion porta le Garde (10) à le détacher, pour

(10) C'est Herrera qu'on suit ici. Fernand Colomb s'en écarte un peu. Il nomme ce Castillan *Sancies*. Ce fut, dit-il, après avoir passé l'embouchure du Fleuve, d'une demie lieue, que Quibia, ou Quibio, se plaignit que ses mains étoient trop serrées,

se contenter de le tenir en laisse. A l'entrée de la nuit, lorsqu'on s'approchoit de l'embouchure du Fleuve, Quibia prit un moment où il se sentit moins serré, & se précipitant dans l'eau, il y entraîna son Homme avec lui. On n'a pas sçû comment il avoit trouvé le moïen de nâger avec ses liens; mais les ténébres aiderent à sa fuite, & l'on fut bientôt assuré de sa vie par les entreprises qu'il forma pour se vanger. Les autres Prisonniers furent conduits plus heureusement jusqu'au Vaisseau.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

Butin des Castillans.

L'Adelantade y retourna, quelques jours après, avec les dépouilles du Cacique, qui consistoient en quantité de Miroirs & d'Aigles d'or, en grains du même métal, dont les Indiens faisoient des colliers & des brasselets, & en tresses dont ils se faisoient des couronnes. Il avoit visité les Terres voisines, qui lui parurent couvertes de Bois & remplies de Montagnes. Les Habitations, d'ailleurs, étoient si éloignées les unes des autres, qu'il avoit désesperé de tirer d'autres avantages de cette expédition. A son retour, la Mer devint assez calme pour lui permettre de conduire ses Prisonniers & son butin à l'Amiral, qui distribua l'or entre ses Equipages, après en avoir pris la cinquiéme partie pour le Roi.

Vangeance de Quibia.

Rien ne s'opposant plus à son départ, il laissa de nouveaux ordres pour la sûreté de la Colonie; & pendant que sa Barque étoit à faire de l'eau, il alla mouiller au-dessus de l'embouchure du Belem. Quibia, furieux de son avanture, & surtout de la perte de ses Femmes, observoit tous les mouvemens de ses Ennemis. Il avoit eu le tems de rassembler un corps d'Indiens assez considérable; & voïant les trois Navires éloignés, il vint fondre avec une horrible furie sur le nouvel Etablissement. On ne s'étoit point apperçu de son approche, parce qu'il s'étoit couvert de la Montagne; & les cris épouvantables, qu'il fit jetter à ses gens, en descendant sur la rive du Fleuve, firent trembler les plus braves Castillans. Leurs Maisons, qui n'étoient couvertes que de feuilles séches, furent en danger d'être brûlées au premier instant, par une grêle de dards, que ces Barbares avoient allumés par un bout. Mais, cet artifice aïant produit peu d'effet dans l'éloignement, l'Adelantade rappella tout son courage pour s'avancer vers eux avec une partie de ses gens, & les repoussa jusques sur la Montagne. Envain firent-ils face plusieurs fois, pour lancer leurs dards. Les sabres des Castillans, dont chaque coup leur emportoit quelque membre, & les cruelles morsures d'un gros Dogue, qu'ils redoutoient autant que le tranchant du fer, leur firent chercher leur salut dans la fuite. Ce ne fut pas néanmoins sans avoir tué un de leurs Ennemis, & sans en avoir blessé dangereusement plusieurs. L'Adelantade même reçut un coup de dard, au milieu de l'estomac. La Barque de l'Amiral, qui entroit alors dans la Riviere, n'eut que le spectacle du combat. Ceux qui la conduisoient crurent les Indiens peu redoutables, après une déroute qui devoit avoir répandu l'effroi dans toute la Nation. Ils s'avancerent, malgré les avis de l'Adelantade, jusqu'à des Canaux d'eau douce, où celle de la Mer n'a point de communication. Mais, pendant qu'ils y

Barthelemi Colomb se défend dans la nouvelle Colonie.

Il est blessé.

Le même Historien rapportant la maniere dont Quibia fut enlevé par l'Adelantade, dit qu'il vint s'asseoir à sa porte; que l'Adelantade, aïant sçu qu'il étoit blessé, demanda à voir sa blessure, & que pendant qu'il ôtoit sa bande, il le saisit & le tint si bien qu'il ne put lui échapper, chap. 35.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

rempliſſoient tranquillement leurs tonneaux, des légions d'Indiens, qui s'étoient cachés dans des lieux couverts d'arbres, tomberent ſur eux avec leurs armes & leurs cris ordinaires. Le Capitaine, nommé Triſtan, après s'être long-tems défendu, fut frappé dans l'œil droit d'un coup de dard, dont il expira ſur le champ. Tous les autres furent accablés par le nombre, à l'exception d'un ſeul, qui, étant tombé dans la Riviere, ſe laiſſa emporter ſi heureuſement au fil de l'eau, qu'il arriva devant la Bourgade Caſtillane. Les triſtes nouvelles, qu'il y apportoit, y jetterent la conſternation. L'Adelantade comprit que les Indiens, animés par l'avantage qu'ils venoient d'obtenir, ſe raſſembleroient en plus grand nombre, pour l'attaquer dans ſes foibles murs; & qu'avec beaucoup de malades & de bleſſés, il ne ſeroit pas long-tems en état de leurs réſiſter. Son Vaiſſeau étoit échoué, par la retraite des eaux. Les corps des Matelots de la Barque, qui flottoient ſur la Riviere, & ſur leſquels on voïoit voltiger diverſes ſortes d'Oiſeaux de proie, furent regardés de tous ſes gens comme un préſage funeſte. Il ſe vit forcé, par leurs plaintes, de paſſer dans une preſqu'Iſle, où la Riviere ne laiſſoit qu'un paſſage étroit du côté de l'Eſt. Un Boulevard, qu'il y fit faire avec les tonneaux des vivres, & devant lequel il pointa ſon artillerie, lui donna quelque relâche; parce que les Indiens n'oſerent paroître à la portée des boulets (11).

Plusieurs Priſonniers s'échappent du Vaiſſeau de l'Amiral.

D'un autre côté l'Amiral, qui n'avoit pas vû ſa Barque depuis huit jours, & qui ne recevoit aucune information de ſon Frere, ſouffroit tous les tourmens d'une vive inquiétude. Elle fut augmentée par une autre diſgrace. Les Femmes, les Enfans & les Amis de Quibia, qu'on avoit amenés dans ſon Navire, étoient enfermés, chaque jour au ſoir, ſous le tillac, près de l'écoutille, qui eſt une couliſſe quarrée, dont on fermoit la chambre de poupe, avec une chaîne, ſon cadenat & ſa clé. Ils ne pouvoient atteindre à la couliſſe; mais aïant conçu qu'ils n'avoient pas d'autre voie pour s'échapper, ils eurent l'adreſſe de ſe faire des dégrés de pierres de leſt, qui étoient au fond du Vaiſſeau; & les aïant élevées juſqu'à la couliſſe, ſur laquelle quelques Matelots étoient couchés, ſans y avoir paſſé la chaîne, qui auroit rendu leur ſituation fort incommode, ils la pouſſerent de leurs épaules avec tant de force, qu'ils renverſerent tout à la fois, l'ais, & les Matelots qui dormoient deſſus. Les plus heureux, c'eſt-à-dire, ceux qui paſſerent les premiers, ſe jetterent auſſi-tôt dans la Mer. Mais, le bruit aïant attiré d'autres Matelots, qui fermerent auſſi-tôt l'écoutille, ceux qui ſe trouverent enfermés ne conſulterent plus que leur déſeſpoir, & ſe pendirent aux cordages. Le lendemain, en les viſitant, on les trouva tous étranglés, ſoit que ſucceſſivement ils ſe fuſſent rendus ce funeſte office juſqu'au dernier, ou que l'emportement de leur rage leur eût fait vaincre les difficultés; car ils avoient les pieds, & même les genoux, ſur le fond du Navire, parmi le leſt, qui ne leur avoit pas laiſſé aſſez d'eſpace pour ſe pendre dans toute leur étendue (12).

Fin déſeſperée des autres.

Courage d'un Caſtillan.

Au milieu de ces horreurs, & ſans autre reſſource que les cables, qui tenoient encore aux ancres, quelques Matelots offrirent à l'Amiral de ſe rendre au rivage, quoiqu'on en fût éloigné de plus d'une lieue, & que

(11) Herrera & Vie de Colomb, *ibidem*. (12) *Ibidem*.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

depuis plusieurs jours on eut tout à craindre de la fureur des vents. Mais ils étoient encouragés par l'exemple des Indiens, qui n'avoient pas redouté le danger, pour sauver leur vie. Ils demanderent uniquement que la seule Chaloupe qui restoit aux trois Vaisseaux, & trop précieuse pour être risquée témérairement, les menât jusqu'à l'endroit où les vagues perdoient un peu de leur force, & d'où ils étoient résolus de passer le reste de la distance à la nage. Cette offre fut acceptée. Pierre *Ledesma*, un des Pilotes, fut celui qui eut le courage de se jetter dans la Mer irritée, & qui nageant tantôt sur les vagues, tantôt entre-deux ou dessous, aborda heureusement à la Côte. Après avoir vû l'Adelantade, & jugé par ses yeux du miserable état de la Colonie, il retourna aux Vaisseaux avec le même bonheur. Son récit détermina l'Amiral à tout entreprendre, pour sauver son Frere & les Malheureux qu'il avoit sous ses ordres. La rigueur du tems ne cessa pas de s'y opposer pendant plusieurs jours : mais enfin, les vents s'étant appaisés, l'Adelantade, qui ne vit plus de péril qu'à traverser le courant du Fleuve, amarra sa Chaloupe entre deux grands Canots ; & dans l'espace de deux jours, il fit transporter, sur les deux Vaisseaux, ses gens & tout ce qu'il avoit de précieux. Il ne resta sur la rive du Fleuve, que le corps de son Navire, dans un état qui le rendoit inutile, & qui ne permettoit pas de le regretter (13).

Embarras de l'Amiral pour sauver son Frere.

La Colonie est abandonnée.

Alors, on profita du premier vent pour remettre à la voile ; & remontant à l'Est, sans perdre de vûe la Côte, on arriva dans peu de jours à Porto-Bello. Mais on fut contraint d'y abandonner un des trois Vaisseaux, qui faisoit eau de toutes parts, & qu'il fut impossible de radouber. Delà, les deux autres passerent au-dessus du Port del Retrette, vers plusieurs petites Isles que l'Amiral nomma *las Barbas*, & qui ont pris, depuis, le nom de *Saint-Blaise*. Dix lieues plus loin, on résolut d'abandonner le Continent, & de prendre la route du Nord pour retourner à l'Isle Espagnole. Un si long Voïage & tant de disgraces avoient rebuté tous les Castillans. Il ne leur restoit qu'un peu de biscuit rongé de vers. Les jours & les nuits étoient emploïés à faire jouer trois pompes, qui ne suffisoient pas pour soulager les Vaisseaux. Ils aborderent, le dix de Juin, à deux petites Isles, dont les bords étoient couverts de Tortues ; ce qui leur fit donner le nom de *las Tortugas*. On les a nommées depuis, *los Caymanes*. Elles sont éloignées de vingt lieues à l'Ouest de la Jamaïque, & de quarante-cinq au Sud de Cuba ; avec l'avantage d'être les seules sur toute la route que l'Amiral avoit suivie. De-là, il entreprit d'aller mouiller aux Isles de los Jardinos, qui ne sont qu'à dix lieues de Cuba ; mais il s'éleva tout d'un coup un vent si furieux, que les deux Navires s'étant choqués avec beaucoup de violence furent considérablement endommagés, & n'eurent pas d'autre ressource que d'aborder à l'Isle de Cuba, dans un Village nommé *Maxaca*, où ils reçurent quelques secours. Ensuite, aïant voulu tourner vers l'Espagnole, les vents & les courans les forcerent de relâcher à la Jamaïque. Ils étoient entr'ouverts & l'eau montoit sur le tillac, lorsqu'ils arriverent dans un Port, que la joie de s'y voir en sûreté fit nommer *Puerto-Bueno*, quoiqu'il ne s'y trouvât point d'eau ni de vivres. On s'efforça de passer dans un autre, auquel

Retour de l'Amiral & de Dom Barthelemi.

Isles auxquelles ils donnent des noms.

Ils sont forcés de relâcher à la Jamaïque.

(13) *Ibidem.*

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

on donna le nom de *Santa Gloria :* mais à peine les deux Vaisseaux y étoient entrés, que ne pouvant plus se soutenir, il fallut prendre le parti de les faire échouer. Dans cet état, ils furent amarrés ensemble, avec de bons cables, & par des échafaudages, qui les rendoient immobiles. Bientôt ils furent remplis d'eau jusqu'au tillac; & l'Amiral fit construire des Barraques aux deux bouts, pour le logement des Equipages (14).

Triste état de leurs Vaisseaux.

Mesures & Reglemens de l'Amiral, pour sa sureté.

La plus pressante de ses nécessités étoit les vivres. Il en obtint des Insulaires, par l'échange de diverses marchandises de l'Europe, pour lesquelles ils étoient passionnés. Ils donnoient deux Oies pour une feuille de laiton, deux de leurs Pains pour deux grains de verre, & ce qu'ils avoient de plus précieux pour des sonnettes. L'Isle étoit abondante en toutes sortes de commodités, & les Habitans, d'un naturel fort humain. On obtint d'eux dix Canots, pour servir aux Vaisseaux échoués. L'Amiral, dans la crainte de voir troubler, par la mauvaise conduite de ses gens, une bonne intelligence si nécessaire à sa situation, les retint dans leurs logemens par des ordres fort séveres. Ensuite, se trouvant sans Ouvriers, & ne voïant aucune apparence de pouvoir rétablir ses deux Vaisseaux, il prit la résolution de donner de ses nouvelles au Gouverneur de l'Espagnole, & de faire acheter dans cette Isle, par Carvajal, auquel il avoit remis le soin de ses affaires, un Bâtiment tout équipé, pour s'y transporter avec les débris des siens. Ce Voïage n'étoit pas une entreprise aisée. On ne comptoit pas moins de deux cens lieues, du lieu où l'on étoit jusqu'à la Capitale de l'Isle Epagnole, du moins en suivant les Côtes des deux Isles; car la traverse n'étoit que de trente lieues: mais quel moïen de prendre cette route, avec de petits Canots qui n'avoient presque pas de bord, & que la moindre vague étoit capable de remplir ou de renverser? Le Golfe n'a d'ailleurs qu'une seule Isle, ou plutôt une Roche, nommée *Navasa*, à sept ou huit lieues de l'Espagnole; & quoique vingt-quatre heures suffisent ordinairement pour faire ce trajet de l'Est à l'Ouest, les vents y font quelquefois emploïer plus d'un mois dans la position contraire, qui étoit celle des Castillans.

Difficulté qu'il trouve à donner de ses nouvelles à l'Isle Espagnole.

Cependant, il se trouva, parmi eux, deux Hommes assez hardis pour se charger du succès d'une si téméraire entreprise; l'un nommé *Diego Mendez*, qui faisoit l'Office de Notaire sur l'Escadre; l'autre, Génois, qui se nommoit *Fieschi*, & que ses grandes qualités rendoient cher à l'Amiral. Ils prirent chacun, dans leur Canot, six Castillans & dix Indiens, avec tous les vivres qu'ils y purent faire entrer. Mendez eut ordre de prendre la premiere occasion pour passer en Espagne; & Fieschi, celui de revenir promptement, avec le Vaisseau qu'on esperoit de Carvajal. Ils reçurent tous deux des Lettres de l'Amiral; le premier, pour leurs Majestés Catholiques (15); & l'au-

Hardiesse de deux Castillans qui l'entreprennent.

Lettre de l'Amiral aux Rois Catholiques.

(14) Herrera, Liv. 6. chap. 2. & 3. Vie de Colomb. chap. 39.

(15) Elles étoient fort touchantes. Herrera nous en a conservé la substance. » Après » y avoir rendu compte de son Voïage, des » malheurs & des périls qu'il y avoit essuiés, » des Terres qu'il avoit découvertes, & des » riches Mines de Veragua, il faisoit un » dénombrement de ses services & de ses » travaux, depuis qu'il s'étoit attaché à » l'Espagne. Il y peignoit vivement sa pri- » son & celle de ses Freres, la tache qu'elle » avoit imprimée à l'honneur de sa Famil- » le, & la perte du fruit de toutes ses » peines. Jamais personne n'avoit acquis de » plus justes titres à la faveur de ses Maî- » tres, & jamais on n'avoit vû de Serviteur » plus maltraité. Il leur demandoit de le

tre, pour Ovando, qui n'avoit encore donné aucun ſujet, aux Colombs, de ſe défier de ſes diſpoſitions.

Navigation ſinguliere des deux Avanturiers Caſtillans.

Les deux Canots ſe mirent en Mer le 7 de Juillet. Mendez, Fieſchi, & les autres Caſtillans n'avoient que leurs épées, & des boucliers. Avec ſi peu d'envie d'attaquer & de nuire, ces armes ſuffiſoient pour leur défenſe. Les Indiens furent chargés du ſoin des vivres, & de l'eau qu'ils avoient dans des Calebaſſes; & pour ménager une proviſion ſi précieuſe, on leur fit promettre, ſur leur vie, de ſuivre les loix qu'on leur avoit impoſées. L'Adelantade conduiſit ſes deux Canots juſqu'à la pointe de l'Iſle, dans la crainte qu'ils ne fuſſent arrêtés par les Inſulaires de cette partie, avec laquelle on n'avoit encore fait aucune liaiſon. Là, ſur le ſoir, après avoir imploré ardemment le ſecours du Ciel, ils commencerent à prendre leur route vers le milieu du Golfe. Les Indiens ramoient inceſſamment; & lorſqu'ils étoient fatigués de la chaleur ou du travail, ils ſe jettoient un moment dans la Mer, d'où ils ſortoient avec un renouvellement de fraîcheur & de force. A l'arrivée de la nuit, on avoit déja perdu de vûe la Jamaïque. Les Caſtillans ſe mêlerent alors avec leurs Rameurs, non-ſeulement pour les ſoulager, mais dans la crainte que ſe rebutant d'une fatigue ſi continuelle, ils ne fuſſent capables de quelque funeſte entrepriſe. Le jour ſuivant, ils ſe trouverent tous ſi las, que les deux Capitaines ſe virent obligés de mettre auſſi la main à la rame. Le plus terrible obſtacle étoit un Soleil brûlant, à l'action duquel on ne pouvoit rien oppoſer. Il en fit bientôt naître un autre. Les Indiens, ne réſiſtant plus au feu dont ils étoient conſumés, oublierent la loi qui menaçoit leur vie, & ſe hâterent trop de vuider les Calebaſſes. On ſe vit dans la néceſſité de fermer les yeux ſur un déſordre, dont les ſuites ne laiſſoient pas d'être effraïantes. Avant midi, les Caſtillans furent réduits à leur petite proviſion de liqueurs, avec l'obligation même d'en diſtribuer une partie aux Indiens, pour les ſoutenir juſqu'à la fraîcheur du ſoir. Le ſecond jour apporta d'autres inquiétudes, parce qu'après de ſi longs tourmens, on ne découvroit point la petite Iſle de Navaſa, où l'on avoit eſperé de trouver du

» rétablir dans un état qu'il n'avoit pas mérité de perdre, de lui accorder quelque réparation pour les torts qu'il avoit reçus, & ſur-tout de faire punir ceux qui l'avoient traité avec tant d'injuſtice. Il invitoit le Ciel & la Terre à pleurer ſes diſgraces. Je n'ai eu juſqu'à préſent, diſoit-il, que des ſujets de larmes, & je n'ai pas ceſſé d'en répandre. Que le Ciel me faſſe miſericorde, & que la Terre pleure pour moi! Que ceux qui ont de la charité, de la bonne foi & de la juſtice, mêlent leurs larmes avec les miennes! Il faiſoit obſerver au Roi & à la Reine, qu'après vingt ans de ſervice, après des fatigues ſans exemple, il ne ſavoit pas s'il poſſedoit un ſou; qu'il n'avoit pas une maiſon à lui; & que dans toute l'étendue de leurs Etats, ſa ſeule reſſource, pour la nourriture & le ſommeil, c'eſt-à-dire pour les beſoins les plus communs de la nature, étoit les Hôtelleries publiques. Il parloit avec beaucoup de reſpect de la Religion, & de la néceſſité où il ſeroit bientôt de recevoir les ſecours de l'Egliſe, accablé, comme il étoit, d'années & de maladies. Il proteſtoit que dans cette langueur, ce n'étoit pas le deſir de la fortune & de la gloire qui lui avoit fait entreprendre ſon dernier Voïage, mais le pur zele & la ſincere intention de ſervir leurs Majeſtés juſqu'au dernier épuiſement de ſes forces; après quoi, s'il lui en reſtoit aſſez pour retourner en Caſtille, il leur demandoit d'avance la permiſſion de faire le Pelerinage de Rome, & de viſiter d'autres lieux de pieté. Herrera, *ibidem*.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

moins de l'eau fraîche, & qu'on craignit d'avoir manqué la route. On avoit déja jetté dans les flots un Indien mort de soif. D'autres étoient étendus sans connoissance, & les plus robustes s'attendoient au même sort. Les liqueurs mêmes étant épuisées, leur unique rafraîchissement étoit de prendre dans la bouche un peu d'eau de Mer, qui ne faisoit qu'augmenter leur altération. Enfin la lumiere de la Lune, qui parut à demi couverte en se levant, leur fit juger que c'étoit l'Isle qui causoit cette espece d'Eclipse. Ils y arriverent heureusement à la pointe du jour. Elle n'a pas plus d'une demie lieue de circuit; & loin de contenir de l'eau douce, elle n'est composée que de Rochers fort pointus. Cependant, il s'y trouva des restes d'eau de pluie, dans diverses fentes. Mais ce secours devint funeste aux Indiens. Ils en burent avec tant d'avidité, que plusieurs en moururent sur le champ, & d'autres tomberent dans de grandes maladies. L'expérience aïant appris aux Castillans à se modérer dans ces dangereuses circonstances, ils prirent d'abord quelques Poissons qui se présenterent sur le rivage, pour appaiser, par degrés, l'excès de leur soif & de leur faim. Un jour de repos, dans l'Isle, rendit un peu de vigueur à ceux qui avoient été capables de cette modération. Comme ils découvroient déja le Cap de l'Isle Espagnole que l'Amiral avoit nommé *Saint-Michel*, & qui a pris dans la suite le nom de *Tiburon*, il leur fut aisé d'y arriver avant la fin de la nuit (16). Ils y apprirent que le Gouverneur Général étoit dans la Province de Xaragua. Mendez rentra dans son Canot, pour se hâter de prendre cette route, en suivant la Côte, pendant que Fieschi se rendit avec la même diligence à San-Domingo. Mais ils furent long-tems arrêtés tous deux, par les suites d'un événement qu'on ne peut se dispenser de rapporter après les Ecrivains Espagnols, quoiqu'il fasse peu d'honneur à leur Nation.

Ils arrivent à l'Isle Espagnole.

Barbare entreprise d'Ovando.

Il sembloit alors, suivant la réflexion de l'Historien de cette Isle, que la qualité de Gouverneur fût contagieuse, & qu'elle transformât les Hommes du naturel le plus doux & le plus moderé, en Tyrans suscités pour la destruction des Indiens. Ovando, dont on loue d'ailleurs la sagesse & la piété, ne se vit pas plutôt en possession du pouvoir suprême, qu'entre les mesures qu'il jugea nécessaires pour contenir ces Malheureux dans la soumission, il prit la résolution de dépeupler une de leurs plus grandes Provinces. On n'a jamais bien expliqué quels furent particuliérement ses motifs; mais, par un incroïable oubli de son propre caractere, il ne fit pas difficulté d'y emploïer également la perfidie & la cruauté. On a vû que depuis le soulevement de l'Alcalde Major, Roldan Ximenès, il étoit resté, dans le Xaragua, un assez grand nombre de ses Complices, qui n'avoient pas cessé d'y vivre avec beaucoup de licence, & sur lesquels on croïoit avoir beaucoup gagné en les empêchant de causer de nouveaux troubles. Le Cacique Bohechio étoit mort, depuis peu, sans enfans; & sa Sœur Anacoana avoit succedé à ses Etats. Cette Princesse, par le goût qu'elle avoit toujours eu pour les Castillans, s'étoit d'abord appliquée à bien traiter ceux qu'elle y avoit trouvés établis; mais elle n'en avoit été païée que d'ingratitude, & peut-être la haine avoit-elle succedé à son affection. Ils se le persuaderent du moins, parce qu'ils devoient s'y attendre; & de part & d'autre, ce

Comment il se défait de la Princesse Anacoana, & de tous les Seigneurs du Xaragua.

(16) Herrera, Liv. 6. chap. 3.

changement

changement produisit quelques hostilités. Quoiqu'elles eussent peu duré, les Castillans manderent au Gouverneur Général que la Reine de Xaragua méditoit quelque dessein, & qu'il étoit important de la prévenir. Ovando connoissoit le caractere de ceux qui lui donnoient cet avis. Cependant, il prit ce prétexte pour se rendre dans la Province, à la tête de trois cens Hommes de pied & soixante & dix Chevaux, après avoir publié que le sujet de son Voïage étoit de recevoir le Tribut que la Reine devoit à la Couronne de Castille, & de voir une Princesse qui s'étoit déclarée dans tous les tems en faveur de la Nation Espagnole.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

Anacoana reçut cette nouvelle, avec de grandes apparences de joie. Soit qu'elle n'eût rien à se reprocher, ou qu'elle se crût sûre du secret, elle ne parut occupée qu'à faire au Gouverneur une réception digne d'elle & de lui. Elle assembla tous ses Vassaux, pour grossir sa Cour, & donner une haute idée de sa puissance. Les Ecrivains Espagnols en comptent jusqu'à trois cens, auxquels ils donnent le titre de Caciques. A l'approche du Gouverneur, elle se mit en marche pour aller au-devant de lui, accompagnée de cette Noblesse & d'un Peuple innombrable, tous dansant à la maniere du Païs, & faisant retentir l'air de leurs chants. La rencontre se fit assez proche de la Ville de Xaragua, & l'on se donna mutuellement des marques de confiance & d'amitié. Après les premiers complimens, Ovando fut conduit parmi des acclamations continuelles au Palais de la Reine, où il trouva, dans une Salle très spacieuse, un Festin qui l'attendoit. Tous ses gens furent traités avec profusion, & le repas fut suivi de danses & de jeux. Cette Fête dura plusieurs jours, avec autant de variété que de magnificence; & les Castillans ne purent voir, sans admiration, le bon goût qui regnoit dans une Cour Barbare.

Cruelle perfidie du Gouverneur.

Ovando proposa de son côté, à la Reine de Xaragua, une Fête à la maniere d'Espagne, pour le Dimanche suivant, & lui fit entendre que pour y paroître avec plus de grandeur, elle y devoit avoir toute sa Noblesse autour d'elle. Cet avis étant plus capable de flatter son ambition que de lui inspirer de la défiance, elle retint ses trois cens Vassaux, & leur donna le même jour un grand dîner, à la vûe d'un Peuple infini, que la curiosité du spectacle n'avoit pas manqué de rassembler. Toute la Cour Indienne se trouva réunie dans une Salle spacieuse, dont le toît étoit soutenu d'un grand nombre de piliers, & bordoit la Place qui devoit servir de Théâtre à la Fête. Les Espagnols, après s'être un peu fait attendre, parurent enfin en ordre de bataille. L'Infanterie, qui marchoit la premiere, occupa sans affectation toutes les avenues de la Place. La Cavalerie vint ensuite, avec le Gouverneur Général à sa tête, & s'avança jusqu'à la Salle du Festin, qu'elle investit. Tous les Cavaliers Castillans mirent alors le sabre à la main. Ce spectacle fit fremir la Reine & tous ses Convives. Mais, sans leur laisser le tems de se reconnoître, Ovando porta la main à sa Croix d'Alcantara; signal, dont il étoit convenu avec ses Troupes. Aussi-tôt l'Infanterie fit main-basse sur le Peuple dont la Place étoit remplie; tandis que les Cavaliers, mettant pied à terre, entrerent brusquement dans la Salle. Les Caciques furent attachés aux colomnes; & dans ce moment, si l'on en croit

Tous les Seigneurs du Xaragua sont brûlés vifs.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

Oviedo (17), ils avouerent le crime de révolte, dont les Castillans de Xaragua les avoient accusés. Ensuite, sans autre forme de Justice, on mit le feu à la Salle; & tous ces Infortunés y furent bientôt réduits en cendre. La Reine, destinée à des traitemens plus honteux, fut chargée de chaînes, & présentée au Gouverneur, qui la fit conduire, dans cet état, à San-Domingo, où son Procès fut instruit dans les formes d'Espagne. Elle fut déclarée convaincue d'avoir conspiré contre les Espagnols, & condamnée au plus ignominieux supplice (18). On fit périr, dans la fatale journée de Xaragua, un nombre infini d'Indiens, sans distinction d'âge & de sexe. Quelques Cavaliers aïant sauvé, par un mélange d'intérêt & de pitié, plusieurs jeunes Enfans qu'ils menoient en croupe & qu'ils réservoient pour l'esclavage, d'autres venoient percer derriere eux ces petits Miserables, ou leur coupoient les jambes & les abandonnoient dans cet état. De ceux qui échapperent à la fureur du Soldat, quelques-uns se jetterent dans des Canots que le hasard leur fit trouver sur le bord de la Mer, & passerent dans une Isle nommée *Guanabo* (19), à huit lieues de l'Espagnole; mais ils y furent poursuivis, & s'ils obtinrent grace de la vie, ce fut pour tomber dans une servitude plus dure que la mort. Un Parent de la Reine, nommé *Guarocuya*, se cantonna dans les Montagnes de *Barruco*, les plus hautes & les plus inaccessibles de l'Isle, qui s'étendent, par l'intérieur des Terres, depuis le Xaragua jusqu'à la Côte du Sud, & dont les Habitans étoient d'une extrême férocité. Plusieurs pénétrerent dans celles qui forment le milieu de l'Isle. Ovando fit marcher des Troupes vers ces deux Retraites. Les Indiens s'y défendirent quelque tems: mais Guarocuya, Haniguayaya & leurs autres Chefs, aïant été pris & condamnés à la mort, le reste fut si généralement dissipé, que dans l'espace de six mois, on ne connut plus un Insulaire qui ne fût soumis au joug Espagnol (20).

La Reine est pendue.

Autres cruautés.

Le reste des Habitans abandonne le Païs.

Plusieurs Villes fondées dans l'Isle Espagnole.

Ce fut après cette sanglante guerre, qu'Ovando tournant tous ses soins à l'affermissement de la Colonie, entreprit de fonder des Villes dans les lieux dont il goûtoit la situation. Il obligea les Castillans qui restoient dans le Xaragua, de se réunir pour en former une, qui fut nommée *Santa Maria de la Vera Paz*, assez proche d'un fameux Lac de cette Province, à deux lieues de la Mer, dont elle fut encore approchée dans la suite sous le nom

(17) Herrera ne cesse point de répéter que les indices & les preuves, comme l'accusation, ne venoient que des Complices de Roldan. Il traite l'action de barbare, plus barbare, dit-il, que les Barbares mêmes. Cependant il ne la donne pas comme un dessein formé contre tous les Caciques. Il raconte qu'Anacoana, dont il pensoit peut-être uniquement à se saisir, lui dit que les Caciques seroient bien aises de voir les Jeux Espagnols, & que là-dessus il lui dit de les assembler tous. Liv. 6. chap. 4.

(18) Elle fut pendue. Herrera, L. 6. ch. 4.

(19) Que les François nommerent *la Gonava*.

(20) Malgré les efforts d'Ovando pour justifier sa conduite, les Rois Catholiques en furent extrêmement irrités; & l'on entendit dire à Dom Alvare de Portugal, premier Comte de Gelbes, qui étoit alors President du Conseil Roïal de Justice, *Yo le haro tomar una residencia, qual nunca fue tomada;* c'est-à-dire, Je lui ferai rendre un compte de ses actions qui n'aura jamais eu d'exemple. Herrera, *ibidem*. Cependant la Reine étant morte peu après, Ovando sçut se rendre nécessaire, & ne fut rappellé qu'en 1508.

de *Santa Maria del Puerto :* mais le nom d'*Yaguana*, que les Insulaires donnoient à ce lieu, ne laissa pas de se conserver dans l'usage vulgaire, & les François en ont fait celui de *Leogane* (*). A huit lieues de la Capitale, au Nord, Ovando fonda la Ville de *Buenaventura ;* & dans le milieu de l'Isle, entre les deux Rivieres de Yaqui & de Nayoa, il fonda celle de *San Juan de la Maguana.* A 24 lieues de San-Domingo, un Commandeur de Galice, dont les Historiens n'ont pas conservé le nom, avoit commencé une Habitation proche du Port d'Azua, sur les fondemens d'une Bourgade de Sauvages : on en fit une Ville, qui fut nommée *Azua de Compostella.* Celle du Port d'*Yaquimo*, ou du Bresil, & de *Salvatiera de la Savana*, s'éleverent avec le même succès. Dans le même tems, Rodrigue de *Mescia*, qui avoit beaucoup contribué à la réduction des Insulaires, fut chargé d'en bâtir trois ; l'une à *Puerto Real*, une autre à seize lieues de San-Domingo, vers le Nord, sous le nom *d'el Cotuy* ; & la troisiéme sur la même Côte du Nord, dans un Canton que les Naturels nommoient *Guahaba.* Elle fut appellée *Larez de Guahaba*, du nom de l'ancienne Commanderie d'Ovando. Ainsi, dès l'année 1504, on comptoit, dans l'Isle Espagnole, quinze Villes, ou Bourgades, toutes peuplées de Castillans ; outre deux Forteresses, dans la Province de Higuey, à la place desquelles on bâtit encore deux nouvelles Villes, au commencement de l'année suivante. Isabelle, & plusieurs Forteresses, qui avoient d'abord été construites pour s'assurer des Mines de Cibao & de Saint-Christophe, furent entiérement abandonnées. Le Gouverneur Général obtint de la Cour, avant la fin de son administration, des Armoiries pour toutes ces Places, & pour l'Isle en général (21).

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

Armoiries accordées pour toutes ces Places.

Quand cette variété d'entreprises & de soins n'auroit pas été capable de diminuer l'intérêt qu'il devoit prendre à la triste situation des Castillans de la Jamaïque, il avoit un autre prétexte pour y paroître moins sensible ; c'étoit la crainte que les Envoïés de l'Amiral ne s'entendissent avec lui pour grossir ses infortunes, & pour lui ouvrir, par cette feinte, l'entrée de l'Isle Espagnole. Aussi retint-il long-tems Mendez, sans prendre aucune résolution ; & ce ne fut qu'après avoir été fatigué par ses instances, qu'il lui accorda la permission de se rendre à la Capitale. Mendez y acheta un Navire ; & suivant les ordres qu'ils avoient reçus en commun, Fieschi se chargea de le conduire à la Jamaïque. Mais on lui fit naître des difficultés, qui retarderent encore son départ ; & dans l'intervalle, Ovando fit partir secrettement Diego d'Escobar, avec une Barque, pour aller prendre des informations plus certaines sur l'état de l'Amiral & de son Escadre.

Ovando paroît s'interesser peu à la situation de l'Amiral.

On peut s'imaginer à quelle extrêmité les Colombs & leurs Gens étoient réduits, par le délai du secours qu'ils atendoient de plus de six mois. La mauvaise qualité des nourritures & les fatigues d'une si rude navigation avoient déja causé parmi eux un grand nombre de maladies. S'ils avoient reçu quelque soulagement de l'humanité des Indiens de la Jamaïque, il ne leur avoit pas ôté la crainte de se voir abandonnés dans une Isle sauvage, & condamnés à ne revoir jamais leur Patrie. Cette idée qui n'avoit agi que foiblement

Extrêmités où les Colombs sont réduits à la Jamaïque.

(*) Histoire de Saint-Domingue, *ubi sup.*

(21) Elles se trouvent exactement blazonnées dans Herrera, Liv. 7. chap. 2. Celles de l'Isle étoient un Ecu de gueules à la bande d'argent, accompagnée de deux têtes de Dragon d'or, & pour orle, Castille & Léon.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1503.

ſur les Equipages, tandis qu'ils avoient eſperé quelque choſe du Voïage de Mendez & de Fieſchi, produiſit des mouvemens proportionnés à leurs allarmes, lorſqu'ils eurent commencé à perdre cette eſpérance. Ils ſoupçonnerent l'Amiral de n'oſer retourner à l'Iſle Eſpagnole, dont on lui avoit refuſé l'entrée; de n'avoir envoïé Mendez & Fieſchi que pour faire ſa paix à la Cour, où l'on ne vouloit plus entendre parler de lui; & de s'embarraſſer ſi peu du ſort de tous ſes Gens, qu'il n'avoit peut-être fait échouer ſes Navires, que pour faire ſervir cet accident au rétabliſſement de ſa fortune. Ils en conclurent qu'une juſte prudence obligeoit chacun de penſer à ſoi, & de ne pas attendre que le mal fût ſans remede. Les plus violens ajouterent qu'Ovando, qui n'étoit pas bien avec les Colombs, ne feroit un crime à perſonne de les avoir quittés; que le Miniſtre des Indes, leur Ennemi, n'en recevroit pas plus mal ceux qu'il verroit arriver ſans eux; & que la Cour, perſuadée enfin que perſonne ne pouvoit vivre avec ces Etrangers, prendroit une fois le parti d'en délivrer l'Eſpagne (22).

Une partie de leurs Equipages ſe révolte contre eux.

1504.

Les Rebelles prennent les armes.

Ces diſcours, qui avoient d'abord été ſecrets, ſe communiquerent avec tant de chaleur, que les Mécontens ne gardant plus de meſures s'aſſemblerent le 2 de Janvier 1504, & prirent les armes, ſous la conduite des Porras; deux Freres, dont l'un avoit commandé un des quatre Vaiſſeaux de l'Eſcadre, & l'autre étoit Tréſorier Militaire. L'Amiral étoit retenu au lit par la goute. L'aîné des Porras vint le trouver, & lui dit inſolemment, qu'il voïoit bien que ſon deſſein n'étoit pas de retourner ſi-tôt en Caſtille, & qu'il avoit réſolu de faire périr tous les Equipages. L'Amiral répondit qu'il ne comprenoit pas d'où pouvoit lui venir cette idée; que tout le monde ſavoit, comme lui, que ſi l'on avoit relâché dans cette Iſle & ſi l'on y étoit encore, c'étoit parce qu'on n'avoit pas eu d'autre choix; qu'il avoit envoïé demander des Navires au Gouverneur de l'Iſle Eſpagnole. & qu'il ne pouvoit rien faire de plus; qu'il n'étoit pas moins intéreſſé que tous les autres à repaſſer en Caſtille; que d'ailleurs il n'avoit rien fait ſans avoir demandé l'avis du Conſeil, & que ſi l'on avoit quelque choſe d'utile à propoſer, il étoit toujours diſpoſé à l'embraſſer avec joie. Ce diſcours auroit ſatisfait des gens moins emportés; mais l'eſprit de révolte ne connoiſſant point la raiſon, Porras, dont la Sœur étoit Maîtreſſe d'un Homme fort puiſſant à la Cour, reprit encore plus bruſquement, & déclara qu'il n'étoit plus queſtion de diſcourir, mais de s'embarquer à l'heure même; qu'il vouloit retourner en Caſtille, & que ceux qui ne vouloient pas le ſuivre pouvoient reſter à la garde du Ciel. Il s'éleva auſſi-tôt un bruit confus des Gens de guerre, qui crioient; les uns, *nous vous ſuivrons*; d'autres, *Caſtille, Caſtille*; & d'autres, *Capitaine que ferons-nous?* Quelques-uns même firent entendre, en parlant ſans doute des Colombs; *qu'ils meurent.* L'Amiral voulut ſe lever; mais il ne put ſe ſoutenir, & l'on fut obligé de le remettre ſur ſon lit. L'Adelantade parut, une hallebarde à la main, & ſe poſta courageuſement proche d'une poutre qui traverſoit le Vaiſſeau, pour couper le paſſage aux Mutins. Ses meilleurs Amis le forcerent de rentrer dans ſa chambre; & prenant le ton de la douceur avec Porras, ils lui repréſenterent qu'il devoit lui ſuffire qu'on ne s'opposât point à ſa réſolution. Il ſe retira; mais ce fut pour ſe ſaiſir des dix Canots que

Maladie de l'Amiral.

Les Rebelles veulent partir.

Leurs violences, & fermeté de l'Adelantade.

(22) Herrera, Liv. 6. chap. 5.

l'Amiral avoit achetés des Indiens, & pour s'y embarquer aussi-tôt, lui & tous les Mutins, avec autant d'empressement & de joie, que s'ils eussent été prêts de débarquer à Seville. Il ne resta gueres, avec les Colombs, que leurs Amis particuliers & les Malades. L'Amiral, les aïant fait assembler autour de lui, les excita par un discours fort touchant à prendre confiance au Ciel, & leur promit de se jetter aux pieds de la Reine, pour faire récompenser leur fidelité (23)

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

Départ des Rebelles.

Dès le même jour, les Séditieux prirent le chemin de la Pointe orientale de l'Isle. Ils s'y arrêterent, pour commettre les dernieres violences contre les Indiens, auxquels ils enleverent tout ce qui se trouvoit dans leurs Habitations, en leur disant qu'ils pouvoient se faire païer par l'Amiral, ou le tuer, s'il refusoit de les satisfaire. Ils ajouterent qu'il étoit résolu de les exterminer, qu'il en avoit usé de même avec les Peuples du Veragua, & que le seul moïen de se défendre contre un Homme si cruel étoit de le prévenir. Lorsqu'ils se virent à l'extrêmité de l'Isle, ils entreprirent d'abord de traverser le Golfe, sans faire réflexion que la Mer étoit fort agitée. A peine eurent-ils fait quelques lieues, que leurs Canots s'étant remplis d'eau, ils crurent les soulager en jettant leur bagage dans les flots. L'inutilité de cette ressource leur fit prendre le parti de se défaire des Indiens, qu'ils avoient embarqués pour la rame. Ces Malheureux, voïant des épées nues, & quelques-uns de leurs Compagnons déja étendus à leurs pieds, sauterent dans l'eau; mais, après avoir nâgé quelque tems, ils demanderent en grace qu'on leur permît de se délasser, par intervalles, en tenant le bord des Canots. On ne leur répondit qu'à coups de sabre, dont on leur coupoit les mains; & plusieurs se noïerent. Le vent augmentoit, & la Mer devint si grosse, que cette troupe de Furieux se vit contrainte de retourner au rivage. Après y avoir déliberé sur leur situation, & proposé plusieurs partis, qui ne pouvoient venir que d'un excès d'aveuglement & de désespoir, ils tenterent encore une fois le passage: mais la Mer ne devenant pas plus calme, ils se répandirent dans les Bourgades voisines, où ils commirent toutes sortes d'excès. Six semaines après, ils tenterent de passer pour la troisiéme fois, & leurs efforts ne furent pas plus heureux. Alors, abandonnant un dessein dont l'exécution leur parut impossible, & ne doutant plus que Mendez & Fieschi n'eussent péri dans les flots, ils se mirent à faire des courses dans toutes les parties de l'Isle, en causant mille maux aux Insulaires, pour en tirer des vivres.

Obstacles qui les arrêtent.

Excès qu'ils commettent dans l'Isle.

Sage conduite de l'Amiral.

L'Amiral étoit réduit à vivre aussi par le secours des Indiens; mais sa conduite étoit fort différente. Il faisoit regner, parmi ses gens, une exacte discipline, qu'il adoucissoit par des attentions continuelles sur leurs besoins, & par des exhortations aussi tendres que ses manieres. D'ailleurs, il ne prenoit jamais rien qu'en païant, & jusqu'alors il n'avoit rien reçu d'eux qu'ils n'eussent volontairement apporté. Cependant, comme ces Barbares n'étoient pas accoutumés à faire de grandes provisions, ils se lasserent enfin de nourrir des Etrangers affamés, qui les exposoient eux-mêmes à manquer du nécessaire. Les discours des Mutins pouvoient avoir fait aussi quelque impression sur eux. Ils commencerent à s'éloigner, & les Castillans se virent me-

(23) Herrera, Liv. 6. chap. 5.

Christophe & Barthelemi Colomb. IV. Voïage. 1504.

Célebre stratagême par lequel il contient les Insulaires.

nacés de mourir de faim. Dans cette extrêmité, l'Amiral s'avisa d'un stratagême qui lui réussit. Ses lumieres astronomiques lui avoient fait prévoir qu'on auroit bientôt une Eclipse de Lune. Il fit dire, à tous les Caciques voisins, qu'il avoit à leur communiquer des choses fort importantes pour la conservation de leur vie. Un intérêt si pressant les eut bientôt assemblés. Après leur avoir fait de grands reproches de leur refroidissement & de leur dureté, il leur déclara, d'un ton ferme, qu'ils en seroient bientôt punis; & qu'il étoit sous la protection d'un Dieu qui se préparoit à le vanger. N'avez-vous pas vû, leur dit-il, ce qu'il en a coûté à ceux de mes Soldats qui ont refusé de m'obéir? Quels dangers n'ont-ils pas couru, en voulant passer à l'Isle Hayti, pendant que ceux que j'y ai envoïés ont traversé sans peine? Bientôt vous serez un exemple beaucoup plus terrible, de la vangeance du Dieu des Espagnols; & pour vous faire connoître les maux qui vous menacent, vous verrez, dès ce soir, la Lune rougir, s'obscurcir, & vous refuser sa lumiere. Mais ce n'est que le prélude de vos malheurs, si vous vous obstinez à me refuser des vivres (24).

Il leur prédit une Eclipse, comme une vangeance du Ciel.

En effet, l'Eclipse commença quelques heures après; & les Barbares épouvantés pousserent d'effroïables cris. Ils allerent aussi-tôt se jetter aux pieds de l'Amiral, & le conjurer de demander grace pour eux & pour leur Isle. Il se fit un peu presser, pour donner plus de force à son artifice; & feignant de se rendre, il leur dit, qu'il alloit se renfermer, & prier son Dieu, dont il esperoit d'appaiser la colere. Il s'enferma, pendant toute la durée de l'Eclipse, & les Indiens recommencerent à jetter de grands cris. Enfin, lorsqu'il vit reparoître la Lune, il sortit d'un air joïeux, pour les assurer que ses prieres étoient exaucées, & que Dieu leur pardonnoit cette fois, parce qu'aïant répondu pour eux, il l'avoit assuré qu'ils seroient désormais bons & dociles, & qu'ils fourniroient des vivres aux Chrétiens. Depuis ce jour, non-seulement ils ne refuserent rien aux Espagnols, mais ils éviterent avec soin de leur causer le moindre mécontentement.

La vie des deux Colombs est menacée.

Ce secours étoit d'autant plus nécessaire à l'Amiral, qu'il se formoit sous ses yeux un nouveau Parti, qui l'auroit jetté dans de mortels embarras. Un Apotiquaire, nommé *Bernardi*, & deux de ses Compagnons, *Villatora* & *Zamora*, avoient entrepris de soulever tous les Malades, par d'anciens ressentimens, qu'ils crurent avoir trouvé l'occasion de faire éclater, & qui ne menaçoient pas moins que la vie des Colombs. L'effet n'auroit pû manquer d'en être extrêmement funeste, si l'arrivée de la Barque d'observation, qu'Ovando avoit fait partir de l'Espagnole, n'eût arrêté ceux que le seul chagrin de leur misere avoit engagés dans cette conspiration. Le Capitaine, nommé Diego d'Escobar, étoit un de ceux qui s'étoient révoltés avec Roldan Ximenès, & que l'Amiral avoit destinés au supplice. Ovando l'avoit choisi pour cette commission, parce qu'avec la haine qu'il lui connoissoit pour les Colombs, il l'avoit jugé plus propre que personne à remplir exactement ses vûes. Les ordres, qu'il lui avoit donnés, portoient de ne point approcher des Vaisseaux de l'Amiral; de ne pas descendre au rivage; de n'avoir aucun entretien avec les Colombs, ni avec ceux qui les accom-

Arrivée d'une Barque d'Ovando.

Ordres odieux dont le Capitaine étoit chargé.

(24) Herrera, *ubi suprà*. Ce trait est si connu, qu'on ne fait pas difficulté de le rapporter, quoiqu'il fasse peu d'honneur à la religion de l'Amiral.

pagnoient; de ne donner aucune autre Lettre que la sienne, & de n'en pas recevoir d'autre que la réponse de l'Amiral; enfin de concevoir qu'il n'étoit envoïé que pour reconnoître l'état de l'Escadre (25).

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

Comment il les exécute.

Escobar exécuta tous ces points avec une brutale exactitude. Après avoir mouillé à quelque distance des Vaisseaux échoués, il alla seul à terre, dans un Canot, il fit débarquer un baril de Vin & un Porc, il fit appeller l'Amiral, pour lui remettre la Lettre d'Ovando; & s'étant un peu éloigné, il lui dit, en élevant la voix, que le Gouverneur Général étoit bien fâché de ses malheurs, mais qu'il ne pouvoit encore le tirer de la situation où il se trouvoit, quoiqu'il fût dans le dessein d'y apporter toute la diligence possible; & qu'en attendant, il le prioit d'agréer cette légere marque de son amitié. En achevant ses mots, il se retira, pour aller attendre à Bord que l'Amiral eût écrit sa réponse, qu'il prit ensuite avec les mêmes précautions. Elle contenoit le récit des peines qu'il avoit essuïées, avec celui de la découverte d'une grande Contrée & de la révolte de Porras. Il remercioit Ovando de ses bonnes intentions, quoiqu'il en reçût de si mauvaises preuves. Il lui recommandoit Mendez & Fieschi; & pour l'attendrir, du moins par la compassion, il lui représentoit son logement, & la dépendance où il étoit, pour vivre, des secours d'une Nation barbare.

L'Amiral écrit à Ovando.

Remarques sur la conduite de ce Gouverneur.

L'Historien s'efforce de justifier cet étrange procedé. Ovando craignoit avec raison, dit-il, que si la Barque s'étoit approchée des Navires, on ne l'eût chargée de Lettres pour l'Isle Espagnole, où l'Amiral avoit plusieurs créatures & un plus grand nombre d'Ennemis, qui auroient pû former de nouvelles factions & causer du trouble. Il ajoute que dans cette crainte, le Gouverneur n'avoit pû faire un choix plus judicieux que celui d'Escobar: enfin, qu'il ne s'imaginoit pas que les vivres pussent manquer aux Espagnols dans une Isle aussi grande que la Jamaïque. Mais le Public n'en porta pas le même jugement. On regarda, comme une insulte pour Christophe Colomb, le choix d'un Envoïé de ce caractere, qui, d'ailleurs, suivant les ordres de la Cour, ne devoit plus être aux Indes; & la modicité du présent ne fut pas moins blâmée, pour un Homme de ce rang, dont on pouvoit juger que la situation n'étoit pas abondante. L'Amiral s'apperçut aussi-tôt du mauvais effet que la conduite d'Ovando avoit produit sur ses gens. Il les assembla, pour les assurer qu'ils recevroient de prompts secours; mais il ne persuada pas les plus clairvoïans, qui jugeant mal de l'affectation d'Escobar à ne converser avec personne, commencerent à craindre que le dessein du Gouverneur ne fut de laisser périr les Colombs, & tous ceux qui leur marquoient de l'attachement. Cependant les promesses de l'Amiral calmerent la multitude. Il se flatta même de pouvoir engager, par la même voie, les Déserteurs à rentrer dans le devoir. Il leur communiqua l'agréable nouvelle qu'il venoit de recevoir, & leur fit porter un quartier de la Bête dont on lui avoit fait présent. Mais cette honêteté fut mal reçue. Porras jura que de sa vie il ne se fieroit aux Colombs, & que jusqu'à l'arrivée du secours, il continueroit de vivre dans l'indépendance. Il ajouta que si l'on envoïoit deux Vaisseaux, il en prendroit un pour lui & pour sa troupe; que s'il n'en arrivoit qu'un, il se contenteroit de la moitié; & qu'au reste, ses gens aïant été forcés de jetter à la Mer toutes leurs

Efforts de l'Amiral pour ramener les Mutins.

(25) Herrera, Liv. 6. chap. 7.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

hardes & leurs marchandises, il convenoit que l'Amiral partageât avec eux ce qui lui en restoit. Les Envoïés aïant représenté qu'ils ne pouvoient faire des propositions de cette nature à leur Chef commun, la fureur des Rebelles augmenta, jusqu'à leur faire protester que ce qu'on ne vouloit pas leur accorder de bonne grace, ils l'enleveroient par force; & Porras, se tournant vers eux, leur dit que l'Amiral étoit un Cruel, dont ils avoient tout à craindre pour leur vie; qu'il joignoit la perfidie à la cruauté, pour les faire tomber entre ses mains; que cette Barque, qui n'avoit paru qu'un instant, étoit l'effet de quelque prestige; qu'il excelloit dans ces inventions, & que si la Barque eût été réelle, il n'auroit pas manqué, dans l'extrêmité à laquelle il étoit réduit, de s'y embarquer avec son Fils & son Frere; que le plus sûr étoit de le visiter l'épée à la main, de se saisir de sa personne, & d'enlever tout ce qu'il avoit sur ses Vaisseaux (26).

Ils répondent mal à ses intentions.

En effet, il s'avança bientôt jusqu'à la vûe des Navires; & s'étant arrêté dans un Village d'Indiens, nommé *Mayma*, où, quelques années après, on vit naître une Bourgade Castillane, sous le nom de *Seville*, il parut se disposer à forcer les Colombs dans leur retraite. L'Amiral étoit encore attaché au lit, par les douleurs de la goute. Il frémit d'indignation, en apprenant que les Rebelles étoient prêts à l'attaquer: cependant sa prudence l'emportant sur sa colere, il chargea Dom Barthelemi, qu'il envoïa contr'eux avec cinquante Hommes, de les exhorter encore à la soumission, & d'offrir un pardon général à ceux qui voudroient l'accepter. Mais ils ne lui donnerent pas le tems de faire cette proposition. A peine eurent-ils apperçu sa Troupe, qu'ils s'avancerent les armes à la main, en criant Tue, Tue. L'Adelantade excita ses gens par les motifs de l'honneur, & ne leur demanda rien dont il ne promit l'exemple. Le combat fut engagé. Une décharge, qui se fit à propos, renversa d'abord six des Conjurés. L'aîné des Porras, furieux de les voir tomber, s'élança vers l'Adelantade, & fendit son bouclier d'un coup de sabre, qui le blessa même à la main. Mais Dom Barthelemi, qui étoit d'une vigueur extraordinaire, le saisit par le milieu du corps & le fit son Prisonnier. Ensuite, pressant ceux qui continuoient de résister, il en tua plusieurs, & le reste se sauva par la fuite. Ainsi l'Amiral fut redevable de son salut à la valeur de son Frere; car les Rebelles avoient juré de ne pas ménager sa vie, si la victoire s'étoit déclarée pour eux (27).

Ils s'avancent pour l'attaquer.

Combat.

Porras, leur Chef, est enlevé par Dom Barthelemi.

Elle ne coûta qu'un seul Homme à l'Adelantade; mais quelques-uns furent dangereusement blessés. Un Maître d'Hôtel de l'Amiral reçut à la hanche un coup de lance, dont il mourut peu de jours après. Ledesma, ce même Pilote dont on a déja vanté le courage & la force, fut si maltraité d'un coup de sabre à la tête, que la cervelle étoit à découvert; un autre coup faillit de lui abbatre le bras, & d'un troisiéme il eut la jambe fendue jusqu'à l'os, depuis le jarret jusqu'à la cheville du pied. Comme on l'avoit cru mort, & qu'il étoit demeuré sur le champ de bataille, les Indiens du Village de Mayma, surpris de voir étendus par terre, & sans mouvement, des Hommes qu'ils avoient crus immortels, s'approcherent de lui, entre plusieurs autres, & voulurent toucher ses blessures, pour observer, dit l'Historien, quelles plaies faisoient les épées. Ce mouvement aïant rappellé ses esprits;

Plusieurs Castillans sont tués.

Vigueur du Pilote Ledesma.

(26) Le même, Liv. 6. chap. 8.

(27) Le même, Liv. 6. chap. 11.

Si

Si je me leve ! s'écria-t'il d'une voix terrible ; & de ce seul mot, il causa tant d'épouvante à ces Barbares, qu'ils se mirent à fuir, sans oser tourner les yeux derriere eux. On observe, comme une singularité merveilleuse, qu'il fut plus de vingt-quatre heures dans cet état ; & qu'après l'avoir reconnu vivant, & l'avoir transporté à Bord, on n'eut pas d'autre moïen de le panser, qu'en brûlant ses plaies avec de l'huile. Elles étoient en si grand nombre, que pendant la premiere semaine, le Chirurgien jura qu'il en découvroit chaque jour de nouvelles (28).

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

Comment il est gueri de ses blessures.

Le lendemain du combat, vingtiéme jour de Mai, tous les Rebelles qui étoient échappés par la fuite prirent le parti d'aller se jetter aux pieds de l'Amiral, & de s'engager à la fidélité par d'horribles sermens (29). Il les reçut avec bonté, mais à condition que Porras, leur Chef, demeureroit dans les chaînes, & qu'ils recevroient eux-mêmes, jusqu'au départ pour l'Isle Espagnole, un Capitaine de sa main, sous la conduite duquel ils auroient la liberté de s'établir dans le lieu qu'ils voudroient choisir, pour y subsister du commerce de quelques marchandises qu'il leur feroit délivrer (30).

Les Rebelles se soumettent.

Il se passa une année entiere, avant l'arrivée du Navire que Mendez & Fieschi (31) avoient acheté à San-Domingo. Diegue de Salcedo, que l'Amiral y avoit envoïé dans l'intervalle, pour presser le Gouverneur, parut en même-tems avec deux Caravelles, qu'il avoit équipées, comme le Navire, aux frais des Colombs. Enfin, tous les Castillans s'étant rassemblés le 28 de Juin, on mit à la voile pour l'Isle Espagnole. Les vents contraires rendirent le passage si difficile, qu'on eut beaucoup de peine à gagner l'Isle Beata, à vingt lieues du Port d'Yaquimo. L'Amiral ne voulut pas aller plus loin, sans en avoir fait demander la liberté au Gouverneur Général ; & non-seulement il l'obtint, mais étant arrivé à San-Domingo le 13 d'Août, il y fut reçu avec les plus grandes marques de joie & d'honneur. Ovando vint lui-même, à la tête de tous les Habitans, le recevoir à sa descente. Il lui donna un logement dans sa Maison, & ne cessa point de le traiter fort civilement. Cet accueil surprit un peu les Colombs, qui ne s'y étoient pas attendus ; mais ils devoient s'attendre encore moins à quelques actions du Gouverneur, qui sembloient démentir de si belles apparences. Il les obligea de lui livrer François Porras, qu'ils avoient laissé à Bord, & qu'ils se proposoient de mener en Espagne. C'étoit à lui, leur dit-il, qu'appartenoit la

Les deux Colombs quittent la Jamaïque avec leurs gens.

Comment l'Amiral est reçu dans l'Isle Espagnole.

Dégoûts & chagrins qu'il y reçoit.

(28) *Ibidem.*

(29) L'Historien en rapporte les termes : » Ils le supplierent d'user envers eux de » misericorde, reconnoissant bien que Dieu » les avoit châtiés, & promettant de servir » fidelement, ce qu'ils jurerent sur un Crucifix & un Missel : & que s'ils violoient » leur serment, pas un Confesseur ou autre » Chrétien ne les pût entendre en confession ; que la Pénitence leur fût inutile ; » qu'ils renonçoient aux Sacremens de l'Eglise ; qu'au tems de leur mort, ils ne » participeroient point aux Bulles & Indulgences accordées par N. S. P. le Pape ; & » qu'on traiteroit leurs corps comme ceux » des Renegats, ne les enterrant point en » Terre-sainte, mais les exposant en pleins » champs comme les Hérétiques. Ils renoncerent aussi à toute absolution de Papes, » de Cardinaux, d'Archevêques, d'Evêques » & d'autres Prêtres. Herrera, Liv. 6. chap. 11.

(30) *Ibidem.*

(31) On avoit ôté à Fieschi tous les moïens de revenir plutôt

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1504.

connoiſſance des affaires Criminelles : mais il n'eut pas plutôt le Priſonnier entre ſes mains, qu'il lui rendit la liberté. Enſuite, il déclara qu'il vouloit informer ſur tout ce qui s'étoit paſſé à la Jamaïque, & juger quels étoient les Coupables, de ceux qui s'étoient ſoulevés, ou de ceux qui étoient demeurés fidéles à l'Amiral; inſulte auſſi vive que l'injuſtice étoit criante, mais que les Colombs diſſimulerent, parce qu'ils n'étoient point en état de s'y oppoſer. L'Amiral ſe contenta de dire avec aſſez de moderation, que les droits de ſon Amirauté avoient des bornes bien étroites, s'il ne pouvoit pas juger un de ſes Officiers, qui s'étoit révolté contre lui ſur ſon propre Bord; & pour ſortir promptement d'une Iſle, qui étoit devenue le théâtre de ſes humiliations après avoir été celui de ſa gloire, il fretta deux Navires, dont il partagea le Commandement avec ſon Frere.

Il retourne en Eſpagne.

Il mit à la voile pour l'Eſpagne, le 12 de Septembre, avec ſon Fils & tous ceux qui lui étoient attachés. En ſortant du Port, le Navire qu'il montoit perdit ſon grand mât. Mais cet accident ne fut pas capable de le faire retourner dans un lieu, où il venoit d'eſſuïer tant de dégoûts. Il aima mieux renvoïer le Bâtiment à San-Domingo & paſſer dans celui de ſon Frere. Le 19 d'Octobre, après avoir eſſuïé une furieuſe tempête, & lorſqu'on ſe croïoit délivré du danger, le mât de ce ſecond Vaiſſeau ſe fendit en quatre pieces, & ne laiſſa point d'autre reſſource que l'antenne, dont on fut obligé de faire un petit mât, en la fortifiant avec des perches & d'autres pieces de bois. Une nouvelle tempête briſa la contre-miſene. Ainſi la fortune, ſuivant la réflexion de l'Hiſtorien, vouloit perſécuter l'Amiral juſqu'au dernier moment, pour ne laiſſer aucun tems de ſa vie ſans diſgrace. Il continua ſa navigation, l'eſpace de ſept cens lieues, dans ce dangereux état, qui ne l'empêcha pas néanmoins de mouiller heureuſement à San-Lucar, avant la fin de l'année (32).

Deux tempêtes qu'il eſſuie dans la route.

Il arrive à San-Lucar.

Mort de la Reine Iſabelle, & ſon éloge.

Mais il y étoit comme attendu par une nouvelle, qui devoit mettre le comble à tous ſes malheurs. C'étoit la mort d'Iſabelle, Reine de Caſtille, arrivée à Medina del Campo le 9 de Novembre. Toute l'Eſpagne pleuroit encore une Princeſſe qui avoit égalé les plus grands Rois par ſes qualités perſonnelles, & que la ruine des Maures, la conquête de Grenade, & la découverte du nouveau Monde, relevent au-deſſus de tous les Souverains de ſon ſiécle. Il paroît même qu'il n'avoit pas dépendu d'elle que cette découverte eût été, pour les Habitans de ces vaſtes Régions, la ſource d'autant de biens qu'elle leur a cauſé de maux. En les aſſujettiſſant à ſa Couronne, elle s'étoit toujours propoſé d'en faire des Chrétiens. Elle ne recommandoit rien avec tant d'inſtances, à ceux qu'elle envoïoit pour les gouverner, que de les traiter comme les Caſtillans mêmes; & jamais elle ne fit éclater plus de ſévérité, que contre ceux qui contre-venoient à cette partie de ſes ordres. On a vû ce qu'il en coûta aux Colombs, pour avoir ôté la liberté à quelques Indiens. Cependant elle les aimoit. Elle connoiſſoit tout leur mérite. Elle attachoit un juſte prix à leurs ſervices. On ne douta point en Eſpagne, que ſa mort n'eût ſauvé le Gouverneur Ovando d'un châtiment exemplaire, pour le maſſacre de Xaragua, dont elle avoit appris la nouvelle avec beaucoup de chagrin; & dans les articles de ſon Teſtament, elle

(32) *ubi ſup.* chap. 12.

insista particuliérement sur le bon traitement des Indiens (33).

Mais personne ne perdit plus que les Colombs, à la mort de cette grande Reine. L'Amiral comprit d'abord qu'il tenteroit inutilement de se faire rétablir dans sa dignité de Viceroi. Cependant pour ne se pas manquer à lui-même, après avoir pris quelques mois de repos à Seville, il partit avec son Frere pour Ségovie, où la Cour étoit alors; & dans une audience particuliere du Roi, qui les reçut tous deux avec quelque apparence de satisfaction, il lui fit un récit fort touchant de ses longs & pénibles services (34). Ferdinand lui donna de belles espérances; mais il s'apperçut bientôt qu'elles

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1505.

Comment l'Amiral est reçu du Roi Ferdinand.

(33) Histoire de Saint-Domingue. Liv. 4. pages 40 & 41. Herrera, Liv. 5. chap. 13.

(34) On nous a conservé jusqu'aux Placets, qu'il présenta, pendant quinze ou vingt jours de vie qui lui restoient. Dans l'un » il supplioit le Roi de se souvenir des » services qu'il lui avoit rendus. Il lui rap- » pelloit que trois Princes l'avoient prié » d'entrer à leur service; que la Reine » avoit lû leurs Lettres, & qu'elle l'avoit » traité depuis avec beaucoup d'honneur; » que Sa Majesté étant fort attachée au » Christianisme, tout le monde attendoit » d'elle qu'elle feroit justice aux Colombs, » non-seulement parce qu'elle savoit bien » qu'ils avoient rendu un grand service à la » Religion, en lui ouvrant la porte du » nouveau Monde, mais encore parce qu'el- » le s'y étoit engagée, verbalement & par » des Ecrits signés de sa main. Il promet- » toit de s'en rendre digne, en continuant » de servir l'Espagne pendant toute sa vie, » avec l'espérance que son service rappor- » teroit cent pour un, en comparaïson du » passé «. Le Roi répondit; » Qu'il voïoit » assez que les Indes lui rapportoient beau- » coup, & que l'Amiral méritoit toutes les » faveurs qu'on lui avoit accordées: mais » que cette affaire demandoit plus de déli- » bération «. La crainte des longueurs fit revenir l'Amiral à la charge. Il supplia le Roi » de se souvenir de ses travaux & de » son injuste Prison; avec quel mépris de » sa personne, de l'état & de l'honneur où » leurs Majestés l'avoient élevé, il avoit » été dépouillé de tous ses biens. Un Roi » juste & bien aimé ne devoit-il pas exercer » sa bonté roïale, & lui conserver des pri- » vileges qu'il lui avoit accordés? Tout ce » qui s'étoit fait contre lui avoit été fait » sans l'entendre, sans lui laisser le moïen » de se défendre, sans l'avoir convaincu, » sans aucune Sentence, en un mot, contre » toutes sortes de droits. Il rappelloit les nouvelles promesses que leurs Majestés lui avoient faites, lorsqu'il étoit parti pour son dernier Voïage.

Un autre jour, dans une audience qu'il obtint du Roi, il lui dit que sa vieillesse & ses infirmités ne lui permettoient plus d'attendre long-tems ses faveurs; que Sa Majesté n'avoit qu'à prendre tous ses Privileges, & lui donner ce qu'elle jugeroit à propos; que dans la langueur où il étoit, il ne desiroit qu'une retraite, & la liberté de s'y rendre promptement. Le Roi lui répondit qu'il ne desiroit pas son départ; qu'il se souvenoit bien de lui avoir donné les Indes; & qu'il jugeoit à propos, non seulement de lui rendre tout ce qui lui appartenoit par ses Privileges, mais encore de le récompenser des biens de sa Couronne.

Dans un troisiéme Placet, l'Amiral fit une peinture fort vive de l'infâme traitement qu'il avoit reçu de Bovadilla, des violences de Roldan & de ses Complices, & de la vangeance éclatante que le Ciel avoit exercée sur tous ses Ennemis. Il se justifioit, sur le traitement qu'il avoit fait aux Indiens, en assurant que s'il en avoit envoïé quelques-uns en Castille, » c'étoit afin qu'ils fussent » instruits dans la Foi Catholique, & qu'ils » apprissent les coutumes politiques du » Roïaume, pour retourner ensuite aux » Indes, où ils seroient devenus fort utiles » aux Naturels du Païs. Il supplioit Sa Ma- » jesté de recevoir son Fils à sa place, de » le faire jouir des biens & des Gouverne- » mens qu'on lui avoit accordés à lui- » même. C'étoit un point d'où il faisoit dé- » pendre son honneur. Mais, après tout, » il s'en remettoit au bon plaisir du Roi; » il se soumettoit à toutes ses volontés; & » l'affliction qu'il avoit du retardement de » ses faveurs lui faisoit assez sentir qu'il » lui restoit peu de tems à vivre. Enfin, le dernier Placet, qu'il fit présenter, fut au nom de Diego Colomb, l'aîné de ses deux Fils. » Ce jeune homme conjuroit Sa Ma- » jesté d'accorder ce que son Pere lui de-

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1505.

étoient peu ſinceres. Ce Prince, s'il faut s'en rapporter à l'Hiſtorien, lui portoit une haine ſecrette, qu'il déguiſoit à la vérité ſous le voile de l'eſtime, mais qui l'empêcha toujours de lui donner la moindre marque de faveur & d'amitié. La Cour étoit d'ailleurs aſſez partagée ſur les intérêts des deux Freres. Les uns ſouhaitoient qu'on leur tint tout ce qu'on leur avoit promis. On comptoit dans ce nombre Dom Diegue de Deza, Archevêque de Seville, Précepteur du Prince Héréditaire, & Dom François Ximenès de Ciſneros, Archevêque de Tolede. L'autorité de ces deux Prélats entraînoit une partie des Courtiſans dans leur opinion : mais les autres diſoient hautement que les prétentions de l'Amiral étoient au-deſſus de ſes ſervices, & qu'il ne convenoit pas de rendre un Etranger ſi puiſſant. Malheureuſement pour l'Amiral, le Roi s'étoit déclaré au fond du cœur pour le ſecond de ces deux Partis. Enfin, ce Prince lui fit propoſer de renoncer à tous ſes Privileges, en lui offrant, pour récompenſe, des Terres en échange dans la Caſtille. Il détacha effectivement du Domaine une petite Ville, nommée *Canion de los Condes*, à laquelle il joignit quelques penſions; & tel devoit être le fruit d'un ſi grand nombre de travaux que l'Amiral avoit eſſuïés pour la gloire de l'Eſpagne. Son chagrin en fut d'autant plus vif, qu'il crut avoir raiſon de conclure que la Cour n'obſerveroit pas mieux les promeſſes qu'elle avoit faites à ſa famille. Mais aïant appris, en même-tems, que le Roi Philippe d'Autriche & la Reine Jeanne d'Arragon ſon Epouſe, devoient arriver inceſſamment en Caſtille, pour prendre poſſeſſion de cette Couronne, il ſe flatta encore que la Fille & le Gendre d'Iſabelle croiroient leur honneur intereſſé à dégager la parole de leur Mere. Auſſi-tôt qu'ils furent entrés en Eſpagne, il leur écrivit, dans l'impuiſſance où ſes infirmités le mettoient d'aller leur rendre ſes hommages; & Dom Barthelemi, ſon Frere, ſe chargea de leur préſenter ſa Lettre. Ils la reçurent avec beaucoup de ſatisfaction; & les marques de faveur, qu'ils donnerent à l'Adelantade, dûrent être accompagnées de fortes promeſſes, puiſqu'elles lui firent concevoir de nouvelles eſpérances.

La Cour ſe partage ſur les intérêts des Colombs.

Ils ſont mal récompenſés.

Efforts qu'ils ſont pour obtenir plus de juſtice.

Mais la déclaration de Ferdinand avoit porté le coup mortel à l'Amiral. Il paroît qu'il mourut avant le retour de ſon Frere, & qu'il n'eut pas la conſolation d'apprendre ce qu'il pouvoit attendre, pour ſa Famille, de la diſpoſition de ſes nouveaux Protecteurs. Le dernier jour de ſa vie fut le 20 de Mai, Fête de l'Aſcenſion. Il ſe trouvoit alors à Valladolid, d'où ſon corps fut porté au Monaſtere des Chartreux de Seville, & dans la ſuite à l'Iſle Eſpagnole, pour être inhumé dans la grande Chapelle de l'Egliſe Cathedrale de San-Domingo (35).

Mort de Chriſtophe Colomb.

» mandoit. Il ajoûtoit qu'il s'eſtimeroit fort » heureux d'être envoïé pour ſervir l'Eſpagne à la place de ſon Pere, & que ſi Sa » Majeſté nommoit quelque Officier pour » l'accompagner, il promettoit de ſuivre » leurs conſeils. Herrera, Liv. 6. ch. 14.

(35) Rapportons la fin de ce grand Homme, dans les termes d'un Auteur Eſpagnol. » Ses douleurs croiſſoient tous les jours, » ſoit par les incommodités de la ſaiſon, ſoit par l'affliction de ſe voir abandonné de tout ſecours & deſtitué de biens, » tandis qu'on oublioit ſes ſervices, & que » chaque jour les richeſſes de la Caſtille augmentoient par celles qu'il avoit acquiſes à » cette Couronne. Voïant donc que ſes forces diminuoient, il ſe fit apporter le Corps » de Notre-Seigneur, & le reçut avec beaucoup de piété. Enſuite, ſentant approcher » l'heure de la mort, il ſe fit donner l'Ex-

Christophe & Barthelemi Colomb. IV. Voïage. 1505.

Il avoit été marié deux fois, comme on l'a déja fait remarquer. De Philippe Moñiz Pereſtrello, il eut, en Portugal, Dom Diegue, qui lui ſucceda dans ſes Dignités; & de Beatrix Henriquez, qu'il avoit épouſé en Eſpagne, il eut Dom Fernand, l'Ecrivain de ſa Vie, qui n'eut d'inclination que pour le repos, & dont tous les Hiſtoriens ne laiſſent pas de parler avec éloge (36).

Son caractere.

Chriſtophe Colomb mourut dans ſa ſoixante-cinquiéme année. Tous les traits de ſon caractere ont été recueillis par divers Hiſtoriens de ſon tems. Sa vie avoit été mêlée de bonheur & d'adverſités, d'opprobres & d'applaudiſſemens, de ce que la Fortune peut procurer de grandeurs, & de ce qu'elle peut faire eſſuïer d'humiliations. Il jouit peu de ſa gloire & des dignités dont il fut revêtu. Au contraire, il ne paſſa preſque pas un jour ſans avoir à ſouffrir, ou les douleurs les plus aigües, ou les contretems les plus fâcheux, ou les chagrins les plus cuiſans. Il étoit d'une taille haute & bien proportionnée. Son regard & toute ſa perſonne annonçoient de la nobleſſe. Il avoit le viſage long, le nez aquilin, les yeux bleus & vifs, & le fond du teint blanc, quoiqu'un peu enflammé. Dans ſa jeuneſſe ſes cheveux avoient été d'un blond ardent; mais la fatigue du travail & le poiſon du chagrin y répandirent bientôt la blancheur du grand âge. Il avoit d'ailleurs le corps bien conſtitué, & autant de force que d'agilité dans les membres. Son abord étoit facile & prévenant; ſes mœurs douces & aiſées. Il étoit affable pour les Etrangers, humain à l'égard de ſes Domeſtiques, enjoué avec ſes Amis, & d'une admirable égalité d'humeur On a dû reconnoître, dans les événemens de ſa vie, qu'il avoit l'ame grande, un génie élevé, l'eſprit toujours préſent & fécond en reſſources, le cœur à l'épreuve de tous les contre-tems, beaucoup de prudence & de circonſpection dans toute ſa conduite. Quoiqu'il eût paſſé les deux tiers de ſa vie dans une fortune des plus médiocres, il n'eut pas plutôt changé de condition, qu'il prit naturellement des manieres nobles, & qu'il parut né pour commander. Perſonne ne prenoit mieux que lui cette gravité bienſéante, & ne poſſedoit plus parfaitement cette éloquence inſinuante & judicieuſe, qui donnent du poids à l'autorité. Il parloit peu; mais toujours avec grace. Il étoit ſobre, & modeſte dans ſon habillement, plein de zele pour le bien Public, ſurtout pour la Religion. Il avoit une piété ſolide, une probité ſans reproche, & l'eſprit fort orné par les Sciences, qu'il avoit étudiées dans l'Univerſité de Padoue. En un mot, il ne lui manqua, ſuivant l'Hiſtorien, dont j'emprunte les termes (37), pour être

» trême-Onction, & rendit l'ame à ſon » Créateur, dans l'état d'un véritable Chré- » tien. Herrera, Liv. 6. ch. 15.

(36) Oviedo, qui l'avoit connu particuliérement, loue ſon caractere, ſon goût pour l'étude des Sciences, & le ſoin qu'il avoit apporté à ſe faire une belle Bibliotheque.

(37) A ces traits généraux, dont le fond eſt tiré d'Herrera, on joindra ici quelques détails du même Hiſtorien.

Chriſtophe Colomb entendoit parfaitement l'Aſtronomie & l'art de la Navigation. Il ſavoit le Latin & faiſoit des Vers. Il étoit ſi bon Chrétien, qu'il commençoit tous ſes diſcours & toutes ſes actions par l'invocation de la Sainte Trinité. A la tête de toutes ſes Lettres, il mettoit ces mots Latins; *Jeſus, Crux, Maria, ſint nobis in via.* Son ſerment étoit quelquefois, *Juro à San Fernando;* & lorſqu'il vouloit aſſurer quelque choſe dans les Lettres mêmes qu'il écrivoit au Roi, il diſoit, *Hago juramento que es verdad eſto.* Une autre de ſes expreſſions familieres, ſoit dans la gaieté, ſoit en colere, & lorſqu'il réprimandoit quelqu'un, c'étoit *Dobos à dias, no os parue eſto y eſto;* ou, *porque*

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voïage. 1505.

l'Idole des Castillans, & dans leur esprit un des plus grands Hommes de son siécle, que d'être né dans leur Païs. On ne sauroit même douter qu'il n'eût fait beaucoup plus pour cette Couronne, s'il n'eût pas eu le malheur d'y être regardé comme un Etranger (38).

Défauts qu'on reproche à Christophe Colomb.

Mais l'Historien de Saint-Domingue, dont on emprunte les principaux traits de ce caractere, observe aussi que tant de qualités éminentes ne furent point sans quelques défauts. Colomb, étant passé tout-d'un-coup de l'état de simple Pilote, à des dignités qui ne lui laissoient voir au-dessus de lui que le Sceptre, conserva, de sa premiere condition, une défiance qui le rendit trop jaloux de son autorité. Il étoit naturellement porté à la colere; mais il trouvoit d'abord assez de force en lui-même, pour en réprimer les saillies. Peut-être ne considera-t'il point assez qu'il avoit à conduire une Nation fiere, & qui ne reçoit pas volonriers la loi d'un Etranger, quoiqu'elle ait été long-tems sous le joug. On lui reproche de la dureté pour les Indiens, & d'avoir paru trop persuadé qu'ils étoient nés pour être les Esclaves de leurs Conquérans. Cependant, il ne négligea point leur instruction; & dans le cours de son Gouvernement, il se proposa toujours de leur communiquer les lumieres du Christianisme. Son amour pour l'ordre & la discipline lui fit porter la sévérité plus loin qu'il ne convenoit dans de nouvelles Colonies. Il ne devoit pas ignorer que dans la naissance de ces Etablissemens, une sage condescendance, qui sert à faire goûter le joug, est moins dangereuse qu'une dureté inflexible, dont l'effet ordinaire est de conduire, au désespoir, des esprits déja révoltés contre les fatigues d'un genre de vie si nouveau & si pénible (39).

Eloges qu'il a reçus des Historiens d'Espagne.

Mais de si légeres taches n'ont point empêché les Historiens Espagnols de rendre à son caractere toute la justice qui lui étoit dûe. Oviedo ne fit pas difficulté de dire à Charles-Quint, qu'on n'auroit pas porté trop loin la reconnoissance & l'estime, en lui élevant une Statue d'or. Herrera le compara à ces Heros des premiers tems, dont l'antiquité profane à fait des demi-Dieux (40). Gomara même, qui le traite de Cruel, reconnoît que son nom mérite de n'être jamais oublié, & que l'Espagne lui doit des éloges & des remercimens immortels (41). Le Roi Ferdinand, revenu, sans doute, de l'injuste prévention par laquelle il s'étoit laissé trop long-tems gouverner, ordonna, non-seulement qu'on rendît des honneurs distingués à sa mé-

hiziestes esto ye esto. Il observoit réguliérement les Jeûnes de l'Eglise. Il approchoit souvent des Sacremens. Il récitoit, chaque jour, les Heures Canoniales. Il étoit grand ennemi des juremens & des blasphêmes. Il étoit fort devot à la Vierge & à Saint François. On lui entendoit répéter souvent que Dieu lui avoit fait de grandes graces comme à David. Lorsqu'on lui portoit de l'or, ou quelque chose de prix dans son cabinet, il s'agenouilloit sur son Oratoire, pour rendre graces à Dieu de ce qu'il lui avoit fait découvrir tant de biens. Avec un grand zele pour le Service de Dieu & la propagation de l'Evangile, il desiroit particuliérement que Dieu le rendît digne d'aider à l'acquisition du Saint Sépulcre; & souvent il supplioit la Reine de s'engager par Vœu à faire usage des richesses, qu'il se promettoit de faire entrer en Espagne, pour acquerir la possession de la Terre Sainte. Livre 6. chapitre 15.

(38) Histoire de Saint-Domingue, Liv. 4. page 45 & précédentes

(39) *Ibidem.*

(40) Outre les Temples & les Statues, dit-il, ils lui eussent dédié quelque Etoile dans les Signes célestes, comme à Hercule & à Bacchus, *ubi sup.*

(41) Liv. 1. chap. 25.

moire (42), mais que ses Enfans se ressentissent des glorieux services de leur Pere. En effet, on verra bientôt Dom Diegue recueillir tous les avantages de sa naissance, & donner un nouveau lustre à son nom dans la premiere dignité du nouveau Monde.

Etat des Decouvertes apres Christophe Colomb. 1506.

§ I.

Etat & Progrès des Découvertes, après la mort de Christophe Colomb.

Miserable sort des Indiens.

L'Isle Espagnole n'avoit pas cessé, depuis plus d'un an, d'être en proie à de nouvelles guerres, qui s'étoient terminées, suivant la méthode d'Ovando, par le massacre d'une infinité d'Insulaires, & par le supplice de Cotubama, le dernier de leurs Souverains (43). Le succès des armes Castillanes, & la nouvelle de la mort d'Isabelle, mirent le comble à l'infortune de ces misérables Indiens. Le salaire même qu'un ordre de cette Princesse leur faisoit accorder pour leurs services, & qui étoit d'une demie Piastre chaque mois, parut une charge trop pésante. Il fut retranché tout-à-fait; & tous ces Malheureux furent condamnés au travail, sans distinction d'âge, de sexe, ou de rang, & sans autre obligation, pour ceux qui les emploïoient, que de les instruire des principes du Christianisme. Mais cette condition étoit fort mal remplie (44), quoique Ferdinand ne cessât point de la recommander dans ses Lettres. Il étoit trompé par les fausses représentations d'Ovando, qui lui peignoit la Religion florissante, & qui s'attiroit de la confiance par la grande quantité d'or qu'il envoïoit réguliérement à la Cour. Son administration étoit d'ailleurs sans reproche, & la Police étoit bien établie dans l'Isle. Il s'y faisoit quatre fontes d'or chaque année, deux à Buena-Ventura, pour les vieilles & les nouvelles Mines de Saint-Christophe, & deux à la Conception de la Vega, pour les Mines de Cibao. Dans la premiere de ces deux Villes, chaque fonte fournissoit cent dix ou six vingt mille marcs. Celles de la Conception donnoient ordinairement cent vingt-cinq ou cent trente, & quelquefois cent quarante mille marcs (45) : prodigieuses sommes, dont la Renommée fit tant de bruit en Espagne, que bientôt il ne se trouva plus assez de Navires pour le passage de ceux qui s'empressoient d'aller partager tant

Réglemens d'Ovando.

Or qu'il tiroit de l'Isle Espagnole.

(42) Outre ceux de sa sépulture, qui furent pompeux, on grava sur son Tombeau, par l'ordre du Roi, la devise de ses armes : *A Castilla y a Leon, Nuevo Mundo dio Colon.* Chap. 46.

(43) Il fut pendu à San-Domingo. Ses Sujets, pressés de toutes parts par Diego d'Escobar, Jean Ponce de Léon, Jean d'Esquibel, & un autre Officier Espagnol, qu'Ovando avoit mis à la tête de quatre corps de Troupes, avec ordre d'ôter pour jamais aux Indiens, le pouvoir de lui causer de l'inquiétude, furent réduits à de si cruelles extrémités, qu'étant blessés à mort, ils s'enfonçoient de rage leurs fleches dans le corps, ils les retiroient, les prenoient avec les dents, & les mettoient en morceaux, qu'ils jettoient contre les Chrétiens, dont ils croïoient s'être bien vangés par cette insulte; d'autres aïant été faits Prisonniers, & se voïant forcés par leurs Vainqueurs de courir devant eux pour leur montrer les chemins, se précipitoient volontairement sur les pointes des Rochers. Herrera, Liv. 6. chap. 8.

(44) Barthelemi de las Casas reproche au Gouverneur de n'avoir pas eu plus de zele pour la conversion des Insulaires, que s'ils eussent été des Animaux privés de raison.

(45) Herrera, Liv. 6. chap. 18.

de tréſors. Mais il ne fut pas long-tems néceſſaire de paſſer la Mer. La plûpart des Seigneurs & des Miniſtres demanderent des Départemens dans l'Iſle Eſpagnole, & n'eurent pas de peine à les obtenir. Ils y établirent des Agens, qui eurent à pouſſer tout-à-la-fois leurs intérêts & ceux de leurs Maîtres. Les Inſulaires en devinrent la victime. On les ménagea d'autant moins, que ceux qui ſuccomboient ſous le poids du travail étoient auſſi-tôt remplacés, en vertu des Proviſions de la Cour. Le Gouverneur Général n'oſant rien refuſer à ces impitoïables Maîtres, & moins encore châtier leur cruauté, on ne ſauroit croire combien de malheureux Indiens furent ſacrifiés, en peu de mois, à l'avidité des Grands & de leurs Emiſſaires.

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1506. Les Seigneurs d'Eſpagne y participent.

Réglement pour les Femmes & les Mariages.

Juſqu'alors on n'avoit fait paſſer dans l'Iſle qu'un fort petit nombre de Femmes Caſtillanes, & la plûpart des nouveaux Habitans s'étoient attachés à des Filles du Païs, dont les plus qualifiées avoient été le partage des Gentilshommes. Mais les unes & les autres n'avoient pas le titre de Femmes; & pluſieurs même de leurs Amans étoient mariés en Caſtille. Ovando ne trouva pas d'autre expédient, pour remédier à ce déſordre, que de chaſſer de l'Iſle ceux qui étant mariés, refuſerent de faire venir leurs Femmes, & d'obliger les autres, ſous la même peine, d'épouſer leurs Maîtreſſes ou de s'en défaire. Comme ceux-ci embraſſerent preſque tous le premier de ces deux partis, on peut dire que les trois quarts des Eſpagnols, qui compoſent aujourd'hui cette Colonie, ſont deſcendus de ces anciens mariages. En 1507,

1507. il n'y reſtoit déja plus que ſoixante mille Indiens, c'eſt-à-dire, la vingtiéme partie de ce qu'on y en avoit trouvé dans l'origine de l'Etabliſſement. Ce nombre ne ſuffiſant point pour tous les ſervices auxquels ils y étoient emploïés, Ovando réſolut d'y tranſporter les Habitans des Iſles Lucayes, qui avoient été découvertes dans le premier Voïage de Chriſtophe Colomb. Il

Dépeuplement des IſlesLucayes.

fit goûter cette propoſition à la Cour, ſous prétexte de procurer les lumieres de la Religon à tant de Malheureux, auxquels on ne pouvoit fournir un aſſez grand nombre de Miſſionnaires, & Ferdinand donna dans le piége. La permiſſion ne fut pas plutôt publiée, que pluſieurs Particuliers aïant équipé des Bâtimens à leurs frais, pour aller faire des recrues aux Lucayes, ils mirent toutes ſortes de fourberies en uſage, pour engager ces Inſulaires

Artifices par leſquels les Inſulaires ſe laiſſent tromper.

à les ſuivre. La plûpart les aſſurerent qu'ils venoient d'une Région délicieuſe, où étoient les ames de leurs Parens & de leurs Amis morts, qui les invitoient à venir partager leur bonheur. Ces artifices en ſéduiſirent plus de quarante mille; mais lorſqu'en arrivant à l'Iſle Eſpagnole, ils reconnurent qu'on les avoit trompés, le chagrin en fit périr un grand nombre, & d'autres formerent des entrepriſes incroïables, pour ſe dérobber à leurs Tyrans. Un Navire Eſpagnol en rencontra pluſieurs, à cinquante lieues en Mer, ſur un tronc d'arbre, autour duquel ils avoient attaché des Calebaſſes remplies d'eau douce. Ils touchoient preſqu'à leur Iſle; mais on ne manqua pas de les faire rentrer dans l'eſclavage (46). La violence, qui fut emploïée après la ruſe, rendit, en peu d'années, les Lucayes abſolument déſertes

(46) Herrera, Liv. 7. chap. 3.

§ II.

§ II.

Voïage de Diaz de Solis & d'Yanez Pinçon.

Etat des découvertes après Christophe Colomb. 1507.

Ils suivent les découvertes des Colombs.

Jean Diaz de Solis & Vincent Yanez Pinçon avoient entrepris, cette année, de suivre les dernieres découvertes des Colombs. Ils prirent leur route par les Isles de los Guanajos, d'où ils tournerent à l'Est; mais reprenant ensuite vers l'Ouest, jusqu'à la hauteur du Golfe *Dolce*, sans le voir néanmoins, parce qu'il est caché par les Terres, ils reconnurent la grande Baie qui est entre la Terre du Golfe & celle de l'Yucatan, & lui donnerent le nom de Baie de *Navidad*. Ils apperçurent, de-là, les Montagnes de *Caria*; & retournant vers le Nord, ils visiterent une partie des Côtes de l'Yucatan. Après eux, cette découverte fut suspendue jusqu'à celle de la Nouvelle Espagne; & leur gloire fut médiocre, puisqu'ils n'avoient rien ajouté aux lumieres qu'on avoit déja reçues des Colombs (47).

Premiere découverte de l'Yucatan.

Cependant, à leur retour en Espagne, ils reçurent ordre de se rendre à la Cour, avec Americ Vespuce & Jean de la Cosa, pour tenir un Conseil, dans lequel il fut arrêté que les découvertes seroient continuées vers le Sud, le long de la Côte du Brésil; & que pour tirer quelque avantage de tant de lieux qu'on avoit reconnus, depuis Paria, vers les mêmes Terres, on y formeroit quelque Etablissement. Le Roi fit équiper deux Caravelles, qui furent livrées, avec confiance, à de si fameux Pilotes. Mais on jugea nécessaire d'en retenir un à Seville, pour faire les alignemens & les routes; & Vespuce fut nommé à cet Office. C'est proprement de ce choix, & des Lettres Patentes, par lesquelles il fut confirmé à Burgos, que le nouveau Monde a tiré le nom d'*Amérique*. La justice & la raison demandoient, suivant Herrera, qu'il eût pris le nom de Christophe Colomb, à qui l'on en devoit la premiere découverte: mais la Déclaration du Roi d'Espagne devint comme une Loi pour toute l'Europe, & fut confirmée par d'autres faveurs, qui continuerent de tomber sur Vespuce (48). Solis & Pinçon aïant obtenu le Commandement des deux Caravelles, Jean de la Cosa & Pierre de Ledesma furent chargés de l'Office de Pilotes.

Ce qui a confirmé le nom d'Amérique au nouveau Monde.

(47) Le même, Liv. 6. ch. 17.

(48) Il fut honoré du titre de Pilote Major, avec une pension annuelle de soixante-quinze mille Maravedis. Cette qualité lui donnoit le droit & l'obligeoit même d'examiner tous les Pilotes; ce qui enfla beaucoup sa vanité, suivant les termes de l'Historien, *ibidem*, chap. 1. Voïez ci-dessus, son injuste usurpation.



Etat des decouvertes après Christophe Colomb.

§ III.

Voïage d'Ocampo autour de l'Isle de Cuba.

1508.

On doutoit si Cuba étoit une Isle.

AU commencement de l'année 1508, le Roi fit des plaintes, de la négligence qui avoit fait remettre de jour en jour à s'assurer si Cuba, Terre si voisine de l'Isle Espagnole, étoit une Isle ou quelque partie du Continent. Depuis 1494, qu'elle avoit été découverte par Christophe Colomb, on n'avoit pas eu d'autre éclaircissement que ceux qu'il avoit reçus lui-même d'un Roi du Païs. Sebastien d'Ocampo, un des premiers Compagnons de Colomb, reçut ordre de partir avec cette seule Commission. En arrivant à la vûe de Cuba, il porta au Nord, pour suivre les Côtes. Plusieurs Ports, qu'il découvrit dans cette route, ne le tenterent point de s'arrêter, jusqu'à celui qu'il nomma *Puerto de Carenas*, parce qu'il y entra pour donner le radoub à deux Vaisseaux. C'est le même qui est devenu si célebre depuis, sous le nom de *la Havana*. Ensuite Ocampo, suivant la route de l'Ouest, trouva le Cap qu'on nomme aujourd'hui *Saint-Antoine*, à la distance d'environ cinquante lieues de ce Port. Il tourna de-là vers l'Orient, le long de la Côte du Sud; & doublant le Cap, il entra dans le Port de *Xagua*, nom de la Province où il est situé. Sa grandeur & sa commodité, qui le rendent capable de contenir jusqu'à mille Vaisseaux, causerent de l'admiration aux Espagnols. Ils ne furent pas moins surpris de s'y trouver dans les délices, par l'abondance & la variété des rafraîchissemens qu'ils reçurent des Indiens (49). Ocampo continua de faire le tour des Côtes; & son témoignage, après un Voïage de huit mois, ne laissa aucun doute que la Terre de Cuba ne fût une Isle.

Découverte de plusieurs Ports.

Succès du Voïage d'Ocampo.

§ IV.

Voïage & Etablissement de Jean Ponce à Borriquen, ou Portoric.

Motif de cette Expédition.

DANS le même tems, *Jean Ponce*, qui commandoit à *Salvaleon*, Ville nouvelle de l'Espagnole, qu'Ovando avoit fait bâtir sur le bord de la Mer, à vingt-huit lieues de San-Domingo, aïant appris de quelques Indiens qu'il y avoit beaucoup d'or dans l'Isle de Boriquen, que Christophe Colomb avoit nommée Saint-Jean, & qui a pris ensuite le nom de Portoric, obtint du Gouverneur Général la permission de la visiter. Il se mit dans une Caravelle, que ses Guides firent aborder sur la Côte d'une Terre, dont le Seigneur, nommé *Agueynaba*, étoit le plus riche & le plus puissant de l'Isle. Il y fut reçu avec la plus sainte preuve de l'amitié des Indiens, qui consistoit à prendre le nom de ceux qu'ils vouloient honorer singuliérement. Ainsi le

(49) Ils avoient un fort grand nombre de Chiens de mer, qu'ils tenoient dans des Parcs. On en comptoit des millions. Ces Parcs étoient faits de cannes fichées dans la vase, & séparés les uns des autres. Le Port est si paisible, que les Chiens de mer y étoient comme dans des Maisons, qui seroient bâties au milieu d'un Etang. *Ibidem.*

Cacique se fit nommer, dès le premier jour, Jean Ponce Agueynaba. Il conduisit son Hôte dans toute les parties de l'Isle, & sur les bords de deux Rivieres, nommées *Manatuabon* & *Cabuco*, dont le sable étoit mêlé de beaucoup d'or. Ponce en fit faire des épreuves, & se hâta de porter cette heureuse nouvelle au Gouverneur. Une partie de ses gens, qu'il avoit laissée dans l'Isle, y fut si bien traitée dans son absence, qu'également engagé par la richesse du Païs & par l'humanité des Habitans, il y revint pour former une Colonie. La description, qu'il fit de l'Isle, portoit que dans sa plus grande partie elle est remplie de Montagnes & de Collines, quelques-unes revêtues de Bois épais & d'herbes fort agréables; qu'elle a peu de Plaines, beaucoup de Vallons, & quantité de Rivieres qui servent à la rendre fertile; qu'elle est éloignée, de douze ou quinze lieues, de la Pointe occidentale de l'Espagnole; qu'elle a quelques Ports d'une bonté médiocre, à l'exception de celui que son Excellence fit nommer *Puerto Ricco*, d'où s'est formé *Portoric;* que sa longueur est d'environ quarante lieues, sur quinze ou seize de largeur, & son circuit de cent vingt; que toute la Côte du Sud est au dix-septiéme dégré de latitude du Nord, & celle du Nord au dix-huitiéme; enfin qu'il s'y trouvoit beaucoup d'or, mais d'un moindre aloi que celui de l'Isle Espagnole. Le seul malheur de cette Isle étoit d'être souvent exposée aux attaques des Caraïbes, qui passoient, dans l'esprit des autres Indiens, pour les plus barbares de tous les Hommes (50).

Etat des decouvertes aprés Christophe Colomb. 1508.

Description générale de l'Isle.

La même année apporta des changemens, qui rendirent, à la réputation des Colombs, un éclat qu'elle sembloit avoir perdu depuis la mort d'Isabelle. Dom Diegue Colomb, l'aîné des deux Fils de l'Amiral, avoit poursuivi avec chaleur les droits qu'il avoit hérités de son Pere. Les plus fortes oppositions étoient venues du Roi même (51); mais après avoir long-tems essuïé les lenteurs de ce Prince, il avoit obtenu enfin la permission de recourir aux voies communes de la Justice. Un Mémoire, composé de quarante-deux Articles, qui ne contenoient que les anciennes conventions du Roi & de la Reine avec l'Amiral, avoit fait ouvrir les yeux au Conseil. Après une exacte discussion, on avoit reconnu la justice d'une demande si bien établie; & le jeune Colomb avoit gagné son Procès d'une seule voix. Cependant il auroit eu peine à vaincre l'irrésolution du Roi, s'il n'eût trouvé, dans une alliance fort honorable, des secours qui lui firent surmonter tous les obstacles. Il épousa Marie de Tolede, Fille de Ferdinand de Tolede, Grand Commandeur de Leon, Grand Veneur de Castille, Frere du Duc d'Albe,

Rétablissement de Dom Diegue Colomb, Fils de Christophe.

(50) Le même, Liv. 7. chap. 4.

(51) Dom Diegue eut la fermeté de lui dire un jour, » qu'il desiroit savoir pourquoi Sa Majesté ne lui faisoit pas la grace » de lui donner ce qui lui appartenoit, après » lui avoir fait celle de l'élever dans sa » Maison, & lorsque dans ses demandes il » n'avoit pas d'autre vûe que de le servir fidélement? Le Roi lui répondit que pour le bien, il le lui confieroit volontiers, mais à condition qu'il le gardât pour ses enfans & ses successeurs. A quoi Dom Diegue répliqua, que n'aïant point d'enfans & n'étant pas certain d'en avoir jamais, il n'étoit pas naturel qu'il prît d'avance un engagement de cette nature. *Ibidem*, Liv. 7. ch. 4. Mais ses plus cheres prétentions regardoient les Emplois de Viceroi & de Gouverneur perpétuel des Indes, tant des Terres découvertes que de celles qui restoient à découvrir, suivant le Contrat formel qui avoit été fait entre leurs Majestés & son Pere, & dont son Pere avoit rempli fidélement les conditions, *ibidem.*

Etat des découvertes après Christophe Colomb. 1508.

& Cousin-germain du Roi Catholique, dont le Duc d'Albe étoit d'ailleurs fort aimé. Le premier effet de ce mariage fut de porter les deux Freres à solliciter fortement, l'un en faveur de son Neveu, & l'autre pour son Gendre. Ovando fut révoqué, & Dom Diegue fut nommé pour le remplacer, mais avec le simple titre de Gouverneur Général; quoiqu'en faveur apparemment d'une alliance, qui l'approchoit de la Maison Roïale, on le trouve souvent honoré de la qualité de Viceroi, & Dona Maria de Tolede, son épouse, de celle de Vicereine (52).

Il paroît que la disgrace d'Ovando ne vint pas seulement du crédit de la Maison de Tolede; & que la Reine Isabelle, pour assurer la punition du massacre de Xaragua, dont elle avoit toujours parlé avec horreur, avoit prié Ferdinand de rappeller un Officier qui avoit répondu si mal à sa confiance. D'ailleurs, il avoit commis une faute, bien moins excusable, pour un vieux Courtisan, en s'attirant la haine du Ministre des Indes, qui jouissoit encore de la plus haute faveur. Un Historien, qui paroît trop porté à le justifier, assure qu'Ovando fut regretté dans les Indes. Il ajoûte qu'on n'avoit jamais vû d'Homme moins intéressé; qu'il avoit emploïé tous ses revenus à l'utilité publique, & qu'en partant pour l'Espagne, il fut obligé d'emprunter cinq cens Castillans, pour les frais de son Voïage (53). Le premier accueil qu'il reçut du Roi, ne marquoit point un Homme disgracié. Cependant on souffrit que divers Particuliers lui intentassent des Procès, & lui redemandassent des sommes considérables, qu'il se dispensa de païer, par la seule raison qu'elles ne lui avoient pas été demandées dans les trente jours que la Cour lui avoit donnés pour rendre ses comptes à son Successeur (54).

Alfonse d'Ojeda est choisi pour de nouvelles entreprises.

Pendant que Dom Diegue, qui ne paroîtra plus que sous le titre d'Amiral, faisoit les préparatifs de son départ & recevoit les ordres du Roi pour son administration, Solis & Pinçon, heureusement revenus de leur Voïage, rapporterent, qu'étant arrivés à la Terre-ferme, vers le Cap Saint-Augustin, ils avoient suivi la Côte jusqu'au quarantiéme dégré de latitude Australe, & que dans tous les lieux où ils étoient descendus, ils avoient pris possession du Païs au nom de l'Espagne. Quoiqu'ils n'eussent pas tiré d'autre fruit de cette Expédition, le Roi, qui avoit conçu de trop grandes espérances des dernieres découvertes de Christophe Colomb, pour ne pas s'assurer la possession de tant de riches Contrées, résolut d'y établir sa puissance sur des fondemens solides. Alfonse d'Ojeda, dont la hardiesse & le courage étoient célebres, lui parut propre à cette entreprise; mais les courses & les avantures d'Ojeda, ne l'avoient point enrichi. Loin de pouvoir fournir aux frais d'un Armement considérable, il luttoit alors contre sa mauvaise fortune, dans l'Isle Espagnole, d'où il ne paroît pas qu'il fût sorti depuis le second Voïage qu'il avoit fait avec Americ Vespuce. Jean de la Cosa, qui estimoit son caractere, apprenant l'obstacle qui pouvoit faire renoncer à ses services, offrit, non-seulement de lui porter les ordres & les instructions de la Cour, mais de l'aider de son bien pour une dépense dont le Roi ne vouloit pas se charger.

Vûes de la Cour d'Espagne.

Situation d'Ojeda dans l'Isle Espagnole.

(52) Herrera, Liv. 7. chap. 6.

(53) Oviedo, Liv. 4. chap. 5. Cet Historien excuse jusqu'à la cruauté d'Ovando.

(54) Herrera, Livre 7. chapitre 10. Oviedo, Livre 3. chapitre 12. & Livre 4. chap. 1.

Le Ministre des Indes (55) accepta cette proposition. Mais, dans le même tems, un Gentilhomme fort riche, nommé *Diego de Nicuessa*, qui avoit servi, en qualité d'Ecuïer, Dom *Henrique Henriquez*, Oncle maternel du Roi, & qui s'étoit fait connoître avantageusement à la Cour, arriva, de l'Isle Espagnole, chargé d'une Commission qui regardoit cette Colonie. La nouvelle de ce qui se ménageoit en faveur d'Ojeda, lui fit naître du goût pour la même entreprise. Il demanda qu'elle fût partagée entre Ojeda & lui, & son crédit le fit écouter. On forma deux Provinces de cette partie du Continent où l'on vouloit s'établir; on en regla les limites; & les Provisions de deux Gouverneurs furent expediées. Le partage d'Ojeda fut tout l'espace qui est depuis le Cap de Vela auquel il avoit donné ce nom, jusqu'à la moitié du Golfe d'Uraba; & ce Païs fut nommé la Nouvelle *Andalousie*. Nicuessa obtint ce qui est depuis le même Golfe jusqu'au Cap *Gracias à Dios*, & cette Province reçut le nom de *Castille d'Or*. Jean de laCosa fut créé Sergent Major & Lieutenant Général du Gouvernement d'Ojeda, avec droit de survivance pour son Fils. On abandonna aussi la Jamaïque, en commun, aux deux Gouverneurs, pour en tirer des vivres & d'autres secours. L'Amiral fut le seul, à qui ces Provisions causerent du chagrin. C'étoit donner atteinte à ses Privileges, surtout pour la Jamaïque, dont on paroissoit oublier que la découverte étoit dûe à son Pere (56). Mais les circonstances l'obligeant de dissimuler, il prit le parti d'attendre quel seroit le succès de l'Armement, pour faire revivre ses prétentions.

ETAT DES DECOUVERTES APRÈS CHRISTOPHE COLOMB.

1508.

Diego Nicuessa lui est associé.

On partage entr'eux le Gouvernement des Païs qu'ils devoient diviser, sous les noms de Nouvelle Andalousie & de Castille d'or.

Il s'embarqua, le 9 de Juin 1509, au Port de San-Lucar, avec sa Femme, Dom Fernand son Frere (57), ses deux Oncles, quantité de Noblesse & d'Officiers, & plusieurs Demoiselles qui composoient le cortege de la Vice-Reine. Son Voïage fut heureux, & la Flotte mouilla, le 10 de Juillet, dans le Port de San-Domingo. Son arrivée parut donner, à la Colonie, un lustre qu'elle n'avoit jamais eu. On y célébra des Fêtes (58); & quelques différends, qui s'éleverent pour le Gouvernement de la Forteresse, n'empêcherent point la joie de se répandre dans toutes les parties de l'Isle. Elle fut troublée, néanmoins, par un affreux ouragan, qui renversa une grande partie de la Capitale, & qui fit périr quantité de Vaisseaux dans le Port. Mais les ordres furent donnés aussi-tôt pour rétablir la Ville; & l'Amiral, après avoir reçu, par un article exprès de sa Commission, les comptes d'Ovando & de ses Lieutenans Généraux (59), demeura Maître absolu du Gouvernement.

1509.

Dom Diegue se rend à l'Isle Espagnole.

Affreux ouragan qui renverse une partie de San Domingo.

(55) Fonseca étoit passé successivement de l'Evêché de Badajos, à ceux de Cordoue & de Placentia, sans cesser d'être chargé particuliérement du Ministere des Indes.

(56) Herrera, Liv. 7. chap. 7.

(57) Il paroît que les inclinations de ce second Fils de Christophe furent toujours pour une vie tranquille. Herrera fait entendre que Dom Diegue eut ordre du Roi d'emploïer son Frere à la fondation des Eglises & des Monasteres. Liv. 7. chap. 6.

(58) Toutes les Filles, que la Vice-Reine avoit amenées, furent mariées, aux Principaux de la Colonie. Malgré l'ordre d'Ovando, & ce qu'on a rapporté de ses effets sur le témoignage de l'Historien de S. Domingue, Oviedo assure que la plûpart des Castillans n'avoient pas voulu épouser des Filles de l'Isle, à cause, dit-il, de leur incapacité & de leur laideur. Il ajoûte que ces derniers mariages annoblirent beaucoup San-Domingo, & que *c'est de-là, aussi bien que des Gentilshommes & graves Personnages qui amenerent leurs Femmes d'Espagne, que sont issus les plus grands biens, richesses & héritages, & les plus nobles fondations de cette Ville*. Liv. 4. chap. 1.

(59) Les plus raisonnables, dit Herrera, considererent le changement des choses, & se souvinrent des mépris & des torts qu'on

ETAT DES DECOUVERTES APRE'S CHRISTOPHE COLOMB. 1509.

Etabliſſement dans l'Iſle de Cubagua ou des Perles.

Il avoit reçu ordre, à ſon départ d'Eſpagne, de faire un Etabliſſement dans l'Iſle de Cubagua, qu'on appelloit communément l'Iſle des Perles. Pluſieurs Habitans s'offrirent pour cette entrepriſe, ſurtout ceux qui avoient à leur ſervice des Eſclaves Lucayes. Ces Infortunés avoient une facilité extraordinaire à demeurer long-tems ſous l'eau, & l'expérience avoit appris qu'ils étoient moins propres au travail des Mines. L'Amiral profita de cette connoiſſance dans ſon choix; & pendant pluſieurs années, il ſe fit, dans cette Iſle, des fortunes immenſes, par la Pêche des Perles. Herrera fait monter le ſeul quint de la Couronne à quinze mille ducats. Mais bientôt les Plongeurs, qui furent peu ménagés, périrent preſque tous; & les Perles diſparurent en même-tems des Côtes de l'Iſle. Elle eſt éloignée, de l'Eſpagnole, de plus de trois cens lieues. Sa ſituation eſt au dixiéme dégré. Comme la terre en eſt ſeche & ſtérile, remplie de Salpêtre, ſans eau douce, & ſans autres Plantes que quelques arbres de Gayac & des ronces, elle fut bientôt abandonnée de ſes nouveaux Habitans, qui paſſerent à la Marguerite. Ils ne regretterent qu'une jolie Ville, qu'ils avoient bâtie dans un excellent Port, ſous le nom de *Nouvelle Cadix*, & une Fontaine odoriferante, dont l'eau paſſe pour médecinale, & ſurnâge à celle de la Mer. Les Inſulaires Naturels avoient le corps peint, & vivoient des Huitres dont ils tiroient les Perles. On remarqua que les Pourceaux, qu'on avoit apportés de Caſtille, & qui multiplierent beaucoup, prirent une forme qui les faiſoit méconnoître. Leurs ongles, s'il en faut croire l'Hiſtorien, s'allongerent d'un demi pied en hauteur. Il ajoûte, pour unique obſervation ſur les Perles, qu'elles paroiſſent d'abord en forme de petits grains, dans le ſein de l'Huitre; que dans leur origine, elles ſont de la molleſſe du lait, & qu'elles durciſſent en croiſſant (60).

Les Pourceaux d'Eſpagne changent de forme dans cette Iſle.

Etabliſſement de Portoric.

Dans le cours de la même année, l'Etabliſſement de Boriquen, ou Portoric, dont Jean Ponce avoit jetté les fondemens, prit une forme plus ſolide, dont on n'eut obligation, néanmoins, qu'aux violences de la guerre. Depuis le rappel d'Ovando, la Cour d'Eſpagne avoit nommé, pour Gouverneur de cette Iſle, Dom Chriſtophe de Sotomayor, Frere du Comte de *Camina*, qui avoit été Sécretaire du Roi Philippes I. Un Homme de cette conſidération ne devoit pas s'attendre à trouver des obſtacles, dans un Gouvernement qu'il tenoit immédiatement du Souverain. Cependant, il ne put obtenir d'en être mis en poſſeſſion; & l'Amiral y plaça, de ſon autorité, un autre Caſtillan nommé *Michel Cerron*, auquel il donna Michel Diaz pour Lieutenant. Ce qu'il y eut de plus étrange, c'eſt que Sotomayor ne fut pas ſoutenu par la Cour, & qu'Ovando, apprenant ce qui s'étoit paſſé dans les Indes, demanda & obtint le Gouvernement de Portoric pour Jean Ponce, qui en aïant pris poſſeſſion dès la même année, fit arrêter, ſous quelques prétextes, Cerron & Diaz, & les envoïa Priſonniers en Eſpagne. Comme Sotomayor étoit demeuré ſans emploi, Ponce lui offrit ſa Lieutenance, avec l'Office d'Alcalde Major, qu'il ne fit pas difficulté d'accepter : mais le reproche qu'on lui fit, de s'être réduit à des Emplois ſubalternes, dans une Iſle dont il avoit eu le Gouvernement, l'obligea de les abandonner pour mener une vie privée dans l'Iſle.

Jean Ponce ſe met en poſſeſſion du Gouvernement de cette Iſle.

avoit fait eſſuïer au Pere de l'Amiral; pluſieurs en témoignerent du regret. Liv. 7. c. 10.

(60) Herrera, Liv. 7. chap. 9.

Etat des decouvertes aprés Christophe Colomb. 1509.

Cependant le nouveau Gouverneur ne trouva pas autant de facilité à s'y établir, qu'il s'en étoit promis. Agueynaba étoit mort; & son Frere, qui lui avoit succedé, n'avoit pas hérité de son affection pour les Espagnols. Ponce commença par bâtir une Bourgade; & voulut faire ensuite des Départemens Indiens, à l'exemple de l'Isle Espagnole; mais il reconnut qu'il s'étoit trop flatté, en croïant pouvoir disposer des Insulaires comme d'un Peuple conquis. Si la réputation des Espagnols, qu'ils regardoient encore comme autant de Dieux descendus du Ciel, leur avoit d'abord imposé, ils n'eurent pas plutôt senti la pésanteur du joug, qu'ils chercherent les moïens de s'en délivrer. Ils s'assemblerent; & le premier objet de leurs Délibérations fut d'éclaircir l'immortalité de ces cruels Etrangers. Un Cacique, nommé *Brayau*, fut chargé de cette Commission. Les Espagnols étant accoutumés, dans leurs courses, à se loger familiérement chez les Insulaires, un jeune Homme, nommé *Salcedo*, passa chez Brayau, qui le reçut avec de grandes apparences d'amitié. Après s'être reposé quelques jours, il prit congé de son Hôte, qui, le voïant chargé d'un paquet, l'obligea de prendre quelques Indiens pour le porter, & pour l'aider lui-même dans quelques passages difficiles. Salcedo arriva au bord d'une Riviere, qu'il falloit traverser. Un de ses Guides, chargé des ordres secrets du Cacique, se présenta pour le charger sur ses épaules; & lorsqu'il fut au milieu de la Riviere, il se laissa tomber avec son fardeau. Les Indiens, qui le suivoient, se joignirent à lui, pour tenir long-tems l'Espagnol au fond de l'eau; & le voïant enfin sans aucune marque de vie, ils tirerent le corps sur la rive. Cependant, comme ils ne pouvoient encore se persuader qu'il fût mort, ils lui firent des excuses de lui avoir laissé avaller tant d'eau, en protestant que sa chûte les avoit beaucoup affligés, & qu'ils n'avoient pû faire plus de diligence pour le secourir. Leurs discours étoient accompagnés des plus grandes marques de douleur, pendant lesquelles ils ne cessoient point de tourner le Cadavre, & d'observer s'il donnoit quelque signe de vie. Cette comédie dura trois jours, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'ils furent rassurés par la puanteur qui commençoit à s'exhaler du corps. Brayau, qu'ils informerent aussi-tôt de leur découverte, ne voulut s'en rapporter qu'à ses yeux. Il fit son rapport aux autres Caciques; & se désabusant tous ensemble de la prétendue immortalité de leurs Tyrans, ils prirent la résolution de s'en défaire à toute sorte de prix. Leur entreprise fut conduite avec beaucoup de secret; & les Castillans étant sans défiance, ils en massacrerent une centaine, avant que les autres eussent ouvert les yeux sur le danger. Sotomayor fut enveloppé dans ce nombre. Il avoit eu, dans son Département, le Frere d'Agueynaba; & quoiqu'averti par la Sœur de ce Cacique, dont il étoit aimé, il négligea si malheureusement ses avis & ceux d'un Castillan, qui savoit assez la langue pour avoir compris que les Indiens chantoient déja sa mort, qu'il fut assassiné le lendemain avec tous ses gens (61).

Difficulté qu'il y trouve de la part des Insulaires.

Comment ils se défont de Salcedo, jeune Espagnol.

Ils se convainquent que les Espagnols étoient mortels.

Ils en tuent un grand nombre.

Ponce, allarmé pour lui-même, rassembla aussi-tôt tout ce qui restoit de Castillans dans l'Isle; & pressant les Indiens dans leurs retraites, malgré l'arrivée des Caraïbes qu'ils appellerent à leur secours, il en tira une vangeance qui leur ôta pour jamais l'espérance de rentrer en liberté. Tous ses gens

Ponce les soumet, & les condamne aux Mines.

(61) Herrera, Liv. 7. chap. 13.

Etat des decouvertes après Christophe Colomb. 1509.

étoient d'anciens Soldats, exercés à combattre les Sauvages dans les guerres de l'Espagnole ; mais aucun d'eux ne contribua plus à la victoire, qu'un grand Chien, dont l'Histoire fait un éloge singulier (62). Cependant une Isle si peuplée n'auroit pas été facilement subjuguée, si les Habitans, qui virent leurs Ennemis se multiplier de jour en jour par les secours qu'ils recevoient de l'Espagnole, n'avoient eu la simplicité de se persuader que ces nouveaux Castillans étoient ceux mêmes qu'ils avoient tués, & qui ressuscitoient pour les combattre. Dans cette idée, qui leur fit regarder la résistance comme une folie, s'étant abandonnés à la discretion de leurs Vainqueurs, ils furent emploiés au travail des Mines, où ils périrent presque tous (63).

Dom Diegue pense à s'assurer de la Jamaïque.

La Jamaïque fut mise la même année sous le joug. On a fait observer que Dom Diegue Colomb avoit ressenti fort vivement que la Cour eût disposé, sans sa participation, des riches Contrées que son Pere avoit découvertes, & surtout de la Jamaïque, qui étoit comme à la porte de son Gouvernement. Il trouva l'occasion, qu'il attendoit, de se faire justice à lui-même. La Cosa n'avoit pû fretter qu'un Navire & deux Brigantins, sur lesquels il s'étoit embarqué ; tandis que Nicuessa avoit armé quatre grands Vaisseaux & deux Brigantins, qu'il avoit remplis de toutes sortes de provisions. Ils étoient arrivés tous deux, presqu'en même-tems, à San-Domingo, quoique Nicuessa fût parti plus tard, & qu'il se fût arrêté à Santa-Cruz, une des petites Antilles, où il avoit enlevé cent Caraïbes qu'il destinoit à l'esclavage, suivant le droit qu'on s'attribuoit alors sur ces Barbares, parce qu'ils passoient pour Antropophages. Les deux Gouverneurs ne furent pas long-tems ensemble, sans avoir des démêlés fort vifs sur leurs droits. La Jamaïque fut le premier sujet de discorde, & tous deux avoient des prétentions sur le Golfe de Darien. Ojeda, qui avoit langui dans la pauvreté, & qui ne connoissoit pas d'autres droits que ceux de la valeur, proposa plusieurs fois à Nicuessa de vuider leur querelle par les armes. Nicuessa lui répondoit, avec la supériorité que donnent les richesses, qu'il consentoit à se battre, mais à condition qu'ils mettroient en dépôt chacun cinq mille Castillans, qui appartiendroient au Vainqueur. Enfin, la Cosa les mit d'accord sur le Darien, & les fit consentir à prendre pour ligne de séparation la Riviere même du Darien, dont le côté du Levant appartiendroit à l'un, & celui de l'Ouest à l'autre.

Différend entre Ojeda & Nicuessa.

Esquibel va prendre possession de la Jamaïque pour Diegue Colomb.

A l'égard de la Jamaïque, ce fut l'Amiral qui se chargea de les accorder, en

(62) » Ils furent admirablement secondés, raconte le même Historien, par un » Chien qu'ils appelloient *Bezerrillo*, & qui » faisoit des exécutions surprenantes. Il » savoit distinguer les Indiens Ennemis, & » ceux qui vivoient en paix. Aussi redoutoient-ils plus dix Castillans avec le Chien, » que cent Castillans sans lui. Avant la guerre ils lui donnoient pour l'appaiser, la » même portion qu'à un Arbaletrier, non-seulement en vivres ; mais en or, en Esclaves, & autres choses, que son Maître » recevoit. Entre plusieurs preuves du discernement de cet animal, on rapporte » que les Castillans aïant un jour résolu de » faire dévorer une vieille Indienne, qui » leur déplaisoit, ils la chargerent d'une » lettre, qu'elle devoit porter à quelque distance ; & lorsqu'ils la virent sortie, ils » lâcherent Bezerrillo. L'Indienne, le voïant » accourir furieusement, prit une posture » suppliante, lui montra la lettre, & lui » dit : Seigneur Chien, je vais porter cette » lettre à des Chrétiens ; ne me faites pas de » mal. A ces mots, le Chien s'adoucit, la » flaira, leva la jambe, pissa contr'elle, & » revint sans lui nuire. *Ibidem.*

(63) *Ibidem*, & Livre 8. chap. 13.

en faisant valoir ses propres droits pour se saisir de cette Isle. Il y envoïa Jean d'Esquibel avec un corps de Troupes, & l'ordre d'y faire un Etablissement en son nom. Ojeda porta l'audace jusqu'à déclarer hautement que s'il trouvoit d'Esquibel à la Jamaïque, il lui abbatroit la tête. Il partit après cette menace le 10 de Novembre, avec trois cens Hommes sur deux Navires & deux Brigantins. Nicuessa, retenu quelques jours de plus par les dettes dans lesquelles il s'étoit engagé pour augmenter son armement d'un Navire, mit à la voile le 22. Mais quoiqu'Esquibel eût levé l'ancre, à peu près dans le même tems, il ne paroît pas qu'ils se soient jamais rencontrés dans l'Isle, qui faisoit le sujet de leurs differends (64).

Etat des decouvertes apre's Christophe Colomb. 1510.

Ojeda & Nicuessa partent, chacun avec son Escadre.

Voïages d'Alfonse d'Ojeda, & de Nicuessa. Découverte du Darien & d'autres Païs.

Les Historiens font observer que le fameux *François Pizarre* étoit de l'embarquement d'Ojeda; & que Fernand Cortez, dont le nom n'est pas moins célebre, & qui se trouvoit alors dans l'Isle Espagnole, auroit fait le Voïage avec eux, s'il n'eût été retenu par un abscès qu'il avoit au genou. L'Escadre prit par la *Beata;* & tournant au Sud, elle arriva dans peu de jours au Port que Rodrigue Bastidas avoit découvert en 1501, & qu'il avoit nommé *Carthagene.* Les Espagnols n'y avoient encore aucun Etablissement. Mais ils savoient que les Habitans du Païs étoient de fort haute taille, extrêmement braves; qu'ils avoient l'usage d'empoisonner leurs fleches; & que les Femmes n'y excelloient pas moins que les Hommes à tirer de l'arc & à lancer la zagaïe. Christophe Guetra, & d'autres Espagnols, qui avoient visité cette Côte depuis Bastidas, les avoient peu ménagés. Les instructions d'Ojeda lui recommandoient de prendre une conduite plus moderée, & d'emploïer, avec ces Peuples, la douceur & les motifs de la Religion, avant que de recourir aux armes pour les soumettre à la Couronne de Castille. On lui avoit même donné des Religieux & des Interprêtes, pour leur prêcher la Religion Chrétienne. Mais s'ils s'obstinoient à la rejetter, il avoit ordre de les poursuivre sans pitié, & d'en faire autant d'Esclaves qu'il en tomberoit entre ses mains (65).

Route d'Ojeda vers le Port de Carthagene.

Singulieres Instructions qu'il reçoit pour sa conduite avec les Indiens.

(64) Herrera, Liv. 7. chap. 11.

(65) On se gardera bien de supprimer la Formule qui avoit été envoïée d'Espagne à Ojeda, approuvée & sans doute composée par les Docteurs en Théologie & en Droit Canon. Elle est d'autant plus précieuse pour l'Histoire, qu'elle a servi, dit Herrera, dans toutes les autres occasions, où les Castillans ont voulu s'ouvrir l'entrée de quelque Païs des Indes, *ubi suprà*, ch. 15.

Moi, Alfonse de Ojeda, Serviteur de Très hauts & très puissans Rois de Castille & de Léon, Dompteurs des Peuples Barbares, leur Messager & Capitaine, vous notifie & vous fait savoir, autant qu'il se peut, que Dieu, notre Seignèur, Un & Eternel, créa le Ciel & la Terre, & un Homme & une Femme, desquels vous & nous & tous les Hommes du monde ont été procréés, comme le seront tous ceux qui viendront après nous. Mais comme il a fallu, par la multitude des générations qui en sont sorties depuis plus de cinq mille ans, qu'ils se soient dispersés en diverses parties du Monde, & divisés en plusieurs Roïaumes & Provinces, parce qu'un seul Païs n'auroit pû les contenir, & qu'ils n'auroient pû trouver dans un seul de quoi vivre & se conserver, Dieu, notre Seigneur, donna le soin de tous ces Peuples à un Homme choisi qui fut nommé Saint Pierre, & dont il fit le Seigneur & le Chef de tout le genre humain, afin que

OJEDA ET NICUESSA. 1510. Ses premiers démêlés avec eux sont sanglans.

La déclaration d'Ojeda ne fit pas plus d'impression sur ces Barbares, que ses offres d'amitié & ses propositions de Commerce. Il comprit par la fierté de leurs réponses, que pour s'établir dans leur País, il falloit se préparer à la guerre. La Cosa, qui craignoit leurs fleches venimeuses, étoit d'avis d'abandonner leur Côte, & de passer dans le Golfe d'Uraba, dont les Habitans étoient moins féroces. Mais Ojeda, se fiant à son courage, & au

tous les Hommes lui rendissent obéïssance, en quelque lieu qu'ils fussent, & dans quelque créance ou quelque loi qu'ils eussent été élevés. Il soumit tout le monde à son service & à sa Jurisdiction, & lui commanda d'établir son Siége dans Rome, comme le lieu le plus propre au Gouvernement du Monde. Il lui donna aussi le pouvoir d'établir son autorité dans tous les autres País, & de juger & gouverner tous les Chrétiens, les Maures, les Juifs, les Gentils & tous les autres Peuples, de quelque Secte ou créance qu'ils pussent être. A lui fut attribué le nom de Pape, qui signifie Grand & Admirable, Pere & Gardien, parce qu'il est Pere & Gouverneur de tous les Hommes. Ceux qui vivoient en ce tems-là lui obéïssoient, & le tenoient pour leur Seigneur, Roi, & Supérieur de tout l'Univers; ce qui a toujours été observé depuis à l'égard de ceux qui ont été élevés au même Pontificat. Ainsi cette autorité s'est maintenue jusqu'à présent, & continuera jusqu'à la consommation des siécles.

Un de ces Pontifes, qui ont ainsi gouverné, fit donation comme Seigneur du Monde, de ces Isles & Terre-ferme de la Mer océane, aux Rois de Castille qui vivoient alors, & à leurs Successeurs, nos Seigneurs, avec tout ce qui en dépend, suivant ce qui est contenu dans certaines Ecritures, qui furent faites & passées à cette occasion. Ainsi Sa Majesté Catholique est Roi & Seigneur de ces Isles & Terre-ferme en vertu de cette donation; & tous les Peuples parmi lesquels ses droits ont été notifiés le reconnoissent comme tel, volontairement & sans résistance. En même-tems qu'ils ont été informés de ce devoir, ils ont obéi à des Hommes religieux, envoïés par Sa Majesté pour leur prêcher l'Evangile & leur enseigner les Mysteres de la Foi. Ils ont tous embrassé le Christianisme, de bonne & franche volonté, sans condition & sans récompense; & Sa Majesté, les aïant reçus sous sa protection, a voulu qu'ils fussent traités humainement comme tous ses autres Sujets. Ainsi, vous à qui je parle, vous êtes tenus & obligés de faire de même. Enfin, pour conclusion, je vous prie autant qu'il m'est possible, & vous recommande de bien considerer ce que je vous déclare, & de prendre, pour le bien concevoir & l'exécuter, le tems que vous jugerez convenable, afin que vous reconnoissiez l'Eglise pour Dame & Maîtresse de cet Univers, & le Souverain Pontife, qui s'appelle Pape, & Sa Majesté comme Roi, Supérieur & Seigneur des Isles & Terre-ferme en vertu de ladite donation, & que vous consentiez que des Religieux vous prêchent & vous apprennent notre sainte Religion. Si vous le faites, vous ferez bien, & ne ferez que ce que vous êtes obligés de faire. Alors Sa Majesté, & Moi qui vous parle en son nom, nous vous recevrons avec amour & charité. Nous vous laisserons, vous, vos Femmes & vos Enfans, libres & exempts de servitude, & vous vous en trouverez bien, comme presque tous les Habitans des autres Isles s'en sont bien trouvés. Sa Majesté, d'ailleurs, vous accordera plusieurs privileges, graces & exemptions, dont vous aurez beaucoup d'avantages à tirer. Mais, au contraire, si vous ne le faites pas, ou si par malice vous apportez du retardement à l'exécution, je vous déclare & vous assure qu'avec l'aide de Dieu, je vous ferai la guerre à toute outrance, que je vous attaquerai de toutes parts & de toutes mes forces, & que je vous assujettirai sous le joug de l'obéïssance de l'Eglise & du Roi. Je prendrai vos Femmes & vos Enfans. Je les rendrai Esclaves, je les vendrai ou les emploierai suivant la volonté du Roi. J'enleverai vos biens, & vous ferai tous les maux imaginables, comme à des Sujets rebelles & désobéïssans, qui refusent d'obéir à leur Seigneur: & je proteste que les morts & tous maux qui en résulteront, ne viendront que de votre faute & non de celle du Roi, ni de la mienne, ni des Seigneurs qui sont venus avec moi. Et de la même façon que je vous le dis & vous le déclare, j'en demande acte pardevant les Notaires, qui soit signé d'eux & remis entre mes mains pour témoignage, *ubi suprà.* chap. 14.

bonheur qu'il avoit eu, dans toutes ses Expéditions, de ne recevoir aucune blessure (66), rejetta un conseil si timide, & prit le parti d'attaquer les Indiens, qui se disposoient à l'investir. Il en tua un grand nombre, sans tirer d'autre utilité de leur mort, que ces petits miroirs d'or qu'ils portoient au cou. Quelques Prisonniers, qu'il força de lui servir de guides, le conduisirent à la vûe de leurs Habitations. Les fugitifs s'étoient ralliés dans un champ voisin, & parurent prêts à soutenir une seconde attaque. Leurs armes étoient des boucliers & des épées d'un bois très dur, des arcs & des fleches garnies de pointes d'os fort aigües, & des zagaïes qu'ils lançoient fort habilement. Mais au signal de l'intrepide Ojeda, qui fit retentir le nom de Saint Jacques avec un cri terrible, les Castillans se firent jour au travers de ces Barbares, & couvrirent en un moment la terre de Morts. Le reste de leurs Ennemis se sauva par la fuite, à la réserve de huit, qui n'aïant pu joindre les autres, se retirerent dans une de leurs cabanes, & se défendirent si vivement à coup de fleches, que les Castillans n'en osoient approcher. Ojeda leur reprochant d'être arrêtés par huit hommes nuds, un d'entr'eux s'élança, tête baissée, au travers des dards & des fleches, & touchoit déja au seuil de la maison, lorsqu'il fut frappé, au milieu du sein, d'un coup de fleche qui le fit tomber mort. On remarque volontiers ces grands exemples de valeur, qui ne peuvent laisser aucun doute que le motif de l'honneur n'agît aussi puissamment sur les Espagnols, que la passion de l'or. Ojeda, furieux de la perte d'un si brave Homme, fit mettre le feu de plusieurs côtés à la maison, qui fut consumée en un instant avec les huit Indiens. Soixante Prisonniers, qu'on avoit enlevés dans le combat, furent envoïés aux Vaisseaux; & pendant le reste du jour on continua de faire main-basse sur tous les Indiens qu'on put découvrir. Le lendemain, Ojeda s'étant saisi de la Bourgade d'*Yurbato*, n'y trouva que des maisons nues & désertes. Tous les Habitans s'étoient retirés dans les Montagnes, avec leurs Familles & tous leurs biens. Ces apparences de consternation porterent trop facilement les Vainqueurs à se disperser. Les Indiens, qui les observoient de leur retraite, jugeant que dans cette séparation ils auroient peine à se rassembler, fondirent sur eux de divers côtés, avec des cris épouvantables. La Cosa fut un des premiers qui furent surpris, dans des cabanes où ils étoient à se reposer. Il se défendit vaillamment; jusqu'à ce qu'aïant vû tomber la plûpart de ses gens, & sentant lui-même la force du venin, dans une infinité de blessures qu'il avoit reçues des fleches Indiennes, il dit à un brave Castillan, qui se trouvoit près de lui, & qui n'avoit point encore été blessé; » Sauvez-vous, s'il se peut. Dieu vous a » conservé pour rendre compte de notre malheur au Commandant. Ce Soldat, dont l'Histoire n'a pas conservé le nom, fut le seul, en effet, qui eut le bonheur d'échapper à la fureur des Indiens.

Ojeda et Nicuessa. 1510.

Valeur des Castillans.

Ojeda est dangereusement blessé.

Il perd un grand nombre de ses gens

Mort de la Cosa.

Ojeda ne fut pas moins maltraité. Après avoir perdu tous ses gens, dans un enclos, où ils avoient été percés de fleches, il ne dut la vie, lui-même, qu'à son agilité, qui le fit passer comme un éclair au milieu des Indiens. Il se sauva dans l'épaisseur des Bois & des Montagnes, sans autre guide que

Comment Ojeda échappe aux Indiens.

(66) On attribuoit ce bonheur à une petite Image de la Sainte Vierge qu'il portoit toujours avec lui. Herrera, Livre 7. chapitre 15.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

le hasard, & prenant toujours vers la Mer. Les Castillans de l'Escadre, surpris de ne pas recevoir de ses nouvelles, visiterent la Côte dans leurs Barques, & le trouverent à peu de distance du rivage, sous des Mangles fort épais où il s'étoit retiré l'épée à la main, & son bouclier percé de trois cens coups de fleches. La fatigue, la douleur & la faim l'avoient tellement affoibli, qu'il fut long-tems sans pouvoir prononcer un seul mot. Il ne fut rappellé à la vie qu'à force de soins, & par la vigueur naturelle de sa constitution. Cette fatale avanture avoit coûté soixante & dix hommes aux Castillans.

Arrivée de Nicuessa sur la même Côte.

Pendant qu'Ojeda s'abandonnoit au regret d'avoir perdu tant de braves gens, surtout la Cosa, qu'il regardoit comme le meilleur de ses Amis, & dont il se reprochoit amerement d'avoir négligé les conseils ; il apperçut au large plusieurs Navires, qui cherchoient à s'approcher de la Côte. C'étoit Nicuessa, dont l'arrivée imprévûe lui causa d'autres inquiétudes. Les differends, qu'il avoit eus avec lui dans l'Isle Espagnole, lui firent appréhender que ce nouvel Ennemi ne saisît l'occasion de se vanger. Il pria ses gens de le laisser seul, & d'aller au-devant des Vaisseaux qui paroissoient. Nicuessa ne fut pas peu surpris des tristes informations qu'il reçut. Mais, jugeant des allarmes d'Ojeda par les précautions avec lesquelles il entendoit parler de lui, il protesta fort noblement qu'il s'en croïoit offensé, & que respectant l'infortune, de son Rival, il vouloit oublier leurs anciennes querelles, pour l'assister de toutes ses forces & vanger avec lui le sang Espagnol, indignement répandu par des Barbares. Ojeda, qui fut instruit de cette déclaration, y prit confiance avec la même noblesse. On débarqua quatre cens hommes des deux Escadres. Les deux Gouverneurs se mirent à leur tête. On marcha vers le Village d'Yurbaco, où l'on ne douta point que l'orgueil de la victoire n'eût rassemblé les Indiens ; & l'ordre fut donné de les traiter sans pitié.

Générosité avec laquelle il traite Ojeda.

Il vange la mort des Castillans.

Ils y étoient dans une profonde sécurité ; lorsque les cris d'une sorte de Perroquets rouges, d'une grosseur extraordinaire, qu'ils appelloient *Guacamayas*, les avertirent que leurs Ennemis pensoient à la vangeance. Mais l'attaque fut si brusque, que ceux, qui n'avoient pas profité de cet avis pour prendre la fuite, furent passés au fil de l'épée, ou tués à coups d'arquebuses. Les Vainqueurs mirent le feu à toutes les parties de l'Habitation. Ils se donnerent le plaisir d'attendre, au passage, le reste de ces Malheureux, qui étoient échappés à leur premiere furie, & que l'impétuosité des flammes forçoit d'abandonner leurs retraites. Le massacre fut si général, qu'on ne fit aucun Prisonnier ; mais lorsqu'on ne vit plus d'Ennemis, on se livra au pillage, qui produisit un butin considérable. Nicuessa eut, pour sa part, la valeur de vingt mille pistoles. Dans les recherches, qu'on fit aux environs de la Bourgade Indienne, on trouva, sous un arbre, le corps de la Cosa ; hérissé de fleches, & monstrueusement enflé par la force du poison. Ce spectacle causa tant d'horreur aux Castillans, qu'ils n'oserent passer la nuit dans un lieu si redoutable (67).

Nicuessa prend la route de Veragua.

Après cette expédition, les deux Chefs, unis d'intérêts & d'amitié, se séparerent fort civilement pour suivre le cours de leur fortune. Nicuessa

(67) Herrera, Liv. 7. chap. 16.

prit la route de Veragua; tandis qu'Ojeda, qui vouloit prendre celle du Golfe d'Uraba, fut arrêté par les vents contraires dans une petite Isle, voisine de la Côte, où il enleva quelques Indiens & de l'or. Delà, étant entré plus heureusement dans le Golfe, il chercha inutilement la Riviere de Darien; & s'étant arrêté devant les Montagnes qui sont à la Pointe orientale du Golfe d'Uraba, il y jetta les fondemens d'une Ville qu'il nomma *Saint-Sebastien*, dans l'espérance que la protection de ce Saint le garantiroit des fleches empoisonnées. Cette Colonie fut la seconde que les Castillans formerent dans le Continent, après celle du Veragua, qui avoit été la premiere (68).

Ojeda et Nicuessa. 1510.

Ojeda fonde la Ville de Saint-Sébastien, dans le Golfe de Darien.

Les Habitans du Païs étant des Cannibales, auxquels il étoit difficile de résister avec si peu de forces, Ojeda prit le parti d'envoïer un de ses Navires à l'Isle Espagnole, avec son or & ses Prisonniers, sous la conduite d'un Officier nommé *Enciso*, auquel il recommanda de lui amener des hommes, des armes & des provisions. Ensuite, il tourna tous ses soins à se retrancher dans un Fort de bois, contre les attaques des Indiens. Mais les vivres lui aïant bientôt manqué, ses gens se virent forcés d'en chercher dans les Campagnes & les Habitations voisines. Ils y trouverent, de toutes parts, un grand nombre d'Ennemis, si peu traitables & si bien armés, qu'ils furent réduits à se tenir renfermés dans leurs retranchemens, où ils essuïerent bientôt toutes les horreurs de la famine. Il en étoit déja mort un grand nombre, & les autres s'attendoient au même sort, lorsqu'un Bâtiment parti de l'Isle Espagnole vint mouiller à la vûe de Saint-Sébastien. Il étoit commandé par Bernardin de Talavera, qui s'étant échappé d'une Prison, où il étoit retenu pour ses crimes, avoit trouvé le moïen de s'associer soixante & dix hommes, recherchés comme lui par la Justice, & s'étoit saisi, avec leur secours, d'un Navire Génois qu'il avoit rencontré au Cap de Tiburon. Cette Troupe de fugitifs avoit mis à la voile, sans aucune vûe bien éclaircie, & la Providence avoit dirigée leur route vers Saint-Sébastien, dont les Habitans étoient à la veille de mourir de faim. Le Gouverneur acheta toutes les provisions du Vaisseau; & Talavera, qui n'avoit pas de meilleur parti à prendre, s'engagea sous ses ordres avec toute sa Troupe.

Il envoïe demander, par Enciso, des provisions à l'Isle Espagnole.

Extrêmités auxquelles il est réduit par la faim.

Arrivée d'une Troupe de Castillans fugitifs, sous la conduite de Talavera.

Mais on a déja vû qu'Ojeda n'étoit pas heureux dans les partages. La distribution qu'il fit de ses vivres, entre des gens affamés, fit quantité de Mécontens, dont il eut beaucoup de peine à calmer les plaintes. D'ailleurs il s'étoit flatté en vain que les Indiens respecteroient ses nouvelles forces, & lui laisseroient quelque repos. Ils n'en parurent pas moins acharnés à la perte des Espagnols. Dans toutes les sorties de la Garnison, ils s'étoient apperçus que le Général leur tuoit seul plus de monde que tous ses gens ensemble. L'espérance d'avoir bon marché du reste, s'ils pouvoient se défaire d'un Ennemi si terrible, leur fit mettre quatre de leurs meilleurs Archers en embuscade, avec ordre de ne tirer que sur lui. Ojeda sortit le premier du Fort; & dans l'ardeur qui le portoit toujours à donner l'exemple, il s'avança imprudemment vers un gros d'Indiens, qui feignoient de fuir pour l'attirer dans le piege. Les quatre Archers lui tirerent plusieurs

Ojeda est blessé d'une fleche empoisonnée.

(68) Herrera, Liv. 7. chap. 16.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

coups, dont l'un lui perça la cuisse. Il retourna au Fort avec d'autant plus d'inquiétude pour sa vie, qu'il n'avoit jamais vû couler son sang, & que la fleche étoit empoisonnée. En effet, tous ses gens s'attendoient à le voir mourir dans une espece de rage, comme il étoit arrivé à tous ceux qui avoient reçu quelque blessure. Mais son courage lui fit imaginer un remede, qui ne pouvoit tomber dans un autre esprit que le sien. Il fit rougir au feu deux plaques de cuivre, qu'il donna ordre à son Chirurgien de lui appliquer aux deux ouvertures de la plaie. En vain le Chirurgien refusa d'obéir, dans la crainte d'avoir la mort de son Général à se reprocher. Ojeda jurant qu'il le feroit pendre, s'il tardoit à le satisfaire, il se rendit; & le Malade soutint cette cruelle opération avec une constance héroïque. Il avoit reconnu que le venin des fléches étoit froid au dernier degré. La chaleur du feu consuma toute l'humeur froide; mais elle causa une si violente inflammation dans la masse du sang, qu'il fallut emploïer un tonneau entier de vinaigre à mouiller des linges pour le rafraîchir (69).

Remede extraordinaire que son courage lui fait emploïer.

Sa guérison ne servit qu'à le replonger dans d'autres peines. On avoit déja vû la fin des vivres qu'il avoit achetés de Talavera. Enciso ne revenoit point. La crainte des nouvelles extrêmités, qui paroissoient inévitables, porta tous les Castillans, non-seulement à demander leur départ, mais à faire des complots secrets pour se saisir des deux Brigantins. Ojeda ne vit pas d'autre remede au désordre que l'offre d'aller lui-même à l'Isle Espagnole, pour hâter le secours qu'il en attendoit, & d'ajouter que s'il ne paroissoit point dans l'espace de cinquante jours, ils seroient dégagés de l'obéissance qu'ils lui avoient jurée. Cette proposition aïant satisfait les plus Mutins, il s'embarqua sur le Navire Genois, après avoir nommé, pour commander dans son absence, François Pizarre, qui se formoit, dans une si rude Ecole, à toutes les grandes entreprises auxquelles il étoit destiné par la Fortune.

La famine le contraint d'aller chercher des vivres lui même à l'Espagnole.

Aussi-tôt que le Vaisseau fut en Mer, Ojeda se crut en droit d'agir en Maître; mais Talavera, qui ne lui avoit pas vendu son Bâtiment, & qui conservoit le même empire sur son Equipage, commença par le mettre aux fers. C'étoit comme le sort de ce brave Avanturier, de ne pas faire un Voïage sans être enchaîné, par ceux qui lui devoient de la soumission. Mais sa captivité dura peu. Talavera, & tous ses gens, sentirent le besoin qu'ils avoient d'un tel Chef; lorsqu'après avoir été fort maltraités par la tempête, ils eurent échoué sur la Côte de Cuba, la nécessité de résister aux attaques des Insulaires, qui se présentoient sans cesse, lui fit déferer le Commandement (70).

Ses gens irrités l'enchaînent.

Il échoue sur la Côte de Cuba.

Dans un Païs qu'il ne connoissoit point, il ne vit pas d'autre ressource que de s'approcher de la Jamaïque, où il esperoit de pouvoir se rendre aisément, avec quelques Canots qu'il comptoit d'enlever aux Indiens. Il suivit les Côtes pendant l'espace de cent lieues, & le détail de ses peines est incroïable dans le récit des Historiens. Un Marais fort humide qu'il rencontra

Ce qu'il eut à souffrir dans cette Isle.

(69) Le même, Liv. 8. chap. 3. & 4.

(70) Dans le tems même qu'ils le tenoient Prisonnier, il les traitoit de lâches & de traîtres, il les défioit au combat, il leur proposoit de se battre tous, successivement ou deux à deux contre lui, il juroit qu'il les extermineroit tous. Pas un n'osoit lui répondre, ni même s'approcher de lui, *ibidem.*

au bout de cette marche, & dont il se flatta de trouver bientôt la fin, n'avoit pas moins de trente lieues de longueur. Cependant, comme il s'y trouvoit engagé, sans aucune apparence de pouvoir pénétrer dans les terres, au milieu d'une multitude innombrable d'Ennemis, il continua cette route, souvent avec de l'eau jusqu'à la ceinture, manquant de vivres, n'aïant pour boire que l'eau bourbeuse où il marchoit, & trop heureux lorsqu'il pouvoit rencontrer quelques Mangles pour s'y percher pendant la nuit (71). Enfin, réduit à trente-cinq Hommes, de plus du double qu'il avoit en arrivant dans l'Isle, & si foible qu'il avoit peine à se traîner, il entra sur les Terres d'un Cacique, dans lequel il trouva quelques sentimens de pitié. Il obtint du tems & du secours, pour rétablir ses forces & pour satisfaire sa piété. De-là, étant passé chez un autre Cacique, qui ne le reçut pas avec moins d'affection, & qui n'étoit éloigné que d'environ vingt lieues de la Jamaïque, il fit passer dans cette Isle, un Castillan, nommé Pierre d'Ordas, pour aller demander du secours à Esquibel.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

Ordas présenta au Gouverneur de la Jamaïque une Lettre de son Général, qui le conjuroit de ne le pas abandonner dans son infortune. C'étoit une flatteuse occasion, pour Esquibel, de se vanger d'un Homme qui l'avoit menacé avec tant de hauteur : mais, se picquant de générosité, il se hâta d'armer une Caravelle, qu'il fit partir sous les ordres de Pamphile de Narvaez. Ce secours arriva heureusement à Cuba ; & Narvaez, qui rendoit justice au mérite d'Ojeda, lui tendit la main avec autant de respect que d'amitié. Esquibel, assez généreux pour oublier qu'il avoit juré de lui couper la tête, le reçut dans sa Maison, & le fit servir comme s'il en eût été le Maître. Après quelques jours de repos, il le fit conduire à l'Isle Espagnole. Talavera n'eut pas la hardiesse de le suivre, dans un lieu, où il ne pouvoit éviter le châtiment de ses crimes ; mais, aïant demeuré trop long-tems à la Jamaïque, il n'y fut pas moins arrêté par l'ordre de l'Amiral ; & sur la nouvelle accusation d'avoir enlevé un Navire, il fut condamné au dernier supplice (72).

Il passe heureusement à la Jamaïque,

& delà à l'Espagnole.

Talavera est condamné à mort.

En arrivant à San-Domingo, Ojeda eut le chagrin d'apprendre qu'Enciso en étoit parti, depuis long-tems, pour conduire à Saint-Sebastien un grand convoi d'Hommes & de vivres. Comme dans toute sa route il n'en avoit appris aucune nouvelle, il ne douta point qu'il n'eût péri dans les flots, ou par les armes des Indiens ; & loin de perdre courage, il se flatta que le secours de ses Amis lui feroit bientôt réparer toutes ses pertes. Mais il éprouva que l'amitié ne tient guere contre la mauvaise fortune. Tout le monde lui aïant tourné le dos lorsqu'on le vit malheureux, il fut obligé d'abandonner son entreprise ; & quelque tems après, il mourut si pauvre, qu'on ne

Mort d'Ojeda.

(71) Il portoit, dans sa besace, son Image de la Sainte Vierge, qu'il avoit reçue de l'Evêque de Badajos ; & lorsqu'il rencontroit quelque Mangle, il la mettoit sur l'arbre, pour lui adresser ses prieres, exhortant ceux qui l'accompagnoient à demander son assistance. Il fit vœu de poser cette Image dans la premiere Habitation qui se présenteroit ; ce qu'il exécuta chez le Cacique qui le reçut. Les Indiens, persuadés qu'il devoit sa conservation à la Figure qu'ils lui voïoient respecter, éleverent une sorte de Temple où elle fut laissée, & célébrerent sa puissance par des chants & des Fêtes, *ibidem*.

(72) Herrera, Liv. 8. chap. 5.

Ojeda et Nicuessa. 1510.

Son caractere.

lui trouva pas de quoi le faire enterrer (73). Dans le peu de séjour qu'il avoit fait à San-Domingo jusqu'à sa mort, il avoit donné une nouvelle preuve de cette intrépidité, qui l'avoit rendu célebre pendant toute sa vie. Il fut attaqué, la nuit, par plusieurs personnes, qui croïoient avoir à lui reprocher la perte de leur bien, & qui avoient juré d'en tirer vangeance. Loin d'être effraïé du nombre, il se jetta au milieu d'eux, comme il avoit toujours fait dans les combats; & son épée seule, qu'il manioit avec une adresse surprenante, le délivra heureusement de tous ses Ennemis. Jamais personne, en effet, ne fut plus propre pour un coup de main, & pour l'exécution des grandes entreprises qui ne demandent que du courage & de la fermeté. Jamais on n'eut le cœur plus haut, ni plus de mépris pour la Fortune. Mais il avoit besoin de la direction d'autrui; & dans tout ce qu'il tenta par ses propres vûes, on remarqua toujours que la conduite & le bonheur lui avoient également manqué.

Misere des Castillans qu'il avoit laissés à St Sébastien.

D'un autre côté, les Habitans de Saint-Sebastien aïant vû expirer les cinquante jours, pendant lesquels ils avoient promis d'attendre leur Gouverneur, presserent Pizarre de leur faire quitter un Païs où il ne leur restoit aucune assurance de s'établir. Mais lorsqu'ils voulurent s'embarquer, les deux Brigantins qu'ils avoient conservés, se trouverent trop petits pour contenir soixante Hommes, dont leur Troupe étoit encore composée. Ils convinrent entr'eux d'attendre que la misere & les fleches des Indiens eussent diminué ce nombre; & ce qu'ils desiroient arriva plutôt encore qu'ils ne l'avoient prévû. Alors, ils tuerent quatre Chevaux, qu'ils avoient épargnés dans les plus grandes extrêmités, parce que la seule vûe de ces Animaux épouvantoit les Indiens; & les aïant salés, pour leur unique provision, ils se partagerent sur les deux Bâtimens. Pizarre monta l'un, & donna le commandement de l'autre à un Flamand, qui entendoit fort bien la Navigation. Mais ils n'étoient pas bien loin de la Côte, lorsqu'un furieux coup de Mer ouvrit le Brigantin du Flamand, & l'ensevelit dans les flots à la vûe de l'autre, sans qu'il fût possible d'en sauver un seul Homme (74). Les vents ne cessant point d'être contraires, Pizarre se vit forcé de retourner au Continent, & tomba vers le Port qui avoit reçu le nom de Carthagene. En approchant du rivage, il découvrit en Mer un Navire & un Brigantin. C'étoit Enciso, qui revenoit de l'Isle Espagnole, avec cent cinquante Hommes d'élite, & toutes les provisions nécessaires pour l'Etablissement d'une Colonie. Comme il croïoit encore Ojeda dans sa Forteresse, il ne douta point, à la vûe de Pizarre & de sa Troupe, qu'ils ne fussent des Transfuges, qui avoient abandonné leur Général; & Pizarre ne guérit ses soupçons qu'en lui montrant par écrit la Commission qu'il avoit reçue d'Ojeda. Mais ils n'en furent pas plus disposés à s'accorder, lorsqu'Enciso eut déclaré qu'en vertu de leurs conventions avec leur Gouverneur, ils

François Pizarre les fait embarquer, & rencontre Enciso.

(73) Il paroît, par le soin que l'Historien prend d'assurer ce qu'il raconte de sa mort, qu'on en publia des récits fort romanesques. Ojeda étoit né à Cuença. Il demanda d'être enterré à l'entrée de la porte du Couvent de Saint François.

(74) Ceux qui virent ce spectacle assurerent qu'ils avoient apperçu un Poisson d'une monstrueuse grandeur, qui avoit brisé le timon du Brigantin avec sa queue. On ne douta point que ce ne fût une Baleine, *ibid.*

devoient

devoient retourner tous & l'attendre à Saint-Sebastien. Cette proposition les aïant fait frémir, ils le conjurerent avec les dernieres instances, de ne les pas reconduire dans un lieu, dont le seul nom devoit leur faire horreur, après ce qu'ils y avoient souffert; & s'il ne vouloit pas leur permettre de retourner à l'Isle Espagnole, ils le prierent de consentir du moins qu'ils allassent joindre Nicuessa dans la Castille d'or. Enciso se garda bien de permettre que cette Province fût peuplée aux dépens de la Nouvelle Andalousie. Il emploïa heureusement les promesses & l'autorité, pour les engager à le suivre; mais ils ne furent pas long-tems, sans voir toutes leurs craintes vérifiées. En entrant dans le Golfe d'Uraba, le Navire d'Enciso toucha si rudement contre la Pointe orientale, qu'il fut brisé en un instant, & qu'on eut à peine le tems de sauver les Hommes, avec une fort petite partie des provisions. Ainsi la Colonie se trouva réduite en peu de jours, à vivre de bourgeons de Palmiers. Pour comble de disgrace, les Indiens avoient réduit en cendres la Forteresse & toutes ses Maisons. Un assez grand nombre de Porcs du Païs, qui descendirent des Montagnes, furent pendant quelques jours une ressource pour les Castillans; mais lorsqu'elle fut épuisée, il ne leur resta plus d'espérance que dans la guerre. Enciso partit, pour chercher des vivres, à la tête de cent Hommes bien armés. Il n'alla pas loin. Trois Indiens l'arrêterent, avec autant de gloire pour eux, que de perte & d'humiliation pour les Espagnols. Ils eurent l'audace de venir à lui, l'arc bandé; & tirant leurs fleches, avec une vîtesse étonnante, ils eurent vuidé leurs carquois avant que leurs Ennemis se furent reconnus. Enciso blessé, comme la plûpart de ses Soldats, n'eut pas même la satisfaction d'arrêter ces deux Braves, qui s'enfuirent comme le vent, après lui avoir ôté le pouvoir d'avancer (75). Son retour, dans ce triste état, fut le sujet d'un nouveau désespoir pour la Colonie. On ne parloit que d'abandonner cette fatale Contrée; lorsqu'un jeune Homme, du nombre de ceux qui étoient venus avec Enciso, proposa une ouverture qui rendit l'espérance aux plus abbattus.

Il se nommoit *Vasco Nugnez de Balboa* (76); & cette occasion fut comme la premiere source du crédit & de la réputation, qui le conduisirent dans la suite aux plus hauts dégrés de la gloire & de la fortune. Quelques-uns prétendent qu'il avoit accompagné Ojeda dans son expédition: mais, outre qu'il paroît difficile qu'un Homme de son caractere fût demeuré si long-tems dans l'obscurité, d'autres racontent, avec un détail qui donne plus de vraisemblance à leur récit, qu'étant chargé de dettes, & poursuivi par ses créanciers, il avoit trouvé le moïen de s'embarquer secretement avec Enciso, en se faisant porter à Bord dans un tonneau; qu'il avoit attendu, pour se faire voir, que le Vaisseau fût assez loin en Mer; & qu'Enciso, fort irrité de cette tromperie, l'avoit menacé de le dégrader dans la premiere Isle déserte, parce que, suivant les Loix que le Gouverneur de l'Espagnole avoit portées en faveur des Créanciers, il méritoit la mort; mais qu'adouci néanmoins par ses soumissions, & par les instances de ceux qui avoient demandé grace pour lui, Enciso s'étoit déterminé à lui pardonner (77).

NICUESSA. 1510.

Ils retournent ensemble au Continent.

Son Vaisseau se brise.

Nouvelles miseres des Castillans.

Comment ils sont secourus. Origine de la fortune de Vasco Nugnez de Balboa.

Comment il part avec Enciso.

(75) *Ibidem.*

(76) C'est-à-dire, natif de *Balboa.* C'est ainsi qu'il faut expliquer la plûpart de ces noms Espagnols.

(77) Le même, Liv. 8, chap, 5.

NICUESSA. 1510.

Service qu'il rend à ses Compagnons.

Cet Avanturier, qui n'étoit d'ailleurs âgé que de trente-cinq ans, & qui joignoit, à une belle figure, beaucoup d'esprit, de vigueur & d'intrépidité, voïant manquer le courage à tous ses Compagnons, & cherchant à se distinguer par quelque service important, leur dit que dans le Voïage qu'il avoit fait avec Bastidas, il avoit pénétré jusqu'au fond du Golfe, & qu'il se souvenoit d'y avoir visité, à l'Ouest d'une belle & grande Riviere, une Bourgade abondante en vivres, dont les Habitans n'empoisonnoient point leurs fleches. Ce réçit fit renaître l'espérance des Castillans. Ils se hâterent de passer le Golfe, dont la largeur n'est que de six lieues; & trouvant la Riviere telle que Nugnez l'avoit représentée, ils reconnurent que c'étoit celle du Darien. Mais, à leur arrivée, ils apperçurent un corps d'environ cinq cens Indiens, qui s'étoient rassemblés au pied d'une Colline, & qui sembloient résolus de s'opposer à leur descente. Le témoignage de Nugnez, qui les avoit assurés que ces Barbares n'empoisonnoient pas leurs fleches, ne leur ôtoit pas un reste de défiance. Dans ce doute, ils s'engagerent par un vœu solemnel à donner le nom de *Santa-Maria del Antiqua* (78) au premier Etablissement qu'ils fonderoient sur cette Côte. Enciso leur fit ensuite jurer qu'ils mourroient plutôt que de fuir; après quoi il fit sonner la charge. Les Indiens soutinrent le premier choc; mais s'étant bientôt ébranlés, ils prirent la fuite, après beaucoup de confusion. Les Castillans marcherent vers la Bourgade, qu'ils trouverent abandonnée, mais remplie de vivres. Ils parcoururent tout le Païs, sans rencontrer un seul Indien; & le butin qu'ils enleverent en bijoux, d'or très pur, ne monta pas à moins de dix mille pesos (79).

Il les conduit à la Riviere du Darien.

Butin qu'ils y font en or.

Une si heureuse expédition, & l'abondance où l'on se trouva tout-d'un-coup acquirent une nouvelle considération à Vasco Nugnez. Il proposa d'accomplir le vœu commun, & l'on jetta aussi-tôt les fondemens d'une Ville, qui fut nommée *Sainte-Marie l'ancienne* de Darien, parce qu'elle fut placée sur le bord de cette Riviere. Il y a beaucoup d'apparence qu'Enciso ne fit pas réflexion qu'en transportant sa Colonie sur la Rive occidentale du Darien, il la tiroit de la nouvelle Andalousie, qui étoit séparée de la Castille d'or par ce Fleuve. Nugnez, après l'avoir adroitement engagé dans cette fausse démarche, eut soin de faire observer à ses Partisans que la Colonie n'étoit plus dans le Gouvernement d'Ojeda, & que par conséquent Enciso, qui tenoit son autorité de ce Gouverneur, n'avoit plus de droit au commandement. Ces insinuations avoient déja remué les esprits, lorsqu'Enciso commit une autre faute, en défendant la traite de l'or aux Particuliers, sous peine de mort. On le soupçonna de vouloir profiter seul d'un si riche commerce, & l'indignation porta tout le monde à lui déclarer, que n'étant plus dans la Nouvelle Andalousie, on ne reconnoissoit plus sa Jurisdiction. Les Mécontens formerent ensuite une nouvelle sorte d'administration, dont la principale autorité fut confiée à Vasco Nugnez, avec deux autres Officiers, qui furent Jean Zamudio & François Valdivia. Cependant, comme ce changement ne fut pas universellement approuvé, il se forma trois Partis, dont la division

Nugnez Balboa trompe Enciso.

Il s'empare du Gouvernement.

(78) C'étoit le nom d'une célébre Eglise de Seville. Ils y joignirent la promesse d'envoïer un d'entr'eux en Pélerinage à Seville, avec quelques offrandes, en or ou en argent, pour l'Image de la Sainte Vierge. *Ibid.* chap. 6.

(79) *Ibidem.*

NICUESSA. 1510.

faillit de ruiner la Colonie dans sa naissance. Les uns redemandoient Enciso, du moins jusqu'à ce que la Cour leur donnât un Gouverneur. D'autres vouloient qu'on fit appeller Nicuessa, & qu'on reconnût ses ordres, parce qu'on étoit dans son Gouvernement. Enfin les Amis de Nugnez soutenoient leur élection, & ne croïoient digne de leur commander que celui dont ils faisoient profession de tenir la vie.

Arrivée de Colmenarez, & ses infortunes.

Pendant que la discorde augmentoit de jour en jour, on fut extrêmement surpris d'entendre, dans le Golfe, le bruit de quelques pieces d'artillerie, & toutes les factions se réunirent pour y répondre. Bientôt on apperçut deux Navires. Ils étoient commandés par Rodrigue Enriquez de Colmenarez, qui portoit des provisions & soixante Hommes à Nicuessa. Il avoit d'abord été jetté par le vent au Port de Sainte-Marie, éloigné d'environ cinquante lieues de celui de Carthagêne; & tandis qu'il y faisoit tranquillement de l'eau, un corps d'Indiens, qui étoient tombés sur ses gens avec leurs fleches empoisonnées, lui en avoit tué quarante-six. Il en avoit perdu sept autres, qui s'étant dispersés dans leur fuite, n'avoient pû trouver le moïen de retourner à Bord. Le chagrin de son infortune & la nécessité de se radouber l'avoient conduit au côté orientale du Golfe, dans l'espérance d'y rencontrer Ojeda; mais n'y aïant trouvé que des raisons de le croire mort, lui & tous ses gens, il avoit pris la résolution de visiter toutes les Parties du Golfe, en tirant par intervalles, & faisant allumer des feux, qui pouvoient servir à rassembler les malheureux Castillans, s'il en étoit resté quelques-uns sur cette Côte (80).

Il prend parti pour Nicuessa.

Son arrivée répandit une joie extrême dans la Colonie; mais bien-tôt elle y fit succeder de nouveaux troubles. Comme son inquiétude étoit fort vive pour Nicuessa, qui étoit son intime Ami, & dont il n'apprenoit aucune nouvelle, il prêta l'oreille aux desirs de ceux qui le demandoient pour Gouverneur; & se les étant attachés par la facilité qu'il eut à leur donner des vivres, il continua d'emploïer la même adresse pour faire entrer les deux autres factions dans les intérêts de son Ami. Il leur représenta, d'ailleurs, l'avantage qui reviendroit à la Colonie de joindre ses forces à celles de Nicuessa, qu'il supposoit heureusement établi; & ce motif fit tant d'impression sur ceux qui paroissoient encore incertains, qu'ils s'accorderent tous à le charger de cette Commission.

Avantures de Nicuessa.

On se rappelle, sans doute, que Nicuessa étoit parti de l'Espagnole vers la fin de l'année précédente, avec cinq Bâtimens de différentes grandeurs, & chargés de toutes les provisions qui convenoient à son entreprise. Une tempête les avoit presqu'aussi-tôt dispersés. Lope d'Olano, son Lieutenant, l'avoit quitté pendant la nuit, sous prétexte qu'il lui étoit impossible de tenir la Mer; & s'étant joint au gros de l'Escadre, qui étoit entrée dans le Chagre, il s'en étoit fait reconnoître le Chef, dans la fausse supposition que la Caravelle du Commandant avoit été submergée. Mais n'aïant pû se garantir de la misere, qui fit périr quantité de ses gens, il avoit formé le dessein de retourner à l'Espagnole.

Nicuessa, jetté seul sur une Côte inconnue, y perdit, en effet, sa Caravelle, & se vit forcé de chercher par terre le Veragua, qui étoit le rendez-vous général. Dans cette marche, un très grand nombre d'Espagnols périrent

(80) Le même, Liv. 8. chap. 7.

NICUESSA. 1510.

de misere, ou par les mains des Sauvages. D'autres abandonnerent leur Chef, sans suivre de route certaine, & souffrirent tous les tourmens de la faim, de la soif & de la chaleur. Enfin quatre Matelots arriverent, dans une Chaloupe, à l'entrée de la Riviere de Belem, où ils rencontrerent Olano, qui avoit differé jusqu'alors à mettre à la voile, & lui donnerent avis que Nicuessa venoit par terre le long du rivage. Olano crut l'occasion favorable pour rentrer en grace. Il lui envoïa sur le champ quelques provisions dans un Brigantin. On n'alla pas loin sans le rencontrer. Mais avec quelque joïe qu'il dût recevoir un secours auquel il devoit la vie, il demeura long-tems ferme dans la résolution qu'il avoit prise de punir du dernier supplice la trahison de son Lieutenant, qui lui avoit déja coûté environ quatre cens Hommes, & qui l'avoit réduit lui-même aux dernieres extrêmités. Cependant il lui fit grace de la vie, à la priere de ses gens, qui se jetterent tous à ses pieds pour le fléchir; mais il le retint Prisonnier, dans la résolution de le renvoïer en Espagne.

Il retrouve Olano, & ne lui pardonne qu'à demi.

Extrêmité des Castillans, qui leur fait manger un Cadavre.

Les Castillans tirerent peu de fruit de leur réunion. Ils retomberent bientôt dans tous les maux dont ils s'étoient crus délivrés, & la faim devint le plus pressant. Nicuessa leur permit de se répandre dans le Païs, & d'emploïer la violence pour forcer les Indiens à leur fournir des vivres. Mais ces Barbares, qui étoient bien armés, se défendirent avec beaucoup de vigueur. Leur résistance aïant ôté toute ressource à leurs Ennemis, on vit produire au desespoir un effet qui étoit peut-être sans exemple. Trente Castillans, aïant un jour trouvé le corps d'un Indien, tué dans quelque rencontre, & touchant presqu'à la pourriture, le mangerent avidement, & moururent tous de cet horrible festin (81). Enfin Nicuessa, desesperant de pouvoir s'établir au milieu d'un Peuple si féroce, laissa une partie de ses gens dans la Riviere de Belem, sous les ordres d'Alfonse Nugnez; & conduit par un Matelot, qui avoit été du dernier Voïage de Christophe Colomb, il se rendit avec les autres à Porto-Bello. Il y trouva le rivage couvert d'une multitude infinie d'Indiens, armés de zagaies, qui lui tuerent vingt Hommes. Ce cruel accueil le mit dans la nécessité d'avancer six ou sept lieues plus loin, jusqu'au Port qui avoit reçu de Colomb le nom de *Bastimentos*. Il y jetta l'ancre, en disant dans sa langue : *Arrêtons-nous ici, au nom de Dieu* (82); & le trouvant commode pour s'y établir, il y jetta aussi tôt les fondemens de la fameuse Ville, que cette circonstance a fait nommer *Nombre de Dios*.

Nicuessa passe à Porto Bello, & delà plus loin.

Origine du nom de Nombre de Dios.

Nouvelles peines de Nicuessa.

Les Indiens ne s'opposerent pas au travail; mais le Païs n'offroit point d'alimens. Aussi la famine y redevint-elle extrême; & les maladies, qui s'y joignirent bientôt, enleverent les trois quarts de la nouvelle Colonie. Les autres étoient si foibles, qu'ils ne pouvoient soutenir leurs armes. Il falloit néanmoins presser l'ouvrage, pour se mettre en sûreté contre les Sauvages, dont on craignoit à tous momens d'être attaqué. Le Général s'empressa de donner l'exemple. Mais quoiqu'il n'épargnât personne, il ne put éviter les murmures & les malédictions de ses gens, à qui le désespoir avoit ôté le courage & la raison. Ceux qui étoient restés sur le bord du

(81) Le même, Liv. 8. chap. 2.
(82) *Paremos aqui en el nombre de Dios.* Ibidem.

Nicuessa. 1510.

Belem n'étoient pas moins à plaindre. La faim les porta jusqu'à manger des Animaux venimeux, dont la plûpart furent empoisonnés ; & Nicuessa n'en eût pas revû un seul, s'il ne se fût hâté d'en faire amener le reste. Ensuite, il fit partir une Caravelle, pour aller demander du secours à l'Isle Espagnole. Les efforts qu'il fit dans l'intervalle, pour se lier avec les Indiens & pour en obtenir des vivres, n'adoucirent point la férocité de ces Barbares. On entreprit de leur enlever ce qu'ils refusoient. Mais ils firent une si furieuse défense, qu'ils forcerent toujours les Castillans de se retirer avec perte.

En quel état Colmenarez le trouve.

Telle étoit la situation de Nicuessa, lorsqu'il vit arriver Colmenarez, avec des propositions qui pouvoient le dédommager de ses pertes, s'il eût été capable d'en profiter : mais ses malheurs l'avoient aigri, jusqu'à troubler un peu sa raison ; & ce qui devoit le conduire à la fortune, ne servit qu'à précipiter sa ruine. Colmenarez, qui lui portoit une sincere affection, l'aïant trouvé avec soixante Hommes, tous dans le plus déplorable état du monde, nuds pieds, maigres, décharnés, leurs habits en lambeaux, fut quelque tems sans pouvoir s'expliquer autrement que par ses larmes (83). Il lui apprit ensuite le sujet de son Voiage, qui fut écouté avec des transports de joie. Mais quelle fut la surprise de ce généreux Ami, lorsqu'après lui avoir fait une vive peinture des richesses qu'on avoit trouvées sur les bords du Darien, il l'entendit répondre, devant tous ceux qui venoient le reconnoître pour leur Chef, que cette nouvelle Ville aïant été bâtie sur son terrain, ses Fondateurs méritoient d'être punis, & qu'aussi-tôt qu'il y seroit arrivé il feroit sentir sa colere aux Coupables ? Un langage si déplacé fit une égale impression sur tout le monde. Mais, par une seconde imprudence, qui mit le comble à la premiere, Nicuessa fit partir avant lui une Caravelle pour le Darien, tandis que dans l'espérance apparemment de trouver de l'or, il emploïa plusieurs jours à visiter quelques Isles voisines. Ses Députés porterent la nouvelle de ses dispositions, avec celle de son départ. Lorsqu'il parut à la vûe du Port, Vasco Nugnez se présenta sur le rivage, & lui fit crier qu'il étoit le maître de retourner à Nombre de Dios, mais qu'on étoit résolu de ne le pas laisser descendre dans la Province du Darien.

Imprudence qui devient la cause de sa perte.

On refuse de le recevoir dans la Colonie du Darien.

Une déclaration si peu attendue le jetta dans un étonnement qui lui ôta d'abord la force de répondre. Après avoir rappellé ses esprits, il représenta aux Castillans qui s'opposoient à sa descente, qu'il étoit venu sur leur invitation, & qu'il ne pensoit qu'à se rendre utile à la Colonie par un sage Gouvernement. Il demanda du moins la liberté de descendre & celle de s'expliquer. Il s'abbaissa jusqu'à protester, que s'ils ne le jugeoient pas digne du commandement après l'avoir entendu, il consentoit à se voir traité comme ils le jugeroient à propos. On ne répondit, à ce discours, que par des railleries & des menaces. Comme il étoit fort tard, il prit le parti de jetter l'ancre, & de passer la nuit dans sa Caravelle. Lorsque le jour parut, on lui fit dire qu'il pouvoit débarquer : mais au moment qu'il toucha la terre, il s'apperçut qu'on cherchoit à se saisir de sa personne ; & c'étoit en effet le dessein de ses Ennemis. Il eut assez de legereté pour leur échapper par la fuite ; d'autant plus que Vasco Nugnez empêcha qu'il ne fût poursuivi. La

Ses humiliations.

(83) *Ibidem*, chap. 7.

Nicuessa. 1510.

crainte de tomber entre les mains des Sauvages le fit sortir d'un Bois, où il s'étoit retiré; & s'étant rapproché de la Colonie, il fit dire aux Habitans que s'ils ne vouloient pas le recevoir en qualité de Gouverneur, il demandoit d'être reçu du moins comme leur Compagnon, ou d'être enchaîné s'ils le desiroient; & qu'il aimoit mieux mourir près deux, dans les fers, que de retourner à Nombre de Dios pour y périr par des fléches empoisonnées. Cette proposition ne servit qu'à lui attirer du mépris, & de nouvelles injures. Cependant Nugnez, qui regrettoit de s'être opposé à sa réception, entreprit de faire revenir les esprits en sa faveur. Il fit même punir ceux qui l'avoient outragé; & lui conseillant de rentrer dans sa Caravelle, il lui recommanda de n'en point sortir, s'il ne le voïoit lui-même au nombre de ceux qui pourroient l'inviter à descendre. De quelque source que fut parti ce conseil, le dernier malheur de Nicuessa vint de ne l'avoir pas suivi. Trois Castillans de la Colonie (84), feignant de la chaleur pour ses intérêts, se rendirent à son Bord, rejetterent ce qui s'étoit passé sur l'emportement de quelques Mutins, & l'assurerent que tous les honnêtes gens le souhaitoient pour Gouverneur. Il donna dans le piége, malgré l'avis de Nugnez. Ces trois Traîtres, auxquels il ne fit pas difficulté de se fier, l'aïant livré à ses Ennemis, il fut embarqué, peu de jours apres, sur un méchant Brigantin, avec dix-sept Hommes, qui s'attacherent volontairement à sa fortune. En vain, prit-il le Ciel à témoin de cette cruauté, & cita-t'il ses Ennemis au Jugement de Dieu & des Hommes. On lui reprocha d'avoir fait périr une infinité de Castillans, par son ambition ou sa mauvaise conduite; & les plus moderés furent ceux qui lui conseillerent ironiquement d'aller rendre compte, en Espagne, des services qu'il avoit rendus à la Nation. Il mit à la voile, sans qu'on ait jamais sçu dans quel lieu du monde sa mauvaise fortune l'avoit conduit (85).

Il est trahi par trois Castillans.

Comment il est chassé de la Colonie, & son malheureux sort.

(84) Ils se nommoient Barrientos, Albitez & Veginez.

(85) Quelques Ecrivains ont rapporté qu'il étoit arrivé à l'Isle de Cuba, qu'il y avoit été tué par les Insulaires, & que pendant la conquête de cette Isle, on avoit trouvé cette inscription sur un arbre: *Ici finit le malheureux Nicuessa.* Mais Herrera déclare, sur le témoignage de plusieurs personnes dignes de foi, qui étoient alors dans la même Isle, que ce récit est absolument fabuleux: ce qu'on croit certain, dit-il, c'est que son Vaisseau qui étoit en très mauvais état fut englouti par les flots; & que si quelqu'un de l'Equipage se sauva sur la Côte, il y mourut de faim & de soif. *Ibidem*, ch. 8.



Découvertes qui conduisirent à celles du Perou, sous NUGNEZ BALBOA.

DECOUVERTES QUI CONDUISIRENT A CELLES DU PEROU.

NUGNEZ BALBOA.

1510.

Autorité de Balboa dans la Colonie du Darien.

APRE'S son départ, Vasco Nugnez Balboa se mit sans peine en possession de l'autorité. On trouve du moins qu'Enciso aïant osé se l'attribuer à la faveur d'un nouveau Parti, il le fit arrêter; & qu'après lui avoir reproché de vouloir usurper une place, dont les Provisions devoient venir du Roi seul, il ne lui rendit la liberté, à la priere des principaux Habitans de la Colonie, qu'à condition qu'il s'embarqueroit sur le premier Vaisseau qu'on feroit partir pour la Castille, ou l'Isle Espagnole. Ensuite, pensant à se procurer des secours d'Hommes & de munitions, il fit nommer, pour cette Commission, Valdivia, son Collegue & son Ami, qui devoit presser l'Amiral au nom de tous les Castillans de la nouvelle fondation. D'un autre côté, il leur représenta qu'il convenoit d'informer la Cour de leur situation dans la Province de Darien, & des richesses qu'ils se promettoient d'y découvrir; sur quoi Zamudio, son autre Collegue, se laissa persuader de passer lui-même en Castille. On attribue ici deux vûes à Nugnez; la premiere, de se conserver toute l'autorité; & la seconde, d'avoir à la Cour un Homme qui eût le même intérêt que lui à prévenir le Roi & ses Ministres sur ce qui étoit arrivé d'irrégulier dans le nouvel Etablissement. Cependant, comme Enciso n'étoit pas moins résolu de porter ses plaintes au Tribunal du Roi, & qu'il se disposoit à partir sur le Bâtiment qui devoit conduire Valdivia & Zamudio à l'Isle Espagnole, Nugnez, appréhendant les suites de ce Voïage, entreprit d'arrêter son Ennemi par des offres de réconciliation; mais après avoir reconnu qu'il n'étoit pas capable de prendre le change, il se réduisit à charger ses deux Envoïés de riches présens en or, pour les principaux Ministres d'Espagne.

Il envoie des Députés à l'Espagnole & en Castille.

Les négociations, dans l'Isle Espagnole, eurent tout le succès qu'il s'en étoit promis. Valdivia revint, non-seulement avec des provisions & des Hommes, mais avec des Lettres de l'Amiral, qui promettoient de plus puissans secours à la Colonie. Dans l'intervalle, il étoit arrivé de nouveaux événemens, qui avoient beaucoup relevé les espérances de Nugnez, & dont il se hâta de donner avis à l'Amiral par le même Député. Il s'étoit mis à la tête de cent cinquante Hommes, avec lesquels il avoit fait des courses dans tout le Païs, jusqu'à Nombre de Dios, répandant la terreur de son nom parmi les Indiens, & n'accordant son amitié qu'à ceux qui la recherchoient au prix de l'or. Cette expédition lui avoit fait rassembler tant de richesses, que le quint du Roi, dont Valdivia fut chargé, pour le remettre au Trésor Roïal de San-Domingo, montoit à 1500 Pesos, c'est-à-dire, à 300 marcs d'or.

Ses courses dans le Continent.

La fortune l'avoit traité encore avec plus de faveur, en lui donnant les premiers indices de la plus grande & la plus heureuse de toutes les découvertes de l'Espagne. Un jour que le Fils d'un Cacique, nommé *Comagre*, Allié de la Colonie, lui avoit présenté beaucoup d'or, il s'éleva, pour la répartition, une querelle fort vive entre les Castillans. Le jeune Indien, étonné de cette furieuse passion pour un métal dont il ne faisoit pas le même cas, s'approcha

Premiers indices qu'il a du Perou.

DECOUVERTES QUI CONDUISIRENT A CELLES DU PEROU. NUGNEZ BALBOA. 1510.

Récit d'un jeune Indien.

de la balance, la secoua d'un air d'indignation, & renversa tout l'or qu'il avoit apporté. Ensuite, se tournant vers les Castillans, auxquels il reprocha de se quereller pour une bagatelle, il leur dit, que puisque c'étoit apparemment ce métal, qui leur avoit fait abandonner leur Patrie, qui leur faisoit essuïer tant de fatigues, courir tant de dangers, & troubler tant de Peuples qui avoient toujours vécu dans une paix profonde, il vouloit leur faire connoître un Païs, dans lequel ils trouveroient de quoi remplir tous leurs desirs; mais que pour y pénétrer, ils avoient besoin de forces plus nombreuses, parce qu'ils y auroient à combattre de puissans Rois, & des Nations guerrieres. On lui demanda de quel côté étoit le Païs, qui renfermoit de si beaux présens du Ciel. Il répondit que du sien il y avoit six Soleils, c'est-à-dire, six journées de marche, en tirant au Midi, qu'il montroit du doigt; qu'on trouveroit d'abord un Cacique d'une extrême richesse, & plus loin, une grande Mer, sur laquelle on voïoit des Vaisseaux un peu moins grands que ceux des Espagnols, mais équipés de voiles & de rames; & qu'au-delà de cette Mer, on arriveroit dans un Roïaume où l'or étoit si commun, que les Habitans mangeoient & buvoient dans de grands vases de ce métal, & le faisoient servir aux mêmes usages qu'il voïoit faire aux Castillans de ce qu'ils nommoient du Fer. Enfin le jeune Cacique s'offrit pour leur servir de Guide, avec une partie des Sujets de son Pere (86). Un avis de cette importance pour tous les Habitans de la Colonie, leur fit pardonner à l'Indien sa hardiesse & ses reproches. Nugnez, en faisant partir Valdivia pour l'Espagnole, le chargea particuliérement de communiquer, à l'Amiral, une nouvelle si capable de lui faire hâter les secours qu'il avoit promis. Mais le malheur de l'Envoïé retarda, pendant plusieurs années, l'honneur & l'utilité que Nugnez en devoit tirer. Ce ne fut qu'en 1519 qu'on apprit, par hazard, que Valdivia, aïant été jetté par un naufrage dans de petites Isles nommées *les Caymans*, au Nord-Ouest de la Jamaïque, & voulant passer à la Terre-ferme, du côté de l'Yucatan, étoit tombé entre les mains d'un Cacique, qui le sacrifia aux Idoles du Païs, & qui fit un festin de sa chair. Mais la suite de ce récit appartient à d'autres tems (87).

Funeste fin de Valdivia.

(86) Herrera, Liv. 9. chap. 2.
(87) Herrera, Liv. 8. chap. 7. & précédens; & Liv. 9. chap. 2. & 3.



Progrès

Progrès des Castillans dans les Isles de la Jamaïque, l'Espagnole & Cuba.

PROGRÈS DES CASTILLANS DANS LES ISLES.

1511.

Progrès des Castillans dans la Jamaïque.

On a dû juger, par le pouvoir où Jean d'Esquibel s'étoit trouvé de secourir Ojeda, dans la Jamaïque, que la conquête de cette Isle lui avoit peu coûté, & qu'il s'y étoit heureusement établi. Après quelque résistance, les Insulaires s'étoient retirés dans les Montagnes; mais la perte de leurs Chefs avoit servi si facilement à les assujettir, qu'ils s'étoient livrés au service des Vainqueurs, pour les nourrir par le travail de l'Agriculture, & pour les vêtir de leurs ouvrages de coton. Quoiqu'ils ne fussent pas riches en or, leur coton, qui étoit également célebre par son abondance & sa bonté, leur attiroit des Marchands de toutes les Isles voisines. Ils en fabriquoient de grandes pieces d'étoffe, qui servoient à toutes sortes d'usages; & les Castillans, pour lesquels ils travailloient, en faisoient un Commerce avantageux. L'heureuse multiplication des Bestiaux leur assuroit un autre fond de richesses, auquel ils joignirent bientôt des cannes de Sucre, & même des Vignes, dont ils firent de très bon Vin clairet. Aussi formerent-ils, en peu de tems, deux belles Villes, ou Bourgades, sous les noms de *Seville* & d'*Oristan* (88).

1511.

Etablissemens Ecclesiastiques dans l'Isle Espagnole.

Tandis qu'on poussoit les Découvertes & les Etablissemens, avec cette variété de succès, l'Isle Espagnole vit la consommation d'une affaire que la Reine Isabelle avoit eue fort à cœur, mais que divers contre-tems avoient retardée. Cette Princesse, persuadée par les fausses représentations de ses Officiers, que le Christianisme faisoit de grands progrès dans l'Isle, avoit prié Jules II. qui occupoit alors le Trône Pontifical, d'en ériger quelques Villes en Evêchés. Elle avoit demandé d'abord un Archevêque pour la Province de Xaragua, avec deux Suffragans, dont les Siéges devoient être Larez de Guahaba & la Conception de la Vega. Jules y avoit consenti; & la Reine avoit nommé trois Sujets d'un mérite distingué (89). Mais quelques obstacles avoient fait différer l'expédition des Bulles. Isabelle étoit morte; & les deux premiers des trois lieux qu'elle avoit proposés ne tenoient plus le même rang dans la Colonie. Ferdinand, pressé par les dernieres volontés d'une Epouse à laquelle il devoit toute sa gloire, reprit ce dessein avec chaleur, & proposa un nouvel arrangement, qui fut approuvé du Saint Siége. Il consistoit à supprimer la Métropole de Xaragua, pour ériger San-Domingo, la Conception & Saint Jean de Portoric en Evêchés Suffragans de Seville. La même nomination fut confirmée en faveur des trois mêmes Sujets; c'est-à-dire, que Deza fut élevé sur le Siége de la Conception, Padilla sur celui de San-Domingo, & Mansa sur celui de Saint Jean. Les Prémices & les Dixmes de tous les biens de la terre, à l'exception des Métaux, des Perles & des Pierres précieuses, la Jurisdiction spirituelle & temporelle, enfin les mêmes droits dont jouissoient les Evêques de Castille, furent attribués par le Pape aux trois nouveaux Siéges. Mais, en agréant cette disposition, le Roi fit avec

A quelles conditions on y forme des Sieges Episcopaux.

(88) Le même, Liv. 7 chap. 13.

(89) Le Docteur Pierre de Deza, Dominiquain, & Neveu de l'Archevêque de Séville; le Pere Garcias de Padilla, Franciscain; & le Licencié Alfonse Mansa, Chanoine de Salamanque, *ibid*, Liv. 8. ch. 10.

PROGRE'S DES CASTILLANS DANS LES ISLES.

1511.

Célébre different entre les Dominiquains & les Officiers Castillans sur le traitement qu'on faisoit aux Indiens.

Prédications du Pere Montesino, qui blessent le Gouvernement.

les trois Evêques un Concordat, dont les principales conditions portoient qu'ils seroient engagés, pour eux & pour leurs Successeurs, à distribuer les Dixmes au Clergé, aux Hôpitaux & aux Fabriques, & que les Bénéfices & les Dignités seroient à la nomination du Souverain (90).

Dans cet intervalle, il s'éleva aux Indes un différend fort singulier dans son origine, & plus remarquable encore par ses suites. L'Isle Espagnole continuant de perdre ses Habitans naturels, sans que les Ordonnances du Roi fussent capables de réprimer la tyrannie des Castillans, l'intérêt de l'humanité & de la Religion porta les Dominiquains, qui s'y étoient établis, à s'armer de toute la vigueur Apostolique pour arrêter cette scandaleuse cruauté (91). Un de leurs Prédicateurs, nommé *Antoine Montesino*, qui s'étoit fait une grande réputation d'éloquence & de sainteté, mais à qui l'Historien reproche un caractere trop ardent, prit un jour solemnel pour monter en Chaire à San-Domingo, devant l'Amiral & tout ce qu'il y avoit de personnes distinguées dans la Colonie, & déclama vivement contre l'injustice & la barbarie avec laquelle il voïoit traiter les Indiens. Cet emportement de zele, qui touchoit les Castillans du côté le plus sensible, excita beaucoup de murmures. Les Officiers roïaux presserent l'Amiral de réprimander un Indiscret, qu'ils accusoient d'avoir manqué de respect pour le Roi. Ils reçurent ordre de se rendre au Couvent, pour s'expliquer d'abord avec le Supérieur. Mais leur surprise fut extrême, lorsque ce Religieux, qui se nommoit le Pere de *Cordoue*, leur déclara que le Pere de Montesino n'avoit rien dit à quoi son devoir ne l'eût obligé, & qui ne dût être approuvé de tous ceux qui respectoient Dieu & le Roi. Les Officiers, dans le premier mouvement de leur indignation, déclarerent à leur tour que le Prédicateur se rétracteroit en Chaire, ou que les Dominiquains seroient chassés de l'Isle. Cependant, après quelques explications plus moderées, on convint que le Pere Montesino prêcheroit du moins dans un autre style, & qu'ils satisferoit ceux qui se croïoient offensés. Le concours fut extraordinaire à l'Eglise. Mais, loin de prendre un autre lan-

(90) *Ibidem.* Une autre condition étoit » que les Evêques, en vertu de la Bulle de » Jules II, réglassent la maniere de porter » la Couronne & l'Habit Ecclesiastique; que » la Couronne de la premiere Tonsure fût » de la grandeur d'une Réale de Castille; » les cheveux deux doigts au-dessous de » l'oreille, & un peu plus bas par derriere; » que le vêtement de dessus fût une Robbe, » ou Soutanne, fermée ou ouverte, mais » si longue qu'elle allât jusqu'aux talons, » & qu'elle ne fût ni rouge ni verte, ni » d'autre couleur indécente; qu'on ne reçût » aux Ordres que ceux qui entendoient & » parloient bien la Langue Latine, & qu'on » n'y reçût pas plus d'un Fils du même Pere, » afin que personne ne crût qu'on voulût » prendre tous les Enfans pour être Prêtres. » *Ibidem*.

(91) L'Historien reprend son récit de plus loin. » Un Castillan, dit-il, nommé » *Jean Garces*, aïant poignardé sa femme » pour l'avoir trouvée en adultere, s'étoit » mis à couvert de la Justice dans les Mon- » tagnes, où il avoit passé quatre ans. Mais » l'ennui de cette solitude le fit recourir aux » Dominiquains, qui le reçurent en qualité » de Frere-Lay. Il apprit à ces Religieux » comment on s'y étoit pris, avant leur » arrivée, pour convertir les Indiens, & » comment il croïoit qu'ils devoient être » gouvernés. L'Isle étant si grande, qu'il » étoit impossible d'envoïer partout des Mis- » sionnaires, Montesino fut chargé d'appren- » dre aux Castillans de la Colonie la ma- » niere dont ils pouvoient se rendre utiles » au Service de Dieu; & ce fut l'occasion » qu'il prit pour se livrer à son zele. *Ibi-* » *dem*, chap. 11.

PROGRE'S DES CASTILLANS DANS LES ISLES.

1511.

gage (92), le Prédicateur foutint avec fermeté celui qu'il avoit tenu la premiere fois, en proteftant qu'il s'y croïoit également obligé par l'intérêt de l'Etat & de la Religion. Les Officiers, plus indignés de cette audace que de la premiere, prirent le parti d'en écrire au Roi, & chargerent de leurs plaintes *Alfonse* d'*Efpinar*, Religieux Francifcain, Homme de vertu, mais d'une capacité médiocre. D'un autre côté, les Dominiquains, voïant l'Ordre de S. François déclaré contre eux, & foutenu de plufieurs perfonnes puiffantes, firent partir le Pere de Montefino, pour plaider fa propre Caufe auprès du Roi. Il trouva la Cour fort prévenue contre lui. Mais, quelque répugnance qu'il eût à s'y préfenter, après avoir héfité deux ou trois fois, dit l'Hiftorien, fon zele lui fit traverfer la Garde du Palais, & le conduifit jufqu'aux pieds du Roi. Il en fut reçu avec bonté. Comme il étoit fort éloquent, il n'eut pas de peine à faire comprendre à ce Prince qu'on lui avoit déguifé la vérité. Cependant, il n'en pût obtenir que des ordres pour l'affemblée d'un Confeil extraordinaire, où cette grande affaire fut plaidée de part & d'autre avec beaucoup de chaleur (93).

Les Francifcains prennent parti contre les Dominiquains.

Montefino va plaider fa caufe à la Cour d'Efpagne.

Ceux qui parlerent en faveur des Indiens repréfenterent que tous les Hommes font nés libres, & qu'on n'avoit aucun droit d'attenter à la liberté d'une Nation, dont on n'avoit reçu aucun tort. Les autres répondirent que les Indiens devoient être regardés comme des Enfans, qui avoient à cinquante ans l'efprit moins avancé que les Européens ne l'ont ordinairement à dix, incapables par conféquent de fe conduire & de concevoir les vérités les plus fimples; fi peu fenfibles à la mifere naturelle de leur condition, que malgré le foin qu'on prenoit de les vêtir, ils n'étoient pas plutôt éloignés des yeux de leurs

Raifons en faveur des Indiens.

(92) L'Hiftorien de Saint-Domingue entre dans un fort beau détail, mais fans nous apprendre d'où il le tire : » Le Prédicateur » parut, dit-il, & commença par dire que » fi l'ardeur de fon zele, dans la caufe du » monde la plus jufte, l'avoit empêché de » mefurer affez fes expreffions, il prioit » ceux qui s'en étoient crus bleffés, de » lui pardonner; qu'il favoit le refpect qui » étoit dû aux dépofitaires de l'autorité du » Prince; mais qu'on fe trompoit fort fi » l'on prétendoit lui faire un crime de s'être » élevé contre les départemens des Indiens. » Il dit fur cela des chofes encore plus for» tes que la premiere fois; car, après être » entré dans un détail extrêmement pathé» tique des abus communs, il demanda » quel droit, des gens qui étoient fortis » d'Efpagne, parce qu'ils y manquoient de » pain, avoient de s'engraiffer de la fubf» tance d'un Peuple, né auffi libre qu'eux? » Sur quoi fondés ils difpofoient de la vie » de ces Malheureux, comme d'un bien » qui leur fût propre? Qui avoit pû les » autorifer à exercer fur eux un empire ty» rannique? S'il n'étoit pas tems de mettre » des bornes à une cupidité qui enfantoit » tant de crimes, & fi l'on vouloit lui fa» crifier encore quinze à vingt mille In» diens, qui reftoient à peine de plus d'un » million d'ames qu'on avoit trouvé dans » l'Ifle Efpagnole en y abordant. Liv. 5. pa» ges 111 & 112.

(93) Ce Confeil étoit compofé de l'Evêque de Valencia, qui étoit comme Préfident, parce que jufqu'alors il n'y avoit pas de Confeil particulier pour les Indes; de Fernand de *Vega*, Seigneur de Grajal, homme d'une prudence diftinguée; du Licencié Louis de *Zapara*, que fa faveur auprès de Ferdinand faifoit nommer le petit Roi; du Licencié *Moxica*; du Licencié *Santiago*; du Docteur *Palacios Rubios*, & du Licencié *Saffa*. Les Théologiens étoient Thomas *Duran* & Pierre de *Covarrubias*, Dominiquains; le Licencié *Gregoire*, Prédicateur du Roi; Matthieu de *Paz*, Dominiquain, & Profeffeur de Salamanque; & d'*Efpinar*, Député des Officiers de l'Ifle Efpagnole. Ce fut à Burgos, que fe tint l'Affemblée; & l'Ifle Efpagnole y avoit d'autres Agens, pour demander que les Infulaires fuffent donnés à perpétuité, ou du moins pour trois vies. Herrera, Liv. 8. chap. 12.

PROGRE'S DES CASTILLANS DANS LES ISLES.

1511.

Maîtres, qu'ils déchiroient leurs habits en piéces, pour courir nuds dans les Montagnes, où ils s'abandonnoient sans honte à toutes sortes d'infamies; que l'oisiveté paroissoit leur souverain bien, & que la seule nécessité du travail pouvoit les tenir dans la soumission: enfin, qu'ils étoient d'autant moins capables de faire un bon usage de la liberté, qu'aux défauts & à l'incapacité des Enfans, ils joignoient les vices des Hommes les plus corrompus.

Ces accusations n'étoient pas sans fondement; mais elles étoient fort exagerées, & Montesino s'attacha particuliérement à le faire sentir. Il y réussit avec tant de force, que le Roi, également poussé par sa conscience & par le Testament de la Reine Isabelle (94), voulut qu'on accordât quelque chose à l'équité de sa Cause. On régla, par provision, que les Indiens seroient réputés libres, mais que les Départemens continueroient de subsister dans la même forme. C'étoit, suivant la remarque d'un Historien, reconnoître le droit de ces Peuples à la liberté, & les retenir en même tems dans un dur esclavage. Comme les Bêtes de charge s'étoient extrêmement multipliées dans l'Isle Espagnole, il fut expressément défendu de faire porter aux Insulaires aucun fardeau, & de se servir du bâton ou du fouet pour les punir. Il fut ordonné aussi qu'on nommeroit des Visiteurs, ou des Intendans, qui seroient comme leurs Protecteurs, & sans le consentement desquels il ne seroit pas permis de les mettre en Prison. Enfin, l'on régla qu'outre les Dimanches & les Fêtes, ils auroient dans la Semaine un jour de relâche, & que les Femmes enceintes seroient exemptes de toute sorte de travail. Mais de simples Réglemens ne suffisoient pas, pour des abus qui étoient alors dans toute leur force. En mettant à part l'intérêt des Ministres & des Favoris, on ne pouvoit rendre absolument la liberté aux Indiens de l'Isle, sans réduire à l'indigence la plûpart des Habitans Espagnols. Aussi la plûpart de ces Ordonnances furent-elles sans effet.

Réglemens faits à cette occasion.

L'Amiral songeoit alors à peupler l'Isle de Cuba, dans la crainte apparemment que s'il differoit plus long-tems cette entreprise, la Cour n'en donnât la Commission à quelque autre, & que cette Isle ne fût encore séparée de son Gouvernement. Il choisit Diego de Velasquez, pour la conquérir, & pour y bâtir une Ville. Velasquez étoit un des anciens Habitans de l'Espagnole. Il y avoit occupé les premiers Emplois avec honneur, sous l'Adelantade Barthelemi Colomb; & sa prudence, accompagnée d'une figure & d'un caractere aimables, lui attiroit beaucoup de considération. D'ailleurs, il avoit tout son bien dans la Province de Xaragua, & proche des Ports de Mer les plus voisins de Cuba. On n'eut pas plutôt publié qu'il étoit chargé de l'Expédition, que tout le monde s'empressant d'en partager l'honneur avec lui, on vit arriver à Salvatiera de la Savana, où se faisoit l'embarquement,

Dom Diegue de Velasquez reçoit la commission de peupler l'Isle de Cuba.

(94) Les Historiens rapportent cet article: » Elle déclare que sa principale intention, comme celle du Roi son Mari, » est de pacifier & peupler les Indes, de » convertir à la Foi les Habitans du Païs, » & d'envoïer des Religieux pour les instruire. Elle supplie très affectueusement » le Roi son Mari & Seigneur, & commande à la Princesse sa Fille & au Prince » son Fils, d'accomplir là-dessus sa derniere volonté, & de ne pas consentir que » les Indiens des Terres conquises & à conquerir reçoivent aucun tort, tant en leurs » personnes qu'en leurs biens; mais qu'au » contraire ils soient traités humainement, » & que s'ils ont déja reçu quelque tort, » on y remedie. *Ibidem.*

plus de trois cens Volontaires de toutes les Parties de l'Isle. Il mit à la voile avec quatre Vaisseaux ; & la distance n'étant que d'environ dix-huit lieues d'une Isle à l'autre, il alla débarquer heureusement à l'extrêmité orientale de Cuba, vers la Pointe de *Meyci*.

Progrès des Castillans dans les Isles.

1511.

Ce Canton avoit alors pour Maître un Cacique, nommé *Hatuey*, qui étoit né dans l'Isle Espagnole, & qui en étant sorti, avec un grand nombre de ses Sujets, pour éviter la tyrannie des Européens, avoit formé un petit Etat où il regnoit paisiblement. Comme il craignoit toujours que ces redoutables Ennemis ne le suivissent dans sa retraite, il avoit sans cesse des Espions, qui lui donnoient avis de tous leurs mouvemens. A la premiere nouvelle du dessein de l'Amiral, il assembla les plus braves de ses Sujets & de ses Alliés, pour leur représenter ce qu'ils avoient à redouter de la persécution des Castillans, & pour les animer à la défense de leur liberté. Mais il les assura que tous leurs efforts seroient inutiles, s'ils ne commençoient par se ménager la faveur du Dieu de leurs Ennemis, qui étoit un Maître fort puissant, & pour lequel ces cruels Tyrans étoient capables de tout entreprendre. Le voilà, leur dit-il, en leur montrant de l'or dans un petit Panier. Voilà ce Dieu pour lequel ils prennent tant de peine, & qu'ils ne se lassent pas de chercher. Ils ne pensent à venir ici que dans l'espérance de l'y trouver. Célébrons une Fête à son honneur, pour obtenir sa protection. Aussi-tôt, ils se mirent tous à chanter & à danser autour du Panier. Ces Fêtes durent une nuit entiere, suivant l'ancien usage du Païs ; & ne finissent ordinairement que lorsque tout le monde est tombé d'ivresse ou de fatigue. On remarque que les chants de Cuba étoient plus doux & plus harmonieux que ceux de l'Isle Espagnole (95). Après cette cérémonie, Hatuey rassembla tous ses Indiens, pour leur dire qu'aïant beaucoup réflechi sur le sujet de leurs craintes, il n'avoit pas encore l'esprit tranquille, & qu'il ne voïoit aucune sûreté pour eux, tandis que le Dieu des Espagnols seroit dans leur Canton. Vous le cacheriez en vain, continua-t'il ; quand vous l'avalleriez, ils vous éventreroient pour le chercher au fond de vos entrailles. Il ajouta qu'il ne connoissoit qu'un lieu, où ils pussent le mettre, pour s'en défaire, c'étoit le fond de la Mer ; & que lorsqu'ils ne l'auroient plus parmi eux, il se flattoit qu'on les laisseroit en repos. Cet expédient leur parut infaillible ; & tout l'or qu'ils possedoient fut jetté en effet dans les flots (96).

Hatuey, Cacique fugitif de l'Isle Espagnole.

Comment il anime ses Sujets contre les Castillans.

Ils furent extrêmement surpris, lorsqu'ils n'en virent pas moins arriver les Espagnols. Hatuey s'opposa d'abord au débarquement ; mais aux premieres décharges des arquebuses, une multitude d'Indiens, qui bordoient le rivage, prit la fuite vers les Bois, & Velasquez ne jugea point à propos de les poursuivre. Cependant, après quelques jours de repos, voulant se délivrer d'un Ennemi qui pouvoit l'incommoder à la faveur de sa retraite, il fit chercher le Cacique avec tant de soin, qu'il s'en saisit ; & pour effraïer ceux qui conservoient encore de l'attachement pour lui, il lui fit expier sa résistance par le feu (97). Ensuite tous les Caciques vinrent successivement lui rendre hom-

Il est condamné au feu par Velasquez.

Soumission de l'Isle de Cuba.

(95) Le même, Liv. 9. chap. 3.

(96) *Ibidem.*

(97) L'Historien de Saint-Domingue observe que c'est de lui qu'on rapporte un trait, fort célebre dans l'Histoire du nouveau Monde, & qui sert à faire juger combien les Espagnols étoient devenus odieux aux Indiens. Hatuey étoit attaché au poteau, lorsqu'un Religieux Franciscain entreprit de le convertir, & lui parla fortement du Pa-

PROGRE'S DES CASTILLANS DANS LES ISLES.

1511.

mage ; & la conquête d'une des plus grandes & des plus belles Isles du Monde ne coûta point un seul Homme aux Espagnols (98).

Cette nouvelle, que l'Amiral se hâta de communiquer à la Cour d'Espagne, y répandit assez de joie pour faire oublier une partie des plaintes qu'on y avoit portées contre son administration ; & Ferdinand, malgré le peu d'affection qu'il avoit pour lui, en fut plus disposé à se persuader que la plûpart des Mécontens n'avoient pas d'autre motif que leur jalousie. Cependant il lui envoïa Dom Barthelemi, son Oncle, avec un Mémoire fort détaillé des reproches qu'on faisoit à sa conduite, & de tous les points qu'on lui recommandoit d'observer (99). Dom Barthelemi avoit toujours conservé la dignité d'Adelantade. Le Roi y joignit le Gouvernement & la propriété, pour toute sa vie, de la petite Isle de *Mona* ; avec un Département de 200 Indiens dans l'Isle Espagnole, & la Commission de faire travailler aux Mines qu'on pourroit découvrir dans l'Isle de Cuba. Les Historiens assurent que toutes les accusations, qui regardoient l'Amiral, étoient autant de calomnies du Trésorier *Passamonte*, dont l'avarice & l'ambition se trouvoient gênées, par un Gouverneur, qui ne consultoit que la justice & le bien public (1).

Dom Barthelemi Colomb est renvoïé à l'Espagnole, avec diverses faveurs de la Cour.

Ce fut vers le même tems, que *Barthelemi de las Casas*, si célebre depuis par ses travaux pour le salut & la conservation des Indiens, sortit de l'obscurité dans laquelle il avoit vécu jusqu'alors, pour commencer l'exercice de son zele & de ses talens. Il étoit passé jeune aux Indes ; & s'étant fait Prêtre depuis peu, il avoit suivi Velasquez à Cuba. Son unique objet fut la conversion des Insulaires, auxquels il trouva tant de docilité, qu'il ne craignit point de publier, qu'il étoit beaucoup plus aisé de leur faire embrasser le Christianisme, que d'engager les Espagnols à mener une vie chrétienne.

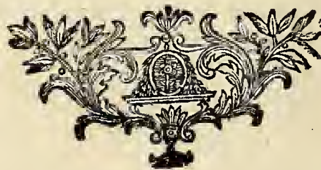
Premiere célébrité de Barthelemi de las Casas.

radis & de l'Enfer. Dans le lieu de délices dont vous parlez, lui demanda le Cacique, y a-t'il des Espagnols ? Il y en a, répondit le Missionnaire ; mais il n'y en a que de bons. Le meilleur n'en vaut rien, reprit Hatuey, & je ne veux point aller dans un lieu où je puisse craindre d'en rencontrer un seul.

(98) Ceux qui ont cru que Christophe Colomb l'avoit nommée *Fernandine*, ont été dans l'erreur. Ce fut le Roi Catholique qui lui donna son nom en 1514 ; mais le nom Indien n'a pas laissé de l'emporter.

(99) *Ibid.* chap. 5.

(1) *Ibidem.*



PONCE DE LEON. 1512.

Voïage de PONCE DE LEON, *& découverte de la Floride.*

LA conquête de Cuba fut comme un nouvel éguillon, qui excita plusieurs Avanturiers à tenter d'autres entreprises. *Ponce de Leon*, qui se trouvoit sans Emploi dans l'Isle de Portoric, depuis que le crédit de Cerron & de Diaz l'avoit emporté sur le sien, résolut de faire un Voïage au Nord, où l'on étoit bien informé qu'il y avoit des Terres à découvrir.

Il part de l'Isle de Portoric.

Le premier jour de Mars 1512, il partit du Port de San-German, dans l'Isle de Portoric; & s'étant avancé jusqu'à l'*Aguada*, pour compter de-là le point de son départ, il emploïa huit jours à se rendre près des bancs de Babuna, dans une Isle, nommée *el Viejo*, à vingt & un dégrés & demi de latitude du Nord. Le lendemain, il mouilla sous une des Isles Lucayes; & le jour suivant, il toucha au rivage d'une autre Isle, qui se nomme *Yaguna*, au vingt-quatriéme dégré. Le 11, il arriva dans l'Isle d'*Amaguyo*, où il prit des rafraîchissemens. Ensuite, aïant passé par l'Isle de *Manegua*, qu'il trouva sous les 24 dégrés & demi, il arriva le 14 à *Guahani*, d'où il entreprit de traverser le Golfe de *Barlovento*. Sa route fut par le Nord-Est, jusqu'au 27, jour de Pâque Fleurie, qu'il apperçut une Isle sans pouvoir la reconnoître. Le Lundi, 28, & les deux jours suivans, il continua de suivre la même route, jusqu'au 2 d'Avril, qu'il traversa directement à l'Est-Nord-Est. Vers la nuit, il se trouva près d'une Terre, sur huit brasses d'eau; & la prenant pour une Isle, il lui donna le nom de *Floride*, autant parce qu'on étoit au tems de la *Pâque* du même nom, qu'en faveur d'une belle perspective, qui présentoit quantité de Vergers, & d'autres terres, fort agréablement plantées. Ponce descendit au rivage, pour en prendre possession au nom de l'Espagne. Le 8, il fit voile, en continuant la même route, jusqu'au 20, qu'il découvrit quelques Cabanes d'Indiens. Il y aborda; mais le lendemain, aïant levé l'ancre, il fut arrêté par un courant, assez fort pour l'emporter sur la force du vent & sur celle des cables, & pour séparer de lui ses trois Vaisseaux, qu'il perdit de vûe. Quantité d'Indiens, partis du rivage, l'inviterent à descendre. Il y envoïa sa Barque, dont ils se saisirent aussi-tôt; & dans le doute de leurs intentions, on se contenta de les observer. Mais ils abuserent de cette indulgence, & l'on ne se sépara point sans quelques blessures. Les Castillans s'avancerent à l'embouchure d'une Riviere voisine, que Ponce nomma la *Cruz*, après avoir fait élever une Croix de pierre sur le rivage. Le 20, il doubla le Cap de la Terre qu'il avoit nommée la *Floride*, & le nomma Cap de *Corrientes*, parce que, dans cet endroit, la force de l'eau l'emporte sur celle du vent. Toute cette Côte est très nette & n'a pas plus de six brasses de fond. Du Cap, qui est par les 28 dégrés 15 minutes, on avança jusqu'aux 27, où l'on trouva deux Isles au Sud, dont l'une, qui fut nommée *Santa-Marta*, offre de l'eau en abondance. Le 13, on suivit la Côte, jusqu'à la hauteur d'une Isle qui reçut le nom de *Santa-Pola*; & le 15, on fit dix lieues le long de plusieurs autres petites Isles, qu'on nomma *los Martires*, parce que dans l'éloignement les

Sa route.

Il découvre une Terre, qu'il prend pour une Isle & qu'il nomme Floride.

Diverses Isles auxquelles il donne des noms.

PONCE DE LEON. 1512.

pointes de rochers se présentoient comme des figures d'Hommes souffrans; mais dans la suite, observe Herrera, elles ont mérité plus justement ce nom par la quantité de Malheureux qui s'y sont perdus (2). Leur situation est au 26e dégré 15 minutes. Après avoir couru au Nord, & quelquefois au Nord-Est, jusqu'au 23, on commença le 24 à suivre la Côte du Sud, sans reconnoître si c'étoit le Continent, jusqu'à d'autres Isles, où l'on mouilla jusqu'au 3 de Juin. Quelques Indiens s'y présenterent dans des Canots; mais la défiance aïant produit des hostilités qui couterent la vie à quelques Castillans, on se détermina, le 14, à reprendre la route de l'Espagnole & de Portoric. Une Isle, où l'on avoit tué quelques Indiens, reçut le nom de *Matanca*. Le 21, on arriva près d'onze autres petites Isles, dont les bords étoient si couverts de Tortues, qu'elles en prirent le nom de *Tortugas*. Le 24, en portant au Sud-Est-quart-d'Est, on eut la vûe d'une grande Terre, que les uns prirent pour Cuba, quoiqu'on se crût à plus de dix-huit lieues de la véritable route de cette Isle. On continua d'avancer, avec la même incertitude, jusqu'au 3 de Juillet, qu'on découvrit l'Isle d'*Achecambey*; d'où repassant par Santa-Pola & Santa-Marta, on alla mouiller à *Cheguescha*, & delà, vers l'Est, à d'autres Isles, qui furent nommées *las Viejas*, parce qu'on n'y trouva qu'une vieille Indienne. Elles sont à 28 degrés (3).

Nom que les Indiens donnoient à la Floride.

Dans le doute si la Terre, qu'on avoit nommée *Floride*, étoit une partie du Continent, Ponce n'avoit pas manqué d'interroger tous les Indiens qu'il avoit rencontrés; mais, pour unique éclaircissement, il avoit appris d'eux qu'ils la nommoient *Cantio*, du nom de certaines feuilles dont les Habitans se couvroient le devant du corps. Il fut informé aussi qu'une Isle, qui lui avoit paru submergée, & qu'il envoïa reconnoître, se nommoit *Bahama*. Ensuite, après avoir erré jusqu'au 16 d'Août, il fit gouverner au Nord-Est-quart-d'Est, pour arriver sous une haute Roche, qui servoit comme de rempart à toutes ces Isles. Le lendemain, changeant de route, il prit directement celle de Portoric.

Imagination romanesque de Ponce de Leon.

Mais, en mettant à la voile, il détacha un de ses Vaisseaux sous la conduite de Jean Perez d'*Ortubia*, auquel il donna pour Pilote Antoine d'*Alaminos*, avec deux Indiens fort intelligens; tous chargés d'une entreprise secrette, à laquelle il paroît qu'il renonçoit lui-même, quoiqu'elle eût fait le principal motif de son Voïage. Ponce de Leon avoit amassé de grands biens. Il avoit de l'expérience, de l'esprit, & du courage. L'espérance de découvrir de nouvelles Terres avoit servi de prétexte à son armement, & ce dessein n'avoit été condamné de personne. Cependant il venoit d'une espece de folie, qui lui étoit commune avec plusieurs autres Espagnols, & qui est devenue comme une tache pour sa gloire. Une ancienne tradition des Antilles avoit persuadé à tous les Indiens que dans une Isle, nommée *Bimini*, du nombre des Lucayes & proche du Canal de Bahama, il y avoit une Fontaine, dont les eaux avoient la vertu de rajeunir les Vieillards qui s'y baignoient. Il paroît que les Insulaires de Cuba avoient été les plus ardens à chercher cette précieuse source; & l'on voïoit encore, dans l'Isle de Bimini, un Village qu'ils avoient formé. Herrera le place néanmoins dans le Continent de la Floride, & prétend qu'on attribuoit aussi la vertu de ra-

Il cherche la Fontaine de Jouvence.

(2) Le même, Liv. 9. chap. 10. (3) *Ibidem*.

jeunir

jeunir à un Fleuve de la même Province. Ces Peuples étoient si crédules, qu'il n'est pas surprenant de les voir livrés à cette chimere; mais quelque penchant qu'on suppose aux Espagnols pour le Merveilleux, il est difficile de concevoir à quel point ils se remplirent d'une si folle opinion. Quelques-uns n'en furent jamais détrompés; & quoique plusieurs Avanturiers de leur Nation eussent perdu vrai-semblablement la vie dans cette recherche, puisqu'on n'a jamais appris qu'ils en fussent revenus, on s'imagina que la seule raison qui les empêchoit de reparoître, c'étoit qu'aïant trouvé ce qu'ils cherchoient, ils ne vouloient plus sortir de ce délicieux séjour, où ils jouissoient de l'abondance de tous les biens & d'un printems perpétuel. Personne ne fut plus enchanté de ces douces réveries que Ponce de Leon. Un autre égarement d'imagination lui avoit fait esperer la découverte d'un troisiéme Monde; & comme c'étoit trop peu, pour une si vaste entreprise, que les jours qui lui restoient dans l'ordre de la nature, il vouloit commencer par le renouvellement de ceux qui s'étoient écoulés, & s'assurer pour toujours d'une vigoureuse jeunesse. Dans la course qu'on vient de représenter, il s'étoit informé continuellement de la merveilleuse Fontaine; il avoit goûté de toutes les eaux, jusqu'à celles des Marais les plus bourbeux: ce qui fait voir, suivant la réflexion d'un Historien dont j'emprunte les termes (4), combien les réputations humaines ont quelquefois peu de solidité dans leur fondement; car la découverte de la Floride, quoique dûe au seul hasard, n'a pas laissé d'immortaliser un Avanturier qui ne la fit qu'en courant après une chimere. D'ailleurs son Voïage devint fort utile, par la connoissance qu'il donna du Canal qui porte aujourd'hui le nom de nouveau Canal de Bahama, & que les Navigateurs commencerent bientôt à suivre, pour retourner en Europe. Delà aussi l'établissement du Port de la Havana, qui n'est qu'à deux petites journées du Canal, pour servir d'entrepôt à tous les Vaisseaux qui venoient de la Nouvelle Espagne. Mais, d'un autre côté, la formation de ce Port passe pour une des principales causes de la décadence de l'Isle Espagnole (5).

Ponce de Leon. 1512.

Elle est cherchée par d'autres Avanturiers.

Recherche d'un troisiéme Monde.

Comment ces réveries sont devenues utiles.

Ortubia & d'Alaminos furent plus heureux que celui dont ils exécutoient les ordres. S'ils ne trouverent pas la Fontaine, ils arriverent du moins à l'Isle de Bimini, dont le seul avantage consistoit dans une fraîchenr extraordinaire, causée par le grand nombre d'arbres & de ruisseaux dont elle est remplie. Ponce de Leon, dont les vûes ne purent demeurer secretes, & qui arriva fort mal en ordre à Portoric, y essuïa les railleries de ceux qui le voïoient revenir plus vieux qu'il n'étoit parti. Mais il se consola par l'honneur d'avoir découvert la Floride; & cette nouvelle, qu'il porta luimême à la Cour, lui fit obtenir un accueil si favorable, que le Roi lui accorda la permission de mener des Colonies dans les Païs dont on lui devoit la connoissance, & d'y bâtir des Forts, avec le titre de Gouverneur, & le droit de lever du monde en Espagne & dans les Indes. On ignore quels furent les obstacles qui l'arrêterent: mais il étoit encore en Espagne vers la fin de

Isle de Bimini.

Retour de Ponce Leon à Portoric.

(4) Tout ce récit étant fort obscur dans les Historiens Espagnols, on fait ici plus de fond sur les Mémoires de l'Historien de Saint-Domingue. Liv. 5. pages 124 & suivantes.

(5) *Ibidem.*

PONCE DE LEON. 1512.

1514; & le Roi l'aïant chargé alors d'aller faire la guerre aux Caraïbes, qui désoloient l'Isle de Portoric, il retourna dans cette Isle, d'où il ne sortit point avant l'année 1521 (6).

Suite des Affaires des Indes, & Découverte de la Mer du Sud par Nugnez de Balboa.

On avoit vû, dans le même tems, à la Cour d'Espagne, Perez de Cordoue, Superieur des Dominiquains de l'Isle Espagnole, qui avoit suivi de près Montesino, pour y soutenir la cause des Indiens; & ses sollicitations y avoient fait tenir plusieurs Conseils, où les plaintes de ces deux Missionnaires avoient trouvé quelque faveur. Cependant le Roi fit appeller un jour le Pere de Cordoue, & lui dit, après avoir loué son zele, que l'avis de la plûpart des Jurisconsultes & des Théologiens du Roïaume étoit de ne rien changer à l'ordre établi; qu'on apporteroit du remede aux abus, mais que les Missionnaires devoient cesser leurs invectives contre des usages approuvés d'un si grand nombre de Personnes sages, & se contenter, comme ils avoient fait auparavant, d'édifier les Indes par la sainteté de leur vie, sans se mêler de la Police & du Gouvernement. Ce langage fit comprendre, aux Dominiquains, qu'il leur seroit fort difficile à l'avenir de vivre en bonne intelligence avec les Espagnols du Nouveau Monde. Ils supplierent le Roi de permettre qu'ils allassent prêcher l'Evangile dans les Provinces où leur Nation n'avoit point encore d'Etablissement; & lui aïant fait goûter leur projet, ils obtinrent un ordre pour l'Amiral, de leur fournir tout ce qui étoit nécessaire à leur entreprise.

Conclusion de l'affaire de Montesino.

Il retourne à l'Espagnole avec le Pere Cordoue.

Cordoue & Montesino s'embarquerent pour l'Espagnole, & trouverent l'Amiral disposé à leur accorder tout ce qu'ils desiroient. C'étoit la Côte de Cumana qu'ils avoient choisie, pour y commencer leurs travaux Apostoliques. Cordoue n'y passa point, parce que d'autres ordres de la Cour rendirent sa présence nécessaire pour la fondation de quelques nouveaux Couvents dans l'Isle Espagnole : mais il y envoïa Montesino, avec un autre *Cordoue*, que l'Historien distingue par le nom de *François*, & Jean *Garces*. Montesino étant tombé malade en passant à Portoric, ses deux Compagnons ne continuerent pas moins leur route, & débarquerent à la Pointe de Venezuela, dans le lieu où l'on bâtit ensuite la Ville de Casco, sur les ruines d'une Bourgade Indienne qui avoit reçu d'Ojeda le nom de petite Venise. Cette Bourgade subsistoit encore, & les deux Missionnaires y furent bien reçus des Indiens. Ils ne les disposerent pas moins heureusement à recevoir les lumieres de l'Evangile; & leur zele commençoit à se promettre beaucoup de succès, lorsqu'un Navire Espagnol vint ruiner de si belles esperances. On cherchoit alors à surprendre les Indiens, & à les enlever, pour en faire un odieux commerce, qui sans être ouvertement autorisé, trouvoit de la protection dans les Officiers Roïaux, lorsqu'on leur faisoit part du butin. Cette injuste violence étoit colorée du titre d'Expédition contre les Cannibales, surtout depuis qu'il étoit permis, par une Déclaration du Roi, de réduire à l'Esclavage tous ceux qui étoient accusés de manger de la chair humaine;

Cordoue est envoïé à la Côte de Cumana.

Violences exercées contre les Indiens.

(6) *Ibidem.*

(7) *Ibidem*, chap. 10.

Suite des Decouvertes. 1512.

& l'on n'apportoit pas beaucoup de soin à distinguer les vrais coupables. Comme ce n'étoit pas la premiere fois qu'on eût enlevé des Indiens sur la Côte de Cumana, ces Peuples étoient dans la défiance; mais ils furent rassurés par la présence des Missionnaires; & loin de penser à la fuite, ils firent un accueil fort civil aux Espagnols. Plusieurs jours se passerent dans une profonde tranquillité. Enfin le Capitaine du Vaisseau invita le Cacique & les principaux du Canton à venir dîner sur son Bord. Ils y allerent, au nombre de dix-sept : mais à peine y furent-ils entrés, que les Espagnols mirent à la voile avec cette proie, sans en excepter le Cacique & sa Femme. Une action si noire causa des transports de fureur dans la Bourgade, & les Missionnaires faillirent d'en être la victime. Un reste de vénération pour leur vertu fit épargner leur vie, & servit même à persuader aux Indiens que non-seulement ils n'avoient eu nulle part à la trahison, mais qu'ils en avoient ignoré le dessein. Ils firent esperer à ce malheureux Peuple qu'on lui rendroit ses Chefs. Un autre Navire arriva dans l'intervalle. Le Capitaine, étant descendu au rivage, parut extrêmement touché de voir toute la Nation en pleurs; & les Missionnaires, qui le crurent honnête Homme, en conçurent l'espérance de le faire servir à l'exécution de leur promesse. Ils le chargèrent d'une Lettre pour l'Amiral, par laquelle ils le conjuroient de renvoïer les Indiens; & ne pouvant s'imaginer qu'on leur refusât une faveur à laquelle ils représentoient que leur propre vie étoit attachée, ils ne firent pas difficulté d'engager leur parole, que si le Cacique & ses gens n'étoient pas renvoïés dans l'espace de quatre mois, ils se livreroient volontairement à la vangeance de la Nation. Cette assurance appaisa les ressentimens. Le Capitaine partit avec la Lettre, à laquelle les deux Missionnaires n'avoient pas manqué d'en joindre d'autres pour les Religieux de leur Ordre. Mais lorsqu'elles arriverent à San-Domingo, les Captifs étoient vendus, & c'étoit malheureusement des Officiers de l'Audience Roïale qui les avoient achetés. L'Amiral avoit peu d'autorité sur ces Magistrats. Enfin, ni la considération de deux Religieux, dont la vie dépendoit du retour des Indiens, ni les instances de leurs Supérieurs, ni l'honneur de la Nation Espagnole, ni l'intérêt de la Religion & du bien Public, rien en un mot n'eut la force d'inspirer le moindre sentiment de justice à ceux qui étoient commis pour la rendre. Ainsi les quatre mois étant expirés sans aucune apparence de satisfaction de la part des Espagnols, les deux Missionnaires furent impitoïablement massacrés à la vûe l'un de l'autre (8).

Perfidies avec laquelle ils sont enlevés.

Il en coûte la vie à quelques Missionnaires.

Si les Ordonnances du Souverain étoient violées avec cette audace, par ceux dont le devoir étoit de les faire exécuter, quelle devoit être la conduite du commun des Espagnols à l'égard des malheureux Indiens ? Aussi les accuse-t-on de les avoir traités avec des excès de barbarie qu'on ne peut représenter sans horreur (9). » Ils les accouploient pour le travail, comme des Bêtes de » somme; & les aïant excessivement chargés, ils les forçoient de marcher, » à grands coups de fouet. S'ils tomboient sous la pesanteur du fardeau, on » redoubloit les coups, & l'on ne cessoit point de frapper qu'ils ne se fus-

Barbarie des Espagnols.

(8) *Ibid*, chap. 14. & 15.

(9) L'Ouvrage de Barthelemi de las Casas est entre les mains de tout le monde. Mais, pour éviter un horrible détail, on se borne à quelques traits généraux.

SUITE DES DECOUVERTES. 1512.

» ſent relevés. On ſéparoit les Femmes de leurs Maris. La plûpart des Hom-» mes étoient confinés dans les Mines, d'où ils ne ſortoient point, & les » Femmes étoient emploïées à la culture des terres. Dans leurs plus péni-» bles travaux, les uns & les autres n'étoient nourris que d'herbes & de » racines. Rien n'étoit plus ordinaire que de les voir expirer ſous les coups, » ou de pure fatigue. Les Meres, dont le lait avoit tari, ou s'étoit cor-» rompu, faute de nourriture, tomboient mortes de foibleſſe ou de deſeſ-» poir, ſur le corps de leurs Enfans, morts, ou moribonds. Quelques In-» ſulaires s'étant réfugiés dans les Montagnes, pour ſe dérobber à la ty-» rannie, on créa un Officier ſous le titre d'*Alguaſil del Campo*, pour » donner la chaſſe à ces Transfuges; & cet Exécuteur de la vangeance publi-» que ſe mit en campagne avec une Meute de Chiens, qui déchirerent en » pieces un très grand nombre de ces Miſerables. Quantité d'autres, pour » prévenir une mort ſi cruelle, avalerent du jus de Manioc, qui eſt un » poiſon très violent, ou ſe pendirent à des arbres, après avoir rendu ce » funeſte ſervice à leurs Femmes & à leurs Enfans. Tels étoient ces Dé-» partemens qu'on repréſentoit à la Cour, comme néceſſaires pour la con-» verſion de ces Peuples, & qui étoient approuvés par les Docteurs d'Eſ-» pagne (10).

NUGNEZ DE BALBOA.

Sa Conduite dans le Darien.

La violence n'étoit pas moins emploïée dans l'Etabliſſement du Darien, où Nugnez de Balboa jugeoit cette voie néceſſaire, pour ſe faire, en Eſpagne, un mérite de ſes ſervices. Il avoit appris, par des Lettres de Zamudio, ſon Négociant à la Cour, que le Roi étoit fort irrité contre lui; & que ſur les Plaintes d'Enciſo, il avoit été condamné, par une Sentence formelle, à l'indemniſer de toutes les pertes qu'il lui avoit cauſées. A la vérité, Ferdinand n'avoit pas voulu que la partie criminelle des accuſations fût jugée ſans avoir entendu ſes défenſes; mais Balboa ne comprit pas moins qu'il lui ſeroit difficile de réſiſter aux mauvais offices de ſes Ennemis, s'il ne méritoit l'abolition du paſſé par quelque action d'éclat; & ce motif devint la ſource d'un mélange de cruautés & d'heroïques entrepriſes, dont on verra recueillir d'immenſes tréſors à l'Eſpagne.

Voïages qu'il entreprend pour chercher des richeſſes imaginaires,

Il avoit appris, de quelques Priſonniers Indiens, que dans une Province, nommée *Dabayda*, peu éloignée de la Colonie Eſpagnole, il y avoit un Cacique du même nom, qui comptoit entre ſes richeſſes un Temple plein d'or. Cette nouvelle aïant échauffé le courage de ſes gens, il embarqua cent ſoixante des plus braves, dans deux Brigantins, dont il confia l'un à Colmenares, avec ordre de prendre ſa route par une Riviere deux fois plus grande que celle de Darien, & qui en eſt éloignée de neuf lieues à l'Eſt. Un Cacique voiſin, nommé *Comaco*, & mal diſpoſé pour les Eſpagnols, s'étoit retiré dans le Païs de Dabayda, pour y porter l'avis de leur deſſein. Nugnez commença lui-même la conquête de ſes Terres, d'où il tira la valeur de ſept mille Caſtillans, en pieces & en joïaux d'or. Enſuite, deſcendant vers la Mer, qui eſt le Golfe d'Uraba, où les deux grandes Rivieres ſe déchargent, il y eſſuïa une furieuſe tempête, qui fit périr un Canot où il avoit mis ſon or, mais qui ne l'empêcha point de joindre Colmenares dans la Riviere où il s'étoit déja rendu, & qui reçut le nom de *Rio de las Redes*, parce qu'on

Riviere qu'il nomme Rio de las Redes.

(10) Hiſtoire de Saint-Domingue, Liv. 5. p. 132.

avoit trouvé quantité de Rets sur ses bords. Un Cacique, nommé *Yuriu*, leur fournit des vivres en abondance. Après avoir remonté l'espace de douze lieues, ils rencontrerent une Isle, que la multitude d'arbres à Casse, dont elle étoit remplie, fit nommer *Canna Fistola*; & l'avidité des Espagnols à manger de ce fruit faillit de leur causer la mort à tous. Ils continuerent de remonter, à la droite de l'Isle, jusqu'à la vûe d'une autre Riviere, qui se jette dans la grande, & dont l'eau leur parut si noire, qu'ils lui donnerent le nom de *Rio Negro*. Cinq ou six lieues de plus les firent arriver sur les Terres d'un Cacique, nommé *Abenamechey*, où ils découvrirent un Village d'environ cinq cens Maisons, dont la plûpart des Habitans prirent la fuite. Le Cacique, aïant entrepris de résister avec les plus résolus, eut le bras presque abbatu d'un coup de sabre, & n'en tomba pas moins au pouvoir des Espagnols. Ici, Colmenares suivit une des Rives, pour observer les mouvemens des Indiens; & Nugnez rangea l'autre, jusqu'à une troisiéme Riviere, qui se joignoit à celle où ils étoient tous deux, & dans laquelle il ne craignit pas de s'engager avec la moitié de son monde. Il s'en fioit à ses Guides, qui l'avertirent bientôt qu'il étoit sur les Terres de Dabayda.

SUITE DES DECOUVERTES. NUGNEZ DE BALBOA. 1512.

Isle nommée Canna Fistola.

Rio Negro.

Cette Région étant pleine de Marais & de Lacs, & la terre presque sans cesse inondée, les Maisons y étoient d'une forme dont on ne connoît pas d'autre exemple. Elles étoient bâties sur les plus gros arbres, qui les envelop-poient de leurs branches, & qui les couvroient de leur feuillage. On y trouvoit des Chambres & des Cabinets, d'une charpente aussi forte que dans les Mai-sons ordinaires; & chaque famille étoit ainsi logée séparément. Chaque Mai-son avoit deux échelles; l'une, qui conduisoit jusqu'à la moitié de l'arbre; & l'autre, depuis la moitié jusqu'à la porte de la premiere Chambre. Ces échel-les étoient de Canne, & par conséquent si légeres, que se levant facilement le soir, les Habitans étoient en sûreté pendant la nuit, du moins contre les at-taques des Tigres & d'autres Animaux voraces, qui étoient en fort grand nom-bre dans la Province. Ils avoient leurs Magasins de vivres, dans ces Maisons aëriennes; mais ils laissoient leurs Liqueurs au pied de l'arbre, dans des vais-seaux de terre: & lorsque les Seigneurs étoient à manger, leurs Valets avoient tant d'adresse & de promptitude à descendre & à monter, qu'ils n'y emploïoient pas plus de tems qu'on n'en met du buffet à la table.

Païs où les maisons sont bâties sur des arbres.

Le Cacique Dabayda, qui étoit dans son Palais, c'est-à-dire, sur son ar-bre, lorsqu'il vit paroître les Castillans, se hâta de faire lever les échelles. Ils l'appellerent, à haute voix, & l'exhorterent à descendre sans crainte. Il répondit qu'il n'avoit offensé personne, & que n'aïant rien à démêler avec des Etrangers qu'il ne connoissoit pas, il demandoit en grace qu'on le laissât tranquille dans sa Maison. On le menaça de couper les arbres par le pied, ou d'y mettre le feu; & sur le refus qu'il fit encore, on mit la hache au pied de l'arbre qu'il habitoit. Le bruit & la vûe des morceaux, qui voloient en éclats, l'obligerent enfin de descendre, avec sa Femme & deux de ses Fils. On lui demanda s'il avoit de l'or. Il répondit qu'il n'en avoit point dans ce lieu, parce que ce métal ne lui étoit d'aucun usage pour vivre; mais que si les Castillans en desiroient avec tant d'ardeur qu'ils se crussent en droit de troubler le repos d'autrui pour en obtenir, il étoit prêt à leur en faire appor-ter d'une Montagne voisine. Ils prirent d'autant plus de confiance à cette pro-

Comment le Cacique Dabayda est forcé dans sa maison.

SUITE DES DECOUVERTES. 1512. NUGNEZ DE BALBOA.

messe, qu'il leur laissa sa Femme & ses deux Fils pour gage de son retour. Mais, après l'avoir inutilement attendu pendant plusieurs jours, ils reconnurent qu'ils avoient été trompés par un Sauvage, & que leurs Otages mêmes, qu'ils avoient fait remonter dans leurs Maisons, d'où ils ne s'imaginoient pas qu'ils pussent descendre sans échelles, avoient trouvé le moïen de s'évader pendant la nuit. Tous les autres arbres étant abandonnés de même par leurs Habitans, Nugnez, qui se voïoit à quelque distance de son Brigantin, & qui pouvoit être surpris à tous momens par des forces plus nombreuses que les siennes, dans un Païs aussi couvert d'eau que de bois, prit le parti de retourner à Bord. Il se hâta même de rejoindre Colmenares, sur la Riviere Noire; & pour surcroît de chagrin, il apprit, en y arrivant, que plusieurs Castillans, qui s'étoient débandés, avoient été massacrés par les Indiens (11).

Soulevement de tous les Caciques.

En effet, tous les Caciques du Païs, allarmés pour leur vie & leur repos, avoient déja pris la résolution de se réunir, pour exterminer de cruels Brigans, qui venoient les attaquer sans avoir reçu d'eux la moindre offense. Abenamechey, qu'on avoit dédaigné d'enlever pour l'esclavage, dans l'état où on l'avoit laissé, couroit par les Bois, en poussant de grands cris, & montrant son bras coupé à tous ceux qu'il rencontroit. Ils se rassemblerent jusqu'à six cens, qui chercherent leurs Ennemis, avec d'horribles marques de fureur. Cependant, à peine eurent-ils éprouvé l'effet des arquebuses, que leur courage se rallentit. Les lances & les épées des Castillans en firent un effroïable carnage. Ceux dont on put se saisir furent envoïés à la Colonie de Darien, pour y être emploïés aux travaux publics; & le reste aïant disparu par la fuite, alors Nugnez se crut assez supérieur à toute crainte, pour laisser, dans le Village d'Abenamechey, trente Hommes, sous le commandement de *Barthelemi* d'*Hurtado*, avec ordre de contenir les Indiens dans la soumission, & de chercher ce qui se trouvoit d'or dans la Province. Ensuite il reprit le chemin de la Colonie, où sa présence étoit déja nécessaire pour arrêter les factions. Mais Hurtado se vit bientôt forcé, par les maladies & par d'autres craintes, d'abandonner son Poste aux Caciques, qui se rassemblerent pour l'attaquer. Il n'arriva pas sans peine à Sainte-Marie de Darien; & l'on y fut presqu'aussi-tôt informé, par une Indienne qui avoit son Frere au service de Comaco, que tous ces petits Princes, résolus de ne pas souffrir plus long-tems des Etrangers dans leurs Terres, avoient formé une Armée considérable aux environs de *Tichiri*. Nugnez se hâta d'autant plus de les prévenir, qu'il apprit en même tems qu'ils en vouloient particuliérement à lui, & qu'ils avoient chargé quarante de leurs plus adroits Tireurs d'emploïer la trahison pour le tuer. Il partit, à la tête de soixante & dix Hommes; tandis que Colmenares, avec une autre Troupe, prit une route différente, pour le joindre au même terme. Les Indiens, qui ne croïoient pas leurs desseins éventés, & qui se promettoient tout de leur nombre, par une fausse prévention, remarque l'Historien, qui leur étoit commune à tous, & qui les abusoit toujours (12), étoient à tenir Conseil dans le Village de Tichiri, sur la maniere dont ils devoient attaquer la Colonie Etrangere, & sur le partage du butin. Deux corps de Castillans qui se firent voir tout-d'un-

Les Espagnols sont forcés de retourner à leur Colonie.

Vangeance qu'ils tirent des Indiens.

(11) *Ibidem.*

(12) Le même, Liv. 9. ch. 6.

coup, & qui les prirent des deux côtés, après avoir commencé à les épouvanter par une furieuse décharge de leurs arquebuses, trouverent peu de résistance dans cette foible & timide Assemblée. Ils en firent une cruelle boucherie; & ceux qui échapperent à la mort ou à l'esclavage, n'eurent pas d'autre ressource que la fuite. Colmenares, qui avoit été le plus heureux à faire des Prisonniers, fit pendre aussi-tôt les principaux, pour augmenter la terreur de ceux qui s'étoient dispersés. Une victoire si complette aïant mis toute la Province sous le joug, Nugnez y fit bâtir un Fort, qui acheva d'y établir la domination de l'Espagne (13).

SUITE DES DECOUVERTES. 1512. NUGNEZ DE BALBOA.

Mais cette conquête ne lui fit pas perdre de vûe une entreprise beaucoup plus importante, qu'il n'avoit pas cessé de méditer, depuis les lumieres qu'il avoit tirées du jeune Comagre. Après y avoir préparé ses gens, par ses exhortations & par les plus hautes espérances, il partit avec cent soixante Hommes & le jeune Cacique pour Guide, dans un Brigantin, qui le porta, par Mer, jusqu'aux Terres d'un Cacique, nommé *Careta*, avec lequel il avoit fait alliance. De-là, il prit le chemin des Montagnes, pour entrer dans le Païs de *Ronca*, autre Cacique, qui se cacha dans des lieux fort secrets, à l'approche des Castillans, mais qui se rassurant ensuite, par l'exemple de son voisin, prit le parti d'aller volontairement au-devant d'eux, & d'acheter leur amitié par l'offre de tout ce qu'il avoit d'or. Nugnez accepta d'autant plus joïeusement la sienne, qu'il étoit bien aise de s'assurer la liberté du passage, pour toutes sortes d'événemens. Ensuite, s'étant engagé dans des Montagnes fort hautes, il eut à combattre une nombreuse Armée de Barbares, dont il tua six cens, à coups d'arquebuse & par les morsures de ses Chiens. Le Cacique, nommé *Quarequa*, y périt avec honneur: mais son Frere & d'autres Seigneurs, qu'on prit en habits de Femmes, furent abandonnés aux Chiens, sur le simple soupçon qu'ils étoient livrés à de honteuses débauches. Entre les dépouilles des Vaincus, on trouva une assez grosse quantité d'or.

1513. Autre Voïage de Nugnez Balboa.

Quoique le jeune Comagre eût assuré, avec raison, qu'il n'y avoit que six jours de chemin depuis les Terres de Ronca jusqu'au sommet d'une Montagne d'où l'on découvroit une immense étendue d'eau, la difficulté des passages & celle de trouver des vivres y firent emploïer vingt-cinq jours. Enfin l'on arriva fort près de cette élévation, la plus grande de tout le Païs qu'on avoit traversé; & Nugnez y voulut monter seul, pour jouir le premier d'un spectacle qu'il desiroit depuis si long-tems. A la vûe de la Mer, qu'il ne put méconnoître, il se mit à genoux, il étendit les bras vers le Ciel, en rendant graces à Dieu d'un évenement si avantageux à sa Patrie & si glorieux pour lui-même. Tous ses gens, appellés par ce signal, s'empresserent de le suivre. Il recommença devant eux la même cérémonie, qu'ils imiterent tous, à la vûe des Indiens étonnés, qui ne pouvoient s'imaginer le sujet d'une si grande joie (14).

Découverte de la Mer du Sud.

Joie de Balboa.

Il ne manqua point de faire observer qu'il ne devoit rester aucun doute de la bonne foi du jeune Cacique, puisque son récit s'accordoit avec toutes les circonstances. Il ajouta qu'avec des richesses immenses, on devoit s'attendre à découvrir de nouvelles Nations, & par conséquent à voir l'Evangile plus répandu que jamais dans le Nouveau Monde. Nugnez avoit au-

(13) *Ibidem*, chap. 7.

(14) Le même, Liv. 10. chap. 1.

SUITE DES DECOUVERTES. NUGNEZ DE BALBOA. 1513. Son caractere.

tant d'agrément dans le langage, que dans toutes ses qualités extérieures. Il y joignoit des manieres affables, & beaucoup de compassion pour les moindres maux de ceux qu'il voïoit souffrir. Sa hardiesse étoit, éprouvée dans les dangers; sa patience, dans les plus rudes travaux, & les ressources de sa prudence dans les occasions les plus embarrassantes. Aussi tous ses gens marquerent-ils une extrême satisfaction de l'entendre, & beaucoup d'ardeur à le suivre. Mais, avec si peu de monde, il ne crut pas devoir s'engager plus loin, sans s'être assuré de tous les Caciques, dont il avoit de la résistance à craindre, ou du secours à espérer. Il se borna donc à prendre possession, pour les Rois ses Maîtres, du Païs qui l'environnoit & de la Mer qu'il venoit de découvrir. Le même jour, après avoir fait élever de gros tas de pierres, planter des Croix, & graver le nom de Ferdinand sur l'écorce des plus grands arbres, il entra dans la Mer jusqu'à la ceinture, l'épée dans une main & le bouclier dans l'autre. Dans cette situation, adressant la parole aux Castillans & aux Indiens qui bordoient le rivage : Vous êtes témoins, leur dit-il, que je prends possession de cette Partie du Monde pour la Couronne de Castille; & je saurai bien lui en conserver le Domaine avec cette épée (15).

Comment il prend possession de la Mer du Sud au nom de la Castille.

Ensuite, aïant soumis quelques Caciques voisins, dont les plus redoutables & les plus riches se nommoient *Chiapera* & *Coquera*, il embarqua tous ses gens sur neuf Canots, ponr s'avancer sur les Côtes du Golfe où il étoit, & qu'il avoit nommé *Saint-Michel.* Mais à peine eut-il quitté le rivage, qu'une furieuse tempête le jetta dans le plus grand péril qu'il eût jamais essuïé. Les Indiens mêmes en parurent épouvantés. Mais, comme ils excelloient à nâger, ils eurent l'adresse d'attacher les Canots deux à deux avec des cordes, pour les rendre plus capables de résister aux flots, & celle de les conduire, entre quantité de petites Isles, jusqu'à la Pointe d'une plus grande, où ils ne les amarrerent pas moins habilement aux arbres & aux rochers. La nuit, qui survint avant le retour du beau tems, prépara aux Castillans une scène encore plus effraïante. Les eaux aïant crû jusqu'au jour, l'Isle se trouva toute inondée, sans qu'on apperçût aucun reste de terre; & comme on avoit passé la nuit sur les Rochers, ceux qui visiterent les Canots furent consternés d'en trouver une partie en pieces, & d'autres entr'ouverts ou remplis de sable & d'eau. Le bagage & les vivres avoient été emportés par la violence des flots. On n'eut pas d'autre ressource, dans un si grand péril, que d'arracher l'écorce des arbres, & de la mâcher avec des herbes, pour s'en servir à boucher les fentes des Canots qui n'étoient pas absolument brisés; & l'on entreprit de gagner la terre sur de si frêles Bâtimens, en suivant les Indiens qui les précédoient à la nâge. Nugnez, aussi pressé de la faim que tous les autres, avoit recommandé à ses Guides d'aborder dans la Terre d'un Cacique, nommé *Tomaco*, dont ils lui avoient vanté l'abondance. Mais voïant les Indiens disposés à lui résister, il se mit à la tête de ses plus braves gens, avec ses Chiens, qui n'étoient pas moins affamés qu'eux; & dans sa descenre il fit un carnage effroïable de ses Ennemis. Le Cacique même y fut blessé; & pendant quelques jours cette disgrace ne parut servir qu'à redoubler sa fureur. Cependant, aïant appris de ses Voisins que les Castillans avoient bien traité

Golfe de Saint-Michel.

Tempête terrible.

Extrêmités auxquelles Balboa est réduit.

(15) *Ibid*, chap. 2.

ceux

ceux qui les avoient reçus civilement, il leur envoïa son Fils, avec des vivres & un présent, dont la seule vûe leur fit oublier toutes leurs fatigues. C'étoit un amas d'or, de six cens quatorze Pesos, & deux cens quarante Perles d'une grosseur extraordinaire. Les Perles n'avoient que le défaut d'être un peu ternies, parce que les Indiens mettoient les Huitres au feu pour les ouvrir. Mais on leur apprit une méthode plus simple; & Tomaco, voïant l'admiration de ses Hôtes pour des biens dont il faisoit peu de cas, leur en fit pêcher douze marcs dans l'espace de quatre jours (16). Il assura Nugnez que le Cacique d'une Isle, qui n'étoit éloignée que de cinq lieues, en avoit de plus grosses encore, & que toute cette Côte, qui s'étendoit fort loin au Sud, produisoit quantité d'or & d'autres richesses; mais, dans l'affection qu'il avoit conçue pour lui, depuis qu'il avoit éprouvé la douceur avec laquelle il traitoit ses Alliés, il lui conseilla d'attendre une saison où la Mer fût plus tranquille; & les Castillans, rebutés par leur derniere Navigation, & la plûpart accablés de foiblesse ou de maladie, presserent leur Chef de retourner au Darien. Il prit sa marche par une autre route, pour acquérir une parfaite connoissance du Païs. Ce ne fut pas sans peine & sans danger qu'il traversa de nouvelles Montagnes, parmi des Peuples si sauvages, qu'ils n'avoient entr'eux aucune communication, obligé souvent de s'ouvrir un passage par les armes, s'attachant, par ses caresses & ses bienfaits, ceux qui lui fournissoient volontairement des vivres & de l'or, & faisant dévorer par ses Chiens tous les Caciques qui entreprenoient de lui résister. Mais, quoique la plûpart de ces Malheureux soient nommés dans l'Histoire, on n'y trouve aucune lumiere sur la situation de leurs Terres. Enfin, le 29 de Janvier de l'année suivante, Nugnez rentra glorieux & triomphant dans la Colonie, avec plus de quarante mille Pesos d'or, qu'il rapportoit de la dépouille des Indiens (17).

SUITE DES DECOUVERTES. NUGNEZ DE BALBOA. 1513.

On lui donne beaucoup d'or & de Perles.

Son retour au Darien.

Son premier soin fut d'informer le Roi & ses Ministres, de tant d'importantes découvertes, & des suites qu'on devoit s'en promettre. Il chargea de ses Lettres *Pierre d'Arbolancho*, & les accompagna d'une très grande quantité d'or & de ses plus belles Perles. Arbolancho partit au commencement de Mars, & son arrivée remplit de joie toute la Cour. Le Ministre des Indes, qui étoit passé alors au Siége de Burgos, & qui continuoit de gouverner les affaires des Indes avec une autorité presque souveraine, le reçut avec de grandes marques de faveur, & lui procura le même accueil du Roi. Ce Prince parut fort satisfait des services de Nugnez, & donna ordre au Prélat de ne pas les laisser sans récompense. Mais ce fut un malheur, pour ce brave Avanturier, que son Député ne fût point arrivé deux mois plutôt. Les coups, qui devoient entraîner sa ruine, étoient déja portés. Ferdinand, à qui l'on avoit fait comprendre que la Colonie du Darien méritoit beaucoup d'attention, s'étoit déterminé à lui donner un Chef, dont le caractere & le rang fussent capables d'y établir l'ordre, & d'y faire respecter l'autorité souveraine. Il avoit d'abord nommé, pour cette Commission, Dom *Diegue del Aguila*, qui s'étoit dispensé de l'accepter. On lui proposa aussi-tôt Dom *Pedrarias* d'*Avila*, Officier de naissance & de mérite, qui joignoit à la gloire des armes une grande réputation de galanterie. Quelques autres Seigneurs s'étoient mis sur les rangs;

Il informe la Cour de ses découvertes.

Balboa est supplanté à la Cour d'Espagne.

Pedrarias d'Avila est nommé pour lui succeder.

(16) Le même, Liv. 10. chap. 3. (17) *Ibid*, chap. 3.

SUITE DES DECOUVERTES. NUGNEZ DE BALBOA. 1513.

mais le crédit de l'Evêque de Burgos aïant fait donner la préférence à Pedrarias, on avoit travaillé à ses instructions avec tant de diligence, qu'il étoit parti peu de jours avant l'arrivée d'Arbolancho.

Il se rend au Darien : de qui il est accompagné.

La flotte, qui le portoit, étoit de quinze Vaisseaux bien équipés. Il menoit avec lui *Jean de Queredo*, Franciscain, sacré sous le titre d'Evêque de Terre-ferme, un bon nombre de Missionnaires, & deux mille Hommes de guerre, ou destinés à peupler la Colonie. Le Roi lui avoit donné pour Lieutenant, *Jean d'Ayora ;* pour Alcalde Major, *Jean d'Espinosa*, qui fut dans la suite Président de l'Audience roïale de San-Domingo, & Gouverneur de l'Isle Espagnole ; & pour Alguasil Major, Charge qui répond à celle de Grand Prévôt, ce même *Enciso* dont on a rapporté les avantures. Quelles que fussent les vûes de la Cour, ce choix parut de mauvais augure pour Nugnez, à ceux qui le virent tomber sur son Ennemi. La Flotte portoit aussi quatre Officiers roïaux, qui devoient composer, avec l'Evêque, le Conseil du Gouverneur ; & l'on comptoit, dans ce nombre, Gonzale Fernandez d'Oviedo y Valdez (18), Auteur d'une Histoire du Nouveau Monde, qui est une des principales sources d'où les Historiens postérieurs ont tiré leurs lumieres.

Simplicité de la vie & du caractere de Balboa.

Pedrarias arriva vers la fin de Juillet, au Golfe d'Uraba ; & faisant mouiller à quelque distance de Sainte-Marie, il y envoïa donner avis des ordres de la Cour. L'Officier, qu'il chargea de cette Commission, se fit présenter d'abord au Commandant. Il fut surpris de voir un Homme si célebre en simple Camisole de coton, en Caleçon, & en Souliers de corde, occupé à faire couvrir de feuilles une assez mauvaise Case, qui lui servoit de demeure. Herrera, qui rapporte cette circonstance, observe que c'étoit par cette simplicité, que Nugnez étoit devenu la terreur de tant de Nations, & s'étoit tellement attaché tous les Habitans de la Colonie, qu'avec quatre cens cinquante Hommes, qu'on y comptoit à peine, il auroit empêché, s'il l'eût entrepris, toutes les forces de la Flotte d'Espagne de mettre Pedrarias en possession de son Gouvernement. Ce nouveau Gouverneur ne s'étoit pas même attendu d'y être reçu sans obstacle : mais il fut agréablement trompé. Son Officier, aïant déclaré à Nugnez que Dom Pedrarias d'Avila, nommé par le Roi au Gouvernement de cette Province, étoit dans la Rade avec sa Flotte, reçut pour réponse, que toute la Colonie étoit disposée à respecter les volontés du Roi. Cependant il s'éleva dans la Ville un assez grand murmure. Il se fit des Assemblées, & Nugnez se vit le maître de faire soulever tout le monde en sa faveur. Mais, aïant pris de bonne foi le parti de la soumission, il ne voulut pas même qu'aucun de ses gens parût armé devant le Gouverneur ; & marchant au-devant de lui avec tous ses Braves, il se présenta, suivant les termes d'un Historien, comme un Président à la tête d'un Conseil. Après lui avoir fait un compliment respectueux, il le conduisit dans sa Cabane, où il lui fit servir un repas, de Cassave, de Fruits & de Racines, avec de l'eau du Fleuve pour toute liqueur. Dès le jour suivant, Pedrarias vérifia ce qu'on avoit publié des grandes entreprises & des conquêtes de Nugnez. La Mer du Sud étoit découverte, & tout le País, jusqu'à cette Mer, avoit été soumis : mais les Espagnols qui venoient pour jouir de ces nouveaux avantages, & qui s'étoient flattés de trouver de l'or en étendant la main, se virent fort éloignés

Il se soumet à Pedrarias.

Etat du Darien, & conduite de Pedrarias.

(18) Son Emploi particulier étoit celui de Controlleur des Mines & des Fontes d'or.

de leurs espérances, lorsqu'ils eurent appris ce qu'il en avoit coûté aux Conquerans pour s'enrichir.

Suite des Decouvertes. Nugnez de Balboa. 1513.

Peu de jours après, le Gouverneur fit proclamer l'ordre qu'il avoit apporté, de finir le Procès de Nugnez. L'Alcalde Major commença par faire arrêter cet illustre Accusé. On examina les charges contenues dans le Mémoire d'Enciso. Un Jugement du Conseil le condamna d'abord à une très grosse amende; mais il fut mis ensuite en liberté. Pedrarias n'en prit pas moins ses instructions, pour former de nouvelles Peuplades dans des lieux dont on lui faisoit connoître les propriétés: mais pendant qu'il paroissoit vivre avec lui dans la meilleure intelligence, il écrivit au Roi que la Colonie du Darien n'étoit pas telle, à beaucoup près, que Nugnez l'avoit représentée. Avec sa Lettre, les anciens Habitans en firent partir d'autres, qui contenoient de grandes plaintes contre les nouveaux Officiers; & la suite fit connoître que ces accusations étoient mieux fondées que les premieres. Pedrarias avoit trouvé la Colonie dans un état très florissant. Tout le monde y jouissoit d'un sort heureux. On n'y voïoit que des Fêtes; on n'entendoit que des chants de joie, au son de toutes sortes d'instrumens. Les terres étoient ensemencées & commençoient à fournir assez de vivres pour la nourriture des Habitans. Non-seulement les Caciques étoient soumis, mais la plûpart portoient tant d'affection à leurs Vainqueurs, qu'un Espagnol pouvoit aller librement d'une Mer à l'autre. Aussi la Roi, démêlant la vérité au travers des nuages, dont on vouloit l'obscurcir, écrivit l'année suivante, à Pedrarias, que pour reconnoître les services de Vasco Nugnez, il le créoit son Adelantade dans la Mer du Sud & dans les Provinces de Panama & de Coyba. Il ordonnoit qu'il fût obéi comme lui-même, & que tout subordonné qu'il devoit être au Gouverneur Général, il ne fût gêné en rien sur tout ce qui regarderoit le bien public. Ce Prince ajoutoit qu'il reconnoîtroit le zele de Pedrarias pour sa personne, au traitement qu'il feroit à Nugnez, dont il vouloit qu'il prît les avis, dans toutes ses entreprises.

Ordres de la Cour pour récompenser Balboa.

Des ordres si flatteurs ne firent qu'avancer sa perte. Pedrarias étoit bien éloigné de la douceur qui avoit fait tant d'Amis à l'Adelantade. Oviedo étoit déja retourné secrettement en Castille, pour y faire ses plaintes contre lui. Nugnez avoit écrit de son côté, à la Cour, une Lettre du 15 d'Octobre, dans laquelle il ne se plaignoit pas moins du nouveau Gouverneur. L'Evêque entreprit de les réconcilier; mais ses soins eurent peu de succès, puisque Pedrarias, aigri par quelques faux rapports, prit enfin la résolution de perdre un Homme dont le mérite lui avoit toujours causé de l'ombrage. Il lui fit un Procès criminel, dans lequel la mort de Nicuessa & les violences exercées contre Enciso lui furent encore reprochées. On y ajouta le crime de felonie, qu'on fit consister dans l'intention supposée d'usurper le Domaine du Roi. En vain Nugnez se récria contre ces accusations, dont les unes étoient déplacées, après le Jugement de l'Alcade Major, & les autres absolument fausses. Il eut la tête coupée à Sainte-Marie, à l'âge de 42 ans; & sa mort fit perdre au Roi le meilleur Officier qu'il eût alors dans les Indes. Ce qu'il avoit fait, en si peu d'années, ne laissa aucun doute qu'il n'eut bientôt découvert & conquis le Pérou, si la Cour ne lui eût pas ôté le Commandement lorsqu'il se disposoit à partir pour cette expédition. Les

Ils ne servent qu'à sa perte.

Pedrarias lui fait couper la tête.

SUITE DES DECOUVERTES. 1513.

Plaintes contre Pedrarias.

Peres de Saint Jerôme, qui jouissoient alors d'une grande autorité dans les Indes, témoignerent un vif ressentiment contre Pedrarias, & lui en écrivirent dans des termes qui lui firent connoître ce que toute l'Amérique pensoit de sa conduite. Ils ajoutoient qu'on en faisoit beaucoup d'autres plaintes, & qu'il paroissoit avoir oublié les ordres du Roi, qui l'obligeoient de ne rien faire sans la participation du Conseil de sa Province. Mais ces avis venoient trop tard pour l'infortuné Nugnez, & ne furent pas moins inutiles en faveur des Indiens. Las Casas, sans nommer ce violent Gouverneur, mais en le désignant avec beaucoup de clarté, & le représentant comme une Bête féroce, déchaîné par le Ciel en colere, pour la ruine d'un Peuple qui méritoit apparemment cette punition par l'excès de ses crimes, lui reproche d'avoir désolé, depuis le Darien, jusqu'au Lac Nicaragua, cinq cens lieues d'un Païs très peuplé, le plus riche & le plus beau qu'on puisse s'imaginer, & d'avoir exercé sur les Indiens, sans distinction d'Alliés & d'Ennemis, des cruautés qui paroîtroient incroïables, si les preuves n'en avoient été déposées au Fisc roïal, où cet Ecrivain renvoie ses Lecteurs. Comme on peut juger qu'un Homme de ce caractere se voïoit impatiemment dans la dépendance de plusieurs autres Supérieurs, il est naturel de croire que ce fut le desir de secouer un joug dont il se croïoit blessé, qui contribua, plus que tout autre motif, à la destruction de Sainte-Marie du Darien. Il s'imagina qu'en allant s'établir sur la Mer du Sud, l'éloignement pourroit le dérobber à l'autorité de ceux qui commanderoient dans l'Isle Espagnole, & le délivrer de l'obligation qu'on lui avoit imposée de prendre les avis du Conseil de sa Province. En 1518, il chargea Diego d'Espinosa, son Alcalde Major, de se rendre à Panama, avec ordre d'y bâtir une Ville. En même tems il écrivit au Roi que le Païs, où la Colonie de Sainte-Marie avoit été fondée, n'étoit pas propre pour un grand Etablissement, & qu'il convenoit, aux intérêts de l'Espagne, de transporter le Siége Episcopal à Panama. L'année d'après, aïant reçu des réponses favorables, il envoïa ordre à Oviedo, qui commandoit alors sur le Darien, avec la qualité de son Lieutenant, de transporter à Panama tout ce qu'il y avoit d'Habitans à Sainte-Marie. Ces évenemens regardent quelques années postérieures; mais en faveur de l'ordre, ils demandoient d'être rapprochés.

Sainte-Marie du Darien est abandonnée.

Fondation d'une nouvelle Ville à Panama.

1514.

Mécontentemens de l'Amiral Diegue Colomb.

Quoique les Castillans eussent commencé à s'établir en Terre-ferme, c'étoit toujours l'Isle Espagnole, qui tenoit le premier rang entre leurs Colonies, & qui, par les secours que les autres ne cessoient pas d'en tirer, autant que par la dignité & le pouvoir général de l'administration, passoit pour le principal Siége des forces de l'Espagne & de l'autorité du Roi dans le Nouveau Monde. Mais, depuis tant d'années, l'ordre & la paix n'y étoient pas encore bien établis. On continuoit de rendre à l'Amiral toutes sortes de mauvais offices auprès du Roi, & ce Prince n'étoit pas toujours en garde contre ces fâcheuses impressions. D'ailleurs, le Conseil étoit fort opposé à Dom Diegue. Un Gentilhomme, nommé Dom *Rodrigue d'Albuquerque*, y eut assez de crédit pour faire créer en sa faveur un nouvel Emploi, sous le titre de *Distributeur des Indiens*, à la seule condition d'agir de concert avec le Trésorier Passamonte, qui étoit l'Ennemi déclaré de l'Amiral. Cet Office avoit toujours appartenu aux Gouverneurs Généraux. Albuquerque arriva triomphant à San-Domingo,

& commença par révoquer tous les Départemens actuels, à l'exception de ceux qui avoient été accordés par le Roi même. Comme il ne dissimula point qu'il avoit besoin d'argent (19), on comprit quelles étoient ses vûes; & les Départemens aïant été bientôt mis à l'enchere, on vit passer tout ce qui restoit d'Indiens dans l'Isle (20), au pouvoir de ceux qui lui en offrirent le plus. Il accordoit des Brevets, dont la forme sembloit justifier ses intentions (21). Mais elles n'étoient pas assez déguisées dans sa conduite, pour ne pas donner prise aux Ennemis qu'il s'étoit faits de ceux qu'il avoit dépouillés. On en écrivit à la Cour. Il eut besoin de tout le crédit d'un Parent qu'il avoit au Conseil, pour résister à tant de plaintes. Ce Conseiller, qui se nommoit *Zapata*, & qui jouissoit d'une haute faveur, obtint un Brevet du Roi, par lequel tout ce qu'Albuquerque avoit fait au sujet des partages étoit approuvé, avec défense à tout autre de le troubler dans l'exercice de sa Commission. Ce dernier coup parut insupportable à l'Amiral. Il crut sa présence nécessaire en Espagne, pour y soutenir ses droits, & pour se garantir des nouvelles humiliations qu'il avoit à redouter. Son départ ne causa que de la joie à ses Ennemis, qu'il laissoit Maîtres du Gouvernement, & qui craignoient peu ses mauvais offices à la Cour. Ce fut pendant son absence que Dom Barthelemi Colomb, son oncle, mourut dans l'Isle Espagnole; & ce qui lui restoit de crédit ne put empêcher que la petite Isle de Mona, qui avoit été donnée à l'Adelantade, ne fût réunie au Domaine. Mais les deux cens Indiens, qu'on lui avoit accordés aussi, passerent à la Vice-Reine, qui étoit restée dans les Indes. Dom Barthelemi fut sincerement regretté du Roi. Toutes les préventions de ce Prince contre la Maison des Colombs, qu'il trouvoit trop puissante, n'avoient pû diminuer son estime pour un Homme dont le mérite s'étoit fait connoître avec tant d'éclat, & qui avoit si bien servi l'Espagne. La prudence & le courage ne s'étoient jamais démentis dans son caractere. Si Ferdinand n'avoit pas voulu l'emploïer aux nouvelles Découvertes, dans la crainte qu'il n'exigeât les mêmes conditions que l'Amiral son Frere, son inclination l'avoit toujours porté à lui donner de l'Emploi dans les guerres de l'Europe, pour l'entretenir avec dignité. Mais l'Historien, qui attribue cette idée au Roi, ne nous apprend pas ce qui fut capable d'en arrêter l'exécution (22).

Suite des Decouvertes. 1514.

Il repasse en Espagne.

Mort de Dom Barthelemi Colomb.

(19) Il donnoit pour raison qu'il avoit épousé une jeune Dame d'un grand mérite. Herrera, Liv. 10. ch. 12.

(20) On n'en comptoit plus alors que quatorze mille.

(21) Herrera nous l'a conservée. » Moi, » Rodrique d'Albuquerque, Distributeur des » Caciques & des Indiens pour le Roi & la » Reine nos Seigneurs, en vertu des Patentes roïales que je tiens de leurs mains, de » l'avis & du consentement du Seigneur Michel de Passamonte, Trésorier Général en » ces Isles & Terres-fermes pour leurs Majestés. Je vous commets tel Cacique, avec » tant d'Indiens, que je vous recommande » pour vous en servir dans vos labourages, » dans les Mines & dans la Ménagerie, suivant l'intention de leurs Majestés & leurs » Ordonnances, que vous observerez ponctuellement; & vous en aurez tout le tems » de votre vie & de votre héritier, Fils ou » Fille, si vous en avez, parce qu'ils ne » vous sont commis qu'à cette condition » par leurs Majestés, & par moi en leur » nom; vous avertissant que si vous ne gardez pas les susdites Ordonnances, ces Indiens vous seront ôtés, & que l'obligation de conscience, pour le tems & la » maniere, tombera sur vous & non sur » leurs Majestés; outre la peine que vous » encourrez, & qui est contenue dans les » mêmes Ordonnances, *ibidem*.

(22) Le même, Liv. 10. chap. 16.

SUITE DES DECOUVERTES 1514.

Toute la faveur de Zapata ne put soutenir long-tems Albuquerque. On lui donna un Successeur, avec le soin de fixer les bornes de son Emploi; & pour adoucir la malheureuse condition des Indiens, autant que pour réparer les vuides qui furent causés par une grande mortalité, on publia de nouvelles défenses d'empêcher les Mariages des Espagnols avec les Indiennes. Le Conseil s'étoit toujours proposé d'unir étroitement les deux Nations par ces alliances : mais les esprits étoient trop divisés, & le seul libertinage formoit des liaisons qui n'avoient pas d'autre nœud. En vain les Missionnaires s'efforçoient d'y apporter du remede. Ils étoient réduits à demeurer comme témoins de tant de désordres & de la tyrannie qu'on continuoit d'exercer contre les Indiens, sans avoir la liberté de faire éclater leurs plaintes.

Entreprises de las Casas en faveur des Indiens.

Son caractere.

Las Casas fut le seul qui se crut assez supérieur à tous les ménagemens de l'intérêt, pour déclarer la guerre aux Fauteurs des Départemens. On le peint comme un esprit ferme & solide, d'une érudition sûre, d'un naturel ardent, d'un courage que les difficultés animoient; & surtout d'une vertu héroïque. Rien n'étoit capable de lui faire abandonner son sentiment, lorsqu'il y croïoit l'honneur du Ciel interressé. Les services qu'il avoit rendus dans l'Isle de Cuba lui avoient acquis de la considération dans les Indes; & l'on ne voit pas que ses Adversaires mêmes lui aient jamais reproché d'autre défaut qu'une imagination trop vive, par laquelle il se laissoit quelquefois dominer. Un Homme de ce caractere n'avoit pû manquer d'applaudir aux entreprises des Peres Dominiquains. Il entreprit de faire revivre la même Cause; & ce zele, qui lui fit obtenir dans la suite le titre de Protecteur des Indiens, ne se rallentit point jusqu'à sa mort. Dans la difficulté de se persuader que le Roi Catholique eût été bien informé, il prit la résolution de passer en Espagne, pour y porter des lumieres auxquelles il croïoit sa victoire attachée.

1515.

Il se rend en Espagne.

Comment il parle au Roi.

Il ne put arriver à Seville que vers la fin de l'année 1515. Il en partit pour la Cour, avec des Lettres de recommandation de l'Archevêque; & dans la premiere audience qu'elles lui firent obtenir, il déclara librement au Roi qu'il n'étoit venu de l'Isle Espagnole, que pour lui donner avis qu'on tenoit, dans les Indes, une conduite également nuisible aux intérêts de sa conscience & de sa Couronne. Il ajouta qu'il s'expliqueroit autrement, quand il plairoit à sa Majesté de l'écouter. Le Roi, surpris d'un langage si ferme, lui dit de faire son Mémoire, & lui promit de le lire. Après cette courte audience, s'adressant au Pere *Matienco*, Dominiquain, Confesseur du Roi, il lui dit, avec la même noblesse, qu'il n'ignoroit point que Passamonte & d'autres Officiers de l'Espagnole avoient prévenu la Cour contre lui; que le Ministre des Indes (23) & le Commandeur Lope de Conchilos lui seroient contraires, parce qu'ils avoient des Départemens d'Indiens, qui étoient les plus maltraités, & qu'il n'avoit de fond à faire que sur lui & sur la justice de sa Cause. Ensuite, lui aïant exposé toutes les cruautés qu'on exerçoit sur ces malheureux Insulaires, il l'exhorta, au nom du Ciel, à prendre la défense de la Religion, de la justice & de l'innocence.

(23) C'étoit toujours Fonseca, ancien Evêque de Badajos; & qui l'étoit alors de Burgos. On lui avoit donné Conchilos pour associé dans le Ministere des Indes.

Matienco rendit compte au Roi de ce qu'il venoit d'entendre, & n'eut pas de peine à lui faire promettre une audience particuliere, dans laquelle il se donneroit le tems de recevoir les mêmes informations. Le tems & le lieu furent nommés. Las Casas, par le conseil de Matienco, ne laissa pas de se présenter à l'Evêque de Burgos & au Commandeur de Conchilos, auxquels il falloit s'attendre que toutes ses explications seroient communiquées. Il en fut mal reçu, quoique moins durement par le Commandeur. Mais il se flattoit que la recommandation de l'Archevêque de Seville pourroit balancer le crédit de ses Adversaires; lorsqu'il apprit la mort de Ferdinand. Ce Prince, dont la langueur faisoit connoître, depuis quelques années, qu'il avoit été redevable à la Reine, sa Femme, de la plus grande partie de sa gloire, étoit mort à Madrigalejos, le 23 de Février 1516. Un si fâcheux contretems n'eut pas la force de refroidir Las Casas. Il résolut aussitôt de faire le voïage de Flandres, pour instruire le Prince Charles, avant qu'on eût pensé à le prévenir. Cependant, d'autres considerations ne lui permettant pas de faire cette démarche, sans l'agrément du Cardinal de Ximenès, qui venoit d'être déclaré Régent du Roïaume, il prit le parti de l'aller voir à Madrid. Il le trouva fort bien disposé en sa faveur; mais son voïage de Flandres n'en fut pas approuvé.

SUITE DES DECOUVERTES. 1515.

Il est mal reçu des Ministres.

1516.

Mort du Roi Ferdinand.

Le Cardinal, après lui avoir accordé plusieurs audiences particulieres, souhaita de l'entendre dans une Assemblée de quelques Docteurs (24). Ensuite s'étant fait représenter les instructions qui avoient été dressées en 1512, à l'occasion des plaintes de Montesino, il fit composer un nouveau Réglement, dans lequel il recommanda que les intérêts des Espagnols & des Indiens fussent également ménagés. Las Casas, & ceux qui furent nommés avec lui pour cette conciliation, en surmonterent les difficultés. Il n'en restoit qu'une, qui étoit de trouver des Sujets propres à l'exécution. Le Cardinal jugea qu'il n'en falloit attendre que de l'Etat régulier; mais comme les Religieux de Saint Dominique & ceux de Saint François n'avoient jamais été d'accord sur le principal point, il se crut obligé d'exclure ces deux Ordres; & ses réflexions le déterminerent pour celui de Saint Jerôme. Le Général, auquel il demanda quelques Personnes de mérite, lui envoïa les noms de douze, entre lesquels il l'assura que son choix ne pouvoit tomber que sur des Sujets d'une prudence & d'une capacité reconnues. Il étoit question d'en choisir trois, que le Cardinal Régent vouloit revêtir d'une autorité presqu'absolue. Las Casas fut chargé de joindre ses lumieres à celles du Général. Ils s'accorderent en faveur de trois Religieux, également respectables par leur savoir & leur piété (25). Le nouveau Réglement portoit que les Indiens seroient instruits dans la Foi, & qu'on les occuperoit utilement, mais sans rigueur, pour les mettre en état de païer à la Couronne le tribut qu'on leur avoit imposé. On ordonnoit, dans cette vûe, qu'ils seroient séparés des Espagnols; qu'on en formeroit plusieurs Villages, dans chacun desquels on

Le Cardinal de Ximenès Régent d'Espagne, fait un nouveau Réglement pour les Indes.

Il confie l'administration de l'Isle Espagnole à des Religieux Jeronimites.

(24) C'étoit le Doyen de Louvain, qui devint ensuite le Pape Adrien II; Zapata; l'Evêque d'Avila; Carvajal & Palecios Rubios.

(25) Le Pere Louis de Fuerva, Prieur de la Myorade d'Olmedo, déclaré Chef de la Commission, le Pere Bernardin de Manzanedo, & le Prieur du Couvent de Seville, auquel on substitua ensuite celui du Couvent d'Ortega.

placeroit un Missionnaire, avec toute l'autorité nécessaire pour faire respecter son ministere & sa personne; qu'on assigneroit, à chaque Famille, un héritage qu'elle cultiveroit à son profit; & que le Tribut seroit mesuré sur la nature du terrain, & sur les autres avantages de la situation.

Aussi-tôt le Régent, sans aucun égard pour les représentations & les clameurs, fit dresser les instructions des Commissaires. Un Etablissement si singulier, qui fut d'ailleurs comme l'essai Politique du fameux Ximenès, merite d'être représenté avec plus d'étendue (26).

(26) Le premier article portoit qu'en arrivant à l'Ile Espagnole, ils commenceroient par licencier les Indiens de l'Évêque de Burgos, ceux du Commandeur de Conchilos, de Ferdinand de Véga, & généralement de tous les Ministres & Seigneurs de la Cour, qui avoient obtenu des Départemens du feu Roi. Par le second, il leur étoit enjoint d'assembler les Espagnols, pour leur déclarer qu'ils étoient envoiés pour examiner leur conduite, dont on avoit fait de grandes plaintes, & remédier aux abus. Le troisiéme leur ordonnoit de bien faire sentir que dans cette recherche ils auroient uniquement en vûe le bien Public & celui des Particuliers. Le quatriéme portoit qu'ils appelleroient ensuite les principaux Caciques, & leur parleroient en ces termes : » Le Conseil des Rois Catho- » liques, vous regardant comme un Peuple » libre, sujet de leur Couronne & Chrétien, » nous a envoïés ici pour entendre vos » griefs. Ne craignez point de déclarer les » torts, qu'on vous a faits, afin qu'on y » remedie, & qu'on en punisse les auteurs. » Nous souhaitons aussi d'apprendre de vous- » mêmes ce qu'on peut faire pour votre » soulagement; car persuadez-vous bien » que leurs Majestés ont à cœur vos inté- » rêts, autant que vous-mêmes, & n'é- » pargneront rien pour vous en donner des » preuves. Les Commissaires devoient faire visiter, par des Religieux, toutes les Habitations de l'Isle, pour s'assurer de quelle maniere on avoit traité jusqu'alors les Indiens; s'informer exactement de l'état des Mines; voir s'il étoit à propos de réunir les Naturels du Païs & d'en former des Bourgades; & supposé qu'on prît ce parti, composer ces Bourgades de 300 Indiens, qui auroient une Eglise, un Hôpital, un Cacique; prendre soin que les Habitans des Bourgades éloignées des Mines s'appliquassent aux travaux de la terre, soit pour en tirer des vivres, soit pour cultiver le Coton, le Gimgembre, la Casse, l'Indigo, les Cannes de sucre, & d'autres Plantes qui faisoient déja le fond d'un très grand Commerce; regler que les Caciques, commandans des Bourgades, auroient quatre fois plus de terrain que les autres, & que chacun de leurs Sujets seroit tenu de leur donner tous les ans quinze journées de son travail; nommer des Visiteurs Roïaux, dont chacun auroit inspection sur un certain nombre de Bourgades; établir qu'on n'entreprendroit rien de considérable dans une Bourgade, sans le consentement du Missionnaire, du Cacique & du Visiteur; déclarer que ce Visiteur seroit toujours un Castillan, nommé par le Roi, & que son principal soin seroit d'empêcher qu'on ne fît aucun tort aux Indiens de son District; avertir les Caciques qu'avec l'agrément du Visiteur & du Missionnaire, ils pourroient condamner au fouet, mais que pour les crimes, qui mériteroient d'autres peines, la connoissance en seroit réservée aux Tribunaux établis par le Roi; empêcher que les Indiens n'eussent aucune sorte d'armes; ne pas souffrir qu'ils fussent nuds; ne leur pas permettre d'avoir plus d'une Femme, ni de changer celle qu'ils auroient une fois prise; décerner la peine du fouet contre les Adulteres; assigner les appointemens des Visiteurs, partie sur le Domaine, & partie sur les Villages de leur dépendance, & ceux du Missionnaire sur les Décimes, les Messes & les Offrandes; mais lui défendre de rien recevoir pour aucune sorte de fonction Ecclesiastique, & les obliger tous d'avoir un Cathechiste, qui apprît à lire aux Enfans, & qui leur enseignât la Langue Castillane.

Le dernier article regardoit l'or. Les Indiens n'étant plus sous la puissance des Particuliers, il s'ensuivoit qu'ils pourroient travailler au moins pour leur compte. Mais on recommandoit aux Commissaires; 1°, d'engager ces Insulaires au travail; 2° d'ordonner que l'heure de le commencer & de le finir fût fixée; 3° que personne n'y fut em-

Il ne paroît pas que pour cette nouvelle forme d'administration, l'Amiral eût été consulté; soit que les mauvais offices de ses Ennemis eussent prévalu à la Cour; soit qu'on voulût lui épargner la mortification de contribuer à des arrangemens qui resserroient plus que jamais son pouvoir. Sous prétexte même que l'autorité désarmée s'attire peu de respect, & que la conduite des armes, l'administration immédiate des Finances & l'exercice de la Justice criminelle ne convenoient pas à la profession des Commissaires, Dom Diegue eut le chagrin de leur voir donner un Adjoint séculier, sous le titre d'Administrateur, avec une autorité qui ne fut bornée que par celle de la Commission, parce qu'il devoit exercer seul l'Office des Auditeurs roïaux, qui furent interdits pour avoir abusé de leur pouvoir. Ce fut Alfonse de *Zuazo*, auquel l'Historien ne donne pas d'autre qualité que celle de Licencié. Mais lorsque le Cardinal eut fait dresser ses provisions, Zapata, irrité apparemment du rappel d'Albuquerque, refusa de les signer, en alléguant qu'il lui paroissoit dangereux d'accorder une si grande autorité, dans les Indes, à un Particulier sans caractere. Le Docteur Carvajal s'étant déclaré pour le même sentiment, Zuazo, que ses inclinations portoient à une vie tranquille, voulut retourner dans son Université : mais le Cardinal fit appeller Carvajal & Zapata, leur reprocha d'avoir osé blâmer sa conduite, & les força de signer; ce qu'ils ne firent néanmoins qu'avec des précautions qu'ils crurent capables de les justifier auprès du Roi (27). Las Casas, que ses grandes qualités firent juger nécessaire aux Indes, fut honoré du titre de Protecteur des Indiens, avec cent pesos d'appointemens, & l'ordre d'accompagner les Commissaires, pour les aider de son crédit auprès des Naturels du Païs, & les instruire de tout ce qu'ils ne devoient pas ignorer. Dans le même tems, on vit arriver en Espagne quatorze Religieux de l'Ordre de Saint François, tous envoïés de differens Couvents de Picardie, qui vinrent offrir d'aller sacrifier leur vie pour la conversion des Indiens. On comptoit, entr'eux, un Frere du Roi d'Ecosse, aussi respectable par sa sain-

SUITE DES DECOUVERTES. 1516.

L'Amiral n'est pas consulté.

Autres dispositions du Régent pour les Indes.

Las Casas reçoit le titre de Protecteur des Indiens.

ploïé avant l'âge de vingt ans, ni après cinquante; 4° qu'il n'y eût jamais à la fois plus d'un tiers du Village dans les Mines, & que le même tiers n'y passât que deux mois de suite; 5° que les Femmes n'y fussent point emploïées, à moins qu'elles ne s'y offrissent d'elles-mêmes, avec l'agrément de leurs Maris; 6° que les Mineurs gardassent jusqu'au tems de la fonte ce qu'ils auroient tiré des Mineraux, pour le porter alors au rendez-vous, sous la conduite du Visiteur & du Cacique, & que du produit on fît trois parts égales, la premiere pour le Roi, & les deux autres pour être distribuées entre le Cacique, le Mineur & la Bourgade, en prélevant néanmoins les frais de la fonte, les outils & toutes les dépenses communes; 7° que dans toute l'Isle il y eût douze Mineurs Castillans, dont l'emploi seroit de découvrir les Mines & de les montrer aux Indiens, & dont les appointemens étoient assurés moitié sur le Trésor, & moitié sur les Indiens; 8° que les Espagnols, qui auroient des Esclaves Caraïbes, pourroient les emploïer aux Mines, mais à condition de païer au Roi le dixiéme, s'ils étoient mariés, & le septiéme s'ils ne l'étoient pas; & que le Roi fourniroit des Caravelles pour enlever de ces sortes d'Esclaves, mais avec défense, sous peine de la vie, de courir sur d'autres que des Cannibales. Il y avoit un grand nombre d'autres articles, mais moins importans. Herrera, seconde Décade, Liv. 2. chap. 4, 5 & 6. Hist. de Saint-Domingue, Liv. 5. pages 144 & suiv.

(27) Signant contre leur gré, dit Herrera, ils y mirent un certain trait de plume, afin qu'à l'arrivée du Roi ils pussent dire qu'ils y avoient été contraints par le Cardinal, *ibid*, chap. 6.

SUITE DES DECOUVERTES. 1516.

teté que par sa naissance (28); & leur Chef, nommé le Pere *Remi*, avoit déja prêché l'Evangile dans les Indes. Le Cardinal, qui étoit du même Ordre, donna des louanges à leur zele & leur procura toutes sortes de commodités pour le passage.

Départ des Commissaires Jeronimites.

On avoit armé à Seville, un Navire, qui se trouva trop petit pour le nombre de ceux qui devoient s'y embarquer, & qui fut abandonné aux Commissaires, tandis que Las Casas & Zuazo monterent sur le premier qui fut en état de mettre à la voile. Ces deux Bâtimens n'aïant pas laissé d'arriver ensemble à Portoric, Las Casas auroit souhaité de faire le reste du voïage sur celui des Commissaires; mais ces Peres, qui n'ignoroient pas ses démêlés avec les principaux Officiers de l'Espagnole, & qui craignirent qu'une liaison trop étroite avec lui n'eût quelque apparence de partialité, le prierent d'entrer dans leurs vûes. Ils mouillerent à San-Domingo le 2 de Décembre; & le Vaisseau, qui portoit Las Casas & Zuazo, n'y arriva que treize jours après (29). D'autres événemens se présentent ici, dans l'ordre des années; mais il est important de suivre un récit, qui conduit à des révolutions fort interessantes, & de faire une courte peinture du Gouvernement des Jeronimites.

Las Casas retourne à l'Espagnole.

Commencemens de leur Administration.

A leur arrivée, les Officiers de l'Isle aïant demandé à voir leurs Provisions, ils ne firent pas difficulté de les montrer; & tout le monde en écouta la lecture avec soumission. Ils s'étoient logés d'abord au Couvent des Franciscains; mais après avoir fait reconnoître leur autorité, ils prirent possession du Palais de l'Audience roïale. Bientôt il s'éleva quelques murmures, sur le bruit qui s'étoit répandu qu'ils devoient abolir les Départemens. Cependant ils les appaiserent aussi-tôt par un coup de vigueur, qui releva les esperances de ceux qui avoient des Indiens en leur pouvoir. Un des principaux Officiers, qu'on lui fit connoître pour l'auteur du bruit dont on avoit paru s'offenser, reçut d'eux une correction févere, & fut même interdit peu de jours après, avec une amende de dix pesos d'or, pour avoir maltraité un Particulier qu'il soupçonnoit de lui avoir attiré cet affront. Ensuite ils firent publier qu'il n'y avoit rien de décidé touchant les Indiens; qu'ils alloient donner tous leurs soins à s'instruire du fond des choses, & qu'ils ne regleroient rien qu'après une mûre déliberation. Dans l'intervalle néanmoins, ils déclarerent libres tous les Indiens dont les Maîtres étoient absens; mais les ordres qu'ils avoient apportés là-dessus étoient si précis, qu'ils ne souffroient point d'explication. L'Administrateur arriva, & se conduisit aussi avec autant de prudence que de fermeté. Après avoir reglé la Justice civile, il établit une sage Police, il fit construire plusieurs Edifices publics, & son administration ne fit naître aucune plainte. Les Jeronimites continuant de leur côté, avec le même esprit de douceur, on étoit déja revenu de la fraïeur qu'avoit causée la nouvelle de leur Commission. Ils avoient même distribué, dans la Ville & dans les Habitations espagnoles, les Indiens qu'ils avoient ôtés aux absens; & lorsqu'on leur vit d'ailleurs apporter tous leurs soins à corriger les abus qui s'étoient glissés dans les Départemens, tout le monde demeura persuadé qu'ils n'avoient pas dessein d'y porter la moindre atteinte.

Le zele de Las Casas se rallume.

C'étoit effectivement leur intention; mais rien n'étoit si contraire aux

(28) *Ibidem.*

(29) *Ibidem*, chap. 12.

vûes de Las Caſas, qui jugeoit indiſpenſablement néceſſaire d'attaquer le mal dans ſa ſource. Ce qui portoit les autres à le laiſſer ſubſiſter, c'étoit la crainte que les Indiens, rendus à eux-mêmes, ne vouluſſent plus recevoir les lumieres de la Foi. On aſſuroit même que leur ſtupidité naturelle les rendoit incapables d'y rien comprendre; d'où l'on concluoit que le ſeul moïen de les faire vivre en Hommes étoit de les laiſſer ſous le joug. Les Jeronimites ſe contenterent donc de leur procurer tous les adouciſſemens qu'ils pouvoient recevoir dans un véritable Eſclavage. Ils mirent en vigueur toutes les anciennes Ordonnances; ils en firent de nouvelles, avec les plus ſages meſures pour en aſſurer l'exécution. Mais ce frein ne ſuffiſoit pas pour arrêter la cupidité, & Las Caſas s'emportoit avec raiſon contre les Départemens.

Suite des decouvertes. 1516.

Sa conduite.

Ses repréſentations furent d'abord aſſez moderées : mais lorſqu'il les vit ſans effet, il paſſa aux invectives & aux menaces. Il fit valoir ſa qualité de Protecteur des Indiens, qu'il voïoit, diſoit-il, dans une cruelle oppreſſion, malgré les ordres formels de la Cour. Cette conduite, que la douceur conſtante des Jeronimites fit regarder comme un emportement, lui attira tant de haine, que pour mettre ſa vie en ſûreté, il fut obligé de ſe renfermer dans le Couvent des Dominiquains. Il écrivit en Cour contre les Commiſſaires, qui ne manquerent pas d'écrire auſſi, & qui étant écoutés avec plus de faveur, reçurent l'ordre de le renvoïer en Eſpagne. Mais il l'avoit prévenu; & n'aïant pû contenir ſon indignation lorſqu'il les avoit vûs déclarer enfin qu'on ne toucheroit pas aux Départemens, il s'étoit embarqué ſur le premier Vaiſſeau qui avoit fait voile en Europe.

Il repaſſe en Eſpagne.

Dans quelle diſpoſition il trouva la Cour.

En arrivant, il s'étoit rendu à Aranjuez, pour y porter ſes plaintes au Cardinal Ximenès. Il ne put voir ce Miniſtre, qui étoit dangereuſement malade. Le Roi Charles devant arriver bientôt à Valladolid, ſa reſſource fut de l'aller attendre dans cette Ville. Il y fut ſuivi de près par le Pere de Manzanedo, un des trois Commiſſaires de l'Eſpagnole, envoïé par ſes deux Collegues, pour répondre aux accuſations du Protecteur des Indiens. Ce Religieux fut d'abord mieux reçu, que ſon adverſaire, de tous ceux qui compoſoient le Conſeil : mais il avoit en tête un Homme, dont la conſtance n'étoit pas capable de ſe rebuter. On apprit bientôt que le nouveau Monarque de l'Eſpagne étoit arrivé à Villa-Viciosa, & que de-là il avoit pris la route de Tordeſillas, pour rendre viſite à la Reine ſa Mere. On fut informé en même-tems que le Cardinal Ximenès étoit mort; que les Grands avoient repréſenté au Roi le tort que ce Miniſtre leur avoit fait en voulant leur ôter les Départemens; que les Seigneurs Flamands, qui étoient tout-puiſſans à la Cour, avoient demandé d'entrer en part des avantages du Nouveau Monde, & que ce jeune Prince, ſans en prévoir les conſéquences, n'avoit pas fait difficulté d'accorder tout ce qu'on lui avoit demandé. Ces nouvelles allarmerent vivement Las Caſas, qui, malgré ſes liaiſons avec M. de Chievres, avoit fait inutilement de fortes repréſentations ſur cette liberalité du Roi. Enfin, il propoſa un moïen, qu'il crut infaillible, pour aſſurer quelque ſoulagement à ſes chers Indiens. Ce fut d'envoïer des Négres & des Laboureurs, dans tous les lieux où les Eſpagnols avoient commencé à s'établir. Ce projet, qu'il fit goûter d'abord à M. de Chievres, au Cardinal

Moïen qu'il propoſe pour ſoulager les Indiens.

Suite des decouvertes. 1516.

Adrien, & à d'autres Seigneurs Flamands, passa au Conseil des Indes (30); & le Roi signa une Ordonnance, pour faire transporter quatre mille Negres aux grandes Antilles. Un Seigneur Flamand, Grand-Maître de la Maison de ce Prince, en obtint le Privilege: mais il le vendit aux Génois (31), qui mirent leurs Négres à fort haut prix; & cet incident fit évanouir tous les avantages qu'on s'en étoit promis.

On se dégoûte des Commissaires Jeronimites.

Manzanedo n'étoit pas moins actif que Las Casas; mais il ne trouva point le même zele dans ses Amis; & quoiqu'il eût obtenu des audiences favorables, il comprit que le regne des Commissaires étoit passé (32). La Commission des Jeronimites n'avoit pas dû plaire à l'Evêque de Burgos; & ce Prélat, qui se retrouvoit, par la mort du Cardinal Ximenès, à la tête des affaires des Indes, n'attendit pas long-tems pour la faire révoquer. Un démêlé fort vif, entre les Commissaires & les Officiers roïaux de l'Espagnole, pour l'élection d'un Député qui devoit venir féliciter le Roi sur son avenement au Trône, ne contribua pas peu à cette révocation. Zuazo, qui avoit pris parti pour les Commissaires, se vit entraîné dans leur disgrace, & Rodrigue de *Figueroa* fut nommé pour lui succeder. Las Casas ne laissa point échapper une si belle occasion de faire la guerre aux Départemens. Il fit même entrer les Seigneurs Flamands dans sa cause; & leurs raisons firent d'autant plus d'impression sur le Roi, qu'ils parloient contre eux-mêmes. Mais les Espagnols aïant embrassé l'opinion contraire, le Roi, qui ne se crut pas encore en état de porter une décision absolue sur un point si contesté, prit le parti de donner un plein pouvoir à Figueroa, pour agir d'une maniere convenable aux circonstances, avec l'avis des plus sages & des plus fidéles Officiers que l'Espagne eût alors aux Indes. Las Casas s'étoit plaint, dans une audience particuliere, que sous prétexte d'enlever des Caraïbes, pour en faire des Esclaves, on enlevoit indifféremment toute sorte d'Indiens. Il avoit représenté, sur tout, le malheur des Insulaires de la Trinité, gens doux & sociables, qui couroient risque de se voir détruits jusqu'au dernier (33), si l'on n'apportoit quelque remede à ce brigandage.

Las Casas est appuïé par les Seigneurs Flamands.

(30) Il étoit alors composé de l'Evêque de Burgos, de Fernand de Vega, Grand Commandeur de Castille, de Dom Garric de Padilla, de Zapata, de Dom Pierre Martyr d'Anglerie, & Dom Francisco de los Cabos; sans parler de M. de Chievres, qui entroit dans toutes les affaires, & du Doyen de Besançon, qui depuis la mort de Sauvage, Grand Chancelier, faisoit toutes les fonctions de cette Charge & entroit dans tous les Conseils.

(31) Pour la somme de 23 mille Ducats.

(32) Il prend le parti de retourner dans son Couvent.

(33) L'année précédente, Jean Bono, Pilote de Biscaye, aïant abordé dans cette Isle, y fut reçu plus civilement qu'il ne devoit l'esperer, après toutes les perfidies que ces pauvres Indiens avoient essuïées de sa Nation. Il les assura qu'il étoit venu pour vivre avec eux. Ses caresses & ses présens les engagerent à lui bâtir une Maison, de la grandeur qu'il parut desirer. Elle pouvoit contenir environ cent personnes. Lorsqu'elle fut achevée, il invita les Indiens du Canton à venir voir quelque chose de merveilleux, qu'il promit de leur montrer. Ce Peuple crédule entra sans défiance dans la Maison; & la foule y devint si grande qu'on ne pouvoit s'y remuer. C'étoit l'occasion sur laquelle Bono avoit compté. Soixante Hommes bien armés, qui composoient son Equipage, s'assemblerent à la porte, présenterent l'épée nue & le bout de leurs arquebuses aux Indiens, & les menacerent non-seulement de les égorger, à mesure qu'ils tenteroient de sortir, mais de les brûler vifs s'ils entreprenoient de faire la moindre ré-

Ses plaintes furent écoutées favorablement ; & le nouvel Administrateur eut ordre de rendre la liberté à tant de Malheureux.

Suite des découvertes. 1516.

Maladie singuliere qui acheve de dépeupler l'Espagnole.

Mais il en trouva le nombre fort diminué, dans l'Isle Espagnole, par une maladie qui ne s'y étoit pas encore fait sentir depuis les découvertes, & qui, s'étant communiquée dans les Isles voisines, y fit périr une si grande quantité d'Indiens, qu'à peine auroit-on pû croire qu'elles eussent jamais été peuplées. Il y a beaucoup d'apparence que ce triste présent leur étoit venu de l'Europe, quoiqu'Herrera paroisse persuadé qu'il étoit naturel aux Habitans de toutes les Parties des Indes (34). S'il n'eût pas été nouveau pour les Insulaires de l'Espagnole, l'expérience leur auroit appris quelque remede ; mais lorsqu'ils se sentirent attaqués, ils ne penserent qu'à se jetter dans les Rivieres, pour chercher du soulagement au feu qui les dévoroit ; & le même Historien reconnoît que la mortalité n'eut pas d'autre cause. Ce fléau, qui n'étoit tombé que sur les Indiens, fut suivi d'un autre, dont les effets furent communs aux deux Nations. On vit paroître, dans l'Isle Espagnole & dans celle de Portoric, une si prodigieuse quantité de Fourmis, que la surface de la terre en fut couverte. Celles de Portoric étoient armées d'aiguillons, dont les picqûres causoient une douleur plus vive que celles des Guêpes. Elles pénétroient dans toutes sortes de lieux ; & l'on étoit contraint, pour prendre un peu de repos, de placer les lits sur de grands bassins d'eau. Dans l'Espagnole, elles s'attacherent aux arbres qu'elles attaquerent d'abord par la racine, & qu'elles rendoient aussi secs & aussi noirs que s'ils eussent été brûlés par le feu du Ciel (35). En vain les noïoit-on dans l'eau. Un instant après, il en reparoissoit le même nombre. On emploïa le feu, qui n'eut pas plus de succès ; & souvent, après avoir brûlé des monceaux de leurs œufs, qu'on trouvoit dans la terre jusqu'à la hauteur de quatre palmes, on voïoit sortir le lendemain, des mêmes endroits, de nouvelles légions de ces Insectes. Après avoir épuisé toutes les ressouces humaines, on s'adressa au Ciel, par des cérémonies & des vœux fort bizarres (36), auxquels on attribua la fin du mal. Toutes-

Ravage extraordinaire causé par les Fourmis.

sistance. Ces Malheureux, au nombre de 180, se laisserent prendre l'un après l'autre, furent liés de même, conduits au Navire, jettés au fond de calle, & transportés pour l'esclavage à Portoric, où ils ne faisoient qu'arriver lorsque Las Casas y avoit passé avec les Jeronimites. Herrera, *idem*, ch 12.

(34) » Ceux, dit Herrera, qui ont recherché les antiquités du Païs, assurent » que ce mal ne venoit pas de Castille, & » qu'il étoit naturel aux Indiens ; qu'ils en » étoient atteints de tems en tems, & qu'il » en arrivoit de même dans toutes les autres Isles & Terre-ferme des Indes occidentales ; que s'il avoit été porté de Castille, il n'eût attaqué que les Castillans, » au lieu qu'alors & depuis, on n'a pas sçû » qu'ils en aïent été frappés ; enfin qu'il y » a d'ailleurs, dans les Indes, des maladies » qui attaquent les Castillans & non les » Indiens ; & d'autres, qui attaquent les » Castillans nés dans les Indes ; & non ceux » qui y passent de Castille, ni les Indiens » mêmes, Liv. 3. ch. 14.

(35) Surtout les Orangers, qui étoient très beaux & en nombre infini, les Grenadiers, & les Cassiers, dont le nombre étoit *si grand qu'il auroit pû suffire pour en fournir toute l'Europe & l'Asie*, *Ibidem*. L'Historien de Saint-Domingue fait dire à Herrera, des Cannes de sucre, ce qu'il dit des Cassiers. Il ne s'est pas souvenu d'avoir observé dans un autre endroit, que la même année, les Castillans n'avoient encore des Cannes de sucre que dans leurs Jardins.

(36) » Les Castillans jugerent à propos » de prendre quelque Saint pour Avocat, & » de le tirer au sort. Après une Procession » solemnelle ils jetterent le sort, qui tomba » sur Saint Saturnin. Ils le reconnurent » aussi-tôt pour leur Patron, avec toutes les » réjouissances possibles, comme ils ont tou-

SUITE DES DECOUVERTES. 1516.

les Plantes, qui avoient été attaquées, périrent entiérement; mais celles qu'on leur fit ſucceder en vinrent plus vîte, & produiſirent preſqu'auſſi-tôt des fruits (37). A peine l'Iſle étoit-elle délivrée de cette plaie, qu'elle eut beaucoup à ſouffrir de la voracité d'un grand nombre de Chiens, échappés des Habitations. Ils s'attacherent particuliérement aux Porcs ſauvages, qui avoient multiplié d'une maniere ſurprenante depuis l'Etabliſſement des Eſpagnols, & qui ſe nourriſſant d'excellens fruits, ou de racines fort délicates, avoient la chair exquiſe. Les Veaux ne furent pas plus épargnés, à meſure qu'ils naiſſoient dans les Pâturages. Enfin le dommage fut extrême, & l'on n'eut pas peu de peine à l'arrêter (38).

Les Jeronimites ſont rappellés.

Ce fut dans ces circonſtances, que Figueroa mouilla au Port de San-Domingo. Son Prédéceſſeur, dégoûté de la fortune & de l'ambition par les mauvais offices qu'on lui avoit rendus à la Cour, avoit déja pris le parti d'abandonner ſon Emploi, pour mener une vie privée; & les Jeronimites, à qui le Roi faiſoit dire, par le nouvel Adminiſtrateur, qu'il étoit content de leurs ſervices, mais qu'ils pouvoient revenir en Eſpagne, n'attendirent pas d'autres ordres pour repaſſer la Mer. Ils ſe rendirent à Barcelone, où le Roi étoit alors; dans le deſſein de lui rendre compte de leur adminiſtration, & de l'état ou ils avoient laiſſé les Indes. Ils vouloient l'informer que le déſordre des Colonies du Nouveau Monde venoit du défaut de ſubordination, & des Partis dont elles étoient déchirées. Ils avoient à ſe plaindre particuliérement du Tréſorier Général, dans lequel ils prétendoient que les Factieux trouvoient toujours une protection ſûre, & les gens de bien un Ennemi déclaré, qui n'épargnoit pas la calomnie pour les perdre, comme il venoit d'arriver à *Zuazo*, & qui s'attachoit ſurtout à perſécuter ceux qu'il croïoit dans les intérêts de de l'Amiral, dont il avoit cauſé toutes les diſgraces. Mais les Amis de ce redoutable Officier, qui ſe déferent apparemment de leur deſſein, eurent aſſez de crédit pour leur fermer l'accès de la Cour. Après avoir long-tems ſollicité une Audience, ſans la pouvoir obtenir, ils prirent enfin, comme leur Collegue, le parti de retourner à leurs Exercices monaſtiques (39).

Projet bizarre de Las Caſas, pour la formation d'une nouvelle Colonie.

Las Caſas, auſſi peu capable d'être rebuté par l'exemple d'autrui, que par le mauvais ſuccès des deux propoſitions qu'il avoit fait agréer (40), s'efforçoit alors de faire entrer l'Evêque de Burgos dans un nouveau projet, dont il lui promettoit autant d'avantage pour la Couronne d'Eſpagne, que pour l'avancement de la Religion. Mais, ce Prélat s'étant excuſé ſur le caractere du Roi, qui n'aimoit pas les entrepriſes où il ne voïoit de certain que de la dépenſe, il eut recours encore aux Seigneurs Flamans. Il croïoit avoir trouvé, dans ſon expérience & ſes réflexions, un moïen ſûr d'établir une Colonie qui devoit être d'un grand profit pour l'Etat; & ſa confiance alloit juſqu'à

» jours fait depuis; & l'on vit par expérience que le mal diminua; & s'il ne » fût pas appaiſé tout-à-fait, les péchés » des Hommes en furent la cauſe. *Ibidem.*

(37) *Ibidem.*

(38) *Ibidem.* On verra d'autres effets de ces terribles Animaux, qui avoient tant de part aux conquêtes des Caſtillans.

(39) Hiſtoire de Saint-Domingue, Liv. 5. page 163.

(40) On a vû ce qui fit manquer le premier. Le ſecond avoit été exécuté, quoiqu'avec beaucoup de peine; mais deux cens Déſerteurs, qu'il avoit fait embarquer à Cadix, lui avoient été débauchés tous, en paſſant à Portoric.

Suite des Decouvertes. 1516.

répondre du succès, si dans le Païs, qu'il vouloit choisir, on ne permettoit à personne de s'établir sans son consentement. Les cruautés des Espagnols aïant aliené tous les Indiens, il vouloit faire prendre à ses Colons un habit particulier, pour faire croire aux Naturels du Païs qu'ils étoient d'une autre Nation. Cet habit devoit être blanc, avec une Croix à peu près semblable à celle de l'Ordre de Calatrava; & Las Casas portoit ses vûes jusqu'à vouloir fonder dans la suite un Ordre Militaire de cent cinquante Chevaliers, qu'il se flattoit de faire approuver par le Saint Siége & par le Roi Catholique (41).

Action hardie de Las Casas, & de quelques autres Théologiens.

Ce Plan fut approuvé de Chievres & de la Chaux, ses deux Protecteurs déclarés. Le Chancelier Gatinara promit aussi son suffrage; mais quelques négociations avec la France aïant conduit le Chancelier & de Chievres sur la Frontiere, les propositions de Las Casas furent si peu goûtées du Conseil, que dans le premier mouvement de son impatience, il prit une résolution, où la prudence fut moins consultée que son zele. Il alla trouver tous ceux qui avoient le titre de Prédicateurs ou de Théologiens du Roi, & les engagea, au nombre de huit, à se rendre au Conseil, pour y déclarer que les Seigneurs dont il étoit composé répondroient à Dieu de tout le mal qui se commettoit dans les Indes, puisqu'après tant de représentations ils ne vouloient pas y apporter le reméde qui dépendoit d'eux. Le Pere Michel de Salamanque, Dominiquain, qu'ils choisirent pour leur Orateur, exposa, sans ménagement, tout ce que le Protecteur des Indiens lui avoit inspiré. On eut la patience de l'écouter: mais lorsqu'il eut fini, l'Evêque de Burgos, le regardant d'un œil sévere, lui demanda d'où venoit cette hardiesse, & depuis quand les Prédicateurs se mêloient du Gouvernement? La Fuente, autre Docteur, répondit qu'ils étoient chargés des intérêts de la Maison de Dieu, pour lesquels ils devoient être prêts à donner leur vie; qu'il n'étoit pas surprenant que des Docteurs en Théologie, qui pouvoient être consultés par un Concile général, donnassent des avis aux Ministres des Rois; qu'ils venoient donc, par office, leur déclarer que si l'on ne réformoit pas les abus qui s'étoient introduits dans les Indes, ils monteroient en Chaire, pour attaquer publiquement ceux qui violoient la Loi de Dieu, & qui négligeoient le service du Roi; sans quoi, ils croiroient manquer à la plus essentielle de leur obligation, qui étoit d'accomplir & de prêcher l'Evangile. Dom Garcie de Padilla, qui étoit Homme de savoir, prit la parole, & dit que jusqu'alors le Conseil avoit fait tout ce qu'il

Ils entrent au Conseil, & parlent d'un ton ferme.

Comment ils y sont reçus.

(41) Le détail de ses vûes fait honneur à son imagination, dans le récit d'Herrera. Il demandoit mille lieues de Côtes, depuis *Rio Dolce* jusqu'au Fleuve de *los Aracuas*, à dessein, suivant l'Historien, de débusquer Pedrarias de la Terre-ferme. En deux années il se flattoit d'apprivoiser & de civiliser dix mille Indiens. En trois ans, il promettoit de leur imposer un tribut de 15000 Ducats, & de le faire monter à 60000 dans l'espace de dix ans. Il vouloit bâtir trois Bourgades, chacune avec sa citadelle & cinquante de ses Chevaliers. Il devoit s'instruire avec soin de tous les lieux où l'on trouvoit de l'or, pour en informer le Roi; mener avec lui douze Missionnaires qui lui fussent soumis, dix Insulaires de l'Isle Espagnole, & tous les Indiens qui avoient été transportés de la Terre-ferme dans cette Isle. Pour l'entretien de ses Chevaliers, il ne demandoit que le douziéme de ce que le Roi devoit retirer du Païs; mais il vouloit que ce revenu fût continué à leur postérité, jusqu'à la quatriéme génération, qu'ils fussent créés Chevaliers aux Eperons dorés, & que toute leur race fût à jamais exempte de taxes & d'impôts. Le même, Liv. 4. ch. 2.

Suite des decouvertes. 1516.

avoit dû ; témoins les Actes mêmes, qu'on vouloit bien leur communiquer, quoique leur présomption ne méritât point cette condescendance, mais pour leur faire sentir combien ils s'étoient oubliés. La Fuente repartit » qu'on devoit leur montrer en effet ces Actes, & qu'ils étoient disposés à les louer, » s'ils les trouvoient dignes de louanges ; mais que si la justice y étoit blessée, » ils prononceroient anathème contre les Auteurs ; extrêmité à laquelle ils ne » croïoient pas que leurs Seigneuries voulussent les obliger (42).

Le jour suivant, ils furent appellés au Conseil, pour y entendre la lecture de toutes les Ordonnances qui avoient été dressées pour les Indes. Le Président reçut leurs objections avec beaucoup de douceur. On leur promit même de les examiner, & d'avoir égard à leurs avis. Las Casas attendit quel seroit l'effet d'une démarche de cet éclat, & ne cessa point de solliciter Gatinara & de Chievres, qui étoient revenus à la Cour. Mais n'apprenant rien de favorable, il fit une nouvelle tentative auprès des Seigneurs Flamands. Ces Etrangers, qui n'étoient pas fâchés de trouver les Ministres Espagnols en défaut, pour en prendre occasion de se rendre plus nécessaires, lui conseillerent de récuser tout le Conseil des Indes, & particuliérement l'Evêque de Burgos. Il saisit cette ouverture ; & par le crédit de ceux qui lui en avoient fait naître l'idée, il obtint une Junte extraordinaire (43). Son Plan y fut examiné avec soin, & généralement approuvé ; à l'exception que les mille lieues de Côtes, qu'il demandoit, furent réduites à trois cens, depuis le Golfe de Paria jusqu'à Sainte-Marie. A la vérité, cette décision ne fut pas plutôt publiée, qu'elle parut causer un soulevement général. Quantité de personnes, nouvellement arrivées des Indes, & tout le Conseil récusé, en parlerent comme d'une extravagance, qui n'étoit propre qu'à jetter l'Etat dans une dépense inutile, & dont on ne pouvoit espérer de succès. Malheureusement pour Las Casas, cette opinion ne fut que trop justifiée par l'événement. Cependant, malgré les représentations de ses Adversaires, qui demanderent même que les Délibérations fussent recommencées, son éloquence sçut détruire toutes les objections. On lui opposa tout ce qu'on avoit publié jusqu'alors du mauvais naturel des Indiens, de leur stupidité, de leur inconstance, de leur penchant pour les vices les plus odieux, de leur perfidie & de leur cruauté, de leur éloignement pour l'Evangile & pour toutes sortes d'instructions ; enfin de leur aversion comme invincible pour le travail. Il en fit une autre peinture, qui rejettoit la plûpart de ces imputations sur la tyrannie & les barbares excès de leurs nouveaux Maîtres. A ceux qui sembloient mal juger de ses propres intentions, il répondit que sa conduite, ses mœurs, & la dignité du Sacerdoce, dont il avoit l'honneur d'être revêtu, devoient le mettre à couvert de ces injurieuses défiances ; sans compter qu'il promettoit, comme il l'avoit toujours offert, de contribuer de vingt ou trente mille écus à son entreprise. Il

Las Casas récuse le Conseil des Indes.

Ce qu'on pense du projet de Las Casas.

Il obtient la permission de l'exécuter.

(42) *Ibid*, chap. 2.

(43) Elle fut composée de Dom Jean Manuel, qui avoit été Favori du feu Roi Philippe I, Pere de Charles ; de Dom Alfonse Tellez, Frere aîné du Marquis de Vilana, tous deux du Conseil d'Etat & de celui de la Guerre ; du Marquis d'Aguilar, Grand Veneur & Conseiller d'Etat ; de Vargas, qui avoit été grand Trésorier du Feu Roi, du Cardinal Adrien, Grand Inquisiteur d'Espagne, & de tous les Seigneurs Flamands qui entroient au Conseil, *ibid*, chap. 3.

ne se défendit pas avec moins de force contre le reproche d'avoir engagé le Cardinal Ximenès à faire passer des Jeronimites aux Indes, & d'avoir bientôt vécu si mal avec eux, qu'il avoit abandonné sa Commission de Protecteur des Indiens, pour venir apporter ses plaintes en Espagne (44). Enfin, sur l'article du nouveau revenu qu'il promettoit à la Couronne, il fit voir, par des raisonnemens sans réplique, que tout dépendoit du zele & de la fidélité dans l'administration; & fortifiant ses raisons par l'exemple, il prouva que depuis quelques années que Dom Pedrarias d'Avila commandoit dans la Castille d'or, le Roi n'avoit pas dépensé moins de cinquante-quatre mille ducats pour cet Etablissement, & n'avoit pas tiré pour son quint plus de trois mille Pesos; tandis que les profits du Gouverneur & de ses Officiers montoient à plus d'un million d'or (45). Ses réponses & ses preuves durent porter la conviction dans tous les esprits, puisque la décision de la Junte fut confirmée, & que les Provisions du nouveau Gouverneur aïant été signées, les ordres furent donnés pour l'armement des Vaisseaux qui devoient transporter la nouvelle Colonie.

Suite des Decouvertes 1516.

Mais il auroit manqué quelque chose à la victoire du Protecteur des Indiens, si l'on n'eût rien statué pour le soulagement des Habitans naturels de l'Isle Espagnole & des autres Colonies actuelles du Nouveau Monde. Ce fut comme un second triomphe, qu'il obtint avant son départ, & dont il eut la principale obligation au crédit des Seigneurs Flamands. Herrera entre ici dans un curieux détail.

Fameuses disputes de Las Casas en faveur des Indiens.

Dom Juan de Quevedo, Evêque de Sainte-Marie l'ancienne du Darien, étoit arrivé en Espagne pendant le cours de ces contestations; & c'étoit lui qui avoit apporté les trois mille Pesos, que Pedrarias envoïoit pour le quint du Roi. Il s'étoit attaché aux Seigneurs Flamands, après avoir reconnu ce qu'il pouvoit espérer de leur crédit pour le succès de ses prétentions. Un jour que le Docteur Mota, qui avoit succedé à Fonseca dans le Siége de Badajos, & qui étoit un des principaux Partisans de la Cause des Indiens, donnoit à dîner à ce Prélat, Las Casas se trouva au nombre des Convives, avec Dom Juan de Zuniga, Frere du Comte de Miranda, qui fut ensuite Gouverneur de Philippe II. & Dom Diegue Colomb, Amiral des Indes. Après la table, le discours tomba sur les Indes; & Las Casas, plein de ses idées, fit un reproche à l'Evêque du Darien, de n'avoir pas emploïé la voie des censures, contre Pedrarias & ses Officiers, pour arrêter les vexations tyranniques qu'ils exerçoient sur les Naturels du Païs. Comme ils ne s'accordoient pas sur tous les points, la dispute devint si vive, que l'Evêque de Badajos se vit dans la nécessité de l'arrêter. Ce Prélat, étant allé ensuite au Conseil, ne manqua point de rapporter au Roi ce qui venoit de se passer chez lui, entre l'Evêque du Darien & Las Casas. Charles, qui ne desiroit que l'occasion de s'instruire, fit avertir les deux Parties de se trouver au Conseil, deux jours après, & donna ordre à l'Amiral de s'y rendre aussi, avec un Religieux de Saint François, qui étoit arrivé depuis peu de l'Isle Espagnole, & qui gardoit encore

Occasion qui les fait naitre.

(44) On eut la malignité de prétendre que c'étoit par cette raison qu'à son retour il n'avoit pû obtenir une seule audience du Cardinal, & que ce Prélat avoit paru faire peu de cas de lui, *ibidem*.

(45) Il explique jusqu'aux ruses qu'on emploïoit pour cette friponnerie.

SUITE DES DECOUVERTES. 1516.

moins de ménagement que Las Cafas fur les intérêts de la Religion & de l'humanité dans le Nouveau Monde (46).

Assemblée solemnelle, où le Roi d'Espagne assiste.

Cette Assemblée fut accompagnée de tout ce qui pouvoit servir à lui donner de l'éclat. Le Roi parut dans une grande Salle du Palais, fur un Trône élevé, avec tout l'appareil de la Roïauté. De Chievres, l'Amiral Colomb, l'Evêque du Darien & le Licentié Aguirre étoient assis à sa droite, dans l'ordre où l'on vient de les nommer. Le Chancelier Gatinara, l'Evêque de Badajos, & les autres Conseillers d'Etat étoient à sa gauche. Las Cafas & le Francisquain se tinrent debout, vis-à-vis le Roi. Lorsque chacun fut placé, de Chievres & le Chancelier, montant chacun de leur côté les dégrés du Trône, se mirent à genoux aux pieds du Roi, & lui parlerent quelque tems à voix basse. Ensuite ils reprirent leur place; & le Chancelier se tournant vers l'Evêque du Darien, lui dit: » Révérend Evêque, Sa Majesté (47) vous ordonne de parler, » si vous avez quelque chose à lui dire. L'Evêque se leva aussi-tôt, & répondit que les explications qu'il avoit à donner ne pouvant être communiquées qu'au Roi & à son Conseil, il supplioit Sa Majesté de faire éloigner ceux qui ne devoient pas les entendre (48). Il insista même, après un second ordre; & ce ne fut qu'au troisiéme, lorsque le Chancelier eut ajouté que tout ce qu'il y avoit de Seigneurs dans la Salle avoient été appellés pour assister au Conseil, qu'il prit le parti d'obéir. Mais, évitant les détails, il se contenta de déclarer que depuis cinq ans, qu'il s'étoit rendu au Continent de l'Amérique, avec la dignité Episcopale, il ne s'y étoit rien fait pour le Service de Dieu, ni pour celui du Prince; que le Païs se perdoit au lieu de s'établir; que le premier Gouverneur qu'il y avoit vû étoit un méchant Homme, que le second étoit encore pire, & que tout alloit si mal, qu'il s'étoit cru obligé de passer en Espagne, pour en informer le Roi. Cependant, comme il étoit question de donner son avis, sur la conduite qu'on devoit tenir à l'égard des Indiens, il ajouta que tous ceux qu'il avoit vûs, soit dans le Païs qu'il venoit d'habiter, soit dans les autres lieux où il avoit passé, lui avoient paru nés pour la servitude; qu'ils étoient naturellement pervers, & que son sentiment étoit de ne les pas abandonner à eux-mêmes, mais de les diviser par bandes, & de les mettre sous la discipline des plus vertueux Espagnols; sans quoi l'on n'en feroit jamais des Chrétiens, ni même des Hommes.

Discours de l'Evêque du Dareen.

Lorsque l'Evêque eut cessé de parler, Las Cafas reçut ordre d'expliquer ses idées; & l'Historien lui fait tenir le discours suivant (49):

Discours de Las Casas.

» Très Haut, très Puissant Roi & Seigneur, je suis un des premiers Castillans qui aient fait le Voïage du Nouveau Monde. J'y ai vécu long-

(46) Herrera observe qu'il aspiroit à quelque dignité, *ibid*, ch. 4.

(47) C'étoit la premiere fois qu'on donnoit ce titre à Charles, à l'occasion de son élévation à l'Empire dont il venoit de recevoir la nouvelle, *ibid*.

(48) L'Historien lui fait faire un préambule, qu'il appelle gracieux & élégant: » il y avoit plusieurs jours, lui fait il dire, » qu'il souhaitoit passionnément de voir » cette présence roïale; & maintenant que » Dieu lui faisoit la grace d'accomplir son » desir, il reconnoissoit que la face de » Priam étoit digne du Roïaume, *ibid*.

(49) Là-dessus, dit-il, Chievres & le Chancelier retournerent consulter avec le Roi. Puis, aïant repris leurs places, le Chancelier dit à de Las Casas; Messire Barthelemi, Sa Majesté vous commande de parler. Les Flamands l'appelloient ainsi, & Gatinara les imitoit, quoiqu'Italien, *ibidem*.

Suite des decouvertes. 1516.

» tems, & j'ai vû de mes propres yeux ce que la plûpart ne rapportent que » sur le témoignage d'autrui. Mon Pere est mort dans le même Païs, après » y avoir vécu, comme moi, dès l'origine des découvertes. Sans m'attribuer » l'honneur d'être meilleur Chrétien qu'un autre, je me suis senti porté par » un mouvement de compassion naturelle à repasser en Espagne, pour infor- » mer le Roi, votre Aïeul, des excès qui se commettoient dans les Indes. » Je le trouvai à Placentia. Il eut la bonté de m'écouter; & dans le dessein » d'y apporter du remede, il remit l'explication de ses ordres à Seville: » mais la mort l'aïant surpris en chemin, sa volonté roïale & toutes mes re- » présentations demeurerent sans effet. Après son trépas, je fis mon rap- » port aux Régens du Roïaume, les Cardinaux Ximenès & Tortosa, qui » entreprirent de réparer le mal par de sages mesures, mais la plûpart mal » exécutées. Ensuite, Votre Majesté étant venu prendre possession de ses » Etats, je lui ai représenté la situation de ses malheureuses Colonies, à la- » quelle on auroit alors remédié, si dans le même tems le Grand Chancelier » n'étoit mort à Sarragosse. Aujourd'hui, je recommence mes travaux » pour ce grand objet.

» L'Ennemi de toute vertu ne manque pas de Ministres, qui tremblent » de voir l'heureux succès de mon zele. Mais, laissant à part un moment » ce qui touche la conscience, l'intérêt de Votre Majesté est ici d'une si haute » importance, que les richesses de tous les Etats d'Europe ensemble ne peu- » vent être comparées à la moindre partie de celles du Nouveau Monde; & » j'ose lui dire qu'en lui donnant cet avis, je lui rends un aussi grand ser- » vice que jamais Prince en ait reçu de son Sujet. Non que je prétende au- » cune espece de gratification ou de salaire. Ce n'est pas seulement à servir » Votre Majesté que j'aspire. Il est certain même, que dans toute autre sup- » position que celle d'un ordre exprès, le seul motif de son service ne m'au- » roit pas ramené des Indes en Europe: mais je crois en rendre beau- » coup à Dieu, qui est si jaloux de son honneur, que je ne dois pas faire » un pas pour l'avantage de Votre Majesté, auquel il n'ait la premiere part. » Aussi le prens-je à témoin que je renonce à toutes sortes de faveurs & de » récompenses temporelles; & si jamais j'en accepte, ou moi-même, ou par » quelqu'un qui les reçoive en mon nom, je veux être regardé comme un » Imposteur & un Faussaire, qui auroit trompé son Dieu & son Roi. Appre- » nez donc, Sire, que les Naturels du Nouveau Monde sont capables de » recevoir la Foi, de prendre de bonnes habitudes, & d'exercer les Actes de » toutes les vertus. Mais c'est par la raison & les bons exemples qu'ils y » doivent être excités, & non par la violence; car ils sont naturellement » libres; ils ont leurs Rois & leurs Seigneurs naturels, qui les gouvernent » suivant leurs usages. A l'égard de ce qu'a dit le Révérend Evêque, qu'ils » sont nés pour la servitude, suivant l'autorité d'Aristote, sur laquelle il » paroît qu'il se fonde, il y a autant de distance de la vérité à cette propo- » sition, que du Ciel à la Terre. Quand le Philosophe auroit été de cette » opinion, comme le Révérend Evêque l'affirme, c'étoit un Gentil, qui » brûle maintenant dans les Enfers, & dont la doctrine ne doit être ad- » mise qu'autant qu'elle s'accorde avec celle de l'Evangile. Notre sainte Re- » ligion, Sire, ne fait acception de personne. Elle se communique à toutes

SUITE DES DECOUVERTES. 1516.

» les Nations du Monde. Elle les reçoit toutes ſans diſtinction. Elle n'ôte » à aucune ſa liberté, ni ſes Rois; elle ne réduit pas un Peuple à l'eſclavage, » ſous prétexte qu'il y eſt condamné par la Nature, comme le Révérend » Evêque veut le faire entendre. J'en conclus, Sire, qu'il eſt de la der- » niere importance, pour Votre Majeſté, d'y mettre ordre au commencement » de ſon Regne (50).

Diſcours du Miſſionnaire Franciſcain.

Après Las Caſas, le Miſſionnaire Franciſcain reçut ordre de parler à ſon tour. Il le fit dans ces termes : » Sire, je reçus ordre de paſſer dans l'Iſle » Eſpagnole, où je demeurai quelques années. On m'y donna la Commiſ- » ſion de faire le dénombrement des Indiens. Il y en avoit alors quantité » de milliers. Quelque tems après, je fus encore chargé du même ordre, » & je trouvai ce nombre extrêmement diminué. Si le ſang d'Abel, c'eſt-à- » dire celui d'un ſeul Mort, injuſtement répandu, a crié vangeance & l'a » obtenue du Ciel, Dieu ſera-t'il ſourd au cri de ce déluge de ſang qu'on » ne ceſſe pas de répandre? Je conjure donc Votre Majeſté, par le Sang de » Notre-Seigneur, & par les plaies du grand Saint dont je porte l'Habit, » d'apporter un prompt remede à des maux, qui ne manqueroient pas d'at- » tirer ſur votre Couronne l'indignation & les rigoureux châtimens du » ſouverain Maître des Rois (51).

Diſcours de l'Amiral Dom Diegue Colomb.

Dom Diegue Colomb eut ordre enſuite de donner ſon avis. Les grands maux, dit-il, qu'on venoit de repréſenter, n'étoient que trop manifeſtes; & les Miniſtres de la Religion, qui s'étoient tant de fois élevés contr'eux, en étoient les véritables témoins. C'étoit juſtement qu'après avoir vû l'inutilité de leur zele, ils ſe croïoient obligés d'apporter leurs plaintes au pied du Trône. Bientôt les Indes ne ſeroient plus qu'un vaſte déſert; & lui, qui n'avoit pas d'autre reſſource que l'Etabliſſement qu'il y avoit obtenu de la Couronne, ne voïoit déja plus de lieu au Monde où il pût ſe retirer. Il ajoûta qu'il n'avoit pas eu d'autre motif pour faire le voïage d'Eſpagne, & qu'il aſſuroit Sa Majeſté que de toutes les affaires qu'elle avoit à terminer, c'étoit une des plus importantes pour ſa gloire & ſa conſcience.

L'Evêque du Darien approuve Las Caſas.

Auſſi-tôt que l'Amiral eut fini, l'Evêque du Darien demanda la permiſ- ſion de parler encore une fois. Mais, après un moment de conſultation avec le Roi, le Chancelier lui dit que s'il avoit quelque choſe à répliquer, Sa Majeſté lui ordonnoit de le mettre par écrit, & qu'on y feroit une ſérieuſe attention. Ce Prélat fit deux Mémoires, qui regardoient uniquement Pedrarias & la Province du Darien; & dans une Aſſemblée, qui ſe tint chez le Chancelier, il déclara qu'il approuvoit les vûes & l'entrepriſe de Las Caſas. Mais une fiévre maligne l'aïant emporté dans l'eſpace de trois jours, & Charles, étant attendu par ſa Flotte, à la Corogne, pour aller recevoir la Couronne de l'Empire, l'affaire des Indes demeura ſuſpendue. Il paroît que ce jeune Prince commençoit à craindre que la jalouſie n'eût quelque

L'affaire des Indes eſt ſuſpendue.

(50) On s'eſt attaché à rendre ce Diſcours tel qu'il eſt dans Herrera. L'Hiſtorien de Saint Domingue en donne un tout différent; & la confiance qu'on doit à un Ecrivain de ſa profeſſion, lorſqu'il vante ſa fidelité & celle de ſes Mémoires, oblige de croire qu'il ne l'a pas tiré de ſon imagination; mais il ne cite point ſa ſource. Hiſtoire de Saint-Domingue, Liv. 5. pages 174 & ſuiv.

(51) Herrera, Tom. 2. Liv. 4. ch. 5.

part à la protection déclarée que le Chancelier & les Seigneurs Flamands accordoient à Las Cafas, & qu'il vouloit attendre des informations moins fufpectes fur un point dont il fentoit l'importance (52).

Suite des Decouvertes. 1516.

Dernier Voïage de Jean Diaz de Solis, *& Découvertes au Sud.*

Diaz de Solis. 1516.

Voïage de Jean Dias de Solis.

PENDANT le cours de ces Négociations, qui n'avoient pas duré moins d'environ trois ans, plufieurs Avanturiers avoient tenté de nouvelles découvertes; mais la plûpart vers le Sud, par un ordre particulier du Roi, qui craignoit que les Portugais ne vinffent moiffonner de ce côté-là fes plus belles efperances, & qui fe promettoit d'ailleurs, fur les raifonnemens des Cofmographes, de trouver un paffage par cette voie pour le Commerce des Moluques. Son impatience avoit été fi vive, qu'aïant fait armer deux Vaiffeaux, dont il avoit donné le commandement à Jean *Diaz de Solis*, le plus habile Navigateur de ce tems, il n'avoit point attendu que tous les préparatifs fuffent achevés, pour les preffer de lever l'ancre; & l'un des deux s'étoit ouvert au moment du départ. Cependant, on l'avoit réparé avec tant de diligence, que Solis s'étoit trouvé en état de mettre à la voile le 8 d'Octobre 1515. Il n'étoit arrivé qu'à la fin de la même année à la vûe du Cap Saint-Auguftin, d'où il s'étoit avancé vers l'embouchure du Fleuve de Janega, fur la Côte du Bréfil, & de là au Cap de Navidad. Ce Voïageur, continuant fa route jufqu'à la vûe d'un Fleuve, qu'il nomma *los Innocentes*, à 23 dégrés 15 minutes de latitude auftrale, fe rendit de là au Cap qu'il nomma *Cananée*, à 25 dégrés, & proche d'une Ifle qui reçut de lui le nom de la *Plata*. Enfuite, il alla mouiller à 27 dégrés, dans une Baie qu'il appella *Bahia de los Perdidas;* d'où paffant le Cap de *Corriente*, il prit terre au vingt-neuviéme dégré. De-là, il reconnut l'Ifle qu'il nomma *Saint-Sebaftien*, & trois autres Ifles auxquelles il donna le nom de *los Lobos;* après quoi, il entra au trente-cinquiéme dégré, dans un Port qu'il appella, du nom du jour, *N. D. de la Chandeleur*, & dont il prit poffeffion au nom de la Caftille. Enfin, il mouilla à 34 dégrés 20 minutes, dans un grand Fleuve, qu'il nomma *los Platos*, & qui a pris depuis le nom de *Rio de la Plata*. Ce fut le terme de fa navigation & de fa vie. Ses Compagnons rapporterent qu'étant defcendu dans fa Barque avec quelques Soldats, pour s'approcher d'une Troupe d'Indiens qui fe préfentoient fur une des rives du Fleuve, il y avoit été tué, mis en pieces & dévoré par ces Barbares, lui & tous ceux qui l'accompagnoient (53).

Ses découvertes au Sud de l'Amérique.

Sa fin tragique.

D'un autre côté, quelques Avanturiers de la Colonie du Darien, fous la conduite d'*Efpinofa*, avoient pouffé leurs découvertes l'efpace d'environ 150 lieues, fur les Côtes de la Mer du Sud, d'où ils étoient revenus chargés de richeffes (54). Un Officier, nommé Dom Diego d'*Albitez*, fe trouvant proche du Fleuve *Cocabira*, avec un détachement de cette Troupe,

Découvertes fur les Côtes de la Mer du Sud.

Supperftition plus forte que l'avarice.

(52) *Ibid.* Liv. 4. ch. 5. Hift. de Saint-Domingue, Liv. 5. pages 179 & précédentes.

(53) Herrera, *ubi fuprà*, Liv. 1. ch. 7.

(54) Quatre-vingt mille pefos d'or, & 2000 Efclaves.

Diaz de Solis. 1516.

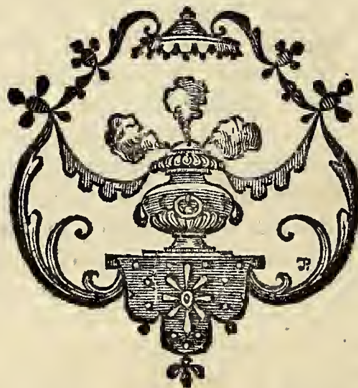
apprit d'un Cacique, qu'il avoit fait prisonnier, que dans un Edifice à deux lieues delà, il trouveroit un immense trésor. Il s'y rendit, avec toute l'ardeur que cette nouvelle étoit capable de lui inspirer. Une Femme Indienne, qu'il avoit à sa suite, lui dit que cet Edifice étoit un Temple consacré aux Mauvais Esprits, & qu'ils avoient ordonné que la Terre s'ouvrît pour engloutir les Castillans. Albitez s'effraïa peu d'un avis de cette nature. Le soir, en arrivant au Temple, il le vit trembler, comme un roseau agité par le vent. Alors, son courage & celui de tous ses gens ne résistant point à ce spectacle, ils s'armerent, pendant toute la nuit, de signes de Croix & de prieres; & l'arrivée du jour eut si peu de force pour les rassurer, qu'ils revinrent sans avoir osé toucher aux murs du Temple (55).

Port de Nicoya.

Ville d'Acla.

Fernand Ponce & Barthelemi Hurtado, firent aussi des courses vers le Golfe d'Oza, & découvrirent le Port de *Nicoya*, auquel ils donnerent le nom de San-Lucar. Vers le même tems, Pedrarias fit jetter les fondemens d'une Ville dans le Port d'*Acla*, pour se mettre en état de pousser ses Conquêtes, & d'envoïer des Brigantins sur la Mer du Sud.

(55) Le même, Liv. 2. chap. 9.



DESCRIPTION
DE L'ISLE ESPAGNOLE, *vulgairement* SAINT-DOMINGUE.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Position de cette Isle.

IL doit paroître assez étrange que depuis près de deux cens cinquante ans, que cette Isle est fréquentée des Nations de l'Europe, on ne s'accorde point encore sur sa véritable position. Un Missionnaire Jesuite (56), qui pendant un fort long séjour, a pris soin d'observer toutes les Eclipses, prétend avoir trouvé constamment quatre heures 43 minutes & 51 secondes de différence entre le Méridien de l'Observatoire de Paris & celui du Cap François; d'où il s'ensuit que ce Port est au 308e dégré de longitude. Le Pere Feuillée, suivant l'observation des Satellites de Jupiter, à la Caye Saint-Louis, le met au 304e dégré; & la différence de longitude, entre la Caye Saint-Louis & le Cap François, n'est, au jugement de M. Frezier, que d'un dégré & environ 55 minutes. A l'égard de la latitude, il paroît certain que la Pointe de Saint Louis, proche du Port de Paix, qui est l'endroit de l'Isle le plus septentrional, est par le 20e dégré deux ou trois minutes; sur quoi le nouvel Historien remarque qu'il faut réformer les Cartes Hollandoises, dont l'erreur a causé plusieurs naufrages sur les écueils voisins.

Son étendue.

L'étendue de Saint-Domingue est d'environ 160 lieues de longueur, du Levant au Couchant; & de trente, dans sa largeur moïenne du Nord au Sud. Son circuit est d'environ 350 lieues; & ceux qui lui en donnent six cens font le tour des anses. Sa situation ne peut être plus avantageuse, au milieu de quantité d'autres Isles (57) qui forment un grand Archipel, où l'on diroit qu'elle est placée pour leur donner la loi. Elle a trois pointes avancées, vers trois des plus grandes de ces Isles. Le Cap Tiburon, qui la termine au Sud Ouest, n'est qu'à 30 lieues de la Jamaïque. Entre celui de l'Espade, qui est sa Pointe orientale, & Portoric, on n'en compte que 18; & 12 seulement du Cap, ou Mole Saint-Nicolas, qui regarde le Nord-Ouest, à l'Isle de Cuba. Saint-Domingue est d'ailleurs entourée de plusieurs autres petites Isles, qui en sont comme les annexes, & dont elle peut tirer de fort grands avantages. Les plus considérables sont la Saona, la Beata, Sainte-Catherine, Altavela, Avache, la Gonave, & la Tortue; sans compter la Navazza & la Mona, dont la premiere est à dix lieues du Cap de Tiburon, vers la Jamaïque, & la seconde à moitié chemin du Cap de l'Espade à l'Isle de Portoric.

Ecueils qui la bordent.

Il semble que la nature n'ait pas moins pourvû à la sûreté de cette grande Isle, par quantité de Rochers qui en rendent l'abord dangereux. Le côté du Nord est sur-tout bordé d'écueils & de petites Isles fort basses. On

(56) Liv. 1. pages 5. & 6.

(57) Ce sont toutes celles qui sont comprises sous le nom d'Antilles, & dont les principales seront décrites dans leur ordre. Elles sont renfermées entre les 8 & les 28 dégrés de latitude; & leur longitude s'étend depuis les 293 jusqu'aux 306 dégrés.

Description de l'Isle Espagnole.

a crû long-tems que de tous ces écueils, celui que les Espagnols nomment *Abrojo*, & les François le *Mouchoir quarré*, étoit le plus reculé à l'Orient; mais on a reconnu, aux dépens d'un grand nombre de Navires, qu'il y avoit d'autres brisans au Sud-Est; ce qui, joint aux Observations sur lesquelles on a reculé l'Isle de 20 minutes vers le Sud, en a rendu l'accès beaucoup plus sûr. A l'Ouest du Mouchoir quarré, & presque sur la même ligne, on trouve de suite plusieurs grouppes de petites Isles assez basses, entre lesquelles il n'y a quelquefois de passage que pour des Canots. Les unes ont reçu le nom d'*Isles Turques*, & les autres celui de *Caïques*. Mais elles ne sont pas toutes aussi peu habitables qu'on le croit, & quelques-unes ont même des Côtes fort saines. Un Voïageur respectable (58), en aïant rangé une de fort près, sur un Navire de 400 tonneaux, y remarqua, dans plusieurs endroits, des Terres assez élevées & d'une bonne nature. Les Isles Turques, qui sont les plus orientales, se nomment aussi *Amanas*. Elles ont des Salines naturelles, dont les Anglois de la Bermude & de la Jamaïque tirent un grand profit.

Isles Turques & Caïques.

Isles Lucayes.

Les Lucayes suivent, après les Caïques, & n'en sont séparées que par un débouquement assez étroit. C'est aujourd'hui le passage de tous les Navires, qui sortent du Cap François pour retourner en France. Les plus occidentales des Lucayes ne sont séparées de la Floride que par un Canal, qui n'a nulle part plus de vingt lieues de largeur, & qui tire son nom de Bahama, la derniere de toutes ces Isles. Depuis les ravages des Espagnols, elles sont demeurées sans Habitans, à l'exception de celle de la Providence, où les Anglois ont un petit Etablissement. Mais on y voit une quantité prodigieuse de toutes sortes de gibier. Leurs Côtes sont aussi beaucoup plus poissonneuses que celles des grandes Isles, & sur-tout que celles de Saint-Domingue, qui le sont très peu, si ce n'est aux embouchures des Rivieres, & dans l'étendue de la marée, c'est-à-dire, au plus, l'espace d'un quart de lieue; sur quoi l'on observe qu'en aucun endroit des Antilles, le flux ne monte jamais plus de trois pieds (59).

Noms Indiens de l'Isle Espagnole.

On a déja remarqué qu'à l'arrivée des Espagnols, l'Isle de Saint-Domingue étoit nommée par ses Habitans, *Quisgueia* & *Hayti*, deux noms tirés de leur Langue, dont le premier signifioit une grande Terre; & le second, une Terre montagneuse. Mais elle a perdu l'un & l'autre, en changeant de Maîtres. Ses Conquérans la trouverent divisée en cinq Roïaumes, indépendans les uns des autres, & en quelques Souverainetés moins puissantes, dont les Seigneurs portoient le nom de Caciques, comme ceux des principales divisions. De ces cinq Roïaumes, l'un se nommoit *Magua*, qui signifie Roïaume de la Plaine. Il comprenoit ce qu'on a depuis nommé la Vega-Réal; ou du moins il en comprenoit le milieu & la meilleure partie. La Vega-Réal est une Plaine de quatre-vingt lieues de long, qui en a dix dans sa plus grande largeur. On assure (60) qu'il y coule plus de trente mille Rivieres, parmi lesquelles il s'en trouve douze, aussi larges que l'Ebre, & le Guadalquivir. Les autres ne sont que des Torrens & des Ruisseaux,

Son ancienne division en cinq Royaumes.

Magua.

(58) Le Pere de Charlevoix, Historien de Saint-Domingue. Liv. 1. page 8.

(59) *Ibidem*.

(60) Barthelemi de Las Casas, qui y avoit fait un long séjour.

dont

Description de l'Isle Espagnole.

dont elle reçoit un prodigieux nombre, d'une longue chaîne de Montagnes qui la bornent à l'Occident; & la plûpart rouloient de l'or avec leur sable. Aussi ce Canton est-il voisin des fameuses Mines de Cibao, qu'on a nommées tant de fois : mais elles n'étoient pas du Roïaume de Magua, dont le Souverain se nommoit Guarinoex. Ce Prince avoit sa Capitale dans le lieu où les Espagnols bâtirent une autre Ville, sous le nom de la Conception de la Vega.

Marien.

Le second Roïaume étoit celui de *Marien*, que plusieurs Historiens représentent aussi grand & plus fertile que le Portugal. Il comprenoit toute cette partie de la Côte du Nord, qui s'étend depuis l'extrêmité occidentale de l'Isle, où est le Cap S. Nicolas, jusqu'à la Riviere Yaqué ou *Yaqui*, nommée *Monte Christo* par Christophe Colomb, & comprenoit toute la partie septentrionale de la Vega-Réal, qui s'appelle à présent la Plaine du Cap François. C'étoit au Cap même, que Guacanagari, Roi de Marien, faisoit sa résidence; & c'est de son nom, que les Espagnols donnent encore aujourd'hui le nom d'*el Guaric* à ce Port.

Maguana.

Le troisiéme Roïaume, nommé Maguana, renfermoit la Province de Cibao, & presque tout le cours de la Riviere *Hattibonito*, ou l'Artibonite, qui est la plus grande de l'Isle. Caonabo qui y regnoit, étoit Caraïbe. Il étoit venu dans l'Isle, en Avanturier, qui cherche un établissement. Son courage & son esprit l'aïant rendu redoutable aux Insulaires, il n'avoit pas eu beaucoup de peine à se former parmi eux un Etat considérable. Sa demeure ordinaire étoit le Bourg de Maguana, d'où son Roïaume avoit tiré son nom. Les Espagnols en firent une Ville, sous le nom de San-Juan de la Maguana, mais elle ne subsiste plus; & c'est le quartier où elle étoit située, que les François appellent aujourd'hui la Savane de San-Ouan. Caonabo étoit, sans contredit, le plus puissant Monarque de l'Isle, & celui qui soutenoit le mieux la dignité de son rang.

Xaragua.

Le Roïaume de Xaragua, qui étoit le quatriéme, devoit son nom, ou le donnoit, à un assez grand Lac, dont on verra bientôt la Description. C'étoit le plus peuplé & le plus étendu. Il comprenoit toute la Côte occidentale de l'Isle, & une bonne partie de la méridionale. Sa Capitale, nommée aussi Xaragua, étoit à-peu-près dans le lieu qu'occupe aujourd'hui le Bourg du Cul-de-Sac. Les Peuples de ce Roïaume l'emportoient sur tous les autres par la taille & la figure, par la politesse des manieres, & par l'élégance du langage. On y voïoit aussi plus de Noblesse. Le Roi, qui se nommoit Bohechio, étoit Frere d'Anacoana, Princesse d'un mérite distingué, dont la honteuse fin deshonore les Espagnols.

Higuey.

Enfin, le cinquiéme Roïaume étoit le *Higuey*, qui occupoit toute la Partie orientale de l'Isle, avec le Fleuve Yaqui pour borne à la Côte du Nord, & le Fleuve d'Ozamo à celle du Sud. Ses Peuples étoient plus aguerris que tous les autres, parce qu'ils avoient souvent à se défendre des Caraïbes, qui faisoient de continuelles descentes sur leurs Côtes. Cependant, comme ils n'entendoient pas bien l'art de se servir de leurs fleches, ils ne se défendoient le plus souvent que par la fuite. Leur Souverain, nommé Cayacoa, étant mort peu de tems après l'arrivée des Espagnols, sa Veuve embrassa le Christianisme, & reçut le nom d'Agnes Cayacoa. Elle ne survécut pas long-

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

tems à son Mari ; & leurs Etats passerent à Cotubanama, puissant Cacique, qui fit, jusqu'à sa destruction, son séjour ordinaire vers la presqu'Isle de Samana (61).

Villes bâties par les Espagnols.

Les Espagnols aïant bientôt changé l'ancienne forme du Gouvernement de l'Isle, on y vit naître par leurs mains quantité de Villes, dont on a rapporté successivement l'origine. Après la ruine de San-Domingo, qui fut renversée en 1502 par un ouragan, Ovando, Gouverneur Général, changea la situation de cette Place, qui étoit à l'Orient du Fleuve d'Ozama. Il la transporta sur l'autre rive, par la seule raison qu'il s'y trouvoit déja quelques Habitations espagnoles. On l'accuse de n'avoir pas fait réflexion que pour la commodité d'un petit nombre de Particuliers, il faisoit perdre à la Ville deux avantages considérables, dont l'un ne pouvoit être remplacé, & l'autre ne pouvoit l'être sans qu'il en coûtât beaucoup. La Ville, étant à l'Ouest, se trouve continuellement enveloppée des vapeurs du Fleuve, que le Soleil chasse devant lui ; ce qui est fort incommode dans un Païs si humide & si chaud. D'un autre côté, elle se trouve privée d'une source d'excellente eau, dont elle jouissoit dans sa premiere situation ; & comme l'eau des Puits & celle du Fleuve sont saumatres, on n'y a suppléé jusqu'à présent que par des citernes. Un Officier François (62), qui a commandé long-tems dans une Place de l'Isle, & qui en connoissoit toutes les Parties, rapporte qu'on a découvert une autre source à cent pas de la Ville, du côté du Nord, & que tous les Navires y font leur provision d'eau ; mais que les Habitans, la trouvant presqu'aussi éloignée que celle qui est à l'Est de la Riviere, s'en tiennent aux citernes, malgré leurs mauvaises qualités. On justifie Ovando par le dessein qu'il avoit de faire, au milieu de la Ville, un Réservoir, avec une magnifique Fontaine, pour y recevoir les eaux d'une autre Riviere, nommée la Hayna, qui sont excellentes, & qu'il ne falloit faire amener que d'environ trois lieues. Mais il fut rappellé avant l'exécution de son projet.

San-Domingo change de situation.

Ses incommodités.

Sa description, & quelle étoit autrefois sa beauté.

Ceux, qui ont vû la Capitale de Saint-Domingue dans tout son lustre, assurent qu'il ne lui manquoit que cet ouvrage, pour être une des plus belles Villes du Monde. Elle est située sur un terrain parfaitement uni, où elle s'étend du Nord au Sud le long du Fleuve, dont la Rive est bordée de beaux Jardins. La Mer borne la vûe au Midi, comme le Fleuve & ses bords la terminent à l'Orient ; & ces deux côtés occupent plus de la moitié de l'Horison, parce que le Fleuve tourne un peu à l'Ouest. La Campagne, des deux autres côtés, est d'une beauté singuliere. L'intérieur de la Ville répondoit à de si beaux dehors. Les rues étoient larges & bien percées, & les Maisons exactement alignées. La plûpart étoient bâties d'une sorte de marbre, qu'on a trouvé dans le voisinage. Les autres étoient d'une espece de terre, extrêmement liante, qui durcit à l'air, & qui dure presqu'autant que la Brique.

(61) Las Casas donne à cette Province une Reine qu'il nomme Hyguanana. Il ajoûte que les Espagnols la firent pendre, comme Anacoana ; mais on n'en trouve aucune trace dans les autres Historiens. C'étoit peut-être une Cacique particuliere de quelque Canton du Hyguey.

(62) M. Butet, Lieutenant de Roi & Commandant à Bayaha, qui a parcouru toute l'Isle en 1716 & 1717, & dont le nouvel Historien s'est procuré le Journal. Liv. 1. page 23, & Liv. 3. pages 287 & suiv.

Le pied des murs eſt encore baigné par la Mer, & lui fait une digue aſſez forte pour la mettre à l'abri de ſes fureurs. Les Navires paſſent le long de la Ville, & le mouillage y eſt bon par-tout, pour les Vaiſſeaux même de guerre, s'ils y pouvoient arriver; mais l'entrée du Fleuve eſt coupée par une barre, qui n'a ordinairement qu'onze pieds d'eau, treize à quatorze en Marée haute, & quinze au plus dans les grandes Marées. La Rade extérieure eſt aſſez ſûre, excepté depuis le milieu de Juillet juſqu'au premier d'Octobre, qu'il regne ſur cette Côte des ouragans d'une violence extraordinaire.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Qualités du Païs qui l'environnent.

Le terrain des environs de la Ville n'eſt pas le meilleur de l'Iſle. Il eſt rabotteux, inégal, ſemé de petites Collines, & d'un fond de pur argile. Auſſi les Eſpagnols y font-ils fabriquer beaucoup de Briques, & de très belles Poteries, d'une terre plus fine & plus rouge que celle de la Havane, dont on fait d'ailleurs tant de cas; & l'eau s'y conſerve extrêmement fraîche. La ſtérilité de la terre eſt compenſée par un air aſſez frais, qu'on attribue en partie à la Riviere & à la Mer, dont la plus grande moitié de la Ville eſt environnée, en partie au Salpêtre qui s'y trouve en abondance. Les vents du Nord, qui y regnent toutes les nuits, & les briſes de l'Eſt & de l'Eſt-Sud-Eſt, qui y ſoufflent ordinairement tous les jours, contribuent auſſi beaucoup à cette fraîcheur : ce qui n'empêche point que les Eſpagnols n'y ſoient ſujets à une maladie qui leur eſt particuliere, & qu'ils appellent *Paſino*. Elle attaque les nerfs, qui ſe roidiſſent & ſe retirent : le ſang ſe congele dans les veines; les Malades ſouffrent beaucoup du défaut de reſpiration, & c'eſt rarement qu'ils en guériſſent. On a vû quelques Negres mourir de ce mal, mais on aſſure qu'aucun François n'en eſt attaqué. La Lepre eſt aſſez commune auſſi dans cette Capitale, & quelques-uns en attribuent la principale cauſe à l'eau des Citernes. Il ſe trouva dans l'enceinte de la Ville une Mine de vif-argent fort abondante, qui fut fermée par un ordre de la Cour. On y découvrit même un Mine d'or, mais elle rapportoit peu. Les débordemens du Fleuve Ozama ne ſont, ni fréquens, ni dangereux, parce que ſes bords ſont fort élevés. Cependant il pleut beaucoup dans ce quartier de l'Iſle, & les plus grandes ſéchereſſes n'y durent pas plus d'un mois. Les pluies, qui viennent ordinairement du Nord-Eſt & du Sud-Eſt, s'arrêtent à quatre lieues ſous le vent, aux environs de la Riviere Yuna; & l'on a obſervé que tous les quartiers qui ſont à l'Oueſt de la Capitale, juſqu'à ceux qu'occupent aujourd'hui les François, ſont ſi ſouvent expoſés aux ſéchereſſes, que les Beſtiaux y périroient de ſoif, ſi l'on n'avoit ſoin de les mener dans les doubles Montagnes, pour les y nourrir de feuilles d'arbres; précaution, qui n'en ſauve même qu'une partie. Enfin, les tremblemens de terre ſont aſſez fréquens aux environs du Fleuve Ozama; mais ils n'y cauſent preſque jamais d'effets dangereux.

Maladies dont il eſt affligé.

Fortereſſe & Edifices publics de San-Domingo.

Ovando bâtit une Fortereſſe, qui s'eſt conſervée juſqu'aujourd'hui. Le Palais, qu'il éleva pour ſa demeure, étoit d'une magnificence achevée. Il fonda un Couvent pour les Peres de Saint François, & un Hôpital, ſous le titre de Saint Nicolas, dont il portoit le nom. Quelques années après, les Religieux de Saint Dominique & de la Merci vinrent auſſi s'établir dans San-Domingo; & le Tréſorier Paſſamonte fonda un ſecond Hôpital, ſous le nom

Description de l'Isle Espagnole.

de Saint Michel. On y éleva une ſuperbe Cathédrale (63), & pluſieurs belles Egliſes. Jamais Ville ne parvint ſi promptement au plus haut dégré de ſplendeur. Quelques Particuliers, qui s'étoient enrichis, ſe firent honneur de bâtir des rues entieres, dont ils ne furent pas long-tems à retirer leurs avances, avec de fort gros profits. En un mot, San-Domingo devint preſque tout-d'un-coup une ſi grande & ſi belle Ville, qu'Oviedo ne craignit point de dire à l'Empereur Charles-Quint, que l'Eſpagne n'en avoit pas une ſeule qui pût lui être préferée, & que Sa Majeſté Impériale habitoit ſouvent des Palais qui n'avoient, ni les commodités, ni l'étendue, ni la richeſſe de quelques-unes des Maiſons de la Capitale des Indes Eſpagnoles (64). Mais ſon éclat ne dura guere plus long-tems que ce titre. Des conquêtes plus brillantes firent bientôt choiſir, à l'Eſpagne, un autre ſiége de ſes forces & de ſa grandeur.

Eloge qu'Oviedo en fait à Charles Quint.

Villes & Bourgades de l'Iſle.

On a vû qu'après la guerre de 1503, Ovando fit bâtir quantité de Villes & de Bourgades, dans des lieux qu'il jugea les plus avantageux pour l'affermiſſement de la Colonie. Sainte-Marie de la Vera-Paz fut formée dans le Roïaume de Xaragua, des premiers Eſpagnols qui s'y étoient retirés, aſſez près d'un Lac du même nom, à deux lieues de la Mer, dont elle fut plus approchée dans la ſuite, ſous le nom de Santa-Maria del Puerto. Mais le nom d'*Yaguana*, que les Inſulaires donnoient à ce dernier lieu, aïant prévalu dans l'uſage, les François en ont formé celui de *Leogane*. Cette Ville étoit éloignée d'environ ſoixante & dix lieues de la Capitale. A huit lieues au Nord de San-Domingo, Ovando fonda *Buanaventura*; & vers le milieu de l'Iſle, entre les deux Rivieres d'Yaqui & de Neyva, San-Juan de la Maguana. A vingt-quatre lieues de la Capitale, on vit naître, près du Port d'Azua, une bonne Ville, ſous le nom d'Azua de Compoſtel, dans un lieu qui n'avoit été juſqu'alors qu'une Habitation d'un Commandeur de Galice. Villa *Nueva* d'*Yaquimo* & Salvatiera de la Savana furent établies vers le même tems. Pendant que *Puerto Real* s'élevoit d'un autres côté, Rodrigue de Meſlia fit bâtir El Cotuy, à ſeize lieues au Nord de San-Domingo, & Guahaba (65), ſur la même Côte. Ces neuf Villes, jointes à celles de la Conception, de la Vega, de Bonica, de Bonao, de Puerto di Plata, & de Goava, qui devoient leur origine aux Colombs, en faiſoient quinze dès l'année 1504 (66), ſans y comprendre la Capitale, & deux Fortereſſes dans le Higuey, qui furent auſſi changées en Villes, ſur la fin de la même année. Mais celles de Salvatiera, d'Yaquimo, de San-Juan de la Maguana, de Bonao, de Buonaventura, de Guahaba & de Puerto Real, ne ſe ſoutinrent guere plus d'un ſiécle. La Conception de la Vega, que Charles-Quint avoit pris plaiſir à faire peupler, fut renverſée en 1564, par un tremblement de terre (67). Yguana & Puerto di Plata furent abandonnées, par diverſes

Origine de Leogane.

(63) Elle ne fut érigée en Métropole qu'en 1547.

(64) Oviedo, Liv. . ch. . Hiſtoire de Saint-Domingue, Liv. 3. pages 292 & précédentes.

(65) Ou Larez de Guahaba.

(66) Hiſtoire de Saint-Domingue, Liv. 4. page 12.

(67) Il n'en eſt reſté qu'un Village qui ſe nomme la Vega, formé de ſes débris à deux lieues au Sud-Eſt de la Plata. Mais on voit encore, au milieu des maſures de cette Ville, un Monaſtere tout entier, deux Fontaines & quelques reſtes de Fortifications. Hiſtoire de Saint Domingue, Liv. 6. page 327.

raisons, en 1616; & les Habitans de la premiere formerent une autre Ville à l'Orient, sous le nom de *Bayaguana*, tandis que ceux de Puerto di Plata s'approcherent de la Capitale, & bâtirent *Monte di Plata.* Les François, qui partagerent ensuite l'Isle de Saint-Domingue avec les Espagnols, y firent divers Etablissemens, dont la description appartient à d'autres tems, & fera naître l'occasion de rappeller l'état de ceux de l'Espagne à leur arrivée.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Climat de l'Isle Espagnole.

A juger du climat de Saint-Domingue par la situation de cette Isle, on s'imagineroit que la chaleur y est excessive pendant les six mois que le Soleil passe entre la Ligne & notre Tropique. Mais un vent d'Orient, qui se nomme Brise (68), sert beaucoup à la rallentir. Le nouvel Historien de l'Isle s'étend beaucoup, après d'Acosta, sur la cause de ce vent, dont il prétend expliquer jusqu'aux moindres variations. Il paroît suffire ici d'ajoûter, avec lui, que la Brise ne se fait guere sentir, sur les Côtes, que vers les neuf ou dix heures du matin, & qu'elle croît à mesure que le Soleil monte sur l'Horison, comme elle décroît à mesure qu'il descend, pour tomber enfin tout-à-fait avec lui. Les pluies contribuent beaucoup aussi à temperer le climat de Saint-Domingue. Elles y sont fréquentes, sur-tout dans les plus grandes chaleurs (69). Mais en rafraîchissant l'air, elles causent une fâcheuse humidité, qui corrompt la viande en moins de 24 heures, & qui oblige d'enterrer les Morts, peu d'heures après qu'ils ont expiré. La plûpart des fruits mûrs pourrissent presqu'aussitôt qu'ils sont cueillis; & ceux même, qu'on cueille avant leur maturité, ne sont pas long-tems sans se gâter. Le pain, s'il n'est fait comme du biscuit, se moisit en deux ou trois jours. Les vins ordinaires y tournent, & s'aigrissent bientôt. Le fer s'y rouille du soir au matin; & ce n'est pas sans peine qu'on conserve le riz, le maïs & les féves, d'une année à l'autre, pour les semer (70).

Vent de l'Ouest qu'on nomme Brise, & ses effets.

Variété des climats de l'Espagnole.

Cependant la différence des qualités du terroir en met assez dans l'air pour causer une extrême variété dans les climats de l'Isle. Un Canton est continuellement inondé de pluie, pendant qu'il n'en tombe presque jamais dans celui qui le touche. Les nuages s'arrêtent en arrivant sur ses confins. Il s'en détache seulement de petites vapeurs, qui se dissipent après avoir répandu quelques gouttes de pluie. Le Tonnerre se fait rarement entendre à Saint-Domingue, depuis le mois de Novembre jusqu'en Avril, parce qu'alors le Soleil ne demeure pas assez long-tems sur l'Horison, pour enflammer les exhalaisons de la Terre (71). Dans ce tems, néanmoins, les nuits n'y sont jamais si noires, qu'on n'ait assez de clarté pour se conduire, à moins que le Ciel ne soit couvert. On en apporte deux raisons; l'une, que les Planettes, y étant plus élevées sur l'Horison, envoient une plus grande quan-

(68) Ce nom lui vient apparemment de ce qu'il brise les raïons perpendiculaires du Soleil. On le nomme aussi Alisé, d'un vieux mot François qui signifie uni, égal. Voïez l'Histoire naturelle des Indes orientales, Tome XI. de ce Recueil.

(69) Quelques-uns prétendent qu'il y a des semaines où il y tombe autant de pluie, qu'il en tombe à Paris dans toute une année; ce que M. Mariotte fait monter, l'un portant l'autre, à 18 pouces cubiques.

(70) Histoire de Saint-Domingue, *ubi suprà*, pages 13 & précédentes.

(71) Quoique l'élévation de cet Astre soit plus grande, à l'Equinoxe de Mars, qu'elle n'est à Paris au Solstice d'Eté, les jours y sont plus courts de quatre heures, & davantage; & comme, en tout tems, il tombe perpendiculairement pendant six mois, le crépuscule ne sauroit être fort long, *ibidem.*

Description de l'Isle Espagnole.

tité de raïons ; l'autre, que l'air y eſt plus pur & plus ſerein, parce que les vapeurs, dont il ſe charge, retombent plutôt en pluies & en roſées que dans les Païs froids. De-là vient encore qu'il n'eſt pas rare d'y voir des Etoiles en plein-midi, vers le Zenith, & d'y pouvoir lire des caractéres aſſez menus à la clarté de la Lune, dont les raïons ont ſouvent aſſez de force pour produire des Arcs-en-ciel. Auſſi-tôt que les pluies ont ceſſé dans un endroit, les roſées y deviennent très abondantes; ce qui vient de la quantité de vapeurs que le Soleil éleve pendant le jour, & de la longueur des nuits, qui leur donnent le tems de ſe condenſer. D'un autre côté les brouillards n'y ſont pas ſi communs, ou ſont plutôt diſſipés; parce que le Soleil, qui s'éleve perpendiculairement, acquert bientôt aſſez de force pour les réſoudre. La même raiſon fait qu'on s'y plaint peu du ſerein. Mais les nuits y ſont très fraîches, ſur-tout lorſque le tems eſt calme & le Ciel pur; ce qui eſt très ordinaire dans les Provinces intérieures. Il eſt rare qu'on y ſente un ſouffle de vent, le matin; les roſées y ſont ſi fortes, qu'elles blanchiſſent les Plaines, & l'on y voit même des gelées. Le froid eſt quelquefois ſi picquant, qu'on eſt obligé de s'approcher du feu. Ces Plaines étant environnées de Montagnes très hautes, on conçoit que le Soleil s'y couche plutôt & s'y leve plus tard qu'ailleurs; ce qui rend toujours les nuits très longues.

Ce qu'on y appelle l'Hiver & l'Eté.

Il arrive, de cette variété d'air dans les différentes parties d'une même Iſle, que ſes Habitans ne conviennent point de ce qu'ils doivent nommer l'Hiver & l'Eté. Ceux qui ſont à l'Oueſt, au Sud, & dans le milieu des Terres, prennent pour l'Hiver le tems des orages, qui dure depuis Avril juſqu'en Novembre. Sur la Côte du Nord, on ſe rapproche plus de notre maniere de compter; mais le vulgaire ne connoît point de Printems ni d'Automne. Ceux, qui obſervent de plus près le cours de la Nature, font commencer l'Hiver au mois de Novembre, & le font finir au mois de Février. Alors, les nuits & les matinées ſont fraîches, & même un peu froides; les Plantes reçoivent peu d'accroiſſement, & les herbes prennent peu de nourriture, quoique ce ſoit le tems des grandes pluies. Il en réſulte ſouvent des mortalités parmi les Beſtiaux. Le Printems ſuit, & dure juſqu'au mois de Mai. La Nature ſemble renaître alors; les Prairies ſont revêtues d'une herbe nouvelle, la ſeve monte aux arbres, les plantes ſe parent de leurs fleurs, & l'air en eſt embaumé. Enſuite la ſéchereſſe, qui vient faire diſparoître tous ces agrémens, repréſente l'Eté; & c'eſt un Eté de la Zône torride, qui dure juſqu'à la fin d'Août. Enfin les orages, qui recommencent après quelque interruption, depuis le décours de la Lune d'Août juſqu'au mois de Novembre, mettent aſſez de reſſemblance entre cette ſaiſon & notre Automne (72). Le tempéramment des Européens s'accommode difficilement d'un climat ſi peu régulier. Il faut y être naturaliſé, ou ſe conduire avec beaucoup de ſageſſe, pour y vivre long-tems. La plûpart, après quelques années de ſéjour, s'apperçoivent d'une grande diminution de leurs forces. La chaleur mine inſenſiblement les plus robuſtes; & peu à peu l'humide radical ſe détruit, par une violente tranſpiration. Le teint du viſage ſe ternit. On ſent, dans l'eſtomach, une grande diminution de chaleur na-

L'air de l'Iſle eſt dangereux pour les Européens.

(72) *Ibidem.*

turelle. Le sang qu'on se fait tirer, même par précaution, est livide. Une saignée indiscrete suffit pour causer l'hydropisie. Si l'on est échauffé par quelque exercice, loin d'avoir cette avidité que nous sentons pour les rafraîchissemens, on recherche au contraire tout ce qui est capable d'échauffer. On vieillit de bonne heure. Les Enfans, qui naissent dans l'Isle de Parens venus de l'Europe, sont moins formés, moins forts, & meurent en fort grand nombre. Mais l'Historien remarque aussi que tous ces maux viennent souvent du peu de soin qu'on a de se ménager, & des excès de débauche ou de travail; que d'un autre côté, à mesure que les Créoles s'éloignent de leur origine, ils y sont moins sujets; que les anciens Insulaires se portoient bien & vivoient long-tems; que les Négres y sont forts, & jouissant d'une santé inaltérable, aussi bien que les Espagnols, qui y sont établis depuis deux siécles; qu'il n'est pas rare de trouver parmi eux des Vieillards de 120 ans; enfin, que si l'on vieillit plutôt qu'ailleurs à Saint-Domingue, on y demeure plus long-tems vieux, sans ressentir les incommodités de l'extrême vieillesse (73).

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Diversité de son Terroir.

Cette différence de climats, qu'on éprouve dans l'Isle, venant en partie de la diversité de son terroir, on ne sera pas surpris qu'il s'y en trouve de toutes les sortes & de toutes les couleurs. Le meilleur est d'un noir tanné, & mêlé d'un peu de sable, qui le rend leger, *meuble* & poreux; mais les moins bons ne sont pas sans quelque utilité. La moitié de l'Isle est en Montagnes, dont la plûpart peuvent être cultivées jusqu'à la cime. On en voit quelques-unes de stériles, qui sont escarpées, & d'une hauteur extraordinaire; comme celles qui sont vers le Cap Tiburon, d'où l'on découvre celles de Sainte-Marthe, qui en sont éloignées de 180 lieues. En plusieurs endroits, celles des Côtes servent de digues aux flots de la Mer; & malheur, dit poëtiquement l'Historien, aux Vaisseaux qu'un coup de vent jetteroit sur des Côtes sans rivage, où l'on ne découvre que des rocs sourcilleux, qui s'élevent à pic, & que cette raison fait nommer Côtes de Fer. Telle est particuliérement celle dont l'extrêmité orientale aboutit au Cap François, qui en a pris son nom, & l'occidentale au Port de l'Acul. Dans quelques terres, on ne creuse pas beaucoup sans trouver le tuf, ou l'argile, ou la terre glaise, ou un lit de sable; mais souvent aussi, la bonne terre a beaucoup de profondeur. Ce dernier terrain n'est pas toujours le plus garni d'arbres; & l'on en donne pour raison que la sécheresse, durant trois ou quatre mois de suite, dans les trois quarts de l'Isle, empêche que ces terres ne fournissent aux arbres un suc suffisant pour les nourrir; au lieu que dans les autres, les pluies & les rosées, qui sont arrêtées par des fonds durs, entretiennent le peu de bonne terre qui les couvre, dans l'humidité nécessaire. Au reste, ces terres sans profondeur ne laissent pas de porter des arbres très hauts & très forts; ce qui doit passer pour une des merveilles de l'Isle. Les racines n'y sont pas enfoncées de plus de deux pieds, & la plûpart ne vont pas même si loin; mais elles s'étendent plus ou moins en superficie, suivant le poids qu'elles ont à soutenir, à l'exception du Cassier, qui pousse ses racines à-peu-près comme les arbres de l'Europe: mais il est venu d'ailleurs. Oviedo raconte que Christophe Colomb entretenant un jour la Reine Isabelle de

Les racines des arbres y ont peu de profondeur.

Réflexion de la Reine Isabelle à cette occasion.

(73) *Ibidem.*

Description de l'Isle Espagnole.

Castille de plusieurs propriétés des Païs qu'il avoit découverts, cette Princesse lui dit d'un air chagrin, à l'occasion des arbres de Saint-Domingue, qu'elle craignoit beaucoup qu'il n'en fût des Insulaires comme de leurs arbres, & qu'ils ne manquassent de solidité, de constance & de sincerité (74). Suivant l'observation du nouvel Historien, il auroit pû répondre que les arbres regagnoient, par l'étendue horisontale, ou par le nombre de leurs racines, ce qu'ils perdoient en profondeur; & qu'apparemment il y auroit aussi, pour les Habitans de l'Isle, une compensation, qui les dédommageroit d'un côté de ce qui leur manquoit de l'autre (75). L'arbre dont les racines s'étendent le plus, est le Figuier. Elles vont au-delà de soixante & dix pieds. Celles des Palmiers, qui sont fort courtes, croissent en si grand nombre, que l'arbre n'en est pas plus incommodé du vent que les autres; quoique sa hauteur ordinaire soit de plus de cent pieds.

Rivieres dont l'Isle est arrosée.

L'Isle est arrosée d'un nombre incroïable de Rivieres; mais on a déja fait remarquer que la plûpart ne doivent passer que pour des torrens & des ruisseaux, dont plusieurs sont extrêmement rapides. Les eaux en sont saines, & même salutaires, quoique si vives & si fraîches, qu'il en faut boire avec discrétion, & qu'il est dangereux de s'y baigner. On en distingue environ quinze, dont la largeur n'est pas moindre que celle de la Charente à Rochefort; & dans ce nombre, on ne comprend point les six principales, qui sont l'*Ozama*, dont l'embouchure forme le Port de San-Domingo; la *Neyva*, qui n'a de considérable que la quantité de bouches par lesquelles elle se décharge dans la Mer, & l'incommodité de changer souvent de lit: le *Macoris*, qui passe pour le plus navigable de tous les Fleuves de l'Isle, & tout à la fois le plus poissonneux, quoiqu'il ne vienne pas de fort loin; l'*Yaqui*, ou la Riviere de Monte Christo, à la source duquel on a trouvé une Mine d'or, & qui charie, avec son sable, des grains de ce précieux métal; l'*Yuna*, qui est extrêmement rapide, & dont la source est accompagnée d'une très abondante Mine de cuivre; l'*Hattibonite* (76) vulgairement Artibonite, qui est la plus longue & la plus large des six. Les trois premieres se déchargent au Sud; les deux suivantes au Nord, & la derniere à l'Ouest (77).

Six principales.

Deux Lacs singuliers.

Tous les Historiens vantent deux Lacs, dont ils rapportent plusieurs singularités; l'un, qu'ils nomment le Lac de Xaragua, mais sur lequel ils ne s'accordent pas exactement avec les Cartes & les Relations modernes. Oviedo, qui l'avoit visité en 1515, assure que sa longueur est de dix-huit lieues; que dans quelques endroits il en a trois de large, deux en d'autres, & quelquefois moins d'une; qu'il reçoit plusieurs Rivieres, & que par-tout, excepté à leur décharge, il est salé comme la Mer, avec laquelle il ne doute point qu'il ne communique; qu'on y pêche toutes sortes de poissons de Mer, à l'exception des Baleines, & de quelques autres de la premiere grandeur; qu'on y trouve sur-tout quantité de Turbots & de Requins, & que le Poisson de Riviere n'y manque point (78). D'un autre côté, le Missionnaire,

Différentes opinions sur le Lac de Xaragua,

(74) Liv. 4. chap. 17. page 57.
(75) Histoire de Saint-Domingue, Liv. 1. page 20.
(76) Ce nom paroît Espagnol, & semble venir de *Hato Budeno*, ou *Hato Bonieo*.
(77) Oviedo, Liv. 6. chap. 7.
(78) Liv. . ch. .

ſionnaire, dont le nouvel Hiſtorien a tiré ſes Mémoires, prétend que ce Lac eſt ſéparé en deux parties inégales, par un iſthme aſſez long; & Pierre Martyr ſemble parler de deux Lacs au lieu d'un (79). Un Journal récent, dont on a déja fait valoir l'autorité (80), nous apprend que le Cul-de-ſac, Bourgade Françoiſe ſituée à une lieue de la Mer, dans un enfoncement aſſez profond, qui ſe trouve preſqu'au milieu de la Côte occidentale de l'Iſle, & où l'on croit qu'étoit l'ancienne Xaragua, Capitale du Roïaume de même nom, donne ſon nom à une eſpece de Lac, ou d'Etang, de figure irréguliere, qui n'a que quatre lieues dans ſa plus grande largeur, & beaucoup moins en pluſieurs endroits, qui court Nord-Oueſt & Sud-Eſt, & dont l'eau eſt douce, mais d'un goût très fade. A l'Eſt de cet Etang, on trouve une Plaine, connue aujourd'hui ſous le nom de Plaine des Verrettes, dont la longueur, qui eſt de quatre lieues, eſt bornée des deux côtés par des Montagnes; & dont la largeur, qui eſt de trois lieues ſeulement, ſépare l'Etang d'avec un autre de plus grande étendue, que les Eſpagnols nomment *Riquille*, & les François l'*Etang ſalé*. Ce dernier a huit lieues de long, Eſt-Sud-Eſt & Oueſt-Nord-Oueſt; & ſa ſituation eſt à l'Eſt de la Plaine des Verrettes. Il a deux lieues, dans ſa plus grande largeur. Ses eaux ſont ſaumâtres; & l'Auteur du Journal, après les avoir obſervées trois fois, pendant quatre ou cinq heures, ne s'eſt point apperçu qu'elles montaſſent, ni qu'elles deſcendiſſent, non plus que dans l'Etang du Cul-de-ſac. Il a remarqué auſſi, dans l'un & dans l'autre, quantité de Caymans, ſans y avoir apperçu de Requins, ni d'autres Poiſſons de Mer; d'où il conclut que l'opinion commune, ſuivant laquelle l'Etang ſalé communique à la Mer, eſt ſans fondement, & que l'âcreté de ſes eaux vient uniquement des Mines de ſel, qui ſont en abondance dans les Montagnes voiſines. Outre ces deux Etangs, on trouve, à une lieue du ſecond, un petit Lac, d'une lieue de circuit, qui s'y décharge, dans le tems des grandes eaux, par des ravines dont tout l'entre-deux eſt occupé. Suivant le même Journal, ce petit Lac eſt entre les Montagnes de la *Beata*, que les Ecrivains Eſpagnols nomment Montagnes de *Baoruco*, & dont une des extrêmités ſe termine à la Côte du Sud, vis-à-vis la petite Iſle *Beata*. Le nouvel Hiſtorien, donnant aux Obſervations de M. Butet tout le poids qu'elles méritent, s'efforce de les concilier avec celles d'Oviedo, dont il n'oſe rejetter le témoignage oculaire. La difficulté de l'étendue, qui eſt aſſurément la principale, lui paroît levée par la ſimple ſuppoſition que cet Hiſtorien avoit vû le Lac dans le tems de quelque inondation (81).

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Plaine des Verrettes.

L'Etang ſalé, ou de Riquille.

Lac viſité ſous le Gouvernement d'Ovando.

Un autre Lac, fort célébré par les Caſtillans, eſt ſur la cime d'une très haute Montagne. Ovando, troiſiéme Gouverneur de l'Iſle, en aïant entendu faire des récits merveilleux, donna la Commiſſion de le viſiter à deux Officiers de réſolution; l'un nommé Pierre de *Lumbreros*; & l'autre, Rodrigue de *Meſcia*. La Montagne, qui contient ce Lac, eſt ſi roide d'un côté, qu'ils ne purent y monter que de l'autre. Il eſt beaucoup plus long, ſans être beaucoup plus aiſé. Auſſi les deux Obſervateurs, & les Indiens qui les

Récit de Lumbreros.

(79) Décad. 3. Liv. 8.

(80) Celui de M. Butet, Commandant à Bayahia.

(81) Hiſtoire de Saint-Domingue, Liv. I. chap. 25.

Description de l'Isle Espagnole.

accompagnoient, ne purent-ils aller jusqu'au terme. Outre la lassitude, ils furent arrêtés par un grand bruit, qui les effraïa beaucoup. Cependant Lumbreros, surmontant la fatigue & le froid, continua de marcher par des détours fort pénibles. Le froid augmentoit, & le bruit devenoit terrible. Il arriva néanmoins au sommet de la Montagne, où il découvrit une sorte de Lagune, qui lui parut large d'un trait d'arbalete, sur deux ou trois fois autant de longueur. Mais il n'eut pas la hardiesse d'en approcher de plus près qu'à dix ou quinze pas, ni celle de la regarder plus de deux ou trois minutes. Le bruit, qui croissoit toujours, lui causa tant d'épouvante, qu'il ne pensa qu'à retourner sur ses traces, comme s'il eût perdu le jugement & la vûe. Oviedo, qui tenoit cette avanture de Lumbreros même, ajoute qu'on n'a jamais rien sçû de plus positif sur un Lac dont on n'a pas cessé de raconter bien des fables. C'est du pied de la même Montagne, que sort une Riviere, nommée *Nizao*. Celle de *Pani*, dont Lumbreros suivit quelque tems les bords, après avoir quitté ses Compagnons, paroît descendre du Lac.

Mines & Pierres de l'Isle.

De toutes les Isles connues, Saint-Domingue est celle où l'on a trouvé, jusqu'ici, les plus belles Mines d'or. On y a découvert aussi des Mines d'argent, de cuivre & de fer; & l'on y voit encore des Minieres de talc, de crystal de roche, d'antimoine, d'étain de glace, de souffre & de charbon de terre, avec des Carrieres d'un marbre blanc & jaspé, & d'autres sortes de pierres. Les plus communes sont des pierres à feu, parmi lesquelles il s'en trouve d'aussi blanches que le crystal, naturellement taillées en pointe de diamant, qui coupent le verre, & qui ont beaucoup d'éclat. On y voit des Pierres ponces, des Pierres à rasoir, & ce qu'on nomme des Pierres aux yeux (83), parce qu'elles ont la vertu de chasser des yeux les parties étrangeres qui y ont entrées. Les Côtes offrent, en plusieurs endroits, des Salines naturelles; & l'on trouve du Sel minéral, dans une Montagne voisine du Lac Xaragua, plus dur & plus corrosif que le Sel marin; avec cette propriété, que ses bréches se réparent, dit-on, dans l'espace d'un an. Oviedo ajoute que toute la Montagne est d'un très bon Sel, aussi luisant que le crystal, & comparable à celui de Cardone en Catalogne (84).

Origine de ses premiers Habitans.

Si l'on s'en rapporte à quelques Historiens, les premiers Habitans de Saint-Domingue furent des Sauvages venus de la Martinique, qui, dans l'étonnement de sa grandeur, s'imaginerent que c'étoit la plus grande Terre du Monde, & la nommerent *Quisqueia*, du mot *Quisquey*, qui signifioit *Tout* dans leur langue. Ensuite, aïant apperçu de longues chaînes de Montagnes, qui occupent presque tout le milieu de l'Isle, & dont plusieurs la traversenr d'un bout à l'autre, ils l'appellerent *Hayti*, c'est-à-dire, Païs rude & montagneux (85). Mais quelle espérance de pouvoir jetter du jour sur ces obscurités? Quelques Ecrivains ont prétendu qu'à l'arrivée des Espagnols, le nombre des Habitans de l'Isle montoit à trois millions. D'autres en retranchent les deux tiers. Mais il paroît certain qu'elle étoit bien peuplée. Le commun des Insulaires étoit d'une taille médiocre & bien proportionnée. Ils avoient

Leur figure.

le teint extrêmement bazané, la peau rougeâtre, les traits du visage hideux

(82) Oviedo, Liv. 5. & 6.
(83) En Latin, *Umbilicus marinus*.
(84) Liv. 6. chap. 6.
(85) Martyr, Décad. 3. Il ajoûte quelques remarques sur le nom de *Cipango*, qui décreditent les premieres.

& grossiers, les narines fort ouvertes, les cheveux longs, nulle sorte de poil dans le reste du corps, presque point de front, les dents sales & mauvaises, & quelque chose de sauvage dans les yeux. Mais on reconnut que cette figure ne leur étoit pas naturelle. La couleur de leur peau venoit du *Rocou*, dont ils se frottoient souvent, & des ardeurs d'un Soleil fort actif, auxquelles leur nudité les exposoit. Ils se donnoient aussi, par un espece d'art, cette forme de tête, qui leur ôtoit presque tout le front, & qu'ils regardoient comme un agrément. Leurs Enfans n'étoient pas plutôt nés, que les Meres leur tenoient le haut de la tête fort serré, avec les mains, ou entre deux petits ais, pour l'applatir par dégrés; & cette méthode, par laquelle le crâne étoit comme replié, le rendoit si dur, que les Espagnols cassoient quelquefois leurs épées, en frappant ces Malheureux sur la tête. Une opération de cette nature devoit changer leur physionomie, & leur donner cet air farouche qui révolte les yeux des Européens. Les Hommes alloient nuds, & n'apportoient pas même beaucoup de soin à se couvrir le milieu du corps. L'usage des Femmes étoit de porter une espece de juppe, qui ne leur descendoit pas au-delà des genoux. Les Filles avoient le corps entiérement découvert. Ils étoient tous d'une complexion foible, d'un tempéramment flegmatique, & tourné à la mélancolie. Ils mangeoient fort peu, & leur nourriture commune étoit des coquillages & des racines. Ils ne travailloient point, ils ne s'inquiétoient de rien. Toute leur vie se passoit dans une parfaite indolence. Après s'être amusés une partie du jour à danser, ils emploïoient le reste du tems à dormir; simples d'ailleurs, doux, humains, sans apparence d'esprit & de mémoire, mais sans malignité, sans fiel, & presque sans passions. Ils ne savoient rien, & n'avoient nulle envie d'apprendre. Quelques chansons, qui leur tenoient lieu de Livres & d'écriture, renfermoient toutes leurs connoissances historiques; mais, comme elles changeoient à la mort de chaque Prince régnant, elles ne pouvoient établir des traditions fort anciennes, à la réserve de quelques Fables sur l'origine du genre humain. Ils faisoient sortir les premiers Hommes, de deux Cavernes de leur Isle. Le Soleil, irrité de les voir paroître, avoit changé en pierres les Gardiens de ces Cavernes, & métamorphosé les Fugitifs, en Arbres, en Grenouilles & en d'autres sortes d'Animaux; ce qui n'avoit point empêché que l'Univers ne se fût peuplé. Une autre Tradition portoit que le Soleil & la Lune étoient aussi sortis d'une Grotte de leur Isle, pour éclairer le Monde. On alloit en pélerinage à cette Grotte, qui étoit ornée de peintures, & dont l'entrée étoit gardée par deux Démons, auxquels on rendoit d'abord une sorte de culte. Ainsi c'étoit par leur Isle, qu'ils croïoient que la Terre avoit commencé à se peupler; sur quoi l'Historien observe qu'il y a peu de Nations dans l'Amérique, où l'on n'ait trouvé la même prévention en faveur de leur Païs (86).

Description de l'Isle Espagnole.

Dureté de leur crâne.

Leur nourriture, & oisiveté de leur vie.

Chansons qui leur tiennent lieu d'Histoire & d'Ecriture.

Ces Chansons, qui leur servoient d'Annales, étoient toujours accompagnées de danses. Un des Acteurs regloit le chant & les pas, en commençant seul ce que tous les autres répétoient après lui. La mesure & la cadence étoient observées. Tantôt les Hommes dansoient d'un côté, & les Femmes de l'autre; tantôt les deux Sexes étoient mêlés. Dans les Fêtes publiques, ces exercices de joie se faisoient au son d'un Tambour, composé d'un tronc

Leurs danses & leurs divertissemens.

(86) *Ubi suprà*, page 51.

Description de l'Isle Espagnole.

d'arbre, & c'étoit ordinairement un des principaux de la Bourgade, ou le Cacique même, qui touchoit cet Inſtrument. Le titre de *Cacique*, que les Eſpagnols trouverent en uſage à Saint-Domingue, ſignifioit Prince ou Seigneur. Ils ont continué de l'emploïer, dans le même ſens, pour tous les Souverains & les Seigneurs particuliers de leurs nouvelles Conquêtes, à la réſerve des Empereurs du Mexique & des Incas du Perou.

Un autre divertiſſement, qui n'étoit pas moins commun dans l'Iſle, ſe nommoit le *Batos* (87). C'étoit une eſpece de Balon, d'une matiere ſolide, mais poreuſe, & ſi légere, qu'il ſuffiſoit de le laiſſer tomber, pour le voir bondir plus haut que l'endroit d'où il étoit parti. Chaque Bourgade avoit une Place deſtinée à cet exercice. Souvent on ſe défioit, d'une Bourgade à l'autre, & la victoire étoit célébrée par une danſe générale, après laquelle on ne manquoit pas de s'enivrer de fumée de Tabac; débauche fort courte, qui ne conſiſtoit qu'à tirer par le nez, avec un tuïau en forme d'*Y*, dont on ſe mettoit les deux branches dans les narines, la fumée d'un tas de feuilles humides de Tabac, qu'on étendoit ſur des braiſes à demi allumées. L'ivreſſe ſuivant bientôt, chacun demeuroit aſſoupi dans le lieu où il étoit tombé, à l'exception du Cacique, que ſes Femmes prenoient ſoin de porter ſur ſon lit. Les ſonges, qui pouvoient arriver dans cet état, paſſoient pour autant d'avis du Ciel. Obſervons, avec l'Hiſtorien, que le Tabac étant naturel à l'Iſle de Saint-Domingue, où les Habitans le nommoient *Cohiba*, & *Tabaco* étant le nom de l'inſtrument qu'ils emploïoient pour fumer, il ne faut pas chercher plus loin l'origine d'un mot, qui n'en peut avoir de plus certaine (88).

Ivreſſe de Tabac.

Origine du nom de Tabac.

La curioſité des premiers Conquérans ſe tourna peu du côté des mœurs, des uſages, & de la Religion des Inſulaires. Oviedo leur reproche de n'avoir penſé à la deſcription du Païs & de ſes Habitans, qu'après les avoir détruits. C'eſt ce qui le rend lui-même un peu ſuſpect d'exagération, dans la peinture qu'il fait de pluſieurs vices odieux, qu'il attribue à ces malheureux Indiens, d'autant plus qu'il ſembloit intéreſſé, pour l'honneur des Eſpagnols, à noircir une Nation ſur laquelle ils avoient exercé tant de cruautés. Il prétend, par exemple, que le péché de Sodome étoit commun dans toutes les parties de l'Iſle (89); tandis que d'autres Hiſtoriens aſſurent que cette abomination n'y étoit pas même connue. Celui qu'on fait ici profeſſion de ſuivre n'oſe prendre parti entre des témoignages ſi oppoſés; mais il lui paroît indubitable qu'en d'autres genres de débauche ſenſuelle, les Inſulaires ne connoiſſoient aucunes bornes. La maſſe de leur ſang, dit-il, en étoit tellement corrompue, que la plûpart étoient attaqués de cette infâme & cruelle maladie, dont la communication a cauſé à l'ancien Monde, & ſurtout à l'Eſpagne, un tort que toutes les richeſſes du Nouveau ne peuvent réparer. A peine les Caſtillans eurent paru ſur les Côtes de l'Iſle Eſpagnole, qu'ils en furent empeſtés. Ceux qui l'apporterent en Europe ont trouvé le ſecret de préſerver leur nom de

Vices qu'on a reprochés aux Inſulaires.

Origine du mal Vénérien, & comment les Inſulaires s'en gueriſſoient.

(87) Il ſe jettoit avec la tête, les hanches, les coudes & ſur-tout avec les genoux. Celui qui le pouſſoit le dernier, comptoit un Jeu, & la partie conſiſtoit dans le nombre de Jeux dont on étoit convenu. Les Femmes y jouoient comme les Hommes. Oviedo dit que le Batos étoit fait d'une compoſition de racines & d'herbes, bouillies enſemble, dont on formoit une ſorte de poix, qui étant ſéche ne s'attachoit point à la main, L. 6. ch. 2.

(88) *Ubi ſuprà*, page 54.

(89) Oviedo, Liv. 5. & 6.

cette infâmie (90). Mais ils en ont si peu garanti leur sang, surtout dans l'Amérique, qu'il ne s'y trouve presqu'aucune famille de leur Nation qui ne s'en ressente. Les Insulaires s'en guérissoient, ou du moins y apportoient beaucoup de soulagement avec le bois de Gayac.

Description de l'Isle Espagnole.

Leurs emportemens d'incontinence n'étoient moderés par aucune loi qui réglât le nombre des Femmes. Chacun n'avoit pas d'autre frein que ses facultés ; & le premier dégré du sang étoit le seul, que la Nature leur fit respecter. Entre les Femmes du même Homme, il y en avoit une qui jouissoit ordinairement de quelque distinction, mais sans aucune supériorité sur ses Compagnes. A la mort de leur Mari, quelques-unes se laissoient ensevelir toutes vives dans le même tombeau ; mais ces exemples étoient rares & volontaires. C'étoit toujours les Femmes, qui étoient chargées des Obseques de leurs Maris. Elles enveloppoient le corps de larges bandes de coton, & le mettoient dans une fosse assez profonde, avec tout ce que le Mort avoit possedé de plus précieux. Le cadavre étoit assis sur une espece de banc ; & l'on faisoit, avec du bois, une sorte de voûte au caveau, pour soutenir la terre au-dessus. Cette cérémonie étoit accompagnée de chants & de beaucoup de cérémonies dont les Historiens ont ignoré le détail ; mais les corps des Caciques n'étoient enterrés, qu'après avoir été vuidés soigneusement & sechés au feu. C'étoit dans ces occasions que se composoient les Chansons, qui contenoient les louanges du Mort, & ce qui s'étoit passé sous son regne. Elles étoient chantées dans toutes les Fêtes & les actions publiques, pendant le regne de son Successeur. Les Funérailles d'un Cacique ne duroient pas moins de quinze ou vingt jours ; & tout ce qui restoit de ses meubles étoit partagé entre les Assistans (91).

Leurs Mariages.

Leurs Enterremens.

Si la nécessité tiroit quelquefois ces Barbares de leur inaction, c'étoit pour la Chasse ou pour la Pêche. Ils emploïoient, dans le premier de ces exercices, une espece de petits Chiens muets, qu'ils nommoient *Goschis*. Mais souvent, ils se contentoient de mettre le feu au quatre coins d'une Savanne (92) ; & dans un instant, ils la trouvoient pleine de Gibier à moitié rôti. Ils manioient trop mal l'arc & les fleches, pour être redoutables aux Oiseaux ; mais ils suppléoient aux armes, par quelque apparence d'industrie. Dans l'abondance des Perroquets, ils faisoient monter sur un arbre un Enfant de dix

Leur pêche & leur chasse.

(90) Plusieurs d'entr'eux, s'étant engagés à leur retour, pour la guerre de Naples, donnerent leur mal aux Femmes Napolitaines, qui ne tarderent point à le porter au Camp des François, où il fit encore de plus grands ravages que dans celui des Espagnols ; & où l'on apporta moins d'étude à le cacher. Les Italiens ; dit le même Ecrivain, surpris de voir naître ce Monstre au milieu de leur Païs, s'en prirent à ceux qui en faisoient le plus de bruit, ou qu'ils haïssoient le plus, & le nommerent le *Mal François* ; comme les François, qui l'avoient reçu des Femmes du Païs, l'appellerent le *Mal de Naples*. Les Espagnols eurent la prudence de ne pas se mêler dans une querelle qu'ils avoient fait naître ; & quoique dans la suite Oviedo, Guichardin, & presque tous les Historiens d'Espagne & d'Italie, aient rendu justice aux deux Parties intéressées, les noms qu'elles avoient donnés, en dépit l'une de l'autre, à la nouvelle maladie, ont passé dans l'usage ordinaire ; & n'ont pas manqué d'être adoptés par les autres Nations, suivant leur attachement ou leur aversion pour les François & les Italiens. Hist. de Saint-Domingue, *ubi sup.* page 58.

(91) *Ibid*, page 60.

(92) Ce mot, que nous avons emprunté des Espagnols, signifie Plaine, & en général tout lieu où il ne croît que de l'herbe.

Description de l'Isle Espagnole.

à douze ans, avec un Perroquet privé sur la tête. Les Chasseurs, couverts de feuillages, s'approchoient doucement, & faisoient crier le Perroquet. Ce bruit attiroit tous les Oiseaux de la même espece, qui s'attroupoient en criant aussi de toutes leurs forces. Alors l'Enfant passoit au cou du plus proche un nœud coulant, par lequel il le tiroit à soi. Il achevoit aussi-tôt de lui tordre le cou; & le jettant à terre, il continuoit cette opération, qui les lui faisoit prendre tous jusqu'au dernier. Ils prenoient les Ramiers, en imitant assez bien le cri de ces Oiseaux, qu'ils rassembloient ainsi en fort grand nombre, & dont ils enveloppoient une grande partie dans des filets assez bien travaillés, comme ceux qu'ils emploïoient pour la Pêche (93).

Quelle idée ils avoient de l'or.

Quoiqu'ils n'attachassent point autant de prix que nous à l'or, ils l'estimoient assez pour le rechercher avec soin; mais ils se bornoient à recueillir les grains, qu'ils trouvoient facilement, & dont ils se faisoient des pendans, après les avoir un peu applatis. Peut-être les regardoient-ils comme des particules sacrées, car ils n'alloient à cette recherche qu'après s'y être préparés par de longs jeûnes, & par plusieurs jours de continence. Les Historiens racontent que Christophe Colomb entreprit de faire imiter cet exemple aux Espagnols, en les obligeant de se confesser & de recevoir la Communion avant que d'aller aux Mines : mais il eut peine à faire goûter cette nouveauté; & ses Aumôniers mêmes lui représenterent que l'Eglise n'ordonnant qu'une fois l'année l'approche des Sacremens, il n'appartenoit pas à sa qualité de Viceroi & d'Amiral, d'établir là-dessus de nouveaux préceptes (94).

Comment ils suppléoient à la connoissance des Arts.

L'Agriculture étoit si peu exercée dans l'Isle Espagnole, que ses Habitans n'avoient aucune sorte d'outils. Leur instrument universel étoit le feu. Ils brûloient l'herbe de leurs Savannes, lorsqu'elles étoient seches; & remuant légerement la terre avec un bâton, ils y plantoient leur Maïz. Pour faire du feu, ils prenoient deux morceaux de bois, l'un poreux & léger, l'autre d'une substance plus compacte & plus dure : ils picquoient celui-ci dans le premier, & le tournoient avec tant de vîtesse, que cette violente collision lui faisoit jetter du feu, qui prenoit facilement dans le plus léger des deux bois. Ce n'est point que l'Isle manquât de pierres, beaucoup plus propres à cet usage; mais ils ignoroient apparemment le secret d'en tirer des étincelles. Le feu leur servoit aussi, presqu'uniquement, à faire leurs Canots ou leurs Briques. Ils choisissoient un arbre, autour duquel ils allumoient du feu, pour le faire mourir. Ensuite, l'aïant laissé secher sur pied, ils y mettoient le feu pour l'abbattre. Les dimensions se prenoient, suivant la grandeur qu'ils vouloient donner au Canot. Ils le creusoient lentement avec le feu, sans autre peine que de lever le charbon, à l'aide d'une espece de hache, composée d'une pierre verte, très dure, dont les Espagnols n'ont jamais trouvé de Carrieres, dans aucune partie de l'Isle. Ils ont jugé que cette pierre venoit de la Riviere des Amazones, dont on prétend que le limon exposé à l'air, se pétrifie; mais personne n'explique par quelle voie, des Insulaires, qui

(93) *Ibid*, page 61.

(94) On ajoûtoit que la vie des Espagnols qui se trouvoient éloignés de leurs Femmes, & réduits à de fort mauvais alimens, étoit un jeûne continuel. Oviedo, *ubi suprà*. Herrera, Liv. 4. ch. 5.

n'avoient de commerce avec aucune autre Nation, faisoient venir de si loin ce limon pétrifié.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Leur Gouvernement.

Leur forme de Gouvernement étoit despotique; mais les Souverains n'abusoient pas de leur pouvoir. Ils avoient peu de Loix, & la plus sévere étoit celle qui regardoit le larcin. Le Coupable étoit empalé, sans qu'il fût permis à personne d'intercéder pour lui. Cette rigueur avoit produit, non-seulement beaucoup de confiance & de sûreté dans toutes les communications de la vie, mais encore un extrême éloignement de l'avarice; & tant de disposition à se secourir mutuellement, que l'hospitalité s'observoit à l'égard de tout le monde, sans qu'il fût besoin d'être connu dans une Maison pour y trouver tous les secours de l'amitié. Aussi voïoit-on naître peu de querelles; & s'il survenoit, entre les Caciques, quelque différend au sujet de leurs droits, il se terminoit presque toujours sans effusion de sang; les armes n'étoient pas fort meurtrieres. Dans les Provinces orientales, on avoit l'arc & les fleches, dont il paroît que l'usage étoit venu des Caraïbes; mais les autres Parties de l'Isle ne connoissoient que des Javelots d'un bois fort dur, & une espece de Bâtons, ou de Massues, qui se nommoient *Macanas*, larges d'environ deux doigts & pointues par la tête, avec un manche en forme de garde. La succession aux Principautés ne faisoit jamais naître de guerres, parce qu'on la croïoit fondée sur la Nature, qui substitue d'elle-même les Enfans à leurs Peres; & l'ordre du sang étant certain par les Femmes, les Etats d'un Cacique, qui mouroit sans Enfans, passoient à ceux de ses Sœurs (95).

Leurs Guerres.

Leurs Maisons.

Les Maisons des Insulaires étoient bâties sur deux desseins; & chacun, aïant la liberté du choix, ne consultoit que son goût ou ses facultés. Les plus pauvres plantoient des pieux en rond, à quatre ou cinq pieds de distance. Ils étendoient dessus, des piéces de bois plattes, mais fort épaisses, sur lesquelles ils appuïoient de longues perches, qui se joignant toutes par la pointe, formoient un toît de figure conique. Ils attachoient à ces perches, des cannes, qui tenoient lieu de lattes, deux à deux, pour les rendre plus solides, & à la distance environ d'une palme. Ils couvroient cette fabrique d'une paille fort déliée, ou de feuilles de Palmier, ou de l'extrêmité des mêmes cannes. Pour former les murs, ils garnissoient les intervalles des pieux, de cannes fichées en terre & liées avec une sorte de filasse, nommée *Beschiuchi*, qui croît sur les arbres, d'où elle pend aux branches, & qui est à l'épreuve de la corruption (96). Il s'en trouve de différentes grosseurs; & les moins épaisses pouvant se diviser, on s'en sert à lier les choses les plus fines. Les cannes, qui sont beaucoup plus grosses que les nôtres en Amérique, étoient si bien affermies par ces liens, qu'elles étoient capables de résister aux vents les plus impétueux, & si serrées qu'il n'y passoit pas le moindre souffle. On achevoit de donner une parfaite solidité à l'édifice, en plantant au centre un grand poteau, au sommet duquel se réunissoient toutes les extrêmités des perches. Les plus belles Maisons étoient construites des mêmes matériaux; mais la forme en étoit différente, & ressembloit beaucoup à celle de nos Granges. Le toît étoit soutenu par une longue piece de traverse qui l'étoit elle-même par des fourches plantées au milieu de l'espace, qu'elles séparoient en deux parties.

(95) *Ibidem*, page 65.

(96) On lui attribue aussi quelques vertus médecinales.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Ces Bâtimens étoient non-seulement plus étendus que les autres, mais plus ornés, mieux couverts; & plusieurs avoient des vestibules, en maniere de portiques, qui servoient à recevoir les visites. Oviedo assure que les toîts en étoient mieux travaillés, que ceux des Villages de Flandres (97).

Langues de l'Isle.

Quoique le langage ne fût pas uniforme dans toutes les Parties de l'Isle, on s'y entendoit facilement; & la Langue du Roïaume de Xaragua, qui étoit la plus estimée, s'apprenoit soigneusement dans les autres Provinces. On ajoute qu'elle passoit pour sacrée, c'est-à-dire, apparemment, qu'elle étoit emploïée dans les pratiques de Religion : mais quoiqu'on vante sa douceur (98), il ne paroît pas que dans cet usage elle servît à des opérations fort sensées, ni fort aimables. La Religion de l'Isle Espagnole n'étoit composée que d'un tissu mal assorti des plus grossieres superstitions. Les premiers Historiens du Nouveau Monde s'accordent à raconter que le Démon se montroit souvent aux Insulaires, & qu'il rendoit des Oracles, pour lesquels ils avoient une aveugle soumission. Il est même assez vraisemblable que les différentes figures, qu'ils donnoient à leurs Divinités, étoient celles sous lesquelles ils croïoient les avoir vûes. Elles étoient fort hideuses. Les plus supportables étoient celles de quelques Animaux, tels que des Crapauds, des Tortues, des Couleuvres, & des Caymans; mais le plus souvent, c'étoit des figures humaines, horribles & monstrueuses, qui avoient tout-à-la-fois quelque chose de bisarre & d'affreux. Si cette variété d'Idoles, observe le nouvel Historien, leur persuadoit qu'il y avoit plusieurs Dieux, il n'étoit pas moins naturel qu'un tel excès de difformité les leur fît regarder comme de Etres redoutables, qui pouvoient leur faire plus de mal que de bien. Aussi l'objet de leur Culte n'étoit-il que de les appaiser. Ils les nommoient *Chemis* ou *Zemez*. Ils les faisoient de craie, de pierre, ou de terre cuite. Comme ils n'avoient aucun Temple, leur usage étoit de les placer à tous les coins de leurs Maisons, d'en orner les meubles, & de s'en imprimer l'image en divers endroits du corps. Il n'est pas surprenant que les aïant sans cesse devant les yeux, ils les vissent souvent dans leurs songes. Ils ne leur attribuoient pas le même pouvoir. Les uns présidoient aux saisons; d'autres à la santé, à la chasse, à la pêche; & chacun avoit son culte. Cependant quelques Ecrivains assurent que les Zemez ne passoient que pour des Divinités subalternes, & pour les Ministres d'un Etre souverain, unique, invisible, tout-puissant, auquel on donnoit une Mere, qui portoit cinq différens noms; mais qu'on ne rendoit aucun culte à ce Dieu suprême, ni à sa Mere. L'Historien de Christophe Colomb raconte, après un Missionnaire, dont il adopte les Mémoires, que les Zemez étoient comme les Esprits tutelaires des Hommes, & que chaque Insulaire s'en attribuoit un, qu'il mettoit au-dessus de tous les autres; qu'ils étoient placés dans des lieux secrets, où les Chretiens n'avoient pas la liberté d'entrer; qu'un jour quelques Espagnols, s'étant introduits, sans être attendus, dans la Maison d'un Cacique, y apperçurent un Zemez, qui faisoit

Religion des Insulaires.

Anciennes Divinités de l'Isle.

(97) *Ubi suprà*, Liv. 6. chap. 1.

(98) On en peut juger par quelques mots, qui nous viennent de-là, tels que *Canoa*, *Amacha* & *Uracane*, dont nous avons fait, Canot, Hamach & Ouragan. *Savana*, qu'on trouve dans toutes les Relations, paroîtroit venir de la même source, si Mariana ne le mettoit entre ceux que les Espagnols ont conservés de l'ancienne Langue des Visigots.

beaucoup

beaucoup de bruit, & qui sembloit dire quantité de choses qu'ils n'entendoient pas; qu'y soupçonnant de l'imposture, ils briserent la Statue à coups de piés, & trouverent un long tuïau, dont une extrêmité donnoit dans la tête de l'Idole, & l'autre dans un petit coin, couvert de feuillages, sous lesquels ils découvrirent un Homme, qui faisoit dire au Dieu tout ce qu'il vouloit faire entendre au credule Adorateur; que le Cacique les supplia de ne pas réveler ce qu'ils avoient vû, & leur avoua qu'il emploïoit cet artifice, pour se faire païer un tribut, & pour contenir ses Sujets dans la soumission. Il ajoûta que les Caciques avoient trois pierres, qu'ils conservoient religieusement, chacune revêtue d'une propriété particuliere; l'une de faire croître les grains; l'autre, de procurer aux Femmes une heureuse délivrance; & la troisiéme, de produire du beau tems & de la pluie (99).

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Imposture de Religion.

Fête religieuse.

On ne nous a donné la description que d'une seule Fête religieuse des anciens Habitans de l'Isle Espagnole. Le Cacique en marquoit le jour, & le faisoit annoncer par des Crieurs publics. Elle commençoit par une nombreuse Procession, où les Hommes & les Femmes mariés portoient ce qu'ils avoient de plus précieux. Les Filles y paroissoient dans leur nudité ordinaire. Un des principaux Habitans, ou le Cacique même, marchoit à la tête, avec un Tambour, dont il jouoit sans cesse; & la Trouppe se rendoit dans un Temple, rempli d'Idoles. Elle y trouvoit les Prêtres, occupés à les servir, & prêts à recevoir les offrandes, dont la plûpart n'étoient que des gâteaux, présentés par des Femmes, dans des corbeilles ornées de fleurs. Après cette cérémonie, les mêmes Femmes attendoient le signal des Prêtres, pour chanter, en dansant, les louanges des Zemez. Elles y ajoûtoient celles des anciens Caciques, qu'elles finissoient par des Prieres pour la prosperité de la Nation. Ensuite les Prêtres rompoient les gâteaux consacrés, & distribuoient les morceaux aux Chefs des Familles. Ces fragmens, qui étoient regardés comme des préservatifs contre toute sorte d'accidens, se conservoient toute l'année. Le Cacique n'entroit point dans le Temple. Il se tenoit assis, à la porte, où jouant sans cesse de son Tambour, il faisoit passer devant lui toute la Procession. Chacun couroit, en chantant, pour aller se présenter à la principale Idole. Il cessoit de chanter devant elle, & se fourroit dans la gorge un bâton propre à le faire vomir. L'esprit d'une cérémonie si bisarre étoit de faire connoître que pour se présenter dignement devant les Dieux, il faut avoir le cœur pur, & comme sur les lévres (1).

Médecins Prêtres.

Les Zemez se communiquoient particuliérement aux *Butios*; nom des Prêtres de l'Isle, qui exerçoient avec cet office ceux de Médecins, de Chirurgiens & de Droguistes. Il y entroit beaucoup de fourberie. Lorsque ces Imposteurs consultoient les Zemez, en public, jamais on n'entendoit la réponse du Dieu, & l'on ne jugeoit de l'Oracle que par la contenance du Prêtre. Les Butios s'appliquoient à la connoissance des Simples. Mais leur maniere de traiter les Malades étoit fort étrange: après diverses cérémonies, ils suçoient la partie infirme; & feignant d'en tirer une épine, ou quelque chose de même nature, qu'ils avoient eu soin de mettre dans leur bouche, ils déclaroient que c'étoit la cause du mal, avec la malignité de l'attribuer

(99) Hist. de St-Dom., Liv. 1. p. 72. après Herrera.

(1) *Ibid.* page 73. & Oviedo, L. 5.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

à quelqu'un, qu'ils mettoient, par cette calomnie, dans la nécessité d'avoir recours à leur protection.

Découvertes souterraines, qui font juger où étoient les anciennes Bourgades.

Depuis plus de deux siécles, on ne cesse point de rencontrer, dans plusieurs endroits de l'Isle, des figures de Zemez, par lesquelles on croit pouvoir juger des lieux, où les anciennes Bourgades étoient situées. On porte le même jugement de divers amas de Coquilles, qui se trouvent sous terre; parce que les Insulaires mangeoient beaucoup de cette espece de Poisson. En général, il est rare qu'on creuse la terre, sans y faire d'assez curieuses découvertes. On y rencontre des pots de terre, des platines, sur lesquelles ils faisoient cuire la cassave, des haches, de ces petites lames d'or qui leur pendoient des narines & des oreilles, & tout ce qui étoit à l'usage de ces Peuples; mais sur-tout une grande varieté de Zemez. Il ne reste aucune trace de leurs opinions sur l'immortalité de l'ame. Les Historiens rapportent seulement qu'ils admettoient un lieu où les Ames vertueuses étoient récompensées, mais sans aucune notion de la durée de cet état; & qu'ils ne parloient d'aucun supplice pour les Méchans. Chacun plaçoit cette espece de Paradis, dans une partie invisible de sa Province. Quelques-uns le mettoient néanmoins vers le Lac de Tiburon, où l'on voit de grandes Plaines couvertes de Mameis; espece de fruit auquel nous avons donné le nom d'Abricot de Saint-Domingue. Ils prétendoient que les Ames faisoient leur nourriture ordinaire de ce fruit; qu'elles prenoient le tems de la nuit pour en faire leur provision, & qu'elles se tenoient cachées, tout le jour, dans des lieux inaccessibles. Cette opinion sembloit répandre quelque chose de religieux sur les Mameis; & les Vivans avoient la modération de s'en abstenir, pour ne pas exposer les Morts à manquer de nourriture. On juge que la caverne, d'où ils faisoient sortir les premiers Hommes, est la même qui se voit encore dans le quartier du *Dondon*, à six ou sept lieues du Cap françois. Elle a 150 piés de profondeur, & presque autant de hauteur; mais elle est fort étroite. Son entrée est plus haute & plus large que nos plus grandes Portes cocheres. La grotte ne reçoit de jour que par cette ouverture, & par un conduit pratiqué, dans la voûte, en forme de clocher. On suppose que suivant l'opinion des Insulaires le Soleil & la Lune s'étoient fait un passage par cette voie, pour s'élever au Ciel. Toute la voûte est si belle & si réguliere, qu'on a peine à la prendre pour l'ouvrage de la seule nature. Il n'y paroît aucun reste de Statue; mais on y apperçoit, de toutes parts, des Zemez gravés dans le roc; & toute la Caverne est partagée en quantité de niches, assez profondes.

Caverne de Dondon.

Prédiction qui annonçoit aux Insulaires la conquête de leur Isle.

Les premiers Historiens rapportent unanimement que peu de tems avant l'arrivée de Chistophe Colomb, les Insulaires avoient été avertis d'un événement qui devoit entraîner la ruine de leur repos & de leur liberté. Colomb se fit raconter les circonstances de cette prédiction. Un jour, le Pere du Cacique Guarinoex aïant eu la curiosité de consulter les Zemez, sur ce qui arriveroit dans l'Isle, après sa mort, leur réponse avoit été qu'il y viendroit bientôt des Hommes qui auroient du poil au menton, & qui seroient vêtus de la tête aux piés; que ces Etrangers mettroient en pieces les Divinités de l'Isle, & qu'ils en aboliroient le Culte; qu'ils porteroient à leurs ceintures de longs instrumens de fer, avec lesquels ils fendroient un homme en deux; enfin qu'ils dépeupleroient l'Isle, de ses anciens Habi-

tans. Cette effroïable menace s'étoit divulguée, & n'avoit pas manqué de jetter la consternation dans tous les esprits. On avoit composé, là-dessus, une Chanson lugubre, qui se chantoit à certains jours. Le nouvel Historien, reconnoissant qu'on ne peut douter d'un fait si bien attesté, croit, avec la même confiance, que Dieu avoit forcé l'Esprit d'erreur de donner ces lumieres à des Peuples qu'il séduisoit depuis long-tems (2). Mais il reste à demander dans quelle vûe? Lorsque, loin de les disposer au Christianisme, un avertissement de cette nature sembloit devoir les attacher plus que jamais à des Dieux assez éclairés pour pénétrer dans les ténébres de l'avenir, & assez bons pour faire connoître à leurs Adorateurs les maux qui les menaçoient (3).

Animaux de l'Isle.

Quoiqu'on se propose de recueillir, dans un Article séparé, les productions naturelles des Antilles, on n'abandonnera pas la méthode, à laquelle on s'est attaché jusqu'à présent, d'observer, sous le nom de chaque Païs, ce qu'il produit de particulier, ou plus parfaitement, ou dans une plus grande abondance. Entre les Animaux de l'Isle Espagnole, les Quadrupedes ne méritent d'être nommés, que pour faire remarquer qu'en la découvrant on n'y en trouva que de cinq especes; & comme ils étoient sans défenses, les Chiens & les Chats espagnols ne furent pas long-tems à les détruire. Les Insulaires les nommoient *Utias*, *Chemis*, *Mohuis*, *Coris*, & *Goschis*. Il paroît que les plus grands ne l'étoient pas plus que nos Lapins ordinaires, dont les trois premieres especes tenoient beaucoup, & que tous avoient la chair assez bonne. L'Utias étoit de la grosseur d'une Souris, & le Cori, de celle d'un petit Lapin. On voïoit des Utias tout blancs; mais, dans le plus grand nombre, les couleurs étoient mêlées. Le Cori étoit blanc & noir. Il n'avoit point de queue, & sa gueule ressembloit à celle d'une Taupe. Les Goschis étoient de petits Chiens muets, qui servoient d'amusement aux Femmes, & qu'elles portoient entre leurs bras. On les emploïoit aussi à la chasse, pour éventer les autres animaux. Comme ils n'étoient pas moins bons à manger, ils furent d'une grande ressource pour les Espagnols, dans les premieres famines auxquelles ils se virent réduits. On en distinguoit plusieurs sortes: les uns avoient la peau tout-à-fait lisse; d'autres étoient couverts d'une laine fort douce, & le plus grand nombre n'avoit qu'une espece de duvet, fort tendre & fort rare. Leurs couleurs étoient aussi variées que celles de nos Chiens, & beaucoup plus vives.

Volailles & autres Oiseaux de l'Isle.

Les anciens Habitans de l'Espagnole n'avoient aucune sorte de Volaille domestique; & l'on ne voit point dans cette Isle, ni dans les Isles voisines, autant de sortes d'oiseaux qu'en Europe: mais il s'y en trouve d'une beauté dont les nôtres n'approchent point. Les Hirondelles, les Corneilles, les Tourterelles, les Ramiers, les Oies & les Canards sauvages y sont à-peu-près les mêmes. On y voit aussi des Canards dont le plumage est tout blanc, à l'exception de la tête, qui est d'un très beau rouge. Les Espagnols y en ont porté de musqués; & c'est la seule espece qu'on éleve, autant pour leur grosseur que pour la beauté de leur plumage. Ils font plusieurs pontes par an; & l'on observe que les Cannetons, qui viennent de l'accouplement de ces Ca-

(2) Histoire de Saint-Domingue, Liv. I. page 84; après Herrera & Oviedo.

(3) On trouvera les mêmes prédictions au Mexique & au Perou.

Description de l'Isle Espagnole.

nards étrangers avec les Cannes de l'Isle, n'en font point d'autres. Les Oies n'ont des Petits qu'une fois l'année : mais toutes les autres especes de volailles, qu'on a trouvées dans les Bois de l'Isle, ou qu'on y a portées, produisent indifféremment dans toutes les saisons ; & l'on n'auroit pas de peine à les élever, si elles n'étoient sujettes à une maladie qu'on nomme *les Pians*, & qui en fait mourir un fort grand nombre. Ce qu'on voit aujourd'hui de plus commun dans les basse-cours, ce sont des Poules Pintades, qui y sont venues de Guinée ; des Paons, qu'on a trouvés en abondance sur les bords de la Riviere Neyva, & des Faisans. L'Isle avoit des Pintades, un peu différentes de celles d'Afrique, & moins grosses ; mais il n'a jamais été possible de les rendre domestiques. Si l'on met leurs œufs sous une Poule ordinaire, les Poussins n'ont pas plutôt leurs aîles, qu'ils disparoissent (4).

Ce qu'on a pris, dans la même Isle, pour des Perdrix rouges & des Ortolans, n'est au fond que différentes especes de Tourterelles. Les nôtres, sur-tout, y sont fort communes. Le Pic-vert a toutes les propriétés de celui de France ; mais il l'emporte beaucoup par la beauté de son plumage, qui est rouge & noir, sur un fond jaune. Les François l'ont nommé Charpentier, à l'exemple des Espagnols ; parce qu'en piquant le bois, de son bec, il fait beaucoup de bruit. Le nombre en est si grand, qu'on est quelquefois contraint d'abbattre des Edifices dont ils ont criblé les poutres. L'Isle a son Rossignol, quoique par la figure & le chant cet Oiseau approche assez peu du nôtre ; mais il doit son nom au plaisir que les premiers Espagnols ressentirent, de l'entendre chanter, au mois de Décembre. On y trouve une espece de Linotte, dont le ramage est très agréable. Malheureusement elle est rare ; & l'on remarque, en général, que le chant des Oiseaux ne fait pas, dans l'Isle Espagnole, un agrément de la Campagne & des Bois. S'ils plaisent aux yeux, plus que les nôtres, ils flattent moins les oreilles (5).

Oiseaux de proie.

Les Oiseaux de proie y sont en grand nombre, & d'especes fort différentes. On y voit sur-tout quantité de *grands Gosiers*, que plusieurs Ecrivains confondent mal-à-propos avec le Pélican, mais qui tiennent de sa nature & de celle du Cormoran. La couleur de cet Oiseau est d'un cendré obscur. De la partie inferieure de son bec, qu'il a fort long & fort large, pend une espece de bourse qui lui sert de magasin, & de laquelle il tire son nom. Il ne cesse point de pêcher, jusqu'à ce qu'il l'ait remplie ; après quoi il digere à son aise. Cette description n'a rien qui puisse le faire juger différent de celui d'Afrique. Cependant on ajoûte que sa couleur change, le long des Rivieres, & que dans quelques endroits du moins il est d'un fort beau blanc (6). Un autre Oiseau de proie, fort commun dans l'Isle, est le *Malfenis*, qui approche du Faucon & de l'Aigle. Quantité d'autres, auxquels on donne indifféremment les noms de *Pêcheurs*, ou d'*Aigrettes*, sont de vrais Herons, qui different peu des nôtres.

Autres Oiseaux. Flamingos.

Les Perroquets sont des Habitans naturels de l'Isle Espagnole, où l'on en voit de toutes les especes & de toutes les couleurs. Les *Flamingos*, ou les *Flamands*, y bordent les Marais, en grandes trouppes ; & comme ils ont les piés d'une extrême hauteur, on les prendroit de loin pour un Escadron

(4) Hist. de Saint-Domingue, page 39. après Oviedo, Liv. 5.

(5) *Ibidem*, page 40.

(6) *Ibidem*, page 44. & précédentes.

rangé en bataille. Leur grosseur est celle d'une Poule-d'Inde ; & leurs plumes sont d'un très bel incarnat, mêlé d'un peu de blanc & de noir. La chair n'en est pas bonne à manger ; mais leur langue passe pour un morceau délicat. Le Colibry, que les Espagnols ont nommé *Tominejo*, parce que dans son extrême petitesse il ne pese avec son nid qu'environ deux de ces petits poids qu'on appelle *Tominos* en Espagne, est un peu plus gros néanmoins que celui du Canada, que les François appellent Oiseau mouche, & dont le corps, en comprenant les plumes, n'a que la grosseur d'un Hanneton. Ses couleurs, dans l'Espagnole, sont le rouge, le noir, le verd & le blanc, avec des nuances d'or, sur le verd & sur le rouge. Il a sur la tête une petite aigrette noire. Sa gorge est d'un rouge très vif ; son ventre est d'un beau blanc ; & tout le reste, d'un verd de feuille de rosier. Il a le bec un peu crochu, au lieu que l'Oiseau-mouche du Canada l'a tout droit. La femelle n'a, de toutes les couleurs du mâle, que le blanc sous le ventre. Un cendré clair est celle de tout le reste de son plumage. Le bec & les pattes de ce charmant Oiseau sont fort longs. Quelques-uns lui donnent un chant fort mélodieux ; & d'autres prétendent qu'il ne fait pas d'autre bruit que celui du bruissement de ses aîles, qui est assez fort, parce qu'il a le vol très rapide.

Description de l'Isle Espagnole.

Le Colibry, ou Tominejo.

La Mouche luisante, que les anciens Insulaires nommoient *Locuyo*, & qui a conservé le même nom parmi les Espagnols, est une espece d'Escarbot, moins gros, de la moitié, qu'un Moineau. Il a deux yeux à la tête, & deux sous les aîles, d'où il sort un feu qui jette une très grande lumiere. On voïage, on lit même, à sa clarté ; & les Insulaires n'avoient pas d'autres flambeaux pour s'éclairer pendant les ténébres. Ils prenoient ces petits animaux la nuit, avec des tisons embrasés, dont la vûe les faisoit approcher ; & lorsqu'on les avoit fait tomber, ils ne se relevoient point. Ce qui les fait briller est une humeur, qui produit le même effet sur les mains & le visage, quand on s'en est frotté. Mais ils n'ont qu'une saison, qui est celle des grandes chaleurs ; & c'est avec beaucoup de peine qu'on les garde plus de huit jours. Nos Mouches communes, qui ont passé dans les Antilles sur nos Vaisseaux, y ont si prodigieusement peuplé, qu'on ne sauroit tuer une piece de gibier, un peu loin des Habitations, qui ne soit couverte & corrompue, en peu d'heures, par ces insectes. Les Rats & les Souris, que ces Isles ont reçus de nous par la même voie, y causent aussi des ravages incroïables. Parmi les autres insectes, on remarque plusieurs especes de Scorpions, une sorte d'Escarbot qu'on a nommé *Rhinoceros*, diverses sortes de petits Lésards, d'Araignée & de Fourmis ; & des Couleuvres, dont quelques-unes sont assez grosses pour avaller des Poules entieres. Mais tous ces Animaux ne sont pas vénimeux, à la réserve de certains Scorpions, qui naissent dans la Presqu'isle de Samana, & d'une Araignée à cul rouge, la plus grande & la plus monstrueuse qu'on connoisse au monde.

Mouches extraordinaires.

L'Escarbot Rhinoceros est un animal si curieux, qu'il mérite particuliérement une description, d'après Oviedo & le nouvel Historien. Quelque tems après qu'on a coupé un Palmier, une espece d'Escarbot y produit quantité de vers cornus, que les Habitans recherchent avec soin, & qui passent pour un mets fort délicat. Ce n'est qu'une graisse, douce & agréable, envèloppée d'une pellicule ondulée, en volute. Sa figure rebute, & cause une sorte d'horreur

Description de l'Escarbot Rhinoceros.

que tout le monde ne sauroit vaincre; mais la plûpart s'y font bientôt. L'Escarbot qui les enfante est celui qu'on a nommé Rhinoceros. C'est une sorte de Mouche volante, qui a le nez fort allongé, en forme de corne un peu cintrée, d'où lui est venu ce nom. Cette corne est ornée d'une double époussette, l'une en dessus, & l'autre en dessous. Il sort, de ses narines, deux barbillons mobiles, qui ont plusieurs articles terminés par de jolis ombelles veloutés, qui lui servent d'oculaires. Il a la tête couverte d'un casque tout d'une piece, un peu en bosse, d'un noir luisant très poli, d'une consistance ferme, brune & cassante. Sa gueule, fendue horisontalement, renferme deux machoires, armées de bonnes dents. Son thorax est osseux, accompagné de deux bras, qui ont chacun trois nœuds, ou trois articulations. Ces bras sont recoudés, & terminés par une patte fourchue, ardillonnée & velue. Un peu au-dessous, ils s'emboëtent dans une échancrure, qui se trouve dans la partie superieure du ventre. De chaque côté, il y a un pié, tout semblable aux bras qu'on vient de décrire, enchassé dans un corselet fait de plusieurs pieces, qui s'unissent avec le plastron. Du bas ventre, il sort pareillement deux pattes, qui ne sont pas différentes des autres. Plusieurs tuniques, rangées les unes sur les autres, terminent en bas cet insecte, lequel porte en dessus quatre aîles; deux intérieures, fines & tissues comme de la gaze; & deux extérieures, qui sont raïées, noires, ovales, seches & raïonnantes (7).

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

L'Iguana.

C'est dans l'Isle Espagnole qu'on a commencé à connoître une sorte d'Amphibie, que les anciens Insulaires nommoient *Ivana* ou *Iguana*, & qu'on voit aussi souvent dans l'eau, que sur le haut des arbres (*). Il tient du Lésard & du Crocodile; mais il a cet avantage, sur l'un & l'autre, que sa chair est un aliment délicieux. Cependant on assure qu'elle est nuisible à ceux qui sont atteints des maladies honteuses. Quelques-uns le mettent au nombre des Serpens, parce que sa peau a les mêmes couleurs. Sa figure est horrible; mais il n'y a point d'animal plus doux & moins mal-faisant. Les plus grands ont deux palmes & demie de long, & un peu plus d'une palme de large. L'Iguana a des pattes de Lézard, la tête plus grosse, & une queue, qui est le double de son corps pour la longueur; ses dents sont fort aigües. Il est muni d'un long & large jabot, qui lui pend jusques sur la poitrine. Ses pattes de devant sont plus longues que celles de derriere, avec des doigts dont les ongles sont comme des serres d'Oiseau de proie, quoiqu'incapables de rien serrer fortement. Enfin il a, dans toute la longueur du dos, comme une nageoire élevée & crêtée, en forme de scie. On en voit souvent de forts petits, qui sont apparemment d'une espece particuliere. Cet Animal est absolument muet, & n'a aucune sorte de cri. Il est d'une douceur & d'une patience extraordinaires. On peut le tenir trois semaines à l'attache, sans aucune nourriture, & sans qu'il fasse le moindre mouvement pour se dégager. Les alimens qu'on lui donne sont de la cassave & des herbes. Il ne peut nager que lorsqu'il est petit; & dès qu'il a toute sa taille, le mouvement manque à ses pattes pour le soutenir sur l'eau. Ses œufs, qu'il fait dans le sable, le long des Rivieres & des Ruisseaux, montent ordinairement à quarante ou cinquante. On observe qu'ils ne cuisent point dans l'huile, ni dans le beurre, mais uniquement dans l'eau. Ils sont de la grof-

(7) *Ibidem.* page 45.

(*) Il s'en trouve aussi dans les Indes orientales, mais un peu différens. Voïez la Description de l'Isle de Ceylan.

seur d'une noix, & leur enveloppe n'est qu'une petite peau fort déliée. Il n'est pas difficile de prendre l'Iguana, parce qu'il se laisse aisément approcher. On le chatouille doucement sur le dos, tandis qu'il se laisse saisir par le col avec un nœud coulant (8).

DESCRIPTION DE L'ISLE JACKCLI.

Crocodiles de l'Isle Espagnole.

Quoiqu'on ait parlé des Crocodiles, & des Manates, ou Lamentins, dans les Descriptions de l'Afrique & de l'Asie, il ne sera point inutile de représenter ces deux especes d'Animaux dans une autre Hemisphere, pour en faire observer les différences. On a déja remarqué que les Crocodiles portent le nom de Caymans, en Amérique. On n'y a point, comme à la Chine, l'art de les apprivoiser; mais ils y ont un instinct admirable, pour aller chercher leur proie jusques dans les Forêts, où ils dressent fort adroitement des embûches aux Cochons maons, & à d'autres Animaux, qu'ils surprennent presque toujours. Les Chasseurs mêmes ont quelquefois le malheur d'y être pris. On vante la legereté des Caymans de Cuba, qui gagnent, dit-on, les Hommes à la course. Ils piquent leur queue en terre, pour s'élancer d'une grande vîtesse; mais comme c'est toujours en ligne droite, il suffit, pour les éviter, de courir en serpentant. Ceux de l'Isle Espagnole quittent rarement les Rivieres, où ils se tiennent en embuscade aux passages & aux abreuvoirs. Ils n'attaquent ordinairement les Hommes, qu'après en avoir reçu quelque offense; mais ils font la guerre à tous les autres Animaux. La nature leur apprend à les saisir toujours par le museau, pour leur ôter la respiration. Ensuite ils les entraînent au fond de l'eau, où ils les laissent pourrir avant que de les manger. Ils aiment les odeurs fortes; & celle qu'ils jettent eux-mêmes approche de celle du musc. Les Corneilles du Païs sont fort avides de leurs œufs, qu'elles éventent sous le sable, où cet Amphibie les cache, & où la seule chaleur du Soleil les fait éclore, comme ceux de la Tortue. On assure qu'il se trouve des Caymans de vingt-cinq piés de long, & de la grosseur d'un Bœuf. Les Insulaires, qui ont à passer un Lac ou une Riviere, jettent sur l'eau des vessies enflées, après lesquelles ces dangereux Animaux courent aussi-tôt; & la crainte, que leur vûe inspire, se change en amusement (9).

Lamentins ou Manatis.

L'Historien observe que suivant quelques Auteurs, la plûpart des singularités, qu'on attribuoit anciennement à la Sirene & au Dauphin, se trouvent dans le seul Lamentin. Mais il ajoûte qu'il n'est pas aisé de les y reconnoître. Le Lamentin, dit-il, n'a jamais chanté. Il jette des larmes & se plaint, lorsqu'on le tire à terre; & de-là vient le nom qu'il a reçu des François. Sa figure n'approche point de celle qu'on suppose au Dauphin; & la seule ressemblance qu'il ait avec lui, c'est qu'il paroît assez ami de l'espéce humaine. Deux nageoires, qu'il a sous les deux épaules, à peu près de la figure de deux mains, & dont il se sert également pour nager & pour porter ses petits, l'ont fait nommer *Manati* par les Espagnols. Le premier, comme on doit l'avoir observé, qui ait pris cet Animal pour la Sirene des Anciens, fut Christophe Colomb; mais cette imagination, d'un Homme qui donnoit volontiers dans le merveilleux, pour rendre ses découvertes plus célebres, n'a pas fait de fortune après lui. La femelle du Lamentin met bas

(8) Histoire de Saint Domingue, Liv. 1. page 37 & 38.

(9) *Ibid.* page 36.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

& allaite ses petits, à la maniere des Vaches; ce qui lui a fait donner aussi le nom de Vache marine. Sa tête ressemble, d'ailleurs, à celle d'un Bœuf; mais il a le museau plus enfoncé, le menton plus charnu, & les yeux plus petits. Sa couleur est d'un brun foncé. Il s'en trouve de vingt piés de long; & d'environ dix piés de large, du moins vers les épaules, car cette largeur va toujours en diminuant vers la queue. La chair salée du Lamentin a le goût de celle du veau, mais elle est plus agréable & se conserve plus long-tems. La graisse qu'on en tire est aussi très bonne, & ne rancit point. Sa peau est un excellent cuir. Il se forme dans sa tête une espece de Bezoard, à laquelle on attribue d'admirables propriétés pour la colique & la pierre. On ne tue gueres les grands Lamentins que sur les bords de la Mer ou des Rivieres, lorsqu'ils y vont paître; mais les petits se prennent souvent dans les filets. On fait des récits fort étranges de leur facilité à s'apprivoiser (10).

Coquillages & Poissons.

Après les Tempêtes, connues sous les noms de coups de Sud, de Nords & d'Ouragans, les Rivages de l'Isle Espagnole se trouvent remplis de coquillages, d'un lustre & d'une beauté extraordinaires. Les plus curieux sont le Lambis, le Burgot, le Pourpre, la Porcelaine, les Cornets & les Pommes de Mer. Quoique les Côtes ne soient pas fort poissonneuses, il ne faut pas s'en écarter bien loin pour y pêcher une grande abondance d'excellens Poissons. On nomme, entre les plus communs, la Raie, le Congre, l'Ange, le Mulet, le Marsouin, la Bonite, la Dorade & le Pilote. Il s'y trouve, par-tout, des Limaçons & des Ecrevisses de Mer, des Moules, des Crabes & des Cancres. On y a trouvé des Perles. L'Ambre gris y est rare; mais quelquefois les tempêtes en amenent. On n'y a jamais vû de Corail; à moins qu'on ne veuille donner ce nom à diverses sortes de Madrepores ou de Panaches de Mer.

Espece de Cancre, nommée Agama.

On pêche, dans ces Parages, deux sortes de Cancres; la premiere, qui se nomme *Agama*, se prend dans les filets. C'est un Animal d'environ sept pouces de long, sur quatre de large. Son cerapouste, ou sa coque, est de figure quarrée, velue, chagrinée, un peu enflée, marquetée de plusieurs couleurs, terminée en bas par des pointes dentelées & ornées de poil. Ses yeux, éloignés l'un de l'autre d'environ deux pouces, sont de la grosseur d'un pois, & d'un noir luisant, enchassés dans deux orbicules arrondis sur son front,

(10) Gomara raconte qu'un Cacique nourrissoit un Lamentin dans un petit Lac des Gonaives, où cet Animal est en effet plus commun que dans aucun autre lieu. Il l'avoit rendu si familier, qu'en l'appellant, il le faisoit venir à lui. Il le chargeoit, sur le dos, de tout ce qu'il vouloit, & le Lamentin portoit paisiblement son fardeau jusqu'à l'autre bord. Un Espagnol s'avisa de l'appeller un jour, & le blessa d'un coup de fusil. Cet accident le rendit si circonspect, qu'il n'approchoit plus de la rive, sans avoir bien examiné si celui qui l'appelloit étoit Indien ou non; ce qu'il reconnoissoit à la barbe. Enfin, il disparut tout à-fait, après une grande crûe d'eau, qui l'entraîna peut-être à la Mer, avec laquelle le Lac communique. Histoire des Indes, Liv. 1. chap. 31. On lit aussi dans Herrera, qu'un Lamentin de l'Isle Espagnole venoit à terre, lorsqu'on l'appelloit, mangeoit ce qu'on lui donnoit à la main, & suivoit, jusques dans les maisons, ceux qui le nourrissoient. Il y jouoit avec les Enfans. Il paroissoit prendre beaucoup de plaisir à la Musique. Il souffroit qu'on montât sur son dos, & passoit jusqu'à dix Hommes à la fois, d'un bord du Lac à l'autre. Il y a beaucoup d'apparence que ces deux Histoires, sont la même, avec les alterations qui arrivent aux faits, en changeant de bouche ou d'Ecrivain.

front, qui eſt plat, on voit à droite & à gauche deux larges plaques, crenelées, remplies de poil, ſurmontées de deux autres; mobiles, toutes quatre en divers ſens, par le moïen de deux jointures. Du milieu de ces plaques ſortent deux cornes, & quatre pointes, dont le bout eſt fendu en pincettes. La gueule eſt au-deſſous, dans une foſſette ovale, couverte de pluſieurs barbillons.

Description de l'Isle Espagnole.

Pagurus des Anciens.

La ſeconde eſpece eſt le *Pagurus* des Anciens. Il s'en trouve beaucoup ſur les Rochers eſcarpés, où l'on ne peut douter qu'il ne grimpe. Il fréquente auſſi les hauts fonds, & les endroits les plus féconds en Madrepores, en Panaches, en Litophytes, ſur-tout dans le voiſinage des Iſles Caraïbes. L'écaille de ce Cancre eſt preſque ronde; le fond en eſt rouſſâtre, & tout le dehors eſt parſemé de piquans. Son muſeau eſt armé de cornes peu ſaillantes. Ses yeux ſont enfoncés, couchés de travers, & défendus de pluſieurs pointes, qui leur ſervent de paupieres. Il ſort, de ſes narines, quantité de longs filets pliants & mobiles. Sa gueule n'eſt pas différente de celle des Crabes, auxquels il reſſemble auſſi par le plaſtron. Ses deux bras ſont fort grêles, & ſes mordans médiocres, en comparaiſon du reſte du corps. Les quatre autres piés, qu'il a de chaque côté ſous le ventre, ſont groſſiers; mais ils ont chacun leur articulation, avec un ardillon noirâtre, à leur extrêmité. La chair eſt coriaſſe, & d'un goût ſauvage (11).

Crabes.

Les Crabes, qui ſe trouvent en abondance ſur toutes les Côtes, ſont un des plus utiles préſens dont les Inſulaires ſoient redevables à la Nature. On en diſtingue particuliérement trois eſpeces : ceux de Mer, ceux de Montagnes & ceux de Rivieres. Les premiers & les plus communs n'habitent point la Mer; mais ils vont s'y rafraîchir : & c'eſt ordinairement ſur ſes bords qu'on les trouve. Ils ſont d'une extrême reſſource pour la nourriture du commun des Habitans. Les ſeconds ſont rouges, s'arrêtent dans les lieux ſecs, & ſont plus eſtimés que les premiers. Mais ceux de Rivieres paſſent pour les meilleurs.

Le Soldat.

Le Soldat eſt auſſi une eſpece de Crabe, ou d'Ecreviſſe de Mer, qui ſe trouve ſur toutes les Côtes, & qui ne fait point un mauvais aliment. Ce nom lui vient de ce qu'il eſt armé par tout le corps, excepté vers le bas, où il eſt nu, & ſi ſenſible, que dès qu'il eſt né, il ſe jette dans la premiere coque qu'il rencontre. Mais il ſuffit d'approcher la coque du feu, pour l'en faire déloger (12).

Deux ſortes de Tortues.

Dans ces grandes herbes, qui ſe nomment *Sargaſſes*, & qui paroiſſent en divers endroits ſur la ſurface de la Mer, mais dont le grand nombre eſt au fond de l'eau & ſur les Côtes, on trouve, entre pluſieurs autres eſpeces d'Animaux marins, une prodigieuſe quantité de Tortues. On n'en diſtingue que deux eſpeces, autour de l'Iſle (13). Celles, qu'on nomme Tortues franches, recherchent les pâturages gras & bien fournis d'herbes. Les autres, qui ſont connues ſous le nom de Caret, & dont l'écaille fait un riche commerce, ſe plaiſent ordinairement dans les lieux pierreux, couverts ſeulement d'un peu de mouſſe.

Le Pilote.

Entre les Poiſſons particuliers à cette Mer, on remarque le Pilote, qui tire ſon nom, de la fidélité avec laquelle il s'attache aux Navires qu'il rencontre, & devant leſquels il ne ceſſe point de nager, qu'il ne les ait conduits dans un Port. La Galere eſt une autre eſpece de petit Poiſſon, ou plutôt un inſecte,

La Galere.

(11) *Ibid*, pages 30. & 31.
(12) *Ibid.*
(13) On trouve, dans les Voïages de Dampier, de curieuſes obſervations ſur les Tortues en général, & ſur leurs tranſmigrations périodiques. Elles paroîtront dans un autre Article.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

dont la peau, enflée & pleine de vent, lorsqu'il la pousse hors de l'eau, paroît ornée de toutes les couleurs, & lui sert comme de voiles. Mais on n'y touche pas impunément. Pour peu qu'on mette la main dessus, elle est infectée d'une glue mordicante, qui cause les plus vives douleurs; & l'on prétend avoir observé que le mal augmente, à mesure que le Soleil monte sur l'horison. Le Perroquet de Mer, les Poissons qu'on nomme de *Roche*, dont les couleurs sont un mêlange éclatant d'or & d'azur, le Hérisson, le Crapaud de Mer, & une espece fort singuliere de petit Cochon marin, sont d'autres productions des mêmes Parages.

Arbres & Plantes.

Pour les Arbres & les Plantes de l'Isle Espagnole, on doit regreter qu'un Ouvrage annoncé depuis long-tems (*) n'ait point encore vû le jour. Mais, en attendant les lumieres qu'on doit se promettre des Observations de deux siécles, qui s'y trouveront apparemment rassemblées; il me suffira, pour remplir mes engagemens, de recueillir, dans les anciennes Relations, ce qu'elles ont de plus curieux sur cet article. Oviedo, qui devoit au titre de son Ouvrage, non-seulement les recherches par lesquelles il s'est efforcé de l'enrichir, mais encore toute l'exactitude d'un Historien Philosophe, commence par le dénombrement des Arbres, que les premiers Conquerans apporterent de Castille. Il explique leurs progrès sous un climat étranger, & les raisons qui en firent périr un grand nombre. Ce détail n'est pas sans utilité (14): mais attachons-nous aux simples productions de l'Isle.

Le Hobo.

Le *Hobo* est un grand Arbre, beau & frais, qui donne un ombrage fort sain. Son fruit qui ressemble à de petites prunes, avec un fort gros noïau,

(*) Par le nouvel Historien, Liv. I.

(14) Je ne changerai rien au vieux langage du Traducteur. On a donc apporté quelques Orangers de Castille, en cette Isle Espagnole, partie doux, partie aigres, qui s'y sont bien augmentés & multipliés, tant en cette Cité de San-Domingo & Héritages d'icelle, comme ès autres endroits de cette Isle, peuplés de Chrétiens. *Item*, des Limoniers & Citroniers, en aussi grand nombre qu'en grande bonté; si qu'il n'y en a point de meilleurs dans l'Andalousie. *Item*, plusieurs Figuiers, produisant fort bonnes figues toute l'année, & ces Arbres y viennent fort bien. Les figues sont de celles qu'on appelle, en Castille, *Godenes*, & en Arragon & Catalogne *Burgacotes* : la plûpart desquelles ont les petits grains de dedans rouges, combien qu'aucuns soient blancs. La feuille de ces Figuiers tombe, & sont sans icelle une partie de l'année; mais ils commencent à bourgeonner & jetter leur feuille au mois de Février; & à la Primevere, au mois de Mars, commencent à s'en revêtir. *Item*, plusieurs Grenadiers, doux & aigres, garnis de fort bonnes grenades. *Item*, des Coings, mais qui ne viennent pas bien, ni en si grande abondance que les fruits susdits; car avec ce qu'ils sont petits, ils ne sont pas fort bons, ains rudes. Ce n'est toutefois sans espoir qu'ils viendront meilleurs avec le tems. *Item*, quelques Palmes ont été plantées en cette Cité & en plusieurs Héritages. *Item*, aucuns noïaux de Dattes, qui en produisent de fort belles; mais on ne les sait pas bien accoutrer par deçà; & encore qu'aucuns en mangent, elles ne sont si parfaites, faute de les savoir accoutrer. *Item*, plusieurs & fort beaux Cassiers, & avec cette excellente beauté, ils sont grands. Si est-ce toutefois qu'ils n'ont été apportés d'Espagne, & n'y en avoit aucunement en cette Isle; mais on a semé les pepins, lesquels y sont bien venus. *Item*, l'on a planté en cette Cité plusieurs seps & provins de Vignes, lesquels certes rapportent de bons raisins, & crois qu'ils y viendroient à foison, si l'on mettoit peine à les planter & cultiver comme il est besoin. Mais parce que la terre est humide, si-tôt que la Vigne a rendu son fruit elle recommence incontinent à bourgeonner, pourvû qu'on la fouisse & accoutre, si qu'elles perdent bientôt leur naïve bonté, & sont incontinent usées. *Item*, de grands & beaux Oliviers, mais qui n'apportent que des feuilles, sans aucun fruit; & c'est chose grandement esmerveillable, que tous les fruits à noïau qu'on apporte d'Espagne, prennent bien racine & croissent assez, mais ne rapportent que des feuilles & point de fruit.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

est de couleur jaune, de bon goût & d'une odeur agréable; mais si l'on en mange beaucoup, il gâte les dents. Les bourgeons & l'écorce, bouillis dans l'eau, la rendent fort bonne à laver la barbe, & à servir de bain pour les Voïageurs fatigués. L'ombre du Hobo est si saine, qu'on y suspend volontiers les hamacs, pour dormir sous ses branches. Oviedo reproche à Pierre Martyr de s'être trompé, lorsqu'il a mis cet Arbre au nombre des Myrobolans. Il vante une autre de ses propriétés, qu'il a vérifiée, dit-il, par sa propre expérience: c'est que dans la disette d'eau, ses racines en fournissent abondamment. Il suffit de les découvrir, d'en couper une & de la porter à la bouche, en tenant, de la main, l'autre bout levé. Il en sort aussi-tôt quelques gouttes d'eau, & bientôt assez pour soulager la plus grande soif (15).

Le Caymito.

Le *Caymito*, Arbre commun aux Isles de l'Amérique, a les feuilles presque toutes rondes, vertes d'un côté, & si rousses de l'autre, qu'elles paroissent avoir passé sous le feu. Son fruit, dans le Continent, est rond, & de la grosseur d'une balle de paume; au lieu que dans l'Isle Espagnole, il est longuet & n'a pas la grosseur du doigt. Sa poulpe est blanche, moelleuse & pleine de féve. On la compare à du lait épaissi, qui tourne en fromage. Elle est saine & se digere facilement. Le bois est dur, & propre à toutes sortes de construction: mais il demande qu'on le laisse sécher, avant que de le mettre en œuvre (16).

Le Higuero.

Le *Higuero* (17) est un Arbre de la hauteur du Meurier. Il produit des Courges, les unes rondes, d'autres longues, dont les Insulaires font différentes sortes de très beaux vases. Son bois, qui est fort dur, sert à faire des chaises & d'autres meubles. La feuille est longue & étroite, mais plus large vers la pointe, d'où elle va toujours en diminuant vers le pié. Les Indiens mangent la poulpe du fruit, dans sa fraîcheur. Il est de la grandeur d'un pot de deux quartes, & plus; mais il va, comme ses feuilles, en diminuant de haut en bas, où il n'est pas plus gros que le poing.

Le Xagua.

Le *Xagua*, dont on fait de très beaux fûts de lance, dans plusieurs parties de l'Amérique, est de la hauteur du Frêne. Son bois est pésant, dur, & d'un fort beau lustre, entre gris & fauve. Il produit, dans l'Isle Espagnole, un fruit de la grosseur du Pavot, auquel il ressemble fort, excepté qu'il n'a point de petites couronnes. On le mange dans sa maturité, & l'on en tire une eau

J'ai pourtant apporté de Tolede quelques noïaux de Pêches, de Presses, d'Alvers, de Prunes, de Frayles, de Cerises, de Guines, & de Pommes de Pin, que j'ai fait semer, & pas un n'a pris racine. *Item*, les Plantains, qui croissent si bien ici, que j'en ai plus de quatre mille piés dans mes Jardins, & qu'ils sont communs à présent dans toute l'Espagnole & les autres Isles, y furent apportés de l'Isle de la grande Canarie, l'an 1516, par Frere Thomas de Berlanga, de l'Ordre des Freres Prescheurs, & j'ai appris de plusieurs Personnes dignes de foi, que ce fruit est de l'Inde orientale. *Item*, les douces Cannes, desquelles on fait le Sucre, dont sourdent si grands profits, ont été apportées des Isles Canaries. Pierre d'Atienca fut le premier qui les planta en cette Isle, en la Cité de la Conception de la Vega; & le Lieutenant de la Vega, Michel Vallestero, natif de Catalogne, fit premiérement le Sucre: mais le Bachelier Gonçalo de Velosa y amena des Ouvriers, & fut le premier qui fit un Pressoir & un petit Moulin, dans l'Yaguaté, à une lieue & demie du Fleuve de Nicao. Oviedo, Liv. 8. ch. 1. & Liv. 4. ch. 8. Acosta, Liv. 4. ch. 31, & 32, & confirme les mêmes choses.

(15) Oviedo, *ubi suprà*, chap. 2.

(16) Le même, ch. 3.

(17) L'Auteur fait observer que dans *Higüero* il faut prononcer l'u long & le distinguer de l'e, afin qu'on ne pense pas, dit-il, que ce soit *Higuero* ou *Higuera*, qui signifie Figuier; de *Higo*, Figue. *Ibid.* chap. 4.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

fort claire, dont on se lave les jambes pour se délasser. Les Insulaires en font aussi une peinture, qui noircit beaucoup, & qu'ils mêlent avec la Bixa, autre peinture d'un rouge très fin, pour se colorer toutes les parties du corps. L'eau seule du Xagua, si l'on ne s'essuie promptement après s'en être lavé, produit sur la peau des taches noires, que tous les soins du monde ne peuvent faire disparoître avant l'espace de quinze ou vingt jours (18).

La Bixa. La *Bixa* n'est qu'un Arbrisseau, de trois ou quatre piés de hauteur, dont les feuilles ressemblent à celles du Coton. Son fruit se forme en coques, qui approchent aussi de celles du Coton, excepté qu'elles ont en dehors des poils assez gros, comme par veines, qui répondent aux parties intérieures, dont les divisions renferment quelques grains rouges, plus visqueux que la cire. Les Insulaires en font une espece de savonnettes, pour se peindre & se farder, en les mêlant avec quelques gommes, qui rendent cette peinture aussi fine que le vermillon.

Le Guacuma. Le *Guacuma* est un Arbre assez haut, dont la feuille ressemble à celle du Meurier, sans être aussi grande, & qui donne aussi une espece de mûre. Les Insulaires font de ce fruit, en le faisant tramper & le pilant dans l'eau, un breuvage qui les engraisse beaucoup, & qui produit le même effet sur les Animaux. Le bois de l'Arbre est fort leger.

Le Guama. Le *Guama*, grand Arbre fort commun dans l'Isle Espagnole, donne un bois très propre à brûler, dont la flamme & la fumée n'ont rien de nuisible, & que cette raison fait emploïer pour les fournaises des chaudieres à sucre. Son fruit, dit Oviedo, est une espece d'Algarrouas; plus larges & plus grosses que celles de Castille, mais presque du même goût (19).

Le Hicaco. Le *Hicaco* ressemble beaucoup au Framboisier par sa feuille, & par sa hauteur; mais ses fruits sont de petites pommes, dont les unes sont blanches, d'autres rouges, & d'autres noirâtres. Ils sont d'une bonté médiocre. Leur noïau est si gros, & leur poulpe si mince, qu'il faut les ronger avec les dents. On vante néanmoins leur vertu pour le flux de ventre. Ils sont de meilleur goût, lorsqu'on apporte quelque soin à cultiver l'Arbre. La terre le produit naturellement proche des Côtes de la Mer, dont il aime l'air.

Le Yaruma. Le *Yaruma* de l'Isle Espagnole est une espece de Figuier sauvage, dont les feuilles sont découpées, & plus grandes que celles des Figuiers d'Espagne, avec lesquelles elles ont néanmoins quelque ressemblance. Il produit un fruit doux, de la longueur du doigt, & semblable à un gros ver. La hauteur commune de l'Arbre est celle d'un Noïer moïen, quoiqu'il s'en trouve de beaucoup plus hauts. Le bois est leger, creux, & cassant. Le germe du bout des branches a la vertu des meilleurs caustiques. On le pile, pour l'appliquer sur les plaies. Il mange les mauvaises chairs, il dissipe l'enflure, & par dégrés il guérit parfaitement (20).

Le Macagua. Le *Macagua* est un grand Arbre, qu'Oviedo nomme excellent. Son fruit ressemble, par la forme, aux petites olives, & par le goût, aux cerises. Le bois en est très bon; la feuille verte & fraîche, & semblable à celle du Noïer.

L'Acuba. L'*Acuba* est un Arbre fort haut, qu'on vante beaucoup aussi, & dont le fruit sur-tout est d'une merveilleuse bonté. Il paroît que c'est une espece de figues, qui ont le goût des Poires muscades; mais il en sort tant de lait gluant, que pour les manger il faut les mettre dans l'eau & les frotter entre

(18) *Ibid.* ch. 5. (19) Chap. 8. (20) Chap. 9.

les doigts, si l'on ne veut point qu'elles s'attachent aux lévres. Ce lait ressemble à celui que les figues vertes rendent par la queue, lorsqu'on les cueille. Mais il demeure dans l'eau, pour peu qu'on y frotte le fruit. L'Isle n'a point de bois plus dur que celui de l'Acuba.

Description de l'Isle Espagnole.

Guiabara.

Le *Guiabara*, que les Espagnols ont nommé *Uvero*, parce qu'il donne pour fruit une espece de raisin en grappe, couleur de rose ou de mûre, & d'un fort bon goût, est un Arbre dont le bois fait d'excellent charbon. Ses branches sont étendues, rondes & serrées; son tronc fort gros, & son bois rougeâtre. Les feuilles ont une paume de longueur, dans une largeur proportionnée. Elles sont fort vertes & d'une épaisseur extraordinaire. Les Espagnols, dans les premiers tems de leur arrivée, où l'encre & le papier leur manquoient, s'en servoient pour écrire, avec une épingle, ou le fer d'une éguillette, qui formoit des lettres très distinctes, & si différentes de la couleur de la feuille, qu'elles pouvoient se lire aisément. Chaque grain du fruit a son noïau, plus ou moins gros, suivant la grosseur du grain, qui est ordinairement celle d'une balle d'arquebuse ou d'une aveline (21).

Le Copey.

Le *Copey* a la feuille du Guiabara, ou l'Uvero, mais plus grande du double, plus épaisse encore, & plus propre à l'écriture. L'Arbre est aussi beaucoup plus haut, & le bois en est excellent. Les premiers Espagnols faisoient, de ses feuilles, des cartes à jouer, sur lesquelles ils gravoient avec une épingle toutes les figures d'usage commun. Oviedo n'avoit jamais vû le fruit du Copey, quoiqu'il en vît souvent des feuilles, & qu'il eût éprouvé qu'on y peut tout graver, sans les rompre.

Le Gaguey.

Le *Gaguey* est un autre Arbre, dont le fruit n'est pas plus gros qu'une aveline; mais qui ressemble intérieurement à la figue de Castille, par ses petits grains, & par la blancheur de sa poulpe. Il est de fort bon goût. Le bois, sans être des meilleurs, n'étoit pas inutile aux Insulaires, du moins par son écorce, dont ils faisoient des cordes. Les premiers Espagnols imiterent leur exemple, & s'en faisoient aussi de fort bons souliers, lorsqu'il ne leur en venoit point de l'Europe.

Le Cibucan.

On représente le *Cibucan* comme un des beaux Arbres de l'Isle Espagnole. Il a les feuilles du Saule. Son fruit ressemble aux avelines blanches; mais il est rempli de petits grains qu'Oviedo compare aux lentes, en demandant grace néanmoins pour une comparaison, dont il n'a pû se dispenser, parce que plusieurs, dit-il, ont donné au Cibucan le nom d'Arbre des lentes (23). Il est d'ailleurs fort beau, & d'une continuelle fraîcheur.

Le Guanabana.

Le *Guanabana* est un grand Arbre, dont le fruit, qui porte le même nom, égale en grosseur nos Melons moïens. Il est verd, & revêtu d'écailles figurées, comme la Pomme de Pin. Sa fraîcheur le rend d'autant plus agréable en Eté, qu'il n'a rien de dangereux. Sa peau n'est pas moins déliée que celle d'une poire; & sa chair, qui est fort blanche, a toute l'apparence de la crême, ou de ce qu'on appelle du Blanc-manger. Elle se fond dans la bouche avec une extrême douceur. Les pepins qu'elle contient sont de la grosseur de ceux des Courges, & leur couleur est un fauve-brun. Outre leur hauteur & leur beauté, ces Arbres ont les feuilles fort vertes & fort fraîches, presque semblables à celles du Citronier. Le bois en est assez bon; mais on lui reproche de n'être pas fort.

L'Anon.

L'*Anon* a beaucoup de ressemblance avec le Guanabana, excepté que son

(21) Chap. 13. (22) Chap. 14. (23) Chap. 16.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

fruit n'eſt pas ſi gros, & qu'au goût d'Oviedo (24), il eſt encore plus agréable que l'autre. Ajoûtez qu'il eſt jaune, & que celui du Guanabana eſt verd.

Le Guayabo.

Le *Guayabo*, Arbre fort commun, mais ſauvage dans les autres Iſles & dans le Continent, eſt cultivé avec beaucoup de ſoin par les Inſulaires de l'Eſpagnole. Auſſi devient-il plus haut dans leur Iſle. Sa grandeur eſt celle d'un Oranger; mais les branches ſont plus éparſes, & la feuille, qui n'eſt pas ſi verte, reſſemble à celle du Laurier, avec cette ſeule différence qu'elle eſt plus épaiſſe & qu'elle a les veines plus élevées. Il produit des pommes; les unes oblongues, & d'autres rondes. Elles ſont d'abord vertes; mais elles jauniſſent en meuriſſant. Leur poulpe eſt ou blanche, ou vermeille. Dans leur maturité, elles ſont ſujettes à ſe remplir de vers; ce qui oblige de les cueillir un peu vertes. Chaque pomme eſt couronnée de petites feuilles. Elles ſont diviſées en quatre parties maſſives, & pleines de petits grains fort durs, qu'on ne laiſſe pas d'avaller, parce qu'ils ſe digerent aiſément. On vante même leur vertu pour le flux de ventre. La fleur du Guayabo reſſemble à celle de l'Oranger, ſans être ſi épaiſſe; & dans quelques-uns elle rend l'odeur du Jaſmin. Le bois eſt excellent pour les petits ouvrages de Menuiſerie; mais la durée de cet Arbre n'eſt pas longue. Il vieillit au bout de cinq ou ſix ans; & chaque année fait alors diminuer ſa groſſeur.

Le Mamey.

Le *Mamey* de l'Iſle Eſpagnole eſt non-ſeulement haut, branchu, rond, verd & frais, avec une très belle feuille, un peu plus grande que celle du Noïer; mais il a, ſur ceux des autres Iſles & du Continent, l'avantage de porter de ſi bons fruits, qu'il n'y en a point de meilleur goût dans l'Iſle. Leur groſſeur ordinaire eſt celle des deux poings. Ils ſont à-peu-près ronds. Leur peau, qui reſſemble à celle des poires, tire ſur la couleur fauve. Les uns n'ont qu'un noïau; les autres en ont deux ou trois enſemble, diſtingués néanmoins par une pellicule fort déliée. La chair de ce fruit eſt auſſi agréable que celle des Coings de Valence, quoiqu'elle ne ſoit pas ſi ſucrée. Le bois de l'Arbre eſt fort bon; mais on ne le trouve point aſſez fort pour les Edifices.

Vignes ſauvages.

Avant qu'on eût penſé à tranſporter ici des Vignes de Caſtille, on y en avoit touvé de ſauvages, qui rapportoient de véritable raiſin, dont Oviedo rend témoignage qu'il avoit mangé pluſieurs fois. Il ne doute point qu'en les cultivant, on n'eût pû les rendre beaucoup meilleures; mais elles demandoient apparemment des ſoins qu'on voulut s'épargner. Il vit un ſep de ces Vignes, auſſi gros, ou plus, que le bras d'un puiſſant Homme (25).

Chardons ſinguliers.

Il nomme trois eſpeces de Chardons d'une forme extrêmement ſinguliere, qui portent un fruit fort doux, dont la principale propriété eſt de rendre l'urine couleur de ſang. Le fruit du Chardon qui ſe nomme *Pitahaya* eſt de la groſſeur du poing. La Plante eſt fort épineuſe. Une ſorte de bras, longs & quarrés, lui tient lieu de branches & de feuilles. Ces bras ſont de la groſſeur de celui d'un Homme. Chaque face du quarré forme un canal, duquel il ſort, de diſtance en diſtance, trois ou quatre épines piquantes & vénimeuſes, d'un pouce & demi de longueur. C'eſt entre ces bras que croît le fruit. Il eſt d'un rouge cramoiſi, & revêtu d'une peau fort épaiſſe, en forme d'écaille. Sa chair eſt mêlée de petits grains, qui reſſemblent à ceux des figues. Elle tache plus que les mûres; & la couleur qu'elle donne à l'urine n'empêche point qu'elle ne ſoit fort ſaine.

Le Pitahaya.

(24) Chap. 18.

(25) *Ibid.* chap. 21. La vraie raiſon, qui s'eſt oppoſée à leur culture, eſt l'intérêt de l'Eſpagne, pour le commerce de ſes vins.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Le Tuna.

Le *Tuna* eſt un autre Chardon, d'une forme encore plus étrange. Ses feuilles ſont rondes & maſſives, de l'épaiſſeur du doigt, épineuſes aux bords & au milieu. La hauteur de toute la Plante eſt celle du genou. Son fruit eſt long, verd au-dehors, rouge & vermeil au-dedans, de ſi bon goût & d'un uſage ſi ſain, qu'il s'en vend chaque jour au Marché. Une troiſiéme eſpece, dont Oviedo, parle avec la même admiration (26), eſt celle qu'on tranſporte tous les jours en Europe, & qui eſt aujourd'hui fort connue ſous le nom de *Cierge*. Il ajoûte que les Tunas ſont ſi communs, que non-ſeulement on en trouve des champs remplis, mais qu'on en couvre les murs des champs & des jardins.

Quentas del Xavon.

L'Arbre qui ſe nomme *Quentas del Xavon*, ou *Patenôtre de Savon*, parce que ſon fruit, mis dans l'eau chaude, rend une écume qui ſert à nétoier le linge; le Mangle, le Terebinthe, le Tamarin & le Cedre, ſont d'une ſinguliere beauté dans l'Eſpagnole. Le *Caoban*, qui eſt plus particulier à cette Iſle, en eſt un des plus grands Arbres & des meilleurs bois. On en fait des poutres, de toute ſorte de longueur & de groſſeur, dont la couleur tire ſur le rouge, & qui ſeroient eſtimées, dit Oviedo, dans tous les Païs du monde.

Le Caoban.

Pommes fort vénimeuſes.

Sur la Côte occidentale de l'Iſle, entre les Rochers & les Montagnes de la Pointe de Tiburon, & dans quelques autres endroits, on trouve une infinité de ces petits Pommiers dont les Caraïbes compoſent, avec un mêlange d'autres ſucs, le poiſon dans lequel ils trempent leurs fleches. La hauteur de ces Arbres eſt d'environ quinze piés. Ils ſont forr touffus. Leur feuille reſſemble à celle du Poirier. Ils donnent, pour fruit, de petites pommes, les unes rondes, d'autres oblongues, d'un ſi beau rouge, & d'une odeur ſi agréable, qu'il eſt difficile de les voir ſans être tenté d'en manger. Mais leur ſuc eſt un venin, qui empoiſonne également les Hommes & les Animaux. On aſſure même que ceux, qui dorment à l'ombre de ces Arbres, s'éveillent avec une grande douleur de tête; les yeux, les paupieres & les machoires enflées. Si la roſée des feuilles touche au viſage, elle brûle la peau. Entre-t'elle dans les yeux? elle éteint la vûe, juſqu'à la faire perdre entiérement. Le bois allumé jette une vapeur inſupportable (27) qui cauſe des maux de tête dont on a peine à guérir. Oviedo ne nomme point cet Arbre, ni ſon fruit, qu'on prend ici néanmoins pour la Manzanille, quoique l'idée qu'il donne de l'Arbre, ne s'accorde pas exactement avec d'autres deſcriptions.

Le Monſtre d'Arbre.

Il en décrit un, auquel il ne donne pas d'autre nom que celui de *Monſtre d'Arbre*. C'eſt le ſeul, dit-il, qui convienne à la ſingularité de ſa forme & de ſes effets. Il n'oſe même décider ſi c'eſt une ſimple Plante ou un Arbre. A peine ſe croit-il capable de le décrire (28). On en trouve beaucoup entre

(26) Son admiration tombe particuliérement ſur l'effet qu'il en reſſentit, lorſqu'aïant mangé, pour la premiere fois, du fruit des Tunas, il rendit du ſang pur, qui lui fit croire qu'il s'étoit rompu quelque veine, & que ſa mort étoit fort proche. Liv. 8. chap. 25.

(27) Liv. 9. chap. 12.

(28) » Il produit, dit-il dans la Traduction, » des branches remplies de feuilles larges » & fort laides à voir, de façon difforme, » fort épaiſſes & épineuſes. Ces branches » ont premiérement été feuilles & côtes; & » de chacune feuille ou côte en ſortent d'autres; puis de ces feuilles ou côtes, endurcies & grandes, ou pendant qu'elles » s'endurciſſent, en ſortent encore d'autres, » s'augmentanr & croiſſant les unes des autres, & de côte en côte ſe changent & deviennent branches. La couleur du tronc » de l'Arbre eſt gris rude, & les branches » auſſi; & les feuilles ſont quelque peu vertes, deſquelles les unes croiſſent de travers » où une autre branche commence à iſſir de » de nouveau en la même feuille, & faut » remarquer que toutes les feuilles & les branches ſont fort épineuſes. Liv. 9. chap. 1.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

San-Domingo & Yaguana. Sa hauteur eſt de dix ou onze piés. Son effet le plus merveilleux eſt de guérir toutes les fractures d'os, par la ſimple application de ſon écorce ou de ſes feuilles broïées (29). Il produit un fruit rude, de la groſſeur d'une groſſe olive, & d'un beau rouge cramoiſi, revêtu d'épines ſi ſubtiles qu'on a peine à les voir, & qui ne laiſſent pas d'entrer dans les doigts, lorſqu'on y touche. Les Indiennes en font une pâte, qu'elles coupent en petits morceaux quarrés, de la grandeur de l'ongle du doigt, & qu'elles portent au Marché, enveloppée dans du coton. C'eſt une couleur fort eſtimée, & qui leur ſert à ſe peindre. Oviedo éprouva pluſieurs fois que l'on pouvoit s'en ſervir pour les Tableaux; il la trouva excellente, & ſi durable, quoiqu'il ne l'eût trempée qu'à l'eau claire, ſans gomme & ſans autre mêlange, que ſix ans après, elle étoit auſſi belle que le premier jour.

Le Lirenes.

Le *Lirenes* eſt le fruit d'une Plante que les Inſulaires cultivoient; & les Eſpagnols ne tarderent point à les imiter. Cette Plante jette & répand ſes branches ſur terre. On les coupe pour les replanter. Leur fruit, qu'elles produiſent en terre, attaché à de petites verges dépendantes de la branche, eſt blanc & de la groſſeur des groſſes dattes. Il eſt de fort bon goût. Oviedo aſſure qu'il n'a rien vû à quoi il puiſſe le comparer. Les Inſulaires le portent en abondance aux Marchés, & le vendent tout cuit (30).

Le Cabuya & l'Henequen.

Le *Cabuya* & l'*Henequen* ſont deux eſpeces d'herbes, dont la feuille reſſemble aſſez aux cardes, quoiqu'elle ſoit plus large, plus épaiſſe & fort verte. On en fait de la filaſſe & des cordes aſſez fortes, après avoir roui les Plantes dans des ruiſſeaux chargés de pierres, & les avoir fait ſécher au Soleil. En les broïant avec un bâton, on en tire la filaſſe, qui eſt de la longueur de la feuille. Depuis que les Inſulaires ſont tombés au pouvoir des Eſpagnols, qui les chargent ſouvent de chaînes, ils ont trouvé le moïen de ſcier le fer avec des cordes de ces deux herbes; & ſouvent ils emploient cette méthode pour ſe délivrer de leur priſon. (31)

Obſervation.

Répétons qu'il a paru ſuffire, pour cet Article, de choiſir les Arbres & les Plantes qu'Oviedo diſtingue par ſes éloges, ou qu'il attribue particuliérement à l'Iſle Eſpagnole. On ne doutera point, qu'avec les avantages de ſa ſituation, elle ne produiſe auſſi ce qu'il y a de plus vanté dans les autres Iſles de l'Amérique. Mais c'eſt la matiere d'un Article général, qui doit ſuivre quantité d'autres Deſcriptions. On ajoûte ſeulement que pendant le long ſéjour que le même Ecrivain avoit fait dans cette Iſle, il n'y avoit vû que deux eſpéces d'Arbres, qui n'y conſervaſſent point leurs feuilles pendant toute l'année (32).

Nota. *Tout ce qui regarde l'Iſle Eſpagnole, depuis que les François s'y ſont établis & qu'ils ont pris l'habitude de la nommer Saint-Domingue, eſt remis au tems de leur Etabliſſement, c'eſt-à-dire, à l'année 1660, & plus loin.*

(29) Quand l'emplâtre fait ſon opération, elle s'attache ſi fort à la chair, qu'il eſt fort difficile de l'ôter; mais après la guériſon, elle tombe d'elle-même. *Ibid.*

(30) *Ibid.* Liv. 7. chap. 12.

(31) » Ce qu'ils font, dit l'Auteur, en » cette ſorte: ils prennent un fil de Henequen ou de Cabuya, & le mettent & remuent ſur le fer, comme celui qui ſcie » ou lime. L'un le tire, l'autre le lâche d'une » main vers l'autre; & mettent ſouvent du » ſable menu ſur le fil; & lorſqu'il s'uſe, » y mettent du fil neuf. Ainſi ſcient un fer, » quoiqu'il ſoit gros. Et afin que cela ne » ſemble incroïable, il eſt advenu que les » Indiens ont ainſi coupé en morceaux les » ancres des Navires. Liv. 7. chap. 10.

(32) Liv. 9. chap. 16.

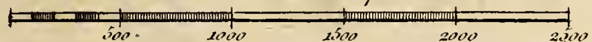
VOÏAGE


CARTE DES PROVINCES DE TABASCO, CHIAPA, VERAPAZ, GUATIMALA, HONDURAS ET YUCATAN.
Situées dans l'Amerique Meridionale
Pour l'Histoire Generale des Voyages.
Par M. B. Ing.r de la Marine.
Echelle
Lieues communes de France.
GOLPHE DU MEXIQUE
BAYE DE CAMPECHE
MER DU SUD
YUCATAN
TABASCO
CHIAPA
VERAPAZ
GUATIMALA
HONDURAS
ITZA
Cap Descomida ou Cap Concedo
Cap Catoche
Merida
St. Francois de Campeche
Isle de Cosumel
Baye de Chatumal ou de l'Ascension
Golphe de Higueras ou de Guanacos
I. Rotan
Guanaja
Ciudad Real
Chiapa
Tecoantepec
Tabasco
Port Royal
Coban
Granadas a Dios
Comayagua ou Valladolid
S George de Olancho
Chontales
Guatimala
MOSQUITOS
La Vera Cruz
Tom XII. N.o 6

PLAN DE LA RADE ET VILLE DE LA VERA-CRUZ

Située par 19. deg. 10 min. de Lat. Sep. et 100 d. 15 m. a l'Occid. de Paris.

Echelle de Deux Mille Cinq Cent Toises



La Punta Gorda ou La Grosse Pointe

Canal de Marianne

Banc de Roches

Banc de Roches nommé la Nogade

I. Blanche

Grand Banc de Roches

la Galette

Isle

Fort de S. Jean d'Ulva

Redoute de la Galette

Porte du Mexique

VILLE DE LA VERA-CRUZ

Riviere ou l'on fait de l'eau

Magazin a Poudre

Porte de la Merci

Chapelle de St. Sebastien

Chapelle de Christ

Four a Chaux

Ance de Pampanos

I. Verte

Le Banc Forain

I. des Sacrifices

Petits Ruisseaux

Renvoy

1. La Grande Eglise
2. L'Inquisition
3. Les Jesuites
4. Maison du Gouverneur
5. La Douane
6. Maison de la Compagnie de l'Assiente.
7. Les Augustins

Par M. B. Ing. de la Marine. 1754.

Tom. XII. N°. 7.

VOÏAGE
D'HERNANDEZ DE CORDOUE,
Et Découverte de l'Yucatan.

Fernandez de Cordoue. 1517.

LA plus importante entreprise des Castillans, dans l'absence de Dom Diegue Colomb, fut la découverte de l'Yucatan (1), & du Mexique; deux Régions dont il étoit surprenant qu'après tant de courses on n'eût point encore acquis la connoissance, & qui ouvrirent bientôt un champ si vaste à l'ambition de l'Espagne, que l'Isle Espagnole cessa presque tout-d'un-coup de tenir le premier rang entre les nouvelles Colonies. On a vû qu'en 1502 Christophe Colomb s'étoit avancé fort près de l'Yucatan, & que de faux avis l'avoient empêché de continuer sa Navigation par cette route. La découverte qu'il fit ensuite de la Province de Veragua, où il trouva beaucoup d'or, & quelques années après, celle de la Floride, par Jean Ponce de Leon, firent oublier apparemment tout ce qui avoit moins d'éclat que les espérances présentes. Enfin, vers le commencement de l'année 1517, ou sur la fin de la précédente, Velasquez, qui avoit mis l'Isle de Cuba dans un état florissant, nevoulut pas perdre l'occasion de s'étendre par de nouvelles conquêtes, ou de se fortifier dans son Isle, en y faisant amener un grand nombre d'Esclaves, pour la culture des terres. La douceur de son Gouvernement avoit attiré près de lui une grande partie de la Noblesse Espagnole des Indes. Il proposa une Expédition sur quelqu'endroit de la Terre-ferme, où l'on n'eût point encore pénétré; dans le dessein d'y faire un Etablissement, si le Païs en paroissoit digne, ou d'enlever des Indiens, s'ils étoient Cannibales, ou du moins d'y faire la traite de l'or, s'il s'y en trouvoit. Quelques Mémoires assurent qu'il en demanda la permission à l'Amiral Dom Diegue, dont il n'étoit que le Lieutenant: mais d'autres Ecrivains y trouvent peu d'apparence. Dom Diegue étoit en Espagne depuis trois ans; & Velasquez, loin de s'être contenu dans la subordination, n'avoit rien épargné pour se rendre indépendant. Il avoit même obtenu, par la protection du Trésorier Général, des Provisions de Gouverneur absolu, que Dom Diegue, à la vérité, eut le credit de faire révoquer; mais sans pouvoir l'emporter sur le point le plus essentiel, qui étoit le pouvoir de le rappeller (2).

Raisons qui avoient retardé la découverte de l'Yucatan.

Il arriva, comme Velasquez l'avoit prévû, que non-seulement ses Matelots & ses Soldats, qui s'ennuïoient de l'oisiveté, mais plusieurs Castillans de considération, passionnés pour la fortune, ou pour la gloire, entrerent volontiers dans ses desseins. François Hernandez de Cordoue, un des plus riches & des plus entreprenans, se chargea de la conduite de l'entreprise, & d'une grande partie des frais. Velasquez accepta son offre, & fit armer à San-Yago, Capitale de Cuba, deux Navires & un Brigantin; sur lesquels il embarqua cent dix Hommes. Hernandez mit à la voile, le 8 de Février, avec *Alaminos*, pour premier Pilote. Cet habile Navigateur, qui avoit ser-

Velasquez en charge Hernandez de Cordoue.

Son départ.

(1) Herrera, chap. 10. & 11.
(2) *Ibid*, chap. 17. Hiistoire de Saint-Domingue, Liv. 5. page 140.

vi dans sa jeunesse, sous Christophe Colomb, n'eut pas plutôt doublé le Cap de Saint-Antoine, qui est à l'extrêmité occidentale de Cuba, qu'il proposa de gouverner droit à l'Ouest, par la seule raison que l'ancien Amiral avoit toujours eu du penchant à suivre cette route. C'étoit assez pour déterminer Hernandez. Une tempête, qui dura deux jours, leur fit voir la mort de fort près sous mille faces terribles ; & pendant trois semaines leur Navigation fut très dangereuse, dans une Mer qu'ils connoissoient si peu. Mais ils apperçurent enfin la terre, & s'en approcherent assez près. Leurs premiers regards s'étoient arrêtés sur une grande Bourgade, qui leur parut éloignée d'environ deux lieues, lorsqu'ils virent partir de la Côte cinq Canots, chargés d'Indiens, qui étoient vêtus d'une sorte de pourpoints sans manches, & de caleçons de la même étoffe. Ces Barbares semblerent voir avec admiration les grands Navires des Castillans, leurs barbes, leurs habits, & tout ce qui ne ressembloit point à leurs propres usages. On leur fit quelques présens, dont ils furent assez satisfaits pour revenir le lendemain en plus grand nombre, avec de grandes apparences d'amitié : mais leur dessein étoit d'emploïer la perfidie & la violence, pour se saisir de tout ce qu'ils avoient admiré à la premiere vûe. Les Castillans n'aïant pas fait difficulté de descendre, ceux qui débarquerent les premiers se trouverent tout-d'un-coup environnés d'un grand nombre d'Ennemis, qui s'étoient embusqués, & qui poussant de grands cris, firent tomber sur eux une grêle de pierres & de fleches. Avec l'arc & la fronde, ils étoient armés d'une sorte de lames d'épées, dont la pointe étoit un caillou fort aigu, de rondaches, & de cuirasses doublées de coton. Hernandez eut quinze Hommes blessés ; mais le feu des arquebuses aïant bientôt dissipé ces Traîtres, on observa dans le même lieu trois Edifices de maçonnerie, qui étoient des Temples remplis d'Idoles, la plûpart d'une figure monstrueuse (3). Alfonse Gonzalez, Chapelain du Général, y trouva, dans de petits coffres, d'autres Statues de pierre & de bois, avec des especes de Médailles d'un or assez bas, des bagues & des pendans d'oreille & des couronnes de même métal. On avoit pris, dans le combat, deux jeunes Indiens, qui furent batisés sous le nom de Julien & de Melchior (4).

HERNANDEZ DE CORDOUE. 1517.

Il aborde à l'Yucatan.

Combat avec les Indiens.

Statues & Médailles d'or du Païs.

Les Castillans fort joïeux, malgré leur disgrace, d'avoir découvert un Païs dont les Habitans étoient vêtus, & les Maisons de pierre & de chaux, spectacle qu'ils n'avoient point encore eu dans les Indes, donnerent au Cap le nom de *Cotoche*, qui étoit celui de la Bourgade, & retournerent à Bord pour suivre la Côte. Après quinze jours de navigation, pendant laquelle ils observerent constamment de ne mouiller que la nuit, ils arriverent proche d'un Golfe, à la vûe d'une Bourgade aussi grosse que la premiere, qu'ils appellerent *Lazare*, parce qu'on étoit au Dimanche de ce nom, mais que les Indiens nommoient *Kimpesh*, & qui a pris depuis le nom de *Campeche*. Dans une si grande étendue de Côte, on fut surpris de n'avoir pas découvert une seule Riviere (5) ; & l'on fut obligé de prendre de l'eau d'un puits, qui

Découverte de Kimpesh, ou Campeche, nommé d'abord Lazare.

(3) A faces de Démons, d'Hommes & de Femmes. Quelques-unes, renversées sur d'autres, représentoient les plus infâmes déreglemens. Herrera, Liv. 2. chap. 17.

(4) *Ibidem.*

(5) Nos Cartes en marquent néanmoins quelques unes entre le Cap de Cotoche & Campeche ; mais il est vrai que le Païs est peu arrosé, & qu'on n'y boit que de l'eau de puits, qui est très bonne.

étoit la seule ressource des Habitans. Pendant qu'on rentroit à Bord, cinquante Indiens, vêtus de Camisoles & de Mantes de coton, se présenterent aux Castillans; & leur aïant demandé, par divers signes, s'ils ne venoient pas du côté d'où le Soleil se leve, ils les inviterent à s'approcher de leur Bourgade. Quoique l'avanture de Cotoche leur rendît cette invitation suspecte, ils résolurent d'y aller bien armés. La curiosité lès fit entrer dans quelques Temples bien bâtis, qui se présentoient sur leur passage, & dans lesquels ils furent surpris de trouver, avec quantité d'Idoles, des traces de sang toutes fraîches, & des Croix peintes sur les murs. Ils y furent bientôt environnés d'une multitude d'Indiens, des deux sexes & de toutes sortes d'âges, qui ne se lassoient point de les admirer. Quelques momens après, ils en virent paroître deux Trou4pes, qui marchoient en bon ordre, & qui étoient armés comme ceux de Cotoche. Dans le même tems, il sortit d'un Temple dix Hommes, qu'ils prirent pour des Prêtres, vêtus de longues robbes blanches, avec une chevelure noire fort frisée. Ils portoient du feu dans des réchaux de terre, où ils jettoient une sorte de gomme, qu'ils nommoient *Kopal*, en dirigeant la fumée du côté des Castillans, & les pressant de se retirer. Après cette cérémonie, on entendit le bruit de plusieurs instrumens de guerre, qui sonnoient la charge. Hernandez, qui ne se voïoit point en état de résister à un Peuple si nombreux, fit reprendre à ses gens le chemin de la Mer; & quoique suivi par les deux Touppes d'Indiens, qui ne le perdirent pas de vûe, il fut assez heureux pour se rembarquer sans aucun accident (6).

HERNANDEZ DE CORDOUE. 1517.

Cérémonies obscures des Indiens.

Il reprit sa route au Sud pendant six jours; & l'eau commençant à lui manquer, il mouilla dans une Anse, près d'un Village nommé *Potonchan*, où il trouva un puits d'eau douce, dont il remplit ses tonneaux. Mais, aïant passé la nuit à terre, il y fut attaqué le lendemain par un grand nombre d'Habitans, qui lui tuerent quarante-sept Hommes. La plupart des autres n'échapperent point sans blessures, & lui-même fut percé de douze fleches (7). Il ne dût la vie qu'à son courage (8), qui lui ouvrit un chemin au travers des Ennemis; & lorsqu'il fut rentré dans ses Barques, où les fleches le suivirent, il eut le chagrin d'y voir mourir encore cinq Hommes, de leurs blessures, outre deux qui avoient été enlevés dans le combat, & dont la vie lui parut desesperée entre les mains des Indiens. Une si cruelle disgrace fit donner à cette Baie le nom de *Mala Polea*. Il ne restoit pas d'autre parti que de retourner à Cuba. Alaminos, qui avoit fait le Voïage de la Floride avec Ponce de Leon, fut d'avis d'en prendre la route, parce qu'il trouvoit dans ses Cartes qu'on n'étoit éloigné de cette Terre que d'environ soixante lieues, & que la navigation de la Floride à la Havane étoit plus courte & plus sûre que par la voie qu'on avoit suivie.

Massacre des Castillans à Potonchan.

Embarras d'Hernandez de Cordoue.

Il fallut brûler un des trois Navires, faute de Matelots pour le gouverner. Trois jours après avoir levé l'ancre, on arriva près d'une Anse, qu'on prit d'abord pour une Riviere : mais l'eau en étoit salée; & ceux qui descendi-

(6) *Ibidem.*

(7) Herrera reproche ici à Gomera de s'être trompé en faisant recevoir vingt-trois coups de fleches à Hernandez.

(8) Solis ne dit pas, comme l'Historien de Saint-Domingue, qu'Hernandez fut tué ici, il dit seulement que sa mort, arrivée ensuite, retarda la conquête du Païs. Tome I. p. 30.

HERNANDEZ DE CORDOUE. 1517.

rent, pour creuser des puits, n'en purent tirer d'eau douce. Cette Anse reçut le nom de *los Lagartos*, parce qu'on vit sur ses bords un grand nombre de Crocodiles, ou de gros Lesards. Dans l'espace de quatre jours, on découvrit la Floride, qu'Alaminos n'eut pas de peine à reconnoître. Hernandez y descendit, avec lui & vingt-deux Hommes. L'expérience lui aïant appris à se tenir sur ses gardes, il mit des Sentinelles autour du lieu où il fit creuser des puits, dans un terrain fort large, où l'eau étoit excellente. Mais cette précaution n'empêcha point qu'il n'y fût surpris, par une légion de Barbares, qui blesserent d'abord Alaminos, & qui enleverent une des Sentinelles. Ce fut par une faveur extraordinaire du Ciel que les Castillans éviterent d'être massacrés jusqu'au dernier, & qu'ils retournerent à Bord, où plusieurs furent même contraints de retourner à la nage. Hernandez, aïant mis à la voile sur le champ, arriva dans l'espace de deux jours aux Isles des Martyrs, où l'un des deux Navires qui lui restoient toucha si rudement, qu'il s'ouvrit; & dans ce triste état, il se rendit à la Havane. Son premier soin fut de rendre compte, par une Lettre au Gouverneur de Cuba, des circonstances de son Voïage & de l'importance de ses découvertes. Il lui promettoit incessamment une visite, après qu'il se seroit rendu par terre à la Ville du Saint-Esprit, où il avoit son établissement; mais il mourut dix jours après son débarquement (9). Telle fut la premiere découverte de cette belle partie de l'Amérique, que les Ecrivains de toutes les Nations ont continué de nommer *Yucatan*, à l'exception de quelques Géographes modernes qui écrivent *Jucatan* (10).

Anse de los Lagartos, ou des Lesards.

Nouvelle disgrace des Castillans.

Retour d'Hernandez de Cordoue, & sa mort.

(9) *Ibidem*, Liv. 2. chap. 18.

(10) Herrera raconte que Bernard Diaz del Castillo, qui étoit de l'expédition d'Hernandez, rendit témoignage qu'aïant demandé à quelques Habitans du Païs s'ils avoient de ces racines dont les Indiens font du pain, ils avoient répondu *Yuca* & *Ilatli*. Comme on a sû depuis que parmi eux *Yuca* est en effet le nom de ces racines, & *Ilatli* celui de la terre où elles se plantent, il jugeoit que de *Yuca* & *Ilatli* joints ensemble, on avoit fait Yucatla, d'où s'est formé le nom de Yucatan. *Ibidem*.



VOÏAGE
DE JEAN DE GRIJALVA,
Et premiere Découverte de la Nouvelle Espagne.

GRIJALVA. 1517.

Occasion de ce Voïage, & forces confiées à Grijalva.

VELASQUEZ conçut une si haute idée, de l'Yucatan, sur le témoignage des deux jeunes Indiens qu'Hernandez avoit amenés de Cotoche, & plus encore sur la vûe des médailles, des couronnes & des bijoux d'or, qui s'étoient trouvés dans leurs Temples, qu'il ne perdit pas un moment pour se mettre en état de pousser cette Expédition. Il arma trois Navires & un Brigantin, sur lesquels il mit deux cens cinquante Espagnols, & quelques Insulaires de son Gouvernement. Juan de *Grijalva*, dont tous les Historiens vantent le caractere & l'habileté (11), fut chargé du Commandement général, & reçut, pour Capitaines, Pierre d'*Alvarado*, François de *Montejo*, & Alfonse d'*Avila*, trois Officiers respectés pour leur naissance, leur courage & leur politesse. Les Pilotes furent les mêmes qui avoient servi au Voïage d'Hernandez (12).

1518. Son départ.

Grijalva mit en Mer le 8 d'Avril 1518 (13). Le dessein des Pilotes étoit de tenir la même route qu'ils avoient suivie dans le premier Voïage : mais étant emportés par les courans, qui les firent déchéoir de quelques dégrés, ils arriverent, après huit jours de navigation, à la vûe d'une Isle que ses Habitans nommoient *Cozumel*, & qui a retenu ce nom, quoique Grijalva lui eût donné celui de Sainte-Croix, parce qu'on y aborda le jour qu'on célebre l'Invention de la Croix du Sauveur. Il s'avança un peu dans les Terres, pour reconnoître le Pais; mais il n'y rencontra qu'une Femme Indienne de la Jamaïque, que le vent avoit jettée depuis deux ans dans cette Isle avec quelques Pêcheurs de la sienne, & que les Habitans avoient réservée pour l'esclavage, après avoir massacré les Hommes dont elle étoit accompagnée. Il apprit d'elle qu'à la vûe des Navires Espagnols, tous les Insulaires s'étoient retirés dans les Montagnes. Ses prieres la firent consentir à leur aller proposer de revenir dans leurs Habitations. Mais n'aïant pû leur persuader qu'on n'avoit aucun dessein de leur nuire, elle revint prier les Espagnols de la recevoir sur un de leurs Navires; ce qu'ils n'eurent pas de peine à lui accorder. Entre plusieurs Temples, qu'ils trouverent dans l'Isle, ils en remarquerent un, qui avoit la figure d'une Tour quarrée, avec quatre grandes fenêtres & leur galerie. Dans un enfoncement, en forme de Chapelle, on voïoit les Idoles; & à côté, une espece de Sacristie, qui contenoit les instrumens nécessaires au service du Temple. Proche de-là,

Il découvre l'Isle de Cozumel.

Temples qu'il y trouve.

(11) Quelques Historiens se sont trompés en le faisant parent de Velasquez; il étoit seulement son compatriote, étant né comme lui à Cuellas.

(12) Alaminos fut nommé premier Pilote.

(13) Oviedo le fait partir le 25 de Janvier; mais c'est apparemment de San-Jago, Capitale de l'Isle, pour aller faire ses préparatifs dans un autre Port, d'où il mit à la voile le 18. Il relâcha même encore à Matorran, au Nord de Cuba; & là, ils se firent tous couper les cheveux, s'imaginant que dans les lieux où ils alloient, ils ne trouveroient pas de peignes pour se les peigner. Herrera, Liv. 3. chap. 1.

GRIJALVA. 1518.

Ancienne Croix adorée des Insulaires.

Explication de cette singularité.

dans un petit enclos bâti de pierre, cartelé & fort luisant, ils virent une Croix de chaux, haute de neuf ou dix pieds. Ils apprirent, apparemment de la Jamaïquaine, que cette Croix étoit adorée des Insulaires sous le titre du Dieu de la pluie, & qu'ils ne s'y adressoient jamais en vain pour en obtenir. On a déja vû que dans la découverte de l'Yucatan, les Castillans avoient trouvé des Croix, la plûpart peintes sur des murs (14). Herrera, cherchant l'explication d'un fait si singulier, rapporte que Montejo, le même qui commandoit un des trois Vaisseaux de l'Escade, étant allé en 1527, pour faire la conquête de l'Yucatan, fut reçu dans une Bourgade, nommée *Mini*, où il apprit que peu de tems avant l'arrivée d'Hernandez de Cordoue dans le Païs, un Sacrificateur, nommé *Chilon Combal*, qui passoit pour un grand Prophéte, avoit publié que des Hommes blancs & barbus viendroient bientôt des quartiers d'où le Soleil se leve, porteroient une Croix pour Etendart, & qu'à ce signe, tous leurs Dieux prendroient la fuite : que ces Etrangers se rendroient maîtres du Païs, mais qu'ils ne feroient aucun mal à ceux qui se soumettroient volontairement, & qui adoreroient un seul Dieu, qui leur seroit prêché par leurs Vainqueurs. Après cette Prophétie, Chilon Combal avoit fait faire une mante de coton, qu'il avoit présentée aux Indiens qui l'écoutoient, comme le modele du Tribut que leurs nouveaux Maîtres devoient exiger. Ensuite il avoit fait dresser une Croix, à l'exemple de laquelle on en avoit élevé quantité d'autres. Peu de tems après, les Espagnols aïant paru sur les Côtes de cette Terre, on leur avoit demandé s'ils ne venoient point des Païs d'où le Soleil se leve; & dans la suite, les Habitans, qui virent rendre de grands honneurs à la Croix par les Soldats de Montejo, ne douterent plus que la Prophétie de Combal ne fût accomplie (15).

Grijalva punit les Indiens de Potonchan.

Après avoir fait quelques provisions dans l'Isle de Cozumel, Grijalva remit à la voile, & se trouva dans peu de jours à la vûe de l'Yucatan. Il doubla la Pointe de Cotoche, qui est la partie la plus orientale de cette Province; & tournant à l'Ouest, il suivit la Côte, jusqu'à la Rade de Pontonchan. Comme c'étoit dans ce lieu qu'Hernandez avoit été défait, l'ardeur de le vanger porta les Espagnols à descendre. Ils battirent les Indiens; & ce combat aïant répandu la terreur dans toute la Province, ils retournerent à Bord pour achever cette découverte. Leur route fut continuée à l'Ouest, sans s'éloigner beaucoup de la Terre. La beauté de cette Côte leur causoit de l'admiration. Ils y découvroient, par intervalles, des Edifices de pierre; & l'étonnement qu'ils avoient, de trouver cet usage dans les Indes, leur faisoit paroître ces Bâtimens comme de grandes Villes, où l'imagination leur représentoit des Tours, & tous les ornemens des Villes de l'Europe. Quelques Soldats aïant fait remarquer que le Païs ressembloit fort à l'Espagne, cette idée plut si fort à ceux qui l'avoient entendue, qu'on ne trouve pas d'autre raison qui ait fait donner le nom de Nouvelle Espagne à toute cette Contrée (16).

Il découvre une Terre qu'il nomme la Nouvelle Espagne.

(14) Gomera semble embrasser l'opinion de quelques autres Ecrivains, qui ont attribué ces Croix aux Maures chassés d'Espagne. Mais on lui reproche d'avoir ignoré ce qu'on va lire de Montejo. Il pouvoit se tirer de ce doute, dit Herrera, puisque son Histoire fut imprimée en 1553, à Medina del Campo, & que le récit de Montejo regarde l'an 1527. *Ibid.* Liv. 3. chap. 1.

(15) *Ibid.* Liv. 3. chap. 2.

(16) Solis, chap. 5.

GRIJALVA. 1518.

Les Vaiſſeaux Caſtillans continuerent de ranger la Côte, juſqu'à l'endroit où la Riviere, que les Indiens nommoient *Tabaſco*, entre dans la Mer par deux embouchures. C'eſt une des plus navigables qui ſe jettent dans le Golfe qu'on a nommé du *Mexique ;* & depuis cette découverte, elle a pris le nom de Grijalva, pour laiſſer le ſien à la Province qu'elle arroſe, & qui eſt une des premieres de la Nouvelle Eſpagne, entre celles d'Yucatan & de Guazacoalco (17). Le Païs paroiſſoit couvert de très grands arbres, & ſi peuplé ſur les rives du Fleuve, que Grijalva ne put reſiſter à l'envie d'y pénétrer. Mais n'aïant trouvé de fond que pour les deux plus petits de ſes Bâtimens, il y fit paſſer tout ce qu'il avoit de gens de guerre, & laiſſa ſes deux autres Vaiſſeaux à l'ancre, avec la plus grande partie de ſes Matelots. A peine fut-il engagé dans le Fleuve, dont il eut beaucoup de peine à ſurmonter le courant, qu'il apperçut un grand nombre de Canots, remplis d'Indiens armés, & pluſieurs autres Trouppes ſur les rives, qui paroiſſoient également réſolues de lui fermer le paſſage, & de s'oppoſer à ſa deſcente. Leurs cris & leurs menaces effraïerent ſi peu les Eſpagnols, qu'ils ne s'avancerent pas moins juſqu'à la portée du trait. Grijalva leur avoit recommandé le bon ordre, & ſur-tout de ne faire aucun mouvement qui ne parût annoncer la paix. Les Indiens, de leur côté, furent ſi frappés de la fabrique des Vaiſſeaux étrangers, de la figure & des habits de ceux qui les conduiſoient, & de la belle ordonnance, autant que de l'intrépidité avec laquelle ils les voïoient avancer, que dans leur premiere ſurpriſe cette vûe les rendit comme immobiles. Le Général Caſtillan ſaiſit habilement cette conjoncture, pour ſauter à terre (18). Il y fut ſuivi de tous ſes gens, dont il forma auſſi-tôt un Bataillon. Tandis que cette action ſembloit augmenter l'étonnement des Indiens, il leur envoïa Julien & Melchior, ces deux jeunes gens qui avoient été pris dans l'Expédition d'Hernandez de Cordoue, & dont la Langue étoit entendue dans une grande partie de la Nouvelle Eſpagne, pour les aſſurer qu'il ne penſoit point à troubler leur repos, & que dans le deſſein au contraire de ſe rendre utile à leur Nation, il leur offroit la paix & ſon alliance. Cette déclaration en fit approcher vingt ou trente, avec un mélange de confiance & de crainte. Mais, l'accueil qu'ils reçurent aïant achevé de les raſſurer, Grijalva leur fit dire que les Caſtillans étoient Sujets d'un grand Roi, Maître de tous les Païs où ils voïoient naître le Soleil, & qu'il étoit venu les inviter, de la part de ce Prince, à le reconnoître auſſi pour leur Souverain. Ce diſcours fut écouté des Indiens, avec une attention qui parut accompagnée de quelques marques de chagrin. Leur diſpoſition ſembloit encore incertaine, lorſqu'un de leurs Chefs, impoſant ſilence à toute la Trouppe, répondit d'un air & d'un ton ferme ; » que cette paix » qu'on leur offroit, avec des propoſitions d'hommage & de ſoumiſſion, » avoit quelque choſe de fort étrange ; qu'il étoit ſurpris d'entendre qu'on » leur parlât de reconnoître un nouveau Seigneur, ſans ſavoir s'ils étoient

Riviere nommée Grijalva.

Négociations avec les Indiens.

Ils paroiſſent ſupérieurs aux autres Sauvages.

(17) Herrera, Liv. 3. chap. 2. Solis, Tome 1. chap. 6.

(18) Herrera s'écarte un peu de ce récit. Il prétend que les Caſtillans n'entendirent d'abord que le bruit des Indiens qui coupoient du bois, & qu'étant deſcendus à terre ſous des Palmiers, ce fut alors que les Indiens s'approcherent d'eux pour les obſerver. *Ibidem.*

GRIJALVA. 1518.

» contens de celui auquel ils obéïssoient ; que pour ce qui regardoit la paix » ou la guerre, puisqu'il n'étoit question maintenant que de ces deux points, » il n'étoit pas revêtu d'une autorité suffisante pour donner une réponse » décisive ; mais que ses Supérieurs, auxquels il alloit expliquer ce qu'on » avoit proposé, feroient connoître leur résolution. Un langage, si extraordinaire dans la bouche d'un Indien, ne causa pas peu d'inquiétude aux Espagnols. Ils jugerent qu'ils s'étoient mépris en croïant avoir à faire à des Sauvages, & que des Peuples, qui pensoient si bien, ne pouvoient être des Ennemis méprisables. L'Orateur, s'étant retiré après son discours, les laissa quelque tems dans cet embarras ; mais il reparut bientôt, avec la même escorte, pour leur déclarer » que ses Maîtres ne craignoient pas la » guerre ; qu'ils n'ignoroient pas ce qui s'étoit passé dans la Province voisine, » & que cet exemple n'étoit pas capable de les intimider ; mais qu'ils ju- » geoient la paix préférable à la plus heureuse guerre. Il avoit fait apporter quantité de fruits & d'autres provisions, qu'il offrit à Grijalva, de la part de ses Maîtres, comme un gage de la paix qu'ils acceptoient. Bientôt on vit arriver le Cacique du Canton, avec une Garde peu nombreuse & sans armes, pour faire connoître la confiance qu'il prenoit à ses Hôtes, & celle qu'il leur demandoit pour lui. Grijalva le reçut avec de grands témoignages de joie & d'amitié, auxquels le Seigneur Indien répondit d'un air fort noble. Après les premiers complimens, il fit approcher quelques gens de sa suite, chargés d'un nouveau présent, dont plusieurs pieces étoient également précieuses par la matiere & le travail. C'étoient différentes sortes de bijoux d'or, renfermées dans une corbeille, des armes & des figures d'animaux, revêtues de lames d'or, des pierreries enchassées, des garnitures de plumes de diverses couleurs, & des robbes d'un coton extrêmement fin (19). Alors, sans laisser le tems à Grijalva de le remercier, il lui dit ; » qu'il aimoit la » paix, & que c'étoit pour la faire subsister entr'eux qu'il le prioit d'accep- » ter ce présent ; mais que dans la crainte de quelque mésintelligence, qui » pouvoit s'élever entre les deux Nations, il le supplioit de s'éloigner. Le Général Castillan, charmé de tout ce qu'il entendoit, répondit que son dessein n'avoit jamais été d'apporter le moindre trouble sur cette Côte, & qu'il étoit disposé à partir. En effet, il se hâta de mettre à la voile (20).

Bourgade d'Agualunco, qui prend le nom de la Rambla.

Deux jours de navigation le firent arriver à la vûe d'une Bourgade, nommée *Agualunco*, à laquelle il donna le nom de la *Rambla*, parce que les Habitans, pour faire connoître apparemment qu'ils ne redoutoient rien, firent quantité de caprioles sur le sable. Ils étoient armés de boucliers fort luisans, qui n'étoient que d'écaille de Tortues, mais que cet éclat fit prendre d'abord

(19) Ces présens montoient à la valeur de 3000 pesos d'or. Herrera raconte que le Cacique arma le Général Castillan de ses propres mains, que les armes dont il le revêtit étoient si justes qu'elles sembloient avoir été faites pour lui, & que Grijalva se trouva ainsi tout couvert de l'or le plus fin ; qu'à son tour il se fit apporter ce qu'il avoit de plus précieux en habits, & qu'il en revêtit aussi le Cacique. Mais Solis croit toutes ces circonstances fort douteuses. Herrera & Solis. *Ibidem.*

(20) Ses gens regretterent néanmoins de n'avoir pas fait un Etablissement dans cette Terre Ils demanderent plus d'or aux Indiens, qui leur répondoient *culva*, *culva*, c'est-à-dire, allez plus loin. Herrera, *Ibidem.*

aux

aux Castillans pour de l'or. Un peu plus loin, Grijalva découvrit un enfoncement, formé par l'embouchure d'une Riviere, que les Indiens nommoient *Tonala*, & qui reçut le nom de *Saint-Antoine*. Ensuite, il arriva au grand Fleuve de Guazavalco, où le mauvais tems ne lui permit pas de mouiller; & presqu'aussi-tôt, on découvrit les Montagnes couvertes de neige de la Nouvelle Espagne, qui furent nommées *Saint-Martin*, du nom du Soldat qui les avoit apperçues le premier. Alvarado, prenant ici le devant avec son Vaisseau, entra dans un Fleuve, que les Indiens nommoient *Papaloana*, & qui prit de lui le nom d'*Alvarado*.

GRIJALVA. 1518.

Riviere de Saint Antoine.

Montagnes de Saint Martin.

En continuant de ranger la Côte, les Castillans arriverent ensemble à l'embouchure d'un autre Fleuve, qui fut nommé *Rio de Banderas*, parce qu'ils y apperçurent des Indiens avec une sorte de picques ornées de banderolles, qui sembloient les inviter à descendre. *Montejo* reçut ordre de s'avancer avec deux Chaloupes, pour reconnoître leurs dispositions, & l'Escadre ne tarda point à le suivre. Les Castillans furent si bien reçus de ces Indiens, qu'ils en obtinrent la valeur de 15000 pesos d'or, pour les plus vieilles marchandises d'Espagne. Ils apprirent, dans ce lieu, qu'ils étoient redevables des invitations & du bon accueil des Habitans, à l'ordre d'un puissant Monarque, voisin de cette Province, qui se nommoit *Motezuma*; que ce Prince, qui avoit été informé de leur approche, & qui avoit peut-être quelques pressentimens des malheurs qui le menaçoient, avoit mandé aux Commandans de ses Frontieres d'aller au-devant des Espagnols, de leur porter de l'or pour traiter, & de découvrir, s'il étoit possible, le véritable dessein de ces Etrangers. Grijalva prit possession du Païs, avec les formalités ordinaires; & l'on observe que tous ces Actes se faisoient au nom du Roi & de Velasquez (21).

Rio de Banderas.

Riches échanges.

La Rade de Banderas étant mal défendue contre les vents du Nord, on remit à la voile, & l'on rencontra bientôt une Isle, assez proche de la Côte, que la blancheur de son sable fit nommer l'*Isle Blanche*. Un peu plus loin, on en découvrit une autre, à quatre lieues de la Côte; & l'ombrage de ses arbres lui fit donner le nom d'*Isle Verte*. Plus loin encore, à une lieue & demie du rivage, on en apperçut une, qui parut peuplée, & le Général y descendit. Il y trouva quelques bons édifices de pierre, & un Temple ouvert de toutes parts, au milieu duquel on découvroit plusieurs dégrés, qui conduisoient à une espece d'Autel, chargé de Statues d'horrible figure. En le visitant de près, on y apperçut cinq ou six cadavres humains, qui paroissoient avoir été sacrifiés la nuit précédente. L'effroi, que les Castillans ressentirent de ce spectacle, leur fit donner à l'Isle le nom d'*Isle des Sacrifices*. Ils virent d'autres victimes d'une barbare superstition dans une quatriéme Isle, un peu plus éloignée, que ses Habitans nommoient *Culva*, & qu'ils prirent pour cette Terre abondante en or, qu'on leur avoit indiquée à Tabasco. On y traita effectivement beaucoup d'or; & Grijalva, qui se nommoit Jean, lui donna le nom de *Saint-Jean de Culva*, dont on a fait Saint-Jean d'Ulua (22).

Isle Blanche.

Isle Verte.

Isle des Sacrifices; d'où lui vient ce nom.

La vûe de tant de riches Contrées faisoit souhaiter, au Général Espagnol, d'en prendre possession plus solidement que par de simples formalités. C'é-

Faute de Grijalva, qui ne s'établit point dans le Païs qu'il découvre.

(21) Herrera, Liv. 3. ch. 9.; & Solis, chap. 7.
(22) *Ibidem.*

Grijalva. 1518.

toit le ſentiment de la plûpart des Officiers de l'Eſcadre, ſurtout d'Alvarado, qui en avoit repréſenté pluſieurs fois l'importance. Mais Grijalva étoit arrêté par une ſcrupuleuſe ſoumiſſion pour les ordres de Velaſquez, qui lui avoit défendu d'entreprendre aucun Etabliſſement (23). Cependant il prit le parti de lui envoïer rendre compte du ſuccès de ſon Voïage, pour ſe faire expliquer encore une fois ſes intentions. Il lui dépêcha le Vaiſſeau d'Alvarado, ſur lequel il chargea tout ce qu'il avoit recueilli de précieux, & les Malades qui n'étoient pas capables de ſervice. Velaſquez, inquiet de ſon côté, de n'apprendre aucune nouvelle de l'Eſcadre, fit partir un Vaiſſeau, ſous le commandement de Chriſtophe d'Olid, pour s'informer de ce qu'elle étoit devenue. Un coup de vent, qui maltraita d'Olid, ſur les Côtes de l'Yucatan, l'obligea de retourner à Sant-Yago, d'où il avoit fait voile; & le Vaiſſeau d'Alvarado étant arrivé preſqu'en même tems dans ce Port, Velaſquez fut conſolé par les flatteuſes nouvelles qu'il reçut d'un Païs, qu'on commença dès ce jour à nommer publiquement la Nouvelle Eſpagne. Cependant, après avoir entendu le récit d'Alvarado, il parut fort irrité qu'on n'eût pas bâti même un Fort, dans une ſi grande étendue de Païs. On ne peut expliquer cette contradiction d'idées, qu'en ſuppoſant avec Herrera, qu'Alvarado, qui avoit toujours été porté pour un Etabliſſement, ne rendit point un témoignage favorable aux intentions de ſon Général; & que Velaſquez, à qui Las Caſas attribue beaucoup de bizarrerie & d'indéciſion, fit un crime à Grijalva de n'avoir pas trouvé dans les circonſtances une raiſon aſſez forte pour lui faire oublier les ordres avec leſquels il étoit parti. Il eſt conſtant, du moins, qu'après s'être fort emporté contre un Officier dont tout le crime étoit de lui avoir trop bien obéi, il prit la réſolution de faire un nouvel armement, & d'en remettre la conduite en d'autres mains (24).

Mécontentement de Velaſquez.

Grijalva étoit parti dans le même tems qu'Alvarado, pour continuer ſes découvertes, en ſuivant la Côte vers le Nord. Après avoir reconnu les deux Montagnes de Tuſpa & de Tuſta, qui s'étendent fort loin entre la Mer & la Province de Tlaſcala, il entra dans la Province de Panuco, qui eſt la derniere de la Nouvelle Eſpagne, du côté du Golfe. Mais lorſqu'il eut mouillé dans une Riviere qu'il nomma *Rio de Canoas*, parce qu'il y trouva un grand nombre de Canots, le Vaiſſeau d'Alfonſe d'Avila, qui étoit le plus avancé, fut attaqué par une multitude d'Indiens, auxquels il n'auroit pû réſiſter, ſi Grijalva n'étoit venu le ſecourir avec toutes ſes forces. On fit une cruelle boucherie de ces Barbares; & l'Eſcadre étant ſortie de la Riviere, ſuivit les Côtes de Tlaſcala, pour s'avancer vers une Pointe, où les courans devinrent ſi contraires, qu'après quantité d'efforts pour la doubler, le Pilote Alaminos déclara qu'il y avoit de l'imprudence à le tenter plus long-tems. Alors pluſieurs Officiers de l'Eſcadre ſe réunirent encore pour engager le Général à faire un Etabliſſement, & l'auroient peut-être emporté, ſi d'Avila & Montejo n'euſſent été d'un avis oppoſé. Mais le réſultat du Conſeil fut de reprendre enfin la route de Cuba, où l'on arriva le 10 de Septembre.

Province de Panuco.

Rio de Canoas.

Grijalva retourne à Cuba.

(23) Gomera eſt le ſeul Hiſtorien qui prétende, au contraire, qu'il avoit ordre exprès d'en faire un. Las Caſas, Herrera, & Solis s'accordent à le contredire.

(24) Herrera, Liv. 3. ch. 10.; & Solis, chap. 8.

VOÏAGE
DE FERNAND CORTEZ,
Découverte & Conquête du MEXIQUE.

FERNAND CORTEZ. 1518.

EN paſſant au Port de Matances, Grijalva fut informé des préparatifs qu'on y faiſoit déja pour une autre Expédition. Comme il ignoroit encore les diſpoſitions de Velaſquez, il ſe flatta que s'il étoit queſtion de la Nouvelle Eſpagne, le Commandement de cette Flotte ne pouvoit être confié qu'à lui. Ses eſpérances furent bien trompées, lorſqu'au lieu des félicitations & des remercimens auxquels il s'étoit attendu, Velaſquez lui fit publiquement de vifs reproches. Il ne répliqua qu'en produiſant l'ordre qu'il avoit reçu de lui-même : mais le Gouverneur étoit ſi rempli de ſes préventions, qu'en reconnoiſſant que cet ordre étoit de ſa main, il traita de crime la fidélité avec laquelle on l'avoit ſuivi. Il députa Jean de Salzedo à l'Iſle Eſpagnole, pour faire agréer ſes nouveaux deſſeins aux Gouverneurs Jeronimites; & dans la crainte de perdre un moment, il fit radouber auſſi-tôt les Vaiſſeaux qui avoient ſervi au Voïage de Grijalva. Avec ceux qu'il avoit achetés, il en compoſa une Flotte de dix Navires, depuis quatre-vingt juſqu'à cent tonneaux. Mais il étoit queſtion de leur donner un Commandant.

Nouvelle entrepriſe pour ſuivre les découvertes.

Armement de Velaſquez dans l'Iſle de Cuba.

Il auroit ſouhaité, ſuivant Solis, d'en trouver un, dans le caractere duquel la grandeur du courage fût réunie avec une ſoumiſſion ſervile, c'eſt-à-dire, avec la baſſeſſe de l'eſprit (25) : deux extrêmités qu'il eſt difficile de rapprocher. La voix publique étoit pour Grijalva, qui ſe recommandoit par ſes bonnes qualités, par ſes ſervices, & par la connoiſſance de la route & du Païs. Antoine & Bernardin Velaſquez, tous deux proches Parens du Gouverneur, Baltazar Bermudez, Vaſco Porcallo, & d'autres Officiers de diſtinction ſe mirent ſur les rangs; mais les uns portoient trop haut leurs prétentions, & les autres n'avoient pas toute la capacité qu'on demandoit. Enfin, *Amador de Lariz*, Tréſorier roïal de Cuba, & *André Duero*, Sécretaire du Gouverneur, profiterent de cette irréſolution pour faire tomber le choix ſur leur Ami commun; mais, malheureuſement pour Velaſquez, ſur l'homme du monde qui convenoit le moins à ſes vûes. Ce fut le fameux *Hernand*, ou *Fernand Cortez*, celui de tous les Conquérans du Nouveau Monde, dont les vertus & les vices ont cauſé le plus de partage & d'indéciſion dans l'Hiſtoire.

Son embarras pour le choix d'un Chef.

Fernand Cortez eſt choiſi.

Cortez étoit né en 1485, à Medellin, Ville de l'Eſtramadoure, d'une famille dont on n'a pas conteſté la nobleſſe (26). Dans ſa premiere jeuneſſe, il avoit étudié les Lettres humaines, à l'Univerſité de Salamanque, & le deſſein de ſon Pere étoit de l'appliquer à la Juriſprudence; mais ſa vivacité na-

Son origine & ſes premieres avantures.

(25) Solis, chap. 9.

(26) Son Pere ſe nommoit Martin Cortez de Monroy, & ſa Mere Catherine Pizarre d'Altamirano, deux noms, dit Solis, qui marquent aſſez la nobleſſe de ſon extraction, chap. 9.

FERNAND CORTEZ. 1518.

turelle, qui ne s'acommodoit pas d'une Profeſſion ſi grave, le ramena chez ſon Pere, dans la réſolution de prendre le parti des armes. Il obtint la permiſſion d'aller ſervir en Italie, ſous Conſalve de Cordoue; & le jour de ſon départ étoit marqué, lorſqu'il fut attaqué d'une longue & dangereuſe maladie, qui mit du changement dans ſes deſſeins, ſans en apporter à ſes inclinations. Il réſolut de paſſer aux Indes, où la guerre, qui duroit encore dans les Iſles, promettoit moins de fortune que de gloire. Il y paſſa dans le cours de l'année 1504, avec des Lettres de recommandation pour Dom Nicolas d'Ovando, ſon Parent, qui commandoit alors dans l'Iſle Eſpagnole. Quoiqu'il eût à peine vingt ans, il fit éclater ſa hardieſſe & ſa fermeté, dans pluſieurs dangers auxquels il fut expoſé pendant la Navigation. Ovando le reçut avec amitié, & le garda quelque tems près de lui. Enſuite, il lui donna de l'emploi dans Azua de Compoſtelle. Cortez étoit bien fait, & d'une phyſionomie prévenante. Ces avantages extérieurs étoient ſoutenus par des qualités qui le rendoient encore plus aimable. Il étoit généreux, ſage, diſcret. Il ne parloit jamais au déſavantage de perſonne. Sa converſation étoit enjouée. Il obligeoit de bonne grace, & ſans vouloir qu'on publiât ſes bienfaits. Un mérite ſi diſtingué, & l'occaſion qu'il eut de ſignaler ſa valeur & ſa prudence, lui avoient acquis beaucoup de réputation dans la Colonie, lorſqu'en 1511 Velaſquez, qui paſſoit dans l'Iſle de Cuba, lui propoſa de le ſuivre, avec l'emploi de ſon Sécretaire. Il accepta cet Office. Mais le Gouverneur aïant fait des Mécontens, Cortez, qui étoit apparemment de ce nombre, ſe chargea, l'année ſuivante, de porter leurs plaintes à l'Audience roïale de San-Domingo. Ce complot fut découvert. Cortez fut arrêté, & condamné au dernier ſupplice. Sa grace néanmoins fut accordée aux inſtances de quelques perſonnes de conſidération; & le Gouverneur, ſe contentant de l'envoïer Priſonnier à San-Domingo, l'embarqua dans un Navire qui mettoit à la voile. Mais, n'étant point obſervé à Bord, il eut le courage, pendant la nuit, de ſauter dans la Mer, avec un ais entre ſes bras. Après avoir couru le plus terrible danger, il fut jetté ſur le rivage, où il retomba ſous le pouvoir du Gouverneur; mais il paroît que l'admiration de ſon caractere lui en fit un Ami, & qu'à l'exception de quelques difficultés qui ſurvinrent encore, pour un mariage qu'il fit ſecrettement (27), il n'en reçut plus que des faveurs. Auſſi ſa fortune devint-elle floriſſante; & lorſque ſes Amis le propoſerent pour commander la Flotte de la Nouvelle Eſpagne, il exerçoit l'Office d'Alcalde à Sant-Yago, Capitale de l'Iſle.

En quelle année il paſſe aux Indes.

Ce qui lui arrive dans l'Iſle de Cuba.

Il devient ami du Gouverneur.

(27) Herrera eſt le ſeul qui ſe ſoit attaché au récit de cette avanture. » Quoiqu'il » ne ſût pas nager, dit-il, il ſe jetta dans » les flots, ſur un ais qui le contenoit en » partie. Comme la Mer baiſſoit alors, il » fut pouſſé à plus d'une lieue par le cou- » rant; mais le flux qui revint le rejetta » au rivage, ſi fatigué, qu'il avoit été plu- » ſieurs fois prêt de quitter ſon ais pour » finir ſes peines en ſe noïant. Lorſqu'il fut » à terre, & qu'il vit le jour paroître, ne » doutant point qu'on ne le fît chercher, il » alla ſe cacher dans une Egliſe. Proche de- » là demeuroit un Eſpagnol, natif de Gre- » nade, nommé Jean Suarez, qui avoit une » Sœur, jeune & de mœurs honnêtes. Cor- » tez, qui fut apperçu de cette Fille, lui » plut par ſa figure; &, la compaſſion » qu'elle eut de ſon malheur aïant abregé » les formalités, elle lui fit connoître qu'el- » le avoit de l'affection pour lui. Il profita » de cette ouverture. Mais un jour, qu'il » ſortoit pour aller voir ſa Maîtreſſe, un » Sergent, nommé Jean *Eſcudero*, qui

FERNAND CORTEZ. 1518.

Ce choix fut assez applaudi, pour la conduite de l'Expédition, parce que les grandes qualités de Cortez n'étoient ignorées de personne; mais ceux qui connoissoient parfaitement son ambition & son adresse, douterent si Velasquez n'avoit pas manqué de prudence (28). Ce qui contribua beaucoup à le tromper, c'est qu'il crut avoir pris des mesures suffisantes contre les mauvais offices de ses Ennemis, en faisant partir pour l'Espagne, après l'arrivée d'Alvarado, un Vaisseau, par lequel, rendant compte au Roi des nouvelles découvertes, il lui envoïoit ce qu'il avoit reçu de plus précieux de la Terre-ferme. Bientôt même il dépêcha aussi Gonzalve de Gusman, qu'il chargea d'agir de concert avec les Amis qu'il avoit à la Cour, pour y soutenir son crédit & ses intérêts. Pamphile de Narvaez, qui étoit de ce nombre, l'avoit déja si bien servi, auprès de l'Evêque de Burgos, dont l'autorité croissoit de jour en jour, qu'étant d'ailleurs Ami de Passamonte, & ne vivant pas bien avec l'Amiral, ce Prélat s'efforçoit de faire valoir son zele & ses services. Il songea même à se l'attacher, en lui faisant épouser Donna Mayor de Fonseca, sa Niéce; & le 13 de Novembre de cette-année, il fit signer au Roi une Transaction, par laquelle ce Prince nommoit Velasquez, Adelantade, & le déclaroit son Lieutenant Général dans l'Isle de Cuba & dans tous les lieux qui avoient été ou qui seroient découverts par ses soins & sous ses ordres. Il lui accordoit même la permission de lever des Trouppes pour ses Expéditions, jusques dans l'Isle Espagnole, & ses avantages n'avoient pas été moins ménagés dans la répartition des profits (29). Un Traité de cette nature & de si grands Privileges ne durent pas plaire beaucoup à l'Amiral Diegue Colomb, dont la supériorité ne se réduisoit presque plus qu'à de vains titres. Mais Velasquez

Velasquez établit son crédit en Espagne.

Il est fait Adelantade.

» l'observoit depuis quelque tems, le suivit » jusqu'à la porte de l'Eglise, l'embrassa » par derriere, & l'emmena prisonnier. Les » Juges procederent contre lui avec beau- » coup de rigueur. Dans cette situation, il » ne vit pas d'autre ressource que d'en ap- » peller à Velasquez même, en qualité de » Gentilhomme, qui esperoit trouver dans » un Homme du même Ordre des senti- » mens nobles & superieurs à la vangeance. » Cette voie lui réussit. Velasquez lui par- » donna; mais il ne voulut pas le retenir à » son service, & pendant quelques mois, » Cortez, fort à l'étroit, se vit réduit à » faire sa cour aux Amis du Gouverneur. » Cependant il épousa Catherine Suarez, » avec laquelle il se vantoit d'être aussi » content que s'il eût épousé la Fille d'une » Duchesse. Il en eût un Fils, qu'il supplia » Velasquez de tenir sur les fonds. Cette » grace lui fut accordée, & servit bientôt » au rétablissement de sa fortune. Le Gou- » verneur, qui avoit entrepris alors de for- » mer des Bourgades de Castillans, lui » donna un bon nombre d'Indiens pour » s'établir à Ciudad de Sant-Yago, dont on » ne faisoit que jetter les fondemens, & » lui accorda ensuite la Lieutenance de cette » Ville. Cortez étoit rusé, ajoûte l'Histo- » rien. Il continua de ne rien épargner » pour se rétablir entiérement dans les bon- » nes graces de Velasquez, qui étoit d'ail- » leurs d'un caractere facile. Il y parvint » avec tant de bonheur, qu'à la faveur de » cette réconciliation & par son industrie, » il acquit bientôt trois mille pesos d'or, » qui étoient alors une grande richesse. » Herrera, Décade 1. Liv. 9. ch. 9.

(28) Herrera raconte qu'un jour que le Gouverneur & le Capitaine Général se promenoient ensemble, un Fou, nommé Francisquillo, s'approcha d'eux, & se mit à crier que Velasquez n'y entendoit rien, & qu'il lui faudroit bientôt une seconde Flotte pour courir après Cortez. Compere, dit le Gouverneur, c'étoit ainsi qu'il nommoit ordinairement Cortez, entendez-vous ce que dit ce méchant Francisquillo? Cortez répondit que c'étoit un Fou, qu'il falloit laisser parler. 2. Décade. Liv. 3. chap. 12.

(29) Herrera, Liv. 3. chap. 11.

FERNAND CORTEZ. 1518.

reçut trop tard cette effusion de graces, & n'en jouit pas long-tems. On verra même qu'elles ne servirent qu'à l'engager dans des entreprises mal concertées, qui tournerent à sa ruine.

Cortez lui devient suspect.

Cortez avoit reçu sa nomination avec de vifs témoignages de reconnoissance; & la plûpart des Castillans, qui devoient servir sous ses ordres, étoient charmés de ce choix. Mais les Concurrens, sur lesquels il l'avoit emporté, ne pouvant déguiser leur chagrin, commencerent à jetter des soupçons dans l'esprit du Gouverneur. Ils lui représenterent que c'étoit risquer beaucoup, que de donner tant de confiance à un homme qu'il avoit maltraité; que le caractere de Cortez étoit connu; que ses manieres agréables & flateuses, sa libéralité, son empressement à se faire des Amis, & son adresse à se les attacher, étoient autant de qualités suspectes. Velasquez, peu porté à la défiance, n'en fut pas moins ferme dans le parti qu'il avoit embrassé, du moins s'il faut s'en rapporter au plus grand nombre des Historiens; & Cortez ne pensa qu'à presser son départ. Il emploïa, aux préparatifs, tout son bien & celui de ses Amis. L'Etendart qu'il fit arborer portoit le Signe de la Croix, avec ces mots pour devise, en Latin: *Nous vaincrons par ce Signe.*

Avec quelle habileté Cortez presse l'embarquement.

En peu de jours, il rassembla sous ses ordres environ trois cens Hommes, entre lesquels on comptoit Diego d'*Ordas*, Ami particulier du Gouverneur, François de *Morla*, Bernard *Diaz del Castillo*, qui publia l'Histoire de cette Expédition (30), & d'autres Gentilshommes, dont les noms paroîtront plus

(30) Elle fut achevée en 1568, & publiée quelques années après, sous le titre de *Historia Verdadera de la Conquista de la Nueva Espana, por Bernal Diaz del Castillo*, in fol. La confiance, qu'on croit devoir à un témoin oculaire, fait préferer ici son autorité à celle d'Herrera; car la raison du détail, que Solis fait valoir pour s'attacher aussi à la même source, paroît assez foible. Herrera ne rapporte pas moins les circonstances du départ, dans un récit fort opposé. Les voici: » Amador de Larez découvrit à » Cortez que le Gouverneur, agité par ses » soupçons, étoit résolu de lui ôter son » Emploi; & comme c'étoit un esprit subtil » & adroit, il n'avoit pas besoin d'avertissement, parce qu'il lui suffisoit de regarder Velasquez au visage. La premiere nuit » qu'il sut cela, lorsque tout le monde » étoit couché, & toutes choses dans un » profond silence, il alla éveiller ses meilleurs Amis, & leur dit qu'il falloit s'embarquer promptement, avec assez de gens » affidés pour se défendre. Il alla lui-même » à la Boucherie; & malgré les Bouchers, » il enleva toute la viande qui s'y trouva. » Il la fit porter aux Navires, malgré » leurs plaintes. Mais il tira de son col une » chaîne d'or qu'il portoit, & la leur donna. » Aussi-tôt, sans autre embarras, il se rendit à Bord, où il trouva déja quantité de » gens embarqués, parce que chacun vouloit être des premiers pour cette Entreprise. Cependant Velasquez fut averti, » par les Bouchers & par d'autres, que la » Flotte alloit mettre à la voile. Il se leva » aussi-tôt, & toute la Ville fut troublée » en même-tems. Il alla au rivage, dès la » pointe du jour, avec une nombreuse » suite. Cortez, l'aïant apperçu, descendit » dans une Chaloupe armée de Fauconneaux, » d'Escopetes & d'Arbalêtes, accompagné » de ses plus fideles Amis, & s'approcha » du rivage. Velasquez lui dit: Compere, » Compere, vous partez donc ainsi, sans » dire adieu? Il est bien étrange que vous » me quittiez ainsi. Cortez lui répondit: » Seigneur, je vous en demande pardon; » mais sachez qu'on ne sauroit apporter » trop de diligence aux grandes entreprises. » Ordonnez seulement ce que vous souhaitez que je fasse pour votre service. Velasquez, surpris de tant de hardiesse & de » résolution, ne sut que répondre; & Cortez retourna sur le champ aux Vaisseaux » & partit, mais avec peu de vivres, parce » que les Navires n'étoient pas encore bien » équippés. Il s'arrêta, quinze lieues plus » loin, au Port de *Macaca*, où il y avoit » quelques provisions qui appartenoient au

FERNAND CORTEZ. 1518.

d'une fois avec honneur. Les Trouppes furent embarquées en plein jour, à la vûe du Peuple. La nuit suivante, Cortez, accompagné de ses Amis, alla prendre congé du Gouverneur, qui l'embrassa tendrement, avec d'autres caresses, qui le conduisit au Port, & qui le vit monter sur son Vaisseau. Solis a cru ce détail nécessaire, pour détruire d'autres récits, dans lesquels, dit-il, Cortez est représenté, sans vraisemblance, comme un ingrat, qui excita sa Flotte à la révolte avant que de sortir du Port.

Premier départ de la Flotte.

Quelque jugement qu'on en doive porter, la Flotte sortit de Sant-Yago, le 18 de Novembre, & rasant la Côte du Nord, vers l'Est, elle alla mouiller, en peu de jours, au Port de la Trinité, où Cortez avoit quelques Amis, qui le reçurent avec des transports de joie. Son dessein, qu'il fit publier, lui fit autant de Partisans, dans cette Ville, qu'il y avoit d'Espagnols ardens pour la gloire & la fortune. On nomme ici les principaux, pour donner plus de facilité à les reconnoître dans le cours de leurs exploits. C'étoit Jean d'Escalante, Pierre Sanche de Farfan, & Gonzale de Mexia. On vit bientôt arriver Alvarado & d'Avila, qui étoient partis après la Flotte; & ce renfort fut d'autant plus agréable à Cortez, qu'ils avoient déja commandé tous deux dans l'Expédition de Grijalva. Alvarado amenoit ses quatre Freres, Gonzale, George, Gomez & Jean. La Ville du Saint-Esprit, qui est peu éloignée de la Trinité, fournit aussi ses plus braves Citoïens, tels qu'Alfonse Hernandez, Porto Carrero, Gonzale de Sandoval, Rodrigue de Ranjal, Jean Velasquez de Leon, Parent du Gouverneur, & plusieurs autres Gentilshommes de la même distinction. Une si belle Noblesse, & plus de cent Soldats, qui furent tirés de ces deux Villes, augmenterent également la réputation & les forces de l'Armée; sans compter les munitions, les armes, les vivres, & quelques Chevaux, qui furent embarqués aux frais de Cortez & de ses Amis. Outre les dépenses communes, il distribua libéralement tout ce qui lui restoit de son propre bien, entre ceux qui avoient besoin de secours pour former leur équipage. Cette générosité, jointe à l'espérance que ses qualités naturelles faisoient concevoir de sa conduite, lui attacha tous les cœurs par des droits plus forts que ceux du rang & de l'autorité (31).

Principaux Officiers.

Ardeurs des Castillans à suivre Cortez.

Sa générosité les attire.

Velasquez prétend de lui ôter le Commandement.

Cependant, à peine étoit-il parti de Sant-Yago, que Velasquez, excité par de nouvelles représentations, sur-tout par celles d'un Astrologue, nommé Jean de *Milan*, dont les prédictions ambigües augmenterent ses craintes, résolut de tout tenter pour lui ôter le Commandement. Il commença par envoïer

» Roi; & dans l'espace de huit jours, il se » fit apporter à Bord, par les Indiens, plus » de trois cens charges de Cazabi, chaque » charge de cinquante livres au moins, & » suffisante par conséquent pour nourrir un » homme pendant un mois. Il prit des » Porcs, de la Volaille, & tous les vivres » qui s'offrirent, disant, qu'il les prenoit en » forme d'emprunt, ou par achat, & qu'il » les païeroit au Roi. De-là, suivant la » Côte, en descendant, il rencontra un Na- » vire de la Jamaïque, chargé de Lard & » de Cazabi, qu'il enleva, &c. Herrera, » *ubi suprà*, Liv. 3. chap. 12. Malgré le parti qu'on a pris de suivre Diaz del Castillo & Solis, on n'a pû se dispenser de faire observer qu'un Ecrivain tel qu'Herrera, ne s'accorde point avec eux. Castillo fut témoin oculaire, mais on peut le soupçonner d'avoir favorisé Cortez. Herrera est un Historien sincere & judicieux; mais il peut être soupçonné d'avoir travaillé sur des Mémoires infidéles: source d'incertitude, trop ordinaire dans l'Histoire.

(31) Solis, chap. 11.

FERNAND CORTEZ. 1518.

un ordre exprès à Verdugo, son Beau-Frere (32), qui exerçoit l'Emploi d'Alcalde Major à la Trinité, de le déposer dans toutes les formes établies au service d'Espagne. Cette Commission étoit plus facile à donner qu'à remplir. Cortez étoit sûr de tous ceux qu'il avoit sous ses ordres ; & Verdugo comprit qu'il exposeroit inutilement son autorité. D'ailleurs il se laissa persuader, par les discours séduisans de Cortez, que pour son propre intérêt & celui de son Beau-Frere, une entreprise de cet éclat demandoit plus d'explication. Il écrivit à Velasquez. La plûpart des Officiers de la Flotte écrivirent de leur côté, pour représenter au Gouverneur l'injustice qu'il vouloit faire à un Homme de mérite, dont tout le crime étoit apparemment d'avoir excité l'envie ; & le danger qu'il y avoit de révolter toute l'Armée, par le mauvais traitement dont on menaçoit son Général. Enfin, Cortez écrivit lui-même, dans des termes fort mesurés, mais pleins de noblesse, qui faisoient sentir à Velasquez le tort qu'il avoit de prêter si facilement l'oreille à la calomnie (33). Cependant, après le départ de toutes ces dépêches, il jugea que dans une conjecture si délicate la prudence l'obligeoit de hâter sa navigation. Il envoïa par terre, à la Havane, une partie de ses Soldats, sous la conduite d'Alvarado, pour y faire quelques nouvelles levées ; & mettant à la voile aussi-tôt, il s'avança vers cette Ville, dans le dessein de ne s'y arrêter que pour recevoir ses gens à Bord.

Comment Cortez évite cet affront.

Second départ de Cuba.

La Flotte sortit du Port de la Trinité, avec un vent favorable ; mais au lieu de suivre le Vaisseau de Cortez, elle s'écarta pendant la nuit, & les Pilotes ne s'apperçurent point de leur erreur avant la pointe du jour. Cependant, comme ils se voïoient fort avancés, ils continuerent leur route jusqu'à la Havane. Pierre de Barba, qui commandoit dans cette Ville, entra vivement dans les intérêts du Capitaine général, & donna des ordres pour les besoins de la Flotte. Mais on fut extrêmement surpris de voir passer plusieurs jours, sans recevoir aucune nouvelle de Cortez ; & l'inquiétude alla si loin, qu'une partie de l'Armée proposoit déja d'élire un Commandant dans son absence. La nuit de son départ, en passant sur les dangereux bancs qui se rencontrent entre la Trinité & le Cap Saint-Antoine, assez près de l'Isle *Pinos*, son Vaisseau avoit touché, avec un danger si pressant, qu'il avoit fallu faire transporter une partie de sa charge dans l'Isle voisine. La présence d'esprit, qui avoit fait prendre au Général le seul parti qui pouvoit le sauver, & la fermeté avec laquelle il avoit fait exécuter ses ordres, augmenterent beaucoup l'estime & la confiance qu'on avoit déja pour lui (34).

Péril de Cortez.

Nouvelles forces qu'il prend à la Havane.

Le nombre de ses Soldats croissoit tous les jours. Entre les Gentilshommes de la Havane, on distingue François de *Montejo*, qui fut ensuite Adelantade de l'Yucatan, Diegue de *Soto del Toro*, Garcie *Caro*, & Jean de *Zedens*, qui donnerent un nouvel éclat à ses Trouppes, & qui acheverent même de fournir aux frais des armes & des provisions. Pendant ces préparatifs, Cortez fut ménager jusqu'au tems de son loisir. Il profita de ce court intervalle, pour mettre l'artillerie à terre, pour faire nétoïer les pieces, & pour exercer les Canoniers à leurs fonctions. Le Canton de la Havane produisant du coton en abondance, il en fit faire une sorte d'arme défen-

(32) Solis le nomme son Cousin.

(33) Il ne vouloit pas paroître offensé, dit Solis, pour éviter les éclaircissemens. *Ibid.*

(34) Solis, chap. 12.

sive,

ſive, qui n'étoit qu'un double drap de coton piqué, & taillé en forme de caſaque, à laquelle on donna le nom d'*Eſtanpille*. Cette armure, qui doit ſon origine à la diſette du fer, devint ſi commune après l'expérience, qu'un peu de coton, piqué mollement entre deux toiles, paſſa pour une défenſe plus ſûre que le fer, contre la pointe des fleches & des dards Indiens; ſans compter que les fleches y demeurant attachées, perdoient encore leur activité, & n'alloient bleſſer perſonne en gliſſant ſur les armes. Cortez faiſoit faire auſſi tous les exercices militaires à ſes Soldats. Il les inſtruiſoit lui-même, par le diſcours & l'exemple (35).

Mais tandis que les derniers préparatifs ſe faiſoient avec une diligence & une conduite, qui lui attiroient de l'admiration, il vit arriver Gaſpard de Garnica, chargé des Lettres de Velaſquez, par leſquelles il étoit ordonné à Barba de l'arrêter, & de l'envoïer Priſonnier à la Capitale. Elles portoient ordre, à Diegue d'Ordaz & Jean Velaſquez de Leon, de prêter main-forte à Barba. Les plaintes, que le Gouverneur du Cuba faiſoit de Verdujo, faiſoient comprendre qu'il ne recevroit aucune excuſe dans l'affaire du monde qui l'intéreſſoit le plus. Cortez en fut averti, & cette obſtination lui cauſa de l'inquiétude. Ce fût alors, ſuivant Solis, qu'il prit la réſolution de rompre ouvertement avec Velaſquez; d'où cet Hiſtorien conclut qu'on ne lui a pas rendu juſtice, en l'accuſant d'avoir levé le maſque à Sant-Yago. Il trouva des prétextes pour éloigner Diegue d'Ordaz, avant la publication de ces ordres, parce qu'il n'ignoroit pas que la propoſition de nommer un Commandant dans ſon abſence étoit venue de lui. Enſuite, aïant mis dans ſes intérêts Velaſquez de Leon, qu'il connoiſſoit plus facile à perſuader, il ne craignit point de ſe montrer à ſes Trouppes & de leur déclarer lui-même la nouvelle perſécution dont il étoit menacé. Leur ardeur fut égale, à lui promettre une fidélité ſans réſerve. La Nobleſſe ſe contint dans les bornes d'un attachement fondé ſur l'eſtime & la reconnoiſſance; mais la chaleur des Soldats fut pouſſée juſqu'aux cris & aux menaces. Barba, que ce mouvement tumultueux ſembloit regarder, ſe hâta de paroître, pour jurer qu'il n'avoit pas deſſein d'exécuter l'ordre du Gouverneur, & qu'il en reconnoiſſoit l'injuſtice. Enſuite, pour ne laiſſer aucun doute à ſes intentions, il renvoïa publiquement Garnica, avec une Lettre, par laquelle il marquoit au Gouverneur qu'il n'étoit pas tems d'ôter à Cortez le pouvoir qu'il lui avoit confié, & que les Trouppes n'étoient pas diſpoſées à ſouffrir ce changement. Il ajoutoit, en forme de conſeil, que le ſeul parti qu'il eût à prendre étoit de retenir le Capitaine Général par la voie de la confiance, en ajoutant de nouvelles graces aux premieres, & qu'il valoit mieux eſpérer de ſa reconnoiſſance ce qu'il ne pouvoit obtenir par la force (36).

Velaſquez donne ordre de l'arrêter.

Zele des Trouppes pour Cortez.

Après de telles aſſurances de l'affection de ſon Armée, Cortez ne vit plus d'obſtacle à redouter. En vain le bruit courut que Velaſquez devoit arriver lui-même à la Havane. Il auroit beaucoup haſardé, ſuivant tous les Hiſtoriens. Les Guerriers de la Flotte n'étoient pas encore revenus de leur chagrin, & Solis décide hardiment qu'ils avoient pour eux la force & la raiſon. Ils preſſerent eux-mêmes le départ. La Flotte ſe trouva compoſée de dix Navires & d'un Brigantin. Cortez diviſa toutes ſes Trouppes en onze Compa-

Diviſion qu'il fait de ſes forces.

(35) Le même, chap. 13. (36) Solis, chap. 13.

FERNAND CORTEZ. 1518.

gnies, & les mit sous les ordres d'autant de Capitaines, qui devoient commander ces onze Vaisseaux, avec une égale autorité sur mer & sur terre. Il prit le Commandement de la premiere Compagnie. Les autres Capitaines furent Velasquez de Leon, Porto-Carrero, Montejo, d'Olid, Escalante, Alvarado, Morla, Sancedo, d'Avila, & Ginez de Nortez, qui montoit le Brigantin. Orozco, qui avoit servi avec beaucoup de réputation dans les guerres d'Italie, fut chargé de la conduite de l'artillerie; & le sage Alaminos, dont l'expérience étoit connue sur toutes ces Mers, fut nommé premier Pilote. Cortez donna pour mot, *Saint Pierre*, sous la protection duquel il déclara qu'il mettoit toutes ses entreprises.

Il prend Saint Pierre pour Protecteur.

1519.

Départ absolu.

On mit à la voile, du Port de la Havane, le 10 de Février 1519. Après avoir eu, pendant quelques jours, des vents impétueux à combattre, toute la Flotte se réunit dans l'Isle de Cozumel (37), & l'on fit une revûe générale. Le nombre des Trouppes montoit à cinq cens huit Soldats, sans y comprendre les Officiers, & cent neuf Hommes pour le service de la Navigation. Quoique la plûpart eussent déja fait éclater leur ardeur, Cortez, après leur avoir fait une exhortation générale, prit les Officiers à part, s'assit au milieu d'eux, & s'efforça de leur communiquer le feu dont il brûloit pour la gloire, par une harangue (38), où l'on reconnoît son caractere. Les Insulaires s'étoient retirés dans les Montagnes, à la vûe de la Flotte; mais ils furent excités à

Nombre des Troupes de Cortez.

Il les harangue dans l'Isle de Cozumel.

(37) Gomera dit que les Habitans la nommoient Acuzami, & que les Castillans corrompirent ce nom en Gozumel. Grijalva lui avoit donné celui de Sainte-Croix. Elle est à vingt dégrés au Nord de la Ligne. Sa longueur est d'environ trente mille, & sa largeur de dix. Elle n'avoit gueres plus de deux mille Habitans, divisés en trois Bourgades, qui étoient bâties de pierre & de brique, mais couvertes de paille ou de branches, & quelques-unes de pierres fort larges. La terre est remplie de Forêts & de Montagnes, entre lesquelles il y a d'excellentes Vallées. Liv. 2. chap. 17.

(38) Diaz de Castillo nous a conservé ce Discours, auquel il assistoit, & Solis le rapporte après lui; Herrera n'en donne qu'un extrait. Autant que ces ornemens nuisent à la vérité de l'Histoire, lorsqu'ils ne peuvent passer que pour des fictions de l'Ecrivain, autant servent-ils à la confirmer, lorsqu'ils sont authentiques. » Mes Amis & mes Compagnons, quand je considere le bonheur » qui nous a réunis tous dans cette Isle, » & que je fais réflexion sur les traverses » & les persécutions auxquelles nous sommes échappés, & sur les difficultés qui » se sont opposées à notre entreprise, je » reconnois avec respect la main de Dieu, » & j'apprens, par cette disposition de sa » Providence, qu'elle nous promet un heureux succès pour un dessein dont elle a » daigné favoriser les commencemens. C'est » le zele, que nous avons pour lui & pour » le service du Roi notre Maître, zele parti » du même principe, qui nous fait entreprendre la conquête de ces Païs inconnus; & » Dieu combattra pour sa cause en combattant pour nous. Je ne pense point à » vous déguiser les difficultés qui se présentent. Nous avons à soutenir des combats sanglans & furieux, des fatigues incroïables dans nos fonctions, & les attaques » d'une multitude infinie d'Ennemis, où » vous aurez besoin d'emploïer toute votre » valeur; outre que le besoin des choses » les plus nécessaires, les injures du tems » & la difficulté des chemins exerceront votre constance, que l'on peut nommer une » seconde valeur, & qui n'est pas un moindre effort du courage; car la patience » acheve souvent à la guerre ce qui n'a pû » l'être par la force des armes. C'est par » cette voie qu'Hercule a mérité le nom » d'Invincible, & c'est ce qui a fait donner » le nom de Travaux à ses exploits. Vous » avez pris l'habitude de souffrir & de combattre, dans toutes ces Isles que vous » avez soumises; mais notre entreprise est » bien d'une autre importance; & puisque » la résolution se mesure sur la grandeur » des obstacles, nous y devons apporter

FERNAND CORTEZ. 1519.

descendre, par le bon ordre qu'ils virent regner dans le Camp des Espagnols; & bientôt ils se mêlerent parmi eux, avec autant de familiarité que de confiance. Cortez apprit du Cacique que dans un Canton de la Terre-ferme il y avoit quelques Hommes barbus, d'un Païs auquel ils donnoient le nom de Castille. Il ne douta point que ce fût quelques-uns des Castillans qu'Hernandez de Cordoue & Grijalva s'étoient plaints d'avoir perdus sur cette Côte; & comprenant de quelle importance il étoit pour lui de s'attacher quelques Hommes de sa Nation, qui devoient savoir la langue du Païs, il fit passer Ordaz à la Côte de l'Yucatan, dont l'Isle de Cozumel n'est éloignée que d'environ quatre lieues. Deux Insulaires, choisis par le Cacique même, furent chargés d'une Lettre pour les Prisonniers, & de quelques présens, par lesquels on se flattoit d'obtenir leur rançon. Ordaz eut ordre de demeurer à l'ancre pendant huit jours, qui étoient le tems nécessaire ponr la réponse.

Il fait chercher quelques Espagnols perdus sur la Côte. Ses vûes dans ce soin.

Cortez vit, avec horreur, toutes ces monstrueuses Idoles, qn'on a représentées dans le Voïage de Grijalva; & le zele de la Religion lui fit entreprendre de convertir le Cacique (39). Mais, tandis qu'il se flattoit de l'avoir persuadé, il s'éleva un bruit affreux des Sacrificateurs de l'Isle, qui annonçoient d'horribles châtimens au Cacique & à son Peuple, s'ils souffroient que le culte de leurs anciens Dieux fût troublé. Cortez indigné donna ordre aussi-tôt que toutes les Idoles fussent mises en pieces. Ce fracas jetta les Indiens dans la consternation. Cependant, lorsqu'au lieu de la vangeance à laquelle ils s'attendoient, ils virent que le Ciel étoit tranquille, leur respect pour ce qu'ils avoient adoré se changea dans un tel mépris, qu'ils consentirent sur le champ à voir élever, sur les ruines de l'Idolâtrie, un Autel où l'on mit une Image de la Vierge, avec une Croix. Ordaz n'aïant pas reparu, dans le terme des huit jours, le départ ne fut pas retardé plus long-tems. Cortez ne mit point à la voile sans avoir recommandé au Cacique de respecter l'Image & la Croix, en attendant des instructions & des lumieres qu'il lui promit dans un autre tems (40).

Comment il entreprend de convertir les Insulaires de Cozumel.

Quoiqu'il n'eût pas de fond à faire sur la durée d'une si bisarre conversion, une voie d'eau, qui se fit au Vaisseau d'Escalante, aïant bientôt obligé la Flotte de retourner dans l'Isle d'où elle étoit partie, les Castillans

» bien plus de fermeté. Il est vrai que nous » sommes en petit nombre; mais l'union » fait la force des armées; elle paroît même les multiplier; & c'est ce que nous devons attendre de la conformité de nos » sentimens. Il faut, mes Amis, que lorsqu'il s'agira de prendre une résolution, » nous n'ayions tous qu'un même avis; uue » même main, quand il faudra les exécuter; que nos intérêts soient communs, & » notre gloire égale, dans tout ce que nous » aurons le bonheur d'acquerir. La valeur » particuliere doit établir la sûreté commune. Je suis votre Chef, & je hasarderai » le premier ma vie pour le dernier des » Soldats. Vous aurez mon exemple à suivre, encore plus que mes ordres. Dans » cette confiance, je me sens assez de courage pour conquerir le Monde entier; & » mon cœur se flatte de cette espérance, par » un de ces mouvemens extraordinaires qui » surpassent tous les présages. Je finis. Il » est tems de faire succeder les effets aux » paroles. Que ma confiance ne vous paroisse pas une témerité. Elle est fondée » sur ceux qui m'environnent; & tout ce » que je n'ose attendre de mes propres forces, je l'espere de vous. Solis, chap. 14.

(39) Il le prit à l'écart avec son interpréte, dit l'Historien, & lui fit connoître la vérité par des argumens si sensibles, que l'Indien fut comme étourdi, & n'osa se hasarder à répondre. Solis, chap. 15.

(40) Solis, chap. 1.

FERNAND CORTEZ. 1519.

remarquerent avec admiration, non-seulement que l'Image & la Croix étoient dans le lieu où ils les avoient placées, mais que les Insulaires avoient fait éclater leur vénération par les parfums qu'ils y avoient brûlés, & par les fleurs dont ils avoient paré l'Autel. Mais ce n'est pas le seul effet que l'Historien semble attribuer à la pieté de Cortez.

On retrouve un Espagnol perdu.

Il commençoit à désesperer qu'Ordaz eût rencontré les Prisonniers de l'Yucatan, lorsqu'après avoir emploïé quatre jours à donner le radoub au Vaisseau, & dans le moment qu'on remettoit à la voile, on découvrit de fort loin un Canot qui traversoit le Golfe, pour venir droit à l'Isle. Il portoit quelques Indiens armés, auxquels on fut surpris de voir faire une diligence extrême, & témoigner peu de crainte à la vûe de la Flotte. Le Général fit mettre quelques Soldats en embuscade, dans l'endroit du rivage où le Canot devoit aborder. Ils laisserent descendre les Indiens; & leur aïant coupé le chemin, ils fondirent impétueusement sur eux; mais un de ces Etrangers, s'avançant les bras ouverts, s'écria en Castillan qu'il étoit Chrétien. Ils le reçurent avec mille caresses, & le conduisirent au Général, qui reconnut ses Compagnons pour les mêmes Insulaires qu'il avoit envoïés avec Ordaz à la Côte d'Yucatan. Si l'on considere, observe l'Historien, qu'une voie d'eau est une disgrace commune, qui pouvoit être réparée sans retourner à l'Isle, que le tems nécessaire pour le radoub du Vaisseau, ne l'étoit pas moins pour l'arrivée du Prisonnier, que cet Homme savoit assez les différentes Langues du Continent pour servir d'Interprête au Général, & qu'il devint en effet un des principaux instrumens de la Conquête du Mexique; on n'accordera point à la Fortune tout l'honneur de cet événement, & l'on sera forcé d'y reconnoître une merveilleuse disposition de la Providence (41).

Circonstances de son retour.

Ses avantures.

Ce malheureux Inconnu ne paroissoit pas différent des Indiens. Il étoit nud comme eux & basanné, avec les cheveux tressés autour de la tête. Il portoit sa rame sur l'épaule, un arc à la main, un bouclier & des fleches sur le dos, & une sorte de rets en forme de sac, dans lequel étoit sa provision de vivres, & une paire d'Heures qu'il avoit toujours conservée pour ses exercices de Religion. Il demanda d'abord quel jour il étoit? avec un embarras qu'on devoit attribuer à l'excès de sa joie, mais qu'on reconnut bientôt pour un véritable oubli de sa langue naturelle. Il ne pouvoit tenir un discours suivi, sans y mêler quelques mots Indiens, qu'on n'entendoit point. Cortez, après l'avoir embrassé, le couvrit lui-même du manteau qu'il portoit. On apprit de lui, par dégrés, qu'il se nommoit Jerôme d'*Aguilar*, qu'il étoit d'*Ecija*, Ville d'Andalousie, & d'une naissance qui lui avoit procuré tous les avantages d'une bonne éducation. Il étoit passé aux Indes, & se trouvant dans la Colonie du Darien pendant les dissensions de Nicuessa & de Vasco Nugnez de Balboa, il avoit accompagné Valdivia dans le Voïage qu'il devoit faire à San-Domingo: mais, à la vûe de la Jamaïque, leur Caravelle avoit échoué sur les bancs de *los Alacranes* (42). De vingt Hommes qu'ils étoient, sept étoient morts de fatigue & de misere. Les autres, aïant pris terre dans une Province nommée *Maya*, étoient tombés entre

Il se nommoit Jerôme d'Aguilar.

(41) Le même, chap. 16.; & Herrera, Liv. 4. chap. 7.

(42) Autrement *Las Bivoras*, ou *Caymanes*.

les mains d'un cruel Cacique, qui avoit commencé par sacrifier à ses Idoles Valdivia, & quatre de leurs Compagnons, dont il avoit ensuite mangé la chair; Aguilar & les autres avoient été réservés pour la premiere Fète, & renfermés dans une cage, où l'on prenoit soin de les engraisser; mais ils avoient trouvé le moien d'en sortir; & marchant pendant plusieurs jours au travers des Bois, sans autre aliment que des herbes & des racines, ils avoient rencontré des Indiens qui les avoient présentés à un autre Cacique, Ennemi du premier & moins barbare, sous le pouvoir duquel ils avoient mené une vie assez douce, quoique forcés continuellement à de pénibles travaux. Tous les Compagnons de son malheur étoient morts successivement, à l'exception d'un Matelot, nommé Gonzalez *Guerrero*, natif de Palos, qui avoit épousé une riche Indienne, dont il avoit plusieurs Enfans. Pour lui, que son attachement pour la Religion avoit toujours éloigné de ces coupables mariages, il étoit parvenu, après diverses épreuves, à mériter l'affection & la confiance de son Maître. Il l'avoit servi fort heureusement dans ses guerres; & ce Cacique, nommé *Aquineuz*, l'avoit recommandé en mourant à son Fils, auprès duquel il avoit joui de la même faveur. Lorsqu'il avoit reçu la Lettre de Cortez, par les Indiens de Cozumel, il avoit emploïé les présens qu'ils lui avoient remis à traiter de sa liberté, qu'il avoit obtenue comme une récompense de ses services. Il avoit communiqué la Lettre à Guerrero; mais sans avoir pû l'engager à quitter sa femme & l'emploi de Capitaine, dont il avoit été révêtu par le Cacique de *Nachanaam*. C'étoit apparement la honte qui le retenoit; parce qu'aïant le nez percé, les lévres, les oreilles & le visage peints, & les mains façonnées à la maniere des Indiens, il n'osoit paroître, aux yeux des Castillans, dans un état qui marquoit un égal oubli de sa Patrie & de sa Religion (43).

Mort de ses Compagnons.

Un seul, nommé Guerrero, embrasse la vie des Indiens.

Les Castillans partirent pour la seconde fois de Cozumel, le 4 de Mars; & doublant la Pointe de Cotoche, ils suivirent la Côte jusqu'à la Rade de Champotan. Cortez pensoit à vanger sa Nation des pertes qu'elle avoit essuïées dans cette Rade: mais le vent rendit l'abordage si difficile, qu'il prit le parti d'aller mouiller à la Riviere de Grijalva. Il n'y fut pas long-tems sans entendre des cris tumultueux, qui sembloient lui annoncer de la résistance, dans un Canton où Grijalva n'avoit reçu que des caresses & des présens. Aguilar, qu'il envoïa demander la paix, dans un Esquif, revint lui dire que les Indiens étoient en grand nombre, & si résolus de défendre l'entrée de la Riviere, qu'ils avoient refusé de l'écouter. Quoique ce ne fut point par cette Province qu'il vouloit commencer ses conquêtes, il lui parut important pour l'éclat de ses armes, de réprimer l'insolence de ces Barbares. La nuit approchoit. Il l'emploïa presqu'entiere à disposer l'artillerie de ses plus gros Vaisseaux, avec ordre aux Soldats de prendre ces especes de casaques piquées, qu'ils nommoient Estanpilles. A l'arrivée du jour, les Vaisseaux furent rangés en demie lune, dont la figure alloit en diminuant jusqu'aux Chaloupes, qui

Route de Cortez.

Utilité qu'il tire d'Aguilar.

Il fait la guerre aux Indiens de la Riviere de Grijalva.

(43) Solis; *ibidem*, & Herrera, chap. 7. & 8. Herrera fait remarquer que le caractere d'Aguilar ne permet pas de douter de son récit. Solis, se recriant sur l'aveuglement de Guerrero; ajoûte que c'est le seul exemple d'un excès de cette nature, qu'il ait trouvé dans toutes les Relations des Conquêtes Espagnoles en Amérique, & qu'il ne l'auroit pas placé dans son Histoire, s'il avoit pû l'effacer de toutes les autres.

FERNAND CORTEZ. 1519.

formoient les deux pointes. La largeur de la Riviere laissant assez d'espace pour s'avancer dans cet ordre, on affecta de monter avec une lenteur, qui invitoit les Indiens à la paix. Aguilar fut député encore une fois pour l'offrir. Mais leur réponse fut le signal de l'attaque. Ils s'avancerent, à la faveur du Courant, jusqu'à la portée de l'arc ; & tout-d'un-coup ils firent pleuvoir sur la Flotte une si grande quantité de fleches, que les Espagnols eurent beaucoup d'embarras à se couvrir. Mais, après avoir soutenu cette premiere chaleur, ils firent à leur tour une si terrible décharge de leur artillerie, que la plûpart des Indiens, épouvantés d'un bruit qu'ils n'avoient jamais entendu, & de la mort d'une infinité de leurs Compagnons, abandonnerent leurs Canots pour sauter dans l'eau. Alors, les Vaisseaux s'avancerent sans obstacle jusqu'au bord de la Riviere, où Cortez entreprit de descendre, sur un terrain marécageux & couvert de buissons. Il y fallut rendre un second combat. Les Indiens qui étoient embusqués dans les Bois, & ceux qui avoient quitté leurs Canots, s'étoient rassemblés pour revenir à la charge. Les fleches, les dards & les pierres incommoderent beaucoup les Castillans : mais Cortez eut l'habileté de former un bataillon, sans cesser de combattre, c'est-à-dire, que ses premiers rangs, faisant tête à l'Ennemi, couvroient ceux qui descendoient des Vaisseaux, & leur donnoient le tems de se ranger pour les soutenir. Aussitôt que le bataillon fut formé, il détacha cent Hommes, sous la conduite d'Avila, pour aller au travers du Bois attaquer la Ville de Tabasco, Capitale de la Province, dont on connoissoit la situation par les Mémoires des Voïages précédens. Ensuite il marcha fort serré contre une multitude incroïable d'Indiens, qu'il ne cessa point de pousser avec autant de hardiesse que de danger. Les Castillans combattoient dans l'eau jusqu'aux genoux. Le Général même s'exposa comme le moindre Soldat ; & l'on rapporte qu'aïant laissé, dans l'ardeur de l'action, un de ses Souliers dans la fange, il combattit long-tems dans cet état, sans s'en appercevoir, & sans en ressentir l'incommodité.

Il force la Ville de Tabasco.

Sa hardiesse & valeur.

Cependant les Indiens disparurent entre les buissons, apparemment pour le défense de leur Ville, vers laquelle ils avoient vû marcher d'Avila. On en jugea par la multitude de ceux qui s'y étoient rassemblés. Elle étoit fortifiée d'une espece de muraille, composée de gros troncs d'arbres, en maniere de palissades, entre lesquels il y avoit des ouvertures pour le passage des fleches. L'enceinte étoit ronde, sans autre défense ; & vers l'extrêmité des deux lignes, qui formoient le cercle, l'une avançoit sur l'autre, en laissant pour l'entrée un chemin étroit, à plusieurs retours, avec deux ou trois Guérites de bois, qui servoient à loger leurs Sentinelles. Cortez arriva plutôt à la Ville que d'Avila, dont la marche avoit été retardée par des Marais & des Lacs. Cependant les deux Trouppes se rejoignirent ; & sans donner aux Indiens le tems de se reconnoître, elles avancerent, tête baissée, jusqu'au pié de la palissade. Les distances servirent d'embrasures pour les arquebuses. Il s'y présenta peu d'Indiens, parce que la plûpart s'étoient retirés au fond de la Ville ; mais on reconnut qu'ils avoient coupé les rues par d'autres palissades. Ce fut là qu'ils firent tête avec assez d'audace, quoique sans succès, dans l'embarras qu'ils se causoient mutuellement par le nombre. Ils redoublerent leurs efforts, à l'entrée d'une grande Place, qui faisoit le centre de la Ville : mais ils se virent encore forcés d'abandonner ce poste ; & bientôt, il ne leur resta plus

d'autre ressource que de prendre la fuite vers les Bois. Cortez défendit de les suivre, pour leur laisser la liberté de se déterminer à la paix, & pour donner à ses gens le tems de se reposer. Ainsi Tabasco fut sa premiere conquête. Cette Ville étoit grande & bien peuplée. Les Indiens en aïant fait sortir leurs familles & leurs principales richesses, elle n'offrit presque rien à l'avidité du Soldat : mais il s'y trouvoit des vivres en abondance. Entre plusieurs Castillans blessés, on nomme Diaz de Castillo, & Solis lui fait honneur de son courage. Les Ennemis perdirent beaucoup de monde; mais, faisant consister une partie de leur gloire à cacher leur perte, ils eurent l'adresse d'enlever leurs Morts.

Les Castillans passerent la nuit dans trois Temples, dont la situation les mettoit à couvert de toute surprise. Cortez ne se reposa que sur lui-même du soin de faire la ronde, & de poser les Sentinelles. Le jour n'aïant fait appercevoir aucune trace de l'Ennemi, il envoïa reconnoître les Bois voisins, où l'on trouva la même solitude. Cette tranquillité lui fit naître des soupçons, qui augmenterent en apprenant que Melchior, un des anciens Interprétes, avoit disparu cette nuit, après avoir suspendu aux branches d'un arbre les habits qu'il avoit reçus en embrassant le Christianisme. Les avis qu'il alloit porter aux Indiens pouvoient être dangereux. En effet, on vérifia, dans la suite, qu'il les avoit excités à continuer la guerre, en les assurant que les Castillans n'étoient pas immortels, & que ces armes, qui répandoient tant d'effroi, n'étoient pas le tonnerre. Mais il ne tira aucun fruit de sa trahison. Les Barbares mêmes, auxquels il avoit donné ces lumieres, n'en aïant pas trouvé la victoire plus facile, le sacrifierent à leurs Idoles.

Trahison d'un Interpréte, & son sort.

Cortez n'auroit pensé qu'à remettre à la voile, s'il n'eût jugé qu'après avoir commencé la guerre, une retraite trop prompte ressembleroit trop à la fuite, ou du moins qu'une victoire imparfaite, sur la premiere Nation avec laquelle il en étoit venu aux mains, n'établiroit point assez la terreur de son nom. Après avoir fait reconnoître le Païs par ses détachemens (44), il fut informé que près d'un lieu, nommé *Cinthla*, on découvroit une Armée innombrable d'Indiens, qui ne pouvoient s'être rassemblés que dans le dessein de l'attaquer.

Les Indiens se rassemblent contre les Castillans.

Diaz décrit l'ordre de leur marche, pour donner une idée générale de toutes les actions de cette conquête, dans une Région dont tous les Peuples ont les mêmes usages de guerre. Leurs armes ordinaires étoient l'arc & les fleches. La corde de leurs arcs étoit composée d'un nerf de quelque Animal, ou de poil de Cerf filé; & leurs fleches étoient armées d'un os pointu, ou d'une arrête de Poisson. Ils avoient une sorte de dards, ou de zagaie, qu'ils lançoient dans l'occasion, & qui leur servoit quelquefois aussi de demi-pique. Quelques-uns portoient des épées, ou de larges sabres d'un bois fort dur, incrusté de pierres tranchantes, & s'en servoient à deux mains. Les plus robustes y joignoient des massues fort pesantes, dont la pointe étoit armée de caillou. Enfin, d'autres n'avoient que des frondes, avec lesquelles ils jettoient d'assez grosses pierres, avec autant de force que d'adresse. Leurs armes défensives,

Marche & disposition de l'Armée indienne.

(44) Diaz de Castillo & Solis rapportent en détail toutes ces courses : mais on s'en tient au fil général de l'Histoire, avec le soin de ne rien dérobber au caractere de Cortez.

FERNAND CORTEZ. 1519.

dont l'usage se bornoit aux Caciques & aux Officiers, étoient des cuirasses de coton, & des rondaches de bois ou d'écaille de Tortue, garnies de métal; quelques-unes d'or même, dans tous les endroits où le fer est emploïé parmi nous. Tous les autres combattoient nus; mais ils avoient le visage & le corps peint de diverses couleurs, pour se donner un air plus terrible. La plûpart portoient autour de la tête une couronne de plumes fort hautes, qui sembloit ajouter quelque chose à leur taille. Ils ne manquoient pas d'instrumens militaires, soit pour les rallier, ou pour les animer dans l'occasion: c'étoient des flutes de roseau, des coquilles de Mer, & une espece de tambours, d'un tronc d'arbre creusé, dont ils tiroient quelque son avec des grosses baguettes. Leurs Bataillons étoient sans aucun ordre de rang & de files; mais on y remarquoit des divisions, dont chacune avoit ses Chefs; & le corps d'Armée étoit suivi de quelques Trouppes de réserve, pour soutenir ceux qui venoient à se rompre. Leur premiere attaque étoit toujours furieuse, & les cris dont elle étoit accompagnée pouvoient inspirer de la terreur. Après avoir épuisé leurs fleches, s'ils ne voïoient pas leurs Ennemis ébranlés, ils se précipitoient sur eux, sans autre méthode que de se tenir serrés dans leurs bataillons: mais comme ils attaquoient ensemble, ils fuïoient aussi tous à la fois, & lorsque la crainte ou d'autres raisons leur avoient fait tourner le dos, il étoit impossible de les arrêter.

Embarras des Espagnols.

Les Castillans, qui ne connoissoient point encore le caractere & les usages de ces Barbares, ne purent voir, sans quelque effroi, la Campagne inondée d'une Armée si nombreuse. Ils apprirent, dans la suite, qu'elle étoit de quarante mille hommes; &quand ils ne leur auroient pas supposé cette valeur ferme & réguliere, qui est le partage des Nations civilisées, ils savoient, du moins, que leurs Ennemis avoient des mains & des armes, & qu'ils étoient capables de cet emportement féroce que la Nature a mis jusques dans les Bêtes. Cortez sentoit le péril dans lequel il s'étoit engagé. Cependant, loin d'en être abbattu, il anima ses gens par un air de joie & de fierté. Il leur fit prendre poste au pié d'une petite éminence, qui ne leur laissoit point à craindre d'être enveloppés par derriere, & d'où l'artillerie pouvoit jouer librement. Pour lui, montant à cheval avec tout ce qu'il avoit de Cavaliers, il se jetta dans un taillis voisin, d'où il se proposoit de prendre l'Ennemi en flanc, lorsque cette diversion deviendroit nécessaire. Les Indiens ne furent pas plutôt à la portée des fleches, qu'ils firent leur premiere décharge; après quoi, suivant leur usage, ils fondirent avec tant d'impétuosité sur le Bataillon Espagnol, que les arquebuses & les arbaletes ne purent les arrêter. Mais l'artillerie faisoit une horrible exécution dans leur corps d'Armée; & comme ils étoient fort serrés, chaque coup en abbattoit un grand nombre. Ils ne laissoient pas de se rejoindre, pour remplir les vuides qui se faisoient dans leurs Bataillons; & poussant d'épouvantables cris, ils jettoient en l'air des poignées de sable, par lesquelles ils esperoient cacher leur perte. Cependant ils avancerent, jusqu'à se trouver en état d'en venir aux coups de main; & déja les Epagnols commençoient à s'appercevoir que la partie n'étoit pas égale, lorsque les Cavaliers, sortant du Bois, avec Cortez à leur tête, vinrent tomber à bride abbattue sur la plus épaisse mêlée de ces Furieux. Ils n'eurent pas de peine à s'ouvrir un passage. La seule vûe des Chevaux, que les Indiens prirent pour des

Mesures de Cortez.

Il met les Indiens en fuite.

MARINA, ET AUTRES FEMMES DONNÉES A CORTEZ.



Cochin Filius inv. del. Tom. XII. N° XVI. C. Baquoy sculp.

des Monstres dévorans, à têtes d'Homme & de Bête, fit désespérer de la victoire aux plus braves. A peine osoient-ils jetter les yeux sur l'objet de leur terreur. Ils ne penserent plus qu'à se retirer, en continuant néanmoins de faire tête, mais comme s'ils eussent appréhendé d'être dévorés par derriere, & pour veiller à leur sûreté plutôt que pour combattre. Enfin, les Espagnols, à qui cette retraite donna la liberté de se servir de leurs arquebuses, recommencerent un feu si vif, qu'il fit prendre ouvertement la fuite à leurs Ennemis.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Cortez se contenta de les faire suivre à quelque distance, par ses Cavaliers; dans la vûe de redoubler leur effroi, mais avec ordre d'épargner leur sang, & d'enlever seulement quelques Prisonniers qu'il vouloit faire servir à la paix. On trouva sur le Champ de bataille plus de huit cens Indiens morts, & l'on ne put douter que le nombre de leurs blessés n'eût été beaucoup plus grand. Les Castillans n'y perdirent que deux Hommes; mais ils eurent soixante & dix blessés. Ce glorieux essai de leurs armes leur parut digne, après la conquête, d'être célébré par un Temple, qu'ils éleverent en l'honneur de Notre Dame de la Victoire; & la premiere Ville, qu'ils fonderent dans cette Province, reçut aussi le même nom (45).

Monument de sa Victoire.

La paix se fit de si bonne foi, qu'après l'avoir confirmée par des présens mutuels, entre lesquels le Cacique de Tabasco fit accepter à Cortez vingt Femmes indiennes, pour faire du pain de Maïs à ses Trouppes (46), on se visita pendant quelques jours avec autant de civilité que de confiance. Mais si les magnifiques peintures que les Castillans firent au Cacique, de la puissance & de la grandeur du Roi d'Espagne, lui inspirerent de l'admiration pour un si grand Monarque, elles ne purent le disposer à se ranger au nombre de ses Sujets (47).

Il fait la paix avec les Indiens. Présent de Femmes qu'il en reçoit, & passion qu'il prend pour une d'entr'elles.

(45) Quelques Ecrivains Espagnols racontent qu'on avoit vû l'Apôtre Saint Jacques combattre en leur faveur, monté sur un Cheval blanc; mais que Cortez avoit prétendu que c'étoit Saint Pierre, auquel il avoit une dévotion particuliere. Diaz de Castillo rejette ce miracle, & rend témoignage que non-seulement, ni lui, ni ses Compagnons n'avoient rien vû d'approchant, mais qu'on n'en avoit rien dit alors dans toute l'Armée.

(46) Ce fut le prétexte qui les fit recevoir; mais il est certain que Cortez prit de l'inclination pour une de ces Femmes, qu'il fit batiser sous le nom de Marina, & dont il fit sa Maîtresse. Elle étoit, suivant Diaz, d'une beauté rare & d'une condition relevée. Son Pere étoit Cacique de Guazacoalco, Province Mexiquaine. Divers incidens l'avoient fait enlever, dans ses premieres années, à Xicalongo, Place forte sur la Frontiere d'Yucatan; & par une autre injure de la fortune, elle avoit été vendue au Cacique de Tabasco. Elle avoit la mémoire si heureuse & l'esprit si vif, qu'elle apprit en peu de tems la Langue Castillane, ce qui la rendit fort utile à ses nouveaux Maîtres. Cortez en eut un Fils, qui fut nommé Dom Martin Cortez, & qui devint Chevalier de Saint Jacques, en consideration de la noblesse de sa Mere. Solis releve ici quelques méprises d'Herrera, & l'accuse de ne s'être pas assez attaché à la Relation de Diaz. Liv. 1. chap. 21.

(47) Ce ne fut pas faute d'adresse de la part de Cortez. Les Seigneurs du Païs, qui l'avoient visité, entendant hennir les Chevaux dans sa cour, demanderent avec embarras de quoi se plaignoient les *Yeguanez*, nom qui signifie dans leur langue *Puissance terrible*. Cortez leur dit qu'ils étoient fâchés de ce qu'il n'avoit pas châtié plus séverement le Cacique & sa Nation, pour avoir eu l'audace de résister aux Chrétiens. Aussi-tôt les Seigneurs firent apporter des couvertures pour coucher les Chevaux, & de la volaille pour les nourrir, en leur demandant pardon, & leur promettant, pour les appaiser, d'être toujours Amis des Chrétiens. Herrera, Liv. 4. chap. 12.

FERNAND CORTEZ. 1519.

La Flotte aborde à Saint Jean d'Ulua.

Cortez, appréhendant de s'affoiblir s'il pouffoit plus loin fes prétentions, & rapportant toutes fes vûes à de plus hautes entreprifes, remit à la voile, le Lundi de la Semaine Sainte, pour continuer de fuivre la Côte à l'Oueft. Il reconnut, dans cette route, la Province de Guazacoalco, les Rivieres d'Alvarado & de Banderas, l'Ifle des Sacrifices, & tous les autres lieux (48) qui avoient été découverts par Grijalva. Enfin, il aborda le Jeudi Saint à Saint-Jean d'Ulua. A peine eut-il fait jetter l'ancre entre l'Ifle & le Continent, qu'on vit partir de la Côte deux de ces gros Canots, que les Indiens du Païs nomment Pyrogues. Ils s'avancerent jufqu'à la Flotte, fans aucune marque de crainte ou de défiance; ce qui fit juger favorablement de leurs intentions. Cortez ordonna qu'ils fuffent reçus avec beaucoup de careffes. Mais Aguilar, qui avoit fervi jufqu'alors d'Interpréte, ceffant d'entendre la langue, on tomba dans un embarras dont il eût été difficile de fortir; lorfque le hazard fit remarquer qu'une des Femmes, qu'on avoit amenées de Tabafco, qui avoit déja reçu le Baptême fous le nom de *Marina*, s'entretenoit avec quelques-uns de ces Indiens. C'eft de ce jour, que Solis compte fa faveur auprès du Général; & que par fes fervices, autant que par fon efprit & fa beauté, elle acquit fur lui, dit-il, un afcendant qu'elle fut conferver.

Faveur de Marina auprès du Général.

Elle fert d'Interpréte avec les Indiens.

Les Indiens déclarerent à Cortez, par la bouche de Marina, que *Pilpatoé* & *Teutilé*, le premier, Gouverneur de cette Province, & l'autre, Capitaine général du Grand Empereur Motezuma, les avoient envoiés au Commandant de la Flotte, pour favoir de lui-même quel deffein l'amenoit fur leur rivage. Cortez traita fort civilement ces Députés, & leur repondit qu'il venoit en qualité d'Ami, dans le deffein de traiter d'affaires importantes pour leur Prince & tout fon Empire; qu'il s'expliqueroit davantage avec le Gouverneur & le Général, & qu'il efpéroit d'eux un accueil auffi favorable qu'ils l'avoient fait l'année précédente à quelques Vaiffeaux de fa Nation. Enfuite, aïant tiré des mêmes Indiens une connoiffance générale des richeffes, des forces & du Gouvernement de Motezuma, il les renvoïa fort fatisfaits. Le jour fuivant, fans attendre la réponfe de leurs Maîtres, il fit débarquer toutes fes Trouppes, fes Chevaux & fon Artillerie. Les Habitans du Canton lui prêterent volontairement leurs fecours, pour élever des Cabanes, entre lefquelles il en fit dreffer une plus grande, qu'il deftinoit au fervice de la Religion, & devant laquelle il fit planter une Croix (49). Il apprit des Indiens que Teutilé commandoit une puiffante Armée dans la Province, pour foumettre quelques Places indépendantes, que l'Empereur vouloit joindre à fes Etats. Tout le jour & la nuit fuivante fe pafferent dans une profonde tranquillité.

Cortez débarque fes Trouppes.

Teutilé & Pilpatoé, Officiers Mexiquains, viennent au Camp Efpagnol.

Elle fut troublée le lendemain, par une nombreufe Trouppe d'Indiens armés, qui s'avancerent fans précaution vers le Camp. Mais on fut bientôt informé que c'étoient les Avancoureurs de Teutilé & Pilpatoé, qui s'étoient mis en chemin pour venir faluer le Général. Ils arriverent, le jour de Pâques, avec un cortege digne de leur rang. Cortez, aïant conçu qu'il avoit à traiter

(48) Tous ces lieux enfemble fe nommoient Calchicoeca. Le même, Liv. 5. chap. 4.

(49) Solis raille ici quelques Hiftoriens d'avoir prétendu que le même jour Cortez fit dire la Meffe dans cette Chapelle, & de ne s'être pas fouvenus qu'on étoit au Vendredi Saint, jour auquel on ne dit point de Meffe. Liv. 1. chap. 21.

FERNAND CORTEZ. 1519.

avec les Miniſtres d'un Prince fort ſupérieur aux Caciques, réſolut d'affecter auſſi un air de grandeur, qu'il crut propre à leur en impoſer. Il les reçut au milieu de tous ſes Officiers, qu'il avoit engagés à prendre une poſture reſpectueuſe autour de lui. Après avoir écouté leurs premiers complimens, auxquels il fit une réponſe fort courte, il leur fit déclarer, par Marina, qu'avant que de traiter du ſujet de ſon Voïage, il vouloit rendre ſes devoirs à ſon Dieu, qui étoit le Seigneur de tous les Dieux de leur Païs; & les aïant conduits à la Cabane qui leur ſervoit d'Egliſe, il y fit chanter une Meſſe ſolemnelle, avec toute la pompe que les circonſtances permettoient (50). On revint de l'Egliſe à la Tente, où il fit dîner les deux Officiers Mexiquains avec la même oſtentation. Enſuite, prenant un air grave & fier, il leur dit, par la bouche de ſon Interpréte, qu'il étoit venu de la part de Charles d'Autriche, Monarque de l'Orient, pour communiquer à l'Empereur Motezuma des ſecrets d'une haute importance, mais qui ne pouvoient être déclarés qu'à lui-même; qu'il demandoit, par conſéquent, l'honneur de le voir, & qu'il ſe promettoit d'en être reçu avec toute la conſidération qui étoit dûe à la grandeur de ſon Maître.

Cortez les reçoit avec oſtentation.

Déclaration qu'il leur fait.

Cette propoſition parut cauſer, aux deux Officiers, un chagrin dont ils ne purent déguiſer les marques. Mais, avant que de s'expliquer, ils demanderent la liberté de faire apporter leurs préſens. C'étoient des vivres, des robbes de coton très fin, des plumes de différentes couleurs, & une grande caiſſe remplie de divers bijoux d'or, travaillés avec une extrême délicateſſe. Trente Indiens entrerent dans la Tente, chargés de ce fardeau, & Teutilé en préſenta ſucceſſivement chaque partie au Général (51). Enſuite, ſe tournant vers lui, il lui fit dire par l'Interpréte, qu'il le prioit d'agréer ce témoignage de l'eſtime & de l'affection de deux Eſclaves de Motezuma, qui avoient ordre de traiter ainſi les Etrangers qui abordoient ſur les Terres de ſon Empire, à condition néanmoins qu'ils s'y arrêteroient peu, & qu'ils ſe hâteroient de continuer leur voïage; que le deſſein de voir l'Empereur ſouffroit trop de difficultés, & qu'ils croïoient lui rendre ſervice en lui conſeillant d'y renoncer. Cortez, d'un air encore plus fier, répliqua que les Rois ne refuſoient jamais audience aux Ambaſſadeurs des autres Souverains, & que ſans un ordre bien précis leurs Miniſtres ne devoient pas ſe charger d'un refus ſi dangereux; que dans cette occaſion leur devoir étoit d'avertir Motezuma de ſon arrivée, & qu'il leur accordoit du tems pour cette information; mais qu'ils pouvoient aſſurer en même tems leur Empereur, que le Général étranger étoit fortement réſolu de le voir, & que pour l'honneur du grand Roi qu'il repréſentoit, il ne rentreroit point dans ſes Vaiſſeaux ſans avoir obtenu cette ſatisfaction. Les deux Mexiquains, frappés de l'air dont Cortez avoit accompagné cette déclaration, ne répondirent que pour le prier, avec ſou-

Préſens qu'il reçoit d'eux.

Ils lui conſeillent de ſe retirer.

Sa réponſe.

(50) Cortez n'avoit que deux Aumôniers; mais, pour rendre le Clergé plus nombreux, on prit les Soldats qui ſavoient le chant de l'Egliſe, & l'on en forma le Chœur. Solis, Liv. 2. chap. 1.

(51) Herrera place au contraire la réponſe de Teutilé avant l'arrivée des préſens. Il ajoûte qu'après les avoir reçus, Cortez fit auſſi les ſiens, qui conſiſtoient en un fauteuil fort bien couvert, une chemiſe ouvragée, un bonnet de velours cramoiſi, une médaille d'or qui repréſentoit Saint George, & quantité de grains & de bracelets de verre. Liv. 4. chap. 4.

FERNAND CORTEZ. 1519.

mission ; de ne rien entreprendre, du moins avant la réponse de la Cour, & pour lui offrir toute l'assistance dont il auroit besoin dans l'intervalle.

Peintres Mexiquains, qui dessinent les Vaisseaux & le Camp des Espagnols.

Ils avoient, dans leur cortege, des Peintres de leur Nation, qui s'étoient attachés depuis le premier moment de leur arrivée, à représenter, avec une diligence admirable, les Vaisseaux, les Soldats, les Chevaux, l'Artillerie, & tout ce qui s'étoit offert à leurs yeux dans le Camp. Leur toile étoit une étoffe de coton préparée, sur laquelle ils traçoient assez naturellement, avec un pinceau & des couleurs, toutes sortes d'objets & de figures. Cortez, qui fut averti de leur travail, sortit pour se procurer ce spectacle, & ne vit pas sans étonnement la facilité avec laquelle ils exécutoient leurs desseins. On l'assura qu'ils exprimoient sur ces toiles, non-seulement les figures, mais les discours même & les actions ; & que Motezuma seroit informé, par cette méthode, de toutes les circonstances de l'entretien qu'il avoit eu avec Teutilé. Là-dessus, pour soutenir les apparences de grandeur qu'il avoit affectées, & dans la crainte qu'une image sans force & sans mouvement ne donnât des idées peu convenables à ses vûes, il conçut le dessein d'animer cette foible représentation, en faisant faire l'exercice à ses Soldats, pour faire éclater leur adresse & leur valeur aux yeux de deux des principaux Officiers de l'Empire (52).

Adresse avec laquelle Cortez profite de leur curiosité.

Il fait faire devant eux l'exercice à ses Troupes.

L'ordre fut donné sur le champ. L'Infanterie Castillane forma un Bataillon, & tout le canon de la Flotte fut mis en batterie. On déclara, aux Mexiquains, que le Général étranger vouloit leur rendre les honneurs qui n'étoient accordés dans son Païs qu'aux Personnes d'une haute distinction. Cortez, montant à cheval avec ses principaux Officiers, commença par des courses de bagues. Ensuite, aïant partagé sa Trouppe en deux Escadrons, il leur fit faire entr'eux une espece de combat, avec tous les mouvemens de la Cavalerie. Les Indiens, dans leur premiere surprise, regarderent d'abord avec fraïeur ces Animaux, dont la figure & la fierté leur paroissoient terribles ; & n'étant pas moins frappés de leur obéissance, ils conclurent que des Hommes, capables de les rendre si dociles, avoient quelque chose de superieur à la Nature. Mais, lorsqu'au signal de Cortez l'Infanterie fit deux ou trois décharges, qui furent suivies du tonnerre de l'artillerie, la peur fit sur eux tant d'impression, que les uns se jetterent à terre, les autres prirent la fuite, & les deux Seigneurs cacherent leur effroi sous le masque de l'admiration. Cortez ne tarda point à les rassurer, en leur répétant d'un air enjoué que c'étoit par ces Fêtes militaires, que les Espagnols honoroient leurs Amis. Il vouloit leur faire comprendre, observe l'Historien, combien ses armes étoient redoutables dans une action sérieuse, puisqu'un simple amusement, qui n'en étoit que l'image, avoit pû leur causer tant de fraïeur. Les Peintres Mexiquains inventerent de nouvelles figures, pour exprimer ce qu'ils venoient de voir & d'entendre. Les uns dessinoient des Soldats armés

Fraïeur que leur cause l'artillerie.

(52) Diaz del Castillo exagere sans doute, lorsqu'il assure qu'ils tirerent au naturel les Portraits de tous les Capitaines Espagnols. Le tems leur auroit manqué, quand ils en auroient eu l'habileté. Le même Historien remarque que c'étoit aussi leur maniere d'écrire, & que n'aïant pas l'usage des lettres, ils conservoient les événemens dans ce style. Voïez ci-dessous, la description du Mexique.

FERNAND CORTEZ. 1519.

& rangés en bataille; & les autres peignoient les Chevaux, dans l'agitation du combat. Ils repréſentoient fort bien un coup de canon, par du feu & de la fumée; & le bruit même, par des traits lumineux qui faiſoient naître une idée plus forte que celle de l'éclair.

Cortez avoit emploïé le tems, que les Mexiquains donnoient à l'admiration, pour faire préparer des préſens conſidérables, qu'il les pria d'envoïer de ſa part à leur Empereur. Pilpatoé s'arrêta près du Camp des Eſpagnols, avec une Trouppe aſſez nombreuſe pour élever en peu d'heures une multitude de cabanes, qui prirent l'apparence d'une groſſe Bourgade. Les Caſtillans n'eurent pas de peine à comprendre que ſon deſſein étoit de les obſerver: mais comme il les avoit avertis qu'il ne penſoit qu'à ſe mettre à portée de leur fournir des proviſions, ils lui laiſſerent le plaiſir de croire qu'il les trompoit par une politique dont ils recueilloient tout l'avantage. Teutilé reprit le chemin de ſon Camp, d'où il ſe hâta d'envoïer à Motezuma ſes informations, avec les tableaux de ſes Peintres & les préſens de Cortez. Les Rois du Mexique entretenoient, pour cet uſage, un grand nombre de Couriers, diſperſés ſur tous les grands chemins de l'Empire. On choiſiſſoit, pour cet office, de jeunes gens fort diſpos, qu'on exerçoit à la courſe, dès le premier âge. Acoſta, dont on vante l'exactitude dans ſes Deſcriptions, rapporte que la principale Ecole, où l'on dreſſoit ces Couriers, étoit le grand Temple de la Ville de Mexico, qui contenoit une Idole monſtrueuſe, au ſommet d'un eſcalier de ſix-vingt dégrés, & qu'il y avoit des prix, tirés du Tréſor public, pour celui qui arrivoit le premier aux pieds de l'Idole. Dans les courſes, qu'ils faiſoient quelquefois d'une extrêmité de l'Empire à l'autre, ils ſe relevoient de diſtance en diſtance, avec une meſure ſi proportionnée à la force humaine, que malgré toute leur vîteſſe, ils ſe ſuccedoient toujours avant qu'ils euſſent commencé à ſe laſſer (53).

Il ſe forme une Bourgade de Mexiquains près du Camp Eſpagnol.

Couriers Indiens par leſquels l'Empereur du Mexique eſt informé de l'arrivée de Cortez.

La réponſe de Motezuma vint en ſept jours; quoique par le plus court chemin, on compte ſoixante lieues de la Capitale à Saint-Jean d'Ulua (54): & ce qui augmente l'admiration, c'eſt qu'elle étoit précedée par un préſent, porté ſur les épaules de cent Indiens. Avant l'audience, Teutilé, qui étoit chargé de négocier avec le Général étranger, fit étendre les préſens ſur des nattes (55), à la vûe des Eſpagnols. Enſuite, s'étant fait introduire dans la

Préſens que ce Monarque envoie au Général Eſpagnol.

(53) Hiſtoire naturelle des Indes occidentales, Liv. 3.

(54) Quelques Hiſtoriens racontent que Teutilé même porta les dépêches & revint dans huit jours, avec celles de la Cour & les préſens. Diaz de Caſtillo dit que c'étoit un Ambaſſadeur exprès, nommé *Quintelbor*, qui étoit accompagné de cent nobles Mexiquains; ce qui paroît encore moins vraiſemblable. Mais Solis attribue cette addition à l'Editeur, qu'il nomme le Recteur de *Villa Hermoſa*.

(55) Herrera donne plus d'étendue à ce récit. Il prétend que Motezuma épouvanté de la vûe des peintures, non-ſeulement parce qu'elles lui préſentoient des objets terribles, mais plus encore parce qu'il y trouvoit l'accompliſſement de quantité de préſages & de prédictions, qui le menaçoient de la ruine de ſon Empire, ne ſe raſſura qu'en appercevant que les Etrangers aimoient beaucoup l'or. Il ſe flatta qu'un gros préſent de ce précieux métal les ſatisferoit aſſez pour les diſpoſer à partir; & ce fut dans cette unique vûe qu'il leur envoïa, deux fois conſécutives, de grandes richeſſes en or. Mais il ne conſideroit pas que c'étoit, au contraire, une amorce capable de les retenir.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Il lui refuse la permission d'aller à la Cour.

Tente de Cortez, il lui dit que l'Empereur Motezuma lui envoïoit ces richesses, pour lui témoigner l'estime qu'il faisoit de lui, & la haute opinion qu'il avoit de son Roi; mais que l'état de ses affaires ne lui permettoit pas d'accorder à des Inconnus la permission de se rendre à la Cour. Teutilé s'efforça d'adoucir ce refus par divers prétextes, tels que la difficulté des chemins, & la rencontre de plusieurs Nations barbares, que toute l'autorité de l'Empereur n'empêcheroit pas de prendre les armes, pour fermer les passages. Cortez reçut les présens, avec toutes les marques d'un profond respect; mais il répondit que malgré le chagrin qu'il auroit de déplaire à l'Empereur, en négligeant ses ordres, il ne pouvoit retourner en arriere sans blesser l'honneur de son Roi. Il s'étendit sur son devoir, avec une fermeté qui déconcerta le Mexiquain; & l'exhortant à faire de nouvelles instances auprès de l'Empereur, il promit d'attendre encore sa réponse. Cependant il ajoûta qu'il seroit fort affligé qu'elle tardât trop à venir, parce qu'il se verroit alors forcé de la solliciter de plus près.

Cortez insiste à la demander.

Partage des Castillans sur leur situation.

Teutilé insista sur la déclaration de l'Empereur; mais n'obtenant point d'autre réponse, il partit avec quelques présens de Cortez, pour aller rendre compte de sa Commission à la Cour. Les Castillans, après avoir admiré la richesse des siens, se partagerent avec beaucoup de contrariété dans le jugement qu'ils portoient de leur situation. Les uns concevoient les plus hautes espérances de si beau commencement. Les autres, mesurant la puissance de Motezuma sur ses richesses, s'épuisoient en raisonnemens sur les difficultés de leur entreprise, & trouvoient de la témérité dans le dessein de lui faire la loi avec si peu de force. Cortez même n'étoit pas sans inquiétude, lorsqu'il comparoit sa foiblesse avec la grandeur de ses projets; mais, n'en étant pas moins résolu de tenter la fortune, il résolut d'occuper ses Soldats jusqu'au retour de l'Ambassadeur Mexiquain, pour leur ôter le tems de se refroidir par leurs réflexions; & sous prétexte de chercher un mouillage plus sûr, par-

Cortez fait chercher un autre mouillage.

On donne le détail de ces présens, pour commencer à faire connoître le Mexique, & pour faire juger combien cette montre devoit exciter l'avidité des Espagnols. C'étoient de riches tapis & d'autres étoffes de coton, tissues de plumes d'oiseaux fort délicates & de diverses couleurs; des boucliers nattés, & couverts de petites plaques d'or & d'argent; d'autres enrichis de petites perles; un morion de bois, couvert de grains d'or non fondu; un casque de lames d'or, entouré de sonnettes, orné d'émeraudes par le haut, avec des panaches de grandes plumes, au bout desquelles pendoient des mailles d'or; des chassemouches de plumes avec mille ornemens d'or & d'argent; des brassarts & d'autres armures, de cuir de Cerf, corroïé en rouge, & revêtu de plaques des mêmes métaux; des escarpins & des sandales de même cuir, cousus avec du fil d'or, dont les semelles étoient d'une pierre couleur d'azur, & doublées de coton; des miroirs d'un très beau métal, nommé Margachita, qui reluit comme de l'argent, enchassés en or; quantité de pieces d'or & d'argent; un collier d'or, entouré de plus de cent émeraudes & d'autant de rubis, auquel pendoient de petites sonnettes d'or; d'autres colliers cousus de perles & d'émeraudes, d'un ouvrage admirable; diverses figures d'animaux d'or; des especes de médailles d'or & d'argent, dont le travail surpassoit la matiere; des grains d'or, tel qu'on le tire des Mines, de la grosseur d'une noisette; deux roues, l'une d'or, qui représentoit le Soleil avec ses raïons, & quantité de feuillages & d'animaux, du poids de plus de cent marcs; l'autre d'argent, avec la figure de la Lune, & du même travail, de plus de cinquante marcs. Tous les Castillans demeurerent comme épouvantés, à la vûe de tant de richesses. Herrera, Liv. 5. ch. 5.

ce que la Rade de Saint-Jean d'Ulua étoit battue des vents du Nord, il chargea Montejo d'aller reconnoître la Côte, avec deux Vaisseaux, sur lesquels il fit embarquer ceux dont il appréhendoit le plus d'opposition. Montejo revint vers le tems où l'on attendoit Teutilé. Il avoit suivi la Côte, jusqu'à la grande Riviere de Panuco, que les Courans ne lui avoient pas permis de passer; mais il avoit découvert une Bourgade indienne, nommée *Chianhuitzlan*, où la Mer formoit une espece de Port, défendu par quelques Rochers qui pouvoient mettre les Vaisseaux à couvert du vent. Elle n'étoit qu'à dix ou douze lieues de Saint-Jean. Cortez fit valoir cette faveur du Ciel, comme un témoignage de sa protection.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Il reçoit une nouvelle sommation de partir.

Teutilé arriva bientôt, avec de nouveaux présens. Sa harangue fut courte. Elle portoit un ordre aux Etrangers de partir sans réplique. On ignore quelle auroit été la réponse de Cortez; mais, tandis qu'il la préparoit, avec quelque embarras, il entendit sonner la cloche de l'Eglise (56), & prenant occasion de cet incident pour former un dessein extraordinaire, il se mit à genoux, après avoir fait signe à tous ses gens de s'y mettre à son exemple. Cette action, qui fut suivie d'un profond silence, aïant paru causer de l'étonnement à l'Ambassadeur, Marina lui apprit, par l'ordre du Général, que les Espagnols reconnoissant un Dieu souverain, qui détestoit les Adorateurs des Idoles, & qui avoit la puissance de les détruire, ils s'efforçoient de le fléchir en faveur de Motezuma, pour lequel ils craignoient sa colere. Olmedo, l'un des deux Aumôniers, reçut ordre aussi d'emploïer son éloquence, pour découvrir à Teutilé quelques lumieres de la Foi (57); & lorsqu'il eut cessé de parler, Cortez, d'un air plus imposant que jamais, déclara « que le principal motif » du Roi son Maître, pour offrir son amitié à l'Empereur du Mexique, étoit » l'obligation où sont les Princes Chrétiens de s'opposer aux erreurs de l'Idolâtrie; qu'un de ses plus ardens desirs étoit de lui donner les instructions » qui conduisent à la connoissance de la Vérité, & de l'aider à sortir de » l'esclavage du Démon, horrible Tyran, qui tenoit l'Empereur même » dans les fers, quoiqu'en apparence il fût un puissant Monarque; que pour » lui, venant d'un Païs fort éloigné pour une affaire de cette importance, » & de la part d'un Roi plus puissant encore que celui des Mexiquains, il » ne pouvoit se dispenser de faire de nouvelles instances, pour obtenir une » audience favorable; d'autant plus qu'il n'apportoit que la paix, comme » on en devoit juger par ceux qui l'accompagnoient, dont le petit nombre » ne pouvoit faire soupçonner d'autres vûes (58).

Mêlange de ruse & de Religion qu'il emploie inutilement.

Mécontentement des Officiers Mexiquains.

Ce discours, par lequel il avoit esperé de se faire du moins respecter, n'eut pas le succès qu'il s'en étoit promis. Teutilé, qui ne l'avoit pas écouté sans quelques marques d'impatience, se leva brusquement, avec un mélange de chagrin & de colere, pour répondre que jusqu'alors Motezuma n'avoit emploïé que la douceur, en traitant les Etrangers comme ses Hôtes; mais que s'ils continuoient de résister à ses ordres, ils devoient s'attendre d'être traités en Ennemis. Alors, sans demander plus d'explication, ni prendre congé du Général, il sortit à grands pas, avec tous les Indiens de son cortege. Un procedé si fier causa quelques momens d'embarras à Cortez.

(56) C'étoit celle qu'on nomme ordinairement l'*Angelus*.

(57) Solis, Liv. 2. chap. 5.

(58) *Ibidem*.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Comment Cortez rassure ses gens.

Occasion qui excite leurs murmures.

Habileté avec laquelle Cortez prend l'ascendant sur les Mutins.

Mais, tournant aussi-tôt son attention à rassurer ses gens, il parut s'applaudir (59) d'un refus, qui lui donnoit la liberté d'emploïer les armes sans violer aucun droit; & quoiqu'il y eût peu d'apparence que les Mexiquains eussent une Armée prête à l'attaquer, il posa de tous côtés des Corps-de-Garde, pour faire juger qu'on n'avoit rien à craindre de la surprise avec lui.

Cependant, le jour d'après fit découvrir un changement, qui jetta l'allarme dans le Camp Espagnol. Les Indiens, qui s'étoient établis à peu de distance, & qui n'avoient pas cessé jusqu'alors de fournir des vivres, s'étoient retirés si généralement, qu'il ne s'en présentoit plus un seul. Ceux, qui venoient des Villages & des Bourgs voisins, rompirent aussi toute communication avec le Camp. Cette révolution fit craindre si vivement aux Soldats de manquer bientôt du nécessaire, qu'ils commencerent à regarder le dessein de s'établir dans un Païs si stérile, comme une entreprise mal conçue. Ces murmures firent lever la voix à quelques Partisans de Diego Velasquez. Ils accuserent le Général d'un excès de témérité; & leur hardiesse croissant de jour en jour, ils solliciterent tout le monde de s'unir, pour demander leur retour dans l'Isle de Cuba, sous prétexte d'y fortifier la Flotte & l'Armée. Cortez, informé de ce soulevement, emploïa ses plus fideles Amis, pour reconnoître les sentimens du plus grand nombre. Il trouva que celui des Mutins se réduisoit à quelques anciens Mécontens, dont il avoit toujours eu de la défiance. Lorsqu'il se crut assuré de la disposition des autres, il déclara qu'il vouloit prendre conseil de tout le monde, & que chacun avoit la liberté de lui apporter ses plaintes. Ordas & quelques autres Officiers se chargerent de celles des Mécontens. Elles furent écoutées, sans aucune marque d'offense. Comme elles tendoient principalement à retourner dans l'Isle de Cuba, pour remettre la disposition de la Flotte à Velasquez, & qu'il n'y avoit point, en effet, d'autre moïen de la fortifier, Cortez se contenta de répondre qu'elle avoit été jusqu'alors assez favorisée du Ciel pour en esperer constamment les mêmes secours; mais que si le courage & la confiance manquoient aux Soldats, comme on l'en assuroit, il y auroit de la folie à s'engager plus loin; qu'il falloit prendre ses mesures pour retourner à Cuba, en leur avouant néanmoins qu'il s'arrêtoit à cette résolution pour suivre leur conseil, & sur le témoignage qu'ils lui rendoient de la disposition des Soldats. Aussi-tôt il fit publier, dans le Camp, qu'on se tint prêt à s'embarquer le lendemain pour Cuba; & l'ordre fut donné aux Capitaines de remonter, avec leurs Compagnies, sur les mêmes Vaisseaux qu'ils avoient commandés. Mais cette résolution ne fut pas plutôt divulguée, que tous ceux qui étoient prévenus en faveur du Général, s'écrierent, avec beaucoup de chaleur, qu'il les avoit donc trompés par de fausses promesses? Ils ajouterent que s'il étoit résolu de se retirer, il en étoit le maître, avec ceux qu'il trouveroit disposés à le suivre; mais, que dans les espérances qui les attachoient au Mexique, ils n'abandonneroient

(59) Diaz lui fait dire à ses Officiers, d'un air riant; » Nous verrons comment ils » soutiendront la guerre; en tout cas, nous » savons de quelle maniere ces gens-là se » battent. Et pendant qu'on serroit les présens, il railloit encore, en disant que c'étoient des gages de leur foiblesse, & de leur crainte, mais qu'ils n'acheteroient pas à si bon marché la retraite d'une Armée Espagnole. *Ibidem.* On aura continuellement occasion d'observer que Cortez emploïa la ruse autant que la valeur.

donneroient pas leur entreprise, & qu'ils sauroient choisir un Chef pour lui succeder. Les Officiers qui servoient Cortez, feignant d'approuver cette ouverture, demanderent seulement qu'il en fût informé. Ils se rendirent à sa Tente, accompagnés de la plus grande partie des Soldats, pour lui représenter que toute l'Armée étoit prête à se soulever; & cette comédie fut poussée jusqu'à lui reprocher d'avoir pris la résolution de partir, sans consulter ses principaux Officiers. Ils se plaignirent de la honte dont il vouloit couvrir les Espagnols, en abandonnant son Expédition, au seul bruit des obstacles qu'il avoit à surmonter. Ils lui représenterent ce qui étoit arrivé à Grijalva, pour avoir manqué de faire un Etablissement dans le Païs qu'il avoit découvert. Enfin, ils lui répéterent fidélement tout ce qu'il leur avoit dicté lui-même. Cortez parut surpris de les entendre. Il rejetta sa conduite sur l'opinion qu'il avoit eue des dispositions de l'Armée. Il affecta de se défendre, de balancer, d'avoir peine à se persuader ce qu'il desiroit le plus ardemment; & se plaignant d'avoir été mal informé, sans nommer néanmoins ceux qui lui avoient rendu ce mauvais office, il protesta que les ordres qu'il avoit donnés étoient contre son goût; qu'il n'avoit cedé qu'à l'envie d'obliger ses Soldats; qu'il demeureroit au Mexique avec d'autant plus de satisfaction, qu'il les voïoit dans les sentimens qu'ils devoient au Roi leur Maître & à l'honneur de leur Nation: mais qu'ils devoient comprendre que pour des entreprises aussi glorieuses que les siennes, il ne vouloit que des Guerriers libres & dévoués à ses ordres; que si quelqu'un souhaitoit de retourner à Cuba, il pouvoit partir sans obstacle; & que sur le champ il alloit donner ordre qu'il y eût des Vaisseaux prêts, pour tous ceux qui ne seroient pas disposés à suivre volontairement sa fortune. Ce discours produisit des transports de joie, dont il fut surpris lui-même; & ceux, qui avoient servi d'Interprétes aux Mécontens, n'eurent pas la hardiesse de se déclarer. Ils lui firent des excuses, qu'il reçut avec la même dissimulation (60).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Heureux succès de son artifice.

La Fortune, qui sembloit le conduire par la main, amena dans le même tems cinq Indiens, que Diaz del Castillo vit descendre d'une Colline, vers un poste avancé qu'il gardoit. Leur petit nombre & les signes de paix, avec lesquels ils continuoient de s'approcher, ne lui laissant aucune défiance de leurs intentions, il les conduisit au Camp. On crut remarquer, à leur air & à leur habillement, qu'ils étoient d'une Nation différente des Mexiquains; quoiqu'ils eussent aussi les oreilles & la levre percées, pour soutenir de gros anneaux d'or & d'autres bijoux. Leur langage ne ressembloit pas non plus à celui des autres, & Marina ne l'entendit pas sans difficulté. On apprit néanmoins, par son organe, qu'ils étoient Sujets du Cacique de Zampoala, Province peu éloignée, & qu'ils venoient faire des complimens de sa part au Chef de ces braves Etrangers, dont les Exploits dans la Province de Tabasco s'étoient déja répandus jusqu'à lui. C'étoit un Prince guerrier, qui faisoit profession d'aimer la valeur jusques dans ses Ennemis. Les Députés insisterent beaucoup sur cette qualité de leur Maître, dans la crainte apparemment que ses avances ne fussent attribuées à des motifs moins dignes de lui. Cortez les reçut avec de grands témoignages d'estime & d'affection. Outre

Députation qu'il reçoit de la part du Cacique de Zampoala.

Fruits qu'il s'en promet.

(60) *Ibidem*, chap. 5; &. 6. Herrera *ibid.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

l'effet que cet heureux incident pouvoit produire sur les Mexiquains, pour arrêter leurs entreprises, & sur les Espagnols mêmes, pour leur inspirer une nouvelle confiance, il apprit que la Province de Zampoala étoit vers le Port que Montejo avoit découvert sur la Côte; & son dessein étoit toujours d'y transporter son Camp. Cependant sa joie se déguisant sous un air de fierté, il demanda aux Indiens pourquoi leur Cacique, étant si voisin, avoit differé si long-tems à lui faire cette députation ? Ils répondirent que les Peuples de Zampoala ne communiquoient pas volontiers avec les Mexiquains, dont ils ne souffroient les cruautés qu'avec horreur. Nouveau sujet de satisfaction pour Cortez, sur-tout lorsque les Indiens eurent ajoûté que Motezuma étoit un Prince violent, qui s'étoit rendu insupportable à ses voisins par son orgueil, & qui tenoit ses Peuples soumis par la crainte.

Idée de l'état où le Mexique étoit alors.

Il est tems de faire connoître quelles étoient ses forces, & d'où venoit le trouble que l'arrivée des Espagnols avoit jetté dans son esprit. L'Empire du Mexique étoit alors au plus haut point de sa grandeur, puisque toutes les Provinces qui avoient été découvertes dans l'Amérique septentrionale étoient gouvernées par ses Ministres, ou par des Caciques qui lui païoient un tribut. Sa grandeur, du Levant au Couchant, étoit de plus de cinq cens lieues, & sa largeur, du Midi au Nord, d'environ deux cens. Il avoit pour bornes, au Nord, la Mer Atlantique, dans ce long espace de Côte qui s'étend depuis Panuco jusqu'au Yucatan. L'Océan, qu'on nomme Asiatique (*), le bornoit au Couchant, depuis le Cap Mindorin jusqu'aux extrêmités de la Nouvelle Galice. Le côté méridional occupoit cette vaste Côte qui borde la Mer du Sud, depuis Acapulco jusqu'à Guatimala, & qui vient près de Nicaragua, vers l'Isthme du Darien. Celui du Nord, s'étendant jusqu'à Panuco, comprenoit cette Province entiere; mais ses limites étoient resserrées en quelques endroits par des Montagnes, qui servoient de retraite aux Chichimegues & aux Otomies; Peuples farouches & barbares, auxquels on n'attribuoit aucune forme de Gouvernement, & qui n'aïant pour habitation que les cavernes des Rochers, ou quelques trous sous terre, vivoient de leur chasse & des fruits que leurs arbres produisoient sans culture. Cependant ils se servoient de leurs fleches avec tant d'adresse & de force, & la situation de leurs Montagnes aidoit si naturellement à leur défense, qu'ils avoient repoussé plusieurs fois toutes les forces des Empereurs du Mexique. Mais ils ne pensoient à vaincre que pour éviter la tyrannie, & pour conserver leur liberté au milieu des Bêtes sauvages.

Il n'y avoit pas plus de cent trente ans que l'Empire du Mexique étoit parvenu à cette grandeur, après avoir commencé à s'élever, comme la plûpart des autres Etats, sur des fondemens assez foibles. Les Mexiquains, portés par inclination à l'exercice des armes, avoient assujetti par dégrés plusieurs autres Peuples qui habitoient cette partie du Nouveau Monde. Leur premier Chef avoit été un simple Capitaine, dont l'adresse & le courage en avoient fait d'excellens Soldats. Ensuite ils s'étoient donné un Roi, qu'ils avoient choisi entre les plus braves de leur Nation, parce qu'ils ne connoissoient pas d'autre vertu que la valeur; & cet usage de donner la Couronne au plus brave, sans aucun égard au droit de la naissance, n'avoit été interrompu

(*) Ou le Golfe d'Anian.



Tome XII. in 4°. N° 8.

Tome 10. in 8°. Page 248.

FERNAND CORTEZ. 1519.

que dans quelques occasions, où l'égalité du mérite avoit fait donner la préférence au Sang roïal. Motezuma, suivant les peintures qui composoient leurs Annales, étoit l'onziéme de ces Rois (61). Quoique son Pere eût occupé le Trône, il n'avoit dû son élévation, qu'à ses grandes qualités naturelles, qui avoient été soutenues long-tems par l'artifice. Mais lorsqu'il s'étoit vû le Maître, il avoit lâché la bride à tous les vices qu'il avoit su déguiser. Son orgueil avoit éclaté le premier, en lui faisant congedier tous les Officiers de sa Maison, qui étoient d'une naissance commune, pour n'emploïer que la Noblesse, jusques dans les Emplois les plus vils; affectation également choquante pour les Nobles, qui se trouvoient avilis par des fonctions indignes d'eux, & pour les Familles populaires qui s'étoient vû fermer l'unique voie qu'elles avoient à la fortune. Il paroissoit rarement à la vûe de ses Sujets, sans excepter ses Ministres mêmes & ses Domestiques, auxquels il ne se communiquoit qu'avec beaucoup de réserve; » faisant » entrer ainsi, suivant l'expression de Solis, le chagrin de la solitude dans » la composition de sa Majesté. Il avoit inventé de nouvelles révérences & des cérémonies gênantes, pour ceux qui approchoient de sa Personne. Le respect lui paroissoit une offense, s'il n'étoit poussé jusqu'à l'adoration; & dans la seule vûe de faire éclater son pouvoir, il exerçoit quelquefois d'horribles cruautés, dont on ne connoissoit pas d'autre raison que son caprice. Il avoit créé, sans nécessité, de nouveaux impôts, qui se levoient par tête avec tant de rigueur, que ses moindres Sujets, jusqu'aux Mandians, étoient obligés d'apporter quelque chose au pié du Trône. Ces violences avoient jetté la terreur dans toutes les parties de l'Empire, & cette terreur avoit produit la haine. Plusieurs Provinces s'étoient révoltées. Il avoit entrepris de les châtier lui-même. Mais celles de Mechoacan, de Tlascala & de Tepeaca, se soutenoient encore dans la révolte. Motezuma se vantoit de n'avoir différé à les soumettre, que pour se conserver des Ennemis, & fournir des Victimes à ses cruels Sacrifices. Il y avoit quatorze ans qu'il regnoit suivant ces maximes (62).

Caractere de l'Empereur, qui se nommoit Motezuma.

Combien il s'étoit rendu odieux.

Mais la derniere de ces années avoit été remplie d'affreux prodiges, qui commençoient à lui faire sentir des remords & des craintes. Une effroïable Comete avoit paru pendant plusieurs nuits, comme une pyramide de feu. Elle avoit été suivie d'une autre, en forme de Serpent à trois têtes, qui se levant de l'Ouest, en plein jour, couroit avec une extrême rapidité jusqu'à l'autre horison, où elle disparoissoit après avoir marqué sa trace par une infinité d'étincelles. Un grand Lac, voisin de la Capitale, avoit rompu ses digues, & s'étoit répandu avec une impétuosité dont on n'avoit jamais eu d'exemple. Un Temple s'étoit embrasé, sans qu'on eût pû découvrir la cause de cet incendie, ni trouver de moïen pour l'arrêter. On avoit entendu, dans l'air, des voix plaintives qui annonçoient la fin de la Monarchie; & toutes les réponses des Idoles s'accordoient à répéter ce funeste pronostic. Laissons (63) aux Histoires Espagnoles ce qui commence à prendre un air

Prodiges qui avoient annoncé la ruine de l'Empire.

(61) Voïez ci-dessous, dans la description de l'Empire, les noms & la suite de ses Prédécesseurs, avec les principales circonstances de leur Histoire.

(62) Solis, Liv. 2. chap. 3.

(63) On ne doit pas passer néanmoins deux traits, que le Pere d'Acosta, Botero, & d'autres Ecrivains du même poids, ont crus

FERNAND CORTEZ. 1519.

fabuleux : mais, le récit des deux Indiens faisant juger à Cortez qu'il ne lui seroit pas difficile de former un parti contre un Tyran, entre des Peuples révoltés contre ses injustices, il envoïa, au Cacique de Zampoala, des présens & tout ce qui pouvoit le disposer à l'amitié.

Chef d'œuvre de la Politique de Cortez.

Cet heureux incident lui fit naître une autre idée, que les Historiens regardent comme le chef-d'œuvre de sa Politique, & qu'il exécuta aussi habilement qu'il l'avoit conçue. Comme elle l'obligeoit d'avancer le dessein qu'il avoit toujours eu de former une Colonie dans le lieu où il étoit campé, il se hâta de la communiquer aux Officiers dont il connoissoit l'attachement pour sa personne; & lorsqu'il eut reglé avec eux tout ce qui pouvoit en assurer le succès, il tint une Assemblée générale, pour donner une forme au nouvel Etablissement. La conférence fut courte. Ses Partisans, qui composoient le plus grand nombre, seconderent toutes ses propositions par leurs suffrages. On nomma pour Alcaldes, ou Chefs du Conseil Souverain, Portocarrero & Montejo; & pour Conseillers, d'Avila, Alvarado & Sandoval. D'Escalante fut créé Alguazil Major, ou Lieutenant Criminel; & l'Office de Procureur Général fut confié à Chico. Tous ces Officiers, après avoir prêté le serment ordinaire à Dieu & au Roi, prirent possession de leurs Charges, avec les formalités ordinaires en Espagne, & commencerent à les exercer en donnant à la nouvelle Colonie le nom de *Villa ricca de la Vera-Cruz*,

Il établit une Colonie, sous le nom de Villa ricca de la Vera-Cruz.

assez vérifiés, pour les donner comme certains, & qui expliquent d'ailleurs les questions qu'on faisoit l'année précédente à Grijalva. Quelques Pêcheurs prirent au bord du Lac de Mexique un Oiseau d'une grandeur & d'une figure monstrueuse, qu'ils présenterent à l'Empereur. Il avoit sur la tête une espece de lame luisante, où la reverberation du Soleil produisoit une lumiere triste & affreuse. Motezuma, fixant ses yeux sur cette lame, y apperçut la représentation d'une nuit, avec des Etoiles, qui brilloient assez, d'espace en espace, pour l'obliger de se tourner aussi-tôt vers le Soleil, dans le doute s'il n'avoit pas cessé tout d'un coup de luire. Ensuite, retournant à cet étrange miroir, il y vit des Soldats inconnus & bien armés, qui venoient du côté de l'Orient, & qui faisoient un horrible carnage de ses Sujets. Il fit appeller ses Prêtres & ses Devins, pour les consulter sur ce prodige. L'Oiseau demeura immobile, tandis que plusieurs d'entr'eux firent la même expérience. Ensuite, s'échappant tout d'un coup de leurs mains, il leur laissa un nouveau sujet de fraïeur par une fuite si brusque.

Peu de jours après, un Laboureur vint au Palais, & demanda fort instâmment d'être introduit à l'Audience de l'Empereur : on tint conseil sur son transport, qui parut surnaturel, & l'on résolut de l'écouter. Il fit un récit qu'on pouvoit prendre pour un songe, quoiqu'il le donnât comme une vérité, par lequel il prétendoit qu'aïant vû l'Empereur endormi dans un lieu écarté, & qui tenoit à la main une pastille allumée, une voix lui avoit ordonné de prendre la pastille, & de la lui appliquer sur la cuisse; ce qu'il avoit fait sans que l'Empereur se fût éveillé. Alors la voix lui avoit dit; c'est ainsi que ton Souverain s'endort, pendant que le tonnere gronde sur sa tête, & qu'il lui vient des Ennemis d'un autre Monde, pour détruire son Empire & sa Religion. Sur quoi le Laboureur, aïant fait une exhortation fort vive à Motezuma, prit la fuite avec beaucoup de vitesse. On pensoit d'abord à le faire arrêter, pour le punir de son insolence; mais une douleur extraordinaire, que l'Empereur sentit à la cuisse, y aïant fait regarder aussi-tôt, tous ceux qui étoient présens apperçurent la marque d'une brûlure récente, dont la vûe effraïa Motezuma & lui fit faire de sérieuses réflexions. Le passage de Grijalva & l'arrivée de Cortez semblant répondre à tous ces avis du Ciel, la Cour du Mexique étoit dans le trouble; on y avoit tenu quantité de Conseils, & c'étoit après de longues délibérations que l'Empereur s'étoit déterminé à refuser, aux Etrangers, la liberté de le voir. Solis, chap. 6.

qu'elle a conservé dans un autre lieu. Ils la nommerent *Ville riche*, parce qu'ils y avoient commencé à voir beaucoup d'or ; & *Vraie Croix*, parce qu'ils y étoient descendus le jour du Vendredi Saint (64).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Comment il se fait revêtir de l'autorité absolue.

Cortez affecta d'assister à leurs premieres fonctions, comme un simple Habitant, qui ne tiroit aucun droit de sa qualité de Général de la Flotte & de Commandant des Armées. Il vouloit autoriser le nouveau Tribunal par son respect, & donner au Peuple l'exemple d'une juste soumission ; parce qu'il croïoit avoir également besoin & de l'autorité civile & de la dépendance des Sujets, pour remplir, par le bras de la Justice & par la voix du Peuple, les vuides de la Jurisdiction militaire, dont on le supposoit toujours le Chef, en vertu de la Commission du Gouverneur de Cuba. Mais elle avoit été révoquée ; & dans le fond son pouvoir étoit appuïé sur des fondemens trop foibles. Ce défaut ne l'obligeoit que trop souvent de fermer les yeux, sur la résistance qu'il trouvoit à ses ordres. Il le mettoit dans le double embarras de penser à ce qu'il devoit commander & aux moïens de se faire obéir. De-là son impatience, pour l'exécution d'un projet dont toutes ces dispositions n'étoient que les préparatifs.

Le lendemain, pendant que le Conseil étoit assemblé, il demanda modestement la permission d'y entrer. Les Juges se leverent pour le recevoir. Il leur fit une profonde révérence, & se contenta de prendre place après le premier Conseiller. Là, dans un Discours où l'art étoit revêtu des apparences du désintéressement & de la simplicité (65), il leur représenta que

(64) *Ibidem*, chap. 6.

(65) On le donnera ici tel que Solis le rapporte après Diaz, suivant la loi qu'on s'est imposée de conserver tous les grands traits qui portent un caractere original. » Seigneurs, ce Conseil, que Dieu par sa » bonté nous a permis d'établir, représente » la personne du Roi, à qui nous sommes » obligés de déclarer la vérité ; hommage » que tous ceux qui aiment l'honneur & la » vertu lui rendent volontiers. Je parois » donc devant vous comme si j'étois en sa » présence, sans autre vûe que celle de son » service, sur lequel vous me souffrirez » l'ambition de ne le céder à personne. » Vous êtes assemblés pour déliberer sur les » moïens d'établir cette nouvelle Colonie, » trop heureuse d'avoir des Chefs tels que » vous. J'ai cru vous devoir proposer ce » que j'ai médité sur le même sujet, dans » la crainte que vous arrêtant à des sup» positions mal fondées, vous ne vous trou» viez obligés de prendre de nouvelles con» clusions. Cette Ville, qui commence à » s'élever sous votre gouvernement, est » fondée dans un Païs peu connu & fort » peuplé, où nous avons trouvé des mar» ques de résistance, qui nous annoncent » une entreprise périlleuse, où nous aurons » besoin de la tête & des mains, c'est-à» dire, où il faudra souvent que la force » acheve ce que la prudence aura commen» cé. La politique & les conseils ne suffi» sent pas dans notre situation. Votre pre» mier soin doit être de conserver l'Armée » qui nous sert de rempart ; & mon premier » devoir est de vous avertir qu'elle n'a pas » tout ce qui est nécessaire pour notre sû» reté & pour le soutien de nos espérances. » Vous savez que jusqu'à présent je l'ai » commandée, sans autre titre que la no» mination de Dom Diego de Velasquez, » qui n'a pas été plutôt expédiée en ma » faveur, qu'il l'a révoquée. Je n'examine » point ici l'injustice de sa défiance. Ce n'est » pas dequoi il est question. Mais on ne » peut désavouer que la Jurisdiction Mi» litaire, dont vous sentez l'importance » pour nous, ne subsiste plus dans ma per» sonne, que contre la volonté de celui » qui en pouvoit disposer. Elle n'a donc » plus d'autre fondement qu'un titre forcé, » qui porte avec soi la foiblesse de son » principe. Les Soldats n'ignorent point ce » défaut. Je n'ai pas le cœur assez bas pour » exercer une autorité précaire ; & notre » entreprise demande une Armée, que la » raison contienne dans l'obéissance plutôt

FERNAND CORTEZ. 1519.

depuis les variations du Gouverneur de Cuba, dont il tenoit sa Commission, il ne se croïoit plus un pouvoir assez absolu pour commander; & que les circonstances demandant une pleine autorité dans un Capitaine général, il se désistoit de toutes ses prétentions entre les mains du Conseil, auquel il appartenoit d'en nommer un, jusqu'à ce qu'il plût au Roi d'en ordonner autrement. Il n'oublia pas de demander Acte de son désistement; après quoi, jettant sur la table les Provisions de Diego Velasquez, & baisant le Bâton de Général, qu'il remit au Chef de l'Assemblée, il se retira seul dans sa Tente.

Quoique ses mesures lui laissassent peu d'incertitude pour le succès de l'événement, personne n'a parlé, sans admiration, d'une ruse si noble. Le choix du Conseil ne fut pas différé long-tems. La plûpart des Conseillers y étoient préparés, & les autres n'y pouvoient rien opposer. Toutes les voix s'accorderent à recevoir la démission de Cortez; mais à condition qu'il reprendroit aussi-tôt le Commandement, avec des Patentes au nom du Roi, & qu'on informeroit le Peuple de cette élection. Elle n'eut pas été plutôt publiée, qu'on vit éclater la joie par de vives acclamations. Ceux qui prirent le moins de part à la satisfaction publique se virent forcés de dissimuler leur mécontentement. Ensuite le Conseil, accompagné de la plus grande partie des Soldats, qui représentoient le Peuple, se rendit solemnellement à la Tente de Cortez, & lui déclara que la Ville de la Vera-Cruz, au nom du Roi Catholique, l'avoit élu Gouverneur de la nouvelle Colonie, & Général de l'Armée Castillane, en plein Conseil, avec la connoissance & l'approbation de tous les Habitans (66).

Noblesse avec laquelle il soutient la ruse.

Il reçut ces deux nouvelles Charges, avec tout le respect qu'il auroit eu pour le Roi même, dont on emploïoit le nom & l'autorité. Il affecta toujours de les appeller nouvelles, pour marquer la différence qu'il faisoit de l'autre, à laquelle il avoit renoncé; & dès ce moment, il donna ses ordres avec un caractere de grandeur & de confiance, qui n'eut pas moins de pouvoir pour exciter tout le monde à la soumission. Cependant les Partisans de Velasquez lâcherent la bride, en secret, à tous les ressentimens qu'ils n'avoient osé faire éclater. Ils attaquerent sourdement l'autorité du Conseil, les pouvoirs du Général, & tout ce qui commençoit à porter sur ces deux fondemens. Cortez, après avoir éprouvé que la douceur & la patience n'arrêtoient pas le cours du mal, fit mettre aux fers, sur les Vaisseaux, Ordaz, Escudero, & Jean Velasquez, trois Chefs de la faction opposée. Cette fermeté jetta la terreur dans l'esprit des autres, sur-tout lorsqu'il eut déclaré que son dessein étoit de faire le procès aux Séditieux. Mais, pendant qu'il marquoit une sévérité feinte, il

» que l'habitude. C'est à vous, Seigneurs, » qu'il appartient de remédier à cet inconvénient. Votre Assemblée, qui représente » notre Souverain, a le droit de pourvoir, en » son nom, au commandement de ses » Troupes. Cette Armée vous offre plusieurs Sujets. Pour moi je me dépouille » ici de tous mes droits. Je renonce, entre » vos mains, au titre qui peut me les avoir » acquis. Soïez libres dans votre choix. » Assurez-vous que mon ambition se borne » au succès de notre entreprise; & que sans » aucune violence pour mes inclinations, » cette main, qui a porté le Bâton de Général, saura fort bien manier le sabre » ou la lance. Si l'on apprend à commander » en obéissant, c'est quelquefois aussi par le » commandement qu'on se forme à l'obéissance.

(66) Solis, Liv. 2. chap. 7.

emploïoit toute son adresse pour les ramener insensiblement à la raison ; & cette conduite lui en fit à la fin des Amis fidéles (67).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Premier usage qu'il fait de son autorité.

Aussi-tôt qu'il crut son autorité bien affermie, il détacha cent Hommes, sous le commandement d'Alvarado, pour aller reconnoître le Païs, & pour chercher des vivres, qui commençoient à manquer depuis que les Indiens avoient cessé d'en apporter au Camp. Alvarado n'alla pas loin sans rencontrer quelques Villages, dont les Habitans avoient laissé l'entrée libre, en se retirant dans les Bois. Il y trouva du Maïz, de la Volaille, & d'autres provisions, qu'il se contenta d'enlever, sans causer d'autre désordre ; & ce secours rétablit l'abondance. Alors Cortez donna ses ordres pour la marche de l'Armée. Les Vaisseaux mirent à la voile vers la Côte de Quiabizlan, où l'on avoit découvert un nouveau Port, & les Trouppes suivirent par terre le chemin de Zampoala. Elles se trouverent en peu d'heures sur les bords d'une profonde Riviere, où l'on fut obligé de rassembler quelques Canots de Pêcheurs pour le passage des Hommes, tandis que les Chevaux passerent à la nâge. On s'approcha d'une Bourgade, qui ne fut reconnue que dans la suite pour la premiere du Païs de Zampoala. Les Habitans avoient non-seulement abandonné leurs Maisons, mais emporté jusqu'à leurs meubles ; ce qui causa d'autant plus d'inquiétude à Cortez, que leur retraite sembloit préméditée. Ils n'avoient même laissé dans leurs Temples qu'une partie de leurs Idoles, avec des couteaux de bois garnis de pierre, & quelques misérables restes de la peau des victimes humaines qu'ils avoient sacrifiées, & qui causoient autant de pitié que d'horreur. Ce fut dans ce lieu que les Castillans virent, pour la premiere fois, la forme des Livres Mexiquains. Ils en trouverent quelques-uns, qui contenoient apparemment les cérémonies d'une cruelle Religion. Leur matiere étoit une espece de parchemin, enduit de gomme ou de vernis, & plié en double, pour faire un grand nombre de feuilles, qui composoient chaque Volume. Ils paroissoient écrits de tous côtés, ou plutôt chargés de ces images & de ces chiffres, dont les Peintres de Teutilé avoient donné des exemples beaucoup plus réguliers. L'Armée passa la nuit dans cette Bourgade, avec toutes les précautions qui pouvoient assurer son repos. Le lendemain, elle reprit sa marche dans le même ordre & par le chemin le plus fraïé, qui descendoit vers l'Ouest, en s'écartant un peu de la Mer. Cortez fut surpris de n'y trouver, pendant tout le jour, qu'une continuelle solitude, dont le silence lui devint suspect. Mais vers le soir, à l'entrée d'une belle Prairie, on vit paroître douze Indiens, chargés de rafraîchissemens, qui s'étant fait conduire au Général, lui offrirent ce présent de la part de leur Cacique, avec une invitation à se rendre dans le lieu de sa demeure, où il avoit fait préparer des logemens & des vivres pour toute l'Armée. On apprit d'eux qu'il restoit un Soleil, c'est-à-dire, dans leur langage, une journée de chemin, jusqu'à la Cour de Zampoala. Cortez renvoïa six de ces Indiens au Cacique, avec des remercimens fort nobles, & garda les autres pour lui servir de Guides. Une civilité si peu prévûe n'avoit pas laissé de lui causer quelque défiance : mais, le soir, il trouva tant d'empressement à le servir, dans les Habitans d'une Bourgade où ses Guides lui conseillerent de s'arrêter, qu'il ne douta plus de la bonne foi du Cacique ; & cette opinion

Sa marche vers Zampoala.

Temples qu'il rencontre & victimes humaines.

Livres Mexiquains.

Députés de Zampoala qui viennent au-devant des Espagnols.

(67) *Ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

fut heureusement confirmée par les fruits importans qu'il tira de son amitié (68).

Cortez arrive à Zampoala.

Le jour suivant, en continuant de marcher vers Zampoala, il rencontra, presqu'à la vûe de cette Place, vingt Indiens, fort galamment équipés, qui étoient sortis pour le recevoir. Après l'avoir salué, avec beaucoup de cérémonies, ils lui firent un compliment civil, au nom du Cacique, » à qui » ses incommodités n'avoient pas permis de se mettre à leur tête, mais » qui l'attendoit, avec une extrême impatience de connoître des Etran- » gers, dont la valeur avoit tant d'éclat. La Ville étoit grande & bien peuplée, dans une agréable situation, entre deux Ruisseaux qui arrosoient une Campagne fertile. Ils venoient d'une Montagne peu éloignée, revêtue d'arbres, & d'une pente aisée. Les Edifices de la Ville étoient de pierre, couverts & crépis d'une sorte de chaux blanche, polie & luisante, dont l'éclat formoit un spectacle fort brillant. Un des Soldats, qui furent détachés, revint avec transport, en criant de toute sa force que les murailles étoient d'argent (69).

Sa réception dans cette Ville.

Toutes les rues & les Places publiques se trouverent remplies d'Indiens; mais sans aucune espece d'armes qui pussent donner du soupçon, & sans autre bruit que celui qui est inséparable de la multitude. Le Cacique s'offrit à la porte de son Palais. Ses incommodités n'étoient qu'une prodigieuse grosseur.

Figure du Cacique.

Il s'approcha lentement, appuïé sur les bras de quelques Indiens, au secours desquels il sembloit devoir tout son mouvement. Sa parure étoit une mante de coton, enrichie de pierres précieuses, comme ses oreilles & ses levres. La gravité de sa figure s'accordant avec le poids de son corps, Cortez eut besoin de toute la sienne, pour arrêter les éclats de rire des Espagnols, & pour se faire cette violence à lui-même. Mais, après avoir entendu le Prince Mexiquain, dans le compliment qu'il lui fit en l'embrassant, il en prit une idée fort différente. Son discours fut simple & précis. Il le félicita de son arrivée; il se félicita lui-même de l'honneur qu'il avoit de le recevoir; & sans un mot inutile, il le pria d'aller prendre quelque repos dans son Quartier, où il lui promit de conférer avec lui de leurs intérêts communs (70).

Cortez juge bien de ce Prince.

Les logemens, qu'il avoit fait préparer, étoient sous les portiques de plusieurs Maisons, dans un assez grand espace, où tous les Espagnols furent placés sans embarras, & trouverent abondamment tout ce qui étoit nécessaire à leurs besoins. Le jour suivant, la visite du Cacique fut annoncée par un présent, dont la valeur montoit à deux mille marcs d'or. Il le suivit de près, sur une espece de brancard, porté par ses principaux Officiers. Cortez, accompagné de tous les siens, alla fort loin au-devant de lui, & le conduisit dans son Appartement, où il ne retint que ses Interprétes, pour donner à cette premiere conférence l'air important du secret. Après l'exorde ordinaire, sur la grandeur de son Roi, & sur les erreurs de l'Idolâtrie, il ajouta fort habilement qu'une des principales vûes des Soldats Espagnols étoit de détruire l'injustice, de réprimer la violence, & d'embrasser le parti de la justice & de la raison. C'étoit ouvrir la carriere au Cacique, pour apprendre de lui-même ce qu'on pouvoit espérer de ses dispositions. En effet, le changement qui

Sa conference avec lui.

(68) *Ibidem*, chap. 8.
(69) Diaz & Solis, *ubi suprà*.
(70) *Ibidem*.

parut

parut ſur ſon viſage, fit connoître au Général qu'il l'avoit touché par l'endroir ſenſible. Quelques ſoupirs ſervirent de prélude à ſa réponſe. Enfin, la douleur paroiſſant l'emporter, il confeſſa que tous les Caciques gémiſſoient dans un eſclavage honteux, ſous le poids de la tyrannie & des cruautés de Motezuma, ſans avoir la force de ſecouer le joug, ni même aſſez de lumieres pour en imaginer les moïens; que ce cruel Maitre ſe faiſoit adorer de ſes Vaſſaux comme un des Dieux du Païs, & qu'il vouloit que ſes injuſtices & ſes violences fuſſent révérées comme des arrêts du Ciel; que la raiſon néanmoins ne permettoit pas de demander du ſecours à des Etrangers pour tant de Miſérables, non-ſeulement parce que l'Empereur du Mexique étoit trop puiſſant, mais plus encore parce que Cortez n'avoit pas aſſez d'obligation aux Mexiquains pour ſe déclarer en leur faveur, & parce que les loix de l'honnêteté ne permettoient pas de lui vendre à ſi haut prix les petits ſervices qu'ils lui avoient rendus.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Plaintes du Cacique contre Motezuma.

Un langage ſi fin cauſa beaucoup de ſurpriſe & d'admiration au Général Eſpagnol. Il feignit néanmoins de s'y être attendu; & répondant avec la même nobleſſe, il aſſura le Cacique qu'il craignoit peu les forces de Motezuma, parce que les ſiennes étoient favoriſées du Ciel, & qu'elles avoient un avantage naturel ſur les Tyrans; mais qu'étant appellé par d'autres vûes dans le Quiabizlan, il y attendroit ceux qui ſe croïoient opprimés, & qui auroient quelque confiance à ſon ſecours. Il ajouta que dans l'intervalle, le Cacique pouvoit communiquer cette propoſition à ſes Amis. Soïez ſûr, lui dit-il du même ton, que les inſultes de Motezuma ceſſeront, ou qu'elles tourneront à ſa honte, lorſque j'entreprendrai de vous protéger (71). Ils ſe ſéparerent, après cette courte explication. Cortez donna auſſi-tôt des ordres, pour continuer ſa marche. A ſon départ, quatre cens Indiens ſe préſenterent, pour porter le bagage de l'Armée, & pour aider à la conduite de l'artillerie.

Idée que Cortez lui donne de ſes forces & de ſes deſſeins.

Le Païs, qui reſtoit à traverſer juſqu'à la Province de Quiabizlan, offrit un mélange de Bois & de Plaines fertiles, dont la vûe parut fort agréable aux Eſpagnols. Ils ſe logerent le ſoir dans un Village abandonné, pour ne ſe pas préſenter la nuit aux portes de la Capitale. Le lendemain, ils découvrirent dans l'éloignement les Edifices d'une aſſez grande Ville, ſur une hauteur environnée de Rochers, qui ſembloit lui ſervir de murailles. Ils y monterent avec beaucoup de peine, mais ſans oppoſition de la part des Habitans, à qui la fraïeur avoit fait abandonner leurs Maiſons. Tandis qu'ils s'avançoient vers la Place, ils virent ſortir de quelques Temples, qui en faiſoient l'ornement, douze ou quinze Indiens d'un air diſtingué, qui les prierent civilement de ne pas s'offenſer de la retraite du Cacique & de ſes Sujets, & qui offrirent de les rappeller ſur le champ, ſi le Général étranger vouloit s'engager à les traiter avec amitié. Cortez leur donna toutes les aſſurances qu'ils deſiroient, & ne fut pas peu ſurpris de voir preſqu'auſſi-tôt la Ville repeuplée de tous ſes Habitans. Le Cacique arriva le dernier. Il amenoit celui de Zampoala, pour lui ſervir de Protecteur; & tous deux étoient portés par quelques uns de leurs Officiers. Après quelques excuſes fort adroites, ils tomberent ſur les violences de Motezuma, en joignant quelquefois des larmes à leurs plaintes.

Il continue de marcher vers Quiabizlan.

(71) *Ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

Le Zampoalan, qui paroissoit le plus irrité, ajoûta pour conclusion : » Ce » Monstre est si fier & si cruel, qu'après nous avoir appauvris par ses impôts, » il déclare la guerre à notre honneur, en nous ravissant nos Filles & nos » Femmes. Cortez s'efforça de le consoler, & lui promit ouvertement d'aider à sa vangeance (72).

Arrivée de quelques Officiers de Motezuma, & sujet de leur voïage.

Pendant qu'il s'informoit des forces & de la situation des deux Caciques, il vit entrer quelques Indiens, qui leur parlerent avec tant de marques de crainte, que s'étant levés aussi-tôt d'un air tremblant, ils sortirent sans prendre congé de lui, & sans avoir achevé leurs discours. On fut bientôt informé du sujet de leur crainte, lorsqu'on vit passer, dans le Quartier même des Espagnols, six Officiers de Motezuma, du nombre de ceux qu'il envoïoit dans les Provinces pour y lever les Tributs. Ils étoient richement vêtus, & suivis d'un grand nombre d'Esclaves, dont quelques-uns soutenoient au-dessus d'eux des Parasols de plumes. Cortez étant sorti pour les voir, à la tête de ses Capitaines, ils passerent d'un air méprisant. Cette fierté irrita les Soldats Espagnols, qui l'auroient châtiée sur le champ, si le Général ne les eût retenus. Marina fut envoïée aux informations, avec une escorte. On apprit, par cette voie, que les Officiers Mexiquains avoient établi le siége de leur audience dans une Maison de la Ville, où ils avoient fait citer les Caciques; qu'ils leur avoient reproché publiquement d'avoir reçu, dans leurs Villes, des Etrangers ennemis de leur Maître, & que pour l'expiation de ce crime, ils avoient demandé, avec le Tribut ordinaire, vingt Indiens qui devoient être sacrifiés.

Nouvelle ruse de Cortez.

Cortez, indigné de cette audace, fit appeller aussi-tôt les Caciques, & recommanda qu'ils fussent amenés sans bruit. Il feignit d'avoir pénétré leurs pensées, par une supériorité de lumieres; & louant le ressentiment qu'il leur supposoit, d'une violence qu'ils n'avoient pas méritée, il leur dit qu'il n'étoit plus tems; de souffrir un abominable Tribut sur le sang humain; qu'un ordre si cruel ne seroit pas exécuté devant ses yeux; qu'il vouloit au contraire que ces infâmes Ministres fussent chargés de chaînes, & qu'il prenoit la défense de cette action sur lui-même & sur la valeur de ses Soldats. Les Caciques furent embarrassés. L'habitude de l'esclavage leur avoit abbattu le cœur & l'esprit. Cependant, Cortez aïant répété sa déclaration, d'un air d'autorité auquel ils n'oserent résister, les Officiers de Motezuma furent enlevés, à la vûe de tous les Indiens, qui applaudirent à cette exécution. On leur mit une espece d'entraves, assez semblable à la cangue de l'Orient, qui leur serroit le cou, & qui les obligeoit de soulever à tous momens les épaules contre le poids du fardeau, pour se donner la liberté de respirer. Alors les Caciques, animés par une si vigoureuse entreprise, offrirent de les sacrifier eux-mêmes à leurs Dieux. Mais Cortez s'assura des Prisonniers par une bonne Garde. Ses réflexions ne lui firent pas trouver peu d'embarras, dans l'engagement qu'il avoit pris de protéger les Caciques. Il ne vouloit pas rompre absolument avec Motezuma. Son dessein n'avoit été que de lui causer de la crainte & de la jalousie. Etoit-ce le moïen de se contenir dans ces bornes, que de soutenir par les armes quelques Vassaux mécontens, sans y avoir été provoqué par un nouvel outrage, & de fermer, sans aucun prétexte, toutes les ouvertures au raccommodement? D'un autre côté, il lui pa-

Il fait enlever les Officiers de Motezuma.

(72) *Ibidem*, chap. 9.

roiſſoit important de maintenir un Parti, que la fortune ſembloit avoir formé en ſa faveur, & dont il pouvoit eſpérer dans le beſoin une puiſſante aſſiſtance. La réſolution à laquelle il s'attacha, comme à la plus ſûre, fut de garder quelques ménagemens avec Motezuma, en ſe faiſant un mérite auprès de lui d'avoir ſuſpendu les effets de cette révolte; & d'attendre, pour appuïer ouvertement les Rebelles, qu'il y fût forcé par d'autres événemens. Il paroiſſoit difficile d'informer la Cour qu'il lui avoit rendu ce bon office; mais les expédiens ne manquerent point à ſon adreſſe. Il ſe fit amener, pendant la nuit, deux des Priſonniers; & feignant de n'avoir pas eu de part au traitement qu'ils avoient eſſuïé, il leur dit qu'il avoit deſſein de les mettre en liberté, & que c'étoit de ſa main qu'ils alloient la recevoir; qu'ils pouvoient aſſurer l'Empereur qu'il s'efforceroit de la rendre auſſi à leurs Compagnons, qui étoient encore au pouvoir des Caciques; qu'il n'épargneroit rien pour ramener les Rebelles à la ſoumiſſion, & que ſouhaitant la paix, il vouloit mériter, par ſon reſpect & ſa conduite, les civilités qui étoient dûes à l'Ambaſſadeur d'un très grand Monarque. Enſuite, faiſant conduire les deux Mexiquains à ſes Vaiſſeaux, par une bonne eſcorte, il donna ordre qu'ils fuſſent embarqués dans un Eſquif, & mis à terre hors des limites de la Province de Zampoala. Les Caciques vinrent lui raconter, le jour ſuivant, avec de grandes marques de triſteſſe & d'inquiétude, que les deux Priſonniers s'étoient échappés. Il témoigna de la ſurpriſe & du chagrin. Il blâma la négligence des Gardes; & prenant cette occaſion pour ordonner, devant les Caciques, que les autres Officiers de Motezuma fuſſent menés à la Flotte, il promit qu'ils ne ſortiroient pas ſi facilement de cette Priſon. Mais il recommanda, aux Officiers des Vaiſſeaux, qu'ils fuſſent bien traités. Les Hiſtoriens de ſa Nation relevent beaucoup cet heureux artifice, qui lui fit conſerver tout-à-la-fois la confiance des Caciques & celle de l'Empereur (73).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Il en délivre deux, & leur perſuade qu'ils lui ont obligation de leur ſalut.

Il les renvoïe à l'Empereur.

Les autres ſont conduits ſur la Flotte.

La douceur affectée des Caſtillans & le zele qu'ils avoient fait éclater pour leurs Alliés, s'étant bientôt répandus dans les Cantons voiſins, pluſieurs autres Caciques, informés par ceux de Zampoala & de Quiabizlan du bonheur dont ils jouiſſoient ſous la protection d'une Nation invincible, qui pénétroit juſqu'à leurs plus ſecrettes penſées, & qui ſembloit défier toutes les forces de l'Empire du Mexique, s'aſſemblerent pour implorer un ſecours ſi puiſſant, contre la même oppreſſion (74). En peu de jours, on en vit plus de trente à Quiabizlan, la plûpart ſortis des Montagnes qu'on découvre de cette Ville. Leurs Peuples, qui ſe nommoient *Totonagues*, avoient pluſieurs Bourgades fort peuplées, dont le langage & les coutumes reſſembloient peu à celles des autres Provinces de l'Empire. C'étoit une Nation extrêmement robuſte, endurcie à la fatigue, & propre à tous les exercices de la guerre. Non-ſeulement les Caciques offrirent leurs Trouppes à Cortez; mais s'étant engagés à la fidélité par des ſermens, ils y joignirent un hommage formel à la Couronne d'Eſpagne (75). Après cette eſpece de confédération, ils ſe reti-

Alliances de Cortez avec pluſieurs Nations.

Peuples nommés Totonagues.

(73) Diaz & Solis, *ubi ſuprà*. Herrera, Liv. 5. chap. 10. & 11.

(74) Les mêmes, aux mêmes endroits.

(75) Herrera dit qu'ils offrirent plus de cent mille Hommes; mais Diaz n'explique point le nombre, quoiqu'il aſſure que le Païs étoit fort peuplé.

FERNAND CORTEZ. 1519.

rerent dans leurs Etats, pour y attendre les ordres de leur nouveau Général. Alors Cortez, ne voïant plus d'obstacle à redouter, prit la résolution de donner une forme réguliere & constante à la Ville de Vera-Cruz, qui étoit comme errante avec l'Armée dont elle étoit composée, quoiqu'elle en fût distinguée par différentes fonctions. Sa situation fut choisie dans une Plaine, entre la Mer & Quiabizlan, à une demie lieue de cette Place indienne. La fertilité du terroir, l'abondance des eaux, & la beauté des arbres, semblerent inviter les Castillans à ce choix. On creusa les fondemens de l'enceinte. Les Officiers se partagerent, pour regler le travail & pour y contribuer par leur exemple. Le Général même ne se crut pas dispensé d'y mettre la main. Les murs furent bientôt élevés & parurent une défense suffisante contre les armes des Indiens. On bâtit des Maisons assez basses, avec moins d'égard aux ornemens qu'à la commodité (76).

Cortez rend sa Colonie sédentaire, & jette les fondemens de la Ville de Vera-Cruz.

Dispositions de l'Empereur Motezuma.

Dans cet intervalle, les deux Officiers de Motezuma étoient retournés à la Cour, & n'avoient pas manqué, dans le récit de leur disgrace, de faire valoir l'obligation qu'ils avoient de leur liberté au Général des Etrangers. Cette nouvelle eut le pouvoir d'appaiser la fureur de Motezuma, qui n'avoit pensé d'abord qu'à lever une Armée formidable, pour exterminer les Rebelles & leurs Partisans. La colere & l'orgueil ne pouvant lui faire oublier les marques du courroux du Ciel & les menaces de ses Idoles, il prit le parti d'en revenir à la négociation, & de tenter, par une nouvelle Ambassade & de nouveaux présens, d'engager Cortez à s'éloigner de l'Empire. Ses Ambassadeurs arriverent au Camp des Espagnols, lorsqu'on achevoit de fortifier Vera-Cruz. Ils amenoient avec eux deux jeunes Princes, Neveux de l'Empereur, accompagnés de quatre anciens Caciques, qui leur servoient de Gouverneurs. Leur présent étoit d'une richesse éclatante. Après avoir remercié le Général, du service qu'il avoit rendu aux deux Officiers de l'Empire, & l'avoir assuré que la punition des Caciques rebelles n'avoit été suspendue qu'à sa considération, ils renouvellerent les anciennes instances, pour l'engager à partir; & cet article fut répété avec tant de détours & de raisons mystérieuses, qu'il parut assez que c'étoit le principal objet de leur commission.

Il députe deux de ses Neveux aux Castillans.

Explications de Cortez avec eux.

Cortez leur fit rendre de grands honneurs & marqua beaucoup d'estime pour le présent. Avant que de leur répondre, il fit paroître les quatre Prisonniers, qu'il avoit eu la précaution de faire venir, & qui le remercierent du bon traitement qu'ils avoient reçu sur les Vaisseaux. Il les remit aux Ambassadeurs, pour les prévenir en faveur de ses intentions. Ensuite, s'expliquant par la bouche de Marina, qu'il avoit eu le tems de préparer à ce rôle, il leur dit que la liberté qu'il donnoit aux Ministres de l'Empereur devoit être une expiation suffisante pour l'emportement des Caciques ses Alliés, comme elle étoit une heureuse occasion, pour lui, de donner à ce Prince un témoignage de son respect & de son zele; qu'il reconnoissoit de bonne foi que l'emprisonnement des Officiers Impériaux avoit été offensant pour la Cour, quoique cette violence pût être excusée par celle de ces Officiers mêmes, qui avoient exigé, au-delà des Tributs ordinaires, & sans doute de leur propre autorité, vingt Hommes destinés à mourir dans un odieux sacrifice; qu'une

(76) L'Acte en fut passé pardevant un Notaire, nommé Diego de *Sodois*. Herrera, *ibid.*

proposition si cruelle étoit un abus qui ne pouvoit être supporté par les Espagnols, élevés dans une autre Religion, plus amie de la nature & de la véritable piété; qu'il avoit d'ailleurs une extrême obligation aux Caciques ses Alliés, de lui avoir accordé de bonne grace une retraite dans leurs Terres, lorsque Teutilé & Pilpatoé, Gouverneurs de ces Provinces, l'avoient abandonné fort incivilement, au mépris du droit des gens & de l'hospitalité, sans l'ordre, & vraisemblablement sans la participation de l'Empereur, qui ne pouvoit approuver un procedé si barbare; qu'il n'en parloit d'ailleurs que pour en informer la Cour, parce que n'aïant en vûe que la paix, il ne vouloit point qu'on s'aigrît mutuellement par des plaintes; que les Totonagues ne feroient rien de contraire au service Impérial, & qu'il osoit en répondre, lui qui se croïoit assez de leurs Amis pour se promettre qu'ils ne mépriseroient pas ses ordres; mais que cette raison même l'obligeoit d'interceder pour eux, & de représenter qu'ils ne méritoient aucun reproche pour avoir reçu favorablement des Etrangers : qu'à l'égard des instances qui regardoient son départ, il n'avoit pas d'autre réponse que celle qu'il avoit déja répétée plusieurs fois, c'est-à-dire, qu'aussi-tôt que l'honneur de voir le grand Motezuma lui seroit accordé, il lui feroit connoître les motifs & l'importance de son Ambassade; mais qu'aucun obstacle n'auroit le pouvoir de l'arrêter, parce que les Guerriers de sa Nation, loin de connoître la crainte, sentoient croître leur courage à la vûe du danger, & s'accoutumoient dès l'enfance à chercher la gloire dans les plus redoutables entreprises (77).

Il insiste sur la permission d'aller à la Cour de Motezuma.

Après ce discours, qu'il accompagna d'un air majestueux & tranquille, il fit donner avec profusion, aux Ambassadeurs Mexiquains, toutes les bagatelles qui venoient de Castille; & sans marquer la moindre attention pour le chagrin qu'ils firent éclater sur leur visage, il leur déclara qu'ils étoient libres de retourner à la Cour. Cette indifférence apparente pour l'effet de sa réponse, les démarches de l'orgueilleux Motezuma, qui sollicitoit son amitié par des présens, &, s'il en faut croire un Historien (78), l'éloquence même de Marina & sa facilité à parler la langue Mexiquaine, qui la faisoient prendre pour une Divinité venue de l'Europe, redoublerent la vénération des Indiens pour les Espagnols, aux dépens de celle qu'ils avoient eue jusqu'alors pour leur Souverain. On ne remarqua plus rien de forcé dans leur soumission. Bientôt un service considérable, que le Général rendit aux Caciques de Zampoala & de Quiabizlan, leur fit pousser l'attachement jusqu'à l'affection. Il humilia par la terreur de ses armes les Habitans de Zimpazingo, Contrée voisine, dont ils lui avoient fait beaucoup de plaintes, & les força de jurer des conditions qu'ils observerent fidélement. A la vérité ces Caciques l'avoient trompé, en lui représentant leurs Ennemis comme des Mexiquains, qui cherchoient à nuire aux Castillans; & le motif de Cortez dans cette guerre, fut bien moins d'obliger ses Hôtes, que de faire prendre à la Cour du Mexique une idée de sa valeur : mais lorsqu'il eut découvert l'artifice des deux Caciques, il se fit demander grace pour eux par tous ses Capitaines; & l'aïant accordée, avec des circonstances qui releverent sa bonté, il acheva de les lier à ses intérêts par cette faveur (79).

Respect qu'il s'attire des Indiens.

Il rend un service important aux Caciques de Zampoala & de Quiabizlan.

(77) Solis après Diaz, chap. 10.
(78) Herrera, Liv. 5. chap. 11.
(79) Solis, *ubi sup.* chap. 11. Herrera, chap. 12.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Il entreprend d'abolir leur Culte.

Mais rien n'eut tant de force, pour assurer leur fidélité, que le changement qu'il trouva l'occasion de mettre dans leur Culte. Un jour, qui étoit celui d'une de leurs plus grandes Fêtes, tous les Indiens du Canton s'étoient assemblés dans le plus célebre de leurs Temples, pour y faire le Sacrifice de plusieurs Hommes par le ministere de leurs Prêtres. Quelques Espagnols, que le hasard rendit témoins de cette horrible scène, se hâterent d'en informer le Général. Son zele, ou sa colere, s'alluma jusqu'au transport. Il fit prendre aussi-tôt les armes à toutes ses Trouppes; & commençant par se faire amener le Cacique & les principaux Indiens, il se mit en marche avec eux vers le Temple. Les Ministres des Sacrifices parurent à la porte. Le soupçon que ce mouvement les regardoit leur fit pousser d'effroïables cris, pour appeller le Peuple au secours de leurs Dieux. On vit paroître sur le champ quelques Trouppes d'Indiens armés, que leur défiance, comme on l'apprit ensuite, avoit fait aposter, & dont le nombre augmenta bientôt jusqu'à causer de l'inquiétude au Général. Cependant, avec la présence d'esprit qui ne l'abandonnoit jamais dans l'occasion, il fit crier par Marina, qu'à la premiere fleche qui seroit tirée, il feroit égorger le Cacique, & qu'il lâcheroit la bride à ses Soldats, pour châtier cette insolence par le fer & par le feu. Cette menace arrêta les plus emportés. Le Cacique même leur aïant ordonné, d'une voix tremblante, de quitter les armes & de se retirer, ils obéirent avec un empressement, dans lequel on ne put distinguer ce qui venoit de la crainte ou de la soumission.

Danger qu'il surmonte par sa fermeté.

Cortez, demeuré avec le Cacique & les Indiens de sa suite, se fit amener les Sacrificateurs. Il les rassura, par un langage plein de douceur & d'humanité. Ensuite, leur représentant toutes les raisons qui devoient les désabuser de leurs erreurs, avec une force que l'Historien nomme plus que militaire, & qui leur exposoit, dit-il, la vérité sous une forme presque visible, il leur déclara qu'il avoit résolu de ruiner toutes leurs Idoles, & que s'ils vouloient emploïer leurs propres mains à cette exécution, il leur promettoit une éternelle amitié. Alors il voulut leur persuader de monter les dégrés du Temple, pour abbattre tout ce qu'ils avoient adoré. Mais ils ne répondirent que par des cris & des larmes; & s'étant jettés tous à terre, ils protesterent qu'ils souffriroient mille fois la mort, avant que de porter la main sur les Dieux. Cortez, sans insister sur une proposition qu'il désespera de leur faire goûter, n'en ordonna pas moins à ses Soldats de mettre les Idoles en pieces. A l'instant on vit sauter, du haut des dégrés, le principal de ces Monstres, & les autres à sa suite, avec les Autels mêmes & tous les instrumens d'un exécrable Culte. Les Indiens ne virent pas ce débris, sans beaucoup d'étonnement & de fraïeur. Ils se regardoient, d'un air interdit, comme s'ils eussent attendu des effets présens de la vangeance du Ciel. Mais lorsqu'ils le virent tranquille, ils jugerent, comme les Insulaires de Cozumel, que des Divinités, qui n'avoient pas le pouvoir de se vanger, ne méritoient pas leurs adorations. S'ils avoient regardé jusqu'alors les Espagnols, comme des Hommes d'une espece supérieure, ils commencerent à les croire au-dessus de leurs Dieux mêmes; & cette persuasion les rendit si dociles, que Cortez aïant profité du nouvel ascendant qu'elle lui procuroit sur eux, pour leur donner ordre de nettoïer le Temple, ils s'y emploïerent avec une ardeur qui leur

Il fait briser toutes les Idoles, & célébrer les Mysteres du Christianisme dans leur Temple.

Fit jetter au feu toutes les pieces dispersées de leurs Idoles. Les murailles furent lavées, pour en effacer les taches de sang humain, qui en faisoient le principal ornement. On les revêtit d'une couche de *Gez*, espece de vernis d'une blancheur brillante, dont l'usage étoit commun dans toutes les maisons du Mexique; & Cortez y fit élever un Autel, où l'on célébra, dès le jour suivant, les plus saints Mysteres du Christianisme. La plûpart des Indiens y assisterent, avec plus d'admiration à la vérité que de foi. Le tems ne permettoit pas d'achever l'instruction d'un Peuple si nombreux, & le dessein du Général étoit de commencer la conversion de ce grand Empire par celle de Motezuma. Cependant on les laissa dans un profond mépris pour leurs Idoles, & dans la disposition d'entretenir l'Autel qui avoit été dressé sur leur ruine (80).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Les Espagnols quitterent Zampoala, qui reçut dans la suite le nom de Nouvelle Seville, & se retirerent dans Vera-Cruz. En y arrivant, ils virent paroître dans la Rade un petit Vaisseau, qui venoit d'y mouiller. Il étoit parti de Cuba, sous le commandement du Capitaine Sancedo; & quoiqu'il n'amenât que dix Soldats & deux Chevaux, ce secours parut considerable dans les circonstances. On ne trouve, dans aucun Historien, le motif qui amenoit Sancedo; mais l'utilité dont il fut pour Cortez, en lui apprenant que le Gouverneur de Cuba continuoit de le menacer, & que la qualité d'Adelantade, dont il avoit été nouvellement revêtu, lui donnoit plus que jamais le pouvoir de lui nuire, fait juger qu'il n'étoit venu que pour s'attacher à sa fortune. La Colonie fut allarmée de cette information, & sentit de quelle importance il étoit, pour la sûreté du nouvel Etablissement, de rendre compte au Roi de toutes ses opérations. Les principaux Officiers, dans une Lettre qu'ils se hâterent d'écrire à Sa Majesté, lui firent une exposition fidéle des Provinces qui lui étoient déja soumises, & de l'espoir qu'ils avoient d'étendre son autorité dans une si belle & si riche partie du Nouveau Monde. Ils lui représentoient l'injustice & les violences du Gouverneur de Cuba, les obligations que l'Espagne avoit à la conduite de Cortez autant qu'à sa valeur, le parti qu'ils avoient pris, au nom de Sa Majesté, de le rétablir dans une dignité qu'il étoit seul capable de remplir, & que sa modestie lui avoit fait abandonner; enfin ils supplioient le Roi de confirmer leur élection, sans aucune dépendance de Dom Diego de Velasquez. Le Général écrivit de son côté, & rendoit à-peu-près le même compte de sa situation : mais remettant au Roi la disposition de son sort, avec une noble indifférence, il ne

Arrivée d'un Vaisseau & de quelques recrues.

Les Chefs de la Colonie Castillane écrivent à la Cour d'Espagne en faveur de Cortez.

Il y écrit lui-même.

(80) Herrera, chap. 13. & 14. Diaz & Solis, *Ibidem*. Les Historiens n'oublient point la pieuse résolution d'un Soldat, nommé Jean de *Torrez*, natif de Cordoue, qui, se voïant fort âgé, voulut demeurer seul entre ces Indiens, pour avoir soin de l'Autel jusqu'à la fin de sa vie. Cette action mérite, suivant Solis, de passer avec son nom à la posterité, *Ibid*. Le même Ecrivain rapporte que le Cacique de Zampoala offrit à Cortez huit belles Filles, entre lesquelles étoit une de ses Parentes, qu'il lui proposa d'épouser; mais que le Général répondit qu'il n'étoit pas permis aux Espagnols d'épouser des Femmes qui n'étoient pas de leur Religion. Herrera nous apprend qu'après la Messe, qui fut célébrée dans le Temple, on y batisa ces huit Indiennes; que Cortez prit pour lui la Niece du Cacique, qui fut nommée Catherine, & que les sept autres furent données à sept de ses Officiers, chap. 14. Il paroît que *Marina* n'en conserva pas moins son ancienne faveur.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Portocarrero & Montejo sont chargés des deux Lettres & des présens pour la Cour.

s'expliquoit fortement que sur l'espérance qu'il avoit de soumettre l'Empire du Mexique à l'obéissance de Sa Majesté, & sur le dessein qu'il se proposoit de combattre la puissance de Motezuma par ses Sujets mêmes, révoltés contre sa tyrannie. On choisit, pour envoïer ces dépêches à la Cour, Portocarrero & Montejo, qui furent chargés aussi de l'or, & des bijoux, rares ou précieux, qu'on avoit reçus de Motezuma & des Caciques. Tous les Officiers, & les Soldats mêmes, céderent volontairement la part qu'ils avoient à cet amas de richesses (81); & quelques Indiens s'offrirent à faire le Voïage, pour être présentés au Roi, comme les prémices des nouveaux Sujets qu'on acqueroit à l'Espagne. On équipa le meilleur Vaisseau de la Flotte. Alaminos fut nommé pour le commander. Il mit à la voile le 16 de Juillet, avec l'ordre précis de prendre sa route par le Canal de Bahama, sans toucher à l'Isle de Cuba, où les caprices de Velasquez étoient un écueil redoutable.

Conspiration éteinte par Cortez.

Pendant les préparatifs de cet embarquement, la fortune du Général lui ménageoit une autre occasion de faire éclater son adresse & sa fermeté. Quelques Soldats, avec un petit nombre de Matelots, fatigués peut-être de leurs courses, ou tentés par les récompenses qu'ils espéroient de Velasquez, formerent le dessein de prendre la fuite sur un Vaisseau, pour lui porter avis des Lettres que la Colonie écrivoit au Roi, & de tout ce qu'elle avoit fait en faveur de Cortez. Ils furent trahis par un de leurs Complices, qui servit même à les faire arrêter au moment de l'exécution, sans qu'ils pussent désavouer leur projet. Cortez crut devoir un exemple à la sûreté de la Colonie. Il en condamna deux des plus coupables au dernier supplice. Mais la hardiesse de ces Mutins lui laissa beaucoup d'inquiétude. C'étoit le reste d'un feu, qu'il croïoit avoir éteint. Il considéroit qu'étant résolu de marcher vers le Mexique, il pouvoit se trouver dans l'occasion de mesurer ses forces avec celles de Motezuma, & qu'une entreprise de cette nature ne pouvoit être tentée par des Trouppes mécontentes, ou d'une fidélité suspecte. Il pensoit à subsister encore quelques jours dans un Canton qui lui étoit affectionné, à faire quelques expéditions de peu d'importance pour donner de l'occupation à ses Soldats, & à jetter, plus loin dans les Terres, de nouvelles Colonies, qui pussent se donner la main avec celle de Vera-Cruz. Mais tous ces projets demandoient beaucoup d'union & de correspondance, entre le Général & l'Armée. Dans cette agitation, ne consultant que son courage, il prit la résolution de se défaire de sa Flotte, en mettant ses Vaisseaux en pieces, pour forcer tous ses gens à la fidélité par cette voie, & les mettre dans la nécessité de vaincre ou de mourir avec lui; sans compter l'avantage d'augmenter ses forces de plus de cent Hommes, qui faisoient les fonctions de Pilotes & de Matelots. Ses Confidens, auxquels il communiqua ce dessein, le seconderent avec beaucoup d'habileté, en disposant les Matelots à publier que les Navires s'étoient entr'ouverts depuis le séjour qu'ils avoient fait dans le Port, & qu'ils étoient menacés de couler à fond. Ce rapport fut suivi d'un ordre pressant du Général, pour faire mettre à terre les voiles, les cordages, les planches & tous les ferremens, dont il pouvoit tirer quelque utilité. Le Public ne vit d'abord, dans cette précaution, que l'effet d'une prudence ordinaire. Mais, aussi-tôt que les Vaisseaux eurent été déchargés, un autre ordre,

Il prend le parti de détruire sa Flotte pour retenir ses gens dans le devoir.

(81) Solis, Liv. 2. chap. 13.

dre, dont l'explication fut confiée à la plus fidéle partie de l'Armée, les fit tous échouer, à l'exception des Chaloupes, qui furent réservées pour la Pêche. On compte, avec raison, la conduite & l'exécution d'un dessein si hardi, entre les plus grandes actions de Cortez (82).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Grandeur de cette résolution.

Quoique le débris de la Flotte parût affliger quelques Soldats, les mécontentemens furent étouffés par la joie & les applaudissemens du plus grand nombre. On ne parla plus que du Voïage de Mexico; & Cortez assembla toutes ses Trouppes, pour confirmer le succès de son entreprise par ses promesses & ses exhortations. L'Armée se trouva composée de cinq cens Hommes de pié, de quinze Cavaliers (83), & de six pieces d'artillerie. Il étoit resté dans la Ville une partie du canon, cinquante Hommes & deux Chevaux, sous la conduite d'Escalante, dont Cortez estimoit beaucoup la prudence & la valeur. Les Caciques Alliés reçurent ordre de respecter ce Gouverneur, de lui fournir des vivres, & d'emploïer un bon nombre de leurs Sujets aux fortifications de la Ville; moins par défiance du côté des Indiens, que sur les soupçons de quelque insulte de la part du Gouverneur de Cuba. Cortez n'accepta, de leurs offres, que deux cens *Tamenes*, nom d'une sorte d'Artisans qui servent au transport du bagage, & quatre cens Hommes de guerre, entre lesquels on en comptoit cinquante de la principale Noblesse du Païs. C'étoient autant d'Otages, pour la Garnison de Vera-Cruz, & pour un jeune Espagnol qu'il avoit laissé au Cacique de Zampoala, dans la vûe de lui faire apprendre exactement la langue du Mexique (84).

L'ardeur des Castillans redouble.

Etat de leurs forces.

Secours qu'ils acceptent des Caciques.

Tout étoit disposé pour la marche, lorsqu'un Courrier, dépêché par d'Escalante, informa le Général qu'on voïoit paroître quelques Vaisseaux dans la Rade, & que les signaux de paix n'avoient pû les engager à répondre avec amitié. Un incident de cette importance obligea Cortez de retourner sur le champ à Vera-Cruz, avec quelques-uns de ses Officiers. Quatre Hommes, détachés d'un des Vaisseaux inconnus, s'approcherent bientôt dans une Chaloupe, & se firent connoître pour des Espagnols, qui cherchoient Fernand

Arrivée d'Alonse Pineda avec quatre Vaisseaux.

(82) Il n'étoit pas sans exemple. On cite Agathocles, Tyran de Sicile, Timarque, Chef des Eroliens, & Fabius Maximus; mais ils conduisoient des Armées nombreuses; au lieu que Cortez n'avoit qu'une poignée d'Hommes. Cependant Diaz de Castillo semble diminuer un peu sa gloire, en s'attribuant à lui-même & à quelques autres Conseillers l'honneur de l'invention. Solis accuse cet Ecrivain de malice ou de vanité, & lui reproche de s'être contredit, en ajoûtant, quelques lignes après; » que Cortez avoit » déja pris la résolution de faire échouer » les Navires, mais qu'il vouloit qu'elle » parût venir de ses Officiers. Herrera paroît encore moins supportable à Solis, lorsqu'il assure » que les Soldats demanderent » eux mêmes qu'on se défît de la Flotte, & » qu'ils y furent poussés par l'adresse de Cortez, » qui feignant de ne pas vouloir fournir seul » à l'entretien des Vaisseaux, proposa d'y » faire contribuer toute l'Armée. Solis ré» pond que cette ruse eut été sans vrai» semblance, que Cotez n'étoit plus en état de » craindre qu'on lui fît un procès pour avoir » détruit la Flotte, & que cette idée ne peut » être conciliée avec les grands desseins » dont il étoit uniquement rempli. Il ajoûte » que si c'est une simple conjecture d'Her» rera, cet Historien a tort d'avilir les bel» les actions par la bassesse des motifs qu'il » leur attribue, & qu'il péche contre la pro» portion, en faisant produire de grands » effets par de petites causes. Solis, *ubi suprà*, chap. 13.

(83) Il en étoit mort quelques-uns.

(84) Les Historiens font admirer une attention qui s'étendoit à tout.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Cortez. L'un étoit l'Ecrivain de son Vaisseau, & les autres l'accompagnoient, pour être témoins d'une signification qu'il avoit ordre de faire au Général. Elle portoit que Garay, Gouverneur de la Jamaïque, étant chargé, par la Cour d'Espagne, de découvrir & de peupler de nouveaux Païs, avoit équipé trois Navires, montés par deux cens soixante Hommes, sous le Capitaine Alfonse de Pineda, pour prendre possession d'une partie de cette Côte, vers Panuco; & que Pineda, qui se disposoit à former une Colonie près de *Naothlan*, donnoit avis à Cortez de ne pas étendre ses Etablissemens du même côté. Quoique cette déclaration fût moins redoutable, de la part de Garay, que de celle du Gouverneur de Cuba; le Général, après avoir offert inutilement d'ajuster toutes les prétentions avec le Chef d'Escadre, prit le parti de faire arrêter l'Ecrivain, qui refusoit de retourner à Bord avec cette réponse. Ensuite, s'étant caché derriere les Dunes, il y passa toute la nuit & une partie du jour suivant, dans l'espérance que le retardement de la Chaloupe ameneroit à terre quelques autres personnes du Vaisseau. En effet, quinze Hommes s'approcherent dans une autre Chaloupe. Cortez fit dépouiller les quatre Prisonniers de leurs habits, dont il fit revêtir quatre de ses Soldats, avec ordre de se présenter sur le rivage. L'effet de ce stratagême fut d'attirer les quinze Hommes jusqu'à terre: mais ils reconnurent trop tôt qu'on cherchoit à les tromper; & lorsqu'ils virent sortir Cortez & ses gens de leur embuscade, ils rentrerent si légerement dans leur Chaloupe, qu'on n'en put retenir que trois. Cortez, s'allarmant peu des prétentions de Garay, qui pouvoient être ajustées dans d'autres tems, rejoignit son Armée avec la satisfaction d'y mener une recrue de sept Espagnols, qu'il regardoit comme un supplément précieux dans sa situation. Il donna aussi-tôt ses ordres pour la marche. Les Espagnols composerent l'Avant-garde; & les Indiens suivirent à peu de distance, sous le commandement de Manegi, Teuche, & Tamelli, trois des plus braves Caciques de la Montagne.

Objet de son Voïage.

Ruse de Cortez pour se saisir de quelques uns de ses gens.

On partit le 16 d'Août. *Jalapa*, *Socothima* & *Techucla* furent les premiers lieux qui s'offrirent successivement. La beauté du chemin, & la disposition des peuples, qui étoient du nombre des Alliés, firent trouver peu de difficultés dans cette route. Mais, au-delà de ces Bourgs, pendant trois jours qu'on mit à traverser les Montagnes, on ne trouva que des sentiers étroits & bordés de précipices, où l'artillerie ne put passer qu'à force de bras. Le froid y étoit cuisant & les pluies continuelles. Les Soldats, obligés de passer les nuits sans autre couverture que leurs armes, & souvent pressés par la faim, y firent le premier essai des fatigues qui les attendoient. En arrivant au sommet de la Montagne, ils y trouverent un Temple & quantité de Bois, qui ne leur cacherent pas long-tems la vûe de la Plaine. C'étoit l'entrée d'une Province, nommée *Zocothla*, fort grande & fort peuplée, dont les premieres Habitations leur offrirent bientôt assez de commodités pour leur faire oublier leur misere. Cortez, apprenant que le Cacique faisoit sa demeure dans une Ville du même nom, peu éloignée de la Montagne, l'informa de son arrivée & de ses desseins, par deux Indiens, qui lui furent renvoïés avec une réponse civile. Bientôt on eut la vûe d'une Ville magnifique, qui s'étendoit dans une grande Vallée, & dont les Edifices tiroient

Départ pour la Cour Impériale.

Extrêmes difficultés de la route.

Province de Zocothla.

Castel blanco.

beaucoup d'éclat de leur blancheur. Elle en reçut le nom de *Castel-Blanco* (85).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Le Cacique vint au-devant des Etrangers, avec un nombreux cortége ; mais, au travers de ses politesses, on crut distinguer que cette démarche étoit forcée. Cortez n'affecta pas moins de le recevoir avec un mélange de douceur & de majesté ; & s'imaginant que les marques de chagrin, qu'il découvroit sur son visage, pouvoient venir de ses ressentimens contre Motezuma, il crut lui donner occasion de s'expliquer, en lui demandant s'il étoit Sujet de l'Empereur du Mexique ? L'Indien répondit brusquement : » Est-il quelqu'un, sur » la terre, qui ne soit Esclave ou Vassal de Motezuma ? Un ton si fier révolta Cortez jusqu'à lui faire répliquer, avec un sourire dédaigneux, » qu'on con- » noissoit fort peu le monde à Zocothla, puisque les Espagnols étoient Su- » jets d'un Empereur si puissant ; qu'il comptoit, entre ses Vassaux, plu- » sieurs Princes plus grands que Motezuma. Les Historiens, s'accordant à rapporter cette étrange conversation dans les mêmes termes, font prendre ici un ton plus grave au Cacique, pour faire une exposition de la grandeur de son Maître, qu'il crut capable de décider la question : » Motezuma, » dit-il, étoit le plus grand Prince que les Indiens connussent dans les Terres » qu'ils habitoient. Personne ne pouvoit retenir dans sa mémoire le nom- » bre des Provinces qui lui étoient soumises. Il tenoit sa Cour dans une » Ville inaccessible, fondée au milieu de l'eau, entourée de Lacs, & dans » laquelle on n'entroit que par des chaussées, ou des digues, coupées d'une » suite de ponts-levis, dont les ouvertures servoient à la communication » des eaux. Il exagera les immenses richesses de l'Empereur, la force de ses armes, & sur-tout le malheur de ceux qui lui refusoient leur soumission, dont le sort étoit de servir de Victimes dans ses sacrifices. » Tous les ans, » plus de vingt mille de ses Ennemis, ou de ses Sujets rebelles, étoient im- » molés sur les Autels de ses Dieux (86).

Fierté d'un Cacique, & portrait qu'il fait de son Empereur.

L'expérience fit connoître que le Cacique n'ajoutoit rien à la vérité ; mais on reconnoissoit, au ton même de sa voix, que par cet étalage de puissance & de grandeur, il vouloit causer plus d'effroi que d'admiration. Cortez, qui pénétra ses vûes, n'entreprit point de rabbaisser ce qu'il venoit d'entendre ; mais, feignant au contraire de ne pas ignorer les grandeurs de Motezuma, il répondit que s'il l'avoit crû moins puissant, il ne seroit pas venu de l'extrêmité du Monde pour lui offrir l'amitié d'un Monarque encore plus grand que lui ; qu'il venoit avec des intentions pacifiques ; & que s'il étoit armé, c'étoit uniquement pour donner plus de poids & d'autorité à son Ambassade ; mais qu'il vouloit bien informer Motezuma, & tous les Caciques de son Empire, qu'il desiroit la paix sans craindre la guerre, & que le moindre de ses Soldats étoit capable de défaire une Armée de Mexiquains ; qu'il ne tiroit jamais l'épée s'il n'étoit attaqué, mais qu'aussi-tôt qu'il lui faisoit voir le jour, il mettoit à feu & à sang tout ce qui se présentoit devant lui ; que la Nature produisoit des Monstres en sa faveur, & que le Ciel lui prêtoit ses foudres, parce qu'étant sous la protection d'un Dieu terrible, dont il soutenoit la Cause, il en vouloit particuliérement aux fausses Divinités qu'on

Réponse adroite de Cortez.

(85) Solis, *ubi suprà*, chap. 14.

(86) Solis, *ibid*, chap. 15.

FERNAND CORTEZ. 1519.

adoroit au Mexique, & à ces mêmes ſacrifices du ſang humain, dont Motezuma prétendoit tirer ſa gloire. Enſuite, ne penſant pas moins à raſſurer ſes gens contre de vaines fraïeurs, qu'à réprimer l'orgueil du Cacique : » mes Amis, leur dit-il, en ſe levant fierement & ſe tournant vers eux, » voilà ce que nous cherchons ; de grands périls & de grandes richeſſes. » C'eſt de ce jour que je vois notre fortune & notre réputation bien établies. Solis ne fait pas difficulté d'aſſurer, » qu'il n'exprimoit que ſes véritables ſentimens, & qu'auſſi-tôt qu'il eut formé de ſi grands deſſeins, Dieu lui remplit le cœur d'une ſi noble fermeté, que ſans fermer les yeux ſur le péril, & » ſans le mépriſer, il y entroit avec autant de confiance que s'il eût tenu dans » ſes mains la diſpoſition des événemens (87).

Comment il raſſure ſes gens.

Sa conduite eut tant de ſuccès, que pendant cinq jours qu'il paſſa dans Zocothla, il ne reçut que des marques extraordinaires de la conſidération du Cacique. Cependant, il rejetta le conſeil de ce Seigneur Indien, qui lui propoſoit de prendre ſa route par la Province de Cholula, ſous prétexte que les Habitans, moins portés à la guerre qu'au commerce, n'apporteroient pas d'obſtacle à ſon paſſage. Il aima mieux s'en rapporter aux Zampoalans, ſes Alliés, qui le preſſerent de prendre par la Province de Tlaſcala, où les Peuples étoient, à la vérité, plus guerriers & plus féroces, mais unis par d'anciens Traités avec les Zampoalans & les Totonaques. Après s'être arrêté à cette réſolution, il prit le chemin de Tlaſcala, dont les frontieres touchoient à celles de Zocothla. Sa marche fut tranquille, pendant les premiers jours. Mais, en ſortant du Païs qu'il avoit traverſé, il entendit quelque bruit de guerre ; & bientôt il apprit que la nouvelle Province, où il étoit entré, avoit pris les armes, ſans que les Coureurs, dont il ſe faiſoit précéder, puſſent l'informer encore de la cauſe de ce mouvement. Il s'arrêta, pour ſe donner le tems de prendre des informations.

Il prend par la Province de Tlaſcala.

Etat de cette Province.

Tlaſcala étoit alors une Province extrêmement peuplée, à laquelle on donnoit environ cinquante lieues de circuit. Son terrain eſt inégal, & s'éleve de toutes parts en Collines, qui ſemblent naître de cette grande chaîne de Montagnes, qu'on a nommée depuis la grande Cordeliere. Les Bourgades Indiennes occupoient le haut de ces Collines, par une ancienne politique des Habitans, qui trouvoient, dans cette ſituation, le double avantage de ſe mettre à couvert de leurs Ennemis, & de laiſſer leurs Plaines libres pour la culture. Dans l'origine, ils avoient été gouvernés par des Rois ; mais une guerre civile leur aïant fait perde le goût de la ſoumiſſion, ils avoient ſecoué le joug de la Roïauté, pour former une eſpece de République, dans laquelle ils ſe maintenoient depuis pluſieurs ſiécles. Leurs Bourgades étoient partagées en Cantons, dont chacun nommoit quelques Députés, qui alloient réſider dans la Capitale, nommée *Tlaſcala*, comme la Province ; & ces Députés formoient le Corps d'un Sénat, dont toute la Nation reconnoiſſoit l'autorité. Cet exemple du Gouvernement Ariſtocratique eſt aſſez remarquable entre des Barbares. Les Tlaſcalans, s'étant toujours défendus contre la puiſſance des Empereurs du Mexique, ſe trouvoient alors au plus haut point de leur gloire, parce que les tyrannies de Motezuma avoient augmenté le nombre de leurs Alliés, & que depuis peu ils s'étoient ligués,

Comment elle s'étoit formée en République.

(87) Herrera, Liv. 6. chap. 2.

(88) Solis, *ibidem*.

pour leur sûreté commune, avec les *Otomies*, Peuples fort barbares, mais d'une grande réputation à la guerre, où la férocité leur tenoit lieu de valeur.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Cortez tente les dispositions du Sénat Tlascalan par des Députés.

Cortez, informé de toutes ces circonstances, crut devoir garder quelques ménagemens avec une République si puissante, & ne rien tenter sans avoir fait pressentir les dispositions du Sénat. Il chargea de cette Commission quatre de ses Zampoalans, les plus distingués par leur noblesse & leur habileté. Marina prit soin de les instruire, jusqu'à composer avec eux le discours qu'ils devoient faire au Sénat, & qu'ils apprirent par cœur (89). Ils partirent, avec toutes les marques de leur dignité. C'étoient une Mante de coton, bordée d'une frange tressée avec des nœuds; une fleche fort large, qu'ils devoient porter dans la main droite, les plumes en haut; & sur le bras gauche, une grande coquille, en forme de bouclier. On jugeoit du motif de l'Ambassade par la couleur des plumes de la fleche. Les rouges annonçoient la guerre, & les blanches marquoient la paix. Ces caractetes faisoient connoître & respecter les Ambassadeurs Indiens dans leur route; mais ils ne pouvoient s'écarter des grands chemins, sans perdre leur droit de franchise: Loix sacrées, entre ces Barbares, auxquelles ils donnoient, dans leur Langue, des noms qui revenoient à celui de droit des gens & de foi publique.

Usages Mexiquains dans les Ambassades.

Comment les Députés sont reçus à Tlascala.

Les quatre Zampoalans se rendirent à Tlascala, & furent conduits civilement dans un lieu (90) destiné au logement des Ambassadeurs. Dès le jour suivant, ils furent introduits dans la Salle du Conseil, où les Sénateurs étoient assis, suivant l'ordre de l'ancienneté, sur des tabourets assez bas, d'un bois extraordinaire & d'une seule piece (91). En entrant dans l'Assemblée, la tête couverte de leurs mantes, ce qui passoit parmi eux pour une grande marque de soumission, ils tinrent leurs fleches levées. Aussi-tôt qu'ils parurent, tous les Sénateurs se leverent à demi de leurs sieges, & les reçurent avec une certaine modération dans leurs civilités. Pour eux, ils firent la révérence au Sénat, suivant leurs usages; & s'étant avancés gravement jusqu'au milieu de la Salle, ils se mirent à genoux, les yeux baissés, pour attendre la permission de parler. Alors, le plus ancien des Sénateurs leur aïant demandé le sujet de leur Ambassade, ils s'assirent sur leurs jambes: & celui, que Cortez avoit choisi pour l'Orateur, prononça le Discours dont on avoit chargé sa mémoire (92). Aussi-tôt qu'il fut achevé, ils se

Leur Discours au Sénat.

(89) Solis, *ibidem.*

(90) On nomme ce lieu, la *Calpisca.*

(91) Ils les nommoient *Yopales.*

(92) Cette circonstance ne permet pas de le regarder comme une fiction dans les Historiens. » Noble République, braves & » puissans Peuples, le Cacique de Zampoala » & les Caciques de la Montagne, vos Amis » & vos Alliés, vous saluent. Après vous » avoir souhaité une récolte abondante » & la mort de vos Ennemis, ils vous » font savoir qu'ils ont vû arriver dans leur » Païs, du côté de l'Orient, des Hommes » extraordinaires, qui semblent être des » Dieux, qui ont passé la Mer sur de grands » Palais, & qui portent dans leurs mains » le tonnerre & la foudre, armes dont le » Ciel s'est réservé l'usage. Ils se disent » les Ministres d'un Dieu supérieur aux » nôtres, qui ne peut souffrir la tyrannie, » ni les Sacrifices du sang des Hommes; » leur Capitaine est Ambassadeur d'un Prince » très puissant, qui étant poussé par le devoir de sa Religion, veut remédier aux » abus qui regnent parmi nous, & aux violences de Motezuma. Cet Homme, après » nous avoir délivrés de l'oppression qui » nous accabloit, se trouve obligé de suivre

FERNAND CORTEZ. 1519.

Réponse des Sénateurs.

leverent sur leurs genoux; ils firent, dans cette posture, une profonde inclination; & se laissant retomber sur leurs jambes, ils attendirent modestement la réponse du Sénat. Les délibérations durerent quelques momens. Ensuite un Sénateur répondit, au nom de l'Assemblée, qu'elle recevoit avec reconnoissance la proposition des Zampoalans & des Totonaques, dont elle estimoit l'alliance; mais qu'elle avoit besoin de quelques jours, pour déliberer sur une affaire de cette importance. Les Ambassadeurs se retirerent. On ferma les portes de la Salle. Dans un fort long Conseil, Maxiscatzin, Vieillard respecté de toute la Nation, fit prévaloir d'abord le goût de la paix, par cette seule raison, que les Etrangers paroissoient envoïés du Ciel (93), & que ne demandant que la liberté du passage, ils avoient pour eux la raison & la volonté des Dieux. Mais le Général des Armées, nommé *Xicotencatl*, jeune homme plein de courage & de feu, représenta si vivement le danger qu'il y avoit, pour la Religion & pour l'Etat, à recevoir des Inconnus dont on ignoroit les intentions, qu'il excita tout le monde à la guerre. Cependant un troisiéme Sénateur, nommé *Temilotecatl*, ouvrit une opinion plus moderée, qui sembloit concilier les deux autres, ou du moins qui favorisoit le parti de la guerre sans ôter le pouvoir de revenir à la paix. C'étoit de faire partir sur le champ Xicotencatl, avec les Trouppes qui étoient prêtes à marcher, pour mettre à l'épreuve ces Inconnus qu'on faisoit passer pour des Dieux. S'ils étoient battus dans leur premiere rencontre, leur ruine faisoit évanouir toutes les craintes, & la Nation demeuroit glorieuse & tranquille. Si la victoire se déclaroit pour eux, on auroit une voie toujours ouverte pour traiter, en rejettant cette insulte sur la férocité des Otomies, dont on se plaindroit de n'avoir pû réprimer l'emportement. Cette proposition aïant réuni tous les suffrages, on trouva le moïen d'amuser les Ambassadeurs, par des Sacrifices & des Fêtes, sous prétexte de consulter les Idoles; & Xicotencatl se mit secrettement en campagne, avec toutes les Trouppes qu'il put rassembler (94).

Leurs délibérations.

Avec quelles vûes ils se déterminent à la guerre, sous le commandement de Xicotencatl.

Cortez s'approche de leur Ville.

Cortez, qui vit passer huit jours, sans recevoir aucune information de ses Députés, commençoit à se livrer aux soupçons. Les Zampoalans lui conseillerent de continuer sa marche, & de s'approcher de Tlascala, pour observer du moins la conduite d'une Nation, dont ils commençoient eux-

» le chemin de Mexico par les Terres de » votre Etat, & souhaite de savoir en quoi » ce Tyran vous a offensés, pour prendre la » défense de votre droit comme du sien, » & la mettre entre les autres motifs de son » Voïage. La connoissance que nous avons » de ses intentions, & l'expérience que nous » avons faite de sa bonté, nous ont portés » à le prévenir, pour vous exhorter de la » part de nos Caciques, à recevoir ces Etran- » gers, comme les Bienfaicteurs & les Amis » de vos Alliés; & nous vous déclarons, » de la part de leur Capitaine, qu'il vient » avec un esprit de paix, & qu'il ne de- » mande que la liberté du passage sur vos » Terres. Soïez persuadés qu'il ne desire » que votre avantage; que ses armes sont » les instrumens de la justice & de la rai- » son; qu'elles soutiennent la cause du » Ciel; que ceux qui les portent recher- » chent la paix & la douceur, naturelle- » ment & par inclination, & n'emploient » la rigueur que contre ceux qui les atta- » quent, ou qui les offensent par leurs cri- » mes. Solis, après Diaz, *ubi suprà*, chap. 16. Herrera, *ubi suprà*, chap. 3.

(93) *Teules* dans leur Langue.

(94) Herrera, Liv. 6. chap. 3. Solis, Liv. 2. chap. 16.

mêmes à se défier. S'il ne pouvoit éviter la guerre, il étoit résolu d'ôter à ses Ennemis le tems de s'y préparer, & de les attaquer dans leur Ville même, avant qu'ils eussent assemblé toutes leurs forces. Il leva aussi-tôt son Camp, avec toutes les précautions que la prudence exigeoit dans un Païs suspect. Sa marche fut libre, pendant quelques lieues, entre deux Montagnes, séparées par une Vallée fort agréable. Mais il fut surpris de se voir tout d'un coup arrêté par une muraille fort haute, qui, prenant d'une Montagne à l'autre, fermoit entiérement le chemin. Cet ouvrage, dont il admira la force, étoit de pierre de taille, liée avec une espece de ciment. Son épaisseur étoit d'environ trente piés, sa hauteur de neuf. Il se terminoit en parapet, comme dans les fortifications de l'Europe. L'entrée en étoit oblique & fort étroite, entre deux autres murs qui avançoient l'un sur l'autre (95). On apprit des Zocothlans que cette espece de rempart faisoit la séparation de leur Province & de celle de Tlascala, qui l'avoit fait élever pour sa défense, depuis qu'elle s'étoit formée en République. Cortez regarda comme un bonheur, que ses Ennemis n'eussent pas songé à lui disputer ce passage; soit que le tems leur eût manqué pour s'y rendre, soit que se fiant à leur nombre, ils eussent résolu de tenir la campagne, pour emploïer librement toutes leurs Trouppes. Les Espagnols passerent sans obstacle; & s'étant arrêtés pour rétablir leurs Bataillons, ils s'avancerent en bon ordre dans un terrein plus étendu, où ils découvrirent bientôt les pannaches de vingt ou trente Indiens. Cortez détacha quelques Cavaliers, pour les inviter à s'approcher, par des cris & des signes de paix. Dans le même instant, on apperçut une seconde Trouppe, qui s'étant jointe à l'autre, tint ferme avec une apparence assez guerriere. Les Cavaliers, n'en aïant pas moins continué de s'avancer, se virent aussitôt couverts d'une nuée de fleches, qui leur blesserent deux Hommes & cinq Chevaux. Un gros de cinq mille Indiens, qui s'étoient embusqués à peu de distance, se découvrit alors, & vint au secours des premiers. L'Infanterie Espagnole arrivoit de l'autre côté. Elle se mit en bataille, pour soutenir l'effort de ces Furieux, qui venoient à la charge avec une extrême ardeur. Mais au premier bruit de l'artillerie, qui en fit tomber un grand nombre (96), ils tournerent le dos; & les Espagnols, profitant de leur désordre, les presserent avec tant de vigueur, qu'ils leur firent prendre ouvertement la fuite. On trouva soixante Indiens morts sur le champ de bataille, & quelques blessés, qui demeurerent Prisonniers. Cortez, arrêté par la fin du jour, fit passer la nuit à ses Soldats dans quelques maisons voisines, où ils trouverent toutes sortes de rafraîchissemens (97).

Fernand Cortez. 1519.

Muraille singuliere, qui bouche le chemin.

Les Espagnols la passent.

Ils mettent en fuite un corps d'Indiens.

Après la retraite des Indiens, on vit arriver deux des Ambassadeurs Zampoalans, accompagnés de quelques Députés de la République, qui firent des excuses à Cortez de la témérité que les Otomies avoient eue de l'attaquer. Ils s'emporterent vivement contre cette Nation féroce; & l'accusant de ne con-

Ruse des Tlascalans.

(95) Herrera donne dix piés de large à cette entrée & quarante de long, chap. 4.

(96) Herrera s'écarte beaucoup ici de Diaz & de Solis. Il prétend que ce fut à coups de lance que les Espagnols défirent leurs Ennemis, & que la vûe des Chevaux contribua beaucoup à leur victoire. Ils en perdirent deux, que Cortez eut soin de faire enterrer, afin que les Indiens n'eussent pas occasion de reconnoître que ces Animaux étoient mortels. Liv. 6. ch. 4 & 5.

(97) Solis, *Ibidem*.

FERNAND CORTEZ. 1519.

noître aucun frein, ils ajoûterent que le Sénat se réjouissoit qu'elle eût été punie par la perte d'un grand nombre de ses Chefs, qui avoient été tués dans le combat. Ils offrirent, au nom des Sénateurs, de païer en or le dommage qu'elle avoit pû causer aux Espagnols; mais, ne s'expliquant pas avec plus de clarté sur les dispositions de la République, ils se retirerent après avoir fini leur compliment.

Cortez rencontre ses Députés en fort mauvais état.

Cortez ne balança point à continuer sa marche. Il rencontra peu d'obstacles. La Province lui parut semblable à l'Andalousie; grasse, chaude & fertile, remplie d'eaux douces & poissonneuses, & couverte d'un grand nombre de Forêts. Il rencontra, près d'un fort mauvais passage, ses deux autres Ambassadeurs, suant, pleurant, & si maltraités, que dans la crainte qui leur restoit encore, à peine avoient-ils la force de respirer. Ils se jetterent à terre; ils embrasserent ses piés. Les perfides Tlascalans, lui dirent-ils, violant le droit sacré des Ambassades, les avoient chargés de chaînes, pour les sacrifier au Dieu de la Victoire; mais aïant trouvé le moïen de se détacher mutuellement, ils s'étoient échappés pendant la nuit. Ils avoient entendu dire à ces Barbares, que leur dessein étoit aussi de sacrifier tous les Espagnols (98).

Il se dispose sérieusement à la guerre.

Ce récit ne laissa plus de doute, à Cortez, que la République de Tlascala ne fût ouvertement déclarée contre lui. Il en eut d'autres preuves un quart de lieue plus loin, dans un détroit fort difficile, que son seul courage lui fit heureusement traverser au milieu d'une foule d'Ennemis. Ce n'étoit plus la fortune, qu'il proposoit pour motif à ses Soldats : il les exhortoit à combattre pour leur vie; & les Zampoalans mêmes, effraïés de la grandeur du péril, dirent secrettement à Marina que la perte de l'Armée leur paroissoit inévitable. Elle leur répondit, d'un air comme inspiré, que le Dieu des Chrétiens avoit une particuliere affection pour les Castillans, & qu'il les sauveroit de ce danger. Cette réponse fit une égale impression sur les Soldats de Cortez & sur leurs Alliés. Ils se crurent tous, sous la protection déclarée du Ciel; & s'étant dégagés du détroit dont on leur avoit disputé le passage, ils arriverent dans la Plaine, où le même transport de valeur & de Religion leur fit renverser une Armée fort nombreuse (99). Herrera ne donne aucun détail de cette seconde action, qui fut beaucoup plus réguliere que la précedente, & dont les autres Historiens ont cru le récit d'autant plus indispensable, qu'en faisant connoître le caractere des Ennemis de Cortez, elle doit être regardée comme la plus importante de ses victoires, puisqu'elle servit bientôt à lui ouvrir l'entrée du Mexique.

Il remporte une victoire importante.

Détail de cette action.

Après avoir passé le détroit, en combattant de loin, suivant Diaz & Solis, parce que les Ennemis qu'on y avoit rencontrés affectoient de se tenir à quelque distance, dans le dessein apparemment d'attirer l'Armée Espagnole jusqu'au centre de leurs forces; on découvrit, d'une hauteur qui dominoit sur la Plaine, une multitude innombrable d'Indiens, que plusieurs Ecrivains ont fait monter à quarante mille Hommes. Ces Trouppes étoient composées de diverses Nations, distinguées par les couleurs de leurs Enseignes & de leurs plumes. La Noblesse de Tlascala tenoit le premier rang, autour de Xicotencatl, qui avoit le commandement général; & tous les Caciques auxiliaires étoient à la tête de leurs propres Trouppes. Cortez re- connut

(98) Herrera, *ubi suprà*, chap. 5.

(99) *Ibidem*.

FERNAND CORTEZ. 1519.

connut alors que la facilité qu'il avoit trouvée, dans le paſſage du détroit, n'avoit été qu'un ſtratagême; & tous les Caſtillans parurent étonnés du danger. Cependant la crainte n'entra point dans leur cœur avec la ſurpriſe. Le ſouvenir de Tabaſco ſervit à les animer. Ils deſcendirent d'un air gai dans la Plaine; & Cortez, qui reconnut cette diſpoſition ſur leurs viſages, ne s'arrêta pas même à les haranguer. Comme le terrein étoit inégal, & rude ſur-tout pour les Chevaux, on eut d'abord beaucoup de peine à repouſſer les Ennemis. Il fallut tirer de haut en bas une volée de toute l'artillerie, pour écarter quelques bataillons, qui ſembloient avoir entrepris de diſputer la deſcente. Mais auſſi-tôt que les Cavaliers Eſpagnols eurent trouvé le terrein plus commode, & qu'une partie de l'Infanterie eut mis le pié dans la Plaine, on gagna bientôt aſſez de champ pour mettre le canon en batterie. Le gros des Ennemis avoit eu le tems de s'avancer à la portée du mouſquet. Ils ne combattoient encore que par des cris & des menaces. Cortez fit faire un mouvement à ſon Armée, pour les charger. Mais ils ſe retirerent alors, par une eſpece de fuite, qui n'étoit en effet qu'une nouvelle ruſe, pour faire avancer les Eſpagnols, & pour trouver le moïen de les envelopper. On ne fut pas long-tems à le reconnoître. A peine eut-on quitté la hauteur, qu'on laiſſoit à dos, & par laquelle on avoit eſperé de demeurer couvert, qu'une partie de l'Armée ennemie s'ouvrit en deux aîles, & s'étendant des deux côtés enferma Cortez & tous ſes gens dans un grand cercle. L'autre partie, s'étant avancée avec la même diligence, doubla les rangs de cette enceinte, qui commença auſſi-tôt à ſe reſſerrer. Le péril parut ſi preſſant, que Cortez, ſongeant à ſe défendre avant que d'attaquer, prit le parti de donner quatre faces à ſa Trouppe, & recommanda inſtamment de ſuppléer par l'union & le bon ordre à l'inégalité du nombre. L'air, déja troublé par d'effroïables cris, fut alors obſcurci par une nuée de fleches, de dards & de pierres. Mais les Indiens, remarquant que ces armes faiſoient peu d'effet, ſe diſpoſerent à faire uſage de leurs épées & de leurs maſſues. Cortez attendoit ce moment pour faire jouer l'artillerie, qui en fit un grand carnage. Les arquebuſes ne cauſerent pas moins de déſordre dans leurs rangs. Comme leur point d'honneur étoit de dérobber la connoiſſance du nombre de leurs Morts & de leurs Bleſſés, ce ſoin, qui ne ceſſoit pas de les occuper, contribua beaucoup à les jetter dans la confuſion. Cortez n'avoit penſé, juſqu'alors, qu'à courir avec ſes Cavaliers aux endroits où le péril étoit preſſant, pour rompre à coups de lances & diſſiper ceux qui s'approchoient le plus. Mais reconnoiſſant leur trouble, il réſolut de ſaiſir ce moment pour les charger, dans l'eſpérance de s'ouvrir un paſſage & de prendre quelque poſte, où toutes ſes Trouppes puſſent combattre de front. Il communiqua ſon deſſein à ſes Officiers. Les Cavaliers furent placés ſur les aîles; & tout d'un coup, invoquant Saint Pierre à haute voix, le Bataillon Eſpagnol s'avança contre les Indiens. Ils ſoutinrent aſſez vigoureuſement le premier effort; mais la furie des Chevaux, qu'ils prenoient toujours pour des Etres ſurnaturels, leur cauſa tant de fraïeur, qu'ils s'ouvrirent enfin avec toutes les marques d'une affreuſe conſternation. Dans le tems qu'ils ſe heurtoient entr'eux, & que ſe renverſant les uns ſur les autres, ils ſe faiſoient plus de mal qu'ils n'en vouloient évi-

FERNAND CORTEZ. 1519.

ter, il arriva un incident qui ranima leur courage, & qui faillit d'entraîner la ruine des Espagnols. Un Cavalier, nommé Pierre de *Moron*, qui montoit un Cheval très vîte, mais un peu rétif, s'engagea si loin dans la mêlée, que plusieurs Officiers Tlascalans qui s'étoient ralliés, & qui le virent séparé de ses Compagnons, l'attaquerent de concert. Les uns saisirent sa lance & les rênes de la bride, tandis que les autres percerent le Cheval de tant de coups, qu'il tomba mort au milieu d'eux. Aussi-tôt, ils lui couperent la tête (1); & l'élevant au bout d'une lance, ils exhorterent les plus timides à redouter moins des monstres, qui ne résistoient pas à la pointe de leurs armes. Moron reçut plusieurs blessures, & demeura quelques momens Prisonnier; mais il fut secouru par d'autres Cavaliers, qui l'enleverent à ses Vainqueurs. Cependant une partie des Tlascalans, encouragée par la mort du Monstre, reprit ses rangs & parut se disposer au combat. Mais lorsque les Espagnols se croïoient menacés d'une nouvelle attaque, ils furent surpris de voir succeder tout-d'un-coup un profond silence aux cris des Indiens, & de ne plus entendre que le bruit de leurs timbales & de leurs cors. C'étoit la retraite, que ces Barbares sonnoient à leur maniere. Un mouvement, qu'ils firent aussi-tôt vers Tlascala, ne permit pas de douter qu'ils ne fussent prêts d'abandonner le champ de bataille. En effet, ils s'éloignerent insensiblement, jusqu'à ce qu'une colline les dérobba tout-à-fait aux yeux des Espagnols. Une avanture si extraordinaire fut attribuée d'abord à des causes surnaturelles; mais on apprit ensuite, de quelques Prisonniers, qu'elle venoit de la perte des principaux Chefs de l'Armée Indienne, & que Xicotencatl, voïant la plûpart de ses Bataillons sans Commandans, avoit craint de ne pouvoir suffire seul pour faire agir ce grand Corps. Cependant il n'en prit pas moins les airs du triomphe; & la tête du Cheval, qu'il portoit lui-même, & qu'il envoïa bientôt au Sénat, lui tint lieu de tous les avantages de la Victoire (2).

Les Indiens tuent un Cheval, lui coupent la tête & la portent en triomphe.

Ils prennent la fuite.

Ils étoient demeurés à Cortez, puisqu'il se trouvoit maître du champ de bataille, après avoir repoussé tant d'Ennemis. Mais il se voïoit forcé d'accorder quelque repos à ses Troupes, qui étoient accablées de fatigue. D'ailleurs, informé par les Prisonniers que l'animosité des Tlascalans venoit de l'opinion qu'ils avoient conçue de son Voïage à la Capitale du Mexique, où ils s'imaginoient qu'il alloit rechercher l'amitié de Motezuma, pour lequel ils avoient une haine mortelle, & lui offrir contr'eux le secours de ses armes, il se flattoit encore de pouvoir les détromper sur ses intentions, & leur inspirer du goût pour la paix. Ces deux raisons le déterminerent à se saisir d'un petit Bourg, qu'on découvroit à peu de distance, sur une hauteur qui commandoit toute la Plaine. Les Habitans, s'étant retirés à son approche, laisserent assez de vivres pour renouveller ses provisions. Un lieu, naturellement capable de défense, ne fut pas difficile à fortifier par quelques ouvrages; & les Zampoalans, irrités du mépris avec lequel ils voïoient traiter leur alliance, apporterent une ardeur infatigable au travail. Aussi-tôt que le Général Espagnol se crut en sûreté dans ce poste, il se mit à la tête de deux cens Hommes,

Poste où Cortez s'établit.

Il va lui-même observer les Ennemis.

(1) Solis reproche à quelques Auteurs d'avoir dit qu'ils la lui couperent d'un seul coup d'épée. Ces exagérations, dit-il, font peu d'honneur aux Historiens, & ne rendent point l'action plus considérable. *Ibid.*

(2) Solis, *ubi suprà*, chap. 17.

moitié des Trouppes Zampoalanes & moitié des siennes, pour aller lui-même (3) observer la disposition des Ennemis, aux environs de Tlascala. Il y fit quelques Prisonniers, qui lui apprirent que Xicotencatl étoit campé assez proche de la Ville, & qu'il y assembloit une nouvelle Armée. Cette nouvelle l'obligea de retourner à son quartier; mais ce ne fut pas sans avoir brûlé quelques Villages, pour faire connoître à ses Ennemis qu'il ne craignoit point la guerre : & revenant néanmoins à l'espérance de leur donner une meilleure idée de ses intentions, il rendit la liberté à deux de ses Prisonniers, avec ordre de déclarer à Xicotencatl, » Qu'il étoit affligé de la » mort d'un si grand nombre de braves Tlascalans, qui avoient péri dans le » dernier Combat, mais que ce malheur ne devoit être attribué qu'à ceux » qui l'attiroient à leur Patrie, en recevant à main armée des Etrangers » qui venoient leur demander la paix; qu'il la demandoit encore, malgré » les outrages qu'il avoit reçus, & qu'il promettoit de les oublier; mais » que s'il ne recevoit cette grace à l'heure même, il juroit de détruire la » Ville de Tlascala, pour en faire un exemple dont tous les Peuples voisins » seroient effraïés. Après la perte que les Tlascalans avoient réellement essuïée, cette déclaration auroit pû faire quelque impression sur le Sénat, si toutes les voies n'eussent été fermées pour la faire passer dans la Ville; mais elle étoit adressée à Xicotencatl, qui en fut irrité jusqu'à couvrir de blessures ceux qui avoient eu l'audace de s'en charger; & les renvoïant dans cet état à Cortez, il lui fit dire; » Qu'il n'avoit pas voulu leur donner la mort, » afin que les Espagnols apprissent d'eux quelles étoient ses dernieres réso- » lutions; que le lendemain, au lever du Soleil, ils le verroient en cam- » pagne, avec une Armée innombrable; que son dessein étoit de les pren- » dre tous en vie, & de les porter sur les Autels de ses Dieux, pour leur » faire un sacrifice du sang & des cœurs de leurs Ennemis (4). Ensuite, joignant la raillerie à cette brutale réponse, il fit porter au Camp Espagnol trois cens Poulets d'inde & d'autres provisions; afin que les Ennemis de ses Dieux, fit-il dire à Cortez, ne s'imaginassent point qu'il aimât mieux les prendre par la faim que par les armes, & qu'après avoir bien mangé, leur chair, dont il vouloit faire un grand festin, fût d'un goût plus savoureux (5).

Fernand Cortez. 1519.

Déclaration qu'il fait faire à Xicotencatl.

Elle est reçue avec une fierté barbare.

Cette insolence causa moins d'effroi, que d'indignation dans le Camp. Les Espagnols ne laisserent pas de réparer leurs forces, avec les provisions qu'on leur envoïoit (6); & Cortez profita de l'avis qu'il avoit reçu, pour se disposer à tous les événemens. Il prit avantage de la nature du terrein, pour former plusieurs batteries, qui lui promettoient une sanglante exécution; & ses Bataillons furent distribués, suivant l'expérience qu'il avoit de la méthode de ces Barbares. A la pointe du jour, on vit en effet la campagne inondée d'Indiens, qui devoient avoir fait beaucoup de diligence, pour s'être approchés du Camp dans l'espace d'une nuit. Cette Armée montoit à

Les Espagnols sont attaqués dans leur poste.

(3) On fait un reproche à Cortez de s'être trop exposé dans cette occasion. Il devoit se ménager, dit Solis, pour le salut de tous ses gens, qui étoit attaché à sa personne, chap. 18.

(4) Solis, *ubi suprà*, chap. 18.

(5) C'est Herrera qui rapporte un trait si singulier. Liv. 6. chap. 6.

(6) Herrera, *ibidem*.

FERNAND CORTEZ. 1519.

plus de cinquante mille Hommes (7). C'étoit, comme on l'apprit bientôt d'eux-mêmes, le dernier effort de la République & de tous ses Alliés. On découvroit, au centre, une Aigle d'or fort élevée, qui n'avoit point encore paru dans les autres combats, & que les Tlascalans ne portoient pour Enseigne, que dans les plus pressantes occasions. Ils sembloient courir, plutôt que marcher. Cortez, les voïant à la portée du canon, fit faire une décharge générale, qui modera beaucoup cette ardeur. Cependant, après avoir paru quelque tems arrêtés par la crainte, ils reprirent courage, pour s'avancer jusqu'à la portée des frondes & des arcs. Mais ils furent arrêtés une seconde fois par de nouvelles décharges de l'artillerie & des arquebuses, dont chaque coup faisoit de larges ouvertutes dans leurs rangs. Le combat dura longtems sous cette forme, avec peu de dommage pour les Espagnols, qui voïoient tomber à leurs piés les fleches & les pierres, tandis que leurs boulets & leurs balles portoient le désordre & la mort dans tous les Bataillons ennemis. Cependant un gros d'Indiens, comme transporté de fureur, s'approcha jusqu'au pié des batteries, & commençoit à causer de l'inquiétude à Cortez; lorsque la confusion se répandant plus que jamais dans le corps de leur Armée, on y remarqua divers mouvemens opposés les uns aux autres, qui aboutirent à une retraite sans désordre, pour ceux qui composoient l'arrieregarde, & qui se tournerent bientôt en fuite pour ceux qui combattoient dans les Postes avancés. Alors Cortez les fit charger avec l'épée & la lance; mais sans permettre à ses gens de s'écarter trop, dans la crainte de quelque ruse qui pouvoit les exposer au danger d'être enveloppés (8).

Ils repoussent les Indiens.

Cette étrange révolution passa d'abord, aux yeux des Espagnols, pour un miracle du Ciel en faveur des armes chrétiennes. Mais on sut bientôt que Xicotencatl, jeune Homme fort emporté, avoit outragé un des Caciques auxiliaires, parce qu'il avoit differé d'obéir à ses ordres, & que le Cacique s'étoit ressenti de ses injures jusqu'à lui proposer un combat singulier. Tous les Alliés de la République s'étoient soulevés à cette occasion. Ils avoient résolu brusquement de quitter une Armée, où l'on marquoit si peu de reconnoissance pour leur zele & leur valeur. Ce dessein s'étoit exécuté avec une précipitation, qui avoit jetté le désordre dans les autres Trouppes; & Xicotencatl, troublé par un incident qui lui donnoit de la défiance pour ses propres Soldats, avoit pris le parti d'abandonner la victoire & le champ de bataille aux Espagnols. Cette querelle même, au jugement de quelques Historiens, & l'heureux effet qu'elle produisit, doivent être regardés comme l'ouvrage d'une Puissance supérieure, qui veilloit à la conservation des Espagnols (9).

Causes de la déroute des Indiens.

Malgré tant de marques de la protection du Ciel, le péril dont ils se voïoient délivrés, & qui pouvoit se renouveller à tous momens, les jetta dans une vive inquiétude, qui produisit de nouveaux murmures. Cortez retomba dans la nécessité d'emploïer son éloquence & son adresse, pour les appaiser. Il ordonna une Assemblée générale, sous prétexte de délibérer en commun sur une situation dont il reconnoissoit le danger. Il avoit recomman-

Murmure des Espagnols.

(7) Solis, *ubi suprà*, Herrera la fait monter à cent cinquante mille Hommes, mais sur le seul témoignage des Prisonniers Tlascalans, ch. 6.

(8) Solis, *ibidem*.

(9) *Ibidem*.

dé, à ses Confidens, de placer sans affectation les plus mutins près de sa personne, autant pour s'assurer d'en être entendu, que pour se les concilier par cette apparence de distinction & de faveur. Le discours qu'il leur tint fut bien persuasif, puisqu'il l'eût à peine achevé, qu'un Factieux des plus emportés éleva la voix, & dit à ses Partisans : » Mes Amis, le Général nous consulte ; mais, en nous demandant le parti qui nous reste à prendre, il » nous l'enseigne. Je crois, comme lui, qu'il est impossible de nous retirer » sans nous perdre (10). Tous les autres entrerent dans le même sentiment, & reconnurent l'injustice de leurs plaintes.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Discours de Cortez qui les appaise.

(10) Un Discours si puissant, que Solis rapporte après Diaz qui l'avoit entendu, ne peut être dérobbé à l'Histoire. Les circonstances qu'on a rapportées sont tirées des mêmes Ecrivains. » Il n'est pas besoin de s'étendre beaucoup sur le parti que nous » avons à prendre, après avoir gagné deux » batailles, où votre valeur n'a pas moins » éclaté que la foiblesse de nos Ennemis. Il » est vrai que les travaux de la guerre ne » conduisent pas toujours à la victoire. La » maniere d'en profiter n'est pas non plus » sans difficultés. Il reste du moins à se précautionner contre les périls qui environnent souvent les plus grands succès. C'est » une espece de tribut, imposé au bonheur » des Hommes. Cependant j'avoue, mes » Amis, que ce n'est pas là le motif de mon » inquiétude. Des raisons plus fortes & plus » pressantes me rendent votre conseil nécessaire. On m'a dit que l'envie de retourner en arriere est tombé dans l'esprit de » quelques-uns de nos Soldats, & qu'ils » s'excitent mutuellement à me faire cette » proposition. Je m'imagine qu'elle n'est pas » sans fondement. Mais il n'est pas honnête » qu'une affaire de cette importance soit » traitée sourdement, avec un air de cabale. Il faut que chacun explique librement ce qu'il en pense, afin que son » zele pour le bien Public soit autorisé. » Commençons par considerer l'état où nous » sommes ; c'est le moïen de faciliter les » raisonnemens sur l'avenir, & de prendre » une fois des résolutions constantes. Cette » Expédition a été non-seulement approuvée, mais généralement applaudie par » tous ceux qui m'écoutent. Nous avons » entrepris d'aller jusqu'à la Cour de Motezuma. Nous nous sommes sacrifiés à ce » dessein, en faveur de notre Religion & de » notre Roi. Nous y avons attaché notre » honneur & nos espérances. Les Indiens » de Tlascala, qui ont voulu s'y opposer » avec toutes les forces de leur République & de leurs Alliés, ont été vaincus ou dissipés ; & suivant toutes les regles de la prudence humaine, il n'est pas » possible qu'ils demeurent long tems sans » nous accorder la paix, ou du moins un » passage libre sur leurs Terres. Si nous » obtenons cet avantage, quel éclat pour » notre réputation ! & que n'avons-nous » pas à nous promettre de l'estime de ces » Barbares, qui nous regardent déja comme » des demi-Dieux. Si Motezuma nous attend avec crainte, comme il est aisé de » le reconnoître par tant d'artificieuses Ambassades, avec quel respect nous regardera-t'il après la défaite des Tlascalans, » qui sont les braves de son Empire, & » qui ne devoient leur indépendance qu'à » la force des armes ? Il y a beaucoup d'apparence qu'il nous fera des offres supérieures à nos propres desirs, par la seule » crainte de nous voir embrasser le parti » d'un Peuple qui s'est révolté contre lui. » Ainsi les obstacles mêmes, que nous avons » rencontrés dans cette Province, auront été » l'instrument dont le Ciel se sera servi » pour avancer notre entreprise. Il veut les » faire servir d'épreuve à notre constance, » parce qu'il ne nous doit point des miracles auxquels nous n'ayions pas contribué » de notre cœur & de nos mains. Mais si » nous tournons aujourd'hui le dos, ne » voïez-vous pas que nous perdons tout à » la fois nos travaux & le fruit qui devoit » les suivre ? sans compter que nous serons » les premiers à qui la victoire aura fait » perdre le courage. Que nous restera-t-il » à esperer ? ou plutôt que n'avons nous » pas à craindre ? Ces mêmes Peuples, que » nous avons vaincus, & qui sont encore » tremblans & fugitifs, s'animeront par » notre relâchement. Ils sont les maîtres » des défilés. Ils ne cesseront pas de nous » suivre. Ils nous accableront dans notre » marche. Ceux qui nous servent avec autant de fidélité que de courage, ces

FERNAND CORTEZ. 1519.

Embarras des Tlascalans.

D'un autre côté, la nouvelle déroute de l'Armée Indienne avoit jetté tant de consternation dans la Ville de Tlascala, que le Peuple y demandoit la paix à grands cris. Les plus timides proposoient de se retirer dans les Montagnes, avec leurs familles; mais la plûpart, persuadés que les Espagnols étoient des Dieux, vouloient qu'on se hâtât de les appaiser par des adorations. Le Sénat, s'étant assemblé, pour chercher quelque remede aux malheurs publics, conclut que les merveilleux exploits des Etrangers devoient être l'effet de quelque enchantement; & cette idée le fit recourir aux Magiciens du Païs, pour détruire un charme par un autre. Ces Imposteurs furent appellés. Ils déclarerent qu'aïant déja raisonné sur les circonstances, ce qui paroissoit obscur aux Sénateurs étoit d'une extrême clarté pour eux; que par la force de leur Art, ils avoient découvert que les Espagnols étoient des Enfans du Soleil, produits par l'activité de ses influences sur la terre des Régions orientales; que leur plus grand enchantement étoit la présence de leur Pere, dont la puissante ardeur leur communiquoit une force supérieure à celle de la Nature, qui les faisoit approcher de celle des Immortels; mais que l'influence cessant lorsque le Soleil déclinoit vers le Couchant, ils s'affoiblissoient alors & flétrissoient comme l'herbe des Prairies: d'où les Magiciens inféroient qu'il falloit les attaquer pendant la nuit, avant que le retour du Soleil les rendît invincibles. Le Sénat donna de grands éloges à cette découverte, & se flatta d'une victoire certaine. Quoique les combats nocturnes fussent opposés à l'usage de la Nation, l'ordre fut donné à Xicotencatl d'attaquer le Camp Espagnol après le coucher du Soleil. Heureusement que la vigilance de Cortez n'étoit jamais en défaut. Il avoit des Postes avancés & des Sentinelles dans l'éloignement. Il faisoit faire exactement les rondes. Les Chevaux étoient sellés pendant toute la nuit, & les Soldats dormoient armés. Le soir avant celle qu'on avoit marquée pour l'attaque, les Sentinelles découvrirent un gros d'Ennemis, qui s'avançoient à petits pas vers le Camp, dans un silence qui ne leur étoit pas ordinaire. Cortez en fut averti. Quoiqu'il ignorât encore le dessein des Indiens, non-seulement il donna ses ordres pour la défense, mais il recommanda qu'à leur exemple le silence fût observé dans tous les Postes. La confiance de Xicotencatl augmenta la promesse des Magiciens, lorsqu'à peu de distance du Camp, il se crut assuré, par ces apparences de langueur, que les Espagnols se ressentoient de l'absence de leur Pere. Il approcha jusqu'au pié du rempart, où il forma trois attaques, qui furent exécutées avec beaucoup de hardiesse & de diligence. Mais les premiers Indiens, qui entreprirent de monter, furent reçus avec une vigueur à laquelle ils ne s'attendoient pas; & ceux qui les suivoient prirent l'épouvante, en voïant

Ils ont recours à leurs Magiciens. Raisonnement de ces Imposteurs.

Xicotencatl attaque les Espagnols pendant la nuit.

Il est repoussé malgré sa furie.

» Zampoalans & ces Totonaques, nos Alliés » & l'unique ressource de notre retraite, » chercheront l'occasion de s'échapper. Ils » nous abandonneront, pour aller publier » notre honte. Peut-être conspireront-ils » contre nous, après avoir perdu l'opinion » qu'ils avoient de nos forces. Je le répéte, » mes Amis; il est aussi important, pour » notre sûreté que pour notre honneur, » de considerer tout avec beaucoup d'attention, en mesurant les espérances qu'il » est question d'abandonner, avec les périls » qui peuvent nous rester à vaincre. Proposez, discutez, ce qui vous paroîtra » convenable à notre situation. Je vous laisse » une pleine liberté. J'ai touché ces inconvéniens, sans chaleur, sans art, sans » recherche d'éloquence, moins pour défendre mon sentiment que pour le disculper. Solis, Liv. 2. chap. 19.

tomber les plus avancés, dont les corps rouloient jusqu'à eux. Xicotencatl reconnut l'imposture des Magiciens. Cependant sa colere, ou son courage, le fit retourner à l'assaut. Ses gens donnerent des témoignages extraordinaires de valeur. Ils s'aidoient des épaules de leurs Compagnons, pour monter sur le Rempart, où ils recevoient sans étonnement de mortelles blessures, qui continuoient de les faire tomber, sans que les autres parussent rebutés de ce spectacle. Le combat dura long-tems, avec tout le désavantage qu'on peut s'imaginer pour eux, dans une situation où les Espagnols n'avoient que la peine d'allonger le bras pour les tuer à coups de lances. Enfin Xicotencatl, désespérant de son entreprise, prit le parti de faire sonner la retraite. Cortez, qui savoit que la méthode des Barbares étoit de se retirer en pelotons & sans ordre, sortit alors avec une partie de son Infanterie; tandis que ses Cavaliers, qui avoient garni de sonnettes le poitrail de leurs Chevaux, descendirent aussi dans la Campagne, pour augmenter la terreur des Indiens par la nouveauté de ce bruit. Une charge, à laquelle ils s'attendoient si peu, acheva de les mettre en fuite; & le jour ne revint que pour faire admirer le nombre des Morts & des Blessés, qu'ils avoient laissés, contre leur usage, au pié du Rempart. Les Espagnols perdirent un Zampoalan, & n'eurent que deux ou trois Blessés de leur Nation; ce qu'ils regarderent comme un miracle, à la vûe de l'effroïable quantité de fleches, de dards & de pierres, qui étoient tombés dans l'enceinte de leur Quartier (11).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Des Chevaux garnis de sonnettes achevent de le mettre en fuite.

Leur joie n'eut d'abord, pour objet, qu'une victoire qui leur avoit si peu coûté; mais elle augmenta beaucoup, en apprenant, des Prisonniers, quelle avoit été l'espérance de leurs Ennemis. Cortez ne douta point que la réputation, qu'il devoit se promettre d'un événement de cette nature, ne servît plus que la force des armes au succès de ses desseins. En effet, tous les Sénateurs de Tlascala, croïant reconnoître, dans ces invincibles Etrangers, les Hommes célestes qui étoient annoncés par leurs Prophéties, craignirent de s'attirer les derniers malheurs en rejettant plus long-tems leur amitié. Ils commencerent par sacrifier à leurs Dieux une partie des Magiciens qui les avoient trompés, comme des Victimes de propitiation, pour appaiser le courroux du Ciel. Ensuite, pensant à nommer des Ambassadeurs, qui devoient être chargés de négocier la paix, ils envoïerent d'avance un ordre exprès à Xicotencatl, de faire cesser toutes sortes d'hostilités. Ce fier Indien, loin d'approuver la Délibération de ses Maîtres, répondit à leur Envoïé, que son Armée étoit le véritable Sénat, & qu'il auroit soin de soutenir la gloire de sa Nation, puisqu'elle étoit abandonnée par les Peres de la Patrie (12). Quoiqu'il fût désabusé de la folle opinion qu'il avoit conçue du raisonnement des Magiciens, il n'avoit point encore perdu l'espérance de forcer, pendant la nuit, les Etrangers dans leurs murs. Il attribuoit sa derniere disgrace à l'imprudence qu'il avoit eue de les attaquer sans avoir fait reconnoître la disposition de leur Camp; & dans cette idée, il résolut d'y envoïer quelques Espions, avec ordre d'en examiner toutes les parties. Les Habitans des Villages voisins, attirés par les présens des Espagnols, ne faisoient pas difficulté d'y porter des vivres. Il choisit quarante Soldats, qu'il fit déguiser en Païsans, avec des fruits, de la Volaille & du Maïz. Il leur recommanda d'observer les endroits, par lesquels on

Les Magiciens de Tlascala sont sacrifiés aux Idoles.

Le Sénat se détermine à la paix

(11) Solis, *ubi suprà*, chap. 19.

(12) Solis, *Ibidem*.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Rufe de Xicotencatl pour s'y oppofer.

pouvoit attaquer la Place avec plus de facilité (13). Quelques Hiſtoriens prétendent que ces quarante Emiſſaires s'y introduiſirent en qualité d'Envoïés de Xicotencatl, qui feignit de propoſer un accommodement; & cette ſuppoſition rendroit l'inadvertance des Eſpagnols plus excuſable. Mais il eſt certain que les Indiens traveſtis entrerent dans le Camp, qu'ils y paſſerent quelques heures, & que ce fut un Zampoalan, qui remarqua le premier la curioſité avec laquelle ils obſervoient la hauteur du mur. Cortez, qui en fut averti, ſe hâta de les faire arrêter. La force des tourmens en fit parler quelques-uns. Il forma là-deſſus un deſſein, qui lui réuſſit au-delà de ſes eſpérances. Ce fut de feindre qu'il avoit pénétré celui de Xicotencatl, par des lumieres ſupérieures aux connoiſſances des Indiens, & de lui renvoïer la plus grande partie de ſes Eſpions, pour lui déclarer de ſa part que les Eſpagnols craignoient auſſi peu la ruſe & la trahiſon, que la force des armes; qu'ils l'attendoient ſans crainte, & qu'ils avoient laiſſé la vie à la plûpart de ſes gens, afin que leurs obſervations ne fuſſent pas perdues pour lui. Mais, jugeant à propos auſſi de répandre la terreur dans toute l'Armée Indienne, il fit mutiler diverſement les Malheureux qu'il renvoïoit (14). Ce ſpectacle ſanglant cauſa tant d'horreur aux Trouppes qui marchoient déja pour l'attaque, qu'elles parurent balancer ſur l'obéiſſance qu'elles devoient à leur Chef. Xicotencatl, frappé lui-même de voir ſon projet éventé, ſe figura que les Etrangers n'avoient pu connoître ſes Eſpions & pénétrer juſqu'au fond de leurs penſées, ſans avoir quelque choſe de divin. Il étoit dans cette agitation, lorſque deux Miniſtres, envoïés par le Sénat, qui avoit été choqué de l'inſolence de ſa réponſe, vinrent lui ôter le Commandement; & ſes Trouppes, peu diſpoſées à le ſoutenir dans ſa déſobéiſſance, ne tarderent point à ſe diſſiper. Il rentra néanmoins dans Tlaſcala, ſous la protection de ſes Parens & de ſes Amis, qui le préſenterent aux Sénateurs, avec leſquels ils firent ſa paix (15).

Cortez s'en défend par une autre ruſe.

Il fait mutiler quantité d'Indiens.

Députation du Sénat Tlaſcalan au camp de Cortez.

Les Eſpagnols avoient paſſé la nuit ſous les armes, & dans une vive inquiétude. Le jour ſuivant ne fut pas plus tranquille; & quoiqu'ils appriſſent des Indiens qui leur apportoient des vivres, que l'Armée des Tlaſcalans étoit rompue, leur incertitude dura juſqu'au lendemain. Mais les Sentinelles découvrirent au point du jour une trouppe d'Indiens, qui s'avançoient vers le Camp; & Cortez donna ordre qu'on leur laiſſât la liberté d'approcher. C'étoit l'Ambaſſade du Sénat, compoſée de quatre vénérables Perſonnages, dont l'habit & les plumes blanches annonçoient ouvertement la Paix. Ils étoient environnés de leur cortege, après lequel marchoient quantité de Tamenes, chargés de toutes ſortes de proviſions. Ils s'arrêtoient par intervalles, avecde profondes inclinations de corps vers le Camp des Eſpagnols; & baiſſant les mains juſqu'à terre, ils les portoient enſuite à leurs lévres. A quelques pas des murs, ils rendirent leur dernier hommage, par des encenſemens qu'ils firent au Fort. Marina parut ſur le bord du Rempart, & leur demanda, dans leur langue, de quelle part & dans quelles vûes ils ſe préſentoient. Ils répondirent qu'ils étoient envoïés par le Sénat & la République de Tlaſcala, pour traiter de la Paix. On ne leur refuſa point l'entrée; mais Cortez les reçut avec un appa-

Cérémonies de la marche des Députés.

(13) *Ibidem.*

(14) Il fit couper les mains à 14 ou 15, & les pouces à tous les autres. *Ibid.* Herr. *ubi ſup.*

(15) Solis & Herrera. *Ibidem.*

reil

reil de grandeur & d'un air de févérité, qu'il jugea néceffaires pour leur infpirer du refpect & de la crainte. Après avoir recommencé leurs révérences & leurs encenfemens, ils expoferent le fujet de leur députation, qui fe réduifit à des excufes frivoles, tirées de l'emportement brutal des Otomies, que toute l'autorité du Sénat n'avoit pû réprimer, & à l'offre de recevoir les Efpagnols dans leur Ville, où ils promettoient de les traiter comme les Freres de leurs Dieux. Cortez, diffimulant la joie qu'il reffentoit de ce langage, affecta de les laiffer dans le doute de fes intentions. Il leur fit valoir la bonté qu'il avoit de les écouter, lorfqu'ils avoient mérité fa colere, & le penchant qu'il confervoit encore pour la paix, après une guerre injufte qui lui donnoit fur eux tous les droits de la victoire. Cependant il promit de ne pas reprendre les armes, s'il n'y étoit forcé par de nouvelles offenfes, & de laiffer le tems à la République de réparer le paffé par une prompte fatisfaction. Il avoit deux vûes, dans cette réponfe ; l'une, de s'affurer, en effet, de la bonne foi des Tlafcalans ; & l'autre, de prendre quelques jours pour rétablir fa fanté, qui avoit beaucoup fouffert d'une fi continuelle fatigue (16).

Offres qu'ils font à Cortez.

Sa réponfe, & fa réfolution.

A peine les Ambaffadeurs étoient fortis du Fort, qu'on y vit arriver cinq Mexiquains, qui fe firent annoncer au nom de l'Empereur Motezuma. Ils avoient pris des chemins détournés pour entrer fur les Terres des Tlafcalans, & c'étoit à force de précautions qu'ils les avoient traverfées fans obftacle. Motezuma, informé par la diligence de fes Courriers, de tout ce qui fe paffoit à Tlafcala, fentoit redoubler fes allarmes, en voïant une Nation belliqueufe, qui avoit réfifté tant de fois à toutes fes forces, vaincue dans plufieurs Batailles par un petit nombre d'Etrangers. Il commençoit à craindre qu'après avoir foumis ces Rebelles, Cortez ne formât de plus grandes entreprifes, & n'emploïât leurs armes à la conquête de l'Empire. Il paroît étonnant qu'avec de fi juftes foupçons, il n'affemblât point une Armée pour fa défenfe. Mais on obferve, dans toute fa conduite, qu'il fe fioit beaucoup aux artifices de fa politique, & que fon efpérance étoit encore de rompre l'union qui pouvoit fe former entre les Efpagnols & les Tlafcalans. C'étoit dans cette vûe qu'il envoïoit une Ambaffade à Cortez, fous prétexte de le féliciter de l'heureux fuccès de fes armes, & de l'exhorter à traiter fans ménagement leurs Ennemis communs, pour lefquels il fe flattoit de lui infpirer de la défiance & de la haine, par les plus odieufes peintures de leur mauvaife foi. D'ailleurs, fes Ambaffadeurs avoient ordre de faire de nouvelles inftances au Général étranger, pour lui faire abandonner le deffein de fe rendre à fa Cour, en lui expliquant, avec des apparences d'amitié, les raifons qui ne permettoient point à leur Maître de lui accorder cette liberté. Leurs inftructions portoient auffi de reconnoître la fituation des Tlafcalans ; & s'ils les voïoient portés à la paix, de faire naître affez d'obftacles au Traité, pour fe donner le tems de l'informer du fuccès de leur négociation (17).

Nouveaux Ambaffadeurs de Motezuma.

Explication de la conduite de ce Prince.

(16) Les Hiftoriens obfervent qu'aïant pris médecine un jour qu'il fut attaqué par les Indiens, il ne laiffa pas de monter à cheval, de combattre, de faire toutes les fonctions de Général & de Soldat, & que fa médecine ne fit fon opération que le jour fuivant. Herrera, Liv. 6. chap. 10. Solis, Liv. 2. chap. 21.

(17) Solis, *ubi fuprà*, chap. 21.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Quel fruit Cortez tire de l'Ambassade Impériale.

Cortez les reçut avec d'autant plus de joie & de civilité, que le silence de ce Monarque commençoit à lui causer de l'inquiétude. Il marqua une extrême reconnoissance pour leurs présens, qui montoient à la valeur de deux mille marcs d'or. Mais il trouva des prétextes pour différer sa réponse, parce qu'il vouloit qu'avant leur départ ils vissent avec quelle soumission les Tlascalans lui demandoient la paix; & de leur côté, ils ne demanderent point d'être dépêchés, parce que ce délai sembloit favorable à leur Commission. Cependant, ils ne furent pas long tems sans la faire pénétter, par des questions indiscretes, qui firent connoître toutes les fraïeurs de Motezuma, & de quelle importance il étoit, pour le réduire à la raison, de conclure avec les Tlascalans.

Xicotencatl vient lui même en députation au Camp Espagnol.

La République, qui vouloit persuader les Espagnols de la sincérité de ses intentions, envoïa ordre à toutes les Bourgades voisines du Camp, d'y porter des vivres, sans paiement & sans échange. L'abondance y regna aussi-tôt; & les Païsans du Canton pousserent la fidélité jusqu'à refuser les moindres récompenses. Deux jours après, on découvrit, sur le chemin de la Ville, un gros d'Indiens qui s'approchoient avec toutes les marques de la paix. Cortez ordonna que le Fort leur fût ouvert, sans aucune apparence de soupçon. Il se fit accompagner, pour les recevoir, des cinq Ambassadeurs Mexiquains, après leur avoir fait entendre avec noblesse qu'il ne vouloit rien avoir de réservé pour ses Amis. Le Chef des Tlascalans étoit Xicotencatl même, qui avoit brigué cette Commission, pour achever de se rétablir dans l'esprit des Sénateurs, ou peut-être, suivant la conjecture de Solis, parce qu'aïant reconnu la nécessité de la paix, son ambition lui faisoit desirer que la République n'en eût l'obligation qu'à lui. Il avoit, pour cortege, cinquante Seigneurs, des plus distingués, tous dans une magnifique parure. Sa taille étoit au-dessus de la médiocre, assez dégagée, mais droite & robuste. Il étoit vêtu d'une robbe blanche, qu'il soutenoit d'un air Cavalier, avec quantité de plumes, & quelques pierreries assez galamment distribuées. Les traits de son visage, quoique sans proportion, formoient une physionomie majestueuse & guerriere. Après quelques révérences Indiennes, il s'assit, sans attendre l'invitation de Cortez; & le regardant d'un œil ferme, il lui dit, » qu'il se » reconnoissoit seul coupable de toutes les hostilités qui s'étoient commises; » qu'il s'étoit imaginé que les Espagnols étoient dans les intérêts de Motezu- » ma & des Culvas, dont il avoit le nom en horreur; mais qu'étant mieux » informé, il venoit se rendre entre les mains de ses Vainqueurs, & qu'il » souhaitoit de mériter, par cette soumission, le pardon de la République, » au nom de laquelle il se présentoit pour demander la paix, & pour la re- » cevoir aux conditions qu'il leur plairoit de l'accorder; qu'il la demandoit » une, deux & trois fois, au nom du Sénat, de la Noblesse & du Peuple, » & qu'il supplioit le Général d'honorer leur Ville, de sa présence; qu'il y » trouveroit des logemens pour toute son Armée; que jamais les Tlascalans » n'avoient été forcés d'en ouvrir les Portes; qu'ils menoient, dans ces Mon- » tagnes, une vie pauvre & laborieuse, uniquement jaloux de leur liberté; » mais que l'expérience leur aïant fait connoître la valeur des Espagnols, ils » ne vouloient pas tenter plus long-tems la fortune; & qu'ils leur deman-

Son cortege.

Sa figure & son habillement.

Son discours à Cortez.

» doient seulement en grace d'épargner leurs Dieux, leurs Enfans & leurs » Femmes (18).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Cortez, dans l'estime qu'il avoit naturellement pour la grandeur d'ame, fut si touché de la noblesse de ce discours & de l'air libre & guerrier de Xicotencatl, qu'après l'avoir témoigné aux Assistans, il voulut que Marina fît la même déclaration à ce brave Indien, autant pour se l'attacher par cette marque de considération, que pour l'empêcher de croire que l'accueil, qu'on lui faisoit, vînt de quelque autre ménagement. Ensuite, reprenant un air sévere, il lui fit des reproches fort vifs de l'obstination avec laquelle il avoit entrepris de résister à ses armes; il exagera la grandeur du crime, pour faire valoir celle du pardon; & promettant enfin la paix, sans aucune réserve, il ajouta que lorsqu'il jugeroit à propos d'aller à Tlascala, il en donneroit avis aux Sénateurs. Ce retardement parut affliger Xicotencatl, qui le regarda comme un reste de défiance, ou comme un prétexte pour mettre la bonne foi des Tlascalans à l'épreuve. Il se hâta de répondre, que lui, qui étoit le Général, & la principale Noblesse de la Nation, dont il étoit accompagné, s'offroient à demeurer Prisonniers entre les mains des Espagnols, pendant tout le tems qu'ils voudroient passer dans la Ville. Cortez, quoique fort satisfait de cette offre, affecta de la rejetter par une générosité supérieure. Il fit dire au Général Indien, que les Espagnols n'avoient pas plus besoin d'ôtages, pour entrer dans sa Ville, qu'ils n'en avoient eu pour se maintenir dans le Païs des Tlascalans au milieu de leurs nombreuses Armées; qu'on pouvoit s'assurer de la paix sur sa parole, & qu'il iroit à la Ville aussi-tôt qu'il auroit dépêché des Ambassadeurs que Motezuma lui avoit envoïés. Ce discours, que son habileté lui fit lâcher comme sans dessein, eut le pouvoir d'échauffer également les Ministres des deux Nations. Xicotencatl se hâta de retourner à Tlascala, où la paix fut aussi-tôt publiée avec des réjouissances fort éclatantes. Les Mexiquains, qui demeurerent dans le Camp, firent d'abord quelques railleries sur le Traité & sur le caractere de ceux qui le proposoient. Ensuite, feignant d'admirer la facilité des Espagnols, ils pousserent l'artifice jusqu'à dire à Cortez qu'ils le plaignoient de ne pas mieux connoître les Tlascalans, Nation perfide, qui se maintenoit moins par la force des armes que par la ruse, & qui ne pensoit qu'à le tromper par de fausses apparences, pour le perdre avec tous ses Soldats. Mais lorsqu'il leur eut répondu qu'il ne craignoit pas plus la trahison que la violence, que sa parole étoit une loi sacrée, & que la paix d'ailleurs étant l'objet de ses armes, il ne pouvoit la refuser à ceux qui la demandoient, ils tomberent dans une profonde rêverie, dont ils ne sortirent que pour le supplier de différer de six jours son entrée dans Tlascala. Cortez paroissant surpris de cette demande, ils lui avouerent que dans la supposition de la paix, ils avoient ordre d'en donner avis à l'Empereur avant qu'elle fût conclue, & d'attendre ses ordres pour s'expliquer davantage. L'habile Espagnol leur accorda volontiers cette grace, non-seulement parce qu'il vouloit conserver des égards pour Motezuma, mais parce qu'il demeura persuadé qu'elle pourroit servir à lever les difficultés que ce Prince faisoit de se laisser voir (19).

Cortez cherche à se l'attacher.

Comment il se conduit à l'égard du Sénat.

La Paix est publiée à Tlascala.

Chagrin qu'elle cause aux Mexiquains.

(18) Herrera, chap. 10; Solis, chap. 21.
(19) Solis, *ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

Préfens que Cortez reçoit de leur Cour.

Les Députés revinrent, le fixiéme jour, accompagnés de fix autres Seigneurs de la Cour Impériale, qui apportoient de nouveaux préfens à Cortez. Ils lui dirent que l'Empereur du Mexique defiroit avec paffion d'obtenir l'alliance & l'amitié du grand Monarque des Efpagnols, dont la majefté paroiffoit avec tant d'éclat dans la valeur de fes Sujets, & que ce deffein le portoit à partager avec lui fes immenfes richeffes; qu'il s'engageoit à lui païer un Tribut annuel, parce qu'il le révéroit comme le Fils du Soleil, ou du moins comme le Seigneur des heureufes Régions, où les Mexiquains voïoient naître la lumiere; mais que ce Traité devoit être précédé de deux conditions : la premiere, que les Efpagnols ne formaffent aucune alliance avec la République de Tlafcala, puifqu'il n'étoit pas raifonnable qu'aïant tant d'obligation à la générofité de l'Empereur, ils priffent parti pour fes Ennemis; la feconde, qu'ils achevaffent de fe perfuader que le deffein qu'ils avoient d'aller à Mexico étoit contraire aux Loix de fa Religion, qui ne permettoient pas au Souverain de fe laiffer voir à des Etrangers; qu'ils devoient confidérer les périls, dans lefquels l'une ou l'autre de ces entreprifes ne manqueroit pas de les engager; que les Tlafcalans, nourris dans l'habitude de la trahifon & du brigandage, ne cherchoient qu'à leur infpirer une fauffe confiance, pour trouver l'occafion de fe vanger, & pour fe faifir des riches préfens qu'il avoit faits à Cortez; & que les Mexiquains étoient fi jaloux de l'obfervation de leurs Loix, & d'ailleurs fi farouches, que toute l'autorité de l'Empereur ne feroit pas capable d'arrêter leurs emportemens : que par conféquent les Efpagnols, après avoir été tant de fois avertis du danger, ne pourroient fe plaindre avec juftice de ce qu'ils auroient à fouffrir.

Quelles conditions Motezuma lui fait propofer.

Cortez fufpend fa réponfe.

Cortez fe trouva fort loin de fes efpérances. Il comprit plus que jamais que Motezuma le regardoit avec toute l'horreur que fes funeftes préfages lui avoient infpirée pour les Etrangers, & qu'en feignant d'obéir à fes Dieux, il fe faifoit une religion de fa crainte. Cependant, il diffimula fon chagrin, pour répondre froidement aux nouveaux Ambaffadeurs, qu'après les fatigues de leur voïage, il vouloit leur laiffer prendre un peu de repos, & qu'il ne tarderoit point à les congédier. Son deffein étoit de les rendre témoins de fon Traité avec les Tlafcalans, & de fufpendre fes dernieres explications, pour ôter à Motezuma le tems d'affembler une Armée. On étoit bien informé qu'il n'avoit point encore fait de préparatifs pour la guerre.

Il eft preffé de fe rendre à Tlafcala.

Cependant les délais affectés de Cortez caufoient beaucoup d'inquiétude au Sénat Tlafcalan, qui croïoit ne les pouvoir attribuer qu'aux intrigues des Ambaffadeurs Mexiquains. Les Sénateurs prirent la réfolution de fe rendre au Camp des Efpagnols, pour les convaincre de leur affection, & de ne pas retourner dans leur Ville fans avoir déconcerté toutes les négociations de Motezuma. Ils partirent, avec une nombreufe fuite & des ornemens dont la couleur annonçoit la paix. Chacun étoit porté dans une forte de litiere, fur les épaules des Miniftres inférieurs. Magifcatzin, qui avoit toujours opiné en faveur des Etrangers, étoit à la tête, avec le Pere de Xicotencatl, vénérable Vieillard, que fon grand âge avoit privé de l'ufage des yeux, fans avoir affoibli fon efprit, qui faifoit encore refpecter fon fentiment dans les délibérations. Ils s'arrêterent à quelques pas du logement de Cortez; & le vieil Aveugle, étant entré le premier, fe fit placer proche de

Députation qu'il reçoit des principaux Sénateurs.

FERNAND CORTEZ. 1519.

lui, & l'embrassa d'abord avec une familiarité noble & décente. Ensuite, il lui passa la main sur le visage & sur différentes parties du corps, comme s'il eût cherché à connoître sa figure, par le sens du toucher, au défaut de ses yeux, qui ne pouvoient lui rendre cet office. Cortez fit asseoir autour de lui tous les Sénateurs, & reçut dans cette situation un nouvel hommage de la République par la bouche de ses Chefs. Leur discours fut adroit & pressant (20). Solis reproche comme une injustice, à quelques Ecrivains étrangers, peu affectionnés, dit-il, à sa Nation, d'avoir représenté ces Indiens comme des Bêtes dépourvues de raison, dans la vûe de rabbaisser les conquêtes de l'Espagne. Il ajoûte qu'à la vérité ils admiroient des Hommes, qui leur paroissoient assez différens d'eux, pour les croire d'une autre espece. Ils regardoient leur barbe comme une singularité merveilleuse, parce qu'ils n'en avoient pas eux-mêmes. Ils prenoient les armes à feu pour des foudres, & les Chevaux pour de redoutables Monstres. Ils donnoient de l'or pour du verre. Mais leur étonnement ne venoit que de la nouveauté de ces spectacles, & ne doit pas faire juger plus mal de leur raison. L'admiration suppose l'ignorance, mais elle ne prouve point l'incapacité.

Discours de Magiscatzin, Vieillard aveugle.

Cortez ne put résister à des soumissions, qui portoient un caractere de bonne foi si peu suspect. Après avoir fait une réponse favorable aux Sénateurs, il exigea seulement qu'ils lui envoïassent des Indiens, pour la conduite de l'artillerie & le transport du bagage. Dès le jour suivant, on vit arriver à la porte du Fort, cinq cens Tamenes, qui se disputerent entr'eux l'honneur de porter les plus pésans fardeaux. Aussi-tôt Cortez fit disposer tout pour la marche. On forma les Bataillons, & l'Armée prit le chemin de Tlascala, avec l'ordre & les précautions qu'elle observoit dans les plus grands dangers; sur quoi les Historiens remarquent que la meilleure partie des prosperités de Cortez étoit due à l'exactitude de la discipline, dont il ne se relâcha jamais. La campagne se trouva couverte d'une multitude innombrable d'Indiens. Leurs cris & leurs applaudissemens differoient peu des

Cortez marche vers Tlascala.

Marques de joie qu'on lui donne sur sa route.

(20) Ce fut l'Aveugle même qui parla, dit-on, à-peu-près dans ces termes : » Généreux Capitaine, soit que tu sois, ou » non, de la race des Immortels, tu as » maintenant dans ton pouvoir le Sénat de » Tlascala, qui vient te rendre ce dernier » témoignage de son obéissance. Nous ne » venons point excuser les fautes de notre » Nation, mais seulement nous en charger, » avec l'espérance d'appaiser ta colere par » notre sincerité. C'est nous qui avions ré- » solu de te faire la guerre; mais c'est » nous aussi qui avons conclu de te deman- » der la paix. Nous n'ignorons point que » Motezuma s'efforce de te détourner de » notre alliance. Ecoute-le comme notre » Ennemi, si tu ne le consideres pas comme » un Tyran, tel qu'il doit déja te le paroî- » tre, puisqu'il te recherche dans le dessein » de te persuader une injustice. Nous ne » demandons pas que tu nous assistes contre » lui; nos seules forces nous suffisent con- » tre tout ce qui ne sera pas toi; mais nous » verrons avec chagrin que tu prennes con- » fiance à ses promesses, parce que nous » connoissons ses artifices. Au moment que » je te parle, il s'offre à moi, malgré moi, » aveuglement, certaines lumieres qui me » découvrent de loin le péril où tu t'enga- » gès. Tu nous as offert la paix, si Mote- » zuma ne te retient. Pourquoi te retient-il? » Pourquoi te refuses-tu à nos prieres? » Pourquoi ne veux-tu pas honorer notre » Ville de ta présence? Nous venons résolus » d'obtenir ton amitié & ta confiance, ou » de mettre entre tes mains notre liberté. » Choisis, de ces deux partis, celui qui te » sera le plus agréable. Il n'y a point de » milieu, pour nous, entre la nécessité d'ê- » tre tes Amis ou tes Esclaves. Solis, *ibid.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

menaces qu'ils emploïoient dans les combats; mais les Efpagnols avoient été prévenus fur ces témoignages de joie, qui étoient en ufage dans les plus grandes Fêtes du Païs. Le Sénat vint au-devant d'eux, efcorté de toute la Nobleffe. A l'entrée de la Ville, les acclamations redoublerent avec un nouveau bruit d'inftrumens barbares, qui fe mêlerent à la voix du Peuple. Les Femmes jettoient des fleurs fur leurs Hôtes; & les Sacrificateurs, revêtus des habits de leur miniftere, les attendoient au paffage, avec des brafiers de copal, dont ils dirigeoient vers eux la fumée. Ils trouverent des logemens, fournis de toutes fortes de commodités, dans un fpacieux Edifice, où l'on entroit par trois grands portiques, & qui contenoit tant d'appartemens, que toute l'Armée y fut logée fans embarras. Cortez avoit amené les Ambaffadeurs Mexiquains, malgré leur réfiftance. Il leur fit donner un appartement près du fien, pour les mettre à couvert fous fa protection (21). Tlafcala étoit alors une Ville fort peuplée, bâtie fur quatre éminences, qui s'étendoient de l'Eft au Couchant, & qui avoient l'apparence de quatre Citadelles, avec des rues de communication, bordées de murs fort épais, qui formoient l'enceinte de la Place. Ces quatre parties étoient gouvernées par autant de Caciques, defcendus des premiers Fondateurs, mais foumis néanmoins à l'Affemblée du Sénat, où ils avoient droit d'affifter, & dont ils recevoient les ordres pour tout ce qui concernoit le bien public. Les Maifons étoient d'une hauteur médiocre, & d'un feul étage. Elles étoient de pierre & de brique, avec des terraffes & des corydors au lieu de toît. La plûpart des rues étoient étroites & tortueufes, fuivant les différentes formes des Montagnes. Enfin l'Architecture, auffi bifarre que la fituation, faifoit juger qu'on avoit eu moins d'égard à la commodité des Habitans qu'à leur fûreté.

Son entrée dans Tlafcala.

Defcription de cette Ville.

La Province entiere, dans une circonférence de cinquante lieues, qui en avoit dix de longueur, de l'Eft à l'Oueft, fur quatre de largeur du Nord au Sud, n'offroit qu'un Païs inégal & montueux, mais fertile néanmoins, & foigneufement cultivé. Il étoit borné de tous côtés par des Provinces de l'Empire du Mexique, à l'exception du Nord, où fes limites étoient refferrées par la grande Cordeliere, dont les Montagnes, prefqu'inacceffibles, lui donnoient communication avec les Otomies, les Totonaques & d'autres Nations barbares. Il s'y trouvoit quantité de Bourgs & de Villages fort peuplés. Le Païs abondoit en Maïs; d'où la Province tiroit le nom de Tlafcala, qui fignifie *Terre de Pain*. On n'admiroit pas moins l'excellence & la variété de fes fruits, & l'abondance de fes Animaux, fauvages & domeftiques. Elle produifoit auffi quantité de Cochenille, qui eft encore une de fes plus grandes richeffes, & dont Solis affure que fes Peuples ne connoiffoient pas l'ufage avant l'arrivée des Efpagnols (22). Mais ces avantages de la Nature étoient balancés par de grandes incommodités. Le voifinage des Montagnes expofoit la Province à de furieufes tempêtes, à des ouragans terribles, & fouvent aux inondations d'une Riviere, nommée *Zahual*, dont les eaux s'élevoient jufqu'au fommet des Collines. On leur attribue la propriété de caufer la galle à ceux qui en boivent & qui s'y baignent (23). Le défaut de fel étoit une

Etat du Païs.

Ce qu'elle produifoit à fes Habitans.

Eaux qui caufent la galle. Difette de fel.

(21) Herrera met l'entrée de Cortez dans Tlafcala au 18 de Septembre; & Solis, après Diaz, au 23.

(22) Solis, Liv. 3. chap. 3; Herrera, *ubi fuprà*, chap. 14.

(23) Solis, *ubi fuprà*.

autre disgrace pour les Tlascalans; non qu'ils n'en pussent tirer des Provinces de l'Empire, en échange pour leurs grains; mais dans leurs idées d'indépendance, ils aimoient mieux se priver de ce secours, que d'entretenir le moindre commerce avec leurs Ennemis (24). Une politique de cette nature & d'autres remarques, qui firent connoître à Cortez le caractere extraordinaire de cette Nation, ne lui causerent pas moins d'inquiétude que de surprise. Il dissimula ses soupçons; mais il faisoit faire une garde exacte autour de son logement; & jamais il n'en sortoit, sans être escorté d'une partie de ses gens, avec leurs armes à feu. Il ne leur permettoit d'aller à la Ville qu'en trouppe nombreuse, toujours avec les mêmes précautions. Les Indiens s'affligerent de cette défiance, & le Sénat en fit des plaintes. Il répondit qu'il connoissoit la bonne foi des Tlascalans; & qu'ils devoient avoir la même opinion de la sienne; mais que l'exactitude des Gardes étoit un usage de l'Europe, où les Soldats faisoient les exercices de la guerre au milieu de la paix, pour conserver l'habitude de la vigilance & de la soumission; & que les armes, qu'ils portoient sans cesse, étoient une marque honorable, qui distinguoit leur profession. Les Sénateurs parurent satisfaits de cette raison; & Xicotencatl, naturellement guerrier, prit tant de goût pour la méthode Espagnole, qu'il entreprit d'introduire les mêmes usages parmi les Trouppes de la République (25). Cet éclaircissement aïant fait cesser les allarmes des Tlascalans, Cortez, qui sentit ce qu'il avoit à se promettre d'une Nation si prudente & si guerriere, n'épargna rien, pour se les attacher par l'estime & l'affection. Il fit entrer tous ses Soldats dans les mêmes vûes, & le succès de cette conduite répondit bientôt à ses espérances. Chaque jour lui en donnoit des preuves, par les civilités & les présens qu'il recevoit de toutes les Villes & des autres Places de la République. Le Sénat ne parut point mécontent, que la plus belle Salle du Logement des Espagnols eût été destinée à servir d'Eglise. Ils y éleverent un Autel, où les saints Mysteres étoient célébrés à la vûe des pricipaux Indiens, qui observoient respectueusement les cérémonies. Un des plus vieux Sénateurs demanda un jour à Cortez, s'il étoit mortel? Vos actions, lui dit-il, paroissent surnaturelles. Elles ont ce caractere de grandeur & de bonté que nous attribuons à nos Dieux. Mais nous ne comprenons pas ces cérémonies, par lesquelles il semble que vous rendiez hommage à une Divinité supérieure. L'appareil est d'un Sacrifice : cependant nous ne voïons pas de Victimes ni d'Offrandes. Cortez avoua que lui & ses Soldats étoienr des Hommes mortels; mais il ajoûta qu'étant nés sous un meilleur climat, ils avoient beaucoup plus d'esprit & de force que les autres Hommes : & prenant occasion de cette ouverture pour sonder les dispositions des Tlascalans, par celle du Sénateur, il lui dit adroitement que non-seulement les Espagnols reconnoissoient un Superieur au Ciel, mais qu'ils faisoient gloire aussi d'être les Sujets du plus grand Prince de la Terre, à qui les Peuples de Tlascala obéissoient maintenant, puisqu'étant les Freres des Espagnols ils étoient obligés de reconnoître le même Souverain. Le Sénateur & ceux qui l'accompagnoient ne marquerent point d'éloignement pour devenir Vassaux de l'Espagne, à condition d'être protegés contre les violences de Motezuma; mais ils parurent peu disposés à renoncer

FERNAND CORTEZ. 1519.

Ordre que Cortez met dans son quartier.

Il se fait aimer des Tlascalans.

Discours d'un Sénateur sur la Religion des Castillans.

(24) *Ibidem.*

(25) *Ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

à leurs erreurs. Ils répondirent que le Dieu des Espagnols étoit très grand, & peut-être au-dessus des leurs; mais que chaque Païs devoit avoir les siens; que leur République avoit besoin d'un Dieu contre les tempêtes, d'un autre contre les déluges qui ravageoient leurs moissons, d'un autre pour les assister à la guerre, & de même pour les autres nécessités, parce qu'il étoit impossible qu'un seul Dieu fût capable de suffire à tant de soins. Là-dessus, Cortez aïant chargé un de ses deux Aumôniers de combattre ces malheureuses préventions, ils l'écouterent avec assez de complaisance; mais lorsqu'il eut cessé de parler, ils prierent le Général, avec beaucoup d'empressement, de ne pas permettre que cet entretien sur la Religion se répandît hors de son quartier, parce que si leurs Dieux en étoient informés, ils appelleroient les tempêtes, pour ruiner entiérement la Province. Cortez, dans le transport de son zele, méditoit déja de faire briser les Idoles. Il sembloit se fier au succès que la même entreprise avoit eu dans Zampoala. Mais l'Aumônier lui représenta que la Ville où il se trouvoit étoit incomparablement plus peuplée, & la Nation plus guerriere; que la violence d'ailleurs ne s'accordoit pas avec les maximes de l'Evangile, & qu'avant que d'introduire le vrai culte, il falloit penser à le rendre aimable, par des instructions & des exemples (26). Cependant les représentations du Général convainquirent le Sénat que les Sacrifices du sang humain étoient contraires aux loix de la Nature. Elles eurent le crédit de les faire cesser. On délivra quantité de misérables Captifs, qui étoient destinés à servir de Victimes aux jours des plus grandes Fêtes. Les Prisons, ou plutôt les Cages où ils étoient engraissés, furent brisées en plein jour, sans aucun ménagement pour les Prêtres, qui se virent forcés d'étouffer leurs murmures (27).

Cortez pense à détruire les Idoles.

Raisons qui l'arrêtent.

Il délivre les Victimes destinées aux Sacrifices.

Après avoir donné ses premiers soins à ces importantes occupations, Cortez se crut obligé de congédier les Ambassadeurs Mexiquains, qu'il n'avoit retenus que pour les rendre témoins de son triomphe. Sa réponse avoit été différée jusqu'alors. Il leur fit déclarer, en sa présence, par la bouche de Marina, qu'ils pouvoient rapporter à l'Empereur ce qui s'étoit passé devant leurs yeux, c'est-à-dire, l'empressement des Tlascalans à demander la paix, qu'ils avoient méritée par leurs soumissions, & la bonne foi mutuelle avec laquelle elle étoit observée; que ces Peuples étoient maintenant dans sa dépendance, & qu'avec le pouvoir qu'il avoit sur eux il esperoit les faire rentrer sous l'obéissance de l'Empire; que c'étoit un des motifs de son Voïage, entre quelques autres d'une plus haute importance, qui l'obligeoient de continuer sa route & d'aller solliciter de plus près la bonté de Motezuma,

Il congédie les Ambassadeurs Mexiquains.

(26) Solis, *Ibidem*.

(27) Tous les Historiens Espagnols rapportent, sans aucune marque de doute, que Cortez aïant fait planter proche de la Ville une grande Croix, le jour de son entrée, une nuée miraculeuse descendit du Ciel, & baissa insensiblement, jusqu'à ce qu'aïant pris la forme d'une colomne, elle s'arrêta perpendiculairement sur la Croix; qu'elle s'y soutint pendant l'espace de trois ou quatre ans; qu'il en sortoit une lumiere douce, qui n'étoit point affoiblie par les ténébres de la nuit; que ce prodige effraïa d'abord les Indiens, mais qu'étant revenus de leur crainte, ils le regarderent comme une marque de la protection du Ciel en faveur des Espagnols, & qu'ils s'accoutumerent à rendre du respect à la Croix. Il dura, suivant Solis, jusqu'à la conversion de la Province, *ubi suprà*, chap. 4. Herrera dit, jusqu'à la pacification de tout le Païs, *ubi suprà*, chap. 14.

pour

pour mériter ensuite son alliance & ses faveurs. Les Ambassadeurs comprirent le sens de ce discours, & partirent avec les marques d'un vif chagrin, sous l'escorte de quelques Espagnols, qui les conduisirent jusqu'aux terres de l'Empire. Leur départ fut suivi de l'arrivée d'un grand nombre de Députés des principales Places de la Province. Ils venoient rendre leurs soumissions à l'Espagne, entre les mains de Cortez, qui en fit dresser des Actes formels au nom du Roi Charles (28).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Ils partent mécontens.

Il arriva, dans le même tems, un accident qui surprit les Espagnols, & qui causa beaucoup d'épouvante aux Indiens, mais que l'habileté de Cortez fit tourner à l'avantage de ses entreprises. De l'éminence où la Ville de Tlascala est située, on découvre, à la distance de huit lieues, le sommet d'une Montagne qui s'éleve beaucoup au-dessus de toutes les autres. Il en sortit, tout d'un coup, des tourbillons de fumée, qui montoient en l'air avec beaucoup de rapidité, sans ceder à l'impétuosité des vents, jusqu'à ce qu'aïant perdu leur force, ils se divisoient, pour former des nuées plus ou moins obscures, suivant la quantité de cendres & de vapeurs qu'elles avoient entraînée. Bientôt ces tourbillons parurent mêlés de flammes, ou de globes de feu, qui se séparoient, dans leur agitation, en une infinité d'étincelles. Les Indiens n'avoient pas marqué de crainte à la vûe de la fumée. Ce spectacle n'étoit pas nouveau pour eux. Mais les flammes répandirent une horrible fraïeur dans la Nation. Elle se crut menacée de quelque redoutable événement. Les principaux Sénateurs parurent persuadés que c'étoient les Ames des Méchans, qui sortoient pour châtier les Habitans de la Terre; & cette opinion, qui renfermoit du moins quelqu'idée de l'immortalité de l'ame, fut une occasion, pour Cortez, de leur inspirer les espérances & les craintes qui convenoient à ses grandes vûes. Pendant que toute la Nation étoit consternée, Diego d'Ordaz demanda la permission d'aller reconnoître de plus près ce Volcan. Une proposition si hardie fit trembler les Indiens. Ils s'efforcerent de lui faire perdre un dessein, dont ils lui représenterent tous les dangers. Jamais les plus braves Tlascalans n'avoient osé s'approcher du sommet de la Montagne. On y entendoit quelquefois des mugissemens effroïables. Mais les difficultés ne faisant qu'animer d'Ordaz, il obtint facilement la permission de Cortez, qui s'applaudit de pouvoir faire connoître à ses nouveaux Alliés, qu'il n'y avoit point d'obstacles insurmontables pour la valeur des Espagnols.

Volcan qui se forme près de Tlascala.

Opinion des Indiens, sur ce Phénomene.

Diego d'Ordaz visite le Volcan.

D'Ordaz partit, avec deux Soldats de sa Compagnie, & quelques Indiens, qui ne refuserent pas de le conduire jusqu'au pié de la Montagne, après lui avoir déclaré qu'ils s'affligeoient d'avoir été choisis pour être les témoins de sa mort. La premiere partie de la Côte est un Païs charmant, revêtu des plus beaux arbres du monde, qui forment un délicieux ombrage : mais on ne trouve, au-delà, qu'un terrein stérile, & couvert de cendre, que l'opposition de la fumée fait paroître aussi blanche que la neige. Les Indiens s'étant arrêtés dans ce lieu, d'Ordaz continua de monter courageusement avec ses deux Espagnols. Ils eurent besoin de s'aider autant des mains que des piés, jusqu'au sommet de la Montagne. En approchant de l'ouverture, ils sentirent que la terre trembloit sous eux, par de violentes secousses. Bientôt

Récit de sa route & de ses observations.

(28) Solis, *Ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

ils entendirent les mugissemens qu'on leur avoit annoncés, & qui furent suivis immédiatement d'un tourbillon, accompagné d'un bruit encore plus horrible, & de flammes enveloppées de cendres & d'une affreuse fumée. Quoique le tourbillon fût sorti si rapidement qu'il n'avoit pas échauffé l'air, il s'étendit en parvenant à sa hauteur, & répandit sur les trois Avanturiers une pluie de cendres, si épaisse & si chaude, qu'ils furent obligés de se mettre à couvert sous un rocher, où ils perdirent quelque tems la respiration. Cependant, lorsque le tremblement eut cessé & que la fumée fut devenue moins épaisse, d'Ordaz, animant ses Compagnons, acheva de monter jusqu'à la bouche du Volcan. Il remarqua, au fond de cette ouverture, une grande masse de feu, qui lui parut s'élever en bouillons, comme une matiere liquide & fort brillante. La circonférence de cette horrible bouche, qui occupoit presque tout le sommet de la Montagne, n'avoit pas moins d'un quart de lieue. D'Ordaz revint tranquillement après ces observations, & sa hardiesse fit l'étonnement de tous les Indiens. Elle n'avoit passé d'abord, aux yeux de Cortez, que pour une curiosité bisarre & téméraire; mais il en reçut dans la suite un fruit plus considérable que l'admiration des Tlascalans. Quelque tems après, manquant de poudre dans une des plus importantes circonstances de son Expédition, il se ressouvint de ces bouillons de matiere liquide & enflammée, que d'Ordaz avoit observés au fond du Volcan; & ses gens en tirerent assez d'excellent soufre, pour la munition de toute l'Armée (29).

Utilité que Cortez en tira dans la suite.

Les Espagnols passerent vingt jours à Tlascala, qui furent autant de Fêtes, pendant lesquelles ils ne reçurent que de nouveaux témoignages de la fidélité des Habitans. Enfin, Cortez aïant marqué le jour de son départ, on lui fit naître quelques difficultés sur le chemin qu'il devoit tenir. Son inclination le portoit à prendre celui de Cholula, grande Ville fort peuplée, qui n'étoit qu'à cinq lieues de Tlascala, & Capitale d'une autre République, avec laquelle Motezuma vivoit en si bonne intelligence, qu'il y avoit ordinairement ses vieilles Trouppes en quartier (30). Mais cette raison, qui causoit le penchant du Général Espagnol, étoit celle, au contraire, que les Tlascalans faisoient valoir, pour lui conseiller de prendre toute autre route. Ils lui représentoient les Cholulans comme une Nation perfide & rusée, servilement soumise à l'Empereur, qui n'avoit pas de Sujets plus dévoués à ses ordres. Ils ajoutoient que toutes les Provinces voisines de cette Ville la regardoient comme une Terre sacrée, parce qu'elle renfermoit, dans l'enceinte de ses murs, plus de quatre cens Temples, & des Divinités si bisarres, qu'il étoit dangereux de s'approcher, sans leur approbation, des lieux qu'elles protegeoient.

Cortez se dispose à suivre sa marche vers la Cour Impériale.

Pendant cette irrésolution, de nouveaux Ambassadeurs arriverent, avec des présens, de la part de Motezuma. Leurs instructions ne portoient plus de détourner Cortez du Voïage du Mexique; mais paroissant supposer qu'il y étoit

Ambassadeurs de Motezuma qui entreprennent de le tromper.

(29) Charles-Quint, informé de l'action de d'Ordaz, & de l'utilité qu'on en avoit tirée pour son service, le récompensa par diverses faveurs, & donna pour armes à ce Capitaine, un Volcan. Cette fameuse Montagne a conservé le nom Indien de *Popocatepou*, & n'a pas cessé de jetter par intervalles de la fumée, & des flammes. Solis, *Ibidem* Herrera ajoûte, à ce récit, que du sommet on découvre la Ville de Mexico, *ubi suprà*, chap. 19.

(30) Solis, *ubi suprà*, chap. 4.

déterminé, ils lui témoignerent que l'Empereur aïant jugé qu'il prendroit le chemin de Cholula, lui avoit fait préparer un logement dans cette Ville. Les Sénateurs Tlascalans ne douterent plus alors qu'on n'y eût dressé quelques embuches. Cortez, surpris lui-même d'un changement si peu prévû, ne put se défendre de quelques soupçons. Cependant, comme il croïoit important de les déguiser aux Mexiquains, il conclut, avec son Conseil, qu'il ne pouvoit refuser le logement qu'ils lui offroient, sans marquer une défiance à laquelle ils n'avoient encore donné aucun fondement; & qu'en la supposant juste, loin de s'engager dans de plus grandes entreprises, en laissant derriere lui des Traîtres, qui pouvoient l'incommoder beaucoup, il devoit, au contraire, aller droit à Cholula, pour y découvrir leurs desseins, & pour donner une nouvelle réputation à ses armes par le châtiment de leur perfidie. Les Tlascalans, qu'il fit entrer dans ses vûes, lui offrirent le secours de leurs Troupes, & plusieurs Ecrivains les font monter à cent mille Hommes; mais il leur déclara qu'il n'avoit pas besoin d'une escorte si nombreuse; & pour marquer néanmoins la confiance qu'il avoit à leur amitié, il accepta un corps de six mille Hommes (31).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Hardiesse avec laquelle il brave le péril.

La marche fut paisible, pendant quatre lieues, jusqu'à la vûe de Cholula. Cortez fit faire alte à son Armée, sur le bord d'une agréable Riviere, pour ne pas entrer la nuit dans une Ville si peuplée. A peine eut-il donné cet ordre, qu'on vit arriver des Ambassadeurs Cholulans, qui lui apportoient diverses sortes de provisions. Leur compliment se réduisit à excuser leurs Caciques de ne lui avoir pas rendu plutôt ce devoir, parce qu'ils ne pouvoient entrer dans Tlascala, dont les Habitans étoient leurs anciens Ennemis. Ils lui offrirent un logement, qu'on lui avoit préparé dans leur Ville, avec des témoignages exagerés de la joie que leurs Citoïens alloient ressentir, en recevant des Hôtes si célebres. Cortez les reçut sans affectation. Le jour suivant, il continua sa marche. On ne vit sortir personne de la Ville, pour le recevoir; & cette remarque commençant à réveiller ses soupçons, il donna ordre à ses gens de se tenir prêts à combattre. Mais à peu de distance des murs, on vit paroître enfin les Caciques & les Sacrificateurs, accompagnés d'un grand nombre d'Indiens désarmés. Cortez s'arrêta pour les laisser venir jusqu'à lui. Ils donnerent d'abord des marques assez naturelles de joie. Cependant, comme on observoit leurs moindres actions, on fut surpris de voir tout-d'un-coup un grand changement sur leurs visages, & d'entendre un bruit désagréable, qui sembloit marquer entr'eux quelque altercation. Les Espagnols redoublerent leurs précautions; & Marina eut ordre de leur demander la cause de ce mouvement. Ils répondirent qu'aïant apperçu des Trouppes Tlascalanes, ils étoient obligés de déclarer au Général Etranger, qu'ils ne pouvoient recevoir leurs Ennemis au milieu de leurs murs; & qu'ils le prioient, ou de les renvoïer dans leur Ville, ou de les faire demeurer à quelque distance, comme un obstacle à la paix qu'ils desiroient. Cette demande causa quelque embarras à Cortez. Il y trouvoit une apparence de justice, mais peu de sûreté pour lui-même. Cependant il fit espérer aux Caciques qu'on trouveroit le

Il se rend à Cholula.

Ses soupçons en approchant de cette Ville.

(31) Bernard Diaz n'en met que deux mille, & Herrera trois mille; mais Cortez, dans sa courte Relation, en met six; & vraisemblablement il n'a pas voulu diminuer sa gloire, en faisant ses Trouppes plus nombreuses qu'elles n'étoient.

FERNAND CORTEZ. 1519.

moïen de les satisfaire. Ses Capitaines, qu'il assembla aussi-tôt, furent d'avis de faire camper les Tlascalans hors de la Ville, pour se donner le tems de pénétrer les desseins des Caciques. On leur fit cette proposition, à laquelle ils consentirent plus facilement qu'on ne l'avoit esperé. Leurs Chefs firent assurer Cortez qu'ils n'étoient venus que pour recevoir ses ordres, & qu'ils alloient établir sur le champ leur Quartier hors de Cholula; mais qu'ils vouloient demeurer à la vûe des murs, pour voler au secours de leurs Amis, puisque les Espagnols vouloient risquer leur vie en la commettant à des Traîtres. Ce parti fut approuvé des Caciques (32).

Fidelité des Tlascalans.

L'entrée des Espagnols à Cholula fut accompagnée de mille circonstances, qui lui donnerent l'apparence d'un triomphe. La Ville parut si belle aux Espagnols, qu'ils la comparerent à Valladolid. Elle étoit située dans une Plaine ouverte. On y comptoit environ vingt mille Habitans, sans y comprendre ceux des Fauxbourgs, qui étoient en plus grand nombre. Elle étoit fréquentée sans cesse par quantité d'Etrangers, qui s'y rendoient de toutes parts, comme au sanctuaire de leur Religion. Les rues étoient bien percées; les Maisons plus grandes, & d'une architecture plus réguliere que celles de Tlascala. On distinguoit les Temples par la multitude de leurs Tours. Le logement qu'on avoit préparé pour les Espagnols étoit composé de plusieurs grandes Maisons, qui se touchoient, & où leur premier soin fut de se fortifier avec les Zampoalans. D'un autre côté, les Trouppes Tlascalanes avoient pris, à cinq cens pas de la Ville, un fort bon poste, qu'elles fermerent de quelques fossés, avec des Corps-de-Garde & des Sentinelles, suivant la méthode dont elles étoient redevables à l'exemple de leurs nouveaux Alliés. Les premiers jours se passerent avec beaucoup de tranquillité. On ne vit, dans les Caciques, que de l'empressement à faire leur cour au Général. Les vivres venoient en abondance, & tout sembloit démentir l'idée qu'on s'étoit formée des Cholulans. Cependant, ils n'eurent pas l'adresse de cacher long-tems leurs desseins. L'abondance des provisions diminua par dégrés. Ensuite les visites & les caresses des Caciques cesserent tout-d'un-coup. Dans l'intervalle, on remarqua que les Ambassadeurs Mexiquains avoient des conférences secrettes avec les Chefs de la Nation. Il fut même aisé d'observer, sur leur visage, un air de mépris, qui venoit apparemment de la confiance qu'ils avoient au succès de leurs complots. Mais tandis que Cortez apportoit tous ses soins à pénétrer la vérité, elle se découvrit d'elle-même, par un de ces coups du Ciel, qui préviennent toute la diligence des Hommes, & dont les Espagnols furent souvent favorisés dans cette expédition. Une vieille Indienne, d'un rang distingué, qui avoit lié une amitié fort étroite avec Marina, la prit un jour à l'écart. Elle plaignit le misérable esclavage où elle étoit réduite; & la pressant de quitter d'odieux Etrangers, elle lui offrit un asyle secret dans sa Maison. Marina, toujours dévouée à Cortez, feignit d'être retenue par la violence, entre des gens qu'elle haïssoit. Elle accepta l'offre de l'asyle. Elle prit des mesures pour sa fuite. Enfin l'Indienne la crut engagée si loin, qu'achevant de s'ouvrir sans ménagement, & lui conseillant de hâter sa résolution, elle lui apprit que le jour marqué pour la ruine des

Entrée de Cortez dans Cholula.

Trahison des Habitans.

Comment elle est découverte par Marina.

(32) Solis, chap. 5. Herrera dit au contraire qu'il sortit beaucoup de monde pour aller au-devant des Espagnols.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Espagnols n'étoit pas éloigné ; que l'Empereur avoit envoïé vingt mille Hommes, qui s'étoient approchés de la Ville ; qu'on avoit distribué des armes aux Habitans, amassé des pierres sur les terrasses des Maisons, & tiré dans les rues plusieurs tranchées, au fond desquelles on avoit planté des pieux fort aigus, qu'on avoit couverts de terre sur des appuis légers & fragiles, pour y faire tomber les Chevaux ; que Motezuma vouloit exterminer tous les Espagnols, mais qu'il avoit ordonné qu'on en réservât quelques-uns, pour satisfaire la curiosité qu'il avoit de les voir, & pour en faire un sacrifice à ses Dieux ; enfin, que pour animer les Habitans de Cholula par une faveur extraordinaire, il avoit fait présent d'un Tambour d'or à la Ville. Marina parut se réjouir de ce qu'elle avoit entendu, & loua la prudence avec laquelle on avoit conduit une si grande entreprise. Elle ne demanda qu'un moment, pour emporter ce qu'elle avoit de plus précieux. Mais elle en profita pour avertir Cortez, qui fit arrêter aussi-tôt l'Indienne ; & cette Malheureuse, effraïée ou convaincue, acheva sa confession dans les tourmens (33).

Préparatifs pour accabler les Espagnols.

Deux Soldats Tlascalans, qui s'étoient déguisés pour entrer dans la Ville, arriverent presqu'en même tems au Quartier des Espagnols ; & se présentant à Cortez, de la part de leurs Chefs, ils l'assurerent que de leur Camp on avoit vû passer quantité de Femmes & de meubles, que les Cholulans envoïoient dans les Villes voisines ; ce qui sembloit marquer quelque dessein extraordinaire. On apprit d'ailleurs que dans un Temple de la Ville on avoit sacrifié dix Enfans de l'un & de l'autre sexe ; cérémonie commune à tous ces Barbares, lorsqu'ils se préparoient à la guerre. Quelques Zampoalans, qui s'étoient promenés dans la Ville, avoient découvert aussi plusieurs tranchées, quoiqu'on eût pris le tems de la nuit pour ce travail. Tant de preuves paroissoient suffire. Cependant, comme il étoit important de porter la conviction au dernier dégré, Cortez se fit amener, sous divers prétextes, trois des principaux Sacrificateurs. Il les interrogea séparément, sans avoir fait éclater le moindre soupçon. Dans l'étonnement qu'ils eurent de s'entendre reprocher leur perfidie, avec un détail du complot qui leur fit juger que le Général Espagnol étoit un Dieu, & qu'il pénétroit jusqu'au fond de leurs pensées, ils n'oserent désavouer la moindre circonstance ; & se reconnoissant coupables, ils rejetterent leur crime sur Motezuma, qui avoit dressé le plan de la conspiration, & qui les y avoit engagés par ses ordres. Cortez les mit sous une garde sûre. Enfin, aïant assemblé ses Capitaines, il prit avec eux la résolution de signaler sa vangeance par un exemple éclatant.

Conduite de Cortez.

Il fit déclarer sur le champ, aux Caciques de la Ville, que son dessein étoit de partir le jour suivant. Non-seulement il leur ôtoit, par cet avis, le tems de faire de plus grands apprêts, mais les mettant dans la nécessité de changer toutes leurs mesures, il leur causoit un trouble dont il espéroit tirer quelque avantage. En même tems il leur fit demander des vivres, pour la subsistance de ses Trouppes pendant la marche, des Tamenes pour le transport de son bagage, & deux mille Hommes de guerre pour l'accompagner, à l'exemple des Tlascalans & des Zampoalans. Les Caciques firent quelques difficultés sur les vivres & les Tamenes. Ils accorderent volontiers l'Escorte militaire,

(33) Solis, Liv. 3. chap. 6.

FERNAND CORTEZ. 1519.

mais par des raisons fort opposées à celles qui la faisoient demander. Cortez avoit en vûe de diviser leurs forces, & d'avoir sous ses yeux une partie des Traîtres qu'il vouloit punir; au lieu que le dessein des Caciques étoit d'introduire des Ennemis couverts parmi les Espagnols, pour les déchaîner contr'eux dans l'occasion.

Précaution qu'il prend à l'égard des Ambassadeurs.

Avant la fin du jour, les Tlascalans reçurent ordre de passer la nuit sous les armes, & de s'approcher des murs, le lendemain au matin, comme s'ils ne pensoient qu'à suivre la marche de l'Armée, mais prêts, lorsqu'ils entendroient la premiere décharge, à pénétrer dans la Ville pour se joindre aux Espagnols. Les Zampoalans eurent aussi leurs instructions. Ensuite le Général fit appeller les Ambassadeurs Mexiquains; & feignant de leur apprendre un secret, dont il ne doutoit pas qu'ils ne fussent bien instruits, il leur dit qu'il avoit découvert une horrible conjuration, qui violoit également les Loix de l'hospitalité, le nœud sacré de la Paix, & le respect que les Cholulans devoient aux intentions de l'Empereur; qu'il devoit cette connoissance, non-seulement à sa pénétration, mais à l'aveu même des principaux Conjurés; que pour se justifier, ils s'étoient rendus coupables d'une lâcheté encore plus énorme, puisqu'ils avoient osé dire qu'ils agissoient par l'ordre de l'Empereur; mais qu'un si grand Prince ne pouvant être soupçonné d'un projet si noir, c'étoit cette raison même qui le portoit à les châtier rigoureusement de l'outrage qu'ils faisoient à leur Maître. Il ajouta que des Ambassadeurs représentant celui qui les avoit envoïés, il avoit voulu leur communiquer son dessein, pour leur en faire connoître la justice, & pour les mettre en état de rendre témoignage à l'Empereur, que les Espagnols étoient moins offensés de l'injure qui regardoit leur Nation, que de voir d'indignes Sujets autoriser une trahison par le nom de leur Souverain.

Ils feignent d'ignorer la conspiration.

Les Mexiquains, saisissant l'ouverture qui leur étoit présentée, feignirent assez adroitement d'ignorer la conjuration; tandis que Cortez, ravi de les voir donner dans le piége, s'applaudissoit de pouvoir éviter une guerre ouverte avec Motezuma, & faire tourner contre lui ses propres ruses. Il se persuada plus que jamais qu'un Ennemi, qui n'osoit l'attaquer ouvertement, ne prendroit pas le parti le plus rigoureux; & se fiant à ses mesures, il fit garder étroitement les Ambassadeurs. Cependant on vit arriver les Tamenes à la pointe du jour, mais en petit nombre, avec fort peu de vivres. Ils furent suivis des gens de guerre, qui ne vinrent qu'à la file, & pour cacher mieux qu'ils étoient en plus grand nombre qu'on ne l'avoit demandé. On apprit, dans la suite, qu'ils avoient ordre de charger les Espagnols au signal dont ils étoient convenus. Cortez les fit poster séparément, en divers endroits de son Quartier, où ils étoient gardés à vûe, sous prétexte que c'étoit sa méthode, lorsqu'il avoit un ordre de marche à former. Pour lui, montant à Cheval, avec quelques-uns de ses plus braves gens, il fit appeller les Caciques, pour les informer enfin de sa résolution. Quelques-uns se présenterent, & d'autres chercherent des excuses. Marina fut chargée de déclarer, à ceux qui avoient eu la hardiesse de paroître, que leur trahison étoit découverte, & qu'ils alloient apprendre qu'il leur auroit été plus avantageux de conserver la paix. A peine eut-elle parlé de châtiment, qu'ils se retirerent, en donnant à grands cris le signal du combat. Mais Cortez fit tomber aussi-tôt son Infanterie, sur

Ruse des Conjurés.

Vangeance que Cortez tire d'eux

les Cholulans qui étoient divisés dans son Quartier. Quoiqu'étant sous les armes ils fissent des efforts extraordinaires pour se réunir, la plûpart furent taillés en pieces; & ceux qui se dérobberent à la fureur des Espagnols ne durent leur salut qu'à leurs lances, dont ils se servoient avec une adresse extraordinaire pour sauter par-dessus les murs.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Aussi-tôt qu'on se fut défait de ces Ennemis intestins, on donna le signal aux Tlascalans, & l'Infanterie Espagnole s'avança par la principale rue, après avoir laissé une garde au logement. Quelques Zampoalans eurent ordre de marcher à la tête, pour découvrir les tranchées. Le cri des Caciques avoit déja produit son effet; & pendant l'action du Quartier, les Habitans avoient introduit dans la Ville le reste des Trouppes Mexiquaines. Elles s'étoient rassemblées dans une grande Place, bordée de plusieurs Temples. Une partie avoit occupé les Portiques & les Forts; tandis que le reste, divisé en plusieurs Bataillons, se disposoit à faire face aux Espagnols. Le combat alloit commencer avec les premiers rangs de Cortez, lorsque les Tlascalans vinrent tomber sur l'arriere-garde ennemie. Cette attaque imprévûe les jetta dans une consternation dont ils ne purent se relever. Les Espagnols touverent si peu de résistance, qu'après avoir tué un grand nombre de ces Misérables, dont la plûpart sembloient avoir perdu l'usage de leurs mains, & présentoient l'estomac aux coups, ils forcerent les autres de se réfugier dans les Temples. Cortez, s'approchant en bon ordre du plus grand de ces Edifices, fit crier à haute voix qu'il accordoit la vie à tous ceux qui descendroient pour se rendre. Mais cet avis aïant été répeté inutilement, il fit mettre le feu aux Tours du Temple, & quantité d'Indiens y furent consumés par les flammes (34). Une si rigoureuse exécution ne put vaincre l'obstination des autres; & les Historiens admirent qu'il n'y en eut qu'un seul, qui vint se rendre volontairement entre les mains des Espagnols. Cependant il paroît que tous les autres Temples & les Maisons mêmes, où le reste de ces Malheureux se tenoient renfermés, furent attaqués aussi par le feu. La guerre, dit Solis, cessa faute d'Ennemis; & les Tlascalans profiterent des circonstances pour se répandre dans la Ville, où le pillage fut le moindre de leurs excès. Il ajoûte que cette horrible journée ne coûta pas un seul Homme aux Espagnols.

Il attaque & force leurs Trouppes, dans les Temples de la Ville.

Boucherie qu'il en fait.

La Ville est pillée par les Tlascalans.

Cortez retourna dans son Quartier, avec les Espagnols & les Zampoalans. Il en marqua un, dans la Ville, aux Tlascalans; après quoi, il fit rendre la liberté à tous les Prisonniers. Mais il les fit amener sous ses yeux, avec les Sacrificateurs qu'il avoit fait arrêter, l'Indienne, qui avoit découvert la conspiration, & les Ambassadeurs Mexiquains. Il témoigna un extrême regret de la nécessité où les Habitans l'avoient mis de les châtier avec tant de rigueur. Il exagera leur crime, il rassura les esprits par de meilleures espérances. Enfin, protestant que sa justice étoit satisfaite & sa colere appaisée, il accorda un pardon général, qui fut publié avec beaucoup d'appareil. Les Caciques re-

Cortez pardonne aux Traîtres, & rétablit l'ordre à Cholula.

(34) Un Historien, s'efforçant d'excuser les Espagnols, fait naître des doutes sur la facilité de mettre le feu à des bâtimens si élevés; & diminuant beaucoup l'incendie, il fait entendre que les Ennemis furent délogés par le secours de l'artillerie. Ce qui paroît certain par tous les témoignages, c'est que le nombre des Morts ne monta qu'à six mille. Diaz, ch. 13; Solis, ch. 7; Herrera, Liv. 7. ch. 2. & 3.

FERNAND CORTEZ. 1519.

çurent ordre de rappeller les fugitifs, & de rétablir l'ordre dans la Ville. En peu de jours, un effroïable tumulte fut changé en une pleine tranquillité; sur quoi Solis observe qu'on ne connut pas tant la facilité avec laquelle ces Indiens passoient d'une extrêmité à l'autre, que la haute opinion qu'ils avoient conçue des Espagnols, puisque les mêmes raisons, dit-il, qui justifioient le châtiment de leur faute, firent assez d'impression sur leurs esprits pour leur persuader qu'on l'avoit oubliée (35).

Il refuse un puissant secours, de Xicotencatl & des Tlascalans.

Le jour suivant, on vit arriver Xicotencatl, à la tête de vingt mille Hommes, que la République de Tlascala envoïoit au secours des Espagnols, sur le premier avis qu'elle avoit reçu de la conjuration. Cortez les remercia vivement de ce zele. Mais, après leur avoir appris que leur secours ne lui étoit plus nécessaire pour la réduction de Cholula, il leur fit comprendre que son dessein étant de prendre bientôt le chemin du Mexique, il ne vouloit pas réveiller la jalousie de Motezuma, ni l'obliger de prendre les armes, en introduisant dans ses Provinces une si grosse Armée. Les Tlascalans ne firent pas difficulté de se retirer, & lui promirent seulement de se tenir prêts à marcher au premier ordre. Avant leur départ, il entreprit d'établir une amitié sincere entr'eux & les Cholulans. Cette proposition trouva d'abord beaucoup de difficultés; mais elles furent levées en peu de jours, & l'alliance fut jurée entre les deux Peuples, avec toutes les cérémonies qui pouvoient la rendre constante. La politique de Cortez ouvroit, par ce Traité, un chemin libre aux Tlascalans pour lui conduire toutes sortes de secours, & lui assuroit un passage pour sa retraite, si le succès de son Voïage ne répondoit pas à ses espérances (36).

Il unit les Tlascalans & les Cholulans par une alliance solemnelle.

Il avoit marqué le jour de son départ, lorsqu'une partie des Zampoalans, qui servoient sous ses ordres, lui demanderent la liberté de se retirer; soit qu'ils fussent effraïés du dessein de pénétrer jusqu'à la Cour de Motezuma, ou qu'ils appréhendassent seulement de s'éloigner trop de leur Patrie. Il consentit sans peine à leur demande; & témoignant même beaucoup de reconnoissance pour leurs services, il prit cette occasion pour informer d'Escalante & les Espagnols de Vera-Cruz, du succès que le Ciel avoit accordé à ses armes (37). De nouveaux Ambassadeurs de Motezuma, qui arriverent dans le même tems, mirent encore à l'épreuve sa modération & sa prudence. Ce Monarque, informé de tout ce qui s'étoit passé à Cholula, vouloit dissiper les défiances des Espagnols. Ses Ministres pousserent la dissimulation, jusqu'à rendre grace à Cortez d'avoir puni les Cholulans. Ils exagérerent la colere & le ressentiment de leur Maître, traitant de Perfide un malheureux Peuple, qui n'avoit mérité cette qualité que pour avoir exécuté ses ordres. Cette harangue étoit accompagnée d'un magnifique présent, qui fut étallé avec beaucoup d'ostentation. Mais on eut bientôt occasion de reconnoître que c'étoit un nouvel artifice, pour engager les Espagnols à s'observer

Autres Ambassadeurs de Motezuma, & leur dissimulation.

(35) *Ibidem.*

(36) On doit remarquer ici que Las Casas représente le massacre de Cholula comme une des plus atroces cruautés des Espagnols, & qu'il l'attribue à la soif de l'or; Solis la croit justifiée par l'utilité dont elle fut pour ouvrir le chemin au Christianisme.

(37) Herrera place cette information avant l'entrée de Cortez dans Tlascala. Liv. 6. chap. 12.

moins

moins dans leur marche, & pour les faire tomber dans une embuſcade qui étoit déja dreſſée.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Départ des Eſpagnols pour la Capitale de l'Empire, & leur route.

On partit enfin, quatorze jours après la réduction de Cholula. L'Armée paſſa la premiere nuit dans un Village de la Juriſdiction de Guagoxinjo, petite République peu affectionnée à Motezuma. Cortez fut ravi d'y trouver les mêmes plaintes, qu'il avoit entendues dans des Provinces plus éloignées. Le jour ſuivant, il continua ſa marche par un chemin fort rude, ſur des Montagnes d'une hauteur égale à celle du Volcan. Un Cacique de Guagoxinjo l'avoit averti qu'il étoit menacé de quelque danger, à la deſcente des Montagnes, & que depuis pluſieurs jours on y avoit vû les Mexiquains boucher, avec des pierres & des troncs d'arbres, le chemin qui conduit à la Province de Chalco, tandis que d'autres avoient applani l'entrée d'une route voiſine. On parvint, avec beaucoup de fatigue, au ſommet de la Montagne, parce qu'il tomboit de la nege, avec un vent furieux. Il s'y préſenta deux chemins, à peu de diſtance l'un de l'autre; & Cortez n'eut pas de peine à les reconnoître, aux marques que le Cacique lui avoit données. Malgré l'émotion qu'il reſſentit en vérifiant cette nouvelle trahiſon, il demanda tranquillement aux Ambaſſadeurs Mexiquains, qui marchoient près de lui, dans quelle vûe on avoit fait des changemens aux deux chemins? Ils répondirent que pour la commodité de ſa marche, ils avoient fait applanir le plus aiſé, & boucher l'autre, qui étoit le plus difficile. Cortez reprit, avec la même tranquillité: Vous connoiſſez mal, leur dit-il, les Guerriers qui m'accompagnent. Ce chemin que vous avez embarraſſé eſt celui qu'ils vont ſuivre, par la ſeule raiſon qu'il eſt difficile. Dans le choix de deux partis, les Eſpagnols ſe déterminent toujours pour le moins aiſé. Alors, ſans s'arrêter, il ordonna aux Indiens Alliés de prendre les devants, & de débarraſſer le chemin, en écartant les obſtacles qui le couvroient; & s'y étant engagé ſans crainte, il laiſſa les Ambaſſadeurs dans l'admiration de ſon choix, qu'ils attribuerent à une eſpece de divination. Il étoit vrai que les Mexiquains avoient dreſſé une embuſcade au pié de la Montagne; mais ſe croïant découverts, lorſqu'ils virent prendre aux Eſpagnols un chemin différent de celui qu'ils avoient préparé, ils ne penſerent qu'à s'éloigner, comme s'ils euſſent été pourſuivis par une Armée victorieuſe. L'Armée deſcendit, librement dans la Plaine.

Trahiſon méditée contr'eux.

Comment Cortez s'en délivre.

Irréſolution de Motezuma.

Cependant Motezuma, déſeſperé du mauvais ſuccès de ſes artifices, demeuroit dans ſes irréſolutions, ſans oſer faire uſage de ſes forces. Il ſe réduiſoit à conſulter ſes Dieux, en faiſant ruiſſeler le ſang ſur leurs Autels. Mais il ne trouvoit rien qui n'augmentât ſon trouble. Les réponſes de ſes Prêtres ſe contrediſoient ſans ceſſe. Enfin, lorſqu'il eut appris que les Eſpagnols étoient dans la Province de Chalco, & que ſon dernier ſtratagême n'avoit tourné qu'à ſa confuſion, il aſſembla tous ſes Magiciens & ſes Devins; & dans la confiance qu'il avoit à leur Art, il leur donna ordre d'aller au-devant des Eſpagnols, pour les mettre en fuite, ou les endormir par la force de leurs charmes (38).

Il emploie le ſecours de la Magie.

(38) Le Pere d'Acoſta & d'autres Ecrivains eſtimés, rapportent ici pluſieurs circonſtances, qu'il n'eſt pas permis de ſupprimer ſur de tels témoignages, quoiqu'elles ne puiſſent entrer dans une Hiſtoire ſérieuſe. Lorſque ces Magiciens, diſent-ils, furent

FERNAND CORTEZ. 1519.

Les Espagnols arrivent dans la Province de Chalco.

L'Armée Espagnole ne continuoit pas moins sa marche. Elle arriva le jour suivant dans un Village de la Province de Chalco, à deux lieues du pié des Montagnes. Le Cacique, en présentant des vivres à Cortez, lui fit des plaintes ameres de la tyrannie de Motezuma. On fit quatre lieues, le jour suivant, au travers d'un Païs fort agréable, pour aller passer la nuit dans le Bourg d'*Amameca*, situé sur le bord du grand Lac de Mexico. Il se fit dans ce lieu un si grand concours de Mexiquains, la plûpart armés, que les Espagnols en conçurent de l'inquiétude. Cortez fit faire quelques décharges de l'artillerie & des arquebuses. Il donna ordre que les Chevaux fussent présentés à cette multitude de Curieux, & maniés avec assez d'action pour leur inspirer de l'effroi; tandis que ses plus fidéles Interprètes affectoient de répandre que ce bruit & ces terribles Animaux annonçoient quelque chose de sinistre. Tous les Indiens effraïés s'éloignerent aussi-tôt du Camp, sans qu'on pût juger quel dessein les avoit amenés. Mais il resta quelque soupçon, au Général, qu'ils étoient venus pour l'attaquer.

Effroi que les Chevaux causent aux Indiens.

Cacumatzin Prince de Tezcuco & Neveu de Motezuma.

Il va au-devant de Cortez.

Cependant, lorsqu'il étoit prêt à se remettre en marche, quelques Seigneurs Mexiquains vinrent lui donner avis que Cacumatzin, Neveu de Motezuma, & Prince de Tezcuco, s'approchoit avec une suite nombreuse, pour le visiter au nom de l'Empereur. En effet, ce Prince arriva bientôt, porté sur les épaules de plusieurs Indiens, dans une espece de chaise, dont le principal ornement étoit une multitude de plumes fort bien assorties. C'étoit un jeune Homme d'environ vingt-cinq ans, & d'une figure agréable. Aussi-tôt qu'il fut descendu, quelques gens de sa suite s'empresserent de nettoïer devant lui le terrein sur lequel il devoit marcher. Cortez le reçut à la porte de son logement, avec toute la pompe dont il savoit se faire honneur. Après les premieres civilités, le Prince témoigna la satisfaction qu'il ressentoit, de voir un Homme si célebre; mais revenant aux difficultés qui ne permettoient pas de recevoir les Espagnols dans la Capitale de l'Empire, il fei-

arrivés au chemin de Chalco, par lequel notre Armée s'avançoit vers Mexico, & qu'ils eurent commencé à faire leurs invocations, un Fantôme leur apparut sous la forme d'une de leurs Idoles, qu'ils nommoient *Telcatlepulca*, c'est à-dire Dieu malfaisant & redoutable, & qui, suivant leur tradition, avoit entre ses mains les pestes, les famines, & les autres fleaux du Ciel. Cet Esprit donna des marques d'une horrible fureur. Il avoit l'estomac serré d'une corde, qui le serroit à plusieurs retours, pour leur faire comprendre qu'il étoit arrêté par une main invisible. Tous les Magiciens se prosternerent pour l'adorer; & lui, sans se laisser fléchir par leurs humiliations, empruntant la voix de l'Idole dont il imitoit la figure, leur parla dans ces termes : » Le tems est venu, misérables Mexiquains, où vos conjurations vont perdre toute leur force. Tous » nos liens sont rompus. Rapportez à Motezuma que sa ruine est résolue; & pour » être en état de lui parler avec plus de force, » jettez les yeux sur cette misérable Ville, » dont vous allez voir le sort. L'Esprit disparut, & ses Ministres virent aussi-tôt la Ville de Mexico en feu. Mais les flammes s'évanouirent, & ne laisserent qu'une affreuse fumée sur la Ville. Ils revinrent communiquer leur avanture à l'Empereur. Les menaces du Fantôme firent sur lui tant d'impression, qu'il demeura quelque tems sans force & sans voix. Il se dépouilla de sa férocité naturelle, pour dire aux Magiciens : » Que » pouvons-nous faire de plus, puisque nos » Dieux nous abandonnent? Que les Etrangers viennent, que le Ciel tombe sur nous, » il ne faut pas nous cacher, ni souffrir que » le malheur nous accable en fuïant comme » des lâches. Il ajoûta : J'ai seulement une » extrême compassion des Vieillards, des Enfans, & des Femmes, qui n'ont pas de » mains pour se défendre. Solis, Liv. 3. chap. 8.

gnit que la disette avoit été fort grande cette année, & que les Habitans ne verroient pas volontiers une Armée étrangere dans le sein de leur Ville, lorsqu'ils manquoient eux-mêmes de ce qui étoit nécessaire à leur subsistance. Cortez répéta ce qu'il avoit mille fois dit, de la grandeur de son Maître, & des importantes raisons qui lui faisoient desirer de voir l'Empereur du Mexique. A l'égard de la stérilité du Païs, il assura que les Espagnols, accoutumés à la fatigue, & supérieurs aux infirmités communes, n'avoient pas besoin de beaucoup d'alimens pour conserver leurs forces. Le Prince Mexiquain, n'aïant rien à répliquer, accepta quelques présens que Cortez lui fit offrir, & prit le parti d'accompagner l'Armée jusqu'à *Tezcuco*.

Description de Tezcuco.

Cette Ville étoit alors une des plus grandes de l'Empire. Elle le disputoit à la Capitale même, sur laquelle on lui donnoit d'ailleurs l'avantage de l'ancienneté. Ses Maisons s'étendoient sur les bords du grand Lac, dans une belle situation, à l'entrée de la Chaussée principale qui conduisoit à Mexico. Cortez passa sur la Chaussée, sans s'arrêter à Tezcuco, pour se rendre le soir à *Iztacpalapa*, d'où il se proposoit de faire, le jour suivant, son entrée dans Mexico. La Chaussée, qui avoit dans ce lieu environ vingt piés de largeur, étoit composée de pierres liées avec de la chaux, & bordée, par intervalles, de quelques ouvrages. On avoit, des deux côtés, la vûe d'une grande partie du Lac, sur lequel on découvroit plusieurs autres Chaussées qui le croisoient diversement, & quantité de Bourgades embellies de Tours, d'Arbres & de Jardins, qui paroissoient nâger dans l'eau, & comme hors de leur élément. Les Espagnols arriverent, entre Tezcuco & Iztacpalapa, dans un Bourg d'environ deux mille Maisons, nommé *Quitlavaca*, auquel ils donnerent alors le nom de Venezuela, ou petite Venise, parce qu'il étoit réellement bâti dans l'eau. Le Cacique, étant venu au-devant d'eux, les pressa si vivement de passer la nuit dans son Domaine, que Cortez augurant bien de ces témoignages d'affection, lui fit la grace qu'il desiroit. Il trouva des logemens commodes pour toute son Armée; & les Habitans, dont la politesse sembloit annoncer le voisinage de la Cour, lui fournirent des provisions en abondance. Il ne s'étoit pas trompé dans l'opinion qu'il avoit eue des motifs du Cacique. Ce Seigneur lui confia ses chagrins, & l'envie qu'il avoit de secouer un joug insuportable. Il lui peignit l'Empereur comme un Tyran; & pour l'animer dans son entreprise, il lui donna toutes les instructions qu'il auroit pû attendre du plus fidéle Ami de l'Espagne. Cortez apprit de lui que le reste de la Chaussée étoit plus large & mieux entretenu; qu'il n'avoit rien à redouter dans tous les Bourgs qui la bordoient; que la Ville même d'Iztacpalapa, quoique dépendante d'un Parent de l'Empereur, étoit paisible, & ne s'opposeroit point à son passage; que cette indifférence des Mexiquains venoit de l'extrême abbattement de Motezuma, dont l'esprit paroissoit troublé par les prodiges du Ciel, par les réponses de ses Oracles, & par les merveilles qu'on lui racontoit des Etrangers. Enfin le Cacique l'assura qu'il trouveroit la Capitale prête à le recevoir, & l'Empereur plus disposé à souffrir des humiliations, qu'à se livrer aux emportemens de sa fierté. Ces lumieres venoient d'autant plus à propos, qu'une partie de l'Armée avoit commencé à s'effraïer de tant de grands objets, qui devoient faire

Bel'es Chaussées & Lac de Mexico.

Villes & Bourgades du Lac.

Instructions qui rassurent Cortez.

prendre une magnifique idée de la grandeur & de la force de l'Empire (39).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Marche des Castillans sur la Chaussée.

Le lendemain, Cortez fit partir toutes ses Troupes en ordre de bataille, suivant la largeur de la Chaussée, qui ne pouvoit contenir que huit Cavaliers de front. L'Armée étoit alors composée de quatre cens cinquante Espagnols, sans y comprendre les Officiers, & de six mille Indiens, Zampoalans & Tlascalans. Elle marcha sans obstacle jusqu'aux Portes d'Iztacpalapa. Cette Ville se faisoit distinguer entre toutes les autres par la beauté de ses Tours, & par la hauteur de ses Edifices, dont une partie étoit bâtie dans l'eau, & l'autre sur les bords de la Chaussée. On y comptoit environ six mille Maisons. Le Cacique, accompagné de plusieurs autres Princes, vint recevoir le Général étranger, & chacun se fit connoître par son nom & sa dignité. Les présens, qu'il reçut à l'entrée de la Ville, monterent à deux mille marcs d'or. Tous les Espagnols furent logés dans le Palais même du Cacique, & les Indiens de l'Armée dans les Portiques & les Cours. Cortez eut un Appartement de plusieurs Salles fort ornées, dont le platfond étoit de cedre & les tapisseries de coton, avec des figures & des compartimens de plusieurs couleurs. Il admira, dans la Ville, quantité de Fontaines d'eau douce, dont l'eau venoit des Montagnes voisines, par des canaux, qui servoient ensuite à la répandre dans plusieurs Jardins fort bien cultivés. Celui du Cacique étoit d'une beauté singuliere. On y voïoit quantité d'arbres fruitiers, qui formoient de larges allées, & des parterres, divisés par de fort beaux treillages en plusieurs formes, qui offroient une variété admirable d'herbes odoriférantes & de fleurs. Le centre étoit un Etang quarré, d'eau douce & fort pure, qui n'avoit pas moins de quatre cens pas sur chaque face, & dont les bords étoient revêtus d'un mêlange de brique & de pierre, avec des dégrés de chaque côté pour descendre jusqu'au fond du bassin. On y nourrissoit toutes sortes de Poissons & d'Oiseaux de Riviere. Cet ouvrage, que les Espagnols jugerent digne de l'Europe, & qui n'étoit que l'entreprise d'un Sujet de l'Empire du Mexique, augmenta l'opinion qu'ils avoient des richesses & de la grandeur du Souverain (40).

Ville d'Iztacpalapa.

Comment les Castillans y sont logés.

Suite de la marche.

Il ne restoit que deux lieues de Chaussée, jusqu'à la Capitale. Cortez, résolu d'y faire son entrée le lendemain, donna ordre que l'Armée fût prête à la pointe du jour. La nuit se passa tranquillement; & le lendemain on continua la marche dans l'ordre établi, en laissant à côté la Ville de Magiscatzingo, fondée aussi dans l'eau, & celle de Cuyoacan sur le bord de la Chaussée, outre quantité de grosses Bourgades qu'on découvroit sur le Lac. Enfin l'on eut la vûe de la grande Ville de Mexico, qui se faisoit reconnoître pour la Capitale de l'Empire, à la hauteur & la magnificence de ses Bâtimens. Un Corps de plus de quatre mille Hommes, qui paroissoit composé de la Noblesse & des Officiers de la Ville, vint ici au-devant du Général; & quoique leurs complimens ne fussent qu'une simple révérence, que chacun faisoit en passant à la file devant la tête de l'Armée, cette cérémonie l'arrêta long-tems.

Premiere vûe de Mexico.

Ses Fortifications.

Mexico étoit défendu de ce côté-là, par un Boulevard de pierre, qui le

(39) Solis, Liv. 3. chap. 9; Herrera, Liv. 7. chap. 4.

(40) *Ibidem.*


Mitelongo
Citlatepec
Tisquiquiac
Tescotepec
Capotlan
Tenutep
Xilbango
Compoala
Talquay
Ottomba
Jaltocan
M A R A I S
Tenayuca
Tepeca
Chiconoulla
Acutma
Tacuba
Thahlistlan
Tepetaslac
Ecatepec
M A R A I S
Mexico
Tezeuco
Chaussee
Quitlaraca
Lac d'Eau Salee
Capisilan
Xicalopa
Cuyoacam
Digue
de Pierre
Guastepec
Histaluca
Lac d'Eau Douce
Tlacus
Nord
Ouest
Est
Sud
Cinameca
Culhuacan
Curtaleco
Amecamaca
Carte du Lac de Mexico,
et de ses Environs
Lors de la Conqueste des Espagnols
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages.
Echelle de Quatre Lieues
1
2
3
4
Tome XIII. in 4°. N°. 9.
Tome 11. in 8°. Page 79.

couvroit dans toute la largeur de la Chaussée, & dont la Porte donnoit sur un autre bout de Chaussée, terminé par un Pont-levis, après lequel on trouvoit une seconde Fortification, qui faisoit proprement l'entrée de la Ville. Aussi-tôt que la Noblesse Mexiquaine eut passé le Pont, elle se rangea des deux côtés, pour laisser l'entrée libre; & les Espagnols découvrirent alors une fort grande rue, dont toutes les Maisons étoient bâties sur le même modéle, avec des terrasses & des balcons, qui parurent chargés d'une multitude infinie d'Habitans. Il ne s'en présentoit pas un dans la rue: mais Cortez fut averti qu'on la tenoit dégagée par l'ordre exprès de l'Empereur, qui vouloit venir le recevoir lui-même, à la tête des Seigneurs de sa Cour, pour honorer son arrivée par une distinction sans exemple.

L'Empereur vient au devant de Cortez.

Son Cortege.

En effet, on découvrit bientôt la premiere partie du cortege de ce Monarque, composée de deux cens Officiers de la Maison Impériale, tous en habit uniforme, avec de grands panaches de même figure & de même couleur. Ils marchoient deux à deux, les piés nus & les yeux baissés. En arrivant à la tête de l'Armée, ils se rangerent le long des murs, pour laisser voir dans l'éloignement une autre Trouppe, plus nombreuse & plus richement vêtue, au milieu de laquelle Motezuma étoit élevé, sur les épaules de ses Favoris, dans une litiere d'or bruni, dont l'éclat perçoit au travers de quantité de belles plumes. Quatre des principaux Seigneurs de l'Empire marchoient autour de lui, & soutenoient au-dessus de sa tête un Dais de plumes vertes, tissues avec tant d'art, qu'elles formoient une espece de toile, mêlée de quelques figures en argent. Trois des principaux Magistrats le précédoient, armés chacun d'une verge d'or, qu'ils levoient par intervalles, pour avertir que l'Empereur approchoit. A ce signal, tout le Peuple, dont les Maisons étoient couvertes, se prosternoit & baissoit le visage. Lever les yeux, dans cette occasion, étoit un crime qu'on ne distinguoit pas du sacrilege. Cortez descendit de Cheval, à quelque distance de Motezuma; & ce Prince mit en même-tems pié à terre. Quelques Indiens étendirent aussi-tôt des tapis dans l'intervalle.

Son âge & sa figure.

L'Empereur s'avança lentement, avec beaucoup de gravité, les deux mains appuïées sur les bras des Princes d'Iztacpalapa & de Tezcuco, ses Neveux. Il fit ainsi quelques pas vers Cortez. Son âge paroissoit d'environ quarante ans. Il avoit la taille de hauteur moïenne, mais plus dégagée que robuste, le nez aquilin, & le teint moins basanné que le commun des Indiens. Ses cheveux descendoient jusqu'au dessous des oreilles. Ses yeux étoient fort vifs; & toute sa personne avoit un air de majesté, dans lequel on remarquoit néanmoins quelque chose de composé. Sa parure étoit un Manteau de coton très fin, attaché simplement sur ses épaules; assez long pour lui couvrir la plus grande partie du corps, & bordé d'une frange d'or qui traînoit jusqu'à terre. Les joïaux d'or, les perles & les pierres précieuses, dont il étoit couvert, méritoient plutôt le nom de fardeau que d'ornement. Sa Couronne étoit une espece de Mitre d'or, qui se terminoit en pointe par devant, & dont l'autre partie, moins pointue, se recourboit vers le derriere de la tête. Il portoit des souliers d'or massif. Plusieurs courroies, qui étoient serrées par des boucles de même métal, & qui remontoient en

Son habillement.

FERNAND CORTEZ. 1519.

se croisant jusqu'au milieu de la jambe, représentoient assez bien l'ancienne chaussure des Romains (41).

Circonstances de son entrevûe avec Cortez.

Cortez s'avança de son côté, d'un air noble, mais à plus grands pas, & fit une profonde révérence, que le Monarque du Mexique rendit, en baissant la main jusqu'à terre, suivant l'usage commun de sa Nation, & la portant ensuite à ses lévres. Cette civilité, qu'on n'avoit jamais vû pratiquer aux Empereurs Mexiquains, parut encore plus étonnante dans Motezuma, qui saluoit à peine ses Dieux d'un signe de tête, & dont le principal vice étoit l'orgueil. Une déférence de cette nature, jointe à la démarche d'être sorti pour recevoir le Général Etranger, fit sur l'esprit des Indiens une impression d'autant plus avantageuse à Cortez, que révérant tous les Décrets de leurs Empereurs avec une soumission aveugle, ils se persuaderent que Motezuma, dont ils connoissoient la fierté, n'avoit pû s'abbaisser à ce point sans de puissantes raisons, dont ils devoient respecter la justice & la force. Cortez portoit sur ses armes une chaîne d'émail, chargée de pierres fausses, mais d'un grand éclat, qui représentoient des diamans & des éméraudes; & son dessein avoit toujours été d'en faire le présent de sa premiere Audience: mais, se trouvant si proche de l'Empereur, il prit cette occasion pour la lui mettre au cou. Les deux Princes, qui soutenoient ce Monarque, s'efforcerent en vain de l'arrêter, en lui faisant connoître que cette galanterie étoit trop libre. Motezuma blâma lui-même leur scrupule, & parut si satisfait du présent, qu'il le regarda quelque tems avec admiration. Il voulut s'acquitter sur le champ par une action éclatante; & prenant le tems, que tous les Officiers Espagnols emploïoient à lui faire la révérence, pour se faire apporter un Collier qui passoit pour la plus riche piece de son Tresor, il le mit aussi de ses propres mains au cou de Cortez. C'étoit un grand nombre de coquilles fines, & fort précieuses dans cette partie du Nouveau Monde, à chacune desquelles pendoient de chaque côté quatre Ecrevisses d'or. Cette nouvelle faveur fit monter au comble l'étonnement des Mexiquains. Les complimens furent courts dans cette premiere entrevûe. Motezuma donna ordre à l'un des deux Princes, ses Neveux, d'accompagner Cortez jusqu'au Logement qui lui étoit destiné; & continuant de s'appuïer sur le bras de l'autre, il remonta dans sa litiere, pour se retirer avec la même pompe. Tous les Historiens rapportent l'entrée des Espagnols dans la Capitale du Mexique, au huitiéme jour de Novembre (42).

Cortez lui met une Chaîne d'émail au cou.

Faveur qu'il reçoit de ce Monarque.

Palais d'Axayaca, où Cortez est logé.

Ils font une brillante description du logement qu'on avoit préparé pour Cortez; c'étoit un des édifices qu'Axayaca, Pere de l'Empereur, avoit fait bâtir. Il égaloit en grandeur le premier des Palais impériaux. On l'auroit

(41) Herrera, *ubi suprà*, chap. 5; & Solis, chap. 10.

(42) On trouve quelque legeres différences dans le récit qu'ils font des événemens de ce grand jour: mais elles peuvent venir de la différente position de ceux qui les avoient observés. La seule qui mérite d'être remarquée regarde le nombre des Espagnols, qu'Herrera ne fait monter qu'à trois cens, & Gomera à quatre cens, quoique Diaz & Solis en comptent quatre cens cinquante. Herrera raconte qu'en sortant de Tlascala, Cortez fut si surpris de voir les Espagnols réduits à une si petite trouppe, que s'imaginant qu'il en étoit demeuré plusieurs en arriere, il envoïa d'Alvarado pour les presser de sortir, mais qu'il ne s'en trouva aucun. *Ibidem.*

pris pour une Forteresse, par la force & l'épaisseur de ses murs, qui étoient flanqués, par intervalles, de tours & de parapets. Toute l'Armée trouva facilement à s'y loger; & le premier soin du Général fut d'en reconnoître lui-même toutes les parties, pour y placer des Corps-de-gardes, & pour y poster son artillerie. Quelques Salles, destinées aux Officiers, étoient tendues de tapisseries de coton; principale étoffe du Païs, mais d'un prix fort différent, suivant la variété des couleurs & la délicatesse du travail. Les chaises étoient de bois, & d'une seule piece, variées néanmoins par l'industrie des Ouvriers. Les lits n'étoient composés que d'une natte étendue, & d'une autre roulée, qui en faisoit le chevet; mais ils étoient environnés fort proprement de courtines, suspendues en forme de Pavillon. Dans un Païs, où l'on ne connoissoit point encore les recherches de la volupté, les Princes mêmes n'avoient point de lits plus délicats.

Motezuma les visite dans ce Logement.

Le soir du même jour, Motezuma, suivi du même cortege, se rendit au Quartier des Espagnols, & fit avertir Cortez, qui alla le recevoir dans la premiere cour, d'où il le conduisit jusqu'à son Appartement. L'Empereur s'y assit d'un air familier, & fit approcher un siége pour Cortez. Ses Officiers se rangerent le long des murs, & ceux de Cortez se mirent dans la même situation. Marina fut appellée pour servir d'Interpréte, & Cortez se disposoit à s'expliquer le premier: mais l'Empereur témoigna qu'il vouloit parler avant lui. Son discours, tel que les Historiens le rapportent, renferme tout-à-la-fois beaucoup d'adresse & d'ingénuité (43). La réponse de Cortez fut celle d'un Homme

Son Discours.

(43) Quoique la plûpart de ces Pieces soient ordinairement fort suspectes, on a déja remarqué que celles-ci paroissent d'un autre ordre, parce qu'elles tirent une espece d'autenticité, de leur ressemblance dans tous les Historiens, qui doivent les avoir tirées d'une source commune.

Seigneur & vaillant Capitaine, avant que je puisse écouter l'Ambassade du grand Prince dont vous êtes le Ministre, nous devons commencer, vous & moi, par oublier ce que la Renommée a publié de nos personnes & de notre conduite. On vous aura dit de moi, dans quelques endroits, que je suis un des Dieux immortels. D'autres vous auront fait entendre que la Fortune s'est épuisée à m'enrichir, que les murs & les toîts de mes Palais sont d'or, & que la terre est affaissée sous le poids de mes richesses. Enfin, d'autres auront voulu vous persuader que je suis un Tyran cruel & superbe, qui abhorre la justice, & qui ne connoît pas l'humanité. Les uns & les autres vous ont également trompé par leurs exagérations. Cette partie de mon corps, dit-il en découvrant son bras, vous fera connoître que je suis de chair & d'os, un Homme mortel, de la même espece que les autres Hommes, mais plus noble & plus puissant qu'eux. Je ne désavouerai pas mes richesses; mais l'imagination de mes Sujets les grossit beaucoup. Cette Maison, où vous êtes logés, est un de mes Palais; regardez ces murailles, elles sont composées de pierre & de chaux, matiere vile, qui ne doit son prix qu'à la maniere dont elle est emploïée. Par ces deux exemples, jugez si l'on ne vous a pas trompés de même, lorsqu'on a pris plaisir à vous exagerer mes tyrannies. Suspendez du moins votre jugement, pour être éclaircis de mes raisons; & ne vous en rapportez point au langage de mes Sujets rebelles, sans avoir examiné si les miseres dont ils se plaignent ne sont point un châtiment, & s'ils ont droit de m'en faire un reproche sans avoir cessé de les mériter. C'est avec la même obscurité, qu'on m'a rendu compte de vos personnes & de vos actions. Les uns m'ont assuré que vous étiez des Dieux, que les Bêtes farouches vous obéissoient, que vous teniez les foudres entre vos mains, & que vous commandiez aux Elémens. D'autres ont voulu me persuader que vous étiez méchans, emportés, superbes, que vous vous laissiez gouverner aux vices, & que vous aviez une soif insatiable de l'or. Cependant je reconnois déja que vous êtes des Hommes de la même nature que nous; quoiqu'il y ait quel-

FERNAND CORTEZ. 1519. Réponse de Cortez.

supérieur, qui sait tirer avantage des illusions mêmes qu'il trouve établies, & qui fait tourner, au succès de ses vûes, la politique de ceux qu'il veut persuader (44). Son discours avoit deux grands objets; l'un de faire respecter son Ambassade, & l'autre de jetter les premiers fondemens du Christianisme.

que différence, qu'on ne doit sans doute attribuer qu'à la diversité des climats. Ces Animaux, qui vous obéissent, ne sont à mon avis qu'une espece de grands Cerfs, un peu plus dociles que les nôtres, que vous avez apprivoisés, & soigneusement instruits des sciences qui conviennent à leur capacité naturelle. Je conçois aussi que ces armes, qui ressemblent à la foudre, sont des tuïaux d'un métal qui n'est pas connu parmi nous, dont l'effet, semblable à celui de nos sarbacanes, vient d'un air pressé qui cherche à sortir, & qui pousse impétueusement tout ce qui s'oppose à son passage. Le feu, que ces tuïaux jettent avec un bruit terrible, est tout au plus un secret de la science, dont vos Sages font profession. Dans tout ce qui m'est revenu d'ailleurs, je trouve encore que vous avez de la religion & de la bonté, que vous souffrez les fatigues avec constance, & qu'entre vos vertus on voit la libéralité, qui ne s'accorde gueres avec l'avarice. Ainsi, de part & d'autre, nous devons effacer les fausses impressions qu'on a voulu nous donner. En vous y croïant aussi disposé que moi, j'ai souhaité qu'avant que de me parler, vous sussiez que l'on n'ignore pas entre nous, & que nous n'avons pas besoin de votre témoignage pour croire, que le grand Prince à qui vous obéissez descend de notre ancien *Quezalcoal*, Seigneur des sept Cavernes des Navatlaques, & Roi légitime de ces sept Nations, qui ont fondé l'Empire du Mexique. Nous avons appris, par une de ses Prophéties, conservée dans nos Annales, qu'il étoit sorti de ce Païs, pour aller conquérir de nouvelles Terres, du côté de l'Orient, & qu'il avoit laissé des promesses certaines que dans la suite des tems ses descendans viendroient corriger nos Loix, & réformer notre Gouvernement par les regles de la raison. Comme les caracteres que vous portez ont beaucoup de rapport à cette Prophétie, & que le Prince qui vous envoie de l'Orient fait éclater par vos Exploits la grandeur d'un si noble Aïeul, nous avons déja résolu de consacrer à son service tout le pouvoir qui est entre nos mains. J'ai jugé qu'il étoit à propos de vous en avertir, afin qu'il n'y ait aucun embarras dans vos propositions, & que vous attribuïez l'excès de ma douceur à cette illustre origine. Solis, *ubi suprà*, ch. 11.

Herrera, qui rapporte le même discours ne fait que changer l'ordre des idées, sans rien omettre d'essentiel; mais au lieu de faire descendre les Rois d'Espagne du Seigneur Indien des sept Cavernes &c., il fait dire à Motezuma que les Empereurs Mexiquains descendoient d'un grand Prince Oriental, qui étoit venu au Mexique, & qui étoit retourné dans son Païs. Herrera, Décad. 2. Liv. 1. chap. 6.

(44) Solis déclare qu'il tient son Discours de ses propres Mémoires: Grand Roi, après vous avoir remercié de l'excès de bonté qui vous fait recevoir si favorablement notre Ambassade, & de la communication de ces hautes lumieres qui vous portent à mépriser, dans des termes si honorables pour nous, les faux préjugés de l'opinion, je puis vous dire aussi que de notre part nous avons traité celle qu'on doit avoir de vous, avec tout le respect & toute la vénération qui sont dûs à votre majestueuse Grandeur. On nous a parlé différemment de votre personne, dans les Terres de votre Empire. Les uns la mettoient au rang des Divinités; d'autres noircissoient jusqu'à ses moindres actions. Mais ces discours sont ordinairement des outrages pour la vérité. La voix des Hommes, qui est l'organe de la Renommée, prend souvent la teinture de leurs passions; & celles-ci ne conçoivent jamais les choses comme elles sont, ou ne les rapportent jamais comme elles les conçoivent. Les Espagnols ont une vûe pénétrante, qui sait distinguer les différentes couleurs qu'on donne au discours, & par la même lumiere, les faux semblans du cœur. Nous n'avons ajoûté foi, ni à vos Sujets rebelles, ni à vos Flatteurs; & nous paroissons devant vous, convaincus que vous êtes un grand Monarque, ami de la justice & de la raison, sans que nous ayions besoin du rapport de nos sens pour connoître que vous êtes mortel. Nous sommes aussi de la même condition, quoique plus vaillans sans comparaison que vos Sujets, & d'une capacité d'esprit fort au-dessus du leur, parce que nous sommes nés sous un climat dont les influences ont beaucoup de vertu. Les Animaux, qui nous obéissent, ne ressemblent point à vos Cerfs, ils ont beaucoup

Il ne trouva, dans les apparences, que de la facilité pour le premier; mais l'Empereur, chagrin d'entendre maltraiter ses Idoles, eut peine à prendre patience jusqu'à la fin, & se leva pour déclarer d'un air ému, qu'il recevoit avec beaucoup de reconnoissance les offres d'alliance & d'amitié qu'on lui faisoit de la part d'un grand Prince, descendant de Quezalcoal; mais qu'il croïoit que tous les Dieux étoient bons, & que celui des Espagnols pouvoit être tel qu'il le représentoit, sans faire tort aux siens. Ensuite il exhorta Cortez à se reposer dans un Palais, dont il pouvoit se regarder comme le Maître; & s'étant fait apporter de riches présens, qu'il le pria d'accepter, & dont il distribua quelques-uns aux Officiers Espagnols qui assistoient à l'Audience, il se retira sans avoir fait connoître autrement ses véritables dispositions.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Explication de Motezuma sur sa Religion.

Le jour suivant, Cortez lui fit demander audience dans le Palais Impérial, & l'obtint avec tant de facilité, que les Seigneurs Mexiquains, qui devoient l'accompagner, arriverent avec la réponse. C'étoient les Maîtres des Céré-

Audience qu'il donne à Cortez dans son Palais.

plus de noblesse & de fierté; & quoiqu'inférieurs à l'espece humaine, ils ont de l'inclination pour la guerre, avec une sorte d'ambition qui les fait aspirer à la gloire de leurs Maîtres. Le feu qui sort de nos armes est un effet naturel de notre industrie, dans la production duquel il n'entre rien de ces connoissances dont vos Magiciens font profession; science abominable parmi nous, & digne d'un plus grand mépris que l'ignorance même. J'ai cru devoir commencer par ces éclaircissemens, pour répondre aux avis que vous nous avez donnés. Après cela, je dirai, Seigneur, avec toute la soumission qui est dûe à Votre Majesté, que je viens la visiter en qualité d'Ambassadeur du plus puissant & du plus glorieux Monarque que le Soleil éclaire dans les lieux où il prend sa naissance. J'ai ordre de vous apprendre, en son nom, qu'il souhaite d'être votre Ami & votre Allié, sans s'appuïer sur ces anciens droits dont vous avez parlé, & sans autre vûe que d'ouvrir le Commerce entre les deux Empires, & d'obtenir par cette voie le plaisir de vous désabuser de vos erreurs. Quoique suivant vos propres Annales il pût prétendre une reconnoissance plus positive dans les Terres de votre Domaine, il ne veut user de son autorité, que pour gagner votre confiance sur un principal point, dont tout l'avantage se rapporte à vous. Il veut vous informer que vous, Seigneur, & vous Nobles Mexiquains qui m'écoutez, vous vivez dans un abus terrible de vos lumieres naturelles, en adorant des Statues insensibles, qui sont l'ouvrage de vos propres mains, & qu'il n'y a qu'un seul Dieu, sans principe & sans fin, qui est lui-même l'éternel Principe de tout ce qui existe. C'est lui dont la puissance infinie a tiré l'Univers du néant, qui a fait ce Soleil qui nous éclaire, cette Terre qui nous fournit des alimens, & qui a créé un premier Homme dont nous descendons, avec une égale obligation de reconnoître & d'adorer notre premiere cause. C'est cette premiere obligation qui est imprimée dans vos ames, & qui s'y fait sentir, puisque vous reconnoissez l'immortalité, mais que vous prostituez & que vous cherchez à détruire, en rendant vos adorations à des Esprits immondes, qui doivent aussi leur existence à Dieu, mais qui ont mérité, par leur ingratitude & leur révolte contre leur Auteur, d'être précipités dans des feux souterrains, dont vos Volcans sont une imparfaite représentation. La malice & l'envie, qui les rendent ennemis du genre humain, les portent continuellement à solliciter votre perte, en se faisant adorer sous la figure de vos abominables Idoles. C'est leur voix que vous entendez quelquefois, dans les réponses de vos Oracles. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter les Mysteres d'une si haute Doctrine. Ce même Monarque, que j'ai l'honneur de représenter, & dans lequel vous reconnoissez une si ancienne supériorité, vous exhorte seulement par mon ministere, à m'écouter sur ce point sans aucune préoccupation. C'est la premiere chose qu'il souhaite de vous. C'est le principal sujet de mon Ambassade, & le plus puissant moïen d'établir une ferme alliance entre les deux Empires, sur les fondemens inébranlables de la Religion, qui, ne laissant aucune diversité dans les sentimens, unira les esprits par les liens d'une même volonté. Solis, *ubi suprà*.

FERNAND CORTEZ. 1519.

monies de l'Empire. Le Général prit un habit fort galant, sans oublier néanmoins ses armes, qu'il fit passer pour une parure militaire. Son cortege ne fut composé que de quatre Capitaines, Alvarado, Sandoval, Velasquez de Leon, & d'Ordaz, avec six de ses plus braves Soldats, entre lesquels étoit Bernard Diaz del Castillo, qui commençoit à recueillir tout ce qui se passoit sous ses yeux, pour en composer son Histoire (45). Les rues se trouverent remplies d'une multitude infinie de Peuple, à qui l'on entendoit souvent répéter, entre leurs acclamations, le nom de *Teules*, qui signifie, dans leur langue, Dieux, ou gens descendus du Ciel. Les Espagnols découvrirent de fort loin le Palais de Motezuma, & furent frappés de sa magnificence. On y entroit par trente Portes, qui répondoient au même nombre de rues; & la principale face, qui donnoit sur une Place fort spacieuse, dont elle occupoit tout un côté, étoit bâtie de Jaspe, noir, rouge & blanc, avec beaucoup de proportion dans ce mêlange. On remarquoit, sur la principale Porte, un grand Ecusson, chargé des Armes de Motezuma. C'étoit une sorte de Griffon (46), dont la moitié du corps représentoit un Aigle, & l'autre un Lion. Il avoit les aîles étendues, comme prêt à voler; & de ses griffes il tenoit un Tigre, qui sembloit se débattre avec fureur. En approchant de la Porte, les Officiers Mexiquains, qui accompagnoient le Général, s'avancerent près de lui, & formerent une double ligne, avec quelques cérémonies mystérieuses pour ne passer que deux à deux. Après avoir traversé trois vestibules incrustés de Jaspe, ils arriverent à l'Appartement de l'Empereur, dont Cortez admira la grandeur & les ornemens. Les planchers étoient couverts de nattes, d'un travail fort délicat & fort varié. Les tentures de coton, dont les murs étoient revêtus, formoient une tapisserie fort brillante par l'éclat de leurs couleurs & la beauté des figures. Les lambris étoient composés d'un mêlange de cyprès, de cedre, & d'autres bois odoriférans, avec des feuillages & des festons en relief. Les Mexiquains, sans avoir l'usage des cloux, ni des chevilles, ne laissoient pas de faire de très grands platfonds, qui devoient leur solidité à l'art avec lequel toutes les pieces se soutenoient mutuellement (47). Chaque Sallon de l'Appartement Impérial offroit un grand nombre d'Officiers, de divers rangs, qui exerçoient différentes fonctions. Les premiers Ministres attendoient Cortez à la porte de l'anti-Chambre. Ils le reçurent avec beaucoup de civilités; après quoi ils prirent un moment, pour se revêtir d'habits simples, au lieu des riches manteaux, & des sandales dorées, avec lesquels ils avoient paru d'abord. Mais, quoique l'usage de la Cour Mexiquaine ne permît point de se présenter devant l'Em-

Description du Palais Impérial.

(45) Solis, chap. 12. Quoique ce soit lui qu'on suit ici presque continuellement, on le cite moins que Solis, dont l'Histoire est principalement composée de la sienne.

(46) Les Historiens ne s'accordent point sur cette figure. Quelques-uns, dit Herrera, veulent que dans les Montagnes de Teguacan il y eût de vrais Griffons, qui dépeuplerent la vallée d'Avacatlan, & soutiennent que ces Montagnes, qui sont aussi nommées *Ciutlachtpell*, tirent ce nom de *Ciutlachili*, qui signifie Griffon, ou Animal en forme d'Aigle & de Lyon. Mais il y a peu de fond, continue-t'il, à faire là-dessus, parce que les Castillans n'ont point encore vû de Griffons dans tous leurs Voïages, quoique Motezuma & d'autres Seigneurs Mexiquains en eussent dans leurs Armes. Ils les peignoient avec quatre piés, des dents, & du poil, qui étoit plutôt laine que plume, un bec, des griffes, & des aîles pour voler, *ubi sup.* ch. 9.

(47) Solis, *Ibidem.*

pereur avec un habit brillant, on ne proposa point aux Espagnols de faire le même changement à leur parure.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Conférence entre Motezuma & Cortez.

Ils furent introduits, avec un silence qui augmenta leur admiration pour l'air de grandeur qu'ils voïoient regner autour d'eux. Motezuma étoit de bout, & revêtu de toutes les marques de la dignité suprême. Il fit quelque pas, pour aller au-devant du Général, & lui mit les mains sur les épaules lorsqu'il se fut baissé pour le saluer. Ensuite, aïant jetté un regard doux & caressant sur les Espagnols du cortege, il s'assit; & l'on donna, par son ordre, des siéges à Cortez & à tous ses gens. L'audience fut longue, & prit la forme d'une simple conversation. Motezuma fit diverses questions sur l'Histoire, les productions & les usages des Païs orientaux. Les explications qu'il demanda, sur plusieurs difficultés, firent connoître qu'il ne se livroit pas légerement à des témoignages étrangers. Enfin, revenant à la considération que les Mexiquains devoient aux descendans de leur premier Roi, il s'applaudit particuliérement de voir accomplir, sous son regne, une prophétie qui s'étoit conservée depuis tant de siécles. Cortez fit tourner adroitement le discours sur la Religion; mais se bornant à vanter la morale du Christianisme, qui venoit naturellement à la suite des éclaircissemens qu'il avoit donnés sur les Loix de sa Nation, il en prit occasion de se récrier avec beaucoup de force contre les Sacrifices du sang humain, & contre le barbare usage de manger la chair des Victimes. Ses représentations durent être fort vives, puisqu'à la fin de cette premiere audience, Motezuma bannit de sa table les plats de chair humaine (48). Cependant il n'osa la défendre absolument à ses Sujets; & loin de se rendre sur l'article des Sacrifices, il soutint qu'il n'y avoit pas de cruauté à tuer, aux piés des Autels, des Prisonniers de guerre, qui étoient déja condamnés à la mort. Cortez ne put lui faire comprendre que sous le nom de Prochain, on dût compter jusqu'à ses Ennemis.

L'Empereur mene Cortez dans le principal Temple de Mexico.

Ce Prince donna d'ailleurs peu d'espérance de lui voir ouvrir les yeux à la Vérité. Dans les conversations, que l'Aumônier de Cortez eut souvent avec lui, il reconnut quelques avantages du Christianisme sur la Religion de ses Peres; mais on ne put lui faire abandonner le principe dans lequel il se renfermoit toujours, que ses Dieux étoient bons au Mexique, comme celui des Chrétiens l'étoit dans les lieux où il étoit adoré. Dès les premiers jours, après avoir fait voir aux Espagnols la grandeur & la magnificence de sa Cour, il voulut, par un autre sentiment de vanité, leur montrer aussi le plus grand de ses Temples. Il les pria néanmoins de s'arrêter peu de tems à l'entrée, tandis qu'il alla consulter un moment, avec les Sacrificateurs, s'il pouvoit faire paroître, devant leurs Dieux, des Etrangers qui ne les adoroient pas. La réponse aïant été qu'ils pouvoient être admis, pourvû qu'ils n'y commissent rien d'offensant, deux ou trois des plus anciens Sacrificateurs sortirent pour l'apporter à Cortez, avec la priere qu'on lui faisoit. Aussitôt toutes les portes de ce vaste & superbe Edifice s'ouvrirent en même tems; & Motezuma prit soin lui-même d'expliquer aux Espagnols ce qu'il y avoit de plus saint & de plus mystérieux. Il leur montra les lieux destinés au service du Temple, l'usage des vases & des instrumens sacrés. Il leur apprit

Ce qui s'y passe.

(48) *Ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

le nom de chaque Idole, & le culte particulier qu'on lui rendoit. Quelques-uns n'aïant pû s'empêcher de rire, il feignit de ne s'en être pas apperçu; mais il se tourna vers eux d'un air imposant, pour arrêter leur indiscrétion par ses regards. Cortez ne laissa point de lui dire, avec la confiance d'un Missionnaire, que s'il vouloit permettre un moment que la Croix des Chrétiens fût plantée au milieu du Temple, il reconnoîtroit bientôt que toutes ces fausses Divinités n'en soutiendroient pas la présence. Les Sacrificateurs parurent irrités d'une proposition si hardie; & Motezuma même, embarrassé pour sa réponse, lui dit, après avoir paru balancer entre son ressentiment & le desir de se contraindre, que les Espagnols pouvoient accorder au lieu où ils étoient l'attention qu'ils devoient du moins à sa personne. Il sortit aussi-tôt; & s'arrêtant sous le Portique, il leur dit, avec moins d'émotion, qu'ils étoient libres de retourner à leur Quartier, tandis qu'il alloit demeurer dans le Temple, pour demander pardon à ses Dieux de l'excès de sa patience. Après une avanture si délicate, Cortez se détermina, suivant le conseil de ses Aumôniers, à demander au Ciel des conjonctures plus favorables, pour traiter l'affaire de la Religion; ce qui n'empêcha point qu'il n'obtînt, de Motezuma, la liberté de changer en Eglise une des Salles de son Quartier (49).

Proposition hardie de Cortez.

Réponse de Motezuma.

Les premiers jours, qui suivirent celui de son arrivée, s'étoient passés en réjouissances; & la discipline qu'il faisoit observer par ses Troupes répondant à l'idée qu'il avoit donnée des principes de sa Religon, & des motifs de son Ambassade, il observoit avec joie que la vénération des Mexiquains croissoit pour le nom Espagnol, & que l'Empereur même revenoit heureusement de ses préventions. Ce Prince lui rendoit de fréquentes visites, dans lesquelles il ne se lassoit point d'admirer tout ce qui venoit d'Espagne. Il ne mettoit point de bornes à ses présens. Les Nobles s'efforçoient, à son exemple, de s'attirer l'estime & l'amitié de leurs Hôtes, par des soins & des services, qui approchoient de la soumission; & le Peuple plioit les genoux devant le moindre Soldat Espagnol (50). Enfin le Quartier des Etrangers étoit respecté comme un Temple, & l'Armée s'y étoit déja rétablie de ses fatigues, dans l'abondance de toutes sortes de provisions; lorsque deux Zampoalans, déguisés en Mexiquains, arriverent dans la Ville par des chemins détournés, & rendirent au Général une Lettre du Conseil de Vera-Cruz, qui troubla cette agréable situation.

Comment Cortez se fait respecter dans Mexico.

D'Escalante, Commandant de la nouvelle Colonie, n'avoit pensé qu'à fortifier la Place, & à se conserver les Amis que Cortez lui avoit laissés. Sa tranquillité ne reçut aucune atteinte des Peuples du Païs; mais il fut informé qu'un Général de Motezuma étoit entré dans la Province avec une Armée considérable, pour châtier quelques Alliés des Espagnols, qui s'étoient dispensés de païer à l'Empereur le tribut ordinaire, dans la confiance qu'ils avoient à la protection de leurs nouveaux Amis. Ce Capitaine Mexiquain, nommé Quelpopoca, qui commandoit toutes les Troupes répandues sur les frontieres de Zampoala, les avoit assemblées, dans la seule vûe de soutenir les Commissaires Impériaux qui venoient recueillir le tribut; mais sous ce prétexte,

Nouvelles qu'il reçoit de Vera-Cruz.

Guerre entre les Espagnols de la Colonie & les Trouppes Mexiquaines.

(49) Solis, *Ibidem.* Herrera, Liv. 8. chap. 1.

(50) Solis, Liv. 3. chap. 18.

elles s'étoient emportées aux plus horribles violences. Les Totonaques de la Montagne, dont elles détruisoient les Habitations, porterent leurs plaintes à la Colonie Espagnole. D'Escalante tenta les voies de la négociation. Il dépêcha, au Général Mexiquain, deux Zampoalans qui demeuroient dans Vera-Cruz, pour le prier, en qualité d'Ami, de suspendre les Hostilités jusqu'à l'arrivée d'un nouvel ordre de la Cour, parce qu'étant informé depuis peu, que l'Empereur avoit permis aux Ambassadeurs d'Espagne d'y passer, pour établir une alliance constante entre les deux Couronnes, il ne pouvoit se persuader que ce Prince eût en même tems des intentions contraires à la paix. La réponse de Qualpopoca fut injurieuse, & le Conseil Espagnol ne put dissimuler cet outrage. D'Escalante forma un Corps de Montagnards, qui fuïoient les violences des Mexiquains. Il se mit à leur tête, avec quarante Espagnols & deux pieces d'artillerie. Qualpopoca vint au-devant de lui en fort bon ordre. Le combat fut engagé, & les Espagnols remporterent une victoire éclatante; mais elle leur coûta la perte de leur Commandant & de sept de leurs plus braves Soldats, qui moururent quelques jours après de leurs blessures. Un d'entr'eux, nommé d'Arguello, homme d'une taille & d'une force extraordinaire, aïant été mortellement blessé, à quelque distance de ses Compagnons, fut enlevé par les Vaincus, avec la promptitude qu'ils avoient à retirer leurs propres Morts; circonstance qui augmenta beaucoup le chagrin de la Colonie, & qu'on verra décider de la conduite de Cortez dans la plus importante de ses entreprises.

Fernand Cortez. 1519

D'Escalante est tué dans un combat.

Le Conseil de Vera-Cruz lui rendoit compte de tous ces événemens, en reconnoissant que la victoire même laissoit des suites fâcheuses à redouter, & lui demandoit, avec ses ordres, un Successeur pour d'Escalante. Un contretems si cruel & si peu attendu le jetta dans une affliction, qu'il ne put déguiser à ses Officiers. Il les assembla tous; & n'osant se fier aux premieres Délibérations, il les pria de prendre quelque tems, comme il leur avoua qu'il en avoit besoin lui-même, pour réfléchir sur le fond de cet incident. Il leur recommanda le secret, dans la crainte que le Soldat ne prît trop vivement l'allarme; & ses Aumôniers reçurent ordre d'implorer le secours du Ciel par leurs plus ardentes prieres. Ensuite, s'étant retiré dans son Appartement, il y passa seul le reste du jour & une grande partie de la nuit. On rapporte qu'en s'y promenant avec beaucoup d'agitation, le hasard lui fit découvrir un endroit, nouvellement maçonné, où l'Empereur avoit fait cacher tous les trésors de son Pere; & qu'étant rempli de soins plus importans, il se contenta de le remarquer, sans être tenté alors de le faire ouvrir. Avant la fin de la nuit, il se fit amener secrettement les Indiens les plus habiles & les plus affectionnés qu'il eût à sa suite, pour leur demander s'ils n'avoient pas remarqué quelque chose d'extraordinaire dans la conduite ou dans l'esprit des Mexiquains, & s'ils jugeoient que l'estime de cette Nation se soutînt pour les Espagnols. Les Indiens répondirent que le Peuple ne pensoit qu'à se réjouir, dans les Fêtes qui se faisoient en faveur des Etrangers, & qu'il paroissoit les révérer de bonne foi, parce qu'il les voïoit honorés de l'Empereur; mais que les Nobles étoient devenus rêveurs & mystérieux, & qu'ils tenoient des conférences, dont il étoit aisé de voir que la cause étoit déguisée; & qu'on avoit entendu de quelques-uns des discours interrompus, qui pouvoient re-

Conduite de Cortez à l'occasion de cet incident.

Trésors qu'il découvre.

Il commence à se défier de Motezuma.

FERNAND CORTEZ. 1519.

cevoir une interprétation ſiniſtre, particuliérement ſur la facilité de rompre les Ponts des Chauſſées. Deux ou trois des mêmes Indiens avoient appris, dans la Ville, que peu de jours auparavant on avoit apporté, à Motezuma, la tête d'un Eſpagnol, & que ce Prince, après en avoir admiré la groſſeur & la fierté, ce qui convenoit ſans aucun doute à celle d'Arguello, avoit recommandé qu'elle fût cachée ſoigneuſement (51). Cortez fut d'autant plus frappé de ce dernier récit, qu'il y crut trouver une preuve certaine que Motezuma étoit entré, par ſon approbation, ou par ſes ordres, dans l'entrepriſe de ſon Général (52).

Conſeil qu'il tient avec les Officiers.

A la pointe du jour, il fit rappeller tous ſes Capitaines, avec quelques-uns des principaux Soldats, auxquels leur mérite ou leur expérience avoit fait donner entrée au Conſeil. Il leur fit une nouvelle expoſition du ſujet de l'Aſſemblée, & de tous les avis qu'il avoit reçus des Indiens. On propoſa diverſes ouvertures. Les uns vouloient qu'on demandât un Paſſeport à Motezuma, pour aller au ſecours de la Colonie. D'autres, à qui cette voie parut dangereuſe, témoignerent plus d'inclination à ſortir ſecrettement de la Ville, avec toutes les richeſſes qu'on y avoit amaſſées. Le plus grand nombre fut d'avis de demeurer, ſans faire connoître qu'on eût appris ce qui s'étoit paſſé à Vera-Cruz, & d'attendre l'occaſion de ſe retirer avec honneur. Cortez recueillit toutes ces propoſitions, mais ce fut pour les rejetter, après en avoir fait ſentir le danger. Il péſa ſur la tête d'Arguello, qui ne devoit laiſſer aucun doute que Motezuma ne fût informé de la conduite de ſon Général, & ſur le ſilence de ce Prince, dont on devoit conclure avec la même certitude qu'il falloit ſe défier de ſes intentions. Là-deſſus, il établit la néceſſité de tenter quelque choſe de grand, qui fût capable de faire une profonde impreſſion ſur l'eſprit des Mexiquains, & de leur inſpirer autant de reſpect que de crainte. Enfin, il propoſa, comme le ſeul parti dans lequel il vît de la ſûreté, ou comme le ſeul du moins dont on pût eſperer une compoſition qui convînt à la dignité du nom Eſpagnol, de ſe ſaiſir de la perſonne de l'Empereur, & de le retenir dans le Quartier, en donnant pour prétexte la mort d'Arguello, dont il avoit eu connoiſſance, & la perfidie avec laquelle ſon Général avoit violé la paix. Il ajoûta qu'après avoir conſideré les difficultés d'une entrepriſe ſi hardie, il y en trouvoit beaucoup moins que dans toute autre réſolution; & s'attachant à repréſenter les avantages qu'il croïoit attachés au ſuccès, il en fit une peinture ſi plauſible, qu'elle entraîna toute l'Aſſemblée dans ſon opinion (53).

Il prend la réſolution de ſe ſaiſir de l'Empereur.

(51) Herrera s'étend ſur cette tête. Il dit qu'elle étoit fort groſſe, à barbe noire & friſée; que Motezuma l'envoïa dans un Temple; qu'il fut extrêmement troublé de cette vûe, parce que ne pouvant plus douter que les Eſpagnols ne fuſſent mortels, & conſiderant néanmoins que de nombreuſes Armées n'avoient pû vaincre un ſi petit nombre d'Hommes, il en conclut qu'ils étoient conduits par une Puiſſance ſupérieure, & que les Pronoſtics qui lui annonçoient la ruine de ſon Empire & de ſa Religion étoient plus que vérifiés. Arguello n'étoit mort que de ſes bleſſures. *Ibidem.*

(52) Solis & Herrera, mêmes chapitres.

(53) Diaz del Caſtillo prétend que lui & quelques autres avoient donné ce conſeil au Général, pluſieurs jours avant qu'on eût reçu avis de ce qui s'étoit paſſé à Vera-Cruz. Mais les autres Relations ne lui font point cet honneur; & Solis, lui reprochant d'avoir voulu s'attribuer la gloire des plus grands deſſeins, le raille ici de n'avoir pas differé de quelques jours un conſeil qui eût été ridicule plutôt. *Ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

L'Histoire n'a pas d'autre exemple d'une audace de cette nature. Mais Cortez se voïoit également perdu, soit par une retraite qui lui ôtoit sa réputation, soit en se maintenant dans son Poste, sans la rétablir & l'augmenter par quelque action d'éclat extraordinaire. Il n'y a point de témérité à fermer les yeux au péril, lorsque la prudence n'offre plus d'autre ressource; & les Espagnols, accoutumés d'ailleurs à voir la fortune comme enchaînée à leurs armes, ne pouvoient se persuader qu'après les avoir conduits si loin, par une suite de miracles, elle se lassât d'en faire en leur faveur. Mais, quelque nom qu'on veuille donner à leur résolution, ils tournerent tous leurs soins à l'exécuter habilement. Cortez, pour ne pas causer d'allarme aux Mexiquains, choisit l'heure à laquelle il rendoit sa visite ordinaire à l'Empereur. Il donna ordre que toute l'Armée prît les armes dans le Quartier, que les Chevaux fussent sellés, & que tous ces mouvemens se fissent sans bruit & sans affectation. Ensuite, aïant fait occuper, par quelques Brigades, l'entrée des principales rues qui conduisoient au Palais, il s'y rendit, accompagné d'Alvarado, de Sandoval, de Velasquez de Leon, de Lugo, & d'Avila, avec une escorte de trente Soldats choisis. On ne fut pas surpris de les voir entrer avec leurs armes, parce qu'ils avoient pris l'habitude de les porter, comme un ornement militaire. Motezuma les reçut sans défiance; & les Officiers se retirerent dans un autre Appartement, suivant l'usage qu'il avoit lui-même établi. Les Interprétes s'étant approchés, Cortez prit un air chagrin, & commença son discours par des plaintes. Il peignit vivement l'insolence de Qualpopoca, qui avoit attaqué les Espagnols de Vera-Cruz, au mépris de la paix, & de la protection de l'Empereur, sur laquelle ils devoient se reposer. Il traita comme le plus noir & le plus infâme de tous les crimes, le massacre d'un de ses Soldats, qui avoit été tué de sang froid par les Mexiquains, pour vanger apparemment la honte de leur défaite; & s'échauffant par dégrés, il donna des noms encore plus odieux à Qualpopoca & à ses Capitaines, pour avoir osé publier qu'ils avoient commis cet attentat par l'ordre de l'Empereur. Mais il ajoûta que loin d'avoir prêté l'oreille à cette indigne supposition, il l'avoit regardée comme un autre crime, qui blessoit l'honneur de Sa Majesté. Motezuma parut interdit; & changeant de couleur, il se hâta de protester que ces ordres n'étoient pas venus de lui. Cortez répondit qu'il en étoit convaincu, mais que les Soldats Espagnols ne se le persuaderoient pas si facilement; & que les Sujets de l'Empire ne cesseroient pas d'en croire le récit du Général, si cette calomnie n'étoit effacée par un désaveu public; que dans cette vûe, il venoit proposer à Sa Majesté de se rendre sans bruit & comme de son propre mouvement au Quartier des Espagnols, pour y passer quelque tems avec ses Amis; qu'une si généreuse confiance n'appaiseroit pas seulement le chagrin du puissant Monarque qui les avoit envoïés à sa Cour & le soupçon des Soldats, mais qu'elle tourneroit à son honneur, en effaçant une tache qui le ternissoit; qu'il lui donnoit sa parole, au nom du plus grand Prince de la Terre, qu'il seroit traité entre les Espagnols, avec tout le respect qui lui étoit dû; & qu'ils n'avoient pas d'autre dessein que de s'assurer de sa volonté, pour lui rendre leurs services avec plus d'obéissance & de vénération (54).

Hardiesse de cette entreprise.

Comment Cortez l'exécute.

Reproches qu'il fait à Motezuma.

Comment il lui déclare ses intentions.

(54) Cet événement a l'air si fabuleux, qu'on ne s'y arrêteroit point s'il n'étoit vé-

FERNAND CORTEZ. 1519.

Embarras de ce Prince.

Cortez se tut ; & Motezuma, frappé d'une si étrange proposition, demeura comme immobile, de colere ou de surprise. Ce silence aïant duré quelques momens, Cortez, qui ne vouloit emploïer la force qu'après avoir perdu l'espoir de réussir par l'adresse & la douceur, continua de lui représenter que le Logement qu'il avoit donné aux Espagnols étoit un de ses Palais, où il leur avoit fait souvent l'honneur de les visiter, & que ses Sujets ne s'étonneroient point de l'y voir passer quelques jours, sur-tout pour se laver d'une imputation qui faisoit tort à sa gloire. Enfin le fier Monarque perdit patience, & ne dissimulant pas même qu'il pénétroit le motif de cette demande, il répondit d'un air assez brusque qu'un Empereur du Mexique n'étoit pas fait pour la prison, & que quand il seroit capable de s'abbaisser jusqu'à ce point, ses Sujets ne manqueroient pas de s'y opposer. Alors Cortez, prenant un ton plus ferme, lui déclara que s'il cédoit de bonne grace, sans obliger les Espagnols de perdre le respect qu'ils avoient pour lui, il s'embarrassoit fort peu de la résistance de ses Sujets, contre lesquels il pourroit emploïer toute la valeur de ses Soldats, sans que l'amitié qu'il vouloit entretenir avec lui en reçût la moindre diminution. Cette dispute dura long-tems. Cortez se flattoit toujours de l'emporter, par un mêlange de respect & de hauteur. Motezuma, qui commençoit à découvrir le péril où il étoit, se jetta sur diverses propositions. Il offrit de faire arrêter Qualpopoca & tous les Officiers, pour les livrer entre les mains de Cortez. Il vouloit donner ses deux Fils en ôtages. Il répétoit, avec une vive agitation, qu'on ne devoit pas craindre qu'il prît la fuite & qu'il allât se cacher dans les Montagnes. Cortez refusoit toutes les offres. L'Empereur ne se rendoit point. Cependant il s'étoit passé trois heures, & les Officiers Espagnols commençoient à s'allarmer d'un si long délai. Velasquez de Leon dit hautement, dans son impatience, que les discours étoient inutiles, & qu'il falloit s'en saisir ou le poignarder. Motezuma voulut savoir de Marina ce qu'on disoit avec tant d'emportement. Cette habile Interprete saisit l'occasion, pour l'embarrasser par de nouvelles allarmes ; & feignant de craindre que son discours ne fût entendu des Espagnols, elle lui répondit qu'il étoit en danger s'il résistoit à des gens dont il connoissoit la résolution, & qui étoient assistés d'un secours extraordinaire du Ciel ; qu'étant née dans son Empire, elle n'avoit en vûe que ses intérêts ; que s'il consentoit sur le champ à suivre le Général Etranger, elle lui garantissoit qu'il seroit traité avec tous les égards dûs à son rang ; mais que s'il s'obstinoit à résister, elle ne répondoit pas de sa vie. Ce discours triompha de sa fierté. Il se leva brusquement, pour déclarer à Cortez qu'il se fioit à lui, qu'il étoit prêt à passer dans son Quartier ; & que c'étoit la volonté des Dieux du Mexique, puisqu'ils permettoient que les persuasions des Espagnols l'emportassent sur toutes ses difficultés. Il appella aussi-tôt ses Officiers Domestiques, pour leur ordonner de préparer sa litiere. Il nomma ceux qui devoient l'accompagner, après leur avoir dit que par des raisons d'Etat, qu'il avoit concertées avec ses Dieux, il avoit résolu d'aller passer quelques jours dans le Palais de son Pere. Ses Ministres, qu'il fit appeller aussi, reçurent ordre de communiquer sa résolution au Peuple.

Offres qu'il fait à Cortez.

Emportement de quelques Officiers Espagnols.

Avec quelle adresse Marina détermine l'Empereur à se livrer aux Espagnols.

tifié par tout ce qu'il y a de certain dans l'Histoire ; & cette raison oblige d'en rapporter toutes les circonstances.

Il

Il ajoûta qu'il l'avoit formée volontairement & pour le bien de l'Empire. D'un autre côté, chargeant un Capitaine de ses Gardes d'aller se saisir de Qualpopoca & de tous les Chefs de l'Armée, il lui remit, pour la sûreté de sa Commission, un Sceau qu'il portoit attaché au bras droit. En donnant publiquement tous ces ordres, il prioit Marina de les expliquer aux Espagnols, dans la crainte de leur donner de l'ombrage, & de s'exposer à quelque violence.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Il sortit de son Palais, avec une suite assez nombreuse. Les Espagnols étoient autour de sa litiere, & le gardoient sous prétexte de l'escorter. Le bruit s'étant répandu dans toute la Ville que les Etrangers enlevoient l'Empereur, on vit aussi-tôt les rues pleines de Peuple, qui poussoit de grands cris, avec l'apparence d'un soulevement général. Les uns se jettoient à terre; d'autres témoignoient leur affliction par leurs larmes. L'Empereur prit un air gai & tranquille, qui appaisa ce tumulte, sur-tout lorsqu'aïant fait signe de la main, il eut déclaré que loin d'être Prisonnier, il alloit passer librement quelques jours avec les Etrangers, pour se divertir avec eux. En arrivant au Quartier des Espagnols, il fit écarter la foule, qui n'avoit pas cessé de le suivre, avec ordre à ses Ministres de défendre les assemblées tumultueuses sous peine de mort. Il fit beaucoup de caresses aux Soldats Espagnols, qui vinrent le recevoir avec les plus grandes marques de respect. Il choisit l'appartement qu'il vouloit occuper. On mit, à la vérité, des Corps-de-garde à toutes les avenues. On doubla ceux du Quartier. On plaça des Sentinelles dans les rues. Aucune précaution ne fut oubliée. Mais les portes demeurerent ouvertes pour les Officiers de l'Empereur, que l'on connoissoit tous, & pour les Seigneurs Mexiquains qui venoient lui faire leur cour; avec cette réserve, que sous prétexte d'éviter la confusion, on n'en admettoit qu'un certain nombre, à mesure que les autres étoient congediés. Dès le premier jour, Cortez rendit une visite au Monarque, après lui avoir fait demander audience, avec les mêmes cérémonies qu'il avoit toujours observées. Il le remercia d'avoir honoré cette Maison de sa présence, comme si son séjour y eût été libre; & ce Prince affecta de paroître aussi content, que si les Espagnols n'eussent pas été témoins de sa résistance. Il leur distribua de sa main quantité de présens, qu'il se fit apporter dans cette vûe; & loin de découvrir à ses Ministres le secret de sa prison, il s'efforça de dissiper toutes leurs défiances, pour conserver du moins la dignité de son rang dans l'opinion des Mexiquains. Entre ceux qui ne pouvoient se persuader qu'il fût libre, les uns, condamnant la conduite de Qualpopoca, louerent celle de leur Souverain, & donnoient le nom de grandeur d'ame à l'effort qu'il avoit fait d'engager sa liberté pour faire connoître son innocence. D'autres étoient persuadés que leurs Dieux, avec lesquels ils lui supposoient une communication familiere, lui avoient inspiré ce qu'il y avoit de plus convenable à sa gloire. Les plus sages respectoient sa résolution, sans se donner la liberté de l'examiner, d'autant plus qu'il exerçoit les fonctions Impériales avec la même régularité. Il donnoit ses audiences & tenoit son Conseil aux mêmes heures. Les affaires de l'Etat n'étoient pas plus négligées; & ce qui surprenoit les Espagnols mêmes, chaque jour sembloit augmenter pour eux sa confiance.

Il est conduit au Quartier de Cortez.

Mesures qu'on y observe avec lui.

Il dissimule sa situation à ses Sujets.

Jugement qu'ils en portent.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Conduite de Motezuma dans sa captivité.

On apportoit, du Palais Impérial, tout ce qui devoit être servi sur sa table. Le nombre des plats étoit beaucoup plus grand qu'il ne l'avoit jamais été; & ceux auxquels il n'avoit pas touché étoient aussi-tôt distribués aux Soldats Espagnols. Il connoissoit tous les Officiers par leurs noms, & l'on remarqua qu'il avoit même étudié la différence de leur génie & de leurs inclinations (55). La familiarité (56), dans laquelle il vivoit avec eux, leur fit croire à la fin qu'il avoit oublié ses ressentimens, ou que les témoignages continuels, qu'il recevoit de leur respect & de leur affection, l'avoient persuadé qu'ils n'avoient en vûe que sa gloire & la justice (57). On lui expliquoit soigneusement les principes du Christianisme; & Cortez poussa le zèle jusqu'à demander une Assemblée des principaux Seigneurs de la Nation, pour leur répréfenter les absurdités de l'Idolâtrie, dans une harangue fort singuliere qu'Herrera nous a conservée (58). Mais elle fit aussi peu d'impression sur leur esprit, que les instructions particulieres sur celui de Motezuma. Un miracle même, dont les Historiens font honneur à la foi de Cortez (59), ne put vaincre des cœurs endurcis par l'habitude de l'erreur & du vice.

Son obstination dans l'Idolâtrie.

La mort d'Escalante & d'Arguello est vangée.

Cependant le Capitaine des Gardes, qui avoit été dépêché dans la Province des Totonaques, amena chargés de chaînes, Qualpopoca & ses principaux Officiers. Ils s'étoient rendus sans résistance, à la vûe du Sceau Impérial. Cortez permit qu'ils fussent conduits droit à Motezuma, parce qu'il souhaitoit que ce Prince les obligeât de cacher qu'ils eussent agi par ses ordres. Ensuite ils lui furent amenés; & l'Officier qui les conduisoit lui dit de la part de l'Empereur qu'il pouvoit tirer d'eux la vérité, & les punir avec toute la rigueur qui convenoit à leur crime. Ils confesserent d'abord qu'ils avoient rompu la paix par une guerre injuste, & qu'ils étoient coupables du meurtre d'Arguello, sans chercher à s'excuser par l'ordre de leur Maître: mais lorsqu'on leur eut déclaré qu'ils alloient être punis rigoureusement, ils s'accorderent tous à rejetter leur faute sur lui. Cortez refusa d'écouter leur déposition, qu'il traita d'imposture. La cause fut jugée militairement; & les Coupables reçurent leur Sentence, qui les condamnoit à être brûlés vifs devant le Palais Impérial.

Sentence prononcée contre les Coupables.

(55) Il prit une affection particuliere pour un Castillan nommé *Penna*, qu'il combla de richesses, & sans lequel il ne pouvoit être un moment. Herrera, Liv. 8. chap. 5.

(56) Il passoit les soirs à jouer avec Cortez, au *Totoloque*, espece de jeu de quilles, qui se jouoit avec de petites boules & de petites quilles d'or. Motezuma distribuoit son gain aux Soldats Espagnols, & Cortez donnoit le sien aux petits Officiers Mexiquains. Alvarado marquoit ordinairement, & favorisoit son Général. L'Empereur, qui s'en apperçut fort bien, le railloit agréablement de compter mal, & ne laissoit pas de l'engager chaque fois à prendre la même peine. Solis, chap. 20. Soit qu'il fût naturellement doux & liberal, & que la disgrace l'eût ramené à son caractere naturel, soit qu'il se fît violence pour plaire aux Espagnols, il parvint à s'en faire aimer comme un Frere ou un Pere. Herrera, *ubi suprà*.

(57) On lui accordoit quelquefois la liberté d'aller se promener sur le Lac, & se réjouir même dans ses Maisons de Plaisance; mais il étoit toujours accompagné d'une Garde Espagnole, & d'un grand nombre de Tlascalans, qui le ramenoient le soir dans sa Prison. Herrera, Liv. 8. chap. 4.

(58) *Ibidem*, chap. 7.

(59) Ils racontent que la saison étant fort seche, & les Prêtres Idolâtres aïant demandé en vain de la pluie à leurs Dieux, Cortez en promit pour un jour marqué, & qu'il en tomba effectivement une fort abondante. *Ibid.* chap. 6.

On délibera aussi-tôt sur la forme de l'exécution. Il parut important de ne la pas différer ; mais dans la crainte que Motezuma ne s'aigrît & ne voulût soutenir des Malheureux dont tout le crime étoit réellement d'avoir exécuté ses ordres, Cortez forma un dessein, qui surpasse tout ce qu'on a vû jusqu'à présent de plus audacieux dans ses résolutions, & qui ne peut être justifié que par la facilité avec laquelle il avoit réduit ce Prince à se laisser conduire en Prison. Il se fit apporter des fers, tels qu'on les mettoit aux Espagnols qui avoient mérité cette punition ; il se rendit à l'appartement de l'Empereur, suivi d'un Soldat, qui les portoit à découvert, de Marina pour lui servir d'Interpréte, & d'un petit nombre de ses Capitaines ; il ne se dispensa d'aucune des révérences & des autres marques de respect, qu'il rendoit ordinairement à ce Monarque ; ensuite élevant la voix, d'un ton fier, il lui déclara que son Général & les autres Coupables étoient condamnés à mourir, après avoir confessé leur crime ; qu'ils l'en avoient chargé lui-même, en soutenant qu'ils ne l'avoient commis que par son ordre ; que des indices si violens l'obligeoient de se purger, par quelque mortification personnelle ; qu'à la vérité les Souverains n'étoient pas soumis aux peines de la Justice commune, mais qu'ils devoient reconnoître une Justice supérieure, qui avoit droit sur leurs Couronnes, & à laquelle ils devoient quelque satisfaction. Alors il commanda, d'un air ferme & absolu, qu'on lui mît les fers ; & s'étant retiré, sans lui laisser le tems de répondre, il donna ordre qu'on ne lui permît aucune communication avec ses Ministres.

Célebre audace de Cortez, qui met les fers aux mains de l'Empereur.

Un traitement si honteux jetta le malheureux Motezuma dans une si profonde consternation, que la force lui manqua également pour résister & pour se plaindre. Il fut long-tems dans cet état, comme un Homme absolument hors de soi. Quelques-uns de ses Domestiques, qui étoient présens, accompagnoient sa douleur de leurs larmes, sans avoir la hardiesse de parler. Ils se jettoient à ses piés, pour soutenir le poids de ses chaînes. Ils faisoient passer, entre sa chair & le fer, quelques morceaux d'une étoffe déliée, dans la crainte que ses bras & ses jambes ne fussent offensés. Lorsqu'il revint de cette espece d'égarement, il donna d'abord quelques marques de chagrin & d'impatience ; mais ces mouvemens s'appaiserent bientôt, & son malheur lui parut une disposition du Ciel, dont il attendit la fin avec assez de constance. D'un autre côté, les Espagnols pressoient l'exécution des Coupables. Ils avoient reçu avis, quelques jours auparavant, que dans une des Maisons Impériales, nommée *Tlacochalco*, il y avoit un amas de lances, d'épées, de boucliers, d'arcs & de fleches, qu'ils craignirent de voir quelque jour emploïés contr'eux. Ils en avoient parlé à Motezuma, & ce Prince leur avoit répondu naturellement que c'étoit un ancien magasin d'armes, tel que ses Prédécesseurs l'avoient toujours eu, pour la défense de l'Empire. L'occasion leur parut favorable, pour se délivrer d'un sujet d'allarme. Ils emploïerent toutes ces armes à composer le bucher, dans lequel Qualpopoca & ses Complices furent brûlés (60). Cette action eut pour témoins tous les Habitans de la Ville, sans qu'on entendît aucun bruit qui pût causer le moindre soupçon. Il sembloit, dit un grave Historien (61), qu'il fût tombé sur les Mexiquains un esprit d'étourdissement, qui tenoit tout à la fois de

Consternation de Motezuma & de ses Sujets.

Exécution de la Sentence portée contre les Meurtriers d'Arguello.

(60) Herrera, Liv. 8. chap. 8.

(61) Solis, Liv. 3. chap. 20.

FERNAND CORTEZ. 1519.

l'admiration, de la terreur & du respect. Leur surprise étoit extrême, de voir exercer une Jurisdiction absolue par des Etrangers, qui n'avoient au plus que le caractere d'Ambassadeurs d'un autre Prince; mais ils n'avoient pas la hardiesse de mettre en question un pouvoir qu'ils voïoient établi par la tolerance de leur Souverain. D'ailleurs ils avoient condamné la conduite de Qualpopoca; & son crime leur parut d'autant plus odieux qu'il en chargeoit son Maître, quoique ce Prince n'eût pas cessé de le désavouer. Mais n'attirons point Cortez au Tribunal de la raison. S'il n'étoit pas enivré lui-même par l'excès de ses prosperités, il faut supposer que sa prudence le conduisoit par des regles que les Historiens ont ignorées, & qui étoient alors les plus sages, parce qu'elles étoient les plus convenables aux circonstances.

Comment Cortez ôte les fers à l'Empereur.

Après l'exécution, il se hâta de retourner à l'appartement de Motezuma, qu'il salua d'un air gai & caressant. Il lui dit qu'on venoit de punir des Traîtres, qui avoient eu l'insolence de noircir la réputation de leur Souverain; & l'aïant félicité du courage qu'il avoit eu lui-même de satisfaire à la justice du Ciel par le sacrifice de quelques heures de liberté, il lui fit ôter ses fers. Quelques Relations assurent qu'il se mit à genoux, pour les lui ôter de ses propres mains. Ce Monarque humilié s'applaudit du retour apparent de sa grandeur, avec des transports si vifs, qu'il ne cessoit pas d'embrasser Cortez & de lui exprimer sa joie. Tandis qu'il s'y livroit sans mesure, le Général Espagnol, par un autre trait de cette politique, qu'il savoit transformer en générosité, donna ordre en sa présence qu'on levât toutes les Gardes, & lui dit que la cause de sa détentiou aïant cessé, il étoit libre de se retirer dans son Palais. Mais il savoit que cette offre ne seroit point acceptée. On avoit entendu dire à Motezuma, que jusqu'au départ des Espagnols il n'étoit plus de sa dignité de se séparer d'eux, parce qu'il perdroit l'estime de ses Sujets, s'ils pouvoient s'imaginer qu'il tînt sa liberté d'une main étrangere. C'étoit Marina qui lui avoit inspiré ce sentiment, par l'ordre même de Cortez, qui n'avoit pas cessé d'emploïer l'adresse, pour le retenir dans sa prison. Cependant, quoique ce motif conservât sur lui toute sa force, il eut honte de l'avouer; & prenant un autre prétexte, dont il crut se faire un mérite dans l'esprit des Espagnols, il répondit que leur propre intérêt ne lui permettoit pas de les quitter, parce que sa Noblesse & son Peuple le presseroient de prendre les armes contr'eux. Cortez loua sa générosité, & lui rendit graces de l'attention qu'il faisoit à ses Amis : nouvelle ruse, qui servit à rétablir toutes les apparences de la bonne foi, entre des gens qui croïoient se tromper mutuellement. Elle se soutint, avec des affectations, dont le récit blesse quelquefois la vraisemblance (62).

Artifices par lesquels il ménage l'esprit de ce Prince.

Il entreprend de se rendre maître des passages du Lac.

Dans cet intervalle, Cortez n'oublia aucune des précautions qui pouvoient établir sa sûreté. Les Historiens n'expliquent point quels étoient particuliérement ses desseins; mais aïant nommé Sandoval, pour succeder à d'Escalante dans le Gouvernement de Vera-Cruz, il se fit apporter les mâts, les voiles, la ferrure, & tous les agrets des Navires qu'il avoit fait couler à fond. Il ne pouvoit oublier ce que les Tlascalans avoient entendu, sur la facilité de rompre les Chaussées & les Ponts; & son dessein étoit de faire construire deux Brigantins dans Mexico, pour se rendre maître des passages du Lac.

(62) Solis, Liv. 4. chap. 1.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Il fit agréer cette entreprise à Motezuma, sous le prétexte de lui donner quelque idée de la Marine de l'Europe. Ce Prince lui fournit du bois ; & les Charpentiers Espagnols acheverent en peu de tems un ouvrage, qui devint un nouveau sujet d'admiration pour les Mexiquains. On s'en servit pour faire des Promenades & des Chasses, qui donnerent occasion à Cortez d'observer toutes les parties du Lac. En même tems, il s'informoit de la grandeur & des limites de l'Empire ; & les questions qu'il faisoit sur une matiere si délicate étoient amenées si habilement, que loin d'en concevoir aucun soupçon, l'Empereur lui fit dessiner, par ses Peintres, une espece de Carte, qui représentoit l'étendue & la situation de ses Etats. Dans ces explications, les Provinces d'où l'on tiroit l'or fûrent nommées ; & Cortez, qui tendoit par mille détours à cette importante connoissance, offrit aussi-tôt d'y envoïer quelques Espagnols, qui entendoient parfaitement le travail des Mines. Sa proposition fut acceptée. Motezuma lui apprit alors que les plus riches étoient dans la Province de Zacatuta, du côté du Sud, à douze journées de Mexico ; & dans celle de Chivantla, située au Nord, qui ne dépendoit pas à la vérité de son Empire, mais où son nom étoit assez respecté pour garantir ceux qui feroient ce Voïage sous sa protection. Il lui nomma aussi le Païs des Zapotecas, en lui promettant des Guides, qui connoissoient tous ces lieux. Cortez choisit Umbria & Pizarre, pour une Commission qui fut briguée de tous les Espagnols. Ils partirent avec quelques Soldats de leur Nation, & une bonne escorte d'Indiens. Umbria, qui revint le premier, apporta trois cens marcs d'or, & rendit témoignage que les Mines du Sud étoient fort abondantes. Pizarre apporta mille marcs de celles du Nord (63).

Il s'informe des Mines du Mexique.

Il y envoïe quelques-uns de ses Officiers.

C'est pendant leur Voïage, qu'on place une entreprise beaucoup plus dangereuse, qui est rapportée avec une sorte de faste par les Historiens originaux, comme le plus glorieux exploit de Cortez, & sur laquelle néanmoins Solis fait naître des doutes (64). Elle regarde la Religion, dont on prétend

Entreprise qu'il forme pour détruire l'Idolâtrie.

(63) Herrera, Liv. 9. chap. 1.

(64) Il est important de les rapporter, pour donner plus de crédit à tout ce qui vient d'un Ecrivain si mesuré. » Bernard » Diaz assure, dit-il, qu'on se détermina » dans le même tems à mettre en pieces » toutes les Idoles du Mexique, & à con» vertir en Eglise le principal Temple de » cette Ville. Lopez de Gomara, qui s'ac» corde quelquefois avec cet Auteur sur ce » qui paroît le moins vraisemblable, avance » la même chose. Ils assurent que les Espa» gnols sortirent de leur Quartier dans la » résolution d'exécuter ce projet, malgré les » prieres & la résistance de Motezuma ; que » les Sacrificateurs prirent les armes, & que » toute la Ville se souleva pour défendre ses » Dieux ; qu'enfin la considération de la » paix obligea Cortez de laisser les Idoles » en repos, se contentant d'élever dans le » Temple même, un Autel sur lequel on » plaça une Croix & une Image de la Sainte » Vierge ; qu'on y célébra solemnellement » la Messe ; que cet Autel y subsista long» tems par les soins des Sacrificateurs, qui » s'appliquoient à le tenir propre & à le pa» rer. Herrera confirme cette Relation, & » la pousse encore plus loin, par des circons» tances outrées. Il nous représente une Pro» cession fort dévote, quoique faite les ar» mes à la main, pour accompagner les » saintes Images jusqu'au Temple. Il rap» porte l'Oraison que Cortez fit devant le » Crucifix, & il place dans cette occasion le » Miracle de la pluie accordée à la dévotion » du Général. On ne fera point de réfle» xion sur l'embarras où Cortez se feroit jet» té, en garantissant aux Infidéles un Miracle » qui devoit être une preuve de la vérité de » sa Religion : mais quand on voudroit attri» buer cette imprudence à l'ardeur de son zele » elle paroîtra choquer la raison, si l'on consi-

FERNAND CORTEZ. 1519.

que le zele transporta Cortez jusqu'à le faire entrer à force ouverte dans le principal Temple de Mexico, pour y faire célébrer la Messe au milieu des Idoles. Ceux qui croient ce récit injurieux pour sa prudence, & qui le traitent de fiction, conviennent, du moins, que son emportement contre l'Idolâtrie allarma les Sacrificateurs. Cacumatzin, Prince de Tetzuco, animé par leurs sollicitations, prit ce prétexte pour se déclarer fortement contre les Espagnols. Il y joignit celui de rendre la liberté à Motezuma, & de soutenir tout-à-la-fois l'honneur de ses Dieux & de son Souverain. Quoique ces spécieux motifs ne fussent qu'un double voile pour couvrir l'ambition qui le faisoit aspirer au Trône, il les fit valoir avec tant de force & d'adresse, qu'aïant engagé dans sa cause un grand nombre de Seigneurs, qui n'attendoient que l'occasion pour faire éclater leur haine contre les Etrangers, il se vit bientôt à la tête d'un Parti formidable. A cette nouvelle, Cortez résolut d'emploïer les armes, pour étouffer la révolte dans sa naissance. Mais l'Empereur, qui pénétra l'intention réelle de son Neveu, & qui, dans l'illusion où les Espagnols l'entretenoient sur sa liberté, ne mettoit plus de différence entre leurs intérêts & les siens, trouva des voies plus courtes pour arrêter les Rebelles. L'ascendant qu'il conservoit encore sur quelques-uns des plus puissans, & les récompenses qu'il leur fit offrir en secret, les disposerent à trahir leur Chef. Cacumatzin fut arrêté par ses propres Complices, & conduit au Quartier des Espagnols, où Cortez demanda que sa punition fût bornée à la perte de son Domaine, qui fut transporté à Cucuzca son Frere (65).

Elle irrite les Seigneurs Mexiquains.

Conspiration étouffée dans l'origine.

Politique de Motezuma.

Cependant, lorsque le calme eut succedé à cette révolution, l'Empereur ouvrit les yeux sur le danger dont il étoit sorti. En réfléchissant sur sa situation, il lui parut que les Espagnols faisoient un long séjour dans sa Capitale. Quoiqu'il ne pût lui tomber dans l'esprit qu'un si petit nombre d'Etrangers en voulussent à sa Couronne, il s'appercevoit de la diminution de son autorité parmi ses propres Sujets, & la guerre qu'il venoit d'éteindre pouvoit se rallumer. Il sentoit la nécessité d'engager Cortez à presser son départ; mais sa fierté lui donnoit de la répugnance pour une ouverture qui renfermoit l'aveu de ses craintes; sans compter que l'impression du premier avis de Marina duroit encore, & l'allarmoit pour la sûreté de sa personne. Ces incertitudes produisirent une résolution fort étrange. Il conçut que le moïen de se délivrer honnêtement des Espagnols étoit de marquer une extrême impatience de se lier avec leur Prince, & non-seulement de les charger de richesses, qu'il les presseroit de lui porter en son nom, mais de lui rendre entre leurs mains un hommage solemnel, en qualité de Successeur de Quezalcoal & de premier Propriétaire de l'Empire du Mexique. Cette proposition, qu'il trouva le moïen de leur faire assez adroitement, étoit, en effet, ce

» dere ses lumieres, le savoir du Pere Olmedo » son Aumônier, & l'obstination de Motezu- » ma & de ses Sujets, qui n'avoient donné » aucune marque de penchant pour le Chris- » tianisme. D'ailleurs, on ne se contente point » de placer la Croix dans un lieu détestable; » on la commet encore à la discrétion des Sa- » crificateurs idolâtres, exposée à leurs irrévé- » rences, on fait célébrer les plus saints Mys- » teres de la Religion au milieu des Idoles. » Voilà les attentats qu'on ose donner non-seu- » lement pour vrais, mais comme glorieux & » mémorables. C'est au Lecteur à décider sur la » qualité de ces éloges. Solis, *ubi suprà*.

(65) Herrera, Liv. 9. chap. 2. & suiv. Solis, Liv. 4. chap. 2.

qu'il y avoit de plus propre à flatter leur avarice & leur ambition. Aussi Cortez parut-il extrêmement satisfait, de se voit offrir ce qu'il n'auroit osé demander. Il pénétra néanmoins l'artifice; mais quelles que pussent être ses vûes, sur lesquelles il ne s'étoit encore ouvert à personne, il prit le parti d'accepter les avantages qu'on lui présentoit, sans renoncer au fond de son entreprise, sur lequel il remettoit à s'expliquer après l'arrivée des ordres qu'il attendoit d'Espagne.

Fernand Cortez. 1519. Cortez la fait tourner à son avantage.

Motezuma ne differa point à faire assembler ses Caciques. Ils se rendirent dans l'Appartement qu'il occupoit, au Quartier des Espagnols. Diaz assure qu'il eut avec eux une longue conférence, à laquelle Cortez ne fut point appellé, pour les disposer apparemment à goûter ses propositions. Mais dans une autre Assemblée, où il tenoit la premiere place après l'Empereur, avec ses Interprêtes & quelques-uns de ses Capitaines, Motezuma fit une courte exposition de l'origine des Mexiquains, de l'expédition des Navatlaques, des prodigieux exploits de Quezalpoal, leur premier Empereur, & de la Prophétie qu'il leur avoit laissée, en partant pour la conquête des Païs orientaux. Ensuite, aïant établi, comme un principe incontestable, que le Roi d'Espagne, Souverain de ces Régions, étoit le légitime Successeur de Quezalpoal, promis tant de fois par les Oracles & desiré si ardemment de toute la Nation, il conclut qu'on devoit reconnoître dans ce Prince un droit héréditaire, qui appartenoit au sang dont il étoit descendu. Il ajoûta que s'il étoit venu en personne, au lieu d'envoïer ses Ambassadeurs, la justice auroit obligé les Mexiquains de le mettre en possession de l'Empire; & que lui-même, qu'ils reconnoissoient pour leur Souverain, il auroit remis sa Couronne à ses piés, pour lui en laisser la disposition absolue, ou pour la recevoir de sa main: mais que la même raison l'obligeoit de lui en faire hommage dans la personne de ceux qui le représentoient, & de joindre à cette déclaration la plus riche partie de ses trésors; & qu'il souhaitoit que tous les Caciques de l'Empire suivissent son exemple, par une contribution volontaire de leurs biens, pour se faire un mérite de leur zele au yeux de leur premier Maître (66).

Motezuma fait hommage de ses Etats à l'Espagne.

La résolution de Motezuma paroîtroit incroïable, après l'opinion qu'on a dû prendre de sa puissance, & plus encore après les premieres idées qu'on a données de son caractere, si l'on ne se rappelle qu'il se croïoit menacé de la perte de son Empire, & que cette crainte l'avoit disposé à toutes sortes d'humiliations. Il ne paroît pas moins, que son orgueil souffroit une mortelle violence. Tous les Historiens conviennent qu'en prononçant le terme d'hommage, il s'arrêta quelques momens, & qu'il ne put retenir ses larmes. Cortez, s'il faut s'en rapporter aux mêmes témoignages, voïant que la douleur du Souverain faisoit impression sur les Caciques, se hâta de les rassurer, en leur déclarant que l'intention du Roi son Maître n'étoit pas d'introduire une nouvelle forme de Gouvernement dans l'Empire, & qu'il ne demandoit que l'éclaircissement de ses droits en faveur de ses Descendans; mais qu'au reste il étoit si éloigné du Mexique, & partagé par tant d'autres soins, qu'on ne verroit peut-être de long-tems l'effet des anciennes prédictions. Mais il n'en accepta pas moins la disposition qui venoit de se faire en faveur des Espagnols (67).

Son motif dans cette étrange démarche.

Ses regrets.

Adresse de Cortez.

(66) Solis, chap. 3.

(67) Solis & Herrera, *ibidem*.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Cette fameuſe cérémonie, qui a fait le principal titre de l'Eſpagne pour juſtifier la conquête du Mexique, fut accompagnée de toutes les formalités qui pouvoient lui faire mériter le nom d'Acte national (68). Peu de jours après, Motezuma fit remettre à Cortez les riches préſens qu'il tenoit prêts. C'étoient quantité d'ouvrages d'or, curieuſement travaillés, des figures d'Animaux, d'Oiſeaux & de Poiſſons, du même métal; des Pierres précieuſes, ſur-tout un grand nombre de celles que les Mexiquains nommoient Chalcuites, de la couleur des Emeraudes, & qui leur tenoient lieu de diamans; de fines étoffes de coton; des tableaux & des tapiſſeries, d'un tiſſu des plus belles plumes du monde; enfin tout l'or qui ſe trouvoit en maſſe dans la Fonderie Impériale. Les Caciques aïant apporté leur contribution de toutes les Provinces, cet amas de richeſſes monta bientôt, en or ſeulement, à plus de ſix cens mille marcs (69), que Cortez prit le parti de faire fondre en lingots de différens poids, & dont il tira le quint pour lui, après avoir levé celui du Roi d'Eſpagne. Il ſe crut en droit de prendre auſſi les ſommes, pour leſquelles il ſe trouvoit engagé dans l'Iſle de Cuba. Le reſte fut partagé entre les Officiers & les Soldats, en y comprenant ceux qu'on avoit laiſſés à Vera-Cruz. Quelque ſoin qu'on pût apporter à mettre une juſte proportion dans les parts, il étoit difficile d'aller au-devant de toutes les plaintes, entre des gens dont l'avarice étoit égale, & qui ne ſe rendoient point juſtice ſur l'inégalité du mérite & des droits; mais Cortez, avec un déſintéreſſement digne de ſa grandeur d'ame, fournit de ſon propre fond ce qui manquoit à la ſatisfaction de ceux qui ſe croïoient maltraités.

Préſens qu'il reçoit de l'Empire du Mexique.

Diſtribution qu'il en fait.

Motezuma n'eut pas plutôt rempli ſes engagemens, qu'il fit appeller le Général Eſpagnol. Celui qui fut chargé de cet ordre étoit un Soldat de Cortez, que ce Prince avoit pris en affection, parce qu'il parloit déja facilement la langue Mexiquaine, & qui avoit remarqué, pendant la nuit précédente, que pluſieurs Seigneurs & quelques Prêtres s'étoient introduits ſecretement dans l'Appartement Impérial. Cortez, allarmé d'un meſſage qui venoit à la ſuite d'une conférence dont on lui avoit fait myſtere, ſe fit accompagner de douze de ſes plus braves Soldats. Il fut ſurpris de trouver, ſur le viſage de l'Empereur, un air de ſévérité qu'il n'y avoit jamais vû pour lui. Ses ſoupçons augmenterent lorſqu'il ſe vit prendre par la main, & conduire dans une Chambre intérieure, où ce Prince, l'aïant prié gravement de l'écouter, lui déclara qu'il étoit tems de partir, puiſqu'il ne lui reſtoit rien à demander, après avoir reçu toutes ſes dépêches; que les motifs, ou les prétextes de ſon ſéjour aïant ceſſé, les Mexiquains ne pourroient ſe perſuader qu'un plus long retardement ne couvrît pas des vûes dangereuſes. Cette courte explication, qui paroiſſoit préméditée, & même accompagnée d'un air de menace, allarma ſi vivement Cortez, qu'il ordonna ſecretement à un de ſes Capitaines de faire prendre les armes aux Soldats, & de les tenir prêts à défendre leur vie. Cependant, aïant rappellé toute ſa modération, il prit un viſage plus tranquille pour répondre à l'Empereur, qu'il penſoit lui-même à retourner dans ſa Patrie, & qu'il avoit déja fait une partie de ſes préparatifs; mais qu'on n'ignoroit pas qu'il avoit perdu ſes Vaiſſeaux, & qu'il demandoit du

Motezuma le preſſe de quitter ſes Etats.

Réponſe qu'il fait à ce Prince.

(68) Herrera, *ubi ſuprà*, chap. 4, Solis, chap. 4.

(69) *Ibidem.*

tems

tems & de l'assistance pour construire une nouvelle Flotte.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Dissimulation des Espagnols.

On prétend que l'Empereur avoit cinquante mille Hommes armés, & qu'il étoit déterminé à soutenir sa résolution par la force. Mais, comme il ne vouloit rompre qu'à l'extrêmité, sa joie fut si vive, de voir le Général disposé à le satisfaire, que l'aïant embrassé avec transport, il lui protesta que son intention n'étoit point de précipiter le départ des Espagnols, sans leur fournir ce qui étoit nécessaire à leur Voïage, & qu'il alloit donner des ordres pour la construction des Vaisseaux. Il ajoûta, dans cette effusion de cœur, avec une imprudence qui fit pénétrer ses motifs, qu'il lui suffisoit, pour obéir à ses Dieux & pour appaiser les plaintes de ses Sujets, d'avoir déclaré qu'il faisoit attention à leurs demandes. Ce langage fit aisément juger qu'il étoit violemment combattu par la Religion & la Politique. Cortez, informé en effet que les Sacrificateurs avoient demandé son départ au nom des Idoles, avec d'horribles menaces, prit le parti de céder à l'orage par toutes les apparences d'une prompte soumission. Les ordres furent donnés pour rassembler des Ouvriers sur la Côte, & le départ des Espagnols fut publié. Motezuma nomma les Bourgs qui devoient contribuer au travail, & les lieux où les bois devoient être coupés. Cortez fit partir aussi ses Charpentiers, avec ce qui lui restoit de cordages & de fer. Il ne s'entretint, en public, que de l'ouvrage auquel il paroissoit donner tous ses soins dans l'éloignement. Mais il avoit chargé ceux qui en avoient la conduite, de faire naître des obstacles & des contre-tems. En un mot, son but, sur lequel il se vit forcé de s'ouvrir à ses Officiers, étoit de se maintenir à toute sorte de prix dans cette Cour, & d'y faire un Etablissement qui le mît en état de braver toutes les forces de l'Empire. Il vouloit gagner du tems, jusqu'au retour de Montejo qu'il avoit envoïé en Espagne, & qu'il espéroit de voir revenir avec un puissant secours, ou du moins avec des ordres de l'Empereur, pour autoriser son entreprise; & s'il se trouvoit réduit, par la violence, à quitter le poste qu'il occupoit dans la Capitale, il se promettoit du moins de s'arrêter à Vera-Cruz, où se couvrant des fortifications de cette Place, & s'appuïant du secours de ses Alliés, il se croïoit capable de faire tête assez long-tems aux Mexiquains pour attendre des nouvelles d'Espagne (70).

Projet de Cortez.

Arrivée de dix-huit Vaisseaux Espagnols.

Pendant qu'il rapportoit tout à ce grand projet, Motezuma fut averti, par ses Courriers, qu'on avoit vû paroître sur la Côte dix-huit Navires étrangers; & la description qu'il reçut de cette Flotte, par les portraits qui tenoient lieu d'écriture aux Mexiquains, ne lui laissant aucun doute qu'elle ne fût Espagnole, il fit appeller aussi-tôt le Général, pour lui déclarer, en lui montrant ses peintures, que les préparatifs qu'on faisoit pour son départ devenoient inutiles, lorsqu'il pouvoit s'embarquer sur des Vaisseaux de sa Nation. Cortez regarda ces tableaux avec plus d'attention que d'étonnement. Quoiqu'il ne comprît rien aux caractères qui leur servoient d'explication, il crut reconnoître l'habit Espagnol & la fabrique des Vaisseaux de l'Europe. Son premier mouvement fut un transport de joie, proportionné à la faveur qu'il recevoit du Ciel, en voïant arriver un Flotte si puissante, qu'il ne pouvoit prendre que pour le secours qu'il attendoit sous les ordres de Montejo. Mais, dissimulant sa satisfaction, il se contenta de répondre qu'il ne tarderoit point

(70) Solis, *Ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1520.

Cortez continue de ménager l'Empereur.

à partir, si ces Vaisseaux retournoient bientôt en Espagne; & sans être plus surpris que l'Empereur eût reçu les premiers avis de leur arrivée, parce qu'il connoissoit l'extrême diligence de ses Courriers, il ajoûta que les Espagnols, qu'il avoit laissés à Zampoala, ne pouvant manquer de l'informer bientôt des mêmes nouvelles, on apprendroit d'eux, avec plus de certitude, la route de cette Flotte, & l'on verroit s'il étoit nécessaire de continuer les préparatifs. Motezuma parut goûter cette réponse, & reprit toute sa confiance pour les Espagnols.

Occasion qui avoit amené une Flotte Espagnole au Mexique.

Il étoit vrai qu'une Flotte étrangere s'étoit approchée des Côtes du Mexique; & les Lettres de Sandoval, Gouverneur de Vera-Cruz, apporterent bientôt d'autres lumieres à Cortez. Mais la liaison des événemens oblige de reprendre ici le Voïage de Montejo & de Porto-Carrero, qu'il avoit envoïés en Espagne. Ils étoient partis de Vera-Cruz, le 16 de Juillet de l'année précédente, avec l'ordre précis de prendre leur route par le Canal de Bahama, sans toucher à l'Isle de Cuba. Leur Navigation fut heureuse; mais ils s'étoient exposés au dernier danger, par une imprudence dont aucun Historien ne les excuse. Montejo avoit une Habitation dans l'Isle de Cuba. Il ne put se voir à la hauteur du Cap Saint-Antoine, sans proposer à son Collegue d'y relâcher, sous prétexte d'y prendre quelques rafraîchissemens. Ce lieu étant fort éloigné de la Ville de San-Yago, où Diego de Velasquez faisoit sa résidence, il lui parut peu important de s'écarter un peu des ordres du Général. Cependant c'étoit risquer, non-seulement son Vaisseau & le riche présent qu'il avoit à Bord, mais encore toute la négociation qui lui avoit été confiée. Velasquez, que la jalousie tenoit fort éveillé, n'avoit pas manqué de répandre des Espions sur toute la Côte, pour être averti de tous les événemens. Il craignoit que Cortez n'envoïât quelque Navire à Saint-Domingue, pour y rendre compte de sa découverte, & demander du secours à ceux qui gouvernoient cette Isle. Ses Espions lui aïant appris l'arrivée de Montejo, il dépêcha deux Vaisseaux bien armés, avec ordre de se saisir de celui de Cortez. Ce mouvement fut si prompt, que Montejo eut besoin de toute l'habileté du Pilote Alaminos, pour échapper d'un péril qui mit au hasard la Conquête de la Nouvelle Espagne (71).

Voïage de Montejo & de Porto-Carrero.

Avis que le Gouverneur de Cuba en avoit eu.

Les Envoïés de Cortez arrivent en Espagne.

Le reste de sa Navigation fut heureux jusqu'à Seville, où il arriva dans le cours du mois d'Octobre de la même année. Mais il y trouva les conjonctures peu favorables à ses prétentions. Diego de Velasquez avoit encore, dans cette

(71) Diaz del Castillo l'accuse d'avoir mal reconnu ce qu'il devoit à la confiance de Cortez. Il prétend qu'il ne visita son habitation, que dans le dessein de retarder son voïage, & de donner à Velasquez le tems de se saisir du Navire; qu'il lui écrivit une Lettre dont un Matelot fut chargé, & que ce Messager la porta, nageant entre deux eaux. Mais il paroît se contredire ensuite, lorsqu'il rapporte avec quelle ardeur & quelle activité Montejo combattit, à la Cour d'Espagne, les Agens de Velasquez. Il ajoûte faussement que les Envoïés de Cortez ne trouverent point l'Empereur Charles en Espagne. D'autres particularités, sur lesquelles il est certain qu'il se trompe, doivent donner une juste défiance pour son témoignage, sur tout ce qu'il n'avoit pas vû de ses propres yeux; & c'est la raison qui ne le fait citer ici qu'avec beaucoup de réserve. Alaminos ne trouva point d'autre moïen, pour sauver le Vaisseau de Cortez, que de reprendre par le Canal de Bahama, dont il surmonta le premier les rapides courans, pour se jetter promptement en pleine Mer. Solis, Liv. 3. chap. 1.

Ville, les mêmes Envoïés qui avoient obtenu pour lui l'Office d'Adelantade, & qui attendoient un embarquement pour retourner à Cuba. Surpris de voir paroître un Vaiſſeau de Cortez, ils emploïerent tout le crédit qu'une longue négociation leur avoit fait acquérir auprès des Miniſtres, pour faire valoir leurs plaintes à la *Contratacion ;* nom qu'on avoit déja donné au Tribunal des Indes. Benoît Martin, Aumônier de Velaſquez, repréſenta vivement que le Navire & ſa charge appartenoient au Gouverneur de Cuba, ſon Maître, comme le premier fruit d'une conquête qui lui étoit attribuée par ſes Commiſſions ; que Fernand Cortez étant entré furtivement, & ſans autorité, dans les Provinces de la Terre-ferme, avec une Flotte équipée aux frais de Velaſquez, Montejo & Porto-Carrero, qui avoient l'audace de ſe préſenter en ſon nom, méritoient d'être punis ſévérement, ou du moins qu'on devoit ſe ſaiſir de leur Vaiſſeau juſqu'à ce qu'ils euſſent produit les titres ſur leſquels ils fondoient leur Commiſſion. Velaſquez s'étoit fait tant d'Amis par ſes préſens, que les repréſentations de ſes Agens furent écoutées. On ſaiſit le Navire & ſes effets, en laiſſant néanmoins aux Envoïés de Cortez la liberté d'en appeller à l'Empereur.

Leur Vaiſſeau eſt ſaiſi, par le crédit des Amis de Diego de Velaſquez.

Ce Prince étant alors à Barcelone, les deux Capitaines & le Pilote ſe hâterent de prendre le chemin de cette Ville ; mais ils y arriverent la veille du départ de la Cour, qui ſe rendoit à la Corogne, où les Etats de Caſtille avoient été convoqués. Ils jugerent, avec prudence, qu'une affaire de ſi grand poids ne devoit pas être traitée dans l'agitation d'un voïage ; & s'étant informés de la marche de l'Empereur, qui devoit aller prendre congé de la Reine Jeanne ſa Mere, après la tenue des Etats, & paſſer quelque tems avec elle, pour ſe rendre enſuite en Allemagne, où il étoit appellé par les cris de l'Empire, ils réſolurent de l'attendre à Tordeſillas, ſéjour ordinaire de cette Princeſſe. Dans l'intervalle, ils emploïerent le tems à viſiter Martin Cortez, Pere de Fernand. Outre la ſatisfaction de le conſoler par de glorieuſes nouvelles, qui devoient lui cauſer autant de joie que d'admiration, ils avoient conçu que s'ils pouvoient l'engager à ſe rendre à la Cour avec eux, la préſence de ce vénérable Vieillard donneroit beaucoup de force aux demandes de ſon Fils. En effet, l'aïant déterminé à les accompagner, ils ne trouverent que de la faveur dans leur premiere Audience. Un heureux incident ſervit encore à lever les difficultés. Les Officiers de la Contratacion n'aïant oſé comprendre, dans leur ſaiſie, le préſent qui étoit deſtiné à l'Empereur, il arriva préciſément à Tordeſillas dans le tems que les Envoïés de Cortez avoient choiſi pour s'y préſenter. Cette conjoncture les fit écouter avec d'autant plus de plaiſir, que toutes les merveilles qu'ils avoient à raconter étoient ſoutenues par des témoignages préſens. Ces bijoux d'or, auſſi précieux par l'induſtrie du travail que par leur matiere, ces curieux ouvrages de plume & de coton, ces Captifs Indiens, qui applaudiſſoient eux-mêmes aux grandes actions de leurs Conquérans, paſſerent pour autant de preuves, qui donnoient de l'autorité à des Relations incroïables (72).

Ils portent leurs plaintes à la Cour, avec le Pere de Cortez.

Auſſi furent-elles écoutées avec toute l'admiration qu'on avoit eue pour les premieres découvertes des Colombs. L'Empereur, après avoir fait rendre à Dieu des graces ſolemnelles, pour la gloire qui étoit réſervée

Ils ſont reçus favorablement.

(72) Herrera, & Solis, *ibidem.*

FERNAND CORTEZ.
1520.
Obstacles qui s'opposent au succès de leur Commission.

à son regne, eut diverses conférences avec les deux Capitaines & le Pilote ; & vraisemblablement il auroit décidé en leur faveur, s'il ne lui étoit survenu des affaires plus pressantes, qui le mitent dans la nécessité de hâter son départ. La Requête de Cortez fut renvoïée au Cardinal Adrien, & au Conseil qui avoit été nommé pour l'assister, avec ordre, à la vérité, de favoriser la Conquête de la Nouvelle Espagne, mais de trouver aussi des expédiens pour sauver les prétentions de Velasquez. Le Président du Conseil des Indes étoit toujours ce même Fonseca, alors Evêque de Burgos, qui, après avoir été si long-tems l'Ennemi des Colombs, ne s'étoit pas moins prévenu contre Cortez. Son penchant déclaré pour le Gouverneur de Cuba lui fit diffamer ouvertement l'Expédition du Mexique, comme un crime dont les conséquences étoient dangereuses pour l'Espagne. Non-seulement il soutint que la conduite de l'entreprise appartenoit à Velasquez, & qu'elle ne pouvoit lui être ôtée sans injustice; mais, insistant sur le caractere de Cortez, il prétendit qu'on ne pouvoit prendre de confiance aux intentions d'un Avanturier, qui avoit commencé par une révolte scandaleuse contre son Bienfaiteur & son Maître, & que dans des Contrées éloignées on ne devoit attendre que des désordres d'une si mauvaise source. Il protesta de tous les malheurs, que l'avenir présentoit à son imagination. Enfin, ses remontrances ébranlerent le Cardinal & les Ministres du Conseil, jusqu'à leur faire prendre le parti de remettre leur décision au retour de l'Empereur (73). L'unique grace, qu'ils accorderent pendant ce délai à Martin Cortez & aux Envoïés, fut une médiocre provision sur les effets saisis, pour fournir à leur subsistance en Espagne.

Diego de Velasquez en est averti.

D'un autre côté, l'Aumônier de Velasquez aïant saisi la premiere occasion pour informer son Maître de l'arrivée du Vaisseau de Cortez, & de l'accueil que ses Envoïés avoient reçu à la Cour, cette nouvelle, jointe au titre d'Adelantade dont le Gouverneur de Cuba se voïoit honoré, réveilla si vivement sa colere & ses prétentions, qu'il résolut d'équiper une puissante Flotte, pour ruiner Cortez & ses Partisans. L'intérêt qu'il y fit prendre à tous les siens, en partageant d'avance avec eux les trésors qu'il devoit tirer des Régions conquises, le rendit capable d'assembler, en peu de tems, huit cens Hommes d'Infanterie Espagnole, quatre-vingt Cavaliers, & dix ou douze piéces d'artillerie, avec une abondante provision de vivres, d'armes & de munitions. Il nomma, pour commander cette Armée, Pamphile de Narvaez, né à Valladolid; Homme de mérite & fort consideré; mais trop attaché à ses opinions, qu'il soutenoit avec quelque dureté. Il lui donna la qualité de son Lieutenant, en prenant lui-même celle de Gouverneur de la Nouvelle Espagne, & l'ordre secret de s'attacher particuliérement à se saisir de Cortez.

Il se hâte d'équiper une Flotte.

Pamphile de Narvaez est nommé pour la commander.

Oppositions inutiles des Jéronimites.

Les Jéronimites, qui présidoient encore à l'Audience roïale de Saint-Domingue, furent instruits de ces préparatifs; & leur autorité s'étendant sur toutes les autres Isles, ils se crurent obligés de faire représenter à Diego de Velasquez les malheurs qui pouvoient résulter d'une si dangereuse concurrence, & de l'exhorter à soumettre ses querelles & ses prétentions, aux Tribunaux de la Justice. Le Licencié Luc Velasquez d'Aillon, qui fut chargé

(73) *Ibidem.*

de cet ordre, trouva la Flotte de Cuba composée d'onze Navires de haut bord & de sept Brigantins, & prête à mettre à la voile. Ses remontrances n'aïant fait aucune impression sur le Gouverneur, qui se croïoit trop relevé par sa nouvelle qualité d'Adelantade pour reconnoître des Supérieurs dans son Gouvernement, il produisit ses ordres; mais ils n'eurent pas plus de pouvoir, & cet esprit violent se précipita ainsi dans la même désobéissance dont il faisoit un crime à Cortez. D'Aillon, le voïant obstiné dans son entreprise, témoigna quelque desir de voir un Païs aussi renommé que le Mexique, & demanda la permission de faire ce Voïage, par un simple motif de curiosité. On doute si sa résolution venoit de lui, ou de ses instructions, mais elle fut approuvée de toute l'Armée, qui la crut capable d'arrêter les suites d'une rupture éclatante entre les deux Partis; & Velasquez même ne s'y opposa point, quoique son seul motif fût d'empêcher qu'on n'apprît trop tôt, à Saint-Domingue, le refus qu'il avoit fait d'obéir. André Duero, son Sécretaire, le même qui avoit contribué anciennement à la fortune de Cortez, s'embarqua sur la même Flotte, dans le dessein apparemment de faire aussi l'office de médiateur.

Départ de la Flotte de Diego de Velasquez, & son arrivée au Mexique.

La Flotte mit à la voile, & n'eut qu'un vent favorable jusqu'à la Terre qu'elle cherchoit. C'étoit elle, dont les Couriers Mexiquains avoient déja porté la description à Motezuma, & que Cortez, dans la flateuse opinion qu'il avoit de sa fortune, prenoit pour un secours que Montejo lui amenoit d'Espagne. Elle jetta l'ancre dans le Port d'Ulua, & Narvaez mit quelques Soldats à terre, pour prendre langue & reconnoître le Païs. Ils rencontrerent deux Espagnols, qui s'étoient écartés de Vera-Cruz, & qu'ils amenerent à Bord. Ces deux Hommes n'aïant pû cacher ce qui se passoit au Mexique & dans la Colonie, Narvaez, qu'ils flatterent peut-être aux dépens de Cortez, se promit de traiter facilement avec Sandoval, & d'entrer dans Vera-Cruz, soit pour la garder au nom de Velasquez, ou pour la raser, en joignant à son Armée les Soldats de la Garnison. Il commit cette négociation à un Ecclesiastique qui le suivoit, nommé Jean Ruiz de *Guevara*, homme d'esprit, mais plus emporté qu'il ne convenoit à sa profession. Un Notaire eut ordre de le suivre, avec trois Soldats qui devoient servir de témoins.

Narvaez tente de séduire Sandoval, Gouverneur de Vera-Cruz.

Fidelité de Sandoval pour Cortez.

Sandoval, qui avoit doublé les Sentinelles, pour être averti de tous les mouvemens de la Flotte, fut informé de l'approche des Envoïés, & ne fit pas difficulté de leur faire ouvrir les portes. Guevara lui remit sa Lettre de créance; & lui aïant exposé les forces que Narvaez conduisoit, il ajoûta qu'elles venoient tirer satisfaction de l'outrage que Cortez avoit fait au Gouverneur de Cuba, & se mettre en possession d'une Conquête qui ne pouvoit appartenir qu'à lui, après avoir été entreprise à ses frais & par ses ordres. Sandoval répondit, avec une émotion qu'il eut peine à cacher, que Cortez & ses Compagnons étoient fideles Sujets du Roi, & que dans l'état où ils avoient poussé la Conquête du Mexique ils devoient esperer, pour l'honneur & l'intérêt de l'Espagne, que Narvaez s'uniroit à eux pour terminer une si belle entreprise; mais que s'il tentoit quelque violence contre Cortez, il pouvoit compter qu'ils perdroient tous la vie pour la défense de leur Chef & pour la conservation de ses droits. Guevara, ne suivant que l'impétuosité de son humeur, s'emporta jusqu'aux injures. Il donna le nom de Traître à Cortez;

Emportement d'un Prêtre.

FERNAND CORTEZ. 1520.

& ceux qui le reconnoissoient pour Chef ne furent pas plus ménagés. Ils s'efforcerent en vain de l'appaiser, en lui représentant la bienséance de son caractere, pour lui faire comprendre du moins à quoi il avoit obligation de leur patience. Sandoval lui pardonna ses invectives; mais voïant que sans changer de style il ordonnoit à son Notaire de signifier les ordres dont il étoit chargé, pour faire connoître à tous les Espagnols qu'ils étoient obligés sous peine de la vie d'obéir à Narvaez, il jura qu'il feroit pendre sur le champ celui qui auroit la hardiesse de lui signifier des ordres qui ne vinssent pas du Roi même; & dans le mouvement de cette premiere chaleur, il fit arrêter les Envoïés. Ensuite, faisant réflexion que s'il les renvoïoit à Narvaez après cet outrage, ils pourroient lui communiquer leur ressentiment, il prit le parti de les faire transporter à Mexico. Des Indiens, qui furent appellés aussi-tôt, les mirent dans une espece de litiere, qu'ils nomment *Andas*, & les porterent sur leurs épaules, escortés de quelques Soldats sous la conduite de Pierre de Solis. Sandoval informa le Général, par un Courrier, de l'arrivée de ses Ennemis & de sa conduite; après quoi, s'étant assuré de la fidelité de ses Soldats, il se fortifia par le secours des Indiens alliés, & par toutes les ressources du courage & de la prudence (74). Quelques Ecrivains lui reprochent d'avoir poussé la vangeance trop loin, en faisant arrêter un Homme d'Eglise, revêtu d'ailleurs du caractere d'Envoïé; mais d'autres assurent, pour l'excuser, que la colere eut moins de part à cette action que la politique, & qu'il jugea qu'un Conseiller si violent ne pouvoit faire qu'un rôle dangereux dans le cortege de Narvaez (75).

Sandoval fait transporter les Envoïés de Narvaez à Mexico.

Pendant que la fortune préparoit ces obstacles à Cortez, divers avis, qu'il reçut par intervalles, lui donnerent des lumieres certaines sur ce qui n'avoit encore excité que ses soupçons. Il apprit, ensuite, par le Courrier de Sandoval, non-seulement que Narvaez avoit débarqué ses Trouppes & déclaré sa Commission, mais qu'il s'avançoit droit à Zampoala avec son Armée. Sa raison, dit un Historien, lui fit passer alors quelques heures fâcheuses, en lui donnant des vûes fort étendues sur les dangers qui le menaçoient, & beaucoup d'incertitude sur les remedes qu'il y devoit apporter. Il ne pouvoit entreprendre, sans témérité, d'aller combattre Narvaez avec des forces inégales, dont il étoit même obligé de laisser une partie à Mexico, pour maintenir le Quartier, pour garder les trésors qu'il avoit acquis, & pour conserver cette espece de garde que Motezuma souffroit encore. La prudence ne lui défendoit pas moins d'attendre l'Ennemi dans Mexico, au hasard de remuer l'humeur séditieuse des Habitans, en leur donnant un prétexte d'armer pour leur conservation. Il ne se sentoit point d'éloignement pour traiter avec Narvaez & pour joindre leurs intérêts & leurs forces; mais ce parti, qui lui sembloit le plus raisonnable, étoit aussi le plus difficile. Il connoissoit la rudesse & la fierté de cet Officier. Enfin la nécessité de s'expliquer avec Motezuma, & de donner une couleur honorable à ses démarches, quelque parti qu'il pût embrasser, étoit un autre sujet d'embarras, & d'autant plus pressant, que ce Prince, allarmé lui-même des nouvelles qu'il recevoit de jour en jour, attendoit de lui des éclaircissemens, & paroissoit étonné de son silence. Il commença par se délivrer de cette

Embarras où l'arrivée de Narvaez jette Cortez.

(74) Solis, *ubi suprà*, chap. 5. (75) *Ibidem.*

inquiétude, en lui disant avec une feinte assurance, que les Espagnols de la Flotte étoient des Sujets de son Roi, & de nouveaux Ambassadeurs, qui venoient sans doute appuïer ses premieres propositions; qu'ils formoient une espece d'Armée suivant l'usage de leur Nation, mais qu'il les disposeroit à retourner en Espagne, puisqu'ils n'avoient rien à desirer de Sa Majesté après ce qu'il en avoit obtenu, & qu'il étoit même résolu de partir avec eux. L'adresse ne lui parut pas moins nécessaire, pour animer ses propres Soldats. Il leur dit que Narvaez étoit son ancien Ami, & qu'il lui connoissoit assez d'élévation d'esprit & de sagesse pour préferer l'honneur de l'Espagne & le service du Roi aux intérêts d'un Particulier : qu'à la vérité Velasquez ne pensoit qu'à la vangeance; mais que les Trouppes qu'il croïoit envoïer contr'eux étoient plutôt un secours qui les aideroit à pousser leurs Conquêtes, & qu'au lieu d'y trouver des Ennemis, ils pouvoient se promettre de les voir bientôt leurs Compagnons. Cependant il s'ouvrit plus librement avec ses Capitaines; & s'étant contenté de leur faire observer que Narvaez entendoit peu la guerre, que la plûpart de ses Soldats n'avoient pas plus d'expérience, & que tant de foiblesse pour le soutien d'une cause injuste devoit donner peu d'allarme à des cœurs éprouvés, il ne laissa pas de les faire entrer, par des raisons de prudence & d'honneur, dans la résolution de tenter la voie d'un accommodement, en offrant à Narvaez des conditions si raisonnables, qu'il ne pût les refuser sans se couvrir de tout le blâme d'une rupture; ce qui ne l'empêcha point de prendre diverses précautions qui répondoient à son activité. Il avertit ses Amis de Tlascala de tenir prêt un corps de six mille Guerriers. Les Espagnols qu'il avoit emploïés à la découverte des Mines, dans la Province de Chinantla, reçûrent ordre de disposer les Caciques de cette Province à lui envoïer deux mille Hommes. Ces Peuples étoient belliqueux & fort Ennemis des Mexiquains. Ils avoient témoigné beaucoup d'affection pour les Espagnols. Cortez les crut propres à fortifier ses Trouppes; & se souvenant d'avoir entendu vanter le bois de leurs piques, il en fit venir trois cens, qu'il fit armer d'excellent cuivre, au défaut de fer, & qui furent distribuées à ses Soldats. Ce soin regardoit particuliérement la Cavalerie de Narvaez, qui faisoit sa principale crainte.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Comment il s'en explique avec Motezuma, & avec ses propres Soldats.

Il se détermine à tenter un accommodement.

Les Prisonniers de Sandoval étant arrivés au bord du Lac, & Solis l'aïant informé qu'il y attendoit ses ordres, il se hâta d'aller au-devant d'eux; mais ce fut pour leur ôter leurs fers & pour les embrasser avec beaucoup de bonté, en assurant Guevara qu'il puniroit Sandoval d'avoir manqué de respect pour sa Personne & son Caractere. Il le conduisit au Quartier, après avoir recommandé à tous ses gens de le recevoir avec beaucoup de gaieté & de confiance. Il le rendit témoin des faveurs dont Motezuma l'honoroit, & de la vénération que les Princes Mexiquains avoient pour lui. Parmi toutes ces caresses, il lui répétoit, sans affectation, qu'il se félicitoit de l'arrivée de Narvaez, parce qu'aïant toujours été de ses Amis, il s'en promettoit tous les fruits d'une heureuse intelligence. Enfin l'aïant comblé de présens, lui & ses Compagnons, il les renvoïa, quatre jours après, également touchés de ses raisons & de ses bienfaits.

Il gagne les Envoiés de Narvaez par ses caresses.

Guevara trouva Narvaez établi dans Zampoala, où le Cacique l'avoit reçu comme l'Ami de ses Alliés, qui venoit à leur secours, & dont il at-

Conduite imprudente de Narvaez.

FERNAND CORTEZ. 1520.

tendoit les mêmes témoignages de confiance & d'affection. Mais il reconnut bientôt, dans ces nouveaux Hôtes, un air de fierté, qui se déclara d'abord par la violence qu'on lui fit pour enlever de sa Maison tout ce que Cortez y avoit laissé. Guevara, aussi rempli de la grandeur & de l'opulence de Mexico, que de l'accueil doux & généreux qu'il y avoit reçu, vint dans le même tems raconter ses avantures; & s'étant expliqué avec force sur la nécessité de ne donner aucune marque de division, il ne balança point à conclure par des propositions d'accommodement. Ce langage déplut si fort à Narvaez, qu'après l'avoir brusquement interrompu, & lui avoir dit de retourner à Mexico, si les artifices de Cortez l'avoient déja séduit, il le chassa de sa présence avec indignité. Dans son ressentiment, Guevara chercha d'un autre côté à se faire entendre, & releva de toute sa force les généreuses bontés de Cortez. Les uns furent touchés de ses raisons, d'autres furent charmés par la vûe de ses présens; & l'inclination générale étoit pour la paix. Ainsi les Espagnols & les Indiens commencerent également à juger fort mal de la dureté de Narvaez.

Olmedo, Aumônier de Cortez, entreprend la négociation.

Barthelemi d'Olmedo, premier Aumônier de Cortez, dont l'éloquence & la sagesse donnoient beaucoup d'autorité à son caractere, suivit de près Guevara. Il étoit chargé de proposer tous les moïens qui pouvoient conduire à l'union, avec des Lettres particulieres pour Luc Velasquez d'Aillon, & pour André Duero, auxquelles Cortez avoit joint des présens, qui devoient être distribués suivant l'occasion. Un Député si respectable ne fut pas écouté plus favorablement de Narvaez. On répondit, à ses offres de paix & d'amitié, qu'il ne convenoit point à la dignité du Gouverneur de Cuba de traiter avec des Sujets rebelles, dont le châtiment étoit le premier objet de son Armée; que Cortez, & tous ceux qui lui demeureroient attachés, alloient être déclarés Traîtres, & que la Flotte avoit apporté assez de forces pour lui enlever ses Conquêtes. Olmedo repartit, avec autant de fermeté que de modération, que les Amis de Diego de Velasquez devoient penser deux fois à leur entreprise; qu'il n'étoit pas aussi facile qu'ils le supposoient, de vaincre un Général de la valeur & de l'habileté de Cortez, adoré de tous ses Soldats, qui étoient prêts à mourir pour lui, & soutenu par un Prince aussi puissant que Motezuma, qui pouvoit mettre autant d'Armées sur pié que Narvaez avoit d'Hommes dans sa Flotte; enfin qu'une affaire de cette importance demandoit une mûre délibération, & qu'il laissoit aux Amis de Velasquez le tems de penser à leur réponse.

D'Aillon & Duero se déclarent pour la paix.

Après cette espece de bravade, qu'il avoit crue nécessaire pour diminuer la confiance de Narvaez, il vit ouvertement d'Aillon & Duero, qui ne firent pas difficulté d'approuver son zele & ses ouvertures de paix. Il continua de voir les Officiers & les Soldats de sa connoissance; & ménageant avec adresse ses discours & ses présens, il avoit déja commencé à former un parti, en faveur de Cortez ou de la paix, lorsque Narvaez, averti de ses progrès, les interrompit par des injures & des menaces. Il l'auroit fait arrêter, si Duero ne s'y étoit opposé par ses représentations; & dans sa colere, il lui ordonna de sortir sur le champ de Zampoala. D'Aillon prit patt à ce démêlé, pour soutenir qu'on ne pouvoit renvoïer un Ministre de paix, sans avoir déliberé sur la réponse qu'on devoit faire à Cortez. Plusieurs Officiers appuïerent cette proposition. Mais Narvaez, transporté d'impatience & de mépris, ne

répondit

répondit que par un ordre de publier, à l'heure même, la guerre à feu & à sang contre Fernand Cortez, & de le déclarer Traître à l'Espagne. Il promit une récompense à celui qui le prendroit vif, ou qui apporteroit sa tête; & sur le champ il donna des ordres pour la marche de l'Armée. D'Aillon ne put supporter cet excès d'emportement; & s'armant de l'autorité d'un premier Juge de l'Audience roïale, il fit signifier à Narvaez, défense, sous peine de la vie, de sortir de Zampoala, ou d'emploïer les armes, sans le consentement unanime de tous les Officiers de l'Armée. Il y joignit des protestations solemnelles. Mais cette barriere fut trop foible. L'ardent Général, oubliant qu'il manquoit de respect pour le Roi dans la personne de son Ministre, le fit arrêter honteusement & reconduire à Cuba sur un Vaisseau de la Flotte. Olmedo, épouvanté de cette violence, reprit le chemin de Mexico sans avoir demandé d'autre réponse; & les Trouppes même de Velasquez se refroidirent pour une Cause, qu'ils voïoient soutenir avec tant d'orgueil & d'indécence (76).

FERNAND CORTEZ. 1520.

Narvaez met la tête de Cortez à prix.

Ses autres violences.

Quelques Auteurs Espagnols ont écrit que Narvaez avoit formé une étroite correspondance avec Motezuma, & que par des Courriers fréquens, qu'il dépêchoit de Zampoala à Mexico, il se vantoit d'être venu avec une Commission du Roi d'Espagne, pour châtier l'insolence d'une trouppe de Sujets rebelles & bannis, qui rendoient le nom Espagnol odieux par leurs brigandages. Mais cette supposition paroît peu vraisemblable à Solis, qui ne peut comprendre, dit-il, comment Narvaez, sans Interpretes, & sans aucune relation à la Cour de Mexico, auroit trouvé le moïen de lier tout-d'un-coup un commerce de cette nature avec l'Empereur. Il en conclut que le retour d'Olmedo avec de fâcheuses nouvelles, qui causerent assez de chagrin à Cortez pour en faire paroître quelques traces sur son visage, & les avis qui venoient continuellement à la Cour par des Courriers Mexiquains, sont les seules lumieres qu'on puisse attribuer à Motezuma sur la division des Espagnols (77). Cependant ce Prince devoit avoir pénétré fort habilement la vérité, puisque dans le premier entretien qu'il eut avec Cortez, il lui parla ouvertement des mauvais desseins que le nouveau Capitaine de sa Nation faisoit éclater contre lui. Il ajoûta qu'il n'étoit pas surpris qu'ils eussent ensemble quelque différend particulier, mais de ce qu'étant Sujets du même Prince, ils commandoient deux Armées qui paroissoient ennemies; & qu'il falloit nécessairement qu'au moins l'un des deux Commandans fût hors des bornes de l'obéïssance qu'il devoit à son Souverain. Le Général, d'autant plus embarrassé de cette conclusion qu'il ne croïoit pas l'Empereur si bien instruit, rappella toute sa présence d'esprit pour lui répondre, que ceux qui l'avoient averti de la mauvaise disposition du nouveau Capitaine ne s'étoient pas trompés sur ce point, & que venant d'en recevoir avis lui-même par Olmedo, il s'étoit proposé de communiquer cette nouvelle à Sa Majesté; mais que cet Officier, qui se nommoit Narvaez, étoit moins un Rebelle qu'un Homme abusé par de spécieux prétextes; qu'étant

On croit Narvaez d intelligence avec Motezuma.

Raisonnemens de Motezuma sur la division des Espagnols.

Comment Cortez lui répond.

(76) Solis, Liv. 4. chap. 7; Herrera, Liv. 9. chap. 18, 19 & 20.

(77) Herrera parle de quelques présens que ce Prince avoit envoïés à Narvaez, & qui semblent supposer une correspondance; mais on répond que c'étoit l'usage des Mexiquains à l'égard de tous les Etrangers qui abordoient sur leur Côte; comme on l'a vû dans l'exemple de Cortez.

FERNAND CORTEZ. 1520.

envoïé par un Gouverneur mal informé, qui résidoit dans une Province fort éloignée de la Cour d'Espagne, & qui ne pouvoit avoir appris les derniers ordres de leur Souverain, il s'étoit vainement persuadé que les fonctions de cette Ambassade lui appartenoient ; prétention imaginaire, qui seroit bientôt dissipée, lorsqu'il auroit fait signifier lui-même à cet inutile Ambassadeur les pouvoirs en vertu desquels il devoit commander à tous les Espagnols qui aborderoient sur la Côte du Mexique ; que pour remédier promptement à cette erreur, il avoit résolu de se rendre à Zampoala, avec une partie de ses Trouppes, dans la seule vûe de renvoïer celles qui s'y étoient arrêtées, & de leur déclarer qu'elles devoient du respect aux Peuples de l'Empire, depuis qu'ils étoient sous la protection de l'Espagne ; & qu'il vouloit exécuter promptement ce dessein, par le juste empressement qu'il avoit d'empêcher qu'elles n'approchassent de la Cour, parce qu'étant moins disciplinées que les siennes, il craignoit que leur voisinage n'excitât des mouvemens dangereux pour le repos de l'Empire.

Cette réponse étoit d'autant plus adroite, qu'elle interessoit la Cour Mexiquaine à la résolution qu'il avoit déja formée d'aller au-devant de Narvaez. Aussi l'Empereur, qui n'ignoroit pas les violences auxquelles ses Ennemis s'étoient emportés, ni la supériorité de leurs forces, lui représenta-t'il qu'il y avoit de la témérité à s'exposer avec si peu de Trouppes. Il lui offrit une Armée, pour soutenir la sienne, & des Chefs qui respecteroient ses ordres. Mais Cortez sentit le danger d'un secours, dont il pouvoit être forcé de dépendre ; & s'étant excusé sur la diligence qui étoit nécessaire à ses vûes, il ne pensa qu'aux préparatifs de son départ. Il se flattoit encore, sinon d'engager Narvaez à l'union, du moins de faire servir les intelligences qu'Olmedo lui avoit ménagées, à le forcer d'accepter des conditions raisonnables. Cependant, pour ne pas donner trop au hasard, il envoïa ordre à Sandoval de venir au-devant de lui avec la Garnison de Vera-Cruz, ou de l'attendre dans quelque Poste où ils pussent se joindre sans obstacle, & d'abandonner sa Forteresse à la garde des Indiens alliés.

Motezuma offre une Armée à Cortez.

En quittant son Quartier, il y laissa quatre-vingt Espagnols, sous le commandement d'Alvarado, pour lequel il avoit remarqué de l'affection aux Mexiquains, & dont il connoissoit d'ailleurs le courage & la conduite. Il lui recommanda particuliérement de conserver à l'Empereur cette espece de liberté qui l'empêchoit de sentir les dégoûts de sa Prison, & d'apporter néanmoins toute son adresse à lui ôter les moïens d'entretenir des pratiques secretes avec les Prêtres & les Caciques. Il remit à sa charge le trésor du Roi & celui des Particuliers. Les Soldats, qui demeuroient sous ses ordres, promirent, non-seulement de lui obéir comme à Cortez même, mais encore de rendre à Motezuma plus de respect & de soumission que jamais, & de vivre dans une parfaite correspondance avec tous les Mexiquains. La principale difficulté sembloit consister à s'assurer des dispositions de l'Empereur, dont le moindre changement pouvoit renverser les plus sages précautions. Cortez, par des ressources de génie, qui augmentoient dans ses plus grands embarras, parvint à lui persuader qu'il n'avoit pas d'autre intention que de le servir ; & qu'il reviendroit bientôt prendre congé de lui, pour retourner en Espagne avec ses présens, & l'assurance de son amitié, qui paroîtroit d'un prix

Cortez va au-devant de Narvaez, & laisse une partie de ses gens à Mexico.

Il s'assure des dispositions de l'Empereur.

inestimable au grand Prince dont il avoit accepté l'alliance. Il le toucha par ses respects & par son langage, jusqu'à lui faire engager sa parole de ne pas abandonner les Espagnols, qui se fioient à sa protection, & de veiller à leur sûreté, en continuant son séjour dans leur Quartier. Quelque explication qu'on puisse donner à cette promesse, la suite des événemens ne permet pas de douter qu'elle ne fût sincere, & qu'Herrera ne se soit trompé, lorsque faisant sortir l'Empereur, suivi de toute sa Cour, pour accompagner fort loin le Général, il attribue cette extrême civilité au desir qu'il avoit de se voir délivré des Espagnols (78).

FERNAND CORTEZ. 1520.

Sa marche par Tlascala.

Ils prirent leur chemin vers Cholula, où ils furent reçus avec de grandes marques d'affection. De-là, s'étant rendus à Tlascala, ils trouverent à quelque distance de cette Ville le Sénat & la Noblesse, qui s'étoient assemblés pour venir au-devant d'eux. Il sembloit que Cortez eût acquis un nouveau mérite aux yeux de ces fiers Républiquains, par l'humiliation de Motezuma. Cependant les Historiens sont partagés sur le secours qu'il leur avoit demandé. Quelques-uns assurent qu'ils le refuserent, sous prétexte qu'ils n'osoient prendre les armes contre des Espagnols. D'autres soutiennent qu'ils accorderent six mille Hommes, & qu'ils en offrirent un plus grand nombre, mais qu'en arrivant sur leurs Frontieres ces Trouppes demanderent d'être congédiées, parce qu'elles n'étoient point accoutumées à combattre hors de leur Province. Il paroît constant, du moins, qu'aucun Tlascalan ne servit dans cette Expédition. Mais Cortez sortit de leur Ville sans se plaindre, & sans donner aucune atteinte à la confiance établie; & dans la suite, lorsqu'il rechercha leur secours, contre les Mexiquains, il les trouva toujours prêts à le servir.

Il trouve Narvaez à Zampoala.

Il se rendit, à grandes journées, sous les murs de Motaliquita, Bourgade d'Indiens alliés, à douze lieues de Zampoala, où Sandoval arriva presqu'en même tems, avec sa Trouppe, & quelques Soldats de l'Armée de Narvaez, que la violence exercée contre d'Aillon en avoit détachés. Cortez apprit d'eux le désordre qui regnoit dans l'Armée ennemie; & ce récit lui fut confirmé par Sandoval, qui avoit fait entrer dans Zampoala deux Espagnols déguisés. Il regarda la négligence de Narvaez comme une marque de la confiance qu'il prenoit à ses forces, & du mépris qu'il faisoit du petit nombre de ses Adversaires. Mais quelque avantage qu'il crut pouvoir tirer de cette vaine présomption, il ne voulut pas rompre ouvertement, sans avoir fait de nouveaux efforts pour obtenir la paix. Olmedo fut envoïé pour la seconde fois; & sa négociation n'aïant pas mieux réussi, le Général, soit pour mettre toute la justice de son côté, soit pour se donner le tems de recevoir les deux mille Indiens qu'il attendoit de Chinantla, résolut d'envoïer Jean Velasquez de Leon, que la distinction de sa naissance, & l'honneur qu'il avoit d'appartenir de près par le sang au Gouverneur de Cuba, rendoient fort propre à cette médiation. Narvaez avoit tenté inutilement de l'attirer dans son parti; & Cor-

Ses efforts pour la paix.

(78) Herrera, Liv. 10. chap. 1. Un autre Historien, sentant la difficulté d'expliquer cet excès de bonté dans un caractere tel que celui de Motezuma, se réduit à regarder cette révolution comme un miracle du Ciel pour faciliter aux Espagnols la conquête du Mexique. De-là, dit-il, cette crainte respectueuse pour Cortez, qui étoit directement opposée à l'orgueilleuse fierté de ce Prince. Solis, Liv. 4. chap. 7.

FERNAND CORTEZ. 1520.

rez avoit eu d'autres preuves de sa fidélité, auxquelles il ne pouvoit répondre avec plus de noblesse, qu'en remettant une affaire si délicate à sa bonne foi (79).

Nouveaux emportemens de Narvaez.

Lorsqu'il entra dans Zampoala, tous les Espagnols se persuaderent qu'il venoit se ranger sous leurs Etendards, & Narvaez s'empressa d'aller au-devant de lui : mais, après quelques explications, ces civilités furent suivies de tant d'emportement & de violence, que Velasquez, irrité jusqu'à défier ceux qui oseroient blesser l'honneur de Cortez, se vit dans la nécessité de retourner sur ses pas. Olmedo le suivit. Narvaez les eut fait arrêter, si la plûpart de ses Officiers, offensés de voir traiter si mal un Homme du mérite & du rang de Velasquez, ne s'y fussent opposés avec beaucoup de chaleur (80). Ce mécontentement passa bientôt des Capitaines aux Soldats. Ils s'expliquerent si librement, sur le peu de soin qu'on prenoit de justifier leur conduire dans cette guerre, que Narvaez n'osa résister au conseil qu'on lui donna d'envoïer promptement après Velasquez, pour lui faire quelques excuses, & pour apprendre de lui quelles étoient les propositions qu'on avoit refusé d'écouter.

Duero est envoïé à Cortez.

Duero fut choisi pour cette Commission. Mais n'aïant pû le joindre, sur la route, il prit le parti de le suivre jusqu'au Camp de Cortez, qu'il trouva prêt à changer de poste, dans la résolution de commencer la guerre. Son arrivée fit renaître quelque espérance de paix. Cortez le reçut comme son Ami. Dans plusieurs conférences qu'ils eurent ensemble, il s'ouvrit avec tant de franchise sur le desir qu'il avoit d'adoucir Narvaez, dont l'obstination étoit l'unique obstacle à l'accommodement, que Duero, charmé de le voir agir si noblement avec un Ennemi déclaré, proposa une entrevûe entre les deux Généraux, comme le seul moïen d'abréger des difficultés dont la fin paroissoit fort éloignée. Cette proposition fut acceptée avec joie. Tous les Historiens conviennent que Duero étant retourné à Zampoala avec la parole de Cortez, on dressa une capitulation authentique, par laquelle l'heure & le lieu de la conférence étoient désignés, & que chacun des Commandans s'engagea par écrit à s'y rendre, accompagné seulement de dix Officiers, qui devoient servir de Témoins à leurs conventions.

Trahison de Narvaez.

Mais tandis que Cortez se disposoit à remplir son engagement, il reçut avis, par un Courrier secret de Duero, qu'on lui préparoit une embuscade, dans le dessein de l'enlever, ou de lui ôter la vie ; & cette étrange information lui fut confirmée par d'autres Officiers de Narvaez, qui se sentoient de l'horreur pour la trahison. Un dessein si noir l'obligeant de renoncer à toutes sortes de ménagemens, il écrivit à son Ennemi, non-seulement pour lui reprocher sa perfidie, mais pour lui déclarer qu'il rompoit le Traité, & qu'il remettoit la décision de leur querelle à la voie des armes (81).

Cortez rompt absolument avec lui.

Poste qu'il prend.

Quoiqu'il n'eût encore aucune nouvelle de la marche des Indiens Auxiliaires, il hâta celle de son Armée. Elle n'étoit composée que de deux cens soixante-six Espagnols, & des Indiens de charge : mais jugeant qu'un Ennemi capable de tant de bassesses avoit peu de fond à faire sur ses propres Trouppes, il ne craignit point d'asseoir son Camp à moins d'une lieue de Zampoala, dans un Poste, à la vérité, qui se trouvoit fortifié en tête

(79) Solis, *ubi suprà*, chap. 8.
(80) *Ibidem.* Herrera, Liv. 10. ch. 1.
(81) Solis, *Ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1520.

par un Ruisseau, que les Espagnols avoient nommé *Riviere des Canots*, & derriere lequel il avoit à dos sa Ville de Vera-Cruz. Narvaez fut informé de ce mouvement. Son impétuosité, plus que sa diligence, le fit sortir aussitôt de son Quartier pour tenir la Campagne, mais avec une confusion qui répondoit à celle de ses idées. Il fit publier encore une fois la guerre. Il mit la tête de Cortez à prix pour deux mille écus, & celles de Sandoval & de Velasquez pour quelque chose de moins. » Ses ordres, dit un Historien, » étoient mêlés de menaces. Il en donnoit plusieurs à la fois. On découvroit un air de crainte, dans le mépris qu'il affectoit pour Cortez. Enfin » son Armée se mit d'elle-même en bataille, comme par hasard, & sans » attendre ses ordres (82). Après l'avoir fait avancer l'espace d'un quart de lieue, il résolut d'attendre l'Ennemi, dans la folle persuasion qu'un Général de l'habileté de Cortez pourroit oublier le désavantage du nombre, & que la force de ses ressentimens lui feroit quitter son Poste. Il passa tout le jour dans cette situation. La nuit approchoit, lorsqu'un nuage, où le Soleil se cacha tout-d'un-coup, répandit une pluie si froide & si abondante, que tous ses Soldats demanderent d'être reconduits au Quartier. Il céda facilement à leurs instances.

Prudence avec laquelle il attire Narvaez dans ses piéges.

Cortez, qui fut bientôt averti de cette retraite, regreta beaucoup que le Ruisseau, sur le bord duquel il avoit son Camp, fût trop enflé par la pluie pour lui permettre de le passer à gué, & de tomber sur un Ennemi qui sembloit fuir. Mais son génie guerrier, & le fond qu'il faisoit sur ses intelligences, lui inspirerent un dessein qui demandoit toute sa hardiesse pour le tenter, & la confiance qu'il avoit à son bonheur pour s'en promettre le succès qu'il obtint. Ce fut de surprendre pendant la nuit, au milieu de Zampoala, ses Ennemis mouillés & rebutés de la fatigue du jour. Après avoir communiqué ce projet à ses Trouppes, & les avoir animées avec la plus vive éloquence, il les divisa en trois Corps, dont il donna le premier à Sandoval, & le second à d'Olid. Le troisiéme, dont il prit le commandement lui-même, avec quelques-uns de ses plus braves Officiers, donna l'exemple, en passant dans l'eau jusqu'à la ceinture. Herrera prétend que par répresailles, la tête de Narvaez fut mise à prix (83), & que Cortez, pour justifier plus que jamais sa Cause, donna par écrit, à Sandoval qui faisoit l'Office de Général Major, un ordre, qui portoit » que Narvaez étant entré dans le Païs » à force ouverte, au préjudice des intérêts de l'Espagne, de la Religion, & » du Domaine roïal, & n'aïant voulu ni montrer ses Provisions, ni prêter » l'oreille aux propositions d'accommodement, Fernand Cortez, Comman» dant de la Nation Espagnole au Mexique, ordonnoit à tous les Capitaines, » Cavaliers & Soldats de son Armée, de se saisir de sa personne, & de le tuer » s'il faisoit quelque résistance (84).

Il le surprend dans Zampoala.

Conduite de cette entreprise.

L'Armée avoit fait près d'une demie lieue dans les ténébres, lorsque les Coureurs amenerent une Sentinelle de Narvaez qu'ils avoient enlevée; mais ils rapporterent qu'il leur en étoit échappé une, qui s'étoit dérobbée entre les buissons, à la faveur de l'obscurité. Cet incident fit perdre l'espérance qu'on avoit eue de surprendre les Ennemis. Cependant, comme il y avoit beau-

(82) *Ibidem.*
(83) *Ubi suprà*, chap. 2.
(84) *Ibidem*, chap. 3.

FERNAND CORTEZ. 1520.

coup d'apparence que la crainte d'être arrêté feroit prendre quelque détour au Fugitif, on résolut de s'avancer promptement, soit pour arriver avant lui, soit pour attaquer les Ennemis mal éveillés, s'ils étoient avertis, & dans le trouble d'une premiere allarme. La Sentinelle, que la peur avoit rendue fort légere, arriva dans la Ville avant Cortez, & répandit ses fraïeurs. Mais Narvaez, ne pouvant se persuader qu'une trouppe d'Avanturiers, dont il méprisoit le nombre, osât l'attaquer dans une grande Ville, ni qu'elle eût pû quitter son Poste, d'un si mauvais tems, rejetta brusquement l'avis & celui qui l'apportoit (85).

Narvaez est forcé de se rendre à Cortez.

Il étoit minuit, lorsque Cortez entra dans Zampoala; & son cri de guerre, *Saint-Esprit*, qui étoit pris, suivant la remarque des Historiens, de la Fête qu'on avoit célébrée le même jour, nous apprend que c'étoit celle de la Pentecôte. Narvaez étoit logé, avec toute son Armée, dans le plus grand Temple de la Ville. Ses Coureurs pouvoient s'être égarés ou s'être mis à couvert pendant la pluie; mais des Soldats, tels que ceux de Cortez, endurcis à la fatigue & supérieurs à la crainte, pénétrerent jusqu'au pié du Temple, sans s'embarrasser s'ils avoient été découverts. Leurs Chefs furent surpris néanmoins de ne rencontrer aucune Garde. La dispute de Narvaez duroit encore avec la Sentinelle qui l'avoit averti. Quoique cet avis passât pour une fausse allarme, quelques Soldats inquiets s'étoient mis en mouvement. Cortez, qui s'en apperçut, ne balança point à les attaquer avant qu'ils eussent le tems de se reconnoître. Il donna le signal du Combat, & Sandoval entreprit aussi-tôt de monter les dégrés du Temple. Les Canoniers de garde entendirent le bruit, & mirent le feu à deux ou trois piéces, qui donnerent sérieusement l'allarme. Les tambours succéderent au bruit du canon. On accourut de toutes parts, & le combat se réduisit bientôt aux coups de piques & d'épées. Sandoval eut beaucoup de peine à se soutenir dans un poste désavantageux, & contre une Trouppe plus nombreuse que la sienne. Mais d'Olid vint à propos le secourir; & presqu'aussi-tôt Cortez, aïant laissé son Corps de réserve en bataille, parut l'épée à la main, se jetta dans la mêlée, & s'ouvrit un passage, où tous ses gens se précipiterent après lui. Les Ennemis ne résisterent point à cet effort. Ils abandonnerent les dégrés, le vestibule & l'artillerie. Plusieurs se retirerent dans leurs logemens, & les autres allerent se rassembler à l'entrée de la principale Tour, où l'on combattit long-tems avec une égale valeur.

Narvaez parut alors. Il avoit emploïé quelque tems à s'armer; mais on convient qu'en se présentant au combat, il fit des efforts extraordinaires pour ranimer ses gens & qu'il marqua de l'intrepidité au milieu du danger. Elle alla jusqu'à le mettre aux mains avec les Soldats de Sandoval; mais il en reçut dans le visage un coup de pique qui lui creva l'œil, & qui le fit tomber sans connoissance. Le bruit se répandit qu'il étoit mort. Ses gens s'effraïerent. Les uns l'abandonnerent par une honteuse fuite; les autres cesserent de combattre; & ceux qui s'empresserent de le secourir ne faisant que s'embarrasser mutuellement, il fut aisé de les pousser, quoiqu'avec beaucoup de peine & de confusion. Les Vainqueurs prirent ce tems pour

(85) Le même Historien dit nettement que quelques Officiers, qui favorisoient Cortez, aiderent à l'erreur.

enlever Narvaez, en le traînant au bas des dégrés, d'où Sandoval le fit transporter au milieu du Corps de réserve. Sa honte fut égale à sa douleur, lorsqu'étant revenu à lui-même, il se trouva les fers aux piés & aux mains, & qu'il se vit livré à la discrétion de ses Ennemis (86).

FERNAND CORTEZ. 1520.

Tous les Espagnols se réunissent sous Cortez.

Le combat aïant cessé, par la retraite de tous ses gens, qui s'étoient jettés dans les donjons, ceux de Cortez firent retentir le cri de *Victoire*, pour le Roi, pour Cortez, pour le Saint Esprit, & ces transports de joie augmenterent beaucoup la fraïeur des Ennemis. Mais on remarque une circonstance, qui, jointe à la prise de leur Chef & aux intelligences de Cortez, peut servir à diminuer leur honte. Des fenêtres de leur logement, ils découvroient à diverses distances, & dans plusieurs endroits, des lumieres qui perçoient l'obscurité, avec l'apparence d'autant de méches allumées, qu'ils prirent pour celles de plusieurs Trouppes d'Arquebusiers; c'étoit des vers luisans, qui sont beaucoup plus gros & plus brillans que les nôtres, dans cette hemisphere, & qui leur firent croire que l'attaque de Cortez étoit soutenue par une puissante Armée (87). L'artillerie qui fut tournée aussi-tôt contre les donjons, la menace du feu qu'on y pouvoit mettre aisément, & le pardon qui fut offert à tous ceux qui voudroient s'entôler sous les Etendards du Vainqueur, avec la liberté du départ & le passage pour ceux qui souhaiteroient de retourner à Cuba, firent quitter les armes au plus grand nombre. Cortez donna ordre qu'elles fussent reçues & soigneusement gardées, à mesure qu'ils venoient les rendre en trouppes, sans excepter celles de ses Partisans secrets, qu'il ne vouloit pas faire connoître, parce que leur exemple servoit à déterminer les autres. Ce soin de les désarmer étoit d'autant plus important, qu'à la pointe du jour, s'appercevant que leurs Vainqueurs

(86) On suit ici Diaz & Solis. Herrera s'en écarte un peu. Ces différences méritent d'être remarquées, dans un événement si célebre. L'approche, dit Herrera, n'aïant pû se faire si secretement qu'on ne s'en apperçût, on en avertit Narvaez, qui se revêtoit d'une cote d'armes. Il répondit; qu'on ne se mette point en peine; nous y donnerons bon ordre. Aussi-tôt il fit sonner l'allarme. Dans le Temple où il étoit, il y avoit deux Tours, qui servoient aussi de logement au reste de son armée; mais il n'en fut pas secouru. Les uns disent que ses gens firent la sourde oreille, & d'autres qu'étant arrêtés par ceux de Cortez; ils ne purent approcher. Cependant Sandoval étant arrivé, les Sentinelles qui étoient au pié des dégrés commencerent à s'écarter. Sandoval se voïant découvert, commanda de battre la caisse. Cortez en même-tems cria; serre, serre; Saint Esprit, Saint Esprit; à eux, à eux. Sandoval monta vivement les premiers dégrés; & rencontra une chambre pleine de Négres, un desquels étant sorti avec de la lumiere à la main fut tué de deux coups de pique. De-là Sandoval & ses gens arriverent à la chambre de Narvaez. Ils y trouverent l'artillerie en état, & ne purent empêcher qu'une piece qui fut tirée ne leur tuât deux Hommes. Mais ils serrerent de si près, qu'on n'eut pas le tems de tirer les autres. Cortez, qui survint, fit jetter toutes les pieces au bas des dégrés. Alors on voulut entrer dans la chambre de Narvaez, qui n'avoit pas avec lui moins de quarante Soldats, & Sandoval le somma de se rendre. Mais, étant Homme de cœur, il combattit vaillamment avec les siens, quoique leurs lances, n'étant pas si longues que les piques de Cortez, ne fissent pas tant d'effet. Lopez, Soldat de Sandoval, mit le feu à la paille dont la Tour étoit couverte; ce qui força Narvaez & ses gens de sortir. Là, il reçut un coup de pique dans un œil; Sanchez Forsan le serra de près, avec Sandoval, qui lui dit, *Je te fais prisonnier.* Ils le traînerent le long des dégrés en descendant; & lui mirent les fers aux piés. Herrera, Liv. 10 chap. 3.

(87) Solis, chap. 10.; Herrera n'en dit rien.

FERNAND CORTEZ. 1520.

étoient en si petit nombre, ils regretterent beaucoup de s'être abandonnés à d'indignes fraïeurs (88). Cependant les civilités de Cortez, & l'opinion qu'ils prirent bientôt de son caractere, devinrent un lien si puissant pour les attacher à lui, qu'il n'y en eut pas un seul qui acceptât l'offre d'être reconduit à Cuba. Il ne restoit à soumettre que la Cavalerie, qui n'aïant pû prendre part au combat, en attendoit le succès dans la Plaine : mais elle fut réduite aisément par les voies de la douceur. Cortez ne perdit que deux Hommes dans l'action, & deux autres, qui moururent quelques jours après de leurs blessures. Entre les gens de Narvaez, on compta quinze Morts & un fort grand nombre de blessés (89).

Humiliation de Narvaez.

Cortez ne se refusa point le plaisir de voir son Prisonnier, mais loin de l'insulter dans sa disgrace, il affecta de ne pas lui faire annoncer son arrivée; & Solis assure même que son dessein étoit de le voir sans se faire connoître. Mais le respect des Soldats l'aïant trahi, Narvaez se tourna vers lui, & lui dit d'un air assez fier (90); » Seigneur Capitaine, estimez l'avantage qui » me rend aujourd'hui votre Prisonnier «. Cortez jugea que cet orgueil méritoit d'être humilié. Il répondit sans s'émouvoir : » Mon Ami, il faut » louer Dieu de tout ; mais, je vous assure, sans vanité, que je compte cette » Victoire & votre prise entre mes moindres Exploits «. Après l'avoir fait panser soigneusement, il le fit conduire à Vera-Cruz (91).

Zele des Indiens pour le service de Cortez.

A la pointe du jour, on vit arriver les deux mille Chinantleques, à qui toute leur diligence n'avoit pû faire surmonter plutôt les difficultés d'une longue route. Cortez leur fit le même accueil que s'il eût tiré quelque fruit de leur zele, & les renvoïa quelques jours après dans leur Province, avec des remercimens & des caresses, qui les disposerent plus que jamais à lui offrir leurs services. Le Cacique de Zampoala, qui s'étoit vû long-tems comme Esclave de Narvaez, fit éclater aussi sa joie, & tous les Habitans du Païs célebrerent la Victoire de leurs anciens Alliés (92). Au milieu de ces soins, Cortez n'oublia point combien il étoit important pour lui de s'assurer de la Flotte. Il dépêcha ses plus fidéles Officiers, pour faire transporter à Vera-Cruz les voiles, les mâts & les gouvernails des Vaisseaux, & pour mettre ses Pilotes & ses Matelots à la place de ceux de Narvaez; avec un Commandant que Diaz nomme Pierre *Cavallero*, & qu'il honore du titre d'Amiral de la Mer.

Il retourne à Mexico.

Le souvenir d'Alvarado & de ses Compagnons, qui se trouvoient comme abandonnés à la bonne foi de Motezuma, étoit l'unique sujet de chagrin qui

(88) On lit, dans Herrera, que deux Dames Espagnoles, qui étoient venues avec Narvaez, apprenant sa déroute & sa captivité, se mirent à une fenêtre & s'écrierent : Méchans Soldats, la quenouille vous convenoit bien mieux que l'épée. Malheureuses les Femmes qui sont venues avec vous ! Après quoi s'étant fait conduire à Cortez, elles louerent beaucoup sa valeur, *ubi suprà*, chap. 4.

(89) Solis, après Diaz, *ubi suprà*. Herrera ne met qu'onze morts, chap. 4.

(90) D'un air, dit Solis, qui faisoit connoître qu'il ne sentoit pas encore toute l'étendue de sa disgrace, *ibid.*

(91) Herrera, chap. 3.

(92) Ces Vainqueurs Espagnols ne se piquoient pas de continence. Le Cacique de Zampoala fit présent à Cortez d'une Femme de condition & fort belle, qui fut nommée Catherine. Il en donna d'autres aux Capitaines. Cortez se logea dans la maison de Catherine, qui étoit forte, & où il fut traité magnifiquement. Herrera, chap. 4.

troublât

troublât Cortez (93). Il étoit résolu de ne pas perdre un moment pour se délivrer de cette inquiétude, en retournant à Mexico; mais plus de mille Espagnols, qu'il voïoit réunis tranquillement sous ses ordres, lui parurent une Armée trop nombreuse, & capable d'allarmer les Mexiquains. Il n'auroit pas fait difficulté d'en laisser une partie à Vera-Cruz, s'il n'eût craint les mouvemens qui pouvoient naître de l'oisiveté, sur-tout parmi de nouvelles Troupes, qu'il n'avoit point encore eu le tems de former à sa discipline. Dans cet embarras, il résolut de les emploïer à d'autres Conquêtes. Il nomma Jean Velasquez de Leon, pour aller soumettre, avec deux cens Hommes, la Province de Panuco; & d'Ordaz, avec le même nombre, pour peupler celle de Cuazacoalco. Environ six cens Soldats Espagnols, qui composoient le reste de l'Armée, lui parurent suffisans pour faire son entrée dans Mexico, avec l'éclat d'un Vainqueur qui vouloit conserver quelque apparence de modération.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Mais lorsqu'il se préparoit au départ, il reçut une Lettre, par un Courier d'Alvarado, qui l'obligea de changer toutes ses résolutions. On l'informoit que les Mexiquains avoient pris les armes, & que malgré Motezuma, qui n'avoit pas quitté le Quartier des Espagnols, ils y avoient déja donné plusieurs assauts. Le Soldat, qui apportoit cette nouvelle, étoit accompagné d'un Messager Impérial, chargé de représenter qu'il n'avoit pas été au pouvoir de l'Empereur d'arrêter l'emportement des Rebelles; & non-seulement d'assurer Cortez qu'il n'abandonneroit point Alvarado & les Espagnols, mais de presser son retour à Mexico, comme le seul remede qu'on pût attendre au désordre. Soit que ce Prince fût allarmé pour lui-même, ou que son inquiétude ne regardât que ses Hôtes, cette démarche ne laissa aucun doute de sa bonne foi.

Il apprend que ses gens y sont assiegés par les Mexiquains.

Fidélité de l'Empereur.

On n'avoit pas besoin de délibération, pour se déterminer dans une conjoncture si pressante. Les anciens & les nouveaux Soldats de Cortez firent éclater la même ardeur pour se rendre à Mexico; & cet incident, qui servoit de prétexte pour éviter le partage de l'Armée, fut regardé comme un présage de la conquête de l'Empire, dont la réduction devoit commencer par la Capitale. Rangel fut laissé à Vera-Cruz, en qualité de Lieutenant de Sandoval, avec une assez forte Garnison, qui n'empêcha point que dans la revûe du reste des Trouppes, il ne se trouvât encore mille Hommes d'Infanterie & cent Cavaliers bien armés. Cortez leur fit prendre différentes routes, pour ne pas incommoder les Peuples. On arriva, le 17 de Juin, à Tlascala, où le Sénat, toujours animé contre les Mexiquains, offrit toutes ses forces pour la délivrance d'Alvarado. Mais Cortez, qui crut remarquer dans le zele des Sénateurs plus de haine contre leurs anciens Ennemis que d'affection pour les Espagnols, se contenta de prendre deux mille Hommes, dans la crainte d'effraïer Motezuma & de pousser les Rebelles au dernier désespoir. Son dessein étoit de faire une entrée pacifique dans la Capitale, & de ramener les esprits par la douceur avant que de penser au châtiment des Coupables.

Les Tlascalans offrent leur secours aux Espagnols.

Il se présenta devant Mexico, le 24, sans avoir trouvé d'autre embarras,

Présages fâcheux.

(93) Herrera dit néanmoins qu'Alvarado avoit envoïé des informations à Cortez, & que Cortez en avoit envoïé au Quartier par Olmedo. Liv. 10. chap. 9.

FERNAND CORTEZ. 1520.

dans sa route, que la diversité & la contradiction des avis qu'il recevoit. L'Armée passa la grande Chaussée du Lac, avec la même tranquillité; quoiqu'à la vûe de plusieurs indices qui devoient réveiller ses défiances. Les deux Brigantins, fabriqués par les Espagnols, étoient en pieces. Quelques Ponts, qui servoient à la communication du Quartier, avoient été rompus : les remparts & les donjons paroissoient déserts. Un morne silence regnoit de toutes parts. Des apparences si suspectes obligerent le Général de regler sa marche, & de n'avancer qu'après avoir fait reconnoître successivement tous les postes. Ces précautions durerent jusqu'au Quartier des Espagnols, où les Gardes avancées, découvrant le secours qui leur arrivoit, pousserent des cris de joie qui rendirent la confiance à Cortez.

Il arrive à Mexico.

Alvarado vint le recevoir à la porte du Quartier, accompagné de tous ses Soldats, dont les transports & les acclamations ne peuvent être représentés. La présence de Motezuma, qui parut oublier la fierté de son rang, pour accourir avec la même ardeur (94), retarda de quelques momens les explications. Mais cet empressement fit connoître qu'il souhaitoit l'arrivée de Cortez autant que les Espagnols mêmes; & si l'on croïoit pouvoir douter de ses dispositions, il seroit difficile d'expliquer pourquoi n'étant plus retenu par la force, il n'avoit pas fait usage de cette liberté, pour retourner dans son Palais, pendant l'absence du Général. Tous les Historiens reconnoissent que moitié politique, pour soutenir l'opinion qu'il se flattoit d'avoir fait prendre à son Peuple, & aux Espagnols mêmes, des motifs qui l'arrêtoient dans leur Quartier; moitié crainte, depuis la révolte du Prince de Tezcuco; & peut-être aussi par attachement pour ses Hôtes, qui étoient parvenus à lui inspirer de la confiance, & qu'il regardoit comme un appui contre ses propres Sujets, il ne varia plus dans les témoignages de son affection ni dans l'exécution de ses promesses (95).

Conduite de Motezuma difficile à expliquer.

Cortez se fit raconter ce qui s'étoit passé dans son absence. Un Corps nombreux de Mexiquains, animés & conduits par quantité de Seigneurs, avoient attaqué plusieurs fois les Espagnols dans leur Quartier, sans respect pour la personne & les ordres de leur Souverain, qui n'avoit rien épargné pour appaiser la sédition. Ils avoient tenu long-tems Alvarado comme assiégé; & quatre de ses plus braves Soldats avoient été tués dans le dernier assaut. Les Rebelles s'étoient retirés depuis deux jours; mais loin d'avoir quitté les armes, leur grand nombre & la mort des quatre Espagnols leur inspiroient tant d'audace, qu'aïant appris le retour de Cortez, ils n'avoient pris la résolution de s'éloigner du Quartier que pour lui laisser le tems & la liberté d'y revenir, dans la confiance qu'y étant une fois ren-

Ce qui s'étoit passé dans l'absence de Cortez.

(94) Solis, Liv. 4. chap. 11.

(95) Cependant Diaz & Herrera prétendent que Cortez reçut mal ses premieres honnêtetés, qu'il se retira dans son appartement sans lui répondre, & qu'il laissa même échapper quelques termes injurieux pour lui, devant les Officiers Mexiquains. Ces deux Ecrivains l'accusent de s'être enorgueilli de ses forces. Mais Gomera & Solis s'efforcent de laver leur Héros de cette tache. Il put affecter quelque froideur, suivant Solis, pour se donner le tems de prendre des informations; mais outre qu'il ne pouvoit soupçonner l'Empereur de mauvaise foi, lorsqu'il le retrouvoit parmi les siens, il auroit été indigne de sa prudence de le maltraiter, dans des conjonctures où il avoit besoin de lui, *ubi suprà*.

fermé avec tous ses gens, ils réussiroient plus heureusement que le Prince de Tezcuco, à détruire les Ennemis de leur Religion & de leur Empire.

FERNAND CORTEZ. 1520

Causes de la révolte des Mexiquains.

La cause d'une si furieuse animosité ne paroît pas bien éclaircie entre les Historiens (96); & Cortez même en parle avec incertitude, dans la seconde de ses deux Relations (97). Solis, qui fait profession d'avoir pesé tous les témoignages, assure, comme une vérité constante, qu'après le départ de Cortez, les Espagnols observerent beaucoup de relâchement dans l'attention & la complaisance que les Nobles avoient témoignées pour eux, & qu'Alvarado, en aïant pris occasion de veiller sur leurs démarches, apprit de ses Emissaires qu'on faisoit des assemblées dans quelques maisons de la Ville. On approchoit d'un jour solemnel, où l'usage étoit d'honorer les Idoles par des danses publiques. Alvarado, suivant le même récit, fut informé que les Conjurés avoient choisi ce tems pour soulever le Peuple, en l'exhortant à prendre les armes pour la liberté de leur Empereur & la défense de leurs Dieux. Le même jour au matin, quelques-uns affecterent de se montrer dans le Quartier des Espagnols, & demanderent même au Commandant la liberté de célebrer leur Fête, dans l'espoir de lui fermer les yeux par cette apparence de soumission. Elle le fit douter, en effet, de la vérité de ses informations; & dans cette incertitude il leur accorda ce qu'ils demandoient, à condition qu'ils ne portassent point d'armes, & qu'ils ne répandissent point de sang humain dans leurs Sacrifices. Mais il apprit bientôt qu'ils avoient emploïé la nuit précédente à transporter sécretement leurs armes dans les lieux voisins du grand Temple. Sur cet avis, il prit des mesures pour attaquer les principaux Conjurés pendant leur danse, c'est-à-dire, avant qu'ils fussent armés, & qu'ils eussent commencé à soulever le Peuple. Il sortit avec cinquante Espagnols, sous prétexte de satisfaire sa curiosité en assistant à la Fête. Il s'approcha du Temple, où les Conjurés, qui s'y étoient déja rendus, la plûpart ivres & sans défiance, se disposoient à danser, pour attirer le Peuple au spectacle. Mais, sans leur laisser le tems de se reconnoître, il les fit charger par ses gens, qui en tuerent une partie, & qui forcerent les autres de se jetter par les fenêtres du Temple.

Reproches qu'on fait à la conduite d'Alvarado.

Quelque jugement qu'on doive porter de cette entreprise, l'Historien confesse qu'elle fut exécutée avec plus d'ardeur que de prudence, & que les

(96) Les uns veulent que ce fut un effet des intrigues & des mauvais offices de Narvaez; ce qui paroît sans vraisemblance: d'autres, que c'étoit simplement l'envie de rendre la liberté à Motezuma: d'autres, que c'étoit pour se saisir de l'or, des pierreries & des bijoux qui étoient demeurés dans le Quartier Espagnol, & dont on faisoit monter la valeur à plus de sept cens mille écus; enfin d'autres encore, que c'étoit par haine pour les Tlascalans, mortels Ennemis de la Nation, sur lesquels on rejettoit le dessein que les Espagnols avoient eu de ruiner les Idoles. Barthelemi de Las Casas, qui ne menage point sa Nation, raconte que les Mexiquains, aïant voulu divertir leur Empereur, avoient préparé une Fête publique, de l'espece de Danseurs qu'ils nommoient *Mitoles*, & qu'Alvarado, sachant qu'ils s'étoient parés de leurs plus riches joïaux, étoit venu les attaquer avec tous ses Soldats, qu'il les avoit massacrés & dépouillés, & que dans cette occasion plus de deux mille Mexiquains avoient été passés au fil de l'épée. Dans cette supposition, la révolte n'étoit qu'une juste vangeance. Mais tous les autres Ecrivains Espagnols ont prétendu que Las Casas avoit été mal informé. Solis, *ibid*, page 153.

(97) Cartas de D. Hernando Cortez al Emperador.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Espagnols deshonorerent leur motif, en se jettant sur les Morts & sur les Blessés, pour arracher les joïaux dont ils les voïoient couverts. D'ailleurs Alvarado se retira, sans prendre soin d'informer le Peuple des raisons de sa conduite, & Solis lui en fait un reproche. Il devoit, dit il, publier la conspiration, & montrer les armes que les Nobles avoient cachées. Le Peuple, qui ne fut informé que du carnage de ses Chefs & du pillage de leurs joïaux, attribuant cette exécution à l'avarice effrenée des Espagnols, en conçut tant de fureur, qu'il prit aussi-tôt les armes, sans que les Conjurés y eussent contribué par leurs exhortations ou par leurs soins (98).

Combat entre les Espagnols & les Rebelles.

La nuit, qui suivit l'arrivée de Cortez, ne fût pas moins tranquille que le jour précédent. Ce silence, qui duroit encore le lendemain, paroissant couvrir quelque mystere, Ordaz fut commandé pour aller reconnoître la Ville, à la tête de quatre cens Hommes, Espagnols & Tlascalans. Il s'engagea dans la plus grande rue, où il découvrit bientôt une trouppe d'Indiens armés, que les Séditieux n'y avoient postés que pour l'attirer dans leurs piéges. En effet, lorsqu'il se fût avancé, dans le dessein de faire quelques Prisonniers, dont il vouloit tirer des informations, il se vit couper le passage par des Armées entieres, qui vinrent le charger de toutes les rues voisines; tandis qu'une Populace innombrable, qui se montra tout-d'un-coup aux fenêtres & aux terrasses, remplit l'air de pierres & de traits.

Prudence & valeur d'Ordaz.

Ordaz eut besoin de toute sa valeur & son expérience, pour repousser une si vive attaque. Ils forma son Bataillon, suivant l'étendue & la disposition de l'espace, avec la précaution de le border de Piquiers, tandis que les Arquebusiers, qui composoient le centre, eurent ordre de tirer aux fenêtres & aux terrasses. Il lui étoit impossible de faire avertir Cortez de sa situation; & dans l'opinion, où l'on étoit au Quartier, qu'il avoit assez de force pour exécuter sa Commission, on ne se défia point qu'il eût besoin de secours. Cependant la chaleur des Indiens ne fut pas long-tems à se rallentir. L'excès du nombre leur ôtant l'usage de leurs armes, ils s'étoient avancés avec une confusion qui les livroit sans défense aux coups des Piquiers. Ils perdirent tant de monde à la premiere charge, que leur retraite devenant aussi tumultueuse que leur approche, ils se précipitoient en arriere les uns sur les autres, pour se dérobber à la pointe des piques. Les Arquebusiers n'eurent pas plus de peine à nettoïer les terrasses. Ordas, qui n'étoit venu que pour reconnoître, ne jugea point à propos de pousser plus loin sa victoire; & sans faire changer de forme à sa Trouppe, il chargea si vigoureusement ceux qui l'avoient coupé par derriere, qu'il s'ouvrit le chemin jusqu'au Quartier. Cette action lui coûta néanmoins du sang. La plûpart de ses gens furent blessés. Il le fut lui même, & huit de ses plus braves Tlascalans furent tués sous ses yeux; mais il ne perdit qu'un Espagnol, que Diaz nomme Lezcano, & dont il vante beaucoup la valeur.

Il se retire avec gloire.

Les Mexiquains attaquent le Quartier de Cortez.

Cortez avoit pensé à ramener les esprits par des propositions de paix; mais outre qu'il n'avoit personne dont il pût attendre ce service, & que Motezuma même sembloit se défier de sa propre autorité, le succès d'Ordaz

(98) Page 137. Le même Ecrivain croit son récit bien confirmé par la résolution que Cortez prit de faire publier la vérité du fait, & par l'offre qu'Alvarado lui fit de se rendre en prison, pour appaiser le Peuple en justifiant sa conduite.

lui fit juger qu'il n'étoit pas tems de s'abbaisser à des offres qui pouvoient augmenter l'insolence des Rebelles. Il fut confirmé dans ce sentiment, par la fureur avec laquelle ils se rassemblerent, après leur défaite, pour suivre Ordaz jusqu'à la vûe du Quartier. Leur dessein étoit d'y donner un assaut général. En vain tenta-t'on de les effraïer par le bruit de l'artillerie. Leurs timbales & leurs cors donnerent aussi-tôt le signal du combat. Ils s'avancerent, en même tems, avec un emportement sans exemple. Plusieurs trouppes d'Archers, dont ils avoient composé leur avant-garde, tiroient aux creneaux; pour faciliter les approches à ceux qui les suivoient. Leurs décharges furent si épaisses & si souvent répétées, pendant que les autres passoient entre leurs rangs pour monter à l'assaut, qu'elles causerent beaucoup d'embarras aux Espagnols, qui se trouvoient partagés tout-à-la-fois par la nécessité de se défendre des fleches, & par celle de repousser leurs Ennemis; sans compter un troisiéme soin, qui consistoit, s'il faut en croire un de leurs Historiens; à ramasser ces fleches, dont la multitude bouchoit les passages (99). L'artillerie & les arquebuses ne laissoient pas de faire un affreux carnage; mais ces furieux étoient si déterminés à mourir ou à vaincre, qu'ils s'empressoient de remplir le vuide que les Morts avoient laissé, & qu'ils se serroient avec le même courage, en foulant aux piés, sans distinction, leurs Blessés & leurs Morts. Plusieurs s'avancerent jusques sous le canon, où ils s'efforcerent, avec une obstination incroïable, de rompre les Portes, & d'abbattre les murs, avec leurs haches garnies de pierre tranchante. Quelques-uns, élevés sur les épaules de leurs Compagnons, cherchoient le moïen de combattre à la portée de leurs armes. D'autres se servoient de leurs zagaies, comme d'échelles, pour monter aux fenêtres & aux terrasses. » Tous enfin, pour emploïer les » termes de l'Historien, se lançoient au fer & au feu comme des Bêtes farouches; & ces effets d'une témérité brutale auroient pû passer pour des » prodiges de valeur, si la férocité n'y avoit eu plus de part que le courage.

Leur fureur.

Ils sont repoussés.

Cependant, après avoir été repoussés de toutes parts, ils se retirerent dans leurs rues, pour s'y mettre à couvert des boulets & des balles qui les poursuivoient. Leur usage n'étant point de combattre dans l'absence du Soleil, ils se séparerent à la fin du jour; ce qui n'empêcha point les plus hardis de venir troubler, pendant la nuit, le repos des Espagnols, en mettant le feu à plusieurs endroits du Quartier. On ignore s'ils l'avoient jetté à force de bras, ou s'ils s'étoient servis de leurs fleches, auxquelles ils pouvoient avoir attaché quelque matiere embrasée; mais la flamme s'empara tout-d'un-coup des Edifices, & s'y répandit avec tant de violence, qu'on fut obligé d'en abbattre une partie; après quoi, la nécessité de mettre les breches en défense imposa un autre travail, qui fit durer la fatigue jusqu'au jour.

Les Indiens reparurent au lever du Soleil; mais au lieu de s'approcher des murs, ils se contenterent d'insulter les Espagnols par des reproches injurieux, en les accusant sur-tout d'être des lâches, qui ne se défendoient qu'à l'abri de leurs murailles. Cortez, qui s'étoit déja déterminé à faire une sortie, prit occasion de ce défi pour animer ses Soldats. Il forma trois Bataillons; deux pour nettoïer les rues de traverse; & le troisiéme, dont il prit lui-même

Cortez fait une sortie.

(99) *Ibid.* 165.

FERNAND CORTEZ. 1520.

la conduite, pour attaquer le principal corps des Ennemis, qu'on découvroit dans la grande rue (1). Avec la grandeur d'ame qui le rendoit supérieur aux petites jalousies, il fit l'honneur, au brave Ordaz, d'imiter la disposition de rangs qui l'avoit rendu victorieux dans sa retraite. Les trois Bataillons, étant sortis ensemble, n'allerent pas loin sans trouver l'occasion de combattre. Mais l'Ennemi soutint cette premiere décharge sans s'étonner. L'action devint fort vive. Les Mexiquains se servoient de leurs massues & de leurs épées de bois, avec une fureur désesperée. Ils se précipitoient dans les piques & les autres armes, pour frapper les Espagnols au dépens de leur vie, qu'ils paroissoient mépriser. On avoit recommandé aux Arquebusiers de tirer aux fenêtres; mais leurs décharges continuelles n'arrêtant point une grêle de pierres, que les Mexiquains avoient trouvé le moïen de faire pleuvoir sans se montrer, on fut obligé de mettre le feu à quelques Maisons, pour faire cesser cette importune attaque. Enfin les Rebelles tournerent le dos; mais en fuïant, ils rompoient les Ponts & faisoient tête de l'autre côté des Canaux. Cortez fit donner la chasse aux autres, dans plusieurs Quartiers. Cependant, par pitié pour tant de Misérables, qui fuïoient en désordre, il rappella ses Trouppes, & se retira sans opposition. Il perdit douze Hommes, dans cette glorieuse journée; & la plupart des autres ne revinrent pas sans blessures. Du côté des Mexiquains, le nombre des Morts fut si grand, que les rues étoient couvertes des corps qu'ils n'avoient pû retirer, & les Canaux teints de sang.

Avantage qu'il en tire.

On donna quelques jours au repos, mais toujours à la vûe de l'Ennemi, qui revenoit un moment à l'attaque, & qui se dissipoit avec la même facilité. Dans cet intervalle, Cortez hasarda quelques propositions d'accommodement, par divers Officiers de Mòtezuma, qui ne s'étoient point éloignés de leur Maître. Ce soin ne lui fit pas perdre l'attention qu'il devoit à sa défense. Il fit construire quatre Châteaux mobiles, en forme de Tours, qui pouvoient être traînés sur des roues, pour les emploïer dans l'occasion d'une nouvelle sortie. Chaque Tour pouvoit contenir vingt ou trente Hommes. Elles étoient de fortes planches, qui pouvoient résister aux plus grosses pierres qu'on jettoit des fenêtres ou des terrasses; & sur toutes leurs faces elles étoient percées d'un grand nombre de trous, par lesquels on pouvoit tirer sans se découvrir. Cette invention parut propre, non-seulement à garantir les Soldats, mais encore à leur faciliter le moïen de mettre le feu aux Edifices de la Ville, & de rompre les tranchées qui traversoient les rues. Quelques Historiens ajoûtent qu'il entroit aussi dans les vûes de Cortez, d'épouvanter les Mexiquains par la nouveauté de ce spectacle.

Il fait proposer un accommodement.

Tours ou Châteaux mobiles.

De plusieurs Officiers qui étoient sortis pour tenter un accommodement, les uns revinrent fort maltraités, & les autres demeurerent avec les Rebelles. L'Empereur, qui souhaitoit la réduction de ses Sujets, fut si vivement irrité de leur obstination, qu'il conseilla lui-même à Cortez de les traiter sans ménagement. On résolut une nouvelle sortie. Cette journée fut terrible. Les Ennemis n'attendirent point le coup qui les menaçoit. Ils vinrent au-devant des Espagnols, avec une résolution surprenante. On s'apperçut qu'ils étoient conduits avec plus d'ordre & de justesse, qu'on ne leur en connoissoit. Ils

Nouvelle sortie de Cortez.

(1) Elle se nommoit Tabaca.

tiroient ensemble. Ils défendoient leurs Postes sans confusion. A peine les Espagnols furent-ils engagés dans la Ville, que tous les Ponts furent levés pour leur couper la retraite. Il se trouva des Mexiquains jusques dans les Canaux, pour les percer de leurs fleches ou de leurs zagaies, lorsqu'ils approchoient des bords. Les Châteaux de bois furent brisés, par des pierres d'une énorme grosseur, qui devoient avoir été transportées dans cette vûe sur les terrasses. On combattit pendant la plus grande partie du jour. Les Espagnols & leurs Alliés se voïoient disputer le terrein, de tranchée en tranchée. La Ville en souffrit beaucoup. Plusieurs Maisons furent brûlées; & les Mexiquains, s'approchant de plus près des armes à feu, perdirent encore plus de monde que dans les deux actions précédentes. A l'approche de la nuit, Cortez, maître de plusieurs Postes qu'il ne desiroit pas de garder, conçut qu'il avoit peu d'utilité à tirer de son Expédition, & ne se servit de ses avantages que pour retourner heureusement au Quartier. Il avoit perdu quarante Hommes, la plûpart à la vérité Tlascalans; mais les deux tiers de ses Espagnols étoient blessés, & lui-même avoit la main percée d'un coup de fleche.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Difficultés qu'il trouve à vaincre.

Sa blessure lui servit de prétexte pour se retirer au fond de son Appartement; mais il reconnoît, dans sa premiere Relation (*), qu'il y porta une plaie plus profonde. Il revenoit convaincu, par les événemens du jour, qu'il lui étoit impossible de soutenir cette guerre sans perdre son Armée ou sa réputation. Il ne pouvoit penser sans une vive douleur à quitter la Capitale du Mexique, & toutes ses lumieres ne lui offroient aucune ressource pour s'y maintenir.

Craintes qui l'agitent.

Après avoir passé la nuit dans cette agitation, il reçut, dès la pointe du jour, un autre sujet de trouble, par la déclaration de Motezuma, qui, désesperant de ramener ses Sujets à la soumission, tandis qu'ils verroient les Espagnols si près d'eux, lui ordonna, d'un ton absolu, de se disposer à partir. Quoique cet ordre parût venir de sa crainte, plutôt que d'une sérieuse confiance à son autorité, Cortez, persuadé que la retraite étoit nécessaire, prit le parti de lui répondre qu'il étoit prêt d'obéir; mais qu'il le prioit de faire quitter les armes aux Mexiquains avant qu'un seul Espagnol sortît du Quartier. Cependant, pour joindre la fierté à la complaisance, il ajouta que l'obstination des Rebelles le touchant moins que son respect pour l'Empereur, c'étoit ce dernier sentiment qui lui faisoit laisser à Sa Majesté le soin de punir les Coupables, & qu'il portoit à la pointe de son épée le pouvoir de se faire respecter dans sa marche. Motezuma, qui n'avoit pas compté sur une décision si prompte, parut respirer après cette réponse, & ne pensa qu'à donner des ordres, pour faire exécuter une condition qu'il trouvoit juste.

Il consent à partir.

Pendant qu'il se livroit à ce soin, on entendit sonner l'allarme dans toutes les parties du Quartier. Cortez y courut, & trouva ses gens occupés à soutenir un nouvel assaut des Mexiquains, qui, fermant les yeux au péril, s'étoient avancés si brusquement, que leur avant-garde, emportée par le mouvement de ceux qui la suivoient, se trouva tout-d'un-coup au pié du mur. Ils sauterent en plusieurs endroits sur le Rempart. Les Espagnols avoient heureusement, dans la grande cour du Château, un Corps de réserve, qui fut distribué aux Postes les plus foibles. Mais Cortez n'avoit jamais eu tant be-

Cette résolution est troublée par un assaut des Mexiquains.

(*) Cartas al Emperador.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Motezuma propose de se montrer à ses Sujets.

soin de sa diligence & de sa valeur. Motezuma, informé de l'embarras des Espagnols, envoïa dire, à leur Général, que dans une conjecture si pressante, & suivant la résolution qu'ils avoient prise ensemble, il jugeoit à propos de se montrer à ses Sujets, pour leur donner ordre de se retirer, & pour inviter les Nobles à lui venir exposer paisiblement leurs prétentions. Cortez approuva d'autant plus cette ouverture, qu'elle pouvoit donner quelques momens de repos à ses Soldats.

Circonstances de cette entreprise.

L'Empereur, quoique fort agité par le doute du succès, se hâta de prendre tous les ornemens de sa dignité, le Manteau impérial, le Diadême, & toutes les Pierreries qu'il ne portoit que dans le plus grand étallage de sa grandeur. Cette pompe lui parut nécessaire, pour se faire reconnoître & pour imposer du respect. Il se rendit, avec les Nobles Mexiquains qui étoient demeurés à son service, sur le Rempart opposé à la principale avenue du Château. Les Soldats Espagnols de ce Poste formerent deux haies à ses côtés. Un de ses Officiers, s'avançant jusqu'au parapet, avertit les Rebelles, à haute voix, de préparer leur attention & leur respect pour le grand Motezuma, qui venoit écouter leurs demandes, & les honorer de ses faveurs. A ce nom, les mouvemens & les cris s'appaiserent. Une partie des Mutins se mit à genoux. Quelques-uns se prosternerent jusqu'à baiser la terre. L'Empereur, après avoir parcouru des yeux toute l'Assemblee, les arrêta sur les Nobles; & distinguant ceux qu'il connoissoit, il leur commanda de s'approcher. Il les appella par leurs noms; il leur prodigua les titres de Parens & d'Amis. Leur silence paroissant répondre de leurs dispositions, il fit violence à son ressentiment jusqu'à les remercier du zele qu'ils faisoient éclater pour sa liberté : mais après avoir ajoûté qu'il étoit fort éloigné de leur en faire un crime, quoiqu'il y trouvât de l'excès, il les assura qu'ils s'étoient trompés, s'ils avoient cru que les Espagnols le retinssent malgré lui; que c'étoit volontairement qu'il demeuroit avec eux, pour s'instruire de leurs usages, pour reconnoître le respect qu'ils lui avoient toujours rendu, & pour marquer une juste considération au puissant Monarque qui les avoit envoïés : qu'il avoit pris néanmoins la résolution de les congédier, & qu'ils consentoient eux-mêmes à s'éloigner incessamment de sa Cour; mais qu'il ne pouvoit exiger avec justice que leur obéissance prévînt celle de ses Sujets. Là-dessus il donna ordre, à tous ceux qui le reconnoissoient pour leur Maître, de quitter les armes, & de retourner paisiblement à la Ville; contens, comme ils devoient l'être, ajoûta-t'il, de sa parole & du pardon qu'il leur accordoit.

Discours qu'il tient aux Séditieux.

Effet qu'il produit.

Ce discours, que les Historiens rapportent avec plus d'étendue, fut écouté sans interruption; & personne n'eut l'audace d'y répondre. Mais personne aussi ne parut disposé à quitter les armes. Un profond silence, qui continua pendant quelques momens, sembloit marquer de l'incertitude. Le bruit ne recommença que par dégrés. Il venoit de ceux qui travailloient sourdement à rallumer le feu; & le nombre en étoit fort grand, puisque, suivant quelques Ecrivains, on avoit déja fait l'élection d'un nouvel Empereur, ou que, suivant les autres, elle étoit du moins résolue. Enfin la sédition reprit toute sa force, & l'insolence fut bientôt poussée jusqu'au mépris. On entendit crier que Motezuma n'étoit plus Empereur du Mexique; qu'il étoit un Lâche, un Traître, & le

le vil Esclave des Ennemis de la Nation. En vain s'efforça-t'il de s'attirer de l'attention par divers signes. Les cris furent accompagnés d'une nuée de traits, qui paroissoient lancés contre lui. Deux Soldats Espagnols, que Cortez lui avoit donnés pour Gardes, le couvrirent de leurs boucliers; mais tous leurs soins ne purent le garantir de plusieurs coups de fleches, ni d'une pierre qui l'atteignit à la tête, & qui le fit tomber sans aucun sentiment. Cet accident fut ressenti de Cortez, comme le plus cruel contre-tems qui pût arriver. Il fit transporter ce malheureux Monarque à son Appartement; & dans son premier trouble, il courut à la défense avec un emportement terrible: mais il se vit privé de la satisfaction de se vanger. Les Ennemis n'eurent pas plutôt vû tomber leur Maître, que reconnoissant l'énormité de leur crime, ils furent saisis d'une affreuse épouvante, qui les fit fuir & disparoître en un moment, comme s'ils eussent été poursuivis par la colere du Ciel (2).

FERNAND CORTEZ. 1520.

Motezuma est dangereusement blessé par ses Sujets.

L'Empereur étoit revenu à lui, mais avec tant de désespoir & d'impatience, qu'il fallut retenir ses mains, pour l'empêcher d'attenter à sa vie. Il ne pouvoit soutenir l'idée d'avoir été réduit à cet état par ses Sujets. Il rejettoit les médicamens. Il poussoit d'effroïables menaces, qui se terminoient par des gémissemens & des pleurs. Le coup qu'il avoit reçu à la tête parut dangereux; mais ses agitations le rendirent bientôt mortel. Il expira le troisiéme jour, en chargeant les Espagnols de sa vangeance, & sans avoir voulu prêter l'oreille à leurs instructions. On regreta beaucoup de n'avoir pû remporter cet avantage sur l'Idolâtrie; & si l'on se rappelle que dans un si long commerce avec des Chrétiens, Motezuma n'avoit pû manquer de lumieres, on sera porté à croire que l'endurcissement, dans lequel il mourut, venoit moins de son attachement pour ses Dieux (3) que des transports de fureur qui avoient obscurci sa raison. Diaz assure que tous les Espagnols furent également sensibles à la mort d'un Prince qui s'étoit attiré leur affection par ses caresses & ses présens. Cortez en parut inconsolable. Ses plus hautes espérances aïant eu pour fondement la sujettion volontaire à laquelle il avoit trouvé le secret de l'engager, ce coup imprévû déconcertoit toutes ses mesures, & le mettoit dans la nécessité de former un autre plan.

Sa mort.

Regrets qu'elle cause aux Espagnols.

Il prit d'abord le parti d'assembler les Officiers Mexiquains, qui n'avoient jamais quitté leur Maître, & d'en choisir six, qu'il chargea de porter son corps dans la Ville. Quelques Sacrificateurs, qui avoient été pris dans les actions précédentes, servirent de cortege, avec ordre de dire aux Chefs des Séditieux, » que le Général Etranger leur envoïoit le corps de leur Empereur, » massacré par leurs mains, & que ce crime donnoit un nouveau droit à la » justice de ses armes; qu'en expirant, Motezuma l'avoit chargé de la van- » geance de cet attentat, mais que le prenant pour l'effet d'une brutale im- » pétuosité du Peuple, dont les Nobles avoient reconnu sans doute & châtié » l'insolence, il en revenoit encore aux propositions de paix; qu'ils pouvoient

Nouvelles mesures de Cortez.

(2) *Ibid.* pages 185 & précédentes.

(3) Quelques Historiens rapportent qu'il avoit commencé à marquer du goût pour les principes du Christianisme: d'autres ont accusé les Espagnols de négligence pour sa conversion. Un autre, que Solis cite sans le nommer, paroît persuadé que ce fut Cortez même, qui fit tuer ce Prince; mais cette imputation blesse toute vraisemblance, sur-tout dans un tems où Motezuma étoit si nécessaire aux Espagnols. Solis la refute avec indignation, page 196.

FERNAND CORTEZ. 1520.

» envoïer des Députés pour entrer en conférence, & s'assurer d'obtenir des » conditions raisonnables; mais que s'ils tardoient à profiter de ces offres, ils » seroient traités comme des Rebelles & des Parricides.

Le corps de Motezuma est envoïé aux Rebelles.

Les Seigneurs Mexiquains partirent, avec le corps de Motezuma sur leurs épaules. On remarqua, du haut des murs, que les Séditieux venoient le reconnoître avec respect, & qu'abandonnant leurs Postes, ils se rassembloient tous pour le suivre. Bientôt la Ville retentit de gémissemens qui durerent toute la nuit; & le lendemain, à la pointe du jour, le corps fut transporté avec beaucoup de pompe à la Montagne de Chapultepeque, sépulture des Empereurs du Mexique, où leurs cendres étoient réligieusement conservées (4).

Ils l'ensevelissent avec honneur.

Son caractere.

Ce Prince avoit regné dix-sept ans. Il étoit l'onziéme Souverain du Mexique, & le second du nom de Motezuma. Si l'on excepte l'orgueil & la cruauté, qui avoient commencé depuis long-tems à le rendre odieux à ses Peuples, il paroît qu'il n'étoit point sans vertus, & que la libéralité, du moins, en étoit une, qu'il ne cessa point d'exercer à l'égard des Espagnols. Ils reconnoissent d'ailleurs qu'il étoit sobre; & si zelé pour la justice, que ses plus cruelles rigueurs tomboient sur les Ministres qui la violoient dans leurs fonctions. Ils lui attribuent un esprit pénétrant, un jugement solide, de la valeur & de l'habileté dans les armes. S'il manqua de prudence & de courage en prenant le parti de se soumettre à Cortez, on a vû qu'outre les préventions superstitieuses, qui lui faisoient craindre la ruine de son Empire, il fut conduit par dégrés à des résolutions fort éloignées de ses vûes; & l'on ne sera point surpris que la politique d'un Barbare ait été déconcertée par celle du plus actif & du plus adroit de tous les Hommes (5).

Nouvel Empereur du Mexique.

Les Mexiquains n'avoient fait aucun mouvement considérable, pendant que l'Empereur avoit langui de ses blessures; & Cortez commençoit à se flatter que cette suspension d'armes venoit du remord de leur crime, ou de la crainte du châtiment qu'ils devoient attendre de la colere de Motezuma. Mais il apprit, par quelques informations de ses Emissaires, qu'ils avoient emploïé ces trois jours, à se donner un nouveau Maître, & qu'ils avoient couronné Quetlavaca, Ca-

(4) Quelques Historiens ont écrit que les Mexiquains traînerent indignement le corps de leur Empereur, qu'ils le mirent en pieces & qu'ils ne traiterent pas mieux ses Femmes & ses Enfans. D'autres ont prétendu qu'ils l'avoient exposé seulement aux railleries du Peuple, jusqu'à ce qu'un de ses Domestiques, ramassant un peu de bois dont il fit un bucher, le brûla dans un endroit écarté. Mais Solis, qui fait profession d'avoir porté tous ses soins à vérifier le fait par la comparaison des témoignages, assure que le sentiment le plus certain est celui auquel on s'attache après lui, *ubi suprà*, p. 195.

(5) Motezuma laissa quelques Enfans. Deux de ses Fils furent tués par les Mexiquains, dans la retraite de Cortez. Trois de ses Filles embrasserent le Christianisme, & furent mariées à des Espagnols. Mais le plus illustre de ses Enfans fut Dom Pedro de Motezuma, qui reçut le batême sous ce nom, peu de tems après la mort de son Pere. Il étoit né d'une Princesse de la Province de Tula; & sa Mere, qui étoit une des Reines du Mexique, aïant abjuré aussi les Dieux du Païs, prit au batême le nom de Donna Maria de *Niagua Fuchtil*, titres qui marquoient la noblesse de ses Ancêtres. Charle-Quint donna de grandes Terres à Dom Pedro, dans la Nouvelle Espagne, avec la qualité de Comte de Motezuma, que ses descendans conservent encore; & c'est de l'un d'entr'eux que Gemelli Carreri obtint la lecture d'une Lettre originale de Cortez. Voïez ci-dessus, sa Relation, au Tome X. de ce Recueil.

cique d'Iztacpalapa, & second Electeur de l'Empire. Les Officiers, qui étoient sortis avec le corps de Motezuma, s'étant dispensés de revenir, cette opiniâtreté fit mal juger des dispositions du nouveau Monarque. Cortez ne souhaitoit, au fond, que de faire sa retraite avec honneur. Ses forces ne lui permettoient pas d'entreprendre sérieusement la conquête d'une grande Ville, où le nombre des Habitans croissoit tous les jours, par le soin que les Caciques avoient eu d'appeller les Troupes des Provinces; mais dans la résolution où il étoit de revenir avec une Armée plus nombreuse, & de faire valoir le prétexte de vanger Motezuma, il vouloit laisser aux Mexiquains une plus haute idée que jamais de la supériorité de ses lumieres, & de la valeur des Espagnols. Ce dessein occupoit toutes ses réflexions, lorsqu'il vit recommencer la guerre, avec un ordre dont il n'avoit point encore vû d'exemple au Mexique.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Dessein de Cortez.

Le jour même des funérailles de Motezuma, toutes les rues voisines du Quartier furent garnies d'un grand nombre de Troupes, dont quelques-unes s'établirent dans les Tours d'un Temple peu éloigné, d'où l'on pouvoit battre, avec l'arc & la fronde, une partie du logement des Espagnols. Ils auroient pû fortifier ce Poste, s'ils avoient eu assez de force pour les diviser. On montoit par cent dégrés à la terrasse du Temple, qui soutenoit plusieurs Tours, où les Mexiquains porterent des munitions d'armes & de vivres pour plusieurs jours. Cortez sentit la nécessité de les déloger d'un lieu, d'où ils pouvoient l'incommoder beaucoup. Tous les délais étant dangereux, il se hâta de faire sortir la plus grande partie de ses gens, dont il forma plusieurs Bataillons, pour défendre les avenues, & couper le passage aux secours. Escobar fut nommé pour l'attaque du Temple, avec sa Compagnie & cent autres Soldats d'élite. Pendant qu'on se saisissoit des avenues, en écartant les Ennemis à coups d'arquebuse, il marcha vers le Temple, où il se rendit maître du Vestibule & d'une partie des dégrés, avec si peu de résistance, qu'il jugea que le dessein des Indiens étoit de lui laisser le tems de s'engager. En effet, ils parurent alors aux Balustrades, qui leur servoient de Parapets; & leur décharge fut si furieuse, qu'elle força les Espagnols de s'arrêter. Escobar fit tirer à ceux qui se découvroient; mais il ne put soutenir une seconde décharge, qui fut encore plus violente. Ils avoient préparé de grosses pierres & des pieces de bois, qu'ils poussoient du haut des dégrés, & dont la rapidité, croissant par la pente, fit reculer trois fois les Espagnols. Quelques-unes de ces pieces étoient à demi enflammées, par une ridicule imitation des armes à feu. On étoit obligé de s'ouvrir, pour éviter le choc; & les rangs ne pouvoient se rompre sans perdre nécessairement du terrein.

La guerre recommence.

Dangereuse entreprise des Espagnols.

Cortez, qui couroit à Cheval dans tous les lieux où l'on combattoit, reconnut l'obstacle qui arrêtoit la Trouppe d'Escobar: sur quoi, ne consultant que son courage, il mit pied à terre, il se fit attacher une rondache au bras où il étoit blessé, il se jetta sur les dégrés, l'épée à la main, & son exemple inspira tant de courage à ses gens, qu'ils ne connurent plus le péril. Dans un instant, les difficultés furent vaincues. On gagna heureusement la terrasse, où l'on en vint aux mains à coups d'épées & de massues. La plûpart des Mexiquains étoient des Nobles; & leur résistance prouva quelle différence l'amour de la gloire est capable de mettre entre les Hommes. Ils se laissoient couper en pieces, plutôt que d'abandonner leurs armes. Quelques-uns se

Valeur extrême de Cortez.

FERNAND CORTEZ. 1520.

précipiterent par-dessus les balustrades, dans l'opinion qu'une mort de leur choix étoit la plus glorieuse. Tous les Ministres du Temple, après avoir appellé par de grands cris, le Peuple à la défense de leurs Dieux, moururent en combattant; & dans l'espace d'un quart d'heure, Cortez se vit maître de ce poste, par le massacre de cinq cens Hommes qui le gardoient (6).

Carnage de cinq cens Mexiquains.

Autres Exploits de Cortez.

Il fit transporter à son Quartier les vivres qu'il trouva dans les Magasins du Temple; & les Tlascalans furent chargés de mettre le feu aux Tours, qui furent consumées en un instant. Le combat duroit encore à l'entrée des rues; sur-tout dans celle de Tacuba, dont la largeur donnoit plus de facilité aux Mexiquains pour s'approcher, & par conséquent plus d'embarras aux Espagnols. Cortez, qui s'en apperçut, remonta aussi-tôt à cheval; & passant le bras blessé dans les renes, il s'arma d'une lance, pour voler au secours de ses gens, avec quelques Cavaliers qui le suivoient. Le choc des Chevaux rompit d'abord les Ennemis; & chaque coup de lance étoit mortel pour quelqu'un, dans l'épaisseur de la foule. Cependant Cortez fut emporté si loin par son ardeur, que se trouvant séparé de ses gens lorsqu'il se reconnut, il vit sa retraite coupée par le gros des Ennemis, qui fuïoient devant son Infanterie. Dans cette extrêmité, il se hâta de prendre une autre rue, qu'il jugea plus libre; mais il n'y marcha pas long-tems sans rencontrer un parti d'Indiens, qui menoient Prisonnier André de Duero, un de ses meilleurs Amis, tombé entre leurs mains par la chûte de son Cheval. Ils le conduisoient au premier Temple, pour le sacrifier aux Idoles. Ce dessein, qui avoit suspendu leur fureur, lui sauva heureusement la vie. Cortez poussa au milieu de la Trouppe, écarta ceux qui tenoient son Ami, & le mit en état de se servir d'un poignard qu'ils avoient eu l'imprudence de lui laisser. Duero en tua quelques Mexiquains, & trouva le moïen de reprendre sa lance & son Cheval. Alors les deux Amis se joignirent, & percerent ensemble, au travers de la foule, jusqu'au premier corps des Espagnols, qui avoient fait tourner le dos de toutes parts à leurs Ennemis. Cortez compta toujours cette avanture entre les plus heureuses de sa vie (7). Il fit sonner la retraite. Tous ses Soldats revinrent accablés de fatigue; mais la joie de sa victoire fut augmentée par celle qu'il eut de n'avoir pas perdu un seul Homme, & de ne trouver qu'un petit nombre de Blessés. L'assaut du Temple fut d'un si grand éclat entre les Mexiquains qu'ils firent peindre cette action avec toutes ses circonstances. On trouva, dans la suite, quelques toiles qui représentoient l'attaque des dégrés, le combat sur la terrasse, & leur défaite entiere, dans

Il sauve la vie à Duero son Ami.

Peinture que les Mexiquains font de l'assaut du Temple.

(6) Plusieurs Historiens traitent de miracle le bonheur qu'il eut, en montant les dégrés, de ne pas rencontrer une seule piece de bois qui ne roulât dans sa longueur. Elles n'auroient pû rouler en travers, sans le précipiter; & c'étoit cette crainte qui avoit arrêté la Trouppe d'Escobar. Solis rapporte un autre événement, qui ne fut pas moins miraculeux: deux Indiens entreprirent de se précipiter du haut du Temple avec Cortez. Ils marcherent unis, & lorsqu'ils virent Cortez sur le bord du précipice, ils jetterent leurs armes à terre, en feignant de se rendre. Mais le saisissant, ils s'élancerent par dessus la balustrade, dans l'espérance de l'entraîner par le poids de leur corps. Il s'attacha si heureusement à la balustrade, qu'il trouva le moïen de résister à cette secousse, & les deux Indiens acheverent le saut. L'Historien ajoûte qu'il fremit du péril, mais que cet attentat lui causa moins de colere que d'admiration, *ubi suprà*, pages 206 & 207.

(7) Solis, *ubi suprà*, page 210.

laquelle ils n'avoient pas supprimé l'incendie & la ruine des Tours. Mais, pour sauver la gloire de leur Nation, ils y avoient joint plusieurs Espagnols estropiés & blessés; & leur pinceau faisant plus d'exécution que leurs armes, ils avoient cru rendre leur perte honorable, par le prix qu'elle avoit coûté (8).

FERNAND CORTEZ. 1520.

Ils entreprennent d'affamer les Espagnols.

Le jour suivant, quelques Députés des Caciques s'avancerent au pié du mur, avec des signes de paix; & Cortez aïant paru lui-même pour les recevoir, ils lui déclarerent, de la part du nouvel Empereur, que ce Prince étoit résolu de faire cesser les attaques, & de laisser aux Espagnols la liberté de se retirer jusqu'à la Mer; mais à condition qu'ils ne prendroient que le tems nécessaire pour le voïage, & qu'ils accepteroient sur le champ cette offre: sans quoi il leur juroit une haine implacable, qui ne finiroit que par leur destruction. Il faisoit ajoûter que l'expérience lui avoit appris qu'ils n'étoient pas immortels, & que la mort de chaque Espagnol dût-elle lui coûter vingt mille Hommes, il lui en resteroit encore assez pour chanter sa derniere Victoire. Cortez répondit, avec un mêlange de modestie & de fierté, qu'il n'avoit jamais prétendu à l'immortalité; mais qu'avec le petit nombre de ses gens, dont il connoissoit le courage, & la superiorité sur tous les autres Hommes, il se croïoit capable de détruire l'Empire du Mexique; que regretant néanmoins ce que les Mexiquains avoient souffert par leur obstination, son dessein étoit de se retirer, depuis que son Ambassade avoit cessé par la mort du grand Motezuma, dont la bonté le retenoit à sa Cour, & qu'il ne demandoit que des conditions raisonnables pour exécuter cette résolution. Les Députés parurent satisfaits de sa réponse, & convinrent d'une suspension d'armes, en attendant d'autres explications. Mais rien n'étoit plus éloigné de l'intention des Mexiquains, que d'ouvrir le chemin de la retraite à leurs Ennemis. Ils pensoient au contraire à se donner le tems de leur couper tous les passages, pour les resserrer plus que jamais dans leur Quartier, & les affamer par un siége opiniâtre, qui les livreroit tôt ou tard à leur discrétion. Ils regretoient à la vérité plusieurs Caciques, du cortege de Motezuma, qui se trouvoient au pouvoir des Espagnols, & qui étoient menacés de périr avec eux par la faim; mais on décida, dans le Conseil du nouvel Empereur, qu'ils seroient trop heureux de mourir pour la Patrie. Le seul qu'ils se crurent obligés de délivrer, par respect pour leurs Dieux, fut le Chef des Sacrificateurs, qui étoit dans la même Prison, & qu'ils révéroient comme la seconde Personne de l'Etat. C'étoit particuliérement dans cette vûe qu'ils avoient proposé la suspension d'armes, & leur adresse eut le succès qu'ils s'en étoient promis. Les mêmes Députés retournerent le soir au Quartier. Ils firent entendre que pour éviter les contestations & les retardemens, Cortez devoit choisir quelque Mexiquain, d'une consideration qui méritât la confiance de l'Empereur, & le charger de ses instructions. Cet expédient aïant paru sans difficulté, on n'eut pas plus de peine à s'accorder sur le choix du grand Sacrificateur. Il sortit, après avoir été soigneusement informé des conditions qu'on desiroit pour la facilité du chemin, & de tout ce qui

Adresse des Mexiquains pour sauver leur grand Sacrificateur.

(8) Quelques Historiens mettent cette sortie entre celles qui se firent avant la mort de Motezuma; mais on apprend, dans la seconde Relation de Cortez même, qu'elle suivit la mort de l'Empereur.

FERNAND CORTEZ. 1520.

regardoit les Otages, dont Cortez regloit le nombre & la qualité. Mais on fut désabusé le lendemain, en réconnoissant que les Ennemis avoient investi le Quartier, dans une enceinte plus éloignée que les précédentes; qu'ils faisoient des tranchées & des remparts, à la tête des Chaussées; qu'ils rompoient tous les Ponts, & qu'ils avoient envoïé des Travailleurs en grand nombre, pour embarrasser le chemin de Tlascala. Quelques Historiens ont prétendu, à l'honneur de Cortez, qu'il avoit pénétré l'artifice, & qu'il avoit cru moins important de se défaire d'un Prisonnier abominable, que de découvrir les véritables intentions de ses Ennemis.

Mesures de Cortez pour sa retraite.

Lorsqu'il ne put lui en rester aucun doute, il revint à sa méthode ordinaire, qui étoit de bannir l'irrésolution, dès qu'il avoit connu les obstacles, & de fixer aussi-tôt le choix du remede. Sans expliquer son dessein, il commença par donner des ordres pour la construction d'un Pont mobile, de grosses solives, & de planches assez fortes pour soutenir l'artillerie. Sur le plan qu'il en fit lui-même, quarante Hommes devoient suffire pour le remuer & le conduire aisément. Ensuite, assemblant tous ses Officiers, il leur exposa le danger de leur situation, & toutes les voies qu'ils avoient à tenter dans cette extrêmité. On ne pouvoit être partagé sur la nécessité du départ : mais on agita long-tems s'il falloit prendre le tems de la nuit. Ceux qui préferoient le jour faisoient valoir la difficulté de marcher dans les ténébres, avec l'artillerie & le bagage, par des routes incertaines, élevées sur l'eau, avec l'embarras de jetter des Ponts & de reconnoître les passages. Les autres se formoient des images encore plus terribles d'une retraite en plein jour, tandis que les travaux de l'Ennemi devoient faire juger qu'il étoit résolu d'embarrasser leur sortie. Quel moïen de risquer un combat continuel, au passage du Lac, où l'on ne pouvoit dresser les rangs, ni se servir de la Cavalerie? sans compter qu'on auroit les flancs découverts aux Canots des Mexiquains, dans le tems qu'il faudroit encore les percer en tête & les soutenir par derriere. La plûpart des voix se réunirent pour la résolution de partir la nuit; & Cortez, qui n'avoit remis ce point à la pluralité des suffrages, que pour éviter de prendre sur soi l'événement, parut se rendre à l'opinion du plus grand nombre. Une si grande entreprise ne fut pas renvoïée plus loin qu'à la nuit suivante, dans la crainte de laisser du tems aux Ennemis pour augmenter les obstacles. On pressa si vivement la construction du Pont, qu'il fut achevé à la fin du jour. Mais cette précipitation fit oublier que les Mexiquains aïant déja rompu la digue en plusieurs endroits, on avoit besoin de plus d'un Pont; ou plutôt, on se reposa trop sur la facilité qu'on se promettoit, à le transporter d'un Canal à l'autre (9).

(9) Diaz rapporte qu'il donna quelque foi, dans cette occasion, aux Discours d'un Astrologue Espagnol nommé *Botello*, pour lequel il n'avoit jamais eu que du mépris, mais qui, étant venu l'assurer qu'il falloit partir cette nuit même, & que l'Armée périroit si l'on ne profitoit d'une constellation qui étoit alors favorable, lui inspira tout d'un coup une confiance qu'il n'avoit jamais eue pour son art. Solis croit plus volontiers que dans la nécessité des circonstances, il se servit habilement de cette vaine prédiction pour animer ses Soldats. Ce Botello étoit Soldat volontaire, & ne portoit depuis long tems que le nom de Sorcier, dont il faisoit gloire. Il n'avoit d'ailleurs aucune connoissance des lettres; mais il emploïoit des caractéres, des nombres, & des formules qui contenoient, suivant l'Historien, d'abominables conventions avec l'Enfer.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Ordre qu'il met dans ses Trouppes.

Vers la nuit, on envoïa deux Priſonniers à la Ville, ſous prétexte de hâter la concluſion du Traîté, & dans l'eſpérance de tromper les Mexiquains par cette feinte, en leur faiſant juger qu'on attendoit tranquillement leur réponſe. Mais Cortez ne penſoit qu'à profiter d'un tems précieux. Il donna ſes ordres, avec des ſoins & des précautions qui ſembloient tout embraſſer. Deux cens Eſpagnols, qui devoient compoſer l'Avant-garde avec les plus braves Tlaſcalans & vingt Cavaliers, reçurent pour Chefs Gonzalez de Gondoval, Azebedo, d'Ordaz, André Tapia & Lugo. L'Arriere-garde, un peu plus nombreuſe, fut confiée aux Officiers qui étoient venus avec Narvaez, ſous le commandement de Pierre d'Alvarado & de Jean Velaſquez de Leon. Le corps de Bataille, compoſé du reſte des Trouppes, fut chargé de la conduite de l'artillerie, du bagage & des Priſonniers. Cortez réſerva près de ſa perſonne cent Soldats choiſis, ſous les Capitaines Alfonſe d'Avila, d'Olid, & Bernardin Tapia, pour être en état de veiller ſur ſes trois diviſions, & de porter du ſecours aux endroits les plus preſſans. Après avoir expliqué ſes intentions, il ſe fit apporter le tréſor, qui avoit été juſqu'alors ſous la garde de Chriſtophe de Guzman. Il en tira le quint de la Couronne, pour le remettre aux Officiers roïaux; & quelques Chevaux bleſſés en furent chargés. Le reſte montoit à plus de ſept cens mille écus, qu'il réſolut d'abandonner, en déclarant qu'il ſeroit honteux pour des Guerriers, d'occuper leurs mains à porter de l'or, pendant qu'elles devoient être emploïées à la défenſe de leur vie & de leur honneur. Cependant, la plûpart des Soldats paroiſſant touchés de cette perte & n'approuvant point un deſſein ſi généreux, il ajoûta quelques mots, par leſquels il fit concevoir que chacun pouvoit prendre ce qu'il ſe croïoit capable de porter dans ſa marche. C'étoit donner trop de confiance à la diſcrétion du Soldat. Auſſi la plûpart ſe chargerent-ils avec une imprudente avidité, qu'ils reconnurent trop tard & qui leur coûta cher (10).

Faute qu'il commet en permettant à ſes gens de ſe charger d'or.

Départ nocturne des Eſpagnols.

Il étoit près de minuit, lorſque les Eſpagnols ſortirent du Quartier. Leurs Sentinelles & leurs Coureurs n'aïant découvert aucune apparence de mouvement du côté de la Ville, ils marcherent quelque tems, à la faveur des ténébres & de la pluie, dans un ſilence auquel la ſoumiſſion n'eut pas plus de part que la crainte. Le Pont volant fut porté juſqu'au premier Canal, & l'Avant-garde s'en ſervit heureuſement. Mais le poids de l'artillerie & des Chevaux aïant engagé cette maſſe dans la boue & dans les pierres, on jugea qu'il ſeroit difficile de la retirer aſſez promptement pour la tranſporter aux autres ouvertures avant la fin de la nuit. Les Officiers donnoient leurs ordres, & l'ardeur étoit extrême à les exécuter. Cortez, qui étoit paſſé avec la premiere Trouppe, la fit avancer ſous le commandement de ſes Chefs, pour dégager la Chauſſée par dégrés, & demeura ſur le bord du paſſage avec quelques-uns de ſes plus braves gens. Mais avant que le Corps de bataille eût achevé de paſſer, on ſe vit dans la néceſſité de prendre les armes.

Horribles difficultés qu'ils ont à vaincre.

Il ſont attaqués au paſſage du Lac.

L'adreſſe des Mexiquains cauſe ici de l'admiration aux Hiſtoriens. Ils avoient obſervé tous les mouvemens de leurs Ennemis; avec une diſſimula-

Solis, *ubi ſuprà*, page 213. Il paroît auſſi que Cortez ſe repoſoit beaucoup ſur l'uſage que les Mexiquains avoient de ne pas combattre la nuit, quoiqu'ils s'en fuſſent écartés dans quelques attaques.

(10) *Ibid.* page 227.

FERNAND CORTEZ. 1520.

tion dont on ne les avoit pas crus capables. Par quelque voie qu'ils eussent appris la résolution du départ, ils avoient emploïé la premiere partie de la nuit à couvrir le Lac, des deux côtés de la digue, d'une multitude de Canots armés ; & s'aidant aussi de l'obscurité, ils avoient attendu que l'Avant-garde fût engagée sur la Chaussée, pour commencer leur attaque. Cette entreprise fut conduite avec tant de mesures, que dans le même tems qu'ils firent entendre l'effroïable bruit de leurs cris & de leurs instrumens militaires, on sentit les atteintes de leurs fleches. D'un autre côté, leurs Trouppes de terre étant tombées sur l'Arriere-garde, le combat devint général, avec le désavantage, pour les trois divisions Espagnoles, de ne pouvoir se rassembler dans leur situation, ni se prêter le moindre secours. Aussi furent-elles si maltraitées, que de l'aveu même de Cortez dans sa seconde Relation, si les Mexiquains, qui avoient des Trouppes de reste, avoient eu la précaution d'en jetter une partie au bout de la Digue, il ne seroit pas échappé un seul de ses gens, & tous ces braves Guerriers auroient trouvé leur tombeau dans le Lac (11).

Bonheur qui les sauve.

(11) Il n'est pas surprenant que le récit des Historiens se sente de la confusion & des ténébres de cette sanglante nuit. Mais quoique la vraisemblance n'y manque pas moins que l'ordre, on croit devoir le donner, tel que Solis l'a réduit sur des Relations encore plus confuses. Toute l'Armée, dit-il, étoit perdue sans ressource, si les Indiens avoient gardé, dans la chaleur du combat, le bon ordre qu'ils avoient tenu en attaquant ; mais n'étant pas capables de moderation dans la colere, ils chargerent en foule le corps de Bataille, avec une si horrible confusion, que leurs Canots se brisoient en pieces, en heurtant contre la Chaussée. On fit un furieux carnage parmi des gens nus & en désordre. Les forces manquoient aux Espagnols, dans l'exercice continuel des piques, des épées & des masses. L'exécution fut encore plus terrible à l'Avant-garde, parce que les Indiens, qui étoient éloignés ou qui s'impatientoient de la lenteur des rames, se jetterent dans l'eau, & sauterent sur la Chaussée en si grand nombre, qu'ils ne pouvoient s'y remuer. Ils furent aisément rompus par les Espagnols, qui, après les avoir taillés presque tous en pieces, se servirent de leurs corps pour combler le Canal, & s'en firent un Pont. C'est ce que plusieurs Auteurs ont écrit. Mais d'autres prétendent qu'on trouva heureusement une poutre assez large, que les Ennemis avoient laissée en rompant le second Pont, sur laquelle les Soldats passerent à la file, en menant leurs Chevaux dans l'eau par la bride. Ainsi l'Avant-garde continua sa marche, sans être arrêtée long-tems par la derniere ouverture, parce que le voisinage de la terre causoit une grande diminution aux eaux du Lac. Ce qui restoit fut passé à gué, avec des remercimens au Ciel, qui n'avoit pas permis que les Mexiquains missent des Trouppes au bout de la Digue, pour recevoir des gens fatigués ou blessés, & dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Cependant Cortez, qui étoit demeuré sur la Chaussée avec Sandoval, d'Olid, d'Avila, Morla, & Dominiquez, s'étoit jetté, l'épée à la main, dans la plus épaisse mêlée, animant ses Soldats par sa présence & par son exemple. Il fit jetter dans l'eau toute l'artillerie, qui embarrassoit le passage ; & pendant qu'il repoussoit les Ennemis, il voulut que la marche fût continuée en défilant par le centre. Mais son cœur eut beaucoup à souffrir, lorsqu'au milieu des ténebres, le vent apporta jusqu'à ses oreilles les cris des Espagnols, qui invoquoient le secours du Ciel, aux derniers momens de leur vie. Ces funestes cris venoient d'un endroit de la Ville où il étoit d'autant plus impossible de porter du secours, que les Ennemis avoient eu l'adresse de rompre le Pont volant, avant que toute l'Arriere-garde fût passée. Ce fut en ce lieu que les Espagnols firent la plus grande perte. Les moins diligens furent taillés en pieces, & le plus grand nombre fut de ceux qui étoient retardés par le poids de l'or dont ils s'étoient chargés. Enfin Cortez s'ouvrit un passage, avec tout ce qu'il put recueillir du débris de sa malheureuse Arriere-garde. Alvarado, qui en étoit le princi-

Fernand Cortez. 1520.

Le jour commençoit à paroître, lorsque tous les débris de l'Armée, rassemblés sur le bord du Lac, allerent se poster près de Tacuba, Ville fort peuplée, qui donnoit son nom à la principale rue de la Capitale. On y pouvoit craindre quelque insulte des Habitans; mais Cortez crut devoir en courir les risques, autant pour ôter l'air de fuite à sa retraite, que pour recueillir ceux qui pouvoient être échappés au combat. Cette précaution sauva quelques Espagnols & quantité de Tlascalans, qui s'étant jettés à la nage étoient arrivés au bord du Lac, où ils s'étoient cachés dans les champs voisins. On trouva, dans la revûe générale de l'Armée, qu'il manquoit deux cens Espagnols, plus de mille Tlascalans, & tous les Prisonniers Mexiquains, dont les uns étoient échappés à leurs Gardes, & les autres avoient péri dans l'obscurité, par les armes de leur Nation. Aguilar & Marina avoient passé fort heureusement le Lac; & toute l'Armée, qui sentoit l'importance de leur conservation, revit avec des transports de joie deux personnes si nécessaires pour traverser des Nations inconnues ou suspectes, & pour se concilier celles dont on esperoit l'assistance. La plus vive douleur de Cortez venoit de la perte de ses Officiers. Pendant que le brave Alvarado regloit l'ordre de la marche, il s'assit sur une pierre, où se livrant à ses tristes réflexions, il s'attendrit jusqu'à répandre des larmes. On remarqua ses agitations; & ce témoignage de sensibilité le fit chérir de ses Troupes, autant que sa prudence & son courage l'en avoient toujours fait respecter.

Leur perte dans cette occasion.

Il eut un bonheur, auquel il s'attendoit peu. Les Mexiquains lui donnerent le tems de respirer. Cette inaction de ses Ennemis vint d'un accident qu'il ignoroit, & qu'il n'apprit que par d'autres événemens. Deux des Fils de Motezuma, qui n'avoient pas quitté leur Pere, depuis l'arrivée des Espagnols, se trouverent entre les Prisonniers qui avoient été massacrés. Ces malheureux Princes aïant été reconnus, le Peuple de Mexico, qui respectoit le Sang Impérial jusqu'à l'adoration, fut saisi d'une sorte de terreur, qui se répandit dans tous les Ordres de l'Etat. Le nouvel Empereur, forcé d'entrer dans la douleur publique pour flatter l'esprit de ses Sujets, fit suspendre tous les mouvemens de guerre, & donna ordre que les funérailles des deux Princes fussent commencées avec les cris & les gémissemens ordinaires, jusqu'au jour où leurs corps devoient être conduits à la sépulture de leurs Ancêtres. Mais quoique les Espagnols fussent redevables de leur repos à cet incident, ils regreterent deux Princes, dans lesquels ils respectoient la bonté de leur Pere, & sur les droits desquels ils fondoient une partie de leurs espérances.

Repos qu'ils dûrent à la mort de deux Fils de Motezuma.

L'Armée se mit en marche vers Tlascala, sous la conduite des Troupes

pal Officier, dut la vie à un effort de vigueur & d'agilité, qui tient du prodige. Etant chargé de toutes parts, voïant son Cheval tué, & devant soi un Canal fort large, il appuïa le bout de sa lance au fond de l'eau, & s'élançant en l'air, soutenu par la seule force de ses bras, il sauta de l'autre côté. On a regardé cette avanture comme un miracle. Diaz l'a crue naturellement impossible; & dans la suite, Alvarado même, à la vûe du Canal, trouva de la différence entre le fait & la possibilité. Jean Velasquez de Leon, Amador de Lariz, François de Morla, François de Salcedo, & d'autres Officiers de l'Arriere-garde, furent tués en combattant. L'Astrologue Botello périt, des premiers, à l'attaque de la Digue. Solis, Liv. 4. pages 230 & suivantes.

FERNAND CORTEZ. 1520.

de cette Nation. Elle ne fut pas long-tems sans découvrir quelques Compagnies de Mexiquains, qui la suivoient, sans oser trop s'approcher. Elles étoient sorties de Tacuba, d'Escapulzaco, & de Tenecuyao, par l'ordre de l'Empereur, pour arrêter les Espagnols, jusqu'à la fin des cérémonies funebres; & d'abord elles marcherent à quelque distance, d'où elles ne pouvoient les offenser que par leurs cris. Mais, s'étant jointes à quantité d'autres, qui venoient successivement de divers côtés, elles s'approcherent d'un air si menaçant, qu'on fut obligé de faire face pour les recevoir. Cortez étendit autant qu'il put ses gens sur un même front, & mit aux premiers rangs toutes les armes à feu. Dans la nécessité de combattre en pleine campagne, il vouloit éviter d'être enveloppé. Ses Cavaliers firent des irruptions sanglantes, qui refroidirent beaucoup les Ennemis; & les Arquebusiers faisant tomber les plus ardens, il n'étoit incommodé que de quelques fleches, qui lui causerent peu de mal dans l'éloignement. Mais lorsqu'il vit croître le nombre des Ennemis, il résolut de s'avancer vers une hauteur, sur laquelle il découvrit quelques bâtimens, & qui sembloit commander toute la Plaine. Ce mouvement fut d'autant plus difficile, que les Mexiquains, pressant leur attaque aussi-tôt qu'ils le virent en marche, l'obligeoient à tous momens de faire tête, pour les repousser. Cependant, à la faveur d'un feu continuel, & sur-tout avec le secours des Chevaux, dont la seule vûe causoit encore de l'épouvante aux Indiens de la campagne, il arriva heureusement au pié de la hauteur, où son dernier embarras ne fut qu'à les réprimer, pendant qu'il faisoit visiter ce Poste, & que ses gens y montoient en confusion par toutes les avenues. Divers pelotons d'Arquebusiers, qu'il plaça sur la pente, ôterent aux Ennemis le courage de tenter un assaut, & donnerent aux Espagnols le tems de se fortifier. Ce lieu, qu'ils regarderent comme leur salut, étoit un Temple d'Idoles, que les Mexiquains invoquoient pour la fertilité de leurs moissons. L'enceinte de l'Edifice étoit spacieuse, & fermée d'un mur flanqué de Tours, qu'avec un peu de travail on pouvoit rendre capable d'une bonne défense. La joie fut si vive, de se trouver dans une retraite qu'on crut devoir à la protection du Ciel, que cette réflexion subsistant même après le péril, Cortez y fit bâtir dans la suite un Hermitage, sous le nom de *N. S. de los Remedios*. Les Ennemis, après avoir emploïé le reste du jour en cris & en menaces, se retirerent, suivant leur usage, à l'entrée de la nuit (12).

Ils sont attaqués dans leur marche.

Lieu qui leur sert d'asyle.

Monument qui en conserve la mémoire.

Il étoit question de déliberer entre deux partis, dont il sembloit qu'on avoit le choix; celui de se maintenir dans un Poste, où l'on croïoit pouvoir défier les Mexiquains, & celui de se remettre en marche, dans le cours même de la nuit. Mais la nécessité des vivres, qui commençoit à se faire sentir, aïant fait abandonner le premier, on résolut, malgré la fatigue des Soldats & des Chevaux, de partir après quelques heures de repos. Ce délassement fut si court, que l'ordre fut donné avant minuit. Cortez fit allumer des feux, pour cacher sa résolution aux Ennemis. Il donna le commandement de l'Avant-garde à d'Ordaz, avec les plus fidéles Tlascalans pour Guides; & l'avanture du Lac, dont il ne pouvoit se consoler, lui fit prendre le parti de demeurer lui-même à l'Arriere-garde, pour assurer

On continue de se retirer pendant la nuit.

(12) *Ibidem*, pages 244. & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1520.

la tranquillité des autres, aux dépens de la sienne. On fit deux lieues dans les ténébres; & la pointe du jour aïant fait découvrir un autre Temple, moins élevé que le premier, mais assez bien situé pour n'y laisser craindre aucune attaque, on s'y arrêta, dans le seul dessein d'observer la campagne, & de prendre de nouvelles mesures pour la marche du jour. Quelques trouppes de Païsans, qui couroient en désordre, n'empêcherent point l'Armée de quitter ce Poste, pour continuer sa marche à leurs yeux. Elle essuïa leurs cris, leurs insultes, & les pierres qu'ils jettoient des Montagnes, mais sans être obligée d'en venir aux armes. Deux lieues plus loin, on reconnut un Bourg, dont Cortez résolut de s'ouvrir l'entrée, pour s'y procurer des rafraîchissemens à toutes sortes de risques. On eut peu de peine à mettre les Habitans en fuite; mais on trouva si peu de vivres, qu'après y avoir passé un jour (13), on continua la marche par un Païs rude & stérile, où les difficultés & le besoin ne firent qu'augmenter. La faim & la soif avoient jetté les Soldats dans le dernier accablement. Ils étoient réduits à manger les herbes & les racines, sans en connoître la nature, & sur le témoignage des seuls Tlascalans, qu'on détachoit continuellement pour les cueillir. Un Cheval blessé, qui mourut alors, fut distribué aux Malades. Cette fâcheuse marche aïant duré plusieurs jours, sans autre adoucissement que la tranquillité où l'on étoit de la part des Mexiquains (14), on arriva vers le soir à l'entrée d'un petit Bourg, dont les Habitans, loin de se retirer, comme tous ceux qu'on avoit rencontrés jusqu'alors, témoignerent autant de joie que d'empressement à servir les Espagnols. Mais ces soins & ces caresses étoient un stratagême pour les arrêter, & pour les faire donner de meilleure foi dans le piege qui les attendoit. Ils ne laisserent pas d'en tirer un avantage considerable, pour rétablir leurs forces. On leur apporta des vivres en abondance. Ils en reçurent même des Bourgs voisins, qui contribuerent sans violence au soulagement des Etrangers, & qui sembloient vouloir leur faire oublier ce qu'ils avoient souffert, dans une route si pénible (15).

Extrêmes difficultés de cette route.

Trahison bien déguisée.

L'Armée se remit en marche, vers la Montagne d'Otumba, dont la Côte opposée donnoit sur une Vallée de même nom, & qu'il falloit nécessairement traverser pour arriver sur les Terres des Tlascalans. On reconnut, en quittant le Bourg, que les Habitans prenoient des manieres fort différentes, & que leurs discours n'étoient plus que des railleries, qui sembloient témoigner une autre espece de joie. Marina observa qu'ils répétoient entr'eux; » allez, Brigands, vous serez bientôt dans un lieu où vous périrez » tous «. Un langage de cette nature donna de l'inquiétude à Cortez. Il ne douta point que l'Armée ne fût menacée d'une embuscade ou de quelque autre trahison. Il avoit remarqué plus d'une fois, dans les Mexiquains, cet empressement imbecille à découvrir ce qu'ils avoient le plus d'intérêt à cacher. Ses soupçons ne retarderent point sa marche, mais il en prit occasion d'animer ses Troupes; & s'étant fait précéder de quelques Coureurs, il

Les Espagnols sont arrêtés dans la Vallée d'Otumba.

(13) Quelques Historiens disent deux jours, en faveur des Blessés.

(14) Il paroît que pour éviter la rencontre des Mexiquains, les Tlascalans avoient fait prendre à l'Armée une route forte déserte. Solis dit qu'elle passa plusieurs nuits à découvert, *Ibid.* page 252.

(15) *Ibid*, page 253.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Armée terrible qu'ils ont à combattre.

apprit d'eux, que du haut de la Montagne on découvroit dans la Vallée une multitude innombrable d'Ennemis. C'étoit non-seulement la même Armée qui s'étoit retirée la premiere nuit, mais l'assemblée réguliere des principales forces de l'Empire, qui, aïant été convoquées à Mexico pour attaquer les Espagnols dans leur Quartier, avoient reçu ordre, après leur départ, de s'avancer, par divers chemins, jusqu'à la Vallée d'Otumba, où leurs Ennemis devoient nécessairement passer, & d'y faire un dernier effort pour les accabler par le nombre. Elles avoient marché avec tant de diligence, qu'elles occupoient déja toute la Vallée. Un projet concerté avec cette justesse paroît digne à Solis des lumieres & de l'expérience des Nations les plus éclairées (16). Ces Trouppes étoient composées de différens Peuples, qui se faisoient distinguer par la diversité de leurs Enseignes & de leurs Plumes. Au centre, le Général de l'Empire, élevé sur une magnifique litiere, paroissoit donner ses ordres, & les faire exécuter à sa vûe. Il portoit sur sa cuisse l'Etendard Imperial, qui n'étoit jamais confié à d'autres mains que les siennes, & qu'on n'emploïoit que dans les plus importantes occasions. C'étoit un filet d'or massif, pendant au bout d'une pique, & couronné de plusieurs plumes, qui tiroient beaucoup d'éclat de la variété de leurs couleurs.

Cortez se détermine à forcer le passage.

Ce spectacle, que Cortez eut bientôt lui-même, le jetta dans un étonnement dont il ne revint que pour implorer le secours du Ciel. Il ne pouvoit s'imaginer d'où tant d'Hommes armés étoient sortis; & lorsque les Tlascalans lui eurent fait reconnoître, aux Enseignes, ceux qu'il avoit déja rencontrés, en lui expliquant le chemin qu'ils avoient dû prendre pour une marche si prompte, il comprit à quoi il étoit redevable du repos dont on l'avoit laissé jouir dans la sienne. Toutes ses espérances ne consistant plus que dans la valeur de ses Trouppes, il leur déclara qu'il étoit question de mourir ou de vaincre. Sa premiere résolution fut de s'ouvrir un passage au travers des Ennemis, dans l'endroit le plus étroit de la Vallée, où il sembloit que l'espace leur manquant pour s'étendre devant lui, il n'auroit à forcer que ceux qui occupoient ce terrein, sans craindre l'effort de leurs plus nombreuses Légions, qui demeureroient inutiles des deux côtés, ou qui ne pourroient l'incommoder beaucoup dans l'éloignement. Il forma, suivant cette idée, une seule colomne de son Infanterie, dont toutes les files furent bordées alternativement d'arquebuses & de piques. La Cavalerie, qui étoit en possession d'épouvanter les Mexiquains par le seul mouvement des Chevaux, fut rangée en partie au front, pour ouvrir leurs premiers rangs, en partie à dos, pour les empêcher de se réjoindre. On descendit dans cet ordre. La premiere décharge des arquebuses & des arbalêtes se fit avec tant d'intelligence & de succès, qu'elle ôta le tems aux Ennemis, qu'on avoit en face, de lancer leurs fleches & leurs dards. Ils furent chargés aussi-tôt à coups de piques & d'épées, tandis que les Cavaliers perçoient, en rompant tout ce qui se trouvoit devant eux. On gagna beaucoup de terrein, à cette premiere charge. Cependant les Mexiquains combattirent avec tant d'opiniâtreté, qu'à mesure qu'ils étoient forcés de se retirer, par la Cavalerie & par les armes à feu, un autre mouvement les repoussoit sur le terrein qu'ils

Moïens qu'il emploie.

(16) *Ibidem*, page 256.

avoient perdu. Le fond de la Vallée, suivant l'expression d'un Historien, avoit l'apparence d'une Mer agitée par le flux & le reflux de ses vagues. Cortez, qui s'étoit placé à la tête des Cavaliers, où il faisoit une exécution terrible avec sa lance, commençoit à craindre que cette continuelle agitation n'épuisât les forces de ses gens; lorsqu'en jettant les yeux de toutes parts, il fut secouru par une de ces heureuses réflexions, que la Fortune sembloit lui tenir en réserve, pour l'extrêmité du danger.

Heureux souvenir qui le sauve, avec son Armée.

A la vûe de l'Etendard Impérial, qui se faisoit remarquer à quelque distance, il se souvint d'avoir entendu dire que tout le secret des Batailles consistoit, parmi ces Barbares, dans l'Etendard général, dont la perte ou le gain décidoit de la Victoire entre deux partis; sur quoi, ne pouvant douter du trouble & de l'épouvante, que le mouvement de ses Chevaux causoit aux Ennemis, il résolut de faire un effort extraordinaire pour enlever cette fatale Enseigne. Il appella Sandoval, Alvarado, Olid & d'Avila, auxquels il communiqua son dessein; & suivi de ces quatre Braves, avec une partie des Cavaliers qu'ils avoient sous leurs ordres, il poussa au grand galop vers le Général des Mexiquains. Les Chevaux n'aïant pas manqué de s'ouvrir un passage, il pénétra heureusement jusqu'à l'Etendard, qui étoit environné d'un corps de Nobles; & pendant que ses Compagnons écartoient cette Garde à coups d'épée, il porta au Général un coup de lance, qui le fit tomber de sa litiere. Les Nobles étant déja dispersés, un simple Cavalier (17) descendit de son Cheval, ôta au Général le peu de vie qui lui restoit, & prit l'Etendard, qu'il présenta respectueusement à Cortez.

Mort du Général Mexiquain, & prise de l'Etendard Impérial.

Les Barbares n'eurent pas plutôt vû ce précieux dépôt au pouvoir de l'Ennemi, qu'ils abbatirent les autres Enseignes, & que jettant leurs armes, ils prirent de tous côtés la fuite, vers les bois qui couvroient le revers des Montagnes Dans un instant, le champ de Bataille demeura libre aux Espagnols. Cortez fit poursuivre les Fuïards, parce qu'il étoit important de les disperser. Il avoit reçu à la tête un coup de pierre qui avoit percé son casque, & qui lui laissa une douloureuse contusion. La vûe de sa blessure animant ses Soldats à la vangeance, ils firent main-basse sur un si grand nombre de Mexiquains, qu'on ne le fait pas monter à moins de vingt mille. Cette Victoire passe pour une des plus célebres que les Européens aient jamais remportées dans l'Amérique; & quelques pieux Ecrivains n'ont pas manqué d'y faire intervenir l'Apôtre Saint Jacques, que plusieurs Prisonniers, disent-ils, virent combattre en faveur des Espagnols (18).

L'Armée arrive sur les Terres des Tlascalans.

Cortez, aïant rassemblé ses Trouppes, ne pensa qu'à profiter de la consternation des Ennemis, pour continuer sa marche. Il se trouva le lendemain sur les Terres des Tlascalans, qu'il reconnut à la grande muraille que ces Peuples avoient élevée pour la défense de leurs Frontieres, & dont les rui-

(17) Il étoit Gentilhomme, & son nom étoit Jean de Salamanque. L'Empereur Charles-Quint récompensa son action, en lui donnant, pour cimier de ses Armes, le Panache dont l'Etendard du Mexique étoit couronné. Solis, *ubi suprà*, page 26.

(18) *Ibid*, page 262. Ils prétendent que l'Armée ennemie étoit d'environ deux cens mille Hommes, qui avoient apporté ce qu'ils avoient de plus précieux pour honorer un triomphe qu'ils croioient certain, & que par conséquent le butin fut considérable, *ibid*.

FERNAND CORTEZ. 1520.

nes subsistent encore. La joie des Espagnols fut proportionnée aux souffrances & aux dangers dont ils se voïoient heureusement délivrés. Les Tlascalans baisoient la terre de leur Patrie, qu'ils avoient désesperé de revoir. On passa la nuit près d'une Fontaine, qui acquit dans cette occasion une célébrité, qu'elle conserve dans l'Histoire. Cortez prit ce tems pour représenter à ses Soldats, de quelle importance il étoit d'entretenir, par toutes sortes d'égards, l'amitié d'une République à laquelle ils avoient tant d'obligations; & quoiqu'il y eût la même confiance, il résolut de s'arrêter en chemin, pour s'assurer de la disposition du Sénat. On alla loger, avant la fin du jour, à *Gualipar*, grosse Bourgade, dont les Habitans vinrent au-devant de l'Armée, avec des transports de joie & d'affection. Cortez accepta leurs offres, & prit le parti d'établir son Quartier dans leurs murs.

Accueil qu'elle y reçoit.

Son premier soin fut d'informer les Sénateurs de ses Exploits & de son retour; mais la Renommée avoit prévenu ses Envoïés; & dans le moment qu'ils partoient, on vit arriver une Députation de la République, composée de Magiscatzin, ami zelé de l'Espagne, de Xicotencatl l'aveugle, du Général son Fils, & de quelques autres Personnes du même rang. Tous les Historiens peignent vivement cette premiere entrevûe (19). Après les félicitations & les caresses, Cortez apprit, des Députés, que sur le bruit de son retour la République avoit armé trente mille Hommes, & qu'elle les auroit envoïés au-devant de lui, si la rapidité de son triomphe leur eût laissé le tems d'exécuter ce dessein; mais qu'il les trouveroit prêts à tout entreprendre sous ses ordres. Ils lui offrirent toutes leurs forces, avec de nouvelles protestations de zele & de fidelité. Leur plus vif empressement étoit de le revoir dans leur Ville; mais ils convinrent d'autant plus aisément de lui accorder quelques jours de repos, qu'ils vouloient faire les préparatifs d'une magnifique réception, telle que l'usage en étoit établi pour le triomphe de leurs Généraux. Il fit éclater à son tour une vive reconnoissance pour ces témoignages d'affection, qui lui paroissoient autant de nouveaux liens par lesquels toute la République s'attachoit à lui; & commençant à juger mal du secours qu'il s'étoit promis de l'Espagne, il ne désespera point que celui d'une si brave Nation ne pût lui suffire, pour tenter réguliérement la Conquête du Mexique.

Son entrée dans Tlascala.

Son entrée dans Tlascala ne fut differée que de trois jours, & se fit avec une pompe dont la description n'a rien de barbare (20). Mais, au milieu des Fêtes, sa derniere blessure, qui avoit été mal pansée dans un si continuel exercice, porta au cerveau une violente inflammation, suivie d'une fievre qui abbatit entiérement ses forces, & qui fit tout appréhender pour sa vie. Les Espagnols regarderent ce contretems comme un malheur qui

(19) Ils rapportent que Magiscatzin s'avança le premier, pour saluer le Général, & qu'après l'avoir serré long-tems entre ses bras, il se retira de quelques pas, pour le regarder avec une tendresse touchante, & pour satisfaire son admiration. L'aveugle Xicotencatl, tendant les mains où le son des voix le conduisoit, fit éclater son affection par les mêmes embrassemens & par une grande abondance de larmes. Son Fils parut moins empressé; & soit fierté ou jalousie, il laissa remarquer dans son compliment quelque chose de froid & de farouche, qui annonçoit le changement de ses inclinations.

(20) La plûpart des Relations mettent cette entrée au mois de Juillet, & quelques-unes au mois d'Août.

menaçoit plus que leurs fortunes, & tomberent dans une consternation qui leur fit ensuite remercier le Ciel de s'être trouvés au milieu d'un Peuple ami de la bonne foi. Loin de penser à tirer parti de leur trouble & de leur abbatement, pour secouer le joug, toute la Nation ne parut pas moins affligée qu'eux. Non-seulement les réjouissances furent interrompues, mais on y vit succeder toutes les marques d'une profonde tristesse. Les Nobles passoient le jour & la nuit dans le Palais de Magiscatzin, où Cortez avoit pris son logement. Le Peuple y venoit en foule, avec des cris & des emportemens de douleur, qu'on ne put arrêter qu'en publiant, dans toutes les parties de la Ville, que ce bruit étoit mortel au Malade. Le Sénat fit assembler tous les Médecins de la République, & proposa de hautes récompenses à celui qui découvriroit un remede si certain, qu'il pût donner, pour garant du succès, sa vie & celle de toute sa famille. Leur science consistoit uniquement dans la connoissance des Simples, qu'ils appliquoient avec un sage discernement de leurs vertus & de leurs effets, en changeant le remede suivant l'état & les accidens de la maladie. Aussi Cortez ne dût-il sa guerison qu'à leur habileté; & la joie publique, qu'on vit éclater aussi-tôt avec autant d'impétuosité que la douleur, acheva de le convaincre qu'il pouvoit tout attendre de l'affection des Tlascalans.

FERNAND CORTEZ. 1520. Maladie de Cortez, & ses effets.

Depuis les troubles de Mexico, il n'avoit reçu aucune nouvelle de sa Colonie; & cette négligence de Rodrigue Rangel, que Sandoval y avoit laissé pour son Lieutenant, commençoit à lui causer de l'inquiétude. Les Coutiers de la République, aussi prompts que ceux des Mexiquains, lui rapporterent en peu de jours que tout étoit tranquille à Vera-Cruz, & que les Alliés voisins vivoient dans une parfaite intelligence avec leurs Hôtes; mais que cinquante-huit Soldats Espagnols, qui étoient partis pour le joindre, n'aïant pas fait connoître ce qu'ils étoient devenus, il y avoit beaucoup d'apparence qu'en traversant la Province de Tepeaca, ils avoient été massacrés par les Habitans. Cette disgrace l'affligea beaucoup, parce que dans ses projets il avoit compté sur ce supplément, & que l'expérience lui avoit appris qu'un Espagnol valoit plusieurs milliers d'Indiens (21). Il sentit la nécessité de châtier les auteurs de cette perfidie, d'autant plus que la Province de Tepeaca se trouvant dans une situation qui rompoit la communication de Vera-Cruz à Mexico, il falloit s'assurer de ce passage, avant que de former d'autres entreprises. Cependant il suspendit la proposition qu'il vouloit faire au Sénat, d'assister les Espagnols dans cette Expédition, parce qu'il apprit que depuis peu de jours les Tepeaques avoient ravagé quelques Terres des Tlascalans, & qu'il jugea que la République auroit recours à lui pour vanger cette insulte. En effet, les principaux Sénateurs l'aïant supplié d'embrasser leurs intérêts, il se vit en état d'accorder une grace qu'il pensoit à demander.

Nouvelles qu'il reçoit de Vera-Cruz.

Cinquante-huit Espagnols massacrés par les Tepeaques.

Un autre incident vint troubler ses résolutions. On reçut avis de Gualipar, que trois Ambassadeurs de la Cour Impériale, envoïés à la République, n'attendoient que la permission du Sénat, pour venir exécuter leur Commission. Cette démarche parut fort étrange. Quoique les Sénateurs ne pussent douter qu'elle ne regardât les Espagnols, & qu'ils fussent bien affermis dans la fidélité

L'Empereur du Mexique envoie des Ambassadeurs à Tlascala.

(21) *Ibid.* page 287.

FERNAND CORTEZ. 1520.

qu'ils avoient promise à leurs Alliés, ils se déterminerent à recevoir les Ambassadeurs, pour tirer avantage de cet acte d'égalité, dont l'orgueil des Princes Mexiquains n'avoit point encore fourni d'exemple. Mais on ne sauroit douter qu'ils n'eussent fait approuver leur conduite à Cortez. Les Mexiquains firent leur entrée avec beaucoup d'éclat. Leurs Tamenes marchoient devant eux, & portoient leurs présens, composés de diverses pieces d'or & d'argent, de fines étoffes du Païs, de plumes & d'autres curiosités, avec plusieurs charges de sel, qui étoit la plus précieuse marchandise du Païs. Ils tenoient eux-mêmes les marques de paix entre leurs mains. Leur parure & le cortege dont ils étoient suivis formerent un spectacle imposant, pour une Nation qui ne connoissoit que l'agriculture & la guerre. Ils furent admis dans l'Assemblée du Sénat. Après avoir nommé leur Maître, avec un grand nombre de titres & de profondes soumissions, ils offrirent de sa part, aux Tlascalans, une paix sincere, une alliance perpétuelle, un commerce libre & des intérêts communs, à condition que la République prendroit incessamment les armes contre les Espagnols, ou que pour s'en défaire plus facilement, elle tireroit avantage de l'imprudence qu'ils avoient eue de se livrer entre ses mains. A peine eurent-ils le tems d'achever cette odieuse proposition; ils furent interrompus dès les premiers mots, par un murmure confus, d'où l'on passa bientôt aux plus vives marques d'indignation & de colere. Cependant, après les avoir renvoïés à leur Logement pour y attendre une réponse, le Sénat prit un tempéramment digne de sa prudence & de sa bonne foi. Il leur fit déclarer, par quelques Députés, qu'il accepteroit volontiers la paix, lorsqu'elle seroit ptoposée à des conditions raisonnables, & glorieuses pour les deux Etats; mais que les Tlascalans respectoient les Loix de l'hospitalité, & n'étoient point accoutumés à rendre de la perfidie pour de la bonne foi. Diaz ajoûte que les Ambassadeurs partirent sans réplique, avec autant de précipitation que de fraïeur; parce que le bruit de leur Commission aïant soulevé le Peuple, ils se crurent ménacés de n'être pas à couvert sous la dignité de leur caractere.

Propositions qu'il fait faire au Sénat.

Réponse qu'ils reçoivent du Sénat.

Conspiration de Xicotencatl.

Quoique cet artifice des Mexiquains n'eût tourné qu'à leur honte, il produisit un autre effet, qui causa plus d'allarme à Cortez. Le jeune Xicotencatl, emporté par le torrent des opinions, n'avoit osé déclarer la sienne au Sénat; mais dans les mouvemens de haine ou d'envie qu'il conservoit pour les Espagnols, il ne put s'empêcher de répandre sourdement que le Sénat avoit oublié les véritables intérêts de la Patrie, en rejettant les offres de l'Empereur, & qu'il falloit s'aveugler pour ne pas reconnoître que le dessein des Espagnols étoit de renverser la Religion & la forme du Gouvernement. Ces insinuations n'étoient pas sans vraisemblance. Aussi commençoient-elles à lui faire des Partisans, lorsqu'elles vinrent à la connoissance de Cortez. Il en fit des plaintes au Sénat. L'affaire y fut traitée avec toutes les précautions qu'elle méritoit par son importance. Il étoit impossible que la plûpart des Sénateurs ne reconnussent point le danger dont la République étoit réellement menacée; & les motifs de Xicotencatl, tels que l'Historien les suppose, ne changeoient rien à la force de ses raisonnemens. Cependant l'intérêt de l'honneur & de la bonne foi prévalut dans l'Assemblée. Toutes les voix se déclarerent contre l'attentat d'un jeune Mutin, qui vouloit troubler

la

FERNAND CORTEZ. 1520.

la tranquillité publique, diffamer les Décrets du Sénat, & ruiner le crédit de la Nation. Quelques avis allerent à la mort du Coupable; & ce qui doit causer encore plus d'étonnement, le Pere même de Xicotencatl, que cette qualité n'avoit point empêché d'assister au Sénat, fut un de ceux qui soutinrent cette opinion avec plus de force, sacrifiant toutes les affections du sang à l'honneur de sa Patrie (22). Mais sa constance & sa grandeur d'ame toucherent si vivement ceux qui avoient pensé comme lui, qu'ils revinrent, en sa faveur, au sentiment le plus moderé. Son Fils fut arrêté par les Exécuteurs ordinaires de la Justice. Il fut amené devant ses Juges, sans armes, & chargé de chaînes. On lui ôta le bâton de Général, avec l'ignominieuse cérémonie de le jetter du haut en bas des dégrés du Tribunal (23). Cette humiliation le força de recourir à Cortez, qui s'empressa aussi-tôt de demander grace pour lui, & de le faire rétablir dans sa dignité. Mais la plaie étoit trop profonde pour se fermer aisément; & ce cœur farouche ne déguisa ses projets de vangeance, que pour attendre l'occasion de les faire éclater.

Jugement remarquable du Sénat.

La guerre, qui fut entreprise aussi-tôt contre les Tepeaques, donna pendant quelques semaines un autre exercice à sa fureur. Elle fut poussée si vivement, que malgré le secours des Mexiquains, auxquels il parut suffire que les Espagnols y fussent mêlés, pour y faire marcher une partie de leurs forces, Cortez se rendit maître de la Capitale du Païs, après avoir défait, dans plusieurs combats, les Ennemis de la République & les siens. Il ne lui restoit que quatre cens vingt Soldats Espagnols & seize Cavaliers: mais, laissant à Xicotencatl le commandement des Trouppes de l'Etat, il s'étoit contenté de prendre un corps de huit mille Tlascalans, des mieux faits & des plus résolus, sous des Capitaines dont il avoit éprouvé la valeur à Mexico. Les Tepeaques, forcés dans le centre de leur puissance, prirent le parti de la soumission, & reconnurent qu'ils s'étoient laissés entraîner à la révolte, par les artifices des Mexiquains. Ils étoient si désabusés des esperances qu'ils avoient conçues de leur secours, qu'après avoir accepté un pardon général au nom du Roi d'Espagne, ils supplierent Cortez de ne pas abandonner leur Ville: sur quoi il forma le dessein d'y construire une Forteresse, en leur faisant comprendre qu'il ne pensoit qu'à les proteger: mais il vouloit s'assurer le chemin de Vera-Cruz, par un Poste que la nature avoit fortifié, & qui pouvoit devenir, avec un peu de travail, une ressource pour lui contre tous les accidens de la guerre. On ferma l'enceinte interieure par des remparts de terre; & pour murailles, on n'eut que le roc à couper, dans quelques endroits où la pente étoit moins escarpée. Au sommet de la Montagne, on éleva une espece de Citadelle, qui dominoit sur la Ville & sur la Plaine. L'Ouvrage fut conduit avec tant d'habileté, par les Officiers Espagnols, & poussé avec tant de chaleur, par les Tepeaques mêmes, qu'il fut achevé dans l'espace de quelques jours (24). Cortez laissa un Sergent & vingt Soldats

Guerre contre les Tepeaques.

Fondation de la Ville de Segura de la Frontera.

(22) *Ibid.* Liv. 5. page. 286.
(23) *Ibidem.*
(24) Dans ce court intervalle, on fut informé que Magiscatzin, le fidéle Ami des Espagnols, touchoit au dernier moment de sa vie. Cortez lui envoïa son Aumônier, qui le disposa heureusement à recevoir le baptême, & qui le vit mourir avec de grands sentimens de Religion. Solis, *ibid.* pages 317 & 318.

pour la garde de cette Place, qu'il nomma *Segura de la Frontera*, & qui fut la seconde Ville Espagnole de l'Empire du Mexique (25).

FERNAND CORTEZ. 1520.

Mort du nouvel Empereur.

Une autre Expédition, à laquelle il ne paroît pas certain que Cortez ait assisté (26), soumit aux armes de l'Espagne *Tecamalchadec* & quelques autres Places. Mais il fut bientôt occupé par des soins plus importans. On apprit que l'Empereur qui avoit succedé à Motezuma étoit mort, & que les Mexiquains avoient élevé sur le Trône *Guatimosin*, jeune Prince dont le caractere sembloit promettre un regne éclatant. Il avoit commencé par se livrer entiérement au soin des affaires. Plusieurs Réglemens en faveur de la Milice lui avoient attaché les Officiers & les Soldats. Il ne s'étoit pas moins efforcé de gagner l'affection du Peuple, en le déchargeant d'une partie des impôts; & prenant avec les Nobles une Méthode inconnue jusqu'alors au Mexique, il s'établissoit un nouvel empire sur leurs cœurs, par une familiarité majestueuse, qui temperoit ces excès d'adoration que ses Prédecesseurs avoient exigés. Cortez regarda ces préludes d'une sage administration, comme autant d'obstacles qui se formoient contre ses desseins. Il s'étoit promis la Conquête du Mexique; & l'inviolable fidelité des Tlascalans le confirmoit dans cette résolution; sans compter un grand nombre de nouveaux Alliés, qui lui offroient de se joindre à ses Trouppes. Le passage du Lac faisoit son principal embarras. Cette difficulté lui paroissoit terrible, depuis que les Mexiquains aïant trouvé le secret de rompre les Ponts des Chaussées, il n'avoit pas d'autre ressource que les Ponts volans. Il s'arrêta au projet de faire construire douze ou treize Brigantins, capables de résister à leurs Canots, & de conduire son Armée jusqu'au centre de leur Ville. Quoique des Montagnes de Tlascala, au bord du Lac, on ne comptât pas moins de seize lieues, il se flatta de pouvoir faire porter cette petite Flotte, en pieces, sur les épaules des Tamenes indiens. Martin Lopez, dont il connoissoit l'habileté pour ces entreprises, aïant trouvé de la vraisemblance à son dessein, il lui donna le commandement de tous les Espagnols qui entendoient la Charpente, avec le pouvoir d'emploïer les Indiens à couper du bois. L'ordre fut donné en même-tems d'apporter de Vera-Cruz le fer, les mâts & tous les agrets des Vaisseaux qu'on avoit coulés à fond. Cortez avoit observé que les Montagnes de Tlascala produisoient quelques especes d'arbres, dont on pouvoit tirer de la poix; il les fit ébranler, dit l'Historien; & l'on en tira tout le brai nécessaire pour carener ses Brigantins.

Successeur qu'on lui donne, & ses qualités.

Méditation & projets de Cortez.

Ses préparatifs pour la Conquête du Mexique.

La poudre commençoit à lui manquer. Sa pénétration lui fit imaginer le moïen d'en composer, d'une qualité très fine, en faisant tirer du soufre, dont les Indiens ignoroient l'usage, de ce Volcan qu'Ordaz avoit reconnu. Il jugea qu'une matiere si combustible devoit être un aliment certain, pour la flamme. Montano & Mesa, Commandans de l'Artillerie, offrirent de tenter l'avanture avec quelques Soldats. Ils revinrent avec une provision de

(25) *Ibid.* page 299.

(26) Diaz del Castillo dit positivement qu'il n'y assista point, non plus qu'à la Bataille de Guacachula, contre une Armée Impériale de trente mille Hommes. Cependant Cortez même, dans sa Lettre du 30. d'Octobre, explique les motifs qui l'obligerent de se mettre à la tête de l'Armée. Solis, qui croit ce témoignage irrécusable, & qui n'ose rejetter tout-à-fait celui de Diaz, le soupçonne seulement d'avoir ici manqué de mémoire. *Ibid.* page 314.

soufre, qui ne demanda point d'autre préparation, pour servir à l'artillerie comme aux arquebuses à mêche (27).

FERNAND CORTEZ. 1520.

Arrivée de deux Vaisseaux de Cuba, dont les Officiers de Cortez se saisissent.

Pendant qu'il se livroit à ces grandes idées, il apprit que deux Vaisseaux Espagnols, qui apportoient de Cuba un secours d'Hommes & de munitions à Narvaez, avoient été saisis successivement par l'adresse & le zele de Pedro Cavallero, qu'il avoit chargé du commandement de la Côte. Le Gouverneur de Cuba, ne doutant point que Narvaez ne fût en possession de toutes les Conquêtes de la Nouvelle Espagne, lui envoïoit Pierre de *Barba*, Gouverneur de la Havane, le même à qui Cortez, avoit eu l'obligation du dernier service qui l'avoit dérobbé aux persécutions de ses Ennemis. Cavallero étoit allé reconnoître son Navire. Il avoit pénétré le dessein qui l'amenoit, à l'empressement avec lequel on s'étoit informé de la situation de Narvaez. Il avoit répondu, sans hésiter, que ce Général étoit en possession de tout le Païs, & que Cortez fuïoit à travers les Bois avec un petit nombre de Soldats qui lui étoient restés. Barba & tous ses gens n'avoient pas fait difficulté, sur cette assurance, d'aller droit à Vera-Cruz, où ils furent arrêtés, au nom de Cortez. Mais loin d'en être affligés, ils s'étoient engagés volontairement à le servir; & Barba obtint bientôt le commandement d'une Compagnie d'Arbalêtriers. Un second Vaisseau, conduit par Rodrigue Moreyon de Lobera, tomba de même au pouvoir de la Colonie, & ne s'attacha pas moins joïeusement au service du Général. Bientôt on eut d'autres preuves de l'ascendant que la Fortune lui promettoit sur ses plus redoutables Concurrens. Le Gouverneur de Cuba lui avoit fourni jusqu'alors du secours, par les voies mêmes qu'il vouloit emploïer à sa ruine; & les efforts de Garay, pour usurper une partie de son Gouvernement, ne tournerent pas moins heureusement en sa faveur. On doit se rappeller qu'après avoir paru sur la Côte de Vera-Cruz, les Vaisseaux de cet Avanturier avoient été repoussés par les Indiens de Panuco. Ils ne s'étoient pas rebutés de leur disgrace. Garay étoit revenu avec de nouvelles forces: mais la seconde Expédition n'eut pas plus de succès que la premiere. A peine ses gens eurent touché au rivage, que la résistance des Indiens les força de rentrer dans leurs Navires. Alors, chacun prenant différentes routes, ils coururent pendant quelques jours au hasard; & sans s'être communiqué leur dessein, ils vinrent aborder presqu'en même-tems à Vera-Cruz, où la seule réputation de Cortez les rangea sous ses Enseignes. Le premier de leurs Vaisseaux, commandé par *Camargo*, portoit soixante Espagnols. Le second, qui en avoit cinquante, avec sept Chevaux, étoit beaucoup mieux armé, sous le commandement de Michel Diaz d'*Aux*, Gentilhomme Arragonois, dont la valeur se distingua si singuliérement, que sa seule personne auroit tenu lieu d'un grand secours. Un troisiéme, qui arriva plus tard, avec quarante Soldats, dix Chevaux, & quantité d'armes & de munitions, étoit conduit par le Capitaine *Ramirez*. Cette Troupe de Guerriers prit aussi-tôt le chemin de Tlascala, où Cortez fut agréablement surpris de leur arrivée (28). Enfin, le hasard amena aussi sur la Côte un Navire des Canaries, chargé d'arquebuses, de poudre, & d'autres munitions de guerre, avec trois Chevaux & quelques Passagers, qui cherchoient l'occasion de vendre leurs mar-

Autres secours que la Fortune procure à Cortez.

(27) *Ibidem.* pages 324 & précédentes.

(28) *Ibid.* page 329.

FERNAND CORTEZ. 1520.

chandises aux Conquérans Espagnols. Non-seulement le Gouverneur de Vera-Cruz acheta d'eux toute la charge de leur Vaisseau, mais il persuada aux Officiers d'aller servir dans l'Armée de Cortez, avec treize Soldats qui venoient chercher fortune aux Indes (29).

Deuil des Espagnols pour la mort de Magiscatzin.

La joïe de tant d'heureux événemens n'empêcha point les Officiers Espagnols de prendre le deuil (30) à Tlascala, pour la mort de Magiscatzin, qui étoit regardé comme le Pere de la Patrie; & ce témoignage de sensibilité pour la douleur publique fit tant d'impression sur les Sénateurs & sur le Peuple, qu'ils prierent Cortez de remplir la place qui vaquoit au Sénat. Magiscatzin joignoit à cette dignité celle de Gouverneur du principal Quartier de la Ville. Deux Offices de cette importance demandant une assiduité qui ne pouvoit s'accorder avec les vûes de Cortez, il se contenta de faire tomber le choix de la République sur le Fils aîné du Mort, qui avoit hérité de tous les sentimens de son Pere pour les Espagnols (31).

Ensuite, ne s'occupant que de ses grands desseins, dont il conçut que le succès dépendoit de la bonne volonté de ses Trouppes, il fit publier que ceux, qui commençoient à se dégoûter du métier des armes, étoient libres de retourner à Cuba, sur une partie des Vaisseaux qu'il avoit sur la Côte. Plusieurs Soldats de Narvaez accepterent cette offre, & Duero même suivit leur exemple (32). Alvarado conduisit jusqu'à bord ceux que la crainte du danger, ou l'amour du repos, faisoit renoncer honteusement à la gloire.

Il ne restoit qu'un sujet d'inquiétude à Cortez. Les Députés qu'il avoit envoïés à la Cour d'Espagne, ne l'informoient point du succès de leur Commission; & ce long retardement devoit le faire douter qu'ils eussent obtenu toute la faveur qu'il avoit esperée. Avant que de s'engager dans de nouvelles entreprises, il résolut de faire partir d'autres Agens, pour solliciter l'expédition des premiers. Ordaz & Mendoza furent destinés au voïage de l'Europe, tandis que d'Avila & Chico reçurent ordre de se rendre à l'Isle Espagnole. Les deux premiers furent chargés d'une Relation en forme de Lettre (33), qui contenoit le détail des avantages & des disgraces qui

(29) *Ibid.* page 365.

(30) Ils parurent tous avec des casaques noires qu'on fit teindre exprès, & qu'ils portoient par-dessus leurs habits militaires. *Ibid.* page 324.

(31) Ce jeune Indien reçut le batême, à l'exemple de son Pere, & prit le nom de Dom Laurent de Magiscatzin. Le Cacique d'Izucan, & le vieux Xicotencatl embrasserent aussi le Christianisme. On ne fit point alors d'autres conversions; ce que les Historiens attribuent au bruit des armes, plutôt qu'à l'éloignement des Esprits pour les principes de la Religion. D'ailleurs le Pere Olmedo, dit Solis, n'avoit personne qui pût l'assister. *ubi suprà*, page 327.

(32) On n'a pas su les motifs de sa retraite; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il rompit avec Cortez, puisqu'on le vit ensuite, à la Cour d'Espagne, dans les interêts du Gouverneur de Cuba, *ibid.* page 333.

(33) C'est celle qu'on a déja citée. Cortez y rendoit compte aussi des mesures qu'il avoit prises pour retourner à Mexico. Il vantoit la richesse de l'Empire, la fertilité de ses Terres, & l'opulence des Caciques. Il louoit la valeur & la constance des Espagnols. Il parloit avec admiration du zele & de la fidelité des Tlascalans. Il demandoit justice contre l'aveugle persécution du Gouverneur de Cuba. Il faisoit de fortes instances pour obtenir un puissant secours. Il pesoit encore plus sur la nécessité d'envoïer des Missionnaires, pour aider au Pere Olmedo. C'est la substance de sa Lettre, après le récit de ses Exploits militaires, sur lesquels il s'expliquoit fort modestement. Mais Diaz assûre qu'il eut soin d'en faire écrire une autre

étoient arrivés aux Trouppes Efpagnoles, depuis leur premier départ de Zampoala. On y joignit un nouveau préfent pour l'Empereur, compofé de l'or & des raretés qu'elles avoient fauvées dans leur retraite. Les deux autres étoient envoïés à l'Audience roïale de San-Domingo, pour en obtenir des fecours plus prompts qu'on ne pouvoit les attendre d'Efpagne.

L'Année approchoit de fa fin, lorfque Cortez prit ouvertement la réfolution d'entrer avec toutes fes forces dans les Terres de l'Empire, & de remettre la décifion de fon entreprife au fort des armes. Ses Brigantins n'étoient point encore achevés; mais les Trouppes de la République & celles de fes Alliés avoient déja pris pofte aux environs de Tlafcala, & le moindre délai commençoit à lui faire craindre les inconvéniens de l'oifiveté. Il affembla fes Officiers, pour déliberer avec eux fur fes premieres opérations. Tous les avis fe réduifirent à marcher vers Tezcuco. Cette Ville étant fituée fur le chemin de la Capitale, & prefqu'au bord du Lac, on fe propofoit de s'en faifir & de s'y fortifier pour en faire une Place d'armes, avec le double avantage d'y pouvoir attendre les Brigantins, & d'y être en état de défoler le Païs ennemi par des courfes. C'étoit d'ailleurs une retraite affurée, dans mille fuppofitions qui pouvoient rendre l'attaque de Mexico difficile, ou faire traîner le fiege en longueur.

Cortez fe détermine à tenter la Conquête du Mexique.

Le jour fuivant fut emploïé à faire la revûe des Efpagnols, dont le nombre fe trouva d'environ fix cens Hommes d'Infanterie & quarante Cavaliers. L'Artillerie de campagne confiftoit en neuf pieces, les plus legeres qu'on eût tirées des Vaiffeaux. Cortez donna tout l'éclat poffible à cette Fête militaire; autant pour la faire fervir d'inftruction aux Indiens, que pour leur en impofer par la pompe du fpectacle. A cet exemple, le Général Xicotencatl, qui continuoit de commander les Trouppes de la Républiblique, voulut auffi les faire paffer en revûe. Celles que Cortez deftinoit à le fuivre ne montoient qu'à dix mille Hommes choifis; & le refte avoit ordre de fufpendre fa marche, pour fervir à la garde & au tranfport des Brigantins. Les tymbales, les cors & les autres inftrumens de cette Armée, qu'Herrera fait monter à quatre-vingt mille Hommes (34), marchoient à la tête de chaque Bataillon; & les Officiers venoient enfuite, parés de plumes de diverfes couleurs, & de joïaux qui leur pendoient aux oreilles & aux levres. Ils portoient fous le bras gauche leurs fabres garnis de pierre, la pointe en haut; & chacun avoit un Page, dont l'unique office étoit de porter la rondache de fon Maître, où fes exploits étoient exprimés par diverfes figures. Chaque Compagnie étoit diftinguée par la couleur de fes plumes, & par la forme de fes Enfeignes, qui n'étoient que

Revûe & nombre de fes Trouppes.

Revûe des Trouppes Indiennes.

par les Officiers municipaux de Vera-Cruz & de Segura, où fes louanges ne furent point épargnées, & qu'il s'accorda le plaifir de la voir. Le même Hiftorien ajoûte qu'il ne permit point aux Soldats d'écrire à part.

(34) Diaz comprend dans ce nombre les Alliés de Cholula & de Guacogingo, qui étoient campés hors de la Ville. Il paroît que Cortez ne fe mit en marche qu'avec foixante mille Soldats; mais il fut joint, dans la fuite, par tant d'autres Nations alliées, que pendant le fiege de Mexico il fe vit deux fois à la tête de deux cens mille Hommes.

la repréfentation de quelque Animal, au fommet d'une pique.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Loix publiées dans les deux Camps.

Cortez fit publier plufieurs Ordonnances, qui regardoient également les Efpagnols & les Indiens. Elles portoient défenfe, fous peine de mort, d'emploïer les armes dans les différends particuliers, de faire la moindre violence aux Femmes, & de s'éloigner du Camp pour le pillage, fans l'ordre des Chefs. Elles défendoient auffi les juremens & les blafphêmes, fous peine d'infamie & de dégradation. Aguilar & Marina furent chargés d'expliquer ces Loix aux Indiens, qui ne firent pas difficulté de s'y foumettre; & la rigueur que tous les Officiers apporterent à les maintenir fit regner, pendant toute la guerre, une difcipline qui ne fe relâcha pas plus que la valeur. Le jour du départ fut confacré par des Prieres publiques. Ce fut à la fin de cette pieufe cérémonie que Cortez fortit de la Ville, à la tête des Efpagnols. Il avoit donné ordre que toutes les Trouppes Indiennes fuffent rangées fur fon paffage; pour leur apprendre, par l'exemple des fiennes, à marcher fans confufion, à garder leurs rangs, à les doubler dans le befoin, & d'autres évolutions, dont la feule vûe devint une excellente leçon pour ces Barbares (35).

Leçons militaires que les Efpagnols donnent aux Indiens.

Marche de l'Armée vers le Mexique.

La marche du premier jour fut de fix lieues, jufqu'à *Tezmeleuca*, Bourgade confidérable, de la dépendance du Cacique de *Guacozingo*, dont les Terres touchoient à celles du Mexique. On y apprit, du Cacique, que les Mexiquains, informés depuis long-tems des préparatifs de Cortez, avoient des Trouppes nombreufes, derriere une Montagne voifine, dont plufieurs défilés rendoient le paffage fort difficile. Cet avis l'inquieta fi peu, qu'il ne lui fit rien changer au plan de fa route. Mais, étant arrivé l'après midi au pié de la Montagne, il réfolut d'y paffer la nuit; pour ne pas s'engager, pendant les ténébres, entre des Rochers qui pouvoient couvrir plus d'une embufcade. Il fit allumer dans le Camp de grands feux, dont la lumiere fe répandoit fur tous les paffages, & qui fervirent en même-tems à garantir fon Armée de l'incommodité du froid. Le lendemain, au lever du Soleil, fon Avant-garde monta lentement par les premiers détours de la Montagne, pour donner à l'artillerie le tems de s'avancer. Elle n'avoit pas fait une lieue, lorfque les Coureurs vinrent informer Cortez que les Ennemis avoient embarraffé le chemin par quantité d'arbres, & par une multitude de pieux fort aigus, qu'ils avoient plantés en divers endroits, où la terre paroiffoit fraîchement remuée, pour y faire enfoncer les Chevaux. Il reçut cet avis avec une gaieté, qu'il fit éclater jufques dans fa réponfe: » Ces Braves, » dit-il à haute voix, n'ont pas envie de nous voir de près. Ils veulent » embarraffer nos piés, parce qu'ils redoutent nos mains «. Auffi-tôt, comme s'il eût tenu fes réfolutions prêtes pour tous les obftacles, il fit avancer deux mille Tlafcalans à l'Avant-garde, avec ordre d'écarter les arbres. Cette exécution fut fi prompte, qu'elle ne caufa pas le moindre retardement à l'Avant-garde. Quelques Compagnies acheverent en même-tems de reconnoître les défilés; & pendant l'efpace de deux lieues, qui reftoient jufqu'au fommet de la Montagne, on continua de marcher auffi tranquillement que fur les Terres de Tlafcala.

Premier obftacle que Cortez lui fait furmonter.

De la hauteur où l'on étoit parvenu, on découvroit dans l'éloignement

(35) Solis, Liv. 5. pages 373 & précédentes.

le grand Lac de Mexico. Le Général ne manqua point d'exciter ses Troupes par le souvenir des richesses qu'elles y avoient laissées, & des injures qu'elles avoient à vanger. La fumée qu'on remarquoit dans les Bourgades, & qui passoit successivement de l'une à l'autre, fut prise pour un avis que les Mexiquains se donnoient de l'approche de l'Armée. On n'avança pas avec moins de résolution, quoique par des chemins fort rudes, & dans l'épaisseur des Bois. Enfin l'Armée ennemie s'offrit de loin dans la Plaine. Les Espagnols pousserent des cris de joie; & les Tlascalans entrerent dans une espece de fureur, que Cortez eut beaucoup de peine à modérer. L'Ennemi étoit en bataille, au-delà d'une grande Ravine, formée par les eaux qui tomboient impétueusement des Montagnes. On la passoit sur un Pont de bois, que les Mexiquains auroient pû rompre; mais Cortez apprit dans la suite qu'ils l'avoient conservé, dans le dessein d'attaquer les Espagnols au passage. Cependant à peine eurent-ils reconnu la nombreuse Armée qui les menaçoit, que le courage paroissant leur manquer pour la défense de leur poste, ils firent leur retraite avec beaucoup de précipitation. Comme ils s'étoient dérobbés presque tout-d'un-coup, à la faveur des Bois, sans qu'on pût juger si ces apparences de crainte ne couvroient pas quelque artifice, Cortez ne diminua rien de ses précautions. Il se crut fort heureux, en observant les bords escarpés de la Ravine, qu'on ne lui disputât point le passage du Pont. Sa Cavalerie, qu'il fit passer la premiere, n'alla pas loin sans découvrir les Ennemis. Ils s'étoient ralliés derriere les Bois : mais l'approche des Chevaux, qu'ils n'avoient jamais vûs en si grand nombre, & quelques décharges de l'artillerie, que Cortez avoit fait poster sur un bord élevé de la Ravine, leur firent oublier toutes leurs ruses, pour s'abandonner honteusement à la fuite. Toute l'Armée, aïant passé le Pont avant la nuit, se logea dans un Bourg désert; sans autre précaution que de placer des Corps-de-garde, à toutes les avenues (36).

FERNAND CORTEZ. 1520.

On découvre l'Armée Mexiquaine.

Elle se retire avec effroi.

Le lendemain, après s'être mis en marche, on vit paroître dix Indiens, qui venoient à grands pas vers l'Avant-garde, & qui n'avoient entr'eux qu'une seule lance, couronnée d'une lame d'or. Ils la portoient élevée, avec tant de respect & de cérémonies, qu'on la prit pour un signe de paix. C'étoit une Ambassade du Cacique de Tezcuco, qui envoïoit prier le Général d'épargner les Terres de son Domaine, & l'assurer qu'il desiroit son alliance. Il lui faisoit offrir, dans sa Ville, un logement commode pour tous les Espagnols; mais il demandoit que les autres Nations demeurassent hors des murs, où il promettoit de leur faire porter toute sorte de provisions. Cortez examina long-tems ces Envoïés. Ils répondirent à ses questions, sans aucune marque d'embarras. Leur Chef ajouta que son Maître, aïant à se plaindre des violences du nouvel Empereur, qui cherchoit à se vanger du refus qu'il avoit fait de lui donner sa voix dans l'Election, vouloit s'unir avec les Espagnols pour la ruine de ce Tyran. Quoique les Historiens n'aient pas nommé le Cacique, il paroît que c'étoit Cacumazin, c'est-à-dire, le même à qui Cortez avoit fait ôter sa dignité, pour avoir conspiré contre Motezuma, & qui avoit été rétabli par l'autorité du nouveau Monarque. Solis en juge par la défiance que ses offres inspirerent aux Espagnols. Tous-

Perfide entreprise du Cacique de Tezcuco.

(36) *Ibid.* page 382, & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1520.

les Officiers, dont Cortez prit l'avis pour sa réponse, conclurent que cette politesse ne pouvoit être sincere dans un Prince mortellement offensé ; qu'il falloit regarder néanmoins comme une faveur du Ciel la liberté qu'on leur offroit d'entrer dans une Ville qu'ils avoient résolu d'emporter par la force des armes, & que lorsqu'ils seroient une fois dans ses murs, ils s'y conduiroient avec autant de précautions, que dans une Place emportée d'assaut. Après cette délibération, Cortez répondit aux Envoïés qu'il acceptoit l'offre de leur Maître, & qu'il regleroit toujours sa conduite sur la bonne foi qu'il trouveroit dans ses Alliés.

Comment elle est découverte.

L'Armée continua sa marche, jusqu'au Fauxbourg de la Ville ; mais l'entrée fut remise au lendemain, pour se donner le tems d'observer de plus près les dispositions du Cacique. Ce délai sauva les Espagnols. Cacumazin, commençant à craindre que ses noirs desseins ne fussent éventés, n'eut pas l'audace de se présenter à Cortez ; & l'on s'apperçut, pendant la nuit, que les Habitans du Fauxbourg se retiroient dans la Ville. Quoiqu'il ne fût arrivé, d'ailleurs, aucun mouvement qui pût allarmer le Général, il n'attendit pas le jour pour disposer ses Trouppes au combat. Il s'avança vers la Ville, au lever du Soleil, dans la résolution de l'attaquer, s'il ne recevoit pas d'autres éclaircissemens. Mais il fut encore plus surpris de trouver les portes ouvertes & sans Gardes. Quelques Compagnies détachées s'en saisirent, & toute l'Armée entra sans résistance. Cortez, préparé à tout événement, s'avança dans les rues, sans donner aucune atteinte à la paix. Il arriva dans une grande Place, où il forma quelques Bataillons ; tandis que ses Officiers plaçoient des Corps-de-garde aux meilleurs Postes. Les Habitans se montroient par intervalles, mais sans armes & d'un air tremblant. On observa qu'il ne paroissoit aucune Femme, & cette circonstance augmenta les soupçons. Le principal Temple étant situé sur une éminence qui commandoit à toute la Ville, & d'où l'on découvroit la plus grande partie du Lac, Alvarado, d'Olid & Diaz, reçurent ordre de s'y établir, avec un bon nombre de Tlascalans & quelques pieces d'Artillerie. Ils trouverent ce Poste sans défense ; & du haut du Temple, ils découvrirent hors de la Ville une multitude de Peuple, dont les uns fuïoient vers les Montagnes, & les autres se jettoient dans des Canots, pour se rendre à la Capitale. Ce spectacle ne laissa plus aucun doute de la mauvaise foi du Cacique. Cortez le fit chercher, avec ordre de l'amener à la tête de l'Armée. On apprit enfin qu'il s'étoit retiré, pendant la nuit, vers l'Armée des Mexiquains, avec un petit nombre de Soldats qui avoient consenti à le suivre. La Noblesse & le reste de ses Sujets, qui détestoient sa tyrannie, étoient demeurés dans la Ville, ou s'étoient dispersés dans d'autres lieux, sous prétexte de chercher l'occasion de le joindre. Mais lorsque les soins de Cortez, & la modération de ses Trouppes, eurent fait renaître la tranquillité, on fut informé, avec plus d'étendue, que le dessein de ce Prince avoit été de caresser les Espagnols, pour les endormir dans la confiance, & d'introduire les Trouppes Mexiquaines, qui devoient les égorger tous dans une nuit ; qu'au retour de ses Envoïés, qui lui avoient fait une peinture effraïante des forces de Cortez, le courage avoit commencé à lui manquer ; & qu'ensuite la prudence qui avoit arrêté ses Ennemis aux portes de la Ville lui aïant fait juger qu'ils avoient

avoient pénétré son dessein, le parti de la fuite lui avoit paru le plus sûr, en laissant sa Ville & ses Sujets à leur discrétion (37).

FERNAND CORTEZ. 1520.

Cortez établit un nouveau Cacique à Tezcuco.

Ainsi la fortune de Cortez lui livra, sans obstacle, une grande Ville qu'il avoit crue nécessaire à ses desseins; & le mécontentement des Sujets du Cacique les engagea comme volontairement dans le parti des Espagnols. Toute l'Armée passa la nuit suivante dans Tezcuco. Le Palais étoit si vaste, que les Espagnols y trouverent tous des logemens commodes, avec une partie des Tlascalans; les autres Trouppes se cantonnerent dans les rues voisines. Le lendemain, tous les Nobles, revêtus des habits qui distinguoient leur condition, firent demander une audience à Cortez, avec un jeune Homme de fort bonne mine, qu'ils paroissoient honorer comme leur Chef. Un des plus anciens dit au Général Espagnol, que le Cacique fugitif n'étoit pas le Seigneur naturel du Païs, mais un Tyran, qui avoit massacré de sa propre main Nebazal son Frere aîné, pour usurper sa Couronne; que le jeune Prince, qui se présentoit à la tête des Nobles, étoit Fils légitime du malheureux Nebazal, & que la fidélité de quelques Sujets l'avoit dérobbé au Meurtrier de son Pere; que l'assassinat s'étoit exécuté par le secours de l'Empereur qui regnoit avant Motezuma, & que celui qui gouvernoit actuellement le Mexique ne favorisoit pas moins le Coupable, parce qu'il esperoit d'emploïer sa perfidie à la destruction des Espagnols; mais que la Noblesse de Tezcuco avoit ce Traître en horreur, & que le Peuple détestoit ses violences. Cortez avoit été si charmé de la bonne grace du jeune Prince, que sans être informé de sa naissance, & sur quelques civilités qu'il en avoit reçues, il l'avoit embrassé, dit l'Historien, dans un transport de joie dont il n'avoit pas été le maître (38). Mais s'étant fait expliquer le discours du Vieillard, il comprit tout-d'un-coup quels étoient les desirs de la Nation. Après avoir fait sentir à l'Assemblée des Nobles qu'il pouvoit user du droit de la guerre & livrer leur Ville à la discretion de ses Soldats, il ajoûta que les Espagnols ne souhaitoient que le bonheur des Peuples qui vouloient accepter leur alliance, & que pour gage de la sienne, il rendoit à la Ville de Tezcuco le Cacique qu'elle avoit reçu du Ciel. Cette déclaration excita de vifs applaudissemens. Tous les Nobles s'empresserent de baiser la main de leur Prince, & leur joie se communiqua bientôt au Peuple. Les acclamations furent accompagnées de danses & de jeux, qui durerent toute la nuit. La cérémonie du Couronnement fut remise au lendemain; & Cortez y assista sans défiance, avec la satisfaction de s'être acquis plus d'empire sur les Indiens par cette généreuse conduite, qu'il n'en pouvoit obtenir par une victoire sanglante (39). Tezcuco devint une Place de sûreté pour les Espagnols, & disputa toujours aux Tlascalans l'honneur du zele & de la fidélité.

(37) *Ibid.* pages 387 & précédentes.

(38) *Ibid.* page 390.

(39) *Ibid.* pages 396 & précédentes. Il fit la conversion du jeune Cacique, qui reçut le Batême des mains d'Olmedo, en prenant le nom de Fernand, par affection pour Cortez. L'Historien avoue que cette cérémonie fut précipitée, & que l'instruction avoit duré peu de jours: mais il prend soin d'avertir que ce Prince, quoiqu'âgé seulement de dix-neuf ou vingt ans, avoit plus d'intelligence que le commun des Indiens. *Ibid.* chap. 12.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Iztacpalapa est attaquée par les Espagnols.

Le nouveau Cacique, informé du projet de ses Alliés, qui étoit de rendre l'entrée du Lac navigable pour les Brigantins, emploïa six ou septmille de ses Sujets à donner plus de profondeur aux premiers Canaux. Pendant ce travail, Cortez, dont tous les mouvemens se rapportoient à son Expédition, résolut d'attaquer la Ville d'Iztacpalapa, avec une partie de ses Trouppes. Ce poste étant avancé de six lieues, il lui parut important d'ôter leur principale retraite aux Canots des Mexiquains, qui venoient quelquefois troubler les Travailleurs de Tezcuco; sans compter la nécessité de donner de l'exercice à ses Trouppes, pour lesquelles il craignoit les dangers de l'inaction. On a déja fait observer qu'Iztacpalapa étoit assise sur la Chaussée par où les Espagnols avoient fait leur premiere entrée, & dans une situation si bisarre, qu'une partie de ses Maisons, qui montoient à plus de dix mille, étoient bâties dans le Lac même, dont les courans s'introduisoient dans la Ville par des canaux fermés d'écluses, qui lâchoient ou retenoient les eaux, suivant le besoin des Habitans. Cortez, se chargeant lui-même de cette entreprise, prit trois cens Espagnols & dix mille Auxiliaires, dont Alvarado & d'Olid eurent le commandement, sous ses ordres. Il s'engagea sur la Chaussée, dans le dessein de former son attaque par terre, & d'emploïer son artillerie à déloger l'Ennemi, des autres postes. En approchant de la Ville, ses premiers rangs découvrirent, à quelque distance des murs, un gros de sept ou huit mille Hommes, qui sembloient sortis pour les défendre, & qui attendirent les Espagnols avec assez de fermeté pour soutenir un combat de quelques momens. Ensuite faisant leur retraite sans désordre, jusqu'aux portes de la Ville, on fut surpris qu'au lieu de les fermer, ou de continuer le combat, ils se jetterent tous dans le Lac, en poussant des cris & secouant leurs armes, avec autant de fierté qu'ils en avoient marqué dans l'action. Cortez jugea qu'une retraite de cette nature couvroit quelque piege. Cependant après avoir fait reconnoître la Place avec toutes les précautions militaires, il résolut d'y entrer. Les Maisons se trouverent abandonnées, & l'on n'entendoit plus qu'un bruit confus sur le Lac, dans un assez grand éloignement. L'approche de la nuit, qui ne permettoit point aux Espagnols de courir les risques d'un nouveau combat, leur fit prendre le parti de se loger dans un lieu dont on ne leur disputoit point la possession; & Cortez étoit déja résolu de garder ce poste. Mais, quelques heures après, on s'apperçut que l'eau commençoit à déborder des Canaux, avec une impétuosité qui lui fit couvrir en un moment les plus basses parties de la Ville. C'étoit le stratagême que Cortez n'avoit fait que pressentir, & qui reduisit la plûpart de ses Soldats à la nécessité de faire leur retraite dans l'eau jusqu'aux genoux. Il se reprocha beaucoup de n'avoir pas compris qu'en fermant les Ecluses du côté du grand Lac, où les eaux se portoient par leur pente, toute la Ville pouvoit être inondée. L'Armée se logea par dégrés dans la plus haute partie, où elle passa le reste de la nuit, avec beaucoup d'incommodité, & sans aucune défense contre le froid. A la pointe du jour, Cortez, désesperant de garder sa Conquête & la remettant à l'arrivée des Brigantins, reprit le chemin de Tezcuco, » avec l'attention, dit un Historien, de faire doubler » le pas à ses Trouppes, pour les réchauffer par ce mouvement «. Mais il paroît que le soin de leur conservation n'y eût pas moins de part, puis-

Une inondation les force de l'abandonner.

Ils sont attaqués dans leur retraite.

qu'aux premiers raïons du Soleil, on découvrit une multitude innombrable de Canots, qui s'avancerent, des deux côtés du Lac, jusqu'aux bords de la Chaussée. Les arbalêtes des Espagnols & les fleches de leurs Alliés furent les seules armes avec lesquelles on repoussa le premier effort, parce que la poudre se trouva mouillée. Cependant l'Ennemi revint plusieurs fois à la charge, & força Cortez de s'arrêter plus d'une fois, pour faire face aux plus emportés. Ses Piquiers firent une cruelle boucherie, de ceux qui oserent s'avancer jusqu'à terre; mais plusieurs Espagnols furent blessés, & les Tlascalans perdirent quelques Hommes. Un Cheval, percé d'une infinité de fleches, eut la force de soutenir son Cavalier jusqu'à Tezcuco, où il expira presqu'en arrivant. L'attaque des Mexiquains s'étant rallentie à la vûe de cette Ville, où ils n'ignoroient pas que les Espagnols avoient le gros de leur Armée, Cortez y rentra vers le soir; » après avoir effacé, dit Solis, » l'affront de sa retraite, par trois ou quatre victoires, remportées comme » en courant «. L'expérience qu'il avoit des ruses de ses Ennemis les lui avoit fait regarder jusqu'alors avec plus de mépris que d'inquiétude, comme des inventions grossieres, qu'il étoit aisé de faire tourner à leur propre ruine, & dont la moindre attention suffisoit pour garantir des Espagnols: mais celle qu'il venoit d'éviter lui parut si bien concertée, que suivant le même Historien (40), il n'en sortit pas sans admiration, & sans une espece de jalousie.

Cortez admire les ruses des Mexiquains.

Les Caciques, & les autres Indiens voisins de Tezcuco, ne tarderent point à venir offrir leur obéissance & leurs Trouppes au Général étranger. Ils se plaignoient des violences de l'Empereur du Mexique, sur-tout les Envoïés des Provinces de Chalco & d'Otumba, contre lesquelles ce Prince faisoit marcher une puissante Armée, pour les punir d'avoir ouvert le passage aux Espagnols. Ils témoignoient assez de résolution pour se défendre, mais ils demandoient quelque secours; & Cortez se crut interessé à l'accorder, parce qu'il étoit important pour lui de se conserver une communication toujours libre avec la Province de Tlascala. Sandoval & Lugo, qui furent chargés de cette Expédition avec deux cens Espagnols, quinze Cavaliers & la plus grande partie des Tlascalans, s'avancerent par une marche si prompte, qu'aïant joint l'Armée d'Otumba & de Chalco, avant l'arrivée des Mexiquains, ils allerent au-devant d'eux jusqu'aux frontieres de ces deux Provinces. La bataille fut sanglante & se termina par la fuite des Ennemis, qui laisserent un grand nombre de Prisonniers. Mais Sandoval ne réserva que les principaux, dont il esperoit tirer quelques lumieres. Les Peuples, qu'il avoit secourus, aïant été jusqu'alors Ennemis de la République de Tlascala, parce qu'ils avoient toujours été soumis aux Empereurs du Mexique, il leur fit jurer la paix, sous la garantie du nom Espagnol; & les Tlasca-

Il partage ses forces pour défendre ses Alliés.

Son motif.

Victoire de Sandoval.

(40) Après avoir fait remarquer l'adresse qu'ils avoient eue de faire une sortie pour attirer les Espagnols, de soutenir une charge pour les engager, de feindre une retraite, d'abandonner les lieux qu'ils vouloient inonder, & de tenir une Armée prête pour assurer le succès de leur stratagême, Solis demande si ceux, qui cherchent à obscurcir la gloire de sa Nation, peuvent dire à présent que les Indiens fussent des Hommes stupides, qui manquassent de tête & qui n'eussent que de la férocité. Liv. 5. page 405.

FERNAND CORTEZ.
1520.
Cortez renvoie libres quelques Prisonniers Mexiquains. Discours qu'il leur tient.

lans, à qui cette reconnoissance étoit dûe pour leurs services, signerent volontiers le Traité, avec promesse de le faire ratifier au Sénat.

Le retour de Sandoval à Tezcuco eut tout l'éclat d'un Triomphe. Il avoit à sa suite, non-seulement les Prisonniers Mexiquains, mais tous les Caciques des deux Provinces, qui voulurent faire leurs remercimens au Général, du secours qu'il leur avoit envoïé, & lui offrir la disposition de toutes leurs forces. Cortez accepta leurs offres, & leur recommanda de se tenir prêts à marcher au premier ordre. Ensuite, s'étant fait amener les Prisonniers Mexiquains, qui s'attendoient à perdre la vie, suivant leurs usages, il leur fit ôter leurs fers, pour les disposer, par cette indulgence, à retenir plus fidélement le discours qu'il leur fit par la bouche de ses Interprétes (41). Après cette explication, dans laquelle il avoit moins en vûe les Mexiquains, dont il connoissoit l'obstination, que ses nouveaux Alliés, qu'il vouloit persuader de l'équité de son entreprise, il fit conduire les Prisonniers jusqu'au bord du Lac, avec ordre de leur fournir une Barque & des provisions pour se rendre à Mexico. Il n'en reçut aucune réponse; mais comme il avoit fait peu de fond sur leur fidelité, il se contenta de faire remarquer aux Caciques, qu'il avoit offert inutilement la paix.

1521.
Les Brigantins partent de Tlascala.

Dans le même tems, Lopez l'informa, par un Courier, que les Brigantins étoient achevés, & qu'il se disposoit à se mettre en chemin pour les conduire à Tezcuco. La République de Tlascala fournissoit dix mille Tamenes, qui entreprenoient de porter, sur leurs épaules, planches, mâts, ferrures, & tous les autres matériaux nécessaires, avec une escorte de vingt mille Soldats (42), sous le commandement de Chechimical, jeune Cacique d'une

(41) On se garde toujours de supprimer ce qui porte le caractere de la vérité. Diaz faisant profession d'avoir copié ce Discours, tel qu'il fut donné aux Interprétes, & les autres Historiens le rapportant après lui, il mérite d'autant plus d'être conservé, que Cortez affecta de le faire publiquement, pour justifier son entreprise, aux yeux de ses Alliés : » Vos propres usages & les loix » de la guerre me mettent en droit de vous » punir avec le fer & le feu, pour vous » rendre le traitement inhumain que vous » faites à vos Prisonniers. Mais les Espa» gnols ne font point un crime à des Sujets » d'être pris en servant leur Prince, & » savent mettre de la distinction entre les » Malheureux & les Coupables. Je veux » seulement vous convaincre de l'avantage » que la clemence de ma Nation a sur votre » barbarie, en vous donnant tout à la fois » la vie & la liberté. Retournez dès ce » moment à votre Prince; & puisqu'étant » Nobles vous devez observer la loi que » j'attache à cette grace, dites-lui de ma » part que je viens lui demander raison de » l'injuste guerre qu'on m'a faite en rompant » avec perfidie les Traités sur la foi des» quels je m'étois déterminé à sortir de » Mexico : dites-lui que je viens vanger » aussi la mort de Motezuma, à qui j'ai » fait cette promesse, avant son dernier sou» pir; que je suis suivi d'une Armée redou» table, non-seulement par le nombre des » Espagnols, dont il connoît la valeur in» vincible, mais encore par les Trouppes » de toutes les Nations qui abhorrent la » tyrannie des Mexiquains; que dans peu » de tems je l'attaquerai au milieu de sa » Cour même, & que je ne relâcherai rien » de ma juste colere, jusqu'à ce que j'aie » réduit en cendre toutes les Villes de son » Empire. Cependant si, pour éviter sa » ruine & pour épargner le sang de ses Su» jets, il se sent encore quelque penchant » pour la paix, je suis prêt à la lui accorder » à des conditions raisonnables; parce que » les armes de mon Roi, que les foudres » du Ciel assistent toujours, ne blessent que » ceux qui leur résistent, & que je préfere » l'exercice de l'humanité à la vangeance.

(42) Herrera fait sortir de Tlascala cent quatre vingt mille Hommes de guerre avec les Brigantins; ce qui paroit si peu vraisemblable, que ce doit être une faute d'impres-

valeur distinguée. Mais quoique ces forces eussent paru suffisantes à Cortez, qui les avoit laissées à Tlascala dans cette vûe, Lopez le prioit d'envoïer au-devant de lui quelques Compagnies d'Espagnols, pour ne rien donner au hasard, en traversant les Terres impériales. L'importance d'un secours, sans lequel on ne pouvoit entreprendre le siege de Mexico, fit détacher aussi-tôt Sandoval, avec deux cens Espagnols, quinze Cavaliers, & quelques Bataillons auxiliaires. Dans sa marche, ce brave Officier résolut de visiter Zulepeque, petite Ville peu éloignée du chemin, qui non-seulement refusoit d'obéir au Général, mais où l'on avoit appris que plusieurs Espagnols avoient été massacrés, en passant de Vera-Cruz à Mexico. L'Armée n'eut pas plutôt pris cette route, que les Habitans abandonnerent leurs murs & se retirerent dans les Montagnes. Sandoval les fit poursuivre par les Tlascalans; & lorsqu'il fut entré dans la Place, sa colere augmenta beaucoup en voïant des preuves de leur trahison. On trouva, sur le mur d'un Edifice, ces mots écrits en Espagnol avec du charbon : » L'infortuné Jean *Justo* & ses Com» pagnons furent pris en ce lieu «. Ensuite on crut reconnoître, dans un Temple, les têtes de ces malheureuses Victimes, que leurs Meurtriers avoient fait sécher au feu, pour les préserver de la corruption. Tous les Soldats, furieux de ce spectacle, conjurerent Sandoval de vanger le sang de leur Nation, avec la derniere rigueur. Il donnoit déja ses ordres, lorsque les Tlascalans revinrent avec un grand nombre de Prisonniers, après avoir fait main-basse sur ceux qui avoient refusé de se rendre. Ces Miserables se jetterent aux piés des Espagnols, & témoignerent leur répentir, ou leur crainte, par des humiliations & des cris. On leur fit grace de la vie, & Sandoval reçut le serment de leur soumission, qu'ils exécuterent fidélement. Les restes des Espagnols, qui avoient été sacrifiés, furent enterrés avec honneur (43).

FERNAND CORTEZ. 1521.

Vangeance que Sandoval tire du massacre de quelques Espagnols.

L'Armée continua sa marche jusqu'aux frontieres de Tlascala, où Lopez s'étoit avancé avec Chechimical & ses Trouppes. On ne donna que le tems nécessaire au repos. Sandoval, hâtant son départ, pour répondre à l'impatience du Général, mit les Espagnols à l'Avant-garde, avec les Tlascalans qu'il avoit amenés. Les Tamenes, escortés de quelques Trouppes, composoient le corps de Bataille; & Chechimical fut chargé du soin de l'Arriere-garde. Mais ce jeune Cacique, qui joignoit à beaucoup de valeur un caractere fort vain, s'offença de n'être pas au poste le plus avancé; & son chagrin fit naître une querelle, qui ne fut appaisée que par la modération des Officiers Espagnols. Envain lui représenta-t'on que son poste étoit le plus honorable, puisqu'il étoit le plus dangereux, & que les insultes des Mexiquains n'étoient à craindre qu'à la queue de l'Armée : il répondit qu'un Chef tel que lui devoit toujours être à la tête, pour donner l'exemple à toutes les Trouppes, & qu'il vouloit être le premier dans les moindres occasions, comme il promettoit de l'être à l'assaut de Mexico. Son obstination allant jusqu'à menacer de quitter l'Armée, Sandoval eut la complaisance de demeurer à l'Arriere garde avec lui, pour donner tout l'honneur à ce poste. On marcha sans obstacle, quoiqu'à la vûe des Trouppes Mexiquaines, qui n'oserent descendre de quelques hauteurs éloignées. En approchant de Tezcuco,

Vanité d'un Cacique Tlascalan.

sion. Diaz n'en compte que quinze mille, & Solis vingt.

(43) Solis, Liv. 5. page 418.

FERNAND CORTEZ. 1521.

» Chechimical demanda le tems de se parer de ses plus belles plumes & de » tous ses joïaux, parce que l'occasion de combattre ne pouvant être éloi» gnée, le premier moment d'une si douce espérance devoit être un tems » de fête pour un Soldat «. Sandoval, à qui cette ardeur ne déplaisoit point, & qui reconnoissoit peut-être le caractere de sa Nation dans un langage si noble, consentit à faire arrêter l'Armée, pour le satisfaire. Bientôt Cortez essuïa quelques traits de la même vivacité. Chechimical se hâta de lui faire demander audience, & lui dit, » qu'étant né pour la guerre il craignoit de » languir dans l'oisiveté, sur-tout après avoir passé cinq jours entiers sans » une seule occasion de tirer l'épée; qu'il brûloit de voir les Ennemis, » & qu'il supplioit le Général de donner sur le champ quelque exercice à » sa valeur «. Un emportement si peu mesuré, joint aux informations de Sandoval, fit craindre à Cortez de ne pas trouver, dans le Chef des nouveaux Tlascalans, autant de soumission que de courage; & la suite des événemens justifia cette crainte. Cependant il lui promit de satisfaire son ardeur; à condition, lui dit-il, que vous combattrez sous mes yeux, & que vous me rendrez témoin de vos exploits. Sur quoi l'Historien observe que Cortez haïssoit la vanité, dans un Guerrier; parce qu'il avoit reconnu que la vraie valeur marche rarement sans la modestie (44).

Cortez attaque vivement l'Empire.

On s'attacha aussi-tôt à la construction des Brigantins; mais le Général, apprenant qu'il ne falloit pas moins de vingt jours pour les rendre capables de service, résolut d'emploïer cet intervalle à visiter le Païs qui bordoit le Lac, dans la vûe de choisir ses Postes, & de commencer le ravage sur les Terres de l'Empire. Iatolcan, Tenayuca, Cobatilan, Escapuzalco, furent les premieres Villes qu'il reconnut, & dans lesquelles il répandit la terreur. Quelques-unes furent pillées & brûlées. La fuite sauva le plus grand nombre de leurs Habitans; mais aïant tenté de se rassembler, avec les Trouppes qui avoient toujours suivi les Espagnols, ils furent battus plusieurs fois, & poussés jusqu'à Tacuba, où Cortez prit poste & passa cinq jours à la vûe de cette Ville. Elle le disputoit à Tezcuco, pour la grandeur, & pour le nombre des Habitans. Son assiete, qui occupoit l'extrêmité de la premiere Chaussée, où les Espagnols avoient essuïé tant de pertes & de dangers dans leur retraite, rendoit ce poste d'autant plus avantageux, qu'il étoit le plus proche de Mexico, & comme la clé du chemin dont il falloit se saisir pour en faire le siége. Aussi Cortez se disposoit-il à l'attaquer, lorsqu'on vit paroître sur la Chaussée un gros de Mexiquains, sortis de la Capitale, & conduits par l'Empereur même. Comme il y avoit apparence que leur dessein étoit de se jetter dans Tacuba, les Espagnols eurent ordre de les attendre & de leur laisser la liberté d'avancer, dans l'espérance de pouvoir tomber sur eux, entre le Lac & la Ville. Mais ils avoient d'autres vûes, qu'ils exécuterent avec une adresse extrême. Quelques-uns sauterent négligemment à terre, & formerent leurs rangs avec tant de confusion, que Cortez, attribuant cet embarras à la crainte, laissa une partie de ses Trouppes devant la Ville; & marcha droit à la Chaussée. Ceux qui étoient à terre parurent déconcertés de son approche, & se retirerent vers leur gros, qui fit le même mouvement, en cédant le terrein par dégrés & dans une espece de désordre. Leur

Les Espagnols donnent dans un piége des Mexiquains.

(44) *Ibid.* page 424.

espérance étoit d'engager les Espagnols. En effet, le Général se hâta trop de les suivre, emporté par des apparences qui lui firent oublier l'avanture d'Iztacpalapa. Lorsqu'ils le virent dans le détroit de la Chaussée, ils se rallierent, ils firent tête; & pendant qu'ils l'arrêtoient par leur résistance, un prodigieux nombre de Canots, qui sortirent avec une vîtesse incroïable des Canaux de la Capitale, vint investir les deux côtés de la Digue. Cortez reconnut son imprudence. Il se vit forcé de se retirer, en combattant de front & résistant des deux côtés à l'attaque des Canots. Les Mexiquains s'étoient pourvûs de longues piques, dont quelques-unes avoient pour fer la pointe des épées que les Espagnols avoient perdues dans leur premiere retraite. Il eut ainsi la douleur de voir un grand nombre de ses gens blessés de leurs propres armes. Mais faisant feu de toutes parts, & s'exposant l'épée à la main comme le moindre Soldat, son courage & sa fortune le firent sortir heureusement d'un si grand danger (45). Cependant, l'entreprise de Tacuba lui paroissant impossible, à la vûe des Mexiquains, qui n'abandonnerent point leur Chaussée, il reprit sur le champ le chemin de Tezcuco, tandis qu'ils se bornerent à le suivre de loin, avec des cris & d'impuissantes menaces.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Ils ne s'en retirent point sans perte.

Un secours considérable, qui lui étoit arrivé pendant son absence, effaça le souvenir de cette disgrace. Julien d'*Alderete*, Antoine de *Carvajal*, Ruiz de la *Mota*, Diaz de *Reguera*, & d'autres Guerriers d'un nom connu, avoient mouillé au Port de Vera-Cruz, dans un Vaisseau adressé à Cortez (*), avec un secours de Soldats & de munitions. Ils s'étoient rendus aussi-tôt à Tlascala, d'où le Sénat les aïant fait conduire sous une nombreuse escorte, ils avoient apporté eux-mêmes à Tezcuco la premiere nouvelle de leur arrivée. Mais on apprit en même-tems que l'Empereur du Mexique faisoit avancer une grosse Armée vers la Province de Chalco, pour ramener ce Païs à l'obéissance, & pour exécuter le dessein qu'il conservoit toujours de fermer la communication des Espagnols avec Tlascala & Vera-Cruz. Cette entreprise étoit d'une importance qui forçoit Cortez de secourir ses Alliés, parce qu'il ne pouvoit esperer que de leur fidelité la conservation du passage. D'ailleurs les Brigantins n'étant point achevés, il eut le tems d'envoïer Sandoval avec la moitié de ses forces, pour faire tête aux Trouppes Impériales. Deux ou trois Victoires rendirent la paix aux Provinces menacées; & tandis que Sandoval pressoit cette Expédition, Cortez ne cessa point de ravager les Terres de l'Empire. Il y courut des dangers, qui menacerent

Secours d'Espagnols envoïé à Cortez.

Sandoval va combattre les Mexiquains dans la Province de Chalco.

Extrême danger de Cortez.

(45) Diaz lui reproche vivement cette faute. Herrera n'entreprend point de le défendre. Mais Solis, en passant condamnation sur sa témérité, prétend qu'il ne laissa point d'en tirer beaucoup d'avantage, non-seulement parce qu'il n'en coûta pas moins de monde aux Ennemis que dans un bataille qu'ils auroient perdue, mais parce que la réputation des Espagnols en acquit un nouveau lustre, qui augmenta bientôt le nombre de leurs Alliés. Liv. 5. pages 436 & précédentes. On ne nous apprend point quelle fut leur perte dans cette occasion. Un Enseigne, nommé *Jean Volante*, fut renversé dans le Lac, d'un coup de pique. Les Indiens les plus proches le prirent dans l'eau, & le mirent dans un Canot, qui prit aussi-tôt la route de Mexico pour emmener son Prisonnier. Volante se laissa conduire, feignant d'être hors de combat. Mais lorsqu'il se vit éloigné des autres Canots, il se saisit de ses armes, il tua quelques-uns de ceux qui le gardoient, & se jettant à la nage, il arriva au bord du Lac, sans avoir abandonné son drapeau, *ibid.*

(*) Il paroît que ce Vaisseau venoit de l'Isle Espagnole.

FERNAND CORTEZ. 1521.

plusieurs fois sa vie & sa liberté, sur-tout à l'attaque de Suchimilco (46), Place considérable dont il avoit entrepris de se saisir, & qu'il fut obligé d'abandonner avec la douloureuse perte de dix ou douze Espagnols (47).

Conspiration de quelques Espagnols contre sa vie.

Mais sa constance fut mise à des épreuves beaucoup plus sensibles. En arrivant à Tezcuco, un de ses plus anciens Soldats vint lui demander une audience secrete, & lui apprit que pendant son absence, il s'étoit formé un détestable complot contre sa vie & contre celle de tous ses Amis particuliers. L'auteur du crime étoit un autre Soldat, sans aucune considération, suivant la remarque de l'Historien, puisque son nom paroît pour la premiere fois avec son crime. Il se nommoit Antoine de *Villafagna*. Sa premiere vûe n'avoit été que de se dégager du siége de Mexico, qu'il regardoit comme une entreprise désesperée. Il avoit inspiré ses sentimens à quelques Amis du même ordre, en leur représentant qu'ils n'étoient pas obligés de se perdre, pour suivre les emportemens d'un Téméraire. Il leur avoit proposé de retourner à Cuba; & c'étoit pour déliberer sur ce dessein qu'ils avoient commencé à s'assembler. Mais quoiqu'ils eussent vû peu de difficulté à quitter le Camp, & même à traverser la Province de Tlascala, ils avoient apprehendé d'en trouver beaucoup plus jusqu'à Vera-Cruz; sans compter qu'y arrivant sans ordre, ou du moins sans un congé de Cortez, ils ne pouvoient esperer de n'y pas être arrêtés. Ils ne sentirent pas moins qu'il leur seroit impossible d'enlever un Navire, aux yeux de la Colonie. Enfin Villafagna, dont le logement servoit aux assemblées, proposa, comme l'expédient le plus sûr, de tuer Cortez & ses principaux Partisans, pour élire un autre Général, qu'il seroit plus aisé de dégoûter de l'entreprise du Siége, & sous lequel obtenant la liberté de se retirer sans se noircir de la tache de Déserteurs, ils feroient valoir au Gouverneur de Cuba le service qu'ils lui auroient rendu, avec l'esperance même d'en être recompensés à la Cour d'Espagne. Cet avis fut généralement approuvé. On dressa d'abord un Acte, par lequel tous les Conjurés s'engagerent à seconder leur Chef, dans l'exécution de son crime, & qu'ils signerent tous de leur nom. Cette horrible trame fut conduite avec

(46) Il retomba dans une de ces témérités qui paroissent autant de taches pour sa prudence. S'étant trop éloigné de son Armée, avec quelques Cavaliers, il voulut pousser une Trouppe d'Ennemis, & se jetta au milieu d'eux, l'épée à la main. Lorsqu'il voulut revenir vers ses gens, il se trouva seul & enveloppé de toutes parts. Il se maintint quelque tems, en combattant avec la derniere vigueur, jusqu'à ce que son Cheval s'abbattit sous lui de pure lassitude & le mit dans un extrême danger. Les Mexiquains s'avancerent, & comme il étoit trop embarrassé pour se servir de ses armes, il n'auroit pû manquer d'être accablé. Sa seule défense fut l'envie qu'ils avoient de le prendre vivant, pour le présenter à leur Empereur. Un Cavalier, nommé Christophe d'*Olea*, de Medina del Campo, qui avoit apperçu sa chûte, en avertit ses Compagnons par un cri terrible; & sans les attendre, il fondit à l'endroit où les Mexiquains étoient prêts à se saisir de son Général. Il en tua cinq ou six des plus ardens; & secondé aussi-tôt de ses Compagnons, il le délivra du plus grand péril que sa valeur lui eût jamais fait courir. Cortez n'avoit reçu que deux legeres blessures. Diaz & Solis, *ubi suprà*. Herrera néanmoins prétend qu'il fut redevable de sa liberté à un Tlascalan, inconnu, dit-il, avant & après l'action; ce qui semble faire entendre que ce fut un miracle.

(47) Outre ceux qui avoient été tués à l'attaque de Suchimilco, les Mexiquains en avoient enlevé trois ou quatre, qui s'étoient écartés pour piller, & deux Valets qui avoient donné dans une embuscade. Le sort de ces Malheureux étoit d'être sacrifiés aux Idoles, & Cortez ne pouvoit soutenir cette idée. Solis, *ubi suprà*, page 413.

tant d'adresse, que le nombre des Complices augmenta de jour en jour. Ils avoient concerté de supposer un paquet, arrivé de Vera-Cruz avec des Lettres d'Espagne, & de le présenter au Général pendant qu'il seroit à table avec la plûpart de ses Officiers. Les Conjurés devoient entrer alors, sous prétexte de demander des nouvelles de l'Europe, & prendre le tems où Cortez commenceroit sa lecture, pour le poignarder, lui & ses Amis; après quoi, ils étoient résolus de sortir ensemble, & de courir dans toutes les rues du Quartier, en criant, Espagne & Liberté. Les Officiers, qui devoient mourir avec le Général, étoient d'Olid, Sandoval, revenu glorieux de son Expédition, Alvarado & ses Freres, Tapia, les deux Intendans Louis Marin & Pierre d'Ircio, Bernard Diaz, Historien de la Conquête, & quelques autres Guerriers, Confidens du Général. Villafagna destinoit le Commandement à François Verdugo, Beau-frere du Gouverneur de Cuba; parce que cette qualité sembloit le rendre plus propre à soutenir une faction : mais comme on lui connoissoit de l'honneur, personne n'eut la hardiesse de lui communiquer le fond du complot; & tous les Conjurés jugerent qu'après l'exécution du crime, il se croiroit forcé d'accepter un Emploi, qu'il regarderoit peut-être comme un remede à de plus grands maux.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Plan des Conjurés.

Telle fut la déclaration du Soldat, qui ne demanda point d'autre récompense que la vie, parce qu'il étoit entré dans la conjuration. Cortez prit le parti de faire arrêter sur le champ Villafagna, & d'assister lui-même à l'exécution de cet ordre. L'importance de l'accusation ne lui permettoit pas d'emploïer des informations plus régulieres. Il partit aussi-tôt, accompagné des deux Intendans, & de quelques Capitaines. Le trouble du Coupable fut sa premiere conviction. Après l'avoir fait charger de chaînes, Cortez fit sortir tout le monde, sous prétexte de l'interroger en secret; & profitant des informations qu'il avoit reçûes, il tira de son sein l'acte du Traité, signé de tous les Complices. Il le lut. Il y trouva le nom de quelques Personnes, dont l'infidelité lui perça le cœur. Cependant il réserva ce secret pour lui-même; & se contentant de faire écarter ceux qui s'étoient trouvés chez le Criminel, il ordonna que l'affaire fût promptement instruite, sans pousser plus loin les recherches & les preuves. Elle ne traîna point en longueur. Villafagna, convaincu par l'Acte que son Général avoit trouvé sur lui, & se croïant trahi de ses Associés, confessa son crime. On lui laissa le tems de satisfaire aux devoirs de la Religion; & dès la nuit suivante, il fut pendu à la fenêtre de son logement. Cortez, quoique mortellement touché du nombre & de la qualité des Coupables, se crut obligé, par les circonstances, de fermer l'oreille au cri de la Justice : mais, pour éviter tout à la fois la nécessité de punir & les conséquences de l'impunité, il publia, sans affectation, qu'il avoit pris dans le sein de Villafagna un papier, déchiré en plusieurs pieces, qui contenoit vraisemblablement les noms des Conjurés; qu'il s'estimoit heureux de n'en avoir pû lire aucun; & qu'il ne chercheroit point à les connoître; mais qu'il demandoit en grace à ses Amis, de s'informer soigneusement si les Espagnols avoient quelque plainte à faire de sa conduite, parce qu'il ne desiroit rien de si bonne foi que de satisfaire ses Trouppes, & qu'il étoit aussi disposé à corriger ses propres défauts, qu'à recourir aux voies de la rigueur & de la justice, si la modération du châti-

Modération de Cortez dans sa vangeance.

FERNAND CORTEZ. 1521.

ment affoibliſſoit la terreur de l'exemple. D'un autre côté, il déclara que ceux, auxquels on avoit connu quelque liaiſon avec Villafagna, pouvoient paroître ſans défiance; & le ſoin qu'il prit, de ne laiſſer voir aucune trace de chagrin ſur ſon viſage, aïant achevé de leur perſuader qu'il ignoroit leur crime, ils recommencerent à le ſervir avec d'autant plus de zele, qu'ils croïoient avoir à laver le ſoupçon d'une noire perfidie. Cependant il prit occaſion de cet événement, pour ſe donner une Garde de douze Soldats choiſis, ſous le commandement d'un des ſes plus fidéles Officiers; & perſonne ne condamna ce nouvel air de grandeur (48).

Révolte de Xicotencatl & ſa punition.

Peu de jours après, il eut une autre occaſion d'exercer ſa fermeté; ſans pouvoir écouter l'inclination qui le portoit à ſuſpendre le châtiment, lorſqu'il eſperoit quelque fruit, de la patience ou de la diſſimulation. Xicotencatl, dont il aimoit la valeur, & dans lequel il ne conſideroit pas moins l'attachement que ſon Pere avoit eu conſtamment pour les Eſpagnols, prit tout d'un coup la réſolution de ſe retirer, avec deux ou trois Compagnies, qu'il obligea, par ſes inſtances, de l'accompagner dans ſa déſertion. Il paroît incertain ſi c'étoit un reſte de ſes anciens reſſentimens, ou s'il avoit reçu quelque nouvelle offenſe que ſa fierté ne pût ſupporter. On avoit ſu, depuis quelque tems, qu'il s'étoit emporté contre la conduite du Général, & qu'il condamnoit l'entrepriſe du ſiége de Mexico. Les Tlaſcalans mêmes en avoient averti Cortez, qui s'étoit contenté, par ménagement pour ſon Pere ou pour la République, d'en donner avis aux Sénateurs. Cette ſage Aſſemblée lui avoit répondu » que ſuivant les loix de la République, le crime de ſoulever une » Armée contre ſon Général méritoit la mort; qu'il étoit libre, par conſé- » quent, d'exercer la plus rigoureuſe juſtice contre le Chef de leurs Troup- » pes, & que s'il revenoit à Tlaſcala, il n'y ſeroit pas traité avec plus de » faveur (49). Cependant Cortez avoit tenté de le ramener par des voies plus douces, juſqu'à lui faire offrir, par quelques Nobles de Tezcuco, la liberté d'expoſer ſes raiſons ou ſes plaintes. Mais apprenant qu'il avoit fixé l'exécution de ſon deſſein à la nuit ſuivante, cette audace, à la veille de tirer l'épée pour la déciſion de l'Empire, lui parut d'une ſi pernicieuſe conſéquence dans le Chef de ſes plus anciens Alliés, qu'il lui fit ordonner de venir ſur le champ juſtifier ſa conduite. Non-ſeulement le fier Indien refuſa d'obéir; mais dans le chagrin de ſe voir trahi par ſes propres Trouppes, il joignit ouvertement l'inſolence à la révolte. Auſſi-tôt Cortez détacha une partie des Eſpagnols, avec ordre de le ſaiſir vif ou mort. On le trouva prêt à partir. Il ſe défendit juſqu'au dernier ſoupir; quoique foiblement ſecouru par les Tlaſcalans qui le ſuivoient. Auſſi revinrent-ils dans leur devoir, après la perte de leur Chef; & le Détachement Eſpagnol les ramena paiſiblement à l'Armée (50).

(48) Solis. Liv. 5. page 481, & précédentes.

(49) Diaz & Solis, *ubi ſuprà.*

(50) C'eſt le récit de Diaz. Il ajoûte ſeulement que Xicotencatl, après avoir été tué, fut pendu au premier arbre. Herrera prétend qu'il fut amené Priſonnier à Tezcuco, où Cortez, uſant du pouvoir qu'il avoit reçu du Sénat, le fit pendre en public. D'autres ſoutiennent que les Eſpagnols du Détachement le tuerent ou le pendirent après l'avoir pris, ſuivant l'ordre ſecret du Général. Solis ſe déclare pour Diaz, non-ſeulement parce qu'il étoit pour lors à Tezcuco, mais parce qu'on doit juger, dit-il, que

FERNAND CORTEZ. 1521.

Etat des Brigantins, & forces de Cortez.

Pendant ces agitations, Lopez avoit mis la derniere main à son travail, & les Brigantins se trouverent achevés. On intéressa le Ciel au succès de cette Marine, par des exercices de Religion, dont les exemples sont rares dans une Armée (51). Ensuite Cortez fit la revûe de ses Espagnols, dont le nombre montoit à neuf cens Hommes d'Infanterie bien armés, & quatre-vingt-six Cavaliers. L'artillerie consistoit en dix-huit pieces, trois grosses de fer & quinze fauconneaux de bronze, avec une abondante provision de poudre & de balles. On mit, sur chaque Brigantin, vingt-cinq Espagnols, sous un Capitaine (52), douze Rameurs indiens, & une piece d'artillerie. Le reste de l'Armée fut partagé en trois corps, qui devoient s'emparer des trois principales Chaussées, c'est-à-dire celles de Tacuba, d'Iztacpalapa & de Cuyoacan; sans s'attacher à celle de Suchimilco, parce que l'éloignement de ce Poste pouvoit mettre trop de difficulté dans la communication des ordres. Le premier Corps, composé de cent cinquante Espagnols & trente Cavaliers, divisés en trois Compagnies, sous les Capitaines George d'Alvarado, Guttieres de Badajos, & André de Montaraz, eut pour Commandant général Pierre d'Alvarado, & fut soutenu de trente mille Tlascalans, avec deux pieces de canon. Le second, qui fut confié à Christophe d'Olid, pour attaquer la Chaussée de Cuyoacan, étoit de cent soixante Espagnols & trente Cavaliers, divisés aussi sous François Verdugo, André Tapia, & François de Lugo, & soutenus d'environ trente mille Indiens alliés; Sandoval, troisiéme Commandant, & chargé de l'attaque d'Iztacpalapa, reçut le même nombre de Soldats & de Cavaliers Espagnols, sous les Capitaines Louis Marin & Pierre d'Ircio, deux pieces d'artillerie & toutes les Trouppes de Chalco, de Guacocingo & de Cholula, qui montoient à plus de quarante mille Hommes (53). Alvarado & d'Olid partirent ensemble, pour se séparer à Tacuba, où ils se logerent sans résistance. Toutes les Places qui touchoient au Lac étoient déja désertes. Une partie des Habitans avoient pris les armes pour aller défendre la Capitale; & les autres s'étoient retirés dans les Montagnes, avec tout ce qu'ils avoient été capables d'emporter.

On fut informé, à Tacuba, que les Mexiquains avoient des forces consi-

Cortez étoit trop éclairé pour humilier publiquement les Trouppes Tlascalanes par le supplice honteux de leur Chef. Il ne pouvoit ignorer la différence qu'il y a toujours entre l'impression de la vûe & celle du récit d'une action. Liv. 5. pages 485. & précédentes.

(51) Le Général & tous les Espagnols communierent. On célebra une Messe du Saint Esprit. Olmedo bénit le corps des Vaisseaux, en leur donnant à chacun leur nom. Il lui étoit venu, avec le dernier secours, un Vicaire, nommé Pierre Melgareio d'Urrea, Religieux Francisquain. *Ibid.* pages 486 & 487.

(52) Ne dérobbons point à l'Histoire les noms de tant de braves Guerriers. Pierre Barba, de Seville. Garcias Holguin, de Cazeres. Jean Portillo, de Portillo. Jean Rodriguez de Villaforte, de Medellin. Jean Jaramillo, de Salvatierra. Michel Diaz d'Aux, Arragonois. François Rodriguez Margarino, de Merida. Christophe Flores, de Valence. Antoine de Caravajal, de Zamora. Jerôme Ruiz de la Motta, de Burgos. Pierre Briones, de Salamanque. Rodrigue Moreion de Lobera, de Medina del Campo; & Antoine Sarelo de Zamora.

(53) On suit Herrera dans ce dénombrement des Indiens alliés qui furent emploïés aux trois attaques. Diaz n'en compte point un si grand nombre. Mais Solis l'accuse d'avoir eu la vanité d'attribuer toute la gloire aux Esgnols; ce qui blesse, dit-il, toute vraisemblance, *ubi suprà*, page 489.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Les Espagnols coupent l'eau douce aux Mexiquains.

dérables aux environs de cette Ville, pour couvrir les Aqueducs qui venoient de la Montagne de Chapultepeque, & qui fournissoient de l'eau à Mexico. Les deux Commandans Espagnols sortirent aussi-tôt, avec la meilleure partie de leurs Trouppes ; & chassant les Ennemis, de ce Poste, ils rompirent en plusieurs endroits les tuïaux de l'Aqueduc, dont l'eau se perdit alors dans le Lac. Cette expédition, qui fut regardée comme le commencement du Siége, réduisit les Assiegés à la nécessité de chercher leur eau douce dans les Ruisseaux qui descendoient de la Montagne, & d'occuper une partie de leurs Canots à l'escorte des Convois. Olid se rendit ensuite à Cuyoacan, qu'il trouva aussi sans défense.

Cortez se présente devant Mexico avec les Brigantins.

Cortez, aïant laissé à Sandoval le tems de s'avancer vers Iztacpalapa, se chargea de la principale attaque, qui étoit réservée aux Brigantins. Il monta le plus leger, pour être en état de veiller sur tous les Postes & d'y porter du secours, accompagné de Dom Fernand, Cacique de Tezcuco, & de Suchitl, Frere de ce Prince, jeune Homme plein d'esprit & de feu, qui reçut le Batême, après la conquête, sous le nom de Dom Charles. Les treize Brigantins furent rangés sur une seule ligne, parés de tout ce qui pouvoit servir à leur donner de l'éclat. Le dessein du Général étoit de s'avancer d'abord vers Mexico, pour s'y faire voir triomphant & Maître absolu du Lac. Ensuite il se proposoit de rabbattre sur Iztacpalapa, où l'entreprise de Sandoval lui causoit d'autant plus d'inquiétude, que ce brave Capitaine étoit sans Barques & pouvoit trouver beaucoup d'obstacle dans la partie basse de la Ville, qui servoit continuellement de retraite aux Canots des Mexiquains. En prenant cette route avec toute sa Flotte, il découvrit, à peu de distance de Mexico, une petite Isle, qui n'étoit qu'un Rocher, mais dont le sommet étoit occupé par un Château assez spacieux ; d'où les Mexiquains, qui le gardoient, chargerent les Espagnols d'injures & de menaces, comme d'un Poste qu'ils croïoient à couvert de toute insulte. Il jugea que cette insolence ne devoit pas demeurer sans punition, sur-tout à la vûe de la Capitale, dont les terrasses & les balcons étoient couverts d'une multitude d'Habitans, qui observoient les premiers exploits des Brigantins. Cent cinquante Espagnols, à la tête desquels il descendit dans l'Isle, monterent au Château par deux sentiers, & l'attaquerent si vivement, qu'après avoir fait main-basse sur une partie de la Garnison, ils forcerent le reste de se sauver à la nage.

Il force un Château à la tête de ses gens.

Les treize Brigantins sont attaqués par quatre mille Canots.

Cet exploit, qui les avoit retardés, fit naître un incident auquel ils s'attendoient peu, & qui changea toutes les mesures du Général. On vit sortir de la Capitale un grand nombre de Canots, dont les premiers s'avancerent d'abord avec lenteur, pour attendre ceux qui les suivoient à la file. On n'en avoit pas compté plus de cinq cens, à la premiere vûe ; mais lorsqu'ils eurent commencé à s'étendre, avec ceux qui s'y joignirent bientôt de tous les lieux voisins, on ne douta point qu'ils ne fussent plus de quatre mille. Ce spectacle, relevé par le mouvement des rames & par l'éclat des plumes & des armes, parut magnifique & terrible aux yeux des Espagnols, qui voïoient le Lac comme abîmé tout d'un coup devant eux, & changé dans une Plaine, où l'eau ne paroissoit plus, sous tant d'Hommes & de Bâtimens qui la couvroient.

Cortez, sans marquer la moindre émotion, & plein de confiance à la force de ses Brigantins, se hâta de les former en demi-lune, pour faire un plus grand front à l'Ennemi, & combattre avec plus de liberté. Il s'avança, dans cet ordre, contre les Canots des Mexiquains. A quelque distance, il fit prendre quelques momens de repos à ses Rameurs, avec ordre de fondre ensuite à toutes rames dans le gros de la Flotte ennemie. Un calme, qui s'étoit soutenu tout le jour, n'avoit pas cessé de donner de l'exercice à leurs bras : & les Mexiquains, dans la vûe apparemment de reprendre aussi des forces, firent la même manœuvre. Mais la Fortune, qui s'étoit déclarée tant de fois en faveur des Espagnols, fit lever, dans l'intervalle, un vent de terre. Les Brigantins, poussés par les voiles & les rames, tomberent impétueusement sur cette foule épaisse de Canots, & commencerent un fracas qui se conçoit mieux qu'on ne peut le représenter. L'artillerie, les arquebuses & les arbalêtes, qui tiroient sans perdre un seul coup, les piques, qui faisoient une expédition terrible au passage, la fumée que le vent portoit devant la Flotte, & qui obligeoit les Ennemis de tourner la tête pour s'en défendre, le seul choc des Brigantins, qui couloit à fond autant de Canots qu'ils en rencontroient ou qui les brisoit en pieces, enfin tous les avantages que la faveur du vent joignoit à la valeur des Espagnols leur assurerent bientôt la Victoire, avec aussi peu de perte que de danger. Quelques centaines de Canots, remplis de Nobles, se soutinrent néanmoins avec beaucoup de valeur ; mais tout le reste ne fut qu'une affreuse confusion, entre des Malheureux qui se précipitoient les uns sur les autres, & qui se renversoient mutuellement dans leur fuite. Il en périt un fort grand nombre ; & les débris de leur Flotte furent poursuivis à coups de canon & d'arquebuse jusqu'à l'entrée de Mexico (54).

Ils en détruisent un grand nombre.

Une Victoire de cette importance rendit les Espagnols maîtres de la Navigation. Cortez retourna le soir à Tezcuco, pour y faire passer la nuit aux Vainqueurs ; & le lendemain, à la pointe du jour, il tourna ses voiles vers Iztacpalapa : mais, dans cette route, il rencontra un corps de Canots, qui ramoient avec beaucoup de vîtesse, du côté de Cuyoacan. Ses allarmes pour d'Olid l'aïant fait voler à son secours, il le trouva sur la Digue, reduit à combattre de front, contre les Mexiquains qui la défendoient, & des deux côtés, contre les Canots qui venoient d'arriver. La nécessité avoit donné, à ces Barbares, des lumieres qu'ils ne pouvoient tirer de l'art de la Guerre, pour la défense de leurs Chaussées. Ils avoient levé les Ponts jusqu'à la Ville, sur-tout dans les lieux où les courans du grand Lac perdoient leur force, en passant dans l'autre. Ils tenoient des planches & des claies prêtes, pour s'en servir à traverser ces vuides ; & derriere l'espace, ils avoient élevé des tranchées, pour défendre les approches. Ces fortifications étant les mêmes sur les trois Chaussées, on avoit pris des mesures communes, pour détruire un ouvrage qui n'avoit de redoutable que sa situation. Les arquebuses & les arbalêtes faisoient disparoître ceux qui se montroient sur la tranchée, pendant qu'on faisoit passer de main en main des fascines pour combler le fossé ; après quoi, l'on faisoit avancer une piece d'artillerie, qui ouvroit le passage, & les débris d'une fortification servoient à remplir le

Hasards qui conduisent Cortez jusqu'au dernier Pont de la Chaussée.

(54) *Ibid.* pages 495. & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1521.

fossé de l'autre. D'Olid s'étoit saisi de la premiere, lorsque les Canots mexiquains étoient arrivés; & cette attaque imprévûe commençoit à lui causer de l'embarras : mais à peine eurent-ils découvert les Brigantins qu'ils prirent la fuite. Cortez, excité par les progrès du travail, le fit pousser jusqu'au jour suivant; & d'Olid se trouva le matin au dernier Pont, qui donnoit un Passage dans Mexico.

On le trouva fortifié de remparts, plus hauts & plus épais que ceux qu'on avoit renversés. Les rues, qu'on découvroit facilement, étoient coupées d'un grand nombre de tranchées, & gardées par tant de Trouppes, qu'il y avoit peu de prudence à risquer l'attaque. Mais Cortez, se voïant engagé sans l'avoir prévû, jugea son honneur intéressé à ne pas se retirer sans quelque action d'éclat. Non-seulement, il fit une décharge de toute son artillerie, dont le ravage fut terrible dans la foule des Habitans, qui s'étoient rassemblés de toutes parts; mais en même-tems, d'Olid, aïant rompu les fortifications & comblé le fossé, chargea ceux qui les défendoient, & gagna bientôt assez de terrein avec son Avant-garde, pour donner le tems aux Alliés, qu'il avoit à sa suite, de se mettre en bataille sur le Quai. Les Mexiquains accoururent au secours de leurs Ponts, & firent une longue résistance; mais Cortez, sautant à terre avec une partie de ses Espagnols, échauffa si vivement le combat par sa présence, qu'après avoir fait tourner le dos aux Ennemis, il se vit maître de l'entrée d'une des principales rues. Les Fuïards s'étoient jettés dans un Temple peu éloigné, dont ils couvroient les dégrés & les Tours, & d'où ils le défioient par leurs cris. L'indignation de leur voir joindre tant d'insolence à leur lâcheté lui fit prendre la résolution de les forcer dans ce Poste. Il se fit amener, des Brigantins, quatre de ses meilleures pieces, dont le premier fracas mit les Mexiquains en fuite & lui assura la possession du Temple. Toutes les Idoles furent jettées au feu, & leurs flammes servirent comme de lustre à la Victoire (55).

Cortez pousse les Ennemis jusques dans les rues de Mexico.

Il se saisit d'un Temple & brûle les Idoles.

La joie de se revoir dans Mexico faisoit souhaiter au Général, non-seulement d'y passer la nuit avec ses Trouppes, mais de se fortifier dans ce Poste, pour resserrer les Ennemis, & pour y former sa principale attaque. Ses Officiers, auxquels il communiqua son dessein, le combattirent par des raisons si fortes, qu'il ne fit pas difficulté de se rendre à leur avis, sur tout en faveur de Sandoval & d'Alvarado, dont on ignoroit la situation. D'Olid retourna le soir à Cuyoacan, sous l'escorte des Brigantins, qui ôterent aux Ennemis la hardiesse de l'inquiéter dans sa marche. Le Général se rendit le lendemain à Iztacpalapa, & trouva Sandoval, en effet, dans le besoin du plus prompt secours. Il s'étoit emparé de la partie de la Ville qui étoit sur la Digue; mais se voïant incommodé par les Canots des Ennemis, qui étoient demeurés maîtres de la partie basse & qui ne cessoient pas leurs attaques, il avoit entrepris, le même jour, de s'établir dans quelques édifices, d'où son artillerie pouvoit les écarter. Il avoit passé le Canal, à l'aide de plusieurs fascines; & depuis quelques heures, il s'étoit logé dans ce Poste, avec une partie de ses Espagnols. A peine y étoit-il entré, qu'une multitude de Canots, qui se tenoient en embuscade, s'étoient avancés autour de lui; & jettant à l'eau des Plongeurs, qui avoient écarté les fascines,

(55) *Ibid.* page 501. & précédentes.

non-seulement ils avoient coupé le passage au reste de sa Trouppe ; mais ils le tenoient lui-même assiegé de toutes parts, & dans l'impossibilité de faire sa retraite. Son embarras ne pouvoit être plus pressant, lorsque Cortez arrivant à pleines voiles decouvrit cette foule de Canots, qui occupoient tous les Canaux de la basse Ville. Il fit jouer son artillerie avec tant de succès, qu'il ne fut pas long-tems à les dissiper ; & les Mexiquains furent si maltraités dans cette occasion, qu'ils commencerent, suivant Solis (56), à remarquer l'affoiblissement de leurs forces. On fit un butin considérable, dans la partie de la Ville qu'ils avoient occupée. Mais la vûe d'une retraite si favorable aux Canots persuada Cortez, que sans la ruiner entiérement il seroit impossible de tirer le moindre avantage de cette Chaussée ; & tous les délais étant dangereux pour les autres attaques, il prit la résolution d'abandonner ce Poste, & de faire passer Sandoval avec ses Trouppes à celui de Tepeaquilla, où la Digue étoit moins large & moins commode, mais plus utile au dessein de couper à la Capitale les vivres dont elle commençoit à manquer. Cet ordre fut exécuté aussi-tôt, à la vûe des Brigantins, qui escorterent Sandoval jusqu'au nouveau Poste, où il se logea sans résistance.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Sandoval prend poste à Tepeaquilla.

Le Général fit voguer alors vers Tacuba. Pierre Alvarado, qui étoit chargé de cette attaque, l'avoit poussée avec divers succès, en détruisant des remparts, en comblant des fossés, & s'avançant quelquefois jusqu'à mettre le feu aux premieres maisons de Mexico ; mais il y avoit perdu plusieurs Espagnols, & ses avantages ne compensoient point cette perte. Le chagrin que Cortez en ressentit lui fit juger que toutes les mesures dans lesquelles il s'étoit renfermé jusqu'alors répondoient mal à son projet, & qu'un siége, qui se réduisoit à des attaques & des retraites, exposoit inutilement ses Soldats & sa réputation. Ces tranchées, que les Mexiquains relevoient sans cesse, & la persécution continuelle de leurs Canots lui parurent deux obstacles qui demandoient une nouvelle méthode. Il prit le parti de suspendre toutes les attaques, pour se donner le tems de rassembler ou de faire construire lui-même une Flotte de Canots, avec laquelle il pût se rendre maître de toutes les parties du Lac. Ses Alliés reçurent ordre de lui envoïer tous les Canots qu'ils avoient en réserve ; pendant que de son côté il en fit bâtir un grand nombre à Tezcuco : & dans l'espace de quelque jours, il en forma un gros redoutable, qu'il remplit d'Indiens, sous des Capitaines de leur Nation. Il les divisa en trois Escadres, dont chacune devoit être soutenue de quatre Brigantins ; l'un pour Sandoval, l'autre pour Alvarado, & le troisiéme pour le conduire lui-même à d'Olid. Aussi-tôt, les attaques furent reprises avec plus d'ordre & de facilité. On fit, nuit & jour, des rondes sur le Lac, par arrêter les sorties des Mexiquains. Leurs Canots n'eurent plus la hardiesse de se montrer ; ou du moins on enleva ceux qui tenterent de passer avec des vivres & de l'eau. D'Olid, Alvarado & Sandoval s'avancerent en peu de tems jusqu'aux Fauxbourgs de Mexico, & la face du Siége fut changée par ces heureuses expéditions (57).

Nouvelles mesures de Cortez.

Il fait une Flotte de Canots.

Cependant la diligence & l'industrie ne manquerent point aux Assiégés. Ils se réduisirent d'abord à faire leurs sorties pendant la nuit, pour tenir les Espagnols en allarme, & les fatiguer par l'inquiétude & les veilles. Ensuite

Adresse étonnante des Mexiquains.

(56) Page 504.

(57) *Ibid.* pages 508. & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1521.

ils envoïerent, par de longs détours, des Canots chargés de Pionniers, qui traversant directement le Lac pendant qu'on étoit attentif à ceux qu'on entendoit sortir de la Ville, venoient nétoïer, dans un instant, les fossés qu'on avoit eu beaucoup de peine à combler. Mais rien ne fait tant d'honneur à leur adresse, qu'un stratagême qu'ils imaginerent contre les Brigantins. Ils construisirent, dans la Ville, trente grandes Barques, renforcées de grosses planches, pour s'en faire comme un rempart, derriere lequel ils pouvoient être à couvert. Une nuit fort obscure fut celle qu'ils choisirent, pour aller se poster dans quelques endroits couverts de grands roseaux, au travers desquels la vûe ne pouvoit pénétrer. Ils y enfoncerent quantité de gros pieux, qui s'élevoient à fleur d'eau, & dont le seul choc étoit capable de nuire aux plus grands Vaisseaux. Leur espérance étoit d'attirer, dans cette forêt de roseaux & de pieux, quelques-uns des Brigantins, qui alloient successivement en course. Ils avoient préparé trois ou quatre Canots chargés de vivres, pour les faire servir d'amorce. En effet, deux des quatre Brigantins de Sandoval donnerent dans le piége, sous le commandement de Pierre de Barba & de Jean Portillo. La vûe des Canots, qui se présenterent fort habilement & qui feignirent de prendre la fuite, excita si vivement les Espagnols, que s'élançant vers les roseaux, à force de rames, ils donnerent au travers des pieux. En même-tems, les Mexiquains parurent dans leurs Barques, & vinrent à la charge avec une résolution désesperée. Barba & Portillo sentirent la grandeur du danger. Ils voïoient les Brigantins comme immobiles; & le seul effort des rames ne pouvoit les tirer de cette situation. Ils prirent le parti de soutenir le combat, pour occuper les Ennemis; pendant qu'ils firent descendre quelques Plongeurs, qui écarterent ou couperent les pieux, à force de bras & de haches. La liberté qu'ils eurent bientôt de se remuer les mit en état de faire jouer leur artillerie, & les Barques n'y resisterent pas long-tems: mais la perte fut extrême pour les Espagnols. Portillo fut tué dans le combat. Barba y reçut plusieurs coups de fleches, dont il mourut peu de jours après; & peu de leurs gens échapperent sans blessures.

Vangeance de Cortez.

Cortez, furieux de cette disgrace, ne perdit pas un moment pour vanger deux Officiers qu'il aimoit. Les Mexiquains, avec une folle simplicité qui répondoit mal à leur invention, s'imaginerent que leurs Ennemis pourroient donner deux fois dans le même piége. Après avoir réparé leurs Barques, ils reprirent leur poste entre les roseaux. Le Général, averti de ce mouvement, n'emploïa contr'eux que leur propre ruse: c'est-à-dire, qu'aïant envoïé à la file six Brigantins, qui se posterent la nuit suivante dans un autre lieu couvert de roseaux, il engagea le combat avec tant de succès, qu'il détruisit presqu'entiérement les trente Barques (58).

Il offre encore la paix aux Mexiquains.

On eut, dans le même tems, divers avis de ce qui se passoit à Mexico, par les Prisonniers qu'on faisoit continuellement aux attaques; & le Général, apprenant que la soif & la faim commençoient à presser les Habitans, apporta plus de soin que jamais à leur couper les vivres. Mais, pour donner un nouvel éclat à la justice de ses armes, il rendit la liberté à deux ou trois des principaux Prisonniers, en les chargeant de dire à l'Empereur qu'il lui offroit la paix, avec promesse de ne rien entreprendre sur sa Couronne, à

(58) *Ibid.* pages 514 & précédentes.

la

la feule condition qu'il s'engageât à reconnoître la Souveraineté du Roi d'Efpagne, dont les droits étoient fondés, entre les Mexiquains, fur leur tradition & l'autorité de leurs Ancêtres. D'autres Prifonniers rapporterent que Guatimofin avoit reçu cette propofition fans orgueil, & qu'aïant affemblé tous fes Caciques, il leur avoit repréfenté le miférable état de la Ville, avec des témoignages d'attendriffement qui fembloient marquer de l'inclination pour la paix. Tout le Confeil étoit entré dans les mêmes fentimens; à l'exception des Sacrificateurs, qui les avoient combattus avec la derniere opiniâtreté, en feignant que leurs Idoles leur promettoient la Victoire. Le refpect, dont ils étoient en poffeffion, avoit ramené tous les Caciques à leur avis; & l'Empereur, pouffé du même efprit, malgré divers préfages par lefquels il croïoit fa ruine annoncée, avoit fait publier qu'il puniroit de mort ceux qui auroient la hardieffe de lui propofer la paix (59).

FERNAND CORTEZ. 1521.

Elle eft rejettée.

Cortez ne fut pas plutôt informé de cette réfolution, qu'il entreprit d'attaquer en même tems Mexico par les trois Chauffées, & de porter le fer & le feu jufqu'au Palais impérial. Après avoir envoïé fes ordres aux Poftes de Sandoval & d'Alvarado, il fe mit avec d'Olid à la tête des Trouppes de Cuyoacan. Les Ennemis avoient r'ouvert leurs foffés, & relevé les autres fortifications de la Digue : mais l'artillerie des cinq Brigantins de ce Pofte rompit aifément de fi foibles remparts, tandis que les Trouppes de terre combloient les foffés. Ainfi Cortez trouva d'abord peu d'obftacles. Mais il fut arrêté par des embarras d'une autre nature, près du dernier Pont, qui touchoit au Quai de la Ville. Les Mexiquains avoient coupé la Chauffée, dans un efpace d'environ foixante piés de longueur; ce qui avoit fervi à rendre l'eau plus haute & plus groffe vers les Quais. Le bord, du côté de la Ville, fe trouvoit fortifié de deux ou trois rangs de poutres & de groffes planches, liées par des traverfes & de longues chevilles; & cette redoutable barriere étoit défendue par une multitude innombrable de Soldats. Cependant quelques décharges de l'artillerie la renverferent, avec un fracas, qui en rendit les débris mortels à quantité de Mexiquains. Les plus avancés, fe voïant à la bouche de ces terribles machines, dont la flamme & le bruit les effraïoient autant que l'exécution dont ils avoient été témoins, reculerent fur ceux qui les fuivoient, & les forcerent de rentrer avec eux dans la Ville. Le Quai fe trouvant nettoïé dans un inftant, Cortez fit approcher les Brigantins, & les Canots de fes Alliés, pour gagner la terre avec fes Trouppes. Il fit paffer fa Cavalerie par la même voie. Trois pieces d'artillerie, qu'il fit débarquer, lui parurent fuffire à fon entreprife.

Triple attaque des Efpagnols contre Mexico.

Obftacle qu'ils ont à vaincre.

Avant que d'aller aux Ennemis, qui fe montroient encore derriere quelques tranchées, il chargea Julien Alderete d'emploïer tous fes foins à réparer l'efpace rompu de la Chauffée, fous la protection des Brigantins, qui continuoient de border le Quai. Le combat aïant commencé dans les premieres rues, Alderete, échauffé par le bruit des armes, & craignant peut-être que l'emploi de combler & de garder un foffé ne fît tort à fa gloire, tandis qu'il voïoit fes Compagnons aux mains, fe laiffa tranfporter par une ardeur indifcrete. Toute la Trouppe qu'il commandoit le fuivit au combat; & ce foffé, qu'on n'avoit pû traverfer en arrivant, fut abandonné avec une im-

Imprudence funefte aux Efpagnols.

(59) *Ibid.* page 516.

FERNAND CORTEZ. 1521.

prudence qui coûta cher aux Espagnols. Les Mexiquains soutinrent les premieres attaques. On força néanmoins leurs tranchées, mais avec beaucoup de perte; & le danger devint beaucoup plus grand, lorsqu'après être entré dans les rues, on eut à se garantir des traits & des pierres qui pleuvoient des terrasses & des fenêtres. Mais, dans la plus vive chaleur de l'action, Cortez crut s'appercevoir que celle des Ennemis se relâchoit; & ce changement parut venir de quelque nouvel ordre, qui leur fit abandonner le terrein, avec la derniere précipitation. C'étoit assez pour faire naître le soupçon de quelque nouvelle ruse. Le jour étoit avancé, & les Espagnols n'avoient que le tems de retourner à leur Quartier. Cortez, qui ne pouvoit encore penser à s'établir dans la Ville, & qui n'avoit eu dessein que d'y répandre la terreur, donna l'ordre de la retraite, en profitant néanmoins de celle des Ennemis, pour faire abbattre & brûler les maisons voisines du Quai, d'où il ne vouloit plus que leurs traits & leurs pierres pûssent l'incommoder dans ses attaques. On fut éclairci, dans la suite, du motif qui avoit fait disparoître les Mexiquains; & l'événement même en donna de tristes indices. Guatimozin avoit appris que la grande ouverture de la Digue étoit abandonnée; & sur cet avis il avoit fait ordonner à ses Capitaines de se retirer avec leurs Trouppes, pour retourner vers le Quai, par d'autres rues, & pour charger les Espagnols à leur passage. Aussi Cortez n'eut-il pas plutôt tourné le dos à la Ville, que ses oreilles furent frappées par le son lugubre d'un instrument qui portoit le nom de Tocsin sacré, parce qu'il n'étoit permis qu'aux Sacrificateurs de le sonner, pour annoncer la guerre, & pour animer le cœur des Mexiquains à la défense de leurs Dieux. On entendit aussi-tôt d'effroïables cris; & les Espagnols, qui composoient l'Arriere-garde, virent tomber sur eux des légions d'Ennemis.

Ils sont fort maltraités en repassant la Digue.

Les Arquebusiers firent tête; & Cortez, suivi des Cavaliers, repoussa les premiers efforts de cette impétueuse attaque. Mais, n'étant instruit qu'alors de l'indiscrétion d'Alderete, il tenta inutilement de rallier ses Trouppes & de les former en Bataillons. Ses ordres furent mal entendus ou peu respectés. Les Indiens, qu'il avoit fait marcher vers la Digue, se précipiterent confusément dans l'ouverture. Les uns passoient sur les Brigantins & dans les Canots; les autres, en plus grand nombre, se jetterent dans l'eau, où ils trouvoient des Trouppes de Nageurs mexiquains, qui les perçoient de leurs dards, ou qui les étouffoient au fond du Lac. Cortez soutenoit encore ces Furieux, qui continuoient de le presser; mais son Cheval aïant été tué sous lui, il se vit forcé, pour conserver sa vie, d'accepter l'offre de François Guzman, qui lui présenta le sien, & de se retirer vers les Brigantins, sur lesquels il arriva couvert de sang & de plaies. Cette généreuse action coûta la liberté à Guzman. Quarante Espagnols furent enlevés comme lui par les Mexiquains, & tous les autres revinrent dangereusement blessés. On perdit mille Tlascalans, & la meilleure des trois pieces d'artillerie.

Sanglant désordre.

Perte des Espagnols.

Le chagrin du Général fut plus dangereux pour sa vie, que la multutide de ses blessures. Il ne pouvoit se consoler de la perte de Guzman & des quarante autres Espagnols. Alderete, pénétré de douleur, à la vûe de tant de maux qu'on ne pouvoit reprocher qu'à lui, offrit sa tête pour l'expiation de son crime. Il reçut une vive reprimande aux yeux de toute l'Armée;

FERNAND CORTEZ. 1521.

mais Cortez ne jugea point à propos de faire un exemple, qui ne lui parut propre qu'à décourager ses plus braves Guerriers. Son affliction redoubla le jour suivant, lorsqu'il apprit qu'Alvarado & Sandoval avoient perdu vingt Espagnols (60) dans leurs attaques; & tous les avantages, qu'ils y avoient remportés, lui parurent un foible dédommagement pour une si grande perte. Il fallut suspendre les attaques. On se réduisit à serrer plus étroitement la Place, pour couper le passage des vivres, pendant les soins qu'on étoit obligé de donner à la guérison des Blessés (61).

Autre perte du côté de Sandoval & d'Alvarado.

Les Mexiquains célebrerent leur Victoire avec des transports de joie. Tous les quartiers de la Ville furent éclairés, pendant la nuit, par de grands feux. On entendit le son des instrumens militaires, qui se répondoient en différens chœurs; & les Temples jettant un éclat particulier, qui paroissoit accompagner quelque céremonie barbare, on ne douta point que cet appareil ne regardât les Prisonniers Espagnols, & qu'ils ne fussent sacrifiés cette nuit aux Dieux de l'Empire. Quelques Soldats, qui s'avancerent vers le Quai dans des Canots, crurent entendre les cris de ces malheureuses Victimes, & reconnoître même ceux qui les poussoient. » Pitoïable spectacle, » s'écrie Solis, qui frappa peut-être leur imagination plus que leurs oreilles » & leurs yeux; mais si funeste & si sensible, que Cortez, & tous ceux » qui se trouverent près de lui, ne purent entendre ce récit sans verser des » larmes (62).

Réjouissances des Mexiquains. Ils sacrifient les Prisonniers Espagnols.

Guatimozin tira plus heureusement, de son propre fond, un artifice dont le même Historien juge que le plus grand Capitaine auroit pû s'applaudir. Il fit courir le bruit que Cortez avoit été tué dans sa retraite; & cette idée n'eut pas peu de force pour inspirer un nouveau courage au Peuple, avec l'espérance de se voir promptement délivrés. Les têtes des Espagnols sacrifiés furent envoïées dans toutes les Villes voisines, comme des témoignages sensibles d'une Victoire qui devoit les ramener à l'obéissance. Enfin, pour confirmer ces heureux présages, on publia que le Dieu des Armes, principale Idole du Mexique, adouci par le sang des Victimes espagnoles, avoit annoncé à l'Empereur, d'une voix intelligible, que la guerre finiroit dans huit jours, & que tous ceux qui mépriseroient cet avis périroient dans l'intervalle (63). Guatimozin hasardoit cette imposture, dans la confiance qu'il avoit à ses derniers avantages; & se persuadant en effet que la faveur de ses Dieux

Artifices de l'Empereur & ses effets.

(60) On suit Diaz. Herrera se contente de dire que Cortez perdit ce jour-là soixante Espagnols.

(61) Tous les Historiens rapportent qu'on emploïa dans cette occasion une pratique qu'ils reconnoissent contraire aux principes de la Religion, mais qui est quelquefois permise, suivant Solis, lorsqu'elle est emploïée par de bons motifs. On ne peut croire, ajoûte-t'il pour la justifier ici, que le Démon concourut à guérir les Espagnols, qui ne s'occupoient qu'à lui faire la guerre. Il étoit question d'un peu d'huile & de quelques versets de l'Ecriture Sainte, seul moïen par lequel on guérissoit les plaies en fort peu de tems. C'est ce que le Peuple appelle en Espagne *curar por Ensalmo*; & en France, *guérir du Secret*. Diaz, qui avoit été témoin de ces merveilleuses opérations, les attribue à un Soldat, nommé Jean *Catalano*. Herrera prétend qu'on en fut redevable à une Femme Espagnole, nommée Isabelle *Rodriguez*. Solis se déclare pour le premier. Un autre concilie tout, en disant que le remede fut donné par une Femme & emploïé par un Soldat.

(62) Solis, Liv. 5. page 526.

(63) *Ibid.* pages 27 & 28.

FERNAND CORTEZ. 1521.

avoit commencé à se déclarer pour lui, il eut l'adresse d'introduire, dans le Camp des Alliés de Cortez, plusieurs Emissaires qui répandirent les mêmes menaces. Les oracles du Dieu des Armes, avoient une réputation si bien établie dans toutes ces Contrées, que les Indiens des différentes Nations étoient accoutumés à les respecter. Un terme si court frappa leur imagination, jusqu'à les déterminer aussi-tôt à quitter les Espagnols; & dans l'espace de deux ou trois nuits, tous leurs quartiers se trouverent abandonnés. Les Tlascalans mêmes délogerent avec le même désordre, à l'exception de quelques Nobles, sur lesquels la crainte n'agissoit pas moins, mais qui sembloient préférer l'honneur à la vie. Cortez, allarmé d'un incident qui entraînoit la ruine de son entreprise, jugea le remede d'autant plus difficile qu'il ne connoissoit point encore la nature du mal. Mais après s'être heureusement éclairci, il se hâta de faire suivre les Déserteurs, pour les engager à suspendre du moins leur marche jusqu'à la fin des huit jours, en leur faisant considerer que ce délai ne changeroit rien à leur sort, & les assurant d'ailleurs qu'ils regreteroient de s'être laissés tromper par de fausses prédictions. Ils consentirent à passer le reste de la semaine dans les lieux où ils s'étoient arrêtés; & reconnoissant enfin leur illusion, ils revinrent à l'Armée, avec ce renouvellement de hardiesse & de confiance, qui succede ordinairement à la crainte. Dom Fernand, Cacique de Tezcuco, avoit envoïé, aux Trouppes de sa Nation, le Prince son Frere, qui les ramena le huitiéme jour, avec de nouvelles levées qu'il trouva prêtes à le suivre. Les Tlascalans, retenus par la crainte de leur Sénat, autant que par les représentations de Cortez, ne s'étoient pas beaucoup éloignés; mais la honte étoit capable de retarder leur retour, lorsqu'ils virent arriver un nouveau secours que leur République envoïoit à Cortez. Ils s'unirent à ce corps, pour venir reprendre leur Quartier; & le Général, feignant de confondre les Fugitifs, avec ceux dont il devoit louer le zele, affecta de leur faire le même accueil.

Cortez est abandonné de ses Alliés.

Comment il les rappelle.

Ces Recrues qui augmentoient considérablement les forces des Espagnols, & les honteuses ressources de l'Empereur, qui trahissoient sa foiblesse & son embarras, porterent quelques Nations neutres, à se déclarer en faveur de Cortez. La plus considérable fut celle des Otomies; Montagnards feroces, qui conservoient leur liberté dans des retraites inaccessibles, dont la sterilité & la misere n'avoient jamais tenté les Mexiquains d'en entreprendre la conquête. Ils avoient toujours été rébelles à l'Empire, sans autre motif que leur aversion pour le faste & la mollesse. On ne nous apprend point quel nombre de Trouppes ils amenerent aux Espagnols; mais Cortez se vit encore une fois à la tête de deux cens mille Hommes, & passa, suivant l'expression de Solis, d'une furieuse tempête au plus agréable calme (64).

Il se voit deux cens mille Hommes sous ses ordres. Jonction des Otomies.

Les Mexiquains n'étoient pas demeurés dans l'inaction, pendant que leurs Ennemis avoient suspendu les hostilités. Ils avoient fait de fréquentes sorties, la nuit & le jour; sans causer à la vérité beaucoup de mal aux Espagnols, pour qui la seule présence des Brigantins étoit un rempart assuré contre les Canots. On apprit, de leurs derniers Prisonniers, que la rareté des vivres augmentant dans la Ville, les murmures du Peuple & des Soldats commençoient éga-

Murmures du Peuple de Mexico.

(64) *Ibidem*, page 531.

FERNAND CORTEZ. 1521.

lement à s'y faire entendre ; que la malignité de l'eau du Lac, à laquelle on étoit réduit, y faisoit périr beaucoup de monde, & que le peu de vivres qu'on y recevoit, par quelques Canots qui échappoient aux Brigantins, étant partagé entre les Grands, c'étoit un nouveau sujet d'impatience pour le Peuple, dont les cris alloient souvent jusqu'à faire trembler l'Empereur pour sa sûreté. Cortez assembla tous ses Officiers, pour déliberer sur ces avis. Toutes les opinions se réunirent, non-seulement à continuer les attaques, mais à recommencer celles des trois Chaussées, avec l'espérance de prendre poste dans la Ville, & la résolution de s'y maintenir. Les Corps des trois Postes reçurent ordre de s'avancer, à toutes sortes de risques, jusqu'à la grande Place, qui se nommoit *Tlateluco*, pour s'y joindre, & pousser leurs attaques suivant l'occasion.

Les Espagnols parviennent à se loger dans Mexico.

Après avoir fait une abondante provision de vivres, d'eau, & de tout ce qui parut nécessaire à la subsistance des Trouppes dans une Ville où l'on manquoit de tout, les trois Capitaines sortirent de leurs Quartiers, à la premiere clarté du jour. Chacun étoit soutenu par ses Brigantins & ses Canots. Ils trouverent les trois Chaussées en défense, les Ponts levés, les Fossés ouverts, avec un aussi grand nombre d'Ennemis, que si la guerre eût commencé de ce jour. On apporta les mêmes soins à surmonter les mêmes obstacles, & les trois Corps arriverent presqu'en même-tems à la Ville. On s'avança facilement jusqu'à l'entrée des rues, où les maisons étoient ruinées. Les Ennemis, désespérant de se soutenir dans ce Poste, sembloient avoir remis leur défense aux fenêtres & aux terrasses. Mais les Espagnols n'emploïerent ce premier jour qu'à faire des logemens & à se retrancher dans les ruines des maisons, avec le soin d'établir leur sûreté par des Sentinelles & des corps avancés (65).

Confusion dans le Conseil de l'Empereur.

Cette conduite jetta les Mexiquains dans la consternation. Elle rompoit les mesures qu'ils avoient prises pour charger l'Ennemi dans sa retraite ; & la naissance d'un mal imprévu leur fit mettre beaucoup de précipitation dans les remedes. Tous les Caciques s'assemblerent au Palais impérial. Ils supplierent Guatimozin de se retirer plus loin du péril. Les uns, ne pensant qu'à la sûreté de leur Maître, demandoient qu'il abandonnât la Ville. D'autres vouloient fortifier son Palais ; & quelques-uns proposerent de déloger les Espagnols, des Postes dont ils s'étoient saisis. Guatimozin embrassa le plus généreux de ces trois partis, & prit la résolution de mourir au milieu de ses Sujets. Il donna ordre que toutes les Trouppes de la Ville fussent prêtes, le lendemain, à fondre sur les Ennemis. Elles s'avancerent, à la pointe du jour, vers les trois Quartiers espagnols, où l'on étoit déja informé de leur mouvement. L'artillerie & les arquebuses, qui avoient été disposées sur toutes les avenues, en abbattirent un si grand nombre, que tous les autres, perdant l'espoir d'exécuter l'ordre de leur Maître, ne penserent qu'à se retirer. Leur retraite laissa tant de champ libre aux Espagnols, qu'ils s'avancerent l'épée à la main ; & sans autre fatigue que celle de pousser des Ennemis qui ne cessoient pas de reculer, ils se logerent plus avantageusement pour la nuit suivante.

Vaine attaque des Mexiquains.

D'autres difficultés les attendoient. Ils se virent obligés d'avancer pas à

(65) Solis, Liv. 5. chap. 24.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Les Espagnols avancent jusqu'au centre de Mexico.

pas, en ruinant les Maisons, & de combler une infinité de tranchées, que les Ennemis avoient tirées au travers des rues. L'ardeur du travail abrégea le tems. Dans l'espace de quatre jours, les trois Commandans se trouverent à la vûe du Tlateluco, par différens chemins, dont cette Place étoit comme le centre. La Division d'Alvarado fut la premiere qui s'y établit, après avoir chassé quelques Bataillons que les Ennemis y avoient rassemblés. On découvroit, à peu de distance, un grand Temple, dont les Tours & les dégrés étoient occupés par une foule de Mexiquains. Alvarado, ne voulant rien laisser derriere soi, fit avancer quelques Compagnies, qui nettoïerent facilement ce Poste, tandis qu'il mit le reste de ses Trouppes en bataille, dans la Place, pour y faire un logement. La précaution, qu'il eut en même tems, d'ordonner qu'on fît de la fumée au sommet du Temple, ne servit pas moins à guider la marche des autres Capitaines, qu'à faire connoître la diligence & le succès de la sienne. Bientôt la Division d'Olid, commandée par Cortez même, arriva au même lieu; & la foule des Mexiquains, qui fuïoient devant elle, venant se jetter dans le Bataillon d'Alvarado, y fut reçue à coups de piques & d'épées, qui en firent périr un grand nombre. Ceux qui fuïoient devant Sandoval eurent le même sort, & la Division de ce Commandant ne tarda point à joindre les deux autres (66). Alors tous les Ennemis, qui occupoient les autres Places & les rues de communication, ne douterent point que le dessein des Espagnols, dont ils voïoient les forces réunies, ne fût d'attaquer l'Empereur dans son Palais. Ils s'empresserent de courir à sa défense; & cette persuasion donna le tems au Général d'établir avantageusement tous ses Postes. On emploïa quelques Compagnies des Alliés à jetter les Morts dans les plus grands canaux; mais il fallut mettre des Commandans espagnols à leur tête, pour les empêcher de se dérobber avec leur charge, & d'en faire ces abominables festins, qui étoient la derniere Fête de leurs victoires (67). Cortez envoïa ordre, aux Officiers des Brigantins & des Canots, de courir incessamment d'une Digue à l'autre, & de lui donner avis de tous les mouvemens des Assiégés. Il distribua ses Trouppes avec tant d'intelligence, qu'à la faveur de cette disposition, il leur promit le repos dont elles avoient besoin pour la nuit. En effet, il ne fut troublé que par les supplications de plusieurs troupes d'Habitans, demi-morts de faim, qui s'approchoient sans armes, pour demander des vivres, en offrant de vendre leur liberté à ce prix. Quoiqu'il y eût beaucoup d'apparence qu'ils avoient été chassés des autres Quartiers, comme des bouches inutiles, ils firent tant de pitié à Cortez, qu'il leur fournit quelques rafraîchissemens, pour leur donner la force d'aller chercher leur subsistance hors des murs (68).

Carnage des Mexiquains.

Les Indiens alliés veulent manger leurs corps.

Humanité de Cortez.

Le jour suivant fit découvrir un grand nombre de Mexiquains armés, dans les rues dont ils étoient encore en possession; mais ils n'y étoient que pour couvrir divers ouvrages, par lesquels ils vouloient fortifier leur derniere retraite. Cortez, ne leur voïant aucune disposition à l'attaquer, suspendit aussi la résolution de marcher à l'assaut. Il se flatta même de leur faire goûter de nouvelles propositions, dans une extrêmité qui devoit leur donner d'autant

Il offre encore la paix.

(66) *Ibid.* page 538. & précédentes.

(67) Les Historiens remarquent qu'on ne put arrêter tout à-fait le mal, & qu'on dissimula ce qu'il fut impossible d'empêcher.

(68) Solis, *ubi suprà*, page 539.

plus de confiance pour ses offres, qu'elles pouvoient leur faire connoître que son intention n'étoit pas de profiter de ses avantages pour les détruire. Il chargea de cette commission trois Prisonniers d'un nom connu ; & vers le milieu du jour, il en conçut quelque espérance, lorsqu'il vit disparoître les Troupes qui gardoient les rues.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Situation du Quartier de l'Empereur.

Le Quartier, où Guatimozin s'étoit retiré avec sa Noblesse & ses plus fideles Soldats, formoit un angle fort spacieux, dont la plus grande partie étoit entourée des eaux du Lac. L'autre, peu éloignée du Tlateluco, avoit été fortifiée d'une circonvallation de grosses planches, garnies de fascines & de pieux, & d'un profond fossé, qui coupoit toutes les rues voisines. Cortez, aïant passé la nuit suivante aussi tranquillement que la premiere, s'avança le lendemain dans les rues que les Ennemis avoient abandonnées. Toute la ligne de leurs fortifications étoit couronnée d'une multitude innombrable de Soldats, mais avec quelques marques de paix, qui consistoient dans le silence de leurs instrumens militaires, & dans l'interruption de leurs cris. Il s'approcha deux fois à la portée des fleches, après avoir donné ordre, aux Espagnols qui le suivoient, de ne faire aucun mouvement d'attaque. Les Mexiquains baisserent leurs armes ; & ce repos, qui fut accompagné du même silence, ne lui laissa aucun doute que ses ouvertures de paix, auxquelles il crut devoir l'attribuer, ne fussent agréables à toute la Nation. Il remarqua aussi leurs efforts, pour cacher ce qu'ils souffroient de la faim, & pour faire connoître qu'ils ne manquoient ni de vivres, ni de résolution. Ils affectoient de manger publiquement, sur leurs terrasses, & de jetter leurs restes aux Habitans, qui tendoient les bras, de l'autre côté du fossé, pour recevoir ce misérable secours. Pendant trois jours, qui se passerent dans cette espece de trêve, plusieurs de leurs Capitaines sortirent de l'enceinte & vinrent défier les plus braves Espagnols. Leurs instances duroient peu ; & la plûpart se hâtoient de repasser le fossé, lorsqu'on se disposoit à leur répondre. Mais ils se retiroient aussi contens de leur bravade, qu'ils l'auroient été de la victoire (69).

Tréve de trois jours. Evénemens qu'elle produit.

Défis & combats particuliers.

Dans cet intervalle, Le Conseil de l'Empereur n'avoit pas cessé de délibérer sur les propositions de Cortez, & la plûpart des Caciques avoient mar-

Les Sacrificateurs portent l'Empereur à la guerre.

(69) Il y eut néanmoins quelques combats particuliers, qui ne tournerent point à leur honneur. Diaz raconte qu'un de ces Avanturiers, armé de l'épée & du bouclier de quelque Espagnol qui avoit été sacrifié, s'approcha fort hardiment du Quartier de Cortez, & répéta plusieurs fois son défi avec beaucoup d'arrogance. Plusieurs Espagnols offrirent de se mesurer avec lui. Cortez les arrêta ; & dans son indignation, il lui fit dire, par un Interpréte, que s'il vouloit se faire accompagner de dix autres Mexiquains, on permettroit qu'un jeune Espagnol, qu'on lui montra, les combattît tous ensemble. Ce jeune Homme, âgé de seize ou dix-sept ans, étoit un Page de Cortez, & se nommoit Jean Nugnez de *Marcado*. Le Mexiquain parut irrité d'un langage si méprisant, & recommença ses bravades avec plus d'insolence. Alors, Marcado, qui crut que ce combat le regardoit, depuis que son Général l'avoit désigné, se déroba si légerement qu'on ne put le retenir. Il passa de même le fossé qui bordoit le Quartier ; & chargeant le Mexiquain, avec autant de force que de courage, il le perça d'un coup qui le fit tomber mort à ses piés. Cette action, qui eut pour témoins, quantité d'Ennemis & d'Espagnols, lui attira les applaudissemens des deux Partis. Il revint aux piés de son Maître, avec l'épée & le bouclier du Vaincu. Cortez, charmé de sa valeur, l'embrassa plusieurs fois ; & lui ceignit de sa main l'épée qu'il avoit gagné si noblement.

FERNAND CORTEZ. 1521.

qué du penchant pour la paix. Elle n'avoit trouvé d'oppofition que de la part des Sacrificateurs, qui croïoient leur ruine attachée à l'alliance des Efpagnols. L'adreffe, avec laquelle ils furent mêler les promeffes & les menaces de leurs Dieux, fit prévaloir enfin le parti de la guerre; & l'Empereur déclara que fon refpect pour la Religion l'obligeoit de fe rendre à leur avis : mais, avant que de rompre la trêve, il ordonna qu'une partie de la Nobleffe, avec tous les Canots qu'il avoit autour de lui, fe rendiffent dans une efpece de Port que le Lac formoit derriere fon Palais. C'étoit une reffource qu'il ménageoit pour fa retraite, fi la fortune l'abandonnoit dans fes derniers efforts. Cet ordre fut exécuté avec tant de bruit & de confufion, que les Capitaines des Brigantins s'apperçurent auffi-tôt du mouvement qui fe faifoit fur la Digue. Ils en informerent le Général, qui pénétra facilement l'objet de ces nouvelles mefures. Il dépêcha fur le champ Sandoval, avec la qualité de Capitaine Général des Brigantins, & la commiffion expreffe d'affiéger le Port avant la fin du jour. Enfuite, aïant difpofé fes Trouppes au combat, il s'approcha des Fortifications, pour hâter la conclufion de la paix, par les menaces d'une fanglante guerre.

Négociation qui fe forme au milieu des armes.

Les Mexiquains avoient déja reçu l'ordre de fe mettre en défenfe, & leurs cris annoncerent la rupture du Traité. Ils fe préparerent au combat avec beaucoup de réfolution : mais, les premiers coups de canon leur aïant fait connoître la foibleffe de leurs remparts, ils ne virent plus que le péril dont ils étoient menacés. On ne fut pas long-tems fans voir paroître quelques Drapeaux blancs, & fans entendre répéter, en Efpagnol, le nom de Paix, qu'ils avoient appris à prononcer. Cortez leur fit déclarer, par fes Interprétes, qu'il étoit tems encore de prévenir l'effufion du fang, & qu'il écouteroit volontiers leurs propofitions. Après cette affurance, quatre Miniftres de l'Empereur fe préfenterent fur le bord du foffé, en habits qui répondoient à leur office. Ils faluerent les Efpagnols, avec de profondes humiliations; & s'adreffant au Général, qui s'avança auffi fur le bord oppofé, ils lui dirent que le puiffant Guatimozin, leur Empereur, fenfible aux miferes de fon Peuple, les avoit nommés pour traiter de bonne foi; qu'il fouhaitoit la fin d'une guerre également funefte aux deux Partis, & qu'il n'attendoit que les explications du Général efpagnol pour lui envoïer les fiennes. Cortez répondit que la paix étoit l'unique but de fes armes, & que malgré le pouvoir qu'il avoit d'emploïer la force contre ceux qui tardoient fi long-tems à connoître la raifon, il revenoit volontiers au Traité qu'on avoit rompu; mais que pour abreger les difficultés, il lui paroiffoit néceffaire que l'Empereur fe laifsât voir, accompagné, s'il le defiroit, de fes Miniftres & de fon Confeil; que les Efpagnols accepteroient toutes les conciliations qui ne bleffreoient point l'autorité du Roi leur Maître; & qu'ils engageoient leur parole, non-feulement de finir les hoftilités, mais d'emploïer toutes leurs forces au fervice de l'Empereur du Mexique. Les Envoïés fe retirerent avec toutes les apparences d'une vive fatisfaction; & Cortez fe hâta d'envoïer ordre à Sandoval, de fufpendre l'attaque du Port. Un quart d'heure après, les mêmes Officiers reparurent au bord du foffé, pour affurer le Général que l'Empereur viendroit le lendemain avec fes principaux Miniftres;

&

& qu'aiant la paix fort à cœur, il ne se retireroit point sans l'avoir conclue (70).

FERNAND CORTEZ. 1521.

Cependant il ne pensoit qu'à faire traîner la négociation en longueur, pour se donner le tems d'embarquer ses richesses & d'assurer sa retraite. Ses Envoïés revinrent à l'heure qu'ils avoient marquée; mais ce fut pour donner avis qu'un accident, survenu à l'Empereur, ne lui permettoit de sortir que le jour d'après. Ensuite l'entrevûe fut remise, sous prétexte d'ajuster quelques préliminaires de bienséance, & d'autres formalités. Quatre jours se passerent en vaines cérémonies : & l'Historien le plus déclaré pour Cortez convient qu'après tant d'expériences de la perfidie des Mexiquains, il se défia trop tard de leurs artifices. Le fond qu'il faisoit sur un engagement, auquel il croïoit Guatimozin forcé par sa situation, lui avoit fait prendre des mesures pour le recevoir avec éclat ; & ce soin paroît l'avoir occupé tout entier. Aussi n'apprit-il ce qui se passoit sur le Lac, qu'avec un transport de colere, & des menaces, par lesquelles il s'efforça, suivant Solis, de déguiser sa confusion.

L'Empereur trompe les Espagnols.

Le matin du jour marqué pour la conclusion du Traité, Sandoval reconnut qu'un grand nombre de Mexiquains s'embarquoient à la hâte, sur les Canots qu'ils avoient rassemblés dans leur Port. Il en fit avertir aussi-tôt le Général; tandis qu'assemblant ses Brigantins, qui étoient dispersés en différens postes, il leur recommanda de se tenir prêts à tout événement. Bientôt les Canots ennemis se mirent à la rame. Ils portoient la Noblesse mexiquaine & les principaux Chefs des Trouppes de l'Empire, qui s'étoient déterminés à combattre les Brigantins, pour favoriser, au prix de leur sang, la fuite de l'Empereur. Leur dessein, après le succès de cette diversion, étoit de se disperser par autant de routes qu'ils avoient de Canots, & d'attendre le tems de la nuit pour le suivre. Ils exécuterent leur entreprise en voguant droit aux Brigantins, & les attaquerent avec tant de furie, que sans paroître effraiés du premier fracas de l'artillerie, ils s'avancerent jusqu'à la portée de la pique & du sabre. Pendant qu'ils combattoient avec cet emportement, Sandoval observa que six ou sept grandes Barques s'éloignoient à force de rames. Il donna ordre à Garcie Holguin, qui commandoit le Brigantin le plus leger, de les suivre avec toute la diligence des rames & des voiles, & de les attaquer à toutes sortes de risques, mais moins pour les endommager que pour les prendre. Holguin les poussa si vigoureusement, qu'aiant bientôt assez d'avantage pour tourner la proue, il tomba sur la premiere, qui paroissoit commander toutes les autres. Elles s'arrêterent comme de concert. Les Matelots mexiquains hausserent leurs rames ; & ceux de la premiere Barque pousserent des cris confus, dans lesquels plusieurs Espagnols, qui commençoient à savoir quelques mots mexiquains, crurent démêler qu'ils demandoient du respect pour la personne de l'Empereur. Leurs Soldats baisserent les armes ; & cette soumission servit encore mieux à les faire entendre. Holguin défendit de faire feu : mais abordant la Barque, il s'y jetta, l'épée à la main, avec quelques Espagnols.

Il prend la fuite.

Résolution de sa Noblesse pour le sauver.

Il est pris par Garcie Holguin.

Guatimozin, qui étoit effectivement à bord, s'avança le premier ; & reconnoissant le Capitaine à la déférence qu'on avoit pour lui, il lui dit, d'un air assez noble, qu'il étoit son Prisonnier, & disposé à le suivre sans ré-

Sa fermeté.

(70) Solis, Liv. 5. pages 546. & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1521.

ſiſtance, mais qu'il le prioit de reſpecter l'Imperatrice & les Femmes de ſa ſuite. Il exhorta cette Princeſſe à la conſtance, par quelques mots qui ne furent point entendus. Enſuite, il lui donna la main pour monter dans le Brigantin; & s'appercevant qu'Holguin regardoit les autres Barques avec quelque embarras, il lui dit; ſoïez ſans inquiétude: tous mes Sujets viendront mourir aux piés de leur Prince. En effet, au premier ſigne qu'il leur fit, ils laiſſerent tomber leurs armes; & ſe reconnoiſſant Priſonniers par devoir, ils ſuivirent tranquillement le Brigantin.

La guerre ceſſe auſſi-tôt.

Sandoval continuoit de combattre, & s'appercevoit, à la réſiſtance des Caciques, qu'ils étoient réſolus de l'arrêter, aux dépens de leur vie. Cependant leur valeur parut les abandonner, auſſi-tôt qu'ils ſe crurent certains de la captivité de l'Empereur. Ils paſſerent, en un inſtant, de la ſurpriſe au déſeſpoir; & les cris de guerre ſe changerent en gémiſſemens lamentables. Non-ſeulement ils prirent le parti de ſe rendre, mais la plûpart s'empreſſerent de paſſer ſur les Brigantins, pour ſuivre la fortune de leur Maître. Holguin, qui avoit dépêché d'abord un Canot à Cortez, paſſa dans ce moment à la vûe de Sandoval; & voulant conſerver l'honneur de conduire ſon Priſonnier au Général, il évita de s'approcher des Brigantins, dans la crainte d'être arrêté par un ordre auquel il n'auroit pas obéi volontiers. Il trouva l'attaque des tranchées commencée dans la Ville, & les Mexiquains emploïés de toutes parts à les défendre. Mais l'infortune de l'Empereur, qu'ils apprirent bientôt de leurs Sentinelles, leur fit tomber les armes des mains. Ils ſe retirerent, avec un trouble dont Cortez ne pénétra pas tout-d'un-coup la cauſe, & qui ne fut éclairci qu'à l'arrivée du Canot d'Holguin. Dans le premier mouvement de ſa joïe, Solis lui fait lever les yeux vers le Ciel, comme à la ſource de tous les ſuccès humains. Son premier ſoin fut d'arrêter l'ardeur de ſes Trouppes, qui commençoient à traverſer le foſſé. Enſuite, aïant envoïé deux Compagnies d'Eſpagnols au bord du Lac, pour y prendre Guatimozin ſous leur garde, il s'avança lui-même après eux, dans le ſeul deſſein de lui faire honneur, en allant le recevoir aſſez loin (71).

Cortez va au-devant de l'Empereur.

Circonſtances de leur entrevûe.

Il lui rendit, en effet, ce qu'il crut devoir à la Majeſté impériale; & Guatimozin parut ſenſible à cette attention du Vainqueur. Lorſqu'ils furent arrivés au Quartier des Eſpagnols, toute la ſuite de ce Monarque s'arrêta d'un air humilié. Il entra le premier, avec l'Impératrice. Il s'aſſit un inſtant; mais il ſe leva preſqu'auſſi-tôt, pour faire aſſeoir auſſi le Général. Alors, demandant les Interprêtes, il leur ordonna, d'un viſage aſſez ferme, de dire à Cortez » Qu'il s'étonnoit de le voir tarder ſi long-tems à lui ôter la vie; » qu'un Priſonnier de ſa ſorte ne cauſoit que de l'embarras après la Victoire, & qu'il lui conſeilloit d'emploïer le poignard qu'il portoit au côté, » pour le tuer de ſa propre main. Mais, en achevant ce diſcours, la conſtance lui manqua, & ſes larmes en étoufferent les derniers mots. L'Impératrice laiſſa couler les ſiennes avec moins de réſerve. Cortez, attendri lui-même de ce triſte ſpectacle, leur laiſſa quelques momens pour ſoulager leur douleur, & répondit enfin » que l'Empereur du Mexique n'étoit pas tombé dans une diſgrace indigne de lui; qu'il n'étoit pas le Priſonnier d'un » ſimple Capitaine, mais celui d'un Prince ſi puiſſant, qu'il ne reconnoiſ-

(71) Solis, Liv. 5. pages 554. & précédentes; Herrera, Déc. 3. Liv. 1.

» soit point de Supérieur au monde, & si bon, que le grand Guatimozin » pouvoit esperer de sa clémence non-seulement la liberté, mais encore la » paisible possession de l'Empire mexiquain, augmenté du glorieux titre de » son amitié; & qu'en attendant les ordres de la Cour d'Espagne, il ne » trouveroit point de différence entre la soumission des Espagnols & celle » de ses propres Sujets.

Fernand Cortez. 1521

Portrait de Guatimozin & de l'Imperatrice.

Guatimozin étoit âgé d'environ vingt-quatre ans. Sa taille étoit haute & bien proportionée. Il avoit le teint d'une blancheur, qui le faisoit paroître Etranger au milieu des Indiens. Mais quoique ses traits n'eussent rien de désagréable, une majestueuse fierté, qu'il affectoit de conserver dans son malheur, sembloit plus propre à lui attirer du respect que de l'affection ou de la pitié. L'Impératrice étoit à-peu-près du même âge. Elle interessoit d'abord par la grace & la vivacité de ses manieres; mais son visage n'avoit qu'un premier air de beauté, qu'il ne soutenoit pas, & qui laissoit découvrir de la rudesse dans ses traits. Elle étoit Niece de Motezuma; & Cortez ne l'eut pas plutôt appris, que lui renouvellant ses offres de service, il déclara hautement que tous les Espagnols devoient respecter, dans cette Princesse, la mémoire & les bienfaits de son Oncle (72).

Tranquillité qui renaît dans Mexico.

On vint l'avertir que sans continuer le combat les Mexiquains se montroient encore sur leurs remparts, & qu'on avoit peine à retenir l'emportement des Alliés. Il mit ses Prisonniers entre les mains de Sandoval; & sans s'expliquer avec eux, il se disposoit à partir, pour achever lui-même de soumettre la Ville; lorsque l'Empereur, pénétrant la raison qui l'obligeoit de se retirer, le conjura fort ardemment de ménager le sang de ses Sujets. Il parut même étonné qu'ils n'eussent pas quitté les armes après avoir sû qu'il étoit au pouvoir des Espagnols; & reprenant toute sa liberté d'esprit, il proposa d'envoïer un Ministre de l'Empire, par lequel il promit de faire déclarer aux Soldats & au Peuple qu'ils ne devoient point irriter les Espagnols, qui étoient maîtres de sa vie, & qu'il leur ordonnoit de se conformer à la volonté des Dieux, en obéissant au Général étranger. Cortez accepta cette offre; & le Ministre n'eut besoin que de paroître, pour les disposer à la soumission. Ils exécuterent aussi promptement l'ordre qu'ils reçurent, de sortir sans armes & sans bagage; & le nombre de Trouppes, qui leur restoit après tant de pertes (73), causa beaucoup de surprise aux Espagnols. Cortez défendit, sous les plus rigoureuses peines, qu'on leur fît la moindre insulte dans leur marche; & ses ordres étoient si respectés, qu'on n'entendit pas un mot injurieux de la part de tant d'Alliés, qui avoient les Mexiquains en horreur (74).

Triste état de cette Ville.

Toute l'Armée entra, sous ses Chefs, dans cette partie de la Ville, & n'y trouva que des objets funestes; des Blessés & des Malades, qui demandoient la mort en grace, & qui accusoient la pitié des Vainqueurs. Mais rien ne parut plus effroiable, aux Espagnols, qu'un grand nombre de cours & de maisons désertes, où l'on avoit entassé les cadavres des Morts, pour célébrer leurs funérailles dans un autre tems (75). Il en sortoit une infection,

(72) Solis, page 555. Quelques Relations la font sa Fille; ce qui paroît assez prouvé dans la suite.

(73) Soixante-dix mille Hommes.

(74) *Ibid.* page 557.

(75) Tous les Historiens font monter la perte des Mexiquains, dans la seule Capita-

FERNAND CORTEZ. 1521.

qu'on crut capable d'empester l'air : ce qui fit prendre à Cortez le parti de hâter sa retraite. Il distribua les Troupes d'Alvarado & de Sandoval dans les quartiers de la Ville, où la contagion lui parut moins dangereuse; & bientôt il reprit le chemin de Cuyoacan, avec celles d'Olid & ses Prisonniers.

Cortez soumet facilement le reste de l'Empire, & d'autres Coutrées voisines.

Telle fut la fin du Siege de Mexico (76), & la Conquête absolue d'un Empire, dont toutes les Provinces, entraînées par l'exemple de la Capitale, se réunirent sous la domination de Cortez. Jusqu'alors, il n'avoit connu la grandeur de son entreprise, que par les difficultés qu'il avoit eues à surmonter; mais la soumission volontaire d'un grand nombre de Provinces, & la découverte de quantité d'autres Païs qu'il eut peu de peine à réduire, lui apprirent mieux que jamais l'importance du service qu'il avoit eu le bonheur de rendre à sa Patrie. On n'en porta point un autre jugement en Europe; & pendant qu'il s'emploïoit à rétablir le calme parmi tant de Nations qu'il avoit subjuguées, à rebâtir Mexico & plusieurs autres Villes, à confirmer ses Etablissemens par des Loix, en un mot, à jetter les fondemens de l'ordre qui regne aujourd'hui dans ses Conquêtes, & dont l'article suivant contient la description, tous les efforts de la haine & de l'envie (77) ne purent empêcher qu'on ne lui rendît justice, à la Cour d'Espagne.

Justice qu'on lui rend en Espagne.

L'Empereur Charles, libre enfin des grandes occupations qui l'avoient retenu en Allemagne, crut sa gloire interessée à terminer un différend dont il se reprocha d'avoir abandonné la connoissance à ses Ministres. L'Evêque de Burgos, qui s'étoit déclaré l'Ennemi de Cortez, comme il l'avoit été des Colombs, fut éloigné du Conseil. Un Tribunal, composé des plus grands Personnages (78) de l'Espagne, eut ordre d'éclaircir les ténébres qu'on avoit jettées sur les droits de la valeur & de la Fortune. Les Agens des deux Partis assisterent à toutes les Assemblées. On lut leurs

le, à plus de cent vingt mille Hommes. Cortez n'avoit perdu que cinquante Espagnols & six Chevaux, dans la derniere attaque: mais la perte de ses Alliés fut d'environ huit mille Hommes.

(76) On fixe le jour au 13 d'Août; Fête de Saint Hippolyte, qui en est devenu le Patron de la Ville. L'anniversaire d'un si grand événement s'est célébré depuis par une Procession solemnelle, où l'on porte la principale Enseigne de l'Armée victorieuse. Le Blocus de la Ville avoit duré trois mois; mais on ne compte que quatre-vingt jours de siege, pendant lesquels il y eut soixante combats sanglans. Herrera, Déc. 3. Liv. 2. chap. 8. Solis, qui termine ici son Histoire, paroît persuadé que les Mexiquains furent épargnés après leur reddition : mais Diaz & Herrera déclarent nettement que la Ville fut abandonnée au pillage, & que tous les Alliés de Cortez partirent chargés de richesses. On verra, dans la Description, ce qui lui revint des Trésors de l'Empereur, & d'autres circonstances de sa Victoire.

(77) Diego de Velasquez, Gouverneur de Cuba, tenta encore de lui ôter le fruit de ses travaux, par une Flotte considérable qu'il arma contre lui sous le commandement de Christophe Tapia; mais elle trouva Cortez si bien affermi, qu'elle n'osa rien entreprendre. François Garay remua aussi du côté de Panuco, & fut vaincu dans une Bataille. D'ailleurs l'Evêque de Burgos & les Emissaires de Velasquez ne cessoient point d'agir en Espagne.

(78) Solis nomme pour Président, Mercure de Gattinara, grand Chancelier d'Espagne, & pour Conseillers, Hernand de Vega, le grand Commandeur de Castille, le Docteur Laurent Galindez de Carvajal, François de Vargas, Camerier de Sa Majesté, & le Docteur Rose, Flamand & Ministre d'Etat. Diaz & Herrera se trompent en y joignant M. de la Chau, qui étoit mort depuis un an à Sarragosse.

Mémoires. Ils furent interrogés; ils répondirent. Enfin quelques jours de délibération mirent les Commissaires en état de juger » que Velasquez » n'aïant point d'autre titre sur la Nouvelle Espagne que celui d'avoir fait » quelque dépense pour cette entreprise & d'avoir nommé Cortez, ses pré- » tentions devoient se réduire à la restitution de ce qu'il y avoit emploïé, » après avoir prouvé que ces avances étoient de son propre bien, & n'a- » voient point été prises sur les effets roïaux, dont il avoit la disposition » dans son Gouvernement; que la nomination de Cortez lui donnoit » d'autant moins de droit sur la gloire & le profit de la Conquête, que » sans la participation de l'Audience roïale de l'Isle Espagnole, dont il au- » roit dû recevoir les ordres, elle avoit manqué de force & d'autorité; que » d'ailleurs il étoit déchu de son pouvoir, le jour qu'il avoit révoqué » Cortez; & que cette révocation aïant détruit son unique Titre, qui con- » sistoit dans ses premiers frais, il avoit laissé à Cortez la liberté de suivre » ses propres vûes pour le service de l'Espagne, sur-tout depuis que cet il- » lustre Avanturier avoit levé à ses dépens la plus grande partie de ses » Trouppes, & qu'il avoit équipé la Flotte victorieuse, ou de son propre » fond, ou de l'argent qu'il avoit emprunté de ses Amis. Ces Conclusions furent envoïées à l'Empereur, qui ne differa point à les approuver; & par une Sentence solemnelle, on imposa un éternel silence à Diego de Velasquez sur la Conquête de la Nouvelle Espagne, avec réserve néanmoins de ses droits pour les premiers frais de l'Armement. Il fut si touché d'une nouvelle si funeste à son ambition, & d'une Lettre de l'Empereur qui condamnoit sa conduite, qu'il ne survécut pas long-tems à cette double infortune. Garay n'obtint point un traitement plus favorable. Il fut blâmé, par le même Tribunal, d'avoir osé former des entreprises sur la Nouvelle Espagne, & forcé de renoncer pour jamais à ses prétentions (79).

FERNAND CORTEZ. 1521.

Jugement.

Cortez, aussi triomphant par la disgrace de ses Ennemis, que par les faveurs dont il fut comblé personnellement, se vit honorer, non-seulement des titres de grand Capitaine & de fidéle Sujet de Sa Majesté, mais de la dignité de Gouverneur & de Viceroi de la Nouvelle Espagne, avec une exhortation de la main de l'Empereur à terminer glorieusement ses travaux, dans l'espoir certain d'une récompense égale à ses services. Martin Cortez, son Pere, reçut les gages de cette promesse par diverses marques d'une considération distinguée; & tous les Guerriers, qui avoient eu part à l'Expédition, se ressentirent de la reconnoissance de leur Maître. On fit esperer, au nouveau Gouverneur, des secours qui lui furent envoïés fidélement. Toutes ces faveurs furent confirmées par le Sceau impérial, le 22 d'Octobre 1522. Deux des Envoïés de Cortez (80), chargés de ces agréables dépêches,

(79) Solis, Liv. 4. pages 362. & précédentes. Herrera, Décad. 3. Liv. 2.

(80) Outre ceux dont on a vû les noms, il avoit fait partir après la prise de Mexico, Alfonse d'Avila & Antonio de Quiñones, pour porter à l'Empereur la principale partie de son butin, en plaques d'or. On prétend que d'Avila fut pris aux Terceres par un Corsaire François, qui le conduisit en France, & que François I, voïant le trésor qu'il portoit en Espagne, lui dit Votre Maître & le Roi de Portugal ont partagé entr'eux le Nouveau Monde, sans penser à moi. Je voudrois qu'ils me fissent voir le Testament d'Adam, d'où ils tirent apparemment leur droit. D'Avila n'en obtint pas moins la

FERNAND CORTEZ. 1521.

mirent à la voile auſſi-tôt pour Vera-Cruz; & les autres ne furent retenus en Eſpagne, que pour prendre le commandement de la Flotte qu'on lui deſtinoit.

Revers de ſa fortune, & ſuite de ſes Avantures.

Cependant après avoir joui, pendant quelques années, de ſa gloire & de ſa Fortune, il ſe vit rappeller en Europe, ſur quelques accuſations, qui le mirent dans la néceſſité de juſtifier ſa conduite. On ne laiſſa point de le recevoir avec la plus haute diſtinction. L'Empereur le créa Marquis *del Valle*, Terre mexiquaine d'un revenu conſiderable, & lui fit l'honneur de le viſiter, dans une maladie, dont il eut beaucoup de peine à ſe rétablir. Il retourna même aux Indes, avec le titre de Capitaine général de la Mer du Sud, & l'ordre de pouſſer les découvertes. Mais celle de la Californie, qu'on lui verra faire avec la même grandeur d'ame, & qui lui coûta une partie de ſon bien, ne le ſauva point d'une nouvelle diſgrace qui le fit mourir dans l'humiliation. Ce récit appartient à d'autres tems.

liberté d'achever ſon Voïage; mais Quinones étoit mort dans ſa navigation. Peu de tems après, Cortez, envoïant un autre préſent à l'Empereur, y joignit une Coulevrine d'un mélange d'or & d'argent, qu'il avoit nommée le Phénix, & qui portoit cette inſcription :

Ave Nacio ſin par
Yo en ſerviros ſin ſegundo,
Y vos ſin ygual en mundo.

c'eſt-à-dire ; comme le Phénix eſt un Oiſeau ſans pareil, de même perſonne ne vous ſert comme moi, & vous n'avez point d'égal au monde.



DESCRIPTION DU MEXIQUE, OU LA NOUVELLE ESPAGNE.

UNE premiere Description du Continent de l'Amérique sembleroit demander, pour introduction, quelques remarques sur la position générale de ce Nouveau Monde, sur son étendue, & sur le rapport de ses parties avec celles du Monde ancien, c'est-à dire avec l'Asie, l'Europe & l'Afrique. Mais si l'on considere que jusqu'ici les Européens sont comme à l'entrée d'une si vaste Région, & que tout ce qui n'étoit pas découvert alors, ou qui ne l'étoit qu'imparfaitement, par des essais & des conjectures, doit encore passer ici pour inconnu, on approuvera que l'idée d'un meilleur ordre me fasse remettre, à d'autres tems, des Observations qui supposent d'autres lumieres. Comment juger, comment esperer de se faire entendre en jugeant, d'une infinité de lieux dont on doit se figurer que l'existence & les noms sont encore ignorés ? C'est donc par dégrés qu'il faut conduire un Lecteur à ces connoissances; comme c'est par dégrés que les Voïageurs y sont parvenus : & le jour ne sera pas plutôt répandu sur la totalité de l'objet, qu'il en fera distinguer aisément toutes les parties.

Description de la Nouvelle Espagne.

Je me crois ici borné, comme on l'étoit au tems que je représente, à la division générale qui distingue l'Amérique en deux grandes moitiés, l'une Septentrionale, & l'autre Méridionale (81). Les Espagnols, en entrant dans le Païs auquel ils donnerent le nom de Nouvelle Espagne, ne purent ignorer qu'il étoit dans la premiere. Lorsque leur Conquête les eut mis en état d'en connoître l'étendue, ils observerent bientôt qu'il est situé entre les sept & trente dégrés de latitude du Nord, & entre les deux cens soixante-trois & deux cens quatre-vingt-quatorze de longitude; que dans sa plus grande étendue, qui est du Nord-Ouest au Sud-Ouest, il contient plus de six cens lieues, & que sa largeur, qui est fort irréguliere, n'en a pas plus de deux cens cinquante. Mais c'est dans la suite qu'ils lui ont reconnu pour bornes, au Nord, la grande Contrée qu'ils ont nommée *Nouveau Mexique*, & celle que les François ont nommée la *Louisiane*; au Midi, la Mer du Sud; & au Couchant, la Mer vermeille. Du côté de l'Orient, par lequel ils étoient venus, ils ne pouvoient douter qu'il n'eût la Mer qui a pris le nom de Golfe du Mexique, & l'Isthme du Darien, qu'ils avoient déja découvert.

Situation & bornes de la Nouvelle Espagne.

Ce ne fut pas tout d'un coup qu'ils apprirent aussi le nombre & la division des Provinces de l'Empire Mexiquain, soit de celles qu'ils avoient trouvées actuellement soumises à l'Empereur Motezuma, soit de plusieurs

Ses divisions.

(81) On remarquera, dans un autre lieu, que cette division se prend aujourd'hui de l'Isthme du Darien ou de Panama; quoique les premiers Ecrivains la prissent de la Ligne équinoxiale.

Description de la Nouvelle Espagne.

autres qui avoient secoué le joug, sous son regne ou sous celui de ses Prédécesseurs. Il ne paroît pas même que leurs Ecrivains en aient jamais eu d'exacte connoissance; & quoique la plûpart se trouvent nommées dans les Relations, c'est avec si peu d'ordre & de clarté, que pour se former une juste idée de ce grand Empire, on est obligé de suivre la nouvelle division, c'est-à-dire, celle qui fut établie par Cortez & ses successeurs, dans laquelle une partie des anciens noms ont été conservés.

Trois Audiences & vingt-deux Provinces.

Les Espagnols ont divisé la Nouvelle Espagne en trois Gouvernemens, qu'ils appellent *Audiences*, ou *Governacions*, & qui contiennent ensemble vingt-deux Provinces, mais qui reconnoissent toutes l'autorité d'un seul Viceroi. 1. L'Audience de Mexico, qui est la premiere, & dont la situation est au milieu des deux autres, est composée de sept Provinces: celle même de Mexico; Mechoacan; Panuco; Tlascala; Guaxaca; Tabasco; Yucatan. 2. L'Audience de Guadalajara, située au Couchant d'Eté de Mexico, contient aussi sept Provinces: celle de Guadalajara; Los Zacatecas; Nueva Biscaia, ou Nouvelle Biscaie; Cinaola; Culiacan; Chiametlan; Xalisco, ou Nouvelle Galice. 3. L'Audience de Guatimala, située à l'Orient d'Hiver de Mexico, renferme huit Provinces; Soconusco; Chiapa; Vera Paz; Guatimala; Honduras, ou Hibueras; Nicaragua; Costa ricca, & Veragua.

§ I.

Audience de Mexico.

Province de Mexico.

ON concevroit difficilement tout ce qui regarde la premiere Province d'où cette Audience tire son nom, si l'on n'étoit guidé par la Description & par le Plan du fameux Lac, qui servit comme de champ aux principaux Exploits de Cortez.

Description du Lac de Mexico.

Il est situé dans la partie orientale d'une Vallée presque plate, dont la longueur, suivant Gemelli Carreri (82), est de quatorze lieues d'Espagne, du Nord au Sud, la largeur de sept, & le circuit d'environ quarante. On donne plus de cent mille piés de hauteur aux Montagnes qui environnent cette Vallée. Le Lac est composé de deux parties, qui ne sont séparées que par un espace fort étroit; l'une d'eau douce & tranquille, fort poissonneuse, & plus haute que celle de l'autre, dans laquelle elle tombe, sans retourner en arriere, comme plusieurs Ecrivains se le sont imaginé. La seconde partie est d'eau salée, qui ne nourrit aucune sorte de poisson, & qui est sujette à des agitations fort violentes. Elles ont toutes deux environ sept lieues de long & sept de large, quoiqu'avec différentes inégalités dans leur figure; & leur circonference commune est d'environ trente lieues (83).

Depuis si long-tems que les Espagnols sont en possession du Païs, les opinions

(82) Voïage autour du Monde, Tome 6. page 34.

(83) Herrera, Décad. 2. Thomas Gage, Livre 1. chapitre 15, leur en donne cinquante; ce qui seroit impossible, si la Vallée n'en avoit elle-même que quarante: mais cette difficulté se trouve levée par Carreri, qui en prenant la Vallée depuis les Montagnes lui croit soixante-dix & même quatre vingt-dix lieues de circuit, quoiqu'elle n'en ait que quarante de fond plat. *Ibidem.*

Description de la Nouvelle Espagne.

opinions ne s'accordent point encore sur l'origine de ces eaux. Quelques-uns prétendent qu'elles n'ont qu'une même source, qui vient d'une grande & haute Montagne, située au Sud-Ouest de Mexico, & que ce qui rend une partie du Lac salée est le fond de la terre, que cette partie couvre, & qui est plein de sel. Il est certain qu'on en fait tous les jours de son eau, & qu'on en tire assez, non-seulement pour en fournir à toute la Province, mais pour en transporter, tous les ans, une quantité considerable aux Philippines (84). D'autres sont persuadés que le Lac a deux sources, & que si l'eau douce sort de la Montagne qui est au Sud-Ouest de Mexico, l'eau salée vient de quelques autres Montagnes qui sont plus au Nord-Ouest. Ils ajoûtent que ce qui la rend salée n'est que son agitation, ou son flux & son reflux, qu'on ne doit pas traiter néanmoins de marée réguliere, mais qui étant causé par le souffle des vents, rend quelquefois cette partie du Lac aussi orageuse que la Mer même. Gage, qui se déclare pour la premiere de ces deux opinions, croit renverser la seconde en demandant pourquoi les vents ne produisent pas le même effet dans le Lac d'eau douce. Que les deux eaux, dit-il, sortent de la même source, ou qu'elles aient une source différente, il lui paroît également certain que la salure de l'une vient de quelques terres minérales qu'elle traverse en descendant, & qui la chargent d'un sel qui se fond dans sa course (85). Cependant il rapporte lui-même une troisiéme opinion, qui fait venir la partie salée du Lac, de la Mer du Nord, par des canaux souterrains (86), & qu'il préféreroit encore à la seconde, s'il ne trouvoit pas une forte apparence de vérité dans la premiere. Quelque jugement qu'on en puisse porter, conclut-il, on ne connoît point de Lac au monde qui ressemble à celui-ci ; c'est-à-dire, qui soit d'une eau douce & d'une eau salée, dont une partie produit du poisson, tandis que l'autre n'en produit aucune espece. Mais la Capitale, & quantité d'autres Villes, placées sur ses bords, étoient sujettes à des inondations qui en rendoient le séjour fort dangereux. Les Digues qu'on a nommées tant de fois, & que plusieurs des anciens Rois avoient fait construire avec une dépense & des travaux incroïables, ne suffisoient pas toujours pour arrêter la violence des eaux qui tomboient des Montagnes. Cortez éprouva lui-même qu'il y avoit peu de sûreté contre un péril si pressant, & ce fut lui qui

(84) Voïage de Thomas Gage, *ubi suprà.* Je puis témoigner, dit-il, que j'en ai vû l'expérience.

(85) Il confirme son sentiment par ce qu'il a vû dans la Province de Guatimala, où, proche d'une Ville nommée *Amatitlan*, on trouve un Lac d'eau dormante, qui est un peu salée, & qui sort d'une Montagne brûlante, ou d'un Volcan, dont le feu est causé par des Mines de soufre. Il en sort aussi, proche de la même Ville, deux ou trois Fontaines d'une eau extrêmement chaude & soufrée, qui forme des bains très salutaires. Cependant le Lac, qui vient incontestablement de la même Montagne, est d'une telle propriété qu'il rend la terre même, salée aux environs ; & tous les matins, le Peuple va recueillir le sel qui se trouve au bord de l'eau, en consistance de gelée blanche. *Ibidem.*

(86) Quoique les eaux qui viennent de la Mer perdent leur salure en passant dans la terre, celle-ci, dit-il, en peut conserver une partie, non-seulement parce que le Païs est rempli de minéraux, mais encore plus, parce que les tremblemens de terre y sont si fréquens, qu'on peut supposer qu'ils forment de grandes cavités, par lesquelles les eaux de la Mer passent sans filtration. *Ibid.*

entreprit le premier d'y apporter d'autres remedes. On ne trouve que dans Carreri, les grandes opérations, par lesquelles on est parvenu successivement à couper le mal dans sa source. Ce curieux détail (87) seroit déplacé, dans tout autre endroit que cet article.

Ouvrages Espagnols, pour préserver Mexico de l'inondation.

L'année qui suivit la prise de Mexico, c'est-à-dire, avant que les Espagnols eussent achevé de rebâtir cette Capitale, les eaux s'éleverent avec tant de danger, que Cortez abandonna les travaux de la Ville, pour faire construire une nouvelle Chaussée, qui fut nommée *Saint-Lazare*. Elle servit, aussi long-tems que les inondations ne furent pas plus violentes : mais en 1556, sous le Gouvernement de Dom Louis de Velasco, elle ne put empêcher que la Ville ne fût presqu'entiérement submergée. On essuïa la même disgrace en 1580. Dom Martin Enriquez, qui gouvernoit alors la Nouvelle Espagne, conçut le dessein de dessécher absolument le Lac. Il crut avoir trouvé, près d'un Village nommé *Gueguetoca*, un lieu par lequel on pouvoit faire passer les eaux dans la Riviere de Tula. Mais lorsque le péril eut cessé, on perdit l'idée de cette entreprise. En 1604, l'inondation fut si grande, qu'elle faillit d'abîmer toute la Ville. Le Marquis de Montesclaros, qui avoit été chargé de l'exécution du débouchement, reprit sa Commission avec beaucoup de chaleur. Il étoit prêt à commencer, lorsque les eaux aïant baissé, le Conseil de Ville représenta qu'un travail de cette nature demandoit un siécle, & qu'il n'en coûteroit pas moins à conserver l'ouvrage qu'à l'exécuter, puisqu'il étoit question non-seulement d'ouvrir un Canal de 9 à 10 lieues de longueur, & de 36 jusqu'à 232 piés de profondeur ; mais d'empêcher constamment qu'il ne se remplît ; ce qui obligeroit d'y emploïer un nombre continuel de 15000 Indiens. L'entreprise fut encore suspendue jusqu'en 1607, qu'une autre inondation, & l'inutilité de quelques travaux qu'on avoit faits dans l'intervalle, ramenerent tout le monde au projet du débouchement. Le Viceroi, le Conseil, tous les Magistrats de la Ville, & le Clergé même, se rendirent en Corps à Gueguetoca, le 28 de Novembre de la même année. L'ouvrage fut commencé le même jour ; & Martinez, Ingénieur Espagnol, en obtint la direction. Une dépense, telle qu'on se la proposoit, mit le Viceroi dans la nécessité d'établir un impôt sans exemple au Mexique. Il fit apprecier les Maisons, les Terres, les Marchandises, en un mot, tous les biens connus des Habitans, pour en tirer le centiéme, qui rapporta 304013 pieces de huit.

On creusa d'abord un Canal souterrain depuis le Port de Gueguetoca, jusqu'au Lac de Zitlaltepeque ; & 471154 Indiens y furent emploïés pendant six mois. Mais après tant d'efforts, on reconnut que les mesures avoient manqué de justesse, & que toute la dépense d'un si long travail étoit inutile. Un Ingénieur, nommé Alfonse d'*Arias*, jugea que le Canal devoit avoir beaucoup plus de profondeur, & 217500 piés de plus en longueur vers Mexico, pour mettre cette Ville à couvert ; que d'ailleurs il étoit impossible de finir celui qu'on avoit commencé, parce qu'il se trouvoit trop étroit, &

(87) Carreri fait profession de l'avoir tiré non-seulement du récit des Espagnols de Mexico, mais d'un Mémoire qui fut imprimé dans cette Ville le 7 d'Avril 1637 ; sans compter son témoignage oculaire, pour l'état présent de l'Ouvrage.

qu'il y avoit encore moins d'apparence de pouvoir l'entretenir. On conclut que Martinez s'étoit trompé, pour n'avoir pas suivi le premier plan. La dépense étoit déja montée à 413324 pieces de huit. On en écrivit en Espagne; & Martinez de son côté ne négligea rien pour se justifier.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

La Cour de Madrid prit le parti d'envoïer au Mexique Martin Boot, Ingénieur François, qui n'y put arriver qu'en 1614. Après avoir fait la visite des Lacs & des Rivieres qui pouvoient incommoder la Ville, il déclara que tout ce qu'on avoit fait jusqu'alors n'étoit en effet d'aucune utilité, ou ne pouvoit servir qu'à la garantir des eaux de la Riviere de Guautitlan, dont la plus grande partie se jette dans les Lacs de Mexico, de Zitlaltepeque & de Zumpango. Il proposa au Marquis de Guadalacasa de faire multiplier les Digues autour de la Ville : mais sa proposition ne fut point écoutée, parce que cet expédient n'avoit produit aucun effet dans d'autres années. Martinez reçut ordre de reprendre l'Ouvrage sur l'ancien plan; & la Cour d'Espagne ceda, pour l'exécution, ses droits sur les vins qui se transportent à Mexico.

Le Comte de *Priego*, Gouverneur de la Nouvelle Espagne en 1623, eut la curiosité de vouloir éprouver combien l'eau devoit être élevée pour inonder la Ville. Il fit cesser l'ouvrage du Canal & rompre les Digues, pour laisser entrer la Riviere de Guautitlan, & les autres eaux, depuis le 13 Juin jusqu'au dernier d'Octobre. On remarqua que dans cet espace, l'eau n'avoit crû que d'environ deux piés; mais elle augmenta si considérablement au mois de Décembre, que la Ville retomba dans un grand danger. Le Marquis de Serralvo, trouvant les choses au même état en 1627, fit faire, à l'exemple de ses Prédécesseurs, plusieurs Digues, qui n'empêcherent point que dans le cours de cette année la Ville ne fût inondée à la hauteur d'environ deux piés. On reprit l'ouvrage du Canal; mais le jour de Saint Matthieu de l'année suivante, quelques Digues aïant manqué, l'inondation fut si considérable, que l'eau montoit à quatre piés & demi dans toutes les rues. Les Habitans, menacés de leur ruine, commencerent à se lasser d'une si fâcheuse situation, & parlerent de bâtir la Ville dans un lieu plus élevé. Mais, après l'écoulement des eaux, on revint, en 1629, à la continuation du Canal de Gueguetoca. L'entreprise fut recommencée, au mois de Janvier 1630, sur un nouveau Plan de Martinez, qui ne devoit coûter que 280000 pieces de huit, & qui devoit être fini dans l'espace de vingt & un mois. Mais cette nouvelle tentative ne promettant pas plus de succès, la Cour d'Espagne se persuada qu'il étoit impossible de donner une décharge à toutes les eaux, & régla, par une Ordonnance du 19 de Mai 1631, qu'on bâtiroit une nouvelle Ville entre Tacuba & Tacubaja, dans la Plaine de *Sanctorum*. Cependant, comme elle faisoit dépendre l'exécution d'un si grand projet, du Conseil général de Mexico, les Magistrats Civils & les Chefs du Clergé refuserent d'y consentir, sous prétexte qu'il n'étoit pas juste de sacrifier la valeur de plus de cinquante millions en Edifices, pour épargner quatre millons en especes, au-delà desquels ils jugeoient que le dessechement entier du Lac ne pouvoit monter. En vain Christophe Molina, Contrôleur général, s'efforça de leur prouver qu'ils se trompoient dans le dernier de ces deux calculs, ses raisons ne prévalurent point sur l'intérêt particulier. Martinez mourut, en 1632, du chagrin d'a-

Description de la Nouvelle Espagne.

voir si mal exécuté ses engagemens, & de voir toutes ses fautes au grand jour, par les Observations de l'Auditeur Villabuena.

Le Marquis de Cadereyra, qui vint prendre le Gouvernement en 1635, commença par faire nettoïer tous les Canaux de la Ville, pour faciliter le passage des eaux, & pour la commodité des Barques. L'année suivante, il chargea Zepeda & Carrillo de rassembler dans un Mémoire toutes les méthodes qu'on avoit emploïées depuis 1607, datte du premier travail. Trois points furent examinés dans cet Ecrit: 1°. S'il étoit utile de continuer le Canal de Gueguetoca, c'est-à-dire, si ce Canal suffisoit, en le faisant plus large & plus profond, pour l'écoulement du Lac de Mexico; & dans cette supposition, s'il étoit possible de l'entretenir: 2°. Si, ne trouvant point, par le Canal de Gueguetoca, ou par les autres méthodes qu'on avoit tentées, de sortie entiere pour les eaux, on pouvoit espérer de conserver Mexico par le seul secours des Digues: 3°. Si, dans l'impossibilité de l'un & de l'autre, on devoit changer la situation de la Ville. Enfin, le compte de toutes les sommes qu'on avoit emploïées montoit à 2950164 pieces de huit, sept réales & demie; qui font près de trois millions d'or.

On ne nous apprend point quelle fut la décision sur ces trois articles: mais quoiqu'il paroisse que la difficuté du Canal fût mieux prouvée que jamais, puisque les Géometres assurerent que pour faire sortir seulement dix piés & demi d'eau du Lac il falloit enlever 185643193 piés cubiques de terre, le Marquis de Cadereyra, désespérant de vaincre la répugnance des Habitans à quitter leurs murs, fit reprendre l'ouvrage de Gueguetoca. Il fallut rompre les anciennes voutes, pour réparer les fautes passées, & pour continuer le travail dans une meilleure espérance. C'est en 1637 qu'il fut recommencé; & Carreri, qui se trouvoit à Mexico, en 1697, c'est-à-dire, soixante ans après, rend témoignage qu'il restoit plus à faire, pour la perfection de l'entreprise, qu'on n'avoit fait jusqu'alors (88). On ne cessa point d'y travailler, dit-il, surtout dans les tems de pluie, parce que le courant des eaux aide à charier les pierres qu'on tire continuellement. Il ajoûte que ce qu'il y a de plus fâcheux est la nécessité d'ouvrir des allées très profondes, pour découvrir le lit des anciennes voutes, que les premiers Travailleurs firent, comme des Lapins, en perçant la terre au hasard (89).

Carreri visite les Ouvrages.

Mais le spectacle, qu'il se donna, mérite d'être rapporté dans ses termes: » L'envie que j'avois de voir ce grand ouvrage me fit monter à Cheval, » le Lundi 15 d'Avril 1697, sans autre suite qu'un Esclave. Après avoir » fait trois lieues dans une Plaine, j'arrivai au Village de Tanipantla. En» suite, montant la Colline de Varrientos, je me trouvai, après deux autres » lieues, à Guautitlan, où l'on fait de la Poterie, si estimée en Europe, » que les Dames en rongent les morceaux. Je dînai chez l'Alcalde. Sur le soir » je passai la Riviere, qui tire son nom de ce Bourg, & qui se rend dans » le Canal du débouchement. Une lieue plus loin, je m'arrêtai à Teplo» sotlan, dans une Maison de Jésuites, qui est leur Noviciat, & dont la si» tuation est sur une Montagne. Elle a des logemens commodes pour cin» quante-deux Religieux. L'Eglise, dédiée à Saint François Xavier, offre » six Autels richement dorés, surtout le grand, qui est d'une rare magnifi-

(88) Voïage de Gemelli Carreri, Liv. 1. Chap. 8. (89) *Ibidem.*



ANCIEN MEXICO,

CHEDEL. Sc

Tom. XII. N°. VII.

Description de la Nouvelle Espagne.

» cence. Elle contient d'ailleurs une Chapelle de Notre-Dame de Lorette, » de la même grandeur & de la même forme que celle d'Italie. Le Jardin, » qui est spacieux, ne manque d'aucun fruit de l'Europe.

» Le Mardi, après avoir marché quelque tems par des Plaines bien culti- » vées, j'arrivai à Gueguetoca; premier endroit où les eaux ont leur passage, » sous la direction d'un *Guardamayor*. Les ordres de la Cour obligent le Vi- » ceroi de faire tous les ans, au mois d'Août, la visite de ce lieu, pour obser- » ver les progrès du travail, & pour y donner de nouveaux ordres. Dans l'ab- » sence du Guardamayor, je fus reçu civilement par Dom Thomas de Buytron » y Moxicea, Curé du Bourg, qui me donna l'Histoire des opérations de » près d'un siécle. Il me conduisit lui-même au Canal. Je le trouvai dé- » couvert pendant l'espace d'une lieue & demie, jusqu'à *Guignata*, où il fait » un coude, le long d'une pierre dure qu'on n'a pû percer, & de-là tout » couvert pendant une demie lieue, jusqu'à la bouche de Saint-Gregoire, » excepté dans quelques endroits pour les évents. Je remarquai que pour le » mettre de niveau, il faudroit creuser beaucoup dans ce lieu; ce qui de- » manderoit des milliers d'Hommes, & des sommes fort au-dessus des » cent mille pieces de huit, que le Roi donne aujourd'hui. Avec ce travail » même, on ne préserveroit pas tout-à-fait Mexico de l'inondation; car outre » cela, il faudroit un lit assez large pour recevoir toutes les eaux qui s'assemblent » dans le Lac après les grandes pluies. J'allai voir ensuite la Digue qu'on » a construite, une demie-lieue au-dessus de Gueguetoca, pour empêcher » que la Riviere de Guautitlan n'entre dans les Lacs, & pour la retenir » dans le petit Cuyatepeque, afin qu'elle ne rompe point le Canal, dont » le lit n'est pas capable de la recevoir dans le tems des grosses eaux. Les » siennes se dégorgent quelquefois dans le Lac de Zumpango, qui est » plus bas, de quatre piés, que celui de Cuyatepeque, & plus haut d'autant, » que celui de Xaltocan, & c'est-là qu'elles demeurent, comme dans des » réservoirs jusqu'à la fin des pluies. On entretient soigneusement plusieurs » autres Digues, pour arrêter la premiere impétuosité des eaux, & leur » donner le tems de s'écouler par un grand nombre d'écluses (90).

Belle Perspective du Lac, & nombre de ses Villes.

On connoît, par ce récit, qu'outre les deux Lacs d'eau douce & d'eau salée, qui sont contigus, & qui forment proprement le grand Lac de Mexico, il s'en trouve plusieurs petits à quelque distance du grand, sur-tout au Nord-Ouest de cette Ville, qui a, de ce côté-là, des Marais derriere elle, jusqu'au pié des Montagnes. Mais la belle perspective, qu'on a vantée plusieurs fois, est celle du grand Lac, dont les bords offroient, avant la Conquête, plus de cinquante Villes, ou Bourgades considérables, & n'en conservent pas aujourd'hui moins de trente (91).

Description de l'ancien Mexico.

Mexico, que les Indiens nommoient *Tenuchtitlan* (92), comme ils donnoient le nom de *Themistitan*, à sa Province, est situé sur le bord sep-

(90) *Ibidem.*

(91) Herrera, Décad. 2. Liv. 7. chap. 14. Thomas Gage, Tome 1. chap. 15.

(92) Le nom de Mexico, que les Espagnols lui ont donné, & qui signifie source d'eau, n'étoit que celui d'une des deux parties de la Ville, dont l'autre se nommoit *Tlateluco*, c'est-à-dire, Isle. Quelques-uns font venir Tenuchtitlan de *Tenuz*, son premier Fondateur; d'autres, du nom Mexiquain de la Cochenille. Herrera, *ubi suprà*; d'autres encore veulent que Mexico ait été le premier nom de toute la Ville, quoiqu'il n'ait été donné ensuite qu'à l'une de ses par-

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.)

tentrional du Lac salé, de maniere néanmoins que par sa forme, & par la multitude de ses Canaux, tout le corps de la Ville paroît bâti dans l'eau, à peu près comme Venise l'est dans la Mer. L'ancienne Ville étoit composée d'environ vingt mille maisons, & l'on y distinguoit trois sortes de rues, toutes fort larges & fort belles. Les unes, qui étoient des Canaux, traversés de plusieurs Ponts; d'autres, sur la terre; les troisiémes, moitié sur la terre & sur l'eau, c'est-à-dire, sur une partie desquelles on pouvoit marcher, tandis que l'autre partie servoit aux Canots qui apportoient des vivres. La plûpart des maisons avoient deux portes, l'une vers la chaussée & l'autre vers l'eau. Elles étoient petites, basses & sans fenêtres; par une Police singuliere, qui ordonnoit que les simples Habitans fussent plus humblement logés que les Seigneurs; mais elles étoient propres, commodes, & capables, dans leur petitesse, de servir de logement à plusieurs ménages. Les premieres Relations donnent, à l'ancien Mexico, deux fois la grandeur de Milan. Elles assurent que par l'apparence il l'emportoit beaucoup sur Venise; ce qui venoit de la multitude des Palais impériaux, de ceux des Seigneurs, qui étoient environnés de jardins, & sur-tout de la hauteur des Temples. Mais, quoique la Ville fût si remplie d'eau, la principale incommodité des Habitans étoit de n'en pouvoir faire aucun usage pour les besoins communs de la vie. Celle qu'ils buvoient leur venoit de Chapultepeque, petite Montagne à trois milles de la Ville, par des Aqueducs de terre cuite. Aujourd'hui même, les Espagnols la tirent encore du même lieu, par deux tuïaux, soutenus sur des arches de pierre & de brique, qui forment un très beau Pont. Mexico n'avoit proprement que trois entrées, dont on a dû se rendre les noms familiers, dans le récit des trois attaques de Cortez; celle de Tacuba, qui regardoit l'Occident, par une Chaussée d'une demie lieue de longueur; celle d'Iztacpalapa, dont la Chaussée, longue d'une lieue, venoit du Sud-Est, & de la Digue de pierre qui séparoit la partie d'eau douce de celle de l'eau salée; celle de Cuyoacan, par laquelle Cortez fit son entrée, & qui venoit du Sud-Ouest par une Chaussée de deux lieues. Les Espagnols en ont construit deux autres; & Carreri nous apprend, sans les distinguer, que les cinq Chaussées, qui servent aujourd'hui d'entrée à Mexico, portent à présent les noms de la *Piedad*, *Saint-Antoine*, *Guadeloupe*, *St-Côme*, & *Chiapultepeque*. Il ajoûte que celle par où Cortez prit la Ville, & que les Espagnols avoient nommée *del Pegnon*, ne subsiste plus (93).

Palais de l'Empereur.

Le principal des Palais impériaux, qui se nommoit *Tepac*, étoit d'une grandeur & d'un magnificence dont la description cause de l'étonnement. On y comptoit vingt belles Portes, qui donnoient sur autant de rues, & dont la principale offroit les armes de l'Empire, déja représentées dans la premiere Audience de Cortez. La partie des Edifices, qui servoit de logement à l'Empereur, renfermoit trois grandes cours, chacune ornée d'une belle Fontaine; cent chambres, de vingt-cinq ou trente piés de

ties, & le font venir de *Mexitli*, ancien Prince, ou ancienne Idole des Habitans, & la même que celle qu'ils nomment aussi *Vitzilipùtli*. Il paroît du moins incontestable qu'ils donnoient le nom de *Mexitl* à tout l'Empire, & celui de *Themistitan* à la Province particuliere de Mexico. Cortez n'emploie lui-même que ce dernier nom, dans ses Lettres.

(93) Carreri, Tome 6. chap. 3. page 31.

long, & cent bains. Quoiqu'il n'entrât pas un clou dans ce vaste Bâtiment, tout y étoit d'une solidité que les Espagnols ne se lasserent point d'admirer. Les murs étoient un mêlange de Marbre, de Jaspe, de Porphyre, & de différentes pierres; les unes noires & raïées de rouge, d'autres blanches, qui jettoient un éclat merveilleux. Les toîts étoient de planches, jointes avec beaucoup d'art; minces, sans en être moins fermes. Toutes les chambres étoient curieusement parquetées de cedre ou de cyprès, & nattées à hauteur d'appui. Les unes étoient enrichies de Tableaux & de Sculptures, qui représentoient différentes sortes d'Animaux; & les autres revêtues de riches Tapisseries de coton, de poil de Lapin, & de différentes sortes de plumes. A la vérité, les lits ne répondoient point à cet air d'opulence & de grandeur. C'étoit de simples couvertures, étendues sur des nattes. Mais peu d'Hommes couchoient dans ce Palais. Il n'y restoit, le soir, que les Femmes de l'Empereur, dont on fait monter le nombre jusqu'à trois mille, en y comprenant les Suivantes & les Esclaves. Il n'étoit pas rare d'en voir cent cinquante, qui se trouvoient grosses à la fois; mais l'héritage du Thrône regardant les seuls Enfans des trois Imperatrices, les autres étoient dans l'usage de prendre des médicamens pour faire périr leur fruit. La plûpart étoient les Filles des principaux Seigneurs, entre lesquelles Motezuma s'étoit attribué le droit de choisir celles qui lui plaisoient. Elles étoient entretenues avec autant de propreté que d'abondance; mais leurs moindres fautes étoient sévérement punies. Christophe d'Olid, & d'autres Officiers de Cortez, en épouserent quelques-unes, dont l'Empereur leur fit présent, & qui reçurent le baptême pour se rendre dignes de l'alliance Espagnole (94).

Description de la Nouvelle Espagne.

Ses Femmes.

Outre le Tepac, qui signifie proprement Palais, l'Empereur avoit dans la Ville plusieurs autres Maisons, dont chacune offroit des spectacles fort singuliers. Dans l'une, qui contenoit de grandes galeries sur des colomnes de Jaspe, on voïoit toutes les especes d'Oiseaux qui naissent au Mexique, & dont on estime le plumage ou le chant. Les Oiseaux marins étoient nourris dans un Etang d'eau salée, & ceux de Riviere dans de grandes Pieces d'eau douce. Mais chaque galèrie étoit peuplée de ceux des bois & des champs, entre lesquels il s'en trouvoit de fort étranges, dont les Espagnols n'avoient aucune connoissance. On les plumoit dans certaines saisons, pour tirer un grand profit de leurs plumes; marchandise précieuse, qui servoit à faire des étoffes, des tableaux & d'autres ornemens. Plus de trois cens Hommes étoient emploïés au service de ces Animaux. Dans une autre Maison, l'Empereur avoit son Equipage de chasse, composé particuliérement d'un grand nombre d'Oiseaux de proie; les uns dans des cages nattées & commodes; d'autres sur la perche, & dressés à tous les exercices de la Fauconnerie. Une seconde cour de la même Maison étoit remplie de Bêtes féroces, telles que des Lions, des Tigres, des Ours, & diverses especes inconnues en Europe, rangées en fort bel ordre dans de grandes cages de

Autres Maisons impériales, & leurs singularités.

(94) Il paroît que Cortez épousa lui-même, ou prit pour Maîtresse, une Fille de ce Prince, qui lui en avoit offert deux, croïant, dit Herrera, qu'il pouvoit avoir aussi plusieurs Femmes, quoiqu'elles fussent Sœurs. Ce fut l'une de ces deux Princesses, qui fut mariée à d'Olid. Herrera, Décad. 3. Liv. 8. page 535.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

bois. Quelques Relations vantent, dans ce nombre, un Animal très rare, qu'elles nomment le Taureau du Mexique, & qui réunissoit les propriétés de plusieurs autres Animaux. Il tenoit, du Chameau, la bosse des épaules; du Lion, le flanc sec & retiré, la queue touffue, & le col armé d'une longue criniere; du Taureau, les cornes, le pié fendu, & sur-tout la vigueur & la férocité. Les mêmes Ecrivains racontent qu'une troisiéme cour renfermoit dans des vases, dans des caves & d'autres trous, un horrible assemblage de Viperes, de Scorpions & d'autres Animaux vénimeux, jusqu'à des Serpens à sonnettes & des Crocodiles, qu'on nourrissoit du sang des Hommes qui avoient été sacrifiés (95).

Dans les chambres hautes de la Maison, l'Empereur faisoit nourrir des Bouffons & des Bateleurs, des Nains, des Bossus, des Aveugles & tous ceux qui avoient apporté, en naissant, quelque singularité monstrueuse. Ils avoient des Maîtres qui leur faisoient apprendre divers tours de souplesse, convenables à leurs défauts naturels; & le soin qu'on prenoit d'eux rendoit leur condition si douce, qu'il se trouvoit des Peres qui estropioient volontairement leurs Enfans, pour se procurer une vie paisible & l'honneur de servir à l'amusement de leur Souverain. Mais ce qui doit paroître encore plus étrange, c'étoit cette Maison que l'Empereur avoit choisie pour exercer particuliérement ses pratiques de Religion. On y voïoit une Chapelle, dont la voute étoit revêtue de lames d'or & d'argent, enrichies d'un grand nombre de pierres précieuses, où il se rendoit chaque nuit, pour y consulter ses Dieux, au milieu des cris & des hurlemens qu'on vient de représenter.

Deux autres de ses Maisons tenoient lieu, l'une d'Arsenal pour fabriquer des armes, & l'autre de Magasin pour les conserver. Les plus habiles Ouvriers étoient entretenus dans la premiere, chacun à la tête de son attelier, avec la distinction qui convenoit à ses talens. L'art le plus commun étoit celui de faire des fleches, & d'éguiser des cailloux pour les armer. On en faisoit de prodigieux amas, qui se distribuoient réguliérement aux Armées & aux Places frontieres, mais dont il restoit toujours une grande partie dans le Magasin. Les autres armes étoient des arcs, des carquois, des massues, des épées garnies de pierre, qui en faisoit le tranchant, des dards, des zagaies, des frondes, & jusqu'aux pierres qu'elles servoient à lancer, des cuirasses,

(95) Solis doute de la vérité de ce récit, & ne le croit fondé que sur de faux bruits, parce que les Historiens de sa Nation, qui l'ont publié, ajoûtent, dit-il, que cet affreux étalage ne parut point aux yeux des Espagnols, qui en trouverent seulement des vestiges, Tome 1. Cependant voici les propres termes d'Herrera : » Ils donnoient aux » Serpens le sang des Victimes humaines. » Quelques-uns disent même qu'on leur en » donnoit de la chair; ce qui les faisoit » croître prodigieusement. Les Castillans » ne leur en virent pas manger; mais ils » trouverent le lieu figé de sang & d'une » horrible puanteur. Ils admirerent l'em» pressement des Hommes qui étoient oc» cupés dans cette Maison au soin des » Oiseaux, des Bêtes farouches & des Ser» pens. Ils n'entendoient pas d'abord sans » horreur & sans épouvante les sifflemens » des Serpens, les rugissemens des Lions, » les glapissemens des Ours & des Tigres, » & d'autres cris que la faim ou la con» trainte de leur captivité faisoit pousser à » tant d'especes différentes. Cependant ils » s'y accoutumerent à la fin, & quelques-uns » disoient seulement que cette Maison étoit » une véritable image de l'Enfer. Décad 3. Liv. 7. chap. 10. Thomas Gage, qui avoit fait un si long séjour dans la Nouvelle Espagne, s'accorde avec Herrera, & ne rabbat rien de cette peinture. Liv. 1. chap. 16.

cuiraſſes, des caſques, des caſaques de coton piqué qui réſiſtoient aux fleches, de petits boucliers, & de grandes rondaches de peau, qui couvroient tout le corps, & qui ſe portoient roulées ſur l'épaule, juſqu'à l'occaſion de combattre. Les armes deſtinées à l'uſage de l'Empereur étoient dans un appartement particulier, ſuſpendues en fort bon ordre, ornées de feuilles d'or & d'argent, de plumes rares & de pierres précieuſes, qui formoient un ſpectacle éclatant. Cortez, & tous les Eſpagnols qui l'avoient accompagné dans le premier Voïage, ne s'étoient point laſſés d'admiret ce dépôt militaire. Ils l'avoient trouvé digne du plus grand Monarque & de la plus brave Nation.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Mais de tous les Palais de Motezuma, celui qui leur cauſa le plus d'étonnement fut un grand Edifice, que les Mexiquains nommoient la Maiſon de triſteſſe. C'étoit le lieu où ce Prince ſe retiroit avec peu de ſuite, lorſqu'il avoit perdu quelque Femme ou quelque Parent qu'il aimoit, & dans les calamités publiques qui demandoient un témoignage éclatant de douleur ou de compaſſion. La ſeule architecture de cette Maiſon ſembloit capable d'inſpirer les ſentimens qu'il y portoit. Les murs, le toît, & tous les meubles, en étoient noirs & lugubres. Les fenêtres étoient petites, & couvertes d'une eſpece de jalouſies ſi ſerrées, qu'elles laiſſoient à peine quelque paſſage à la lumiere. Il demeuroit dans cette affreuſe retraite, auſſi long-tems que ſes regrets lui faiſoient perdre le goût du plaiſir.

Toutes les autres Maiſons impériales étoient accompagnées de jardins fort bien cultivés. Les fruits & les légumes en étoient bannis, par la ſeule raiſon qu'il s'en vendoit au Marché, & que ſuivant les principes de la Nation, un Prince ne devoit pas chercher du plaiſir dans ce qui faiſoit un objet de lucre pour ſes Sujets. Mais on y voïoit les plus belles fleurs d'un heureux climat, diſpoſées en compartimens juſques dans les cabinets, & toutes les herbes médecinales que la Nouvelle Eſpagne produit avec autant de variété que d'abondance. Motezuma ſe faiſoit honneur de laiſſer prendre gratuitement dans ſes jardins tous les Simples dont les Malades de Mexico avoient beſoin, & dont les Médecins du Païs compoſoient leurs remedes. Tous ces Jardins & toutes ces Maiſons avoient pluſieurs Fontaines d'eau douce, qui venoient des deux grands Aqueducs, par des conduits détachés.

Autres Edifices, & Places de Mexico.

Les Maiſons de la Nobleſſe devoient être en fort grand nombre, puiſque l'Empire n'avoit pas moins de trois mille Caciques, ou Seigneurs de Villes, qui étoient obligés de venir paſſer une partie de l'année dans la Capitale; ſans compter la Nobleſſe inférieure & les Officiers du Palais. Elles étoient bâties de pierre, vaſtes, environnées auſſi de jardins, & de toutes les commodités qui ſont le partage de la fortune & de la grandeur. Les Edifices publics n'étoient pas moins magnifiques, ſur-tout les Temples, dont on remet la deſcription à l'article des Divinités & des Sacrifices. Entre pluſieurs grandes Places, qui faiſoient un des principaux ornemens de Mexico, & qui ſervoient de Marchés, ſous le nom général de *Tianguitzli*, que les Eſpagnols ont changé depuis en *Tianguez*, on vante beaucoup celle qu'on a déja nommée Tlateluco. Il ne paroîtra point ſurprenant qu'elle eût pu contenir les trois Diviſions de l'Armée Eſpagnole, à la derniere attaque de Cortez, puiſqu'on lui donne tant d'étendue, que dans les Foires, qui s'y tenoient à certains jours, il s'y

Grand Marché de Tlateluco, & ſes marchandiſes.

Description de la Nouvelle Espagne.

rassembloit plus de cent mille Hommes. On y voïoit paroître toutes les productions de l'Empire. Elle étoit remplie de tentes, si serrées dans leurs alignemens, qu'à peine y trouvoit-on la liberté du passage. Chaque Marchand connoissoit son poste ; & les boutiques étoient couvertes de toiles de coton, à l'épreuve du Soleil & de la pluie. Toutes les Relations Espagnoles s'étendent beaucoup sur le nombre & la variété des marchandises (96).

Si l'on joint à tous les traits de cette Description, deux cens mille Ca-

(96) Herrera ne se lasse point de ce détail, *ubi suprà*, chap. 15. & 16. Gage se contente d'en donner une idée qu'on croit devoir placer ici, parce qu'elle contient les seules lumieres qu'on ait sur le Commerce & les Arts des anciens Mexiquains.

Les Marchandises les plus communes étoient diverses sortes de nattes, fines & grosses ; toutes sortes de vaisseaux de terre peints ou vernis ; des peaux de divers Animaux, sur-tout de Cerfs, apprêtées sans poil & avec le poil, & diversement colorées. Des Oiseaux en plumes, de toutes les especes & de toutes les couleurs ; des amas de plumes, dont on dépouilloit les Oiseaux, en certaines saisons ; du sel ; des toiles & des draps de coton ; des toiles composées de feuilles & d'écorce d'arbres, de poil de Lapin, & de plumes ; du fil de poil de Lapin ; d'autres fils de toutes les couleurs. Il y avoit des lieux particuliers pour les choses qui tenoient beaucoup d'espace, comme la pierre, la chaux, la brique, & les autres matériaux de construction.

Mais la plus riche partie du Marché étoit celle où l'on vendoit les ouvrages d'or & de plumes. On y trouvoit tout ce qui pouvoit demander d'être représenté au naturel ; en plumes de toutes sortes de couleurs. Les Mexiquains étoient si experts dans cet art, & représentoient si bien les Animaux, les Arbres, les Fleurs, les Herbes & les Racines, que ces Ouvrages faisoient l'admiration des Espagnols. Ils devoient leur habileté à leur application ; car souvent un Ouvrier passoit un jour entier sans manger, pour mettre une plume à sa vraie place, la tournant & la retournant une infinité de fois au jour & à l'ombre, pour juger mieux de son effet. Leur Orfévrerie étoit aussi fort belle. Ils faisoient d'excellens ouvrages au moule, & les gravoient ensuite avec des poinçons de caillou ; entr'autres des plats à huit faces, chacune d'un métal différent, c'est-à-dire alternativement d'or & d'argent, sans aucune soudure, & des chaudrons avec des anses. Ils jettoient aussi en moule des poissons dont les écailles étoient mêlées d'or & d'argent ; des Perroquets, qui remuoient la tête, la langue & les aîles ; des Singes qui faisoient divers exercices, tels que de filer au fuseau, de manger des pommes, &c. Ils entendoient aussi fort bien l'art d'émailler, & de mettre en œuvre toutes sortes de pierres précieuses.

Dans la même partie du Marché, on vendoit de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb, du laiton & de l'étaim, mais peu de ces trois derniers métaux. On y vendoit des perles, des pierres précieuses, toutes sortes de coquilles & d'éponges, des amandes de cacao, qui servoient de monnoie courante dans le Païs ; comme à présent même six ou sept vingt de ces plus grosses amandes, & deux cens des moindres, valent une réale de cinq sous, & servent encore, aux Indiens de la Nouvelle Espagne, pour acheter les denrées. On y vendoit diverses sortes de couleurs & de belles teintures, qu'ils faisoient avec des roses & d'autres fleurs, avec des fruits, des écorces d'arbres & diverses especes de végétaux.

Il y avoit un quartier pour les herbes, les racines & les graines, tant celles qui se mangent, que celles qu'on emploïoit à la Médecine ; car ils avoient tous une grande connoissance des Simples, jusqu'aux Femmes & aux Enfans. Dans un autre quartier, on vendoit toutes sortes de fruits, tant verds que murs. Dans un autre, toutes sortes de viande, entiere ou par quartiers ; comme des Chevreuils, des Liévres, des Lapins, des Chiens sauvages, & d'autres Animaux qu'ils prenoient, ou qu'ils tuoient, à la chasse. On y vendoit jusqu'à des Couleuvres, auxquelles on avoit coupé la tête & la queue, de petits Chiens châtrés, des Souris, des Rats & de longs Vers. Une vente considérable étoit celle d'une sorte de terre, ou d'un limon poudreux, qui s'amassoit, dans une certaine saison de l'année, sur l'eau du Lac, & qui ressembloit d'abord à l'écume de la Mer ; mais qui étant enlevée avec des reseaux, & condensée en grands tas, servoit à

nots de différentes grandeurs, qui voltigeoient sans cesse sur le Lac, pour les communications d'un bord à l'autre, & plus de cinquante mille qui étoient habituellement occupés dans les seuls Canaux de la Ville (97), on ne trouvera point d'exagération dans la premiere idée que les Mexiquains avoient fait prendre, aux Espagnols, de la Capitale de leur Empire. Cependant cette magnificence barbare n'approchoit point de celle où Cortez l'éleva bientôt, en lui donnant une nouvelle forme.

Mesures de Cortez pour rebâtir Mexico.

Pendant qu'il prenoit quelques jours de repos à Cuyoacan, il fit faire de grands feux dans toutes les rues de Mexico, pour purifier l'air. Un grand nombre d'Habitans, qu'il destinoit aux travaux publics, fut marqué d'un fer chaud (98). Le reste obtint la liberté de se retirer, ou de contribuer volontairement au rétablissement de la Ville. Tous les Indiens, qui l'avoient servi pendant le Siége, reçurent des récompenses proportionnées à leur zele; sur-tout les Tlascalans, qui partirent chargés de richesses, & que la Cour d'Espagne distingua, dans la suite, par une exemption perpétuelle de toutes sortes de tributs. Ceux, qui se trouverent disposés à s'établir dans la Ville, en reçurent la permission. Mais entre ces premiers soins, Alderete, qui avoit été nommé Trésorier général, n'oublia point les trésors de Guatimozin, sur lesquels il sembloit que les Vainqueurs pouvoient s'attribuer de justes droits. Le délai, que Cortez apportoit à cette recherche, avoit déja fait naître des murmures. On le soupçonnoit de s'entendre avec les principaux Officiers, pour détourner l'or & l'argent; & les plus hardis menaçoient ouvertement d'en écrire à la Cour. Il y a beaucoup d'apparence qu'un motif d'honneur lui fit fermer les yeux sur les moïens qui furent emploïés pour forcer l'Em-

faire des gâteaux plats, en forme de brique. Cette marchandise n'étoit pas recherchée seulement des Habitans de Mexico; elle s'envoïoit au loin dans les Provinces, où elle étoit aussi estimée que le meilleur fromage l'est en Europe. On croïoit même que c'étoit l'excellence de cette écume qui attiroit tant d'Oiseaux sur le Lac, particuliérement en Hiver, où le nombre en étoit infini.

Tous les Marchands du Tlateluco païoient à l'Empereur un droit pour leurs Boutiques; moïennant lequel ils devoient être garantis des Voleurs, par des Officiers qui veilloient incessamment à la sûreté du Commerce. Il y avoit, au milieu de ce grand Marché, un Edifice, d'où l'on en pouvoit voir toutes les parties; & dans lequel douze Vieillards tenoient leur Siége, pour juger toutes sortes de Procès & de différends. Le principal Commerce se faisoit par échange. On donnoit une Poule pour un faisceau de maïz, de la toile pour du sel, &c. Les cacaos servoient de monnoie courante pour les appoints. Ils avoient des mesures de bois, pour les grains & les blés; des mesures de corde, pour les herbes, & des mesures de terre pour l'huile, le miel & les liqueurs. Toutes les infractions de la justice naturelle étoient punies avec la derniere sévérité. L'Empereur traitoit favorablement ceux qui apportoient de nouvelles marchandises, des Païs étrangers. *Voïage de Thomas Gage*, Tome 1. chapitre 19. Herrera, parlant des ouvrages d'or & d'argent, qui se vendoient au Tlateluco, assûre qu'ils donnoient de l'admiration aux meilleurs Orfévres de Castille, qui ne concevoient point comment des Barbares pouvoient atteindre à cette perfection, sans marteau & sans ciseau. Il parle des ouvrages de plumes avec le même étonnement, sur-tout des portraits d'Hommes & d'Animaux. Il ajoûte qu'on en apporta au Pape, dans un tems où la Peinture étoit déja fort cultivée en Italie, & qu'il n'y avoit point de dessein, ni de coloris, qui les surpassât, *ubi sup.* chap. 15.

(97) Herrera, *ubi suprà*, Thomas Gage, Tome 1. chap. 19.

(98) Herrera, *ubi suprà*, chap. 8.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

L'Empereur est mis à la question. Sa constance.

pereur à déclarer ses richesses (99). Après d'inutiles menaces, on prit le parti de livrer ce malheureux Prince à la question, avec un des principaux Seigneurs de sa suite, qui expira dans les tourmens, sans aucune marque de foiblesse. On jugea néanmoins, par les regards touchans qu'il jettoit sur son Maître, qu'au milieu de sa douleur il lui demandoit la permission de parler; & l'on crut comprendre aussi, par ceux de l'Empereur, & par quelques mots dont ils furent accompagnés, qu'il lui reprochoit de manquer de constance & d'honneur. Enfin Cortez emploïa son autorité pour faire cesser cette odieuse exécution, & sa conduite fut applaudie de toute l'Armée. Cependant il paroît aussi qu'il ne prit cette résolution, qu'après avoir fait confesser à Guatimozin qu'il avoit jetté son trésor dans le Lac (1). Tous les Historiens assurent du moins que les Espagnols s'attacherent long-tems à le chercher au fond des eaux, & que n'en aïant rien découvert, ils demeurerent surpris qu'on eût trouvé le moïen de leur dérobber tant de richesses. Quelques Prisonniers indiquerent plusieurs sépultures, où l'on trouva une petite quantité d'or.

Nouvelle forme de Mexico, après la Conquête.

CORTEZ, s'étant déterminé à rebâtir la Capitale du Mexique sur de nouveaux fondemens, commença par y rétablir l'ordre; en créant de nouveaux Magistrats, & sur-tout un grand nombre d'Officiers pour l'entretien de la Police. Ses Brigantins, qui demeurerent à la vûe du Rivage, sous le commandement de Rodrigue de Villa-Fuerte, & la meilleure partie de son Canon, qu'il mit en batterie dans le Poste qu'il avoit fait prendre à ses Trouppes, lui répondoient de la soumission des Habitans. Mais, pour ne rien donner au hasard, il fit séparer la demeure des Espagnols, de celle des Indiens, par un large Canal; & cette séparation a duré jusqu'aujourd'hui. La promesse qu'il avoit fait publier, de donner à tous les Indiens, qui voudroient s'établir sous sa protection, un fond pour bâtir, dont leurs Enfans hériteroient après eux; & des privileges qui les distingueroient du reste de la Nation, lui attira plus de monde qu'il n'avoit osé l'espérer. Il donna, aux principaux Seigneurs, des rues entieres à bâtir, en les nommant Chefs des Quartiers qu'ils auroient peuplés. Dom Pierre Motezuma, fils de l'Empereur de ce nom, & Xitivaco, Général des Trouppes de Guatimozin, furent distingués dans cette distribution. On prit le parti de remplir la plûpart des anciens Canaux, lorsqu'on eut observé qu'ils jettoient quelquefois une vapeur

(99) *Ibid.* L'Historien s'enveloppe ici dans des expressions assez obscures. Il convient que Cortez fut sensible aux murmures de ses Soldats, & qu'il chercha quelque moïen de les satisfaire; mais il rejette les résolutions violentes » sur plusieurs personnes qui demeu- » rerent d'accord, dit-il, que Guatimozin de- » voit être mis à la question.

(1) *Ibid.* Cortez, ajoûte encore l'Historien, s'excusa du fait, & dit qu'il avoit été prié, importuné, & même menacé par Alderete. Ce qu'il y a de certain, c'est que le malheureux Empereur du Mexique ne prolongea sa vie que pour en passer le reste dans l'humiliation, & qu'environ deux ans après il fut condamné à la perdre par un supplice honteux, sur la déposition d'un Seigneur du País, qui l'accusa d'avoir conspiré contre les Espagnols. Herrera, Déc. 3. Liv. 7. chap. 9.



Tom. XII. N°. VI.

incommode. Le travail fut poussé avec tant d'ardeur, que dans l'espace de peu de mois, on vit naître environ cent mille Maisons, beaucoup plus belles, & dans un meilleur ordre que les anciennes. Les Espagnols bâtirent à la maniere d'Espagne; & Cortez se fit élever, sur les débris du Tezpac, un Palais si somptueux (2), qu'aujourd'hui même, qu'il continue de servir de logement aux Vicerois, il n'est pas loué moins de quatre mille ducats, au profit de ses Descendans. Pour faire prendre une forme solide à son Etablissement, il engagea tous les Espagnols mariés à faire venir leurs Femmes; & quantité d'autres familles Castillanes y vinrent à sa sollicitation. Le Commandeur Leonel de Cervantes donna l'exemple, avec sept Filles & plusieurs Fils qu'il avoit eus d'un seul mariage, & qui trouverent aussi-tôt l'occasion de s'établir avec honneur. On fit apporter, des Isles conquises, un grand nombre de Vaches, de Truies, de Brebis, de Chevres, & de Jumens; des cannes de sucre, & des Meuriers pour les Vers à soie. Plusieurs Flottes, arrivées successivement de Castille, répandirent dans la Colonie une grande abondance des plus utiles provisions de l'Europe. Il y arriva des Ouvriers, qui formerent toutes sortes de Manufactures. L'Imprimerie même y fut introduite; & l'on y fabriqua de la Monnoie. Cortez, n'ayant pas manqué de faire travailler aux Mines, en tira beaucoup d'or & d'argent. Il découvrit des Mines de fer & de cuivre, qui le mirent en état de faire fondre de l'artillerie: & dès l'année suivante, il s'en trouva trente-cinq pieces de bronze, & soixante de fer. Enfin, peu de tems après la conquête, Mexico étoit la plus belle Ville des Indes; Herrera dit, la plus grande & la plus peuplée (3); & par dégrés, elle est devenue, suivant le témoignage de tous les Voïageurs, une des plus riches & des plus magnifiques du Monde.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Quoiqu'ils s'accordent tous dans cet éloge, leurs Descriptions se ressemblent moins. Comme cette différence semble venir de celle des tems, qui changent la perspective par des progrès & des embellissemens continuels, on ne voit point de meilleure méthode, pour lever les doutes du Lecteur & l'embarras de ceux qui feront le même Voïage, que de rapporter chaque peinture à l'année qu'elle regarde. Commençons par celle de Gage (4), qui paroît la plus ancienne.

(2) Gage, *ubi suprà*, page 157. Il rapporte, après Herrera, qu'on y avoit emploïé sept mille grosses poutres de cedre.

(3) Herrera, Décad. 3. Liv. 4. ch. 8.

(4) Voïage de Thomas Gage, Jacobin Anglois, qui s'étant embarqué à Cadix en 1625, pour les Missions des Philippines, trouva tant d'agrément dans la Nouvelle Espagne, qu'il prit le parti d'y demeurer. Après y avoir fait un long séjour, il revint en Angleterre, où sa Famille tenoit un rang considerable. Sa Relation, qu'il publia bientôt en Anglois, eut un succès étonnant; parce qu'il étoit le premier Etranger qui eût parlé, avec connoissance, d'un Païs dont les Espagnols ferment soigneusement l'entrée. L'Auteur de la Préface nous apprend que cette raison porta Mr Colbert à charger Mr de Carcavi de la faire traduire en François par Beaulieu, Hues o Neil. Thevenot l'a donnée aussi en François dans le second Tome de son Recueil, avec une Histoire des Mexiquains, en Figures hieroglyphiques, dont on a l'obligation au même Voïageur. C'est l'Edition d'Amsterdam de 1721, à laquelle on s'attache ici. Gage est un Ecrivain assez judicieux, dont on ne peut soupçonner raisonnablement la bonne foi. Ses avantures particulieres n'aïant rien d'utile ni d'interessant, on se croira dispensé d'en faire un article particulier; mais ses remarques enrichiront souvent nos Descriptions.

Description de la Nouvelle Espagne.

Description de Mexico en 1625.

Mexico, dit-il, eſt à préſent une des plus grandes & des plus riches Villes du Monde. Comme les Indiens des Païs voiſins ont été ſubjugués, & la plûpart même anéantis, les Eſpagnols y vivent dans une ſi grande ſécurité, qu'ils n'ont point de Portes, de Murailles, de Baſtions, de Tours & de Plateformes, non plus que d'Arſenal, d'Artillerie & de munitions. Saint-Jean d'Ulua leur paroît ſuffire, pour les défendre contre les invaſions des Etrangers. On peut dire que la Capitale de la Nouvelle Eſpagne a été rebâtie une ſeconde fois, depuis Cortez ; car perſonne n'oſeroit prétendre qu'elle contienne cent mille Maiſons, comme elle les contenoit après la conquête, c'eſt-à-dire, dans un tems où Cortez en faiſoit habiter la plus grande partie par des Indiens. Ceux, qu'on y voit aujourd'hui, demeurent dans un des Fauxbourgs de la Ville, nommé *Guadalupa*, qui pouvoit avoir, en 1625, environ cinq mille Habitans. Pluſieurs pauvres Eſpagnols épouſent des Indiennes. D'autres les débauchent. Ils uſurpent, de jour en jour, les fonds ſur leſquels leurs Maiſons ſont bâties ; & de trois ou quatre Maiſons d'Indiens, ils en bâtiſſent une grande, à la maniere d'Eſpagne, avec des Jardins & des Vergers : de ſorte que la Ville eſt preſqu'entiérement rebâtie de beaux & grands Edifices de pierre & de brique, mais peu élevés, parce qu'il y arrive ſouvent des tremblemens de terre qui les mettroient en danger, s'ils avoient plus de trois étages. Les rues ſont ſi larges, que trois caroſſes peuvent aller de front dans les plus étroites, & ſix au moins dans les plus larges ; ce qui fait paroître la Ville beaucoup plus grande qu'elle n'eſt en effet. On m'aſſura (*) que ſes Habitans Eſpagnols étoient environ quarante mille ; la plûpart ſi riches, que plus de la moitié de ce nombre entretenoit de ſomptueux équipages. Il eſt certain qu'on comptoit dans la Ville plus de quinze mille caroſſes.

Les rues des Villes de l'Europe n'approchent point de la netteté de celles de Mexico. La plus grande Place eſt celle du Marché, qui ſe nommoit Tlateluco, avant la conquête. Quoiqu'elle ne ſoit plus ſi ſpacieuſe que du tems de Motezuma ; elle eſt encore fort belle & d'une ſinguliere étendue. Un des côtés eſt bâti en arcades, ſous leſquelles on eſt à couvert de la pluie, & qui ſont bordées de Boutiques, où l'on trouve toutes ſortes d'étoffes de ſoie. Devant ces Boutiques, il y a toujours des Femmes qui vendent des légumes & des fruits. Du côté qui fait face aux arcades, la Place offre le derriere du Palais, qui contient preſque toute ſa longueur avec les Cours & les Jardins qui en dépendent. Au bout du Palais, ou trouve la principale Priſon de la Ville. Proche de-là eſt la belle rue, qui ſe nomme *Plateria*, ou rue des Orfévres, dans laquelle on peut voir, en moins d'une heure, pluſieurs millions en or, en argent, en Perles & en Pierres précieuſes. La rue de Saint Auguſtin, qui contient la plûpart des Marchands de ſoie, eſt auſſi fort riche & fort agréable. Mais une des plus longues & des plus larges rues de la Ville eſt celle qu'on nomme *Tacuba*, où preſque toutes les Boutiques ſont remplies d'ouvrages de fer, d'acier & de cuivre. Elle s'étend juſqu'à l'Aqueduc, qui conduit l'eau des Montagnes à Mexico ; & ſon nom lui vient de l'ancien Bourg de Tacuba, dont elle eſt le che-

(*) Quoiqu'on faſſe parler Gage, ceci n'eſt qu'un extrait de pluſieurs Chapitres.

min. Sa longueur & sa largeur la rendent encore moins célebre que les aiguilles qui s'y vendent, & qui passent pour les meilleures de l'Amérique. Une autre rue, qui tient le premier rang par la magnificence de ses Maisons, est celle de l'*Aigle*, ainsi nommée d'une ancienne Idole, qui est une grosse Aigle de pierre, placée au coin de la rue, où l'on assure qu'elle s'est conservée sans altération depuis la Conquête. C'est dans cette rue que demeurent la plûpart des Seigneurs Espagnols & les Officiers de la Chancellerie. On y voit aussi la façade du fameux Palais des Marquis del Valle, Descendans de Cortez.

On compte, dans Mexico, plus de cinquante Eglises, soit des Paroisses ou des Monasteres. Je n'ai vû nulle part de si beaux Couvens. Les toits & les poutres en sont dorés; la plûpart des Autels, ornés de colomnes du plus beau marbre, & leurs dégrés, de divers bois précieux; avec de si riches Tabernacles, que le moindre est estimé vingt mille ducats. Les richesses intérieures, en Chasses d'or & d'argent, en Couronnes, en Joïaux, en Ornemens, en Tapisseries, feroient l'opulence d'une grande Nation. L'Eglise des Jacobins possede un Candelabre d'argent à trois cens branches, & cent Lampes du même métal, d'un travail si exquis qu'on fait monter leur valeur à quatre cens mille ducats.

La Ville étant bâtie sur des Canaux comblés, & sur des terres desséchées, qui ont fait partie du Lac, l'eau passe sous toutes les rues. Je puis assurer que vers la rue Saint Augustin, & dans les lieux aussi bas, les Cadavres sont plutôt noïés qu'enterrés dans leurs sépultures. On ne peut creuser une fosse sans trouver l'eau, & j'ai vû des cercueils y disparoître tout-d'un-coup. Si le Couvent des Augustins n'avoit été souvent réparé, & presqu'entiérement rebâti, il seroit actuellement abîmé. On y travailloit, pendant mon séjour à Mexico; & je remarquai que les anciennes colomnes étoient tellement enfoncées, qu'on les faisoit servir de fondemens pour le nouvel Edifice. C'étoit la troisiéme fois qu'on avoit posé de nouvelles colomnes sur les anciennes; & tous ces matériaux s'abîmoient comme à la file.

L'usage des Habitans est d'aller se promener tous les jours, vers quatre heures du soir, les uns à cheval, les autres en carosse, dans un fort beau Cours, qui se nomme la *Alameda*, & dont les arbres forment des allées impénétrables au Soleil. On y voit réguliérement plus de deux mille carosses. Ceux des Hommes sont suivis d'un grand nombre d'Esclaves Mores, en riches livrées d'or & d'argent, en bas de soie, avec des nœuds de ruban à leurs souliers, & tous l'épée au côté. Le cortege du Viceroi, qui se fait voir souvent dans cette promenade, n'a pas moins de magnificence & d'éclat que celui du Roi d'Espagne. Les Dames sont escortées aussi d'une troupe d'Indiennes, la plûpart mulâtres, vêtues d'étoffes de soie, & couvertes de pierres précieuses. L'ajustement de ces Créatures est si lascif, & leurs manieres ont tant d'agrément, que la plûpart des Espagnols les préferent à leurs propres Femmes. Elles portent ordinairement une juppe chamarrée de galons ou de dentelles d'or & d'argent, avec un grand ruban de couleur vive, & frangé d'or, dont les bouts leur descendent jusqu'aux piés. Leurs corsets sont sans manches, & lacés de rubans d'or ou d'argent. Leurs ceintures sont d'un tissu d'or, enrichi de perles & de pierreries. Leurs manches sont de toile d'Hol-

Description de la Nouvelle Espagne.

lande ou de la Chine, fort larges & fort ouvertes, enrichies d'une broderie de soie, ou d'or & d'argent, & pendantes de la longueur de leur juppe. Elles couvrent leurs cheveux d'une coeffe ouvragée ; & par-dessus, elles mettent un rézeau de soie, attaché négligemment avec un beau ruban d'or, ou de couleur, qui croise sur le haut du front, & sur lequel il y a toujours quelques lettres en broderie, qui expriment une maxime ou un sentiment d'amour. Leur sein est couvert d'une toile fine, qui prend au-dessus du cou, en forme de mentoniere. Cette parure est celle qui ne les quitte pas, dans l'intérieur même des Maisons ; car, lorsqu'elles en sortent, elles prennent une mante de la plus fine toile, garnie de rubans ; & la plûpart se la font passer sur la tête, de maniere qu'elle ne descende pas au-dessous du milieu du corps, pour laisser voir leur ceinture & leurs autres ornemens. Quelques-unes ne portent leur mante que sur une épaule ; & la passant sous le bras droit, elles rejettent l'autre bout sur l'épaule gauche, pour conserver la liberté de remuer les deux bras, & de montrer leurs belles manches. D'autres se servent, au lieu de mante, d'une riche juppe de soie, dont elles jettent une partie sur l'épaule ; & soutenant l'autre de la main, elles accordent librement la vûe de leurs jambes. Leurs souliers sont fort hauts. Ils ont plusieurs semelles, garnies d'un bord d'argent, qui est attaché avec de petits cloux de même métal, dont la tête est très large. La plûpart de ces Femmes sont des Esclaves, ou l'ont été, & ne doivent la liberté qu'à l'Amour. En général, le goût du faste regne à Mexico dans toutes les conditions. Les carosses y sont beaucoup plus riches que dans les principales Cours de l'Europe. On n'épargne point, pour les embellir, l'or, l'argent, les pierres précieuses, le drap d'or, & les plus belles soies de la Chine. Les brides des Chevaux sont enrichies de pierres précieuses ; & tout ce qui est de fer ailleurs est ici d'argent. Il est passé en proverbe qu'il y a quatre belles choses à Mexico ; les Femmes, les habits, les équipages & les rues. Le Viceroi, qui gouvernoit en 1625, fit faire un Oiseau, plus grand qu'un Faisan, d'or, d'argent & de pierres précieuses, dont toutes les parties étoient ajustées avec tant d'art, pour représenter naturellement le plumage, qu'il fut estimé quinze cens mille ducats (*). C'étoit un présent qu'il destinoit au Roi d'Espagne. Rien n'est si commun que de voir des cordons & des roses de diamans aux chapeaux des Personnes de condition, & des cordons de perles à ceux des plus vils Artisans. Mais, quoique tous les Habitans paroissent livrés aux plaisirs, il n'y a point de Ville au Monde où le Clergé soit traité avec plus de faveur. Chacun aspire à se distinguer par les libéralités qu'il fait aux Eglises & aux Couvens. Les uns font bâtir de riches Autels, dans les Chapelles des Saints qu'ils prennent en affection ; les autres présentent des Couronnes d'or, des Chaînes & des Lampes, aux Images de la Vierge, bâtissent des Couvens, ou les font rebâtir à leurs frais, & leur donnent jusqu'à deux ou trois mille ducats de revenu.

Je ne m'étendrai pas sur les Religieux de cette Ville : mais qu'il me soit permis d'observer, qu'ils y ont beaucoup plus de liberté qu'en Europe. C'est un usage établi pour eux de visiter les Religieuses de leur Ordre, & de donner une partie du jour au plaisir d'entendre leur Musique & *de manger leurs confitures*. Les Couvens de Filles ont des apppartemens fort ornés, qui sont

(*) C'est peut-être une faute d'impression ; car cette somme paroît excessive.

partagés

NORD



OUEST

SUD

Tom. XII. N

partagés par des grilles de bois, pour la séparation des deux Sexes. Tous les Habitans d'une naissance honnête font élever leurs Filles dans ces lieux; & l'éducation qu'elles y reçoivent consiste à faire toutes sortes de confitures & d'ouvrages à l'aiguille, à se perfectionner dans la Musique, qui est fort en honneur à Mexico, & à jouer des Comédies, qui se représentent dans les Eglises, aux grandes Fêtes.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

La Capitale de la Nouvelle Espagne reçoit un grand lustre de son Université, dont les Edifices sont l'ouvrage de Dom Antoine de Mendoza. Outre le somptueux Palais que les Vicerois ont dans la Ville, on leur en a fait bâtir un à Chapultepeque, ancienne sépulture des Empereurs Mexiquains. Ce lieu est devenu comme l'Escurial de l'Amérique, depuis qu'on y enterre les Vicerois qui meurent pendant leur administration. Les Bâtimens en sont magnifiques, & les Jardins y répondent, par la beauté de leurs parterres, de leurs allées & de leurs eaux. On assure que la Chapelle vaut plus d'un million d'or.

En 1625, Mexico n'avoit encore que trois entrées, par les trois anciennes Chaussées qui servirent aux attaques de Cortez (5).

Description de Mexico en 1678.

MEXICO est bâti (6) sur un Terre-plein, & situé au bord d'un Lac, qui par sa vaste étendue forme une espece de Mer; il est entouré, des autres côtés, de quatre autres plus petits Lacs, qui ne sont séparés les uns des autres que par de larges Chaussées pavées & revêtues de pierre de taille.

Le Plan de cette Babylone Indienne est uni. Elle a trois lieues de longueur, à prendre depuis Guadalupa jusqu'à Saint Antoine, & presqu'autant de large, depuis l'Arsenal & l'Hôpital de Saint Lazare jusqu'à Tacuba. Les rues sont si droites, qu'elles paroissent tirées au cordeau, & si larges que six carosses de front peuvent y passer sans embarras. Quelques-unes sont divisées en trois parties égales, dont celle du milieu est le lit d'un des cinq Canaux qui sortent d'un des Lacs, & qui arrosent la Ville, par plusieurs détours, dans ses différens Quartiers. C'est à ces Canaux que les Habitans doivent l'abondance & les commodités dont ils jouissent, par un Commerce continuel. Chaque jour de la semaine a ses différentes marchandises; mais le Samedi se fait distinguer. C'est le jour où l'on voit arriver de toutes parts, à Mexico, des Flottes de fruits & de fleurs, qui donnent à toute la Ville l'apparence d'un Jardin. La grande Place est d'une si vaste étendue, qu'aux jours destinés pour les courses de Taureaux & pour les Jeux de cannes, le Peuple en remplit à peine la troisiéme partie. L'Eglise Cathédrale, bâtie d'un mêlange de pierre de taille, & de brique, borne le milieu d'une de ses faces, du côté du Nord. A l'opposite, du côté du Midi, sont l'Hôtel de Ville, la Maison du Juge de

(5) Voïage de Gage, Tome 1. Part. prem. chap 21. & suiv. & Part. 2. chap. 1.

(6) Cet article est tiré de Lionnel Waffer, autre Voïageur Anglois, qui étant parti d'Angleterre en 1677, pour Bantam dans l'Isle de Java, fit l'année suivante le Voïage de la Jamaïque, & de-là, par diverses avantures, celui de plusieurs Etablissemens Espagnols. On loue beaucoup l'exactitude de ses connoissances, & nous aurons souvent l'occasion de les emploïer. Sa Relation fut traduite en 1706 par Montirat, Interpréte des Langues, & publiée à Paris chez Claude Cellier, *in*-12.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Police, les Greniers publics, & la Prison. Chacun de ces Edifices offre un grand Portail de pierre de taille, soutenu de deux Piliers de la même pierre, & tout d'une piéce. On trouve ensuite les Boutiques & les Magasins de plusieurs riches Marchands. Le côté du Couchant est presqu'entiérement occupé par un grand nombre de Maisons, qui servent de demeure aux plus riches Particuliers de la nouvelle Espagne. Elles sont suivies de cinq ou six grands Magasins d'étoffes d'or, travaillées en Europe. Du côté de l'Orient sont le Palais du Viceroi, l'Audience roïale, l'Université, le Collége des Religieux de Saint Dominique, & le saint Office, c'est-à-dire, la Maison de l'Inquisition. L'encognure est remplie par l'Hôtel de la Monnoie. Cinq rues, par lesquelles on entre sur la Place, sont toutes si larges, qu'un carosse à six Chevaux y tourne sans peine.

Le Palais du Viceroi est un Edifice de Fernand Cortez. Il est plus grand & plus magnifique que le Palais roïal de Madrid. La Cour, qui est fort spacieuse, est entourée de riches balcons de fer; & l'on voit au centre un fort beau Cheval de bronze, sur un large piédestal. Le Portail de la principale Eglise soutient une espece de petite Tour, où le Duc d'Albuquerque fit poser un fanal de crystal, dans lequel on allume tous les jours, à l'entrée de la nuit, un Flambeau de cire blanche. Le centre de la Place est marqué par un très beau Pilier de marbre, au sommet duquel un Aigle de bronze se fait admirer par l'excellence du travail. Autour du Pilier, quatre rangs de petites Boutiques de Bois, d'une extrême propreté, offrent tout ce qu'on peut désirer de curieux en soie, en or, en linge, dentelles, rubans, gazes, coëffures, & autres marchandises de mode.

En sortant de la Place par le côté opposé à l'Eglise, on entre dans la rue des Orfévres, qui est extrêmement longue, & d'une richesse surprenante. Elle conduit dans une grande Aulnaie, dont les arbres sont très hauts, & forment un charmant Quinconce, au milieu duquel sort une très belle Fontaine d'eau vive & pure. Il y a peu de promenades aussi délicieuses. Le terrein, qu'occupe à présent la Maison professe des Jésuites, contenoit autrefois un des Palais de Motezuma, qui servit long-tems de demeure à Cortez avec les Espagnols & les Tlascalans. On y conserve encore, dans une petite partie de l'ancien Edifice, la fenêtre où ce Prince fut tué d'un coup de pierre. Elle a six piés de hauteur. Sa forme est en arc, soutenue d'un pilier de marbre blanc. Il y a, dans Mexico, deux très beaux & très spacieux Amphithéâtres, destinés pour la Comédie & d'autres spectacles. Cette insigne Capitale de la Nouvelle Espagne est remplie de Noblesse, & de gens considérables par leurs richesses, leur mérite, & leurs services. On nommoit, entre les principaux, Dom Fernand d'Altamirono, Comte de Saint-Jacques de Colimaya, & Sénéchal des Philippines; Dom Garcie de Valdez Osorio, Comte de Peñalva, & Vicomte de Saint-Michel; & Dom Nicolas de Bivero Peredo, Comte d'Orizalva. Je n'entreprens point de rapporter les noms de plus de cent Chevaliers de tous les Ordres militaires d'Espagne. Le nombre des carosses montoit à quatre (*) mille. On comptoit dix-sept Couvens de Religieuses, & un si grand nombre de Monasteres ou de Couvens d'Hommes, que je pourrois nommer jusqu'à quatre-vingt-neuf grandes & somptueuses Eglises(**), sans parler de

(*) Diminué par conséquent des deux tiers depuis Gage.

(**) Augmentation de nombre, depuis le même tems.

celles des Mandians, qui sont moins superbes, mais fort propres. Mexico n'a qu'un Collége pour l'éducation de la jeunesse.

Description de la Nouvelle Espagne.

La beauté des Maisons est incomparable, soit qu'on en considere l'étendue, ou la matiere, la figure & la commodité. Les plus hautes n'ont pas plus de trois étages. Toutes les murailles sont incrustées, en dehors, de petits cailloux de diverses couleurs, taillés, les uns en cœur, d'autres en soleils; en étoiles; en roues, en fleurs de toutes les especes, & d'autres figures, dont la variété forme un agréable spectacle. Les Portes sont fort grandes & fort hautes. Presque toutes les fenêtres ont des balcons de fer, dont la plûpart tiennent toute la face de l'Edifice. Ils sont ornés, dans toutes les saisons, d'un grand nombre de caisses d'Orangers & de toutes sortes de fleurs; car le Printems regne sans cesse à Mexico. Le climat y est si doux & si temperé, qu'on n'y ressent jamais de chaleur incommode, ni de froid qui oblige d'y allumer du feu. L'eau d'ailleurs y est très saine; & le grand Aqueduc, soutenu de trois cens soixante & cinq arcades de pierres de taille, qui l'amene au travers du Lac, fait un des principaux ornemens de cette partie.

La Ville est divisée en dix-sept Paroisses, cinq d'Espagnols & douze d'Indiens. On y compte vingt-deux mille Espagnols habitués avec leurs familles, environ vingt mille qui n'y sont que pour un tems, & trente mille Femmes de la même Nation, qui sont généralement belles, & d'une magnificence surprenante. Les Indiens établis ne montent pas à plus de quatre-vingt mille; mais le nombre de Passagers va toujours beaucoup plus loin. Si l'on y joint plus de cent mille Esclaves & Domestiques, de l'un & de l'autre sexe, on doit supposer que Mexico ne contient pas moins de quatre cens mille Ames, sans y comprendre les Enfans. Pedro Ordognez assure, dans son Voïage autour du Monde, qu'il y avoit, de son tems, deux cens mille Indiens, & un plus grand nombre d'Indiennes; vingt mille Negres, & plus de Femmes du même sang; trente mille Espagnols, & plus de Femmes de leur Nation.

Les Mexiquains, qui habitent la Ville, sont dociles, bons Catholiques, & presque tous riches, parce qu'ils s'attachent beaucoup au Commerce, d'une Province à l'autre. Les principaux ne sont pas moins considerés que les Habitans de race Espagnole. Il n'est resté du sang de Motezuma, que Dom Diego Cano Motezuma, Chevalier de l'Ordre de Saint-Jacques; son Fils, Dom Juan; son Neveu, Dom Diego, & sa Niéce, Donna Leonor; Enfans de Dom Antoine Motezuma. Ils jouissent tous d'une pension, sur la Caisse roïale, qui aide à les faire subsister avec honneur.

On ne sera point surpris que Mexico soit dans l'abondance de tout ce qui peut servir au luxe comme aux besoins de la vie, si l'on considere qu'outre la merveilleuse fécondité du Païs il y arrive tous les ans deux Galions d'Espagne, avec une Frégate légere, qu'on nomme la Patache du Roi, & plus de quatre-vingt Vaisseaux marchands, qui lui fournissent ce qu'il y a de plus précieux en Europe; & que de l'autre côté, une Flotte, qui part régulierement des Philippines, lui apportant les raretés de la Chine, du Japon, de l'Indoustan & de la Perse, il jouit continuellement de toutes les richesses de l'Europe & des deux Indes.

C'est une tradition du Païs, qu'il y avoit autrefois des Géans, aux environs

Description de la Nouvelle Espagne.

de Mexico. J'y ai vu, sous le Gouvernement du Duc d'Albuquerque, des ossemens & des dents d'une prodigieuse grandeur ; entr'autres, une dent de trois doigts de large, & longue de quatre. Les plus habiles gens du Païs, qui furent consultés, jugerent, sur les proportions ordinaires, que la tête ne devoit pas avoir moins d'une aulne de largeur ; & le Duc s'attachant à leurs idées, fit faire deux Portraits de cette énorme tête, dont il envoïa l'un au Roi d'Espagne (7).

Description de Mexico en 1697.

CARRERI est le dernier Voïageur qui ait publié ses Observations sur la Nouvelle Espagne. Il reconnoît, dans la Capitale, toute la magnificence qu'on y admiroit avant lui. Il joint même, à cet aveu, des remarques qui doivent faire supposer que dans l'intervalle, elle a reçu de nouveaux accroissemens. Cependant, on est surpris de se voir ennuïé (8) d'un si beau séjour ; & l'on croit pouvoir conclure qu'en s'embellissant par une augmentation d'Edifices, elle a perdu des avantages plus essentiels à sa véritable grandeur.

Mexico, dit-il, est situé proche du Lac, dans une Plaine fort marécageuse, à dix-neuf dégrés quarante minutes de latitude du Nord. Quelque soin que les Habitans apportent à faire de bons fondemens, leurs Maisons sont à demi ensevelies, dans un terrein qui n'est pas capable de les soutenir. La forme de cette grande Ville est quarrée ; & ses rues droites, larges & bien pavées, qui répondent aux quatre Vents principaux, lui donnent quelque ressemblance avec un Echiquier. Aussi la voit-on toute entiere, non-seulement du centre, mais de toutes ses parties. Son circuit est de deux lieues, & son diametre, d'environ une demie. On y entre aujourd'hui par cinq Chaussées, qui se nomment la Piédad, Saint-Antoine, Guadalupa, Saint-Côme, & Chiapultepeque. Celle de Cuyoacan, ou del Peñon, par laquelle Cortez y fit son entrée, ne subsiste plus.

On peut dire que Mexico le dispute aux meilleures Villes d'Italie, par les Edifices ; & qu'il l'emporte, par la beauté des Femmes. Elles sont passionnées pour les Européens, qu'elles appellent Cachopins ; & quelque pauvres

(7) Lionnel Waffer, *ubi suprà*, pages 367 & suivantes. On a donné en Hollande une traduction du même Voïage, dans le Recueil de Paul Maret, à la suite du Voïage de Dampier aux Terres australes. Elle contient quantité de descriptions, sur-tout d'Animaux & de fruits, qui ne sont point dans l'original Anglois, & qui paroissent empruntées de divers autres Ecrivains ; tandis qu'au contraire, on y a supprimé tout ce qui regarde la Nouvelle Espagne, apparemment parce que Waffer fait profession de le tenir d'un autre. Mais l'éclaircissement, qu'il y joint, doit donner beaucoup de poids à son récit. *Ibid.* page 253. Montirat, dont la traduction parut l'année d'après, se garda bien de faire le même vol au Public, & loue particuliérement, dans Waffer, sa description de l'Isthme du Darien & celle de la Nouvelle Espagne. Celle-ci d'ailleurs est confirmée par François Correal, Espagnol, né à Carthagene, qui étant parti en 1666 pour voïager en Amérique, se trouva dans la suite, à Mexico, vers le tems que Waffer représente ; & si l'on ne donne point place ici à la description de Correal ; c'est qu'elle ne contient presque rien qui ne soit dans l'autre, avec un détail plus instructif. Mais on en tirera quelques lumieres pour la description des Provinces.

(8) Tome 6. page 236.

qu'ils ſoient, elles préferent leur main à celle des plus riches Créoles. Delà vient que les Créoles ont tant d'averſion pour les Européens, qu'ils les inſultent par des railleries continuelles. Les Eſpagnols, qui arrivent, s'en trouvent quelquefois offenſés juſqu'à répondre à leurs plaiſanteries par des coups de piſtolet.

Description de la Nouvelle Espagne.

On compte aujourd'hui, dans la Capitale de la Nouvelle Eſpagne, environ cent mille Habitans, dont la plus grande partie eſt de Noirs ou de Mulâtres; ce qui paroît venir, non ſeulement du grand nombre d'Eſclaves qu'on y a menés, mais encore de ce que tous les biens étant paſſés entre les mains des Eccleſiaſtiques, les Eſpagnols & les autres Européens, qui ne trouvent plus moïen de ſe faire un fond certain, ont peu de goût pour le mariage, & ſe jettent eux-mêmes, à la fin, dans l'Etat eccleſiaſtique. Quoique la Ville n'ait pas moins de 29 Couvens d'Hommes & 22 de Filles, ils ſont tous d'une opulence qui cauſe de l'étonnement aux Etrangers (9). On prendra quelque idée des richeſſes de l'Egliſe Mexiquaine, par celles du Chapitre de la Cathédrale, qui n'eſt composé que de neuf Chanoines, & d'une dixiéme place, qu'on nomme le Canonicat du Roi, mais dont le revenu ſe paie au Tribunal de l'Inquiſition, comme dans tous les Dioceſes de la Nouvelle Eſpagne; de cinq Dignités, qui ſont le Doyen, l'Archidiacre, le Maître d'école, le Chantre & le Tréſorier; de ſix Chapelains, & ſix demi-Chapelains, un Sacriſtain principal, quatre Curés que le Viceroi nomme, douze Chapelains roïaux à la nomination du Chapitre, & huit autres, qui portent le titre de Laurenzana. Leurs rentes annuelles ſont de 300000 pieces de huit, dans leſquelles il faut comprendre à la vérité le revenu de l'Archevêque qui eſt de ſoixante mille pieces : mais le Doïen en

(9) Il s'eſt formé, dans le cours de ce ſiecle, un grand nombre de ces Etabliſſemens. Dom Melchior *Quallar* emploïa ſix cens mille piaſtres, tant à bâtir qu'à dotter le Couvent des Carmes, qui ſe nomme l'*Hermitage* ou le *Deſert*, à peu de diſtance de Mexico; & ſa Femme fonda, pour le même Ordre, un College qui porte le nom de *Saint Ange*. Diegue *del Caſtillo*, qui étoit venu d'Eſpagne, très pauvre, & qui avoit commencé ſa fortune par le métier de Chaudronnier, bâtit le grand Couvent des Peres de Saint Pierre d'Alcantara, celui des Religieuſes de Saint François, & celui de Sainte Agnès : ce qui ne l'empêcha point de laiſſer, en mourant, un million à une Fille qu'il avoit élevée par charité. Joſeph de *Retes*, après avoir fait bâtir un ſuperbe Couvent de Religieuſes, ſous le titre de Saint Bernard, laiſſa auſſi un million à ſa Fille. Dom François *Canales*, Chevalier de Calatrava, aïant laiſſé à ſa Femme tout ſon bien, qui étoit de ſix cens mille pieces, cette Dame, quoique jeune, mépriſa tous ceux qui s'offroient pour l'épouſer, diſtribua ſon bien aux Pauvres, ſe fit Religieuſe en 1695, & fonda le Couvent des Capucines. Simon de *Haro*, qui étoit venu d'Eſpagne avec la cappe & l'épée, fonda celui de la Conception. Dominique *Laurenſana*, pauvre auſſi à ſon arrivée, bâtit le fameux Couvent des Filles de l'Incarnation. Enſuite une Religieuſe de ce Couvent fonda celui des Religieuſes de Valvaneda. Jean Navarro *Preſtana*, gagna tant de bien dans la profeſſion de Maître Caroſſier, qu'il fit bâtir le Couvent de Saint Joſeph de Gratias, & celui de la Conception, tous deux de Filles. Etienne de *Molina Moſchera*, après avoir bâti le Couvent des Carmelites, laiſſa encore en mourant cent mille pieces de huit. Dom Marc de *Guevara*, fit faire les Aqueducs de Mexico, dont les arcades ſont en ſi grand nombre, dans l'eſpace d'une lieue, que la dépenſe doit en avoir été prodigieuſe. En récompenſe, il obtint la Charge d'Alguaſil Major, avec une place dans le Chapitre pour lui & ſes Deſcendans. J'omets une infinité d'autres exemples : mais on voit que tout ce qu'il y a de magnifique, à Mexico, eſt l'ouvrage des Particuliers. Carreri, Tome 6. chap. 4.

Description de la Nouvelle Espagne.

tire onze mille ; chacune des quatre autres Dignités huit mille ; les Chanoines, chacun six mille ; les Chapelains, cinq mille ; les demi-Chapelains 3000 ; chaque Curé 4000 mille, & les Chapelains roïaux 300. Le reste passe aux Sacristains & à d'autres Clercs, qu'on fait monter à trois cens. Mexico est une petite Ville, pour le nombre de ses Eglises. La plûpart des Habitans ne peuvent plus s'y faire des logemens commodes. Cependant on y vit à fort bon marché. Une demie piece de huit suffit chaque jour pour la dépense d'un Homme. Mais comme il n'y a point d'especes de cuivre, & que la moindre piece d'argent est une demie-réale, on est dans un embarras continuel pour le commerce des denrées, tels que les fruits & les légumes. Aujourd'hui, comme avant la Conquête, les noix de cacao sont la monnoie courante du Marché aux herbes, sur le pié de 60 ou 80 pour une réale, suivant le prix actuel du cacao, qui n'est jamais fixe.

L'Eglise Cathedrale est fort grande. Elle a trois nefs, soutenues par de hauts piliers de belle pierre. Le Bâtiment n'étoit point encore fini ; mais il se continuoit aux dépens du Roi, qui faisoit joindre néanmoins, aux sommes tirées du Trésor, une taxe d'une demi-réale par tête, sur tous les Diocésains. Le Chœur est orné de quantité d'ouvrages de sculpture, en bois aromatiques, & de quatre Autels qui forment les coins du quarré, indépendamment du grand, dont la magnificence est surprenante. Plusieurs Chapelles, richement dorées, augmentent l'éclat du spectacle. Le Portail est somptueux : il est composé de trois portes ; & l'Eglise en a cinq autres dans les côtés. Quelques-uns prétendent qu'elle fut commencée par Cortez, sur les débris du grand Temple des Mexiquains ; mais d'autres prouvent, par d'anciennes peintures, que ce Temple étoit dans le lieu que le College de saint Alfonse occupe aujourd'hui. Le Siége archiepiscopale de Mexico a onze Suffragans ; la Puebla de los Angoles, Mechoacan, Guaxacca, Guadalaxara, Guatimala, Jucatan, Nicaragua, Chiapa, Honduras, & Nueva Biscaïa. On fait monter le revenu de ces onze Evêchés à plus d'un million deux mille piastres ; & la dépense pour le Bâtiment de la Cathedrale de Mexico, jusqu'au tems de Carreri, à un million cinquante-deux mille.

Le College des Carmes Deschaux, qui se nomme Saint Ange, possede une des plus belles Bibliotheques de l'Amérique. Elle contient douze mille volumes. Le jardin, qui s'étend hors de la Ville dans une circonférence d'environ trois quarts de lieue, est arrosé par une grosse Riviere ; ce qui le rend si fertile, que ses Arbres fruitiers rapportent plus de treize mille piastres au Couvent.

La Conception est un célebre Couvent de Filles, dont le nombre n'est que d'environ quatre-vingt-cinq : mais elles ont plus de cent Domestiques à leur service ; parce que dans la plûpart des Monasteres de la Nouvelle Espagne, on ne vit point en Communauté. Chaque Religieuse reçoit, de la masse commune, de quoi fournir à son entretien, & peut avoir jusqu'à cinq ou six Servantes. Les Edifices & l'Eglise de cette Maison sont magnifiques. Le Couvent de l'Incarnation est d'une grandeur extraordinaire. Aussi contient-il cent Religieuses & plus de trois cens Domestiques du même sexe.

Carreri suit, dans ses descriptions, l'ordre de ses visites. Il vit le Trésor roïal, qui est dans le Palais du Viceroi. Trois Officiers en ont la garde,

fous les titres de *Contador*, ou Contrôleur, de Facteur & de Trésorier. L'argent qu'ils reçoivent, pour les droits du Roi & pour le cinquiéme de la marque, ou du contrôle des monnoies, monte annuellement à 600000 marcs : mais il s'y commet beaucoup de fraude ; & l'Essaïeur ne fit pas difficulté d'avouer à Carreri, qu'en 1691, il en avoit marqué 800000 marcs. On frappe cet argent au coin de Sa Majesté lorsqu'on en a séparé l'or ; c'est-à-dire, s'il s'en trouve 40 grains par marc, car autrement on ne croit pas qu'il vaille la peine de le séparer.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Canal de Xamaica est une promenade charmante, qu'on peut nommer le Pausylipe de Mexico. On s'y promene également sur l'eau, & sur ses bords. Quantité de petites Barques, remplies de Musiciens, font entendre des concerts de voix & d'instrumens. Les bords du Canal sont couverts de petites maisons & de cabarets d'Indiens, où l'on prend, pour rafraîchissemens, du chocolat, de l'atole & des tamales. L'atole est une liqueur composée de blé d'Inde, dont Carreri se fit expliquer la préparation. Elle consiste, dit-il, à faire bouillir le maïz avec de la chaux ; & lorsqu'il est reposé, à le broïer comme le cacao. On passe cette pâte, avec de l'eau, au travers d'un tamis. Il en sort une liqueur blanche & épaisse, qu'on fait un peu bouillir, & qui se boit, ou seule, en y mettant du sucre, ou mêlée de chocolat. Elle est assez nourrissante. De la même pâte, bien lavée, on fait des tamales, avec un mêlange de viande bien hachée, de sucre & d'épiceries. L'atole & les tamales sont d'un goût fort agréable.

L'Eglise de saint François le grand renferme le Tombeau de Fernand Cortez, Conquérant du Mexique. Son Portrait est à la droite de l'Autel, sous un dais ; & près du même lieu, on montre un Tombeau, peu élevé, où l'on prétend que ses os furent apportés d'Espagne : mais Carreri ne le trouva pas digne d'un si grand Homme.

Le College de l'Amour-de-Dieu, est une sorte d'Hôpital, fondé par les Rois d'Espagne, avec 36000 piastres de revenu, pour la guérison des maux vénériens. On y enseigne d'ailleurs les Mathématiques. Dom Carlos de Syguenza y Gongora, revêtu alors du double emploi de Directeur & de Professeur, étoit un fort savant Homme, dont Carreri reçut quelques Antiquités Indiennes qu'il a fait graver dans sa Relation.

Dans l'Eglise de saint Dominique on voit la Chapelle d'un Fils de l'Empereur Motezuma, & son Tombeau, avec l'inscription suivante : » Dom » Pierre Motezuma, Prince, Héritier de l'Empereur Motezuma, & Sei» gneur de la plus grande partie de la Nouvelle Espagne «. L'Eglise est fort riche ; & le Couvent, d'une si grande étendue, qu'il contient 130 Religieux, dans des dortoirs fort commodes. C'étoit un des descendans de Dom Pierre, qui remplissoit alors la dignité de Viceroi, sous le titre de Comte de Motezuma. Il perdit, pendant le séjour de Carreri à Mexico, l'Aînée de ses deux Filles, nommée Donna Fausta Domenica, qui mourut à l'âge de huit ans, & dont la mort fit hériter à sa Sœur un revenu de 40000 piastres. Carreri en prend occasion de nous donner la généalogie de cette Maison roïale. Entre les Femmes de l'Empereur Motezuma, il y en avoit une qui se nommoit *Miyahuaxochitl*, & qui étoit en même-tems sa Niece, comme Fille d'Ixtlicuechahuaque, Frere de ce Prince. Il eut d'elle un Fils, qui fut

Description de la Nouvelle Espagne.

nommé Tlaca Huque Pantzin Yohualica Hua-catzin, & qui reçut le baptême après la Conquête, sous le nom de Dom Pierre. Ce Fils épousa Donna Madelaine Quayouhxocitl, sa Cousine germaine, c'est-à-dire, Fille de Tlaca Huc Pan, troisiéme Frere de l'Empereur Motezuma; d'où vint Dom Diego Louis Ihuil Temoctzin, qui se maria en Espagne. De lui sont descendus les Comtes de Motezuma, Tula, &c, auxquels le Trésor roïal de Mexico paie tous les ans quatre mille piastres. Les Armes de cette Maison sont une Aigle, regardant le Soleil, les aîles éploïées, & plusieurs figures des Indes à l'entour. Motezuma eut d'une autre Femme, nommée *Teitalco*, une Fille qui prit au baptême le nom de Donna Isabelle, pour celui de Tecubichpotzin, qu'elle avoit porté jusqu'alors. Elle eut pour premier Mari son Oncle Cuitlahuatzin, qui auroit dû succeder à Motezuma, si Quauhtimoque n'eût profité des troubles publics pour s'emparer du Trône. Son second Mari fut Guatimozin (10), après la mort duquel Fernand Cortez la fit épouser à *Grados*, qui n'en eut point d'Enfans. Elle se maria, pour la quatriéme fois, avec Pierre Gallgo d'*Andrada*, d'où sont venus les Andradas Motezumas, qui ont leurs Etablissemens dans la Nouvelle Espagne; & pour la cinquiéme, avec Jean de Cano, d'où descendent les Canos Motezumas.

On passe sur quantité d'autres Couvens & d'Hôpitaux de Mexico que Carreri eut la curiosité de visiter, mais dans lesquels il n'observa rien qui merite la nôtre. Ce qu'il rapporte des Mines de Pachuca, & des Cous ou des Pyramides de saint Jean Testiguacan, qui sont à peu de distance de cette Capitale, a déja trouvé place dans sa propre Relation (11), dont ces deux Articles ne pouvoient être détachés. Il fait après une bisarre peinture des Processions de la Nouvelle Espagne, qui ne donnent pas une honnête idée de la Religion des Habitans (12), au milieu de tant d'Eglises & de Prêtres.

Le Roi d'Espagne donne ordinairement, aux Vicerois, cent mille ducats à prendre sur les revenus de la Couronne, pendant la durée de leur Gouvernement, qui est ordinairement de cinq années. Mais la plûpart obtiennent, par

(10) Cette remarque éclaircit le doute des Historiens sur cette Princesse, que les uns font Niece de Motezuma, & confirme le sentiment de Solis, sur la distinction de Quauhtimoc & de Guatimozin.

(11) Tome IX. de ce Recueil.

(12) Il suffira d'en rapporter quelques traits: Un jour, il en vit passer trois l'une après l'autre; celle des Freres de la Trinité; celle des Freres de Saint Gregoire, & celle des Freres de Saint François, qu'on appelle la procession Chinoise, parce qu'elle est composée d'Indiens des Philippines. Chacun portoit ses Images, avec quantité de lumieres, &c. lorsqu'elles furent arrivées au Palais, les Freres Chinois & ceux de la Trinité prirent querelle pour la presséance; & l'on se battit si vivement, qu'il y eut beaucoup de Blessés. Le jour du Vendredi Saint, Carreri vit passer une fameuse Procession, qui sortit de Saint François le Grand, avec l'Enseigne du saint Sépulcre. A huit heures du matin, on avoit entendu trois Trompettes, qui sonnoient des airs fort lugubres. Bientôt on vit marcher un grand nombre de Confreres, avec des cierges en main, & quantité de Pénitens, qui se donnoient la discipline. Ils étoient suivis d'une Compagnie de gens armés, quelques-uns à cheval, portant la Sentence, l'Ecriteau, la Robbe & les autres symboles de la Passion. Puis venoient plusieurs personnes, qui figuroient le bon & le mauvais Larron, Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, Saint Jean, la sainte Véronique, deux Prêtres Juifs montés sur des Mules, &c. Au retour, on représenta au naturel les trois chûtes de Notre-Seigneur, & d'autres spectacles. L'après-midi, les Indiens, les Négres & les Espagnols donnerent successivement de nouvelles scenes.

les

les présens qu'ils font au Conseil des Indes, que leur Commission soit continuée jusqu'à dix ans; & la part qu'ils peuvent prendre au Commerce leur donne continuellement l'occasion d'acquérir d'immenses richesses; sans compter que les Gouverneurs particuliers des Audiences & des Villes étant dans leur dépendance, ils tirent des sommes considérables de ceux qu'ils nomment à ces Emplois (13), ou qu'ils se dispensent de révoquer à la fin du terme. Gage nomme un Viceroi, qui mettoit un million, chaque année, dans ses coffres (14), & qui exerça l'Administration pendant dix ans. Elle n'est pas si absolue, que le Conseil, qui est composé de deux Présidens, de six Assesseurs, & d'un Procureur du Roi, n'ait le pouvoir de s'opposer à tout ce qui blesse les Loix & le bien public: mais ces Officiers, qui ont un intérêt continuel à ménager leur Chef, n'usent de leur autorité que pour juger avec lui les Causes civiles & criminelles (15).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Autres Villes de la Province de Mexico.

La Province de Mexico contient plusieurs autres Villes, dont la plûpart ont conservé les noms qu'elles portoient avant la Conquête, sur-tout celles qui environnent le Lac: mais, loin d'être aujourd'hui plus riches & plus peuplées, l'incroïable diminution des Indiens, par les travaux excessifs auxquels ils ont été forcés, en a fait autant de solitudes; & le plus grand nombre ne peut passer que pour de médiocres Bourgades, dont les Habitans suffisent à peine pour la culture des Terres voisines. Tezcuco, qu'on a représenté si grand & si florissant, ne contient pas à présent plus de cent Espagnols & de trois cens Indiens, dont les richesses viennent uniquement des fruits & des légumes qu'ils envoient chaque jour à Mexico. Tacuba n'est plus aussi qu'un Bourg agréable. La Piedad en est un autre, que les Espagnols ont bâti assez régulièrement, au bout de la nouvelle Chaussée de ce nom, & qui s'est accru par la dévotion des Mexiquains pour une célebre Image de la Vierge, à laquelle ils ne cessent point de porter de riches présens. Toluco est un Bourg situé vers le Midi, où il se fait un riche commerce de Jambons & de Porc salé. Escapuzalco, célebre encore par le Palais de son ancien Cacique, n'est qu'un Village, & ne seroit rien, sans un Couvent de Dominiquains qui aide à le soutenir. En un mot, d'environ trente Villes, Bourgs ou Villages, qui restent autour du Lac, il n'y en a pas six qui contiennent plus de cinq cens maisons. Gage assure que deux ans avant son départ de Mexico, un travail extraordinaire, pour faire un nouveau chemin au travers des Montagnes, avoit fait périr un million d'Indiens (16).

Description d'Acapulco.

Tous les Voïageurs, comptent dans la même Province, le fameux Port d'Acapulco, quoiqu'il soit à quatre-vingt lieues de la Capitale (17) sur le

(13) Il y en a de si lucratifs, qu'en moins de deux ans ils rapportent deux cens mille écus à ceux qui les obtiennent. Il en est de cent mille & cinquante mille, de 40, de 30, de 20, de 10, de 6 & de 4. Ceux, qui commencent par les petits, se mettent peu-à-peu, par leurs profits casuels & leurs épargnes, en état d'aspirer aux plus considérables. Lionnel Waffer, *ubi sup.* pages 351 & 352.

(14) Le Marquis de Serralvo. Ce fut lui qui envoia au Roi un Papegay de 1500000 livres, & plus d'un million aux Ministres, pour faire prolonger son Gouvernement. Gage, Part. 1. page 183.

(15) *Ibidem.* Correal, Voïageur Espagnol, rend le même témoignage dans un tems postérieur, *ubi suprà*, page 52.

(16) Part. 1. page 117.

(17) Il devroit appartenir naturellement à la Province de Guaxaca, ou à celle de Mechoacan, entre lesquelles il est situé.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

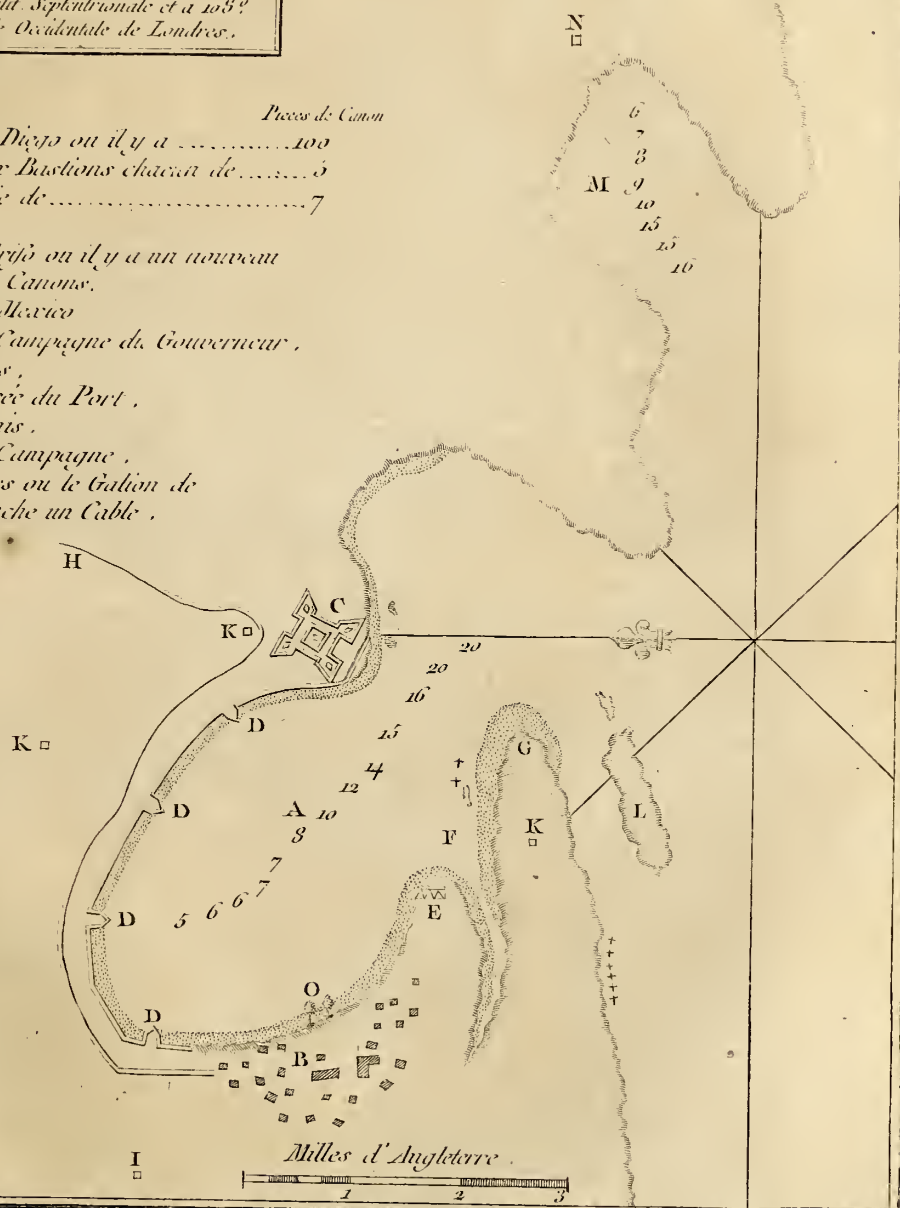
bord de la Mer du Sud, c'eſt-à-dire, à-peu-près au même éloignement de Mexico, que le Port de Vera-Cruz. On n'en trouve point d'autre raiſon, que ſa dépendance immédiate du Viceroi de la Nouvelle Eſpagne, comme la plus importante Place de ſon Gouvernement, par l'avantage qu'elle a de ſervir d'entrée aux richeſſes des Indes orientales & des parties méridionales de l'Amérique, qui viennent tous les ans à Mexico par les Vaiſſeaux des Philippines & du Perou. Cependant la deſcription, que Carreri nous en donne, répond mal à cette grande idée.

Acapulco, dit-il, mérite plutôt le nom d'un pauvre Village de Pêcheurs, que celui de premiere Foire de la Mer du Sud & d'Echelle de la Chine. Ses Maiſons ne ſont que de bois, de boue & de paille. Il eſt ſitué au dix-ſeptiéme dégré de latitude, moins quelques minutes, & au deux cens ſoixante-quatorziéme de longitude (18), au pié de pluſieurs Montagnes fort hautes, qui le couvrent du côté de l'Eſt, mais qui expoſent ſes Habitans à de grandes maladies, depuis le mois de Novembre juſqu'à la fin de Mai. J'y arrivai au mois de Janvier, & j'y ſentis la même chaleur que celle de la Canicule en Europe. Elle vient de ce qu'il n'y tombe aucune pluie pendant ces ſept mois, & que le reſte même de l'année il n'en tombe point aſſez pour y rafraîchir l'air. Cette mauvaiſe qualité du climat & la ſtérilité du terroir obligent de tirer d'aſſez loin toutes les proviſions néceſſaires à la Ville, & les y rendent par conſéquent fort cheres. On n'y ſauroit vivre à moins d'une piaſtre par jour; & les logemens n'y ſont pas moins incommodes par leur mal-propreté que par leur chaleur.

La Ville n'eſt habitée que par des Noirs & des Mulâtres. Il eſt rare qu'on y voie des Originaires du Païs, avec leur teint olivâtre; & les Marchands Eſpagnols ſe retirent dans d'autres lieux, lorſque le Commerce eſt fini avec les Vaiſſeaux des Philippines & ceux du Perou. Les Officiers du Roi, & le Gouverneur même du Château, prennent le même parti, pour ne pas demeurer expoſés au mauvais air. Acapulco n'a de bon que ſon Port, dont le fond eſt égal, & dans lequel les Vaiſſeaux ſont renfermés comme dans une cour, & amarrés aux arbres du rivage. On y entre par deux embouchures; l'une au Nord-Oueſt, & l'autre au Sud-Eſt. Il eſt défendu par un Château, qui a 42 pieces de canon de fonte, & 60 Soldats de Garniſon (19).

(18) D'autres mettent dix-ſept dégrés juſtes, & deux cens ſoixante-ſeize de longitude.

(19) Dampier, qui avoit viſité ce Port avec beaucoup de ſoin, en fait la deſcription ſuivante : Il eſt également large & commode. On rencontre à l'entrée une petite Iſle baſſe, qui s'étend d'un demi mille & demi de l'Eſt à l'Oueſt, & qui n'a pas plus d'un demi mille de largeur. Le Canal eſt bon de chaque côté, en prenant l'avantage du vent. On entre par un vent de mer, comme on ſort par un vent de terre; & ces deux vents ſont favorables tour à-tour, l'un de jour & l'autre de nuit. Le Canal occidental eſt le plus étroit; mais il eſt ſi profond, qu'on ne peut y mouiller. C'eſt celui par lequel paſſent les Vaiſſeaux de Manille; au lieu que ceux de Lima prennent le Canal du Sud-Eſt. Le Port s'étend d'environ trois milles au Nord; enſuite, s'étréciſſant beaucoup, il tourne à l'Oueſt, & regne encore l'eſpace d'un mille. La Ville eſt au Nord-Oueſt, à l'entrée de ce paſſage étroit. Elle eſt défendue, vers le rivage, par une plate-forme, montée de pluſieurs pieces de canon. Sur la rive oppoſée, du côté de l'Eſt, on a bâti un Fort, qui n'a pas moins de 40 pieces de gros calibre. Les Vaiſſeaux paſſent ordinairement vers le fond du Havre, entre le canon du Fort & celui de la plate forme. A une lieue d'A-


PLAN DU PORT
D'ACAPULCO
Sur la Côte du Mexique
daus la Mer du Sud.
à 16.° 45' de Latit. Septentrionale et à 108.° 22' de Longitude Occidentale de Londres.
A. Le Port
B. La Ville
Pieces de Canon
C. Le Fort S.t Diego ou il y a 100
D. 4 Nouveaux Bastions chacun de 5
E. Une Batterie de 7
F. Aguade.
G. Punto del Grifo ou il y a un nouveau Fort de 30 Canons.
H. Chemin de Mexico
I. Maison de Campagne du Gouverneur.
K. Echauguettes.
L. Isle à l'entrée du Port.
M. Port Marquis.
N. Maison de Campagne.
O. Deux Arbres ou le Galion de Manille attache un Cable.
Milles d'Angleterre.
1 2 3

Description de la Nouvelle Espagne.

Cette Place rapporte annuellement au Gouverneur, qui est aussi Alcalde Major, vingt mille piastres, & presqu'autant à ses principaux Officiers. Le Curé, qui n'a que 180 piastres du Roi, en gagne quelquefois dans une année jusqu'à 14000, parce qu'il fait païer fort cher la sépulture des Etrangers; non-seulement de ceux qui s'arrêtent dans la Ville, mais de ceux même qui meurent en mer sur les Vaisseaux des Philippines & du Perou. Comme le Commerce y monte à plusieurs millions de piastres, chacun fait en peu de tems d'immenses profits suivant sa profession. Enfin, tout le monde y vit du Port. Les Vaisseaux du Perou, qui apportent des marchandises de contrebande, vont mouiller, pour les vendre, dans le Port Marquis, qui n'est qu'à deux lieues d'Acapulco. Malgré la stérilité des Montagnes voisines, on y trouve une grande abondance de Cerfs, de Lapins, & de plusieurs autres Animaux, sur-tout des Perroquets, des Merles à longue queue, des Canards, & des Tourterelles plus petites que les nôtres, qui ont la pointe des aîles colorée, & qui volent jusques dans les maisons (20).

Mechoacan, II. Province de l'Audience de Mexico.

Mechoacan, seconde Province de la premiere Audience, au N. O. de Mexico, a 80 lieues de tour. C'est un Païs fertile en soie, en miel, en soufre, en cuirs, en indigo, en laine, en coton, en cacao, en vanille, en fruits, en cire, en mines d'argent & de cuivre. On y excelle d'ailleurs à fabriquer ces ouvrages & ces étoffes de plumes, dont l'invention est particuliere aux Mexiquains, & que tous les Voïageurs ne se lassent point de vanter. Le langage de cette Province est le plus élegant de la Nouvelle Espagne; & ses Habitans l'emportent sur le commun des Indiens, par la taille & la force, autant que par l'esprit & l'adresse. Elle s'étend jusqu'à la Mer du Sud, par quelques Villes qu'elle a sur ses bords, telles que Sacatula & Colima; sans

capulco, à l'Est, on trouve un bon Havre, nommé *Port Marquis*. En cotoïant l'Ouest vers Acapulco, on découvre, à la distance d'environ douze lieues, une Montagne ronde, entre deux autres, dont la plus occidentale, qui est fort grosse & d'une hauteur extraordinaire, se termine par un double sommet de la forme de deux mammelles. Celle qui regarde l'Orient est plus haute & plus pointue que celle du milieu. Depuis la derniere de ces trois Montagnes, la terre s'allonge en panchant du côté de la Mer, & finit par une pointe haute & ronde. *Voïage autour du Monde, Tom. I. chap. 9.* Le Plan qu'on donne, ici avec les nouveaux ouvrages, est tiré d'Anson.

(20) La route, d'Acapulco à la Capitale de la Nouvelle Espagne, est dans le Tome XI de ce Recueil, mais un peu allongée, avec des circonstances qui n'ont pas permis de la détacher de la Relation de Carreri. Il suffira de rassembler ici les noms de lieux & leur distance. Le premier jour, il fit trois lieues jusqu'à *Attaxo*, & trois d'Attaxo à *Lexido*. Le second jour, 4 lieues jusqu'à *los Arroyos*, & 4 ensuite jusqu'à *los Posuelos*. Le troisiéme, six lieues jusqu'à *Caccavotal*. Le quatriéme, quatre lieues jusqu'à *los Caminos*, & quatre autres jusqu'à *Accaguisotta*. Le cinquiéme, quatre lieues jusqu'à *Trapiche de Massatlan*, & deux de-là jusqu'à *las Pataquillas*. Le sixiéme, deux lieues jusqu'à *Cilpancingo*, & deux jusqu'à *Zumpango*, dans la Vallée que les Espagnols nomment Cañada. Le septiéme, 11 lieues jusqu'à *Nopalillo*, dans la Vallée *del Carizal*. Le huitiéme, quatre lieues jusqu'à *Rancho de Palula*, & trois autres jusqu'à *Pueblo-nuevo*. Le neuviéme, douze lieues jusqu'à *Amacusac*. Le dixiéme, trois lieues jusqu'à *Aguaguezinga*, deux ensuite jusqu'à *Alpugleco*. Le onziéme, une lieue jusqu'à *Cucitepeque*, & quatre jusqu'à *Cornavacca*, Capitale d'une Prévôté de ce nom qui appartient au Marquisat del Valle. Le douziéme, une demie lieue jusqu'à *Taltenango*, une lieue jusqu'à *Guisilac*, & sept jusqu'à *Saint Augustin de las Cuevas.* Le treiziéme, trois jusqu'à la Chaussée du Lac de Mexico. *Voïages de Gemelli Carreri, Tome VI. chap. 2.*

compter deux fort bons Ports, qui se nomment Saint-Antoine & Sant-Jago ou Saint Jacques. Sa Capitale, qui portoit autrefois le nom de Mechoacan, a reçu des Espagnols celui de Valladolid. C'est un riche Evêché. Pascuar, Saint Miguel & Saint Philippe sont trois autres Villes bien peuplées, & situées fort avantageusement dans les terres.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Panuco, III. Province.

La troisiéme Province est celle de Panuco. Elle tire ce nom d'une ancienne Ville Indienne, qui le conserve encore, quoique les Espagnols aient voulu lui faire prendre celui de *San-Stilvara del Puerto*, en lui donnant le titre de Capitale de la Province. Sa situation est à deux cens soixante-dix-sept dégrés de longitude, & trente dégrés vingt-quatre minutes de latitude du Nord, sur une belle Riviere qui se nomme aussi Panuco, & qui va se jetter dans le Golfe du Mexique, dont la Ville est éloignée de quelques lieues. Tampice, Saint Jacques de los Valles, & quelques autres Places du même Païs méritent à peine le nom de Villes.

Tlascala, IV. Province.

Cette Province, célebre dans les Annales de la Nouvelle Espagne, par les services que Cortez reçut de ses Habitans, s'étend fort loin dans les terres; c'est-à-dire, qu'étant bordée au Nord-Est par le Golfe du Mexique, elle court jusqu'au Mechoacan, & jusqu'aux Montagnes qui environnent le Lac de Mexico. Ses principales Places sont la Puebla de los Angeles, qui a dérobbé le titre de Capitale à l'ancienne Ville de Tlascala, Cholula, Tlascala, Goacocingo, Segura de la Frontera, Tepeaca, Xalappa, & Vera-Cruz, principal Port de la Nouvelle Espagne sur le Golfe du Mexique.

Angeles est devenue une Ville considérable, depuis que le Siége Episcopal y a été transferé de Tlascala. Elle est située à 25 lieues de Mexico, & trois lieues de Tlascala, dans une agréable Vallée, éloignée, d'environ dix lieues, d'une fort haute Montagne qui est toujours couverte de nege (21). Tous les Edifices en sont de pierre, & ne le cedent pas à ceux de Mexico: mais, en 1697, tems de sa derniere description (22), ses rues, quoique droites & fort propres, n'étoient point encore pavées. Elles se croisent les unes les autres, vers les quatre Vents principaux. La grande Place est fermée de trois côtés par des portiques uniformes, sous lesquels on voit de riches boutiques. La quatriéme face est remplie par l'Eglise Cathedrale, qui offre un Portail magnifique & des Tours fort élevées. On doit juger de sa splendeur par les revenus du Clergé, qui produisent à l'Evêque 80000 piastres; 5000 à chacun des dix Chanoines, 14000 au Doïen, 8000 au Chantre, 7000 à l'Ecolâtre, & presque autant à l'Archidiacre & au Trésorier. La Ville a plusieurs Paroisses, & quantité de Couvens & d'Eglises, dont Carreri rapporte les noms (23). On ne comptoit, du tems de Gage, que dix mille Habitans dans cette Ville : mais le nombre en est fort augmenté, depuis la derniere inondation de Mexico; & cette raison explique en même-tems la diminution extraordinaire des Habitans de la Capitale. L'air d'Angeles est d'une pureté qui rend les maladies fort rares. On y fait des Draps

(21) Elle fut bâtie en 1530, sur les ruines d'une Ville Indienne, nommée *Cuetlaxcoapan*, par l'ordre de Dom Antoine de Mendoza, Viceroi de la Nouvelle Espagne. *ubi suprà*, page 89.

(22) Par Carreri.

(23) Tome 6. page 240. & précédentes. Voïez son Journal au Tome XI. de ce Recueil.

qui ne sont pas moins estimés que ceux de Ségovie, d'excellens Chapeaux, & des Verres, dont le Commerce est d'autant plus considerable, que c'est la seule Verrerie de cette Contrée. Mais rien ne sert tant à l'enrichir que sa Monnoie, où l'on fabrique la moitié de l'argent qui sort des Mines de Zacatecas, comme l'autre moitié se fabrique à Mexico. Le terroir est fertile en toutes sortes de grains, en légumes, en cannes de sucre; & la campagne est remplie de belles Fermes, entre lesquelles Gage vante celle de son ordre, où l'on entretient plus de deux cens Négres, de l'un & de l'autre sexe, sans comprendre leurs Enfans dans ce nombre.

Tlascala est située sur le bord d'une Riviere qui sort d'une Montagne nommé *Atlancatepeque*, & qui, arrosant la plus grande partie de la Province, va se jetter dans le Golfe par Zacatulan. Les Indiens de la Ville obtinrent de Charles-Quint, après la Conquête, une exemption perpétuelle de toutes sortes d'impôts & de tributs: mais, quoique cette faveur eût dû servir à la rendre long-tems florissante, il paroît que rien n'a pu l'emporter sur les incommodités de sa situation. Elle a néanmoins quatre belles rues, qui se nomment encore *Tepetiepaque*, *Ocotelulco*, *Tizatlan*, & *Quiahuitzlan*. La premiere est sur un côteau, éloignée d'une demie lieue de la Riviere; une autre est sur le revers d'une seconde hauteur, & descend jusqu'au bord de l'eau. Cette seconde rue étoit anciennement fort habitée. On y voïoit une grande Place, qui servoit de Marché, sous le nom de Tianguitzli. La troisiéme & la quatriéme sont dans la Vallée. Tous les anciens Bâtimens ont été changés sous la domination des Espagnols. L'Hôtel de Ville & d'autres Edifices publics sont dans la Plaine, sur le bord même de la Riviere. On voit encore, à Tlascala, des Orfévres, des Plumassiers, & sur-tout des Potiers, qui font d'aussi belle Terre qu'il s'en fasse en Espagne; mais tous Indiens, qui ne se sentent plus de l'ancienne noblesse de leur Nation. On parle, dans cette Ville, trois langues différentes: l'une qu'on nomme *Nahuahl*, langue des Empereurs & des Courtisans, qui est encore aujourd'hui celle des principaux Indiens; la seconde, nommée *Otoncir*, qui est le langage commun; & le *Pinomer*, qui étoit particuliérement en usage dans la République de Tlascala, mais qui passant pour la plus grossiere ne s'est conservée que dans une seule rue d'Artisans. Au reste, on a trouvé par d'exactes observations, que cette République, si formidable & si vantée, ne comprenoit que vingt-huit Bourgades, où l'on comptoit environ cent cinquante mille Chefs de famille. Ocotelulco & Tizatlan sont à présent les deux rues les plus habitées. Il y a dans la premiere un Couvent de Franciscains, & deux Chapelles dans celles de Tepêtiepaque & de Quiahuitzlan. Les Habitans sont un mêlange d'Espagnols & d'Indiens, qui menent une vie assez douce, parce que les campagnes voisines leur fournissent du blé & des fruits, & que l'herbe croissant dans les Bois entre les plus grands arbres, ils y élevent des Bestiaux à peu de frais. Gage apprit que la prémiere cause de la décadence de Tlascala fut la rigueur des Officiers Espagnols, qui sous prétexte que cette Ville étoit exempte de tribut, emploïoient le Peuple à toute sorte de travaux, sans aucun salaire. Quarante ans après, Carreri voulut voir aussi les restes d'une République, qui avoit résisté de tout tems aux armes de l'Empire Mexiquain, & qui avoit aidé Cortez à le détruire.

Description de la Nouvelle Espagne.

En venant de Mexico, il avoit passé par Mexicalsingo, qui n'est aujourd'hui qu'un Village ; par Iztacpalapa & Chalco, qui ne soutiennent pas mieux leur ancienne réputation ; par Cordova, Rio Frio, Tesmolucca & San-Martino, qui ne sont que des Hameaux ou de mauvaises Hôtelleries. Il ne lui restoit que trois lieues, qu'il fit par des Plaines marécageuses ; & passant la Riviere à gué, il entra dans une Ville qu'il ne trouva pas différente d'un Village. Le Couvent des Cordeliers, & la figure du Vaisseau qui apporta Cortez à la Vera-Cruz, gravée sur les murs de l'Eglise Paroissiale, furent les seuls objets qui lui parurent dignes de son attention. Cholula, que sa curiosité lui fit aussi visiter, entre Tlascala & Puebla de los Angeles, a du moins l'avantage d'être rempli de beaux Jardins ; & quoiqu'il ne mérite pas non plus le nom de Ville, il est habité par quantité de riches Marchands. On voit, au centre de cette Place, une ancienne Pyramide, dont le sommet étoit alors la retraite d'un Hermite (24).

Guacocingo, qui est un peu au Nord, entre Tlascala & les Montagnes qui séparent cette Province de celle de Mexico, est peuplé d'environ cinq cens Indiens & cent Espagnols. Cette Ville jouit de presqu'autant de privileges que Tlascala, parce qu'elle joignit aussi ses forces à celles des premiers Conquérans.

Segura de la Frontera, qui fut bâtie par Cortez, pour faciliter aux Espagnols le passage de Vera-Cruz à Mexico, est dans une situation fort avantageuse, un peu au Sud-Ouest de Tlascala. La Plaine, qu'elle commande par son élévation, produit en abondance toute sorte de vivres & de fruits. On compte, dans ses murs, mille Habitans, Espagnols & Indiens.

Tepeaca & *Culhua*, sont deux anciennes Bourgades, qui subsistent avec peu de changement, parce qu'elles n'ont que des Indiens pour Habitans.

Xalappa, derniere Place de la Province du côté de Vera-Cruz (25), dont elle n'est éloignée que de cinq ou six lieues, est une Ville Episcopale, qui n'a pas plus de deux mille Habitans. Son Siege est un démembrement de los Angeles ; mais il ne laisse pas de valoir dix mille ducats, parce qu'il est situé dans un canton également fertile en froment, en maïz, en cochenille & en sucre. Cette Ville est environnée de plusieurs Bourgades, où l'on éleve un grand nombre de Mules & de Bestiaux, qui servent aussi à l'enrichir.

Description de Vera Cruz.

Vera-Cruz ou *Saint-Jean d'Ulua*, Port moins célebre par sa beauté que par son Commerce, n'est pas la premiere Ville du même nom, que Cortez bâtit en arrivant sur cette Côte. Elle fut fondée après la Conquête, à six lieues de la premiere, dont les débris subsistent encore, avec un fort petit nombre d'Habitans. L'ancien Port étoit si dangereux par la violence des vents du Nord, que les Espagnols prirent le parti de transporter un Etablissement de cette importance vis-à-vis de l'Isle d'Ulua, où la Rade est plus sûre, & défendue d'ailleurs par quelques Forts. On y comptoit, du tems de Gage, environ trois mille Habitans, parmi lesquels il s'en trouvoit plusieurs qu'on estimoit riches de trois & quatre cens mille ducats. Mais tous les Edi-

(24) Carreri, Tome 6. pages 223 & suivantes.

(25) Gage, *ubi suprà*, Carreri prit un autre chemin, sur lequel il rencontra quelques autres Places. Voïez son Journal.

fices, sans excepter les Couvens & les Eglises, étoient de bois; & la principale force de la Ville consistoit, dit-il, en ce que l'entrée du Havre étoit très difficile. On a vu, dans le Journal de Carreri, l'état où il trouva cette Place en 1697. Il reste à la représenter telle qu'elle est aujourd'hui, sur les Mémoires d'un Voïageur Anglois, qui paroît avoir apporté beaucoup d'exactitude à ses observations.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

L'ancienne Vera-Cruz, qui dans son origine avoit été nommée aussi *Villa ricca*, & qu'on appelle aujourd'hui plus ordinairement *Vera-Cruz vieja*, pour la distinguer de la Nouvelle, est située dans une grande Plaine. Elle a d'un côté la Riviere, & de l'autre des Campagnes couvertes de sable, que la violence du vent y pousse des bords de la Mer. Ainsi le terroir est fort inculte aux environs. Entre la Mer & la Ville est une espece de Bruiere, remplie de Daims rouges. La Riviere coule au Sud; & pendant une partie de l'année, elle est presque sans eau; mais elle est assez forte, en hiver, pour recevoir toute sorte de Vaisseaux.

La Ville contient encore quatre ou cinq cens Maisons. Une grande Place, qui en fait le centre, offre quelques arbres d'une prodigieuse grandeur. L'air est si mal sain, dans l'intérieur des murs, que les Femmes quittent toujours la Ville dans le tems de leurs couches, parce que ni elles, ni les Enfans qu'elles mettent au monde, ne peuvent résister alors à l'infection; &, par un usage extrêmement singulier, on fait passer le matin, dans toutes les rues, des trouppes de Bestiaux fort nombreuses, pour leur faire emporter les pernicieuses vapeurs qu'on croit sorties de la terre.

Villa ricca, ou la vieille Vera-Cruz, étant dans cette Mer le Port le plus voisin de Mexico, qui n'en est éloigné que de soixante lieues d'Espagne (26), on a continué fort long-tems d'y décharger les Vaisseaux. Ensuite les dangers du Port ont fait penser à choisir un autre lieu. Avant qu'on se fût déterminé à ce changement, les plus riches Négocians ne venoient à l'ancienne Ville que dans le tems où les Flottes arrivoient d'Espagne. Ils faisoient leur séjour habituel à Xalapa, Ville située à seize milles de la Mer, sur le chemin de Mexico; mais comme ils avoient besoin, à cette distance, de quatre ou cinq mois pour décharger les Vaisseaux & pour transporter les marchandises, une incommodité si nuisible au Commerce, les fit penser à prendre un lieu nommé *Buytron* (27), situé dix-sept ou dix-huit milles plus bas sur la

(26) La plûpart des Voïageurs disent 80 lieues.

(27) Il s'est glissé beaucoup d'erreurs, dans la Géographie, sur la situation de cette fameuse Place. Quelques-uns la mettent au dix-huitiéme dégré de latitude du Nord, & d'autres au dix-huitiéme trente minutes. La Carte de Popple marque dix-huit dégrés quarante huit minutes. Hawkings veut dix-neuf dégrés. Mais, suivant les observations de Caranza, Pilote de la Flotte en 1718, Vera Cruz est au dix-neuviéme dégré dix minutes; & suivant celles du célebre Halley, qui sont postérieures, à dix-neuf dégrés douze minutes. Quantité de Cartes ont commis une faute beaucoup moins excusable, en confondant l'ancienne & la nouvelle Vera-Cruz. Dans l'Atlas maritime, & dans la Carte de Popple, l'Isle de Saint-Jean d'Ulua est placée, avec son Château, vis-à-vis de l'ancienne Ville; & l'Isle des Sacrifices, qui n'est qu'à deux milles de celle d'Ulua & à un mille de la Côte, est reculée de quarante milles, & séparée de la Côte d'environ trente milles. Quoique l'Auteur du *Géographe complet* distingue par leurs noms Vera-Cruz & Saint-Jean d'Ulua, il semble néanmoins qu'en mettant le Château à Vera-Crux, il confond mal-à-propos ces deux lieux.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

même Côte, vis-à-vis de l'Isle Saint-Jean d'Ulua, qui n'est gueres à plus de huit cens pas du rivage. Outre la défense que le Port y reçoit de cette Isle, contre la fureur des vents du Nord, on trouva qu'il n'y falloit que six semaines pour décharger les Vaisseaux; & ces deux avantages firent prendre la résolution d'y bâtir une Ville, qui est aujourd'hui Vera-Cruz.

En approchant de l'Isle d'Ulua, qui est à l'entrée du Port, ou plutôt qui sert à le former, sa situation fait juger qu'il seroit dangereux d'y vouloir entrer dans l'obscurité. On découvre, à fleur d'eau, quantité de petites Roches, qui n'ont au dehors que la grosseur d'un tonneau. L'Isle n'est elle même qu'un Rocher fort bas, qui n'a que la longueur d'un trait de fleche dans toutes ses dimensions. Ces défenses naturelles font la force de la Ville. Cependant l'Isle d'Ulua contient un Château quarré, qui en couvre presque toute la surface. Il est bien bâti, & gardé par quelques Soldats, avec quatre-vingt-cinq pieces de Canon & quatre Mortiers. Les Espagnols confessent qu'il doit son origine à la crainte qu'ils eurent, en 1568, d'un Capitaine Anglois nommé *Hawkings*; & Tomson nous apprend en effet, dans la Relation de ses Voïages, qu'en 1556 il ne trouva dans l'Isle qu'une petite Maison, avec une Chapelle. Seulement, du côté qui fait face à la terre, on avoit construit un Quai de grosses pierres, en forme de mur fort épais, pour se dispenser d'y entretenir, comme on l'avoit fait long tems, vingt Negres des plus vigoureux, qui réparoient continuellement les bréches que la Mer & le mauvais tems faisoient à l'Isle. Dans ce mur, ou dans ce Quai, on avoit entremêlé des barres de fer, avec de gros anneaux, ausquels les Vaisseaux étoient attachés par des chaînes; de sorte qu'ils étoient si près de l'Isle, que les Mariniers pouvoient sauter du Pont sur le Quai. Il avoit été commencé par le Viceroi Dom Antoine de Mendoza, qui avoit fait construire deux Boulevards aux extrêmités. Hawkes, qui fit un Voïage dans le Golfe en 1572, rapporte qu'on s'occupoit alors à bâtir le Château; & Philips rend témoignage qu'il étoit fini en 1582. C'est donc cette Isle, qui défend les Vaisseaux contre les vents du Nord, dont la violence est extrême sur cette Côte. On n'oseroit mouiller au milieu du Port même, ni dans un autre lieu qu'à l'abri du roc d'Ulua. A peine y est-on en sûreté avec le secours des ancres & l'appui des anneaux qui sont aux murs du Château. Il arrive quelquefois que la force du vent rompt tous les liens, arrache les Vaisseaux & les précipite contre les autres Rochers, ou les pousse dans l'Océan. Ces vents furieux ont quelquefois emporté des Vaisseaux & des Maisons, bien loin dans les terres. Ils causent les mêmes ravages dans toutes les parties du Golfe. Une tempête en fait souvent traverser toute l'étendue au Navire le plus pésant (28). Depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Septembre, les vents de bise y soufflent entre le Nord-Est & le Sud-est: mais, depuis Septembre jusqu'au mois de Mars, c'est le vent du Nord qui regne, & qui produit d'affreux orages, sur-tout aux mois de Novembre, de Décembre & de Janvier. Cependant il y a des intervalles

(28) Hawkes rapporte qu'aïant vû nager quantité d'arbres vers le rivage de Vera-Cruz, on l'assura qu'ils y avoient été poussés par quelque orage, de la Floride, qui en est à trois cens lieues; & Gage raconte qu'étant à Vera-Cruz en 1625, il fut témoin des horribles effets d'un ouragan, qui renversa la plus grande partie des maisons, *ubi suprà*, Part. I. chap. 8.

de

de beau tems, ſans quoi l'on n'oſeroit entreprendre de naviguer dans cette Mer. Les marées mêmes & les courans y ont peu de régularité. En général le vent du Nord fait remonter les flots ves les Côtes; ce qui rend l'eau beaucoup plus haute alors le long du rivage.

Description de la Nouvelle Espagne.

Le Port de Vera-Cruz ne peut contenir à l'aiſe plus de trente ou trente-cinq Vaiſſeaux. On y entre par deux Canaux, l'un au Nord, l'autre au Sud. Outre l'Iſle de Saint-Jean d'Ulua, il en renferme trois ou quatre petites, que les Eſpagnols nomment *Cayos*, & les Anglois *Keys*, ou Clés. A deux milles, au Sud; eſt celle des Sacrifices, où Grijalva & Fernand Cortez aborderent, & dans laquelle ils trouverent des figures affreuſes, des papiers enſanglantés, & des reſtes de Victimes humaines. On découvre à peu de diſtance, en venant du Nord, les Iſles de Gallega, d'Anagada, & quelques autres.

La figure de Vera-Cruz eſt ovale, mais plus large dans la partie du Sud-Eſt que dans celle du Nord-Oueſt. Sa longueur eſt d'un demi-mille, & ſa largeur, de la moitié. Les rues ſont droites, & les Maiſons régulieres, quoique la plûpart des Edifices ſoient de bois, juſqu'aux Egliſes; ce qui a produit ſouvent des incendies terribles, qui n'ont point empêché qu'on ne les ait rebâtis de la même matiere. Au Sud-Eſt coule une Riviere, qui prenant ſa ſource au Sud, deſcend vers le Nord, fort près de la Ville, & de-là ſe jette dans la Mer, au Nord-Eſt, par deux bras qui forment une petite Iſle à ſon embouchure. La Ville eſt ſituée dans une Plaine ſabloneuſe & ſtérile, environnée de Montagnes, au-delà deſquelles on trouve des Bois remplis de Bêtes ſauvages, & des Prairies pleines de Beſtiaux. Du côté du Sud ſont de grands Marais, qui contribuent beaucoup à rendre l'air mal ſain. Le vent du Nord pouſſe, comme à Villa-Ricca, tant de ſable du bord de la Mer, que les murs de la Ville en ſont preſqu'entiérement couverts. Les Egliſes ſont fort ornées d'argenterie, & les Maiſons, de porcelaine & de meubles de la Chine. Il y a peu de Nobleſſe à Vera-Cruz; mais les Négocians y ſont ſi riches, qu'il y a peu de Villes auſſi opulentes dans l'Univers. Le nombre des Eſpagnols ne paſſe pas trois mille, la plûpart Mulâtres, quoiqu'ils affectent de ſe nommer Blancs, autant parce qu'ils ſe croient honorés de ce titre, que pour ſe diſtinguer des Indiens & des Eſclaves Négres. On ne paſſe point pour un Homme de conſidération parmi eux, lorſqu'on n'eſt pas riche de cinq ou ſix cens mille piaſtres. Leur ſobrieté va ſi loin, qu'ils ſe nourriſſent preſqu'uniquement de chocolat & de confitures. Les Hommes ſont fiers; & les Femmes vivent retirées dans leurs appartemens d'en-haut, pour éviter la vue des Etrangers, qu'elles verroient néanmoins volontiers, ſi leurs Maris leur en laiſſoient la liberté. Si elles ſortent quelquefois, c'eſt dans une voiture; & celles, qui n'en ont point, ſont couvertes d'une grande mante de ſoie, qui leur pend de la tête juſqu'aux piés, avec une petite ouverture du côté droit, pour les aider à ſe conduire. Dans l'intérieur des Maiſons, elles ne portent, ſur leur chemiſe, qu'un petit corſet de ſoie, lacé d'un trait d'or ou d'argent; & pour toute coeffure, leurs cheveux ſont noués d'un ruban ſur la tête. Avec un habillement ſi ſimple, elles ne laiſſent pas d'avoir une chaîne d'or, autour du cou, des braſſelets du même métal aux poignets, & des émeraudes fort précieuſes aux oreilles. Les Hommes entendent fort bien le Commerce; mais leur indolence naturelle leur donne de l'averſion pour le travail. On leur voit ſans ceſſe des Chapelets &

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

des Reliquaires aux bras & au cou. Toutes leurs Maiſons ſont remplies de Statues & d'Images de Saints (29).

L'air eſt auſſi chaud que mal ſain, à Vera-Cruz, dans toutes ſortes de vents, excepté celui du Nord, qui ſouffle ordinairement une fois tous les huit ou quinze jours, & qui dure l'eſpace de vingt ou vingt-quatre heures. Il eſt alors ſi violent, qu'on ne peut pas ſortir d'un Vaiſſeau pour aller au rivage; & le froid qu'il porte avec lui eſt très perçant. Le tems, où l'air eſt le plus mal ſain, eſt depuis le mois d'Avril juſqu'au mois de Novembre, parce qu'alors les pluies ſont continuelles. Depuis Novembre juſqu'au mois d'Avril, le vent & le Soleil, qui ſe temperent mutuellement, rendent le Païs fort agréable. Ce climat chaud & mal ſain regne dans l'eſpace de quarante ou quarante-cinq milles vers Mexico; après quoi l'on ſe trouve dans un air plus temperé. Les fruits, quoiqu'excellens, y cauſent des flux dangereux; parce que tout le monde en mange avec excès, & qu'enſuite on boit trop avidement de l'eau. La plûpart des Vaiſſeaux étrangers perdent ainſi, dans le Port de Vera-Cruz, une partie de leurs Equipages; mais les Habitans mêmes ne tirent, là-deſſus, aucun avantage de l'expérience. On découvre de la Ville deux Montagnes couvertes de nege, dont le ſommet eſt caché dans les nues, & qu'on voit diſtinctement dans un tems clair, quoiqu'elles ſoient à plus de quarante milles ſur la route de Mexico. C'eſt-là que commence proprement la différence du climat.

Vera-Cruz eſt non-ſeulement le principal, mais, à parler proprement, l'unique Port de la Nouvelle Eſpagne dans le Golfe. Les Eſpagnols, & peut-être le Monde entier, n'ont point de lieu dont le Commerce ait tant d'étendue. C'eſt-là que ſe rendent toutes les richeſſes des Indes orientales par les Vaiſſeaux qui arrivent des Philippines au Port d'Acapulco. C'eſt le centre naturel de toutes celles de l'Amérique; & la Flotte y apporte annuellement, de la Vieille Eſpagne, des marchandiſes d'une immenſe valeur. Le Commerce de Vera-Cruz, avec Mexico; & par Mexico, avec les Indes orientales; avec le Perou, par Porto-Bello; avec toutes les Iſles de la Mer du Nord, par Cathagene; avec Zapotecas, Saint-Alphonſe & Guaxaca, par la Riviere d'Alvarado; avec Tabaſco, los Zeques & Chiapa dos Indos, par la Riviere de Grijalva; enfin, celui de la Vieille Eſpagne, de Cuba, de l'Eſpagnole, de l'Yucatan, &c. rendent cette petite Ville ſi riche, qu'elle peut paſſer pour le centre de tous les tréſors & de toutes les commodités des deux Indes. Comme le mauvais air cauſe le petit nombre de ſes Habitans, leur petit nombre fait auſſi qu'ils ſont extrêmement riches, & qu'ils le ſeroient encore plus, s'ils n'avoient pas ſouffert des pertes irréparables, par le feu. Les marchandiſes, qui viennent de l'Europe, ſont tranſportées de Vera-Cruz à Mexico, Xalippa, Puebla de los Angeles, Zacatecas, San-Martino, & d'autres lieux, ſur le dos des Chevaux & des Mulets, ou ſur des Chariots traînés par des Bœufs. La Foire reſſemble à celle de Porto-Bello, mais elle dure plus long-tems; car le départ de la Flotte, quoique fixé au mois de Mai, eſt quelquefois différé juſqu'au mois d'Août. On n'embarque l'or & l'argent, que peu de jours avant qu'on mette à la voile. Autrefois le Tréſor roïal étoit envoïé de Mexico, pour attendre

(29) Carreri nomme un Eſpagnol dont la dévotion lui avoit fait raſſembler tous les Saints du Calendrier.

Description de la Nouvelle Espagne.

à Vera-Cruz l'arrivée de la Flotte : mais depuis que cette Place fut ſurpriſe & pillée, en 1683, par les Boucanniers (30), il s'arrête à Puebla de los Angeles, où il demeure juſqu'à l'arrivée des Vaiſſeaux ; & ſur l'avis qu'on reçoit de Vera-Cruz, on l'y tranſporte pour l'embarquer ſur le champ.

Guaxaca, V. Province.

La cinquiéme Province de l'Audience de Mexico eſt ſituée au Sud-Eſt, & porte le nom de Guaxaca, qu'elle tire de ſa Capitale. Elle contient quelques autres Villes, dont les principales ſont, Antequera, Nixapa, San-Jago, Aguatulco ou Guatulco, Tuculula, Capalita & Tecoantepeque. Le Païs eſt extrêmement fertile en Froment, en Maïz, en Cochenille & en Cacao. Quelques Ports, qu'il a ſur la Mer du Sud, le mettent en Commerce avec le Perou. Il s'y trouve d'ailleurs des Mines d'or, d'argent & de cryſtal.

Pluſieurs Géographes, qui n'ont pas conſulté les Voïageurs, nomment Antequera pour la Capitale de cette Province : mais ſur quelque autorité qu'ils ſe fondent, ils n'en trouveront point de comparable à celle de Gage qui déſigne Guaxaca, & qui n'en parle que ſur le témoignage de ſes propres yeux, après avoir viſité ces deux Places & la plûpart des autres Villes du Païs. Cette raiſon fera trouver ici beaucoup d'utilité à ſuivre ſon Journal.

Route de Thomas Gage.

Il partit de Mexico, vers le milieu de Février, en ſe détournant un peu du chemin ordinaire, pour ſe dérobber à quelques Importuns qui vouloient s'oppoſer à ſon Voïage. Il étoit à cheval, avec deux ou trois Amis. Ses deux premieres marches, qu'il fit pendant les deux nuits ſuivantes, le conduiſirent à la petite Ville d'Atlizco, ſituée dans une Vallée de ſept lieues de tour, qui porte le même nom, & qui eſt ſi fertile en Froment, que Mexico & pluſieurs Villes voiſines en tirent leur ſubſiſtance. On y voit quantité de riches Bourgs, Eſpagnols & Indiens. De-là, commençant à marcher de jour, il arriva dans une autre Vallée, qui ſe nomme Saint-Paul, & qui, ſans être ſi grande que celle d'Atlizco, eſt plus riche encore, parce qu'on y recueille, chaque année, une double moiſſon de Froment. On le ſeme, la premiere fois, dans la ſaiſon ordinaire des pluies ; & la ſeconde fois, en Eté, lorſque la premiere moiſſon eſt recueillie. Les pluies ceſſant alors, on emploie, pour arroſer la Vallée, un grand nombre de ruiſſeaux qui tombent des Montagnes dont elle eſt environnée, & qu'on a trouvé l'art de conduire & de retirer par de petits Canaux. Les Fermiers de cette heureuſe Vallée ſont dans une ſi ſinguliere opulence, qu'un d'entr'eux, chez lequel Gage & ſes Compagnons paſſerent trois jours, ne les fit ſervir qu'en vaiſſelle d'argent, les logea dans des Chambres parfumées, & leur fit donner un concert par ſes Filles, qui ſavoient parfaitement la Muſique (31).

Ils continuerent leur marche, en tournoïant, juſqu'à Taſco, Bourgade d'environ cinq cens Habitans, qui font un grand commerce de coton avec leurs Voiſins. Enſuite, étant entrés dans la route de Guaxaca, ils ſe rendirent à Chautla, qui n'eſt pas moins riche en coton. Après ce Bourg, ils trouverent une Ville nommée Zumpango, compoſée d'un mêlange d'Eſpagnols & d'Indiens, la plûpart fort riches. Leur principal commerce eſt celui du Coton,

(30) Elle a eſſuïé la même diſgrace en 1712 ; & depuis ce tems-là les Eſpagnols ont bâti, ſur la Côte, des Tours fort élevées, où ils entretiennent continuellement des Sentinelles, qui les garantiſſent de ces terribles ſurpriſes.

(31) Voïages de Thomas Gage, Part. 2. chap. 7. page 61.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

du Sucre, & de la Cochenille. Au-delà de cette Ville, on découvre les Montagnes de Misteque, remplies de grands & riches Bourgs d'Indiens, où se fait la meilleure soie du Païs, & qui produisent aussi beaucoup de miel & de cire. Une partie de ces Montagnards exercent leur commerce à Mexico. D'autres parcourent le Païs, en négociant, avec trente ou quarante Mulets. Depuis les Montagnes jusqu'à Guaxaca, Gage ne vit rien de plus considérable que quelques Bourgades de deux ou trois cens Habitans, qui ont des Eglises fort bien bâties, ornées de Lampes & de Chandeliers d'argent, & de riches Couronnes sur les Images des Saints. Mais, dans tout le chemin, il observa que le terroir est extrêmement fertile en Froment d'Espagne, en Maïz, en Sucre, en Coton, en Miel, en Cochenille, en Fruits de plusieurs especes, & sur-tout fort abondant en Bestiaux, dont les cuirs passent pour excellens, & sont une des principales marchandises qui se transportent de ce Païs en Espagne. On lui dit qu'autrefois les Montagnes de Misteque fournissoient beaucoup d'or, & que les Indiens en faisoient un usage fort commun; mais que dans la crainte d'être tyrannisés par les Espagnols, ils feignent à-présent d'avoir perdu la connoissance des Mines.

Gage arriva heureusement à Guaxaca, que sa Description fait reconnoître pour la Capitale de la Province, sur-tout lorsqu'on la compare à celle qu'il fera bientôt d'Antequera. C'est, dit-il, non-seulement le Siége épiscopal, mais encore la résidence de l'Alcalde Major, dont l'autorité s'étend jusqu'à Nixapa, & presque jusqu'à Tecoantepeque, Place maritime sur la Mer du Sud. Sans être une grande Ville, Guaxaca lui parut très agréable. Sa situation est à soixante lieues de Mexico, dans la belle Vallée dont Charles-Quint fit présent à Cortez, avec le titre de Marquis del Vallé. Cette Vallée, qui a quinze milles de long & dix de large, est arrosée par une Riviere fort poissoneuse, dont les bords sont toujours couverts d'un grand nombre de Bestiaux, sur-tout de Brebis qui fournissent d'excellente laine aux Manufactures de los Angeles. Les Chevaux de ce Canton passent pour les meilleurs de la Nouvelle Espagne. On n'en estime pas moins les fruits & le sucre; & de-là vient que les confitures de Guaxaca l'emportent sur celles de toute l'Amérique. La Ville n'a pas plus de deux mille Habitans. Elle est ouverte, c'est-à-dire, sans murailles, sans bastions & sans artillerie; comme toutes les Villes du Païs, à la réserve des Places maritimes. On y compte six Couvens des deux Sexes, qui sont tous d'une opulence extraordinaire, mais entre lesquels celui de Saint Dominique tient le premier rang, par son Trésor, qu'on estime deux ou trois millions, & par la beauté de son Eglise. Guaxaca doit ses richesses à la grande Riviere d'Alvarado, où la sienne se jette, & qui lui ouvre un Commerce sûr avec Vera-Cruz, par las Zapotecas & Saint-Alphonse; sur quoi Gage observe qu'il est étonnant que les Espagnols n'aient pas une seule Place de défense, ni la moindre garde, le long de cette Riviere, qui monte jusques dans le centre du Païs. Quoiqu'elle ne soit pas navigable pour les grands Navires, il seroit aisé, dit-il, d'y pénétrer avec des Brigantins, ou du moins avec des Barques de la grandeur de celles qui servent au transport des marchandises. Enfin, l'air de Guaxaca est si temperé, les provisions y sont dans une si grande abondance, & la situation en est si commode, entre le Port de Tecoantepeque sur la Mer du Sud, & Vera-Cruz sur celle

du Nord, qu'il n'y a point de Ville en Amérique où Gage & ses Compagnons se fussent établis plus volontiers (32).

Description de la Nouvelle Espagne.

La premiere Place qu'ils rencontrerent, en continuant leur Voïage, fut Antequera, grand Bourg d'Indiens, dans lequel Gage ne loue que la *charité* avec laquelle il y fut reçu. De-là il se rendit à Nixapa, Ville bâtie sur un des bras de la Riviere d'Alvarado, & par conséquent d'un riche Commerce. Le nombre de ses Habitans est d'environ mille Espagnols & Indiens. On y recueille beaucoup d'indigo, de sucre, de cochenille, & particuliérement de cacao & d'Achiote, dont on fait le chocolat. Gage observe que les Anglois & les Hollandois, qui enlevoient des Navires Espagnols chargés de cette marchandise, croïoient faire un butin méprisable, parce qu'ils ne savoient point encore qu'elle a la vertu de fortifier l'estomac (33).

De-là, il s'avança vers Aguatulco & Capalita, deux Villes assez grandes, situées dans un Païs bas & marécageux, où l'on nourrit quantité de Bestiaux, & où les fruits sont excellens. Tecoantepeque, qui suit Capalita, est une Place maritime, dont le Port sert de retraite aux petits Bâtimens qui font le Commerce d'Acapulco, de Realejo, de Guatimala, & de Panama. Les Vaisseaux, qui viennent de Callao & des autres Ports du Perou à celui d'Acapulco, relâchent aussi à Tecoantepeque, lorsqu'ils ont le vent contraire. Ils n'y sont défendus par aucune sorte de fortification. C'est une Rade ouverte, par laquelle il est toujours facile aux Etrangers de faire des courses dans les Terres. Toute la Côte de la Mer du Sud, depuis Acapulco jusqu'à Panama, c'est-à-dire, dans une étendue de plus de six cens cinquante lieues, n'a point d'autres Ports que celui-ci, pour Guaxaca, celui de la Trinité pour Guatimala Realejo; pour Nicaragua, & le Golfe des Salines pour les petits Vaisseaux qui vont à Costa ricca. Ils sont sans défense, & véritablement ouverts à tous les Avanturiers qui ne craindroient pas de faire le tour du Monde pour s'enrichir aux dépens des Espagnols (34). Tecoantepeque est le meilleur de tous les Ports du Païs pour la pêche. Gage rencontra souvent, dans sa route, des Convois de quatre-vingt & cent Mulets, chargés de Poisson salé pour Guaxaca, Mexico & los Angeles. Depuis ce lieu jusqu'à Guatimala, le chemin est plat & fort uni le long des Côtes de la Mer du Sud, par les Provinces de Soconusco & de Suchutepeque (35).

(32) *Ubi suprà*, page 67.

(33) *Ibidem*, page 72.

(34) Gage, *ibid.* page 73. Il paroît que c'est sur ce récit que plusieurs Avanturiers Anglois ont entrepris de chercher fortune dans la Mer du Sud. Dampier avoue plusieurs fois qu'il avoit profité de la Relation de Gage.

(35) Le même Dampier, parcourant les Côtes méridionales de la Nouvelle Espagne, en 1685, entra dans le Port de Tecoantepeque; mais se rappellant mal, apparemment, le récit de Gage, il lui donne le nom de Gatulco, & semble prendre l'un pour l'autre. Voici la description qu'il fait de ce Port. » Il est à quinze dégrés trente minutes de » latitude du Nord, & un des meilleurs du » Mexique. A la distance d'environ un mille » de l'entrée du Havre, on trouve, du côté » de l'Est, une petite Isle fort proche de » la terre; & du côté de l'Ouest, un gros » Rocher creux, où la Mer, qui y entre » & qui en sort continuellement, fait un » bruit qu'on entend de fort loin. Chaque » vague, qui entre dans cette Roche, fait » sortir l'eau par un petit trou qui est au » sommet, comme par un tuïau, & lui » fait faire, en sortant, à-peu-près la figure » de l'eau que jettent les Baleines. Les Espagnols la nomment le *Buffadore*. Dans » le calme même, là Mer fait sortir l'eau » par ce trou; de sorte qu'en tout tems,

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Montagnes nommées Quelenes.

Quoiqu'on ignore les bornes exactes de la Province de Guaxaca, & que le Voïageur, auquel on s'attache ici, n'eût pas d'autre dessein, dans cette route, que de se rendre à Chiapa, on ne peut manquer l'occasion de nommer après lui quatre Bourgs fort riches, qu'il place aux environs de Tecoantepeque. Il fait observer que tous les noms des Places de ce Quartier, se terminent de même. Ainsi les quatre Bourgs qu'il visita successivement s'appellent, Estepeque, Ecatepeque, Sanatepeque & Tapanatepeque. Cette Plaine, dit-il, est si découverte du côté de la Mer, & le vent y souffle avec tant de violence, que les Voïageurs ont peine à se soutenir sur leurs Chevaux ou leurs Mulets; ce qui n'empêche point qu'elle ne soit remplie de Bestiaux. Gage eut beaucoup à souffrir pendant deux jours, pour se rendre du premier de ces Bourgs au second, quoique la distance soit médiocre. D'Ecatepeque, il découvrit les hautes Montagnes des Quelenes. On l'avoit averti qu'elles étoient dangereuses, parce qu'il s'y trouve des passages fort étroits, & d'une élévation qui expose les Voïageurs à des coups de vents si furieux, que les Hommes & les Chevaux sont quelquefois renversés de cette hauteur, & périssent misérablement dans les précipices qui sont au-dessous. La seule vue de ces affreux Rochers cause de l'épouvante. Gage ne pouvoit les éviter qu'en suivant la Mer par la Province de Soconusco; mais c'étoit se détourner beaucoup, & se mettre dans la nécessité de prendre ensuite par Guatimala. Il résolut, à toutes sortes de risques, d'aller jusqu'à Tapanatepeque, qui est au pié des Quelenes, en remettant à déliberer, dans ce lieu, sur les lumieres qu'il y recevroit des Habitans. Il y arriva le soir, après avoir passé par Sanatepeque. Depuis Guaxaca, il n'avoit rien vu de plus agréable que le Païs qui est bordé par les Montagnes; comme si le Ciel, dit-il, avoit voulu rassembler, à l'entrée d'un si terrible passage, tout ce qui peut en adoucir l'horreur. Les Bestiaux y sont en si grand nombre, qu'une seule Ferme Indienne nourrit trois & quatre mille Bœufs. La Volaille & le Gibier n'y sont pas moins abondans. Il n'y a point de Canton, depuis Mexico, où le Poisson soit meilleur & si commun. Les Ruisseaux, qui descendent des Montagnes apportent une eau charmante, dont il est si facile aux Habitans d'arroser leurs Jardins, qu'ils y ont continuellement toutes sortes d'herbes & de légumes. Les oranges, les limons, les figues, & quantité d'autres fruits, s'y présentent de toutes parts; & leurs arbres y fournissent assez d'ombre, pour faire supporter aisément la grande chaleur du climat.

Avantures de Gage en les passant.

L'air étoit si tranquille, que Gage & ses Compagnons y prirent confiance, & se déterminerent à tenter le passage. On les assura que le sommet le plus

» c'est une bonne enseigne, pour trouver le » Havre, qui a trois milles de long, & un de » large, tirant au Nord-Ouest. Le côté de » l'Ouest est le meilleur mouillage pour les petits Vaisseaux; on y est fort à couvert : au » lieu qu'ailleurs on est souvent exposé aux » vents du Sud Ouest. Le fond est bon par » tout, depuis six brasses jusqu'à seize. Le » Havre est borné par une terre unie & » sabloneuse, très propre au débarquement. » On trouve, au fond, un beau ruisseau » d'eau douce, qui se jette dans la Mer. Il » y avoit autrefois là un Village d'Espagnols; mais à présent, il n'y reste qu'une » petite Chapelle, entre des arbres, à 200 » pas de la Mer. Le Païs est orné de fort » grands arbres fleuris, qui font de loin » un effet très agréable. Je n'ai rien vu » de pareil ailleurs. *Dampier, Voïage autour du Monde, Tome I.* pages 248 & 249.

haut n'étoit que de sept lieues, & qu'une lieue au-delà, ils trouveroient à l'entrée de la Province de Chiapa une des plus riches Fermes du Païs, où l'on nourrissoit quantité de Chevaux, de Mulets & de Bestiaux, & qui étoit la demeure habituelle d'un Espagnol nommé Dom Juan de Tolede, chez lequel ils comptoient d'être bien reçus. Les Habitans de Tapanatepeque leur donnerent deux Guides Indiens, avec une provision de vivres, qui devoit suffire pour un jour. Ils partirent bien montés. Leurs avantures, & la naïveté de Gage à peindre ses craintes, jetteront quelque agrément sur une description, dont la sécheresse se fait quelquefois trop sentir. Emploïons jusqu'à ses termes.

Description de la Nouvelle Espagne.

Quoique ces Montagnes se fassent assez remarquer par le grand nombre de leurs pointes aigües, & qu'elles soient composées de quantité de têtes, qui se joignent, sous le nom de Quelenes, on ne connoît bien que celle qu'on appelle *Maquilapa*, parce que c'est la seule qu'on puisse traverser, pour entrer dans la Province de Chiapa. Après dîner, nous commençâmes à monter cette haute & raboteuse Montagne ; & nous nous arrêtâmes le soir, dans un lieu plat, qui ressemble à un Pré, situé sur le penchant. Nos Guides nous firent observer qu'il y avoit apparence de beau tems pour le lendemain. Nous soupâmes joïeusement, & dans cette esperance, les provisions furent peu ménagées. Nos Mulets trouverent aussi de quoi paître. La nuit étant venue, nous nous endormîmes agréablement, au bruit des Fontaines qui couloient entre les arbres. L'air du matin nous paroissant aussi calme que celui du jour précédent, nous achevâmes de manger ce qui nous restoit de vivres, pour être en état d'avancer plus légerement. Mais nous n'eûmes pas fait mille pas, en continuant de monter, que nous entendîmes le vent, qui commençoit à souffler. Il devint plus impétueux, à chaque pas que nous faisions ; & bientôt il le fut tellement, que nous demeurâmes incertains si nous devions retourner sur nos traces, ou nous arrêter. Cependant les Guides exciterent notre courage, en nous disant que nous avions déja fait la moitié du chemin. Ils nous assurerent que ce qui pouvoit nous arriver de pis étoit de nous voir forcés de nous reposer un mille plus loin, près d'une Fontaine, & dans une Loge qu'on avoit dressée sous des arbres, pour les Voïageurs qui se trouvoient surpris par la nuit, ou arrêtés par la force du vent.

Nous montâmes, avec beaucoup de peine, jusqu'au lieu qu'on nous annonçoit, & nous le trouvâmes tel qu'on nous l'avoit représenté. La Fontaine & la Loge nous furent également agréables : mais le vent, dont la violence ne faisoit qu'augmenter, redoubla si vivement nos craintes, qu'aucun de nous ne se sentit la hardiesse d'avancer, ni de retourner en arriere. La nuit approchoit. Il ne nous restoit rien pour souper. Tandis que nous nous regardions les uns les autres, sans savoir comment nous appaiserions la faim qui commençoit à nous presser, nous apperçûmes entre les arbres, un citronier chargé de fruits. Les citrons étoient aigres ; mais nous ne laissâmes point d'en manger avidement, assez satisfaits de la facilité que nous avions à les cueillir. Vers la pointe du jour, le vent devint plus impétueux que jamais. Il étoit impossible d'avancer en montant, & presque aussi dangereux de descendre. Nous nous déterminâmes, par le conseil même de nos Guides, à passer plutôt le jour entier dans la Loge, que de hasarder témérairement

Description de la Nouvelle Espagne.

notre vie. Les citrons aigres & l'eau de Fontaine furent notre ſeule nourriture. Cependant j'obſervai que les Indiens mettoient, dans leur eau, une poudre dont ils avoient quelques ſachets pleins. Ils avouerent que c'étoit de la poudre de leurs gâteaux de Maïz, dont ils étoient accoutumés à faire une petite proviſion pour ce Voïage. Nous en achetâmes d'eux un ſachet, qu'ils nous firent païer vingt fois au-deſſus de ſon prix. Ce foible ſecours nous ſoutint pendant tout le jour; & vers le ſoir, nous nous endormîmes dans la réſolution de braver le lendemain tous les dangers, ſoit pour arriver au ſommet de la Montagne, ou pour retourner à Tapanatepeque. Le vent aïant paru diminuer un peu, dans le cours de la nuit ſuivante, nous nous diſpoſions à partir le matin pour avancer, lorſqu'il redevint plus violent. Nous attendîmes juſqu'à midi. Comme il ne faiſoit qu'augmenter, l'impatience d'un de mes Compagnons lui fit prendre le parti de monter à pié un mille ou deux plus haut, pour obſerver les paſſages & nous en faire ſon rapport, dans l'idée qu'on avoit pu groſſir le danger. Il revint deux heures après, & nous dit que nous pouvions monter ſans crainte, en conduiſant nos Mulets par la bride. Mais les Indiens étoient d'un autre avis; ce qui nous fit paſſer le reſte du jour en conteſtation. L'eau, les citrons aigres & la poudre de maïz furent encore notre unique reſſource. Mais on ne s'endormit, qu'après avoir abſolument réſolu de mépriſer toutes les difficultés ſi le vent n'étoit pas changé le lendemain. Il ſe trouva le même, Jeudi au matin, qui étoit le cinquiéme jour. Alors, notre courage fut excité ſi vivement par la faim, qu'après avoir invoqué celui qui commande à la Mer & aux Vents, nous montâmes ſur nos Mulets, pour nous avancer vers le ſommet de la Montagne. Ce ne fut pas ſans avoir écrit, ſur l'écorce d'un grand arbre, nos noms, & le nombre des jours que nous avions paſſés à jeun dans la Loge.

Nous marchâmes aſſez long tems, avec le ſeul embarras de réſiſter au vent. Les bords de quelques ſentiers étroits & taillés dans les Rochers ſervoient à nous ſoutenir, & nous cauſoient moins de crainte que de fatigue. Auſſi quittâmes-nous nos Mulets, pour marcher à pié; & le chemin nous en parut plus facile. Mais lorſque nous fumes au ſommet de Maquilapa, qui ſignifie dans la langue du Païs, une tête ſans poil, nous reconnûmes la grandeur du péril dont on nous avoit menacés. Nous regrettâmes la Loge & nos Citrons aigres. Cette terrible hauteur eſt véritablement chauve, c'eſt-à-dire, ſans arbres, ſans pierres & ſans la moindre inégalité qui puiſſe ſervir d'abri. Elle n'a pas plus de deux cens cinquante pas de long; mais elle eſt ſi étroite, ſi raſe & ſi élevée, qu'on ſe ſent tourner la tête en y arrivant. Si l'on jette les yeux d'un côté, on découvre la vaſte Mer du Sud, ſi fort au-deſſous de ſoi, que la vue en eſt éblouie. De l'autre côté, on n'apperçoit que des pointes de rochers & des précipices de deux ou trois lieues de profondeur. Entre deux ſpectacles, ſi capables de glacer le ſang, le paſſage ou le chemin n'a pas, dans quelques endroits, plus d'une toiſe de largeur. Quoique le vent fût diminué, nous n'eûmes pas la hardieſſe de paſſer ſur nos Mulets. Nous en laiſſâmes la conduite aux Indiens; & nous courbant ſur les mains & les genoux, ſans oſer jetter un regard de l'un ni de l'autre côté, nous paſſâmes auſſi vîte qu'il nous fut poſſible, l'un après l'autre, ſur les traces & dans la poſture des Bêtes qui paſſerent devant nous. Auſſi-tôt que nous nous vîmes dans un lieu plus

plus large, entre des arbres, où la crainte nous permit de nous relever, nous regardâmes plus hardiment derriere nous; mais nos premieres réflexions tomberent sur notre folie, qui nous avoit fait prendre un si dangereux chemin, pour gagner quelques jours que nous n'avions pas moins perdus. De-là nous nous rendîmes sans peine à la Ferme de Dom Juan de Tolede, où, dans l'affoiblissement de nos forces, par le jeûne, la fatigue & la crainte, notre estomac eut besoin de quelque tems pour souffrir d'autres nourritures que des bouillons & du vin (36).

Description de la Nouvelle Espagne.

Tabasco; VI. Province.

La sixiéme Province, qui porte le nom de la seule Ville qu'on y connoisse, occupe une grande Côte du Golfe de Mexique, à laquelle on donne environ quarante lieues de long, sur la même largeur. Elle est bordée, au Nord, par la Baie de Campeche; à l'Est, par l'Yucatan; au Sud, par la Province de Chiapa, & à l'Ouest, par celle de Guaxaca. On vante sa fertilité, sur-tout en Cacao, qui fait sa principale richesse; mais les pluies, qui durent neuf mois de l'année, y rendent l'air extrêmement humide. La Ville de Tabasco, dont elle tire son nom, fut la premiere Conquête des Espagnols sur cette Côte; ce qui la fait nommer aussi *Nuestra Signora de la Victoria*. Elle est à dix-huit dégrés de latitude du Nord, & deux cens quatre-vingt-cinq de longitude. Sa Riviere, qui se nomme aussi Tabasco, ou *Grijalva*, forme, avec celle de Saint-Pierre & Saint-Paul, une Isle d'environ douze lieues de long & quatre de large.

Dampier est le seul Voïageur qui ait observé soigneusement cette Côte, pendant une année de séjour dans la Baie de Campeche. Il nous apprend que la Riviere de Saint-Pierre & Saint-Paul vient des hautes Montagnes de Chiapa, qui commencent à plus de vingt lieues dans les terres, & qui tirent leur nom d'une Ville qui n'en est pas éloignée. Elle coule d'abord assez loin vers l'Est, jusqu'à d'autres Montagnes qui la font tourner au Nord. A douze lieues de la Mer, elle se divise en deux bras. Celui de l'Ouest se jette dans la Riviere de Tabasco; l'autre suit son cours jusqu'à quatre lieues de la Mer, où il se divise aussi en deux branches, dont la plus avancée à l'Est forme l'Isle des Bœufs, qu'elle sépare du Continent, & va se jetter dans un Lac qu'on nomme des Guerriers. L'autre, gardant son cours & son premier nom, se jette dans la Mer, entre l'Isle des Bœufs & celle de Tabasco. Son entrée est bouchée par une barre, qui n'empêche point les petits Vaisseaux d'y passer avec le secours de la Marée, & le mouillage est excellent au-delà, sur quinze ou seize piés d'eau. Quelques Boucaniers, qui avoient remonté cette Riviere, assuroient qu'elle est fort large avant sa division; & que plus loin, dans le Païs, elle a sur ses bords plusieurs grandes Bourgades Indiennes, dont la principale se nomme *Summasenta*; qu'on y trouve de vastes allées de Cacaotiers & de Plantains, & que le Païs est d'une extrême fertilité sur les deux rives. Les terres les plus incultes y sont chargées d'arbres fort hauts, & de plusieurs especes; & dans quelques endroits, peu éloignés de la Riviere, on voit de grandes Savanes, remplies de Vaches, de Chevaux, & d'autres Bêtes sauvages.

Le Bras occidental de la Riviere de Saint-Pierre & Saint-Paul ne se jette dans celle de Tabasco qu'à quatre lieues de la Mer, après avoir coulé huit ou

(36) *Ibid.* pages & précédentes.

Description de la Nouvelle Espagne.

neuf lieues vers le Nord-Oueſt. Elle aide ainſi à former l'Iſle de Tabaſco, qui eſt longue de douze lieues, & large de quatre, à ſon Nord; du moins, on compte quatre lieues depuis la Riviere de Saint-Pierre & Saint-Paul juſqu'à l'embouchure de celle de Tabaſco, & le rivage s'étend de l'Eſt à l'Oueſt. Pendant la premiere lieue, vers l'Eſt, le terrein eſt couvert de Mangles, & l'on trouve quelques Baies ſabloneuſes. Le côté de l'Oueſt eſt ſabloneux auſſi juſqu'à la Riviere de Tabaſco, & la Mer y eſt fort groſſe. Le Nord-Oueſt eſt rempli de ces arbres qu'on nomme *Guavers*, dont on y trouve quantité d'eſpeces, qui donnent toutes un fruit excellent. Cet endroit parut délicieux à Dampier. Il y vit des Cocos & du Raiſin. Les Savanes y ſont naturellement environnées de Bocages, de Guavers, & très bien fournies de Vaches ſauvages, qui s'engraiſſent de leurs fruits. Ces fruits, dit-il, étant remplis de petites graines, que les Vaches avallent entieres, & qu'elles rendent de même, prennent racine dans leur fiente; & de-là vient l'étrange multiplication de l'eſpece (37).

La Riviere de Tabaſco, ou de Grijalva, qui eſt la plus remarquable du Golfe de Campeche, prend auſſi ſa ſource dans les hautes Montagnes de Chiapa, mais beaucoup plus à l'Oueſt que celle de Saint-Pierre & Saint-Paul. De-là, elle coule vers le Nord-Eſt juſqu'à quatre lieues de la Mer, où elle reçoit le bras de l'autre. La largeur de ſon embouchure eſt d'environ deux milles. Elle n'a qu'onze ou douze piés d'eau ſur ſa barre; mais le mouillage eſt commode au-delà, ſur trois braſſes, dans un enfoncement qu'on apperçoit à la rive de l'Eſt. Le flot de la Marée y monte près de quatre lieues dans la ſaiſon ſéche; au lieu qu'à peine y entre-t'il dans le tems pluvieux, où les torrens d'eau douce ont la force de le repouſſer. Pendant la durée des Vents du Nord, cette Riviere inonde tout le Païs, juſqu'à douze ou quinze lieues du rivage; & l'on trouve alors de l'eau fraîche au-delà de la barre. Dans quelques endroits néanmoins, une ſuite de petites Collines, qui demeurent toujours à ſec, & qui ſont revêtues d'arbres, forment un Païſage agréable. Toute la Côte eſt déſerte juſqu'à huit lieues de l'embouchure de la Riviere; mais à cette diſtance on rencontre un Parapet, gardé ordinairement par un Eſpagnol & huit ou dix Indiens, pour veiller ſur les Barques qui prennent cette route; & de ce Poſte, on place des Sentinelles dans quelques Bois voiſins, d'où l'on a vu des Savanes. Quatre lieues au-delà du Parapet, on rencontre, ſur la rive droite de la Riviere, une Bourgade Indienne, nommée *Villa de Moſe*. Quoiqu'il y ait peu d'Eſpagnols, elle eſt défendue, à ſon Oueſt, par un Fort qui commande la Riviere. Les Vaiſſeaux apportent leurs marchandiſes juſqu'à ce lieu, ſurtout celles qui viennent de l'Europe. Ils y arrivent dans le cours de Novembre & de Décembre. Ils y demeurent juſqu'aux mois de Juin ou de Juillet, pour ſe défaire de leur charge, qui conſiſte en draps, en ſerges, en bas de fil, en chapeaux, &c.; & celle qu'ils prennent eſt ordinairement du Cacao. Tous les Négocians du Païs ſe rendent à Villa de Moſe vers Noel, pour ce commerce, qui en fait le plus gros Marché du Païs après Campeche. Lorſque les Vaiſſeaux ne trouvent pas à charger du Cacao, ils prennent des peaux & du ſuif: cependant le principal endroit pour les peaux eſt une autre Bourgade, ſituée, ſur un bras de la même Riviere, qui ſe détache trois milles au-deſ-

(37) Voïages de Dampier, Tome 3. Part. 2. page 325.

sous du Parapet. Les Barques Espagnoles y vont charger une fois tous les ans.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Estapo est encore une Bourgade sur la Riviere, quatre lieues au-delà de Villa de Mose. Elle est habitée d'un mêlange d'Espagnols & d'Indiens; quoique les derniers y soient en plus grand nombre, comme dans la plûpart des autres Habitations du Païs. Dampier ne pénétra pas si loin; mais il apprit qu'elle est riche; qu'elle est au Sud de la Riviere, tellement située entre deux anses, qu'elle n'a qu'une avenue; qu'elle est défendue d'ailleurs par un bon Parapet, & qu'un Armateur Anglois, à la tête de deux cens Hommes, y fut repoussé avec perte. Ce Capitaine, qui se nommoit *Hewit*, s'étoit saisi de Villa de Mose, où il avoit laissé un Détachement pour favoriser sa retraite. S'il eût pris Estapo, son dessein étoit de s'avancer vers *Halpo*, Bourgade opulente, à trois lieues plus haut sur la Riviere, & de passer ensuite jusqu'à *Tacatalpo*, qui est plus loin encore de trois ou quatre lieues, & qui passe pour la plus riche des trois. Les Espagnols la nomment Tacatalpo *de Sierra*; sans qu'on sache si c'est pour la distinguer d'une autre Place de même nom, ou pour marquer seulement qu'elle est située près des Montagnes.

Depuis la Riviere de Tabasco jusqu'à celle de Checapeque on compte sept lieues. La Côte s'étend de l'Est à l'Ouest. Le terrein en est bas & couvert d'arbres. On trouve le mouillage bon dans la Baie; mais les vagues y sont si fortes, qu'il n'est pas aisé d'aborder au rivage. Il n'y a point d'eau douce entre les deux Rivieres. Celle de Checapeque ne mérite que le nom d'Anse; car son embouchure n'a pas plus de vingt pas de large, ni plus de huit ou neuf piés d'eau sur la barre. Cependant un demi-mille au-delà, le mouillage est bon pour les Barques. Cette Riviere, ou cette Anse, s'étend deux milles à l'Est-Sud-Est; après quoi, elle tourne vers le Sud & s'avance dans les terres. On remarque une propriété singuliere d'une Pointe sabloneuse & stérile, qui s'avance entre son embouchure & la Mer. En creusant dans le sable, avec les mains, sur le côté qui touche à la Riviere, on y trouve de l'eau douce; mais si l'on n'approfondit gueres, elle devient salée presqu'aussi-tôt. Il ne se présente point d'Habitation plus proche qu'une Ferme de Bestiaux, qu'on découvre à la distance d'une lieue, & qui paroît dépendre de quelque Village Indien. Les Bois voisins sont remplis de Guanas, de Tortues de terre, & de Perroquets.

Une lieue plus loin, à l'Ouest de Checapeque, on remonte une petite Riviere, qui se nomme *Boccas*, mais qui ne peut porter que des Canots, pour lesquels même sa barre n'est pas sans danger. L'eau en est salée, jusqu'à un mille de son embouchure. Ensuite, on trouve un beau courant d'eau douce & très claire, qui s'avance une lieue dans le Païs, & l'on découvre de vastes Campagnes, dont le terroir paroît extrêmement fertile. Il n'y a point de Villages Indiens à quatre ou cinq lieues de la Mer; mais plus loin, ils sont en assez grand nombre, à deux ou trois lieues les uns des autres. Les Indiens de ce Canton ne cultivent pas plus de terres qu'ils n'en ont besoin pour la subsistance de leurs familles, & pour païer le Tribut. Cependant ils nourrissent quantité de Volaille, telle que des Coqs d'Inde, des Canards & des Poules, & quelques-uns entretiennent des allées de Cacaotiers. Une partie de leur Cacao est embarqué pour Villa de Mose. Le reste se

Description de la Nouvelle Espagne.

vend à des Courtiers errans, qui voïagent avec des Mules, & qui arrivent ordinairement ici aux deux derniers mois de l'année, pour s'y arrêter jusqu'au mois de Mars. Ils emploient huit ou quinze jours dans chaque Village à se défaire de leurs marchandises, qui sont, pour les Indiens, des couperets, des haches, des couteaux fort longs, des ciseaux, des aiguilles, du fil & de la soie pour coudre, du linge & des bijoux de Femmes, de petits miroirs, des chapelets, des bagues d'argent ou de cuivre doré, montées de verre, des images de Saints, &c; & pour les Espagnols, du linge, des habits de laine, des étoffes de soie, des bas de fil, de vieux chapeaux raccommodés, dont ont fait ici beaucoup de cas. Ces Courtiers sont ordinairement païés en Cacao, qu'ils transportent à Vera-Cruz.

Depuis Boccas jusqu'à la Riviere de Palmas, on compte quatre lieues, d'un terrein bas & sabloneux; & deux lieues de Palmas à Halover (38), petit Isthme qui sépare la Mer, d'un grand Lac du même nom. De Halover, il y a six lieues jusqu'à Sainte-Anne, qui est l'embouchure du Lac, où l'on ne trouve pas plus de six ou sept piés d'eau. De Sainte-Anne à Tondelo, la distance est de cinq lieues, toujours à l'Ouest; Païs bas & Baie sabloneuse: mais, à quelque distance de la Baie, on découvre des Dunes assez hautes. Les Savanes du Canton sont remplies de Vaches fort grasses. La Riviere de Tondelo, quoiqu'assez étroite, & fermée d'une barre, reçoit des Barques de cinquante ou soixante Tonneaux. Son Canal est tortueux. On peut mouiller en sûreté, du côté de l'Est, à un quart de mille de l'embouchure; mais il faut tenir aussi le côté de l'Est à bord pour y entrer. Quatre ou cinq lieues plus loin, cette Riviere est guéable. De Tondelo à Guasickevalp, il y a huit lieues de plus, toujours à l'Ouest, & Baie sabloneuse. La Riviere de Guasickevalp est une des principales de cette Côte, moins large que celle de Tabasco, mais plus profonde; sa barre a quatorze piés d'eau, & l'on en trouve beaucoup plus au-delà, sur un fond de vase. Elle prend sa source fort près de la Mer du Sud; & les Barques y peuvent remonter fort loin. Celle de Tecoantepeque, qui se décharge dans la même Mer, a son origine aussi dans le même Canton; & l'on raconte que les premiers agrets pour les Vaisseaux de Manille furent envoïés de la Mer du Nord à celle du Sud par ces deux Rivieres, dont les sources ne sont qu'à dix ou douze lieues l'une de l'autre. *Keyhooca* est la Ville la plus proche de l'embouchure du Guasickevalp. Elle en est à quatre lieues vers l'Ouest. On vante sa grandeur & ses richesses. Ses Habitans Espagnols sont en petit nombre; mais elle est fort bien-peuplée d'Indiens & de Mulâtres, la plûpart Marchands Voïageurs, qui visitent tout le Païs entre Villa de Mose & Vera-Cruz, pour y acheter le Cacao.

Depuis la Riviere de Guasickevalp, la Côte continue de s'étendre deux ou trois lieues vers l'Ouest. Le terrein est bas & couvert d'arbres, Baie sabloneuse. A cette distance, la Côte tourne vers le Nord; & courant du même côté l'espace de seize lieues, elle s'éleve insensiblement depuis le rivage, pour former un fort haut Promontoire, qu'on nomme Terre de Saint-Martin, mais qui se termine par une Pointe assez large. C'est-là que le Golfe de Campeche se termine à son Ouest. On compte près de vingt lieues, de cette Pointe à

(38) C'est un nom Anglois que les Boucaniers lui ont donné, & qui signifie celui qui tire ou qui hale une Barque.

la Riviere d'Alvarado. Pendant les quatre premieres, le rivage est haut, pierreux, escarpé, & le Païs couvert de Forêts. Ensuite, on trouve de hautes Collines de sable, qui bordent la Mer; & les vagues y sont si violentes, qu'il est impossible d'y aborder avec les Chaloupes. Au-delà, le Païs est bas, assez uni, & fertile en gros arbres.

Description de la Nouvelle Espagne.

La Riviere d'Alvarado a plus d'un mille de large, à son embouchure. L'entrée est pleine de bas-fonds, qui continuent l'espace d'environ deux milles à quelque distance du bord, & qui traversent d'un côté à l'autre. Cependant elle a deux Canaux entre ces écueils. Le plus commode, qui est celui du milieu, n'a pas moins de treize ou quatorze piés d'eau. Les deux Rives sont bordées de Dunes, auxquelles Dampier donne plus de deux cens piés de hauteur. Cette Riviere se divise, dans son cours, en trois bras, qui se rejoignent à son embouchure. L'un vient du côté de l'Est; un autre, de l'Ouest; & le troisiéme, qui est le plus grand & le véritable Alvarado, descend directement vers la Mer. Il a sa source fort loin; & les fertiles Païs qu'il arrose sont remplis de Bourgs Espagnols & Indiens. La Rive de l'Ouest, vis-à-vis de l'embouchure, est défendue par un petit Fort, muni de quelques pieces de canon, qui commande une Ville voisine. Il se fait ici une pêche considérable; & par conséquent un assez grand Commerce de Poisson salé, que les Habitans changent contre d'autres marchandises : mais la Ville n'en est pas moins pauvre, quoiqu'elle y joigne celui du Poivre sec, tant en gousse, que confit au sel & au vinaigre.

A six lieues d'Alvarado vers l'Ouest, on trouve une grande ouverture qui se joint à la Mer, & qui communique avec cette Riviere, par une petite Crique où les Canots peuvent passer. On voit, près de l'ouverture, un Village Indien, qui n'est composé que de Pêcheurs. Le bord de la Mer est une haute Colline de sable; & les vagues y sont si grosses, qu'il est impossible aux Chaloupes d'y aborder. Il ne reste, de-là, que six lieues jusqu'à Vera-Cruz, toujours à l'Ouest. Une chaîne de Rochers, qui s'étend d'Alvarado à Vera-Cruz, c'est-à-dire l'espace de douze lieues (39), n'empêche point que les petits Vaisseaux ne puissent passer dans le Canal qui est entre ce récif & la Côte, quoiqu'elle soit aussi fort pierreuse. L'Isle des Sacrifices n'est qu'à deux lieues de Vera-Cruz à l'Est.

Après avoir passé les deux Vera-Cruz, qui sont à cinq lieues l'une de l'autre, on a quinze lieues jusqu'à Tispo, petite Ville assez jolie, située au bord de la Mer, sur un Ruisseau qui ne forme point de Havre. Aussi n'a-t-elle aucun Commerce maritime. La Côte, depuis Villa ricca, ou la vieille Vera-Cruz, s'étend Nord & Sud. De Tispo, on compte environ vingt lieues jusqu'à la Riviere de Panuco, Nord & Sud, au plus près. Cette Riviere, qui est fort grande, vient du cœur du Païs, & se jette dans le Golfe du Mexique, à vingt & un dégrés quatre-vingt minutes de latitude du Nord. Elle a dix ou douze piés d'eau sur sa barre; & les Barques peuvent la remonter jusqu'à la Ville de même nom, qui est située à près de vingt lieues

(39) Dampier prend parti contre les Cartes, qui mettent vingt-quatre lieues entre la Riviere d'Alvarado & Vera-Cruz. Il croit, dit-il, que douze est la meilleure supputation, *Ibid.* page 343; & pour toutes ses remarques, il donne en preuve les courses qu'il fit sur cette Côte pendant une année entiere, page 346.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

de la Mer. C'eſt la Capitale de cette Province, avec un Siége Epiſcopal, deux Paroiſſes, un Couvent & une Chapelle. Elle contient environ cinq cens Familles d'Eſpagnols, de Mulâtres & d'Indiens. Ses maiſons ſont grandes, bâties de pierre, & couvertes de feuilles. Quatre lieues plus loin, la Riviere de Panuco, en reçoit une autre, qui vient du Lac de Tompeque, ſitué au Sud, avec une Ville de ſon nom, dont les Habitans n'ont pas d'autre exercice que la Pêche. Au-delà de ce Lac, on en trouve un plus grand, qui contient une Iſle avec un Bourg nommé *Haniago*, dont toute la richeſſe conſiſte auſſi dans le commerce du Poiſſon. On y prend, ſur-tout, quantité de Chevrettes, qu'on fait ſécher au Soleil, après les avoir fait cuire au ſel & à l'eau, & qu'on tranſporte dans les meilleures Villes de la Nouvelle Eſpagne, où elles ſont fort eſtimées.

Yucatan, VII. Province.

L'Yucatan, ſeptiéme Province de l'Audience de Mexico, eſt une Preſqu'Iſle découverte en 1517, c'eſt-à-dire avant la Nouvelle Eſpagne, par Hernand de Cordoue, & ſituée entre les Golfes de Campeche & de Honduras. Sa Capitale, nommée *Merida*, réſidence du Gouverneur & de l'Evêque de la Province, eſt à douze lieues de la Mer, à vingt dégrés dix minutes de latitude du Nord. Elle eſt peuplée d'un mêlange d'Eſpagnols & d'Indiens. Campeche, Valladolid & Simancas ſont ſes autres Villes. La premiere, qui ſe nomme auſſi *St-Franciſco*, eſt célebre par le Commerce du bois de teinture. Sa ſituation eſt ſur la Côte orientale de la Baie de Campeche, à dix-neuf dégrés vingt minutes de latitude. Quoique les Eſpagnols l'euſſent rendue capable de défenſe, elle n'a pas réſiſté aux Avanturiers qui l'ont ſurpriſe pluſieurs fois, ſur-tout en 1685, qu'ils la brûlerent après en avoir fait ſauter la Citadelle. On place Valladolid ſur les confins de Nicaragua à treize dégrés trente minutes. Quoique la jalouſie des Eſpagnols ne permette gueres aux Etrangers de connoître l'intérieur du Païs, quelques Voïageurs ont trouvé le moïen d'y pénétrer, & c'eſt ici l'occaſion d'emploïer leurs lumieres (40).

Campeche & Bois de teinture.

Dampier, étant parti de la Jamaïque pour aller charger du bois de teinture à Campeche, fit des obſervations, ſur cette Province, qui obligent de le ſuivre dans ſa route. Il arriva au Cap de Cotoche. Depuis ce Cap, dit-il, la terre s'étend vers le Sud environ quarante lieues; & d'ici elle continue au Sud-Oueſt juſqu'à la Baie de Honduras. Entre le Cap de Cotoche & l'Iſle de Cozumel, on trouve une petite Iſle, que les Eſpagnols ont nommée l'*Iſle des Femmes*, parce que dans l'origine de la Colonie ils y laiſſerent leurs Femmes, pour chercher plus loin des habitations commodes. Cependant ils n'ont à préſent aucun Etabliſſement de ce côté-là, quoiqu'ils puiſſent en avoir eu dans les premiers tems. A trois lieues & vis-à-vis du Cap de Cotoche, eſt une autre petite Iſle, que les Anglois ont nommée *Loggerhead*, parce qu'on y voit une ſorte de Tortues à groſſe tête, auxquelles ils donnent ce nom. Les vagues ſont toujours fort agitées près de cette Iſle. Quoiqu'elle paroiſſe toucher au Continent, elle en eſt ſéparée par une Anſe fort étroite. Le terrein du Cap eſt fort bas proche de la Mer; mais il s'éleve à meſure qu'il s'éloigne. Il eſt couvert de différentes ſortes d'arbres, ſur-tout de bois

(40) Voïages de Dampier, Tome III. Part. 2. pages 212. & ſuivantes.

de teinture, dont les Anglois de la Jamaïque ont coupé une si grande partie, que ce qui en reste est fort éloigné du rivage.

Description de la Nouvelle Espagne.

De ce Cap, Dampier rangea la Côte au Nord de l'Yucatan, vers le Cap Concededo. Elle approche de l'Ouest; & la distance, entre ces deux Caps, est d'environ quatre-vingt lieues. Le rivage est assez égal. On n'y voit pas de pointe ni d'enfoncement considérable. Il est bordé de Forêts, & toutes ses Baies sont sabloneuses. Le premier endroit remarquable, à l'Ouest du Cap de Cotoche, est une Colline, qu'on appelle simplement le *Mont*, & qui est éloignée de la Mer d'environ quatorze lieues. C'est la seule hauteur qu'il y ait sur cette Côte. Tous ceux qui l'ont observée de près sont persuadés qu'elle est un ouvrage de l'art. Il y a même assez d'apparence qu'elle étoit autrefois habitée, puisqu'on y trouve quantité de Citernes, qui doivent avoir été faites pour recevoir l'eau de pluie, dans un Canton qui n'a point d'eau douce, & dont la terre même est si salée, que les Espagnols en vont prendre pour faire du Salpêtre. Peut-être ces Citernes ne sont-elles que d'anciennes Salpêtrieres. Entre le Mont, & le Cap Concededo, on découvre plusieurs petits Bois de Mangles, qui ressemblent de loin à de petites Isles. Le Païs, qui présente de loin une face fort unie, est inégal & rompu lorsqu'on s'en approche.

Rio de Lagartos, qu'on rencontre presqu'à moitié chemin, entre les Caps de Cotoche & Concededo, arrose un fort beau Païs, qui présente deux petits Bois de Mangles fort hauts, de chaque côté de la Riviere. Elle a peu de largeur, mais elle est assez profonde pour les Chaloupes. L'eau en est bonne; & depuis le Cap de Cotoche jusqu'à trois ou quatre lieues de la Ville de Campeche, Dampier ne connoît point d'autre eau douce sur toute cette Côte. Il se fait une Pêche considérable à l'Est de Rio de Lagartos. Les Pêcheurs Indiens, Sujets du Roi d'Espagne, y ont des Cabanes, pour la saison, des pieux auxquels ils suspendent leurs filets, & de petites couches pour y faire sécher leur Poisson. Depuis que les Etrangers, qui vont charger le bois de Campeche, ont pris cette route, les Indiens sont devenus si timides, qu'aussitôt qu'ils découvrent un Vaisseau en Mer, ils enfoncent leurs Canots à fleur d'eau (41); & ne montrant eux-mêmes que la tête, ils attendent que le Vaisseau soit passé ou que la nuit soit venue. Dampier les a vus quelquefois à la voile, & disparoître ainsi tout-d'un-coup. A l'Ouest de la Riviere, on voit une Guérite, nommée Selam, que les Espagnols entretiennent sur le bord de la Mer, pour y mettre leurs Indiens en sentinelle. La Côte en a plusieurs autres; les unes bâties à terre, en bois de charpente, & d'autres placées sur des arbres, comme des cages, mais assez grandes pour contenir deux Hommes, avec une échelle pour monter & descendre. Une de ces Guérites, à trois ou quatre lieues de Selam, porte le nom de *Linchanchi*, de celui d'une Ville Indienne, qui est quatre lieues plus loin dans les terres. Une autre, à deux lieues de celle-ci, se nomme *Chinchanchi*. J'ai pris terre, dit l'Auteur, vers ces lieux d'observation, & j'ai parcouru toute cette Côte, soit par Mer dans un Canot, ou par terre à pié, depuis Rio de Lagartos jusqu'au Cap Concededo: mais je n'y ai pas vu de Villes, ni de Villages, ni d'autres Maisons que des Cabanes de Pêcheurs, à la réserve de *Sisal*. On

(41) Un grand avantage des Canots, c'est que lorsqu'ils sont pleins d'eau, ils ne peuvent aller plus bas.

Description de la Nouvelle Espagne.

trouve, entre Selam & Linchanchi, plusieurs petits Réservoirs salés, d'une figure assez réguliere, & séparés les uns des autres par de petites levées de terre. Le plus grand n'a pas plus de dix verges de long, sur six de large. Les Habitans de ces deux Villes se rendent à ces Réservoirs, aux mois de Mai, de Juin & de Juillet, pour en recueillir le sel, dont ils fournissent tout le Païs d'alentour; mais ils y viennent à la faveur des Bois, qui les dérobbent, eux & leurs Villes, à la vue des Vaisseaux.

Trois ou quatre lieues plus loin, vers l'Oüest, on trouve une autre Guérite, nommée *Sisal*, qui est la plus haute & la plus remarquable de cette Côte. Elle est bâtie de bois, & fort proche de la Mer. On la prend quelquefois pour un Vaisseau, jusqu'à ce qu'on soit détrompé par la vue des Mangles voisins. Les Espagnols ont, près de-là, un Fort, gardé par quarante ou cinquante Hommes, qu'ils y envoient de Mérida. Cette Ville, la plus considérable de l'Yucatan, n'en est éloignée que de douze lieues; & la plûpart de ses Habitans sont Espagnols. On met beaucoup de différence entre les Parties de l'Est & du Nord de la Province, & celle de l'Oüest, dont le terroir est incomparablement plus fertile: cependant elle est par-tout assez bien peuplée d'Indiens, qui sont rassemblés dans des Villes & des Bourgs, sans qu'on trouve une seule Habitation moins éloignée de la Mer que de cinq ou de six milles. La distance de Sisal au Cap Concededo, est d'environ huit lieues. Vingt lieues plus loin, vers le Nord, on trouve une petite Isle, que les Espagnols appellent *Ila des Arenas;* nom que les Anglois ont défiguré en *Desares*, & d'autres en *Desarcusses*. Depuis le Cap de Cotoche jusqu'à celui de Concededo, la Mer devient insensiblement plus profonde, à mesure qu'on s'éloigne du Rivage; & les Vaisseaux peuvent mouiller sur un fond de sable à toute sorte de profondeur, depuis sept ou huit piés jusqu'à dix ou douze brasses d'eau. Dans quelques endroits, on juge de l'éloignement où l'on est du rivage par la profondeur de la Mer, à compter quatre brasses pour la premiere lieue, & ensuite une lieue de plus pour chaque brasse (42).

C'est au Cap Concededo que commence la Baie de Campeche. Cette Baie est un enfoncement assez considérable, qui est renfermé entre le Cap, du côté de l'Est, & une Pointe qui s'élance du Païs montagneux de Saint-Martin à l'Oüest. Dans cette distance, qui est d'environ cent vingt lieues, il se trouve plusieurs grandes Rivieres navigables, de grands Lacs, &c. Concededo est éloigné de quatorze ou quinze lieues du petit Havre de la Saline. La Baie est toute sabloneuse dans l'intervalle, & la Côte s'étend vers le Sud. Quoique le terrein du Païs soit aussi couvert de sable, sec, & sans autres productions que de petits arbres informes, si l'on y creuse à moitié chemin entre ces deux Places, au-dessus de la marque de la haute Marée, on y trouve d'excellente eau douce. Le Havre de la Saline est une retraite fort commode pour les Barques; mais il n'a pas plus de six ou sept piés d'eau. On voit, près de la Mer, un grand Etang salé qui appartient à la Ville de Campeche, & qui rapporte beaucoup de sel. La méthode est singuliere pour le faire. Dans le tems qu'il se grene, c'est-à-dire aux mois de Mai & de Juin, les Indiens s'assemblent sur les bords de l'Etang, & ramassant le sel en gros monceaux, de forme pyramidale, ils les couvrent d'herbe seche & de roseaux, auxquels ils mettent

(42) *Ibidem*, page 251.

mettent le feu. La superficie brûlée forme une croute noire, & si dure, qu'elle garantit ces masses de sel contre les pluies, qui commencent alors, & qu'elle les tient fort seches dans une saison très humide.

Description de la Nouvelle Espagne.

Depuis les Salines jusqu'à la Ville de Campeche, on compte près de vingt lieues. Dans l'espace des quatre premieres, en suivant la Côte, qui s'étend au Sud-quart-à-l'Ouest, le Païs est submergé & couvert de Mangles; mais à deux milles au Sud de la Saline, & à deux cens verges de la Mer, on trouve une source d'eau douce, qui est la seule du Canton. Un petit sentier y conduit au travers des Mangles. Ensuite, la Côte s'éleve de plus en plus, & l'on rencontre quantité de Baies sabloneuses, où les Chaloupes peuvent aborder; mais il ne faut plus espérer d'eau fraîche jusqu'à la Riviere qui est proche de Campeche. Au-delà, toute la Côte est couverte de Mangles, le terroir sec, & sans bois de teinture. Six lieues en-deçà de Campeche, on trouve une Colline, nommée *Hina*, d'où l'on peut découvrir les Vaisseaux à la voile, & qui produit d'excellent bois de chauffage, mais sans eau; & la Mer, près du rivage, offre une grande abondance de ces coquilles, que les Anglois nomment dans leur Langue *Piés de Cheval*, parce que le dessous en est plat & ressemble, par sa figure & sa grosseur, à la corne du pié d'un Cheval; mais le dos est rond, comme celui d'une Tortue, & son écaille est aussi mince que celle des Ecrevisses de Mer. Elles ont aussi plusieurs petits bras, & leur Poisson est un mets fort vanté. Trois petites Isles, basses & sabloneuses, à vingt-cinq ou vingt-six lieues de Hina vers le Nord, & à 30 de Campeche, présentent un fort bon ancrage, du côté du Sud; mais elles sont sans eau, sans bois, & sans autres Animaux que de gros Rats, des Boubies & des Gueniers. Ces Isles ont reçu le nom de *Triangle*, parce qu'elles forment cette figure, par leur situation.

Campeche est une fort belle Ville, située au bord de la Mer, dans un petit enfoncement; & c'est la seule qu'il y ait sur toute cette Côte, depuis le Cap de Cotoche jusqu'à Vera-Cruz. Elle est bâtie de bonnes pierres, qui lui donnent beaucoup d'éclat. Ses Maisons ne sont pas hautes, mais les murailles en sont très fortes, les toits plats & couverts de tuiles. Elle est défendue par une Citadelle (43), où le Gouverneur fait sa résidence avec une petite Garnison. Quoiqu'elle soit le seul Port de cette Côte, on vante peu ses richesses. La principale Manufacture du Païs est de toiles de coton, dont les Espagnols & les Indiens sont également vêtus, & qui se vendent au-dehors pour faire des voiles de Navires. Si l'on excepte cette vente & celle du sel, Campeche n'a jamais eu d'autre avantage que de servir de centre au Commerce du bois de teinture; & de-là vient le nom de Bois de Campeche, quoiqu'il ne s'en trouve qu'à plus de douze ou quatorze lieues de la Ville. Les Espagnols l'ont coupé long-tems, à cette distance, près d'une Riviere nommée *Champeton*, du côté du Sud, dans un terrein haut & pierreux. Ils y emploïoient les Indiens du Canton, pour une réale par jour; & le tonneau valoit alors jusqu'à cent dix livres sterling. Lorsque les Anglois se furent établis à la Jamaïque, & qu'ils commencerent à croiser dans le Golfe de Campeche, ils y trouverent plusieurs Barques chargées de ce bois; mais n'en connoissant point encore le prix, ils se contentoient de prendre les cloux &

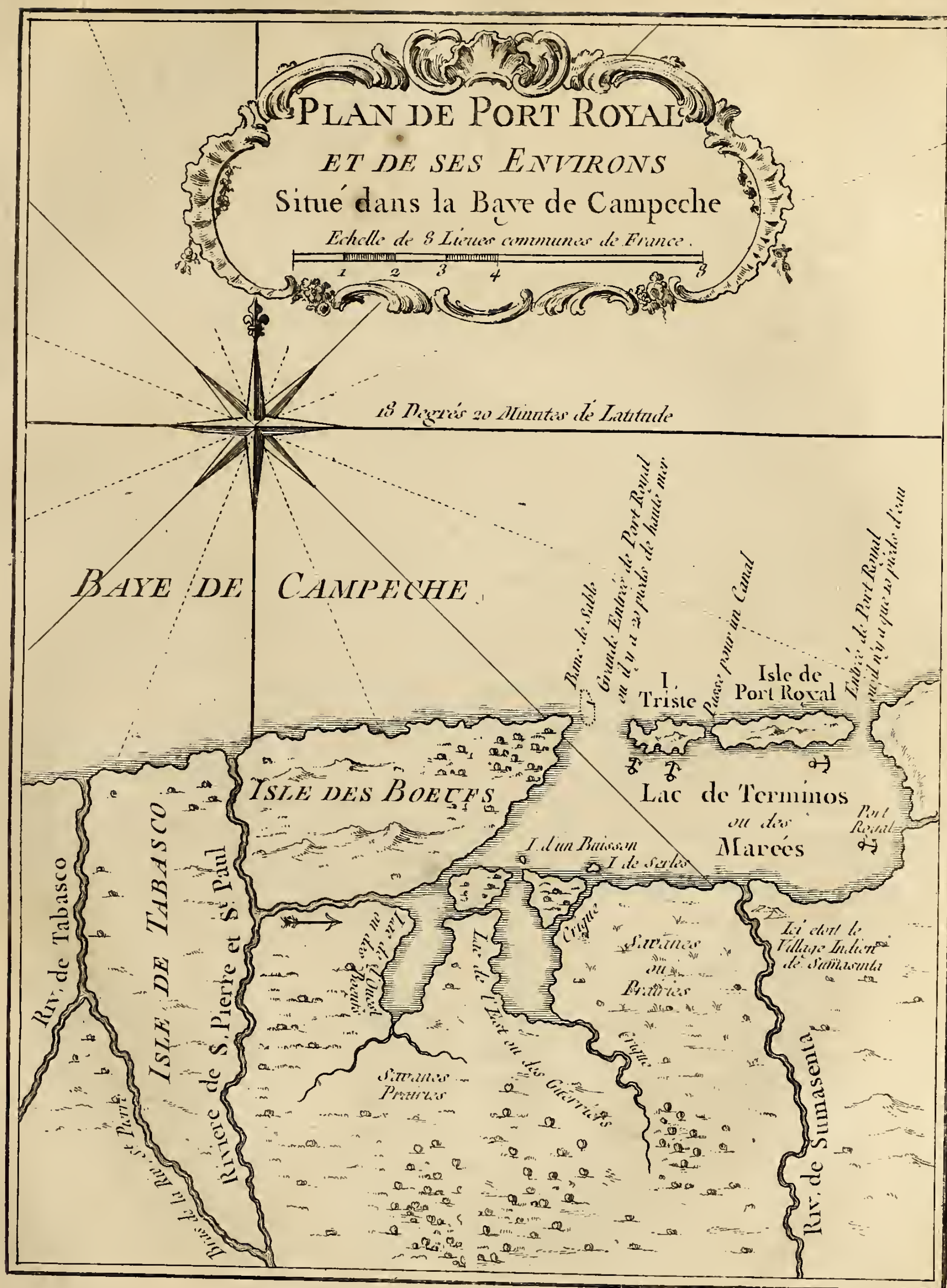
(43) On a remarqué que les Boucaniers l'ont fait sauter & qu'ils ont brûlé la Ville.

Description de la Nouvelle Espagne.

tout la ferrure des Barques. Un de leurs Capitaines, aïant enlevé un gros Vaisseau qui n'avoit pas d'autre charge, le conduisit en Angleterre, dans le seul dessein de l'armer en course; &, contre son attente, il y vendit fort cher un bois dont il avoit fait si peu d'estime, qu'il n'avoit pas cessé d'en brûler pendant son Voïage. Alors, les Anglois de la Jamaïque découvrirent bientôt le lieu où il croissoit; & lorsqu'ils ne faisoient aucune prise en Mer, ils alloient à la Riviere de Champeton, où ils étoient sûrs d'en trouver de grandes piles, déja transportées au bord de la Mer, qui ne leur coûtoient que la peine de les embarquer. Cette pratique se soutint, jusqu'à ce que les Espagnols y mirent une forte Garde. Mais les Anglois, qui n'ignoroient plus la valeur de ces arbres, visiterent les autres Côtes du Païs pour en chercher. Ils en trouverent d'abord au Cap de Cotoche, d'où ils en tirerent la charge de plusieurs Vaisseaux; & lorsqu'il y devint rare, ils découvrirent un Lac, nommé *Triste*, dans la Baie même de Campeche, où leur travail fut continué avec le même succès.

De la Riviere de Champeton à Port-Roïal, on compte environ dix-huit lieues. La Côte est au Sud-Sud-Ouest, ou Sud-Ouest-quart-au-Sud. Le terrein, qui est bas vers la Mer, s'ouvre par une Baie sabloneuse, où l'on voit quelques arbres, & de petites Savanes mêlées de Buissons. On ne trouve, entre Champeton & Port-Roïal, qu'une seule Riviere, qui se nomme *Porto Escondido*. Port-Roïal est une grande entrée, dans un Lac salé, de neuf ou dix lieues de long, sur trois ou quatre de large, avec deux embouchures, c'est-à-dire, une à chaque bout. Celle de Port-Roïal est resserrée par une barre, sur laquelle on ne laisse pas de trouver neuf ou dix piés d'eau. Le mouillage est bon de l'un & de l'autre côté; & l'entrée n'a pas moins de deux milles de long, sur un de large, avec quelques anses sabloneuses, où l'on entre sans danger. Les Vaisseaux mouillent ordinairement du côté de l'Est, après Champeton; autant pour la commodité des Puits qu'on y a creusés, que pour se mettre à couvert de la Marée, qui est ici très violente. Cet endroit est remarquable par le détour de la terre, qui prend tout-d'un-coup vers l'Ouest, & qui s'étend l'espace de soixante & cinq ou soixante & dix lieues dans cette direction. Une petite Isle basse, qu'on nomme l'Isle de *Port-Roïal*, forme, à l'Ouest, un des côtés de l'embouchure, & le Continent fait l'autre. A l'Ouest de cette Isle, on en trouve une autre, petite & basse, qu'on nomme *Triste*. Un Canal fort étroit les sépare. L'Isle Triste est, en quelques endroits, large de trois milles, & longue de quatre. Elle s'étend de l'Est à l'Ouest.

La seconde embouchure, qui conduit dans le Lac, est entre l'Isle Triste & une autre Isle, qui se nomme l'Isle *des Bœufs*. Sa largeur est d'environ trois milles. Elle est remplie de bancs de sable au-dehors, qui ne laissent que deux Canaux pour y entrer. Le plus profond est vers le milieu de l'embouchure, & n'a pas moins de douze piés d'eau dans la haute Marée. Celui de l'Ouest en a près de dix. Il n'est pas fort éloigné de l'Isle des Bœufs. On y entre par une Brise de Mer, la sonde à la main, sur tout du côté de cette Isle. A sa pointe, on a trois brasses d'eau; & l'on peut tourner alors vers Triste, jusqu'assez près du rivage, où rien n'empêche de mouiller librement. Quoique le mouillage soit bon par-tout, au-delà de la barre, entre Triste & l'Isle des



PLAN DE PORT ROYAL
ET DE SES ENVIRONS
Situé dans la Baye de Campeche
Echelle de 8 Lieues communes de France.
1 2 3 4 8
18 Degrés 20 Minutes de Latitude
BAYE DE CAMPECHE
Banc de Sable
Passe pour un Canal
I. Triste
Isle de Port Royal
ISLE DES BOEUFS
Lac de Terminos ou des Marées
Port Royal
Ici etoit le Village Indien de Sumasenta
Savanes ou Prairies
Riv. de Tabasco
ISLE DE TABASCO
Riviere de S. Pierre et St. Paul
Riv. de Sumasenta

Description de la Nouvelle Espagne.

Bœufs, la Marée y est beaucoup plus forte qu'à Port-Roïal. Cette embouchure a reçu des Espagnols le nom de *Laguna Termina*. Les petits Bâtimens, tels que les Barques, les Chaloupes & les Canots, trouvent une égale sûreté dans toutes les parties du Lac. Ils peuvent passer d'une embouchure à l'autre, aller dans les Anses, les Rivieres, & les autres petits Lacs qui se déchargent dans le grand.

La premiere Riviere considérable qu'on rencontre à l'Est de ce Lac, en entrant à Port-Roïal, est celle de *Summasenta*. Elle est assez grande pour recevoir des Chaloupes. C'est du côté du Sud qu'elle se décharge, vers le milieu du Lac. On voïoit autrefois, à son embouchure, un Village du même nom. Sept ou huit lieues plus loin dans les terres, on trouve une grande Ville Indienne, composée d'environ deux mille familles, & de quelques Moines Espagnols, qui leur servent de Curés dans deux ou trois Eglises, sans qu'il y ait d'autres Blancs. A quatre ou cinq lieues de la Riviere de Summasenta, où le rivage s'étend vers l'Ouest, on rencontre une petite Isle, qui se nomme *le Buisson*, & vis-à-vis de cette Isle une Crique fort étroite, & longue d'un mille, qui conduit dans un autre grand Lac, qu'on nomme *Lac de l'Est*. Il a près d'une lieue & demie de large, sur trois de long, & ses bords sont couverts de Mangles. Une autre Crique, qui s'ouvre à son Sud-Est, & qui s'avance six ou sept milles dans les terres, offre quantité de bois de teinture sur ses bords. Au bout de cette Crique est une grande Savane, remplie de Vaches sauvages, de Chevaux & de Daims. Du côté septentrional, & vers le milieu du Lac de l'Est, on trouve une autre petite Crique, qui communique à Laguna Termina, vis-à-vis d'une petite Isle sabloneuse, que les Anglois nomment l'Isle *de Ferles*. A l'Ouest du même Lac, un petit Bois de Mangles le sépare d'un autre Lac, qui lui est parallele, & qu'on nomme le Lac *de l'Ouest*. Il est à peu près de la grandeur du premier ; & vers son Nord il se joint avec lui par un Canal, qui est assez profond pour les Barques. Au Sud de ce dernier Lac une Crique, dont l'embouchure est d'un mille, se divise en deux branches, où l'on trouve de l'eau douce pendant dix mois de l'année. La terre, assez près de leur division, produit, non-seulement quantité de bois de teinture, mais de gros Chênes, les seuls que Dampier ait vus, dit-il, entre les Tropiques. A trois milles de la branche orientale, une Savane fort grasse est ordinairement remplie de Bêtes à cornes ; ce qui attire les Coupeurs de Bois dans cette Crique.

Toutes ces Terres, près de la Mer ou des Lacs, sont chargées de mangles, & toujours humides ; mais un peu plus avant, le terrein est sec & ferme, & n'est jamais inondé que dans la saison des pluies. C'est une argile forte & jaunâtre, dont la superficie est d'une terre noire, sans profondeur. Il y croît quantité d'arbres, de différentes especes, qui ne sont ni hauts, ni fort gros. Ceux qui servent à la teinture & qu'on appelle Bois de Campeche, y profitent le mieux ; & l'on n'en trouve pas même dans les lieux où la terre est plus grasse. Ils ressemblent assez à notre aubépine ; mais ils sont généralement beaucoup plus gros. L'écorce des jeunes branches est blanche & polie, avec quelques pointes, néanmoins, qui sortent de côté & d'autre ; mais le corps & les vieilles branches sont noirâtres, l'écorce en est plus raboteuse, & presque sans aucune pointe. Les feuilles sont

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

petites, & ressemblent à celles de l'aubépine. Leur couleur est d'un verd pâle. On choisit, pour la coupe, les vieux arbres, qui ont l'écorce noire, parce qu'ils ont moins de séve, & qu'ils donnent peu de peine à les couper, ou à les réduire en morceaux. La séve en est blanche, & le cœur rouge. C'est le cœur qu'on emploie pour la teinture. On abbat toute la séve blanche pour le transporter en Europe. Quelque tems après qu'il est coupé, il devient noir; & s'il est mis dans l'eau, il lui donne une si vive couleur d'encre, qu'on s'en sert fort bien pour écrire. Entre ces arbres, il s'en trouve de cinq ou six piés de circonférence, dont on a beaucoup de peine à faire des buches qui n'excedent point la charge d'un Homme; & aussi les fait-on sauter avec de la poudre. Le bois est fort pésant. Il brûle fort bien, & fait un feu clair, ardent & de longue durée. Les Flibustiers se servent de ce feu pour endurcir le canon de leurs fusils, lorsqu'ils s'apperçoivent de quelque défaut dans le fer. Dampier est persuadé que le véritable bois de Campeche ne croît que dans l'Yucatan. Les principaux endroits, où il se trouve, sont celui qu'on a décrit, le Cap de Cotoche, & la partie méridionale du Païs, dans le Golfe de Honduras.

Le commerce de ce bois étoit devenu fort commun parmi les Anglois en 1675, lorsque Dampier arriva dans le Golfe de Campeche. Il y trouva plus de 260 Travailleurs de sa Nation, qui s'étoient établis autour du Lac Triste, ou dans l'Isle des Bœufs. Ce négoce, dit-il, doit son origine à la décadence de la Piraterie. Aussi-tôt que les Anglois se virent maîtres de la Jamaïque & qu'ils eurent conclu la Paix avec l'Espagne, leurs Boucaniers, qui n'avoient vêcu jusqu'alors que du pillage des Espagnols, se trouverent dans le dernier embarras. Les uns se retirerent au petit Gouave, où la Piraterie subsistoit encore, & les autres prirent le parti de s'établir dans la Baie de Campeche pour y couper du bois. Ils y auroient pu faire un profit considerable; mais l'habitude de l'oisiveté rendit leur travail fort lent. La plûpart étant bons Tireurs, ils passoient le tems à la chasse; & leur ancien goût pour le brigandage fut réveillé par cet exercice. Bientôt ils commencerent à faire des courses dans les Villes Indiennes, dont ils enlevoient les Habitans. Ils gardoient les Femmes, pour les servir dans leurs cabanes. Les Hommes étoient vendus à la Jamaïque & dans les autres Isles. Enfin, ces Avanturiers prirent tant d'aversion pour la discipline, que n'aïant pu se reduire sous aucune forme de Gouvernement, il fut aisé aux Espagnols de les surprendre au milieu de leurs débauches, & de les enlever presque tous dans leurs cabanes. Ils furent conduits Prisonniers à Campeche & à Vera-Cruz, où ils furent vendus aux Marchands de Mexico.

Ajoûtons, après le même Voïageur, que cette partie du Golfe de Campeche, est à près de dix-huit dégrés de latitude du Nord. Dans le beau tems, les Brises de mer y sont au Nord-Nord-Est, ou au Nord, & les vents de terre sont Sud-Sud-Est & Sud. La saison seche y commence en Septembre, & dure jusqu'à la fin d'Avril. Alors, les pluies arrivent & commencent par des ouragans, dont on n'essuie d'abord qu'un seul par jour, mais qui augmentent comme par dégrés jusqu'au mois de Juin, où les pluies deviennent continuelles, pour ne finir que vers la fin d'Août. Ce déluge d'eau fait déborder les Rivieres. Toutes les Savanes s'en trouvent couvertes; & l'inon-

dation ne croît & ne diminue point jusqu'à ce que les vents du Nord soient fixés; ce qui arrive ordinairement vers le mois d'Octobre. Ces vents soufflent vers la terre avec tant de violence, que pendant le tems qu'ils regnent ils troublent le cours des marées, ils arrêtent celui des Rivieres; & quoiqu'il y ait moins de pluie qu'auparavant, les débordemens ne laissent pas d'augmenter. L'impétuosité des mêmes vents croît encore, aux mois de Décembre & de Janvier. Mais ensuite elle diminue; & les eaux commencent à s'écouler dans les lieux bas. Vers le milieu de Février tout est sec; & dès le mois de Mars, on a quelquefois de la peine à trouver de l'eau pour boire, dans ces mêmes Savanes, qu'on prenoit six semaines auparavant pour une Mer. Vers le commencement d'Avril tous les Etangs ne sont pas moins à sec; & les Etrangers, qui ne connoîtroient point les ressources du Païs (44), seroient menacés d'y mourir de soif.

Description de la Nouvelle-Espagne.

§ II.

Audience de Guadalajara.

Les Provinces de cette Audience sont peu connues des Etrangers & des Espagnols mêmes, qui n'en ont jamais fait de description réguliere. Leur situation vers le Nord ne tente point la curiosité des Voïageurs; & les premiers Historiens, aïant écrit sur des Relations assez confuses, n'ont pu nous donner plus de lumieres, qu'ils n'en ont trouvé dans leurs Mémoires. Ceux qui sont venus après eux, tels que Laet, Ogilby, & les Compilateurs Hollandois, n'ont fait qu'augmenter l'obscurité, en alterant quelquefois les noms & les distances, pour concilier les témoignages opposés, ou pour suppléer aux omissions par des conjectures. Ainsi l'on est réduit à des bornes fort étroites, quand on n'y veut rien faire entrer d'incertain.

La premiere Province qui donne son nom à l'Audience, & qui tire le sien de sa Capitale, est représentée comme un Païs sain & fertile, où l'on trouve quelques Mines d'argent. La Ville de Guadalajara est située sur la Riviere de Barania, qui va se perdre, soixante lieues au-dessous, dans la Mer du Sud. C'est le Siége du Gouverneur de la Province, & d'un Evêque Suffragant de l'Archevêché de Mexico. On la place à vingt dégrés vingt minutes de latitude, & à deux cens soixante & onze dégrés quarante minutes de longitude. Son éloignement de Mexico est d'environ quatre-vingt-dix lieues.

Guadalajara, I. Province.

Cette seconde Province de l'Audience de Guadalajara, tire son nom de celui de ses anciens Habitans. Sa Capitale qui est un Siége Episcopal & la

II. Los Zacatecas.

(44) La principale est de se retirer dans les Bois, pour se rafraîchir de l'eau qu'on trouve alors dans les feuilles d'un arbre que Dampier nomme *Pin sauvage*, parce qu'il a quelque ressemblance avec le véritable Pin. Son fruit, qui croît sur les bosses, les nœuds & les excrescences de l'arbre, est environné de feuilles épaisses, & longues de dix ou douze pouces, si serrées entr'elles & si droites, que retenant l'eau de pluie lorsqu'elle tombe, elles en contiennent jusqu'à une pinte & demie. Il suffit d'y enfoncer un couteau vers le bas pour la faire sortir. Dampier cite sa propre expérience, *ubi suprà*, page 266.

Description de la Nouvelle Espagne.

résidence du Gouverneur, se nomme aussi *S. Luis de Zacatecas ;* & ses autres Villes sont, *Xeres de la Frontera*, *Erena* ou *Ellerena*, *Nombre de Dios*, & *Avino*, célebre par ses Mines d'argent. Quelques-uns y mettent aussi *Durango*, que d'autres font Capitale de Nueva Biscaia. Le Païs est sec & montagneux, mais fertile dans les Vallées, & riche par ses Mines d'argent. Il s'étend du Sud au Nord, depuis la Province de Guaxaca vers le Golfe du Mexique.

III. Nueva Biscaia.

La troisiéme Province, nommée *Nueva Biscaia*, ou Nouvelle Biscaie, est contigüe au *Nouveau Mexique*, vaste Païs septentrional, dont les bornes ne sont pas encore connues, mais qui paroît suivi du Quivira & de la Mer de l'Ouest, & dont on remet à parler dans l'article des Voïages au Nord. Le Mémoire de Lionnel Waffer (45) nomme *Durango* pour Capitale de la Nouvelle Biscaie & donne plusieurs Mines d'argent à cette Province. Ses autres Villes sont Barros, Sainte-Barbe ou Barbola Endehe, & Saint-Juan. On la place à vingt-cinq dégrés vingt-huit minutes de latitude, sans expliquer de quel lieu l'on prend cette position. Une grande partie du Païs est arrosée par la Riviere de Nassas.

IV. Cinaola.

La Province de *Cinaola* est la plus septentrionale de toute la Nouvelle Espagne. Sa situation, sur la Mer de Californie, la fait toucher aussi au nouveau Mexique ; mais dans cet éloignement elle contient fort peu d'Espagnols, quoique l'air y soit fort sain, & qu'on vante sa fertilité en fruits, en légumes & en coton. Ils y ont néanmoins deux Villes, qui se nomment Saint-Jacques & Saint-Philippe, & dont on ne connoît gueres que les noms.

V. Culiacan.

La cinquiéme Province, qui se nomme *Culiacan*, n'est pas mieux connue que celle de Cinaola. On lui donne néanmoins quelques Mines d'argent, & deux Villes ; Culiacan, sa Capitale, & Saint-Miguel. Comme elle est bordée aussi par la Mer Vermeille, ou de Californie, on trouve quelques détails, sur ses Côtes, dans les Voïages de Dampier, de Cooke, de Rogers & des autres Avanturiers Anglois qui les ont visitées en divers tems. Mais, à l'exception des vues & des distances, qui paroissent assez fidélement recueillies dans la Relation d'Edouard Cooke (46), il y a peu d'utilité à tirer pour la Géographie, de la plûpart de ces Observations, où l'ordre manque toujours, & qu'on a peine d'ailleurs à concilier avec d'autres lumieres, par la difficulté de reconnoître des noms que chaque Nation défigure ou change entiérement dans sa langue.

VI. Chiametlan.

Cette sixiéme Province, située sur le bord de la même Mer, est peuplée presqu'uniquement d'Indiens. Les Espagnols y ont néanmoins deux Villes ; Saint-Sebastien, qui en est la Capitale, & Aguacera. On vante la fertilité du terroir, son miel, sa cire, & sur-tout ses Mines d'argent, qui firent établir ces deux Colonies Espagnoles en 1554. Les Isles de Chametly, qui paroissent tirer leur nom de cette Province, ont été décrites dans la Relation de Dampier.

VII. Xalisco.

La derniere Province de la seconde Audience s'appelle *Xalisco*, de son ancien nom. Elle est située en partie sur la Mer du Sud. Sa Capitale est *Compostella*

(45) *Ubi suprà*, page 334.

(46) Voïages d'Edouard Cooke, Tome II. On donnera les distances, d'après lui & Woodes Rogers.

nueva, bâtie en 1531 par Nugnez Guzman, qui conquit une partie de cette Région. On place cette Ville à vingt & un degrés de latitude du Nord, & deux cens soixante & dix degrés quinze minutes de longitude. C'étoit autrefois un Siege épiscopal, que le mauvais air du Païs a fait transferer à Guadalajara, dont elle est éloignée d'environ trente lieues. Xalisco & la Purification sont deux autres Villes de la même Province.

Description de la Nouvelle Espagne.

C'est dans cette Province, à vingt degrés vingt & une minutes du Nord, suivant Dampier (47), qu'on place le Cap de Corrientes, d'où la plûpart des Avanturiers ont marqué le point de leur départ, pour passer de la Mer du Sud aux Indes orientales. En approchant de ce Cap, les terres sont assez élevées & bordées de Rochers blancs. L'intérieur du Païs est rempli de Montagnes steriles & desagréables à la vue. Une chaîne d'autres Montagnes, paralleles à la Côte, finit à l'Ouest par une belle pente; mais, à l'Est, elles conservent leur élévation, & se terminent par une hauteur escarpée qui se divise en trois petits sommets pointus, auxquels cette figure, qui approche assez d'une couronne, a fait donner par les Espagnols le nom de Coronada. La hauteur du Cap est médiocre, & le sommet plat & uni; mais il est remarquable par quantité de Rochers escarpés, qui s'avancent jusqu'à la Mer. A deux lieues du Cap, entre lui & la Pointe de Pentique, qui en est à dix lieues, on trouve une profonde Baie, sabloneuse & commode pour une descente, au fond de laquelle est une grande Vallée de trois lieues de long, qui se nomme *Valderas*, ou Val d'Iris. Une belle Riviere, qui en sort pour se jetter dans la Baie, reçoit facilement les Chaloupes; mais vers la fin de la saison seche, qui comprend Février, Mars & une partie d'Avril, l'eau n'est pas sans un petit goût de sel. La Vallée est enrichie de Pâturages fertiles, mêlés de Bois, entre lesquels on voit croître une si grande abondance de Guaves, d'Oranges & de Limons, qu'il semble que la Nature en ait voulu faire un Jardin. Les Pâturages sont remplis de Bestiaux, sans qu'on y découvre une Maison.

On ignore si c'est dans la Province de Chiametlan, ou dans celle de Xalisco, qu'il faut placer la Riviere & la Ville Indienne de Rosario, dont le même Ecrivain fixe la hauteur à vingt-deux degrés cinquante minutes, & le Village maritime de Massatlan. On voit, dit-il, dans l'interieur des terres, une Montagne en forme de pain de sucre, au Nord-Est Quart de Nord; & vers l'Ouest de cette Montagne, on en découvre une autre de forme longue, que les Espagnols nomment *Cabo del Caval'o*.

A l'Est de Rosario, il trouva la Riviere de Sant-Iago, où l'on peut mouiller, près de l'embouchure, à sept brasses d'eau sur un bon fond. On voit de-là, sur la Côte, à trois lieues Ouest-Nord-Ouest, un Rocher blanc nommé *Maxcutelba*; & dans le Païs, au Sud-Est, la haute Montagne de Zelisco (48), dont le milieu s'enfonce en forme de selle. La Riviere de Sant-Iago, qui est une des principales de cette Côte, est à vingt-deux degrés quinze minutes. On y trouve dix piés d'eau à la barre, après le départ même de la Marée. Elle n'a gueres moins d'un demi-mille de large, à l'embouchu-

(47) Table du Sillage, Tome I. page 301.

(48) Si *Zelisco* est une faute d'orthographe pour *Xalisco*, comme il y a beaucoup d'apparence, il sera certain que tous ces lieux sont de cette Province.

Description de la Nouvelle Espagne.

re ; & sa largeur augmente au-delà, par la jonction de trois ou quatre Rivieres qui s'y jettent. L'eau en est un peu salée ; mais en creusant deux ou trois piés à l'embouchure même, on trouve de l'eau douce. A quatre lieues de la Côte, les Espagnols ont une Ville nommée *Sainte-Pecaque*, située dans une Plaine, proche d'un Bois. Sans être grande, elle est extrêmement réguliere ; & la plûpart de ses Habitans font leur principale occupation de l'Agriculture, à la réserve de quelques Voituriers, que les Marchands de Compostelle emploient au service des Mines. On compte vingt & une lieues de Sainte-Pecaque à Compostelle, & cinq ou six jusqu'aux Mines. L'argent de ce Canton, & généralement celui de la Nouvelle Espagne, est estimé plus fin que celui du Perou. Les Voituriers de Sainte-Pecaque le transportent à Compostelle pour y être rafiné, & fournissent aux Esclaves qu'on fait travailler aux Mines, leur provision de Maïz, dont le Païs abonde. On y trouve aussi du sucre, du sel & du poisson salé.

Enfin, c'est à l'autre extrémité de cette Province, ou dans la partie de celle de Mechoacan, qui touche aussi à la Mer du Sud, qu'il faut placer le Volcan de la Ville Espagnole de Colima, & dont le même Voïageur fait la description suivante. (49) » Nous vîmes le Volcan de Colima. C'est une fort » haute Montagne, vers les dix-huit degrés trente-six minutes du Nord, à » cinq ou six lieues de la Mer, & au milieu d'un agréable Vallon. On y voit » deux petites Pointes, de chacune desquelles sortent toujours des flammes » ou de la fumée. La Ville du même nom est dans une Vallée voisine, qui » passe pour la plus agréable & la plus fertile du Mexique. Elle n'a pas moins » de dix lieues de large, près de la Mer, où elle forme une petite Baie. On » assure que la Ville est grande, riche & Capitale du Païs. Les Espa- » gnols ont deux ou trois autres Villes aux environs ; entre lesquelles on » distingue Sallagua, qui est à l'Ouest de la Baie de Colima, avec un petit » Port au dix-huitiéme degré cinquante-deux minutes.

Chequetan, que Dampier nomme aussi, sans en déterminer la position, se trouve soigneusement décrit dans le Voïage d'Anson, & paroît appartenir au Mechoacan. » Ce Port, ou cette Rade, est à dix-sept degrés trente- » six minutes du Nord, & à trente lieues d'Acapulco, du côté de l'Ouest. » Dans l'étendue de dix-huit lieues, depuis Acapulco, on trouve un Riva- » ge sabloneux, sur lequel les vagues se brisent avec tant de violence, qu'il » est impossible d'y aborder. Cependant le fond de la Mer y est si net, que » dans la belle saison, on peut mouiller sûrement à un mille ou deux du » Rivage. Le Païs est assez bon. Il paroît bien planté, rempli de Villages ; » & sur quelques éminences on voit des Tours, qui servent apparemment » d'Echauguettes. Cette perspective n'a rien que d'agréable. Elle est bornée, » à quelques lieues du Rivage, par une chaîne de Montagnes, qui s'étend » fort loin à droite & à gauche d'Acapulco. Cinq milles plus loin, on » trouve un Mondrain, qui se présente d'abord comme une Isle. Trois mil- » les au-delà, vers l'Ouest, on voit un Rocher blanc assez remarquable, à » deux cables du Rivage, dans une Baie d'environ neuf lieues d'ouverture. » Sa Pointe occidentale forme une Montagne qui se nomme *Petaplan*. C'est » proprement une Presqu'isle, jointe au Continent par une langue de terre

(49) Dampier, *ubi suprà*, page 368.

» basse

» basse & étroite, couverte de brossailles, & de petits Rochers. Ici commence la Baie de Seguataneio, qui s'étend fort loin à l'Ouest de celle de Petaplan, & donr celle-ci n'est qu'une partie. A l'entrée de cette Baie, & à quelque distance de la Montagne, on découvre un amas de Rochers, blanchis des excrémens de divers oiseaux. Quatre de ces Rochers, qui sont plus gros que les autres, & qui ont assez l'apparence d'une croix; s'appellent *les Moines blancs*. Ils sont, à l'Ouest vers le Nord de Peraplan; & sept milles à leur Ouest, on entre dans le Port de Chequetan, qui est encore mieux marqué par un gros Rocher à un mille & demi de son entrée, au Sud-demi-quarr-à-l'Ouest.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Description du Port de Chequetan.

» Si l'on côtoie la rerre d'assez près, il est impossible de ne pas reconnoître le Port de Chequetan à toutes ces marques. La Côte est sans danger, depuis le milieu d'Octobre jusqu'au commencement de Mai; quoique dans le reste de l'année elle soit exposée à des tourbillons violens, à des pluies abondantes, & à des vents impétueux de toutes les pointes du Compas. Ceux, qui se tiendroient à une distance considérable de la Côte, n'auroient pas d'autre moïen de trouver ce Port, que par sa latitude. Le dedans du Païs a tant de Montagnes, élevées les unes au-dessus des autres, qu'on ne distingue rien par les vues, prises d'un peu loin en Mer. L'entrée du Port n'a qu'un demi-mille de largeur. Les deux pointes qui la forment, & qui présentent deux Rochers presque perpendiculaires, sont, l'une à à l'égard de l'autre, Sud-Est & Nord-Ouest. Le Port est environné de hautes Montagnes, couvertes d'arbres, excepté vers l'Ouest. Son entrée est sûre, de quelque côré qu'on veuille passer du Rocher, qui est situé vis-à-vis de son embouchure. Hors du Port, le fond est de gravier, mêlé de pierres. Mais dans l'interieur, il est de vase molle. La seule précaution nécessaire, en y mouillant, regarde les grosses houles, que la Mer y pousse quelquefois. La Marée est de cinq piés, & courr à-peu-près Est & Ouest. L'Aiguade ne paroît qu'un grand Erang, sans décharge, & séparé de la Mer par le Rivage. Il est rempli par une source, qui sort de terre, un demi-mille plus loin dans le Païs. L'eau en est un peu saumache, sur-tout du côté de la Mer; car plus on avance vers la source, plus elle est douce & fraîche. Cette différence oblige de remonter aussi haut qu'il est possible pour remplir les tonneaux. Quoique cet Etang n'ait aucune communication avec la Mer, il peur en avoir dans la saison des pluies; & Dampier en parle comme d'une grande Riviere. Cependant le terrein est si bas, aux environs, qu'il doit être presqu'entiérement inondé, avant que l'eau puisse déborder par-dessus le Rivage. On cesse ici de voir des Tortues, après en avoir trouvé une grande abondance devant la Baie de Petaplan. La terre ne fournit gueres d'autres animaux que des Lésards, qu'on y trouve en grand nombre; & qui ne sont pas un mauvais alimenr. Tous les jours, au marin, on apperçoit sur le sable de l'Aiguade, les traces d'un grand nombre de Tigres; mais loin d'être aussi dangereux que dans l'Afrique & l'Asie, ils n'attaquent presque jamais les hommes. Les Faisans sont forr communs sur la Côte; mais leur chair est seche & sans goût. On y voit d'ailleurs une grande varieté d'autres oiseaux de moindre grosseur, particuliérement des Perroquets, que les Anglois tuoient

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

» souvent pour s'en nourrir. Les fruits, les racines & les herbages y sont ra-
» res. Les Bois fournissent quelques Limons, des Papas, & une espece de
» Prunes. La seule herbe, qui mérite d'être nommée, est la Morgeline, qui
» croît sur les bords des ruisseaux, & que son amertume n'empêche point
» les Matelots de manger avidement, parce qu'elle passe pour un antiscor-
» butique. On prend, dans la Baie, diverses sortes de Poissons, telles que
» des Maquereaux, des Brêmes, des Mulets, des Soles & des Homars. C'est
» le seul endroit de ces Mers, où les Avanturiers Anglois aient pris des
» Torpilles. A l'Ouest du Port, on trouve une Ville, ou un Bourg, qui
» n'est éloigné que de deux milles de l'endroit où le chemin se divise. Du
» même côté, le Païs est assez étendu, & présente une espece d'ouverture,
» qu'on prendroit de loin pour un second Port; mais, en approchant, on
» ne voit que deux Montagnes, qui rendent ce terrein comme double, & qui
» étant jointes par une Vallée, ne laissent entr'elles ni Port, ni Rade (50).

Il a paru nécessaire de rappeller ici cette description, parce que, de l'aveu de tous les Voïageurs, la connoissance du Port de Chequetan est d'une extrême importance pour la Navigation. C'est le seul mouillage sûr pour les Etrangers, dans une fort grande étendue de Côtes, à l'exception d'Acapulco, qui est occupé qar les Espagnols. On y peut faire tranquillement de l'eau & du bois, malgré les Habitans du Païs. Les Bois, qui l'environnent, n'ont qu'un chemin étroit, du Rivage aux Terres voisines; & ce passage peut être gardé par un Parti peu considérable, contre toutes les forces que les Espagnols sont capables de rassembler dans ces Mers (51).

§ III.

Audience de Guatimala.

Soconusco, I. Province.

ON donne le premier rang, dans cette Audience, à la Province de Soconusco, qui est bordée au Nord par celle de Chiapa, à l'Est par celle de Guatimala, au Midi par la Mer du Sud, & à l'Ouest par la Province de Guaxaca. Sa longueur est d'environ trente-cinq lieues, à-peu-près sur la même largeur. Quoique le Païs soit ouvert & plat (52), on n'y connoît aux Espagnols que la Ville de Soconusco. Coaevatlan est un petit Port que les Cartes placent à dix-huit dégrés de latitude; & Schutepeque, une grosse Bourgade Indienne, dans l'intérieur des terres (53).

(50) Voïage d'Anson, Tome III. pages 399 & précédentes. On a, ci-dessus, la vue de Chequetan avec celle d'Acapulco.

(51) *Ibidem.*

(52) Gage, Part. 3. page 9.

(53) Suppléons à ce qui manque dans les Voïageurs, pour la connoissance de cette Côte, depuis le Port de Matanchel dans Xalisco, jusqu'à l'extrêmité de Soconusco, par la mesure des distances qui ont été annoncées dans le Journal de Rogers, au Tome XI. de ce Recueil, page 76. Edouard Cooke observe qu'on ne trouve aucune description qui aille plus loin vers le Nord, Tome II. page 309.

De Matanchel ou Maxantella, la Côte court au Sud-Ouest l'espace de vingt lieues, jusqu'aux Rochers de Ponteque. A quatorze lieues au Nord-Ouest-quart-d'Ouest de ces Rochers, on rencontre trois Isles assez grandes & une petite, dont les trois premieres se nomment les *trois Maries*, & la derniere, *Baxa*. De Ponteque, qui est la Pointe d'une grande Baie, jusqu'au Cap Corriente qui

La Province de Chiapa est assez connue par la Description de Gage, qui profita, dit-il, d'un assez long séjour dans la Capitale, pour connoître les

Description de la Nouvelle Espagne.

II. Province de Chiapa.

fait l'autre Pointe, il y a dix lieues en traversant l'embouchure de la Baie, c'est-à-dire d'une Pointe à l'autre. On trouve ensuite, fort près du Cap, un petit Port, nommé *las Salinas del Piloto*, parce qu'il est voisin de quelques Salines, & quatre lieues plus loin, une Pêcherie, qui appartient à la Ville de la Purification De-là on rencontre successivemeut, dans l'espace de quatre ou cinq lieues, les deux petits Ports de Malaque & de la Nativité. A sept lieues du dernier, on arrive au Port de Salagua, qui offre une petite Riviere d'eau douce. Huit lieues plus loin est la Vallée de Colima, dont on lit la description dans le Journal de Dampier, avec celle de plusieurs autres lieux qui sont ici nommés (Voïez le Tome XI. de ce Recueil, page 383). On trouve ensuite à trois lieues, la Bourgade Indienne de Pomero, située sur une haute Pointe, & sa Riviere d'eau douce, qui ne coule qu'en hiver. Huit lieues au-delà, on arrive à Tutapan, Ville Indienne de bonne grandeur. On a de-là douze lieues jusqu'à la Riviere de Sacatula, qui est accompagnée d'une Ville Espagnole du même nom. Istapa est une Ville Indienne. Trois lieues plus loin est le Port de Seguataneio, ou de Chequetan, suivi, quatre lieues après, de la Pointe de Petaplan; & dix lieues au-delà, de celle de Tequepa, après laquelle il ne reste que dix-huit lieues jusqu'au Port d'Acapulco. De la Nativité, jusqu'à ce dernier Port, on compte ainsi environ quatre-vingt lieues de Côte, sans y comprendre apparemment les détours des Baies.

Rogers n'entreprend point de décrire les Anses, les Rivieres & les Isles, qui se trouvent entre Acapulco & Puerto Escondido, dont le nom vient d'une petite Isle qui le couvre. Il lui suffit, dit-il, de les nommer : Le Port Marquis est une petite Baie, qu'on découvre par quelques Brisans blanchâtres qui s'élevent vis-à-vis de son entrée. Pesqueria de Dom Garcie est une Anse ou une Riviere fort poissoneuse; Rio de Taquelamena & Rio de Massia sont deux autres Rivieres; les Isles nommées *Alcatraces* sont à l'embouchure de la derniere. On compte d'Acapulco au Port Marquis deux fort petites lieues. Si l'on entre de ce côté-là dans Acapulco, il faut être sur ses gardes avant que d'arriver à Punta del Marquis, où le rivage est haut & sablonneux. On doit se tenir à l'Est vers la chaîne des Montagnes d'où l'on voit le Port Marquis; ranger ensuite la Côte jusqu'à ce qu'on découvre un haut Rocher blanc à l'entrée du Port d'Acapulco, avec une Isle pleine d'éminences rouges; amener la Pointe Est & Ouest avec l'Isle, & courir droit vers le Rocher blanc. Alors on verra le *Griffo*, qui est un Banc au-dessus de l'eau, dont il faut se tenir à peu de distance; & l'on y trouve assez de profondeur. On doit courir ensuite vers Punta Morrilio, qui est un petit précipice; & cette route conduit à Bocachicca, ou la petite Entrée, d'où l'on voit le Château & la Ville, & où l'on peut mouiller. Mais si le vent de Mer souffle avec trop de violence & qu'on ne puisse pas gagner le Port, il faut donner fond, & attendre la brise de terre, avec laquelle on est sûr d'y eutrer. C'est un excellent Havre, & un fond de sable net. Lorsqu'on vient de la Mer, droit vers Acapulco, on voit plusieurs Montagnes, dont la premiere est un peu haute. Celles qui sont derriere s'élevent les unes au-dessus des autres, & la plus exhaussée a un Volcan au Sud-Est. Le Havre est au pié de ces Montagnes, couvert par une Isle vers le Nord-Ouest, entre laquelle & la haute Mer il y a un Canal. L'entrée au Sud-Est est large. Le plus grand danger qu'on y trouve est un petit Banc, qui se nomme El Griffo, dont une partie se montre au-dessus de l'eau. Il faut le laisser sur la gauche, à une petite distance; & l'on voit deux Rochers, qui s'élevent à quelque hauteur sur le rivage. Voïez ci-dessus, le Plan & la Description de ce Port.

D'Acapulco jusqu'aux Barrancañes, c'est-à-dire aux *Monticules*, on compte 25 lieues. Ces Monticules sont au nombre de 15 ou 16. Tout le rivage, dans l'espace de 30 lieues jusqu'à Puerto Escondido, est d'ailleurs couvert de monceaux de sable, sans aucun Havre. De ce Port à Rio Galera, on compte treize lieues, d'une Côte fort saine, & trente-une jusqu'à Puerto de los Angeles, d'où l'on en compte trente-huit jusqu'aux Salines. Mais, dans l'intervalle, on trouve à trois lieues au Sud-Est de Puerto de los Angeles, une Anse nommée *Calluia*, devant laquelle est uue chaîne de Rochers qui s'étendent une lieue en Mer. Deux lieues plus loin, on rencontre la Riviere de Julien Carasco, & un Banc à demi-lieue de la terre. Un peu

Description de la Nouvelle Espagne.

richesses & le Gouvernement du Païs (54). On doit se rappeller que dans la Description de la Province de Guaxaca, nous l'avons suivi jusqu'au sommet des Quelenes. Il descendit de-là au Bourg Indien d'Acapala, situé sur la même Riviere qui passe à Chiapa dos Indos. Ensuite, aïant traversé Chiapa el Réal, il passa par deux petites Villes Espagnoles, nommées Saint-Christophe & Saint-Philippe, d'où il se rendit à Chiapa dos Indos, qui est à douze lieues de l'autre.

On conçoit d'abord que cette Province a deux Villes principales, qui lui donnent leur nom, ou dont elle tire le sien. Quoique dans l'opinion des Espagnols elle soit une des plus pauvres de l'Amérique, parce qu'on n'y a point encore découvert de Mines, ni trouvé de sable d'or dans les Rivieres, & qu'elle n'a aucun Port sur la Mer du Sud, Gage assure qu'elle l'emporte sur beaucoup d'autres par la grandeur de ses Villes & de ses Bourgs; sans compter qu'étant placée entre celle de Mexico, de Guaxaca, de Soconusco, de Guatimala, de Vera-Paz, d'Yucatan, & de Tabasco, elle tire un grand avantage de cette situation. Le même Voïageur ajoûte que c'est de sa force ou de sa foiblesse que dépend toute la Nouvelle Espagne, parce qu'on y peut entrer par la Riviere de

plus au Sud-Est, on peut mouiller sûrement sous une Isle nommée *Sacrificios.* A trois lieues de Calleita, on arrive à Guatulco, Port de la Province de Guaxaca, au Sud-Est, duquel on voit une Isle haute & ronde, qui se nomme *Tongolotanga*, éloignée d'une lieue & demie du Port, & deux lieues plus loin une grande Riviere nommée *Capalita.* A six lieues de Capalita, toujours au Sud-Est, on trouve le *Motro*, ou Pointe d'Aytula. L'Isle d'Istapa est sept lieues plus au Sud; & le Cap de Bamba trois lieues au delà de cette Isle. La Côte est ici fort haute, avec un grand Banc d'une lieue de long, qui court du Nord au Sud.

C'est dix lieues plus loin, vers l'Est, qu'on trouve les Salines; & pour marque de Mer, deux grands Rochers, fort près l'un de l'autre, où la terre haute se rejoint & court jusqu'à Puerto de los Angeles. Des Salines, à Puerto-Ventoso, ainsi nommé parce que le vent y souffle avec plus de violence, que sur tout le reste de la Côte, on compte quatre lieues. Depuis le Port Ventoso jusqu'à la Riviere de Tecoantepeque, on en compte aussi quatre. La Côte court au Nord-Ouest & Sud-Ouest. Entre la Riviere de Tecoantepeque & la Barre du Port Musqueito, il y a huit lieues, & la Côte court Nord-Ouest & Sud-Est. De cette Barre au Cap Bernal, on en compte sept ou huit, Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest. Depuis le Port du Cap Bernal, la terre commence à baisser, & ne s'éleve point dans le Païs ni le long du rivage, qui est celui de la Province de Soconusco. Tout l'espace, qui est entre Guatulco & le Cap Bernal, forme un Golfe d'environ quarante lieues, qui porte le nom de Golfe de Tecoantepeque. On y peut mouiller par tout, assez près du rivage.

Depuis le Cap Bernal jusqu'à celui d'Incomienda, on compte six lieues, & la Côte court Nord-Ouest & Sud-Est. De la derniere de ces Montagnes à celle qu'on nomme le Volcan de Soconusco, parce qu'elle jette effectivement des flammes, il y a six autres lieues, dans la même direction. Incomienda n'est qu'à trois lieues au Sud-Est du Port Bernal. Du Volcan à las Milpas, on compte douze lieues, Nord-Ouest & Sud-Ouest. De las Milpas au Volcan de Zapoticlan, on en compte huit, & même gisement de Côte. De ce dernier Volcan à celui de Saclantepeque, il y en a six; & sept de celui-ci à celui d'Atilan. Ensuite la Côte court Ouest-quart-au-Nord-Ouest & Est-quart au Sud-Est jusqu'aux Anabacas, qui terminent vraisemblablement la Province de Soconusco, en la séparant de celle de Guatimala. On donne le nom d'Anabacas à de petites Plaines divisées en monticules, & couvertes de petits Buissons. Le rivage, qui est élevé, & qui se retire pour former une Baie, offre quantité de beaux arbres. On découvre, dans le Païs, trois Volcans, à la distance d'environ huit lieues l'un de l'autre; & c'est celui du milieu qui se nomme Zatipoclan. *Voïage de Woodes Rogers*, Tome 2. pages 8 & précédentes du Supplément.

(54) Gage, *ubi suprà*, page 2. ch. 13.

Tabafco & par l'Yucatan, & fe trouver ainfi comme au centre de cette grande Région (55).

Description de la Nouvelle Espagne.

La Province de Chiapa eft divifée en trois parties, qui fe nomment Chiapa, les Zoques & les Zeldales. La premiere contient les deux Villes de Chiapa; tous les Bourgs & les Villages fitués au Nord, vers les Quelenes, & à l'Oueft de Comitlan; la grande Vallée de Capanabaftla, qui s'étend vers Soconufco, & qui eft arrofée par une belle Riviere, fortie des Montagnes de Cuchumatlanes, d'où, fuivant cette Vallée, elle va paffer à Chiapa dos Indos, & fe rendre dans la Mer du Nord par la Province de Tabafco, dont elle prend le nom. Quoique l'air de Chiapa el Real & de Comitlan foit très froid, à caufe du voifinage des Montagnes, il eft fort chaud dans toute la Vallée; & depuis le mois de Mai jufqu'au mois de Septembre, elle eft fujette à de grands orages, accompagnés de tonnerres effraïans. Sa longueur eft d'environ quarante milles, fur dix ou douze de large. Le principal Bourg, qui lui donne fon nom, contient plus de huit cens Familles Indiennes. Celui d'Izquintenango, qui eft fitué au fond de la Vallée, vers le Sud, c'eft-à-dire, au pié des Montagnes de Cuchumatlanes, eft beaucoup plus grand. Le Bourg de Saint-Barthelemi, qui eft à l'autre bout vers le Nord, l'emporte encore par fa grandeur & par le nombre de fes Habitans. Tous les autres Bourgs font fitués vers Soconufco, où la chaleur va toujours en augmentant, parce qu'ils approchent plus des Côtes de la Mer du Sud. Une prodigieufe quantité de Beftiaux, qu'on nourrit dans cette Vallée, le Poiffon qui fourmille dans la Riviere, le coton, principale marchandife du Païs, le maïz, qu'on y cultive de toutes parts, le gibier, la volaille, les fruits, le miel, le tabac & les cannes de fucre, y mettent tous les Habitans dans l'abondance. Mais l'argent y eft beaucoup moins commun que dans les Provinces de Mexico & de Guaxaca. D'ailleurs cette même Riviere, qui répand la fertilité fur fes bords, eft remplie de Crocodiles, dont les dents font terribles pour les Enfans & les jeunes Beftiaux.

Chiapa des Efpagnols, ou Ciudad Réal, eft une des moindres Villes de l'Amérique (56). Elle ne contient pas plus de quatre cens Familles Efpagnoles, avec environ cent Maifons Indiennes, qui font jointes à la Ville, & qui en compofent le Fauxbourg. Elle n'a point d'autre Paroiffe que l'Eglife Cathédrale; mais on y voit deux Couvens d'Hommes, l'un de Saint Dominique & l'autre de Saint François, & un Couvent de Religieufes affez pauvres, qui font à charge aux Habitans. Le principal commerce eft en cacao, en coton, & quelquefois en cochenille, que les Marchands de la Ville vont acheter dans les campagnes voifines, & qu'ils paient en Merceries. Ils ont leurs Boutiques dans une feule petite Place, qui eft devant l'Eglife Cathédrale, & où les Indiens vendent auffi diverfes fortes de drogues & de liqueurs. Cependant quelques Marchands plus riches vont à Tabafco, d'où ils rapportent des marchandifes d'Efpagne, telles que des vins, des toiles, des figues, du raifin, des olives & du fer: mais ils n'ofent en prendre beaucoup, dans la crainte de ne pas trouver à s'en défaire; & la plus grande partie de ces petits convois eft deftinée aux deux Couvens

(55) *Ibid.* chap. 14.

(56) On le place à feize dégrés vingt minutes du Nord.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

d'Hommes, qui sont les Maisons du Païs où l'abondance & la joie regnent le plus (57). Le Gouverneur ne laisse pas de s'enrichir par le commerce du cacao, & sur-tout par celui de la cochenille, qu'il se réserve presqu'entiérement. On fait monter les revenus de l'Evêque à huit mille ducats, dont la meilleure partie lui vient des offrandes qu'il va recevoir chaque année dans les gros Bourgs Indiens, en donnant la confirmation aux Enfans (58).

Chiapa dos Indos mérite plus d'éloges. C'est une des plus grandes Villes que les Indiens aient dans toute l'Amérique. On y compte au moins quatre mille Familles, & les Rois d'Espagne l'ont distinguée par divers Privileges. Mais quoiqu'elle soit gouvernée par des Indiens, elle dépend du Gouverneur de Chiapa el Réal, qui nomme à son gré des Officiers de cette Nation, & qui doit veiller sur leur conduite. Le principal, qu'on honore aussi du titre de Gouverneur, est en possession, depuis long-tems, du droit de porter l'épée & le poignard. Celui qui étoit revêtu de cette dignité, du tems de Gage, se nommoit Dom Philippe de Guzman. Il étoit si riche, qu'aïant gagné un procès à la Chancellerie de Guatimala pour la défense des privileges de sa Ville, il fit faire, sur terre & sur l'eau, des Fêtes aussi magnifiques que celles de la Cour d'Espagne. Il n'y a point de Ville où l'on trouve autant de Noblesse Indienne qu'à Chiapa dos Indos. Comme elle est située sur le bord d'une grande Riviere, c'est un théâtre continuel où les Habitans exercent leur courage & leur adresse. Ils font des Flottes de bateaux, ils combattent entr'eux, ils attaquent & se défendent, avec une habileté surprenante. Ils n'excellent pas moins à la course des Taureaux,

(57) Les Gentilshommes de Chiapa, dit Gage, passent en proverbe pour représenter des Fanfarons, qui font les grands Seigneurs ou les Capables, quoiqu'ils soient tout à la fois pauvres & ignorans. Ils se prétendent tous descendus de quelques Ducs d'Espagne ou des premiers Conquérans. Rien, néanmoins, n'est si grossier que leur esprit & leurs manieres. Les Principaux portent des noms magnifiques, tels que ceux de Cortez, de Velasco, de Tolede, de Zerna & de Mendoze : ce qui n'empêche point qu'ils ne vivent très pauvrement, & que leur unique occupation ne soit d'élever des Bestiaux. Quelques uns demanderent à Gage si le Soleil & la Lune étoient de la même couleur en Angleterre qu'à Chiapa, & si les Femmes d'Angleterre portoient leurs Enfans aussi long-tems que celles des Espagnols, &c. *Ibid.*

(58) L'Evêque, dit Gage, qui se nommoit Dom Bernard de Salazar, me pria de l'accompagner pendant l'espace d'un mois dans la visite des Bourgs qui sont proche de Chiapa, où il me chargea de tenir le bassin des offrandes, tandis qu'il confirmoit les Enfans. Comme j'avois soin, avec un autre Chapelain, de compter l'argent avant que de le porter à la chambre de l'Evêque, je trouvai qu'à la fin du mois il avoit reçu seize cens ducats, pour les seules offrandes, sans compter ses droits pour la visite des Confreries, qui sont fort riches en ce Païs-là.... Je vis mourir ce pauvre Prélat. Les Femmes de la Ville se prétendent sujettes à de si grandes foiblesses d'estomac, qu'elles ne sauroient entendre une Messe basse, & bien moins la grand-Messe & le Sermon, sans boire un verre de chocolat chaud & manger un peu de confitures. Leurs Servantes leur apportoient du chocolat dans l'Eglise ; ce qui ne se pouvant faire sans quelque confusion, l'Evêque voulut remédier à cet abus. Après avoir emploïé inutilement les voies de la douceur, il publia une excommunication. Personne ne vint plus à l'Eglise. Il publia une autre excommunication pour faire rentrer tout le monde dans le devoir ; mais on n'en fut pas moins obstiné à lui désobéir ; & pour finir cette querelle, on prit le parti de le faire empoisonner. Il mourut en demandant pardon à Dieu pour les auteurs de sa mort. *Ibid.* ch. 16.

au jeu des Cannes, à dresser un Camp, à la Musique, à la Danse, & à tous les exercices du corps. Ils bâtissent des Villes & des Châteaux de bois, qu'ils couvrent de toile peinte, & qu'ils assiegent. Gage appréhende que les Espagnols ne se repentent un jour, de leur avoir inspiré des goûts, qui peuvent devenir funestes au repos de la Province. Enfin ils ont aussi des Théâtres & des Comedies, qui font leur amusement ordinaire. Il n'y épargnent point la dépense, pour traiter les Religieux de leur Ville & les Habitans des Bourgs voisins; sur-tout aux jours de Fête, où leur générosité les porte à rassembler une multitude de Spectateurs. La Ville est riche, par le commerce & l'industrie avec laquelle ils cultivent tous les Arts. On n'y manque d'ailleurs d'aucune commodité nécessaire à la vie. Entre un grand nombre de Religieux, qui s'y sont formé des Etablissemens, ceux de Saint-Dominique tiennent le premier rang par leur opulence & par la beauté de leur maison. Ils ont, à quelques lieues de la Ville, deux Fermes à sucre, qui en fournissent à tout le Païs, & dans chacune desquelles ils emploient au travail près de deux cens Négres & quantité d'Indiens. Ils y font élever aussi un grand nombre de Mulets & d'excellens Chevaux. Chiapa dos Indos n'a besoin que d'un air plus temperé, pour être une des plus agréables Villes de la Nouvelle Espagne. Mais la chaleur y est excessive pendant le jour; & les Habitans n'ont point d'autre ressource que la fraîcheur des soirées, qu'ils emploient aux exercices qu'ils aiment, ou à se promener dans les Allées & les Jardins qu'ils ont au bord de leur Riviere.

Description de la Nouvelle Espagne.

Le Païs des Zoques, qui fait la plus riche partie de la Province, s'étend d'un côté jusqu'à celle de Tabasco, d'où les marchandises du Païs se transportent à Vera-Cruz par la Riviere de Grijalva. Il commerce aussi avec l'Yucatan par le Havre de Port-Roïal. Mais les Espagnols y vivent dans la crainte continuelle de quelque invasion, à laquelle il leur seroit difficile de s'opposer. Gage est persuadé qu'ils n'ont dû leur tranquillité, jusqu'à présent, qu'à la chaleur du climat, à l'incommodité des Moucherons, & peut-être au peu de profondeur de la Riviere de Grijalva, ou Tabasco, qui ont empêché les Anglois & les Hollandois de pénétrer jusques dans le sein du Païs; obstacles legers, ajoûte le même Voïageur, & qui ne devoient pas leur faire abandonner un si belle entreprise (59).

Païs des Zoques.

Les Bourgades des Zoques ne sont pas grandes; mais elles sont riches, parce qu'elles recueillent quantité de soie, & la meilleure cochenille de toute l'Amérique. On y voit peu d'Indiens dont les Vergers ne soient bien plantés des arbres qui nous fournissent ces deux précieuses marchandises. Ils font des tapis de toutes sortes de couleurs, que les Espagnols achetent pour l'Espagne. Ces ouvrages sont d'une beauté, qui pourroit servir de modele aux meilleurs Ouvriers de l'Europe. Les Habitans des Zoques sont ingénieux & de fort belle taille. Le climat est chaud vers Tabasco; mais l'intérieur du Païs jouit d'un air plus temperé Il y croît peu de froment, quoique le maïz y vienne en abondance. Aussi n'y voit-on pas tant de Bestiaux que dans le Païs de Chiapa; mais la Volaille & le Gibier y sont aussi communs que dans aucune autre partie de la Nouvelle Espagne.

Le Païs, qu'on nomme les Zeldales, est situé derriere celui des Zoques.

Païs des Zeldales.

(59) *Ibidem.* chap. 18.

Description de la Nouvelle Espagne.

Il s'étend depuis la Mer du Nord jusqu'à la partie de Chiapa ; & dans quelques endroits, vers le Nord-Ouest, il touche au Canton de Comitlan. Vers le Sud-Ouest, il touche à des Terres Indiennes qui n'ont pas encore reçu le joug de l'Espagne, & dont les Habitans font souvent des courses sur les Indiens soumis. La principale Ville des Zoques se nomme *Ococingo*, & sert de frontiere contre ces Barbares. Ce Païs est estimé des Espagnols, parce qu'il produit quantité de cacao, qu'ils recherchent beaucoup, & de graine d'achiote, qu'ils emploient à colorer le chocolat. Ce qu'on nomme Achiote, dans la Nouvelle Espagne, est la teinture qui se nomme Rocou dans d'autres lieux, ou plutôt, la graine dont elle se fait (60). Les Bestiaux, la Volaille, le Gibier, le Maïz & le Miel, sont fort communs dans les Zoques. Quoique la plus grande partie du Païs soit haute & montagneuse, Ococingo est situé dans une belle Vallée, où se réunissent plusieurs Ruisseaux d'eau douce, qui ont fait croire ce lieu propre à la culture du sucre. Gage y vit commencer une Machine, dont on se promettoit autant de profit que des Moulins à sucre de Chiapa dos Indos. On y avoit semé aussi du froment, qui croît fort bien, & dont la qualité se trouve excellente.

Route de Gage de Chiapa à Guatimala.

A toutes ces lumieres, joignons celle qu'on peut tirer de la route de Gage, depuis Chiapa dos Indos jusqu'à l'entrée de la Province de Guatimala. Il se rendit le premier jour à Teopisca, par une marche de six lieues. C'est une grande Ville d'Indiens, qui ont non seulement un fort belle Eglise, mais une très bonne Musique. De-là, il prit le chemin de Comitlan, autre Ville Indienne, dont il ne marque point la distance. Huit jours, qu'il y emploïa fort agréablement à se promener dans les Bourgs voisins & dans la Vallée de Capanabastla, lui apprirent, dit-il, qu'on n'y est pas moins versé dans la science d'Epicure, que dans les meilleurs Païs de l'Europe. Il ajoûte, comme on l'a déja fait observer, que les Espagnols ont appris des Mexiquains plusieurs manieres d'apprêter les viandes, qu'ils ignoroient avant la Conquête.

De Comitlan, Gage se fit conduire à Izquintenango, pour se procurer diverses commodités, sans lesquelles on ne passe pas facilement les Montagnes de Cuchumatlanes. Cette Bourgade Indienne, dont on a représenté la situation, au bout méridional de la Vallée de Capanabastla, est une des plus belles & des plus riches de la Province. Comme elle est sur la route de Guatimala, tous les Marchands du Païs, qui font le commerce avec leurs Mulets, y passent continuellement, & l'enrichissent des marchandises ou de l'argent des Provinces plus éloignées. On y trouve quantité d'excellens fruits, sur-tout des ananas. La Riviere, qui ne fait que sortir des Montagnes de Cuchumatlanes, est déja large & profonde dans cette partie de la Vallée ; & les Bateaux, qui servent à la passer, sont une autre source de richesses pour les Habitans. Gage, aïant pris son logement chez les Religieux de son Ordre, apprit que le Superieur de cette Maison, nommé *Jerôme de Guerrera*, venoit d'envoïer six mille ducats à la Cour d'Espagne, pour obtenir l'Evêché de Chiapa.

Les secours qu'on se procure à Izquintenango, pour traverser les Montagnes,

(60) *Ibidem.*

font

sont un Mulet, un lit renfermé dans une malle de cuir, un Indien qui porte la provision de chocolat avec les ustenciles qui servent à le faire, & trois autres Indiens dont l'unique emploi est de faciliter le passage & d'écarter les dangers. Ces Montagnes paroissent fort hautes à quelque distance, mais le chemin n'y seroit pas désagréable, s'il n'étoit extrêmement raboteux dans la belle saison, & rempli de fange pendant la saison des pluies. Le premier Village qu'on y rencontre se nomme *Saint-Martin*. On s'y apperçoit que l'air y est beaucoup plus froid que dans la Vallée de Capanabastla. Le lendemain, entre ce lieu & l'Habitation suivante, qu'on appelle le grand *Cuchumatlan*, les Guides de Gage lui montrerent la source d'où sort la grande Riviere de Chiapa dos Indos. Tous les Indiens du Païs marquent de l'empressement à servir les Voïageurs; & suivant l'usage établi dans la Nouvelle Espagne, ils leur fournissent gratuitement des vivres, avec l'unique soin de conserver par écrit les noms & la dépense, dans un Registre public qu'ils présentent aux Officiers roïaux, & qui leur fait obtenir une déduction proportionnée, sur les impôts.

Description de la Nouvelle Espagne.

C'est dans les termes de Gage qu'il faut achever ce récit. » En passant, dit-il, » pour aller au prochain Village, je ne voulus pas suivre le chemin ordinaire, » non-seulement parce qu'il falloit faire sept ou huit lieues sans trouver le » moindre rafraîchissement, mais parce qu'on m'avoit dit qu'entre ces » Montagnes il y avoit une Image miraculeuse, dans un Village d'Indiens, » nommé *Chiantla*. Je n'avois qu'une lieue de détour; & quoique les che» mins fussent très rudes, j'arrivai à Chiantla vers midi. Ce Village ap» partient aux Religieux de la Merci, qui n'auroient pu subsister dans un » lieu si pauvre, s'ils n'avoient eu l'Image à laquelle ils attribuent des » vertus surprenantes, & qui leur attire sans cesse un grand nombre de » Pélerins. Cette dévotion les a tellement enrichis, qu'ils se sont trouvés en » état de faire bâtir un Couvent, où l'on voit, dans une somptueuse Eglise, » l'Image qui fait le fond de leur revenu, couronnée d'or, de diamans & » d'autres pierres précieuses. Douze lampes d'argent pendent devant l'Autel. » Les chandeliers, les encensoirs & les autres ornemens de même métal, » les dais, les tapisseries, enfin un air de magnificence dont je fus frappé, me » firent dire de ce Couvent que c'étoit un grand trésor caché dans les Monta» gnes. Pendant tout le jour, les Religieux ne m'entretinrent que des mi» racles de leur Image.

» Le lendemain, aïant repris la route commune, j'arrivai au dernier » Village des Cuchumatlanes, qui se nomme *Chautlan*. On y mange d'ex» cellent raisin de treille, qui me fit juger que si les vignes y étoient culti» vées, elles donneroient d'aussi bon vin qu'en Espagne. Il se transporte » jusqu'à Guatimala, qui est éloigné d'environ quarante lieues. Le jour sui» vant, après trois lieues de marche, je commençai à découvrir une Vallée » fort agréable, & coupée d'une belle Riviere. Au bas de la Montagne, je » trouvai le Prieur de *Scapula*, Bourg voisin, & plusieurs Indiens du Can» ton, qui m'attendoient avec des rafraîchissemens. Leur premiere vue me » causa une sorte d'horreur. Ils avoient d'énormes loupes, qui leur tom» boient du menton; & celle du Prieur étoit si grande, que lui descendant » jusqu'à la ceinture, il ne pouvoit remuer la tête que pour regarder le

Description de la Nouvelle Espagne.

» Ciel. Il me dit que cette incommodité lui venoit d'avoir bu, depuis dix » ans, de l'eau de la Riviere, & que la plûpart des Habitans du Bourg s'en » ressentoient comme lui. Ce discours me donna tant d'aversion pour le Païs, » que dans la crainte du même mal, je résolus de n'y rien manger qui fût » apprêté avec de l'eau. Cependant le Prieur m'aïant assuré qu'elle ne pro- » duisoit cet effet que sur ceux qui la buvoient froide, je consentis, pen- » dant quatre ou cinq jours de repos, à prendre du chocolat. Quoique Chau- » tlan ne soit pas un lieu riche, on y trouve plusieurs Marchands Indiens » qui font le commerce du cacao, & qui le tirent particuliérement de Su- » chutepeque dans la Province de Soconusco. D'autres trafiquent en vaisselle » de terre, qui se fait dans le Canton; & en sel, qu'ils recueillent le matin » sur les bords de la Riviere. L'air est fort chaud dans cette Vallée, parce » qu'elle est environnée de hautes Montagnes. Entre plusieurs fruits dont » on vante la beauté, il y croît des dattes, qu'on n'estime pas moins que » celles de Barbarie.

» De Scapula, je me rendis à Saint-André, grande Bourgade qui n'en est » qu'à six ou sept lieues, & qui n'a de remarquable que l'abondance de son » coton, de ses Bestiaux & de ses Coqs-d'Inde. Elle termine la Vallée, qui » est bordée dans ce lieu, par une fort haute Montagne. Il fallut prendre, le » lendemain, une route si difficile, pour faire neuf grandes lieues, qu'on » compte de Saint-André à Sacualpa. Ce Bourg, qu'on nomme aussi ***Sainte-*** » ***Marie de Zoiaba***, me parut fuir long-tems devant moi, sur-tout lorsque » j'eus commencé à le découvrir du sommet de la Montagne. Le chemin » va toujours en serpentant; & je fremissois, en jettant les yeux vers la » Vallée, de ne découvrir de toutes parts que d'affreux Rochers. Quelques In- » diens de Zoiaba, que je fis avertir par un de mes Guides, vinrent au-devant » de moi avec deux Mules. La descente étoit très rude, & bordée par un pré- » cipice d'une lieue de profondeur. J'étois porté à descendre à pié : mais » les Indiens m'aïant rassuré, je me laissai persuader par leurs conseils. » Cependant je ne fus pas plutôt monté sur une des Mules qu'ils m'avoient » amenées, & dont ils m'avoient répondu, que s'étant cabrée avec beaucoup » de furie, elle me précipita le long des Rochers, c'est-à-dire dans le che- » min d'une mort inévitable, si le Ciel n'eût permis que je fusse arrêté par » un arbrisseau. Les Indiens se mirent aussi-tôt à crier, Miracle! & dans » l'opinion qu'ils conçurent de ma sainteté, ils se mirent à genoux devant » moi pour me baiser les mains. Ceux qui arriverent les premiers dans le » Bourg y répandirent le bruit de mon avanture, qui fit prendre à tous les » Habitans la même idée de moi. Elle me valut des présens si considérables, » qu'en faisant le compte de mes richesses, dans le Couvent de mon Ordre, » je me trouvai quarante réales en argent, & la valeur de cette somme en » œufs, en miel, en étoffes, en fruits & en volaille. Le Bourg de Zoiaba » ou Sacualpa, qui est le dernier de la Province que je quittois, me parut » riche & bien peuplé d'Indiens. Il reste cinq lieues d'un Païs plat, mais » désert, jusqu'à la Montagne qui sépare la Province de Guatimala, de celle » de Chiapa (61).

(61) Voïage de Thomas Gage, seconde Partie, page 171 & précédentes. On passe sur quelques circonstances indécentes, auxquelles ce Voïageur Jacobin s'arrête trop

Description de la Nouvelle Espagne.

Vera-Paz, III. Province.

On donne, à la Province de *Vera-Paz*, environ trente-cinq lieues de long sur la même largeur. Elle est bordée au Nord par l'Yucatan, à l'Est par le Honduras & la Province de Guatimala, au Sud par celle de Soconusco & à l'Ouest par celle de Chiapa. C'est un Païs montagneux & rempli de Bois, qui produit néanmoins du maïz & tout ce qui est nécessaire à la vie. Son nom lui vient de la facilité avec laquelle il se soumit aux Espagnols, lorsqu'ils eurent achevé la Conquête de Guatimala & des Païs voisins. Cependant il est resté, entre cette Province & celle d'Yucatan, un grand nombre de Barbares qu'ils n'ont encore pu subjuguer, malgré l'intérêt qu'ils ont à s'ouvrir un chemin de ce côté-là, jusqu'à Campen, Ville de l'Yucatan, qui fourniroit aux Négocians de Vera-paz & de Guatimala, une voie plus sûre que le Golfe, pour conduire leurs marchandises à la Havane. Gage raconte qu'un Religieux de ses Amis, nommé François Moran, hasarda de traverser avec deux ou trois Indiens, tout ce Païs jusqu'à Campen, où il trouva quelques Espagnols, qui admirerent son audace. Etant retourné ensuite à Vera-Paz, il se loua du traitement qu'il avoit reçu des Barbares; mais comme il entendoit leur langue, il avoit découvert que le motif qu'ils avoient eu pour le traiter avec tant de douceur, étoit la crainte d'exciter les Espagnols à reprendre les armes contre leur Nation. Il assura que leur Païs étoit incomparablement meilleur que la partie de cette Province, dont les Espagnols sont en possession, & qu'il y avoit vu, dans une belle Vallée sur le bord d'un grand Lac, une Ville Indienne qui ne contenoit pas moins de douze mille Habitans. La connoissance qu'il avoit acquise du Païs le fit passer en Espagne, pour engager la Cour à tenter encore une fois cette Conquête. On n'a point appris que son zele ait eu le succès qu'il s'étoit promis. Mais quoique cette barriere subsiste toujours entre Vera-Paz & l'Yucatan, les Espagnols de Vera-Paz ont d'un autre côté le passage libre, pour se rendre au Golfe, d'où ils apportent assez facilement les marchandises qui leur viennent par les Vaisseaux d'Espagne (62).

La Capitale, que nos Géographes nomment aussi Vera-Paz, & dont ils font un Siége Episcopal, porte le nom de *Coban*, dans Gage, & n'avoit plus d'Evêque long-tems avant lui, c'est-à-dire, il y a plus de cent trente ans. Elle est gouvernée par un Alcalde Major, qu'on y envoie d'Espagne, & qui ne laisse pas de dépendre de l'Audience roïale de Guatimala. Elle n'a qu'un seul Couvent, qui est de l'Ordre de Saint-Dominique. Quoiqu'on

volontiers; telles que le conseil qu'il reçut, d'un autre Religieux du même Ordre, de recevoir par politique tous les honneurs que les Indiens lui rendoient. » Tant que » nous passerons pour Saints, me disoit-il, » nous serons toujours en état de les gou» verner, & de disposer de leurs personnes » & de leurs biens. Là-dessus, je m'en allai » à l'Eglise, & m'assis avec lui sur une » chaise, dans le Chœur, représentant le Saint » qu'ils s'imaginoient, quoiqu'en vérité je » ne fusse qu'un misérable Pécheur. Aussi-tôt » que nous eûmes pris place, les Indiens, » tant Hommes que Femmes & Enfans, » vinrent dans le Chœur, trois à trois, » quatre à quatre, & même des Familles en» tieres, se mettre à genoux à mes piés » pour recevoir ma bénédiction; & m'aïant » baisé les mains, ils me faisoient des com» plimens à leur mode, disant que leur » Bourg étoit beni du Ciel par mon arrivée, » & qu'ils esperoient de nouvelles graces » pour leurs ames, si je voulois prier pour » eux. *Ibid.* pages 168 & 169

(62) Gage, Part. 3. pages 61 & précédentes.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ne compte point d'autre Ville dans la Province, il s'y trouve des Bourgs assez considerables pour mériter ce nom, sur-tout dans les Montagnes qu'on nomme *Sacatepeques*, c'est-à-dire Montagnes d'herbes, qui la séparent de celle de Guatimala. On en distingue quatre, dont le premier, qui se nomme *Saint-Jacques*, contient plus de cinq cens Familles. Le second, nommé *Saint-Pierre*, en a six cens. *Saint-Jean*, qui est le troisiéme, a le même nombre; & le quatriéme, qui s'appelle *Saint-Dominique de Senaco*, peut en avoir environ trois cens. Ces quatre Villages sont très riches. L'air est froid, dans les deux premiers. Il est plus chaud, dans les deux autres; & l'on recueille aux environs beaucoup de froment & de maïz. Leurs Habitans ont une réputation de courage & d'honneur. Les Eglises y sont extrêmement riches; & Gage parle d'un Indien du Village de Saint-Jacques, qui sans avoir renoncé à l'Idolâtrie, & par vanité seule, donna six mille ducats à l'Eglise du Bourg. Les Marchands de ces quatre Habitations gagnent beaucoup à louer de grands panaches, qui servent aux danses. Ces panaches ont souvent soixante plumes de diverses couleurs; & le loïer de chaque plume est d'une demi-réale. Depuis le Village de Saint-Jean, qui est le plus avancé au Sud, on ne trouve qu'un chemin agréable jusqu'au Village de Saint-Raimond. Mais ensuite, pendant une bonne journée, il faut monter & descendre par de véritables précipices, pour arriver au bord de la même Riviere qui passe dans la Vallée de Cabanastla. De-là, on rencontre une Montagne fort pierreuse, où l'on a taillé des marches dans le Roc, pour la commodité des Mulets, qui sont menacés, à chaque pas, de tomber d'une affreuse hauteur. Mais ce danger ne dure pas plus d'une lieue & demie, après laquelle on rencontre une fort belle Vallée, qui se nomme *Saint-Nicolas*, & qui appartient aux Dominiquains de la Capitale. Cette Vallée contient le grand Bourg de Robinal, composé de plus de huit cens Familles Indiennes, & plusieurs Fermes, qui s'enrichissent continuellement par la vente d'un excellent sucre, & par celle d'un grand nombre de Chevaux & de Mulets. On y trouve tous les fruits d'Espagne, avec ceux des Indes, du maïz que la terre y produit, du pain de froment qu'on y apporte en deux jours des Bourgs de Sacatepeque, toute sorte de Bestiaux, de Volaille & de Gibier, & quantité de Poisson, que la Riviere offre continuellement. Les Habitans de ce Bourg ressemblent beaucoup à ceux de Chiapa dos Indos, par leur industrie & leurs goûts d'amusemens. Depuis cette Vallée jusqu'à la Capitale, on ne rencontre qu'un seul Village, nommé *Saint-Christophe*, & situé près d'un grand Lac, dont on attribue la formation aux tremblemens de terre. De-là jusqu'à Coban, le Païs est montagneux, sans aucune difficulté qui puisse couper le passage aux Mulets.

Guatimala, IV. Province.

La Province de *Guatimala* est une des plus grandes & des plus riches de la Nouvelle Espagne. Depuis sa Capitale, qui porte le même nom (63), & qui est le Siége de l'Audience, sa Jurisdiction s'étend, suivant Gage, l'espace de trois cens lieues au Sud vers Nicaragua, Costa-ricca & Veragua, cent lieues au Nord vers les Zoques de Chiapa, soixante vers Vera-Paz & Golfo dolce à l'Est, & dix à douze à l'Ouest, vers la Mer du Sud.

Depuis Tecoantepeque, dans Guaxaca, il y a six-vingt lieues de Côte sans aucun Port, jusqu'au Havre de la Trinité. Cependant, toute cette Côte est

(63) On la place à quatorze dégrés cinq minutes de latitude du Nord.

Description de la Nouvelle Espagne.

fort riche par la culture de l'indigo, qui passe dans le Golfe de Honduras pour être transporté en Espagne, & par la multitude de ses Bestiaux. Mais la principale partie de Guatimala est celle qui s'étend à l'Est vers Golfo dolce, grand Lac navigable, qui a son embouchure dans le Golfe de Honduras. C'est la plus fréquentée des Marchands & des Voïageurs, parce que Mexico est à trois cens lieues au Nord de la Capitale de cette Province, & que ce Lac n'en est éloigné que de soixante, sans aucun embarras sur la route, avec l'avantage d'ouvrir une voie continuelle pour le commerce avec l'Espagne. Dans le cours de Juillet & d'Août, il y aborde ordinairement deux ou trois Navires qui déchargent leurs marchandises au Bourg de Saint-Thomas de Castille, dans de grands Magasins, bâtis exprès pour la conservation de ce dépôt. Ils se chargent de celles qu'on y envoie de Guatimala, & qui attendent quelquefois leur arrivée pendant deux ou trois mois. Gage admire que les Espagnols ne fortifient pas mieux l'entrée du Lac, qui est sans cesse exposé aux invasions des Etrangers. Ils le pourroient, dit-il, d'autant plus facilement que cette entrée est retrécie par deux Montagnes, ou deux Rochers, qui s'avancent des deux côtés à la portée du canon, & qui étant capables avec un peu d'artillerie, d'arrêter toute une Flotte, assureroient la Province de Guatimala, & même une grande partie de l'Amérique Espagnole. Le Lac forme une Rade si spacieuse, que mille Navires y peuvent être à l'ancre. Ceux, qui croient le chemin fort difficile, de St Thomas jusqu'à Guatimala, ignorent qu'après les pluies, c'est-à-dire depuis la Saint Michel jusqu'au mois de Mai, les terres sont sechées par le vent. D'ailleurs, le plus mauvais tems n'empêche point que les Mulets, chargés de quatre quintaux, ne passent aisément les Montagnes qui bordent le Lac. Les routes y sont fort larges; & dans l'espace de quinze lieues, qui en font la plus dangereuse partie, on trouve, de distance en distance, des Loges pour se reposer, des Bestiaux & des Mules entre les Bois & les Montagnes, & d'autres commodités pour le soulagement des Voïageurs. Ensuite le chemin s'adoucit; on y rencontre quantité de Villages Indiens. *Acasabastlan* est un grand Bourg, à quinze lieues des Montagnes, situé sur le bord d'une Riviere fort poissoneuse, & renommé par ses Bestiaux & ses fruits. Tout le reste du Païs, jusqu'à Guatimala, est fort cultivé (64).

Les principales Villes de la Province, après la Capitale, sont S. Salvador, S. Miguel, la Trinité, Acaxutla, Amatitlan, Mixco, Piñola, & quelques autres. Reprenons Gage à Sacualpa, ou Zoiaba, derniere Bourgade de Chiapa, pour le suivre dans ses observations. Il passa une Montagne fort pierreuse, à l'extrêmité de laquelle il rencontra un Village situé sur la hauteur, d'où la vue s'étend fort loin dans un Païs très fertile. Ce lieu, qui se nomme *Saint-Martin*, est le premier de la dépendance de Guatimala. On arrive ensuite dans une belle Vallée, où l'on trouve Chimaltenango, un des plus grands Bourgs de ce Canton, & célebre par la Foire du 26 de Juillet, qui rassemble une infinité de riches Marchands. Une lieue plus loin, la Vallée se resserre entre des Montagnes, qui ne cessent point de regner des deux côtés jusqu'à la Capitale, mais qui n'empêchent point que le chemin ne soit fort uni. On y rencontre un autre Bourg, nommé *Xocotenango*, d'un fruit

(64) Gage, troisiéme Partie, chap. 20.

Description de la Nouvelle Espagne.

eſtimé qui s'appelle Xocotte, & qui eſt une eſpece de prune dont tous les environs ſont remplis. Gage n'eut pas fait mille pas hors de ce Bourg, qu'il lui ſembla que les côteaux ſe ſéparoient, pour laiſſer un eſpace plus libre à ſa vue. Il lui reſtoit deux lieues, juſqu'à Guatimala, qui n'eſt éloigné de Saint-Martin que d'une bonne journée. La réputation de cette Ville lui avoit fait juger qu'elle devoit être revêtue de bonnes murailles; mais lorſqu'il s'y attendoit le moins, il ſe trouva dans la premiere rue, ſans avoir paſſé la moindre porte. Quelques maiſons mal bâties ne lui en donnerent pas une bonne idée : cependant il entra bientôt dans une rue plus large, où il découvrit un magnifique Couvent, qui étoit celui de ſon Ordre. Cette rue, qui ſe nomme Saint-Dominique, & celle qui la précede ne ſont proprement qu'un Fauxbourg de Guatimala, ou plutôt un rêſte de l'ancienne Ville (65).

Saint-Jacques de Guatimala, c'eſt le nom que lui donnent les Eſpagnols, eſt ſitué dans une Vallée qui n'a pas tout-à fait une lieue de largeur, & qui eſt bordée des deux côtés par de hautes Montagnes. Elle s'élargit un peu, au-delà du Fauxbourg ou de la vieille Ville, dans le lieu où la nouvelle commence; & par dégrés les Montagnes s'écartent, pour laiſſer entr'elles un Païs fort ouvert juſqu'à la Mer du Sud. Quoiqu'elles paroiſſent pendre ſur la Ville, du côté de l'Orient, on y a fait des chemins fort commodes. En venant de Mexico par la Côte de Soconuſco & de Suchutepeque, c'eſt-à-dire du côté du Nord-Oueſt, on arrive par une route large, ouverte & ſabloneuſe; & de même en venant de l'Oueſt : mais du côté de Chiapa, qui eſt au Nord-Eſt, on a vu qu'il faut paſſer, comme de celui de l'Eſt, entre des Montagnes. Au Sud & au Sud-Eſt, le chemin eſt beaucoup plus difficile. C'eſt un terrein fort rude & fort élevé, qui eſt la route de Comayagua, de Nicaragua, & de Golfo dolce. Les deux Montagnes, qui s'approchent le plus de la Vallée & de la Ville, portent le nom de Volcans, quoiqu'il convienne peu à l'une, qui n'eſt, ſuivant l'expreſſion de Gage, qu'un Volcan d'eau; mais l'autre eſt un Volcan réel, qui brûle, & qui jette du feu. Elles ſont à-peu-près vis-à-vis l'une de l'autre, des deux côtés de la Vallée. La Montagne d'eau, qui eſt du côté du Sud, pend preſque perpendiculairement ſur la Ville; celle de feu eſt un peu plus bas, & plus proche du Fauxbourg ou de la vieille Ville. La premiere eſt plus haute que l'autre, & fort agréable à la vue par la verdure dont elle eſt preſque toûjours couverte. On y trouve des champs ſemés de blé d'inde; & dans quantité de petits Villages, qui occupent les pentes & les ſommets, des roſes, des lis & d'autres fleurs, avec une grande abondance d'excellens fruits. Les Eſpagnols lui donnent le nom de Volcan d'eau, parce qu'il en ſort quantité de ruiſſeaux, vers le Bourg de Saint-Chriſtophe, & qu'il ſe forme de ſes eaux un grand Lac d'eau douce, proche d'Amatitlan & de Petapa. Du côté de Guatimala & de la Vallée, elle produit un ſi grand nombre de

(65) Il y auroit peu d'utilité à tirer des avantures monaſtiques de Gage, qui raconte ici comment il fut reçu dans ſon Couvent, les études auxquelles il s'y appliqua, les theſes qu'il y ſoutint contre les Jéſuites, le choix qu'on fit de lui pour enſeigner ſucceſſivement la Philoſophie & la Théologie, & pour prêcher avec commiſſion de l'Evêque &c. Mais on en doit conclure, comme il le deſire, qu'aïant paſſé ſept années en divers lieux de la Province, il a pu mettre autant d'exactitude, qu'il garantit de fidelité dans ſes remarques. *Ibid.* chap. 4.

Description de la Nouvelle Espagne.

Fontaines, qu'elles composent une Riviere qui court dans la Vallée, & qui fait tourner les Moulins de Xocotenango. Cette Riviere n'étoit pas connue au tems de la Conquête (66). Mais autant que la Montagne d'eau a d'agrément, autant l'aspect de l'autre est épouvantable. On n'y voit que des cendres, & des pierres calcinées. Jamais il n'y paroît de verdure. Nuit & jour, on y entend le bruit d'une espece de tonnerre, que les Habitans attribuent aux métaux qui se fondent. On en voit sortir des flammes, avec des torrens de soufre, qui brûlent sans cesse, & qui remplissent l'air d'une mortelle infection. Ainsi Guatimala est situé, suivant le proverbe du Païs, entre le Paradis & l'Enfer; sans que les bouches infernales s'ouvrent jamais assez, pour engloutir le corps de la Ville. Il s'étoit fait néanmoins, avant l'arrivée de Gage, une fort large ouverture, par laquelle il étoit sorti tant de cendres ardentes, que non-seulement toutes les maisons voisines en avoient été couvertes, mais que les arbres & les plantes s'en étoient ressentis. Une nuée de pierres qui les avoient accompagnées, n'auroit pu manquer de ruiner la Ville, si l'action du feu les eût portées vers les Edifices: mais elles tomberent à côté, dans un fond où elles sont encore, & où ceux qui les voient ne se lassent point d'admirer que la seule impétuosité des flammes ait pu transporter des masses de la grosseur d'une maison, que vingt Mulers, comme on l'a tenté plusieurs fois, n'ont pas la force de remuer. Cette violence du feu n'est pas toujours égale; & celle du bruit ne l'est pas non plus: mais il augmente en Eté, c'est-à-dire, depuis Octobre jusqu'à la fin d'Avril. Gage, qui s'y étoit accoutumé par un long séjour, ne regarde pas moins Guatimala comme la plus agréable Ville qu'il ait vue dans tous ses Voïages. Le climat y est fort temperé. Mexico & Guaxaca ne jouissent pas d'un air si sain, & ne reçoivent pas avec plus d'abondance toutes les commodités de la vie. Il n'y a point de Bestiaux, de Volaille & de Gibier, qui ne soient communs dans la Province. La Mer du Sud, les Rivieres, & les Lacs d'eau douce fournissent toute sorte de Poissons. Le Bœuf y est à si bon marché, que le poids de treize livres & demie se donne pour une demi-réale; c'est-à-dire, du tems de Gage, deux sous six deniers de France. Il n'y a point de Fermes où l'on ne nourrisse une prodigieuse quantité de ces Animaux. Un seul Fermier, connu du même Voïageur, en comptoit plus de quarante mille dans ses terres; sans y comprendre ceux qu'on nomme *Simarrones* ou sauvages, qui ne quittent point les Montagnes, où l'on emploie les Négres à les tuer, dans la crainte qu'ils ne deviennent incommodes ou dangereux par l'excès du nombre (67).

La nouvelle Ville de Guatimala, n'est pas fort éloignée de l'ancienne, puisqu'elle s'y joint par la rue qu'on a nommée Saint-Dominique; & sa plus belle partie est celle qui touche à cette espece de Fauxbourg.

(66) Gage raconte, sur la tradition des Espagnols, qu'en 1534, une Dame nommée *Marie de Castille*, qui avoit perdu son Mari à la guerre, & qui avoit vu mourir tous ses Enfans dans le cours de la même année, s'abandonna aux blasphêmes. A peine eut-elle fini, qu'un gros torrent d'eau, sorti du Volcan, l'emporta, elle & sa maison, & forma une Riviere qui a conservé son cours. La vieille Ville fut alors abandonnée de ses Habitans, qui allerent s'établir dans le lieu où la Ville de Guatimala est aujourd'hui. *Ibid.* chap. 1. Herrera fait le même récit.

(67) *Ibid.*

Description de la Nouvelle Espagne.

C'est-là qu'on voit les plus beaux Edifices & les plus riches Boutiques. Il s'y tient tous les jours un Marché, où rien ne manque pour les besoins & l'agrément de la vie. On compte dans toute l'étendue de la Ville & des Fauxbourgs environ sept mille Familles, entre lesquelles il s'en trouve plusieurs dont le bien monte à cinq cens mille ducats. Aussi le Commerce y est-il florissant. Elle tire par terre les meilleures marchandises de Mexico, de Guaxaca, de Chiapa, de Nicaragua & de Costa ricca. Du côté de la Mer, elle communique avec le Perou, par le Port de la Trinité, qui appartient à la Province, & par Realejo, Port de Nicaragua sur la même Côte. On a parlé de son Commerce avec l'Espagne, par Golfo dolce & le Golfe de Honduras. Le Gouvernement de toutes les Provinces qui l'environnent dépend de sa Chancellerie, ou son Audience. Cette Cour est composée du Gouverneur, de deux Présidens, de six Conseillers & d'un Procureur du Roi. Quoique le Gouverneur n'ait pas le titre de Viceroi, comme ceux de la Nouvelle Espagne & du Perou, son pouvoir n'est pas moins absolu. Si ses appointemens ne montent qu'à douze mille ducats, il peut gagner le triple, par le commerce & par d'autres voies. Les autres Officiers du Tribunal ne reçoivent point annuellement plus de quatre mille ducats, de la recette du Domaine; mais les présens, dont l'usage est établi, font regarder leurs Charges comme les plus lucratives de l'Amérique Espagnole, quoique celles de Mexico & de Lima passent pour les plus honorables.

Guatimala n'a qu'une Eglise Paroissiale, qui fait le principal ornement de la grande Place; mais on y compte un grand nombre de Couvens. Ceux des Jacobins, des Cordeliers, & des Peres de la Merci sont d'une magnificence extraordinaire, & contiennent chacun cent Religieux. Le revenu annuel des Jacobins est de trente mille ducats. Les richesses de leur Eglise, en or & en argent, montent à cent mille; & Gage avoue qu'il ne manque rien à leurs plaisirs (68). Mais quelque riches que les autres soient aussi, aucun de ces Etablissemens n'approche de celui des Dames de la Conception, où l'on ne compte pas moins de mille personnes, soit Religieuses (69), ou jeunes Filles qu'elles instruisent, ou Domestiques emploïés à les servir. A Guatimala comme à Mexico, les richesses & le goût du luxe font regner le vice dans toutes les conditions, sur-tout parmi les Femmes, sans distinction d'Espagnoles & d'Indiennes.

Gage continue de donner les seules lumieres qu'on ait sur l'intérieur de la Province. Il place entre Acasabastlan & Guatimala une Riviere nommée *Agua Caliente*, qui charioit autrefois de la poudre d'or; & quatre lieues plus loin, vers Guatimala, celle qui se nomme *Vaccas*, où quantité de Mulâtres

(68) Il fait une délicieuse peinture de leur jardin.

(69) Gage raconte l'Histoire d'une jeune Religieuse, nommée *Jeanne Maldonado de Paz*, qui réunissoit toutes les perfections de l'esprit & du corps. Elle étoit aimée de l'Evêque, qui vouloit la faire Abbesse de son Monastere; & cette entreprise faillit de couter du sang. Mais pour ne prendre de ce récit que ce qui convient à mon sujet, cette belle Religieuse étoit si riche, des présens qu'elle recevoit, qu'elle fit bâtir à ses frais un magnifique appartement pour elle, avec des galeries, & un jardin particulier, où elle étoit servie par six Négresses. *Ibid.* pages 25 & suiv.

qui nourriſſent des Beſtiaux ſur ſes bords, s'emploient encore à chercher des pailles d'or dans le ſable. De la Riviere de Vaccas, on découvre la plus agréable Vallée de la Province, à ſix lieues de la Capitale. Sa longueur eſt d'environ cinq lieues, ſur trois ou quatre de large. On y recueille le meilleur froment de la Nouvelle Eſpagne; & c'eſt de là qu'on tire tout le biſcuit néceſſaire, pour les Vaiſſeaux qui viennent chaque année dans le Golfe du Mexique. Cette Vallée porte le nom de *Mixco* & Piñola, deux groſſes Bourgades ſituées vis-à-vis l'une de l'autre, aux deux extrêmités de ce grand eſpace; Piñola, du côté gauche de la Riviere, & Mixco, de l'autre. Les Négocians Eſpagnols y ſont ſi riches, qu'un des Amis de Gage, nommé *Jean Palomeque*, entretenoit pour ſon commerce trois cens Mulets & une centaine de Négres. On trouve, dans la Vallée, trente ou quarante Fermes, d'où l'abondance ſe répand dans tous les lieux voiſins. Le ſeul paſſage des Voïageurs & des Marchands du Païs apporte beaucoup d'argent à la Bourgade de Mixco, qui ne produit d'elle-même, avec le froment, qu'une ſorte de terre dont on fait de la vaiſſelle & des uſtenciles. Les Femmes Créoles mangent de cette terre à pleines mains, ſans ménager leur ſanté, dans la ſeule vue de paroître plus blanches; quoiqu'au jugement de Gage elles ne parviennent qu'à ſe rendre plus pâles (70). Piñola eſt célebre par ſon Marché, où l'on trouve ſans ceſſe toute ſorte de viandes, de volaille & de fruits. Le Nord de la Vallée n'a que des côteaux ſemés de froment. A l'Oueſt, on trouve deux autres Bourgades, plus grandes encore que Mixco & Piñola. La premiere, qui ſe nomme *Petapa*, contient environ cinq cens Familles, Eſpagnoles & Indiennes, & tire beaucoup d'avantages d'un Lac voiſin, qui fournit d'excellent Poiſſon. C'eſt le chemin qui conduit de la Capitale à Comayaga, San-Salvador, Nicaragua & Coſta ricca. Elle eſt gouvernée, de Pere en Fils, par une Famille qu'on croit deſcendue des anciens Rois du Païs, & que les Eſpagnols ont honorée du noble nom de Guzman. Ils n'accordent point au Gouverneur de Petapa, comme à celui de Chiapa dos Indos, la permiſſion de porter l'épée; mais entre ſes privileges, il peut nommer chaque jour un certain nombre d'Habitans Indiens pour le ſervir à table, pour lui apporter du poiſſon, du bois, & d'autres commodités; & ſon pouvoir n'eſt limité que par un Religieux Eſpagnol, qui tient le premier rang après lui, & dont il eſt obligé de prendre l'avis & le conſentement dans tout ce qui regarde l'adminiſtration. Gage obſerve que ce Conſeiller Eccleſiaſtique vit avec la magnificence d'un Evêque (71). Petapa eſt arroſé d'une petite Riviere, qui augmente la fertilité naturelle du Canton.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Amatitlan, ſeconde Bourgade à l'Oueſt de la Vallée, n'eſt éloignée de Petapa, que d'une lieue. Les rues y ſont larges, droites & régulieres. L'Egliſe des Dominiquains paſſe pour une des plus belles de la Province; & leur Couvent eſt ſi riche qu'ils l'ont érigé en Prieuré, dont l'autorité s'étend ſur tous les Villages de la Vallée. D'Amatitlan, le chemin qui conduit à Guatimala paſſe par un grand Bourg nommé *San Lucar*, où l'air eſt toujours froid, ſans qu'on en connoiſſe d'autre raiſon que la ſituation de cette Place, qui eſt ſur un côteau vers le Nord. Elle en tire l'avantage d'être le Magaſin du Païs. Non-ſeulement le blé s'y conſerve mieux que dans tous les

(70) *Ibid.* page 46.

(71) *Ibid.* page 49.

Description de la Nouvelle Espagne.

Bourgs de la Vallée ; mais Gage vérifia, par sa propre expérience, qu'il y augmente considérablement, & que si l'on en met deux cens boisseaux dans un grenier, il s'en trouve près de deux cens vingt au bout de l'année. Aussi San-Lucar n'est-il composé que de granges, qui s'appellent *Trojas*, & qui consistent dans un plancher, haut d'un ou deux piés & couvert de nattes, sur lequel on met le blé, qui se conserve ainsi deux ou trois ans (72).

Dans le reste du chemin, qui n'est que de trois lieues jusqu'à la Capitale, on rencontre plusieurs petits Villages, qui portent le nom général de Milpas, accompagné de celui d'un Saint, & dont chacun ne contient pas plus de vingt maisons.

Gage acheve sa description par celle du côté méridional de la Province, qu'il parcourut, en se rendant de Petapa au Port de la Trinité, pour entrer dans la Province de Nicaragua par Realejo. Il traversa d'abord un Païs montagneux, qui le fit arriver au sommet de *Sierra redonda*, c'est-à-dire la Montagne ronde, lieu fort renommé par l'excellence de ses pâturages, où l'usage du Païs est de conduire les Bestiaux, lorsqu'il ne reste plus d'herbe dans les Vallées. Cette Montagne est aussi d'un grand soulagement pour les Voïageurs. On y trouve des Hôtelleries, qui ne manquent d'aucune commodité, & des Fermes où se fait le meilleur fromage de la Province. Elle est à cinq lieues de Petapa. Quatre lieues plus loin, on rencontre un grand Village d'Indiens, qui se nomme *Los Esclavos*. Quoique ses Habitans ne soient point aujourd'hui dans l'esclavage, ce nom s'est conservé d'un ancien usage, qui les assujetissoit, avant la Conquête, à porter les fardeaux & sur-tout les Lettres de ceux d'Amatitlan : sur quoi Gage observe que le nom d'Amatitlan est composé de deux mots ; *Amat*, qui signifie Lettre, & *Itlan*, qui signifie Ville. Il ajoûte que sous le regne des Rois ou des Caciques qui dépendoient de l'Empire Mexiquain, Amatitlan méritoit en effet le nom de Ville des Lettres, parce qu'on y excelloit dans l'art d'écrire sur de l'écorce d'arbre ; c'est-à-dire d'y graver les caracteres hieroglyphiques qui composoient l'écriture de cette Contrée. Le Village de los Esclavos est situé proche d'une Riviere, sur laquelle les Espagnols ont fait bâtir un fort beau Pont de pierre, pour la seule commodité des Marchands & des Voïageurs, qui n'y pouvoient passer sans péril avec leurs Mules. Dix lieues au-delà, on trouve un Bourg nommé *Aguachapa*, si voisin de la Mer du Sud, que Gage arriva le même jour à la Trinité.

Ce Port (73) est moins renommé par ses avantages maritimes, quoiqu'il soit le seul où les grands Vaisseaux puissent aborder sur la Côte de Guatimala, que par une espece de Volcan qui n'en est éloigné que d'une demi-lieue, & que les Espagnols croient une des bouches de l'Enfer (74). Ce n'est point une Montagne, comme la plûpart des lieux auxquels on donne le même nom ; au contraire le terrein en est fort bas & n'est voisin d'aucune hauteur : mais il en sort continuellement un fumée noire & épaisse, qui jette une forte odeur de soufre, & dans laquelle il se mêle souvent des flammes. Les Indiens mêmes n'osent s'en approcher ; & ceux qui l'ont entrepris ont païé leur hardiesse par une mort subite, ou par d'affreuses maladies dont ils ont eu beaucoup de peine à se rétablir. Un Religieux,

(72) *Ibid.* page 59.

(73) Wodes Rogers le nomme *Sonsonate*, dans son Supplément, Tome II. page 8.

(74) Gage 4. Partie, chap. 2. page 234.

Ami de Gage, n'aïant pas laissé de tenter l'avanture, fut arrêté, à la distance d'environ deux cens cinquante pas, par l'épaisseur d'une puante fumée, qui le fit tomber presque sans force & sans connoissance. Il se releva néanmoins; mais il revint avec une fiévre chaude, qui mit sa vie fort en danger (75). Gage, qui n'aspiroit point à ces téméraires expériences, rend témoignage seulement qu'il vit de loin beaucoup de fumée. La Trinité est célebre aussi par sa Poterie, qui passe pour meilleure encore que celle de Mixco.

De-là, suivant la route qui conduit à San-Salvador, on arrive par quatre ou cinq lieues de marche à Chalevapan, grand Bourg d'Indiens. San-Salvador, ou Cuzcatlan, n'en doit pas être fort éloigné, puisque dans l'intervalle Gage ne nomme point d'autre lieu où il ait passé la nuit. Cette Ville, dit-il, est à vingt-quatre lieues de Guatimala. Sa grandeur est à-peu-près celle de Chiapa. Elle est peuplée d'Espagnols, sous un Gouverneur de leur Nation, avec un Couvent de l'Ordre de Saint-Dominique. De hautes Montagnes, qui l'environnent du côté du Nord, se nomment *Chuntales;* & les Indiens y sont fort pauvres. On cultive des cannes de sucre autour de la Ville, & l'on y fait même de l'indigo; mais, dans les principales Fermes, on nourrit des Bestiaux. Dix lieues plus loin, Gage arriva sur les bords d'une grande Riviere, qu'on nomme *Rio de Lempa.* Il observe comme un privilege singulier de cette Riviere, que si l'on a commis quelque crime, ou contracté des dettes du côté de Guatimala ou de San-Salvador, on est en sûreté sur l'autre bord, qui appartient à la Province de Nicaragua, & d'où l'on compte dix lieues jusqu'à St Michel, premiere Place de cette Province.

Mais, en suivant la Côte, les deux Provinces sont séparées par le Golfe d'Amapalla (76), qui s'étend de huit ou dix lieues dans les Terres. On découvre à son entrée, du côté méridional, la Pointe de *Cosibina* ou *Cosivina*, & les Montagnes de St Michel au Nord-Ouest. Cosivina est à douze dégrés quarante minutes de latitude Septentrionale. C'est une Pointe haute & ronde, qui se présente comme une Isle, du côté de la Mer, parce que les Terres en sont fort basses. Les Chuntales, ou les Montagnes de St Michel, sont fort hautes, mais peu escarpées. Les Terres, qui les bornent au Sud-Est, sont basses & unies, & c'est à ces Terres basses que commence le Golfe d'Amapalla. On rencontre, à l'entrée, deux Isles assez considérables, l'une à deux milles de l'autre, dont la plus méridionale se nomme *Mangera*, & l'autre *Amapalla.* Mangera est ronde, & d'environ deux lieues de circuit. Elle paroît comme un grand Bois environné de Rochers, avec une petite Baie sabloneuse du côté du Nord-Est. La terre en est noire, peu profonde, & mêlée de pierres, qui ne l'empêchent pas de produire de fort gros arbres. Les Indiens ont une Ville au centre, d'où l'on se rend à la Baie par un chemin étroit & pierreux. L'Isle d'Amapalla, est plus grande; mais son terroir est à-peu-près le même. Elle contient deux Villes, l'une au Nord & l'autre à l'Orient. La derniere, qui n'est pas à plus d'un mille de la Mer, est située au sommet d'une Montagne; & le chemin, par lequel on y monte, est si difficile, qu'un petit nombre d'Hommes la défendroit à coups de pierres contre de nombreuses Troupes.

(75) *Ibid.*

(76) Dampier lui donne ce nom, d'une de ses Isles. Wodes Rogers le nomme Fonseca.

Description de la Nouvelle Espagne.

On découvre au milieu de la Ville une fort belle Eglise, que les Compagnons de Dampier eurent l'occasion de visiter : & sur leur récit, il observa que dans toutes les Villes Indiennes qui sont sous la domination des Espagnols, les Images & les Statues des Eglises sont vêtues à l'Indienne; au lieu que dans les Villes où les Espagnols font le plus grand nombre, elles sont vêtues à l'Espagnole. La Rade de l'Isle est à l'Orient, vis-à-vis d'une terre basse. Un peu plus haut, on peut mouiller aussi fort près de terre au Nord-Est. C'est le lieu que les Espagnols fréquentent le plus, & qu'ils nomment *Port de Martin Lopez*. Le Golfe a plusieurs autres Isles, plus basses & moins habitées; mais il a si peu d'eau vers le fond, qu'il est impossible aux Vaisseaux d'y pénétrer (77).

Honduras, ou Hibueras, V. Province.

La cinquiéme Province, qu'on nomme *Honduras* & *Hibueras*, est située sur le Golfe du même nom, qu'elle a presqu'au Nord, comme elle est à peu près au Sud-Est de Guatimala, à l'Est de Vera-Paz, & au Nord-Est de Nicaragua. On ne lui donne pas moins de cent cinquante lieues de long, sur quatre-vingt de large. Dans cette étendue elle est presque déserte, quoique très fertile en maïz & en Bestiaux; mais, si l'on en croit Barthelemi de Las Casas, c'étoit autrefois un des Païs les plus peuplés de l'Amérique, lorsqu'il fut découvert en 1502 dans le quatriéme Voïage de Christophe Colomb, & la diminution de ses Habitans ne doit être attribuée qu'à la cruauté des Espagnols. Correal, Voïageur de cette Nation, avoue de bonne foi que de son tems (78), on n'y auroit pas trouvé quatre cens Indiens,

(77) Voïage de Dampier autour du Monde, Tome I. pages 32 & suivantes. Wodes Rogers & Cooke continuent de donner les mesures de la Côte, & de nous apprendre quelques autres noms de lieux. Des Anabacas à la Barre d'Estapa, on compte environ vingt-trois lieues; de la Barre d'Estapa, dix lieues à la Riviere de Meticalco; de cette Riviere au Volcan du Sud-Est, 18 lieues; & dix-huit jusqu'au Port de Sonsonate ou de la Trinité. Entre la Barre d'Estapa, & la Trinité, le rivage court Ouest-quart-au-Nord-Ouest & Est-quart-au-Sud-Est. Il y a une Riviere à six lieues de celle de Meticalco. Si l'on veut mouiller au Port de la Trinité, il faut tenir la droite, où la terre est plus basse, avoir toujours le plomb à la main, jusqu'à ce qu'on ait douze brasses d'eau, courir droit vers les Magasins, & laisser tomber l'ancre au Sud-Est; avec de grandes précautions néanmoins, parce qu'il y a plusieurs Bancs jusqu'à la hauteur de *Punta de los Remedios*, qui court Nord & Sud. Depuis ce Havre de la Trinité, aux Volcans Isalcas, quatre lieues, & de-là huit à Rio Lempa; de Rio Lempa jusqu'à la terre basse d'Ibaltique, cinq lieues, avec des bas-fonds & une Mer rude. Il faut courir Est-quart-au-Sud-Est pour aller à la Barre d'Ibaltique, qui est quatre lieues plus loin, & d'où quelques Bancs s'avancent plus de deux lieues en Mer. Trois lieues à l'Est au-delà de cette Pointe, on voit la Montagne Vernel, qui est d'une hauteur médiocre, deux lieues plus loin, à l'Est, on trouve le Volcan de Coteculo; & trois lieues Nord & Sud de la Barre d'Ibaltique, on voit un autre Volcan, qui porte le nom de Saint-Michel. Là est une Riviere de même nom. De cette Riviere au Port Martin Lopez, ou El Condadillo, environ dix-huit lieues. On peut connoître ce Port à ses rivages blancs, les seuls qu'il y ait sur cette Côte, qui se joint ici au Golfe d'Amapalla. De cette jonction à la Pointe de Cosivina, il y a neuf lieues. On connoît cette Pointe, à de petits Rochers qui vont jusqu'au rivage. D'ici jusqu'à la *Mesa*, ou la Table de Voldan, petite Montagne entre Cosivina & Realejo, on compte sept lieues, Ouest-quart-au-Nord-Ouest & route Est-quart-au-Sud-Est; de Mesa de Voldan aux *Asexadoes*, ou aux *Scieurs*, quatre lieues; c'est-à dire environ douze de la Pointe de Cosivina au Port de Rialexa ou Realejo, dans la Province de Nicaragua. *Supplément au Voïage de Woodes Rogers*, Tome II. & Voïage d'Edouard Cooke Tome II.

(78) Voïages de François Correal, pages 83 & suivantes.

capables de porter les armes; que le fer, le feu, le travail des Mines & les rigueurs de l'esclavage en avoient fait périr un nombre infini, & que le reste s'étoit sauvé dans des Bois & des Rochers impénétrables. Cependant les Espagnols ont bâti plusieurs Villes dans cette grande Province. Les principales sont Truxillo, Valladolid, ou Comayaga Siége Episcopal, dont le Prélat porte ordinairement le titre d'Evêque de Honduras; San-Pedro; Puerto de Cavallos, Naco & Triomso de la Cruz. Gage y joint Saint-Thomas de Castille, qu'il traite de vieux château ruiné, & le Village Indien de Saint-Pierre; qui servent au Commerce entre la Province de Guatimala & les Vaisseaux du Golfe de Honduras.

Description de la Nouvelle Espagne.

Correal se suppose placé à la Pointe de l'Yucatan, pour mesurer la grandeur du Golfe. Il y a cent lieues, dit-il, de cette Pointe à Rio grande, dont le Cap fait l'autre Pointe; & dans l'intervalle on laisse Punta de las Mugeres & la Baie de l'Ascension. Rio grande est entre seize & dix-sept dégrés de latitude du Nord. De Punta de Higueras, qui est au fond du Golfe, & qui sépare l'Yucatan de Honduras, Païs habité par les Indiens libres, il y a trente lieues à l'Est jusqu'au Cap de tres Puntas; & de ce Cap on compte trente autres lieues, jusqu'à Puerto de Cavallos, ou *Naco*, qui est le nom de sa Ville, située sur la Riviere de Sol. San-Pedro n'est qu'à une journée de Naco, dans une Plaine bordée des Montagnes; & Rio d'Allua, Rio Baxo, & la Ville de Gracias à Dios ne sont pas éloignés de San-Pedro. De Puerto Cavallos au Port qui se nomme Triomfo de la Cruz, il y a trente-deux lieues. On rencontre Truxillo, à cinquante lieues de ce dernier Port; & la Côte tourne ensuite au Nord Est jusqu'au Cap de Honduras, qui est proprement l'entrée du Golfe, du côté de la Province dont il porte le nom. Cependant il reste de-là vingt lieues jusqu'à Rio grande & au Cap de Camaron, vers lesquels la Côte court à l'Est; & c'est entre cette Pointe & celle d'Yucatan, que Correal a compté cent lieues. De-là jusqu'au Cap de Gracias à Dios, qui est à quatorze dégrés de latitude du Nord, il y a soixante-neuf lieues; & là finit la Côte de Honduras, après laquelle on trouve celle de Nicaragua. Le même Voïageur, rapportant les Colonies Espagnoles à l'ordre des tems, nomme Truxillo pour la premiere, Puerto de Cavallos pour la seconde, San-Pedro pour la troisiéme, Gracias à Dios pour la quatriéme, &c.

La Ville de Truxillo est située sur une Colline, à peu de distance de la Mer. Gage, qui s'y rendit de Coban, Capitale de Vera-Paz, dans le tems que les Vaisseaux d'Espagne arrivent au Golfe, n'en donne pas une haute idée. Cette Place, dit-il, est sans résistance, comme on en doit juger par la facilité que les Anglois & les Hollandois ont eue à s'en saisir. Elle est à quatre-vingt ou cent lieues de Guatimala, par terre. Le Païs est plein de Bois & de Montagnes, incommode pour les Voïageurs, pauvre, & sans autres marchandises que des cuirs, de la casse & de la Salsepareille. On ne mange, autour de Truxillo, que de la cassave, & si séche, que pour l'avaller on la trempe dans de l'eau, du bouillon, du vin ou du chocolat. Le maïz est plus commun du côté de Valladolid, ou Comayaga, qui est la Ville Episcopale, quoiqu'elle n'ait pas plus de cinq cens Habitans. Il s'est rassemblé, dans les

(79) Ibidem.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Campagnes voiſines, un aſſez grand nombre d'Indiens qui les cultivent, & qui ont formé pluſieurs Villages. Cette Contrée, ajoûte Gage, me parut la plus pauvre de l'Amérique. Sa partie la plus ſaine, & la plus commode pour les Habitans, eſt la Vallée de Gracias à Dios, qui contient quelques riches Fermes de Betail & de Froment : mais comme elle eſt auſſi proche de Guatimala, que de Comayaga & de Truxillo, & que les chemins ſont beaucoup plus aiſés vers Guatimala, on y tranſporte plus volontiers ces riches productions (80).

Nicaragua, VI. Province.

De Honduras, dit Correal, on prend par les Mines de Chalatecca (81) pour entrer dans la Province de Nicaragua, qui s'étend juſqu'à la Mer du Sud. Gage y entra, comme on l'a rapporté d'après lui, par Saint-Michel premiere Ville de la Province du côté de Guatimala; & s'étant embarqué ſur le Golfe d'Amapalla, il arriva le ſoir à Realejo, premier Port qui ſe préſente ſur cette Côte. En général, cette Province paſſe pour une des plus belles de la Nouvelle Eſpagne. Mais la chaleur y eſt ſi grande, qu'on n'y peut voïager de jour en Eté. Il y pleut l'eſpace de ſix mois; & cette ſaiſon, qu'on y nomme l'hiver, commence ordinairement au mois de Mai. Le reſte de l'année ſe paſſe dans une continuelle ſéchereſſe; ce qui n'empêche point que la cire, le miel, & les fruits n'y ſoient en abondance. Il s'y trouve de ſi gros arbres, que s'il en faut croire un célebre Voïageur, douze Hommes peuvent à peine les embraſſer (82). On y voit peu de gros Beſtiaux; mais les Porcs, dont les premiers y ſont venus d'Eſpagne, ont extrêmement multiplié. Correal, qui paroît avoir obſervé fort ſoigneuſement le Païs, ne croit point qu'il ait jamais produit d'or, quoique les premiers Voïageurs de ſa Nation ſe vantent d'y en avoir trouvé. Mais il convient que l'abondance & la tranquillité, qui regnent dans cette Province, la rendent digne du nom de Paradis terreſtre qu'on lui donne. Auſſi les Habitans y ſont-ils fort voluptueux. On y parle quatre Langues, dont la principale eſt le Mexiquain, qui s'étend, ſuivant le même Ecrivain, dans une grande partie des deux Ameriques; il ajoûte, dans l'eſpace de quinze cens lieues à la ronde (83). La Capitale de Nicaragua ſe nomme *Leon*; & ſes autres Villes, ſur la Mer du Sud, ſont *Grenade*, *Segovia Nueva*, *Nicaragua*, *Realejo*, ou *Rialexa*, *Nicoya*, *Maſoya* ou *Maſava*, *Jaën* & *Porto San-Juan*, à l'embouchure du Lac, ſur la Mer du Nord.

Leon eſt ſitué (84) entre Realejo & Grenade, à la diſtance d'une journée de ces deux Places, ſur le bord & comme à la naiſſance d'un grand Lac, qui traverſant la Province dans ſa plus grande longueur, va ſe jetter dans l'Océan ſeptentrional, par une embouchure qui ſe nomme le Deſaguadore. Les Maiſons de cette Ville ſont fort bien bâties, mais baſſes, parce qu'on y eſt dans la crainte continuelle des tremblemens de terre. On en compte plus de douze cens, la plûpart accompagnées de jardins & de beaux vergers. Le Commerce des deux Mers y fait regner l'abondance; & la beauté du climat ſe joi-

(80) Gage, 3. Part. chap. 19.

(81) Les deux Provinces ſont ſéparées par une chaîne de Montagnes que Wafer nomme Teguſigalpa, & qu'il traite auſſi de Province, riche, dit-il en Mines d'argent, *ubi ſuprà*, page 322.

(82) Correal, *ubi ſuprà*.

(83) *Ibidem*.

(84) A douze dégrés vingt-cinq minutes de latitude du Nord.

gnant aux commodités de la vie, pour faire un heureux sort aux Habitans, ils s'abandonnent à la mollesse, dans leurs délicieux jardins, où ils passent la plus grande partie du jour à dormir, à nourrir des Oiseaux, à faire bonne chere du poisson du Lac, & des autres productions admirables du Païs. Ce voluptueux repos n'est troublé que par la crainte d'un Volcan voisin, qui leur a souvent causé beaucoup de mal, quoiqu'il soit devenu moins ardent, & qu'il n'en sorte aujourd'hui que de la fumée : mais elle fait juger qu'il y reste encore du soufre; & tôt ou tard on s'attend à de nouvelles éruptions (85).

Description de la Nouvelle Espagne.

De Leon à Grenade, le chemin est d'une beauté qui cause de l'admiration aux Voïageurs; & tous les agrémens de la nature s'y trouvent joints à l'abondance. Grenade est une Ville mieux bâtie encore & plus peuplée que Leon (86). Les Négocians y sont plus riches, les Eglises plus belles, & les

(85) Suivant Gage & Correal, plusieurs Espagnols se sont imaginé que la matiere du feu étoit de l'or, & n'ont pas manqué de faire inutilement de grandes recherches, *ubi suprà.* Gage raconte qu'un Religieux de la Merci fit faire un chaudron fort épais, & qu'il le fit descendre, soutenu par une chaîne de fer, dans l'ouverture du Volcan. Il esperoit de le retirer plein d'or fondu; mais la force du feu détacha le chaudron & le fondit aussi tôt. *Ibid.*

(86) Outre les ravages du Volcan, Leon est plus exposé que Grenade aux insultes des Ennemis de l'Espagne; témoin le malheur qu'il eut d'être brulé, en 1684, par quelques Avanturiers Anglois. Dampier, qui étoit de l'expédition en fait un récit qui sert à faire connoître mieux ce Canton. Il y a, dit-il, au Sud-Est de Realejo, un petit bras de Mer qui s'approche de Leon. Nous entrâmes, à la pointe du jour, dans cette anse, qui est extrêmement serrée, & si basse des deux côtés, que la marée couvre les deux rives. Le Païs produit des mangles rouges, en si grande abondance qu'il n'y a pas moïen d'y passer. Au delà des mangles, les Espagnols ont une Redoute, près de la Riviere, pour empêcher l'Ennemi d'y faire descente. Quand nous fûmes à la vue de la Redoute, nous fîmes force de rames pour gagner la terre. Le bruit de nos avirons donna l'allarme aux Gardes, qui prirent aussi-tôt la fuite. Nous descendîmes, pour les suivre. On fit un Détachement de 470 Hommes, pour marcher droit à la Place.

La Ville de Leon est à vingt milles de la Mer dans les terres. On y va par un chemin uni, au travers d'un Païs plat, composé de grands pâturages, & de quelques Bois de haute futaie. A cinq milles du lieu de notre débarquement, il y a une Manufacture de sucre, & trois milles plus loin une autre, à deux milles de laquelle on rencontre une belle Riviere, qu'il faut passer, mais qui n'est pas fort profonde. Après cette Riviere, on ne trouve d'eau que près d'une Ville Indienne, qui est à deux milles de Leon. Delà, le chemin est agréable, sabloneux & étroit. La Ville de Leon est dans une Plaine, à peu de distance d'une haute Montagne, qui vomit souvent du feu & de la fumée. On la voit de la Mer. Les maisons de Leon ne sont pas hautes; mais elles sont fortes, grandes & entourées de jardins. Les murailles sont de pierre, & la couverture de tuiles. Il y a trois Eglises, outre la Cathedrale. Notre Compatriote Gage, qui avoit voïagé dans ce Païs, en parle comme du lieu de l'Amérique le plus agréable. A la vérité, si l'on considere la situation de la Ville, il se trouvera peu de Places dans l'Amérique, que celle-ci ne surpasse pour le plaisir & la santé. Le Païs des environs est sabloneux & boit incontinent les pluies, qui sont fréquentes dans ces Contrées. La Ville est environnée de pâturages; de sorte qu'on y a l'avantage de tous les vents; ce qui épure beaucoup l'air. Elle n'est pas d'un grand commerce. Aussi n'est-elle pas fort riche en argent. Ses richesses consistent en Bestiaux & en cannes de sucre. On dit qu'on y fait aussi des cordes de chanvre; mais cette Manufacture doit être à quelque distance de la Place, car je n'y ai rien vu de semblable. Dampier continue de raconter comment les Anglois firent leurs approches, la résistance qu'ils trouverent dans la Ville, & la convention à laquelle ils la forcerent, mais qui ne les empêcha point d'y mettre le feu en se retirant. *Voïage autour du Monde*, Tome I. ch. 8.

Description de la Nouvelle Espagne.

Couvens y jouiſſent d'un immenſe revenu. Gage en vante quatre; deux de la Merci, un de Saint François, & celui des Religieuſes, qui eſt le ſeul de ce ſexe, mais dont l'opulence eſt extraordinaire. L'Egliſe Paroiſſiale l'emporte ſur la Cathedrale de Leon, parce que l'Evêque préfere le ſéjour de Grenade à ſon Siege. Le principal Commerce de cette Ville eſt à Carthagene, à Guatimala, à San-Salvador, & à Comayagua. Le même Voïageur y vit entrer, dans un ſeul jour, plus de trois cens Mulets, qui venoient de San-Salvador & de Comayagua, chargés d'indigo, de cochenille & de cuirs. Deux jours après, il y en vit arriver, de Guatimala, trois autres trouppes, dont l'une portoit les revenus du Roi; la ſeconde, une grande quantité de ſucre, & la troiſiéme, de l'indigo. Il ajoûte qu'au départ des Frégates, Grenade eſt une des plus riches Villes de l'Amérique ſeptentrionale. L'inquiétude des Négocians pour leurs marchandiſes, qu'ils craignent de voir tomber entre les mains des Ennemis de l'Eſpagne dans le Golfe de Honduras, porte le plus grand nombre à les envoïer par le Lac à Carthagene; & ſouvent même on fait prendre la même route aux revenus de la Couronne. Cependant quoique ces Navires faſſent voile en aſſurance ſur le Lac de Nicaragua, leur deſcente eſt retardée ſi long-tems par la chûte des eaux, qui les oblige ſouvent de décharger & de recharger, à l'aide des Mulets, dont ils ſe font ſuivre pour tranſporter alors une partie des marchandiſes, que cette incommodité détermine les plus hardis à prendre la voie du Golfe (87).

Segovie & les autres Villes n'ont rien de remarquable, à l'exception de Nicaragua, qui étant ſituée ſur les bords du Lac, vers le milieu de ſon cours, a vis-à-vis d'elle une très belle Iſle, dont un Voïageur vante la fertilité en ouatte, en cacao, en teinture d'écarlate, & en fruits d'un excellent goût (88).

Les Ports de cette Province ſont plus célebres dans nos Relations. Celui qui ſe nomme Realejo, ou Rialexa, eſt à trente lieues de Saint-Michel, à quatre de Leon, & à treize de la Pointe de Coſivina. Il ſe fait reconnoître par ſa Montagne ardente, que les Eſpagnols nomment *Volcano Vejo*. Il n'y a point, aux environs, de Montagne ſi haute, ni de la même forme; ſans compter qu'elle jette de la fumée pendant tout le jour, & quelquefois des flammes pendant la nuit. On l'apperçoit de vingt lieues en Mer; & n'étant qu'à trois lieues du Havre, elle en fait découvrir aiſément l'entrée. Ce Havre eſt formé par une petite Iſle, platte & baſſe, d'un mille de long, & d'un quart de mille de largeur, éloignée de la Côte d'environ un mille & demi. Les deux côtés de l'Iſle ont leur canal, & celui de l'Occident eſt le plus sûr. Cependant, à la pointe de l'Iſle, vers le Nord-Oueſt, l'eau eſt ſi baſſe, que les Vaiſſeaux doivent s'en garder. Du côté de l'Orient, le Canal eſt moins large, & les courans y ſont ſi forts qu'il n'y a jamais de sûreté pour la navigation. Deux cens voiles ſeroient à l'aiſe dans le Havre. Le mouillage eſt près de la terre, ſur un fond de ſable clair & dur, à ſept ou huit braſſes d'eau. La Ville du même nom en eſt à deux lieues; & l'on peut s'en approcher par deux anſes, qui baiſſent du même côté. La plus occidentale deſcend derriere la Place, & l'autre conduit juſqu'au pié

(87) Gage, *Ibidem.*

(88) Lionnel Wafer, *ubi ſuprà*, p. 320.

pié des murs ; mais le passage a si peu de largeur, & ses bords sont si couverts de mangles, que l'accès n'en est pas plus facile aux Chaloupes qu'aux Vaisseaux (89).

Description de la Nouvelle Espagne.

A trois lieues au-dessus de Realejo, on trouve un grand Bourg d'Indiens, que Gage nomme *la Veja*, & Rogers, *Pueblo vejo* (90), dans lequel Waffer assure qu'on ne compte pas moins de vingt mille Ames. On y voit, dit-il, dans un Couvent de Saint François, une Image de Notre-Dame, dont les fréquens miracles donnent encore plus de célébrité à ce lieu que le nombre de ses Habitans.

Nicoya est un autre Port, à neuf dégrés dix-huit minutes de latitude du Nord, dans le Golfe de Salinas, ou *la Caldera*, qui termine la Province de Nicaragua vers celle de Costa-ricca. On n'en trouve point de description, dont il y ait beaucoup de lumiere à recueillir. Dampier l'appelle une petite Ville de Mulâtres (91), située sur le bord d'une Riviere de même nom. Elle est fort propre, dit-il, à la construction des Vaisseaux. Aussi la plûpart de ses Habitans sont-ils des Charpentiers, dont toute l'occupation est de bâtir des Vaisseaux neufs ou de radouber les vieux. Ce fut dans ce Port que Scharp, célebre Avanturier, fit réparer

(89) Dampier, *ubi sup.* page 129.

(90) Supplément de Rogers, page 12. Le Traducteur de Wafer l'appelle, en François, le Vieux Bourg, page 320.

(91) Dampier, *ubi suprà*, pages 124 & 125. Gage nomme Nicoya un fort beau Village, gouverné néanmoins par un Alcalde Espagnol. Il ajoute qu'on y file une herbe nommée *Pite*, qui est une marchandise fort estimée en Espagne, particuliérement celle qui est teinte à *Micoza*, en couleur de pourpre ; & qu'on emploie quantité d'Indiens à chercher sur le bord de la Mer une espece de coquillage qui sert à cette teinture. On en teint aussi le drap de Ségovie, qui est fort cher en Espagne. Ce poisson à coquille se cache pendant trois cens jours de l'année, & ne se trouve qu'au Printems. C'est le sang de sa tête qu'on emploie. 3. P. p. 276.

Les distances de cette Côte, suivant Rogers & Cooke, sont de Realejo à Rio de Tosta, huit ou neuf lieues, Sud-Est-quart-au-Sud. De cette Riviere à Mesa ou Table de Sutiabo, dix lieues, Nord-Ouest. On voit paroître le Volcan Anion, au Sud-Est de la même Riviere, à trois ou quatre lieues dans le Païs. De la Table de Sutiabo au Volcan de Leon, il y a quatre lieues. De ce Volcan à celui de Telica, douze lieues ; de ce dernier à la Table de Moliase, deux ; & de cette Table à la terre haute de Sinotepe, trois ; de Sinotepe à Masaca, ou Port Saint-Jean, quatre ; & de ce Port à la Pointe de Sainte-Catherine dix-huit, qui font la largeur d'un Golfe qu'on nomme *Papagaio*, ou des Perroquets. Il faut courir Nord-Ouest & Sud-Est, même route qu'il faut tenir pour aller de Rio Tosta au Port Saint-Jean. La Côte est fort saine, mais la Mer est rude ; il y a d'ailleurs une Table, d'environ deux lieues de long. Les vents du Nord sont très orageux dans ce Golfe ; & l'on ne s'en garantit qu'en rangeant de près la Côte.

La Pointe de Sainte-Catherine est sous l'onziéme dégré de latitude. A la hauteur de cette Pointe, on trouve un gros Rocher, qui en couvre de plus petits. D'ici au Cap *Guiones*, il y a trente-deux lieues Nord-Ouest. Dans l'intervalle, on rencontre le Port de Velas à huit lieues, & l'on voit au-dessus de ce Port deux grandes Montagnes, avec une profonde ouverture entre deux ; une lieue ou plus, au Sud-Est, il y a quelques Rochers qui ressemblent à des Navires sous les voiles, & de-là vient son nom. Du Port de Velas jusqu'au Cap *Hermoso*, on compte douze lieues, Nord-Ouest-quart-au-Nord & Sud-Est-quart-au-Sud. Il reste environ douze lieues du Cap Hermoso au Cap Guiones, Nord-Ouest & Sud-Est, fond de sable, Côte saine. Du Cap Guiones au Cap Blanc, il y a quinze lieues Est-Sud-Est & Ouest-Nord Ouest On peut connoître le Havre à une petite Isle qui est à sa Pointe, & que les Cartes Espagnoles nomment *Chira*. C'est ce dernier Cap qui forme la Pointe du Golfe de Salinas, où Nicoya est située dans une petite Baie qui prend son nom. Supplément de Wood Rogers, *ubi suprà*.

Description de la Nouvelle Espagne.

le sien en 1681, pour abandonner la Mer du Sud, où il s'étoit fait redouter par ses brigandages. Quelques Indiens, enlevés par Dampier, lui dirent que les campagnes voisines étoient soigneusement cultivées, & qu'on y élevoit quantité de Bestiaux dans des pâturages d'une grande étendue; qu'en plusieurs endroits voisins de la Mer, il croissoit du bois rouge, propre à la teinture, dont ils ne tiroient pas beaucoup de profit, parce qu'ils étoient obligés de le voiturer au Lac de Nicaragua, qui se jette dans la Mer du Nord; & qu'ils y envoïoient aussi des peaux de Taureaux & de Vaches, pour lesquelles ils rapportoient, en échange, des chapeaux, des toiles & des laines de l'Europe.

Le Cap Blanc, qui fait la pointe du Golfe de Salinas, & qui termine la Côte de Nicaragua, est soigneusement décrit par Dampier. Il lui fait tirer son nom de deux Rochers blancs, qui se découvrent de loin. A les voir en Mer, & vis-à-vis de la Côte, il semble qu'ils en fassent partie. Mais plus proche de terre, soit à l'Est ou à l'Ouest du Cap, on les prendroit pour deux Vaisseaux à la voile. A les voir de plus près encore, on croiroit que ce sont deux hautes tours. On les trouve petits, hauts, escarpés sur toutes leurs faces, à la distances d'un demi-mille du Cap. Sa situation est à neuf dégrés cinquante-six minutes de latitude du Nord. C'est une Pointe complette, où des Rochers escarpés regnent jusqu'à la Mer. Son sommet est plat & uni, l'espace de près d'un mille; après quoi il commence à baisser peu-à-peu, en formant de chaque côté une très agréable pente. De grands & magnifiques arbres, donr il est couvert, augmentent la beauté de la perspective. La Côte, qui regne du Nord-Ouest au Nord-Est, pendant quatre lieues, forme la Baie que les Espagnols nomment *Caldera*. Du fond de cette Baie jusqu'au Lac de Nicaragua, on ne compte que quatorze ou quinze lieues (92).

Costa ricca, VII. Province.

En avançant de la Province de Nicaragua au Sud-Est vers l'Isthme de Darien, on entre dans la septiéme Province, qui s'appelle *Costa-ricca*; nom que Lionnel Waffer prend pour une ironie, parce que loin d'y avoir observé des marques d'opulence, il la trouva pauvre & stérile, ou du moins sans autre richesse qu'une grande quantité de Bestiaux. Elle dépend pour le spirituel, de l'Evêché de Leon ou de Nicaraguá. Sa Capitale se nomme *Carthago*; & ses autres Villes, sans mériter beaucoup ce titre, sont *Esparza*, *Aranjuez* & *Castro d'Austria*. On doit juger par sa situation, qui est resserrée entre la Mer du Sud & celle du Nord, qu'elle a des Ports sur l'une & sur l'autre; cependant on n'y connoît sur la Mer du Sud, que le Havre de Caldera, dans la Baie de même nom; & sur celle du Nord, trois Rivieres nommées *Suere*, *los Anzuelos* & *Vasquez*, qui forment, à leur embouchure, des anses assez commodes pour servir de retraite aux petits Vaisseaux. Porto San-Juan, petite Place maritime de la Province de Nicaragua, est situé entre la Riviere de Vasquez & le Desaguador, auquel il sert de Port.

On connoît peu l'intérieur de Costa-ricca. Waffer qui fit naufrage (93) sur sa Côte méridionale, à trois ou quatre lieues de la Caldera, fait le récit d'un pénible Voïage de sept ou huit jours, qu'il fit par terre jusqu'au bord d'une belle

(92) Voïage autour du Monde, Tome I. page 121.
(93) Voïage de Lionnel Waffer, pages 281 & suivantes.

Riviere qu'il nomme Saint-Antoine, à quatre lieues de laquelle il trouva une grosse Ferme, d'où il se rendit à Esparza, petite Ville voisine : mais il ne traversa dans cette route, qu'un Païs inculte & sans Habitans ; & tout ce qu'il nous apprend d'Esparza même, où il passa plus de trois semaines, c'est qu'elle n'a qu'une Paroisse & deux Couvens : mais Gage, qui n'eut pas moins à se plaindre de la fortune dans cette Province, donne plus d'étendue à ses observations.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Route de Gage dans la Province deCosta-ricca.

Il partit de Grenade ; & pendant deux jours de marche sur le bord du Lac de Nicaragua, il ne cessa point, dit-il, de jouir des délices d'un Païs qu'il croit digne du nom de Paradis terrestre, par la beauté de ses campagnes, de ses Villages & de ses chemins. Un monstrueux Crocodile, sorti du Lac, l'exposa au plus mortel danger. Il en fut poursuivi avec tant de vitesse, que si les Espagnols qui l'accompagnoient ne lui eussent crié de se détourner du chemin, & de marcher en tournoïant, lui, ou sa Mule, auroit été la proie de ce terrible Animal. En avançant ainsi par divers détours, il eut enfin le bonheur de le laisser bien loin derriere lui. Le troisiéme jour, il avoit encore la vue du Lac, après l'avoir eue pendant plus de vingt lieues. Ensuite il entra dans un Païs difficile & pierreux, qui panchoit plus du coté de la Mer du Sud, que de celle du Nord. Dans tout le reste du Voïage jusqu'à Carthago, il ne vit rien de plus remarquable que de grands Bois, dont les arbres lui semblerent propres à construire des Vaisseaux. Il traversa plusieurs Montagnes & des lieux déserts, où il fut quelquefois obligé de passer deux nuits consécutives, sans rencontrer le moindre Village ; mais on y trouve des cabanes, que les Magistrats des Habitations voisines ont fait bâtir pour la commodité des Voïageurs. Cette ennuïeuse & pénible route le conduisit enfin à Carthago.

Cette Ville, qui est la Capitale de la Province, contient environ quatre cens Familles & quantité de riches Marchands, sous un Gouverneur Espagnol. Elle avoit alors un Evêque & trois Couvens. Dans l'impatience de s'embarquer pour Carthagene ou Porto-bello, Gage n'eut pas plutôt appris qu'il en pouvoit trouver l'occasion dans la Riviere de Suere ou de los Anzuelos, qu'il se remit en chemin. On lui conseilla d'aller à Suere, parce qu'on rencontre, sur cette route, plus de Villages Indiens & de Fermes Espagnoles. Le Païs est montagneux ; mais on y trouve des Vallées fertiles & d'excellentes Fermes, où l'on nourrit quantité de Porcs. Les Indiens y sont moins civilisés que dans les autres Provinces de la Nouvelle Espagne, quoiqu'ils y portent le joug d'aussi bonne grace. Une Ferme Espagnole servit de retraite à Gage sur la Riviere de Suere, jusqu'au départ d'une Fregate, chargée de miel, de cuirs & d'autres provisions. On l'assura que le plus grand danger de la navigation, qu'il alloit entreprendre, étoit à sortir de la Riviere, qui est fort rapide en quelques endroits, basse en d'autres, & pleine de Rochers jusqu'à son embouchure. Cependant, après en être sorti fort heureusement, il eut le malheur de tomber, à deux lieues de la Côte, sous le canon de deux Vaisseaux Hollandois, qui trouverent peu de résistance dans sa Fregate. Environ huit mille piastres, qu'il avoit amassées depuis douze ans, & qu'il devoit à la bonne volonté des Indiens de Mixco, de Piñola, d'Amatitlan & de Petapa (94) lui furent enlevées par ces Pirates. On

(94) Cela me fit appliquer à moi-même, dit-il naturellement, le proverbe, que le

Description de la Nouvelle Espagne.

ne lui laissa d'abord que ses Livres, quelques tableaux peints sur du cuivre & ses habits, que sa qualité de Religieux lui fit obtenir; mais aïant pris droit de cette indulgence pour demander aussi son lit, qui lui fut accordé, il sauva près de mille écus en doubles pistoles, qu'il avoit eu la précaution de coudre dans ses matelats. Le Capitaine de la Fregate & les autres Espagnols furent traités avec tant de rigueur, qu'on ne leur rendit que le corps de leur Bâtiment, après l'avoir déchargé de tout ce qu'ils avoient de précieux ou d'utile.

Ils prirent tristement leur route vers los Anzuelos; mais apprenant que les Fregates de cette Riviere étoient parties, Gage résolut de retourner à Carthago. La compassion, qu'il trouva dans les Espagnols & les Indiens, lui procura des secours qui réparerent une partie de sa perte. Il arriva, dans le même tems, à Carthago, trois cens Mulets sans charge, avec quelques Marchands de Comayaga & de Guatimala, qui les conduisoient par terre au-delà des Montagnes de Veragua, pour les vendre dans l'Isthme de Darien. Ce Commerce, qui se fait tous les ans, est le seul qu'on ose hasarder par terre avec Panama. Le chemin est également dangereux, par les Montagnes qu'il faut traverser, & par le voisinage de plusieurs Nations barbares, que les Espagnols n'ont point encore assujetties. Gage n'en étoit pas moins disposé à prendre cette route, avec trois Marchands, qui témoignoient le même courage. Quelques Amis, que ses prédications lui avoient faits à Carthago, lui firent perdre ce dessein. Bientôt il regarda leur conseil comme une faveur du Ciel, en apprenant que tous les Muletiers avoient été massacrés par les Barbares, & qu'il n'auroit point évité le même sort. On lui proposa de tenter si la Mer du Sud ne lui seroit pas plus favorable que celle du Nord, & de se rendre dans cette espérance à Nicoya, au Golfe des Salines & à Chira, où l'occasion ne lui manqueroit point de s'embarquer pour Panama. Il saisit avidemment cette ouverture. Le chemin par lequel il se rendit de Carthago à Nicoya est montagneux, & d'une difficulté qui lui fit dire, en arrivant dans ce Port, qu'il nomme un fort beau Village, c'est mon *non plus ultrà*. Il parla d'y ériger une colomne, avec cette inscription, parce qu'il n'esperoit plus de trouver d'autre Port où il pût s'embarquer pour Panama. Personne, ajoûte-t'il, n'avoit jamais rien exécuté avec plus de courage. Il avoit fait par terre, depuis Mixco jusqu'à Nicoya, environ six cens lieues, ou dix huit cens milles d'Angleterre, du Nord au Sud; sans compter ce qu'il avoit fait depuis la Vera-Cruz jusqu'à Mexico, de Mexico à Guatimala, ensuite à Vera-Paz, à Golfo dolce, jusqu'à Puerto de Cavallos, & de-là, dans son retour à Guatimala; ce qu'il fait monter encore à treize ou quatorze cens milles d'Angleterre, & ce qu'il pensoit à faire graver à Nicoya sur une colomne, pour en éternisér la mémoire (95).

Correal, qui avoit traversé, comme Gage, cette partie de la Province, dit que les Indiens des Montagnes, entre Carthago & Nicoya, sont extrêmement barbares, & qu'ils haïssent mortellement les Espagnols, qui les appellent *In-*

bien mal acquis ne profite jamais, voïant que je perdois tout d'un coup ce que l'aveugle dévotion des Indiens m'avoit fait acquerir parmi eux, *ubi suprà*, page 263.

(95) *Ubi suprà*, 4e Part. chap. 7. Ce Voïageur s'embarque ici & quitte la Nouvelle Espagne.

dios bravos, parce qu'on n'a point encore trouvé le moïen de les soumettre (96).

La derniere Province de l'Audience de Guatimala, est celle de *Veragua*, qui touche à l'Isthme de Darien, & qui est située comme la précédente entre les Mers du Nord & du Sud. On lui donne environ cinquante lieues, de l'Est à l'Ouest, & vingt-quatre, du Nord au Sud. Ses principales Villes sont la Conception, qui porte le titre de Capitale, avec un Port assez considerable sur la Mer du Nord; la *Trinidad* & *Santa-Fe*, qui sont dans les Terres; *Carlos*, petit Port de la Mer du Sud; & *Parita*, autre Port de la même Mer, qui donne son nom au Golfe dans lequel il est situé. Cette Province, aïant été découverte dès l'an 1502, par Christophe Colomb, reçut en sa faveur le titre de Duché; & de toutes les récompenses qui lui furent accordées par la Cour d'Espagne, c'est presque la seule qu'il ait transmise à ses Descendans. Mais l'intérieur du Païs, est peu connu des Etrangers. Les Espagnols se sont toujours réservé des lumieres, qu'ils craignent de ne pouvoir communiquer sans nuire à leur Commerce, ou sans ouvrir un passage de la Mer du Nord à celle du Sud. Cependant quelques Avanturiers l'ont tenté avec succès; comme on le rapportera dans la Description de l'Isthme. Il n'est question ici que de recueillir des éclaircissemens sur le Veragua.

Description de la Nouvelle Espagne.

Veragua, VIII. Province.

Dampier, qui avoit entrepris de traverser l'Isthme de Darien en 1681, raconte qu'aïant pris terre au Cap de Lorenzo dans la Mer du Sud, il emploïa vingt jours à se rendre au bord du Chepo, derniere Riviere qu'il rencontra, de celles de l'Isthme qui coulent au Sud. De-là il fit neuf milles, pour traverser une fort haute Montagne. Le lendemain il en passa une autre, sur le sommet de laquelle il fit quelques milles. Il en descendit; & la marche de ce jour aïant encore été de neuf milles, il trouva une belle Fontaine, auprès de laquelle il passa la nuit. Le jour d'après, il traversa une troisiéme Montagne, sur le sommet de laquelle il fit cinq milles. En arrivant à sa pente, du côté du Nord, il découvrit la Mer. Une Riviere, qu'il rencontra bientôt dans la plaine, & la premiere qui se jette dans la Mer du Nord, traverse des champs d'une fort large étendue. C'est celle de la Conception de Veragua. Ses Compagnons prirent des Canots dans une Habitation d'Indiens. Il descendit avec eux jusqu'à l'embouchure de cette Riviere; & depuis le pié de la Montagne, cette journée fut d'environ sept milles. Il trouva, vers l'embouchure quantité d'Indiens, qui s'y étoient établis, pour tirer avantage de l'arrivée des Avanturiers, auxquels ils fournissoient des yames, des plantains, du sucre, des cannes, des oiseaux, & des œufs; mais Dampier ne parle point de la Ville, ni même de sa situation. Les Indiens lui dirent qu'ils voïoient souvent des Avanturiers Anglois & François; qu'à trois lieues de l'embouchure, on trouvoit une Isle, nommée la *Clé*, ou l'*Ile de la Sonde*, qui est la derniere des Sambales (*) à l'Ouest. Depuis l'Anse du Cap Lorenzo, où il avoit pris terre avec ses Compagnons, il avoit emploïé vingt-trois jours, pendant lesquels il n'avoit pas fait moins de cent dix milles jusqu'à la Conception; mais la nécessité de suivre souvent les Vallées, pour éviter de hautes Montagnes, leur en avoit fait faire inutilement cinquante, qu'ils auroient évités, dit il, s'ils avoient pu remonter de

(96) *Ubi suprà*, page 96. (*) Nous les nommons Zembles, & les Espagnols *San-Blas*, dont Sambales & Zembles sont une corruption.

Description de la Nouvelle Espagne.

la Baie de Panama par la Riviere de Chepo. Il ajoûte que de cette Riviere, ou de celle de Sainte-Marie, on n'a pas besoin de plus de trois jours pour passer de la Mer du Sud à celle du Nord, & qu'un Parti de six cens Hommes peut exécuter cette entreprise sans la permission des Indiens (97). Il place, dans la Province de Veragua, une Riviere qu'il appelle *Blewfield*, du nom d'un fameux Avanturier de sa Nation, qui demeuroit dans l'Isle de la Providence, une des Sambales, habitée autrefois par des Anglois. Cette Riviere, dit-il, a son embouchure dans une belle Baie sabloneuse. L'entrée en est profonde; mais plus loin, elle ne peut recevoir que des Barques de soixante à soixante & dix tonneaux. On y trouve beaucoup de Lamantins, ou de Manates, qu'on nomme aussi Vaches marines. *Bocca Toro* est une ouverture, ou une anse, vers dix dégrés dix minutes de latitude du Nord, entre la derniere Riviere de Veragua & celle de Chagre. Les Indiens de Bocca Toro sont très barbares & n'ont aucun Commere avec les Espagnols. Leur Côte produit quantité de Vanille (98).

Oexmelin (99), dont les descriptions sont ordinairement très fidelles, par l'intérêt que les Voïageurs de son Ordre ont toujours eu à connoître exactement la situation des lieux, nous donne aussi quelques lumieres sur la Côte occidentale de Veragua. Il place Bocca Toro à trente lieues de la Riviere de Chagre, & tout cet espace est habité, dit-il, par des *Indios Bravos*, ou des Indiens Guerriers; nom que les Espagnols donnent à ceux qu'ils n'ont encore pu réduire. La Baie de Bocca Toro a vingt-cinq ou trente lieues de circuit, & quantité de petites Isles, dont l'une est pourvue d'excellente eau. La Pointe, qu'on nomme Diego, est arrosée d'une petite Riviere d'eau douce, où l'on trouve dans le sable, quantité d'œufs de Crocodiles, d'aussi bon goût que des œufs d'Oie. Les Indiens du Canton portent encore des ornemens d'or; ce qui semble prouver qu'il s'en trouve dans leur Païs, qui s'étend assez loin; & peut-être pourroit-on s'y établir malgré les Espagnols, qui n'y ont pas plus de droit que toute autre Nation (1). Le terroir en est humide, parce qu'il y pleut trois mois de l'année; mais il ne laisse pas d'être merveilleusement bon. La terre en est noire, & produit de très grands arbres. Bocca del Drago communique avec Bocca Toro. On est persuadé qu'une partie des petites Isles, qui n'est éloignée de la terre que d'environ deux lieues, est habitée par des Indiens. L'odeur de leurs fruits, ou de leurs alimens, se fait sentir à ceux qui s'en approchent. Mais jamais les Européens n'ont pu faire d'alliance avec eux. Les Flibustiers même n'osent prendre de l'eau sur leurs Terres; & ceux, qui l'ont tenté avec un nombreux Détachement, ont été forcés de se retirer, après avoir perdu beaucoup de monde, qu'on leur tuoit à coups de fleches, sans qu'ils pussent découvrir d'où elles partoient. Ces Indiens courent avec une extrême agilité dans les Bois. Ils menent une vie errante, depuis que les Espagnols ont entrepris de les subjuguer. Elle est partagée entre les Isles, où ils s'exercent à la pêche, & la partie de la Terre-ferme qu'ils occupent, où ils passent le tems à la chasse. Ils sont continuellement en guerre

(97) Voïage autour du Monde, Tome I. chap. 2.

(98) *Ibid.* chap. 3.

(99) Historien des Flibustiers.

(1) Le même, Tome II. page 211.

avec les Indiens soumis; parce qu'ils ne les croient pas moins Ennemis de leur liberté, que les Espagnols.

Description de la Nouvelle Espagne.

En quittant Bocca del Drago, les Avanturiers suivirent la Côte jusqu'à el Portete, qui est une petite Baie où l'on est à l'abri de tous les vents, à l'exception de celui de l'Ouest. El Portete signifie petit Port. Celui-ci sert aux Espagnols, lorsqu'ils arrivent avec des Vaisseaux chargés de marchandises de l'Europe a la Riviere de Suere, où ils ont des Habitations, & où ils plantent du cacao qui passe pour le meilleur des Indes. De-là leurs marchandises sont portées par terre à Carthago. Ils entretiennent à l'embouchure de cette Riviere une Garnison de vingt-cinq ou trente Hommes, avec un Sergent, & une Vigie qui découvre en Mer. Les Avanturiers ont donné le nom de Pointe blanche à la Riviere de Suere. On y trouve des Bananes en abondance. Nous sortîmes de Suere, continue Oexmelin, & nous passâmes devant la Riviere de Porto San-Juan, qu'on nomme le Desaguador (2) où nous prîmes quelques Requins. Ensuité nous entrâmes dans la grande Baie de *Blukfvelt*, ainsi nommée d'un vieil Avanturier Anglois qui en faisoit sa retraite. Cette Baie a peu de largeur à son embouchure, mais elle est fort étendue dans l'intérieur, quoiqu'elle ne puisse recevoir que de petits Bâtimens, parce qu'elle n'a pas plus de quatorze à quinze pieds d'eau. Le Païs qui l'environne est marécageux & coupé d'un grand nombre de Rivieres. Elle contient une petite Isle, qui nourrit d'excellentes Huîtres. Nous mouillâmes vis-à-vis de cette Isle, en terre-ferme, près d'une Pointe qui fait une Peninsule. On n'y trouve point d'eau douce; mais nous creusâmes des puits, qui nous en donnerent de très bonne. Nos Chasseurs tuerent une Biche & quelques Faisans. Ils avoient vu quantité de Singes, qui nous firent naître l'envie d'en manger. Leur chair ressemble à celle du Liévre; mais elle demande d'être cuite avec beaucoup de sel. La graisse en est jaune & de fort bon goût. La rareté du gibier nous réduisant à vivre de ces Animaux, j'eus la curiosité d'aller à la chasse, sur le récit que j'entendois faire de l'instinct qui les porte à se défendre. Lorsqu'ils voïoient approcher les Chasseurs, ils se joignoient en grand nombre, en poussant des cris épouvantables. Ils jettoient sur leurs Ennemis des branches seches, qu'ils rompoient avec beaucoup de force. Quelques-uns faisoient leur fiente dans leurs pattes & nous la jettoient à la tête. Je remarquai qu'ils ne s'abandonnent jamais, & qu'ils sautent de branche en branche avec une legereté qui éblouit la vûe. On n'en voit pas tomber un seul; s'ils glissent quelquefois, en s'élançant d'un arbre à l'autre, ils s'accrochent avec les pattes ou la queue. Aussi ne gagne-t'on rien à les blesser. Un coup de fusil, qui ne les tue pas sur le champ, n'empêche point qu'ils ne demeurent accrochés à leur branche. Ils y meurent, & n'en tombent que par pieces. Mais je vis, avec plus d'étonnement, qu'aussi-tôt qu'on en blessoit un, ses voisins s'assembloient autour de lui, mettoient leurs doigts dans sa plaie, comme s'ils eussent voulu la sonder, & que s'il en couloit beaucoup de sang ils la tenoient fermée, pendant que d'autres apportoient quelques feuilles qu'ils machoient un moment, & qu'ils poussoient fort adroitement dans l'ouverture. C'est un spectacle que j'ai eu

(2) C'est l'embouchure du Lac de Nicaragua, qui se resserre beaucoup vers la Mer.

plusieurs fois, & qui m'a toujours causé de l'admiration (3).

On trouve sur toute cette Côte, jusqu'à celle de Honduras, une espece de Singes qu'on a nommés *Paresseux*, parce qu'ils ne quittent point le même arbre aussi long-tems qu'il y reste une feuille à manger, & qu'ils mettent plus d'une heure à faire un pas, lorsqu'ils levent les pattes pour se remuer. Leurs cris sont fort perçans. Ils ne sont différens des autres que par une extrême maigreur, qui rend leur figure hideuse. Oexmelin juge qu'ils sont sujets à quelque mal des jointures, tel que la goutte. Il en prit plusieurs, qu'il eut soin de bien nourrir, & qui n'en conserverent pas moins leur sécheresse & leur lenteur. Les jeunes ne sont pas plus agiles que les vieux. On les prend aussi facilement avec les mains, sans qu'ils se défendent autrement que par des cris (4).

Les Indiens du Païs doivent être fort sauvages, puisque sans avoir reçu la moindre offense, ils eurent la perfidie de s'approcher, à la faveur des arbres, & de faire sur les Avanturiers une décharge de fleches, qui en tua plusieurs. Après leur retraite, qu'ils firent très légerement, Oexmelin observa la forme de leurs fleches. Non-seulement elles n'avoient aucune pointe de fer, ou d'autre métal, mais elles sembloient faites sans le secours d'aucun instrument. Elles étoient longues de cinq ou six piés, de la grosseur du doigt, pliantes, & bien arrondies. L'un des bouts étoit armé d'une pierre à feu, fort aigüe, enchassée dans le bout même, avec un petit croc de bois en maniere de harpon, & liée d'un fil si fort, qu'elles pouvoient être lancées sans se rompre contre les corps les plus durs. La pierre cassoit plutôt que de quitter le bois. L'autre bout étoit pointu. Il s'en trouva quelques-unes de bois de palmier, travaillées plus curieusement, & peintes en rouge. L'un des bouts étoit armé aussi d'une pierre à feu, mais l'autre étoit garni d'un morceau de bois creux, de la longueur d'un pié, dans lequel étoient renfermés de petits cailloux ronds, qui faisoient un bruit assez sonore, au moindre mouvement qu'on donnoit à la fleche. Oexmelin croit que ces cailloux ne servoient qu'à lui donner du poids; mais il remarqua aussi que pour les empêcher apparemment de faire du bruit, on avoit eu l'adresse de mettre des feuilles d'arbre dans la partie creuse du bois.

Les Avanturiers, remettant à la voile, traverserent quantité de petites Isles, qu'on nomme *les Perles*, & qui forment une espece de labyrinthe, fort agréable à la vue, où l'on trouve des Tortues en grand nombre. Le lendemain, ils se trouverent devant les Isles de Carneland; & sans cesser de suivre la Côte, avec un vent favorable, ils arriverent en peu de jours au Cap de Gracias à Dios. De ce Cap au Desaguador, Correal répéte plusieurs fois (5) qu'il y a soixante-dix lieues.

Nations des Mosquites, ou Moustiques.

C'est au Cap de Gracias à Dios qu'on trouve une Nation d'Indiens, célebres dans les Relations Angloises sous le nom de *Mosquitos* (6), & qu'Oexmelin

(3) *Ibid.* page 214 & suiv.

(4) *Ibid.*

(5) Voïages de François Correal, pages 85 & 94.

(6) On en trouve un détail curieux dans le Voïage de Robert Lade. Dampier en parle aussi avec assez d'étendue, Tome I. page 12 & suivantes; mais il ne leur donne de l'affection que pour les Anglois. Ils n'aiment pas les François, dit-il, & leur haine est mortelle pour les Espagnols.



CARTE DES PROVINCES DE NICARAGUA ET COSTA RICA
Pour l'Histoire Generale des Voyages
Par M. B. Ing.r de la Marine.
1754.
NICARAGUA
COSTA RICA
MOSQUITOS
Lac de Nicaragua
Golphe de Papagaio
Golphe des Salines
MER DU SUD
C. Gracias a Dios
Cap Blanc
Leon
Grenade
Nicoya
Carthage
Echelle
Lieues communes de France.

melin nomme *Moustiques*. Ils ont toujours résisté aux armes des Espagnols; mais ils traitent sans répugnance avec les François & les Anglois. Cette espece d'alliance vient d'un Avanturier François, qui n'aïant pas fait difficulté d'aller à terre & d'offrir quelques présens à ces Indiens, reçut d'eux des fruits & d'autres provisions en échange. Ensuite, étant prêt à lever l'ancre, il enleva deux Hommes de leur Nation, qu'il traita bien, & qui apprirent assez facilement la Langue Françoise. Deux ans après, il les reconduisit lui-même dans leur Païs, où ils rendirent un si bon témoignage des Avanturiers, qu'ils inspirerent les mêmes sentimens à toute la Nation, surtout lorsqu'ils eurent ajouté que les Avanturiers tuoient les Espagnols. Les Mosquites s'empresserent alors de caresser les François, qui leur donnoient de leur côté des haches, des serpes, des clous, & d'autres ustenciles. La confiance s'établit mutuellement, jusqu'à vivre dans une étroite familiarité. On parvint à s'entendre, par l'usage commun des deux Langues, & les Avanturiers demanderent des Femmes Indiennes, qui leur furent accordées. Ils ne partoient plus sans quelques Indiens, qui les accompagnoient volontairement, & qui leur étoient d'une grande utilité, par l'adresse extraordinaire qu'ils ont à la pêche (7). Dans la suite, les François en donnerent quelques-uns aux Anglois, avec lesquels ils étoient liés, dans ces Mers, par l'intérêt commun de la Piraterie. Ils leur apprirent la maniere dont il falloit les traiter, comme ils assurerent les Indiens qu'ils seroient bien traités des Anglois. » Aujourd'hui, si l'on en croit Oexmelin, ils ne font aucune dif- » ficulté de s'embarquer sur les Vaisseaux de l'une & de l'autre Nation. » Lorsqu'ils ont servi trois ou quatre ans, & qu'ils savent la langue Fran- » çoise ou l'Angloise, ils retournent chez eux, sans demander d'autre » récompense que des instrumens de fer, méprisant l'or & tout ce qui passe » pour précieux en Europe (8). Dampier, sans remonter jusqu'à la source de leur liaison avec les Anglois, prétend » qu'ils reconnoissent le Roi d'An- » gleterre pour leur Souverain. Ils regardent, dit-il, le Gouverneur de la » Jamaïque comme le plus grand Prince du monde. Pendant qu'ils sont » avec les Anglois, ils portent des habits, & se font même honneur de » leur propreté; mais ils ne sont pas plutôt retournés dans leur Païs, que » reprenant leurs usages, ils ont pour toute parure une simple toile attachée » au milieu du corps, qui leur pend jusqu'aux genoux (9). Quelque parti qu'on prenne entre Oexmelin & Dampier, qui exerçoient à peu près dans le même tems la profession d'Avanturiers, il paroît, par des Relations plus récentes, que l'affection & les services des Mosquites sont aujourd'hui déclarés pour les Anglois.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

(7) Dampier dit qu'ils ont la vue extraordinairement perçante, qu'ils découvrent un Vaisseau de beaucoup plus loin que nous, & qu'ils voient bien mieux toutes sortes d'objets. Ils sont exercés dès l'enfance à se servir du harpon pour pêcher. Leur adresse est si singuliere, que tout nus qu'ils sont, ils prennent plaisir à servir de but aux fleches qu'on veut leur tirer. Pourvu qu'on n'en tire qu'une à la fois, ils sont sûrs de parer le coup, avec une petite verge, aussi déliée que la baguette d'un fusil. Ils sont grands, bienfaits, agiles & vigoureux. Ils ont le visage long, les cheveux noirs & luisans, l'air rude, & le teint basanné, *ubi suprà*.

(8) Oexmelin, *ubi suprà*, pages 231 & précédentes.

(9) Dampier, page 15. *ubi suprà*.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Oexmelin ajoûte que le Gouvernement de cette Nation eſt abſolument Républiquain. Elle ne reconnoît aucune ſorte d'autorité. Dans les guerres qu'elle a ſouvent contre d'autres Indiens, & qui nuiſent beaucoup à ſa multiplication, elle choiſit pour Commandant le plus brave & le plus expérimenté de ſes Guerriers, celui, par exemple, qui aïant ſervi long-tems ſous les Avanturiers eſt revenu avec des témoignages de prudence & de valeur. Après le combat, ſon pouvoir ceſſe. Le Païs que les Moſquites occupent n'a pas plus de quarante ou cinquante lieues d'étendue, & la Nation n'eſt compoſée que d'environ quinze cens Hommes, qui forment comme deux Colonies; l'une, qui habite le Cap; l'autre, établie dans le Canton qui ſe nomme proprement *Moſquite* ou *Mouſtique*. Mais dans les deux Habitations, il y a beaucoup de Négres, libres ou eſclaves, dont la race eſt venue de Guinée par une avanture extraordinaire. Un Capitaine Portugais, qui apportoit de Guinée des Négres au Breſil, les obſerva ſi mal, qu'ils ſe rendirent maîtres du Vaiſſeau. Ils jetterent leurs Conducteurs dans les flots. Mais, ignorant la Navigation, ils ſe laiſſerent conduire par le vent, qui les porta au Cap de Gracias à Dios, où ils tomberent entre les mains des Moſquites. Ils ne purent éviter l'eſclavage; mais ils ſe crurent plus heureux que dans le ſort dont ils s'étoient délivrés. On en compte encore plus de deux cens, qui parlent la langue du païs, & qui menent une vie aſſez douce, ſans autre aſſujetiſſement que d'aider leurs Maîtres à la pêche, & de partager les travaux communs de la Nation (10).

Dampier avoue, comme Oexmelin, que les Moſquites n'ont aucun principe de Religion. Cependant on a découvert que leurs Ancêtres avoient des Dieux & des Sacrifices. Ils donnoient, tous les ans, à leurs Prêtres, un Eſclave qui repréſentoit leur principale Divinité. Après l'avoir lavé avec beaucoup de ſoin, on le revêtoit des habits & des ornemens de l'Idole. On lui impoſoit le même nom. Il recevoit, pendant toute l'année, le même culte & les mêmes honneurs. Une Garde de douze Hommes veilloit ſans ceſſe autour de lui, autant pour l'empêcher de fuir, que pour fournir à ſes beſoins, & lui rendre un hommage continuel. Il occupoit le plus honorable appartement du Temple. Les principaux Moſquites l'y ſervoient réguliérement. S'il lui prenoit envie d'en ſortir, il étoit accompagné d'un grand nombre de Courtiſans ou d'Adorateurs. On lui mettoit entre les mains une petite flutte, qu'il touchoit par intervalles, pour avertir le Peuple de ſon paſſage. A ce ſon, les Femmes ſortoient, avec leurs Enfans dans les bras, & les lui préſentoient pour les benir. Tous les Habitans du Bourg marchoient ſur ſes traces. Mais on lui faiſoit paſſer la nuit dans une étroite priſon, à laquelle on donnoit le nom de Sanctuaire, & dont la ſituation répondoit de ſa perſonne autant que la vigilance de ſes Gardes. Ces ſoins & ces adorations duroient juſqu'au jour de la Fête. On le ſacrifioit alors, dans une Aſſemblée générale des deux parties de la Nation (11).

Une autre biſarrerie de la Religion de leurs Ancêtres, qui ne paroiſſoit point abolie depuis long-tems, étoit d'enterrer avec chaque Pere de Famille, non-ſeulement ſes Eſclaves, mais ſon Prêtre, & tous ceux qu'il avoit entretenus dans ſa maiſon en qualité de Domeſtiques. Oexmelin raconte

(10) Oexmelin, *ubi ſuprà*, page 243. (11) *Ibid.* page 242.

qu'un Portugais, devenu l'Esclave de ces Barbares, après avoir perdu un œil dans le combat, eut le malheur de survivre à son Maître, & d'être nommé pour l'accompagner au tombeau. Il touchoit au moment d'être égorgé, lorsqu'il lui vint à l'esprit de représenter que le Mort seroit peu considéré dans l'autre monde, s'il y paroissoit avec un Borgne à sa suite. Les Indiens gouterent cette raison, & firent choix d'une autre Victime. Un de leurs usages, qui n'est pas moins singulier, est celui qui regarde les Femmes veuves. Après avoir enterré leurs Maris, & leur avoir porté, sur la fosse, à boire & à manger, pendant quinze Lunes, elles sont obligées à la fin de ce terme, d'exhumer leurs os, de les laver soigneusement, & de les lier ensemble, pour les porter sur leur dos aussi long-tems qu'ils ont été en terre. Ensuite elles les placent au sommet de leur cabane, si elles en ont une, ou sur celle de leur plus proche Parent. Elles n'ont la liberté de prendre un autre Mari, qu'après s'être acquittées de ce devoir (12). Tous ces Indiens ont si peu de goût pour ce que nous appellons les Richesses, que ceux qui accompagnerent les Avanturiers au pillage de Panama, leur apportoient l'or & l'argent qu'ils pouvoient découvrir, & refusoient même de prendre des habits & des étoffes, par la seule raison qu'ils n'en avoient pas besoin dans leur Païs, où l'air ne leur paroissoit point incommode. Ils ne recherchent que ce qui est absolument nécessaire à la vie (13).

Description de la Nouvelle Espagne.

Du côté de la Mer du Sud, Waffer raconte qu'étant parti de Panama le 10 de Mai 1678, pour se rendre à Nicoya, il fut obligé de jetter l'ancre à l'embouchure d'une Riviere qu'il nomme *Manglares*, dans la Province de Veragua, & qui descend de Chiriqui, haute Montagne, fameuse par ses Mines d'or. Il y prit des provisions, qui s'y trouvent en abondance, telles que des Veaux, des Porcs, de la Volaille, du Maïz & des fruits. En remettant à la voile, il fut battu d'une tempête, qui ne l'empêcha point d'arriver à la Pointe du Cap de Borica, où le calme le retint vingt-deux jours. Avec un meilleur tems, il n'auroit eu besoin que de quatre jours pour arriver à la Caldera; mais aïant été forcé de retourner à l'embouchure du Fleuve de Chiriqui, il revint par la Pointe de Borica jusqu'à la vue de l'Isle del Caño, ou du Chien, d'où ses Matelots l'assurerent qu'il ne restoit que deux jours jusqu'à la Caldera. Cependant un nouvel orage l'aïant repoussé encore à Chiriqui, il revint, pour la troisiéme fois, vers Borica, apres avoir déja compté 81 jours dans une navigation qui n'en prend pas ordinairement plus de huit ou neuf. Le vent devenoit quelquefois favorable; mais par la force des courans contraires, on reculoit presqu'autant la nuit qu'on avoit avancé du matin au soir. Douze jours se passerent encore, & les provisions commençoient à manquer. Il n'étoit plus tems de retourner à Chiriqui. La nécessité devint si pressante, qu'elle mérite d'être représentée (14), comme

(12) Oexmelin, *ubi suprà*, page 240 & précédentes.

(13) *Ibid.* page 245.

(14) » Il ne restoit qu'un peu de Maïz, » dans l'auge aux Porcs, que ces vilains » Animaux avoient remplie de fiente. Ce » désagréable mets fut partagé entre nous, » à portions égales. Ensuite il fallut faire » une capilotade des membres coriaces d'un » vieux Barbet, qui avoit fait jusques-là mes » délices. Le jour suivant, on prépara un » nouveau festin d'un cuir de Taureau, qui » avoit servi de coucher à mon Chien, » & qui par sa mort étoit devenu un meu» ble inutile. On le fit bouillir long-tems » à gros bouillons, jusqu'à ce qu'il fût

Description de la Nouvelle Espagne.

un exemple singulier des Avantures de Mer, à la vue des Côtes, & dans un trajet si court. Cependant un Vaisseau Mexiquain, qu'on découvrit fort heureusement, & qui étoit chargé de vivres, arrêta les derniers effets du désespoir. On relâcha dans l'Isle del Caño, qui est devant la Pointe de la Caldera, & que Waffer nomme une Isle délicieuse, par la fraîcheur de ses eaux & de son ombrage. Le lendemain, aïant remis à la voile, il se trouva vers le soir à la vue du Port qu'il cherchoit; mais la joie qu'il en ressentit lui couta cher. Il fit présent, à ses Matelots, de ce qui lui restoit de vin. Dans le trouble de l'ivresse, les ordres furent mal donnés & mal entendus. Le Pilote cria, *Nord-Ouest;* le Timonier entendit *Nord Nord Ouest*, & porta vers la Côte, au lieu de gouverner vers le Port. L'effet de cette fatale méprise fut de donner contre un écueil, qui mit la Fregate en pieces. Ne dérobons point au Lecteur la peinture d'un naufrage. Tout le monde, raconte Waffer, étoit plongé dans un profond sommeil. Cependant je fus éveillé par le bruit des vagues, qui se brisoient impétueusement contre les Rochers de la Côte; & je m'écriai, Qu'est-ce donc, Seigneur Pilote, Entrons-nous déja dans le Port? A cet avis, répeté deux ou trois fois, le Pilote, sortit de sa léthargie, ouvrit les yeux pour s'éclaircir, & vit avec épouvante un Roc, que l'obscurité d'une haute Montagne, couverte d'arbres, n'avoit pas permis de reconnoître. Il cria, Tourne en arriere, mais il étoit trop tard; & la Frégate, poussée avec une égale violence par le vent & la marée, heurta si furieusement, qu'elle s'ouvrit de toutes parts. Une Montagne d'eau, qui venoit de se briser contre le Roc, se releva dans son retour, entra dans la chambre de pouppe, & l'inonda presqu'entiérement. Aussi-tôt les lamentations se firent entendre. La confusion & les ténébres augmenterent l'effroi. Chacun se crut au dernier moment de sa vie; & personne ne pouvoit s'imaginer par quel étrange revers il se voïoit englouti dans les flots, lorsqu'il avoit cru toucher au Port. Les uns s'abandonnoient au désespoir; d'autres, à genoux & les mains jointes, imploroient la misericorde du Ciel; d'autres confessoient à haute voix leurs péchés les plus secrets. Pour moi, qui n'étois pas mieux informé de la cause du mal, je conservai le sang froid que j'ai le bonheur de ne jamais perdre; & nous voïant prêts à périr, faute du secours qui pouvoit nous sauver, j'encourageai mes malheureux Compagnons à donner toutes leurs forces au travail. Je leur persuadai d'abord de couper les mâts, & de nous saisir de toutes les planches & les poutres qui pouvoient nous soutenir sur l'eau. Ensuite, je fis jetter dans la Mer tout ce qui pouvoit submerger le Vaisseau par sa pésanteur. Cette ressource, avec celle des pompes, retarda le naufrage jusqu'à l'arrivée du jour. Mais le plus

» converti en colle noirâtre. Mais loin d'en » être dégoûtés, notre faim étoit devenue si » dévorante, qu'il fut mangé comme la plus » délicieuse gelée. Ce même jour, un Matelot Négre qui avoit tenu cachés jusqu'alors deux de ces fruits qu'on nomme » Plantains, en mangea un, pelure, coque » & tout. Il vint secretement me présenter » l'autre, me priant de lui en donner seulement la coque; & sitôt qu'il l'eut, il la » devora fort avidement, dans la crainte » que quelqu'un ne la lui vînt arracher. Il » est certain que si nous avions pu aborder » à quelque terre peuplée de Sauvages Indiens, qui sont sur cette Côte irréconciliables Ennemis des Espagnols, nous y » serions descendus à toutes sortes de risques, pour nous délivrer de cette cruelle » extrêmité. *Voïages de Lionnel Waffer*, pages 271 & précédentes.

utile de mes conseils fut de prendre, deux à deux, une longue corde, que j'exhortai chacun à tenir par un bout. Cet expédient sauva la vie au plus grand nombre. Lorsque la Frégate eut coulé à fond, malgré le secours des pompes, tout le monde étant forcé de se jetter à la nage sur les planches dont on avoit pu se saisir, le premier qui abordoit au rivage tiroit après lui son Associé, qui tenoit l'autre bout de la corde, & qui étoit quelquefois prêt à se noïer. Nous échapâmes au plus redoutable de tous les dangers, à l'exception de cinq ou six Malheureux, qui périrent moins dans l'eau, qu'en donnant de la tête contre les écueils, & contre les débris mêmes du Navire (15).

Waffer ne fut point abbatu de sa disgrace. Il eut le bonheur de recueillir une partie de ce qu'il avoit jetté dans les flots; & le corps même du Bâtiment aïant été tiré sur le sable, il le fit brûler, pour en sauver tout le fer. On a déja remarqué que le récit, qu'il fait de sa marche jusqu'à Esparza, a fait peu connoître un Païs désert qu'il traversa pendant plusieurs jours, sans rencontrer une seule Place qu'il ait pu nommer. Mais comme on n'a représenté sa navigation & son naufrage, que pour se donner l'occasion de reprendre les distances de la Côte, il suffit de l'avoir conduit, le long des deux Provinces de Veragua & de Costa-ricca, jusqu'au Golfe des Salines, où l'on s'est arrêté avec Cooke & Woodes Rogers (16).

(15) Lionnel Waffer, pages 282 & précédentes.

(16) Du Cap Blanc à celui de Herradura, on compte dix-huit lieues, Nord-Ouest & Sud-Est. Le Golfe des Salines, dans lequel est la Baie de Nicoya, & dont la partie du Sud-Est se nomme Caldera, est entre ces deux Caps; mais ce Golfe n'est pas décrit. Du Cap Herradura à Rio de la Stella, onze lieues Nord-Ouest & Sud Est, & d'ici à Rio del Caño, huit lieues en suivant la même route. De la Pointe Mala à Golfo dolce ou Baie d'eau douce, sept lieues & même route. Du Cap Blanc à l'Isle del Caño, trente-huit lieues Sud Est & Nord-Ouest. Cette Isle n'est qu'à une lieue du Continent, sous le huitiéme dégré trente-cinq minutes de latitude du Nord.

Cook marque 15 lieues, Nord Nord-Ouest & Sud-Sud-Est, d'Hertadura à l'Isle de Chira qu'on a déja nommée, & place à moitié chemin, sur la Côte, une Ville Espagnole qu'il appelle *Landecho*, où les Bestiaux sont en abondance. La Côte est basse, avec quantité d'anses bordées de mangles, jusqu'à la Riviere de Cipanso, qui est deux lieues au-delà de Chira, où les Vaisseaux, dit-il, vont prendre les chargemens qu'on y apporte de Nicoya; ce qui s'accorde avec la Relation de Gage. Cette Isle est habitée par des Indiens & ne manque point d'eau ni de provisions. Elle a, fort près, à l'Est, une autre Isle, basse & ronde, & au Nord-Est, un Banc de sable couvert d'eau. A huit lieues de l'Isle de Chira est celle de Saint-Luc; & dans l'intervalle on rencontre trois autres Isles qui se nomment *Islas en medio*, environnées de bas fonds. Proche de la plus avancée de ces trois Isles est celle de Guayavas. L'Isle Saint-Luc forme un Port, où l'on charge des Mulets & d'autres marchandises pour Panama. Il se nomme *Foro*, avec un Bourg Indien à une demi-lieue de l'Isle.

De l'Isle del Caño à la Pointe de Borica, qui est sous le huitiéme dégré vingt minutes, il faut courir Nord-Ouest-quart-au-Nord & Sud-Est-quart-au-Sud. De cette Pointe au Golfo dolce, on compte quatre lieues, Nord-Ouest & Sud-Est, & d'ici à la Pointe Mala six lieues, dans la même direction. De la Pointe de Borica, où commence une autre Baie, il y a six lieues jusqu'aux Isles de Chiriqui. Du côté Nord de cette Pointe on trouve un Port où l'on peut mouiller & faire de l'eau. Au Nord-Ouest de la même Pointe, après avoir passé quelques Rochers, on découvre un autre Port, qui se nomme *Port des Limons*. Enfin deux lieues à l'Ouest de la Pointe de Borica, près d'un petit Bois de mangles blancs, on trouve un troisiéme Port, où les Mariniers s'occupent à ramasser des noix de coco, lorsqu'ils sont arrêtés par le vent. Les Isles de Chiriqui, au nombre de neuf, sont rangées trois à trois,

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Raveneau de Lussan, Flibustier François, dont la Relation compose le troisiéme Tome de l'Histoire de ces Avanturiers (17), décrit plusieurs Places de la même Côte, mais avec aussi peu d'ordre, qu'il en mettoit dans ses courses. On doit regretter qu'en traversant la terre-ferme pour passer de la Mer du Sud dans celle du Nord, il n'ait pas nommé d'autre lieu que *Segovie la Neuve*, une des Villes de Nicaragua que nous avons laissées sans description. Il avoit pris terre au Golfe d'Amapalla, (*) d'où il ne compte pas moins de quarante lieues jusqu'à cette Ville. La route de deux cens quatre-vingt Hommes au travers d'un Païs qu'ils ne connoissoient point, & sans cesse à la vue des Espagnols qui ne leur laissoient pas un moment de repos, paroîtroit incroïable dans le récit de Lussan, s'il n'étoit vérifié par d'autres témoignages. Ils emploïerent près de deux mois & demi à se rendre au Cap de Gracias à Dios, qui sépare la Province de Nicaragua de celle de Honduras; sur quoi Lussan observe qu'aïant presque toujours marché au Sud-Est, ils avoient fait plus de trois cens lieues, suivant leur estime, quoiqu'en droite route les Espagnols n'en mettent qu'environ quatre-vingt de ce Cap, ou de l'embouchure de sa Riviere, à la Mer du Sud. Mais il y a peu d'utilité à tirer de ses Observations, dans des lieux dont il ignoroit les noms. A l'égard de Ségovie, que les Géographes placent à treize dégrés vingt-cinq minutes de latitude du Nord & deux cens quatre-vingt-treize de longitude, sur la Riviere d'Hyare, » elle est assise, dit-il, dans un fond, & comme » prisonniere au milieu des Montagnes qui l'environnent. Les Eglises y sont » mal bâties : mais sa Place d'armes est fort belle, aussi bien que les Mai- » sons de la Ville. On compte, de-là, quarante lieues jusqu'à la Mer du » Sud. Le chemin, du lieu d'où il étoit parti, est d'une extrême difficulté. » On n'y trouve que des Montagnes d'une prodigieuse hauteur, sur le » sommet desquelles il faut monter sans cesse, avec beaucoup de danger; » & les Vallées y ont si peu d'étendue, que pour une lieue en Païs plat, » on en a six à monter ou à descendre. Le froid y est piquant, & le brouil- » lard ordinairement si épais pendant la nuit, qu'à l'arrivée du jour les » Avanturiers ne se reconnoissoient qu'à la voix. Il y a vingt lieues de Ségovie

presqu'à même distance entr'elles, mais fort petites; & la dixiéme, qui peut avoir une lieue de tour, est plus proche de la Côte, vis-à-vis de l'embouchure d'une Riviere de même nom, sur laquelle est une Bourgade Espagnole qui se nomme aussi Chiriqui, ou Cherique. On peut entrer, dans cette Riviere, des deux côtés de l'Isle. Toutes les Isles de Chiriqui ont de l'eau douce & des noix de coco. On rencontre plus loin à l'Est quatre petites Isles, qui se nomment *Secas*, ou *Isles seches*, & au Nord Est trois ou quatre autres qu'on appelle *Contreras*. De Chiriqui aux Secas, on compte quatre lieues, & une lieue des Secas aux Contreras; quatre ensuite des Secas à Pueblo Nuevo, qui est un Bourg Espagnol avec une Isle & une Riviere. Pueblo Nuevo est à sept dégrés vingt-deux minutes du Nord. De-là jusqu'à *Baya Honda*, sept lieues. A deux lieues de cette Baie, au Sud, est une Isle qui se nomme *Canales*. On rencontre ensuite les Isles de Coyba ou Quibo vers sept dégrés trente minutes. Il n'y a que vingt lieues Sud-Est, de la Pointe de Borica aux Isles de Quibo. Il faut courir dans cette direction jusqu'à ce qu'on découvre celle de Quicara, qui est au Sud de toutes les autres. De l'Isle de Quicara jusqu'à la Pointe Mariato, il ne reste que dix-lieues. *Supplément* de Woodes Rogers, pages 14 & 15. Voïages d'Edouard Cook, Tome II. pages 264 & suiv.

(17) Histoire des Avanturiers Flibustiers, en Anglois, par *Oexmelin*, & publiée en François en 1744, à Trevoux, 4 vol. *in*-12.

(*) A 12 dégrés 20 minutes du Nord.

» jusqu'à la Riviere qui descend à peu de distance du Cap de Gracias à
» Dios (18).

Description de la Nouvelle Espagne.

Lussan décrit la *Caldera*, dont Rogers & Cook se plaignent de n'avoir pas trouvé la description dans leurs Mémoires Espagnols; mais il semble donner ce nom à tout le Golfe que d'autres nomment *Salinas*, & dont ils prétendent que la Caldera n'est qu'une partie. C'est une Baie, dit-il, qui porte le nom de six Magasins, qui sont à la distance d'environ trois lieues de sa Bouque, & sur le bord de l'*Embarcadore* d'*Esparsa*, Ville qu'on a vue décrite par Waffer (19), & qui n'en est aussi qu'à trois lieues. » Cette
» Baie, où Nicoya est située au Nord-Est, & que cette raison a fait nommer
» Baie de Nicoya par quelques Géographes, est un des plus beaux Ports du
» monde. Son entrée est pourtant fort large; mais en récompense, elle a
» pour le moins douze lieues de profondeur, & elle renferme quantité
» d'Isles, de différentes grandeurs. Il n'y a, de tous les vents, que celui de
» l'Est qui puisse y nuire aux Vaisseaux. Le fond de la Baie est ouvert par
» de très belles Rivieres qui s'y déchargent, & qui conduisent à des Su-
» creries, dont ce Païs est rempli. On peut choisir les mouillages, suivant
» la longueur des cables; c'est-à-dire depuis dix brasses, en augmentant par
» cinq, jusqu'à cent. Les six Magasins de la Caldera ont été bâtis par les
» Habitans de Carthago (20), pour le Commerce qu'ils entretiennent avec
» le Perou. On trouve, dans la même Baie, une grosse Bananerie; c'est le
» nom que Lussan donne à un beau Plant d'arbres à fruits, sur-tout de Ba-
» naniers, qui offrent des rafraîchissemens continuels aux Vaisseaux (21). Il
» fait aussi la description de quelques Villes & Bourgades de la même Côte.

Chiriquita est une petite Ville, assise dans une Plaine, dont la vue n'est bornée que par de petits Bois fort agréables, & qui est coupée en divers endroits par différentes Rivieres. Elle n'a point d'autre commerce que celui du suif & des cuirs. Son Port est dans une assez grande Riviere (22), qu'il faut remonter près d'une lieue pour y arriver, & qui n'a qu'une Passe à son embouchure. Les Espagnols mêmes n'y osent entrer sans une Balise. De ce Port il reste encore trois lieues jusqu'à la Ville, mais le chemin est d'une singuliere beauté. A deux lieues de sa Riviere, on rencontre une petite Isle nommée San-Pedro.

Lussan confirme (23) qu'*Esparsa*, n'est qu'à trois lieues de la Mer, & que le chemin est rempli de petites Montagnes, d'où l'on découvre néanmoins un très beau Païs. La Ville est bâtie sur une éminence, qui fait appercevoir tout ce qui se passe dans la Baie. Elle est environnée d'une petite Riviere, qui en fait exactement le tour; & du côté de Carthago on rencontre de très belles Plaines, coupées par des chemins roïaux, qui ne le cedent point à ceux de l'Europe.

(18) *Ibid.* Tome III. page 305.

(19) Waffer la nomme Esparza; mais suivant son récit elle doit être beaucoup plus loin de la Mer; à moins qu'il n'eût marché plusieurs jours sur les bords du Golfe.

(20) L'Auteur, ou le Traducteur, mettent toujours Carthagene, qu'ils confondent ainsi fort mal-à-propos avec *Carthago*, Capitale de Costa-ricca.

(21) *Ibid.* page 96.

(22) A huit dégrés trente-sept minutes du Nord.

(23) *Ibid.* page 114.

Description de la Nouvelle Espagne.

San-Lorenzo eſt une Ville, à la diſtance d'une lieue & demie de la Mer, proche du Cap ou de la Pointe du même nom (24). Elle eſt habitée par des Eſpagnols & des Indiens. On la prendroit pour Chiriquita, tant il y a de reſſemblance entre ces deux Places, ſoit par leur ſituation, ſoit pour le cours des Rivieres dont elles ſont environnées. Le Païs eſt fort découvert.

Pour aller à *Pueblo Nuevo*, il faut monter deux lieues dans une fort belle Riviere. Cette Ville, ou cette Bourgade, n'eſt pas des mieux ſituées, quoiqu'aſſiſe ſur le bord de la Riviere. Elle eſt environnée de marécages. On trouve ſur le chemin un retranchement pour ſa ſûreté, mais peu capable d'une longue défenſe (25).

Bocca del Toro de Coſta ricca, eſt une grande Baie, à dix lieues de la Pointe de Borica (26). La largeur de ſon embouchure eſt de quatre ou cinq lieues d'une Pointe à l'autre, & ſa profondeur d'environ huit lieues. Il y a du péril à ranger à l'Eſt; mais on y trouve par-tout un bon mouillage; & dans le fond de la Baie on peut jetter l'ancre fort près de terre. Quatre Iſles, qu'elle contient dans ſon enceinte, aſſez proche du rivage de l'Eſt-Nord-Eſt, ſont environnées de Roches qui en rendent l'accès difficile. Pluſieurs belles Rivieres ſe déchargent dans la Baie, & conduiſent, en les remontant, à diverſes Habitations d'Indiens qui n'ont pas reçu le joug des Eſpagnols; ce qui n'empêche point que les Caravanes de Carthago ne prennent cette route pour ſe rendre à Panama, mais bien eſcortées, & par un chemin qui paſſe à ſix lieues du bord de la Mer (27).

On compte vingt-ſept lieues d'Eſparſa à Carthago (28).

Luſſan fait obſerver que depuis Realejo juſqu'au Golfe de Panama, on paſſe devant quantité de petits Ports, dont il faut avoir une parfaite connoiſſance pour les trouver. La Bouque, dit-il, en eſt ſi cachée, que lorſqu'on les manque, il eſt abſolument impoſſible de mettre à terre le long de la Côte. Non-ſeulement la Mer y eſt toujours émue; mais aux moindres vents de Sud-Eſt & de Sud-Oueſt, elle y eſt affreuſe. Il compte de l'Iſle de Quibo, où les Avanturiers avoient choiſi leur retraite, quatre-vingt lieues juſqu'à Panama, dix à Pueblo Nuevo, & cinq juſqu'à la Côte.

Entre les Iſles qui bordent la Côte de la Mer du Sud, depuis le Cap Blanc juſqu'au Golfe de Panama, Dampier fait une curieuſe deſcription de celles de Quibo. La Côte, dit il, s'étend à l'Oueſt, depuis le Golfe juſqu'à ces Iſles. Elle eſt en partie montueuſe, en partie baſſe, & couverte de bois fort épais. Mais, quelques lieues plus loin dans les Terres, la campagne n'eſt compoſée que de pâturages, bien pourvus de Beſtiaux. Cette Côte eſt médiocrement habitée. Les Eſpagnols peuvent aller par terre de Panama par tout le Mexique, où n'y trouvent pas d'autre obſtacle, que la barbarie de quelques Nations Indiennes du Veragua, qu'ils n'ont point encore ſubjuguées: mais vers la Côte du Perou, ils ne ſauroient aller plus loin que la Riviere de Chepo, parce que le Païs eſt couvert de Bois ſi épais, & traverſé par tant de groſſes Rivieres, ſans parler des petites & de pluſieurs bras de Mer,

(24) A huit dégrés dix minutes du Nord.
(25) *Ibid.* page 70.
(26) A ſept dégrés vingt-deux minutes.
(27) *Ibid.* page 190.
(28) *Ibid.* page 203.

que

que les Indiens mêmes qui l'habitent ne peuvent y pénétrer sans beaucoup de peine.

Description de la Nouvelle Espagne.

La principale des Isles qui portent le nom de Quibo est à sept dégrés quatorze minutes de latitude du Nord. Sa longueur est de six ou sept lieues, sur trois ou quatre de large. Ses terres sont basses, à l'exception de celles qui font l'extrêmité Nord-Est. On y trouve plusieurs sortes de grands arbres, de l'eau excellente, à l'Est & au Nord-Est, quelques Bêtes fauves, & quantité de gros Singes noirs, dont la chair est un fort bon aliment. On y rencontre aussi des Guanas & d'autres Serpens. Le Sud-Est de la Pointe de l'Isle a ses dangers par un banc de sable, qui s'étend d'une demi-lieue en Mer, & par un Rocher éloigné d'un mille de la Côte, une lieue au Nord-Est de ce Banc. Si l'on excepte ces deux écueils, on peut mouiller autour de l'Isle, à 6, 8, 10, ou 12 brasses d'eau, sur un sable clair & de bonne tenue.

On découvre plusieurs autres Isles, les unes au Sud-Ouest, les autres au Nord & au Nord-Ouest de celle-ci, telle que Quicaro, qui en est une assez grande au Sud-Ouest. Au Nord de la premiere, on trouve celle de *Rancheria*, qui est couverte d'une espece d'arbres qu'on nomme *Palma Maria*. Cet arbre est droit & d'une grande hauteur. La ressemblance des noms n'empêche point qu'il ne soit fort différent du Palmier. Il est estimé pour les mâts. Ses veines, au lieu d'aller droit comme celles des autres arbres, circulent autour du tronc. Les Cañales & les Cantarras sont d'autres petites Isles au Nord Est de Rancheria, toutes séparées par des canaux où l'on peut mouiller. Elles sont toutes comprises sous le nom général d'Isles de Quibo (29).

Idée générale de la Nouvelle Espagne.

Il ne reste, pour achever ce tableau de la Nouvelle Espagne, que d'y joindre quelques traits de Lionnel Waffer, qui ne se trouvent dans aucune autre Relation. Il assure que cette vaste Région contient plus de quarante mille Eglises, quatre-vingt-cinq Villes considérables, cinquante-huit petites, & un nombre infini de Bourgs & de Villages. Aux trois Audiences qui forment son Gouvernement, il ajoute celles de l'Isle Espagnole & des Philippines, auxquelles il prétend que le Viceroi peut nommer provisionnellement des Gouverneurs & d'autres Officiers, lorsque ces Places deviennent vacantes par la mort de ceux qui les possedent. Indépendamment de cette prérogative, il compte cent trente-cinq Villes (30), où ce Dépositaire de l'au-

(29) Voïage de Dampier autour du Monde, Tome I. chap. 8.

(30) On ne peut se dispenser de les nommer, parce qu'une partie ne se trouve point dans les autres Voïageurs & n'a point paru dans la Description. St Ildefonse, Xigoyan, Mexapa, Tlapa, Terules, los Angeles, Mechoacan, San Luis, Tasco, Xiquilpar la grande, Chilchota, Tainsitaro, Pintzardaro, Colima, Sayula, Chametla, Motinez, Amula, Zamora, Xacona, Aguatla, Miaguatlan, Tinguindin, Salaya, St Michel & Saint Philippe, Guanaguato, Cinaloa, Mestitlan, Queretaro, Alamillo, Sombrerete, Cholula, Chalco, Suchimilco, Atrisca, Guacoxingo, Zapotlan, Sacatula, Tutepeque, Tecoantepeque, Tepeaca, Teguacan, Tulansingo, Chichicapa, Oaxaca, Xilotepeque, Panuco, Itampico ou Tampica, los Valles, Villa ricca, qui est l'ancienne Vera-Cruz, Xalappa, Mexicalsingo, Tacubaya, Coantnavat, Teutitlan, Acatlan, Serrogordo, El Saltillo, Agualulcos, Sultepeque, Tlasasalou, Istepec, Izucar, Yapotlan, Guatulco, Titzla, Chantla de la Sal, Tetela, Itmiguilpa, Xiguilpa, los Lagos, Leon, Pachuça, Totonicapa, Guadalcazar, Xiguipila, Teutila, Orisaha, Xalofingo, Papantla, Quantitlan de los Jarros, Tezcuco, San-Juan de los Llanos, St Jacques de Tecalinutlan, Saint-Antoine, Guatisco, Tulpa, Petaltepeque, Zapotitlan, Cuiguacan, Xasoitremendo,

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

torité suprême établit des Chefs Civiles & Militaires par son propre choix, & sans la participation de la Cour. Il en nomme quatorze, dans lesquelles il comprend à la vérité Manille, Saint-Domingue, la Havane & Portoric, où il met des Trésoreries roïales. Les autres sont Mexico, Guaxaca, Vera-Cruz, Merida, Guadalacara, Guatimala, Chiapa, Durango, San-Luis, Zacatecas & Tasco. Les Trésoriers généraux de ces quatorze Villes ont chacun leur Jurisdiction, qui s'étend sur un grand nombre de Trésoriers subalternes. C'est par cette voie que les Tributs, les Impôts & les autres Droits de la Couronne sont rassemblés, tous les ans, pour attendre l'arrivée de la Flotte qui les transporte en Espagne. Tout ce qui concerne d'ailleurs l'Administration, le Commerce, la Religion & les Usages, est renvoïé aux Articles qu'on va donner successivement sous ces titres.

Supplément pour la Province de Guaxaca.

LE doute qu'on a fait naître sur le récit de Dampier, dans une Note qui appartient aux Ports de cette Province, est heureusement levé par Lussan; & l'on ne regrete que d'avoir eu sa Relation trop tard, pour joindre cet éclaircissement à l'article qu'il regarde.

La Baie de Tecoantepeque, où il arriva le 28 d'Août 1687, est, dit-il, à vingt lieues du Port de Guatulco, qu'il nomme *Vatulco* (31). Il y prit terre, pour se rendre à la Ville, qui est à quatre lieues de la Baie. On la découvre à demi-lieue, d'une élévation, d'où l'on distingue huit Fauxbourgs qui l'environnent. Elle est commandée par une très belle Abbaïe, bâtie en plate-forme, qui passeroit plutôt pour un Fort que pour une Maison Religieuse, & qui porte le nom de *San-Francisco*. Depuis le Port Sonsonate, ou la Trinité, dans la Province de Guatimala, jusqu'à celui d'Acapulco, il est impossible d'aborder dans d'autres lieux que les Baies; & quoique celle des Salines soit petite & de difficile accès, parce que la Mer y est très grosse, on ne laisse pas de la compter pour un Port. Elle est la premiere après Sansonate, à vingt lieues au vent de celle de Tecoantepeque, que les Espagnols marquent aussi pour Baie dans leurs Cartes, quoiqu'elle ait si peu de profondeur qu'à peine la distingue-t'on si l'on n'est à terre. Elle est terminée par un petit Lac qui porte son nom, avec lequel elle communiquoit autrefois, & dont l'embouchure est aujourd'hui bouchée de sable. Le Vaisseau d'Acapulco y relâchoit anciennement, à son retour de Manille; & quelques Espagnols apprirent à Lussan qu'il aboutit par son autre extrêmité à la Riviere de Vastagua, qui va se rendre dans la Mer du Nord (32).

Le Port de Guatulco, dont on répete que la situation est à vingt lieues, sous le vent de la Baie de Tecoantepeque, n'a d'étendue que pour contenir

Yurirapundaro, Topila, Teusicalco, Matabatio, Tuximarca, Guausacalco, Xitopeque, Zumpango, Guauchinango, Simatlan, Xiquililco, Otumba, Saint-Christophe, Chacalluta, Compuala, Yautitlan, la Misteca, Teutitlan du chemin, Tepabotislan, Culiacan, Zapotecas, Petatlan, Compostela, Quataguaipa, Cosamaluapa, & quelques autres dont Waffer n'a pu retrouver les noms, *ubi suprà*, page 349.

(31) A quinze dégrés cinquante minutes du Nord.

(32) Raveneau de Lussan, *ubi suprà*, page 276.

onze ou douze Navires; encore doivent-ils être amarrés, devant & derriere, car s'ils n'avoient que leurs ancres, ils se briseroient les uns contre les autres au changement des marées & du vent. C'est à l'entrée de ce Port qu'est le Goufre, dont on a donné la description d'après Dampier, & dont le bruit se fait entendre à plus de quatre lieues. Lussan le nomme *Bosadora*. Quatre lieues plus bas, on trouve un autre Port, très dangereux par ses Rochers, & dans la Passe duquel un Rocher, qu'on nomme le *Forillon*, est sans cesse couvert de Boubies, de grand-Gosiers & d'autres Oiseaux de Mer. Un peu plus loin, on rencontre l'Isle *dos Sacrificios*. Huit lieues au-delà, sont trois petits Ports, éloignés d'une lieue l'un de l'autre, dont le plus beau porte le nom de los Angeles. Son entrée ne s'apperçoit qu'en suivant la terre, & présente un Rocher, percé comme une porte cochere. De ce Port à celui d'Acapulco, c'est-à-dire dans une distance de soixante lieues, on n'en trouve aucun autre que le Port Marquis (33), à deux lieues du dernier.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ORIGINE, MONARCHIE, CHRONOLOGIE, *Cour Impériale, Revenus de l'Empire, & Gouvernement des anciens Mexiquains.*

Histoire Mexiquaine d'un Déluge universel.

Les anciennes Histoires des Mexiquains rapportent, dit-on, quelques circonstances d'un Déluge qui fit périr tous les Hommes & les Animaux, à l'exception d'un Homme & d'une Femme, qui se sauverent dans une de ces Barques qu'ils nomment *Acalles*. L'Homme, suivant le caractere qui exprime son nom, s'appelloit *Coxcox*, & la Femme *Chichequetzal*. Cet heureux couple arriva au pié de la Montagne de Culhuacan, une de celles qui environnent la vallée du Lac. Il y mit au monde un grand nombre d'Enfans, qui naquirent tous muets, & qui reçurent un jour la faculté de parler, d'une Colombe qui vint se percher sur un arbre fort haut. Mais l'un n'entendant point le langage de l'autre, ils prirent le parti de se séparer. Quinze Chefs de famille, qui eurent le bonheur de parler la même langue, s'unirent pour aller chercher une nouvelle Habitation. Après avoir erré pendant l'espace de cent quatre ans, ils arriverent dans un lieu qu'ils nommerent Aztlan; & de-là, continuant leur voïage, ils vinrent d'abord à Chiapultepeque, ensuite à Culhuacan, & pour terme, au bord du Lac où ils fonderent une Ville qui est aujourd'hui Mexico. On trouve dans Carreri la copie d'un ancien Tableau du Païs, qui contient leur route, avec les hieroglyphiques qui marquent les noms des lieux, & d'autres singularités (34), dont chacune porte son explication. L'objet de l'Auteur Mexiquain étoit de faire voir que sa Nation étoit aussi ancienne que le Déluge, & que la Ville de Mexico avoit eu son origine dans l'année que ses Habitans nommoient *Omeccagli*, qui répond à l'an 1325 de la création du Monde. Mais

(33) *Ibid.* page 274.

(34) Carreri obtint cette copie à Mexico, de Dom Charles de Siguenza, qui conservoit précieusement le Tableau. La ligne marque le chemin des Fondateurs, les figures voisines sont les lieux où ils s'arrêterent; les cercles, le nombre d'années qu'ils y passerent.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

cette Chronologie ne peut être exacte, puisqu'elle met si peu d'années entre le Déluge & la fondation de leur Ville.

Origine que les Historiens donnent aux Peuples de la Nouvelle Espagne.

Il paroît évident à tous les Historiens Espagnols (35), que les premiers Habitans de la Nouvelle Espagne ont été des Sauvages, qui habitoient de rudes Montagnes, sans cultiver la terre, sans Religion & sans Gouvernement, se nourrissant de leur chasse & de racines, d'où leur sont venus les noms d'Otomies & de Chichimeques, & dormant dans des grottes ou des buissons. Les Femmes s'occupoient des mêmes exercices, & laissoient leurs Enfans attachés à des arbres. On trouve encore aujourd'hui, dans le Nouveau Mexique, des Hommes de cette race, qui se prétendent descendus de Coxcox & de Chichequetzal, & qui sont restés dans un Païs stérile & montueux, sans penser à chercher des habitations plus douces. Ils vivent aussi des Animaux qu'ils tuent dans leurs chasses, & ne s'assemblent que pour voler & tuer les Voïageurs. Les Espagnols n'ont pu les subjuguer, dans l'épaisseur des Bois qui leur servent de retraite.

On donne le nom de Navatlaques, pour les distinguer des Chichimeques, à cette race d'Hommes plus polis & plus sociables, qu'on fait descendre de sept des quinze Chefs qui se déterminerent à chercher de meilleures terres. Ils vinrent, suivant les mêmes Historiens, d'un Païs éloigné vers le Nord, qu'on prend pour celui qui porte aujourd'hui le nom d'Aztlan, ou Teukul, dans le Nouveau Mexique. Quelques-uns les font sortir de cette Contrée en 820, & les font errer l'espace de quatre-vingt ans, avant que d'arriver à Mexico, où ils s'arrêterent en 900. Mais ces suppositions s'accordent mal avec le Tableau & les Histoires Mexiquaines. La raison, qui les obligeoit de s'arrêter par intervalles, étoit leur soumission pour une de leurs Idoles, qui leur ordonnoit de peupler certains lieux, & qui regloit ensuite le tems de leur départ. Ils n'arriverent pas tous ensemble au Lac de Mexico. Les Suchimilques, dont le nom signifie Jardiniers de fleurs, furent les premiers qui se logerent sur la rive méridionale, où ils fonderent une Ville de leur nom. Les seconds furent les Chalques, c'est-à-dire, Peuples des Bouches, qui vinrent long-tems après, & qui fonderent une Ville de leur nom, assez proche de Suchimilco. Les Tepeaneques, ou Peuples du Pont, vinrent ensuite, & peuplerent si heureusement, que leur principale Ville fut nommée *Azcapuzalco*, c'est-à-dire Fourmilliere. Les Fondateurs de Tezcuco, nommés *Culhuas*, ou Peuple bossu, parce qu'ils avoient une Montagne bossue dans leur Canton, s'établirent vers l'Orient. Ainsi le Lac fut environné par ces quatre Nations. La cinquiéme, qui portoit le nom de Tatluques, trouvant à son arrivée toute la Plaine remplie, se retira au-delà des Montagnes, dans un Canton très fertile, où elle fonda la Ville de Quahuac, qui signifie *Aigle*, & que par corruption, on appelle aujourd'hui Guernavacca. C'est à présent la principale Place du Marquisat del Valle, dont on a déja remarqué que Charles-Quint fit présent à Cortez. La sixiéme Nation fut celle des Tlascalans, ou Peuple du Pain, qui passant les Montagnes vers l'Orient alla fonder plusieurs Villes, dont la Capitale fut nommée Tlascala. Les anciens Sauvages, qui portoient le nom de Chichimeques & d'Otomies, voulurent s'opposer à son établissement; mais ils furent vaincus dans cette entreprise, & voïant vivre les six

(35) Herrera, Décad. 3. Liv. 2. Gomara, Liv. 2. Acosta, Liv. 6. & 7.

Nations dans une intelligence qu'ils attribuerent à la sagesse de leur Gouvernement, ils commencerent à changer aussi de mœurs & d'usages. Ils bâtirent des cabanes, ils reconnurent des Superieurs ; sans quitter néanmoins leurs Montagnes, & sans lier aucun commerce avec leurs Voisins. On croit que c'est d'eux que les Habitans de toutes les autres Provinces tirent leur origine.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Les six Nations étoient en possession depuis 302 ans, suivant Acosta (36), des Etablissemens qu'elles avoient choisis, lorsque celle des Mexiquains, qui tiroit ce nom de *Mexi*, son Chef ou son Prince, partit du Païs qu'elle avoit occupé jusqu'alors, sur un oracle de l'Idole Vitzilipuztli, qui lui avoit promis un grand Empire. Quatre Prêtres, Interpretes des volontés de l'Idole, faisoient arrêter en divers lieux cette Trouppe errante, pour cultiver pendant quelque tems les terres ; & commencerent l'usage de sacrifier des Victimes humaines. En partant, ils laissoient derriere eux les Vieillards & les Infirmes, qui n'en peuplerent pas moins plusieurs Cantons. Les Mexiquains s'arrêterent, entr'autres lieux, dans le Païs qu'ils nommerent Mechoacan, c'est-à-dire Païs de Poisson, parce qu'il s'y en trouve beaucoup dans ses Lacs. Après y avoir fondé plusieurs Habitations, ils passerent à Molinalco ; & de-là s'étant rendus à Chapultepeque, ils s'y fortifierent avec tant d'audace & de succès, qu'en peu de tems ils réduisirent les six Nations, sur-tout les Chalques, qui entreprirent de leur résister. Le tems, fixé par l'Oracle, arriva. Vitzilipuztli leur ordonna, par la bouche des Prêtres, d'établir le Siege de leur puissance dans un endroit du Lac où ils trouveroient une Aigle, perchée sur un figuier qui avoit pris racine sur un Rocher. Ils en virent une, que les Prêtres avoient sans doute observée avant eux. A cette vue, ils s'inclinerent tous ; & ce fut dans ce lieu même qu'ils commencerent à bâtir leur Ville, à laquelle ils donnerent le nom de Tetnuchitlan ; c'est-à-dire, dans leur langue, le Figuier sur un Rocher. De-là vient que jusqu'à présent les Armes de Mexico ont toujours été une Aigle, regardant le Soleil, les aîles éploïées, tenant un serpent dans une de ses griffes, & l'autre patte appuïée sur une branche de figuier des Indes (37). On éleva un Temple pour l'Idole, & la Ville fut divisée en quatre quartiers, dont les deux principaux prirent les noms de Mexico & de Tlateluco. Les Espagnols conservent encore cette division, sous les noms de Saint-Jean, de Sainte-Marie la ronde, de Saint-Paul & de Saint-Sebastien.

Fondation de Tetnuchitlan ou Mexico.

Les Mexiquains, aïant perdu leur Chef, & sentant l'importance d'un sage Gouvernement pour s'affermir dans leurs possessions, élurent Acamapitchli, né parmi eux d'un de leurs Princes & d'une Fille du Roi de Cuchuacan. Ils continuerent néanmoins de vivre en forme de République, après avoir consenti, pour éviter la guerre dans l'origine de leur Ville, à païer un tribut au Roi des Tepaneques d'Azcapuzalco, comme les derniers qui s'étoient établis dans cette Contrée. Mais bientôt ils acquirent tant de puissance & de gloire, que leur prosperité réveilla la jalousie de leurs Voi-

Formation de la Monarchie, & succession de ses Rois.

Acamapitchli.

(36) *Ubi suprà*, Liv. 7.

(37) Cependant Charles-Quint y en joignit d'autres, qui sont un Château d'or, en champ d'azur, pour signifier le Lac, avec trois Ponts, sur deux desquels sont deux Lions rampans ; en pointe, deux feuilles de figuier sinople, en champ d'or.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

fins. Le Roi d'Azcapuzalco, cherchant des prétextes pour rompre la paix; leur fit déclarer que le tribut ne lui suffisoit point, & qu'il exigeoit d'eux des matériaux pour bâtir sa Ville, avec une certaine quantité de plantes nées dans l'eau même du Lac. Le premier de ces deux ordres fut exécuté, mais le second paroissoit impossible. Cependant l'industrie des Mexiquains leur fit imaginer de porter au Roi un jardin flotant, plein de légumes (38). Ce Prince, extrêmement surpris de leur adresse, les mit encore à l'épreuve, en leur demandant une Canne, couvant des œufs, qu'il vouloit voir éclore au moment qu'elle lui seroit présentée. Il fut obéi; & dans l'admiration qu'il conçut pour eux, il dit hautement que leur Empire s'étendroit un jour sur toutes les Nations.

Vitzipolutzli.

Acamapichtli mourut, après une administration de 40 ans, sans avoir nommé d'Héritiers. La République, par reconnoissance pour sa sagesse & son désintéressement, élut pour lui succeder un de ses Fils, avec le titre de Roi, & lui fit épouser la Fille du Roi d'Azcapuzalco, qui engagea son Pere à convertir le tribut en quelques Oiseaux & quelques Poissons du Lac. Ce second Roi de Mexico, qui se nommoit Vitzipolutzli, mourut dans la treiziéme année de son regne, & laissa un Fils âgé de dix ans, qui lui succeda par élection, sous le nom de Chimalpopoca. Dans une grande disette d'eau douce, il obtint du Roi d'Azcapuzalco, son aïeul, la permission d'en tirer de la Montagne de Chapultepeque : mais les Mexiquains, manquant de materiaux pour leurs Aqueducs, eurent la hardiesse d'exiger de leurs Voisins, des pierres, de la chaux, du bois & des Ouvriers, par représailles du tribut qu'ils avoient païé long-tems aux Tepeaneques. Il s'éleva une guerre si sanglante, que le vieux Roi d'Azcapuzalco prévoïant la ruine de son Petit-fils en mourut de chagrin; & ce jeune Prince, incapable en effet de résister à ses Ennemis, fut assassiné dans son propre Palais. Ses Sujets lui donnerent pour successeur, Ytzcoatl, Fils d'Acamapichtli, leur premier Roi, & d'une simple Esclave. Ils y trouverent un Vangeur. A peine Ytzcoatl fut sur le Trône, qu'il défit les Tepeaneques, dans une bataille sanglante; & s'étant saisi de leur Ville, il les força de le reconnoître pour leur Souverain. Tacuba, Tezcuco, Cuyoacan, Suchimilco, & Cutlavaca, éprouverent le même sort. Ainsi, dès la premiere année de son regne, Ytzcoatl se vit maître de tous les Etablissemens qui s'étoient formés autour du Lac. Il mourut après dix ans de prosperité, pendant lesquels il avoit contraint les Suchimilques de faire une Chaussée de communication entre leur Ville & Mexico. Tlacaellel, son Général, proposa de remettre l'Election d'un nouveau Roi à six Caciques, entre lesquels il n'y avoit de fixe que ceux de Tezcuco & de Tacuba. Cette méthode, établie pour éviter la confusion des suffrages, dans une Nation qui commençoit à devenir fort nombreuse, subsistoit encore à l'arrivée des Espagnols. Le choix des Electeurs tomba sur

Chimalpopoca

Ytzcoatl.

Premieres Conquêtes des Mexiquains.

(38) Que ce récit soit fabuleux ou non, Carreri assure que jusqu'à présent on a conservé l'usage de cultiver sur le Lac quelques pieces de ces terres flottantes. Les Mexiquains font un tissu de joncs & de roseaux, qu'ils couvrent de terre; & lorsque les grains qu'ils y ont semés sont mûrs, ils coupent les racines des joncs & des roseaux, qui sont nés dans l'eau, & conduisent sans peine le jardin flottant dans tout autre endroit du Lac. Tome VI, page 50.

un neveu de Tlacaellel, qui prit le nom de Motezuma, c'est-à-dire Prince couronné, & qui donna naissance au barbare usage de ne pas couronner les Rois sans avoir sacrifié quelques Prisonniers, qu'ils devoient faire eux-mêmes après leur élection. Le dessein de son Oncle, auquel on attribue ce conseil, étoit d'entretenir le goût de la guerre dans la Nation. Motezuma ne manqua point de prétexte pour attaquer les Chalques, & leur enleva quantité de Victimes, dont le sang fut versé au pié des Idoles, le jour de son couronnement. La forme de ce Sacrifice, qui fut reglé dans le même tems, consistoit à fendre l'estomac du Prisonnier avec un couteau de pierre, pour en tirer le cœur, & pour en froter la face de l'Idole. Tlacaellel, par une autre politique, réprima l'ardeur qui portoit son Neveu à soumettre la Province de Tlascala. Il lui fit comprendre que le nouvel Empire ne pouvant se soutenir que par les armes, il étoit important de se conserver toujours des Ennemis belliqueux, pour aiguiser le courage des Mexiquains; sans compter la nécessité qu'il avoit imposée à ses Successeurs de fournir des Victimes pour les Sacrifices. Ce fut le premier de ces deux motifs qui lui fit instituer aussi l'usage de se tirer un peu de sang de quelque endroit du corps, dans les bassins qui servoient au culte des Idoles. Il falloit que les offrandes fussent toujours sanglantes; & lorsque le sang ennemi manquoit dans les Temples, il n'y avoit point de Mexiquain qui ne fût prêt à répandre une partie du sien.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Motezuma I.

Institution de quelques usages cruels.

Motezuma I. un des plus grands Empereurs du Mexique, car c'est de ses Conquêtes que les Historiens commencent à leur donner ce titre, établit des tributs dans les Provinces qu'il avoit assujetties, se fit bâtir un magnifique Palais, éleva un superbe Temple pour sa principale Idole, & forma divers Tribunaux de Justice, qui reçurent leur perfection sous ses Successeurs. Il regna 20 ans. Après sa mort, les six Electeurs déférerent la Couronne à Tlacaellel; mais il refusa de l'accepter, en répondant que l'interêt de la République demandoit qu'elle fût sur la tête d'un autre, auquel il continueroit de se rendre utile par ses services & ses conseils. Cette générosité porta les Electeurs à lui donner le pouvoir de choisir un Roi. Il nomma Tico-cic, Fils d'Itzcoatl. Mais les Mexiquains, qui ne connoissoient point de vertus militaires à ce Prince, l'empoisonnerent, & mirent sur le Trône Axayacac, son Frere, de l'avis même de Tlacaellel, qui mourut respecté, dans une extrême vieillesse. Axayacac déclara la guerre, avant son couronnement, à la Province de Tecoantepeque, & la soumit toute entiere dans la seule vue de faire hommage à ses Idoles du sang de ses Prisonniers. Son regne ne fut que d'onze ans.

Axayacac.

Ahuitzotl, qui lui succeda, ne se fit point couronner sans avoir cimenté son Trône par la mort d'un grand nombre de Victimes, qu'il enleva dans plusieurs guerres, sur-tout contre les Quaxatetlans, qui s'étoient attiré cette punition en pillant le Tribut que diverses Provinces envoïoient à Mexico. Il étendit les limites de l'Empire jusqu'au Païs de Guatimala; & ne perdant point de vue ses avantages domestiques, il environna d'eau sa Capitale, en y faisant amener, à grands frais, un bras de la Riviere qui passe à Cuyoacan. On assure que pour la consécration d'un Temple qu'il fit élever à la principale Idole du Mexique, il fit sacrifier dans l'espace de quatre

Ahuitzotl.

jours, 64080 Hommes. Ce Neron de l'Amérique, illustre d'ailleurs par ses exploits, & par les dépenses extraordinaires qu'il fit pour l'embellissement de Mexico, mourut dans l'onziéme année de son regne.

Motezuma II.

Il eut pour successeur Motezuma, second du nom, que les Espagnols trouverent sur le Trône, & qui le perdit avec la vie, dans la plus grande splendeur de l'Empire.

Quauhtimoc.

Quauhtimoc prit sa place & la conserva si peu, que son nom s'est à peine sauvé de l'oubli (39).

Guatimozin.

Guatimozin, dernier Empereur du Mexique, ne fut couronné après Quauhtimoc, que pour offrir une victime plus illustre aux Espagnols.

Chronologie des Mexiquains.

Tous les Historiens s'accordent sur cette succession (40); & la croïant bien établie par les Fastes des Mexiquains, il ne reste qu'à donner quelque idée de leurs calculs chronologiques, tels qu'on prétend les avoir tirés de leurs propres Tables, pour faire juger de la confiance qu'ils méritent. Ces ingenieux Indiens, n'aïant point de lettres, emploïoient des figures hieroglyphiques pour exprimer les choses corporelles qui ont une forme, & se servoient de divers caracteres pour l'expression des simples idées. Leur maniere d'écrire étoit de bas en haut, c'est-à-dire contraire à celle des Chinois. Ils avoient une sorte de roues peintes, qui contenoient l'espace d'un siécle, distingué par années avec des marques particulieres, pour y dessiner avec les caractéres établis le tems où chaque chose arrivoit. Ce siécle étoit composé de cinquante-deux années solaires, chacune de 365 jours. La roue étoit divisée en quatre parties, dont chacune contenoit 13 ans, ou une indiction, & répondoit de la maniere suivante à une des quatre parties du Monde.

Leur maniere d'écrire.

Roue Chronologique, & ses divisions.

Cette roue, ou ce cercle étoit environné d'un Serpent, & c'étoit le corps du Serpent qui contenoit les quatre divisions. La premiere, qui marquoit le Midi, nommé *Uutzlampa*, avoit pour hieroglyphique, un Lapin sur un fond bleu, & s'appelloit *Tochtli*. La seconde, qui signifioit l'Orient, nommé *Tlacopa* ou *Tlahuilcopa*, étoit marquée par une Canne, sur un fond rouge, & s'appelloit *Acatl*. Le hieroglyphique du Nord, ou *Micolampa*, étoit une Epée à pointe de pierre, sur un fond jaune, & se nommoit *Tecpatl*. Celui de l'Occident, ou *Sihvatlampa*, étoit une Maison sur du verd, & portoit le nom de *Cagli*.

Ces quatre divisions étoient le commencement des quatre indictions qui composoient un siécle. Il y avoit, entre l'une & l'autre, douze autres petites divisions, dans lesquelles les quatre premiers noms étoient successivement distribués, chacun avec sa valeur numerale, jusqu'à 13, qui étoit le nombre dont une indiction étoit composée. Cette maniere de compter par 13 s'observoit non-seulement dans les années, mais de même dans les mois; & quoique le mois des Mexiquains ne fût que de 20 jours, ils recommen-

(39) On a fait remarquer qu'il paroît incertain si ces deux derniers Princes ne sont pas le même dont le nom se trouve écrit différemment par les premiers Historiens; ou s'il y eut successivement deux élections après la mort de Motezuma; l'une de Quauhtimoc, qui vécut peu de jours, suivant l'opinion qu'on a cru devoir embrasser avec Solis; l'autre de Guatimozin, qui survécut quelque tems à la ruine de l'Empire.

(40) Herrera, Décade 3. Liv. 2. chap. 13. & suiv. Acosta, liv. 5 & 6. Gomara, liv. 2. & plusieurs autres.

çoient


ROUE CHRONOLOGIQUE DES MEXIQUAINS.
SIECLE DES MEXIQUAINS
MOIS DES MEXIQUAINS

pas le même dont le nom se trouve écrit différemment par les premiers Historiens; ou s'il y eut successivement deux élections après la mort de Motezuma; l'une de Quauhtimoc, qui vécut peu de jours, suivant l'o-

quelque tems à la rui

(40) Herrera, Déc. & suiv. Acosta, liv. & plusieurs autres.

çoient lorsqu'ils arrivoient à 13. Si l'on demande, d'où leur venoit cet usage, on répond qu'ils suivoient apparemment leur calcul de la Lune. Ils divisoient le mouvement de cette Planette en deux tems; le premier, du réveil, depuis le lever solaire jusqu'à l'opposition, qui étoit 13 jours, & l'autre du sommeil, d'autant de jours, jusqu'à son coucher du matin. Peut-être aussi n'avoient-ils pas d'autre vue que de donner à chacun de leurs Dieux du premier ordre, qui étoient au nombre de 13, le gouvernement des années & des jours. Mais ils ignoroient eux-mêmes l'origine & le fondement de leur méthode.

Description de la Nouvelle Espagne.

Il naît d'autres difficultés : la premiere, pourquoi ils commençoient à compter leurs années du Midi; la seconde, pourquoi ils se servoient des quatre figures d'un Lapin, d'une Canne, d'une Pierre & d'une Maison. Ils répondoient, à la premiere, par des traditions fabuleuses, qui leur faisoient conclure que la lumiere du Soleil avoit commencé dans son Midi. D'ailleurs, ils croïoient que l'Enfer étoit du côté du Nord; & cette idée suffisoit seule pour leur persuader que le Soleil n'avoit pu naître que du côté le plus opposé, qu'ils regardoient comme la demeure des Dieux. Ils ajoutoient que le Soleil se renouvelloit à la fin de chaque siécle, sans quoi le tems auroit fini avec un vieux Soleil. C'étoit un ancien usage, dans la Nation, de se mettre à genoux, le dernier jour du siécle, sur le toît des maisons, le visage tourné du côté de l'Orient, pour observer si le Soleil recommenceroit son cours, ou si la fin du Monde étoit arrivée. Le Soleil d'un nouveau siécle étoit un nouveau Soleil, qui, suivant l'ordre de la Nature, devoit reproduire tous les ans, après le mois de Janvier, la verdure sur les arbres : & poussant encore plus loin cette analogie entre le siécle & l'année, ils voulurent que comme il y a quatre saisons dans l'année, il y en eût quatre aussi dans le siécle; Tochtli fut établi pour le Printems, où la jeunesse de l'âge du Soleil, comme son commencement dans la partie méridionale; Acatl, pour son Eté; Tecpatl pour son Automne, & Cagli pour son Hiver ou sa vieillesse. Ces quatre figures, dans le même ordre, étoient encore les symboles des quatre Elémens; c'est-à-dire que Tochtli étoit consacré à Tevacayohua, Dieu de la Terre; Acatl à Tlalocatetuhtli, Dieu de l'Eau; Tecpatl à Chetzalcoatl, Dieu de l'air, & Cagli à Xinhtecuhil, Dieu du Feu.

A l'égard de leur mois, qu'ils ne composoient que de vingt jours, il est clair que ce calcul étoit fort régulier, puisqu'ils en comptoient dix-huit, qui reviennent aux douze mois Egyptiens de trente jours. Leurs noms étoient; 1 Tlacaxipehualiztli, 2 Tozoztli, 3 Hueytozoztli, 4 Toxcatl, 5 Etzalcualiztli, 6 Tecuylhuitl, 7 Hueytecuylhuitl, 8 Micaylhuitl, 9 Hueymicaylhuitl, 10 Ochpaniztli, 11 Pachtli, 12 Hueypachtli, 13 Checiogli, 14 Panchetzaliztli, 15 Aremoztli, 16 Tititl, 17 Izcagli, 18 Atlacoalo. Ils sont représentés dans le cercle intérieur de la figure. Chacun des vingt jours avoit aussi son nom particulier, savoir; Cipactli, Cecatl, Cagli, Cuetzpaglin, Coatl, Michiztli, Mazatl, Tochtli, Atl, Itzcuintli, Ozomatli, Malinagli, Acatl, Ocelotl, Quaulitli, Cozcaquauhtli, Oglin, Tecpatl, Quiahuitl, & Xocitl. Ces mois ne se divisoient pas en semaines (41). Quoiqu'il n'y eût que 20 jours dans ceux des Mexiquains,

Mois Mexiquains, au nombre de dix-huit.

(41) Carreri qui paroît avoir étudié soigneusement la Chronologie des Mexiquains,

Description de la Nouvelle Espagne.

leur division étoit aussi par 13; apparemment pour éviter la confusion, car avec cette méthode, il suffisoit de donner le nom de quelque jour que ce fût, avec son nombre correspondant selon cette distribution de 13 en 13, pour savoir à quel mois il appartenoit, sans aucun risque d'erreur. Mais outre la division des jours par 13, il y en avoit une autre de 5 en 5, qui servoit à regler les Tianguez, c'est-à-dire les Marchés. C'étoit le 3, le 8, le 13 & le 18 de chaque mois; jours comme dédiés aux quatre figures Tochtli, Acatl, Tecpatl, & Cagli. Cette regle étoit invariable, quand même les années n'auroient pas commencé par Tochtli.

Jours intercalaires.

Aux dix-huit mois, qui faisoient 360 jours, les Mexiquains ajoutoient à la fin de chaque année, cinq autres jours, qu'ils appelloient Nenontemi. Non-seulement ces cinq jours avoient leur nom propre, mais ils entroient aussi dans le compte des 13 (42). Ceux qui savent dans quelles erreurs la

observe que suivant Berose (s'il est vrai que les Livres que nous avons sous son nom soient de lui) les Egyptiens devoient à Noé la forme de leur année solaire, qui étoit de 365 jours, & que toutes les Nations qui ont suivi cette doctrine, devoient la tenir apparemment de la même source; mais qu'il n'est pas étonnant que les Mexiquains ne divisassent point leurs mois en semaines, parce que cette division ne commença chez les Hebreux qu'au tems de Moïse, en mémoire des jours de la création, long-tems après l'origine du cercle des Mexiquains. D'autres veulent même qu'elle ait été inventée par les Babyloniens, quelque tems après, pour distinguer les jours par les sept Planetes, auxquelles ils attribuoient le gouvernement des heures inégales, dont ils ont été les premiers Observateurs. Tome VI. pages 71 & suiv.

(42) Le même Voïageur observe que plusieurs Historiens se sont trompés en croïant que ces cinq jours étoient hors du nombre des mois; qu'ils n'avoient point de nom, & que le premier jour de chaque année étoit toujours Cipactli. Il éclaircit ce point par une supposition. Imaginons-nous, dit il, un siécle dont la premiere année soit un Tochtli, à laquelle réponde un Cipactli pour le premier jour du mois. Si les 360 jours, qui résultent des 18 mois, se comptent de 13 en 13, le dernier jour du dernier mois sera 9 Xocitl. Mais si les cinq jours de Nenontemi n'avoient pas eu de nom; on auroit eu à commencer l'année suivante par deux Acatl avec 10 Cipactli, & le compte de 13 auroit été interrompu avec Cipactli. Les Mexiquains répondent à cette difficulté, en disant que les jours Cipactli, Michiztli, Ozomatli & Cozcaquauhtli, sont compagnons, c'est-à dire, suivent en tout l'ordre des quatre figures Tochtli, Acatl, Tecpatl & Cagli, qui marquent les années d'un siécle; que chaque année, par exemple, dont le symbole est Tochtli, aura Cipactli pour le premier du mois; qu'Acatl aura Michiztli; Tecpatl, Ozomatli; & Cagli, Cozcaquauhtli. On doit remarquer encore que la valeur numérique, selon les 13, comptée réguliérement depuis le commencement du siécle, en y comprenant les 5 Nenontemi, répondra à celui qui appartient au premier jour de l'année, suivant la succession de Tochtli. On le verra clairement dans la figure où les mois de la premiere année du siécle proposé finirent avec 9 Xocitl. Les noms comme les nombres, répondant aux 5 jours Nenontemi, étoient 10 Cipactli, 11 Cecatl, 12 Cagli, 13 Cuetzpaglin, & 1 Coatl, qui firent l'année de 365 jours Ensuite, sans rompre l'ordre des noms, l'année suivante commença par Michiztli, qui est le jour d'après Coatl. Continuant avec les 13, le premier jour de la seconde année sera le 2 Michiztli, parce que le dernier des cinq Nenontemi a été le 1 Coatl. Cela n'est pas accidentel, mais très régulier dans toutes les années d'un siécle. Ainsi cette seconde année aïant commencé par 2 Michiztli, elle finira ses mois par 10 Coatl, & ses 365 jours par 2 Itzcuintli. De même la troisiéme année Tecpatl commencera par 3 Ozomatli; la quatriéme, qui est Cagli, par 4 Cozcaquauhtli, & ainsi des suivantes jusqu'à la fin des 13. On voit par-là, conclut Carreri, que les 4 jours Cipactli, &c. ne répondoient pas seulement aux quatre symboles des années Tochtli, &c. mais, qu'ils avoient aussi la même dénomination numérique, formée par les 13. *Ubi suprà*, pages 75 & suivantes.

plupart des Nations orientales sont tombées sur cette matiere, ne verront point sans admiration le cercle artificiel des Mexiquains. Leur année bissextile avoit aussi ses regles. La premiere année du siécle commençoit le 10 d'Avril; la seconde & la troisiéme de même; mais la quatriéme, qui est la bissextile, commençoit au 9, la huitiéme au 8, la douziéme au 7, la seiziéme au 6, & de même jusqu'à la fin du siécle, qui se terminoit le 28 de Mars, jour auquel on commençoit la célebration des Fêtes, qui duroient les 13 jours de bissextile, jusqu'au 10 d'Avril.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Année bissextile.

Avant que de commencer le nouveau siécle, on rompoit tous les vases, & l'on éteignoit le feu; dans l'idée que le Monde devoit finir avec le siécle. Mais aussi-tôt que le premier jour commençoit à luire, on entendoit retentir les tambours & les autres instrumens, pour remercier les Dieux d'avoir accordé au Monde un autre siécle. On achetoit de nouveaux vaisseaux, & l'on alloit recevoir du feu des Prêtres, dans des Processions solemnelles (43).

Cour Impériale.

La magnificence, qu'on a vantée dans les Palais des Empereurs Mexiquains, étoit soutenue par l'appareil fastueux avec lequel ils se faisoient servir. Motezuma II, qui s'étoit attaché plus que ses Prédécesseurs à relever la majesté de l'Empire, avoit inventé de nouvelles céremonies; ou du moins il s'en attribuoit l'honneur; & les Ecrivains Espagnols font regarder cette pompe comme une gloire particuliere à son regne. On a déja fait observer qu'en montant sur le Trône, non-seulement il avoit augmenté le nombre des Officiers de sa Maison, mais qu'il en avoit exclu les personnes d'une naissance commune, & qu'il ne vouloit voir autour de lui que des Seigneurs du premier ordre. En vain son Conseil lui avoit représenté le danger d'un changement, qui pouvoit lui faire perdre l'affection de ses Peuples. On lui donne pour maxime » que la confiance des Princes n'est pas faite pour le vulgaire, & qu'ils » ne doivent favoriser que dans l'éloignement ceux à qui la misere ôte » le sentiment, ou le pouvoir de reconnoître le bien qu'on leur fait (44). Il avoit deux sortes de Gardes; l'une de Soldats, qui occupoient toutes les cours de son Palais; l'autre intérieure, & composée de deux cens Nobles, qui entroient chaque jour au matin dans les appartemens. Leur service se faisoit tour à tour, & par brigades, qui comprenoient toute la Noblesse de l'Empire. Ils venoient successivement des Provinces les plus éloignées. Leur principal poste étoit les antichambres, où ils étoient nourris de tout ce qui sortoit de la table de leur Maître, qui leur permettoit quelquefois d'entrer dans sa chambre, ou qui les y faisoit appeller. Son dessein, comme il l'apprit lui-

Double Garde.

(43) Carreri, dont on emprunte les recherches, les devoit à D. Carlos de Siguença y Gongora, Professeur de Mathématiques dans l'Université de Mexico, qui s'étoit attaché à recueillir les traditions Indiennes, des peintures & des hieroglyphiques, dont la plûpart lui venoient de Dom Juan d'Alva, Seigneur de Catzicazgo & de St Juan de Teotihuacan, descendant en droite ligne masculine des anciens Rois de Tezcuco. Ce Seigneur les avoit hérités de ses Ancêtres. On n'en trouve point d'autres dans la Nouvelle Espagne. Les premiers Espagnols, prenant tous ces titres pour des objets de superstition, parce qu'ils n'y voïoient que des figures bisarres, brûlerent tout ce qu'ils en purent decouvrir; & le premier Evêque de Mexico, nommé M. de Sumarica, se fit un point de conscience d'achever de les détruire. *Ibidem*, page 77. Acosta, Liv. 6. ch. 2, parle aussi des Roues Mexiquaines; & Solis après lui, Liv. 3. ch. 17. mais tous deux avec moins d'explication.

(44) *Ibidem*. chap. 15.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

même aux Espagnols, étoit moins de les favoriser, que de les accoutumer à la soumission, & de connoître par ses propres yeux ceux qui méritoient d'être emploïés. Ses Audiences publiques étoient rares; mais elles duroient une grande partie du jour; & les préparatifs en étoient imposans. Tous les Grands, qui avoient l'entrée du Palais, recevoient ordre d'y assister; & les Conseillers d'Etat y devoient être rangés autour du Trône, pour être prêts à donner leur avis sur les points importans ou difficiles. Quantité de Sécretaires, placés suivant leurs fonctions, marquoient avec les caracteres qui leur servoient de lettres, les demandes des Supplians, & les réponses ou les Arrêts du Prince. Ceux, qui vouloient se présenter, avoient donné leurs noms à des Officiers, chargés de ce soin. Ils étoient appellés l'un après l'autre. Chacun entroit nus piés, & les yeux baissés, en faisant successivement trois réverences, à la premiere desquelles il disoit *Seigneur*; à la seconde, *Monseigneur*; à la troisiéme, *Grand Seigneur*. Après avoir exposé sa demande, & reçu la réponse, à laquelle il ne lui étoit pas permis de répliquer, il se retiroit sur les mêmes pas, en répétant les trois réverences, sans tourner le dos, & sur-tout sans oser lever la vue. La moindre faute, dans l'observation de ces céremonies, étoit punie sur le champ avec une extrême rigueur, & les Exécuteurs du châtiment attendoient le Coupable à la porte. L'Empereur écoutoit les moindres affaires avec beaucoup d'attention; mais il affectoit de répondre avec sévérité. Cependant, s'il remarquoit quelque trouble dans le visage ou la voix de celui qui parloit, il l'exhortoit à se rassurer; & lorsque cette exhortation ne suffisoit pas, il nommoit un des Ministres pour l'écouter dans un autre lieu. Motezuma faisoit beaucoup valoir, aux Espagnols, la patience avec laquelle il écoutoit les plus ridicules demandes de son Peuple.

Audiences publiques.

Repas de l'Empereur.

Il mangeoit seul, & quelquefois en public; mais toujours avec le même air de grandeur. On lui servoit, ordinairement, environ deux cens plats, si bien assaisonnés, que non-seulement ils plurent aux premiers Espagnols, mais qu'ensuite l'usage de les imiter passa jusqu'en Espagne (45). Avant que de se mettre à table, Motezuma faisoit la revue de tous les mets, qui étoient rangés d'abord autour de la salle, sur plusieurs buffets. Il marquoit ceux qui lui plaisoient le plus. Le reste étoit distribué entre les Nobles de sa Garde; & cette profusion, qui se renouvelloit tous les jours, étoit la moindre partie de la dépense ordinaire de sa table, puisque tous ceux que leur devoir appelloit autour de sa personne étoient nourris au Palais. La table de l'Empereur étoit grande, mais fort basse; & son siege n'étoit qu'un tabouret (46). Après ses repas, il prenoit ordinairement d'une espece de cho-

(45) *Ibid.* page 533.

(46) Herrera fait un assez curieux détail de la maniere dont Motezuma étoit servi. » La table, dit-il, n'étoit qu'une sorte de » coussin, ou une paire de peaux rouges. » La selle, sur laquelle il étoit assis, étoit » un petit banc tout d'une piece, creusé à » l'endroit où il s'asseïoit, façonné & richement peint. Les nappes & les serviettes » étoient de coton, fort déliées, plus blanches que la nége, & ne servoient qu'une » seule fois pour lui; mais elles servoient » après cela aux Officiers Quatre cens Pages, tous Gentilshommes, portoient les » viandes, & les mettoient tout de suite » dans une salle; puis l'Empereur les considéroit; & d'une baguette, qu'il avoit à » la main, il désignoit celles qu'il vouloit

AMUSEMENS DE L'EMPEREUR APRÉS SON DINER.



Tom. XII. N.° XIV.

colat, qui confiftoit dans la fimple fubftance du cacao, battue en écume. Enfuite il fumoit du Tabac, mêlé d'ambre gris; & cette vapeur l'excitoit à dormir. Lorfqu'il avoit donné quelques momens au repos, on faifoit entrer les Muficiens, qui chantoient, au fon des inftrumens, diverfes Poëfies, dont les vers avoient leur nombre & leur cadence. Le fujet ordinaire de ces compofitions étoit quelque trait de l'ancienne Hiftoire du Païs, ou des Conquêtes du Monarque & de fes Prédeceffeurs (47).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Revenus de l'Empire Mexiquain.

Les revenus de la Couronne devoient être immenfes; puifqu'avec tant de frais pour l'entretien & les délices de la Cour, elles fuffifoient non-feulement à tenir fans ceffe deux ou trois groffes Armées en campagne & des Garnifons dans les principales Villes, mais encore à former un fond confidérable, qui croiffoit, chaque année, de ce qu'on mettoit en réferve. Les Mines d'or & d'argent apportoient beaucoup de profit. Les Salines & tous les anciens droits de l'Empire n'en produifoient pas moins : mais les principales richeffes venoient des nouveaux tributs, que Motezuma pouffoit à l'excès. Tous les Païfans païoient le tiers du revenu, des terres qu'ils faifoient valoir. Les Ouvriers rendoient autant, de la valeur de leurs Manufactures. Les Pauvres mêmes étoient taxés à des contributions fixes, qu'ils fe mettoient en état de païer, foit en mandiant, foit par de rudes travaux. Il y avoit divers Tribunaux, répandus dans toutes les parties de l'Empire, qui recueilloient les impôts avec le fecours des Jurifdictions ordinaires, & qui les envoïoient à la Cour. Ces Miniftres, qui dépendoient du Tribunal de l'Epargne, anciennement établi dans la Capitale, rendoient un fi rigou-

» qu'on lui préfentât. Enfuite les Maîtres » d'Hôtel les mettoient réchauffer fur des » brafiers. Avant qu'il fe mît à table, il fe » préfentoit vingt Femmes des plus belles, » avec des baffins, pour lui donner à laver. » Lorfqu'il étoit affis, un Maître d'Hôtel » tiroit une baluftrade de bois qui divifoit » la falle, pour empêcher que ceux qui » venoient le voir dîner ne lui caufaffent de » l'embarras. On obfervoit un grand filence, » excepté quelques Bouffons, qu'il prenoit » plaifir à faire parler. Les Ecuïers le fer- » voient à genoux, fans hauffer les yeux, » & nus piés; car il n'entroit perfonne dans » la falle, qui ne fût nus piés, fous peine » de la vie. Six Seigneurs, qui étoient obli- » gés d'affifter toujours à fes repas, quoi- » qu'un peu éloignés de la table, recevoient » quelques plats qu'il marquoit pour eux, » & les mangeoient refpectueufement. Il y » avoit ordinairement une Mufique de flû- » tes, de cornemufes, de hautbois d'os, » & de petits tambours de cuivre, dont le » fon avoit peu d'agrément pour les Efpa- » gnols. Il y avoit auffi des Nains, des » Boffus & d'autres gens contrefaits, pour » exciter à rire, qui mangeoient quelques » reftes au bout de la table, avec les Bouf- » fons. Les plats & le fervice n'étoient que » de terre; & quoique fort bien travaillés, » ils ne paroiffoient qu'une fois devant l'Em- » pereur : mais les vafes & les coupes » étoient d'or avec leurs foucoupes de mê- » me métal; ou quelquefois, c'étoit des » coquilles, richement garnies. On tenoit » prêtes plufieurs fortes de boiffons, quel- » ques-unes relevées par de bonnes odeurs; » & l'Empereur défignoit celles qu'il vou- » loit boire. Il mangeoit rarement de la » chair humaine, & il falloit qu'elle eût » été facrifiée. Lorfqu'on avoit levé le cou- » vert, les Dames qui lui avoient donné à » laver, & qui étoient demeurées debout » pendant tout le repas, fortoient, comme » tous ceux auxquels il avoit été permis d'y » affifter. Il ne reftoit, dans la falle, que » les Officiers de Garde; & fi l'Empereur » avoit envie de dormir, il s'appuïoit con- » tre le mur, affis fur le banc qui lui avoit » fervi à dîner. Décade 2. Liv. 17. chap. 7.

(47) Solis, Liv. 3. chap. 15. Herrera dit qu'auffi-tôt après fon fommeil l'Empereur donnoit audience aux Seigneurs; que la Mufique venoit enfuite, & que les Spectacles lui fuccedoient, *ubi fuprà*, chap. 7.

Description de la Nouvelle Espagne.

reux compte du revenu des Provinces, que leurs moindres négligences étoient punies. De-là toutes les violences qu'ils exerçoient dans la levée des droits Imperiaux, & la haine qu'elles avoient attirée à Motezuma, sous le regne duquel l'indulgence dans ces odieuses commissions n'étoit pas un moindre crime que la fraude & le larcin. Motezuma n'ignoroit pas la misere & les plaintes de ses Sujets; mais il mettoit l'oppression entre les plus fines maximes de sa Politique. Les Places voisines de la Capitale lui fournissoient des matériaux & des Ouvriers pour ses Edifices, qu'il multiplioit par des travaux continuels.

Le tribut des Nobles, outre l'obligation de garder sa personne dans l'intérieur du Palais, & de servir dans ses Armées avec un certain nombre de leurs Vassaux, consistoit à lui faire quantité de présens, qu'il recevoit comme volontaires, mais en leur faisant sentir qu'ils y étoient obligés. Ses Trésoriers, après avoir délivré tout ce qui étoit nécessaire pour la dépense de sa Maison & pour l'entretien des Troupes, portoient le reste au Trésor, & le réduisoient en especes, sur-tout en pieces d'or, dont les Mexiquains connoissoient la valeur, sans en faire néanmoins beaucoup d'usage; soit qu'ils n'en considerassent que la beauté, ou que, suivant la réflexion de l'Auteur Espagnol, la destinée de ce métal soit d'être plutôt l'objet de l'avarice des Hommes, que le secours de leurs véritables besoins (48).

Gouvernement de l'Empire.

Le Gouvernement de l'Empire étoit remarquable par le rapport de toutes ses parties. Comme il y avoit un premier Conseil des Finances, dont toutes les Cours subalternes étoient dépendantes, il y avoit un Conseil suprême de Justice, un Conseil de Guerre, un Conseil de Commerce, & un Conseil d'Etat, où non-seulement les grandes affaires étoient portées directement, mais où les Sentences des Tribunaux inferieurs pouvoient être relevées par des appels; ce qui n'empêchoit point que chaque Ville n'eût d'autres Ministres particuliers, sous l'autorité de son propre Tribunal, pour toutes les causes qui demandoient une prompte expédition. Ces Officiers, qui répondoient aux Prevôts de l'Europe, faisoient régulierement leurs rondes, armés d'un bâton, qui étoit la marque de leur charge, & suivis de quelques Sergens. Quoique leur pouvoir ne regardât que la Police, ils avoient une Cour, dont les Jugemens étoient sommaires & sans écriture. Les Parties s'y présentoient avec leurs Témoins; & la contestation étoit décidée sur le champ. Mais il restoit toujours la voie de l'appel au Tribunal superieur; & le seul frein de la chicane étoit une augmentation de peine ou d'amende, pour ceux qui s'obstinant à changer de Juges étoient également condamnés dans tous les Tribunaux. L'Empire n'avoit point de Loix écrites. L'usage tenoit lieu de Droit, & ne pouvoit être alteré que par la volonté du Prince. Au reste tous les Conseils étoient composés, non-seulement de Citoïens riches, qu'on supposoit à l'épreuve de la corruption, mais de ceux qui s'étoient distingués par leur conduite dans les tems de paix ou de guerre. Leurs fonctions ne s'étendoient pas moins à récompenser le mérite, qu'à punir le crime. Ils devoient connoître & vérifier les talens extraordinaires, pour en informer la Cour. Le principal objet de leur zele étoit la punition de l'homicide, du vol, de l'adultere, & des moindres irréverences contre la Religion & la

(48) Solis, Liv. 3. page 543.

majesté du Prince. Les vices se pardonnoient aisément, parce que la Religion désarmoit la Justice en les permettant. Mais on punissoit de mort tous les défauts d'integrité dans les Ministres. Il n'y avoit point de faute légere, pour ceux qui exerçoient des Offices publics. Motezuma poussoit la rigueur si loin, qu'il faisoit lui-même des recherches secretes sur la conduite des Juges, jusqu'à les tenter par des sommes considérables, qu'il leur faisoit présenter sourdement, par différentes mains dont ils ne pouvoient se défier; & le supplice du Coupable faisoit éclater aussi-tôt son crime.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Conseil d'Etat.

Le Conseil d'Etat n'étoit composé que des Electeurs de l'Empire, dont les deux principaux étoient les Caciques de Tezcuco & de Tacuba, par une ancienne prérogative, qui se transmettoit avec le sang. Ils n'étoient appellés néanmoins que dans les occasions extraordinaires, & pour les affaires de la plus haute importance; mais les autres, au nombre de quatre, étoient logés & nourris dans le Palais, pour se trouver toujours prêts à paroître devant l'Empereur, qui n'ordonnoit rien sans les avoir consultés. C'étoient ordinairement des Princes du Sang Imperial, qui remplissoient ces grandes dignités. Ils étoient distingués par des titres fort étranges, composés de plusieurs idées, qui ne formoient qu'un mot dans la langue du Païs. L'un se nommoit *Prince des Lances à jetter*, un autre *Coupeur d'Hommes;* le troisiéme, *Epancheur de sang;* & le quatriéme, *Seigneur de la Maison noire.* Tous les autres Conseils relevoient d'eux. Il ne se passoit rien dans l'Empire dont on ne leur rendît compte. Leur principale attention regardoit les Sentences de mort, qui ne s'exécutoient que par un ordre formel de leur main (49).

Couronnement des Empereurs, & devoirs qu'on leur imposoit.

On a déja remarqué que les Empereurs Mexiquains ne recevoient la Couronne que sous des conditions fort onéreuses. Après l'élection, le nouveau Monarque étoit obligé de se mettre en campagne à la tête de ses Trouppes, & de remporter quelque victoire sur les Ennemis de l'Etat, ou de conquérir quelque nouvelle Province. C'étoit par cette Politique militaire, que l'Empire avoit reçu tant d'accroissement, dans les derniers regnes. Aussi-tôt que le succès des armes avoit justifié le choix des Electeurs, l'Empereur rentroit triomphant dans la Capitale. Tous les Nobles, les Ministres & les Sacrificateurs l'accompagnoient au Temple du Dieu de la Guerre. On y sacrifioit, sous ses yeux, une partie des Prisonniers. Il étoit revêtu du Manteau Impérial. On lui mettoit dans la main droite une épée d'or, garnie de pierre à fusil, qui étoit le symbole de la Justice; & dans la main gauche un arc & des fleches, qui désignoient le commandement suprême. Alors le Cacique de Tezcuco lui couvroit la tête d'une riche couronne. Un des principaux Seigneurs, que son éloquence faisoit choisir pour cette fonction, lui adressoit un long discours, par lequel non seulement il le félicitoit de sa dignité au nom de ses Peuples, mais il lui représentoit les devoirs qui s'y trouvoient attachés. Ensuite le Chef des Sacrificateurs s'approchoit, pour recevoir un serment, dont on ne connoît pas d'autre exemple dans tous les Gouvernemens humains. Outre la promesse de maintenir la Religion de ses Ancêtres, d'observer les loix de l'Empire, & de rendre la justice à ses Sujets, on lui faisoit jurer que pendant tout le cours de son regne, les pluies tomberoient à propos, les Rivieres ne causeroient point de ravages par leurs dé-

(49) Acosta, Liv. 6. ch. 25.; Herrera, 3e Décade, Liv. 2. ch. 15.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

bordemens, les campagnes ne feroient point affligées par la ftérilité, ni les Hommes par les malignes influences de l'air & du Soleil (50). Un Hiftorien (51) prétend que l'intention des Mexiquains, dans un ferment fi bifarre, n'étoit que de faire comprendre à leur Souverain, que les malheurs d'un Etat venant prefque toujours du défordre de l'adminiftration, il devoit regner avec tant de modération & de fageffe, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de fon imprudence, ou comme une jufte punition de fes dereglemens (52).

Ordre de Chevalerie Mexiquaine.

On ne connoiffoit point de plus grand bonheur, au Mexique, que celui de plaire à l'Empereur, & fur-tout d'obtenir fon eftime par la voie des armes. C'étoit l'unique chemin qui fût ouvert au Peuple pour s'élever au rang des Nobles, & aux Nobles mêmes pour arriver aux plus hautes dignités de l'Empire. Motezuma II, aïant compris de quelle importance il étoit, pour le foutien de fa grandeur, d'entretenir cette idée parmi fes Sujets, avoit inventé des prix d'honneur pour ceux qui fe diftinguoient à la guerre. C'étoit une efpece de Chevalerie, ou d'Ordres militaires, qui étoit diftinguée par un habillement particulier & par d'autres marques. Les Hiftoriens nomment trois de ces Ordres, fous les titres de Chevaliers de l'Aigle, du Tigre, & du Lion, qui portoient la figure de ces Animaux, pendue au cou, & peinte fur leurs habits. Le même Prince avoit fondé un Ordre fuperieur, pour les Princes & les Nobles, où il s'étoit enrollé lui-même, pour lui donner plus de confideration. Les Chevaliers avoient une partie de leurs cheveux liée d'un ruban rouge & de gros cordons de même couleur, qui fortant d'entre les plumes dont leur tête étoit ornée, pendoient plus ou moins fur leurs épaules, fuivant le mérite de leurs exploits, qu'on diftinguoit par le nombre

(50) Gomara, Liv. 2. ch. 77.

(51) Solis, Liv. 3. ch. 17.

(52) Gomara, qui paroît s'être attaché beaucoup à la recherche des cérémonies du Couronnement, en rapporte de fort fingulieres. » On portoit, dit-il, le nouveau Prince au grand Temple, tout nu, avec un » profond filence. Il s'y profternoit à terre, » & baifoit le pavé, devant l'Idole de Vitzilipuztli. Le grand Prêtre, en habits » Pontificaux, & fuivi de plufieurs autres » Prêtres vêtus de longues robbes, lui venoit oindre tout le corps d'une teinture » fort noire. Enfuite, faifant fur lui quelques bénédictions, il l'arrofoit d'une eau » mêlée de feuilles de cedre, qui étoit gardée dans le Temple. Il lui mettoit, fur la » tête, un manteau blanc, tout femé de figures de têtes de Morts, fur lequel il en mettoit » un autre de couleur noire, & fur celui-ci » un autre encore, blanc célefte. Il lui mettoit au col certains lacets rouges, auxquels étoient attachées les marques roïales, » & fur les épaules, une petite coquille pleine » de poudre, qui devoit le préferver de » fortilege, de pefte, & de tout autre mal. » Enfin, il lui attachoit au bras gauche un » fachet plein d'encens, & lui mettoit dans » la main droite un encenfoir, rempli de » charbons ardens. L'Empereur fe levoit » alors, encenfoit l'Idole, & s'affeioit pour » entendre le difcours qui lui étoit adreffé » par un Seigneur, &c. Il étoit conduit enfuite dans une grande falle du Temple, » & chacun s'étant retiré, il fe plaçoit fur » un lit; pour ne pas fortir de quatre jours, » qu'il emploïoit en oraifons, en penitences » & en facrifices. Il ne mangeoit qu'une » fois le jour. Il fe baignoit la nuit en grande eau, & s'y tiroit du fang des oreilles. » Les offrandes de pain, de fleurs & de » fruits, qu'il faifoit aux Idoles, devoient » être teintes du fang de fa langue, de fon » nez, de fes mains, & d'autres parties. » Après les quatre jours, on le venoit » prendre pour le conduire à fon Palais avec » des réjouiffances fort éclatantes. Ces » cérémonies, que Gomara nomme fon Sacre, le rendoient fi refpectable qu'on n'ofoit plus le regarder au vifage, *Ubi fuprà*.

des cordons. On augmentoit ce nombre, avec beaucoup d'appareil, à mesure que le Chevalier se distinguoit par de nouvelles vertus; réserve fort adroite, qui mettoit des dégrés dans l'honneur même, & qui ne laissoit jamais refroidir l'émulation. Gomara, qui ne pouvoit tenir le détail du Couronnement que du témoignage d'autrui, assure qu'il fut témoin des cérémonies avec lesquelles on créoit les Chevaliers du grand Ordre. On les nommoit, dit-il, *Tecuitles*; & cette dignité, qui étoit la premiere, après l'Empereur, n'étoit accordée qu'aux Fils des principaux Seigneurs de l'Empire. Trois ans avant l'initiation, celui qui étoit destiné à la Chevalerie invitoit à la Fête, ses Parens, ses Amis, les Seigneurs de sa Province, & tous les anciens Tecuitles. Il paroît que cet intervalle étoit établi, pour donner le tems au Public de faire des recherches sur la conduite du Novice, & pour former des objections contre son courage & ses mœurs. On n'observoit pas moins, sur-tout entre les Parens & les Amis, s'il n'arrivoit rien dans un si long espace, qui dût passer pour un mauvais augure. Le jour de l'Assemblée, tous ceux qui la composoient, parés de leurs plus riches ornemens, conduisoient le Novice à l'Autel. Il se mettoit à genoux, avec une égale affectation de grandeur d'ame & de piété. Un Prêtre, qui se présentoit aussi-tôt, lui perçoit le nez, d'un os pointu de Tigre, ou d'un ongle d'Aigle, & mettoit de petites pieces d'ambre noir dans les trous. Après cette douloureuse operation, qu'il devoit souffrir sans aucune marque d'impatience, le Prêtre lui adressoit un discours aussi ennuïeux par sa longueur, que piquant par les injures dont il étoit rempli; & passant des paroles aux actions, il lui faisoit diverses sortes d'outrages, qui aboutissoient à le dépouiller de tous ses habits. Il se retiroit nu dans une Salle du Temple, où il s'asseïoit à terre, pour y passer le reste du jour en prieres. Pendant ce tems-là, toute l'Assemblée faisoit un grand festin, auquel il n'avoit aucune part; & quoique la joie fût poussée fort loin en sa présence, c'étoit sans lui adresser un seul mot. A l'entrée de la nuit, tout le monde se retiroit, sans le regarder & sans lui dire adieu. Alors les Prêtres apportoient un manteau fort grossier, pour le vêtir; de la paille, sur laquelle il devoit coucher, & une piece de bois fort dur, pour lui servir de chevet. Ils lui donnoient de la teinture, pour se frotter le corps; des poinçons pour se percer les oreilles, les bras & les jambes; un encensoir & de la poix grossiere pour encenser les Idoles. Ils ne lui laissoient pour compagnie que trois vieux Soldats, des plus endurcis aux fatigues de la guerre, qui étoient chargés, non-seulement de l'instruire, mais de troubler continuellement son sommeil, parce qu'il ne devoit dormir que quelques heures, & assis, pendant l'espace de quatre jours. S'il paroissoit un peu s'assoupir, ils le piquoient avec des poinçons pour le réveiller. A minuit, il devoit encenser les Idoles, & leur offrir quelques gouttes de son sang. Il faisoit, une fois pendant la nuit, le tour de l'enclos du Temple; & creusant la terre en quatre endroits, il y enterroit des cannes & des cartes teintes du sang de ses oreilles, de ses piés, de ses mains & de sa langue. Ensuite il prenoit son repas, qui consistoit en quatre épis de maïz & un verre d'eau. Ceux, qui vouloient se distinguer par leur force & leur courage, ne prenoient rien pendant quatre jours. A la fin de ce pénible terme, le Chevalier demandoit congé aux Prêtres, pour aller continuer son Noviciat dans les

Description de la Nouvelle Espagne.

Cérémonies de la réception.

Description de la Nouvelle Espagne.

autres Temples. Ses exercices y étoient moins rigoureux, mais ils duroient pendant tout le reste de l'année ; & dans une si longue pénitence il ne pouvoit aller à sa Maison, ni s'approcher de sa Femme. Vers la fin de l'an, il commençoit à chercher un jour heureux, pour sortir avec des augures aussi favorables qu'il étoit entré ; & lorsqu'il croïoit avoir fait un bon choix, il en faisoit avertir ses Amis, qui venoient le prendre à la pointe du jour. On le lavoit, on le nétoïoit soigneusement. On le remenoit, au milieu des instrumens & des cris de joie, au premier Temple, qui étoit celui de l'Idole Camatlé. Là, ses Amis le dépouilloient de l'habit grossier qu'il avoit porté si long-tems, & lui en faisoient prendre un très riche. Ils lui lioient les cheveux d'un ruban rouge, & le couronnoient des plus belles plumes. On lui mettoit un arc dans la main gauche, & des fleches dans la droite. Le grand Prêtre lui faisoit une longue harangue, qui ne contenoit que des éloges de son courage, & des exhortations à la vertu. Il lui recommandoit particuliérement la défense de sa Patrie & de sa Religion ; & lui rappellant qu'il avoit eu le nez percé d'un os de Tigre & d'une griffe d'Aigle, le nez, c'est-à-dire la plus haute partie de l'Homme, & celle qui se présente la premiere, il l'avertissoit qu'aussi long-tems qu'il porteroit les cicatrices de ces glorieuses blessures, il devoit faire éclater dans toutes ses actions la noblesse de l'Aigle & l'intrépidité du Tigre. Enfin, le grand Prêtre lui donnoit un nouveau nom, & le congedioit en le bénissant.

Gomara passe, de ce récit, à celui de la Fête qui suivoit l'initiation du nouveau Tecuitle. Après avoir décrit les viandes, les présens, les réjouissances & toutes les solemnités de ce grand jour, il craint que sa relation ne paroisse incroïable ; mais il n'en assure pas moins qu'elle est certaine, & qu'il ne la donne que sur le témoignage de ses propres yeux. Il ajoute que les Tecuitles se mettoient, dans les trous que le Prêtre leur avoit fait au nez, des grains d'or, de petites perles, des turquoises, des émeraudes, & d'autres pierreries ; qu'avec cette principale marque de leur Ordre, ils se lioient les cheveux au sommet de la tête, lorsqu'ils alloient à la guerre ; qu'ils jouissoient d'ailleurs du droit de presséance dans toutes les Assemblées de guerre & de paix, & du privilege de pouvoir faire porter un siege à leur suite, pour s'asseoir lorsqu'ils le desiroient (53).

(53) Gomara, *ubi suprà*, Liv. 2. ch. 78. Acosta parle d'un Monument de Chapultepeque, où l'on voïoit encore Motezuma & son Fils en habits de Chevaliers. Il compte, entre les distinctions du premier Ordre, le droit d'avoir tout le corps armé en tems de guerre ; au lieu que les Chevaliers des autres Ordres n'étoient armés, dit-il, que jusqu'à la ceinture. Les Chevaliers de tous les Ordres pouvoient porter de l'or & de l'argent, se vêtir de riche coton, se servir de vases peints & dorés, & porter des souliers ; mais il n'étoit pas permis au Peuple d'avoir les piés chaussés, ni d'emploïer d'autres vases que de terre, ni de se couvrir d'autre étoffe que de Neguen, qui étoit un drap fort grossier. Chaque Ordre de Chevalerie avoit son logement au Palais, distingué par sa marque : le premier se nommoit le quartier des Princes ; le second celui des Aigles ; le troisiéme celui des Lions & des Tigres, & le quatriéme des Gris, qui étoit le dernier Ordre, distingué par la forme de leurs cheveux, qu'ils portoient coupés en rond par dessus l'oreille. Les autres Officiers occupoient des logemens inférieurs ; & personne ne pouvoit changer le sien, sous peine de mort. *Acosta, ubi sup.* Liv. 6. chap. 26. C'est cet étallage de grandeur qui fait dire au même Ecrivain, que les Peruviens étoient le plus riche Peuple de l'Amérique en or & en argent, mais que les Mexiquains l'emportoient par la magnificence de leur Cour, & par la beauté de leurs Palais.

RELIGION, DIVINITÉS, TEMPLES, PRÊTRES, Sacrifices, & Fêtes des Mexiquains.

Principes de la Religion du Mexique.

Solis prétend que malgré la multitude des Dieux du Mexique, que les premieres Relations font monter jusqu'à deux mille, on ne laissoit pas de reconnoître, dans toutes les parties de l'Empire, une Divinité superieure, à laquelle on attribuoit la création du Ciel & de la Terre; mais que cette premiere cause de tout ce qui existe étoit pour les Mexiquains un Dieu sans nom; parce qu'ils n'avoient point, dans leur langue, de terme pour l'exprimer (54). Ils faisoient seulement comprendre qu'ils la connoissoient, en regardant le Ciel avec vénération. Cette idée, ajoute le même Historien, servit peu à les désabuser de l'idolâtrie. Il fut impossible de leur persuader tout d'un coup que le même Pouvoir qui avoit créé le Monde fût capable de le gouverner sans secours. Ils le croioient oisif dans le Ciel. Ce qui paroît de plus clair dans leurs opinions, sur l'origine des Divinités qu'ils adoroient, c'est que les Hommes commencerent à les connoître à mesure qu'ils devinrent miserables, & que leurs besoins se multiplierent. Ils les regardoient comme des Génies bienfaisans, dont ils ignoroient la nature, & qui se produisoient lorsque les Mortels avoient besoin de leur assistance. Ainsi c'étoient les nécessités de la race humaine qui donnoient l'être, suivant des notions si confuses, aux différens objets de leur culte.

Ils ne laissoient pas de reconnoître l'immortalité des Ames, & de les croire destinées à des punitions ou à des récompenses. Toute leur Religion, dit Gomara (55), étoit fondée sur ce principe; mais ils expliquoient mal leurs motifs d'espérance & de crainte, c'est-à-dire, en quoi consistoit le mérite ou l'offense qui devoit décider de leur sort. Cependant ils distinguoient quantité de lieux où l'ame pouvoit passer en sortant du corps. Ils en mettoient un, près du Soleil, qu'ils nommoient la Maison du Soleil même, & qui étoit le partage des gens de bien, de ceux qui étoient morts au combat, & de ceux qui avoient été sacrifiés par leurs Ennemis. Les Méchans étoient relegués dans des lieux souterrains. Les Enfans, & ceux qui naissoient sans vie, avoient leur demeure marquée. Ceux qui mouroient de vieillesse ou de maladie en avoient une autre. Ceux qui mouroient subitement, ceux qui s'étoient noïés, ceux qui étoient punis de mort pour le vol ou l'adultere, ceux qui avoient tué leur Pere, leur Femme ou leurs Enfans, leur Seigneur, ou un Prêtre, enfin tous avoient leur destination dans des lieux séparés, qui convenoient à leur âge, à la conduite de leur vie & au genre de leur mort.

(54) *Ubi suprà*, Liv. 3. chap. 17. Herrera dit qu'ils confessoient un Dieu suprême, & que c'étoit le principal point de leur croïance; qu'ils contemploient le Ciel, & qu'ils lui donnoient les noms de Créateur, & d'Admirable; mais qu'outre leurs Idoles, ils adoroient le Soleil, la Lune, l'Etoile du jour, la Mer & la Terre, & que c'étoit par cette raison qu'ils appellerent Cortez Fils du Soleil; que d'ailleurs, ils se faisoient souvent de nouveaux objets de culte & des Images de diverses figures, sur-tout à Mexico, à Tezcuco, à Tlascala & à Cholula, où la superstition étoit plus ardente que dans les Provinces éloignées, *ubi suprà* chap. 15.

(55) *Ubi suprà*, Liv. 2. chap. 79.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Principales Idoles.

La principale Idole des Mexiquains, qu'ils traitoient, suivant Acosta (56), de Tout-puissant Seigneur du Monde, étoit adorée sous le nom de *Vitzilipuztli.* C'étoit une Statue de bois, taillée en forme humaine, assise sur une boule couleur d'azur, posée sur un Brancard, de chaque coin duquel sortoit un Serpent de bois. Elle avoit le front azuré, & par-dessus le nez une bande de la même couleur, qui s'étendoit d'une oreille à l'autre. Sa tête étoit couronnée de grandes plumes, dont les pointes étoient fort bien dorées. Elle portoit dans la main gauche une rondache blanche, avec cinq figures de pomme de Pin disposées en croix, & au sommet une sorte de cimier d'or accompagné de quatre fleches, que les Mexiquains croïoient envoïées du Ciel. Dans la main droite, elle avoit un Serpent azuré. *Vitziliputzli* (57) étoit le Dieu de la Guerre. *Tescatilputza*, qui paroît avoir tenu le second rang, étoit le Dieu de la Pénitence; c'est-à-dire que les Mexiquains s'adressoient à lui pour obtenir le pardon de leurs fautes. Cette Idole étoit de pierre noire, aussi luisante qu'un marbre poli, vêtue & parée de rubans. Elle avoit, à la lévre d'en-bas, des anneaux d'or & d'argent, avec un petit tuïau de crystal, d'où sortoit une plume verte, qu'on changeoit quelquefois pour une bleue. La tresse de ses cheveux, qui lui servoit de bande, étoit d'or bruni; & du bout de cette tresse pendoit une oreille d'or, un peu souillée d'une espece de fumée, qui représentoit les prieres des Pécheurs & des Affligés. Entre cette oreille & l'autre, on voïoit sortir des aigrettes; & la Statue avoit au cou un lingot d'or, qui descendoit assez pour lui couvrir tout le sein. Ses bras étoient ornés de chaînes d'or. Une pierre verte, fort précieuse, lui tenoit lieu de nombril. Elle portoit dans la main gauche, un chasse-mouche de plumes, vertes, bleues & jaunes, qui sortoient d'une plaque d'or si bien brunie, qu'elle faisoit l'effet d'un miroir; ce qui signifioit que d'un seul coup d'œil, l'Idole voïoit tout ce qui se faisoit dans l'Univers. Elle tenoit dans la main droite quatre dards, qui marquoient le châtiment dont les Pécheurs étoient menacés. Tescatilputza étoit le Dieu le plus redouté des Mexiquains, parce qu'ils appréhendoient qu'il ne revelât leurs crimes; & sa Fête, qu'on célébroit de quatre en quatre ans, étoit une espece de Jubilé, qui apportoit un pardon général. Il passoit aussi pour le Dieu de la stérilité & du deuil. Dans les Temples où il étoit honoré à ce titre, il étoit assis dans un fauteuil avec beaucoup de majesté, entouré d'un rideau rouge, sur lequel étoient peints des cadavres & des os de Morts. On le représentoit aussi tenant de la main gauche un Bouclier, avec cinq pommes de pin, & de la droite un dard prêt à frapper. Quatre autres dards sortoient du Bouclier. Sous toutes ces formes, il avoit l'air menaçant, le corps noir, & la tête couronnée de plumes de Caille.

Les Cholulans, Peuple assez voisins de Mexico, adoroient une Idole dont la réputation attiroit des Pelerins de toutes les Provinces de l'Empire. C'étoit la Divinité des Marchands, qui se nommoit *Quatzalcoalt.* Elle étoit dans un Temple fort élevé, au milieu d'un tas d'or & d'argent, de plumes rares & de marchandises d'un grand prix. Sa taille étoit celle d'un Homme,

(56) *Ubi suprà*, Liv. 5. chap. 4.

(57) Diaz de Castro dit que les premiers Espagnols l'avoient nommée *Huchilobos*, & n'en apporte pas d'autre raison que la difficulté d'écrire & de prononcer le nom Mexiquain. Il signifioit, suivant Acosta, Maison reluisante de plumes; & suivant Herrera, Fenêtre de plumes reluisantes.

mais avec une tête d'Oiseau, qui avoit le bec rouge; & sur ce bec, une crête & des verrues, avec plusieurs rangées de dents & la langue en dehors. Sa tête étoit couverte d'une espece de mître, qui se terminoit en pointe, & sa main étoit armée d'une faulx. On lui tenoit les jambes ornées de diverses sortes de bijoux d'or & d'argent, pour exprimer les faveurs qu'elle avoit le pouvoir d'accorder. Son nom signifioit, Serpent de plume riche (58). Le Mexique avoit aussi des Déesses, dont la principale se nommoit *Tazi*, c'est-à-dire, l'Aïeule commune. *Matlalcuia* étoit Déesse de l'eau, comme *Ometochtli* étoit le Dieu du vin. Elle étoit revêtue d'une chemise de couleur bleu céleste. On trouva, du côté d'Acapulco, des Idoles qui portoient des bonnets de la forme des nôtres. Il paroît d'ailleurs que le Peuple adoroit tout ce qu'il croïoit utile ou nuisible aux Hommes (59).

Description de la Nouvelle Espagne.

Temples & Chapelles.

Il est difficile de donner une juste idée des Temples Mexiquains. Tous les Historiens conviennent que leur forme étoit d'une singularité, dont l'Idolâtrie n'a jamais rien eu d'approchant. Mexico en contenoit un grand nombre, dispersés dans les différens quartiers, auxquels Herrera ne fait pas difficulté de donner le nom de Paroisses. Ils avoient tous leurs Tours, où l'on montoit par des dégrés. On y voïoit, non-seulement quantité d'Autels, qui offroient les Images & les Statues des Dieux, mais plusieurs rangs de Chapelles, qui servoient de sépultures pour les Seigneurs; comme les cours & les espaces voisins du Temple étoient le Cimetière du Peuple. Tous ces Edifices étoient bâtis dans le même goût, excepté que les uns étoient plus spacieux, plus hauts & plus ornés que les autres. On trouve, dans les premiers Historiens, une description du grand Temple, qui étoit consacré à Vitzilipuztli, & qui portoit, par excellence le nom de *Teutcalli*, c'est-à-dire, Maison de Dieu. Donnons celle d'Herrera, mais sans en garantir la justesse (60).

Description du grand Temple de Mexico.

Sa forme générale étoit quarrée; & d'angle en angle, il avoit en longueur la portée d'une balle de mousquet. L'enceinte étoit de pierre, d'environ six piés de hauteur. Quatre grandes portes, qui servoient d'entrée, répondoient aux trois Chaussées du Lac, & du côté de la terre, à la plus large rue de la Ville. Au milieu de cet espace quarré, qui étoit découvert & fort uni, s'élevoit une plate-forme, sur laquelle étoit un bâtiment de pierre, quarré comme la cour, & long de quinze toises d'angle en angle, avec plusieurs saillies, qui soutenoient autant de pyramides, de la forme qu'on donne à celles d'Egypte. L'Edifice diminuoit en largeur, comme les pyramides, à mesure qu'il s'élevoit: mais, au lieu de se terminer en

(58) Acosta & Herrera, *ubi suprà*.

(59) Ils adoroient, dit Gomara, le Soleil le Feu, l'Eau & la Terre pour le bien qu'ils en recevoient: le Tonnerre, les Eclairs & tous les Météores, parce qu'ils les redoutoient; quelques Animaux, a cause de leur douceur, & d'autres à cause de leur fierté. Je ne sais dans quelle vue ils avoient des Idoles qui représentoient des Papillons. Ils adoroient des Sauterelles, & des Grillons, afin que leurs moissons n'en fussent pas mangées; les Puces & les Mouches, pour n'en être pas piqués pendant la nuit; les Grenouilles, afin qu'elles leur donnassent du poisson, dont ils les reconnoissoient pour les Déesses, parce que c'est le seul poisson qui ait une sorte de voix, *ubi suprà*, Liv. 2. chap. 90.

(60) Celle d'Acosta est peu différente; mais il paroît qu'elle réunit deux Temples, & Solis, qui l'adopte, n'a pas fait cette observation.

Description de la Nouvelle Espagne.

pointe, le sommet étoit plat & uni, & formoit un espace quarré de six ou sept toises. La face de l'Occident étoit sans saillie; mais elle avoit des dégrés, pour monter à découvert jusqu'au sommet. Ces dégrés étoient d'environ huit pouces, & l'on en comptoit cent treize ou cent quatorze; quelques-uns disent, cent trente. Ils étoient de très belle pierre, & faits avec tant d'art, qu'ils paroissoient également beaux, de près & dans l'éloignement. C'étoit un spectable magnifique, que d'y voir monter & descendre les Prêtres, vêtus des habits qui répondoient à leurs fonctions. L'espace, qui formoit le sommet du Temple, contenoit deux grands Autels, séparés l'un de l'autre, & si proches du mur d'appui, qu'il ne restoit de place entre deux que pour le passage d'un Homme. L'un des deux Autels étoit à droite, & l'autre à gauche. Leur hauteur n'étoit que de cinq palmes : mais chacun étoit adossé contre son mur de pierre, qui se courbant en ceintre formoit une Chapelle; & sur les deux Chapelles, comme sur une base commune, on avoit construit trois planchers de charpente, l'un sur l'autre à distance égale, revêtus & lambrissés avec tant d'art, qu'on auroit pu les prendre pour un ouvrage de maçonnerie. Ce surcroît d'édifice, qui s'élevoit par-dessus la pyramide, lui donnoit l'apparence d'une très haute Tour. Aussi la voïoit-on de fort loin; comme on découvroit de ce lieu toute la Ville & le Lac, avec les Villes & les Bourgades voisines, qui composoient une des plus belles perspectives du monde. Motezuma y conduisit Cortez & ses Officiers, peu de jours après leur arrivée. Cette vue les frappa d'admiration. Cortez en loua Dieu, suivant les termes de l'Historien. Il demanda aux Espagnols qui l'accompagnoient, s'ils ne se croïoient pas dédommagés de tous leurs travaux par un si beau spectacle? & cette idée lui échauffant l'imagination, il se promit, du même lieu, la Conquête de l'Empire, comme du centre d'une vaste contrée, dont son courage lui faisoit embrasser toute l'étendue (61).

Pendant les Prieres & les Sacrifices, c'étoient les Prêtres seuls qui occupoient le sommet du Temple. Tous les Assistans se tenoient au bas des dégrés, les Hommes d'un côté & les Femmes de l'autre, le visage tourné au Levant. Chacun des deux Autels avoit sa Statue. La principale étoit celle de Vitzilipuztli; mais on lui associoit *Tlaloch*, autre Divinité qui partageoit les mêmes honneurs (62). Outre la Tour que les deux Chapelles formoient sur la grande

(61) Herrera, Décade 3. chap. 17.

(62) Suivant Acosta & Solis le plancher étoit fort proprement couvert de carreaux de jaspe de diverses couleurs. Les piliers d'une sorte de balustrade, qui regnoit autour de cet espace, étoient tournés en coquille de Limaçon, & revêtus, sur les deux faces, de pierres noires semblables au jais, appliquées avec art, & jointes avec un bitume rouge & blanc. Aux deux bouts de la balustrade, c'est-à-dire dans l'endroit où les dégrés finissoient, deux Statues de Marbre soutenoient, dans une attitude qui exprimoit fort bien la pésanteur du poids, deux grands candelabres d'une forme extraordinaire. Plus avant, une pierre verte, haute de cinq palmes, taillée en dos-d'âne, & placée entre les deux Autels, étoit le lieu où l'on plaçoit sur le dos les Victimes humaines, pour leur fendre l'estomac & leur arracher le cœur. Le trésor des deux Chapelles étoit d'un prix inestimable. Les murs mêmes, comme les Autels, étoient couverts de pierres précieuses & de joïaux d'or & d'argent sur des plumes de toutes sortes de couleurs. *Acosta*, Liv. 5. ch. 13; & *Solis*, Liv. 3. ch. 13. A la description qu'on a faite de la grande Idole, telle qu'elle étoit dans tous ses Temples,

GRAND TEMPLE DE MEXICO.



Tom. XII. N°. IX.

pyramide, on en comptoit plus de quarante autres, de différentes grandeurs, sur les pyramides des saillies, & dans plusieurs autres petits Temples qui étoient autour du grand. Quoiqu'ils fussent de même structure, ils n'étoient pas tournés vers l'Orient, mais vers d'autres endroits du Ciel; pour honorer Vitzilipuztli par cette distinction. Ceux qui étoient consacrés à Quatzalcoalt étoient ronds dans leur forme, & leur porte ressembloit à la gueule ouverte d'un Serpent. A chacune des quatre portes du grand Temple, on trouvoit une vaste salle, & des chambres hautes & basses, qui servoient de Magasins d'armes : car les Temples étoient tout à la fois des lieux de prieres & des Forteresses, où l'on portoit pendant la guerre toutes sortes de munitions pour la défense de la Ville. Quantité d'autres Edifices aboutissoient de toutes parts aux murs d'enclos, & servoient de logement aux Ministres des Idoles. On y voïoit de grandes cours, des jardins, des étangs, & toutes les commodités nécessaires à plus de cinq mille personnes, qu'on y entretenoit pour le service de la Religion. Ils jouissoient du revenu de plusieurs Villages, qui les mettoit dans une abondance, réservée dans toutes les Nations pour les Chefs du Clergé.

Description de la Nouvelle Espagne.

Idole cherie.

Quoique Vitzilipuztli fût le principal Dieu des Mexiquains, on conservoit, dans un des étages qui étoient au dessus des deux Autels du grand Temple, une Idole plus chere encore à la Nation, mais dont le culte étoit moins régulier, & n'avoit que des jours solemnels, où la dévotion du Peuple éclatoit avec beaucoup d'ardeur. Elle étoit composée de toutes les semences des choses qui servent à la nourriture des Hommes, moulues & paîtries ensemble avec du sang des jeunes Enfans, des Veuves & des Vierges sacrifiées. Les Prêtres la faisoient sécher soigneusement; & toute grande qu'elle étoit, elle pesoit peu. Le jour de sa consécration, non-seulement tous les Habitans de Mexico, mais ceux de toutes les Villes voisines assistoient à cette Fête, avec des réjouissances extraordinaires. Les plus dévôts approchoient de l'Idole, la touchoient avec la main, appliquoient à ses principales parties divers bijoux, qu'ils croïoient sanctifiés par sa vertu, & les regardoient comme un préservatif contre toutes sortes de maux. Après cette cérémonie, l'Idole étoit renfermée dans un Sanctuaire, dont l'entrée étoit interdite aux Séculiers, & même au commun des Prêtres. On bénissoit en même tems, avec de grandes cérémonies, un vase plein d'eau, qu'on gardoit dans le même lieu. Cette eau sacrée n'avoit que deux usages, l'un pour le couronnement de l'Empereur, & l'autre pour l'élection du Général des Armées. On les arrosoit par aspersion, & l'on en faisoit boire au Général. L'Idole étant d'une matiere que le tems ne manquoit point d'alterer, on la renouvelloit quelquefois avec les mêmes formalités. Alors la vieille étoit mise en pieces, qu'on distribuoit comme de précieuses reliques entre les premiers Seigneurs de l'Empire, sur-tout aux Officiers militaires. On faisoit aussi dans le grand Temple, à certains jours de

Herrera joint, dans celui de Teutcalli, une grosse chaîne d'or, qui la ceignoit au milieu du corps, & un gros collier d'or qui s'étendoit jusques sur les épaules, orné de dix cœurs d'Hommes du même métal. Les deux Statues avoient, pour yeux, des pierres fort luisantes, qui causoient beaucoup d'effroi, sur tout pendant la nuit; & sur la nuque du cou, un visage de Mort, aussi épouvantable que tout le reste. *Ubi suprà*, ch. 18.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

l'année, une Idole dont la matiere pouvoit se manger, & que les Prêtres dépeçoient, pour en donner les fragmens à ceux qui venoient les recevoir. C'étoit une espece de communion, à laquelle on se préparoit par des prieres & des purifications établies. L'Empereur même assistoit à cette cérémonie, avec une partie de sa Cour (63).

Solis ne met pas moins de deux mille Temples (64) dans la Capitale du Mexique, sans y comprendre le grand, & huit autres qui étoient, dit-il, aussi riches, & bâtis à peu près sur le même modele. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'il a pris le nombre des Divinités pour celui des Temples, ou qu'il a cru que les Mexiquains comptant environ deux mille Dieux, ils devoient leur avoir élevé le même nombre d'Edifices. Acosta, qu'il fait profession de suivre, n'en nomme (65) que huit avec le grand. Herrera n'en compte pas plus (66); & Gomara dit encore plus simplement qu'il y avoit plusieurs autres Temples dans Mexico (67). On a fait observer aussi que dans la Description du Teutcalli, Solis avoit confondu les propriétés de quelques autres Etablissemens politiques ou Religieux. Tel est celui qu'Herrera nomme le *Cimetiere des Sacrifices*, & dont les premieres Relations Espagnoles ont donné la représentation.

Cimetiere des Sacrifices.

Quoiqu'une partie des Victimes humaines fût sacrifiée dans le grand Temple (68), & que les Mexiquains eussent l'horrible usage d'en manger la chair, ils réservoient les têtes, soit comme un trophée qui faisoit honneur à leurs Victoires, soit au jugement d'Herrera, pour se familiariser avec l'idée de la mort. Le lieu, qui contenoit cet affreux dépôt, étoit devant la principale porte du Temple, à la distance d'un jet de pierre. C'étoit une espece de Théâtre, de forme longue, bâti de pierre, à chaux & à ciment. Les dégrés, par lesquels on y montoit, étoient aussi de pierres, mais entremêlées de têtes d'Hommes, dont les dents s'offroient en dehors. Aux côtés du Théâtre, il y avoit quelques Tours, qui n'étoient fabriquées que de têtes & de chaux. Les murailles étoient revêtues, d'ailleurs, de cordons de têtes, en plusieurs compartimens; & de quelque côté qu'on y jettât les yeux, on ne voïoit que des images de mort. Sur le Théâtre même, plus de soixante poutres, éloignées de quatre ou cinq palmes les unes des autres, & liées entr'elles par de petites solives qui les traversoient, offroient une infinités d'autres têtes, enfilées successivement par les temples. Le nombre en étoit si grand, que les Espagnols en compterent plus de cent trente mille, sans y comprendre celles dont les Tours étoient composées. La Ville entretenoit plusieurs personnes, qui n'avoient point d'autre fonction que de

(63) Herrera, *ibid.* On se baignoit, la nuit précédente; on se lavoit plusieurs fois la tête & les mains; on s'ajustoit les cheveux, & l'on ne dormoit presque point jusqu'à l'heure de la Fête, *ibid.*

(64) Tome I. Liv. 3. ch, 13. page 516.

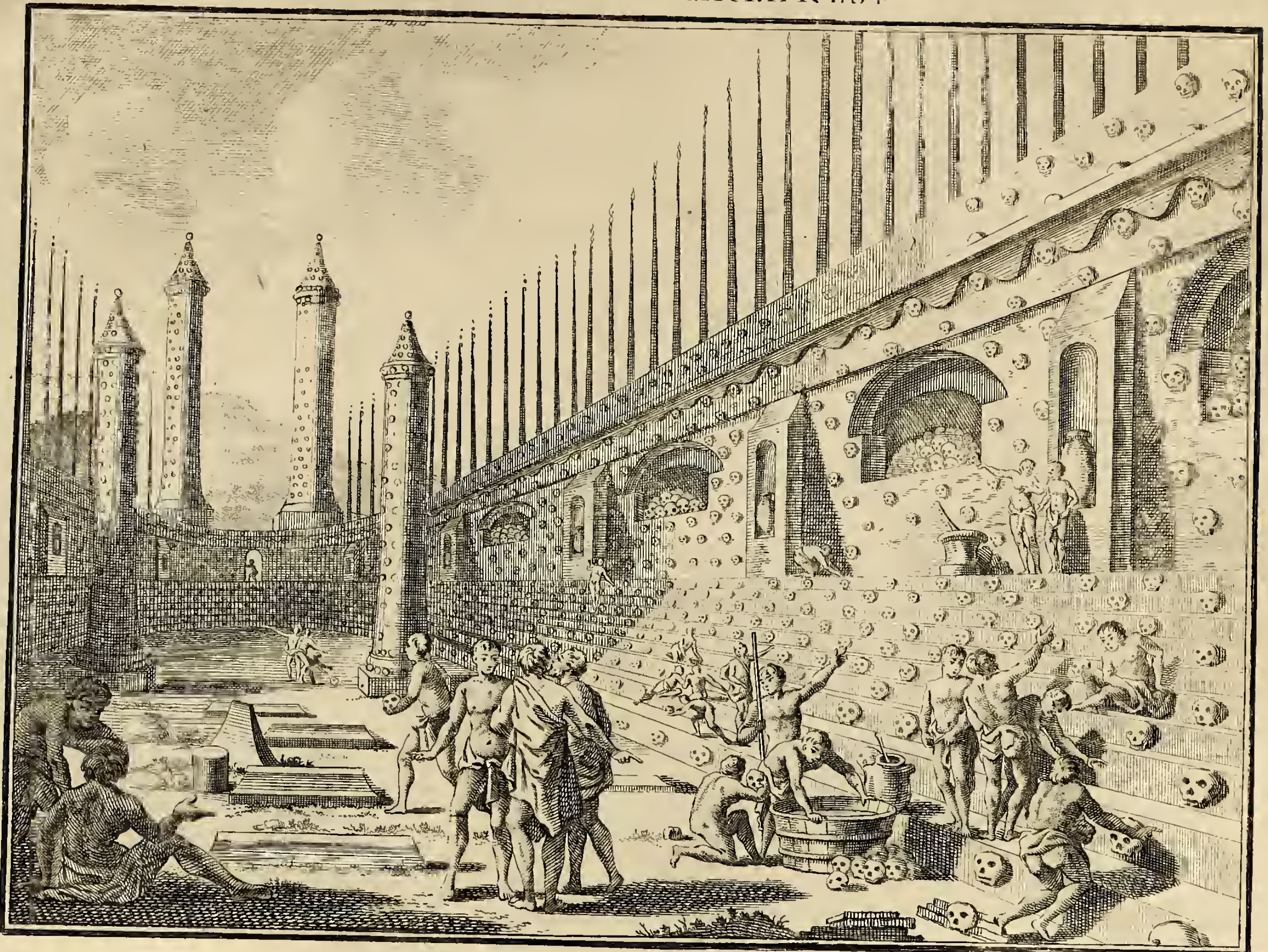
(65) Liv. 5. page 220.

(66) Décade, 3. Liv. 2. page 175.

(67) Liv. 2. chap. 4.

(68) On ne peut s'imaginer qu'elles y fussent sacrifiées toutes, quand on considere quel en étoit quelquefois le nombre. Aussi Herrera, dit-il ici, que ces sacrifices se faisoient dans le Cimetiere même. Cependant il dit, dans un autre lieu, qu'on sentoit à l'entrée du Temple une puanteur insupportable, qui venoit du massacre des Victimes; qu'on frottoit de sang tous les murs des cabinets ou des Chapelles, & qu'il s'y étoit formé une croute noire, épaisse de deux doigts par le haut & de six pouces par le bas, &c. *ubi suprà*, chap. 17.

CIMETIERRE DES SACRIFICES.



Tom. XII. N.º XV.

replacer les têtes qui tomboient, d'en remettre de nouvelles, & de conſerver l'ordre établi dans cet abominable lieu.

Description de la Nouvelle Espagne.

Sacrifices humains.

Après avoir parlé tant de fois des Sacrifices du Mexique & des Victimes humaines, on doit au Lecteur une peinture de ces abominables Fêtes. Tous les Hiſtoriens conviennent qu'il ne s'en trouve point d'exemple auſſi révoltant pour l'humanité, dans les plus barbares Nations de l'Afrique & des deux Indes. C'étoit dans la vue d'immoler paiſiblement des Hommes à leurs Dieux, que les Mexiquains épargnoient le ſang de leurs Ennemis pendant la guerre, & qu'ils s'efforçoient de faire un grand nombre de Priſonniers vivans. Motezuma ne fit pas difficulté d'avouer, à Cortez, que malgré le pouvoir qu'il avoit continuellement de conquerir la Province de Tlaſcala, il ſe refuſoit cette gloire, pour ne pas manquer d'Ennemis, c'eſt-à-dire, pour aſſurer des Victimes à ſes Temples; & l'on a vu que le premier devoir des Empereurs, après leur élection, étoit d'enlever des Captifs & de les préſenter au couteau des Prêtres.

Cérémonies qui les accompagnoient.

Herrera donne les cérémonies du Sacrifice. On faiſoit une longue file des Victimes, environnée d'une multitude de Gardes. Un Prêtre deſcendoit du Temple, vêtu d'une robbe blanche, bordée par le bas de gros floccons de fil, & portant dans ſes bras une Idole compoſée de farine de maïz & de miel. Elle avoit les yeux verds & les dents jaunes (69). Le Prêtre deſcendoit les dégrés du Temple avec beaucoup de précipitation. Il montoit ſur une grande pierre, qui étoit comme attachée à une plate-forme fort haute, au milieu de la cour, & qui ſe nommoit *Quahtixicali* (70). Il paſſoit ſur la pierre par un petit eſcalier, tenant toujours l'Idole entre ſes bras; & ſe tournant vers les Captifs, il la montroit à chacun, l'un après l'autre, en leur diſant; c'eſt ici votre Dieu. Enſuite, deſcendant de la pierre par un ſecond eſcalier oppoſé à l'autre, il ſe mettoit à leur tête, pour ſe rendre par une marche ſolemnelle au lieu de l'exécution, où ils étoient attendus par les Miniſtres du Sacrifice. Le grand Temple en avoit ſix, qui étoient revêtus de cette dignité; quatre pour tenir les piés & les mains de la Victime, le cinquiéme pour la gorge, & le ſixiéme pour ouvrir le corps. Ces Offices étoient héréditaires, & paſſoient aux Fils aînés de ceux qui les poſſedoient. Celui qui ouvroit le ſein des Victimes tenoit le premier rang, & portoit le titre ſuprême de Topilzin. Sa robbe étoit une ſorte de tunique, rouge & bordée de floccons. Il avoit, ſur la tête, une couronne de plumes vertes & jaunes, des anneaux d'or aux oreilles, enrichis de pierres vertes, & ſur la lévre inferieure, un petit tuïau de pierre, de couleur bleu-céleſte. Son viſage étoit peint d'un noir fort épais. Les cinq autres avoient la tête couverte d'une chevelure artificielle, fort crépue, & renverſée par des bandes de cuir qui leur ceignoient le milieu du front. Ces bandes ſoutenoient de petits boucliers de papier, peints de différentes couleurs, qui ne paſſoient pas les yeux. Leurs robbes étoient des tuniques blanches, entremelées de noir. Le Topilzin avoit la main droite armée d'un couteau de caillou, fort large & fort aigu. Un autre Prêtre portoit un collier de bois, de la forme d'un Serpent replié en cercle.

(69) Les yeux étoient des pierres vertes, très fines; & les dents, des grains de maïz.
(70) C'eſt-à-dire, en Mexiquain, Pierre d'Aigle.

Description de la Nouvelle Espagne.

Auſſi-tôt que les Captifs étoient arrivés à l'amphithéârre des Sacrifices, on les faiſoir monrer, l'un après l'autre, par un petit eſcalier, nus & les mains libres. On étendoit ſucceſſivement chaque Victime ſur une pierre. Le Prêtre de la gorge lui mettoit le collier; & les quatre autres la tenoient par les piés & les mains. Alors le Topilzin appuïoit le bras gauche ſur ſon eſtomac; & lui ouvrant le ſein, de la main droite, il en arrachoit le cœur, qu'il préſentoit au Soleil, pour lui offrir la premiere vapeur qui s'en exhaloit : après quoi ſe tournant vers l'Idole, qu'il avoit quittée pendant l'operation, il lui en frottoit la face, avec quelques invocations myſterieuſes. Les autres Prêtres jettoient le corps, du haut en bas de l'eſcalier, ſans y toucher autrement qu'avec les piés; & les dégrés étoient ſi roides, qu'il étoit précipité dans un inſtant. Tous les Captifs deſtinés au Sacrifice recevoient le même traitement juſqu'au dernier. Enſuite, ceux qui les avoient pris, & qui les avoient livrés aux Prêtres, enlevoient les corps, pour les diſtribuer entre leurs Amis, qui les mangeoient ſolemnellement. Dans toutes les Provinces de l'Empire, ce cruel uſage étoit exercé avec la même ardeur. On voïoit des Fêtes, où le nombre des Victimes étoit de cinq mille, raſſemblées ſoigneuſement pour un ſi grand jour. Il ſe faiſoit des Sacrifices à Mexico, qui coutoient la vie à plus de vingt mille Captifs. Si l'on mettoit trop d'intervalle entre les guerres, le Topilzin portoit les plaintes des Dieux à l'Empereur, & lui repréſentoit qu'ils mouroient de faim. Auſſi-tôt on donnoit avis à tous les Caciques, que les Dieux demandoient à manger. Toute la Nation prenoit les armes; & ſous quelque vain prétexte, les Peuples de chaque Province commençoient à faire des incurſions ſur leurs voiſins. Cependant quelques Hiſtoriens prétendent que la plûpart des Mexiquains étoient las de cette barbarie, & que s'ils n'oſoient témoigner leur dégoût, dans la crainte d'offenſer les Prêtres, rien ne leur donna plus de diſpoſition à recevoir les principes du Chriſtianiſme (71).

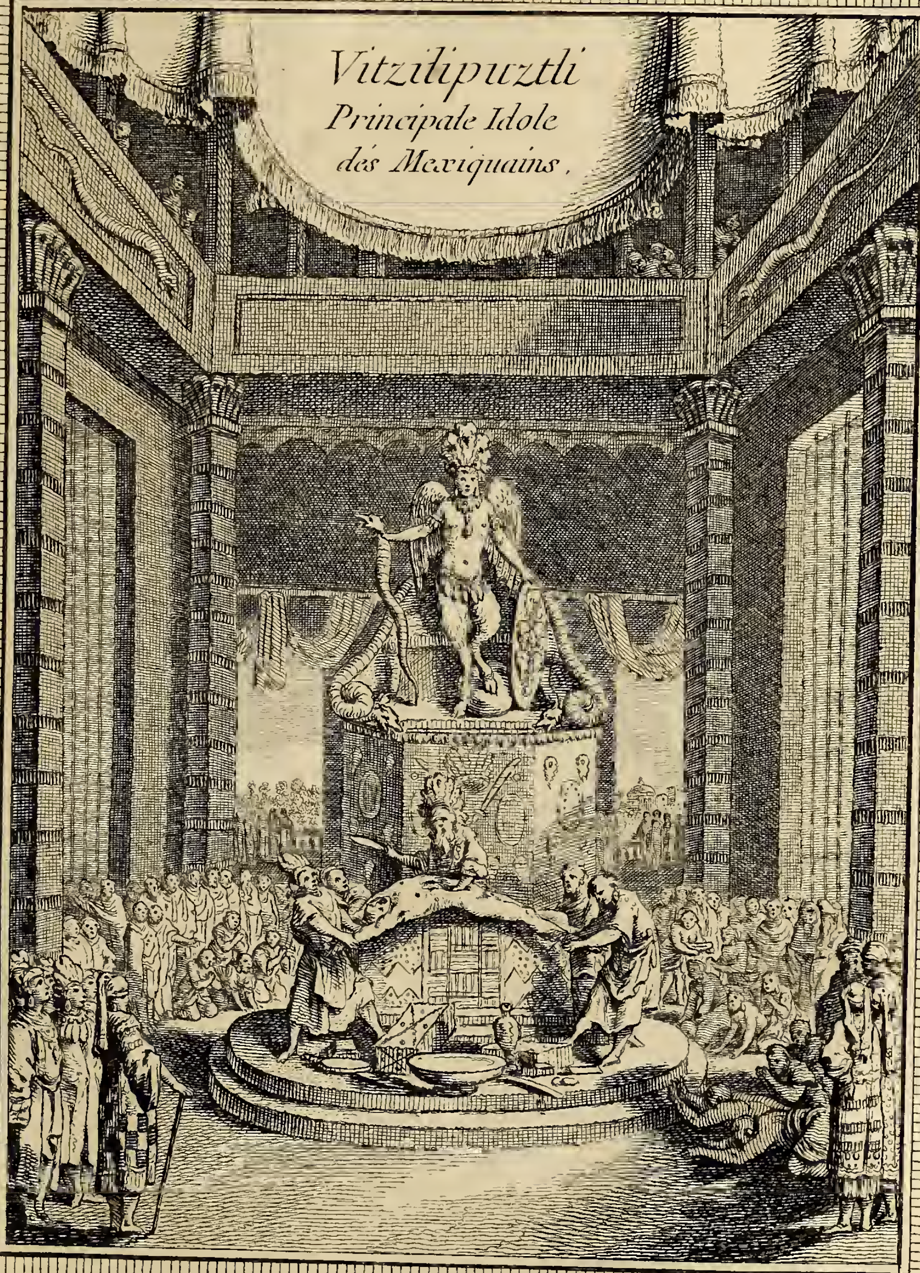
Autres Sacrifices.

Il y avoit d'autres Sacrifices, qui ne ſe faiſoient qu'à certaines Fêtes, & qui ſe nommoient *Racaxipe Velitzli*, c'eſt-à-dire, écorchement d'Hommes.

Ecorchement d'Hommes.

On prenoit pluſieurs Captifs, que les Prêtres écorchoienr réellement; & de leur peau ils revêtoient autant de Miniſtres ſubalternes, qui ſe diſtribuoient dans tous les quartiers de la Ville, en chantant & danſant à la porte

(71) Herrera, Décade 3. chap. 16. Acoſta, Liv. 5. chap. 20. & 22. Sur ce propos, dit Acoſta dans le vieux ſtyle de ſon Traducteur, » un Religieux grave en la Neuve Eſpagne, me contoit que quand il » fut en ce Roïaume, il avoit demandé à » un vieil Indien, Homme de qualité, » comment les Indiens avoient reçu la Loi » de Jeſus-Chriſt & laiſſé la leur, ſans » faire davantage de preuve, d'eſſai, ni de » diſpute ſur icelle, car il ſembloit qu'ils » s'étoient changés ſans y avoir été eſmeus » par raiſon ſuffiſante. L'Indien répondit, » ne croi point, Pere, que nous prenions » ſi inconſidérément cette Loi comme tu » dis, parce que je t'apprens que nous » étions déja mécontens des choſes que les » Idoles nous commandoient, & que nous » avions déja parlé de les laiſſer & prendre » une autre Loi Et comme nous trouvâmes que celle que vous prêchiez n'avoit » point de cruautés, & qu'elle nous étoit » convenable, juſte & bonne, nous entendîmes & crûmes que c'étoit la vraie Loi, » & ainſi la reçûmes fort volontairement. *Ibidem.* Le même Ecrivain obſerve qu'après tout les Mexiquains étoient moins cruels que les Peruviens, qui ſacrifioient leurs propres Enfans. *Ibid.*



Tom, XII. N.° VIII.

des Maisons. Chacun devoit leur faire quelque liberalité; & ceux qui ne leur offroient rien étoient frappés au visage, d'un coin de la peau, qui leur laissoit quelques traces de sang. Cette cérémonie, qui ne finissoit que lorsque le cuir commençoit à se corrompre, donnoit le tems aux Prêtres d'amasser de grandes richesses. Dans quelques autres Fêtes, on faisoit un défi entre le Sacrificateur & la Victime. Le Captif étoit attaché, par un pié, à une grande roue de pierre. On l'armoit d'une épée & d'une rondache. Celui qui s'offroit pour le sacrifier paroissoit avec les mêmes armes; & le combat s'engageoit à la vue du Peuple. Si le Captif demeuroit vainqueur, non-seulement il échappoit au sacrifice, mais il recevoit le titre & les honneurs que les Loix du Païs accordoient aux plus fameux Guerriers; & le Vaincu servoit de Victime. Enfin l'usage qu'on a décrit, en parlant des Mosquites, & que Lussan traite de singulier, s'observoit aussi chez les Mexiquains; c'est-à-dire, que dans les grands Temples on nourrissoit pendant toute l'année un Esclave qui représentoit la principale Idole, & dont le sort, après avoir joui des honneurs de l'adoration, étoit d'être sacrifié, à la fin de son regne (72).

Combat entre le Sacrificateur & la Victime.

Esclave révéré comme un Dieu.

L'ordre des Fêtes Religieuses n'étoit pas moins bisarre. La principale, qui se faisoit à l'honneur du Dieu Vitzilipuztli, étoit célebrée réguliérement au mois de Mai. Quelques jours auparavant, deux jeunes Filles, consacrées au service du Temple, paîtrissoient, avec du miel, de la farine de maïz, dont on faisoit une grande Idole. Tous les Seigneurs assistoient à la composition. Ensuite, on paroit l'Idole d'habits & d'ornemens magnifiques. On la plaçoit dans un fauteuil bleu, posé sur un brancard, avec des allonges qui le rendoient facile à porter. Le jour de la Fête, aux premiers raïons du Soleil, toutes les jeunes Filles paroissoient au Temple, vêtues de robbes blanches, couronnées de maïz rôti, avec des bracelets de grains de maïz enfilés, le reste des bras couvert jusqu'au poignet, de plumes rouges, & les joues peintes de vermillon. On les nommoit, pendant tout ce jour, Sœurs du Dieu dont elles animoient le culte. Elles portoient l'Idole, sur le brancard, jusqu'à la cour du Temple. De jeunes Hommes la recevoient de leurs mains, pour l'aller placer au piés des grands dégrés, où le Peuple venoit se prosterner devant elle, en se mettant sur la tête un peu de terre, que chacun devoit prendre sous ses piés. La procession commençoit alors, vers la Montagne de Chapultepeque. On y faisoit un Sacrifice qui duroit peu. Avec la même précipitation, l'Assemblée se rendoit dans un autre lieu, nommé Atlacuya, célebre par les traditions de leurs Ancêtres, & de-là dans une troisieme station, qui se nommoit Cuyoacan. On revenoit à Mexico sans s'arrêter; & cette Procession, qui étoit de quatre lieues, devoit se faire en quatre heures; d'où lui venoit le nom d'*Ypaina*, qui signifie chemin précipité. Les jeunes Hommes portoient le brancard au pié des grands dégrés, où ils l'avoient pris, & l'élevoient au sommet du Temple avec un grand appareil de poulies & de cordes, au bruit de toutes sortes d'instrumens. Les adorations du Peuple redoubloient pendant cette cérémonie. L'Idole étoit posée dans une riche cassette, au milieu des parfums & des fleurs. Dans l'intervalle, de jeunes Filles apportoient des morceaux de la même pâte

Fêtes Religieuses.

(72) Acosta, Liv. 5. ch. 21; Herrera, *ubi suprà*.

Description de la Nouvelle Espagne.

dont elles avoient fait la Statue, paîtris en forme d'os, qu'elles nommoient la chair de Vitzilipuztli. Les Sacrificateurs venoient à leur côté, parés de guirlandes & de brasselets de fleurs, faisant porter à leur suite les figures de leurs Dieux & de leurs Déesses. Ils se plaçoient autour des morceaux de pâte, qu'ils bénissoient par des chants & des invocations. Cette bénédiction étoit suivie des Sacrifices; & dans une si grande solemnité, le nombre des Victimes étoit toujours plus grand qu'aux autres Fêtes. Il se faisoit, pendant ce tems-là, des danses & d'autres cérémonies dans la cour du Temple. Les jeunes Filles chantoient au son d'un tambour; & tous les Seigneurs répondoient à leurs chants, en maniere de chœur. Le Peuple jouissoit du spectacle, mais à quelque distance, & ne s'y mêloit que par ses acclamations. Après les Sacrifices, on voïoit revenir les Prêtres, qui se mettoient à couper en pieces tous les morceaux de pâte, & qui les distribuoient ensuite au Peuple, sans distinction d'âge & de sexe. Chacun recevoit le sien avec des apparences de piété qui alloient jusqu'aux larmes, le mangeoit avec la même dévotion, & croïoit avoir mangé la chair de son Dieu. On en portoit même aux Malades. C'étoit un peché du premier ordre, de prendre quelque autre nourriture avant midi. Tout le monde étoit averti de s'en garder; & chacun prenoit soin de cacher jusqu'à l'eau, pour en priver les Enfans. La solemnité finissoit par un sermon du grand Prêtre, qui recommandoit l'observation des Loix & des cérémonies (73).

Le Toxcoatl ou Fête du Jubilé.

De quatre en quatre ans, les Mexiquains célébroient une Fête, qu'Acosta nomme Jubilé (74). Elle commençoit le 10 de Mai, & sa durée étoit de neuf jours. Un Prêtre sortoit jouant d'une flûte, & se tournoit successivement vers les quatre parties du Monde. Ensuite, s'inclinant vers l'Idole, il prenoit de la terre & la mangeoit. Le Peuple faisoit la même chose après lui, en demandant pardon de ses pechés & priant qu'ils ne fussent pas découverts. Les Soldats demandoient la victoire dans leurs guerres, & des forces pour enlever un grand nombre de Prisonniers qu'ils pûssent offrir aux Dieux. Ces prieres se faisoient pendant huit jours, avec des gémissemens & des larmes. Le neuvieme, qui étoit proprement celui de la Fête, on s'assembloit dans la cour du grand Temple; & le principal objet de la dévotion publique étoit de demander de l'eau: ce qui faisoit donner à cette Fête le nom de *Toxcoatl*, qui signifie sécheresse. Quatre Prêtres portoient l'Idole autour du Temple sur un brancard, & les autres lui

(73) Herrera, *ubi suprà*, chap. 17. Acosta, Liv. 5. chap. 24. On auroit eu peine à rapporter cette espece d'imitation du plus saint de nos Sacremens, sur tout autre témoignage que celui du Pere Acosta. Mais il insiste sur ces récits, avec d'autant plus de force, qu'il croit trouver une preuve de la sainteté même de nos institutions, dans la malice de l'Esprit d'erreur à les contrefaire. » Par cela seul, dit-il, on voit » clairement vérifié que Satan s'efforce au- » tant qu'il peut d'usurper pour soi l'hon- » neur & le service qui est dû à Dieu seul, » quoiqu'il y mêle toujours ses cruautés & » ses ordures. Il pousse cette idée beaucoup plus loin, lorsqu'il prétend reconnoître, dans diverses pratiques de l'Idolâtrie Indienne, les Sacremens de la Penitence & de l'Extrême-Onction, la Confession auriculaire, le Mystere de la Sainte Trinité, & la plupart des objets de notre Foi. *Ibidem.* chap. 25, 26, & suivans.

(74) *Ubi suprà*, chap. 29.

présentoient de l'encens; tandis que le Peuple se frappoit les épaules avec un fouet de cordes. Après cette procession, le Temple étoit parsemé de fleurs, & l'Idole demeuroit découverte jusqu'au soir. On lui offroit diverses sortes de pierreries, de la soie, des fruits & des Cailles. Tout le monde se retiroit, vers l'heure du dîner, à l'exception des Femmes qui avoient fait vœu de servir l'Idole pendant ce jour, & des Ministres ordinaires du Temple, qui continuoient leurs cérémonies. Au retour du Peuple, on faisoit paroître le Captif qui avoit représenté l'Idole pendant cette année; on le sacrifioit, avec des chants & des danses. Ensuite, on plaçoit quelques mets devant l'Idole; & toute l'Assemblée se retirant à quelque distance, les jeunes gens couroient pour s'en saisir. Il y avoit des prix, pour les quatre premiers qui arrivoient; & jusqu'au renouvellement de la même Fête, ils obtenoient plusieurs marques de distinction. A la fin du jour & des cérémonies, les Filles & les Garçons qui avoient servi le Temple se retiroient dans leurs familles, comme à l'expiration du terme. Ils pouvoient alors s'engager dans le Mariage; mais ceux qui prenoient leur place les poursuivoient avec de grands cris, en leur jettant des pelotes d'herbe, & leur reprochant d'abandonner le service des Dieux (75).

Description de la Nouvelle Espagne.

Fête des Marchands.

Les Marchands avoient une Fête annuelle, qui portoit leur nom, & qui s'observoit à l'honneur de *Quatzalcoatl*, Dieu des Marchandises. Quarante jours avant la célébration, ils achetoient un Captif de belle taille. Ils le paroient des habits de l'Idole; & dans cet intervalle, ils s'attachoient soigneusement à le purifier, en le lavant deux fois chaque jour dans l'Etang du Temple. Il étoit traité avec toutes sortes d'honneurs & de friandises. La nuit, on le tenoit enfermé dans une cage; & pendant le jour, on le conduisoit par la Ville, au milieu des chants & des danses. Neuf jours avant le Sacrifice, deux Prêtres venoient lui annoncer son sort. Il devoit répondre qu'il l'acceptoit avec soumission. S'il s'en affligeoit, son chagrin passoit pour un mauvais augure; & les Prêtres faisoient diverses cérémonies, par lesquelles on supposoit qu'ils avoient changé ses dispositions. Le Sacrifice se faisoit à minuit, & son cœur étoit offert à la Lune. On portoit le corps chez le principal Marchand. Il y étoit rôti, & préparé avec divers assaisonnemens. Les Convives dansoient, en attendant le Festin. Après avoir mangé leur part de cet horrible mets, ils alloient saluer l'Idole au lever du Soleil; & continuant leurs réjouissances pendant le reste du jour, ils paroissoient déguisés en diverses formes; les uns d'Oiseaux, de Papillons, de Grenouilles, de Guêpes, & d'autres insectes; les autres, de Boiteux, de Manchots, & d'Estropiés. Ils faisoient des récits agréables de leurs accidens, ou de leur métamorphose; & la Fête se terminoit par des danses (76).

Prêtres du Mexique.

Outre les six Sacrificateurs du grand Temple, dont la succession étoit héréditaire, chaque Quartier & chaque Temple avoient leurs Prêtres, qui étoient appellés à cet Office par élection, ou qui s'y consacroient, dans leur jeunesse, par un vœu particulier. Leur fonction ordinaire étoit d'encenser les Idoles. Ils renouvelloient cet exercice quatre fois le jour; c'est-à-

(75) Herrera, Dec. 3. chap. 17.

(76) Ceux à qui ces trois Fêtes ne suffiront pas, en trouveront plusieurs autres dans les Histoires & les Relations qu'on a citées.

Description de la Nouvelle Espagne.

dire au lever du Soleil, à midi, au Soleil couchant, & à minuit. A chacune de ces heures, on entendoit dans les Temples le ſon des trompettes, des tambours & d'autres inſtrumens, qui formoient un bruit fort lugubre. C'étoit le ſignal auquel le Prêtre, déſigné pour la ſemaine, ſe mettoit en marche, vêtu d'une robbe blanche, avec ſon encenſoir à la main. Il prenoit du feu, dans un grand braſier qui brûloit continuellement devant l'Autel; & de l'autre main il tenoit un vaiſſeau, dans lequel étoit l'encens. Il encenſoit ſeul, quoiqu'il fût accompagné de tous ſes Collegues. Enſuite, on lui préſentoit un linge, dont il frottoit l'Autel & les rideaux. Après cette cérémonie, ils alloient enſemble dans un lieu ſecret, où ils faiſoient quelque rude pénitence, telle que de ſe meurtrir la chair & de ſe tirer du ſang de quelque partie du corps. L'Office de la nuit s'obſervoit ſcrupuleuſement. Chaque Temple avoit ſes revenus; & les Prêtres étoient bien païés pour les rigueurs qu'ils exerçoient ſur eux-mêmes. D'ailleurs, on a déja remarqué qu'une partie commune de la piété des Mexiquains conſiſtoit à ſe tirer du ſang.

L'uſage des Prêtres étoit de s'oindre, depuis les piés juſqu'à la tête, & les cheveux mêmes, d'une graiſſe claire & liquide, qui leur faiſoit croître le poil dans toutes les parties du corps, & qui le faiſoit dreſſer comme le crin des Chevaux. Ils en étoient d'autant plus incommodés, qu'il ne leur étoit pas permis de le couper juſqu'à la mort, ou du moins juſqu'à leur derniere vieilleſſe, où ceux qui vouloient quitter leur profeſſion étoient exempts de toute ſorte de travail, & jouiſſoient d'une diſtinction proportionnée à l'opinion qu'on avoit de leur vertu. Ils treſſoient leurs cheveux avec des bandes de coton, larges de ſix doigts. L'encens qu'ils emploïoient ordinairement n'étant que de la réſine, leur teint, naturellement baſanné, en devenoit preſque noir. Lorſqu'ils alloient rendre hommage aux Idoles qu'ils tenoient dans des Caves, dans des Bois touffus, ou ſur les Montagnes, ils s'y diſpoſoient par une autre onction, compoſée de la cendre de pluſieurs Bêtes venimeuſes, de tabac & de ſuie, paîtris enſemble (77). Le Peuple étoit perſuadé que cette préparation les élevoit au-deſſus du commun des hommes & les mettoit en commerce avec les Dieux. Il y a même aſſez d'apparence que leur propre imagination ſe rempliſſoit de la même idée, car ils perdoient alors toute ſorte de crainte; & ſe croïant reſpectés de toute la nature, ils ſe haſardoient la nuit au milieu des Bois les plus

(77) Acoſta nous donne exactement cette étrange compoſition. Ils prenoient, dit-il, des Araignées, des Scorpions, des Cloportes, des Salamandres, des Viperes, qu'ils faiſoient amaſſer par de jeunes Garçons; ils les brûloient au braſier du Temple juſqu'à ce qu'elles fuſſent réduites en cendres, puis les mettoient en des mortiers avec beaucoup de tabac, ou betun. Avec cette cendre, ils mettoient quelques Scorpions, Araignées & Cloportes vives, mêlant le tout enſemble; puis ils y mettoient d'une ſemence toute moulue, qu'ils appelloient Ololuchqui, de quoi les Indiens font un breuvage pour ſe procurer des viſions; parce que l'effet de cette herbe eſt de priver l'Homme du ſens. Ils mouloient auſſi avec ces cendres, des Vers noirs & velus, deſquels le poil ſeulement eſt venimeux, & ramaſſant tout cela enſemble avec du noir ou fumée de réſine, ils le mettoient en de petits pots, qu'ils poſoient devant l'Idole, dont ils diſoient que c'étoit la viande. Auſſi nommoient-ils cela, dans leur langue, manger divin. Etant barbouillés de cette pâte, ils perdoient toute crainte, & prenoient un eſprit de cruauté. Liv. 5. ch. 26. On a vu que ſuivant Herrera, l'onction étoit claire & liquide.

ſauvages, dans la confiance que les Tigres, les Ours & les Lions ne pouvoient leur nuire. Ils emploïoient auſſi cette eſpece de bitume, pour fortifier les Enfans & pour guerir les Malades. Toute la Nation en vantoit les effets. Un Hiſtorien juge que ſa vertu pouvoit venir du tabac, & des autres mêlanges, dont la plupart avoient quelque propriété ſalutaire.

Description de la Nouvelle Espagne.

Monaſteres Mexiquains.

L'enceinte du grand Temple de Mexico contenoit deux Monaſteres, ou deux Maiſons de retraite; l'une de jeunes Filles, entre douze & treize ans, & l'autre de jeunes Garçons. Ces deux Etabliſſemens, qui regardoient le ſervice du Temple, étoient vis-à-vis l'un de l'autre, mais ſans aucune communication. Ils avoient leurs Superieurs du même ſexe. L'emploi des Filles étoit d'apprêter à manger pour les Idoles, c'eſt-à-dire pour les Prêtres, auxquels il n'étoit permis de rien avaller qui n'eût été préſenté devant l'Autel. La plupart de ces alimens étoient un eſpece de Beignets, les uns paîtris en forme de mains & de piés, d'autres en maniere de Tourteaux; ordinairement de maïz & de miel, & quelquefois fricaſſés avec des légumes & d'autres herbes. Ces jeunes Filles ſe faiſoient couper les cheveux, en entrant au ſervice des Idoles; enſuite, on leur permettoit de les laiſſer croître. Elles ſe levoient la nuit, pour prier, & pour ſe tirer du ſang, dont elles étoient obligées de ſe frotter les joues; mais elles ſe lavoient auſſitôt, avec de l'eau conſacrée par les Prêtres. Leur habillement étoit une robbe blanche. On les occupoit à faire de la toile pour le Temple. Elles étoient élevées d'ailleurs dans une ſi grande retenue, que leurs moindres fautes étoient punies avec la derniere rigueur; & la mort étoit infaillible pour celles qui manquoient à l'honneur. S'il ſe trouvoit, dans le Temple, quelque choſe de rongé par un Rat ou une Souris, c'étoit un ſigne de la colere du Ciel, qui faiſoit juger qu'il étoit arrivé quelque déſordre parmi les jeunes Religieuſes. On recherchoit les Coupables; & malheur, dans ces circonſtances, à celles qui étoient ſoupçonnées de quelque déréglement. On ne recevoit dans ce Monaſtere, que des Filles de Mexico. Leur clôture duroit un an, au bout duquel elles ſortoient pour ſe marier.

Les jeunes Garçons devoient être âgés de dix-huit à vingt ans. Ils avoient les cheveux coupés en couronne, & ne les laiſſoient croître que juſqu'à la moitié de l'oreille, mais plus longs ſur la nuque du cou, juſqu'à les pouvoir mettre en treſſe. Leur nombre étoit de cinquante, & leur clôture ne duroit qu'un an, comme celle des Filles. Mais ils étoient aſſujettis, dans cet eſpace, aux plus rigoureuſes loix de la chaſteté, de l'obéiſſance & de la pauvreté. Leur office particulier étoit de ſervir les Prêtres dans tout ce qui concernoit le culte. Ils balaïoient les lieux ſaints. Ils fourniſſoient de bois le braſier qui brûloit ſans ceſſe devant la grande Idole. La modeſtie leur étoit recommandée ſi ſoigneuſement, que c'étoit un crime pour eux de lever les yeux devant une Femme. On les emploïoit à demander l'aumône, dans les maiſons de la Ville. Ils marchoient quatre ou ſix enſemble d'un air humble & mortifié. Cependant, s'ils n'obtenoient rien de la charité d'autrui, ils avoient droit de prendre ce qui leur étoit néceſſaire pour ſe nourrir; parce qu'aïant fait vœu de pauvreté, on ſuppoſoit leurs beſoins toujours preſſans. On ſavoit d'ailleurs que leur pénitence étoit continuelle. Ils étoient chargés de ſe lever la nuit pour faire retentir les trompettes & les autres

Description de la Nouvelle Espagne.

instrumens. Ils veilloient successivement autour de l'Idole, dans la crainte que le brasier ne s'éteignît. Ils assistoient à l'encensement des Prêtres; après lequel ils entroient aussi dans un lieu qui leur étoit destiné, pour s'y tirer du sang avec des pointes aigües, & s'en frotter les temples jusqu'au bas des oreilles. Leur habit étoit un cilice blanc, mais fort âpre.

A certaines Fêtes de l'année, les Prêtres du grand Temple & tous les jeunes Religieux du Monastere s'assembloient dans un lieu environné de sieges, armés de cailloux pointus & d'autres lancettes, avec lesquelles ils se tiroient, depuis l'os de la jambe jusqu'au mollet, quantité de sang, dont ils devoient non-seulement se frotter les temples, mais ensanglanter les lancettes. Ils les fichoient ensuite dans des boules de paille, entre les creneaux de la cour, afin que le Peuple jugeât de leur ardeur pour la Pénitence. Le lieu où ils se baignoient, après cette opération, portoit le nom d'*Ezapan*, qui signifie eau de sang. Une même lancette ne servant jamais deux fois, ils en avoient un grand nombre en réserve. Avant les mêmes Fêtes, ils jeûnoient rigoureusement cinq ou six jours; ils se réduisoient à l'eau, ils dormoient peu, ils se mortifioient le corps par de fréquentes disciplines. On a vu que le Peuple avoit aussi cet usage aux Processions solemnelles, sur-tout pendant la Fête du Toxcoatl, ou du Jubilé. Leurs disciplines étoient composées de fil de Maguey (78), toutes neuves, longues d'une brasse, & terminées par des nœuds, dont ils se donnoient de grands coups sur les épaules. Quoique les Prêtres ne fussent obligés, par aucune loi, de se priver du commerce des Femmes, ils y renonçoient dans ces grandes occasions; & quelques-uns s'y formoient des obstacles invincibles, par des blessures volontaires, qui leur ôtoient pour quelque tems l'usage & le goût du plaisir (79).

Funerailles.

Le soin des Funérailles appartenoit aussi aux Prêtres; mais leur méthode n'avoit rien d'uniforme, & dépendoit presque toujours de la derniere volonté des Mourans. Les uns vouloient être enterrés dans leurs héritages, ou dans les cours de leurs maisons. D'autres se faisoient porter dans les Montagnes, à l'imitation des Empereurs, qui avoient leurs Tombeaux dans celle de Chapultepeque. D'autres ordonnoient que leurs corps fussent brûlés, & que leurs cendres fussent enterrées dans les Temples, avec leurs habits & ce qu'ils avoient de plus précieux. Aussi-tôt qu'un Mexiquain avoit rendu l'ame, on appelloit les Prêtres de son quartier, qui le mettoient à terre de leurs propres mains, assis à la maniere du Païs, & revêtu de ses meilleurs habillemens. Dans cette posture, ses Parens & ses Amis venoient le saluer & lui faire des présens. Si c'étoit un Cacique, ou quelque autre Seigneur, on lui offroit des Esclaves, qui étoient sacrifiés sur le champ, pour l'accompagner dans un autre Monde. Chaque Seigneur aïant une espece de Chapelain, pour le diriger dans les cérémonies religieuses, on tuoit aussi ce Prêtre domestique & les principaux Officiers qui avoient servi dans la même Maison; les uns pour aller préparer un nouveau domicile à leur Maître, les autres pour lui servir de cortege; & c'étoit dans la même vue que toutes les richesses du Mort étoient enterrées avec lui. Si c'étoit un Capitaine, on faisoit autour de lui des amas d'armes & d'enseignes. Les

(78) Le Traducteur d'Herrera veut que ce soit l'*arrête-Bœuf*.

(79) Herrera, *ubi suprà*, ch. 16; Acosta, Liv. 5. ch. 17. & suiv. Gomara, Liv. 2.

obseques

obseques duroient dix jours, & se célébroient par un mêlange de pleurs & de chants. Les Prêtres chantoient une sorte d'Office des Morts, tantôt alternativement, tantôt en chœur, & levoient plusieurs fois le corps, avec un grand nombre de cérémonies. Ils faisoient de longs encensemens. Ils jouoient des airs lugubres sur le tambour & la flûte. Celui, qui tenoit le premier rang, étoit revêtu des habits de l'Idole que le Seigneur mort avoit particuliérement honorée, & dont il avoit été comme l'image vivante : car chaque Noble représentoit une Idole; & de-là venoit l'extrême vénération que le Peuple avoit pour la Noblesse. Lorsqu'on brûloit le corps, un Prêtre recueilloit soigneusement ses cendres; & se couvrant d'un habit terrible (80), il les remuoit long-tems avec le bout d'un bâton, & d'un air qui répandoit la fraïeur dans toute l'Assemblée (81).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Obseques de l'Empereur.

Lorsque l'Empereur paroissoit atteint d'une maladie mortelle, on mettoit des masques sur la face des principales Idoles, & cette cérémonie duroit jusqu'à sa mort ou sa guérison. S'il mouroit, on en donnoit avis aussi-tôt à toutes les Provinces de l'Empire, non-seulement pour rendre le deuil public, mais pour convoquer tous les Seigneurs à la cérémonie des funerailles. Ceux, qui n'étoient éloignés que de quatre journées du lieu de sa mort, devoient s'y rendre les premiers. C'étoit en leur présence, qu'après avoir lavé le corps, & l'avoir parfumé pour le garantir de toute pourriture, on le plaçoit assis sur une natte, où il étoit veillé pendant quatre nuits avec beaucoup de pleurs & de gémissemens. On coupoit une poignée de ses cheveux, qui se conservoit sous une Garde, pour l'usage qu'on en devoit faire. On lui mettoit, dans la bouche, une grosse émeraude; & dans la posture où il étoit, on lui couvroit les genoux de dix-sept couvertures fort riches, dont chacune avoit son allusion. Par-dessus, on attachoit la devise de l'Idole, qui étoit l'objet particulier de son culte, ou dont il avoit été l'image. On lui couvroit le visage d'un masque, enrichi de perles & de pierres précieuses. Ensuite on tuoit, pour premiere Victime, l'Officier qui avoit eu l'emploi d'entretenir les lampes & les parfums du Palais; afin que le voïage du Monarque dans un autre Monde ne se fît point dans les ténebres, ni sur une route où son odorat fût blessé. Alors on portoit le corps au grand Temple; & tous ceux qui composoient le cortege étoient obligés de donner des marques extérieures d'affliction, par des cris ou des chants lugubres. Les Seigneurs & les Chevaliers étoient armés; & tous les Domestiques du Palais portoient des Masses, des Enseignes & des Panaches. On arrivoit dans la cour du Temple, où l'on trouvoit un grand bucher, auquel les Prêtres mettoient le feu; & pendant que la flamme s'y répandoit, le grand Sacrificateur proferoit, d'une voix plaintive, des prieres & des

(80) » Incontinent, dit Acosta, sortoit » un Prêtre en habits & ornemens de Dia» ble, aïant des bouches & des yeux de » miroirs à toutes les jointures, avec des » gestes & des représentations terribles.

(81) Herrera, *ubi suprà*, chap. 18; Acosta, Livre 5. chapitre 8. Gomara dit que ceux qui ne mouroient pas d'une mort naturelle, étoient enterrés sous un habit qui désignoit leur genre de mort. » Celui » qui mouroit pour adultere étoit vêtu » comme le Dieu de la Luxure, qui se » nommoit *Tlaxoteutl*; celui qui étoit noïé, » comme *Tlaloc*, Dieu de l'Eau; celui qui » mouroit d'ivrognerie, comme *Ometochli*, » Dieu du Vin, Le Soldat étoit vêtu comme *Vitzilipuztli*, Liv. 2. chap. 79.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

invocations. Enfin, lorsque le bucher étoit bien allumé, on y jettoit le corps, avec tous les ornemens dont il étoit couvert; & dans le même instant, chacun y jettoit aussi ses armes, ses Enseignes & tout ce qu'on avoit apporté dans le convoi. On y jettoit un Chien, pour annoncer par ses aboiemens l'arrivée de l'Empereur, dans les lieux par lesquels il devoit passer. C'étoit alors que les Prêtres commençoient le grand Sacrifice. Il falloit que le nombre des Victimes fût au moins de deux cens. On leur ouvroit la poitrine, pour en arracher le cœur, qui étoit jetté aussi-tôt dans le feu; & les corps étoient déposés dans des Charniers, sans qu'il fût permis d'en manger la chair. Ceux qui avoient l'honneur d'être sacrifiés étoient non-seulement des Esclaves, mais des Officiers du Palais, entre lesquels il y avoit aussi plusieurs Femmes. Le lendemain on se rassembloit, après avoir fait garder le bucher pendant toute la nuit. On ramassoit la cendre du corps, sur-tout les dents, qui ne se consument point par le feu, & l'émeraude qu'on avoit enfoncée dans la bouche. Les Prêtres mettoient ces respectables dépouilles dans un vase, qu'ils portoient solemnellement à la Montagne de Chapultepeque. Ils les y renfermoient, avec la poignée de cheveux, & quelques autres qu'on avoit coupés à l'Empereur le jour de son Couronnement & qu'on gardoit toujours pour cette derniere cérémonie, sous une petite voute, dont l'intérieur étoit revêtu de bisarres peintures. Ils en bouchoient soigneusement l'entrée; & par dessus, ils plaçoient une Statue de bois, qui représentoit assez naturellement la figure du Mort. Les solemnités continuoient l'espace de quatre jours, pendant lesquels ses Femmes, ses Filles & ses plus fideles Sujets venoient faire de grandes offrandes, qu'ils mettoient devant la voute, sous les yeux de la Statue. Le cinquiéme jour, les Prêtres faisoient un Sacrifice de quinze Esclaves. Le vingtieme, ils en sacrifioient cinq; trois, le soixantieme; & neuf, vingt jours après, pour terminer la cérémonie (82).

Obseques du Cacique de Mechoacan.

Celle du Mechoacan, pour les funérailles du Cacique, avoit quelques circonstances, d'une singularité extraordinaire. Lorsque ce Prince, dont la puissance n'étoit gueres inferieure à celle de l'Empereur du Mexique, se sentoit proche de la mort, son unique soin étoit de nommer entre ses Enfans, celui qu'il destinoit à lui succeder. Ensuite, l'Héritier qu'il s'étoit donné assembloit tous les Seigneurs de la Province & tous ceux qui avoient exercé quelque Emploi sous l'autorité de son Pere. Ils commençoient par lui apporter des présens, qui passoient pour une reconnoissance de ses droits. Si le Cacique n'étoit pas mort, ses anciens Sujets ne paroissoient plus devant lui. Son appartement étoit fermé avec soin, & l'on mettoit sur la porte sa devise & ses armes. Aussi-tôt qu'il avoit rendu le dernier soupir, il se formoit une Assemblée fort nombreuse de l'ancienne Cour, & de tous ceux qui avoient été convoqués. Leur premier devoir étoit de pousser ensemble des cris & des gémissemens, avec d'autres marques de douleur que l'Historien nomme un deuil merveilleux. Après ce lugubre exorde, on leur ouvroit la porte de l'appartement. Ils y entroient. Chacun touchoit le Mort, de la main, & lui jettoit quelques gouttes d'une eau parfumée. On lui mettoit une chaussure de peau de Chevreuil, qui étoit celle

(82) Gomara, *ubi suprà*, Liv. 2. chap. 80.

des Caciques. On lui attachoit aux genoux des sonnettes d'or, des anneaux aux doigts, des bracelets d'or aux poignets, une chaîne de pierres précieuses au cou, & des pendans aux oreilles. Ses levres mêmes étoient couvertes de pierreries; & ses épaules, de plusieurs tresses des plus belles plumes. Dans cette parure, on le plaçoit assis sur une espece de litiere découverte, avec un arc & des fleches d'un côté, & de l'autre une grande Figure artificielle, qui représentoit l'Idole à laquelle il avoit été le plus attaché, & qu'on supposoit empressée alors à récompenser sa piété. Pendant ce tems-là, son Successeur nommoit ceux qui devoient aller servir son Pere dans un autre Monde. Quelques-uns regardoient comme une faveur d'être choisis pour ce ministere, & d'autres s'affligeoient de leur sort; mais on prenoit soin de leur faire avaller aussi-tôt toutes sortes de viandes & de liqueurs, pour les fortifier contre la crainte & les autres foiblesses de la nature. On choisissoit particuliément sept Femmes, d'une haute naissance; l'une pour garder tout ce que le Cacique emportoit de précieux; une autre, pour lui présenter la coupe; la troisieme, pour laver son linge, & les quatre autres pour divers offices. Outre les Victimes nommées par le nouveau Cacique, on rassembloit pour le Sacrifice un grand nombre d'Esclaves, & de personnes libres. Chaque condition étoit obligée de fournir une Victime de son Ordre, sans compter celles qui avoient le courage de s'offrir volontairement. On apportoit beaucoup de soin à les laver. On leur teignoit le visage de jaune. On leur mettoit sur la tête une couronne de fleurs; & sur-tout, on les enivroit assez pour ne rien craindre de leur inconstance. La marche funebre commençoit par cette trouppe de Malheureux, qui paroissant fermer les yeux sur le terme, faisoient retentir leurs instrumens d'os & de coquilles, comme dans une Fête de joie. Gomara, qui les avoit entendus, observe néanmoins que le son de cette musique étoit triste. Après eux, venoient les Parens du Mort. La litiere étoit portée par les principaux Seigneurs du Païs, & suivie de tous les autres, qui chantoient une espece de Poésie fort triste, sur des airs aussi mélancoliques. Ceux qui avoient possedé des emplois s'avançoient ensuite; & la marche étoit fermée par les Domestiques du Palais, chargés tous d'Enseignes & d'Eventails de plumes. Une multitude infinie de Peuple, qui formoit comme un cercle autour du Convoi, troubloit moins l'ordre, qu'elle ne servoit à l'entretenir, par le soin qu'elle avoit de veiller sur les Victimes, & de fermer le passage à celles qui auroient voulu se sauver par la fuite.

On fait une pâte & une Idole, de sa cendre.

Cette Procession partoit à minuit, éclairée d'une infinité de flambeaux. Les rues de la Ville avoient été nettoïées avec mille formalités superstitieuses. En arrivant au Temple, on faisoit quatre fois le tour d'un grand bucher, qui se trouvoit prêt à recevoir le feu de la main des Prêtres. Le corps étoit placé au sommet, dans sa litiere, & brûlé avec tous ses ornemens. Pendant qu'il étoit en proie aux flammes, on assommoit toutes les Victimes; & sans les ouvrir, comme à Mexico, on les enterroit derriere le mur du Temple. A la pointe du jour, les Prêtres ramassoient la cendre & les os du Cacique. Ils y joignoient l'or fondu, les pierreries calcinées, & tout ce qu'ils pouvoient recueillir du corps & de sa parure. Ces restes étoient portés dans le Temple, & bénis avec des invocations & des cérémonies mysterieuses,

Description de la Nouvelle Espagne.

après lesquelles on y mêloit différentes sortes de pâte, pour en composer une grande Idole de forme humaine, qu'on paroit de plumes, de colliers, de bracelets & de sonnettes d'or; & l'aïant armée d'un arc, de fleches & d'un bouclier, on la présentoit dans cet état aux adorations du Peuple. Ensuite les Prêtres ouvroient la terre, au pié des dégrés du Temple. Ils faisoient une large fosse, dont toutes les parties interieures étoient aussi-tôt revêtues de nattes. Ils y dressoient un lit, sur lequel ils plaçoient la Statue, les yeux tournés au Levant. On suspendoit, autour d'elle, plusieurs petits boucliers d'or & d'argent, des arcs, des fleches & des panaches. On mettoit près du lit, quantité de bassins, de plats & de vases. Le reste de l'espace étoit rempli de coffres, pleins de robbes, de joïaux & d'alimens. Enfin les Prêtres couvroient la fosse, d'un grand couvercle de terre, au-dessus duquel on plaçoit diverses figures, qui sembloient veiller à la conservation d'un si respectable Monument. Il paroît qu'après la Conquête même, les Espagnols ne purent abolir tout d'un coup cet usage. Mais il a cedé, par dégrés, aux instructions du Christianisme, avec les autres superstitions de l'Idolâtrie (83).

FIGURE, HABILLEMENT, CARACTERE, Usages, Mœurs, Arts & Langues des Mexiquains.

Changement que les Mexiquains ont éprouvé.

Quoique l'espace d'environ deux siécles n'ait pu mettre beaucoup de changement dans les qualités naturelles des Mexiquains, la domination & le commerce de l'Espagne aïant presqu'entiérement changé leurs usages, il n'est pas surprenant qu'une si grande révolution, dans leurs habitudes morales, ait eu quelque influence sur le fond de leur caractere & sur leur figure même, qui dépendent assez souvent, dans les Hommes, des occupations & du genre de vie dans lesquels ils se trouvent engagés. Aussi les peintures des Historiens & des Voïageurs different-elles beaucoup, suivant la différence des tems. On lit, dans les premieres Relations, que les Hommes du Mexique étoient d'une taille médiocre, & plus gras que maigres; que la couleur de leur teint tiroit sur celle du poil de Lion; qu'ils avoient les yeux grands, le front large, les narines fort ouvertes, les cheveux gros, plats & diversement coupés; qu'ils étoient sans barbe, ou qu'ils en avoient fort peu, parce qu'ils se l'arrachoient, ou qu'ils s'oignoient la peau, d'un onguent qui l'empêchoit de sortir. Il s'en trouvoit d'aussi blancs que les Européens. Leur usage commun étoit de se peindre le corps, & de se couvrir la tête, les bras & les jambes, de plumes d'oiseaux, ou d'écailles de poisson, ou de poil de Tigres & d'autres Animaux. Ils se perçoient les oreilles, le nez, & le menton même, pour y porter, dans de grandes ouvertures, des pierreries, ou de l'or, ou quelques ossemens. On y voïoit, aux uns, les ongles & le bec d'une Aigle; aux autres, les dents machelieres de quelque Animal, ou des arrêtes de divers Poissons. Les Seigneurs y portoient des pierres très fines, & de petits ouvrages d'or d'un travail fort recherché.

Figure des Hommes.

(83) Gomara, *ibid.* chap. 81.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Figure des Femmes.

La taille & la couleur des Femmes étoient peu différentes de celles des Hommes; mais elles entretenoient leurs cheveux dans toute leur longueur, avec un ſoin extrême de les noircir, par diverſes ſortes de poudre & d'onguent. Les Femmes mariées ſe les lioient autour de la tête, & s'en faiſoient un nœud ſur le front. L'uſage des Filles étoit de les porter flottans, ſur le ſein & ſur les épaules. A peine étoient-elles devenues Meres, que leurs mammelles croiſſoient, juſqu'à pouvoir en nourrir les Enfans qu'elles portoient ſur le dos. Elles mettoient leur principale beauté dans la petiteſſe du front; & par des onctions continuelles, elles faiſoient croître leurs cheveux juſques ſur les temples. Il ne manquoit rien à leur propreté. Elles ſe baignoient ſouvent; & cette habitude étoit ſi forte, qu'en ſortant d'un bain chaud, elles entroient ſans danger dans un bain froid, pour ſe farder enſuite avec un lait de grains & de ſemences, qui ſervoit moins à les embellir, qu'à les garantir, par ſon amertume, de la piquure des Mouches, & d'autres inſectes.

Leurs Habits.

Le commun des Mexiquains avoit le corps & les piés nus, à l'exception des Soldats, qui pour ſe rendre plus terribles ſe couvroient de la peau entiere de quelque animal, dont ils ajuſtoient même la tête ſur la leur. Cette parure, avec un cordon de cœurs, de nez & d'oreilles d'Hommes, en bandouliere, terminé par une tête qu'ils y portoient ſuſpendue, leur donnoit un air de ferocité qu'on peut ſe repréſenter. Mais ordinairement le Peuple Mexiquain étoit nu; les Empereurs même & les Seigneurs ne ſe couvroient que d'une ſorte de manteau, composé d'une piece de coton quarrée, & noué ſur l'épaule droite. Ils avoient, pour chauſſure, des ſandales, aſſez ſemblables à celles que les Eſpagnols nomment *Apoſtoliques*. Sur la tête, ils ne portoient que des plumes, & quelques legers cordons qui ſervoient à les ſoutenir. Les Femmes du Peuple étoient auſſi preſque nues. Elles avoient une eſpece de chemiſe, à demi-manches, qui leur tomboit ſur les genoux, mais ouverte ſur la poitrine, & ſi legere qu'étant ajuſtée ſur la peau à peine en paroiſſoit-elle diſtinguée. Elles ne portoient pas d'autre coeffure que leurs cheveux; ſur quoi les Eſpagnols obſerverent qu'elles avoient la tête plus forte & le crâne plus endurci que les Hommes (84).

Si l'on conſulte des Relations plus modernes, tous les Mexiquains, Hommes & Femmes, ſont naturellement d'une couleur brune. La plûpart ſont d'aſſez haute taille, ſur-tout dans les Provinces qui regardent le Nord. Ils ſe garantiſſent les joues, du froid & de la piquure des mouches, en ſe les frottant avec des herbes pilées. Ils ſe barbouillent auſſi d'une terre liquide; pour ſe rafraîchir la tête, & ſe rendre les cheveux noirs & doux. » Leur habillement conſiſte aujourd'hui dans un pourpoint court, & des » haut-de-chauſſes fort larges. Ils portent ſur les épaules un manteau de » diverſes couleurs, qu'ils appellent *Tilma*, & qui paſſant ſous le bras droit » ſe lie ſur l'épaule gauche par les extrêmités. Ils ſont chauſſés; mais ils » ſe ſervent de ſocs, au lieu de ſouliers. Jamais ils ne quittent leurs che- » veux, quand la pauvreté les obligeroit d'être nus, ou de ſe couvrir de » haillons. Les Femmes portent le *Guaipil*, qui eſt une eſpece de ſac, » ſous la *Cobixa*, fine étoffe de coton; à laquelle elles en ajoutent une

(84) *Ibidem*, chap. 83 & 84.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

» autre sur les épaules, lorsqu'elles paroissent en public. A l'Eglise, elles » relevent la derniere, jusqu'à s'en couvrir la tête. Leurs juppes sont étroi- » tes, ornées de figures de Lions, d'Oiseaux, ou de fleurs, & comme » tapissées, en plusieurs endroits, de belles plumes de Canards. Les Femmes » des Metices, des Noirs, & des Mulâtres, qui sont en fort grand nombre, » ne pouvant prendre l'habit Espagnol, & dédaignant celui des Indiennes, » ont inventé le ridicule usage de porter une espece de juppe en travers, » sur les épaules ou sur la tête (85). Mais leurs Maris, & leurs Enfans du » même sexe, sont parvenus par dégrés à s'attribuer le droit de suivre tous » les usages d'Espagne. Leur insolence va si loin, que sans posseder aucun » emploi, ils s'honorent entr'eux du titre de Capitaine (86).

Enfans & leur Education.

Un des premiers Historiens attribue aux Femmes Mexiquaines deux pernicieuses pratiques, dont la figure & la santé de leurs Enfans ne pouvoient manquer de se ressentir. Pendant leur grossesse, elles se médicamentoient les unes les autres avec différentes herbes, qui produisoient d'aussi mauvais effets sur les Meres, que sur le fruit qu'elles portoient dans leur sein; & lorsque les Enfans commençoient à voir le jour, non-seulement elles s'efforçoient de leur raccourcir la nuque du cou, en la comprimant vers les épaules, mais elles la lioient dans le berceau, d'une maniere qui l'empêchoit de croître. On n'en apporte pas d'autre raison qu'un préjugé naturel, qui leur faisoit attacher des graces à cette difformité (87). A peine les Garçons étoient nés, qu'on appelloit un Prêtre pour leur faire, aux oreilles & aux parties viriles, une petite incision de laquelle il devoit couler quelques gouttes de sang (88). Après les avoir lavés lui-même, le Prêtre mettoit à ceux des Nobles & des Guerriers une petite épée dans la main droite, & un petit bouclier dans la gauche. Aux Enfans du commun, il mettoit les outils de la profession de leur Pere (89). Toutes les Filles recevoient des instrumens pour filer, pour coudre & pour d'autres occupations de leur sexe. C'étoit la Mere qui devoit les nourrir de son lait. Mais si quelque accident la forçoit d'emploïer une Nourrice, elle faisoit tomber sur son ongle quelques gouttes du lait étranger; & si son épaisseur l'empêchoit de couler, la Nourrice étoit reçue sans objection. Une Femme, qui nourrissoit un Enfant, devoit toujours manger des mêmes viandes jusqu'à ce qu'il fût sevré; & ce tems étoit de quatre années entieres, pendant lesquelles Herrera fait admirer l'amour maternel, qui faisoit éviter aux

(85) Voïez ci-dessus la description de Mexico en 1625.

(86) Gemelli Carreri, Tome VI. page 82 & suivantes. Cette canaille de Noirs & de gens au teint brûlé, disent les Espagnols, s'est si fort accrue, qu'on apprehende qu'ils ne se revoltent un jour & qu'ils ne se rendent maîtres du Païs. *Ibid.* page 83. Gage en parloient de même, dès l'année 1625. Il ajoutoit que les Espagnols les plus pieux & les plus sensés craignoient que Dieu ne détruisît Mexico & le Païs, en punition de la vie scandaleuse de ces gens-là, Tome I. pages 167 & 168.

(87) Gomara, Liv. 2. chap. 82. Herrera dit qu'on jettoit l'Enfant dans l'eau froide, au moment de sa naissance, en lui disant; tu viens au monde pour souffrir; endurcis-toi.

(88) Acosta s'obstine toujours à faire venir ces usages, de la Religion des Juifs, ou de celle des Maures, ou du Christianisme. Il trouve ici la circoncision, comme il veut que le lavement soit une espece de Baptême. Liv. 4. chap. 27.

(89) Herrera, Déc. 3. Liv. 2. ch. 17.

Description de la Nouvelle Espagne.

Femmes toute sorte de commerce avec leurs Maris, dans la crainte d'une nouvelle grossesse (90). Il ajoute que celles, qui devenoient veuves dans cet intervalle, n'avoient pas la liberté de se remarier. Tous les Enfans étoient soigneusement récommandés à la protection des Dieux. On faisoit des offrandes, des vœux & des sacrifices, pour leur fortune & leur santé. On leur mettoit au cou des billets & d'autres amuletes qui contenoient des figures d'idoles & des caracteres mysterieux.

Education des Garçons.

Chaque Temple avoit une Ecole, où les jeunes Garçons du quartier alloient recevoir les instructions des Prêtres. On leur apprenoit, non-seulement la Religion & les Loix, mais tous les exercices qui pouvoient être utiles à la Nation, tels que la danse, le chant, l'art de tirer des fleches, de lancer le dard & la zagaie, de se servir de l'épée & du bouclier, &c. On les faisoit coucher souvent sur la dure, manger peu, & se remuer beaucoup. Il y avoit un Séminaire particulier pour les Enfans nobles, où leur nourriture étoit portée de leur Maison. Ils y étoient instruits & gouvernés par d'anciens Chevaliers, qui les élevoienr dans les plus rudes travaux, & qui joignoient à leurs leçons de grands exemples de toutes les vertus. On les envoïoit, dès leur premiere jeunesse, au milieu des armées, pour y porter des vivres aux Soldats. Ce prétexte, qui leur donnoit occasion de prendre quelque idée des exercices & des périls militaires, servoir aussi à faire connoître leur vigueur, leur courage & leurs inclinations. Ils trouvoient souvent, dans ces essais, le moïen de se distinguer par des actions d'éclat; & celui qui étoit parti sous un vil fardeau, revenoit quelquefois avec le titre de Capitaine. Après le cours des instructions, ceux qui marquoient du penchant pour le service du Temple, entroient dans le Monastere de leur sexe; & s'ils se destinoient au Sacerdoce, ils avoient des Maîtres particuliers, qui leur apprenoient les secrets & les cérémonies de la Religion. Mais lorsqu'ils s'étoient consacrés à cette profession, ils devoient y perseverer jusqu'à la vieillesse (91).

Education des Filles.

Les Filles n'étoient pas élevées avec moins d'honneur & de retenue. Dès l'âge de quatre ans, on les formoit, dans la solitude, aux travaux de leur sexe, à la pratique de la vertu; & la plûpart ne sortoient point de la maison de leur Pere jusqu'au tems du mariage. On les menoit rarement aux Temples. Ce n'étoit que pour accomplir les vœux de leurs Meres, ou pour implorer le secours des Dieux dans leurs maladies. Elles y étoient accompagnées de plusieurs vieilles Femmes, qui ne leur permettoient point de lever les yeux, ni d'ouvrir la bouche. Jamais les jeunes Filles & les Garçons ne mangeoienr ensemble, avant que de se marier. Les Seigneurs observoient cette loi jusqu'au scrupule. Leurs maisons étant fort grandes, il y avoient des jardins & des vergers, où l'appartement des Femmes étoit séparé des autres édifices. Celles, qui faisoient un pas hors de leur enceinte, étoient châtiées séverement. Dans leurs promenades mêmes, elles ne devoient jamais hausser les yeux, ni tourner la tête en arriere. Elles étoienr punies, lorsqu'elles quittoient le travail sans permission. On leur faisoit

(90) *Ibidem*, Liv. 4. ch. 16.

(91) Herrera, *ibid.* Liv. 2. ch. 15.

Description de la Nouvelle Espagne.

Mariages.

regarder le mensonge comme un si grand vice, que pour une faute de cette nature on leur fendoit un peu la levre (92).

L'âge de se marier, pour les Hommes, étoit vingt ans; & quinze, pour les jeunes Filles. Cette cérémonie se faisoit par le ministere d'un Prêtre, qui prenoit les deux Parties par les mains, en leur demandant quelle étoit leur intention? Sur la réponse du jeune Homme, il prenoit le bord de la robbe dont il devoit être revêtu pour la Fête, & le bout d'un voile que la jeune Fille portoit aussi dans cette occasion, il lioit l'un à l'autre; & conduisant les Mariés à la maison qu'ils devoient habiter, il les faisoit tourner sept fois autour d'un fourneau (*). Rien ne manquoit alors à leur union: mais ils devoient avoir obtenu la permission de leurs Peres & celle du Capitaine de leur quartier. Si leurs Peres étoient pauvres, ils s'engageoient, en les quittant, à leur faire part du bien qu'ils pourroient acquerir; comme les Peres, qui étoient riches, joignoient au bien, qu'ils leur donnoient, la promesse de ne les jamais laisser tomber dans la misere. Un Homme avoit la liberté de prendre plusieurs Femmes; & quoique la plûpart n'en eussent qu'une, on ne s'étonnoit point d'en voir quelques-uns qui n'en avoient pas moins de cent cinquante (93). Les dégrés de Mere & de Sœurs étoient les seuls défendus. On n'a point connu d'Indiens plus délicats sur la virginité. Une Femme suspecte étoit renvoïée à ses Parens, le lendemain de ses nôces; & celle, dont le Mari étoit satisfait, recevoit des présens & des honneurs extraordinaires à ce titre (94). Aussi la crainte d'y être trompés faisoit-elle tenir aux Hommes un compte exact de tout ce qu'ils donnoient dans l'engagement, pour se faire restituer jusqu'aux moindres bijoux, si la sagesse de leurs Femmes ne répondoit point à leurs espérances. Après le divorce, il leur étoit défendu de se rejoindre, sous peine de mort; mais les Femmes avoient la liberté de se remarier, lorsqu'elles en trouvoient l'occasion; & ceux, dont la délicatesse alloit si loin pour les Filles, prenoient sans peine une Veuve, ou la Femme qu'un autre avoit répudiée. Une Mere, en mariant sa Fille, lui recommandoit particuliérement la propreté, le culte des Dieux, & les soins interieurs de sa Maison. Un Pere exhortoit ses Fils à bien vivre avec leurs Femmes, à se rendre aimables à leurs voisins, & sur-tout à respecter leurs Superieurs. Il y avoit des formules d'exhortations, pour les Peres & les Meres, comme des regles de conduite pour les Enfans. Elles se conservoient dans les Familles; & les jeunes gens

(92) *Ibidem*, pages 188 & 365.

(*) Un Historien ajoute qu'il y avoit des tems où le Mariage étoit prohibé; qu'il se faisoit par l'entremise de quelques vieilles Femmes; que les Peres ne devoient jamais y consentir tout d'un coup; que pendant la négociation, les deux jeunes gens observoient un jeûne de quatre jours, & de vingt dans quelques endroits; qu'on les tenoit enfermés jusqu'à la conclusion, &c. A l'égard des Concubines, ceux qui desiroient une Fille à ce titre la demandoient au Pere, sous prétexte d'avoir des Enfans. Lorsqu'il en naissoit un Fils, le Pere prioit l'Homme d'épouser sa Fille, ou l'obligeoit de la lui renvoïer; & si l'Homme prenoit le second de ces deux partis, il ne pouvoit plus avoir de commerce avec elle. Herrera, Dec. 2. Liv. 4. chap. 16.

(93) Gomara, Liv. 2. chap. 83.

(94) » Les Maris, dit Acosta, le re» connoissoient par signes ou par paroles » esnoncées, *ubi suprà*, chap. 27.

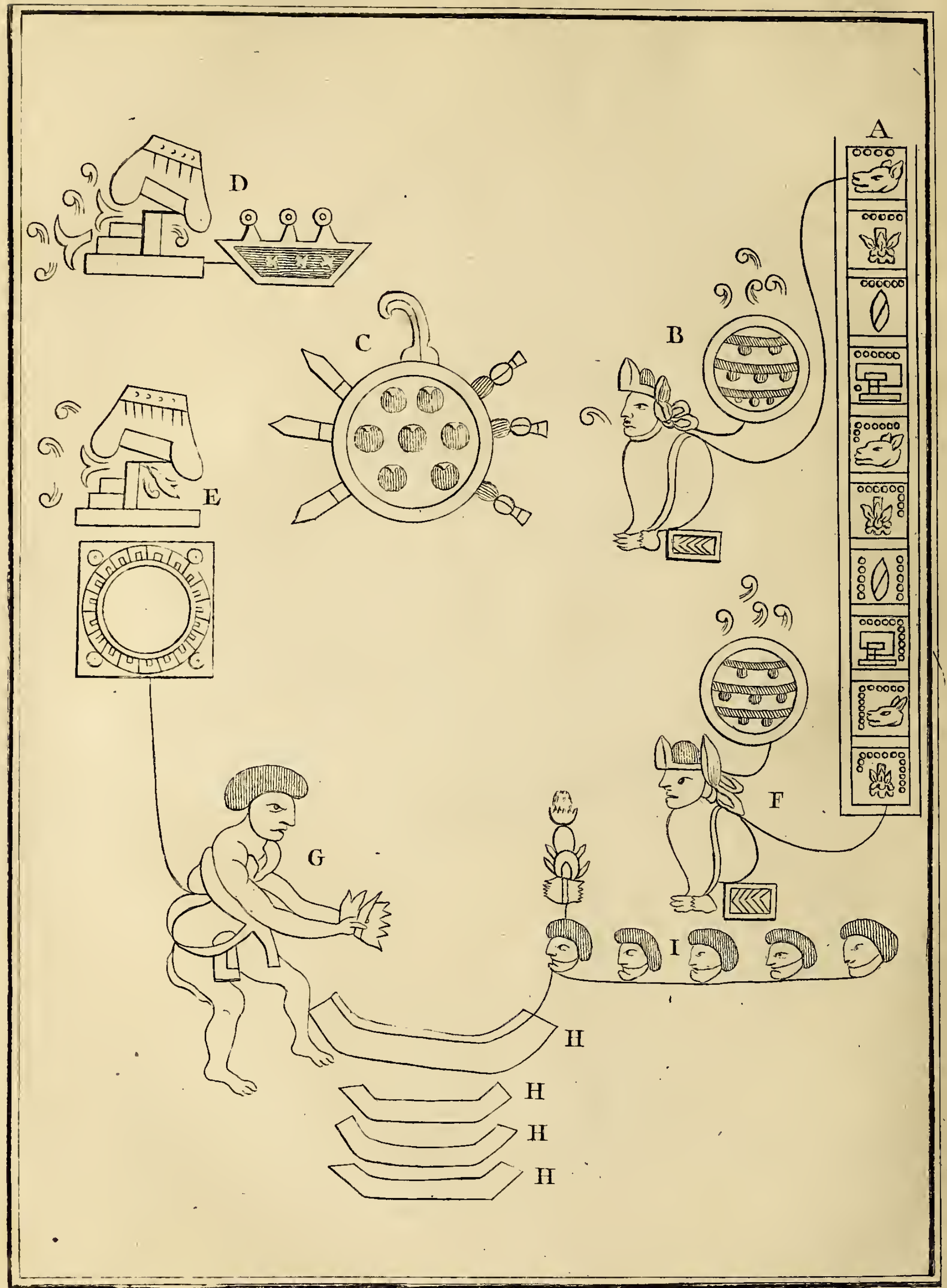


Figure I.

Description de la Nouvelle Espagne.

gens ne quittoient point la maison paternelle, pour s'établir ou pour changer d'état, sans en prendre une copie dans les caracteres qui servoient d'écriture à la Nation (95).

Ecriture ou Caractere des Mexiquains.

Acosta ne parle jamais sans étonnement, de l'art avec lequel un Peuple, enseveli d'ailleurs dans les plus épaisses ténebres de l'ignorance & de la barbarie, avoit trouvé le moïen de suppléer à l'usage des lettres. Il y avoit au Mexique une sorte de Livres, par lesquels on perpétuoit non-seulement la mémoire des anciens tems, mais encore les usages, les loix & les cérémonies. On a vu que la Ville d'Amatitlan, dans la Province de Guatimala, étoit célebre par l'habileté de ses Habitans à composer le papier & les pinceaux. On trouvoit dans plusieurs autres Villes, des Bibliotheques, ou des amas d'Histoires, de Calendriers, & de remarques sur les Planetes & sur les Animaux. C'étoient des feuilles d'arbres, équarries, pliées & rassemblées (96). Quelques Espagnols, qu'Acosta traite de *Pedans*, prirent les figures qu'elles contenoient pour des caracteres magiques, & livrerent au feu tout ce qu'ils en purent découvrir. Les plus sensés, après avoir reconnu l'erreur d'un faux zele, en regretterent beaucoup les effets. Un Jesuite, dont on ne rapporte point le nom, assembla, dans la Province de Mexique, les Anciens des principales Villes, & se fit expliquer ce qu'il y avoit de plus curieux dans un petit nombre de Livres qui leur restoient. Il y vit plusieurs de ces roues, qui représentoient leurs siécles, & dont on a donné un exemple après Carreri. Il y admira d'ingenieux hieroglyphiques, qui représentoient tout ce qui peut être conçu. Les choses, qui ont une forme, paroissoient sous leurs propres images; & celles, qui n'en ont point, étoient représentées par des caracteres qui les signifioient. C'est ainsi qu'ils avoient marqué l'année où les Espagnols étoient entrés dans leur Païs, en peignant un Homme avec un chapeau & un habit rouge, au signe de la roue qui couroit alors (97). Mais, ces caracteres ne suffisant point pour exprimer tou-

(95) Voïez ci-dessus la Figure œconomique.

(96) Herrera, *Ibid.* chap. 14; Acosta, Liv. 6. chap. 7.

(97) C'est pour en donner une juste idée, qu'on a fait graver ici quelques pages d'une Histoire Mexiquaine que Purchas & Thevenot ont publiée dans leurs Recueils. Ce ne fut pas sans peine, dit Thevenot, qu'un Gouverneur du Mexique la tira des mains des Indiens, avec une traduction, en langue Mexiquaine, des figures qui la composent. Il la fit traduire en Espagnol. Le Vaisseau, qui l'apportoit à Charles Quint, fut pris par un François, & tomba entre les mains d'André Thevet. Hackluyt, qui étoit alors Aumônier de l'Ambassadeur d'Angleterre en France, l'acheta depuis, des Héritiers de Thevet, & la fit traduire d'Espagnol en Anglois par l'ordre de Walter Raleigh. Ensuite Henri Speelman, si célebre par ses Ouvrages, obligea Purchas d'en faire tailler les figures, qui se sont ainsi conservées. *Thevenot*, 4[e] *Partie.* Ce Recueil est divisé en trois Parties. La premiere contient les Annales de l'Empire du Mexique; la seconde, ses revenus, c'est-à-dire, ce que chaque Ville ou Bourgade païoit de Tribut, avec les richesses naturelles de chacune; la troisieme, l'œconomie Mexiquaine, la discipline de l'Empire, en paix & en guerre, & ses pratiques Religieuses & Politiques. On donne ici un exemple de chaque Partie; & voici l'explication avec les lettres qui répondent aux Figures.

I. Figure. En 1417, Chimalpupuca *B*, succeda à Huicilihuitel son Pere. Il conquit par les armes *C* les Villes de Texquiquiac *D*, & celle de Chalco *E*, qui étoit fort grande. Quelques années après, Chalco se révolta, *G*, & cinq Mexiquains furent tués, *I*, dans la sédition. Les Habitans de Chalco bri-

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

tes les paroles, ils ne rendoient que la substance des idées. Cependant, comme les Mexiquains aimoient à faire des récits & à conserver la mémoire des événemens, leurs Orateurs & leurs Poètes avoient composé des Discours, des Poèmes & des Dialogues, qu'on faisoit apprendre par cœur aux Enfans. C'étoit une partie de l'éducation qu'ils recevoient dans les Colleges, & toutes les traditions se conservoient par cette voie. Lorsque les Espagnols eurent conquis le Mexique & s'y furent établis, ils apprirent aux Habitans l'usage des lettres de l'Europe. Alors une partie de ce qu'ils avoient dans la mémoire fut écrite avec toute l'exactitude qu'on voit dans nos Livres (98). Mais ils n'ont pas laissé de conserver l'habitude de leurs anciens caracteres, sur-tout dans les Provinces éloignées de la Capitale (99).

serent quatre Canots *H*. Chimalpupuca regna dix ans, *F*, qui sont marqués par les compartimens de la marge, *A*, dont chacun vaut un an, suivant la Roue. Dans l'original Mexiquain, ces compartimens étoient peints en bleu.

II Figure. Tribut des Villes situées dans le Païs chaud, qui païoient tous les six mois 2400 poignées de plumes choisies, *A*, *B*, *C*, *D*, *E*, *F*, bleues, rouges, couleur de turquoise, & vertes; ces couleurs étoient dans l'original; 160 Oiseaux morts, *G*, *L*, d'un plumage couleur de turquoise sur le dos, & brun sous le ventre; 800 poignées, *M*, *H*, de plumes jaunes choisies; 800 poignées, *I*, *N*, de plumes vertes, larges, de Queçaly; deux Becotes d'ambre, *K*, *O*, enrichies d'or; 200 charges, *P*, *R*, de cacao; 40 peaux de Tigre, *Q*, *S*; 800 Tecomates ou Coupes, *T*, *U*, à boire du cacao; 2 morceaux d'ambre clair, chacun de la grosseur d'une brique, *W*, *X*. *Voïez ci-dessus l'Article des Langues.*

III. Figure. Le Pere, *A*, doit mettre son Fils, *B*, à l'âge de 15 ans, *H*, qui sont marqués par les ronds, entre les mains du Tlamacazqui, *C*, Grand Prêtre du Temple Camelcac, *D*, pour l'instruire & en faire un Prêtre; ou l'envoïer *E*, au même âge, *H*, à l'Ecole, *G*, pour y recevoir les instructions communes du Teachcauh, *F*, c'est-à-dire du Maître qui instruit la Jeunesse.

Lorsqu'une Fille se marie, l'Entremetteur du mariage, *I*, doit la porter le soir sur son dos, *W*, chez le jeune Homme qui veut l'épouser. Il est éclairé par quatre Femmes, *X*, *Z*, qui portent à la main une espece de torche, de bois de Pin, 1, 2, 3, 4. La Fille & le jeune Homme s'asseïent dans une salle, sur des sieges placés sur une natte, *O*; & toute la cérémonie du mariage consiste à nouer un coin du bas de la robbe de l'Homme, *L*, avec un coin du voile de la Fille, *M*. Ils offrent aux Dieux du parfum de copal *Q*, sur un réchaud. Deux Vieillards, *I*, *R*, & deux vieilles Femmes, *N*, *V*, servent de témoins. *K*, *P*, représentent les viandes qu'on sert aux Mariés. Ils mangent les viandes, & boivent dans des tasses, *T*, du pulque, représenté par le pot, *S*.

(98) Acosta se croit en droit de conclure que les Discours qui leur sont attribués par les Historiens ne doivent point passer pour une invention des Espagnols. » On en a » connu, dit-il, la vérité certaine, qui doit » y faire ajouter une entiere foi. Liv. 6. ch. 7.

(99) Le même Ecrivain rend témoignage qu'il a vu le *Pater noster*, l'*Ave Maria*, le *Symbole*, le *Confiteor*, écrits à leur maniere. » Quiconque les verra, dit il, s'en » émerveillera; car pour signifier ces paro- » les, *Moi Pécheur je me confesse*, ils pei- » gnent un Indien à genoux, aux piés d'un » Religieux, & lui parlant à l'oreille. Pour » celles-ci, *à Dieu Tout-puissant*, ils pei- » gnent trois visages, avec des couronnes, » en façon de la Trinité. Pour celles-ci, *& à la glorieuse Vierge Marie*, ils peignent » un visage de Femme & un demi-corps » de petit Enfant; *& à Saint Pierre & Saint Paul*, des têtes, avec des cou- » ronnes, une clé & une épée. Si les » images leur défailloient, ils mettoient des » caracteres, comme, *en quoi j'ai péché*, » &c. D'où l'on peut connoître la vivacité » de leur entendement, puisque cette fa- » çon d'écrire ne leur a pas été enseignée » par les Espagnols. J'ai vu la confession » de tous ses péchés, qu'un Indien appor- » toit pour se confesser, écrite de la même » sorte de peintures & de caracteres, en pei- » gnant chacun des dix Commandemens de » Dieu, d'une certaine façon où il y avoit » pour chiffres certaines marques, qui

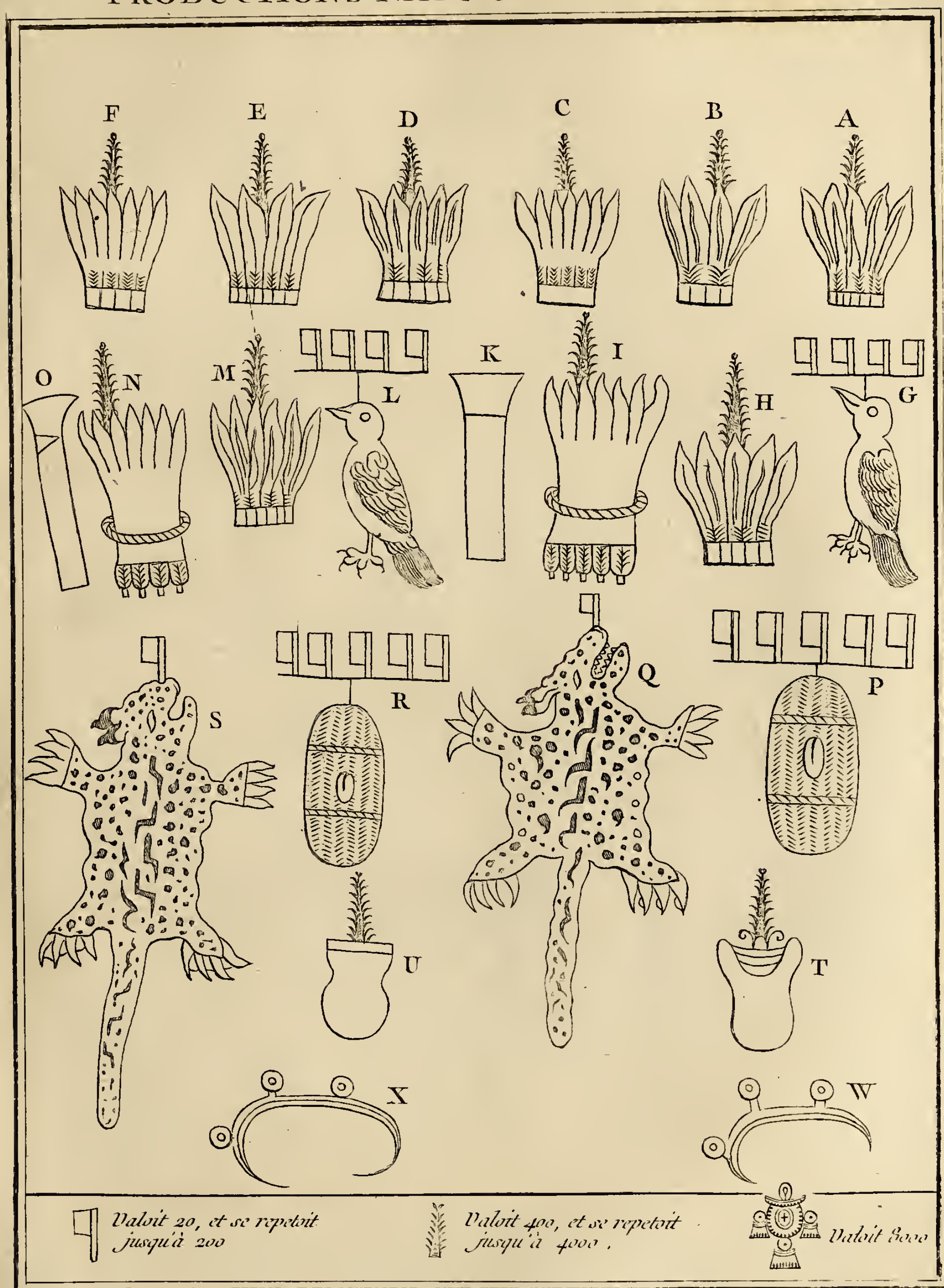

F
E
D
C
B
A
O
N
M
L
K
I
H
G
S
R
Q
P
U
T
X
W
Valoit 20, et se repetoit jusqu'à 200
Valoit 400, et se repetoit jusqu'à 4000.
Valoit 8000

Figure II.



Figure III.

Description de la Nouvelle Espagne.

Maisons, Meubles & Nourriture commune des Mexiquains.

Ce n'est point par la description des Palais de Motezuma, qu'il faut juger des Maisons communes du Mexique, & du goût de la Nation pour les Edifices. Les Seigneurs & les personnes riches étoient libres, à la vérité, d'imiter la magnificence du Souverain; & sans répéter ce qu'on a dit de la multitude & de l'étendue des Hôtels de Mexico, le Palais de chaque Cacique, dans la Ville ou la principale Bourgade de son Domaine (1), n'avoit gueres moins d'éclat que le Tezpac, séjour ordinaire de l'Empereur. Mais il étoit défendu au commun des Mexiquains d'élever leurs Maisons au-dessus du rez-de-chaussée, & d'y avoir des fenêtres & des portes. La plûpart n'étant composées que de terre, & couvertes de planches, qui formoient une espece de plate-forme à laquelle tous les Historiens donnent le nom de terrasse, on conçoit que la commodité n'y étoit pas plus connue que l'élégance. Dans les plus pauvres, néanmoins, l'interieur étoit revêtu de nattes de feuilles. Quoique la cire & l'huile fussent en abondance au Mexique, on n'y emploioit, pour s'éclairer, que des torches de bois de Sapin. Les lits étoient des nattes, ou de la simple paille, avec des couvertures de coton. Une grosse pierre, ou quelque billot de bois, tenoit lieu de chevet. Les siéges ordinaires étoient de petits sacs, pleins de feuilles de Palmier. Il y en avoit aussi de bois, mais fort bas, avec un dossier d'un tissu des plus grosses feuilles; ce qui n'empêchoit point que l'usage commun ne fût de s'asseoir à terre, & même d'y manger. On reproche aux Mexiquains d'avoir été fort sales dans leurs repas (2). Ils mangeoient peu de chair; mais quoiqu'ils eussent du dégoût pour celle de Mouton & de Chevre, parce qu'ils la trouvoient puante, ils ne rejettoient aucune autre espece d'Animaux vivans (3). Leur principale nourriture étoit le maïz, en pâte, ou préparé avec divers assaisonnemens. Ils y joignoient toutes sortes d'herbes, sans autre exception que les plus dures & celles qui sont de mauvaise odeur. Le plus délicat de leurs breuvages étoit une composition d'eau & de farine de cacao, à laquelle ils ajoutoient du miel. Ils en avoient plusieurs autres, mais incapables d'enivrer. Les liqueurs fortes étoient si

» étoient le nombre des péchés, qu'il » avoit faits contre chaque Commandement. Les plus habiles Espagnols, qui » voudroient faire de tels mémoires par » images, n'y parviendroient pas en un an, » non pas en dix. *Ibidem.*

(1) Voïez ci-dessus l'arrivée de Cortez à Tezcuco.

(2) Gomara donne pour exemple, non-seulement qu'ils prenoient toutes sortes d'alimens avec les mains, & qu'ils s'essuïoient les doigts à d'autres parties du corps, mais que pour manger des œufs durs, ils arrachoient un poil de leurs cheveux, avec lequel ils les coupoient en pieces après en avoir ôté l'écaille. C'est une pratique, dit il, qu'ils conservent encore aujourd'hui. Liv. 2. ch. 85.

(3) Pas même leurs propres Poux, suivant le même Auteur; ils les croïoient bons pour la santé. D'ailleurs ils disoient qu'il étoit plus honnête de les manger, que de les tuer entre les ongles. *Ibidem.* Cette idée donne quelque vraisemblance à ce qu'on lit dans Herrera, Déc. 2. Liv. 8. ch. 5. Dans le Palais, dit il, où Cortez fut logé, en arrivant à Mexico, on trouva quantité de sacs & de besaces bien liées. Ojeda en prit une & l'ouvrit. Elle étoit pleine de Poux. Les Espagnols apprirent que c'étoit un tribut que les Pauvres païoient à l'Empereur. Telle étoit, ajoute l'Historien, la sujettion où Motezuma tenoit son Peuple. Il ne dit point quel usage l'Empereur faisoit de cet odieux présent. Peut-être n'avoit-il pas d'autre dessein que de faire regner la propreté dans ses Etats.

rigoureusement défendues, que pour en boire il falloit obtenir la permission des Seigneurs ou des Juges. Elle ne s'accordoit qu'aux Vieillards & aux Malades; à l'exception néanmoins des jours de Fête, & de travail public, où chacun avoit sa mesure, proportionnée à l'âge. L'ivrognerie passoit pour le plus odieux de tous les vices. La peine de ceux qui tomboient dans l'ivresse étoit d'être rasés publiquement; & pendant l'exécution, la maison du Coupable étoit abbattue, pour faire connoître qu'un Homme qui avoit perdu le jugement ne méritoit plus de vivre dans la société humaine. S'il possedoit quelque Office public, il en étoit dépouillé, & l'interdiction duroit jusqu'à sa mort. Cette loi s'étant affoiblie depuis la Conquête, on observe que les Mexiquains sont aujourd'hui les plus grands Ivrognes de l'Amérique.

Jeux publics.

Le Tlatchtli.

Leur ancienne sobriété n'empêchoit point qu'ils ne fussent passionnés pour la Danse & pour diverses sortes de jeux. Herrera fait une curieuse description du jeu qui se nommoit *Tlatchtli*, & dont les Castillans abandonnerent l'usage, parce qu'ils y trouverent du danger. La scene de cet exercice étoit une espece de Tripot, & l'instrument, une Pelote, composée de la gomme d'un arbre qui croît dans les terres chaudes. On en fait distiller, par incision, une liqueur blanche & grasse, qui se congele presqu'aussi-tôt, & qui étant paîtrie devient aussi noire que la poix. Cette Pelote, quoique dure & pesante, voloit aussi légerement qu'un Ballon, qui n'est rempli que de vent. On ne marquoit point de chasse, comme au jeu de Paume. L'avantage consistoit à faire toucher la Pelote, au mur qui servoit de but, & dont la partie contraire devoit empêcher qu'elle n'approchât. Elle n'étoit poussée qu'avec les fesses ou les hanches; & pour la faire mieux rebondir, les Joueurs s'appliquoient sur les fesses une sorte de cuir bien tendu. Ils se présentoient mutuellement le derriere, pour la renvoïer, à mesure qu'elle s'élevoit, ou qu'elle faisoit des bonds. On faisoit des parties reglées, pour lesquelles on déposoit de part & d'autre de l'or, des tapis, des ouvrages de plume, & les avantages étoient marqués par des raies. Quelquefois les Mexiquains jouoient jusqu'à leurs personnes. Le lieu étoit une salle basse, haute, longue, étroite, mais plus large par le haut que par le bas, & plus haute des deux côtés qu'aux deux bouts. Les murailles étoient fort unies, & blanchies de chaux. On y mettoit des deux côtés, quelques grosses pierres, assez semblables à des meules de moulin, & percées au milieu, mais dont le trou n'avoit que la grandeur nécessaire pour recevoir la Pelote. Celui, qui l'y mettoit, gagnoit le jeu, par une victoire extraordinaire, qui arrivoit rarement. Un ancien usage le rendoit maître alors des robbes de tous les Spectateurs. Le jeu en devenoit beaucoup plus agréable; parce que ceux qui étoient couverts de quelque vêtement se mettoient à fuir, pour les sauver, & qu'ils étoient ordinairement poursuivis par le Vainqueur. Le souvenir d'un si grand événement se conservoit jusqu'à ce qu'il fût effacé par un autre; & celui, qui devoit cette disposition au hasard plus qu'à son adresse, étoit obligé de faire quelques offrandes à l'Idole du Tripot & de de la pierre. Il y avoit toujours deux Statues de la Divinité du Jeu, sur les deux plus basses parties des murs. On choisissoit, pour les y placer, quel-

que jour de marque ; & cette cérémonie étoit accompagnée de chants, qui en faisoient une espece de consécration. Aussi chaque Tripot étoit-il respecté comme un Temple. On n'en bâtissoit point sans y appeller des Prêtres, qui le bénissoient avec diverses Formules, & qui jettoient quatre fois la Pelote dans le Jeu. Le Maître du terrein, qui étoit toujours un Seigneur, ne jouoit jamais sans avoir commencé par des cérémonies religieuses & des offrandes. Motezuma aimoit beaucoup ce spectacle, & se faisoit honneur de le donner souvent aux Espagnols, qui n'y prenoient pas moins de plaisir qu'aux plus agréables Jeux de leur Nation (4).

Description de la Nouvelle Espagne.

Musique & Danses.

La Musique étoit une autre passion des Mexiquains. Ils avoient divers instrumens grossiers, auxquels l'exemple des Conquérans leur fit bientôt joindre la flûte, le hautbois & la trompette. Quoique naturellement flegmatiques, ils étoient si sensibles à l'harmonie, qu'ils se rassembloient souvent pour aller donner à l'Empereur, qui n'en étoit pas moins touché, le plaisir d'entendre leurs chants & de voir leurs danses, au milieu d'une grande cour qui étoit devant les salles du Palais. Leur maniere de danser ressembloit peu à celle des autres Nations. Après avoir dîné, ils commençoient une sorte de Bal, qu'ils nommoient *Netotilitzle*. On étendoit une grande *Estera*, qui étoit une natte fort déliée, sur laquelle on posoit deux tambours, l'un petit, qui s'appelloit Teponatzle, & qui étoit d'une seule piece de bois fort bien travaillé, creux, sans peau ni parchemin par dehors, avec une seule fente au principal bout : on le touchoit avec des bâtons, comme nos tambours, quoique les extrêmités ne fussent pas de bois, mais de laine ou de quelque substance mollasse. L'autre étoit plus grand, rond, creux, & peint en dehors. Il avoit, sur l'embouchure, un cuir, bien courroïé & fort tendu, qu'on serroit ou qu'on lâchoit, pour élever ou pour baisser le ton. On le battoit avec les mains, & cet exercice étoit pénible. Ces deux instrumens, accordés avec les voix, produisoient une symphonie assez mélodieuse, mais qui paroissoit fort triste aux Castillans. Les chansons des Mexiquains contenoient la vie & les actions héroïques de leurs anciens Rois. Mais, s'échauffant par dégrés, ils y mêloient des compositions plus badines, en couplets rimés, qui n'étoient pas sans esprit & sans agrément. Ceux qui dansoient devant l'Empereur étoient les principaux Seigneurs du Roïaume, richement parés, avec des bouquets de roses dans les mains, ou des éventails de plumes tissues d'or. Les uns avoient la tête couverte d'une tête d'Aigle, ou de Tigre ; d'autres portoient sur le bras droit, ou sur les épaules, des devises d'or ou d'argent, & de riches plumes. Dans les Assemblées de la Ville, le nombre des Danseurs montoit quelquefois à huit ou dix mille, & les Seigneurs ne faisoient pas difficulté de s'y mêler. On commençoit à marcher par rangs, de huit ou plus, suivant la quantité des Acteurs. Les principaux se plaçoient près des tambours. Après une marche assez lente, qui duroit quelque tems en différentes formes, on s'entremêloit, pour danser en branle, en se tenant par la main. Ensuite les uns dansoient seuls, & d'autres deux à deux. La danse consistoit dans quelques sauts & divers mouvemens alternatifs des piés & des mains. Deux Chefs de rang recommençoient à danser seuls, & condui-

La Netotilitzle.

(4) Herrera, Déc. 2. Liv. 7. chap. 9.

Description de la Nouvelle Espagne.

foient les autres, qui les fuivoient en imitant tous leurs mouvemens & tous leurs pas. Ils chantoient, & tous les autres répondoient en chœur. Lorfqu'ils étoient en grand nombre, les derniers faifoient un cercle, pour fe retrouver vis-à-vis des autres. La danfe duroit quatre ou cinq heures, fans que perfonne parût fe laffer. Les mouvemens néanmoins étoient quelquefois fort vifs, & répondoient par intervalles à la vivacité de l'air. Il étoit permis de quitter l'Affemblée pour fe rafraîchir; mais on devoit fortir fans rompre la cadence, & la reprendre en rentrant. Quelquefois on voïoit arriver des Mafques & des Bouffons, qui fe mêloient dans la danfe, en faifant des fauts extraordinaires, en difant des plaifanteries, en contrefaifant d'autres Nations par leurs geftes & leur langage, ou les Fous, les Ivrognes & les vieilles Femmes. Ce Bal, fuivant la remarque d'un Hiftorien, parut plus agréable aux Efpagnols que la Zambra même de Grenade (5). Motezuma fe donnoit fouvent, en fecret, le plaifir de faire danfer devant lui, dans cette forme, les plus belles Femmes & les plus qualifiées de l'Empire (6).

La Mitote.

Herrera parle d'une danfe encore plus folemnelle, qui fe nommoit *Mitote* (7), & qui fe faifoit dans les cours du Temple; fi noble, dit-il, que les Empereurs même ne dédaignoient pas de s'y mêler. On y formoit deux grands cercles, au milieu defquels étoient placés les inftrumens. Le cercle interieur étoit compofé des Seigneurs, des Anciens, & de toutes les perfonnes au-deffus du commun. Le fecond, de la plus grave partie du Peuple, qui fe paroit, dans ces grands jours, de ce qu'il avoit de plus précieux en plumes & en bijoux. Il n'y avoit perfonne, qui n'eût été formé dès l'enfance à cet exercice cheri. On voïoit plufieurs Mexiquains fur des figures d'Homme, d'Animal ou de colomnes, qui chantoient & danfoient dans cette pofture, avec tant de jufteffe & de grace, qu'ils ne s'écartoient point de l'ordre dans leurs mouvemens ni dans leurs fons. D'autres montoient fur des bâtons, s'y tenoient droits, & faifoient mille figures plaifantes des piés & des mains. D'autres paffant leurs mains fous la plante de leurs piés fe courboient en cercle, fe remuoient avec une agilité furprenante, s'élançoient dans l'air, & retomboient, en tournant, comme une lourde maffe. Enfin, d'autres voltigeoient, fautoient, & faifoient mille fortes de cabrioles, avec de gros poids fur l'eftomac & fur l'épaule, qui ne fembloient rien diminuer de leur foupleffe (8). Souvent le Peuple s'affembloit dans les Places publiques, ou fur les dégrés des Temples, pour faire des défis au blanc, & d'autres preuves d'adreffe, avec l'arc & la fleche. On couroit, on luttoit, fous différentes conditions; & le Vainqueur recevoit un prix, aux dépens du Public. Il fe paffoit peu de jours où la Ville de Mexico n'eût quelque divertiffement de cette nature. Motezuma, qui en avoit inventé la plûpart, jugeoit cette diverfion néceffaire pour des efprits inquiets, dont il foupçonnoit la fidélité (9). Ces Fêtes devinrent encore plus magnifiques & plus fréquentes en faveur des Efpagnols. Cependant, quelque goût

(5) *Ibidem*

(6) *Ibidem.*

(7) Il donne, dans un autre endroit, le même nom à toutes les danfes Mexiquaines.

(8) Le même, Déc. 3. Liv. 2. chap. 15.

(9) Solis, Liv. 3. chap. 16.

qu'ils y euſſent pris d'abord, elles diſparurent, par dégrés, ſous leur propre Gouvernement (10).

Description de la Nouvelle Espagne.

Succeſſions dans les Familles.

Chaque Province du Mexique aïant été réunie ſucceſſivement au corps de l'Empire, il n'eſt pas ſurprenant qu'il y reſtât des différences conſiderables dans les loix & les uſages. La Religion étoit l'unique point ſur lequel il paroît que la politique des Empereurs, plutôt que le penchant des Peuples ou la perſuaſion, étoit parvenue à faire regner l'uniformité. A l'égard des ſucceſſions, par exemple, dans la Capitale & tout le Païs de ſon reſſort, elles ſuivoient les dégrés du ſang. Le Fils aîné entroit dans tous les droits de ſon Pere, lorſqu'il étoit capable de les maintenir. Autrement le ſecond Fils prenoit ſa place; & s'il n'y avoit point d'autre mâle, c'étoient les Neveux qui ſe voïoient appellés à l'héritage. Au défaut de Neveux, on appelloit les Freres du Pere. S'il n'en reſtoit point, ſur-tout entre les Seigneurs qui jouiſſoient de quelque Gouvernement par le droit de leur naiſſance, tous les Vaſſaux avoient recours à la voie de l'élection, pour faire tomber leur choix ſur le plus digne; dans l'opinion que l'interêt public devoit l'emporter ſur les droits d'une parenté fort éloignée. Dans le Païs de Tlaſcala, de Guacoxingo & de Cholula, on ſuivoit la même regle, avec cette différence, que celui qu'on ſubſtituoit au véritable ſang étoit ſoumis à de rigoureuſes épreuves. Il devoit s'expoſer, dans la Place publique, à toutes les injures qu'on jugeoit à propos de lui faire eſſuïer, & les ſouffrir ſans aucune marque d'impatience. Enſuite il étoit mené au Temple, pour y paſſer quelque tems en pénitence. Tous ſes exercices étoient contraires à ceux de la vie commune. Il ſortoit du Temple, lorſqu'on y venoit pour les

(10) Correal, Voïageur Eſpagnol, compte, entre les cauſes de la haine des Indiens pour ſa Nation, en Amérique, la ſubſtitution qu'elle y a faite d'un mêlange de ſpectacles ridicules, aux anciens exercices des Mexiquains. » Les Indiens, dit-il, qu'on convertit à la » Religion Chrétienne n'en ſont pas moins » Idolâtres, car ils adorent nos ſaintes Ima- » ges comme autant de Dieux. Les Curés » le ſouffrent, & diſent que cela vaut en- » core mieux que s'ils n'étoient pas baptiſés. » Le Saint, ajoutent-ils, aura pitié d'eux » & les délivrera pour l'amour de ſon Image. » L'envie de faire des Proſelytes fait tolerer » aux Miſſionnaires d'autres abus de la même » force; mais ils la paient quelquefois » bien cher. Les Sauvages, qui ne ſont pas » toujours d'humeur à ſe convertir, maſſa- » crent ſouvent ces Miſſionnaires. Auſſi » leurs Sermons ſont-ils pleins de bouffon- » neries, plates & groſſieres. Les Fêtes ſont » encore plus ſcandaleuſes. Etant à Cartha- » gene, le jour de la Proceſſion du Saint » Sacrement, j'eus occaſion de voir com- » ment on y profanoit cette ſainte cérémo- » nie. Des gens maſqués y faiſoient toutes » ſortes de geſtes bouffons; quelques-uns » culbutoient devant le St Sacrement, & » d'autres faiſoient le moulinet. On y por- » toit des Chats & des Cochons emmaillo- » tés, qui en miaulant & en grognant com- » poſoient, avec les voix humaines, un con- » cert des plus impertinens. L'enterrement » de Jeſus-Chriſt & toutes les ſolemnités » de la Semaine ſainte, ſont à peu près » auſſi édifiantes. N'oublions pas la Meſſe » de Minuit. Les Religieux y danſent au » ſon des inſtrumens, comme les Séculiers, » & cela avec les geſtes & les grimaces or- » dinaires aux Maſcarades du Carnaval. Les » uns ſe déguiſent en Diables, les autres en » Anges. Ces Anges & ces Diables ſe diſent » ſouvent de groſſes injures, & les accompa- » gnent preſque toujours de coups de poing; » mais les Diables ſont enfin battus & chaſ- » ſés, &c. Ces Fêtes déplaiſent d'autant plus » aux Indiens, qu'on leur fait païer bien » cher les *Agnus Dei* & les petites Images » qu'on y diſtribue, & qu'on les force d'a- » cheter. *Voïages de François Correal*, chap. 10 & 11.

Description de la Nouvelle Espagne.

Sacrifices ; il mangeoit à des heures qui n'étoient pas celles du Public ; il veilloit dans le tems destiné au sommeil ; il dormoit lorsqu'il falloit veiller ; & pendant qu'il étoit endormi, on venoit le piquer avec des poinçons, en lui disant ; » éveille-toi, songe qu'il faut que tu veilles, que tu prennes „ soin de tes Vassaux, & que l'Office dont tu t'es chargé ne te permet pas „ de dormir. Après ces penibles cérémonies, on lui préparoit un grand festin ; mais pour le tems qu'il se devoit faire, on comptoit tous les jours, depuis celui de sa naissance, & l'on choisissoit un impair, parce que tous les nombres pairs étoient de mauvais augure. Ses Convives étoient nommés par les Prêtres. Si quelqu'un d'entr'eux s'excusoit, on n'en apportoit pas moins son siege. On le mettoit à la place qu'il devoit tenir, avec les vivres qu'il devoit fournir & son présent. Le nouvel Héritier faisoit au siege les mêmes caresses & les mêmes remercimens qu'il auroit dû faire au Convive. Lorsque la table étoit servie, on se rendoit au Temple voisin, sans faire attention si les mets pouvoient se refroidir ; & l'Héritier y recevoit l'investiture de tous ses droits. Le festin commençoit ensuite, & finissoit par des chants & des danses. Les Seigneurs de Chiapa devoient passer par diverses Charges subalternes, avant que d'entrer en possession du rang pour lequel ils étoient nés ou choisis. Dans la Province de Guatimala, les Héritiers de naissance ou d'élection étoient obligés de faire des prieres & des jeûnes. Les plus dévôts dormoient les piés en croix, pour se fatiguer jusques dans le tems du sommeil (11). Si le Mort laissoit un Héritier trop jeune, on lui donnoit pour Tuteur un de ses plus proches Parens ; ou s'il n'avoit personne dans sa Famille, qui méritât cette confiance, on élisoit un des plus sages Amis du Mort pour y suppléer ; & de quelque mérite ou de quelque distinction que fût l'Héritier, il n'étoit pas affranchi de cette tutele avant l'âge de trente ans (12).

Différence d'Ordres dans la Noblesse.

Le Mexique avoit une sorte de Seigneurs qu'Herrera compare aux Commandeurs de Castille, c'est-à-dire, qui recevoient de la faveur du Souverain, ou pour récompense de leurs services, des terres dont ils n'avoient la propriété que pendant leur vie. Il y avoit un autre Ordre, qui se nommoit, en langage du Païs, *les grandes Parentés*, & qui étoit composé des Cadets du premier Ordre. Il étoit subdivisé en quatre autres classes, qui répondoient aux quatre premiers dégrés de Parenté, & qui tiroient leur distinction du plus ou moins d'éloignement de leur origine. Tous ceux qui descendoient plus loin étoient compris dans la quatrieme classe. Outre le droit de pouvoir succeder aux Chefs de leur race, lorsqu'ils y étoient appellés, leur Noblesse les exemptoit de tributs. La plûpart étoient emploïés dans les Armées ; & c'étoit parmi eux qu'on choisissoit les Ambassadeurs, les Officiers des Tribunaux de Justice, & tous les Ministres publics. Les Chefs de race étoient obligés de leur fournir le logement & la subsistance.

Réglement des Tributs.

Tous les Caciques jouissoient des droits de la Souveraineté dans l'étendue de leur Domaine. Ils tiroient un tribut particulier de tous leurs Vassaux, sans en excepter cette espece de Seigneurs dont les biens ne se transmettoient pas par succession, & qui n'en jouissoient que par la donation de l'Empereur. Les Officiers mêmes païoient le tribut de leurs Offices, comme les Marchands

(11) Herrera, Déc. 3. Liv. 4. ch. 15. (12) *Ibidem.*

celui

celui de leur commerce. Mais ils n'étoient pas obligés à d'autres services, tels que les ouvrages publics, le labourage pour les Seigneurs, & divers assujetissemens qui étoient le partage du Peuple. Ils avoient même entr'eux une espece de Syndic, choisi dans leur Corps, pour traiter de leurs affaires avec les Seigneurs, & pour regler annuellement leurs comptes. Le plus malheureux Ordre des Tributaires étoit celui des Laboureurs, qui tenoient les Terres d'autrui. Ils se nommoient *Mayeques*. Tous les autres Vassaux pouvoient avoir des Terres en propre ou en commun; mais il n'étoit permis aux Mayeques que de les tenir en rente. Ils ne pouvoient quitter une Terre pour en prendre une autre, ni jamais abandonner celles qu'ils labouroient, & dont ils païoient la rente en nature, par d'anciennes conventions dont l'origine étoit inconnue. Leurs Seigneurs avoient sur eux la Jurisdiction civile & criminelle. Ils servoient à la guerre, parce que personne n'en étoit exempt; mais on apportoit beaucoup d'attention à ne pas trop diminuer leur nombre, & le besoin de Trouppes devoit être fort pressant pour faire oublier que les Mayeques étoient nécessaires à l'agritulture.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

L'exemption du tribut n'étoit accordée qu'aux Enfans qui étoient sous le pouvoir de leurs Peres, aux Orphelins, aux Vieillards décrepits, aux Veuves & aux Blessés. Il se levoit avec beaucoup d'ordre, dans les Villages comme dans les Villes. Le plus commun étoit celui de maïz, de faséoles, & de coton. Les Marchands & les Ouvriers le païoient de la matiere ordinaire de leur commerce ou de leur travail. On ne l'imposoit point par tête, mais chaque Communauté avoit sa taxe, qui se divisoit entre ses Membres; & tous les Particuliers faisoient leur premier devoir de païer leur portion. Les tributs de grains étoient recueillis au tems de la récolte. Ceux des Marchands & des Ouvriers se délivroient de vingt en vingt jours, c'est-à-dire, de mois en mois. Ainsi l'on portoit des Tributs pendant toute l'année. La même regle s'observant pour les Fruits, le Poisson, les Oiseaux, les Plumes, & la Vaisselle de terre, les Maisons des Seigneurs se trouvoient fournies, sans embarras & sans interruption. Dans les années stériles & dans les maladies contagieuses, non-seulement on ne levoit rien; mais si les Vassaux d'un Cacique avoient besoin d'être secourus, il fournissoit, de ses Magasins, des alimens aux plus pauvres, & des graines aux autres pour semer. Le service personnel des Mayeques consistoit à bâtir pour leurs Seigneurs, & sur-tout à leur porter chaque jour de l'eau & du bois. Ce dernier office étoit reparti entre les Villages & les quartiers; de sorte que le tour de chacun ne revenoit pas souvent. S'il étoit question d'un Edifice, ils s'y emploioient avec autant de satisfaction que de zele. Hommes, Femmes & Enfans, ils mangeoient à des heures reglées. On a souvent observé qu'ils sont peu laborieux, lorsqu'on les applique seuls au travail, & que six Mexiquains, occupés séparément, avancent beaucoup moins qu'un Espagnol. Comme ils mangent peu, leurs forces semblent proportionnées à leur nourriture. Cependant lorsqu'on trouve le moïen de les faire travailler ensemble, & par quelque interêt différent de la crainte, ils ne perdent pas un instant. Leur respect étant presqu'égal pour leurs Caciques & pour leurs Dieux, ils n'épargnoient pas leurs peines dans la construction des Temples & des Palais. On les voïoit sortir de leurs Villages au lever du Soleil. Après avoir laissé

Description de la Nouvelle Espagne.

passer le froid du matin, ils mangeoient sobrement quelques provisions qu'ils portoient avec eux. Ensuite, chacun mettoit la main à l'ouvrage, sans attendre qu'il fut pressé par l'ordre ou les menaces des Chefs; & le travail continuoit jusqu'à la premiere fraîcheur de la nuit. La moindre pluie leur faisoit chercher à se mettre à couvert; parce qu'étant nus & connoissant le dangereux effet de leurs pluies, ils craignoient d'y être long-tems exposés. Mais ils revenoient gaiement, aussi-tôt qu'ils voioient le tems s'éclaircir; & le soir, retournant sans impatience à leurs maisons, où leurs Femmes leur faisoient du feu & leur apprêtoient à souper, ils s'y amusoient innocemment au milieu de leur Famille (13).

La Province des Matalzingas n'avoit que trois véritables Seigneurs; l'un, qui tenoit le premier rang; & les deux autres qui le reconnoissoient pour leur Superieur commun, avec quelque inégalité entr'eux mêmes. Lorsque le premier venoit à mourir, le second prenoit sa place, & le troisieme prenoit celle du second. A la place du troisieme, on nommoit le Fils du premier, lorsqu'il en paroissoit digne; ou son Frere, s'il manquoit quelque chose au mérite du Fils. Ainsi nul d'entr'eux ne succedoit à son Pere. Lorsque c'étoit celui du milieu qui étoit enlevé par la mort, on lui donnoit pour successeur le Fils du premier. Il n'y avoit que le troisieme, auquel son propre Fils ou son Frere pouvoit succeder; mais dans tous les cas, c'étoit toujours le plus digne qui étoit appellé à sa succession. Ces trois Caciques avoient leurs Terres séparées l'une de l'autre, qu'ils nommoient *Kalpules*, & les deux subalternes faisoient assidûment leur cour au premier. Dans la Province d'*Utlatan*, qui touchoit à celle de Guatimala, les Espagnols vérifierent, par des peintures, que depuis plus de huit cens ans il y avoit aussi trois principaux Seigneurs, dont la succession avoit toujours suivi le même ordre. La distinction de leur rang n'étoit marquée que par celle de leurs siéges : le premier avoit au sien trois tapis de plumes pour dossier; le second en avoit deux, & le troisieme un seul (14).

Mechoacan.

Avant la Conquête du Mechoacan, le principal Cacique de cette grande Province faisoit sa résidence dans une Ville considérable, qui se nommoit *Zinzoatza*, c'est-à-dire lieu rempli d'Oiseaux. Quoique le Païs produisit abondamment toutes sortes de biens, la plus riche partie du Tribut consistoit en plumes, dont on faisoit de précieux tapis & d'autres ouvrages. On observe que de tous les Peuples du Mexique, c'étoit celui qui avoit la plus juste notion d'une Divinité suprême, d'un Jugemenr dernier, du Ciel & de l'Enfer. Le Dieu du Mechoacan se nommoit *Tucapacha*. Il étoit regardé comme l'Auteur de tout ce qui existe, & comme l'unique arbitre de la vie & de la mort. Ses Adorateurs l'invoquoient dans leurs afflictions, en jettant les yeux vers le Ciel, qu'ils prenoient pour la base de son Trône. Leurs idées sur l'origine des choses sembloient venir de plus loin que les fables du Paganisme. Ils racontoient que Dieu avoit créé de terre un Homme & une Femme; que ces deux modéles de la race humaine, s'étant allés baigner, avoient perdu leur forme dans l'eau; mais que leur Auteur la leur avoit rendue, avec un mêlange de certains métaux, & que le Monde étoit descendu d'eux; que les Hommes étant tombés dans l'oubli de leurs devoirs & de leur origine, ils avoient été punis par un Déluge

(13) Herrera, *ibid* chap. 17. (14) *Ibid.* chap. 18.

univerfel, à l'exception d'un Prêtre Indien, nommé *Tezpi*, qui s'étoit mis avec fa Femme & fes Enfans dans un grand coffre de bois, où il avoit raffemblé auffi quantité d'Animaux & d'excellentes femences; qu'après la retraite des eaux, il avoit lâché un Oifeau nommé *Aura*, qui n'étoit pas revenu, & fucceffivement plufieurs autres, qui ne s'étoient pas fait revoir; mais que le plus petit, & celui que les Indiens eftiment le plus pour la variété de fes couleurs, avoit reparu bientôt avec une branche d'arbre dans le bec. Les Prêtres du Mechoacan portoient des Tonfures, comme ceux de l'Eglife Romaine, & faifoient retentir dans leurs Temples la menace des punitions d'une autre vie, avec des peintures fi vives & fi effraïantes, que fuivant l'expreffion d'Herrera, elles forçoient leurs Auditeurs d'abandonner le vice, malgré le penchant qui les y attachoit (15). Cependant les Sacrifices humains n'étoient pas moins fréquens parmi eux, que dans la Capitale de l'Empire, dont ils paroiffoient avoir emprunté leurs principaux ufages.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Mifteque.

Dans la Province de Mifteque, dont les Efpagnols n'ont confervé le nom qu'aux Montagnes qui la féparoient de Chiapa, il n'y avoit aucun Temple public; mais chaque Maifon avoit fon Dieu & fon Oratoire. Les Monafteres y étoient en fort grand nombre; & c'étoit d'eux, comme des fources de la Religion, que chaque Famille recevoit la Divinité qu'elle devoit adorer. La Loi de l'héritage étoit en faveur des Aînés; mais elle les obligeoit d'entrer dans un Monaftere & d'y porter l'habit Religieux pendant l'efpace d'un an. Les Aînés des Caciques mêmes n'étoient pas difpenfés de cet ufage. Le jour qu'ils choififfoient pour l'obferver, les principaux Habitans de leur Canton venoient les prendre en proceffion folemnelle, au bruit de tous les inftrumens de leur mufique. En approchant du Monaftere, ils étoient dépouillés de leurs habits par les Prêtres, qui les revêtoient de haillons, oints de gomme. On leur donnoit une lancette de caillou, pour fe tirer du fang. On leur frottoit le vifage, l'eftomac & les épaules, de feuilles venimeufes qui étoient comme le fceau de leur confécration; parce qu'on fuppofoit qu'elles ne permettoient plus de toucher à ces parties fans danger. Ils entroient alors dans le Monaftere, où ils étoient formés à l'abftinence, foumis à toutes fortes de travaux, & châtiés rigoureufement pour les moindres fautes. A la fin de l'année, leurs Parens & leurs Amis venoient les reprendre, avec la même pompe. Quatre jeunes Filles les lavoient dans une eau parfumée, pour leur ôter la noirceur de réfine qu'ils avoient contractée au fervice des Autels, & fur-tout jufqu'aux moindres traces du poifon des feuilles. Ceux qui attendoient la mort de leur Pere, pour commencer leur épreuve, n'y étoient pas moins obligés avant que de recueillir fa fucceffion (16). Lorfqu'un Cacique étoit attaqué d'une maladie mortelle, tous les Monafteres de fon Domaine faifoient des Sacrifices, des Pelerinages & des vœux pour fa guérifon. Les Fêtes étoient magnifiques après fon rétabliffement. Mais s'il mouroit, on continuoit de lui parler, comme s'il eût été vivant; & dans l'intervalle on mettoit devant lui un Efclave vêtu de tous les ornemens des Caciques, qui recevoit, pendant le refte du jour, les honneurs dûs à cette dignité. Quatre Prêtres enlevoient le Cadavre vers minuit, & alloient l'enterrer dans les Bois ou dans une

Ufage fort fingulier.

(15) *Ibid.* Liv. 3. chap. 10.

(16) *Ibid*, chap. 3.

Description de la Nouvelle Espagne.

Cave. A leur retour, l'Esclave qui représentoit le Mort étoit étouffé. On l'ensevelissoit, avec un masque au visage & le manteau de la dignité dont il avoit porté les apparences. Il étoit enterré dans cet état, avec ceux qui avoient joué le même rôle avant lui, mais dans une sépulture creuse, sur laquelle on ne mettoit aucune terre. Tous les ans on faisoit une Fête à l'honneur du dernier Cacique; mais c'étoit sa naissance qu'on célébroit, & jamais on ne parloit du jour sa mort. Les Peuples de la même Province avoient treize langages différens (17). On attribue cette étrange variété à la disposition du Païs, qui étant rempli de Montagnes fort hautes, rendoit le commerce fort difficile d'un Canton à l'autre. Les Espagnols y ont trouvé des cavernes & des labyrinthes, de plus d'une lieue de longueur, avec de grandes places, & des fontaines d'excellente eau. Dans la partie des Montagnes qui se nomment aujourd'hui *Saint-Antoine*, les Indiens n'habitoient que des antres, de dix ou vingt piés de circonference, qu'ils paroissoient avoir creusés, par un long travail, dans les plus durs Rochers. On remarque deux Montagnes d'une hauteur extraordinaire, qui sont fort éloignées l'une de l'autre par le pié, mais dont les sommets s'approchent si fort, que les Indiens sautent d'un côté à l'autre (18).

Zapotecas.

Les Habitans de la Province de Zapotecas étoient une Nation terrible. Leur principal Cacique faisoit sa demeure dans une grande Ville, qu'ils nommoient Teozapotlan. Ils étoient en guerre continuelle avec les Mixos; autres Barbares, dont les Montagnes du Païs étoient peuplées. Quoique nus, les uns & les autres, ils avoient inventé des armes fort meurtrieres. Jamais ils ne se rencontroient sans se battre. Les Vainqueurs lioient leurs Prisonniers par les parties viriles, avec la corde de leurs arcs, & les menoient ainsi comme en triomphe, pour les emploïer aux services de l'esclavage ou pour les sacrifier dans leurs Temples. Ils avoient à-peu-près la même Religion que les Mexiquains; mais leur usage étoit de sacrifier des Hommes aux Dieux, des Femmes aux Déesses, & des Enfans aux petites Divinités. Ils observoient des jeûnes de quarante & de quatre-vingt jours, pendant lesquels ils ne mangeoient, dans l'espace de quarante ou de quatre-vingt heures, qu'une herbe medecinale, nommée *Pisate*. Leur principal Cacique, qui étoit celui de Coatlan, se disoit descendu en droite ligne du Chef de ceux qui échapperent au Déluge général. Ses Vassaux, à qui cette opinion le rendoit fort respectable, lui faisoient des Sacrifices, comme à leurs Dieux. Quelques Espagnols, d'un nom connu, ont rendu témoignage qu'ils avoient vu le dernier de ces Princes, & que ses Sujets ne l'avoient enterré qu'après avoir embaumé son corps. Depuis qu'ils ont reçu le Christianisme, une maladie contagieuse aïant fait beaucoup de ravage dans leur Nation, ils recommençoient à sacrifier à leur ancien Cacique; & la plûpart seroient retombés dans les abominations de l'Idolâtrie, s'ils n'eussent été retenus par le zele d'un Evêque de Guaxaca. On assure qu'ils ont, dans leur Canton, l'ouverture d'une Cave qui a deux cens lieues de longueur (19).

Tepeaques.

Les Tepeaques formoient une Nation particuliere, qui étoit venue assez reçemment de *Chimoztoc*, Région septentrionale dont le nom signifie les

(17) *Ibid.* chap. 13.

(18) *Ibid.* chap. 14.

(19) *Ibid.* C'est peut-être une faute d'impression, pour vingt ou pour deux.

Description de la Nouvelle Espagne.

ſept Caves. Ils étoient partis, ſuivant leurs propres Annales, ſous la conduite d'un Chef, nommé *Quaviſthzac*; & n'aïant point trouvé d'Habitans dans le Canton qu'ils occupent aujourd'hui, ils y bâtirent la Ville de Tepeaca au ſommet d'une Montagne triangulaire; ce que ſon nom ſignifie. Enſuite s'étant répandus dans les Plaines voiſines, ils partagerent leur Province entre les trois Fils de leur Chef, dont les Deſcendans regnoient encore à l'arrivée de Cortez, & ne reconnoiſſoient les Mexiquains que pour leurs Alliés. Les Temples du Païs ſont dans une ſituation ſi bien entendue, que le Soleil y donne un Eté continuel. Mais toute la Province eſt ſans Rivieres & ſans Fontaines, à l'exception de quelques eaux aigres, qui ſortent entre des pierres. Les Indiens n'y boivent que de l'eau de pluie; & les Eſpagnols, qui s'y ſont établis, font venir à grands frais celle d'une ſource vive de la Montagne de Tlaſcala, par un canal qui la conduit juſqu'au milieu de leur Place. Malgré cette ſtérilité d'eau, le Païs des Tepeaques eſt rempli d'excellens pâturages. Quoique leur Nation eût adopté une partie des uſages du Mexique, on y remarque plus d'eſprit & de politeſſe que dans la plûpart de leurs Voiſins. Ils adoroient, ſous le nom de *Camatzleque*, une Idole de figure humaine, armée d'un arc & d'une fleche; mais ils n'en reconnoiſſoient pas moins un Dieu ſuprême, Créateur de l'Univers. Les Eclairs, la Foudre & tous les Météores paſſoient entr'eux pour des Eſprits deſcendus du Ciel, qui venoient obſerver la conduite des Hommes, punir quelquefois les crimes, & veiller à la conſervation du Monde. L'éducation des Enfans & le bon ordre de la Police faiſoient leur principal ſoin. Ils étoient gouvernés, au nom de leurs Caciques, par quatre Juges, qui tenoient leur ſiege dans une grande Salle, où non-ſeulement les cauſes étoient vuidées ſur le champ, mais où les Sentences de mort s'exécutoient à leurs yeux. Les crimes capitaux étoient l'homicide, l'adultere, le vol & le menſonge, parce qu'ils étoient regardés comme les plus nuiſibles à la Société (20).

Tlaſcalans. Vertus & Vices de leur République.

Les Tlaſcalans, dont on a tant de fois vanté le courage & la fidelité, n'avoient pris des Mexiquains que l'horrible uſage de ſacrifier leurs Ennemis & d'en manger la chair. Il paroît même qu'ils ne s'y étoient accoutumés que par repréſailles, pour rendre à ces cruels Ennemis le traitement qu'ils ne ceſſoient pas d'en recevoir. On a vû que l'amour de la liberté avoit donné naiſſance à leur République, & que la valeur & la juſtice en étoient comme le ſoutien. Les Relations Eſpagnoles s'étendent beaucoup ſur leur caractere. Ils vouloient être élevés & corrigés par amour. Ils mangeoient peu, & leurs alimens étoient legers. La plûpart étoient induſtrieux, & capables d'apprendre ou d'imiter tout ce qu'on leur montroit. Ils puniſſoient de mort le menſonge, dans un Sujet de la République; mais ils le pardonnoient aux Etrangers, comme s'ils ne les euſſent pas crus capables de la même perfection qu'un Tlaſcalan. Auſſi tous leurs Traités publics s'exécutoient-ils de bonne foi. La franchiſe ne regnoit pas moins dans leur commerce. C'étoit un ſujet d'opprobre, entre leurs Marchands, que d'emprunter de l'argent ou des marchandiſes, parce que l'emprunt expoſe toujours à l'impuiſſance de rendre. Ils cheriſſoient les Vieillards. Ils châtioient rigoureuſement l'a-

(20) *Ibid.* Déc. 2. chap. 21.

Description de la Nouvelle Espagne.

dultere & le larcin. Les jeunes Seigneurs, qui manquoient de respect & de soumission pour leurs Peres, étoient étranglés pat un ordre secret du Senat, comme des monstres naissans, qui pouvoient devenir pernicieux à l'Etat, lorsqu'ils seroient appellés à le gouverner. Ceux qui nuisoient au Public, par quelque désordre qui ne méritoit pas la mort, étoient relegués aux Frontieres, avec défense de rentrer dans l'interieur du Païs; & c'étoit le plus honteux de tous les châtimens, parce qu'il supposoit des vices dont on craignoit la contagion. On faisoit mourir, avec les Traîtres, tous leurs Parens jusqu'au septiéme dégré; dans l'idée qu'un crime si noir ne pouvoit venir à l'esprit de personne, s'il n'y étoit porté par l'inclination du sang. Les désordres sensuels, qui blessent la nature, étoient punis de mort, comme autant d'obstacles à la propagation des Citoïens, dans le nombre desquels la République faisoit consister toutes ses forces. Entre mille sujets de haine, les Tlascalans reprochoient aux Mexiquains d'avoir infecté leur Nation de ce détestable goût. L'ivrognerie étoit si rigoureusement défendue, qu'il n'étoit permis de boire des liqueurs fortes, qu'aux Vieillards qui avoient épuisé leurs forces dans la profession des armes. Le Territoire de la République ne produisant point de sel, ni de coton, ni de cacao, ni d'or & d'argent, il n'y avoit point d'excès, ou de luxe à craindre, dans la bonne chere & dans les habits: cependant les Loix y avoient pourvu, en défendant de porter des étoffes de coton, de boire du cacao, & d'emploïer de l'or & du sel, si ces richesses n'avoient été gagnées par les armes. Les Tlascalans n'étoient pas nus. Ils portoient une camisole fort étroite, sans collet & sans manches, avec une ouverture pour y passer la tête. Elle descendoit jusqu'aux genoux; & par-dessus, ils avoient une sorte de soutane, d'un tissu de fil. La Plante, dont ils tiroient ce fil, étoit si commune dans le Païs, qu'ils l'emploïoient à divers usages. C'est une espece de Chardon, qui jette des feuilles, larges de deux palmes, très dures, & des épines fort pointues. Le fil se tire des feuilles: mais les Tlascalans emploïoient l'étouppe à faire des escarpins & de la corde; les bouts leur servoient à couvrir leurs maisons. Ils tiroient aussi, de cette Plante, d'assez bon miel, du vin, & du vinaigre. Ils en faisoient du papier gris, qui servoit pour leurs caracteres. Des rejettons, ils composoient une conserve, d'un goût fort agréable & d'un usage fort sain. Les pointes rôties leur donnoient un baume, qu'ils emploïoient heureusement pour les plaies. Enfin ces pointes tenoient aussi lieu de plumes d'écriture, & les Espagnols mêmes s'en servoient dans le besoin. La Plante dure vingt ans, & ne commence à porter son fruit que dix ans après avoir été plantée (21).

Les Caciques, ou les Seigneurs Tlascalans, étoient adorés du Peuple, qui s'accroupissoit presqu'à terre pour leur parler, baissant la tête & les yeux, sans oser faire le moindre mouvement, & se retirant en arriere sans tourner les épaules. Les tributs se païoient en fruits de la terre, avec une juste proportion, qui n'étoit point à charge aux plus pauvres. La liberté qui regnoit à Tlascala, & les avantages d'un bon Gouvernement, y attirant de

(21) Herrera prétend que c'est le Maguey de l'Isle Espagnole, dont le véritable nom, dit-il, est *Metl*. On a déja remarqué que son Traducteur veut que ce soit l'arrête-Bœuf. Voïez ci-dessous, l'article des arbres & de plantes.

toutes parts quantité d'Etrangers qui cherchoient à se garantir de la tyrannie de leurs Caciques, ils y étoient reçus, à la seule condition de s'y conformer aux Loix. On y comptoit parmi la Noblesse environ soixante Seigneurs, qui s'étoient mis volontairement sous la protection de la République, en qualité de Vassaux. Elle avoit des Chevaliers, qui avoient merité ce titre par des actions-héroïques ou des conseils salutaires, & qui en avoient été revêtus dans le Temple avec beaucoup de cérémonies. Les riches Marchands obtenoient aussi des distinctions, qui les élevoient par dégrés à la Noblesse. Mais quelque pauvre que fût le Noble, il ne pouvoit exercer aucun office méchanique. Les seuls dégrés défendus, pour le mariage, étoient ceux de Mere, de Sœur, de Tante & de belle-Mere. L'héritage ne passoit point aux Enfans, mais aux Freres du Pere; & plusieurs Freres pouvoient épouser successivement leur belle-Sœur. Non-seulement les Loix permettoient la pluralité des femmes, mais elles y exhortoient ceux qui pouvoient en nourrir plus d'une. Xicotencatl en avoit cinq cens (22). Cependant il n'y en avoit que deux, qui portassent le titre d'Epouse. Elles étoient respectées de toutes les autres; & leur Mari ne devoit pas coucher avec une Concubine, sans les avoir averties. Un Enfant étoit plongé dans l'eau froide au moment de sa naissance, & les Femmes s'y lavoient aussi dès qu'elles étoient délivrées. Rien n'est égal à l'attention qu'on apportoit à les faire vivre dans la modestie & la propreté. Les Enfans des Caciques avoient des Précepteurs, qui leur formoient également le corps & l'esprit (23).

La prosperité de la République n'étant due qu'à la valeur Militaire, les Tlascalans rapportoient tout à l'honneur des armes. Dans la guerre, ils élisoient un Capitaine général. L'Etendard de l'Etat demeuroit toujours à l'arriere-garde. Après une bataille, ils le fichoient en terre, dans un lieu exposé à la vue de tout le monde; & ceux, qui ne se retiroient pas sous leur Etendard particulier, étoient punis rigoureusement. Comme ils n'aspiroient point à s'étendre par des Conquêtes, ils ne profitoient de la Victoire que pour faire des Prisonniers. Entre les fleches qu'ils portoient dans leur carquois, ils en avoient deux, qui représentoient les deux Fondateurs de leur

(22) Herrera donne pour certain, un fait si extraordinaire, qu'on ne le rapporteroit pas sur l'autorité d'un Historien moins judicieux. On emploiera jusqu'aux termes du Traducteur. » Xicotencatl s'amouracha » d'une jeune Fille, fort belle, qui avoit » les deux natures, & qu'il demanda pour » Femme. Il la mit avec les autres, & la » tenoit comme l'une d'elles. Après qu'elle » eut passé quelque tems en cette qualité, » elle s'amouracha de quelques-unes de celles avec lesquelles elle étoit, & se servit » avec elles du sexe masculin, en sorte que » pendant une année que le Seigneur fût » absent, elle en rendit grosses plus de » vingt. Cela aïant été découvert causa » beaucoup de trouble; & le Seigneur » voïant que lui-même avoit commis la » faute, d'avoir introduit, entre ses Femmes une Hermaphrodite, ne les fit mourir, mais seulement les répudia; qui » n'étoit pas pour elles un petit châtiment. » Pour l'Hermaphrodite, elle fut exposée » en public, & menée au lieu du Sacrifice » destiné pour les Malfaiteurs; & là, après » lui avoir reproché sa grande trahison, » elle fut dépouillée & toute vive eut le » côté ouvert avec un caillou fort aigu: ils » la firent sortir, & la laisserent aller où sa » bonne fortune la conduiroit; mais comme » elle voulut s'enfuir, toute ensanglantée » comme elle étoit, les Enfans la poursuivirent plus d'un quart de lieue à coups » de pierres, jusqu'à ce qu'elle tomba » morte. Déc. 2. Liv. 6. ch. 17.

(23) *Ibidem.*

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Ville. Ils en tiroient d'abord une; & s'ils tuoient ou bleſſoient quelque Ennemi, c'étoit un heureux préſage. L'inutilité du premier coup paſſoit pour un mauvais augure; mais chacun ſe faiſoit une loi d'honneur de reprendre ſa premiere fleche, & ce préjugé contribuoit ſouvent à la victoire. Dans la chaleur même du combat, ils avoient l'art de ſe retirer & d'attaquer ſuivant les occaſions. Un Bataillon ſortoit de ſon poſte; il étoit ſoutenu par un autre; & ſucceſſivement ils ſe portoient dans les lieux où l'aſſiſtance paroiſſoit néceſſaire ou plus preſſante. S'ils avoient le moindre avantage, ils pouſſoient les cris du triomphe, en invoquant les Dieux de la Patrie, & faiſant des Priſonniers qu'ils promettoient de ſacrifier dans leurs Temples. Ils emploïoient les embuſcades, les ſurpriſes & tous les ſtratagêmes que nous admirons dans nos plus fameux Guerriers. Leurs tambours & leurs autres inſtrumens de guerre étoient redoutables par le bruit. Leurs premieres armes avoient été des fleches; mais ils avoient enſuite inventé les frondes & les dards brûlés par le bout. Ils y avoient joint des zagaies, de cinq ou ſix piés de long, qu'ils tiroient avec une courroie en forme d'arc, & dont la pointe étoit d'os de poiſſon, de cuivre ou de caillou. On leur attribuoit l'invention des *Macanas* ou maſſues de bois, & des épées garnies de cailloux aigus ou tranchans. Ils prirent auſſi des boucliers; & par dégrés ils emploïerent des foſſés, des caves & des tranchées pour leur défenſe. Ils ſavoient diſtinguer les ſituations fortes; ils mettoient autour d'eux des pointes aigües, qu'ils couvroient de terre, pour tromper ceux qui les attaquoient. Ils empoiſonnoient les Rivieres & les Fontaines. Mais, ce qui paroît étrange, un Peuple qui ne pouvoit ſouffrir la nudité dans ſes murs, combattoit nu, & le corps peint des plus biſarres couleurs. La ſeule Nobleſſe portoit une cuiraſſe de coton piqué, relevée par des figures d'Animaux farouches, avec une ſorte de caſque, où les plumes & les plus précieux joïaux formoient un brillant ſpectacle.

Les Tlaſcalans avoient des Jardins, des Fontaines, des Bains, des Comediens, des Nains, & des Boſſus. Ils aimoient la Muſique, les Danſes & les Chanſons. Le jeu du Tlatchtli, ou de la Pelote, étoit un exercice commun dans la Nation; mais il étoit réſervé à la Nobleſſe, & le Peuple n'en avoit que le ſpectacle. Quoiqu'il y eût des Temples dans les Villes de la République, les plus célebres étoient dans les Bois & les hautes Montagnes. La Religion des Tlaſcalans étoit moins ſenſée que leur Politique. Avec une prodigieuſe variété de Dieux, ils avoient quantité de Déeſſes, dont la principale étoit celle de l'Amour, à laquelle ils attribuoient auſſi l'empire des Vents. Ils la croïoient ſervie par d'autres Femmes, qu'ils aſſocioient à ſon Culte, par des Bouffons & des Nains, qui s'emploïoient à ſon amuſement dans une délicieuſe demeure, & qui lui ſervoient de Meſſagers pour avertir les Dieux dont elle deſiroit la compagnie. Son Temple étoit ſomptueux, & ſa Fète y étoit célebrée tous les ans, avec une pompe qui attiroit toute la Nation. Les Vices avoient leurs Divinités comme les Vertus; le Courage & la Poltronerie, l'Avarice & la Liberalité étoient honorés ſous de biſarres figures. On gravoit leurs noms ſur les Rochers; & ces Monumens d'une aveugle Idolâtrie ſubſiſtent encore. Le Dieu des Eaux & du Tonnetre portoit le nom de *Holoc*. Dans un Païs chaud, où de longues

longues fécheteffes faifoient le malheur public, c'étoit à cette Idole qu'on rendoit les principales adorations. La pluie tenoit lieu d'or aux Tlafcalans; parce qu'en rendant leurs terres fécondes, elle leur procuroit les feules richeffes à l'amas defquelles ils croïoient l'or utile. Pour le fond des principes, toutes les extravagances de leur Polytheifme ne les empêchoient pas de reconnoître un Dieu fuperieur, mais fans le défigner par aucun nom. Ils admettoient des récompenfes & des peines, dans une autre vie; des Efprits, qui parcouroient l'air; neuf Cieux, pour leur demeure & pour celle des Hommes vertueux après leur mort. Ils croïoient la terre plate; & n'aïant aucune idée de la révolution des corps céleftes, ils étoient perfuadés que le Soleil & la Lune dormoient tous les jours, à la fin de leur courfe. C'étoit pour eux, le Roi & la Reine des Etoiles. Ils regardoient le feu comme le Dieu de la Vieilleffe, parce qu'il n'y a point de corps qu'il ne confume. Le Monde étoit éternel, dans leurs idées; mais ils croïoient, fut d'anciennes traditions, qu'il avoit changé deux fois de forme; l'une, pat un déluge, & l'autre par la force du vent & des tempêtes. Quelques Hommes, qui s'étoient mis à couvert dans les Montagnes, y avoient été convertis en Singes; mais pat dégrés, ils avoient repris la figure humaine, la parole & la raifon. La terre devoit finit par le feu, & demeurer réduite en cendres, jufqu'à de nouvelles révolutions qu'ils faifoient profeffion d'ignorer (24).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Yzcatlans.

Dans le Païs des Yzcatlans, on élifoit un fouverain Pontife, qui ne fortoit jamais du principal Temple, & qui ne devoit approcher d'aucune Femme. S'il violoit l'une ou l'autre de ces deux loix, il étoit mis en pieces; & fes membres fanglans étoient préfentés tous les jours à fon Succeffeur, pour lui fervir d'exemple. Un Yzcatlan, qui penfoit au mariage, étoit obligé de s'adreffer aux Prêtres. Ils choififfoient un jour de Fête, pour le faire monter au fommet du Temple; ils lui coupoient quelques cheveux, en difant à haute voix, cet Homme veut fe marier; enfuite, ils le faifoient defcendre, & la premiere Femme qu'il rencontroit dans fon chemin étoit à lui. Mais cette loi n'étant ignorée de perfonne, & l'heure de l'exécution n'étant pas moins connue, les Femmes, qui n'avoient pas de goût pour l'Homme qui devoit fe préfenter, évitoient foigneufement de paroître On ne voïoit, devant le Temple, que celle qui étoit convenue de s'y trouver. Ainfi la plûpart de ces Mariages n'avoient de fingulier que la forme. Dans le Canton des *Guaxlotitlans*, les Mariages fe faifoient comme à Mexico, en nouant la robbe du Mari avec le voile de la Femme: mais fur l'accufation d'adultere, une Femme étoit forcée de paroître devant le Cacique; & fi les preuves étoient convainquantes, elle étoit tuée fur le champ, pour être coupée en pieces & mangée par les Témoins. Chez les *Yzipeques*, l'infidelité d'une Femme étoit punie par les mains de fon Mari, qui devoit lui couper publiquement le nez & les oreilles. Celui, qui fe plaignoit d'un vol, étoit obligé d'en nommer l'auteur; & s'il prouvoit la vérité de l'accufation, il étoit chargé de l'office de Bourreau, pour l'exécution du châtiment; mais s'il manquoit de preuves, il étoit puni lui-même par le miniftere de l'Accufé. Tous les Hiftoriens obfervent que l'adultere & le vol étoient d'autant plus odieux aux Mexiquains, que leurs maifons étant fans

Guaxlotitlans.

Yzipeques.

(24) Herrera, Dec. 2. chap. 16. & fuivants.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

portes & sans fenêtres, il n'y avoit pas d'autre frein pour ces deux crimes que l'honnêteté naturelle & la rigueur des loix. Dans la Province de *Teutitlan* on avoit l'horrible usage d'écorcher toutes les Victimes humaines, & de se revêtir de leur peau. Dans celles d'*Uzila* & d'*Atlantlaca*, lorsqu'on manquoit d'Esclaves pour les Sacrifices, le Cacique avoit droit de choisir des Victimes entre ses Sujets. Les Exécuteurs de ses ordres alloient les enlever avec beaucoup d'appareil; & ceux, qui refusoient de se laisser conduire à l'Autel, étoient tués sur le champ. Les *Mazateques* avoient une Fête annuelle, qui coûtoit beaucoup de sang à leur propre Nation. Quelques jours auparavant, les Prêtres faisoient entendre leurs instrumens, au sommet du Temple, pour avertir tout le monde de se retirer dans les maisons. Aussitôt ils se répandoient dans les campagnes, avec la cruelle adresse de laisser le moins de tems qu'ils pouvoient aux Malheureux qui cherchoient à fuir; & depuis le matin jusqu'à midi, tous ceux qui tomboient entre leurs mains étoient marqués à la tête pour servir de Victimes au Sacrifice. Les *Tuateques* n'avoient, pendant toute l'année, qu'un Sacrifice sanglant. Ils faisoient mourir un Enfant, dans l'âge de l'innocence, une Poule & quelques autres Animaux; & se contentant d'arroser les Idoles de leur sang, ils abandonnoient les corps aux Oiseaux de proie : mais ils tuoient, hors du Temple, un certain nombre d'Esclaves, pour achever la solemnité par un festin de leur chair.

Teutitlans.

Mazateques.

Tuateques.

Otomies.

Enfin les *Otomies*, que leur haine pour les Mexiquains, le séjour de leurs Montagnes & leur ancienne simplicité, sembloient devoir préserver du barbare usage d'immoler des Victimes humaines, sont ceux qui l'ont conservé les derniers, après l'avoir reçu de leurs Ennemis. Ils ne sacrifioient, à la vérité, que les Captifs qu'ils faisoient dans leurs guerres; mais ils les hachoient en pieces, qui se vendoient toutes cuites dans les boucheries publiques. Quelques Missionnaires Espagnols, qui s'étoient hasardés à vivre parmi eux pour les instruire, commençoient à s'applaudir du succès de leur zele, lorsque dans une maladie contagieuse, qui faisoit beaucoup de ravage, ils furent surpris de voir toute la Nation rassemblée sur une haute Montagne. C'étoit pour y sacrifier une jeune Fille, à leurs anciennes Divinités. Les Missionnaires s'efforcerent en vain de les arrêter. On leur répondit qu'en embrassant un nouveau Culte, l'ancien ne devoit pas être oublié; & la jeune Fille eut le sein ouvert à leurs yeux. Après le Sacrifice, tous les Otomies revinrent tranquillement à l'instruction (25). La plus singuliere

(25) Ce trait doit faire juger de la plûpart des autres conversions. Citons un Auteur original, dans les vieux termes de son Traducteur. Certainement, si je n'étois Espagnol, je louerois grandement ces premiers Conquérans, non point tant que leurs braves Conquêtes le méritent, mais autant que mon petit esprit & ma langue béante y pourroient fournir. On ne sauroit assez louer ni magnifier ceux qui sont cause que six millions d'Habitans de cette Nouvelle Espagne aient reçu le Sacrement de baptême. Aucuns en comprennent huit millions; autres dix. Mais on diroit mieux qu'en quinze cens milles de Païs, il n'est demeuré créature humaine qui n'ait été baptisée. Cette conversion commença avec la Conquête du Païs : mais le commencement étoit petit, parce que nos gens s'occupoient plus à la guerre & au butin; & avoient avec eux bien peu de Prêtres. L'an 1524, on en vit les fruits plus grands par la venue de Frere Martin de Valence & de ses Compagnons; & trois ans après, elle fut plus

de leurs coutumes étoit celle qui regardoit les Mariages. Ils vivoient librement avec toutes les Femmes, jusqu'au jour qu'ils choisissoient pour se marier. Mais lorsqu'ils étoient déterminés à l'engagement conjugal, ils passoient une nuit avec la Femme dont ils vouloient faire leur Epouse; & s'ils lui trouvoient quelque défaut, ils étoient libres de la renvoïer. Au contraire, s'ils déclaroient le lendemain qu'ils en fussent contens, il ne leur étoit plus permis d'en prendre une autre. Alors, ils commençoient à faire pénitence de tous les péchés de leur vie, sur-tout des libertés qu'ils avoient prises avec d'autres Femmes. Elle consistoit à se priver, pendant vingt ou trente jours, de tous les plaisirs des sens, à se purifier par des bains, & à se tirer du sang des oreilles & des bras. La Femme exerçoit aussi toutes ces rigueurs sur elle-même. Ensuite ils se rejoignoient, pour vivre ensemble jusqu'à la mort. Il paroît néanmoins que cette loi ne regardoit que le Peuple; car les Chefs de la Nation avoient plusieurs Femmes (26).

Description de la Nouvelle Espagne.

Un Historien observe que les Missionnaires ont tenté de réduire les principes du Christianisme en langue Otomie, sans y avoir jamais pu réussir. Elle est non-seulement fort grossiere, mais composée de si peu de mots, que celle des Chinois n'en approche point pour la brieveté. Une prononciation plus haute ou plus basse, plus vive ou plus lente, est l'unique méthode de ceux qui la parlent, pour exprimer la différence de leurs idées (27). On ne trouve d'ailleurs aucune explication sur les langues de tant de Peuples. Dans la seule Province des Misteques, on en comptoit treize différentes (28). Ceux, qui nous apprennent que le Chontal, le Zoque

Différentes Langues du Mexique.

avancée par l'ordre qu'y mit à sa venue Frere Julien *Garzez*, Jacobin, élu Evêque de Tlascala, comme aussi feit au même an Frere Jean Zumarranga, Cordelier, élu Evêque de Mexico. Ces Prêcheurs eurent au commencement bien de la peine, pour n'être entendus par ceux du Païs, & pour ne pouvoir entendre leur langage. Pour à quoi remedier, ils tiroient par devers eux la plus grande part des jeunes Enfans des Gentilshommes, lesquels demouroient en chaque Ville, pour leur apprendre la langue Espagnole; & aussi s'efforçoient, en la plus grande diligence qu'ils pouvoient, d'apprendre leur langue. Ce ne fut pas aussi une petite difficulté pour leur ôter leurs Idoles, parce que plusieurs opiniâtres ne les vouloient point quitter, les aïant par si longs siécles retenues pour leurs Dieux; disant qu'il devoit suffire qu'avec eux ils missent la Croix & Marie (ainsi appelloient ils Dieu & tous les Saints) & qu'il leur pouvoit être permis d'avoir & retenir leurs Idoles, comme aux Chrétiens d'avoir plusieurs Images. Sur cette opiniâtreté, ils cachoient en terre ces Idoles; & par-dessus ils plantoient une Croix, afin que si on les trouvoit prians & faisans leurs oraisons à leurs Idoles, on pensât qu'ils adorassent la Croix. Mais étant recherchés sur telles ruses, & aïant perdu leurs Temples, lesquels on mit par terre & aussi leurs Idoles, & les accoutumant & contraignant d'aller à nos Eglises, laisserent enfin cette damnable idolâtrie. Sur la peine qu'ils avoient de quitter ce grand nombre & pluralité des Femmes, alleguant qu'ils avoient trop peu d'enfans d'une Femme seule, qu'ils étoient bien servis & aimés de celles qu'ils avoient déja, qu'ils ne vouloient se lier pour toujours avec une seule, laquelle seroit laide ou stérile, que nos gens leur commandoient ce qu'eux-mêmes ne faisoient pas, s'accostant d'autant de Femmes que bon leur sembloit, &c, le Pape Paul, tiers du nom, considerant leurs coutumes en matiere de succession, pour bonnes & justes raisons permit à tous les Habitans de ce Païs, de se marier ensemble jusqu'au tiers dégré de consanguinité.... Mexico fut vingt ans Evêché; & l'an mille six cens quarante-sept, le Pape Paul tiers l'érigea en Archevêché. Gomara, Liv. 2. chap. 95.

(26) Herrera, Déc. 3. Liv. 4. chap. 9.

(27) *Ibid.*

(28) *Ibid.* Liv. 3. chap. 14.

Description de la Nouvelle Espagne.

& le Mexiquain étoient les plus communes, n'ajoutent presque rien qui puisse en éclaircir la nature & les principes. Herrera dit uniquement que le Mexiquain est devenu, par dégrés, la Langue presque générale, non-seulement parce qu'elle est la plus douce & la plus polie, mais parce que les Missionnaires l'aïant emploiée dans leurs Cantiques spirituels (29), le goût des Indiens pour le chant contribue de jour en jour à la répandre. Laet en donne une autre raison, qui paroît plus vraisemblable; c'est la force des armes, & l'autorité absolue des Empereurs Mexiquains, qui firent adopter leur langue dans toute l'étendue de leurs Conquêtes. Ils entretenoient, dit-il, dans chaque Province de l'Empire, des Interpretes & des Maîtres, qui se nommoient *Naguatlatl*. On trouve, dans le même Historien, quelques mots de cette langue, qu'il prétend avoir tirés d'une espece de Dictionnaire publié à Mexico (30); & l'on a vu (*), dans les Figures tirées de leur Histoire, comment ils exprimoient les nombres avec le pinceau.

(29) *Ibid.* Liv. 7. chap. 3.

(30) Nous ne les dérobberons point à ceux qui croient trouver, ou qui cherchent, des rapports entre la plûpart des Langues.

(*) Au bas de la Figure des Productions naturelles, &c. Page 562.

Parties du Corps.

Tête,	*Tzontecontli.*
Cheveux,	*Tzontli.*
Front,	*Ixcuaitl.*
Yeux,	*Ixtelolotli.*
Oreilles,	*Nacaztli.*
Machoires,	*Camachalli.*
Bouche,	*Camactli.*
Dents,	*Tlantli.*
Langne,	*Nenepilli.*
Cou,	*Cocotl.*
Poitrine,	*Yelchiquiuhtli.*
Epaules,	*Ahcolli.*
Bras,	*Matzotzopatli.*
Mains,	*Maytl.*
Nerfs,	*Tlalhuyaotl.*
Doigts,	*Mahpilli.*
Veines,	*Yetzalhuyotl.*
Ongles,	*Iztitl.*
Ventre,	*Xillantli.*
Dos,	*Cuitlapantli.*
Foie,	*Yeltepachtli.*
Cœur,	*Yollochtli.*
Poumons,	*Chichitl.*
Ratte,	*Taxixtecon.*
Reins,	*Netloctetenca.*
Genoux,	*Tlanguaitl.*
Cuisses,	*Metzquauhiotl.*
Piés,	*Icxitl.*
Jambes,	*Cotztli.*
Talons,	*Xoquochtlantli.*

Couleurs.

Blanc,	*Iztal.*
Noir,	*Tliltic.*
Verd,	*Quiltic.*
Bleu,	*Texutic.*
Rouge,	*Chiciltic.*
Jaune,	*Coztic.*
Tigré.	*Nextic.*

Animaux & choses naturelles.

Cerf,	*Mazatl.*
Lapin,	*Tochtli.*
Porc,	*Pitzotl.*
Lion,	*Ocelotl.*
Loup,	*Cuetlachtli.*
Renard,	*Coyotl.*
Chat,	*Miztli.*
Chien,	*Chichi.*
Cheval,	*Cahuyao.*
Taureau,	*Quaquahue.*
Lésard,	*Acuetzpalin.*
Puce,	*Tecpin.*
Vautour,	*Cacalin.*
Aigle,	*Cuauhtli.*
Corbeau,	*Acatlotli.*
Perroquet,	*Tuznene.*
Pie,	*Hueytzanatl.*
Caille,	*Zulin.*
Oie,	*Tlalalacatl.*
Canard,	*Canauhtli.*
Pigeon,	*Huilotl.*
Paon,	*Pelompatox.*
Scorpion,	*Colotl.*
Poux,	*Atemitl.*
Or,	*Coztic.*
Argent,	*Teocuitlatl.*

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Art & Diſcipline militaire.

A l'égard de leur Diſcipline militaire & de leurs Arts, les Relations n'offrent rien dont on puiſſe tirer plus de lumiere que du récit qu'on a fait de la Conquête de leur Empire, & de la deſcription du grand Marché de Mexico. Carreri obſerve ſeulement » que l'induſtrie des Mexiquains d'au- » jourd'hui differe beaucoup de celle des Anciens, qui cultivoient les Arts » avec autant de ſuccès que de goût. Ils ſont plongés à préſent dans l'oiſi- » veté. Cependant le petit nombre de ceux qui s'attachent au travail prouve » encore qu'ils ne ſont pas ſans talens. Les uns compoſent pluſieurs ſortes » de figures, avec des plumes de différentes couleurs, ſur-tout avec celles » d'un Oiſeau que les Eſpagnols nomment *Chuppaſlor*, ou *Suce-fleur*. D'au- » tres travaillent fort délicatement en bois. Mais la plûpart ne ſont propres » qu'aux plus vils travaux, où les Eſpagnols ne ceſſent point de les emploïer ; » & leur plus grande habileté conſiſte dans les ruſes, qu'ils inventent aſſez » heureuſement, pour prendre toutes ſortes d'Oiſeaux (31).

Plomb,	*Temeztli.*
Fer,	*Tepoztli.*
Ciel,	*Ilhuicatl.*
Soleil,	*Tonatiuh.*
Lune,	*Metztli.*
Etoile,	*Citlabin.*
Nuée,	*Mixtli.*
Tonnerre,	*Tlatlatzinil.*
Foudre,	*Tlahuitequiliztli.*
Mont,	*Quauhtla.*
Colline,	*Tepetl.*
Vallée,	*Ixtlahuatl.*
Arbre,	*Quahuitl.*
Herbe,	*Xihuitl.*
Fontaine,	*Ameyatli.*
Torrent,	*Atlautitli.*
Fleuve,	*Atoyatl.*
Pont,	*Quauhpantli.*
Lac,	*Zahzacatla.*
Anguille,	*Cohuatl.*
Fourmi,	*Azcatl.*
Feu,	*Ttell.*
Cendre,	*Nextli.*
Charbon,	*Tecolli.*
Pluie,	*Quiahuiztli.*
Vent,	*Yeccatl.*
Gelée,	*Zetl.*

Pronoms perſonnels.

Moi,	*Nehuatl.*
Toi,	*Tehuatl.*
Lui, *ou* il,	*Yehuatl.*

Dégrés du ſang.

Pere,	*Tahtli.*
Mere,	*Nantli.*
Fils,	*Tepiltzin.*
Fille,	*Teuchpoch.*
Frere,	*Teoquichtuich.*
Sœur,	*Tehneltiuh.*
Aïeul,	*Tecoltzin.*
Oncle,	*Tetlahtzin.*
Seigneur,	*Teuthli.*
Serviteur, *ou* Sujet,	*Tlacoti.*

NOMBRES. 1, *Ce*, ou *Centetl.* 2, *Ome.* 3, *Yei.* 4, *Nahui.* 5, *Macuilli.* 6, *Chicuacen.* 7, *Chicome.* 8, *Chiczey.* 9, *Chicunahuni.* 10, *Matlactli.* 15, *Caxtolli.* 20, *Zempohualli.* 40, *Ompohualli.* 50, *Ompohualli on Matlactli.* 60, *Yepohualli.* 70, *Yepohualli on Matlactli.* 80, *Nahupohualli.* 90, *Nahupohualli on Matlactli.* 100, *Macuilpohualli.* 1000. *Ontzontliipanmacuilpohualli.* Laet, Deſc. de l'Amériq. L. 5. c. 10.

On lit, dans Gomara, qu'en 1534 le Viceroi Dom Antoine de Mendoza aſſembla un Concile de tous les Evêques, les Prêtres & les Religieux du Païs, & qu'il y fut reglé qu'on feroit apprendre aux Indiens le Latin & l'Eſpagnol ; Surquoi l'Hiſtorien remarque qu'ils apprennent aſſez bien ces deux Langues, mais qu'ils ne veulent point parler celle d'Eſpagne. Il ajoûte qu'ils apprenneut facilement auſſi à jouer de nos inſtrumens, ſur-tout de la flûte, mais qu'ils ont la voix mauvaiſe pour chanter en partie. Liv. 2. chap. 98.

(31) Voïages de Gemelli Carreri, Tome VI. chap. 6. L'eſtime de ce Voïageur pour les Ouvrages des anciens Mexiquains paroît moins fondée ſur ce qu'il en avoit vu dans leur Païs, que ſur un curieux récit de Gomara. On ne changera rien aux termes du vieux Traducteur. En 1541, Cortez ſuivit l'Em-

Description de la Nouvelle Espagne.

Observations sur le Gouvernement du País.

Terminons cet article par quelques observations sur le Gouvernement des Espagnols, dans les Païs qu'on a fait parcourir aux Lecteurs, & sur la disposition des anciens Habitans pour leurs nouveaux Maîtres. Le témoignage des Etrangers seroit suspect; mais, on n'opposera rien à celui d'un fidele Sujet de l'Espagne, dont le zele alloit si loin pour sa Nation, que dans un tems où la fortune sembloit l'avoir abandonnée, il ne trouvoit rien de si douloureux que l'orgueil des Ennemis de son Roi, & que la fureur avec laquelle ils s'emportoient contre lui (32).

Il est certain, dit Correal, que nous devons la rapidité de nos Conquêtes en Amérique, à la fraïeur subite & presque miraculeuse, dont les Indiens se trouverent frappés à notre approche; & que sans cette faveur du Ciel, nos armes n'auroient pas eu les mêmes succès. Mais l'artillerie, inconnue jusqu'alors dans ces grandes Régions, la vue de nos Chevaux, & la Discipline militaire, nous ouvrirent le chemin avec une rapidité sans exemple. Malheureusement cette facilité de nos Conquêtes produisit bientôt une négligence, qui n'a fait que s'accroître par le luxe & loisiveté. Dans le mépris que nous conçumes pour les Indiens, & qui nous les faisoit regarder comme des Etres d'un ordre inferieur au nôtre, nous nous persuadâmes que des avantages qui nous avoient si peu couté ne pouvoient nous être enlevés au même prix; & cette idée n'étoit pas sans vraisemblance, parce que n'aïant point alors de Rivaux sur Mer, nous n'avions à redouter que les Indiens mêmes, dont nous connoissions toute la foiblesse. Les motifs de notre sécurité augmenterent, avec l'ascendant que la Monarchie d'Espagne prit sur toute l'Europe; & lorsqu'elle devint moins formidable, il arriva tant de changemens dans la politique & les interêts, qu'on fut obligé de nous laisser paisibles possesseurs d'un bien que nous aurions pu perdre avec autant de facilité que nous l'avions acquis. Telle est la premiere cause de notre décadence en Amerique: mais on en doit compter beaucoup d'autres. Aussi-tôt que les Vainqueurs se furent établis dans le Nouveau Monde, on y vit paroître un grand nombre d'Avanturiers, qui se revêtant du nom d'Officiers

pereur Charles contre la Ville d'Alger; & étant en la Galere de Dom Henri *Henriquez*, nommée l'*Esperance*, se voïant assailli de la tourmente, comme le fut toute l'Armée, & que ce Vaisseau alloit donner à travers, il se ceignit d'un linge, dans lequel étoit cinq riches émeraudes, qu'on disoit valoir cent mille ducats, pensant par ce moïen les sauver du naufrage; mais par nécessité ou nonchalance, il les perdit, & churent entre les fanges. Entre toutes les pierres qu'il avoit eues des Indiens, ces cinq étoient les plus riches & les plus fines. L'une étoit taillée comme une rose; la seconde étoit en façon d'une petite couronne; la tierce représentoit un poisson, aïant pour les yeux deux grains d'or. Icelle démontroit l'ouvrage merveilleux des Indiens. La quarte étoit taillée en forme de Clochette, laquelle avoit pour batal une grosse perle fine, & tout autour étoit garnie d'un cercle d'or. La cinquieme étoit comme une petite tasse, ou encensoir, aïant le pié d'or, avec quatre petites chaînes pour la tenir, lesquelles par en haut étoient jointes ensemble moïennant une grosse perle longue, laquelle servoit de bouton. Des Marchands Génois, pour cette seule pierre, avoient voulu lui donner quarante mille ducats, esperant la revendre à Sultan Soliman, Empereur des Turcs. Cortez fut fort dolent de cette perte; & ce voïage lui coûta plus qu'à nul autre, excepté à Sa Majesté, encore que le Prince André Dorie y perdît onze Galeres. Liv. 2. chap. 99. Gomara se donne ici pour témoin oculaire.

(32) Voïage de François Correal, troisiéme Partie, chap. 11.

ou de Soldats, & sous mille prétextes indignes du Christianisme & de la générosité Espagnole, ravagerent ces riches Contrées, pillerent les trésors des Indiens, & leur enleverent leurs biens & leur liberté. Plusieurs Nations, qui s'étoient déclarées pour nous, chercherent à secouer le joug. L'autorité roïale étant mal soutenue par les Auteurs du désordre, tous ces Peuples, que nous regardions comme des Esclaves fort soumis, conspirerent notre perte. Jusqu'à présent la hardiesse & les forces leur ont manqué ; mais je suis sûr qu'avec quelques Trouppes bien disciplinées, qu'on feroit entrer dans le Païs, sur-tout par Costa ricca, où sont les Indiens que nous nommons *Bravos*, ou *Indios de Guerra*, & du côté de Guatimala, en suivant la Côte de l'une ou de l'autre Mer, on exciteroit tout d'un coup à la révolte, non-seulement les anciens Naturels, les Esclaves Négres & les Metices, mais une partie même des Créoles. Il suffiroit de leur fournir des armes, de la poudre, du plomb, & de les traiter avec assez douceur & de désintéressement pour leur ôter la prévention dans laquelle ils sont tous aujourd'hui, que les Européens n'en veulent qu'à leurs richesses. L'impatience de voir finir leur esclavage est devenue si vive, que tous les jours on en voit passer un grand nombre dans l'interieur des terres & dans des Montagnes inaccessibles, d'où ils ne sortent plus que pour massacrer les Voïageurs Espagnols (33).

Description de la Nouvelle Espagne.

Je n'ai pas dit sans raison que l'autorité roïale est comme anéantie, par l'insatiable avidité de ceux qui sont établis pour la soutenir. Dans l'éloignement où les Officiers roïaux se voient du Prince, ils ne consultent que leur interêt pour l'interprétation des Loix. Les Vicerois sont d'intelligence avec les Ministres subalternes. Ils épuisent les Indiens par leurs exactions ; ils vendent la Justice ; ils ferment les yeux & les oreilles à tous les droits. On voit de toutes parts une infinité de Miserables, que l'indigence réduit au désespoir, & qui font rétentir inutilement leurs plaintes. L'ignorance va de pair avec l'injustice & la cruauté. » J'ai vu porter, dans le même Tribunal & presqu'à la même heure, une même Sentence sur deux cas directement opposés. En vain s'efforça-t'on d'en faire comprendre la différence aux Juges. Cependant le Chef, sortant enfin des ténébres, se leva sur son siége, retroussa sa moustache, & jura par la Sainte Vierge & par tous les Saints, que les *Lutheriens* Anglois lui avoient enlevé parmi ses Livres ceux du *Pape Justinien*, dont il se servoit pour juger les causes équivoques ; mais que si ces Chiens reparoissoient dans la Nouvelle Espagne, il les feroit brûler tous (34).

D'une si mauvaise administration, il résulte que les Places importantes sont mal munies, presque sans Soldats, sans armes & sans magasins. Les Trouppes n'ont point de paie reglée. Leur ressource est de piller les Indiens. Jamais on ne les forme à l'exercice des armes. A peine sont-elles vêtues. Aussi les prendroit-on pas moins pour des Soldats, que pour des Mandians ou des Voleurs. Les Fortifications sont absolument négligées, parce que la Nouvelle Espagne n'a point d'Ingenieurs. Elle n'est pas mieux fournie d'Artisans pour les Ouvrages militaires, & pour les besoins les plus communs. On n'y trouve personne qui sache faire un bon instrument de chirurgie. La fabrique de ceux qui regardent les Mathématiques & la Navigation n'y est

(33) *Ibidem*, Part. 1. chap. 10. (34) *Ibid.*

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

pas moins ignorée. Le Commerce même n'y consiste que dans l'art de tromper, parce qu'il n'a point de regles bien établies; ou s'il en reste d'anciennes, elles sont méprisées. Le quint de l'or & de l'argent, qui doit entrer dans les coffres du Roi, est continuellement diminué par la fraude. Il ne revient point au Trésor un quart de ses droits. Les Gouverneurs, leurs Officiers, & les riches Négocians, se prêtent la main pour supprimer les Ordonnances roïales ou pour les faire tomber dans l'oubli. Delà viennent tous les avantages que les François & les Anglois tirent de nos Etablissemens pour leurs propres Colonies. La plûpart des enregistremens sont faux dans les Ports Espagnols. Un Passeport des Officiers roïaux fait passer toutes sortes de marchandises, à la vue de ceux qui n'ignorent pas l'imposture. Les Curés & les Religieux se mêlent aussi de Commerce, avec d'autant plus de licence & d'impunité, qu'ils se font redouter par la sainteté de leur Ministere & par l'abus des armes ecclesiastiques. Ils arrachent d'ailleurs, aux Indiens, tout ce que ces Malheureux gagnent par leur travail. Rien n'est égal à leur avidité, que leur luxe, leur emportement pour le plaisir & leur profonde ignorance (35). Aussi tous les Indiens qu'ils paroissent convertir n'en de-

(35) On doit quelques exemples à la vérité de l'Histoire, mais en protestant qu'on n'a point d'autre vue. Gage, Religieux lui-même, & qui ne peut être accusé d'avoir pris des maximes trop severes dans la Province d'Andalousie où il avoit embrassé cet état, ne parle jamais des Couvens de la Nouvelle Espagne, sans gémir de la vie profane qu'il y vit mener, & des excès dont il fut témoin. En arrivant à Vera-Cruz, il fut reçu dans le Couvent de son Ordre, où sa premiere surprise fut de le trouver gouverné par un jeune Galant, qui avoit obtenu cet emploi du Superieur, pour la somme de mille ducats. Il s'attendoit à voir une belle Bibliotheque; mais elle consistoit dans une douzaine de vieux Livres, relegués dans un coin, & couverts de toiles d'Araignées, sur lesquels on avoit placé une guitarre. La chambre du Superieur étoit revêtue d'une riche tapisserie de coton, & d'ouvrages de plumes de Mechoacan, ornée d'un grand nombre de beaux tableaux; les tables couvertes de tapis de soie, & les buffets garnis de vases de Porcelaine, tous remplis de diverses sortes de confitures & de conserves. Ses discours, ajoute Gage, roulerent sur sa naissance & ses bonnes qualités, sur la faveur qu'il avoit auprès des Grands, sur l'amour que les Dames lui portoient, sur sa belle voix & son habileté en Musique, dont il nous donna aussi-tôt des preuves, en chantant & jouant sur sa guitarre quelques vers qu'il avoit faits en faveur d'une Amarillis. Nos oreilles ne furent pas plutôt satisfaites du côté de la Musique, & nos yeux par la magnificence des meubles, qu'il nous fit servir une prodigieuse quantité de délicatesses; de sorte qu'étant réellement passés d'Europe en Amérique, le Monde nous paroissoit changé. Nous entendions une voix douce & nette, avec un instrument bien accordé; nous voïions des trésors & des richesses; nous mangions des choses délicates, & parmi ces délicatesses nous sentions le musc & l'ambre. Part. 1. chap. 7.

Le troisieme jour de sa route, Gage logea dans un Couvent de Cordeliers, où il fût magnifiquement traité. » Non-seulement, » dit-il, en ce lieu-là, mais dans tous les » autres endroits, nous remarquâmes dans » tous les Prêtres & les Religieux une gran- » de mollesse de vie, & des manieres d'agir » fort contraires à leur profession. Nous » trouvâmes fort étrange de voir un Reli- » gieux de Saint François monter à Cheval, » avec son Laquais derriere lui, pour aller » seulement au bout de la Ville entendre » la Confession d'un Homme agonisant, » sa robbe relevée & attachée à la cein- » ture, pour faire voir un bas de soie » orangé, & des souliers de maroquin » proprement faits, avec des caleçons de » toile de Hollande, & une dentelle de » quatre doigts attachée au haut de la jam- » be. Les autres Religieux faisoient paroî- » tre, sous leurs larges manches, des » pourpoints piqués de soie, & la den- » telle qui étoit aux poignets de leurs che-

meurent-ils

meurent-ils pas moins Idolâtres. Les Créoles ne sont pas mieux instruits : mais ils sont ignorans sans honte, & les idées qu'ils ont des choses divines & humaines sont également ridicules. Si l'on y joint l'ardeur du climat, qui leur brûle souvent le cerveau, on dira d'eux, sans injustice, qu'ils n'ont presque pas le sens commun (36). Il leur est défendu d'avoir des Livres; & dans toute la Nouvelle Espagne on en voit très peu d'autres que des Heures, des Missels & des Breviaires (37). Un Créole, qui meurt, croit son ame en sûreté lorsqu'il a laissé de grosses sommes à l'Eglise. Ses Créanciers & ses Parens sont souvent oubliés, & la plus grande partie des biens passent toujours aux Couvens. Enfin le désordre est si général; & ses racines, qui sont la sensualité, l'avarice & l'ignorance, ont acquis tant de force depuis deux siécles, que tout le pouvoir des Hommes n'y pouvant apporter de remede, & la nature même du mal ne permettant point d'en esperer du Ciel, il ne faut pas douter que les affaires des Espagnols, dans cette grande partie de leurs Etablissemens, ne soient menacées de leur ruine (38).

Description de la Nouvelle Espagne.

Entre les raisons de cette extrême décadence, il faut aussi compter la haine qui subsiste depuis long-tems entre les Espagnols venus de l'Europe & les Créoles. Elle vient, à ceux-ci, du chagrin qu'ils ont de se voir exclus de toutes sortes d'emplois. Il est inoui qu'on prenne parmi eux des Gouverneurs & des Juges. Quoiqu'il s'y trouve des Cortez, des Girons, des Alvarados, des Guzmans, c'est-à-dire, des Familles réellement descendues de tous ces grands Capitaines, ils sont regardés des vrais Espagnols comme à demi Indiens, par conséquent à demi Barbares, & incapables des soins du Gouvernement. D'un autre côté ceux, qui arrivent d'Espagne, ne reconnoissant point leurs usages & leurs goûts dans les Créoles, s'attachent de plus en plus à cette opinion, & persistent non-seulement à les éloigner de toutes les Charges publiques, mais à redouter leur nombre, qui peut faire

» mises d'Hollande. Dans leur entretien, » comme dans leurs habits, nous ne vîmes » que la plus mondaine vanité. Après » souper, ils nous proposerent de jouer » aux cartes & aux dez. La plûpart de » nous refuserent; les uns faute d'argent, » & les autres pour ne savoir pas le jeu; » mais deux se laisserent séduire. Nous » eumes le loisir, une partie de la nuit, » de faire réflexion sur cette maniere de » vivre; car plus le jeu continuoit, plus » le scandale augmentoit, tant par la boisson, que les juremens, les moqueries & » les risées. Ce fut là que je commençai » de reconnoître la maniere de vie de tous » les Ecclésiastiques du Païs. Elle fait voir » clairement que l'amour de l'argent, de la » vaine gloire, du pouvoir & de l'autorité » qu'ils ont sur les pauvres Indiens, est plutôt la fin & le but où ils visent, que » l'amour & l'avancement de la gloire de » Dieu. *Ibid.* chap. 9. Les plus sages Voïageurs en rendent le même témoignage. Voïez divers traits de Carreri dans la description de Mexico; & sur-tout le troisieme chapitre de Correal.

(36) Correal chap. 11.

(37) Le hasard, raconte Correal, fit tomber, un jour, les Métamorphoses d'Ovide entre les mains d'un Créole. Il remit ce Livre à un Religieux, qui ne l'entendoit pas mieux, & qui fit croire aux Habitans de la Ville que c'étoit une Bible Angloise. Sa preuve étoit les figures de chaque Métamorphose, qu'il leur montroit, en disant; voilà comme ces Chiens adorent le Diable qui les change en Bêtes. Ensuite la prétendue Bible fut jettée dans un feu, qu'on alluma exprès; & le Religieux fit un grand discours, qui consistoit à remercier Saint François de cette heureuse découverte. *Correal*, ch. 11.

(38) *Ibidem.*

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

appréhender qu'avec de justes sujets de ressentiment, ils ne tentent un jour de secouer le joug. Gage est persuadé que tôt ou tard cette seule division fera perdre une si belle Conquête à l'Espagne. Il est aussi aisé, dit-il, de soulever les Créoles que les Indiens. Il leur a souvent entendu dire qu'ils aimeroient mieux se voir soumis à tout autre Pouvoir, qu'à celui de l'Espagne. Ils ont regretté que les Hollandois ne se fussent point arrêtés à Truxillo, lorsqu'ils prirent cette Ville, ou qu'ils n'eussent point pénetré dans le Païs (39). C'est à cette mortelle animosité, que le même Voïageur attribue la fameuse révolte de Mexico contre le Comte de Gelves, Viceroi de la Nouvelle Espagne (40). Les Créoles se joignirent aux Indiens, & paroissoient déterminés à détruire le Gouvernement Espagnol, s'ils n'eussent été retenus par l'autorité des Prêtres.

Ce mépris de tout ce qui n'est pas venu d'Espagne s'est répandu jusqu'à l'Eglise. Rarement un Prêtre Créole est pourvu d'un Canonicat, & bien moins d'un Evêché. Dans les Couvens mêmes, on s'est long-tems efforcé d'abbaisser les Créoles qu'on y avoit reçus, de peur que par le mérite ou le nombre ils ne l'emportassent sur les véritables Espagnols. Quoiqu'on ne pût se dispenser d'en admettre quelques-uns, tous les Superieurs étoient envoiés d'Espagne. Cependant, peu d'années avant les observations de Gage, les Créoles avoient pris l'ascendant, dans plusieurs Provinces, & s'étoient tellement multipliés, qu'ils avoient absolument refusé de recevoir les Religieux qui venoient de l'Europe. Dans la Province de Mexique, qui a des Jacobins, des Augustins, des Cordeliers, des Carmes, des Peres de la Merci & des Jesuites, il n'y a que les Jesuites & les Carmes qui aient conservé la supériorité aux Européens, en faisant venir annuellement d'Espagne deux ou trois recrues de leur Ordre. La derniere, que Gage vit arriver pour les Religieux de la Merci, vécut en si mauvaise intelligence avec les Créoles, qu'à l'élection de leur Provincial commun, ils en vinrent aux mains, prêts à s'entretuer si le Viceroi ne se fût rendu à leur Assemblée, & n'en eût mis quelques-uns dans les chaînes. Les Créoles l'emporterent à la fin, par la pluralité des suffrages; & jusqu'à présent ils ont rejetté tout ce qui leur est venu d'Espagne, sous prétexte que ne manquant point de Sujets de leur Nation, ils n'ont pas besoin de secours étranger. On les laisse paisibles dans la possession de cette liberté; parcequ'avec beaucoup de soumission pour le Pape, ils envoient à Rome autant de présens que les Espagnols.

Dans la Province de Guaxaca, on ne reçoit aucun Missionnaire d'Espagne. Les Jacobins sont ceux qui ont résisté le plus-long-tems aux Créoles. Cette querelle Monastique n'étoit pas terminée du tems de Gage. Les deux Partis plaidoient encore à Rome; & celui des Espagnols alleguoit, avec beaucoup de chaleur & de vérité, que la Religion souffroit beaucoup dans la Province, depuis que les Missionnaires de l'Europe y étoient rejettés.

Dans l'Audience de Guatimala, qui est d'une fort grande étendue, puisqu'elle comprend la Province du même nom, celle de Chiapa, les Zoques, une partie de Tabasco, les Zeldales, Zacapula, Vera Paz, toute la Côte de la Mer du Sud, Suchutepeque, Soconusco, Comayagua, Honduras, San Salvador & Nicaragua, on trouve des Jacobins, des Corde-

(39) Part. 1. chap. 1.

(40) *Ibid.* chap. 24. & suiv.

liers, des Auguſtins, des Jeſuites & des Peres de la Merci; mais les Cordeliers, la Merci, & les Jacobins ſont ſeuls en poſſeſſion du droit de prêcher & de gouverner des Egliſes Paroiſſiales. Ces trois Ordres ont toujours tenu les Créoles dans l'abbaiſſement. Ils ne les ont jamais admis aux Emplois; & de deux en deux ans ils appellent d'Eſpagne un ſupplément nombreux, pour ſoutenir leur faction.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

La Province d'Yucatan n'a que des Cordeliers, d'une richeſſe extraordinaire, qui ſoutiennent vigoureuſement les intérêts Eſpagnols. Celle de Mechoacan, qui eſt dépendante de Mexico pour le Spirituel, ſe conſerve dans les mêmes principes.

Gage, pouſſant plus loin cette énumeration (41), ajoûte que dans le Roïaume de la Nouvelle Grenade, à Carthagene, à Santa-Fé, à Batinas, à Popayan, à Sainte-Marthe, les Jeſuites, les Jacobins & les Cordeliers tirent encore leurs Supplémens de l'Europe; mais qu'à l'exemple de la Nouvelle Eſpagne, les Couvens de Carmes, d'Auguſtins & de Peres de la Merci, ne ſont compoſés que de Créoles. Ceux des Iſles de Cuba, de la Marguerite & de Porto ricco, dépendent des Provinciaux de Saint-Domingue, & reçoivent, par intervalle, des Miſſionnaires Eſpagnols; mais on ne voit, dans ces trois Iſles, que des Jeſuites, des Jacobins & des Cordeliers. Les Couvens du Perou ne reçoivent point directement leurs Supplémens de l'Europe. Ils ſont en ſi grand nombre, de toutes ſortes d'Ordres, & ſi loin de l'Eſpagne, qu'on auroit peine à les fournir réguliérement. Outre les Créoles, qu'ils admettent avec de ſages meſures, ils tirent des Européens, de toutes les Provinces voiſines. Aux Philippines, il n'y a que des Jeſuites, des Jacobins, des Auguſtins & des Cordeliers, preſque tous de l'Europe, à l'exception de quelques Créoles favoriſés, & de quelques Chinois convertis par les Miſſionnaires (42).

Concluſion.

Il reſte à conclure, pour la Nouvelle Eſpagne, que dans une ſi grande étendue de Païs qui reconnoît la domination Eſpagnole, cette Couronne n'a de véritables Sujets que ceux qu'elle y fait paſſer, pour retenir les autres ſous le joug; & qu'une autorité ſi foible, diminuant tous les jours, il ne ſeroit pas ſurprenant qu'elle fût anéantie tout d'un coup, comme la plûpart des Voïageurs l'annoncent, par des révolutions dont les cauſes augmentent ſans ceſſe, & dont il eſt impoſſible que le tems n'amene pas l'occaſion.

(41) Elle ne regarde que ſon tems.

(42) Voïages de Gage, Part. 1. ch. 1.



Description de la Nouvelle Espagne.

CLIMAT, VENTS, MARÉES, ARBRES, PLANTES; Fruits, Fleurs, Animaux, Minéraux, & autres Productions de la Nouvelle Espagne

§. I.

Climat, Vents & Marées.

Qualités du Climat.

On n'entreprendra point de repréfenter toutes les variétés du Climat, dans un Païs auquel on donne plus de quatre cens lieues de longueur, de l'Eft à l'Oueft, & deux cens de largeur, du Nord au Sud : mais, en prenant le centre pour regle moïenne, la Province de Mexique, qui eft fituée entre dix-neuf & vingt dégrés de latitude feptentrionale, jouit d'un air fi temperé, que fuivant l'expreffion d'un Voïageur, on y a prefque toujours froid & chaud dans le même tems; froid à l'ombre, & chaud lorfqu'on s'expofe au Soleil. Ainfi ni l'un, ni l'autre, n'eft exceffif dans aucune faifon. Cependant, depuis le mois de Mars jufqu'à celui de Juillet, la molleffe des Habitans les rend plus fenfibles au froid, le matin, & leur fait trouver la chaleur trop vive, pendant le jour. Après le mois de Juillet, des pluies abondantes rafraîchiffent l'air, comme dans les parties des Indes orientales dont la fituation eft la même. Depuis le mois de Septembre jufqu'au mois de Mars, elles deviennent tout à la fois plus rares & moins fortes. Les Indiens donnent le nom d'hiver, ou de faifon froide, aux douces nuits qui commencent en Novembre, & qui durent jufqu'au mois de Février; mais c'eft la faifon dont les Européens s'accommodent le mieux (43). En général, ils fe trouvent bien d'un Climat, qui n'eft jamais incommode par l'excès du chaud ni du froid : d'autant plus, ajoûte le même Ecrivain, que l'eau qu'on y boit n'y eft jamais plus froide que l'air. Il n'y a point d'année où la terre n'y donne trois récoltes. La premiere, qui fe fait au mois de Juin, des grains femés en Octobre, fe nomme *Moiffon de Riego*, ou d'Eau. La feconde, nommée *del Temporale*, ou de Saifon, fe fait en Octobre, de ce qu'on a femé au mois de Juin. Pour la troifieme, qu'on appelle *Aventurera*, ou accidentelle, parce qu'elle eft moins certaine (44), on feme en Novembre, fur la pante des Montagnes fraîches, & le tems de la récolte dépend des qualités de l'air. Une expérience conftante a fait reconnoître que le maïz, qui eft la principale nourriture des Habitans, rapporte beaucoup plus lorfqu'il eft femé entre les mois de Mars & de Mai (45). C'eft alors que les

(43) Carreri, Tome VI. chap, 3. Les premiers Hiftoriens en rendent à peu-près le même compte. Gomara obferve qu'à Mexico » le Soleil fe leve plus tard de huit » heures qu'à Tolede en Efpagne, comme » on le vérifie, dit-il, par les Eclipfes; » que le 8 de Mai, il paffe fur Mexico » vers la Tramontane, & tourne jufqu'au » 15 de Juillet, pendant lequel tems il jette » fes ombres vers le Midi; que le Païs eft » de telle qualité, que les habillemens ne » font pas grand ennui : & quelquefois n'y » fait gueres bon s'habiller légerement; » mais il eft très fain pour la vie hu- » maine. Liv. 2. chap. 97. Correal fe plaint qu'il eft quelquefois mal fain autour du Lac, à caufe des vapeurs qui s'en exhalent. Chap. 3. p. 66.

(44) Auffi Acofta & Laet n'en comptent-ils que deux. Acofta, Liv. 3. chap. 24 Laet, Liv. 5. chap. 1.

(45) Carreri, *ubi fuprà.*

Volcans, qui sont en si grand nombre dans la Nouvelle Espagne, font leurs plus grandes éruptions; d'où l'on conclud que les soufres de la terre sont dans une agitation favorable à cette espece de grain.

Description de la Nouvelle Espagne.

Vents des Côtes.

Dampier observe que les vents certains des Côtes sont les mêmes dans la Nouvelle Espagne, qu'en Guinée, & que depuis la latitude de dix dégrés aux vingt, du côté du Nord, ils sont constamment presque d'Ouest, sur toute la Côte. Entre les vents changeans, les plus incertains & les plus irréguliers sont ceux qui soufflent entre le Cap Gracia de Dios & le Cap la Vela. Le plus ordinaire est entre le Nord-Est & l'Est. Il souffle constamment entre Mars & Novembre, excepté lorsqu'il se trouve repoussé par les ouragans, qui se levent presque toujours contre le vent, & qui sont fréquens sur cette Côte, dans le cours de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août; surtout entre la Riviere de Darien, & Costa ricca. Depuis Octobre jusqu'à Mars, on y a des vents d'Ouest, mais qui ne sont ni certains, ni violens. Ils regnent principalement aux mois de Décembre & de Janvier. Avant comme après ces deux mois, le vent reglé n'est interrompu que l'espace d'un ou deux jours, vers le tems de la pleine ou de la nouvelle Lune; & lorsque les vents d'Ouest soufflent le plus fort & le plus long-tems sur cette Côte, le vent reglé d'Est n'en regne pas moins sur Mer, comme dans tout autre tems. Cependant un vent du Nord repousse quelquefois le vent reglé sur Costa ricca. Ceux, qui ont un voïage de long cours à faire du côté du vent, doivent choisir le tems des vents d'Ouest. Autrement ils passent le Golfe de Floride & font route au Nord jusqu'à la hauteur où l'on rencontre les vents variables; & de-là ils tournent à l'Est aussi loin qu'ils le jugent à propos, avant que de revenir au Sud. C'est la route qu'on doit faire pour le voïage de la Nouvelle Espagne à la Guinée.

Les vents de terre sont d'une force extrême dans la Baie de Campeche, entre le Cap Concededo & le Païs montagneux de Saint-Martin; & leur force se soutient jusqu'à deux ou trois lieues en Mer. Au milieu de la Baie, où la terre court de l'Est à l'Ouest, les vents de Mer sont au Nord, & ceux de terre au Sud. Ils commencent à souffler vers sept ou huit heures du soir, & continuent, sur-tout dans la saison seche, jusqu'à huit ou neuf heures du matin. Dans une Isle de cette Baie, que le grand nombre de Taureaux & de Vaches dont elle est remplie a fait nommer l'Isle aux Bœufs, les vents de terre sont si frais & portent si loin l'odeur de ces Animaux sauvages, que des Pilotes, faisant voile dans l'obscurité de la nuit près de cette Côte, ont reconnu l'Isle à ces deux marques; sans quoi, ils se seroient trop détournés à l'Ouest.

Dans tout le fond du Golfe du Mexique, depuis les Montagnes de Saint-Martin jusqu'à Vera-Cruz, & de-là au Nord jusqu'à la Riviere de Mississipi, les vents de terre sont aussi fort bons. Ils ne le sont pas moins au fond du Golfe de Honduras, & sur toute la Côte, entre ce Golfe & le Cap de la Vela, sans autre exception que les Caps & les Pointes, où ce vent manque plus ou moins, à proportion qu'ils sont plus exposés aux vents de Mer. Du côté de la Mer du Sud, les Baies ont aussi leurs vents frais de

(46) Ceux, à qui ces termes ne sont pas familiers, peuvent consulter l'article des vents, au Tome XI de ce Recueil, page 617.

Description de la Nouvelle Espagne.

terre ; mais dans quelques-unes, ils ne se levent qu'à minuit ; & vers le Nord, ils ne sont pas si certains dans la saison humide que dans celle de la sécheresse. Les plus petites Baies de Campeche, jusqu'aux Lagunes, jouissent de l'avantage des vents de terre. Telle est la Lagune de *Trist*, qui n'a que trois lieues de largeur, & qui est séparée de la Mer par l'Isle de même nom. Les vents de terre y soufflent, dans la saison seche, depuis cinq ou six heures du soir, jusqu'à neuf ou dix du matin. Cette Lagune communique à deux autres, qui en sont séparées par des terres basses, & dans lesquelles les vents de terre sont plus frais encore. Quelquefois ils y soufflent tout le jour, & même trois ou quatre jours de suite & autant de nuits. Ils semblent imposer silence aux vents de Mer ; ou s'il arrive à ceux-ci de s'échapper quelquefois dans ces Lagunes, ce n'est jamais pour long-tems. En général les vents de terre sont plus forts ou plus foibles, suivant les Pointes & les détours des Côtes. Sur celle du Mexique, dans la Mer du Sud, le vent de terre souffle presque toujours de la terre en droite ligne ; ce qui donne, aux Pêcheurs, de la facilité à se mettre en Mer dans leurs Canots d'écorce. Le vent de Mer n'y étant pas moins régulier, ils partent pour la pêche avec le vent de terre, & reviennent avec celui de Mer. Dans quelques endroits, au lieu de ces Canots d'écorce, ils se servent de peaux de Veau marin, qu'ils ont l'art d'ajuster fort proprement. Ils y font comme un cou de vessie, auquel ils mettent un tuïau pour les enfler. Deux de ces peaux étant attachées ensemble, le Pêcheur se met dessus comme à cheval, & s'y tient aussi ferme qu'un Cavalier sur la selle. Pour se conduire sur mer, il a dans la main un bâton, en forme de rame aux deux bouts, avec lequel il pousse l'eau en arriere d'un côté & de l'autre. Ces vents de Terre & de Mer sont d'une admirable utilité dans cette partie du Monde, où les vents généraux regnent si imperieusement, comme les Moussons aux Indes orientales, que sans ce secours la Navigation y seroit impossible. On fait ainsi jusqu'à deux ou trois cens lieues malgré le vent général, particuliérement de la Jamaïque à la Lagune de Trist, dans la Baie de Campeche, & de Trist à la Jamaïque. C'est à la vérité, suivant l'observation de Dampier, un des plus longs voïages qui se fassent à la faveur de ces vents. On s'en sert de même, pour aller de quelque endroit du Golfe du Mexique à l'Isle de Cuba. Dans la Mer du Sud, au Nord de la Ligne, c'est à la faveur des mêmes vents, que les Espagnols font tous leurs voïages sans s'éloigner de la Côte. On se promet un bon vent de terre, lorsqu'on voit, avant la nuit, des brouillards épais qui se répandent sur la terre, & qui paroissent y croupir comme une fumée. Si ce signe manque, le vent est foible & de peu de durée, du moins dans la belle saison ; car pendant celle des pluies on voit souvent croupir les brouillards, sans qu'ils soient suivis d'aucun vent. Dampier remarque aussi que ces vents de terre sont beaucoup plus froids que les vents de Mer.

Vent nommé Summasenta.

La Baie de Campeche est sujette à d'autres vents, qui ne soufflent qu'aux mois de Février, de Mars & d'Avril, entre le Païs montagneux de Saint-Martin & le Cap Concededo, c'est-à-dire, dans l'espace d'environ cent vingt lieues. On les nomme *Summasenta*. Ils ne sont, ni vents de Terre, ni vents de Mer ; puisqu'ils different également des uns & des autres en durée ; mais ils soufflent de terre en partie. Leur cours ordinaire est à l'Est-

Sud-Eſt, & dure quelquefois nuit & jour pendant toute une ſemaine. Ils ſont frais & ſecs. Les Vaiſſeaux, qui partent de Triſt à la faveur de ces vents, arrivent au Cap Concededo en trois ou quatre jours; tandis qu'avec tout autre vent, de Terre ou de Mer, ce voïage ne ſe fait jamais en moins de huit ou dix jours. Ils ſont plus froids que les vents de Mer, ſans l'être autant que ceux de terre, & beaucoup plus forts que les uns & les autres. On ne s'apperçoit point d'ailleurs qu'ils alterent plus la ſanté. C'eſt ordinairement dans les plus baſſes marées qu'ils ſe font ſentir.

Vent nommé Popogaios.

Sur la Côte du Mexique dans la Mer du Sud, entre le Cap Blanc (47) & Realejo (48), c'eſt-à dire dans une diſtance de quatre-vingt lieues, on trouve un vent que les Eſpagnols nomment *Popogaios*, & qui ne regne qu'aux mois de Mai, de Juin & de Juillet. Il ſouffle jour & nuit, ſans intermiſſion, quelquefois trois ou quatre jours, & juſqu'à huit de ſuite. C'eſt un vent frais, mais ſans violence. Dampier le trouva au Nord, dans ſon Voïage autour du Monde.

Tempêtes du Golphe du Mexique.

On diſtingue, dans le Golfe du Mexique, trois ſortes de Tempêtes, ſous les noms de *Nords*, de *Suds*, & d'*Ouragans*. Elles reviennent à-peu-près dans les mêmes ſaiſons; & ſuivant l'obſervation commune elles ſont annoncées, quelques heures auparavant, par divers préſages.

Nords.

Les Nords ſont des vents d'une violence extrême, qui ſoufflent fréquemment dans le Golfe, entre le mois d'Octobre & celui de Mars. On s'y attend alors vers la pleine ou la nouvelle Lune : mais les plus violens arrivent aux mois de Décembre & de Janvier. Quoiqu'ils s'étendent plus loin que le Golfe, c'eſt-là qu'ils ſont plus fréquens & qu'ils cauſent leurs plus grands ravages. Leur plus grande force eſt toujours au Nord-Nord-Oueſt. Ils ſont ordinairement précedés d'un tems clair & ſerein. Si quelque vent ſouffle, c'eſt un fort petit vent, qui n'eſt pas proprement le vent reglé de Côte, mais un vent d'Oueſt ou de Sud-Oueſt, dont la durée eſt d'un jour ou deux avant la tempête. Un reflux extraordinaire, qui laiſſe à peine remarquer aucun flux pendant un ou deux jours, eſt un autre préſage du Nord. Les Oiſeaux de la Mer en ſont un troiſieme : ils ſe retirent en grand nombre, ſur des terres qu'ils ne fréquentent point dans un autre tems. Mais le plus remarquable de tous les ſignes eſt un nuage fort noir, au Nord-Oueſt, qui s'éleve juſqu'à dix ou douze dégrés au-deſſus de l'horiſon. Le bord de ſa partie ſuperieure paroît fort uni; & lorſqu'elle arrive à ſix, huit, dix, ou douze dégrés, le nuage demeure parallele à l'horiſon dans cette forme & ſans aucun mouvement. Cet état continue quelquefois deux ou trois jours avant la tempête, & quelquefois douze ou quatorze heures ſeulement, mais jamais moins. Si proche de l'horiſon, le nuage (49) ne paroît que le ſoir ou le matin. C'eſt alors, du moins, qu'il eſt le plus noir; & l'expérience a trop appris que dans cette partie du Monde, & dans la ſaiſon qu'on a nommée, il annonce toujours une furieuſe tempête. Quoiqu'on n'en reſſente pas toujours les effets, parcequ'elle paſſe quelquefois ſans nuire beaucoup, on s'y prépare avec toutes ſortes de précautions. Si le vent

(47) A neuf dégrés cinquante-ſix minutes du Nord.

(48) A onze dégrés de la même latitude.

(49) Les Anglois l'appellent, dans leur langue, *Banc du Nord*.

tourne au Sud avec un beau tems, c'eſt un ſigne infaillible du plus grand déſaſtre. Pendant qu'il continue au Sud-Sud-Oueſt, ou à l'Oueſt du côté du Sud, il ſouffle aſſez doucement; mais dès qu'il arrive au Nord de l'Oueſt, ſa force augmente. Il tourne auſſi-tôt au Nord-Oueſt, où il redouble encore; & de-là au Nord-Nord-Oueſt, où il ſe ſoutient le plus long-tems, avec la derniere force. La tempête ne dure pas moins de vingt-quatre heures, & continue quelquefois juſqu'au double. Lorſque le vent commence au Nord-Oueſt, ſi le nuage paſſe, elle n'a que la durée paſſagere d'un *Tornado*, & le tems redevient fort ſerein. Alors le vent ſe ſoutient au Nord-Oueſt, avec une force médiocre; ou bien il retourne à l'Eſt, & continue dans cette direction. Quelquefois, le tems eſt clair & ſec pendant la tempête, & quelquefois elle eſt accompagnée de beaucoup de pluie. Quoique les nuées, qui amenent la pluie, viennent du Nord-Oueſt & du Nord-Nord-Oueſt, le nuage qui eſt proche de l'horiſon paroît immobile. Si le vent change tout-à coup du Nord-Nord-Oueſt au Nord, c'eſt un ſigne que la tempête a fait ſon plus grand effort; ſur-tout, lorſqu'il tourne à l'Eſt du Nord. Alors il change bientôt à l'Eſt, où il ſe ſoutient, & le beau tems renaît. Mais s'il retourne du Nord au Nord-Oueſt, il continue plus d'un jour, avec ſa premiere force & quantité de pluie. Les Anglois ont trouvé l'art de ſe ſervir heureuſement des Nords pour revenir chargés, de Campeche à la Jamaïque; & quoiqu'ils arrivent quelquefois fort maltraités, ils ſe vantent de n'avoir jamais perdu de Vaiſſeau dans ces tempêtes : mais les Eſpagnols, dont la manœuvre eſt différente, en ſouffrent beaucoup, & paſſent rarement une année ſans perdre quelqu'un de leurs meilleurs Bâtimens (50).

Suds.

Les Suds ſont auſſi fort violens. Leur ſaiſon eſt dans le cours de Juin, Juillet & Août, tems où les Nords ne ſoufflent jamais. Comme leur plus grande violence eſt au Sud, il y a beaucoup d'apparence que c'eſt de là qu'ils tirent leur nom. Ils ne different des ouragans, qu'en ce qu'ils ſont moins ſujets à ſauter de rhumb en rhumb, & qu'ils les devancent pour la ſaiſon.

Ouragans.

Les Ouragans ſont les plus terribles tempêtes, auxquelles le Golfe du Mexique & toutes les Antilles ſoient expoſés. Elles arrivent ordinairement aux mois de Juillet, d'Août & de Septembre, toujours annoncées, comme les Nords & les Suds, par des ſignes qui leur ſont propres. Les deſcriptions

(50) On croïoit autrefois, dit Dampier, qu'il étoit fort dangereux d'être ſurpris dans le Golfe du Mexique par la tempête qu'on appelle Nord. Pour l'éviter, nos Vaiſſeaux de la Jamaïque faiſoient route Eſt, dans cette ſaiſon; & paſſoient par les *Cacuſes*, Bancs de ſable au Nord-Oueſt de l'Iſle Eſpagnole. Ceux qui partoient de Port-Roïal dans la Jamaïque avoient raiſon; car ſi le Nord les prenoit à leur départ, il les avançoit dans leur route : au lieu qu'en paſſant par le Golfe il les auroit repouſſés; outre que le vent, qui ſouffle contre le courant, enfle ſi furieuſement la Mer, qu'à peine un Vaiſſeau peut y réſiſter. Mais on paſſe aujourd'hui le Golfe en tout tems de l'année. Quand il arrive un Nord, on s'abandonne au vent & à la Mer avec une ſeule voile. La force du vent, qui groſſit la Mer en vagues, & qui les emporte au Sud, n'empêche pas le courant, ſous la ſurface de l'eau, de courir au Nord; & ce n'eſt pas une choſe extraordinaire de voir deux courans oppoſés, en même tems & en même lieu, la ſurface de l'eau s'avançant d'un côté & le reſte à l'oppoſé. *Appendix au Tome III.* page 97.

qu'on

qu'on en trouve dans les Voïageurs, s'accordent toutes à les faire précéder d'un fort beau tems, avec un petit vent flatteur, qui ne ressemble point aux vents communs; ou par une très grosse pluie; ou par un mêlange de pluies & de calmes. Les nuages, qui précedent l'Ouragan, different de ceux qui précedent le Nord, en ce que les derniers sont unis, réguliers, & d'une exacte grosseur, depuis l'horison jusqu'à leur partie superieure; au lieu que les nuages de l'Ouragan s'élevent avec une espece de pompe, & s'avancent si rapidement, qu'on croit remarquer entr'eux une sorte d'émulation. Cependant, comme ils sont engagés l'un dans l'autre, leur mouvement est égal. On donne encore pour différence, que les bords de ces nuages sont de diverses couleurs, dont le contraste forme un spectacle effraïant : l'extrêmité paroît couleur de feu pâle, suivie d'un jaune foncé, puis d'une couleur de cuivre; & le corps du nuage, qui est extrêmement épais, est d'une horrible noirceur. Les effets des ouragans sont trop connus pour demander une longue peinture. Dampier est persuadé que l'Ouragan des Indes occidentales & le Typhon des grandes Indes sont la même tempête sous des noms différens. Ils ont, dit-il, les mêmes présages, le nuage diversifié par la même variété d'affreuses couleurs, le vent qui se leve au même point, & d'une force étonnante, avec des torrens de pluie; tout cela suivi d'un calme, & puis d'un vent au Sud Ouest, aussi violent que le premier l'est au Nord-Est. L'un & l'autre arrivent dans la même saison de l'année, & presque toujours vers la pleine ou la nouvelle Lune. Enfin les Régions où ces météores se forment sont dans l'hémisphere du Nord, quoique leurs latitudes ne soient pas exactement les mêmes.

Description de la Nouvelle Espagne.

Comparaison de l'Ouragan & du Typhon

Comme on n'a rien dit des Saisons, & de la nature des Marées & des Courans (51), qui ne puisse être appliqué, du moins par les principes, aux différentes parties de la Nouvelle Espagne & des Mers qui lavent ses Côtes, il suffira de rassembler ici quelques observations dispersées dans les Voïageurs.

Marées.

Sur la plus grande partie de la Côte du Mexique, dans la Mer du Sud, le flux & le reflux sont d'environ cinq piés. A Realejo & dans le Golfe d'Amapalla, ils sont d'environ huit ou neuf piés. Dans le Golfe dolce & la Riviere de Nicoya, la marée monte jusqu'à dix & onze piés. Son cours est à l'Est & son retour à l'Ouest.

Dans la Baie de Campeche, la Mer qui flue & reflue dans toutes les Lagunes en sort avec tant de rapidité, que les Espagnols ont donné à la grande Lagune de Trist le nom de *Laguna Termina*, c'est-à-dire Lac des Marées. Cependant l'élévation de l'eau n'y a point de proportion avec sa rapidité; & le flux n'y est ordinairement que de six ou sept piés.

Courans.

On a remarqué, dans un autre endroit, que par tout où les vents reglés prédominent, les Courans suivent le Vent, & que leur plus grande force est toujours près des Côtes, sur-tout vers les Caps qui s'avancent fort loin en Mer. Cette observation ne suffit pas seule pour expliquer l'extrême variété des Courans sur la Côte de Veragua, de Costa ricca, de Honduras, & dans toute la grande Baie qui est entre le Cap de Vela & celui de Gracia de Dios. Tous les Voïageurs conviennent qu'il n'y a point de partie des Indes

(51) Tome XI. de ce Recueil.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

occidentales où les Courans ſoient moins réguliers, & n'en peuvent trouver d'autre cauſe que la figure de la terre, qui court Sud, entre ces deux Caps.

Depuis le Cap Gracia de Dios, le Courant ſe porte au Nord-Oueſt vers le Cap Cotoche, dans l'Yucatan, & paſſe de-là au Nord entre ce dernier Cap & celui de Saint-Antoine dans l'Iſle de Cuba. Au Nord de l'Yucatan, paſſant dans la Baie de Campeche, on trouve un petit Courant qui ſe porte à l'Oueſt juſqu'au fond du Golfe du Mexique; mais, du côté ſeptentrional du Golfe, il ſe porte à l'Eſt. C'eſt ce qui oblige les Navigateurs de ranger cette Côte, en venant de Vera-Cruz. On juge que le Courant, qui ſuit la Côte depuis le Cap Saint-Auguſtin juſqu'au Cap Cotoche, n'entre jamais dans le Golfe du Mexique, mais panche du côté du Nord, juſqu'à la Côte de Floride; d'où, tournant à l'Eſt vers l'embouchure du Golfe & ſe joignant avec le petit Courant qui ſe porte aux parties ſeptentrionales de l'Iſle Eſpagnole & de celle de Cuba, il paſſe avec ce Courant par le Golfe de Floride, dont le Courant, fameux par ſa rapidité, va toujours au Nord. Cependant comme il y a des marées de chaque côté du Golfe, ſur-tout du côté de la Floride, un Pilote bien inſtruit paſſe & repaſſe aiſément (52). Au reſte tous les Courans, ſuivant l'obſervation de Dampier, changent leurs cours en certains tems; avec cette différence, que dans les Indes orientales, ils courent de l'Eſt à l'Oueſt, pendant une partie de l'année, & de l'Oueſt à l'Eſt, pendant l'autre; au lieu que dans les Indes occidentales, ils ne changent que vers la pleine Lune. Sur les Côtes de la Nouvelle Eſpagne, dans la Mer du Sud, le même Voïageur croit avoir vérifié que les Courans ſuivent exactement le vent reglé de la Côte (53). Woodes Rogers remarque (54) que les Vers, qui fourmillent, dit-il, le long de ces Côtes, ſont plus gros & rongent beaucoup plus la carene des Vaiſſeaux, que tous ceux qu'il avoit trouvés dans d'autres lieux.

§. II.

Arbres, Plantes, Fruits & Fleurs.

LA ſituation des principales Provinces de la Nouvelle Eſpagne & les qualités du climat ne doivent laiſſer aucune défiance des Voïageurs, lorſqu'ils nous repreſentent cette grande Région comme une des plus agréables & des plus fertiles du Globe terreſtre. Outre ſes productions naturelles, on ſe perſuade aiſément que depuis la Conquête des Eſpagnols, elle eſt enrichie de la plûpart des Plantes de l'Europe, qui doivent avoir acquis de nouvelles perfections ſous un ſi beau Ciel. Mais cet article ne contiendra, ſuivant notre ancienne méthode, que les productions particulieres au Païs & celles qui ſe font diſtinguer par leur excellence. Toutes les autres ſont renvoïées à l'article qu'elles regardent, ſous le titre général d'Hiſtoire naturelle de l'Amérique.

Le Cacaotier.

Donnons le premier rang au Cacaotier, qui tire proprement ſon origine du Mexique (55), comme il en fait une des principales richeſſes. On nous

(52) Voï. ci-deſſus la note (50) de la p. 592.

(53) Dampier, *ubi ſuprà*.

(54) Voïage autour du Monde, T. II p. 98.

(55) C'eſt-à-dire, pour ſon uſage dans le chocolat, car d'autres parties de l'Amérique en étoient remplies. Ceux, qui veulent ſavoir



Tom. XII. N.º II.



Tom. XII. N.° I.

donne, non-seulement sa figure, mais la maniere dont les Mexiquains le cultivent (56). On seme les grains de cacao dans une terre chaude & humide, l'œil en haut & bien couvert de terre. Les arbrisseaux paroissent vers le quinzieme jour; mais ils sont deux ans à croître de la hauteur de trois palmes. On les transplante alors, en les arrachant avec toute la terre qui couvre leurs racines. On les met en allignement, à dix-huit palmes l'un de l'autre, avec un échalas à chacun pour les supporter, & des platanes ou d'autres arbres fruitiers à l'entour, parcequ'ils demandent de l'ombre. On retranche du pié tous les rejettons, qui les empêcheroient de s'élever. On nettoie le terrein, de toutes sortes de mauvaises herbes; & l'on s'attache sur-tout à garantir les Plantes, du froid, de l'excès d'eau, & de certains Vers qui les rongent. Dans l'espace de cinq ans, elles deviennent hautes de sept palmes, & grosses comme le poing. C'est alors qu'elles commencent à porter du fruit. Leurs feuilles ressemblent à celles du Châtaignier, mais elles sont un peu plus étroites. La fleur croît, comme aux Jasmins, sur le tronc & sur les branches; mais à peine reste-t'il un quart du nombre. Il s'en forme une gousse, de la forme de l'épi du blé d'Inde, verdâtre avant sa maturité, ordinairement brune lorsqu'elle est mûre, mais quelquefois jaune, blanche & bleue. Cette gousse contient les grains, ou les amandes, du cacao, couverts d'une substance mucilagineuse dont ils tirent leur nourriture. La récolte s'en fait un peu avant la nouvelle Lune. On ouvre les gousses avec un couteau; on en tire le fruit, qu'on fait secher à l'ombre pendant trois jours, & pendant trois jours au Soleil; & cette opération se renouvelle alternativement jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait sec. On remarque que les Cacaotiers ne rendent pas l'air fort sain.

Description de la Nouvelle Espagne.

La Vanille ou le Mechasuchil.

La Vanille, suivant le même Voïageur, est une canne d'Inde de la grosseur du doigt, que les Espagnols nomment *Vexuco* ou *Banilla* (57), & qui s'entortille, comme le Lierre, autour des Orangers. Elle produit des gousses, vertes quand on les prend sur l'arbre, mais qui étant séchées au Soleil, avec le soin de les étendre pour les empêcher de s'ouvrir, deviennent à la fin dures & noires. Les Espagnols jettent dessus, par intervalles, du vin fort, après y avoir fait bouillir une des gousses, coupée en plusieurs pieces. La Vanille croît particuliérement sur la Côte méridionale de la Nouvelle Espagne.

L'Achiote.

L'Achiote croît aussi sur un arbrisseau, dans des gousses rondes & rem-

comment il se cultive dans nos Isles, peuvent consulter le Traité de Mr de Caïlus, Ingenieur des Isles Françoises, & le Pere Labat, Tome VI, chap. 17.

(56) Carreri, Tome VI, page 221 & suiv. Labat le censure durement, sans faire attention que ce Voïageur ne parle que de la méthode des Mexiquains, bonne ou mauvaise. On parlera du cacao des Isles, & de sa culture, dans leur article.

(57) Dampier donne à la Vanille le nom de *Vinello*. Voici sa description. C'est une petite gousse, pleine de petites graines noires, longues d'environ quatre ou cinq pouces, & de la grosseur de la côte d'une feuille de tabac, à laquelle elle ressemble fort, lorsqu'elle est seche. Elle croît sur un petit pié de vigne, qui monte & se soutient à la faveur des arbres voisins, autour desquels il s'entortille. Il pousse d'abord une fleur jaune, d'où procede ensuite la gousse, qui est verte au commencement, & jaune lorsqu'elle est mûre. Alors les Indiens, qui cultivent cette Plante, la vendent aux Espagnols à bon marché, la cueillent & la mettent au Soleil; ce qui la rend douce & d'un gris châtain. Ensuite ils la pressent souvent entre les doigts, mais sans l'applatir. Je ne sais si les

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Comment les Mexiquains font le chocolat.

plies de grains rouges, qu'on réduit premiérement en pâte. Ensuite, après l'avoir fait sécher, on en forme des boules rondes, des gâteaux, ou de petites briques (58).

C'est particuliérement des trois graines précédentes, que les Mexiquains composoient la fameuse liqueur à laquelle ils donnoient le nom que les Espagnols ont emprunté d'eux, en adoptant le même usage, & qu'ils ont communiqué à toute l'Europe. On le croit formé du mot Indien *Atl* ou *Atte*, qui signifie de l'eau, & du bruit ou du son, que l'eau rend dans le vaisseau où l'on met le *Chocolat*, lorsqu'on la remue avec un moulinet, pour la faire bouillonner en écume. Il ne sera pas inutile de rapporter, après Gage, la préparation des Mexiquains: le principal ingrédient, dit-il, après en avoir fait douze ans son étude, est le Cacao, qui est une sorte de noisette ou de noïau, plus gros qu'une amande, & qui croît sur un arbre qu'on nomme l'Arbre de Cacao, dans une grande gousse où il se trouve quelquefois jusqu'à trente ou quarante amandes. Quoique le Cacao, comme tous les autres Simples, participe des quatre Elémens, l'opinion la plus reçue est qu'il est froid & sec, comme l'Elément de la terre, & par conséquent de qualité astringente: mais comme il participe aussi des autres Elémens, il a des parties onctueuses, & l'on en tire une espece de beurre, dont j'ai vu que les Femmes des Créoles se frottoient le visage, pour se rendre le teint plus uni. On n'en doit pas être surpris, si l'on considere qu'en le changeant en breuvage, à peine est-il remué qu'il s'en éleve une écume grasse. D'ailleurs, il y entre tant d'autres mêlanges, qui sont naturellement chauds, qu'il doit avoir nécessairement la faculté d'attenuer & d'ouvrir, plutôt que celle de resserrer.

Ajoûtez que s'il n'est ni moulu, ni remué, ni composé, comme il est dans le Chocolat, mais seulement mangé dans le fruit, suivant l'usage des

Indiens y font autre chose, mais j'ai vu les Espagnols polir ce fruit avec de l'huile. La premiere fois, que j'ai eu l'occasion d'en voir, est à Gatulco sur la Mer du Sud. Il s'en trouve aussi près d'une Ville nommée *Carbouca*, dans le Païs de Campeche. On en fait beaucoup de cas pour parfumer le chocolat. *Voïage autour du Monde*, *Tome I*, *pag.* 250. On ne peut concilier ces deux témoignages, qu'en supposant la Plante & les méthodes différentes, dans les Cantons du Païs que les deux Ecrivains avoient visités. *Voïez le Pere Labat*, *qui a trouvé de la Vanille en divers endroits.*

(58) Gage, Part. 2. page 143. Le nom Mexiquain est *Achiotl.* D'autres l'appellent *Changuaric*, & d'autres *Pamac.* Voici la description de François Ximenez. L'arbre a le tronc, la grandeur, & la forme de l'Oranger. Ses feuilles ressemblent à celles de l'Orme, par la couleur & la rudesse. L'écorce du tronc & des branches sont d'un roux verd. Les fleurs forment une sorte d'étoile à cinq raïons, dont la couleur est d'un blanc rougeâtre. Le fruit est dans une espece de coque, de la grandeur & de la forme de celle de l'amande. Elle s'ouvre, dans sa maturité, & laisse voir une graine rouge, assez semblable à celle du raisin, mais plus ronde. Les Indiens estiment beaucoup l'Achiotl, & le cultivent autour de leurs Habitations. Il est verd toute l'année. La saison de son fruit est le Printems. On coupe en suite ses branches, dont le bois est emploïé, comme le caillou, pour en tirer du feu. De l'écorce, on fait des cordes, plus fortes que celles de chanvre. Sa graine donne une teinture rouge, qui sert à la peinture, & qui n'est point inutile à la Médecine. On lui trouve une qualité froide. Mélée avec de l'eau, elle appaise les ardeurs de la fiévre, elle arrête la dissenterie. Elle entre, à ce titre, dans la composition du chocolat, dont on prétend d'ailleurs qu'elle releve la couleur & le goût. Liv. 5. chap. 3. Labat la confond avec le Roucou.

Femmes, Indiennes & Créoles, il cause des obstructions, qui rendent le teint fort pâle; d'où l'on peut conclure que ne produisant point le même effet lorsqu'il est préparé, il doit une partie de ses vertus au mêlange dont les Mexiquains ont l'ancien usage. L'arbre qui le porte, est si tendre, & le terroir dans lequel on lui fait prendre naissance est ordinairement si chaud, que pour le garantir des ardeurs du Soleil, on y plante d'autres arbres, qui s'appellent *Meres du Cacao.* On attend même, pour semer les Cacaotiers, que ces autres arbres soient d'une hauteur dont ils puissent recevoir de l'ombrage. Le fruit ne vient pas nu. Il est enveloppé, comme on l'a dit, dans une grande gousse; & chaque amande est revêtue d'une peau blanche, pleine de jus, que les Femmes sucent avec délices, parcequ'il fond dans la bouche avec une charmante fraîcheur. On distingue deux sortes de Cacao : l'un, qui est le commun, d'un rouge obscur, rond & piquoté par le bout; l'autre, plus large, plus gros, plus plat, qui se nomme *Patlaxe.* Le dernier est plus blanc (59) & plus dessicatif que l'autre. Cette raison le rend moins cher, sans compter qu'il est plus contraire que l'autre au sommeil. Aussi n'est-il gueres en usage que pour le Peuple.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Les Mexiquains sont partagés, sur les autres ingrédiens qui doivent entrer dans la composition du chocolat. Quelques-uns y mettent du poivre noir, que d'autres n'approuvent point, parce qu'il est chaud & sec, ou qu'ils ne donnent qu'à ceux qui ont besoin de secours pour la chaleur naturelle. Au lieu de ce poivre, ils y mettent ordinairement du poivre rouge & long, qu'on nomme *Chile* ou Piment, dans lequel ils croient avoir reconnu des qualités froides & humides, quoiqu'il ait une vive chaleur dans la bouche. Ils y font entrer aussi du sucre blanc, de la canelle, du girofle, de l'anis, des amandes communes, des noisettes, de l'*Orejevala*, de la vanille, du sapoyal, de l'eau de fleur d'orange, du musc, & ce qu'il faut d'Achiote pour lui donner la couleur d'une brique rouge. Mais la dose de ces ingrediens est proportionnée au temperamment de ceux qui doivent en user. C'est ordinairement une centaine de noix de cacao, deux gousses de chile ou de piment, une poignée d'anis & d'orejevala, & deux de fleurs de vanille, qu'ils appellent *Mechasuchil* D'autres préferent six roses en poudre, deux dragmes de canelle, une douzaine d'amandes communes & autant de noisettes, du sucre blanc, & la quantité d'Achiote qui suffit pour la couleur. Les plus sages n'y joignent point de girofle, ni de musc, ni d'aucune eau parfumée : mais cette sagesse n'est pas le partage du plus grand nombre. D'autres y mettent du maïz, qui est venteux. La canelle passe pour le meilleur de tous les ingrédiens, parce qu'elle est seche & chaude, qu'elle provoque l'urine, & qu'elle soulage les reins, dans les indispositions froides. Elle passe aussi pour cordiale & pour amie des yeux.

On suppose à l'Achiote, des qualités incisives & attenuantes, qui le font ordonner tous les jours, par les Médecins Indiens, pour les humeurs crasses & grossieres, & pour toutes sortes d'obstructions ou d'oppilations. A l'égard du *Chile* ou poivre long, ils en distinguent quatre sortes; l'un, qu'ils appellent *Chilchote*; le second, plus petit, nommé *Chilterpin*; ces deux especes sont fort piquantes; le troisieme, qui se nomme *Tonalchiles*, est mé-

Quatre sortes de Poivres longs

(59) Labat prétend, sans raison, qu'il n'y a point de cacao blanc, contre le témoignage réuni de Gage & de Dampier.

Description de la Nouvelle Espagne.

diocrement chaud, & les Indiens le mangent avec leur pain de maïz; comme d'autres fruits. Enfin le quatrieme, qu'on emploie dans le chocolat, & qu'on appelle *Chilpelague*, a la gousse fort large, & n'est, ni si doux que le troisieme, ni si piquant que le premier.

Chacun consulte aujourd'hui son goût & son tempéramment, pour faire entrer plus ou moins de tous ces ingrédiens dans la composition (60); mais les Indiens n'y mettent encore que du cacao, de l'achiote, du maïz, avec un peu de chile & d'anis. Ils broient le cacao & toute le reste, sur une large pierre, qu'ils appellent *Metatl*, & qui ne sert point à d'autre usage. Mais, avant cette opération, ils font sécher tout sur le feu, à l'exception de l'Achiote, en remuant incessamment leur matiere, dans la crainte qu'elle ne se brûle ou ne se noircisse: car, trop dessechée, elle devient amere & perd sa force. La canelle, le poivre long, & l'anis sont broïés à part, avant qu'on les mêle avec le cacao. Ensuite on recommence à piler tout ensemble, avec un soin extrême de le réduire en poudre très fine. L'Achiote y est mis par intervalles, broié aussi, mais sans avoir été seché, afin que la matiere en prenne plus aisément la couleur. Ils la mettent alors dans un vaisseau de terre, pour la brasser avec une juste quantité d'eau, sur un fort petit feu; & cette seconde opération se fait avec une espece de cuilliere. Lorsque tout est bien incorporé, ce qu'ils connoissent à la qualité de la pâte, qui devient courte, ils en font des tablettes; s'ils n'aiment mieux la mettre dans des boëtes, où elle durcit en refroidissant. Ceux, qui en font des tablettes, mettent une cuillerée de la pâte sur une feuille de palmier, & lui laissent le tems de durcir à l'ombre, car elle fond & se liquefie au Soleil: ensuite, tournant la feuille, ils en font tomber facilement leur tablette, parceque la pâte est grasse encore. Mais lorsqu'on la met sécher dans un vaisseau de terre ou de bois, elle s'y attache si fort, qu'il devient difficile de l'en tirer sans rompre le vaisseau.

Différentes manieres dont les Indiens prennent le Chocolat.

La maniere de boire le chocolat n'est pas la même, parmi tous les Indiens de la Nouvelle Espagne. A Mexico, ils le prennent chaud, avec un mêlange de cette autre liqueur qu'ils nomment *Atolle*, & dont on a déja rapporté la composition (61). Leur méthode consiste uniquement à faire dissoudre une tablette dans de l'eau chaude; à la remuer ensuite dans la coupe, avec un instrument, qu'ils appellent Moulinet dans leur langue; & lorsqu'ils en voient sortir l'écume, à verser de l'Atolle chaud par dessus.

(60) On croit devoir donner aussi la préparation des Espagnols du Païs. Ils prennent les grains de cacao, & les font rôtir dans une poelle percée, comme on fait pour les marons en Europe. Ensuite ils ôtent la petite peau qui les enveloppe, pour les mettre dans un mortier, où ils les broient jusqu'à ce qu'ils soient réduits en pâte, à laquelle ils ajoûtent deux fois autant de sucre, avec du poivre & de la vanille, du musc & de l'ambre gris. De tout ce mêlange, ils font des rouleaux ou de petits pains, qu'ils conservent; & lorsqu'ils veulent s'en servir, ils rapent ces rouleaux comme nous rapons la muscade. Ensuite ils font chauffer de l'eau dans des vaisseaux de cuivre ou d'argent, & la versent bouillante dans leurs coupes de porcelaine ou de coco. Enfin ils ont un petit morceau de biscuit prêt, qu'ils trempent dans la liqueur. On a déja remarqué que l'usage de la vanille est venu d'eux, & que les Mexiquains ne l'avoient point avant la Conquête.

(61) C'est un breuvage des anciens Mexiquains, composé de fleur de farine de Maïz, d'Atolle & de Chile, infusés dans l'eau.

Ils le boivent ainsi, sans biscuit & sans sucre. D'autres font dissoudre le chocolat dans de l'eau froide, & le font écumer avec le moulinet. Ensuite ôtant l'écume, qu'ils conservent dans un autre vase, ils mettent le reste sur le feu, avec autant de sucre qu'il en faut pour le rendre doux. Lorsqu'il est chaud, ils le versent sur l'écume qu'ils ont séparée; & c'est dans cet état qu'ils le boivent. La maniere la plus commune est de faire chauffer l'eau & d'en remplir la moitié d'une coupe; d'y faire dissoudre une tablette ou plus, jusqu'à ce que l'eau soit bien épaissie; de remuer & de battre tout, pour faire naître l'écume, & d'y remettre alors de l'eau, pour achever de remplir la coupe. Mais les Mexiquains ont une autre maniere de prendre le chocolat, qu'ils n'emploient que dans leurs Festins & leurs réjouissances, pour se rafraîchir après la danse ou la bonne chere. Ils font dissoudre les tablettes, dans l'eau froide; ils en ôtent l'écume, qu'ils mettent à part; ils mêlent du sucre dans ce qui reste; & le versant de fort haut sur l'écume, ils se font de ce mêlange un breuvage si froid, qu'ils sont les seuls qui puissent en user. L'expérience a fait connoitre aux Espagnols qu'il est fort nuisible à l'estomac, jusqu'à causer de violentes douleurs, particuliérement aux Femmes. Gage, de qui l'on emprunte ce détail, proteste qu'aïant emploïé pendant douze ans la troisieme de ces quatre préparations, il a joui d'une parfaite santé dans la Nouvelle Espagne. Son usage, dit-il, étoit de prendre un verre de chocolat le matin; un autre, deux heures avant le dîner; un autre encore, deux heures après, & un quatrieme vers le soir (62). S'il avoit dessein de donner toute la soirée à l'étude, il en prenoit encore un verre sur les sept ou huit heures; après quoi, il bravoit le sommeil & toute sorte d'appésantissement jusqu'à minuit. Au contraire, lorsqu'il manquoit à prendre cette liqueur favorite, aux mêmes heures, il sentoit des foiblesses d'estomac, des maux & des défaillances de cœur (63).

Description de la Nouvelle Espagne.

Le Metl.

Il y a quelque différence, dans le récit des Voïageurs, sur une des meilleures Plantes du Mexique, que les uns confondent avec le *Maghey* de l'Isle Espagnole, & que d'autres nomment *Metl*, en prétendant que sa ressemblance avec le Maghey par un grand nombre de propriétés communes, n'empêche point qu'elle n'en differe essentiellement. Gage, qui connoissoit le Païs par un si long séjour, ne lui donne point d'autre nom que Metl, & laisse douter s'il le croit connu hors de la Nouvelle Espagne, lorsqu'il dit simplement qu'il croît aux environs de Mexico beaucoup mieux qu'ailleurs (64). Suivant sa description, c'est un excellent arbrisseau, qu'on plante & qu'on cultive, comme les vignes en Europe. Il a près de quarante feuilles, différentes les unes des autres, qui servent à quantité d'usages. Dans leur jeunesse, on en fait des confitures, du papier, de la filasse, des mantes, des nattes, des souliers, des ceintures, des cordages, du vin, du vinaigre & de l'eau-de-vie. Elles sont armées d'une sorte d'épines, si fortes & si aigües, qu'on en fait une espece de scie, pour scier du bois. L'écorce brûlée guérit les blessures; & la gomme, qui sort des branches, est un excellent antidote contre

(62) On a vu qu'à Chiapa les Femmes ne pouvoient entendre une Messe entiere, sans se faire apporter du chocolat à l'Eglise.

(63) Tome I. Part. 2. pages 146 & précéd.

(64) On a remarqué qu'Herrera distingue le Maghey du Metl, du moins par le nom, & que son Traducteur le donne pour l'arrête-Bœuf.

Description de la Nouvelle Espagne.

toute sorte de poison (65). Carreri, qui prend cet arbrisseau pour le Maghey, en reconnoissant qu'il est superieur à celui de l'Espagnole, ne lui donne que la qualité de Plante, & le représente semblable à la joubarbe, mais plus haut, avec des feuilles plus grosses & plus solides. Il ne dit point qu'on le cultive, mais qu'il croît dans des lieux temperés. Après avoir fait à-peu-près le même dénombrement de ses propriétés, il ajoûte que du fil de ses feuilles on fait jusqu'à des dentelles & des ouvrages d'une extrême délicatesse. Lorsqu'il est âgé de six ans, on ôte les feuilles du milieu, pour y faire un creux dans lequel s'assemble une liqueur, que les Indiens recueillent chaque jour au matin, & qu'ils mettent dans plusieurs sortes de vaisseaux. Cette fécondité dure un mois entier; après lequel la plante seche, & pousse des rejettons. Lorsqu'elle n'est pas coupée, elle ne produit qu'une tige, en forme de ferule, avec des fruits inutiles. La liqueur est aussi douce que le miel, lorsqu'elle sort de la plante. En peu de tems, elle prend la force de l'hydromel & devient excellente pour diverses maladies. Les Indiens y mettent une racine, qui la fait bouillir & fermenter comme le vin. Aussi est-elle capable d'enivrer. Elle se nomme *Pulque* ou *Poulcré*. On en fait une eau-de-vie très forte; & ce n'est pas sans raison qu'on nomme la Plante, vigne de l'Amérique. L'usage de cette liqueur étoit devenu si général parmi les Indiens, depuis la Conquête, que les droits qu'on en tiroit pour l'Espagne montoient à 110000 piastres. Ils furent levés en 1692, & le pulque fut défendu. Mais les Indiens violant sans cesse un ordre rigoureux, & les Espagnols n'aïant pas plus de soumission pour la loi, les droits furent rétablis & la défense levée en 1697, pendant le séjour de Carreri à Mexico (66).

Pulque, liqueur Mexiquaine.

L'Atolle, ou l'Anate.

L'*Atolle*, qui se nomme aussi *Anate*, est une fleur rouge qui croît sur un arbrisseau de même nom, & qui sert non-seulement au chocolat des Mexiquains, mais à la composition d'une autre liqueur & à la Teinture. Elle croît particuliérement dans la Nouvelle Espagne, sur-tout aux environs de Guatimala, d'où elle s'est répandue dans la terre-ferme & dans les Isles. L'arbrisseau s'éleve de sept ou huit piés. On jette la fleur, comme l'indigo, dans une citerne remplie d'eau; avec cette différence qu'elle est sans tige & sans tête, parcequ'elle se détache elle-même du bouton. On la laisse pourrir dans l'eau, où par le soin qu'on prend de l'agiter, elle se réduit en substance liquide, comme l'indigo. Lorsqu'elle est rassise, & qu'on en a tiré l'eau, on en fait des tourteaux & des briques, qu'on laisse sécher au Soleil. Dampier, de qui l'on emprunte cette description, avoit vu tenter inutilement d'élever des Atolles dans quelques Plantations Angloises, & ne connoissoit cette teinture que dans la Nouvelle Espagne; d'où sortant par le commerce, elle se vendoit cinq schellings à la Jamaïque (67).

Le Silvestre.

Le *Silvestre* est la graine d'un autre arbre du Mexique, qui ressemble beaucoup au cochenillier. Sa fleur est jaune, & son fruit rouge. Le fruit s'ouvre dans sa maturité; & comme il est plein de cette graine, qui n'est pas moins rouge que lui, la moindre agitation suffit pour la faire tomber. Les Indiens mettent une toile ou des plats sous l'arbre, & le secouent. Huit ou

(65) Voïages de Gage, Part. 1. p. 181.

(66) Voïages de Gemelli Carreri, Tome VI. pages 226 & précédentes.

(67) Tome I. page 242.

dix

dix de ces fruits ne produisent pas plus d'une once de graine. La teinture du Silvestre est presqu'égale en beauté à celle de la cochenille, & lui ressemble assez pour être une source d'erreurs : cependant elle est beaucoup moins estimée. Les Espagnols ont affecté si long-tems de cacher la naissance du Silvestre & de la cochenille, que jusqu'au tems de Dampier personne n'en avoit été bien instruit. Il reçut les lumieres, qu'on donne ici sur le Silvestre, d'un Gentilhomme Espagnol, dont il eut occasion de connoître la bonne foi, & qui avoit passé plusieurs années dans les lieux où cet Arbre croît (68).

Description de la Nouvelle Espagne.

Cochenille.

Quoique la Cochenille soit aujourd'hui mieux connue, on ne doit pas dérobber au Mexique, la gloire de son origine & de son premier usage. Dampier apprit, du même Espagnol, ce qu'on ignoroit avant lui ; c'est-à-dire, que c'est un Insecte, qui s'engendre dans une espece de fruit. L'arbrisseau, qui le porte, est armé d'épines, & d'environ cinq piés de haut. Il ressembleroit au Poirier piquant, si ses feuilles étoient plus larges & son fruit plus gros. Il porte des fleurs rouges au sommet. Dans leur maturité, ces fleurs se renversent sur le fruit, qui commence alors à s'ouvrir, & le couvrent si parfaitement, que ni la pluie, ni la rosée ne peuvent mouiller l'interieur. Le lendemain, ou deux jours après que la fleur est tombée, ce qui la fait rôtir aussi-tôt par les ardeurs du Soleil, le fruit s'ouvre de la largeur d'environ deux pouces, & tout y est plein de petits insectes rouges, dont les aîles sont d'une petitesse curieuse. Comme ils y sont nés, ils y mourroient faute de nourriture, aïant déja dévoré le fruit qui leur a donné la vie, & bientôt ils pourriroient dans leur enveloppe, si les Indiens, qui font de grandes plantations de ces arbres, n'avoient soin de les en tirer lorsqu'ils voient le fruit ouvert. Ils étendent sous l'arbre un grand drap ; ensuite, agitant les branches avec des bâtons, ils forcent l'insecte de sortir & de voltiger autour de son arbre. L'ardeur du Soleil fait tomber presqu'aussi-tôt ces petits Animaux, sur le drap qu'on a tendu pour les recevoir. Ils y meurent, & les Indiens les y laissent sécher deux ou trois jours. De rouges qu'ils étoient en volant, ils deviennent noirs lorsqu'ils sont tombés ; & peu après, ils blanchissent en sechant, quoiqu'ils prennent ensuite une autre couleur. C'est cet insecte qui fait l'écarlate. Les Espagnols donnent le nom de Tuna au Cochenillier. On en voit de vastes Plantations dans les Provinces de Guatimala, de Chiapa & de Guaxaca (69).

Le Poirier piquant ou la Raquette ; & son Fruit, avec son Insecte.

La plûpart des Relations, qu'on a citées pour la Nouvelle Espagne, parlent de l'Arbrisseau que Dampier nomme ici le *Poirier piquant*, & que d'autres se contentent de mettre au rang des *Tunas*, sans expliquer ses propriétés. Un Voïageur plus moderne, qui le donne pour le même que celui qu'on nomme *Raquette*, aux Isles, nous assure qu'on trouve dans son fruit, les véritables Insectes du Cochenillier, & nous en apprend des singularités qui peuvent jetter du jour sur cette fameuse Teinture. Le Poirier piquant, ou la Raquette, est une Plante qui aime les terres seches & sabloneuses, & dont les feuilles forment un ovale, un peu allongé par l'un de ses bouts. Dans leur grandeur naturelle, elles ont depuis sept jusqu'à neuf pouces de long,

(68) *Ibidem.* page 246.

(69) Dampier, *ubi suprà*, page 244.

Description de la Nouvelle Espagne.

sur trois ou quatre de large; & leur épaisseur est de neuf à dix lignes. La peau en est verte, mince & licée, aux endroits qui ne sont pas chargés d'épines. La chair est blanchâtre, souple, de la consistence d'une rave un peu flétrie, & d'un goût qui seroit entiérement insipide, sans une petite amertume qu'il laisse dans la bouche. Les bords sont chargés de petits bouquets d'épines droites, courtes & pointues. Les deux superficies le sont aussi; mais les bouquets sont bien plus gros, & les épines plus longues & plus fortes; ils sont éloignés d'un pouce les uns des autres, & posés réguliérement en quinconce. Chaque bouquet est composé de sept, neuf & onze épines; dont celles qui approchent du centre ont un pouce de longueur, & les autres moins, à mesure qu'elles s'en éloignent. Elles sont toutes extraordinairement fortes, roides & pointues; & quoiqu'à leur base elles ne soient pas plus grosses que les plumes de l'aîle d'un Moineau, elles percent un soulier du cuir le plus dur. Lorsque la tige a deux ou trois piés de hauteur, les feuilles, ou les pattes, poussent un fruit à leur extrêmité, dont la figure approche beaucoup de celle d'une Poire, ou plutôt d'une Figue. Il est d'abord verd & dur; mais il change de couleur en croissant; il rougit par dégrés, & devient enfin d'une vive couleur de feu, lorsqu'il est tout-à-fait mûr. Il tient à sa tige, par le plus petit bout, & presénte le plus gros, droit en l'air. C'est dans le point de sa maturité qu'il sort de son centre un bouton composé de cinq feuilles, qui forment, en s'épanouissant, une espece de tulipe, de couleur orangée, ou d'un rouge pâle. Cette fleur n'a point assez de consistence pour se tenir droite; mais se renversant sur le fruit, deux ou trois jours après qu'elle est éclose, elle se fanne, elle seche & tombe en moins de deux fois vingt-quatre heures. Le fruit s'ouvre alors, comme une grenade ou une figue. Le dedans paroît rempli de petites graines, dont le dessus est d'un très beau rouge incarnat. Elles sont enveloppées dans une matiere, épaisse comme de la gelée, du plus beau rouge du monde, & d'un goût charmant, avec une petite pointe d'aigreur qui aiguise l'appetit, rejouit le cœur & rafraîchit extrêmement. Mais ces roses sont environnées d'épines; car la belle peau de ce fruit est couverte d'une infinité de petites pointes, presqu'imperceptibles, si fines, si faciles à rompre & si piquantes, qu'on n'y peut toucher sans se mettre les doigts en sang. Elles percent au travers des meilleurs gants, & causent une demangeaison insupportable. Pour les cueillir sans se blesser, on les reçoit dans une manne à mesure qu'on les sépare de leur tige avec un couteau; après quoi on leve de chaque côté, avec le couteau, une petite tranche dont l'espace sert à les tenir d'une main, tandis qu'avec le couteau qu'on tient de l'autre, on enleve toute la superfice épineuse. Quelques jours après que le fruit s'est ouvert de lui-même, il n'a presque plus de consistence, & ressemblant alors à une gelée liquide, on le mange avec une cuilliere. Son suc tache le linge, & teint les urines, comme celui du *Nuchtli*, mais avec si peu de danger, qu'on en fait prendre aux Malades.

Description de l'Insecte.

C'est dans ce fruit qu'on trouve un Insecte que Labat nomme Cochenille, & qui est, dit-il, à-peu-près de la taille d'une grosse Punaise. Sa tête ne se distingue du reste du corps, que par deux petits yeux qu'on y remarque & par une très petite gueule. Le dessous du ventre est garni de six piés, trois de

chaque côté. Ils ont chacun trois articles; ils ne font pas plus gros par une extrêmité que par l'autre, & ne passent pas la grosseur d'un cheveu fort délié. Le dos de l'Animal est couvert de deux aîles, qui ne sont pas étendues comme celles des Mouches, mais qui sans exceder la longueur du corps en embrassent & couvrent exactement toute la rondeur. Leur délicatesse est si grande, qu'elles sont presqu'inutiles à l'Animal, qui ne peut s'en servir pour s'élever, mais seulement pour se soutenir quelques momens en l'air, & pour retarder un peu sa chute, lorsqu'on lui fait quitter les fruits où il se nourrissoit, & où il prenoit la couleur qui le fait rechercher. Les aîles, les piés, & l'extrêmité de la tête sont si délicates, qu'elles ne peuvent ressentir l'ardeur du Soleil, sans être bientôt réduites en poussiere; aussi l'Animal perd-il sa figure, & n'a-t'il plus que celle d'une graine, de mediocre grosseur, brune & presque noire, chagrinée, luisante & comme argentée, ou du moins legerement couverte d'une poudre impalpable, & tout-à-fait adherente à la peau.

Experiences qui le font prendre pour la Cochenille.

Le même Voïageur éleva deux fois plusieurs de ces Insectes. La premiere fois, ce fut le hasard qui les lui fit remarquer dans le fruit des Raquettes. Il les y laissa, jusqu'à ce que le fruit commençant à passer, il les fit tomber, en frappant la Plante d'un bâton, sur une serviette qu'il avoit étendue sous les branches. Ces petits Animaux, contraints de quitter leur demeure, tâchoient de se sauver en s'élevant un peu en l'air avec leurs aîles; mais leur foiblesse & l'ardeur du Soleil ne leur permettoient pas d'aller bien loin. Ils tomboient sur la serviette, ou à peu de distance. D'un très beau rouge, qui étoit leur couleur, ils devenoient noirs, quelques momens après leur mort; & lorsqu'ils étoient secs, ils paroissoient bruns & argentés. L'Auteur les réduisit en poudre, & s'en servit, au lieu de carmin, pour laver des Plans.

Une autre fois il vit de petits Insectes, de la grosseur des plus petites Puces, qui couroient sur des piés d'Acacia, environnés de Raquettes. Il en fit tomber plusieurs sur une feuille de papier, & il les mit sur des poires ou figues de Raquette, qui commençoient à s'ouvrir. Ils s'y nourrirent, ils y grossirent, & se trouverent de la même espece que ceux qu'il avoit trouvés la premiere fois dans le même fruit; d'où il conclud que ces petits Insectes ne prenoient pas naissance dans le fruit des Raquettes, mais que dans le tems de leur semence ils la jettent indifféremment sur tous les arbres où ils se rencontrent, & qu'étant éclos ils se retirent dans les fruits des Raquettes, ou dans tout autre fruit dont ils peuvent tirer leur nourriture. De-là vient, ajoute-t'il, qu'on en trouve sur les Acajous, les Goyaves, les Cerisiers, les Orangers & d'autres Arbres. On y fait peu d'attention, parce qu'ils ne sont pas de ce beau rouge qui fait tout leur prix; car il est certain que c'est le fruit, dont la Cochenille se nourrit, qui lui communique sa couleur. Aussi voit-on changer celle de l'Insecte, à proportion que le fruit est plus ou moins coloré. Lorsqu'il atteint un certain âge & une certaine grosseur, il y a beaucoup d'apparence qu'il acquert la force de voler, ou qu'il change de figure, comme le ver à soie, le ver des Palmistes, & d'autres Insectes. C'est sans doute alors qu'il jette sa semence, & qu'il se reproduit avant sa mort; car on le trouve toujours de la même grosseur: au lieu que s'il

Description de la Nouvelle Espagne.

conservoit toujours la même figure, ceux qui auroient plus d'une année devroient être plus gros que ceux qu'on trouve deux fois par an, à-peu-près dans le tems de la maturité des fruits, & qui sont extrêmement petits, parce qu'ils ne font que de naître.

Cet Insecte multiplie prodigieusement. On en trouve une prodigieuse quantité, malgré ce que les Poules, les Fourmis & les Vers, qui le recherchent avidement, en consomment dans les deux saisons. Il paroît étonnant, au Pere Labat, qu'après cette explication, quelqu'un puisse demeurer dans le doute sur la nature de la Cochenille. Les Raquettes peuvent être aisément multipliées. Il n'est question que d'enterrer à moitié une de leurs feuilles, pour lui faire prendre racine, & pour la faire produire beaucoup en peu de tems. On en tireroit, suivant ses idées, un avantage extrême pour la nourriture des Cochenilles, qui seroient le fond d'un très riche Commerce, & qui donneroient lieu d'emploïer, dans nos Colonies, quantité de terres inutiles, c'est-à-dire trop usées & trop maigres pour produire des Cannes de sucre, du Tabac, de l'Indigo, du Roucou, du Manioc, & d'autres Marchandises. D'ailleurs le fruit des Raquettes a quantité de vertus, dont il fait une longue énumération (*).

L'Aguacate.

Un arbre des plus particuliers à la Nouvelle Espagne, & qu'on ne voit aux Philippines & dans les Isles de la Mer du Nord, que parcequ'on a pris soin de l'y transplanter, est l'*Aguacate* ou l'*Avorat* (70). Il ressemble au Noïer, mais il est plus touffu. La figure de son fruit, qui porte le même nom, est celle d'une poire, & quelquefois celle d'un limon. Sa couleur est verte en dehors, verte & blanche en dedans, avec un gros noïau dans le centre. On le mange cuit ou crud, en y joignant un peu de sel, parcequ'il est doux & huileux. D'autres y mêlent du sucre, du jus de limon, & du plantain rôti. Tous les Voïageurs conviennent que le goût en est délicieux, & que l'Europe n'a rien qu'on puisse lui comparer (71).

Le Sapotier & ses quatre especes.

Le *Sapotier* tient le second rang pour le goût. Son fruit se nomme Sapotille. On en distingue quatre sortes, l'une qu'on appelle *Sapotille noire*, dont l'arbre est touffu & de la grandeur d'un Noïer; mais ses feuilles sont plus petites & plus vertes. Le fruit est rond, & revêtu d'une écorce verte très fine. Sa poulpe a la couleur & le goût de la casse, avec quatre petits

(*) Voïages du Pere Labat, édition de 1742, Tome 4, chapitre 4.

(70) D'autres le nomment *Avogate*, & *Avocat*. Dampier a décrit, sous le premier de ces deux noms, celui des Isles de la Mer du Sud.

(71) Carreri, Tome VI. page 211. Laet en donne la description suivante. L'Ahuacahuitl, que les Espagnols ont nommé *Aguacate* par corruption, arbre de la grandeur de l'*Ilex*, avec les feuilles de l'Oranger, mais plus vertes, plus grandes, & plus rudes, & de petites fleurs d'un blanc jaunâtre, porte un fruit de la forme d'un œuf, plus gros néanmoins & plus inégal, noir dans son écorce & tirant quelquefois sur le verd obscur, couleur d'herbe dans sa poulpe, si gras, qu'il a la mollesse du beurre de Vache, & d'un goût qui tire sur celui des noisettes fraîches. Ses feuilles jettent une agréable odeur, sont seches & chaudes, au second dégré, & s'emploient utilement dans les bains. Le fruit n'est pas moins chaud, quoique d'un goût fort agréable. Il excite aux plaisirs des sens. Sa poulpe contient des pepins, d'un blanc rougeâtre, unis, durs, & pésans, divisés en deux parties, comme des amandes, mais plus longs & plus gros qu'un œuf de Pigeon, avec le goût des amandes ameres. Aussi en tire t'on une huile, qui est à peu-près du même goût & de la même odeur.


1. Aguacate
Avorat ou Persea
2. Granadille
Fleur de la Passion.
1
2

Tom. XII. N.° IV.

noïaux. Avant ſa maturité, il empoiſonne le Poiſſon; & lorſqu'il eſt mûr, on en fait prendre aux Malades. La ſeconde eſpece, eſt la *Sapotille blanche*, qui croît ſur une eſpece de Poirier, & qui ne differe de l'autre, que par la blancheur de ſa poulpe. On lui attribue la qualité de provoquer le ſommeil. La troiſieme, qui ſe nomme *Sapotille ivrogne*, eſt le fruit d'un arbre qui reſſemble au précédent, mais dont les branches ſont beaucoup plus belles. Son goût, qui tire un peu ſur l'aigre, eſt extrêmement agréable. Son écorce eſt jaune & verte; ſa poulpe eſt blanchâtre & n'a que deux petits noïaux. La quatrieme eſt la petite eſpece, qu'on appelle ſimplement *Sapotille*. Son arbre eſt grand, & plus touffu que les trois autres. Le fruit eſt purpurin en dehors, & d'un pourpre encore plus vif en dedans. Il a quatre petits noïaux, placés chacun dans une ſorte de niche. Carreri lui donne la préférence, pour le goût, ſur tous les fruits des Régions chaudes. On en fait une compoſition fort agréable, que les Dames prennent plaiſir à mâcher, & qui leur tient les dents nettes (72).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Mamey de la Nouvelle Eſpagne.

Le *Mamey* de la Nouvelle Eſpagne ne differe de celui de l'Iſle Eſpagnole, dont on a donné la deſcription, que par la couleur de ſon fruit, qui eſt jaune au-dehors, & rouge en dedans, avec un gros noïau violet. L'amande, que le noïau renferme, eſt amere, & ſe nomme *Peſtle*. On lui attribue des vertus médecinales, ſur tout dans les lavemens.

La Granadille.

Le fruit, que les Eſpagnols ont nommé *Granadille*, croît dans la Nouvelle Eſpagne ſur une Plante ſemblable au Lierre, qui s'entortillant autour d'un arbre le couvre tout-à-fait de ſes feuilles. Il eſt de la groſſeur d'un œuf, auſſi uni, jaune & vert en dehors, blanchâtre en dedans, avec des pepins qui reſſemblent beaucoup à ceux du raiſin. Il joint, à la douceur de ſon goût, une charmante acidité, qui le fait aimer beaucoup des Femmes. On croit diſtinguer dans ſa fleur, tous les inſtrumens de la Paſſion (73), comme dans celle de la Grenadille Chinoiſe.

Le Nuchtli.

Le fruit qui porte le nom de *Nuchtli*, & dont on croit que Mexico avoit tiré celui de Tenuchtlitlan, eſt aujourd'hui répandu dans toute l'Amérique; mais il paroît originaire de la Nouvelle Eſpagne, où du moins il eſt plus commun & meilleur que dans toute autre Contrée. C'eſt une ſorte de Figue, dont la poulpe eſt mêlée de pluſieurs grains, mais plus gros que ceux des figues. Il eſt couronné, comme la nefle. On en diſtingue pluſieurs eſpeces, dont les noms ne ſont pas moins différens que la couleur. Les uns ſont verds en dehors; d'autres jaunes; d'autres tachetés; mais quoiqu'ils ſoient tous d'un goût excellent, c'eſt au blanc qu'on donne la préférence. On lui trouve le goût de la poire & du raiſin. Il ſe conſerve long-tems. Sa principale qualité eſt de rafraîchir beaucoup; ce qui le fait rechercher avidement pendant l'Eté. Le meilleur eſt celui qui croît dans les terres labourées. Gage parle d'une eſpece rouge, qu'il ne trouve pas de mauvais goût, mais dont on fait peu d'uſage, parcequ'elle teint, de couleur de ſang, la bouche, le linge & l'urine. Ces effets donnerent de l'inquiétude aux premiers Eſpagnols. Ils avoient recours aux Médecins, pour arrêter le ſang qu'ils croïoient perdre; & les remedes, qu'ils emploïoient à la gueriſon d'un mal imaginaire, leur cauſoient de véritables maladies. La peau extérieure de ce Nuchtli eſt

Allarmes que le Nuchtli rouge cauſe aux premiers Eſpagnols.

(72) *Ibid*, page 215.

(73) Carreri, *Ibidem*. page 216.

Description de la Nouvelle Espagne.

épaisse & remplie de petites pointes; mais en l'ouvrant jusqu'aux grains, on en tire aisément le fruit sans la rompre. Aujourd'hui, les Espagnols se font un jeu de ce qui les a jettés long-tems dans une vive allarme. Il n'arrive point d'Etranger auquel ils ne prennent plaisir à présenter des Nuchtlis rouges. Ils agitent aussi le fruit entier dans une serviette. Les petites pointes, qui sont presqu'imperceptibles, s'y attachent sans être apperçues; & ceux, qui emploient la serviette à s'essuier la bouche, se trouvent tout d'un coup les levres collées & comme cousues, jusqu'à perdre le pouvoir de parler. Ils n'en ressentent aucune douleur; mais ce n'est qu'après s'être lavés & frottés long-tems, qu'ils se délivrent de cet embarras (74).

Buisson des Prunes de Coco.

Les Cocos & l'arbre qui les porte ont été mille fois célebrés dans les Relations; mais on n'y a point vu paroître encore le *Buisson des Prunes de Coco*, qui est fort commun dans l'Yucatan & le Honduras. C'est un arbrisseau de la hauteur de sept ou huit piés, dont les branches s'étendent beaucoup, & qui a l'écorce noire & unie. Ses feuilles sont assez grandes, ovales, & d'un verd foncé. Le fruit est de la grosseur de nos grosses Prunes, mais rond. Il s'en trouve de blancs, de noirs, & de rougeâtres. La peau est très mince & fort unie, la poulpe blanche, molle & spongieuse, plus propre à être sucée que mordue. Elle renferme un gros noiau, dont l'amande est molle. Cet arbre aime les bords de la Mer, & croît même dans le sable; mais ses prunes y sont salées, quoique dans les autres lieux elles soient douces, agréables & fort seches (75).

Vigne de la Nouvelle Espagne.

La Vigne de la Nouvelle Espagne, ou du moins l'arbre qui porte une espece de raisin, a deux ou trois piés de circonference. Il s'éleve de sept ou huit; & de cette hauteur il pousse quantité de branches, dont les rameaux sont gros & épais. Ses feuilles ressemblent assez à celles du Lierre, mais elles sont plus larges & plus fermes. Le fruit est de la grosseur ordinaire du raisin, & croît en grappes sur toutes les parties de l'arbre. Il devient noir en meurissant, quoiqu'intérieurement rougeâtre. Un noïau fort gros lui laisse peu de substance; mais elle est agréable & saine. Le tronc & les branches sont un bon bois de chauffage (76).

Bois de Campeche.

On a vu, dans la description géographique de la Baie de Campeche, tout ce qui regarde le bois de teinture qui porte ce nom.

L'Abricotier Mexiquain.

L'arbre que les Espagnols ont nommé, dans leur langue, Abricotier Mexiquain, est plus haut que nos plus grands Chênes. Ses feuilles ressemblent à celles du Laurier sauvage, & son écorce à celle du Poirier. La chair de son fruit est peu différente de celle de nos Abricots, quoiqu'il ne leur ressemble nullement par la figure. Il est de la grosseur d'un Melon, & couvert d'une peau dure & épaisse. Il l'emporte beaucoup aussi sur l'Abricot

(74) Gage, *ubi suprà*, page 179. Herrera nous apprend que l'arbre est fort épineux, & qu'il ne faut pas le confondre avec le *Nopali*, qui n'est presque composé que de feuilles vertes. Celles du Nuchtli sont d'un gris-minime. Les feuilles naissent les unes sur les autres. Lorsqu'on les plante, elles croissent tellement qu'elles deviennent arbres, qui ne produisent pas seulement des feuilles, les unes sur les autres, mais qui en poussent d'autres par les côtés. Il ajoûte que dans le Canton des Chichimeques, qui est stérile, & qui manque d'eau, ces arbres servent d'aliment & de boisson; on mange le fruit, & l'on boit le suc des feuilles. Déc. 2. L. 7. c. 13.

(75) Dampier, Tome III. page 258.

(76) *Ibid.*

par l'odeur & le goût. Les Espagnols cultivent ces arbres & font des confitures de leur fruit. Ils en ont transplanté dans l'Isle Espagnole, où l'on observe que l'odeur du fruit attire les Sangliers dans la saison, & que ceux qui s'en nourrissent ont la chair d'excellent goût.

Description de la Nouvelle Espagne.

Arbres à baume.

Les Provinces de Chiapa & de Guatimala produisent des arbres qui donnent un Baume blanc, mais moins estimé que celui de *Tollu*, aux environs de Carthagene (77).

Pins.

Les Pins de la Nouvelle Espagne sont d'une hauteur médiocre, & ne portent, pour Pignons, qu'une espece de pommes vuides (78), qui croissent sur les bosses, les nœuds, & les autres excrescences de l'arbre. Les feuilles de ce fruit en sortent comme enveloppées les unes dans les autres, jusqu'à ce qu'elles s'élargissent vers la pointe. Elles sont d'une bonne épaisseur, longues de dix à douze pouces, & si serrées, qu'elles retiennent l'eau de pluie. On a déja remarqué que c'est une admirable ressource pour ceux qui sont pressés de la soif. Un couteau, qu'on enfonce dans les feuilles, en fait sortir l'eau de pluie, qu'on reçoit dans son chapeau pour la boire (79).

La Molle.

Le *Molle* est un arbre Mexiquain auquel on attribue de grandes vertus. Quelques-uns le croient originaire du Perou; mais il vient beaucoup mieux dans la Nouvelle Espagne, & les Habitans tirent de ses rameaux une espece de vin, ou de liqueur, qu'ils emploient à divers usages (80).

Palto.

Le *Palto* est un grand arbre, qui se trouve aussi au Perou; mais son fruit, qui est une espece de pomme, dont la chair est fort molle & renferme un noïau, y a l'écorce fort dure : au lieu que dans la Nouvelle Espagne, il est revêtu d'une peau si déliée, qu'il se pele comme nos pommes. On le croit fort sain (81).

Chicapotes.

Les *Chicapotes* sont un excellent fruit, qui croît dans les Provinces les plus chaudes, & dont les Mexiquains font une espece de marmelade, qui approche du goût & de la couleur du Cotignac. Acosta n'est pas de l'opinion de ceux qui donnent la préference aux Chicapotes sur tous les fruits de l'Europe (82). Mais il croit l'*Annone* de la Nouvelle Espagne fort au-dessus de celle des Philippines & de tous les autres Païs des Indes. Les *Capollies*, qui sont une espece de Cerises, dont le noïau est plus gros que celui des nôtres, lui paroissent un fruit très agréable, qu'il n'a vu, dit-il, qu'au Mexique (83).

Annone.

Capollies.

(77) Acosta, Liv. 4. chap. 28.

(78) *Ibid.* chap. 30. Le même Historien donne le nom de *Pinas* ou *Pomme de Pin* aux Ananas de la Nouvelle Espagne. Voici sa description. » Elles sont, dit-il, de la » même figure exterieure que les Pommes » de Pin de Castille, mais au-dedans elles » different du tout, parcequ'elles n'ont point » de pignons ni d'écaille; mais le tout y » est une chair, que l'on peut manger, » quand l'écorce eu est dehors, & est un » fruit savoureux & délicieux au goût. Il est » plein de suc, & a la saveur d'aigre-doux : » ils le mangent coupé en morceaux, & » trempé dans de l'eau & du sel. Quelques-» uns disent qu'il engendre la colere, & » que l'usage n'en est pas trop sain. On » présenta à l'Empereur Charles-Quint un » de ces Pinas, qui devoit avoir donné beau-» coup de peine & de souci à l'apporter des » Indes avec sa Plante; toutefois il n'en » voulut pas éprouver le goût. J'ai vu en la » Neuve Espagne, de la conserve de ces » Pinas, qui étoit fort bonne. *Ibid.* ch. 19.

(79) Dampier, *ubi suprà* page 266; mais il donne à ces Pins le nom de Pins sauvages.

(80) Acosta, *ubi suprà*, ch. 30

(81) *Ibidem.*

(82) *Ibid.* chap. 25.

(83) Tome XI de ce Recueil, page 360.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Coton croît dans toutes les parties chaudes de cette Région, sur des arbrisseaux, comme en Asie, & sur de grands arbres, tels qu'on en a décrit deux, après Dampier, dans la Relation de son Voiage autour du Monde.

L'Amatcaftic.

L'*Amatcaſtic*, que d'autres nomment *Texcalamatl*, & d'autres *Tepeamatl*, est un grand arbre à larges feuilles, comme celles du Lierre, épaisses, purpurines, à-peu-près de la forme d'un cœur. Il porte une espece de petites Figues, d'un rouge qui tire aussi sur le pourpre, & remplies d'une petite graine rouge. Laet panche à croire que c'est le même fruit, dont *Clusius* a donné la description dans son Traité des Plantes exotiques. Ximenez nous apprend qu'en décoction il est rafraîchissant pour la fievre, & qu'une de ses propriétés est d'évacuer la bile & le flegme, par des vomissemens & des selles. Il en donne la dose, qui est de trois onces de ses racines, dans trois livres d'eau, qu'il faut laisser réduire à la moitié (84).

Le Copalxocotl.

Le *Copalxocotl*, qui tire ce nom de la ressemblance de son odeur avec celle du Copal, & que d'autres nomment *Pompoque*, est un arbre semblable à notre Cerisier, qui porte pour fruit une espece de petites pommes douces, mais fort astringentes, dont la principale vertu est dans son suc visqueux, qu'on croit bon pour les fiévres dyssenteriques.

Le Quauhayohuatli, ou Quahtlalatzin.

Le *Quauhayohuatli*, nommé aussi *Quahtlalatzin*, est un grand arbre, dont le tronc est fort gros, rouge & tortu, & qui jette beaucoup de branches. Ses feuilles sont celles de l'*Adelfe*, ou du *Rhododendra*, c'est-à-dire longues & étroites; son fruit est rond, mais applati comme les feves marines & moins gros. Cinq ou sept de cette espece d'amandes, rôties, & macerées dans le vin, sont une merveilleuse purgation; lorsqu'on a commencé par en ôter les membranes dont elles sont couvertes, & qui les divisent par le milieu.

Ximenez décrit un arbre, qu'il nomme *Quahtlalatzin*, & qui tire ce nom, dit-il, de ce que son fruit s'ouvre avec beaucoup de bruit dans sa maturité, & s'élance aussi loin que s'il étoit poussé par une arme à feu. L'arbre est grand. Ses feuilles sont celles du Meurier, mais plus larges, dentelées par les bords, & divisées par quantité de petites veines. Son tronc est roussâtre, son fruit rond, mais applati, & raïé comme le Melon. Il contient douze pepins, ou plus, ronds & blancs, dont on assure que deux suffisent, après en avoir ôté les membranes qui les séparent, & qui sont capables de causer des tranchées, pour chasser du corps toutes les humeurs nuisibles, sur-tout la pituite & la bile. Ils demandent d'être un peu rôtis, d'être macerés dans l'eau, & d'être pris à jeun. Laet les donne pour un remede infaillible (85).

Le Xahuali.

Le *Xahuali* est un très bel arbre, dont les feuilles ressemblent à celles du Frêne. Son bois est pesant, & d'un jaune rigré. Il porte un fruit semblable au Poivre, sans couronne cependant, & que plusieurs mangent dans sa maturité. Les Indiens en tirent une eau, dont ils se lavent les jambes & quelquefois tout le corps, pour se fortifier & pour se noircir; car elle a cette double vertu. Il n'y a point d'autre ablution qui puisse en ôter la couleur; mais elle disparoît d'elle-même dans l'espace de quinze jours, à l'exception des ongles, qu'elle ne quitte que lorsqu'ils changent en croissant.

(84) Laet, *ubi suprà*.

(85) *Ibid.* page. 226.

fant. C'eſt dans la guerre, que les Mexiquains s'en ſervent particuliérement, pour ſe rendre plus terribles.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Coatl, ou Tlapalezpatli.

Le *Coatl*, que d'autres nomment *Tlapalezpatli*, eſt un grand arbriſſeau qui s'éleve quelquefois de la hauteur d'un arbre, & dont le tronc devient auſſi fort épais. Ses feuilles reſſemblent à celles des pois; ſes fleurs ſont petites, oblongues, diſpoſées en épi, & d'un blanc obſcur. La ſubſtance de ſon bois eſt froide & humide. Elle teint l'eau, d'une couleur bleue. On la croit excellente pour nettoïer les reins & la veſſie, & pour adoucir l'âcreté des urines. Les Eſpagnols en tranſportent en Europe, ſous le nom de *Bois nephretique*. Ximenez obſerve qu'étant macerée dans l'eau pendant quinze jours, elle ceſſe de la teindre, & qu'elle perd toute ſa vertu.

Le Higuero.

Un autre arbre, auquel les Eſpagnols ont fait perdre ſon nom Mexiquain, en lui donnant celui de *Higuero*, a les feuilles, la figure & la grandeur du Meurier. Son fruit eſt une eſpece de gourde, de diverſes formes, dont les Mexiquains font les taſſes qu'ils nomment *Tecomates*, & qui leur ſervent à prendre le chocolat. Ils en mangent la poulpe, lorſqu'ils manquent d'autres vivres.

Le Xalxocotl, ou le Guayabo.

Le *Xalxocotl*, que les Inſulaires de l'Eſpagnole nomment *Guayabo*, eſt un grand arbre, dont on diſtingue pluſieurs eſpeces au Mexique. Ximenez en décrit deux : la premiere a les feuilles de l'Oranger, mais plus petites & velues, les fleurs blanches, le fruit rond, & rempli de grains comme les figues. Ses feuilles, qui ſont acides, aſtringentes, & d'une odeur très forte, gueriſſent la galle par les bains. Son écorce eſt froide, ſeche & fort aſtringente. On lui attribue la vertu de guerir l'enflure des jambes, les plaies fiſtuleuſes, & même la ſurdité. Le fruit eſt chaud & ſec, & ſent la Punaiſe; ce qui ne l'empêche point d'être d'un fort bon goût, qui le fait ſervir aux meilleures tables. La ſeconde eſpece porte un fruit beaucoup plus gros, dont l'odeur n'eſt pas ſi forte. Oviedo donne auſſi la deſcription de cet arbre & de ſon fruit (86).

Le *Mizquitl* eſt un arbre fort commun dans la Nouvelle Eſpagne, ſurtout dans les parties montagneuſes. Il eſt épineux. Ses feuilles ſont longues & étroites, de la forme de celles de l'ail. Il porte des ſiliques, comme le Tamarinde, & preſque de la même figure, remplies de graines d'un goût agréable, dont les Montagnards font une pâte qui leur tient lieu de pain. Ximenez juge, ſans expliquer ſur quel fondement, que c'eſt la vraie Caſſe des Anciens, qu'une extrême négligence, dit-il, a fait ignorer juſqu'à préſent. On tire, des rejettons de cet arbre, une liqueur excellente pour les yeux; & l'eau même, dans laquelle ils ont trempé, acquert la même vertu.

Le Yecotl.

Le *Yecotl*, que les Eſpagnols ont nommé *Palmier des Montagnes*, & que quelques Indiens nomment *Quauhlopopotli*, eſt un arbre compoſé ordinairement de deux ou trois troncs, qui naiſſent d'une même racine. Ses fleurs ſont blanches & odorantes, formées en ombelle, & compoſées de ſix pétales. Il en naît des fruits aſſez ſemblables à la pomme de Pin, de différentes groſſeurs, & de la couleur de nos châtaignes. Laet, qui en avoit vu pluſieurs, n'a pu décrire leur graine; parcequ'on les avoit apportés vuides, de la Nouvelle Eſpagne (87). Ximenez ſe contente de dire que ce fruit eſt

(86) Liv. 8. chap. 19.

(87) *Ubi ſuprà*, page 228.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

froid & visqueux : mais il observe qu'on tire, des feuilles de l'arbre, un fil plus fort, quoique moins gros, que celui du Metl ou du Maghey.

Le Xochiocotzolquaxihuitl.

Le *Xochiocotzolquaxihuitl* est un arbre résineux, qui donne une espece d'ambre liquide. Il est d'une grandeur extraordinaire. Ses feuilles ressemblent à celles du Larix (88), & sont divisées dans leurs deux parties en trois angles; blanchâtres d'un côté, d'un verd obscur de l'autre, & dentelées à l'entour. L'écorce du tronc & des branches est rouge en partie. On en tire, par incision, une liqueur que les Espagnols nomment *Liquidambar*, & les Mexiquains *Xochiocotzol*, dont l'odeur approche du storax. Elle est chaude au troisiéme dégré, & fort dessicative. C'est un spécifique contre le spasme & contre les affections hysteriques. Il découle aussi, de cet arbre, une huile dont on ne vante pas moins l'odeur & les vertus; mais quelques-uns croient qu'elle ne vient que de la résine, exposée au Soleil, ou mise sous le pressoir (89).

Le Copal-quahuitl, & autres especes de Copal.

Copal est un nom commun que les Mexiquains donnent à toutes les résines & les gommes odoriférantes, mais qu'ils distinguent par l'addition d'un autre nom; car ils ont un grand nombre d'arbres résineux. Ils appellent *Copal*, par excellence, une résine blanche & transparente, qui découle d'un arbre dont les feuilles ressemblent à celles du Chêne, mais sont plus longues. Le fruit est rond, de couleur rougeâtre, & du même goût que la résine. Elle distille quelquefois d'elle-même, quelquefois par incision. L'arbre se nomme *Copal quahuitl*, c'est-à-dire, arbre qui porte le Copal. Il croît en divers lieux; mais on observe, dans sa forme comme dans la couleur de sa résine, quelque différence entre celui des Montagnes & celui des Païs plats.

Le *Copal quahuitl petlahuac*, tire son nom de la largeur de ses feuilles, qui surpasse celle des autres arbres du même ordre. Elles sont déchiquetées, & fort semblables, par la couleur & la rudesse autant que par la forme, à celles de la Plante que les Espagnols nomment *Sumac*. L'arbre est de hauteur médiocre. On prendroit ses branches pour une espece d'aîles, d'où sort une résine blanche, mais un peu différente de l'autre, & moins abondante.

Le *Copal quauhxiotl* est un grand arbre, dont l'écorce est unie & se sépare facilement du tronc. Ses feuilles sont longues & étroites, à-peu-près semblables à celles de la Rue. Son fruit pend en grappes. La résine, qui sort de son tronc, a l'odeur & la couleur de la précédente.

Le *Tepecopalli quahuitl*, c'est-à-dire le Copal des Montagnes, est un arbre de moïenne hauteur, qui porte un fruit semblable au gland, couvert d'une peau gluante & résineuse, bleu dans sa substance, & bon à divers usages. Il rend une résine fort semblable à l'encens des Anciens, que cette raison fait nommer par les Espagnols, *Inciènso de los Indios*, & par d'autres *Gomme animé*. On lui attribue d'insignes vertus pour les maladies des Femmes (90).

(88) C'est une espece de Sapin.

(89) Traité des Plantes exotiques de Clusius, chap. 8.

(90) Entr'autres celle de rétablir l'uterus déplacé. Laet, *ubi suprà*, page 225. Il renvoie par-tout à Nicolas *Monardes*, dans les Exotiques de Clusius.

Description de la Nouvelle Espagne.

Le *Cuitla-copalli*, qu'on nomme aussi *Xioquahuitl*, est un arbre médiocre, à petites feuilles rondes, qui porte, pour fruit, de petites graines en ombelle, visqueuses & fort odorantes. Il rend une gomme, qui a d'elle-même quelque odeur, & qu'on prétend chaude au troisieme dégré.

Le *Tecopal pitzahuac*, c'est-à-dire le Copal à petites feuilles, est une larme, ou une espece d'encens, qui tire sur le noir. Ses feuilles, un peu plus grandes que celles la Rue, sont rangées comme en ordre aux deux côtés des branches. Il porte un fort petit fruit, rougeâtre, assez semblable au poivre rond, & qui croît aussi en ordre, des deux côtés des branches.

Le *Xochicopalli*, c'est-à-dire Copal fleuri, qu'on nomme aussi *Xarapisca*, est un arbre moïen, qui a les feuilles de la Menthe-sarasine, quoique moins déchiquetées, & jointes trois à trois sur leur tige. Le tronc, qui est fort odorant, jette une liqueur de couleur fauve, qui a la plus parfaite odeur du Limon.

Le *Mixquixochicopalli*, ou *Xochicopal*, est un grand arbre à feuilles d'Oranger, dont le tronc est raïé de blanc. Ses fleurs sont rougeâtres & fort petites. Il donne une résine couleur de feu, qui se nomme *Anime* & *Copal*. Elle est chaude presqu'au troisieme dégré, un peu astringente & dessicative, d'une très douce odeur, bonne par fumigation pour les maux de tête qui viennent d'une cause froide Elle remedie aux suffocations uterines : en un mot, c'est un spécifique pour toutes les maladies froides ou humides. Toutes les autres especes de Copal tiennent de la même vertu.

L'*Holquahuitl* donne une résine que les Mexiquains nomment *Holli*, & les Espagnols *Ule*. Cet arbre a deux especes; l'une, dont le tronc est uni & roussâtre, rempli d'une poulpe grasse & visqueuse. Ses fleurs sont blanches, & ses feuilles très grandes. Il produit, sur son tronc, une sorte de petites bourses, rougeâtres, & pleines d'un petit fruit blanc, de la forme des avelines, couverr d'une peau brune, & d'un goût fort amer. Sa résine, qu'il donne par incision, est d'abord couleur de lait, qui devient, par dégrés, brune & noire. On la forme en boules, dont les Indiens se servent pour se frotter le corps, & qu'ils mangent aussi, mêlée avec certains Vers qu'ils nomment *Axin*. Ils prétendent qu'elle donne une merveilleuse souplesse, qu'elle provoque l'urine, qu'elle nettoie la vessie, & qu'elle remedie dans les Femmes à la sterilité. Ses feuilles, sechées & pilées, sont un poison mortel pour les Lions, les Tigres, & la plûpart des Bêtes feroces.

Le *Tecomahuca*, nom que les Espagnols ont corrompu de *Tecomahiayc*, est un grand arbre (91), dont les feuilles sont rondes & dentelées, & qui porte à l'extrêmité de ses branches un petit fruit rond, jaunâtre, plein d'une graine semblable à celle du Cotonier. La substance du tronc est d'un goût âcre, mais d'une agréable odeur. Il en sort, quelquefois naturellement, quelquefois par incision, une résine qui a toutes les qualités des précédentes, & que quelques-uns prennent pour une sorte de myrrhe.

Le *Caranna* est une résine qui sort d'un grand arbre, nommé *Tlahuilillocan* par les Mexiquains, dont le tronc est uni, d'un rouge éclatant, & d'une forte odeur. Ses feuilles ressemblent à celles de l'Olivier, & sont disposées en forme de croix. On n'attribue pas moins de vertus à sa résine, qu'à celle

(91) On l'appelle aussi *Copalyhat*, & *Memayal quahuitl*.

du Tecomahuca, quoique jusqu'à-présent elle ait été moins connue.

Description de la Nouvelle Espagne.

Les Mexiquains nomment *Huitzil-xochitl*, & *Anatl-inan*, un arbre qui produit une gomme, de l'odeur de l'aneth. Son tronc est droit & uni, son écorce verdâtre, & sa substance fort blanche; ses feuilles sont aigües & dentelées, ses fleurs pâles, mais jaunissant un peu vers les bords. Le goût, comme l'odeur de sa résine, tire sur celui de l'aneth.

Une autre résine, blanche & fort odorante, que les Médecins Indiens emploient beaucoup pour la dyssenterie, se nomme *Quauheitlali*; ou du moins ils donnent ce nom à la liqueur laiteuse qu'elle forme, aussi tôt qu'on la jette dans l'eau. Elle arrête le sang, de quelque partie du corps qu'il puisse couler; mais on doit se garder d'en prendre trop (92). L'arbre qui la donne, & qui se nomme *Quauhcopaltic-xixio*, a le tronc uni, tendre, qui se separe de lui-même en écaille. Il a les feuilles du Basilic, & le fruit de l'Oxy-acanthe, mais plus gros, verd en naissant, & tournant bientôt vers le rouge.

L'*Hutzochitl* des Mexiquains, que les Indiens de Panuco nomment *Chute*, & les Espagnols Baume, parcequ'il donne une liqueur fort semblable au Baume de Syrie, & qu'il ne lui cede, ni par l'odeur, ni par les autres qualités, est un arbre de la grandeur de l'Oranger, avec les feuilles de l'Amandier, mais plus grandes & plus aigües. Il porte, à l'extrêmité de ses branches, des fleurs jaunes, à feuilles longues & étroites, qui contiennent une sorte de semence brune. Dans toutes les saisons, mais sur-tout à la fin des pluies, cet arbre donne par incision une liqueur vantée, d'un jaune noirâtre, d'un goût âcre & amer, & d'une odeur forte, mais extrêmement agréable. On la tire aussi, en coupant les plus tendres branches & les faisant bouillir dans l'eau en pieces fort menues. Il en sort bientôt une substance huileuse, qu'on recueille à mesure qu'elle surnâge; mais ce Baume est moins estimé que l'autre. On tire aussi, des semences de l'arbre, une huile de la plus agréable odeur, qui ressemble assez à l'huile d'olive, & qui a presque les mêmes vertus que le Baume.

Le *Quauticonex*, arbre médiocrement haut, mais d'un tronc épais, dur & odorant, a les feuilles larges, la fleur petite & blanche, le fruit semblable aux baies du Laurier. On coupe son écorce en pieces; on la macere dans l'eau pendant quatre jours, on l'expose ensuite au Soleil; & lorsqu'elle commence à s'échauffer, on en tire sous le pressoir une huile balsamique, utile à divers besoins.

On ne parle point d'une véritable espece de laque, qui est en abondance au Mexique, & qui vient d'un arbre nommé *Tzinacau Cuitla quahuitl*; ni du sang de Dragon, dont l'arbre n'est pas plus rare, & se nomme *Ezquahuitl*.

Espece de Cedres.

Les Provinces méridionales produisent en abondance une sorte de Cedres, auxquels les Espagnols donnent du moins ce nom, quoiqu'il ressemble peu à ceux du Mont Liban. Labat est persuadé que c'est le même arbre qu'on appelle Acajou (93) dans les Isles du Vent. Les feuilles en sont petites, longues & étroites, à-peu-près comme celles du Pêcher. Elles croissent par bouquets. Leur couleur est un verd pâle. Elles sont minces, souples, frisées

(92) La dose est le poids d'une obole.

(93) Il ne faut pas le confondre avec l'Acajou à fruit, dont on parlera dans un autre lieu.

vers la pointe; & lorsqu'on les froisse dans la main, elles rendent une liqueur onctueuse, d'une odeur aromatique. L'écorce de l'arbre est épaisse, rude, tailladée, grise, assez adhérente. On prétend qu'il est mâle & femelle, & que le mâle est non-seulement plus rouge, mais plus compact; ce qui le rend plus facile à travailler que l'autre, qui est quelquefois un peu cotoneux. Il devient très grand, sur-tout dans les terres arides, qu'il paroît aimer plus que les bonnes; & peut-être sert-il beaucoup à leur sécheresse, en attirant toute la substance par ses cuisses & ses racines, qu'il étend fort loin du tronc. On le vante pour toutes sortes d'usages. Les Espagnols en font des poutres (94), des chevrons, des planches, des cloisons & des meubles. Les Indiens n'en connoissent pas de meilleur pour en faire des Canots & des Pyrogues de toute sorte de grandeurs, capables de porter beaucoup de monde & de faire de longs trajets; outre qu'étant leger & flottant sur l'eau, il est comme à l'épreuve du naufrage. On ne lui trouve pas d'autre défaut que de se fendre aisément; mais on y remedie, en garnissant de coubes l'interieur des Canots, & ferrant les deux extrêmités avec quelques bandes de fer. Son odeur, qui lui a fait donner le nom de Cedre, est extrêmement agréable. Il passe aussi pour incorruptible, ou du moins d'une très longue durée; & l'on croit en trouver la cause dans une humeur gommeuse, très âcre & très amere, qui en éloigne les Vers & les Poux de bois, & qui communique de l'amertume jusqu'aux alimens qu'on fait cuire sur un feu de son bois (95). A l'égard de son odeur, elle ne se fait sentir que lorsqu'il est bien sec; & comme le bois de Sainte-Lucie, il en jette une fort mauvaise & fort dégoutante, jusqu'à ce qu'il ait perdu toute son humidité. Le tronc & les grosses branches du Cedre de la Nouvelle Espagne jettent, par intervalles, des grumeaux d'une gomme claire, nette & transparente, qui durcit à l'air, & qu'on emploie aux mêmes usages que la gomme Arabique. Peut-être en tireroit-on beaucoup plus par incision.

Description de la Nouvelle Espagne.

Trois sortes de Mangles.

On distingue, sur les Côtes méridionales de la Nouvelle Espagne, trois sortes de Mangles; les noirs, les rouges & les blancs. Le noir, qui est le plus grand, a le tronc de la grosseur d'un chêne, & s'éleve ordinairement d'environ vingt piés. Il est fort dur, & bon pour la charpente, mais d'une pesanteur extraordinaire. Le Mangle rouge croît en abondance près de la Mer & des Rivieres. Son tronc est moins gros que celui du Mangle noir; mais il pousse plusieurs racines, de la grosseur de la jambe, qui s'élevent à six, huit ou dix piés de terre, & qui sortant d'un même tronc, paroissent soutenues par autant de pieux artificiels. Il est impossible de marcher dans les lieux où cet arbre croît, ou du moins si difficile, que pour traverser tant de racines entrelacées, on a quelquefois un demi-mille à faire sans toucher la terre du pié, c'est-à-dire, en sautant d'une racine sur l'autre. Le bois en est dur, & bon à divers usages. Son écorce, qui est rouge en de-

(94) Ce fut de ce Cedre que Fernand Cortez emploïa sept mille poutres à la construction de son Palais, en faisant rebâtir Mexico. *Voïez*, ci-dessus, la Description de cette Ville, page 437.

(95) D'autres bois amers, tels que le Simarouba de la Caïenne, si célebre par ses vertus pour les dyssenteries, produisent le même effet.

Description de la Nouvelle Espagne.

dans, sert à tanner les cuirs. Le Mangle blanc n'atteint jamais à la grosseur des deux autres, & n'est pas non plus de la même utilité. Le noir & le blanc ne poussent point, comme le rouge, des racines élevées. Leur tronc sort immédiatement de terre, comme celui de la plûpart des autres arbres.

Le Pengoin.

On trouve sur les mêmes Côtes, & dans la plûpart des Isles, mais plus particuliérement encore dans la Baie de Campeche sur la Mer du Nord, une espece de fruit qui se nomme *Pengoin*, & dont on distingue le jaune & le rouge. Le premier croît sur une tige verte, de la grosseur du bras, & haute de plus d'un pié. Les feuilles ont un demi-pié de long, sur un pouce de large, & sont bordées de piquans. Le fruit sort au sommet de la tige, en deux ou trois gros pelotons, composés chacun de seize ou vingt pommes, rondes & jaunes, de la grosseur d'un œuf de Poule. La peau en est épaisse, & le dedans plein d'une petite graine noire, mêlée dans la poulpe du fruit. Le Pengoin rouge a la grosseur & la couleur d'un oignon sec. Sa figure est celle d'une quille. Il ne croît point sur une tige, mais, sortant de terre par le bout qui s'éleve, il y demeure attaché par l'autre. Soixante ou soixante & dix de ces fruits croissent ensemble, aussi proche les uns des autres qu'il est possible, & tous sur la même racine. Ils sont environnés & défendus par des feuilles piquantes, comme celles du Pengoin jaune, & longues d'environ deux piés. Le fruit de l'un & de l'autre se ressemble par les qualités. Ils tirent tous deux sur l'aigre. Ils passent pour sains, & jamais ils ne nuisent à l'estomac. Cependant, si l'on en mange avec excès, on sent une chaleur extraordinaire au fondement. La Baie de Campeche en produit une si grande abondance, que les piquans des feuilles y rendent le passage fort difficile.

Le Chupiri

La Province de Mechoacan produit un arbre que ses Habitans nomment *Chupiri*, c'est-à-dire *Plante de feu*, dans leur langue. Il ressemble au Laurier, avec une forme encore plus agréable. Ses feuilles sont plus grandes que celles de l'Amandier. Ses fleurs sont une espece de roses : mais le suc en est si âcre, qu'il faillit de causer la mort à un Médecin Espagnol, qui en osa faire l'essai. Les Indiens l'emploient néanmoins à purger la pituite, en le prenant mêlé avec d'autres sucs. Les Espagnols, redoutant ses effets, se reduisent à l'appliquer en cataplasme sur le nombril, & le croient capable de purger par cette voie (96).

Le Charapeti ou Chupiri Arbuste.

On vante un arbuste de la même Province, nommé aussi *Chupiri*, & par d'autres *Charapeti*, qui pousse une longue & grosse racine, d'un blanc sale au dehors, & rougeâtre en dedans, d'où sortent quantité de petits rameaux d'un verd obscur, tirant sur le bleu, ronds, unis, qui se couvrent de feuilles à-peu-près semblables à celles de l'Oranger, & qui portent des fleurs blanchâtres, en forme d'étoiles, mais sans goût & sans odeur. Les Indiens font un cas extrême de cette Plante, & la préferent à toutes les autres pour les accidens du mal venerien. Ils emploient sa racine en décoction, avec un regime convenable au Païs. Non-seulement elle guerit les tumeurs, les plaies, & les autres effets de ce mal, mais elle arrête la dyssenterie, elle rétablit les forces, elle excite l'appetit, elle chasse la galle & les maladies les plus obstinées de la peau.

(96) Fr. Ximenes, *ubi suprà*. Laet, livre 5, page 264.

Description de la Nouvelle Espagne.

Le Bois de ſang, que les Mexiquains nomment *Quammochitl*, ſe trouve en abondance dans la Province de Nicaragua ſur la Mer du Sud, & ſur la Mer du Nord à la même hauteur.

Quammochitl, ou Bois de ſang.

Le Cuhuraqua.

Le *Cuhuraqua* eſt un arbuſte du Mechoacan, dont le tronc eſt épineux. Ses racines, blanches & ſarmenteuſes, produiſent de petits rejettons, de couleur rougeâtre en dehors & tout-à-fait rouge en dedans, tortus, & qui ſe couvrent de petites feuilles fort veinées, de la figure d'un cœur. On en diſtingue deux autres eſpeces, dont l'une ſe nomme *Pinguiqua*, & l'autre *Jacua*. De ces trois arbuſtes, on tire une teinture d'un fort beau rouge.

Le Puntzumeti.

Le *Puntzumeti*, que Ximenez croit pouvoir nommer l'*Aſarum* du Mechoacan, eſt une Plante vantée, dont les feuilles reſſemblent beaucoup à celles de la Vigne, & dont la tige, qui n'a pas plus d'une coudée de hauteur, eſt ronde & unie. Ses fleurs produiſent de petites ſemences noires, elles ſont jaunes & compoſées de filets fort déliés, en forme de chevelure. Les racines, qui ſont en grand nombre, reſſemblent à celles de l'Ellebore blanc. C'eſt la ſeule partie que la Médecine emploie. Elles ſont d'un goût âcre. Elles jettent une petite odeur de muſc. On les croit chaudes & ſeches au troiſiéme dégré. Leur poudre au poids d'une dragme, priſe dans du vin, ou dans de l'eau de bugloſe ou de citron, adoucit les douleurs nephrétiques, nettoie les reins, fortifie le ventricule dans les affections froides, facilite la digeſtion, ôte les crudités, excite les mois, diſſipe les vents, & joint, à toutes ces vertus, celle d'être un puiſſant antidote contre toutes ſortes de venins.

Acuitze-Huarita.

Les Eſpagnols ont donné, dans leur Langue, le nom d'*Ennemie des Venins*, à la Plante qui ſe nomme *Acuitze-huarira* dans le Mechoacan, & *Chipahuatziz*, ou *Zozataquam*, dans d'autres Provinces. Ses feuilles ſont celles de l'oſeille, & ſortent de la racine. Ses tiges ne s'élevent que de deux ou trois pouces, & portent au ſommet de petites fleurs d'un blanc rougeâtre, qui forment enſemble un bouquet rond. La racine eſt ronde auſſi, blanche en dedans, & d'un jaune doré en dehors. C'eſt elle qu'on emploie, & dont on vante non-ſeulement l'agréable goût, mais les qualités temperées, qui tirent un peu néanmoins ſur le froid & l'humide. Son ſuc, ou ſon eau, dans quelque quantité qu'on l'avalle, adoucit l'ardeur des fiévres, fortifie le cœur, paſſe pour un excellent antidote, & pour un vulneraire encore plus puiſſant, ſur-tout ſi la racine pilée eſt appliquée en forme d'emplâtre ſur la bleſſure; ſoulage les douleurs des reins, tempere l'acrimonie de l'urine, excite l'appetit, diſſipe les tumeurs du goſier, &, par des vertus dont la cauſe eſt ignorée, remedie preſqu'à tous les maux, de quelque maniere qu'on l'emploie.

Le Tlalamatl, ou l'Herbe de Jean-l'Infant.

Le *Tlalamatl*, nommé par d'autres *Tlacimatl* ou petite *Cimatl* & *Yurintitaquaram* par les Mechoacans, mais que les Eſpagnols nomment *Herbe de Jean l'Infant*, parce que c'eſt à lui qu'ils en doivent la connoiſſance, a les feuilles preſque rondes, diſpoſées trois à trois, & ſemblables à l'herbe que les Latins appellent *Nummulaire*. Ses tiges ſont purpurines & rampantes; ſes fleurs, rouſſes, en forme d'épis; ſa ſemence petite & ronde; ſa racine longue, mince & fibreuſe. Elle eſt froide, ſeche, & aſtringente. Elle guerit toutes ſortes de plaies. On aſſure même qu'elle avance la maturité des

tumeurs & des abſcès. Elle arrête les vomiſſemens. Pilée, au poids de deux dragmes, elle adoucit les douleurs qui viennent des maux véneriens ; elle évacue toutes les humeurs nuiſibles ; appliquée ſur les yeux, elle remedie aux inflammations. Enfin elle tue la vermine (97).

Le Pehuam.

Les Naturaliſtes Eſpagnols prennent le *Pehuame* de Méchoacan pour la Plante que *Dioſcoride* nomme *Ariſtoloche Clematide*, & prétendent que ſi elle étoit plus connue, on n'eſtimeroit pas tant le China & la Salſepareille ; parcequ'elle a des propriétés fort ſuperieures. C'eſt une eſpece de *Volubilis*, dont les feuilles, ont la forme d'un cœur, mais ſont fort petites. Ses fleurs purpurines ne ſont pas différentes de celles des autres Ariſtoloches. Sa racine eſt longue, épaiſſe, & couverte d'une peau rougeâtre. C'eſt d'elle qu'on fait uſage. Elle eſt âcre, odorante, ſeche & chaude au troiſieme dégré. En décoction, & preparée comme le china & la ſalſepareille, elle guerit le mal venerien. On lui attribue quantité d'autres vertus, & les Indiens la comptent entre leurs plus merveilleuſes Plantes.

Le Tlantlaquacuitlapil'e, ou Racine purgative de Mechoacan.

La racine purgative de Mechoacan étant aujourd'hui fort connue, ſon origine & ſa deſcription n'en paroîtront que plus curieuſe. Les Indiens de cette Province la nomment *Tachuache*, les Mexiquains *Tlantlaquacuitlapille*, & d'autes Nations *Puſquam*. Il s'en trouve trois eſpeces, dont on regarde deux comme le mâle & la femelle. Leur forme & leurs qualités ſont les memes. Elles ont une racine longue & épaiſſe, de laquelle il ſort une eſpece de lait. La ſeconde pouſſe des tiges fort menues, avec de petites feuilles en forme de cœur, & des fleurs rouges & longuettes, qui donnent pour fruits une ſorte de petits melons (98), couverts d'un peau blanche, & remplis de petites ſemences blanches & plates, avec de petits filamens ſemblables à ceux du coton, qui ne ſe rompent point aiſément. La racine eſt ſeche & chaude au quatrieme dégré, & d'un goût brûlant ; ce que pluſieurs Naturaliſtes n'ont point obſervé. Elle purge toutes les humeurs, ſur-tout la pituite. La doſe eſt une dragme & demie, ou deux au plus, dans du vin ou du bouillon, ou dans un œuf frais. Quelques-uns emploient ſon ſuc au lieu de ſcammonée, dont ils la croient une eſpece. Ils en font, avec du ſucre, des tablettes auxquelles ils attribuent d'excellens effets. D'autres réduiſent en poudre ſix dragmes de la racine, qu'ils font macerer pendant une nuit dans ſix onces d'eau, & donnent cette eau, bien paſſée. Enfin d'autres mêlent à la même eau, une once de ſirop de Matlatztic, ou de Salſepareille, ou de feuilles de Sené.

La troiſieme eſpece croît particuliérement dans les terres noires & pierreuſes. Sa racine eſt moins épaiſſe. Il n'en faut que deux dragmes, pour compoſer, avec 20 dragmes de ſucre, ou de *Tzautli* ou de *Tragacanthe* (99), un électuaire qui purge doucement la bile & le flegme, & qui l'emporte ſur toutes les drogues qui nous viennent des Indes. On fait auſſi, de ſa décoction, un ſirop dont trois onces purgent merveilleuſement les mêmes humeurs. La racine doit avoir eu le tems de ſecher, pendant toute une année : mais, en la cueillant, il faut ſavoir la diſtinguer d'une autre, qui

(97) Ximenes, *ubi ſuprà* ; & Monardes, dans les Exotiques de Cluſius, chap 16.

(98) Il y a *Pepino*, qu'on prend pour une faute d'impreſſion, au lieu de *Peponi*.

(99) C'eſt ce qu'on nomme vulgairement *Gomme adragante*.

lui

lui ressemble beaucoup, & qui est un dangereux poison. Lorsqu'Hernandez, qu'on suit ici, écrivoit sur les propriétés de cette Plante, elle étoit encore peu connue. Depuis ce tems, on en a découvert quelques autres especes, dont l'operation est plus douce; quoique les trois premieres soient toujours les plus célebres.

Description de la Nouvelle Espagne.

Celle que les Espagnols nomment *Mechoacan*, sans l'addition d'aucun autre mot, purge avec moderation; mais il s'en trouve deux especes, dont l'une est fort venimeuse. Elles ont toutes deux la racine grande & épaisse. Celle, qu'on appelle *Matlalitztic*, est beaucoup plus petite que les précédentes. Elle purge moins aussi. On la donne à toute sorte d'âges, sans excepter les Femmes grosses. L'espece qu'on nomme *Xalapa*, est plus forte que toutes les autres, quoiqu'elle soit moins grande. Elle purge toutes les humeurs nuisibles, mais elle demande beaucoup de précautions On en fait un sirop fort utile (1). Toutes ces especes croissent abondamment dans la Nouvelle Espagne. Elles sont toutes, seches & chaudes au quatrieme dégré; à l'exception du Matlalitztic, qui est d'une chaleur médiocre, & qu'on emploie sans danger. Il n'y a point d'autre difference entre les feuilles, les fleurs & les fruits de ces Plantes, que le plus ou moins de grandeur, qui vient de la qualité du terroir. Leurs fleurs néanmoins varient un peu. Elles sont d'un bleu plus ou moins obscur (2).

Résine de couleur d'or.
L'Enguamba.

Les Cantons de *Xicatlan* & d'*Urubapa* produisent en abondance une espece d'arbres, qui donnent une résine de couleur d'or. L'*Enguamba*, qui ne croît que dans le Canton d'Urubapa, est un arbre moïen, dont les feuilles, larges & concaves, sont divisées par de petits nerfs moitié jaunes & moitié rouges. Ses fleurs pendent en grappes, & sont couleur d'herbe. Il s'en forme un fruit noir, plein de grains, dont on exprime une huile jaunâtre, qui est un spécifique pour résoudre les humeurs, & pour guerir les anciennes plaies.

Montineute; Plante purgative de Tharimbaro.

Dans le Canton de *Tharimbaro*, qui appartient comme les deux précédens à la Province des *Zacatules*, on trouve une Plante, que les Habitans nomment *Montineute*, dont les feuilles sont petites, en forme de cœur, les tiges rouges, & les fleurs de la même couleur, mais formées en petits vases orbiculaires qui contiennent la semence, & dont la racine est extrêmement fibreuse. La semence, broïée, au poids d'une dragme, purge toutes sortes d'humeurs, sans peril, sans dégoût, & sans tranchées.

Plante venimeuse, dont l'effet est reglé.

Quoique la Province de Guaxaca soit fort montagneuse, à l'exception du Marquisat del Valle, elle est fertile en fruits, & sur-tout en Plantes salutaires, entre lesquelles il s'en trouve aussi de fort venimeuses. La Vallée en produit une, donton croit les propriétés sans exemple. Sa force pour empoisonner, dépend du tems qui s'est écoulé depuis qu'elle est cueillie; c'est-à-dire, que pour faire mourir quelqu'un à la fin de l'année, il faut qu'elle ait été cueillie depuis un an; ou depuis six mois, si l'on veut qu'elle soit mortelle au même terme. On l'emploie fraîche, pour ceux dont on veut se défaire sur le champ (3). L'*Huitzpacotl* est fort commun dans la même Province: c'est un arbrisseau, dont les branches descendent jusqu'à

Le Huitzpacotl.

(1) Laet, *ubi suprà*, page 260.
(2) *Ibidem.*
(3) Laet, *ubi suprà*, page 260.

Description de la Nouvelle Espagne.

terre, & dont les feuilles ont trois pointes. Il porte des fleurs rouges, à l'extrêmité des plus petits rameaux; & les fruits, qui prennent leur place, sont une espece de petites avelines à trois noïaux. On le voit couvert de fleurs & de fruits pendant la plus grande partie de l'année. Cinq de ces noïaux, ou sept pour les plus robustes, sans autre préparation que celle d'en ôter la peau, évacuent le flegme & la bile par les deux voies, avec tant de douceur & de fureté, que le moindre aliment pris dans l'intervalle arrête tout-d'un-coup l'effet du remede (4).

Le Savonier Mexiquain.

Le *Savonier*, ou l'arbre qui produit une sorte de petites avelines, dont l'écume est un excellent savon pour nettoïer les habits, croît abondamment dans les Misteques, & les Zapotecas. Les coques exposées au Soleil prennent un très beau noir, & ne se fendent jamais. On les fait polir & percer, pour en faire des grains de Chapelets (5).

Labat en donne la description suivante, & blâme celles qu'on a données avant lui; les feuilles ordinaires de cet arbre sont longues de trois pouces, d'un verd foncé & luisant. Elles sont toujours deux à deux, assez pressées le long des branches, dures, seches, & si recourbées qu'elles laissent un petit creux dans le milieu. Comme le nombre en est très grand, elles font un bel ombrage. Les fleurs viennent par bouquets, de plus d'un pié de long, en forme de pyramide. Elles commencent par de petits boutons blanchâtres, qui s'ouvrent pour composer une petite fleur de sept ou huit petales, avec un petit pistil rouge. Son odeur tire sur celle de la fleur de vigne. Elle se change en un fruit rond, de la grosseur d'une petite noix verte. La peau de l'enveloppe est assez forte, & devient brune en meurissant, après avoir été successivement verte & jaune. Elle renferme une matiere épaisse, molasse, visqueuse, & fort amere. C'est cette matiere, dont on se sert pour blanchir le linge, & qui a fait donner à l'arbre le nom de Savonier, ou d'arbre à Savonettes. Le centre de cette noix offre un noïau rond, ou presque rond, rempli d'une matiere blanche, ferme, & d'un goût qui ressemble assez à celui des noisettes. On en tire une huile, qui n'est pas mauvaise dans sa fraîcheur, & qui éclaire fort bien. L'arbre est droit & rond. Il s'en trouve de deux piés de diametre & de trente piés de hauteur. Son écorce est grise, mince, seche, & peu adherente; comme on le remarque dans tous les bois durs. Il est fort pesant. Ses fibres sont fines & pressées. Les meilleures haches se rompent souvent pour l'abbattre. Aussi ne l'emploie-t-on gueres en charpente. Il sert à faire des rouleaux de moulin & des moïeux de roue. Labat confirme qu'on fait des chapelets de ses noïaux. Ceux des vieux arbres ont assez d'épaisseur pour être travaillés sur le tour; & pour recevoir de petites moulures ou des compartimens de filigrane, qui augmentent l'éclat de leur couleur noire & lustrée (6).

Cozolmecatl, espece de China.

Du côté de Colima, sur-tout dans le Canton d'Acatlan, on trouve une espece de *China*, que les Indiens nomment *Cozolmecatl*, ou *Olcacazan*. Cette Plante consiste dans une grosse racine, presque ronde, rouge, fibreuse & pesante, d'où sortent des tiges menues, rampantes, rouges vers leur racine

(4) *Ibid.*

(5) On en lit une description dans Monardes, *ubi suprà*. Voïez, ci-dessus, le Savonier de l'Isle Espagnole.

(6) Labat, Tome VII. page 38.

commune, pleines de nœuds, & de filamens par lesquels chaque tige s'attache & grimpe au tronc de l'arbre voisin. Leurs feuilles sont presque rondes, de grandeur moïenne, & divisées dans leur longueur par trois veines. Le fruit est une baie comme celle du Myrte, mais remplie de semence. On attribue quantité de vertus à toute la Plante. Les feuilles, appliquées sur les yeux, en dissipent promptement toute sorte de rougeur. Appliquées sur la tête, en forme d'emplâtre, elles en guerissent tous les maux, sans excepter le mal de dents. Les Indiens jugent de leur effet par le plus ou moins de fermeté avec laquelle ils les voient tenir sur la partie affligée, c'est-à-dire qu'ils n'en esperent rien, lorsqu'ils les voient tomber trop tôt. La racine, quoiqu'assez temperée, est également contraire à toutes les maladies chaudes & froides. L'excès même n'en est pas dangereux. Elle augmente les forces, elle les rétablit, elle excite la chaleur naturelle. En emplâtre, elle a plus de vertu encore que ses feuilles, contre les mêmes maladies. Il suffit de la tenir entre les mains, pour en ressentir d'utiles effets. Enfin, les Indiens prétendent qu'il n'y a point de maux qu'elle ne puisse guerir (7).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

On vante un arbre, particulier à la Province de Tabasco, que les Habitans appellent *Xocoxochitl*, mais que les Espagnols ont nommé *Poivre de Tabasco*. L'arbre est grand. Ses feuilles sont celles de l'Oranger, & jettent une odeur très agréable. Ses fleurs sont rouges. Elles ressemblent à celles du Grenadier, mais elles ont l'odeur de l'orange. Ses fruits sont ronds, & pendent en branches. De verds qu'ils sont d'abord, ils deviennent roux, ensuite noirs; & quoique d'un goût fort âcre, ils conservent une fort bonne odeur. Ils sont secs & chauds au troisieme dégré. On s'en sert, au lieu de poivre, dans l'assaisonnement des viandes, & les Espagnols mêmes y reconnoissent beaucoup de vertus.

Xocoxochitl, ou Poivre de Tabasco.

Les Provinces, que les Espagnols comprennent sous le nom de Nouvelle Galice, & qui touchent à la Mer de Californie & au nouveau Mexique, produisent plus heureusement que les autres toutes les especes de fruits qu'on y a portées de l'Europe. On y trouve des arbres d'une grandeur surprenante, sur-tout le *Zeybo*, qu'Oviedo nomme *Ceyba* (8), & dont il donne la description. Mais le bois en est si spongieux, qu'il n'est d'aucun usage. Il porte pour fruit une espece de siliques, remplies d'une laine subtile qui se dissipe dans les airs, lorsqu'elles s'ouvrent dans leur maturité. Les Indiens sont persuadés que l'ombre de cet arbre est extrêmemenr saine. Tous les Tunas des mêmes Provinces donnent d'excellens fruits. Les Oliviers sont les seuls arbres de l'Europe qui n'y en produisent point : ce qu'on attribue à l'instinct qui porte les Fourmis à se nicher sous leurs racines. Tous les champs produisent sous terre une espece de truffes, que les Espagnols nomment *Castanvelam*, & qui engraissent merveilleusement les Bestiaux. La peste de ces Provinces, pour les fruits & pour les grains, est non-seulement l'abondance de Fourmis, mais encore plus une multitude incroïable de petites Pies, de la grosseur de nos Moineaux, qui ravagent les moissons, sans que le bruit & d'autres secours puissent les éloigner. En récompense, les Abeilles, dont le nombre est prodigieux, y sont sans aiguillon, & font leur miel dans le tronc des arbres.

Le Zeybo.

Ce qui empêche les Oliviers de donner du fruit.

Peste des fruits & des Moissons.

(7) Ximenez, *ubi suprà*.

(8) Oviedo livre 9, chap. 11. Herrera

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

La Province de Vera-Paz produit des Cannes d'une si singuliere grandeur, qu'il s'en trouve de cent piés de haut, & si grosses que d'un nœud à l'autre elles peuvent contenir ce que les Espagnols nomment une Arobe d'eau. Aussi les Indiens s'en servent ils pour leurs Edifices.

On doit compter, entre les Plantes de la Nouvelle Espagne, celle du Tabac, qui paroît avoir été découverte pour la premiere fois, en 1520, dans la Province d'Yucacan (9); & que les Espagnols y cultivent encore avec tant de succès, qu'ils en tirent une partie de celui qu'on nomme *de la Havane*

Tlatlanquaie, ou Poivre long du Mexique.

La Plante, qui porte le poivre long, se nomme au Mexique *Tlatlanquaie*, & *Acapatli*. Elle a le tronc tortueux, comme le sarment, & les feuilles semblables à celles du Poivrier blanc, mais plus longues & plus aigües. Son fruit est rond, & de différentes longueurs. Ses feuilles jettent une odeur assez forte, & sont d'un goût fort âcre. Elle est seche & chaude au troisieme dégré. Jamais sa semence ne meurit parfaitement. On la cueille, lorsqu'elle commence à rougir; on l'expose au Soleil, pour la faire meurir, & c'est dans cet état qu'elle se conserve. Quelques-uns la font secher quoique verte, & la mangent sans s'en trouver plus mal. Elle donne un fort bon goût aux viandes, pourvu qu'on ne les approche point du feu après l'assaisonnement; car la moindre augmentation de chaleur en dissipe toute la force. La longueur ordinaire de ce Poivre est d'un demi pié, & sa grosseur celle d'une corde moïenne (10).

Le Pinahuitzxihuitl, arbuste.

Entre les Arbustes, on ne trouve nommé que le *Pinahuitzxihuitl*, que d'autres nomment *Cocochiatli*. Il est haut de quatre palmes. Ses tiges sont minces, épineuses; & ses feuilles divisées en six parties, qui forment entr'elles comme autant de petits faisceaux. La racine est sarmenteuse: les fleurs ressemblent à celles du Châtaignier, & le fruit à la châtaigne, mais il pend en petites grappes, vertes d'abord, ensuite roussâtres. Cette Plante est une espece de Zoophyte, qui se retire & se flétrit, non-seulement lorsqu'on y touche, mais au moindre souffle de l'Homme & de tous les Animaux (11).

Avant l'arrivée des Espagnols, les Mexiquains n'avoient point de Jardins portagers. L'Empereur même & les Caciques, qui faisoient cultiver si soigneusement des Fleurs & des Simples, dans les grands Jardins dont on a donné la description, n'y entretenoient aucune sorte de légumes & de racines pour l'usage de leur table. Ils recevoient de leurs Vassaux une partie de ces secours, qui étoit comprise dans le tribut; & le reste leur venoit des Marchés publics. Mais après le maïz, qui faisoit la principale nourriture du Païs, c'étoient les racines & les legumes, dont la culture étoit la plus commune en plain champ; sans compter ce que la nature offroit d'elle-même, dans un terrein où l'union continuelle de la chaleur & de l'humi-

parle d'un de ces arbres, que quinze Hommes pouvoient à-peine embrasser. Acosta en vit un, dont on ignoroit le nom dit-il, » qui, avant que le tonnerre fut tombé » dessus, pouvoit ombrager mille Hommes. Liv. 4 chap. 30.

(9) Voïez le Tome VI des Voïages de Labat, page 272 & suivantes. On remet à l'article des Isles tout ce qui regarde le Tabac.

(10) Monardes, *ubi suprà*, chap. 54.

(11) Laet, *ubi suprà*, page 231. Ceux, qui souhaiteront un plus grand détail, peuvent consulter le même Ecrivain, dans la Description particuliere de chaque Province.

dité étoit extrêmement favorable à toutes ces productions. Acosta s'est contenté d'en nommer un grand nombre, sans se croire obligé de les décrire (12). Mais il ne cesse point de répeter que de tous les climats du Monde, il n'y en a point de plus riche en plantes, ni dans lequel toutes celles de l'Europe aient fructifié avec plus de perfection & d'abondance. (13).

Description de la Nouvelle Espagne.

Fleurs de la Nouvelle Espagne.

Peu de Nations ont autant de goût que les Mexiquains pour les Fleurs. Ils en font des bouquets fort galans & des couronnes, qu'ils appellent *Suchiles*. On a vu que les Jardins de l'Empereur Motezuma offroient plus de mille figures humaines, artificiellement composées de feuilles & de fleurs. Cette passion s'est communiquée aux Espagnols, sur-tout dans les Couvens & les Monasteres de tous les Ordres. Gage parle avec admiration des agrémens de cette nature, qu'il trouva répandus dans plusieurs Maisons de campagne, où les Religieux qui se destinent à la Mission des Philippines font un séjour de quelques mois, pour se disposer par une vie douce aux fatigues de leur entreprise (14). Mais rien ne paroît approcher de la des-

Délicieuses retraites des Missionnaires.

(12) Il renvoie les Curieux au Docteur Hernandez, » qui a fait, dit-il, un bel « Œuvre de cette matiere des Plantes des » Indes, liqueurs, & choses médecinales, » par l'exprès commandement de Sa Ma- » jesté, faisant peindre & pourtraire au na- » turel toutes les Plantes des Indes, lesquel- » les, comme ils disent, sont en nombre » de plus de mille deux cens, & disent que » cet Œuvre a couté plus de soixante mille » ducats; duquel Œuvre le Docteur *Antho- » nius Nardus*, Médecin Italien, a fait un » extrait. *Ibid.* chap. 29.

(13) Carreri assure qu'on y trouve tous ceux de l'Europe, excepté des noisettes, des cerises, des nefles & des cormes. Tom. VI, chap. 10.

(14) Emploïons ses propres termes. » La » crainte que ces Religieux ne perdent cou- » rage oblige de leur faire passer quelque » tems dans des Maisons de plaisance qui » ne dépendent point des Superieurs de leurs » Ordres à Mexico, mais seulement des » Provinciaux qui sont aux Philippines, » & qui y envoient des Vicaires pour les » gouverner. Celle qui se nomme Saint- » Hyacinthe, & qui appartient aux Reli- » gieux de Saint Dominique, ne manque de » rien de tout ce qui peut servir aux re- » créations. Les Jardins contiennent environ » quinze arpens de terre, ornés de toutes » sortes de fleurs, & partagés par de belles » allées de Citroniers & d'Orangers, où » nous avions des Grenades, des Figues & » du Raisin en quantité, avec des Ananas, » des Sapotes, des Chicosapotes, & tous les » autres fruits qui naissent au Mexique. Les » Herbes, les Salades, & les Cardons d'Es- » pagne, que l'on vendoit, apportoient un » grand revenu tous les ans; car chaque » jour on en envoïoit une pleine charette au » Marché de Mexico, non en certaines sai- » sons, comme en Europe, mais en tout » tems & en toutes saisons. Nous jouissions » de ces délices hors de la Maison; & dans » l'interieur, nous étions traités avec toutes » sortes de viandes & de Poissons. Mais ce » qui nous étonnoit le plus, étoit la grande » abondance de Confitures & particuliére- » ment de Conserves, dont on avoit fait » provision pour nous. Pendant que nous » y demeurâmes, on nous apportoit à cha- » cun, tous les Lundis au matin, une » demi-douzaine de boëtes de Cotignac & » de Conserves d'autres fruits, sans comp- » ter les biscuits pour nous fortifier l'es- » tomac le matin & durant tout le jour; » car nous trouvions que nos estomacs » étoient tout autres en ce Païs-là qu'en » Espagne. Deux ou trois heures après avoir » fait un repas, où l'on nous avoit servi » divers plats de Mouton, de Bœuf, de » Veau, de Chevreau, de Coqs-d'indes, & » de Gibier, nous n'en pouvions plus de » foiblesse; de sorte que nous étions obligés » de nous fortifier par un verre de choco- » lat, ou par un morceau de conserve ou » de biscuit. Cela me sembloit étrange, » d'autant plus que les viandes, à la ré- » serve du Bœuf, me paroissoient aussi gras- » ses & aussi succulentes que celles de l'Eu- » rope. Un Médecin me dit que quoi- » qu'elles fussent aussi belles que celles d'Es- » pagne, il s'en falloit beaucoup qu'elles » fussent aussi nourrissantes, à cause des » pâturages, qui sont plus secs, & n'ont

Description de la Nouvelle Espagne.

Désert & délicieux Jardin des Carmes.

cription qu'il fait du Désert des Carmes, qui est à trois lieues de Mexico au Nord-Ouest. Ce lieu, dit-il, est d'une beauté d'autant plus étonnante, qu'il est situé sur une Montagne au milieu d'une chaîne de Rochers. Les Carmes, qui s'y sont bâti un magnifique Couvent, ont fait faire, entre les Rochers qui environnent l'Edifice, des caves, ou des grottes, en forme de petites chambres, qui servent de logement à leurs Hermites, & plusieurs Chapelles, ornées de Statues & de Peintures, avec des disciplines de fil de fer, des haires, des ceintutes garnies de pointes, & d'autres instrumens de mortification, qui sont exposées à la vue du Public, pour faire connoître l'austérité de leur vie. Ce sanctuaire de la Pénitence est entouré de Vergers & de Jardins, remplis de fleurs & de fruits, qui contiennent près d'une lieue de tour : on y trouve, en plusieurs endroits, des Fontaines qui sortent des Rochers, & dont l'eau est d'une fraîcheur, qui jointe à l'ombrage des arbres, rend cet Hermitage une des plus délicieuses retraites du Monde. On ne s'y promene qu'entre les Jasmins, les Roses & les plus belles fleurs du Païs. Il n'y manque rien qui puisse donner du plaisir aux sens, & satisfaire la vue ou l'odorat. Les Hermites sont relevés chaque semaine ; c'est-à-dire qu'après huit jours de solitude, ils retournent au Couvent, pour faire place à ceux qui leur succedent (15).

Le Floripondio.

On met au premier rang des fleurs Mexiquaines celles d'un arbre, que les Espagnols ont nommé *Floripondio*, & qui ne porte aucun autre fruit. Elles sont un peu plus grandes que le Lis, à peu-près de la même forme, d'une blancheur éblouissante, avec de grandes étamines comme celles du Lis. Leur odeur est charmante, sur-tout pendant la fraîcheur du matin. Ce bel arbre fleurit, sans interruption, pendant toute l'année.

Le Xuchinacaztli, ou Flor de la oreja.

Les Espagnols ont donné le nom de *Flor de la oreja* à la fleur d'un autre arbre que les Mexiquains nomment *Xuchinacaztli*, parcequ'elle représente en effet l'oreille humaine. Les petales sont d'un beau pourpre en dedans, & verds en dehors. L'odeur en est extrêmement agréable.

» pas les changemens du Printems, comme » ceux de l'Europe ; ce qui fait que l'herbe en est courte & se flétrit bientôt, &c. Part. 1. chap. 14.

(15) Le même Voïageur ajoûte que si ce beau Jardin forme un spectacle merveilleux, c'en est un plus admirable encore, » de voir » le nombre de carosses, pleins de Gentils- » hommes & de Dames de Mexico, qui » viennent visiter les Hermites & qui les » reverent comme des Saints. Ils leur portent » des confitures & d'autres présens, pour » obtenir quelque part à leurs prieres. On » leur fait aussi de grandes aumônes en ar- » gent, mais sur-tout de riches offrandes » de diamans, de perles, de chaînes & de » couronnes d'or, & de précieuses robbes, » pour une Image de leur Eglise, qu'ils » appellent Notre-Dame du Mont Carmel, » devant laquelle il y avoit alors vingt » lampes d'argent, dont la moindre valoit » plus de quatre cens piastres. Gage, Part. 2. ch. 1. Carreri, qui visita le même lieu, n'en fait pas moins d'éloges. Il lui donne sept lieues de terrein, environnées d'un bon mur de pierre & de chaux. C'est l'ouvrage de Dom Melchior Quellar, qui emploïa 600000 piastres à cette fondation. Depuis l'origine de l'Hermitage, on y a toujours vu deux Corbeaux, qui ne permettent point à d'autres d'y entrer, & qui chassent même leurs Petits, lorsqu'ils sont en état de voler. Le Cuisinier les appelle en sifflant. Ils viennent, ils mangent, & s'en retournent dans le Bois. Tome VI, Liv. 2. chap. 2. L'enceinte renferme de très hautes Montagnes, où il se trouve des Cerfs, des Lions, des Tigres & des Lapins, qui viennent jusques sous les fenêtres du Couvent. Carteri y tua un Cerf, ce qui déplut fort aux Religieux. *Ibid.*

Le *Yoloxochitl* eſt un troiſieme arbre à fleurs odorantes, qui forment dans leur ombelle un véritable cœur. Elles ſont blanches en dehors, & rougeâtres en dedans, grandes & belles, mais un peu viſqueuſes. On leur attribue pluſieurs qualités, ſur-tout contre les affections hyſteriques.

Description de la Nouvelle Espagne.

Le Yoloxochitl.

Enfin le *Cacaloxochitl* eſt un autre arbre dont on vante beaucoup les fleurs, autant pour leur beauté que pour l'excellence de leur odeur. Les unes ſont bleues, d'autres rouges, d'autres blanches, & d'autres de toutes ces couleurs mêlées. Il en naît un fruit à grandes ſiliques rouges, dont la poulpe eſt emploïée dans la Médecine, pour nettoïer le ventricule & les inteſtins.

Le Cacaloxochitl.

La Fleur, que les Mexiquains nomment *Cempoalxochitl*, & les Eſpagnols *Clavellinas de las Indias*, eſt moins célebre par ſa beauté, que par ſes admirables vertus. Ximenez les décrit (16). Le ſuc des feuilles, & les feuilles mêmes, broïées, & priſes dans de l'eau ou du vin, gueriſſent les refroidiſſemens du ventricule. Elles provoquent l'urine, les mois, & la ſueur. Appliquées exterieurement, avant l'accès des fiévres intermittantes, elles en diminuent la force. Elles diſſipent les vents. Elles excitent à l'amour. Elles gueriſſent la cacohexie qui vient d'une cauſe froide, ou de quelque déſordre du foie. Elles remedient aux obſtructions. Elles relâchent les contractions de nerfs. Elles ſont un ſpécifique pour l'hydropiſie. Priſes dans l'eau froide, elles deviennent un bon vomitif (17). Enfin, c'eſt un excellent remede contre toutes les affections froides, en évacuant la cauſe du mal par l'urine & les ſueurs (18). On en diſtingue pluſieurs eſpeces, mais la principale eſt celle qui ſe nomme proprement Cempoalxochitl.

Le Cempoalxochitl, ou Clavellinas de las Indias.

Cependant on honore du même nom une Plante fort différente, dont les feuilles reſſemblent à celles de la Chicorée dentelée, mais ſont rudes, épineuſes, & noirâtres ou cendrées vers leurs tiges. Elle porte une fleur qui reſſemble au floccon du Chardon; ſa décoction eſt amere; mais on lui attribue la propriété de lâcher le ventre, d'en appaiſer les douleurs, d'exciter l'urine, &c.

Herbe de même nom.

On ne trouve point d'autres fleurs, décrites ou nommées dans les Relations: mais quelques Voïageurs ont obſervé particuliérement quatre ſortes d'Herbes, dont la figure & les qualités leur ont paru mériter plus d'attention.

Quatre ſortes d'Herbes ſingulieres.

1. Celle, que les Mexiquains nomment *Yeuinpatli*, & *Quimihpatli*, a reçu des Eſpagnols le nom de *Cevadilla*. Il s'en trouve pluſieurs eſpeces; mais la principale a les feuilles longues & étroites; avec des lignes ſéparées qui regnent dans toute leur longueur. Elle jette une ſorte de bouton, qui prend la forme d'un épi, & qui porte des grains ſemblables à ceux de l'orge, mais de moindre groſſeur, ſi chauds & ſi cauſtiques, que dans la gangrene, & pour tous les ulceres malins qui demandent un cautere,

(16) Liv. 3. chap. 12.

(17) Delà peut-être l'opinion de ceux qui les croient un peu venimeuſes.

(18) Quelques-uns en font un Baume pour les bleſſures. Ils en font bouillir les fleurs dans de l'huile commune; ils y joignent du ſuc des mêmes fleurs; & paſſant tout à la chauſſe, ils y mettent un peu de cire, pour lui donner la conſiſtence d'onguent. C'eſt un remede ſingulier pour les plaies & pour les hemorrhoïdes. Laet, *ubi ſuprà*, Liv. 5. page 230.

ils produisent les mêmes effets que le fer brûlant.

Description de la Nouvelle Espagne.

2. Le *Tlilxolchitl* est une espece de volubilis, qui s'éleve autour des arbres & qui les embrasse. Il porte des siliques oblongues, étroites, & presque rondes, qui ont l'odeur du Baume de la Nouvelle Espagne. On les fait entrer dans la composition du chocolat. Leur poulpe est noire, & pleine de petits grains qui ressemblent au Poivre. Deux de ces grains, macerés dans l'eau, provoquent merveilleusement l'urine (19).

3. Le *Chichimecapatli* a les feuilles longues & minces. Sa racine, qui a la forme & la grosseur d'une noix, est blanche en dedans, noire en dehors, & rend un suc visqueux. Cette herbe est seche & chaude au quatrieme dégré, & d'une force si singuliere, qu'on n'en use point sans précaution. Au poids d'un scrupule, prise dans quelque liqueur, elle purge par les deux voies. Les Mexiquains y mêlent une autre herbe, qu'ils nomment *Cocozlic*; & de ce mêlange ils composent des Trochisques, dont une dragme fait encore une puissante purgation, mais sans danger.

4. Le *Mecaxuchitl* est une herbe rampante, dont les épis sont ronds, unis & tortus. Ses feuilles sont grandes, d'une épaisseur qui tire aussi sur le rond, & d'une saveur fort âcre. Elle porte un fruit qui ressemble au Poivre long, & qu'on mêle au chocolat pour en relever le goût. Il subtilise les humeurs lentes & épaisses. C'est un antidote renommé contre toutes sortes de poisons.

Progrès des Plantes d'Espagne au Mexique.

On n'a point suivi d'autre ordre, dans cette courte peinture des Plantes Mexiquaines, que celui qu'on a trouvé dans les Voïageurs. A l'égard de celles que les Espagnols y ont transportées, on a déja remarqué que chaque Province offre aujourd'hui tout ce qui croît en Espagne, » meilleur dans » quelques-unes, suivant le témoignage d'Acosta, & pire dans d'autres; » comme le Froment, l'Orge, les Porées & toutes sortes de légumes, les » Laitues, Choux, Raves, Oignons, Ail, Persil, Navets, Pastenades, » Berangenes ou Pommes d'amour, Scarolles, Bétes, Epinars, Garances, » Pois, Feves, Lentilles, enfin tout ce que la Nature donne ici d'utile. Entre les Arbres, ceux qui ont fructifié avec plus d'abondance sont les Orangers, les Limoniers & les Citroniers. On en vit bientôt des Forêts; spectacle fort étonnant pour le même Ecrivain, qui étant au Mexique demanda, dit-il, d'où venoient tant d'Orangers : on lui répondit que c'étoit l'effet du hasard, & que les oranges étant tombées à terre, où elles s'étoient pourries, leurs semences, dispersées par les eaux & le vent, avoient germé d'elles-mêmes. Il ne visita aucune partie de la Nouvelle Espagne où les deux qualités dominantes du Païs, qui sont la chaleur & l'humidité, n'aient multiplié ces arbres & leurs fruits avec le même succès. Cependant ils ne croissent pas facilement dans les Montagnes. On les y transplante des Vallées & des Côtes maritimes (20).

Les Figues, les Pêches, les Presses, les Abricots, & les Grenades mêmes, ne se sont pas ressentis moins avantageusement de la faveur du climat. Mais il n'en est pas de même des Pommes, des Poires, des Prunes & des Cerises; soit que leur culture ait été négligée, ou que dans une grande Région, dont

(19) Laet, *ibid.* & Monardes, chap. 54. (20) Acosta, Liv. 4. chap. 31.

dont la temperature est inégale, on n'ait pas assez distingué celle qui leur convient. Il s'y trouve néanmoins une si grande abondance de Coings, qu'on en donne cinquante à choisir pour une demi-réale; d'ailleurs, ajoûte Acosta, les Mexiquains regrettent peu quelques fruits grossiers qu'on n'a pu faire croître jusqu'à-présent dans leur Païs, tels que les Châtaignes, les Nefles, les Cormes, les Noisettes, & même les Amandes, qui n'y viennent pas facilement. On leur en porte d'Espagne, & l'on ne s'apperçoit point qu'ils soient fort avides à les rechercher (21).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

§. III.

ANIMAUX.

Oiseaux.

LE principal ornement des Mexiquains consistant dans les belles plumes, qu'ils emploient non-seulement à se parer, mais à faire des Etoffes & des Tableaux, dont on a vanté mille fois la beauté (22), on ne regardera point comme une exageration, dans les Voïageurs, ce qu'ils racontent de l'excellence & de la variété des Oiseaux de la Nouvelle Espagne. Acosta déclare que l'Europe n'a rien qui en approche (23). Carreri prononce que le reste de l'Univers n'a rien qu'on puisse leur comparer (24).

Le Senfoutlé.

On donne le premier rang au *Senfoutlé*. Cet Oiseau joint à l'éclat du plumage un chant si agréable, qu'on n'a pas cru pouvoir mieux le représenter que par son nom, qui signifie *cinq cens voix*. Il est un peu moins gros que la Grive, & d'un cendré très luisant, avec des taches blanches fort régulieres aux aîles & à la queue.

Le Gorion.

On n'admire pas moins le beau noir, qui fait la couleur du *Gorion*, que les agrémens de son ramage; sur-tout du Mâle, qui est de la grosseur d'un Moineau.

(21) *Ibid.*

(22) Ecoutons le savant & judicieux Acosta : » On s'esmerveille que l'on puisse » faire avec des plumes une œuvre si dé- » licate & si parfaitement égale, qu'elles » semblent être de vraies couleurs de pein- » ture & ont un œil & un regard si gai, » si vif, & si agréable, que le Peintre n'en » peut pas faire de si beau avec son pinceau » & ses couleurs. Le Précepteur du Prince » d'Espagne Dom Philippe lui donna trois » Estampes ou Pourtraits faits de plumes, » comme pour mettre en un Breviaire, » lesquels son Altesse montra au Roi Dom » Philippe, notre Sieur, son Pere, lesquels » Sa Majesté contemplant, dit qu'il n'avoit » jamais vu, en œuvre si petite, une si grande » perfection & excellence. Et comme on » eut un jour présenté à la Sainteté de » Sixte V un autre quarré plus grand, où » étoit pourtrait St François, & qu'on lui eût » dit que les Indiens faisoient cela de plu- » mes, il le voulut éprouver, touchant des » doigts le tableau; pour voir si c'étoit » plume, d'autant que la vue ne pouvoit » discerner si c'étoit couleurs naturelles de » plumes, ou artificielles de pinceau. C'est » une chose fort belle que les rais & re- » gards que jette un vert, un orangé comme » doré, & autres couleurs fines; & est » digne de remarque que les regardant » d'une autre façon, on les voit comme » couleurs mortes. Les meilleures & plus » belles Images de plumes se font en la » Province de Mechoacan & au Bourg de » Pascaro. La façon est qu'avec de petites » pinces délicates, ils arrachent les plumes » des Oiseaux morts, & avec une colle » déliée qu'ils ont, les vont attachant lége- » rement & poliment. Les mêmes Oiseaux » y sont encore aujourd'hui; mais les Mexi- » quains ne sont plus tant curieux, & ne font » plus tant de gentilliesses comme ils sou- » loient. Liv. 4. chap. 37.

(23) *Ibid.*

(24) Tome VI, chap. 9.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Cardinal.

Le *Cardinal* chante bien aussi ; mais il est moins distingué par cette qualité, que par sa figure. Il est de la grandeur d'une Alouette de Bois. Son plumage & son bec sont du plus beau rouge, & sa tête est ornée d'une très belle hupe. de la même couleur. On le prend dans les parties temperées de la Nouvelle Espagne & de la Floride. Les Espagnols achetent cet Oiseau jusqu'à dix ou douze piastres, pour le transporter en Europe. On en distingue un plus petit, qui est de la même couleur, mais qui ne chante jamais.

Le Tigrillo.

Le chant du *Tigrillo* est estimé ; & sa couleur, qui est un véritable tigré, ne l'est pas moins. Il est de la grosseur d'une Grive.

Le Cuirlacoche.

Le *Cuirlacoche* a les aîles brunes & les yeux rouges. Il est aussi grand que le Sensoutlé, mais il a le bec plus long. Lorsqu'on le garde en cage, on est obligé d'y mettre une pierre de ponce, afin qu'il puisse y limer son bec, dont la longueur l'empêcheroit de manger.

Le Cacalotocotl.

Le *Cacalotocotl* est de la grandeur d'un Merle. Sa couleur est jaune, & son chant fort agréable.

Le Silgueros.

On recherche beaucoup, pour la cage, le *Silgueros*, qui est blanc & noir, & de la grosseur d'un Moineau.

Alouettes jaunes & noires.

Entre les *Alouettes* de Bois, il s'en trouve de jaunes & noires, qui font leurs nids à certaines Plantes, en les y suspendant avec des crins, tissus en forme de bourse. Elles chantent bien.

Caterinillas. Loros. Periccos. Guavamayas.

On distingue plusieurs belles especes de Perroquets. Les *Caterinillas* ont le plumage entiérement verd. Les *Loros* l'ont verd aussi, à l'exception de la tête & de l'extrêmité des aîles, qui sont d'un beau jaune. Les *Periccos* sont de la même couleur & n'ont que la grosseur d'une Grive. Les *Guavamayas* ont celle d'un Pigeon, & sont d'une parfaite beauté. Leur couleur est un mêlange de plumes incarnates, vertes & jaunes, avec une très belle queue, de la longueur de celle du Faisan. Mais ils n'apprennent point à parler.

Grittone. Reale.

On voit, au Mexique, deux especes de Faisans; l'une, qui se nomme *Grittone*, a la queue & les ailes noires, & le reste du corps brun ; l'autre, nommée *Reale*, est d'une couleur plus claire, relevée par une espece de couronne qu'elle a sur la tête (25).

Le Vicicili.

L'Oiseau que les Mexiquains nomment *Vicicili* paroît peu différent de celui que les Européens ont nommé *René* dans d'autres lieux, & *Tomincios* au Perou. Gomara le décrit : » Il n'a pas le corps plus gros qu'une Guêpe. Son bec est long » & très délié. Il se nourrit de la rosée & de l'odeur des fleurs, en voltigeant, sans jamais se reposer. Son plumage est une espece de duvet, mais » varié de différentes couleurs, qui le rendent fort agréable. Les Indiens » l'estiment beaucoup, sur-tout celui du cou & de l'estomac, pour le mettre » en œuvre avec l'or. Le Vicicili meurt, ou plutôt, s'endort au mois d'Octobre, sur quelque branche à laquelle il demeure attaché par les piés, » jusqu'au mois d'Avril, principale saison des fleurs. Il se réveille alors; » & delà vient son nom, qui signifie ressuscité.

Cozquauhtli ou Aure.

Le *Cozquauhtli*, qui se nomme vulgairement *Aure*, est un grand Oiseau, fort commun dans toute la Nouvelle Espagne, & de la grosseur d'une

(25) Carreri, Tome VI, chap. 9. pages 210. & précédentes. Gomara, Liv. 2. ch. 98.

Poule d'Inde. Tout le plumage de ſon corps eſt noir, à l'exception du cou & de la poitrine, où il tire ſur le rouge. Ses aîles ſont noires vers la jointure, & tout le reſte eſt mêlé de couleur de cendre, de jaune & de pourpre. Il a les ongles fort crochus, le bec des Perroquets, noir à l'extrêmité, les narines fort épaiſſes, la prunelle des yeux jaune, les paupieres rougeâtres, le front couleur de ſang & ſilloné de rides, qu'il ouvre & qu'il reſſerre à ſon gré, & ſur leſquelles flottent quelques poils crépus. Sa queue, qui eſt celle de l'Aigle, eſt moitié noire & moitié cendrée. Il ſe nourrit de ſerpens, de Léſards, & d'excrémens humains. Il vole preſque continuellement, avec une force qui le fait réſiſter au vent le plus impétueux. Sa chair ne peut être mangée, & jette une odeur fort puante. On diſtingue une autre eſpece d'Aure, que les Mexiquains nomment *Tzopilotl.*

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Tzopilotl.

Les *Chiacchialaccas* ſont une eſpece de Poules, qui reſſemblent beaucoup aux nôtres; mais elles ſont plus petites, & leur plumage eſt toujours brunâtre.

Chiacchialaccas.

Les Bois & les Campagnes du Mexique ſont remplis de *Coqs d'Inde ſauvages*, qu'on tue facilement, pendant le clair de Lune, lorſqu'ils ſont juchés ſur les arbres ſecs où ils paſſent la nuit. S'il en tombe un, on ne doit pas craindre que le bruit de l'arme à feu faſſe partir les autres (26).

Coqs d'Inde ſauvages.

On compte diverſes ſortes de *Grives*; les unes noires, & ſi familieres, qu'elles entrent dans les maiſons. D'autres ont les aîles rouges; d'autres la tête & l'eſtomac jaunes. Leur chair ſe mange, ſans être auſſi fine que celle des nôtres.

Grives Mexiquaines.

Le Mexique a ſon *Pivert*, qui n'eſt pas plus grand que la Tourterelle, mais qui a le bec auſſi long que le corps. Son plumage eſt entierement noir, à l'exception de la gorge, où il eſt jaune. On aſſure que de l'eau tiede, où l'on a fait tremper ſa langue, eſt un ſpécifique pour les maux de cœur, & que la fumée de ſes plumes guerit d'autres douleurs du corps, par une eſpece de ſympathie; c'eſt-à-dire, que celles des aîles guerit les maux de bras, celle des cuiſſes, les maux de cuiſſes & des jambes, &c (27).

Pivert, & ſes vertus.

Le *Guachichil*, dont le nom ſignifie *Suceſleur*, eſt un petit Oiſeau qu'on voit ſans ceſſe en mouvement autour des fleurs & qui vit de leur ſuc. On prétend que pour dormir il ſe tient par le bec entre les petites branches de quelque arbre. Les Indiens emploient ſes plumes à leurs plus beaux ouvrages.

Le Guachichil, ou ſuceſleur.

Les *Suppilotes* ſont des Oiſeaux de la grandeur du Corbeau, & l'on en diſtingue deux eſpeces; l'une qui a ſur la tête une crête de chair; & l'autre, une hupe de plumes. Ces Oiſeaux ſe nourriſſent de charognes & d'immondices. Il eſt défendu à Vera-Cruz de les tuer, parcequ'on les croit utiles à purifier l'air; comme il y eſt permis au contraire de tuer les Pigeons, domeſtiques & ſauvages, parcequ'on en craint le mal oppoſé.

Les Suppilotes.

L'Oiſeau, que Dampier nomme *Bourdonnant*, ſans nous apprendre ſon nom Mexiquain, a le plumage fort joli, le bec noir & fort delié, les jambes & les piés d'une extrême délicateſſe. Sa groſſeur eſt celle d'un Hanneton. Dans ſon vol, il ne bat point les aîles; mais les tenant toujours étendues, il ſe meut avec beaucoup de vîteſſe, ſans ceſſer jamais de faire entendre une ſorte de bourdonnement. On ne le voit qu'au milieu des fleurs

Le Bourdonnant.

(26) Carreri, Tome VI page 210. (27) *Ibid.*

Description de la Nouvelle Espagne.

& des fruits, voltigeant à l'entour, & paroissant les examiner sous toutes leurs faces. Quelquefois il y pose un pié, ou tous les deux; il se retire tout-d'un-coup; il y revient avec la même legereté, & chaque fleur l'arrête ainsi pendant cinq ou six minutes. On en distingue deux ou trois especes, dont les unes sont plus grosses que les autres, & n'ont pas le même plumage, mais elles sont toutes fort petites. La plus grosse est noirâtre (28).

Le Quam.

Le *Quam* a la grosseur d'une Poule-d'inde, comme il en a le bec. Sa couleur est un brun noirâtre. Il habite les Bois, où il se nourrit de baies, & sa chair est excellente.

Le Correso.

Le *Correso* est un autre Oiseau qui se nourrit de baies, & dont la chair est très bonne; mais on croit ses os si venimeux, qu'on prend soin de les enterrer, ou de les jetter au feu, de peur qu'ils n'empoisonnent les Chiens. Il est plus gros que le Quam. Le Mâle est noir, avec une hupe sur la tête; & la Femelle est d'un brun obscur.

Les Corneilles subtiles, singularités de leurs nids.

On nomme *Subtiles* une espece de Corneilles, qui sont de la grosseur d'un Pigeon. Leur plumage est noirâtre, mais le bout des aîles & le bec tirent sur le jaune. Elles ont une maniere extraordinaire de bâtir leurs nids. Ils sont suspendus aux branches des plus grands arbres, & même à l'extrêmité des plus hautes, & de celles qui s'écartent le plus du tronc. Ce qu'ils ont d'étrange, c'est qu'on les voit toujours à deux ou trois piés de la branche à laquelle ils sont suspendus, & qu'ils ont la figure d'un saladier rempli de foin. Les fils, qui attachent le nid à la branche, & le nid même, sont composés d'une herbe longue, fort adroitement entrelacée, & deliés proche de la branche, mais plus gros vers le nid. On apperçoit à côté du nid, un trou qui sert d'entrée à l'Oiseau; & le même arbre offre quelquefois vingt ou trente de ces nids suspendus, qui forment un spectacle fort agréable (29).

Corneilles carnassieres.

Les *Corneilles carnassieres* sont noirâtres, à-peu-près de la grosseur de nos Corbeaux. Elles ont la tête sans plumes & le cou si chauve & si rouge, qu'en les voïant pour la premiere fois, on les prend pour des Coqs d'Inde. Il s'en trouve de tout-à-fait blanches, qui n'en ont pas moins la tête & le cou chauves, & qui sont de la même grosseur. Mais on n'en voit jamais plus de deux à la fois; & dans les trouppes des noires, il s'en trouve presque toujours une blanche. A Campeche, où ces Oiseaux sont en fort grand nombre, les Coupeurs de bois regardent les blancs comme les Rois de l'espece. Ils croient avoir observé que lorsqu'une trouppe s'assemble autour d'une carcasse, c'est le blanc qui commence la curée, sans qu'aucun des autres ose y toucher, jusqu'à ce qu'il soit rempli, & qu'aussi-tôt qu'ils lui voient prendre son vol, ils fondent tous ensemble sur la proie. Dampier, qui avoit passé quelque tems dans cette Baie, ne fit pas la même observation; mais il nous apprend que les Coupeurs de bois ne vivant que des Vaches sauvages qu'ils tuent sans cesse, & laissant à l'abandon une partie de la chair & des intestins, les Espagnols du Païs défendent aux Habitans, sous de grosses peines, de tirer les Corneilles, parcequ'ils les croient utiles à garantir l'air, de l'infection des charognes. Quoique les Anglois, qui viennent couper le bois de Campêche, ne croient pas devoir beaucoup de

(28) Dampier, Tome III, page 278. (29) *Ibidem.*

soumission à cette loi, ils ne laissent pas de s'y assujettir, par un sentiment de superstition, qui leur fait regarder la mort d'une Corneille comme le présage de quelque désastre (30).

Description de la Nouvelle Espagne.

Trois sortes de Canards.

La Nouvelle Espagne a trois sortes de Canards ; les uns, plus petits que les nôtres, qui se perchent sur les vieux arbres sans feuilles, & qui ne vont à terre que pour manger ; d'autres, qui se nomment en langue du Païs, *Canards sifflans*, parceque leurs aîles font une espece de sifflement dans leur vol, & qui se perchent comme les premiers ; les troisiemes, qui ne se perchent point, & qui ressemblent à ceux de l'Europe. Ils ont tous la chair très bonne.

Le Tout-bec.

L'Oiseau, qu'on nomme *Tout bec*, tire ce nom de la grosseur de son bec, qui est aussi gros que le reste du corps. Les plus gros ne le sont pas plus que nos Piverts, & leur ressemblent assez par la figure : mais il s'en trouve de plus petits, qui sont beaucoup plus rares.

Le Cogreco.

Les *Cogrecos* sont des Oiseaux qui ont les aîles courtes. Ils sont moins gros & moins ronds que la Perdrix, dont ils ont la couleur ; mais ils ont les jambes plus longues Ils se plaisent à courir sur terre, dans les Bois marécageux, ou sur le bord des Criques. Ils ont une sorte de ramage, qu'ils font entendre soir & matin, & par lequel il paroît qu'ils s'appellent & qu'ils se répondent. Leur chair est un aliment délicat.

Le Faucon pêcheur.

Le *Faucon pêcheur* ressemble, par la figure & la couleur, à nos plus petits Faucons. Il en a le bec & les serres. On le trouve ordinairement perché sur le tronc des arbres, ou sur les branches seches qui donnent sur l'eau, près de la Mer ou des Rivieres. Dès qu'il apperçoit quelque Poisson, il y vole à fleur-d'eau, il l'enfile avec ses ergots, & s'éleve aussitôt en l'air, sans toucher l'eau de ses aîles. Il n'avale pas le poisson entier, comme d'autres Oiseaux qui en vivent ; mais il le déchire de son bec, pour le manger en morceaux.

Merles & Tourterelles.

Les *Merles* de la Nouvelle Espagne sont un peu plus gros que les nôtres. Ils ont la queue plus longue, & leur ramage est un caquet comme celui des Pies ; mais leur couleur n'est pas différente. On distingue trois sortes de Tourterelles : les unes ont le jabot blanc ; les autres sont de couleur brune, & les troisiemes d'un gris fort sombre. Les premieres sont les plus grosses, & le reste de leur plumage est d'un gris qui tire sur le bleu. Elles sont bonnes, rondes, dodues & de la grosseur d'un Pigeon. Celles de la seconde espece sont de couleur brune, mais plus petites & moins grasses que les premieres. Les troisiemes, qu'on nomme aussi *Tourterelles de terre*, parcequ'elles vont souvent à pié sur la terre, sont plus grosses qu'une Allouette, & rondes de graisse.

L'Oiseau du Tropique.

On a donné le nom d'*Oiseau du Tropique*, à un Oiseau qu'on ne voit effectivement que vers ce cercle, soit en Mer, soit sur les Côtes où il fait son nid. Il est de la grosseur d'un Pigeon, rond comme la Perdrix, & tout blanc, à la réserve de deux ou trois plumes de l'aîle, qui sont d'un gris clair. Son bec est jaune, gros & court. Il a sur le croupion une longue plume, ou plutôt un tuïau, d'environ sept pouces de long, qui lui tient

(30) Dampier, Tome III. page 280. D'ailleurs la même Loi, dit-il, est établie à la Jamaïque ; comme elle l'est à Vera-Cruz, pour les Aures.

Description de la Nouvelle Espagne.

lieu de queue. Cette description fait juger que c'est le même que nos Matelots nomment *Paille-en-cu*, sur les Côtes d'Afrique, vers la même hauteur (31).

Totoqueſtal

Le *Totoqueſtal* eſt un Oiſeau de la groſſeur du Pigeon ramier. Son plumage eſt verd, & ſa queue fort longue. Les Mexiquaius ſe paroient de ſes plumes, dans leurs plus grandes Fêtes (32).

La Boubie.

La *Boubie*, dont on a vu ſi ſouvent le nom dans les Relations de la Mer du Sud, eſt un Oiſeau aquatique, un peu moins gros qu'une Poule, & d'un gris clair. Dans les Iſles, il eſt plus blanc que ſur les Côtes de la Terre-ferme. Son bec eſt fort, plus long & plus gros que celui des Corneilles, & plus large par le bout. Ses piés ſont plats, comme ceux du Canard. C'eſt un Oiſeau fort ſtupide, & qui s'écarte à-peine du chemin par lequel il voit venir des Hommes. Du côté de la Mer du Sud, il fait ſon nid à terre; & dans la Mer du Nord il le fait ſur les arbres (33). Sa chair eſt noire, & plaît à ceux qui aiment le Poiſſon, parcequ'elle en a le goût.

Le Guerrier.

Le *Guerrier*, autre Oiſeau aquatique, eſt de la groſſeur d'un Milan, auquel il reſſemble auſſi par la forme; mais il eſt noir, à l'exception du cou, qu'il a rouge. Il vit de Poiſſon. Cependant il ne voltige jamais ſur l'eau; mais ſe tenant en l'air, comme le Milan, il s'élance ſur ſa proie, l'emporte légerement avec le bec, & retourne dans les airs, ſans avoir autrement touché l'eau, que de la pointe du bec. Ses aîles ſont fort longues, & ſes piés ne different point de ceux des Animaux terreſtres. Il fait ſon nid à terre ou ſur les arbres, ſuivant les commodités qu'il y trouve.

Obſervation ſur les Boubies & les Guerriers.

Dampier fait un curieux récit (34) de l'établiſſement des Boubies, des Guerriers, & d'une autre eſpece d'Oiſeaux qui ſont de la groſſeur d'un œuf, dans les Iſles Alcranes, ſur la Côte d'Yucatan, vers le vingt-troiſieme dégré de latitude du Nord. Les plus ſeptentrionales de ces Iſles ſont habitées par un prodigieux nombre de ces Oiſeaux. Chaque eſpece y occupe ſon canton. Les Boubies tiennent plus de terrein que les autres, parcequ'elles ſont en plus grand nombre. Quoique les Oiſeaux de la groſſeur d'un œuf ſoient auſſi

(31) On ne parle ici d'un Oiſeau ſi connu, que pour en prendre occaſion de remarquer qu'il y en a plus d'une eſpece, puiſque le Pere Labat, qui l'avoit obſervé d'auſſi près que Dampier, mais dans un autre lieu, en donne la deſcription ſuivante. Il eſt à-peu-près de la groſſeur d'un Pigeon. Il a la tête petite & bien faite, le bec d'environ trois pouces de longueur, aſſez gros, fort & pointu, tout rouge comme les piés, qui reſſemblent à ceux des Canards. Ses aîles ſont beaucoup plus grandes & plus fortes que ſon corps ne ſemble le demander. Les plumes des aîles & de tout le corps ſont très blanches. La queue eſt compoſée de douze à quinze plumes, de cinq à ſix pouces de long, du milieu deſquelles ſortent deux plumes de quinze à dix-huit pouces de long, accollées, & qui ſemblent n'en faire qu'une ſeule. C'eſt ce qui a donné lieu aux Matelots de les nommer *Paille-en-cu*, ou *Fetu-en-cu*. Ces Oiſeaux volent très bien & très haut. Ils ſe repoſent ſur l'eau, comme les Canards. Ils vivent de Poiſſon. Ils élevent leurs Petits dans des lieux déſerts, & dorment vraiſemblablement ſur l'eau. Tome VIII, page 305.

(32) Laet, page 324.

(33) L'Iſle d'Aves, qui eſt à huit ou neuf lieues de Buenos-aires, & d'autres Iſles voiſines, où le Comte d'Eſtrées fit naufrage avec toute ſa Flotte en 1678, ſont peuplées de Boubies, qui ne font leurs nids que ſur les arbres. Dampier, Tome I, page 56.

(34) Dampier, Tome 3, pages 229 & ſuivantes. Il faut mettre toutes les Relations au rang des Fables, ſi l'on doute ici du témoignage d'un Voïageur tel que Dampier.

fort nombreux, leur petiteſſe, qui demande moins de place, les reſſerre dans un canton plus borné; mais ils ne laiſſent pas d'y dominer ſeuls, ſans être inquiétés par leurs voiſins. Les trois eſpeces ſont peu farouches, ſur-tout, les Boubies, » dont la foule eſt d'ailleurs ſi grande, qu'on ne ſauroit » paſſer dans leur quartier, ſans être incommodé de leurs coups de bec. » J'obſervai, continue le même Voïageur, que ces Animaux étoient rangés » par couples; ce qui me fit croire d'abord que c'étoit le mâle & la fe- » melle : mais les aiant frappés, l'un des deux s'envola de chaque endroit, » & celui qui reſta de chaque couple me parut auſſi malin que ceux qui » s'étoient éloignés. J'admirois la hardieſſe de ceux qui ne s'envoloient » point, malgré les efforts que je faiſois pour les y contraindre, lorſque » je m'apperçus que c'étoient des jeunes, qui n'avoient point encore appris » à ſe ſervir de leurs aîles, quoiqu'ils fuſſent auſſi gros que leurs Meres, » & qu'ils ne fuſſent pas moins fournis de plumes. Ils les avoient ſeule- » ment un peu plus blanches & plus nouvelles. Je remarquai auſſi que les » Guerriers & les Boubies laiſſoient toujours des gardes près de leurs Petits, » ſur-tout dans le tems où les vieux alloient faire leurs proviſions ſur Mer. On » voïoit un aſſez grand nombre de Guerriers, malades ou eſtropiés, qui paroiſ- » ſoient hors d'état d'aller chercher de quoi ſe nourrir. Ils ne demeuroient » pas avec les Oiſeaux de leur eſpece; & ſoit qu'ils fuſſent exclus de la » ſociété, ou qu'ils s'en fuſſent ſéparés volontairement, ils étoient diſperſés » en divers endroits, pour y trouver apparemment l'occaſion de piller. » J'en vis, un jour, plus de vingt, ſur une des Iſles, qui faiſoient de » tems en tems des ſorties en plate campagne, pour y chercher du butin: » mais ils ſe retiroient preſqu'auſſi-tôt. Celui qui ſurprenoit une jeune » Boubie ſans garde, lui donnoit d'abord un grand coup de bec ſur le dos, » pour lui faire rendre gorge; ce qu'elle faiſoit à l'inſtant. Elle rendoit » quelquefois un Poiſſon ou deux, de la groſſeur du poignet, & le vieux » Guerrier l'avalloit encore plus vîte. Les Guerriers, qui ſont en bonne » ſanté, jouent le même tour aux vieilles Boubies qu'ils trouvent ſur Mer. » J'en vis un moi-même, qui vola droit contre une Boubie, & qui d'un » coup de bec lui fit rendre le Poiſſon qu'elle venoit d'avaller. Le Guerrier » fondit ſi rapidement ſur la proie qu'il avoit fait rendre à l'autre, qu'il » s'en ſaiſit en l'air, avant qu'elle fût tombée dans l'eau.

Description de la Nouvelle Espagne.

Ximenez décrit un Oiſeau du Mexique, qu'il appelle monſtrueux; de la grandeur, dit-il, du plus gros Coq d'Inde, & preſque de la même forme. Son plumage eſt blanc, moucheté de quelques petites taches noires. Il a le bec d'un Epervier, mais plus aigu. Il vit de proie, ſur Mer & ſur Terre. Son pié gauche reſſemble à celui de l'Oie, & lui ſert à nager. Du pié droit, qui eſt ſemblable à celui du Faucon, il tient ſa proie, dans l'eau, comme dans les airs (35).

L'Oiſeau monſtrueux.

Acoſta diſtingue trois ſortes d'Animaux, dans la Nouvelle Eſpagne; ceux qu'on y a portés d'Europe, ceux de la même eſpece, qu'on y a trouvés, & ceux qui ſont propres au Païs. Il met, dans la premiere claſſe, les Vaches, les Brebis, les Chevres, les Porcs, les Chevaux, les Anes, les Chiens & les Chats. Rien ne cauſe tant d'admiration, que la facilité avec

Animaux Quadrupedes.

(35) Laet, *ubi ſuprà*.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

laquelle ils s'y ſont multipliés. Le nombre des Brebis eſt au-deſſus de l'imagination. Il ſe trouve des Particuliers qui en poſſedent juſqu'à cent mille, avec peu de difficulté pour les nourrir, dans le choix d'une infinité de pâturages communs, où chacun a la liberté de faire paître ſes Troupeaux. Les laines ſeroient une richeſſe pour l'Europe, ſi la qualité des herbes, qui ſont fort hautes, & ſouvent trop dures, ne rendoit cet avantage preſqu'inutile. On l'a même négligé long-tems, juſqu'à laiſſer perir toutes les laines, qui paroiſſoient trop ſeches & trop groſſieres pour être emploïées : mais à la fin quelques Eſpagnols ont trouvé l'art d'en faire des draps & des couvertures, qui ne ſervent néanmoins qu'aux Indiens, & qui n'empêchent point que les draps d'Eſpagne ne ſe vendent fort cher. Ainſi la principale utilité qu'on tire de ces Troupeaux innombrables, eſt d'en avoir à vil prix la chair, le lait & le fromage (36).

Vaches domeſtiques & ſauvages.

Les Vaches ne ſe ſont pas moins multipliées, dans la proportion de leur eſpece, & rapportent plus d'avantages à la Nouvelle Eſpagne. On diſtingue les Vaches domeſtiques, dont on tire le lait, la chair & les Veaux, comme en Europe, tandis qu'on emploie les Bœufs au travail; & les Vaches ſauvages, qui habitent les Montagnes & les Forêts, où n'aïant point de Maîtres, elles ſont comptées au rang des Bêtes de chaſſe, qui appartiennent à ceux qui les domptent ou qui les tuent. On les rencontre quelquefois par milliers dans les Campagnes, & les Eſpagnols ne leur font la guerre que pour enlever leurs peaux. La maniere de les tuer mérite une deſcription.

Comment les Eſpagnols tuent les Vaches ſauvages.

Ceux qui s'y plaiſent, ou qui s'en font un métier, ont des Chevaux élevés à cette chaſſe, qui avancent ou reculent avec tant d'intelligence, que le Cavalier n'a point d'embarras à les conduire. Les armes ſont un Fer de la figure d'un croiſſant, dont le tranchant eſt fort aigu, & qui a ſix ou ſept pouces de large d'une corne à l'autre. Ce fer eſt enchaſſé, par une douille, au bout d'une hampe de quatorze ou quinze piés de long. Le Chaſſeur poſe ſon épieu ſur la tête de ſon Cheval, le fer devant, & court après la Bête. S'il la joint, il lui enfonce ſon fer au-deſſus du jarret, dont il tâche de couper les ligamens. Son Cheval fait auſſi-tôt un tour à gauche, pour éviter l'Animal furieux, qui ne manque point, lorſqu'il ſe ſent bleſſé, de courir ſur lui de toute ſa force. Si les ligamens n'ont pas été tout-à-fait coupés, il ne manque preſque jamais de les rompre, à force d'agiter ſa jambe; ou s'il continue de courir vers ſon Ennemi, ce n'eſt plus qu'en boitant & ſur trois piés. Le Chaſſeur, après s'être éloigné au grand galop, ſe rapproche à petits pas, & le frappe de ſon fer ſur une des jambes de devant. Ce coup le renverſe. Il ne reſte alors qu'à deſcendre, en tirant un grand couteau fort pointu, dont tous les Chaſſeurs ſont armés, & dont ils ſe ſervent avec beaucoup d'adreſſe. Un ſeul coup dans la nuque, un peu au-deſſous des cornes, lui abbat la tête. C'eſt ce qui ſe nomme décapiter. Le Vainqueur remonte enſuite à Cheval, & va chercher une autre proie; pendant que les Ecorcheurs, dont il eſt toujours ſuivi, dépouillent celle qu'il leur laiſſe. L'oreille droite du Cheval, qui ſert à cette chaſſe, eſt ordinairement abbatue; ce qui vient de la péſanteur de l'épieu, qu'on tient long-tems ſur ſa tête. C'eſt à cette marque, qu'on connoît les Chevaux bien exercés. Dampier obſerve

(36) Acoſta, Liv. 4. chap. 33.

que

que les Espagnols ne tuent jamais que les Taureaux & les vieilles Vaches. Il condamne les Anglois de la Jamaïque, & les François de S. Domingue, qui n'aïant point eu la même modération dans ces deux Isles, où les Vaches sauvages ne s'étoient pas moins multipliées, se sont privés d'un important secours, en les détruisant presqu'entiérement (37).

Description de la Nouvelle Espagne.

La guerre qu'on fait sans cesse à ces Animaux les a rendus si féroces, qu'il y a du danger, pour un Homme seul, à les tirer dans les Savanes. Les vieux Taureaux, qui ont déja reçu quelques blessures, n'attendent pas toujours qu'ils soient attaqués, pour se précipiter sur leur Ennemi. Lorsqu'on approche d'un Troupeau, toutes les Bêtes, qui le composent, se rangent comme en bataille, & se tiennent sur la défensive. Les vieux Taureaux sont à la tête; les Vaches viennent ensuite, & le jeune Bétail est à la queue. Si l'on tourne à droite ou à gauche, pour donner sur l'arriere-garde, les Taureaux ne manquent point de tourner en même-tems, & de faire face aux Chasseurs. Aussi ne les attaque-t-on presque jamais en trouppe. On les observe du bord d'un Bois, pour surprendre ceux qui s'écartent dans les Savanes. Un Taureau, légérement blessé, prend ordinairement la fuite; mais si sa blessure est mortelle, ou capable de l'estropier, il fond, tête baissée, sur le Chasseur. On prétend que, dans le même cas, une Vache est plus dangereuse encore, parcequ'elle attaque son Ennemi, les yeux ouverts; au lieu que le Taureau les ferme, & qu'on a, par conséquent, moins de peine à l'éviter. Sans décider de cette propriété, qui paroît fort incertaine à Dampier (38), ajoutons que les Cuirs, qu'on transporte en Europe, font une des plus constantes richesses de la Nouvelle Espagne (39).

Chevres.

Les Chevres, qui sont aussi en fort grand nombre, fournissent non-seulement du lait & des Cabris, mais un fort bon suif, dont on fait plus d'usage que d'huile, pour s'éclairer & pour la préparation du maroquin dont on se chausse.

Chevaux.

Le climat s'est trouvé si propre aux Chevaux, qu'outre l'avantage d'une nombreuse propagation, la plûpart des Provinces en ont d'aussi bonnes races, que l'Espagne. On s'en sert communément pour voïager, & l'on n'emploie que des Mulets pour le transport des Marchandises & du Bagage (40). Une Loi, qu'on fait remonter jusqu'à l'origine de l'Etablissement Espagnol, oblige toutes les Communautés des Villes & des Bourgs, de fournir, à ceux qui voïagent avec un Passeport des Officiers roïaux, l'Hospice, des Vivres & des Chevaux sur toute leur route; sans autre rétribution qu'une légere diminution d'Impôts, qu'elles obtiennent en produisant, dans leurs Regîtres publics, la dépense de l'Etranger, signée de son nom, avec la date du jour & du mois. (41).

Chevaux sauvages.

Il se trouve aussi des Chevaux sauvages, dans la Nouvelle Espagne, mais en moindre nombre que dans l'Isle Espagnole, où les Relations assurent qu'on

(37) Il ajoûte que le dégât n'a été reparé à la Jamaïque, que sous le gouvernement du Chevalier Thomas Linch, qui fit venir de Cuba un renfort de Bêtes à cornes; & qu'aujourd'hui chacun fait ce qui lui appartient, au lieu qu'autrefois tout étoit commun. Tome III, page 314. On verra, dans l'article des Isles, comment les Boucaniers tuent ces Animaux.

(38) Dampier, *ubi suprà*, page 315.

(39) Acosta, Liv. 4. chap. 33.

(40) *Ibidem*.

(41) Th. Gage, P. 2. ch. 20. Waffer borne cet usage à l'Audience de Guatimala. p. 392.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

en voit quelquefois courir des trouppes de cinq cens. Lorſqu'ils découvrent un Homme à quelque diſtance, un d'entr'eux ſe détache, approche de la perſonne qu'il a vue, ſe met à ſouffler des naſeaux, & prend enſuite une autre route, en courant de toute ſa force. A l'inſtant tous les autres le ſuivent. Quoique ces Animaux ſoient de la même race que les domeſtiques, ils ont dégénéré dans les Forêts qu'ils habitent; la plûpart ont la tête fort groſſe, & les jambes raboteuſes, les oreilles & le cou longs. Ils ſont d'ailleurs aſſez propres au travail, & s'apprivoiſent facilement. Pour les prendre, on tend des lacs de corde, ſur les routes qu'ils fréquentent. Ils ne manquent point d'y donner; mais ils s'étranglent quelquefois lorſqu'ils ſont arrêtés par le cou. Auſſi-tôt qu'on les a pris, on les attache au tronc d'un arbre, pour les y laiſſer deux jours ſans boire & ſans manger. Dès le troiſieme, à la vue de la nourriture qu'on leur préſente, ils deviennent auſſi doux que s'ils avoient toujours vêcu parmi les Hommes. On raconte même que ceux qu'on a quelquefois lâchés, après les avoir nourris pendant pluſieurs jours, ſont revenus enſuite dans les mêmes lieux, qu'ils ont reconnu leurs Maîtres, & que les venant flairer, ils ſe ſont laiſſés reprendre.

Chiens ſauvages.

On voit dans la Nouvelle Eſpagne, comme au Perou & dans l'Iſle Eſpagnole, quantité de Chiens ſauvages, dont on attribue l'origine à ceux des premiers Caſtillans, qui peuvent avoir quitté leurs Maîtres, & s'être égarés dans les Bois. Ils marchent en trouppes, & la plûpart reſſemblent à nos Levriers. Quoiqu'extrêmement voraces, ils manquent de hardieſſe ou de force pour attaquer les Chevaux & les Vaches; mais ils mangent les Veaux & les Poulains. Un Sanglier même les effraie peu (42).

Animaux Mexiquains qui reſſemblent aux nôtres.

On ne peut douter, ſur le témoignage des premiers Conquérans, que la Nouvelle Eſpagne n'eût, avant leur arrivée, des Lions, des Tigres, des Ours, des Sangliers, des Cerfs, & des Renards. Acoſta s'efforce d'expliquer (43)

(42) On lit, dans l'Hiſtoire des Flibuſtiers, que vingt-cinq ou trente de ces Chiens, aïant pourſuivi long-tems un Sanglier, l'entourerent dans une petite Prairie, où le combat dura près de deux heures. L'Hiſtorien en fut témoin, ſur un arbre où il s'étoit poſté avec un Boucanier François. Les Chiens déchirerent enfin la gorge au Sanglier. Après l'avoir tué, ils ſe retirerent tous à quelque diſtance; & bientôt un d'entr'eux ſe détacha, pour aller commencer la curée. Lorſqu'il eut ceſſé de manger, tous les autres ſe jetterent ſur ce qui reſtoit de leur proie. Un coup de fuſil, tiré de l'arbre, en tua deux & fit prendre la fuite à tous les autres. Ils n'avoient encore mangé que la gorge & les teſticules. » Mon Compagnon, » continue l'Hiſtorien Anglois, m'expli» qua pourquoi le premier Chien avoit » mangé ſeul: c'eſt que dans toutes les » Meutes, il y a un Braque qui trouve le » Sanglier, & que pour reconnoître ce ſer» vice, les autres Chiens lui déferent l'hon» neur de manger le premier. Il me jura » qu'il avoit toujours fait cette obſerva» tion; & je l'ai faite vingt fois depuis, » du moins dans les Meutes des Bouca» niers. Ils ont un Braque, qui marche » toujours devant. Auſſi-tôt qu'il a décou» vert le Sanglier, il aboie deux ou trois » fois; & les autres Chiens pourſuivent la » Bête, tandis qu'il demeure à les regarder. » Lorſque le Sanglier eſt mort, le Chaſ» ſeur en donne, à ſon Braque, un mor» ceau qu'il mange ſeul; & les autres n'ont » rien qu'à la fin du jour, lorſqu'ils ſont » revenus de la chaſſe. Oexmelin conclut que les Chiens ſauvages étant venus apparemment de quelques Meutes égarées dans les Bois, ils ont pû retenir, dans leurs chaſſes, l'ordre auquel les premiers avoient été formés. Tome I, pages 353 & 354. Il faut ſe ſouvenir que pour faire la guerre aux Indiens, les Eſpagnols menoient d'Eſpagne un grand nombre de Chiens.

(43) Acoſta, Liv. 1. chap. 20; & Liv. 4. chap. 34. & ſuiv.

comment ils ont pu passer, depuis le déluge, dans le Continent de l'Amérique; mais à quelque opinion qu'on s'attache sur un point si mal éclairci, il paroît que, si tous ces Animaux sont venus de notre Hémisphere, ils n'ont pas conservé une exacte ressemblance avec ceux dont on veut qu'ils tirent leur origine.

Description de la Nouvelle Espagne.

Lions. Les Lions Mexiquains ne sont pas roux. Ils n'ont pas ces crins, avec lesquels on représente ceux de notre Continent. Leur couleur est grise; & loin d'être aussi furieux que les Lions d'Afrique & d'Asie, ils se laissent prendre, ou tuer à coups de pierres & de bâtons, dans un cercle d'Hommes, où l'on n'a pas de peine à les renfermer. S'ils sont poursuivis par des Chiens, ils grimpent sur les arbres, d'où le plus timide Chasseur les abbat facilement à coup de lance & d'arquebuse (44).

Tigres. Les Tigres ont la couleur de ceux d'Afrique, & ne sont pas moins dangereux par leur adresse & leur cruauté; mais ils n'ont pas la même grosseur. On prétend qu'ils portent une haine particuliere aux Naturels du Païs, & qu'au milieu de plusieurs Espagnols, ils choisissent toujours un Indien pour le dévorer (45).

Ours. Les Ours ont la figure & la férocité des nôtres; mais on en rencontre peu. Ils se terrissent, & ne cherchent leur proie que pendant la nuit.

Sangliers. Les Sangliers, que les Mexiquains nomment *Sainos*, sont beaucoup moins gros qu'en Europe, & different encore plus par une propriété fort étrange, qui est d'avoir le nombril sur le dos. Ils vont en trouppes dans les Bois. Leurs dents sont tranchantes, & les rendent d'autant plus terribles, qu'ils n'attendent point qu'on les offense, pour attaquer les Chasseurs. Ceux, qui leur font la guerre, sont obligés de monter sur des arbres, où ces furieuses Bêtes ne les ont pas plutôt découverts, qu'elles accourent en grand nombre. Elles mordent le tronc, lorsqu'elles ne peuvent nuire à l'Homme. Mais on les tue facilement dans cette situation; & la vue de celles qui tombent, ou le bruit des armes à feu, éloigne enfin toutes les autres. Leur chair est excellente; mais si l'on ne prend soin de leur couper le nombril, qu'ils ont sur l'épine du dos, elle se corrompt avant la fin du jour (46).

Cerfs. On ne reconnoît pas aisément nos Cerfs, dans la Description d'Acosta, quoiqu'il compte cês Animaux entre ceux de l'Amérique, qui ressemblent aux nôtres (47). Mais il est certain d'ailleurs que la Nouvelle Espagne a de véritables Cerfs (48).

Renards. Les Renards n'y sont pas plus grands que nos Chats. Ils ont le poil blanc & noir, & la queue très belle. Lorsqu'ils sont poursuivis, ils s'arrêtent, après avoir un un peu couru; & pour leur défense, ils rendent une urine si puante, qu'elle empoisonne l'air dans l'espace de cent pas. S'il en tombe sur un habit, on est forcé de l'ensevelir long-tems sous terre, pour en dissiper la puanteur (49).

(44) *Ibidem.* Carreri, Tome VI, ch. 9.

(45) Acosta, *ubi suprà.*

(46) *Ibid.* chap. 38.

(47) » Tels sont les Cerfs, dit-il, & » autres dont il y a grande abondance dans » les Forêts. Mais la plus grande partie est » une venaison sans cornes; à tout le moins, » je n'y en ai pas vu d'autres, ni oui parler » qu'on y en ait vu, & tous sont sans cor- » nes, comme Corcos. *Ibid.* chap. 34.

(48) Carreri, Tome VI, pages 204, 205 & 207.

(49) *Ibid.* page 213. Laet, Liv. 5. page 267.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Les Loups de la Nouvelle Espagne, s'il faut s'en rapporter à Gemelli Carreri, ressemblent au Leopard (50).

Animaux propres au Païs. Le Dante.

Le Beori, que les Espagnols ont nommé Dante, ou Vache du Mexique, est un Animal sans cornes, de la grandeur d'une petite Vache, qu'Acosta croit néanmoins plus semblable au Mulet, & dont le cuir est fort estimé pour sa dureté, qui le rend impénétrable à toutes sortes de coups (51).

Le Sibole.

Carreri nomme *Sibole* un autre Animal, de la grandeur d'une Vache, dont on n'estime pas moins la peau, pour la douceur & la longueur de ses poils (52).

Animal sans nom.

On trouve, dans la Province de Vera-Paz, un Animal sauvage, qui n'est pas moins gros que l'Ours, & qui a le poil noir, la queue large, des mains & des piés presque de la forme humaine, la face large, sans poil, ridée, & le nez camus, à-peu-près comme les Negres.

La Province de Guatimala produit une espece de Daims, qui ont reçu de la Nature deux ventricules; l'un pour la digestion des alimens, l'autre qui sert de réceptacle, comme on l'a souvent observé, à diverses sortes de bois pourri, sans qu'on puisse deviner le but de la Nature dans une organisation si singuliere. Les Indiens mangent la chair de ces Animaux, quoique visqueuse, & vraisemblablement fort mal saine (53).

Le Squache.

le *Squache* est un Animal à quatre piés, plus gros qu'un Chat, & dont la tête ressemble à celle du Renard. Il a les oreilles courtes, & le museau long. Ses piés sont armés de griffes aigües, qui lui servent à grimper sur les arbres. Il a la peau couverte d'un poil court, fin & jaunâtre; sa chair est saine, & de très bon goût. Aussi cet Animal ne vit-il que d'excellens fruits, surtout de Sapotilles, dont les arbres sont sa retraite ordinaire. Ceux, qu'on prend jeunes, s'apprivoisent aussi facilement qu'un Chien, & ne font pas moins de tours que les Singes. Ils sont communs dans la Province d'Yucatan (54).

L'Ours à Fourmis.

L'*Ours à Fourmis* est une autre Bête à quatre piés, de la grosseur d'un Chien de bonne taille. Il a le poil rude, & d'un brun qui tire sur le noir, les jambes courtes, le museau long, de petits yeux, la gueule fort petite, & la langue aussi déliée qu'un Ver de terre, de cinq ou six pouces de long. Cet Animal se nourrit de Fourmis, & ne se trouve guères qu'auprès des Fourmillieres. Il couche son museau à terre, sur le bord du sentier où les Fourmis passent. Il pousse la langue au travers du sentier. Les Fourmis s'y

(50) *Ibid.*

(51) Acosta, ch. 38. Laet en donne cette description : » C'est le plus grand des Quadrupedes du Païs. Il a la forme d'un Veau, » mais les jambes plus courtes, articulées » comme celles de l'Eléphant. Il a cinq doigts, » ou cinq ongles aux piés de devant, & » quatre seulement aux deux autres. Sa tête » est oblongue, & son front étroit; ses yeux » sont petits pour sa grosseur. Il lui pend » sur le museau une trompe, longue d'environ quatre doigts. Lorsqu'il est irrité, il » se dresse, & montre les dents, qu'il a » semblables à celles du Porc. Il a les oreilles aigües, le cou ridé, la queue courte & » presque sans poil, la peau si épaisse, » qu'à peine peut-on la prendre avec la » main, ou la froisser avec le fer. Il vit » d'herbe & de feuilles. Les Mexiquains » mangent sa chair, & prétendent tenir de » lui l'art de la Saignée. En effet, lorsqu'il » a trop de sang, il s'ouvre une veine des » jambes, en se frottant contre une pierre, » & se soulage autant qu'il en a besoin. Liv. 7. chap. 7.

(52) *Ubi suprà*, page 212.

(53) Laet, Liv. 7, chap. 11.

(54) Dampier, Tome III, page 270.

arrêtent; & dans un instant elle en est couverte. Il la retire alors, pour les avaller. Ensuite il recommence le même exercice, aussi long-tems qu'il est pressé de la faim. Ces Animaux jettent une forte odeur de Fourmis; mais leur chair peut se manger, quoiqu'elle en ait aussi le goût. Ils sont assez communs dans le Continent du Mexique & sur les Côtes de la Mer du Sud (55).

Description de la Nouvelle Espagne.

Le Sloth.

Le *Sloth* (56), autre Bête à quatre piés, est couvert de poil brun. Sa grosseur est un peu moindre que celle de l'Ours à Fourmis, il n'est pas non plus si hérissé. Il a la tête ronde, les yeux petits, le museau court, les dents fort aigües, les jambes courtes, & les griffes longues & perçantes. Il se nourrit de feuilles, sans qu'on sache s'il en mange indifféremment de toutes les sortes, ou seulement celles de quelques arbres. Il est si lent à se remuer, qu'après avoir mangé toutes les feuilles d'un arbre, il emploie cinq ou six jours à descendre, pour monter sur un autre; & quoique fort gras en quittant le premier, il arrive maigre sur le second. Jamais il n'abandonne un arbre, sans l'avoir entierement dépouillé. Dampier assure qu'il ne lui faut pas moins de huit ou neuf minutes, pour avancer un pié à la distance de trois pouces; qu'il ne remue l'un qu'après l'autre, avec la même lenteur; & que les coups sont inutiles pour lui faire doubler le pas. » J'en ai frappé quelques-uns, dit ce Voïageur, dans l'esperance de les animer. Ils paroissent insensibles. Rien ne les effraie & ne peut les contraindre à marcher plus vîte (57).

L'ayotochtli ou l'Armadillo.

L'Armadillo de la Nouvelle Espagne tire son nom, comme celui de l'Isle Espagnole, de l'espece d'armure, dont il est revêtu; mais il a le corps plus long, & la grosseur d'un Cochon de lait. Les Mexiquains le nomment *Ayotochtli*. Son écaille lui couvre tous le dos, & se rejoint sous le ventre, où elle ne laisse que la place des quatre pattes. Il a la tête petite, le grouin du Porc, & le cou assez long. Dans sa marche, il laisse voir entiérement sa tête; mais, à la moindre crainte, il la cache sous sa coquille, où retirant aussi ses piés, il demeure immobile comme une Tortue de terre. Son écaille est partagée en croix, au milieu du dos, & ces jointures lui servent à se tourner. Ses piés ressemblent à ceux de la Tortue de terre. Il a des ongles très forts, avec lesquels il creuse la terre comme les Lapins. Sa chair est estimée (58).

Le Tlaquatzin.

Le *Tlaquatzin* est un Animal de la forme d'un petit Chien, qui a le museau long & sans poil, la tête petite, les oreilles fort minces, les yeux petits & noirs, le poil du corps assez long, & blanc jusqu'à l'extrêmité, qui est noire, la queue ronde, longue de huit ou neuf pouces, de couleur tigrée, & si flexible, qu'il s'en sert pour se tenir suspendu à tout ce qu'elle peut embrasser. La Femelle porte à la fois, quatre ou cinq Petits, qui ne sont pas plûtôt nés, qu'elle les met dans un sac de peau que la Nature lui a formé sous les mammelles, où elle les nourrit facilement de son lait. Ce sac est

(55) *Ibid.* page 272. Laet, page 332.

(56) Il y a beaucoup d'apparence que c'est le même Animal qu'on a déja décrit, dans l'Isle Espagnole, comme une espece de Singe, sous le nom de *Paresseux*; car *Sloth* a la même signification en Anglois. Cependant on y trouvera ici quelques différences.

(57) Dampier, page 273.

(58) Laet avertit que cet Animal se trouve dans toute l'Amérique, mais qu'il est différent dans chaque Païs, sur tout par la grosseur. Liv. 16. page 618.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

si bien dispofé, qu'on n'en découvre pas aisément l'ouverture. Le Tlaquatzin monte sur les arbres avec une merveilleuse légereté, & fait la guerre, comme le Renard, aux Oiseaux domestiques. Sa queue passe pour un spécifique contre la Gravelle & plusieurs autres maux. Laet assure qu'elle a d'incroïables vertus (59).

Le Chat-Tigre.

Le Chat-Tigre, qui est commun dans la Province d'Yucatan, est un Animal farouche, de la grosseur de nos Mâtins. Il a les jambes courtes, & le corps ramassé comme un Mâtin; mais par la tête, le poil, & la maniere de quêter sa proie, il ressemble fort au Tigre. Le nombre en est si grand dans la Baie de Campêche, qu'ils y seroient redoutables aux Habitans, s'ils n'avoient, pour leur nourriture, les jeunes Veaux sauvages qu'ils trouvent en abondance. Ils ont la mine altiere, & le regard si farouche, que le Voïageur, qu'on cite, n'en rencontroit jamais sans frémir (60).

La Vache montagnarde, & ses singularités.

On compte, entre les plus singuliers Animaux de la Nouvelle Espagne, une espece de Vache qui habite les Bois, dans le voisinage des grandes Rivieres. Elle est de la grosseur d'un Taureau de deux ans, & de la figure d'une Vache par le corps: mais sa tête est beaucoup plus grosse, plus ramassée, plus ronde & sans cornes. Son mufle est court, ses yeux ronds, pleins, & d'une prodigieuse grandeur. Elle a de grosses levres, & les oreilles plus longues, mais moins épaisses, que celles des Vaches communes; le cou épais & court; les jambes plus courtes que celles de nos Vaches; la queue assez longue, & peu garnie de poil; le corps entiérement couvert d'un gros poil, clair semé; la peau épaisse d'environ deux pouces. Sa chair est rouge, & sa graisse blanche. C'est un aliment fort sain, & de bon goût. On trouve de ces Animaux, qui pesent cinq & six cens livres. Ils se nourrissent d'une sorte d'herbe, ou de mousse longue & déliée, qui croît en abondance sur le bord des Rivieres. Lorsqu'ils sont rassasiés, ils se couchent ordinairement dans les mêmes lieux; & le moindre bruit les réveillant, ils se jettent dans l'eau, de quelque profondeur qu'elle soit, non pour y nâger, mais pour aller au fond, où ils marchent comme sur un terrein sec. Ils sont assez communs dans les Provinces d'Yucatan & de Honduras, jusqu'à la Riviere de Darien (61).

Corneras de terra.

Outre les Chevres communes, qui paroissent venues d'Espagne, on en trouve une espece fort singuliere, que les Espagnols ont nommée *Corneras de terra*, & dont quelques-uns rapportent l'origine à celles qui portent le même nom au Chili, d'où elles peuvent avoir été transportées. Waffer nous en donne la description. Ces Bêtes sont fort majestueuses; & n'ont pas moins de quatre piés & demi de haut. Elles s'apprivoisent si facilement, que

(59) Laet, Liv. 5. page 232.

(60) Dampier, Tome III, page 274.

(61) Quelques-uns ont cru, sur cette description, que c'étoit le Cheval marin: mais Dampier, & d'autres Voïageurs, qui connoissoient parfaitement ce dernier Animal, y trouvent des différences essentielles dans la figure, sur-tout dans la grosseur, qui l'emporte de plus de la moitié sur celle de la Vache montagnarde; sans compter que celle-ci n'approche jamais de la Mer, & qu'elle n'a point les dents longues, &c. D'ailleurs les Chevaux marins pesent jusqu'à quinze ou seize cens livres. *Ibid.* page 324 & précédentes. La Vache montagnarde ressemble encore moins à la Vache marine, qui se nomme *Lamantin* ou *Manatée*, & qui est commune, sur les Côtes de la Nouvelle Espagne, mais qui ne vient jamais à terre.

ſe laiſſant brider, elles portent ſur le dos deux Hommes des plus robuſtes. Pendant que le Cavalier eſt deſſus, leur pas eſt l'amble, où le petit galop. Leur muſeau reſſemble à celui du Lievre; elles remuent même, comme lui, les deux levres en broutant: mais leur tête approche beaucoup de celle des Gazelles. Elles ſont armées de cornes torſes, qu'elles poſent tous les ans, & qui, n'étant d'aucun uſage, demeurent diſperſées dans les lieux qu'elles habitent. Leurs oreilles ſont celles de l'Ane. Elles ont le cou délié, comme les Chameaux, & le portent droit comme les Cygnes; la poitrine large, comme le Cheval, & le dos à-peu-près ſemblable à celui d'un beau Levrier. Leurs feſſes & leur queue ne reſſemblent pas mal à celles du Daim. Elles ont le pié fourchu, comme la Brebis, avec un éperon en dedans, de la groſſeur du doigt, auſſi pointu que ceux de l'Aigle. Ces éperons, qui ſont d'environ deux pouces au-deſſus de l'endroit où la corne du pié ſe diviſe, leur ſervent à grimper ſur les Rochers, & à ſe tenir fermes dans toutes leurs ſituations. Le poil, qu'elles ont ſous le ventre, a douze ou quatorze pouces de long; mais elles ont ſur le dos une eſpece de laine plus courte, à demi friſée. Ce ſont des Animaux fort innocens, d'un grand uſage, & propres à toutes ſortes de fatigues. Leur chair a le goût de celle du Mouton. Waffer en tua pluſieurs; & dans l'eſtomac de l'une il trouva treize pierres de Bezoard, de différentes figures, dont quelques-unes reſſembloient au Corail. Quoiqu'elles fuſſent entiérement vertes, lorſqu'il les découvrit, elles devinrent enſuite de couleur cendrée. Il apprit, des Eſpagnols, qu'ils emploient fort utilement ces Bêtes aux Mines du Perou. Elles leur ſervent à tranſporter le Metal aux Villes ſituées vers la Mer, par des précipices ou des chemins ſi rompus, que les Hommes & les autres Animaux n'y peuvent paſſer. On les conduit chargées, juſqu'à l'entrée de ces lieux inacceſſibles, où leurs Maîtres les abandonnent à elles-mêmes dans un eſpace de ſeize lieues, tandis qu'ils ſont obligés d'en faire plus de cinquante, par de longs détours, au bout deſquels ils les retrouvent. Les mêmes Eſpagnols aſſuroient que dans une Ville de la Côte, qui n'a de l'eau douce qu'à une lieue de diſtance, on dreſſe ces Chevres à l'aller prendre ſans guide, avec deux jarres ſur le dos; qu'en arrivant à la Riviere, elles s'y enfoncent aſſez pour remplir les jarres, & qu'elles les rapportent pleines chez leurs Maîtres. Ils ajoutoient qu'elles refuſent de travailler auſſi-tôt que le jour a diſparu, & que la force eſt inutile pour les y contraindre. Waffer eut la curioſité de vérifier une partie de ce récit. Il les trouva ſi rétives, le ſoir, qu'il les frappoit en vain pour les faire lever. Les unes pouſſoient un cri, les autres un ſoupir; & quoiqu'elles n'euſſent rien fait de fatiguant pendant tout le jour, il lui fut impoſſible de les mettre en mouvement (62).

Description de la Nouvelle Espagne.

Serpens & Bêtes venimeuſes.

Les Serpens ſont en ſi grand nombre au Mexique, & diſtingués par tant de noms différens, que, pour éviter une multitude de mots barbares, dont il y a peu d'utilité à recueillir, on prend, avec quelques Voïageurs, le parti de les diviſer en quatre eſpeces principales; qui ſont, les Jaunes, les Verts, les Bruns, & ceux qui ſont mêlés de quelques taches blanches & jaunes. Les premiers ſont ordinairement auſſi gros que la partie inférieure de la jambe humaine, & longs de ſix ou ſept piés. Ils ſont lâches, & ſi pareſſeux, qu'ils

(62) Voïages de Lionnel Waffer, dans le Recueil de Paul Marret, pages 257 & ſuiv.

Description de la Nouvelle Espagne.

ne s'éloignent guéres du même lieu, lorsqu'ils peuvent y vivre de Lesards, de Guanos, & d'autres Animaux, qui passent dans leur retraite. Cependant la faim les fait quelquefois monter sur les arbres, pour surprendre les gros Oiseaux, & d'autres Bêtes qui s'y retirent. On assure que dans cette situation, ils ont la force d'arrêter une Vache qui s'approche de l'arbre; & que s'entortillant tout-à-la-fois autour d'une branche & d'une des deux cornes, ils se rendent maîtres de leur proie. Ils sont si peu venimeux, qu'on en mange la chair; mais un Voïageur, qui eut la curiosité d'en goûter, en parle avec peu d'éloge (63). Il apprit qu'il s'en trouve d'aussi gros que le corps d'un Homme (64).

Serpens verds.

Les Serpens verds n'ont qu'environ la grosseur du pouce, quoiqu'ils aient quatre ou cinq piés de long. Leur dos est d'un verd fort vif; mais la couleur du ventre tire un peu sur le jaune. Ils se logent entre les feuilles vertes des buissons, où ils vivent des petits Oiseaux qui viennent s'y percher. Ils sont extrêmement venimeux.

Serpens bruns.

Le Serpent brun est un peu plus gros que le verd; mais il n'a pas plus d'un pié & demi, ou deux piés de long. Il doit être peu dangereux, puisqu'on ne s'étonne point de le voir entrer dans les maisons, & qu'on ne s'attache pas même à le tuer. Il fait la guerre aux Souris, qu'il prend avec beaucoup d'adresse.

Serpens tachetés. Le Caltete.

Il n'y a point de Serpens tachetés de jaune, qui ne soient redoutables aux Mexiquains. Celui qu'ils appellent *Caltete*, & *Thema Cuilcahuga*, est une espece de Lesard, que les Espagnols n'ont pas laissé de nommer *Scorpion*. Il est long de trois quarts d'aune; mais sa queue fait la plus grande partie de cette longueur. Il a les jambes fort courtes, la langue d'un rouge ardent, la peau fort dure, tachetée de jaune & de blanc. L'aspect en est effraïant. Cependant ses morsures ne sont que douloureuses, ou ne deviennent mortelles que pour ceux qui négligent trop long-tems d'y remédier. D'ailleurs il ne blesse que ceux qui l'offensent.

Le Galipegue.

Les *Galipegues* sont une autre espece de Lesards, tachetés de brun-obscur & de jaune, qui ont la grosseur du bras d'un Homme, quatre jambes, & la queue fort courte. Ils vivent dans les troncs creux des vieux arbres, surtout dans les endroits marécageux; & les Indiens n'en approchent jamais sans précaution, parcequ'ils les croient fort venimeux.

Le Teuthlacozauhquin.

Un des plus terribles Serpens de la Nouvelle Espagne, est celui que les Indiens nomment *Teuthlacozauhquin*, & que les Espagnols appellent *Vipere*, par la seule raison que ses morsures causent infailliblement la mort; il ne ressemble du moins aux Viperes que par la tête. Sa longueur ordinaire est d'environ seize pouces; sa grosseur médiocre. Il a le ventre d'un blanc jaunâtre, les côtés revêtus d'une espece d'écailles blanches, raïées, par intervalles, de lignes noires; le dos tigré, avec des lignes brunes, qui aboutissent à l'épine. On en distingue plusieurs especes, qui ne different que par la couleur. Il se remue fort lentement, entre les rochers, ou dans les masures, & plus lentement encore dans les lieux plats; ce qui lui a fait donner, par les Mexiquains, le surnom d'Ocozoalt. Chaque année de son existence lui apporte, au bout de la queue, une espece de sonnette, qui se joint, en forme d'anneau, à

(63) Dampier, Tome III. page 272. (64) *Ibid.*

celles

celles qui y ſont déja. Elles ſe ſuccedent, comme les nœuds de l'épine du dos, & rendent un véritable ſon, lorſqu'il ſe remue. Ses yeux ſont noirs & d'une moïenne grandeur. Il a deux dents, à la mâchoire ſupérieure, par leſquelles on croit qu'il jette ſon venin, & cinq, de chaque côté des mâchoires, qu'on apperçoit aiſément, lorſque ſa gueule s'ouvre. Ceux, qui ſont mordus de ce terrible Animal, meurent dans de cruels tourmens, avant l'eſpace de vingt-quatre heures. Lorſqu'il eſt irrité, il ſecoue violemment ſes ſonnettes, qui font alors beaucoup de bruit. On prétend que la Province de Panuco a les plus gros Serpens de cette eſpece, & que les Indiens en mangent la chair, après en avoir ôté le poiſon. Leurs Médecins emploient les dents & la graiſſe à la guériſon de quelques maladies (65).

Description de la Nouvelle Espagne.

Le Canton d'Yzalcos, dans la Province de Guatimala, produit des Scorpions de la groſſeur d'un Lapin, & des Crapauds, qui n'étant gueres moins gros, ſautent comme des Oiſeaux ſur les branches des arbres, où ils font un étrange bruit dans les tems pluvieux. Il ſe trouve, dans le même Canton, une eſpece de grandes Fourmis que les Habitans mangent, & qui ſe vendent au Marché.

Scorpions & Crapauds monſtrueux.

Dans les Montagnes de Miſteque, les Indiens en montrent deux remplies de Serpens, qui ſe tiennent renfermés dans ces bornes, où la vue peut s'étendre de quelques autres Montagnes voiſines, mais dont aucun autre Animal n'oſe approcher.

Montagnes peuplées de Serpens.

On voit, dans pluſieurs Provinces, une ſorte d'Araignées, dont le corps eſt de la groſſeur du poing, & dont les jambes ſont auſſi déliées, que celles des Araignées d'Angleterre. Elles ont deux dents, ou plutôt deux cornes, longues d'un pouce & demi, ou de deux, d'une groſſeur proportionnée, noires, polies & fort pointues. On garde toujours ces dents, lorſqu'on tue les Araignées. Quelques-uns les portent dans leur ſac à tabac, pour nettoïer leurs pipes; d'autres s'en nettoient les dents, dont on prétend qu'elles guériſſent la douleur. Le dos de ces laids inſectes eſt couvert d'un duvet jaunâtre & fort doux. On eſt partagé ſur leur nature, que les uns croient ſans danger, & d'autres fort venimeuſe, ſans que perſonne ait oſé recourir à l'expérience (66).

Araignées énormes.

Quoique les Parties de la Nouvelle Eſpagne, qui regardent la Mer du Nord, ſoient ſouvent expoſées à l'inondation, elles ſont remplies de diverſes ſortes de Fourmis. On diſtingue les groſſes & les petites, les noires & les jaunes, &c. La piquûre des groſſes Fourmis noires eſt preſqu'auſſi dangereuſe que celle des Scorpions; & les petites Fourmis noires ne ſont gueres moins nuiſibles. Leur aiguillon perce comme le feu. Elles ſont en ſi grand nombre ſur les arbres, qu'on s'en trouve quelquefois couvert, avant qu'on les ait apperçues; mais elles piquent rarement ſans être offenſées. Dans les Provinces méridionales, c'eſt ſur les grands arbres qu'elles font leurs nids, entre le tronc & les branches. Elles y paſſent l'hyver, c'eſt-à-dire, la ſaiſon pluvieuſe, avec leurs œufs, qu'elles conſervent ſoigneuſement. Les Eſpagnols font beaucoup de cas de ces œufs, pour nourrir leurs Poules. Pendant la ſaiſon ſeche, elles ſe répandent dans tous les lieux qui ont des arbres, & jamais on n'en voit dans les Savanes. Les Bois ſont alors remplis de leurs ſentiers, qui ſont auſſi

Fourmis de pluſieurs eſpeces.

Comment elles font leurs nids dans les Provinces méridionales.

(65) Laet, Liv. 5. page 252.

(66) Dampier, Tome III, page 276.

Description de la Nouvelle Espagne.

battus que nos grands chemins, & larges de trois ou quatre pouces. Elles partent fort legeres, mais elles reviennent chargées de pesans fardeaux, tous de la même matiere & d'une égale grosseur. On ne leur a jamais vu porter que des monceaux de feuilles vertes, si gros qu'à peine voit-on l'Insecte par-dessous. Cependant elles marchent fort vîtes, dans une fort longue file, & comme empressées à se dévancer mutuellement.

Fourmis errantes.

On distingue une autre espece de grosses Fourmis noires, qui ont les jambes longues, & qui marchent en trouppes. Elles paroissent occupées d'un objet commun, qu'elles cherchent avec les mêmes mouvemens & la même inquiétude; ce qui ne les empêche point de suivre réguliérement leurs Chefs. Elles n'ont pas de sentiers battus, & leur marche est comme incertaine. Dans l'Yucatan, où elles sont en fort grand nombre, on en voit quelquefois entrer des bandes entieres dans les Cabanes, où elles s'arrêtent à fureter & à piller jusqu'à la nuit. L'habitude où l'on est, de les voir partir avant la fin du jour, rend les Habitans tranquilles; sans compter qu'il seroit difficile de les chasser. Dampier en vit des bandes si nombreuses, que malgré la vîtesse de leur marche, elles emploïoient deux ou trois heures à passer (67).

Abeilles.

Les Abeilles ne s'écartent gueres des Bois, où elles se nichent dans le creux des arbres. Cependant les Indiens ont trouvé le moïen d'en apprivoiser une espece, en leur creusant des troncs d'arbre pour servir de ruches. Ils posent sur un ais l'un des bouts de ce tronc, après l'avoir scié fort également, & laissent, pour l'entrée & la sortie des Abeilles, un trou sur le bout supérieur, qu'ils couvrent d'un autre ais. Ces Abeilles privées ressemblent aux nôtres, avec cette seule différence, qu'elles sont d'une couleur plus brune, & que leur aiguillon n'est pas assez fort pour percer la peau d'un Homme. Elles ne s'en jettent pas avec moins de furie sur ceux qui les inquietent; mais leur piquûre n'est qu'un chatouillement, dont il ne reste aucune trace. Elles donnent beaucoup de miel, & la couleur en est blanche. Celles des Bois sont de deux sortes; les unes assez grosses, & capables de piquer fortement; les autres, de la grosseur de nos Mouches noires, mais plus longues. Quantité d'Indiens s'occupent à chercher le miel qu'elles déposent dans les arbres creux, le vendent fort bien, & vivent honnêtement de cette profession. (68).

Alligator.

Quoique l'Animal amphibie, que la plûpart des Relations nomment *Alligator*, soit commun à la plus grande partie de l'Amérique, son abondance est si singuliere dans la Nouvelle Espagne, où l'on ne trouve point de Baies, de Rivieres, de Criques, de Lacs & d'Etangs, qui n'en soient peuplés (69), que c'est proprement ici l'occasion d'éclaircir un point, sur lequel plusieurs Naturalistes ont comme affecté de se partager. Il est question d'examiner s'il est vrai qu'il y ait, entre l'Alligator & le Crocodile, tant de ressemblance par la figure & le naturel, qu'on doive les prendre pour deux Animaux de même espece, & supposer que l'un est le Mâle & l'autre la Femelle. Un Voïageur fort célebre en appelle aux observations suivantes.

Observations sur sa ressemblance avec le Crocodile.

De plusieurs milliers d'Alligators qu'il avoit vus dans ses courses, il n'en

(67) Dampier, Tome III, page 277.
(68) *Ibid*, page 330.
(69) Dampier, *ubi suprà*, page 287.

Description de la Nouvelle Espagne.

avoit jamais trouvé un qui eût plus de ſeize à dix-ſept piés de long, ni qui fût plus gros qu'un Poulain de bonne taille. Cet Animal a la figure du Léſard. Sa couleur eſt d'un brun fort ſombre. Il a la tête groſſe, les mâchoires longues, de groſſes & fortes dents, deux deſquelles ſont d'une longueur conſiderable, & placées au bout de la mâchoire inferieure, dans la partie la plus étroite, une de chaque côté. La mâchoire ſuperieure a deux trous, pour les recevoir; ſans quoi la gueule ne pourroit ſe fermer. Il a quatre jambes courtes, de larges pattes & la queue longue. Son dos, de la tête juſqu'au bout de la queue, eſt couvert d'écailles aſſez dures, & jointes enſemble par une peau fort épaiſſe. Au-deſſus des yeux, il a deux boſſes dures & couvertes d'écailles, de la groſſeur du poing. Depuis la tête juſqu'à la queue, l'épine eſt comme formée de ces nœuds d'écailles, qui ne branlent pas comme celles des Poiſſons, & qui ſont ſi fortement unies à la peau, que ne faiſant qu'un tout, elles ne peuvent être ſéparées qu'avec un couteau fort tranchant. De l'épine ſur les côtes, & vers le ventre, qui eſt d'un jaune obſcur comme celui des Grenouilles, il ſe trouve auſſi pluſieurs de ces écailles, mais moins épaiſſes & moins ramaſſées. Auſſi ne l'empêchent-elles point de ſe tourner avec une extrême viteſſe, ſi l'on conſidere la longueur de ſon corps. Lorſqu'il marche, ſa queue traîne derriere lui. La chair de ces Animaux jette une forte odeur de muſc; ſurtout quatre glandes, deux deſquelles viennent dans l'aine, près de chaque cuiſſe, & les deux autres vers la poitrine, ſur chaque jambe de devant. Elles ſont de la groſſeur d'un œuf de jeune Poule. On les porte comme un parfum. Mais la force de cette odeur ne permet de manger la chair, que dans une extrême néceſſité.

Les Crocodiles n'ont aucune de ces glandes, & leur chair ne jette aucune odeur de muſc. Leur couleur eſt jaune. Ils n'ont point de longues dents à la mâchoire inferieure. Leurs jambes ſont plus longues que celles de l'Alligator. Lorſqu'ils courent, ils tiennent la queue retrouſſée, & recoquillée en forme d'arc, par le bout. Les nœuds de leurs écailles, ſur le dos, ſont beaucoup plus épais, plus gros & plus fermes. Ils ne fréquentent point les mêmes lieux. Dans la Baie de Campêche, par exemple, où le nombre des Alligators eſt infini, on n'a jamais vu de Crocodiles. Au contraire, il y a des Crocodiles dans quelques endroits de la même Mer, où l'on ne voit point d'Alligators. Les Eſpagnols donnent aux uns & aux autres le nom de *Caymans*, qu'ils ont emprunté des Indiens; & c'eſt apparemment cette appellation commune, qui a donné naiſſance à l'erreur.

D'un autre côté, Dampier convient que les œufs des deux Amphibies ſe reſſemblent ſi parfaitement, qu'on ne peut les diſtinguer à la vue. Ils ſont de la groſſeur des œufs d'Oie, mais beaucoup plus longs. Les uns & les autres ſont un très bon aliment, quoique ceux de l'Alligator aient l'odeur de muſc. Ces Animaux vivent tous deux ſur terre & dans l'eau, avec la même indifférence pour l'eau douce & l'eau ſalée. Ils aiment également la chair & le poiſſon. De tous les Amphibies, on n'en connoît aucun qui s'accommode mieux de toute ſorte de ſéjour & d'aliment. On prétend qu'il n'y a point de chair qu'ils aiment mieux que celle du Chien. La plûpart des Voïageurs obſervent que les Chiens ne boivent pas volontiers dans les grandes Rivieres & les

Description de la Nouvelle Espagne.

Anses, où les Crocodiles & les Alligators peuvent se tenir cachés. Ils s'arrêtent à quelque distance du bord : ils aboient assez long-tems, avant que d'en approcher. Si la soif les force, la seule vue de leur propre ombre les fait reculer, avec de nouveaux aboiemens. Dampier assure que dans la saison seche, où l'on ne trouve de l'eau douce que dans les Etangs & les Rivieres, il étoit obligé d'en faire apporter à ses Chiens. Souvent, lorsqu'il étoit à la chasse, & qu'il avoit à traverser une Crique, à gué, ses Chiens ne vouloient pas le suivre, & l'obligeoient de les faire porter.

Mais ce qui détermine absolument Dampier à regarder le Crocodile & l'Alligator comme deux Animaux d'espece différente, c'est que le premier est bien plus feroce & plus hardi que l'autre. On sait qu'il poursuit également les Hommes & les Bêtes; au lieu que l'Alligator ne cause jamais de mal que par accident, c'est-à-dire lorsqu'on l'offense (70).

Poissons.

Quoiqu'on ne puisse douter que dans le grand nombre de Rivieres, qui traversent une si vaste Contrée, il n'y ait quantité de Poissons aussi singuliers que les Plantes & les Animaux des Terres qu'elles arrosent, les Espagnols ont négligé jusqu'à-présent de les observer. On n'en connoît pas de plus remarquable que celui que les Mexiquains nomment *Axolotl*, & les Espagnols *Inguete de agua*. Il a la peau fort unie, mouchetée sous le ventre de petites taches, dont la grandeur diminue depuis le milieu du corps jusqu'à la queue. Sa longueur est d'environ six doigts, & son épaisseur de deux. Il a quatre jambes, comme le Lésard. Sa queue est longue, & fort menue par le bout. Ses piés, qui lui servent à nager, sont divisés en quatre doigts, comme ceux de la Grenouille. Il a la tête plus grosse, qu'il ne convient à la grosseur du corps, la gueule noire & presque toujours ouverte. On prétend, sur de fréquentes observations, qu'il a un *uterus* & ses mois comme les Femmes. Sa chair est fort bonne, & d'un goût qui tire sur celui de l'Anguille (71).

L'Axolotl ou l'Inguete de Agua.

Ce n'est pas suppléer désavantageusement au silence des Espagnols & des Voïageurs sur le Poisson des Lacs & des Rivieres, que de joindre ici quelques observations sur plusieurs especes de Tortues, qui semblent particulieres aux deux grandes Côtes du Mexique.

Observations sur les Tortues.

Les Voïageurs François ne connoissent que trois sortes de Tortues : la *Franche*, qu'ils appellent aussi *Tortue verte*, & qui est la seule dont la chair puisse passer pour un bon aliment; le *Caret*, qui n'est jamais si grand que la Tortue franche, & dont l'écaille est celle qui porte en Europe le nom d'écaille de Tortue, mais dont la chair est un aliment dangereux; la *Caouane*, plus grande ordinairement que les deux autres, mais dont l'écaille est mauvaise, & la chair coriace & de mauvaise odeur (72).

Huit sortes de Tortues.

Dampier en nomme un bien plus grand nombre. 1. Les grosses Tortues, ou Tortues à bahu; 2 les grosses Têtes; 3 les Bec-à-Faucons; 4 les Tortues vertes; 5 les *Hecates*; 6 les *Terrapenes*; 7 les Tortues bâtardes; 8 la petite Tortue.

(70) Dampier, Tome III, pages 290 & précédentes.

(71) Fr. Ximenez, *ubi suprà*.

(72) Voïez le Tome I des Voïages de Labat, chap. 12. On remet à l'Histoire naturelle de l'Amérique la description, la pêche, & les propriétés de la Tortue.

Description de la Nouvelle Espagne.

Les premieres ſont communément plus groſſes que les autres, ont le dos plus haut & plus rond, la chair puante & mal ſaine. Les *Groſſes Têtes* ont reçu ce nom, parcequ'elles ont en effet la tête plus groſſe que toutes les autres : la chair en eſt auſſi fort puante. Elles ſe nourriſſent de la mouſſe qui croît autour des Rochers (73). Les *Bec-à-Faucons* ſont les moindres de toutes (74). On les nomme ainſi, parcequ'elles ont la gueule longue & petite, tirant en effet ſur la figure du bec des Faucons. Leur dos eſt couvert de cette belle écaille, dont on fait un riche commerce. Les plus groſſes ont environ trois livres & demie d'écaille. Elles ont la chair d'une bonté médiocre, & ſi mal-ſaine en certains lieux, qu'elle cauſe des vomiſſemens exceſſifs. Leur bonne ou leur mauvaiſe qualité dépend de leur nourriture. Les unes ſe nourriſſent de bonnes herbes, comme les Tortues vertes; & d'autres, ſe tenant entre les Rochers, ne mangent que de la mouſſe ou de l'herbe ſauvage, dont l'effet ſe communique juſqu'à leur écaille, qui eſt couverte de taches & par conſéquent peu tranſparente. La chair d'ailleurs en eſt jaune, ſur-tout le gras. Elles cherchent des lieux particuliers pour leur ponte (75), & rarement elles ſe mêlent avec les autres. Leur ſaiſon ordinaire eſt dans le cours de Mai, de Juin, & de Juillet. On n'en voit point dans la Mer du Sud; mais elles aiment à pondre dans les Iſles de la Baie de Honduras, & le long de Côte du Continent, depuis la Trinité juſqu'à Vera-Cruz. On ne parle point ici de celles des Côtes de Guinée & des Indes orientales.

Groſſes Têtes. Tortues à bahu. Bec à Faucons.

Les *Tortues vertes* tirent ce nom de leur écaille, qu'elles ont plus verte que les autres. Elle eſt fort déliée, fort tranſparente, & les nuages en ſont plus beaux que ceux du Bec-à-Faucon; mais on ne s'en ſert que pour les pieces de rapport, parcequ'elle eſt extrêmement fine. Ces Tortues ſont en général plus groſſes que les Bec-à-Faucons, & peſent juſqu'à trois cens livres. Leur dos eſt plus plat auſſi que celui des Bec à-Faucons. Leur tête eſt ronde & petite. » J'ai remarqué, dit le Voïageur dont on donne les ob- » ſervations, qu'à Blanco, Cap de la Nouvelle Eſpagne dans la Mer du » Sud, les Tortues vertes, qui ſont les ſeules qu'on y trouve, ſont plus » groſſes que toutes celles de la même Mer. Elles y peſent ordinairement » deux cens quatre-vingt ou trois cens livres. Le gras en eſt jaune, le » maigre blanc, & la chair extraordinairement douce. A Bocca-Toro de » Veragua, elles ne ſont pas ſi groſſes, leur chair eſt moins blanche, & leur » gras moins jaune. Celles des Baies de Honduras & de Campeche ſont » encore plus petites; le gras en eſt verd, & le maigre plus noir : cependant un Capitaine Anglois en prit une à Port-Roïal, dans la Baie de » Campeche, qui avoit quatre piés, du dos au ventre, & ſix piés de ventre » en largeur. Le gras produiſit huit galons d'huile, qui reviennent à trente- » cinq pintes de Paris (76). Celles des petites Iſles, qui bordent le Continent de la Nouvelle Eſpagne au Midi de Cuba, ſont d'inégale groſſeur,

Tortues vertes.

(73) Les François confondent apparemment ces deux premieres eſpeces, ſous le nom de *Caouanes*.

(74) C'eſt notre Caret. Labat fait conſiſter ſa dépouille en treize feuilles, qui peſent, dit-il, quatre livres & demie à cinq livres, *ubi ſuprà*.

(75) Elles ne pondent que ſoixante ou quatre-vingt œufs; au lieu que les autres en pondent, ſuivant Labat, juſqu'à deux cens cinquante.

(76) Dampier, Tome I, page 113.

Description de la Nouvelle Espagne.

Les unes ont la chair verte ; les autres, noire, & les autres, jaune. On y envoie, de la Jamaïque, des Vaisseaux qui les prennent au filet, & qui les portent dans cette Isle, où les recevant en vie on leur fait des réservoirs en Mer, pour les garder vivantes. C'est la nourriture ordinaire du Peuple. La Tortue verte vit d'une herbe, qui croît à trois, quatre, cinq ou six brasses d'eau, dans la plûpart des lieux qu'on vient de nommer. Cette herbe est différente de celle qui nourrit la Manatée ou le Lamantin. Sa feuille est plus petite. Dampier lui donne un quart de pouce de large, sur six pouces de long.

Hecates.

Les *Hecates*, nom qui vient des Espagnols, aiment l'eau douce, & cherchent les Etangs & les Lacs, d'où elles viennent rarement à terre. Leur poids n'est que de douze ou quinze livres. Elles ont les jambes petites, les piés plats, le cou long & menu. Leur chair est un fort bon aliment.

Terrapenes.

Les *Terrapenes* sont une autre espece de Tortues, beaucoup moins grasses que les Hecates. Elles ont le dos plus rond (77), quoique d'ailleurs elles leur ressemblent fort. Leur écaille est comme naturellement taillée. Elles aiment les lieux humides & marécageux. On estime aussi leur chair. Il s'en trouve beaucoup sur les Côtes de l'Isle des Pins, qui est entre le Continent & celle de Cuba. Elles pénetrent dans les Bois, où les Chasseurs Espagnols, qui les trouvent, ont peu de peine à les prendre. Ils les portent à leurs cabanes ; & leur faisant une marque sur l'écaille, ils les laissent aller, avec la certitude de les retrouver à si peu de distance, qu'après un mois de chasse chacun reconnoît les siennes & les emporte à Cuba.

Tortue bâtarde.

Les *Tortues bâtardes* sont des Tortues vertes, mais dont l'écaille est beaucoup plus épaisse que celle des autres Tortues de la même couleur, & dont la chair n'est pas si douce. Elles sont fort communes aux Isles de Gallapagos, vis-à-vis du Continent de la Nouvelle Espagne dans la Mer du Sud. On ne connoît point d'espece plus large ; car la largeur de leur ventre est ordinairement de cinq piés. Dampier croit devoir l'attribuer à l'abondance de l'herbe qu'elles trouvent entre ces Isles, & qui en fait, dit-il, les Tortues les mieux nourries de la Mer du Sud. Il s'en trouve de la même espece, mais beaucoup plus petites, autour de quelques autres Isles, telles que Plata, où elles vivent d'une mousse qui les rend fort puantes. Outre la différence qu'on a remarquée, ces Tortues viennent à terre en plein jour, Mâle & Femelle, & se couchent au Soleil ; au lieu que parmi les autres, la Femelle va seule à terre pour y déposer ses œufs dans le sable, & n'y va jamais que pendant la nuit.

Petite Tortue.

La petite Tortue est encore une espece différente, qui se trouve sur la Côte occidentale du Mexique ; & dont on vante la chair : mais Dampier ne la distingue que par sa petitesse & n'en donne point d'autre description.

Observation remarquable.

Il ajoûte, comme une observation très remarquable, & qu'il doit à son experience, que les Tortues, dans le tems de leur ponte, abandonnent pour deux ou trois mois les lieux où elles se nourrissent pendant la plus grande partie de l'année, & vont ailleurs, seulement pour y déposer leurs œufs. On croit, dit-il, qu'elles ne mangent rien dans cet intervalle. Aussi le mâle & la femelle deviennent-ils extrêmement maigres, sur-tout le mâle,

(77) Le dos des Tortues se nomme *Carapace*.

qui l'est alors jusqu'à ne pouvoir être mangé. Les lieux les plus connus, qu'elles choisissent pour leur ponte, sont l'Isle des Caymans & celle de l'Ascension : mais elles n'ont pas plutôt fini, qu'elles retournent dans leurs retraites ordinaires. On ne doute point qu'elles ne fassent des centaines de lieues à la nage, pour se rendre à ces Isles ; car on a souvent remarqué que pendant la saison de la ponte, il se trouve, dans l'Isle des Caymans, des Tortues de toutes les especes qu'on a nommées. Les Isles au Midi de Cuba en sont à plus de quarante lieues. C'est l'endroit le plus proche d'où ces Animaux puissent partir ; & l'on ne peut s'imaginer que la prodigieuse quantité de Tortues, qui se voient alors dans l'Isle des Caymans, y trouve de quoi subsister. Celles qui vont pondre à l'Ascension font bien plus de chemin ; car la terre la plus proche en est à trois cens lieues, & personne n'ignore que dans les autres tems, ces Animaux se tiennent toujours près du rivage. Des Isles Gallapagos, qui en sont remplies pendant la plus grande partie de l'année, elles passent la Mer & vont pondre sur le rivage du Continent, qui en est éloigné de plus de cent lieues. Cependant on remarque aussi qu'au départ du plus grand nombre, il en reste toujours quelques-únes dans le lieu de leur demeure habituelle & de leur nourriture. On observe encore qu'elles sont suivies, dans leur route, d'une infinité de Poissons, sur-tout de Goulus, dont on n'apperçoit plus un dans les lieux qu'elles quittent, & qui ne reparoissent qu'à leur retour.

Dampier nous apprend que les Tortues travaillent dans l'eau à la propagation de leur espece, que le Mâle est neuf jours sur la Femelle, & qu'il ne l'abandonne pas aisément dans cette situation. » J'ai pris, dit-il, des » Mâles dans cette posture. On perce facilement le Mâle, car il n'est pas sauva- » ge. La Femelle, à la vue d'un Canot, fait des efforts pour s'échapper ; mais » il la retient avec ses deux nageoires de devant. Lorsqu'on les surprend » accouplés, le plus sûr est de darder la Femelle ; on est sûr alors du » Mâle (78).

§. IV.

Mines, Métaux, Pierres précieuses, & autres Productions ou singularités de la Nouvelle Espagne.

Gage fait observer que dans la premiere ivresse du triomphe, les Espagnols apporterent peu de soin à dissimuler leurs avantages. Loin de faire mystere des richesses qu'ils découvroient de jour en jour, ils les publierent avec ostentation ; & pendant quelques années, leurs plus célebres Historiens n'eurent pas d'autre objet. Mais la Politique se fit entendre, après avoir été long-tems étouffée par la joie, & porta sa jalousie jusqu'à défendre, aux Sujets de l'Espagne, d'écrire ou de parler publiquement de ce qui se passoit au Mexique. Ainsi l'on n'a gueres d'autres lumieres, sur l'or & l'argent du Païs, que celles qui se sont conservées dans les anciennes Histoires ; joint à quelques traits dont on est redevable aux Voïageurs étrangers.

Les riches Mines d'argent de *Pachuca*, dont on a donné la description

(78) Dampier, *Ibid.* pages 118 & précédentes.

Description de la Nouvelle Espagne.

Mines d'or, d'argent, de cuivre, &c.

dans le Journal de Carreri (79), étoient déja dans la plus grande splendeur en 1568. Un Anglois, nommé *Milon Philipson*, que le Chevalier Jean *Hawkins* avoit abandonné sur la Côte de Panuco, étant tombé entre les mains des Espagnols, fut conduit à Mexico dans le cours de la même année. Ce voïage, qui fut de quatre-vingt-dix lieues, lui donna occasion d'apprendre, en passant par *Mestitlan*, qui n'est qu'à treize ou quatorze lieues de la Capitale, que la Ville de Pachuca en est éloignée d'une journéee, & que les Mines du même nom sont à six lieues de cette Ville au Nord (80).

Dans la Province, qui se nomme proprement Mexique, les Cantons de Tuculula & de Tlapa, au Sud, ont quantité de veines d'or. Ceux de Tlasco & de Maltepeque, à l'Ouest, sont célebres par leurs Mines d'argent. Guaximango, du côté du Nord, ne l'est pas moins par les siennes. Le Canton de Mestitlan abonde en Mines de fer & d'alun. Yzquiquilpa, qui est à vingt-deux lieues de Mexico, a des Mines de plomb. Talpayana, qui en est à ving-quatre; Temozcaltepeque, à dix-huit; Cultepeque, à vingt-deux; Zacualpo, à vingt; Zumpango, à quarante; Guanaxuato, à soixante; Comania, à soixante-sept; Achiacico, à dix-huit de los Angeles, enfin Gautla, Zumatlan & San-Luiz de la Paz, dont on ne marque pas la distance de la Capitale, sont autant de Mines d'argent (81).

La Province de Guaxaca renferme une Montagne nommée *Cocola*, proche du Cantoñ de Guaxolotitlan, à dix-huit degrés de latitude du Nord, dans laquelle on a découvert plusieurs Mines d'or & d'argent, du crystal de roche, du vitriol, & différentes sortes de pierres précieuses. A six lieues d'Antequera, dans la même Province, entre les Montagnes que les Espagnols ont nommées Peñolas, il s'en trouve une qui a conservé le nom Mexiquain d'*Itzquitepeque*, où l'on ne fouille pas long-tems, sans appercevoir des paillettes d'or; mais en moindre abondance que les veines de plomb, qui s'y offrent de toutes parts.

On lit, dans Herrera, qu'en 1525, les Espagnols découvrirent, dans la Province de Mechoacan, une des plus riches Mines qu'on ait jamais connues, » où les Officiers roïaux, ne se bornant point à tirer le quint de la Couronne, entreprirent, sous divers prétextes, de faire tourner tout à leur » profit. Mais, soit par un châtiment du Ciel, ou par des causes naturelles, elle disparut tout-d'un-coup, sans qu'on ait jamais pu la retrouver. » Quelques-uns prétendent que les Indiens la boucherent; d'autres, avec » plus de vraisemblance, qu'elle fut couverte d'une Montagne par un tremblement de terre (82).

Leon, Ville de la même Province, à soixante lieues de Mexico, renferme dans son Canton, un grand nombre de Mines d'argent. *Guanaxati* & *Talpuiaga* sont deux autres Mines fort célebres; la premiere, à vingt-huit lieues de Valladolid, au Nord; l'autre, à vingt-quatre de Mexico. Elles appartiennent toutes deux au Mechoacan.

Tout le Canton de Colyma, sur-tout vers Acatlan, est rempli de deux sortes de Cuivre; l'une si molle & si ductile, que les Habitans en font de

(79) Voïez le Tome XI de ce Recueil, pages 526 & suiv.

(90) Journal de Sir John Hawkins, dans la Collection d'Hackluyt.

(81) Laet, Liv. 5. chap. 6.

(82) Herrera, Décad. 3. Liv. 8. ch. 11.

très

très beaux vases ; l'autre si dure, qu'ils l'emploient, au lieu de fer, pour tous les instrumens de l'Agriculture (83).

Description de la Nouvelle Espagne.

Toutes les recherches des Espagnols ne leur ont jamais fait trouver de Mines d'aucun métal, dans la Province d'Yucatan ; d'où Laet prend occasion de reprocher une insigne fausseté à quelques Ecrivains, qui ont prétendu que les Espagnols, en abordant pour la premiere fois sur cette Côte, y trouverent des croix de laiton. Il ajoûte que c'est d'ailleurs un métal auquel on n'a jamais rien découvert de semblable, dans aucune partie de l'Amérique (84).

Dans la Province de *Guadalajara*, vers les Zacateques, la Nature a placé une Montagne d'une lieue de hauteur, inaccessible de toutes parts aux Voitures & même aux Bêtes de charge, couverte de Pins & de Chênes d'une grandeur extraordinaire, & sans autres Habitans qu'un prodigieux nombre de Loups. Elle renferme quantité de Mines d'argent & de cuivre, qui sont mêlées de beaucoup de plomb.

La Province de *Xalisco*, qui ne fut conquise qu'en 1554, par François de Ybarra, passe pour une des plus riches de la Nouvelle Espagne, par ses Mines d'argent, autour desquelles il s'est formé des Habitations nombreuses, avec des Fonderies, des Moulins, & tout ce qui est nécessaire au travail.

Celle de *Culuacan* ne connoissoit aucune sorte de métal, lorsqu'elle fut conquise en 1531, par Nuñez Guzman ; mais, peu d'années après la Conquête, les Espagnols y découvrirent des Mines d'argent.

Les Zacateques ou *Zacatecas*, sont un grand nombre de petits Cantons, qui forment, sous ce nom commun, la plus riche Province de la Nouvelle Espagne. On y compte douze ou quinze Mines d'argent, dont les plus célebres sont, 1°. Celle qui se nomme par excellence *Zacatecas*, à quarante lieues de la Ville de Guadalajara, vers le Nord, & à quatre-vingt de Mexico ; 2°. Celle de *Avinno*, qui fut découverte en 1554, par François de Ybarra, sous le Gouvernement de Dom Louis de Velasco ; 3°. Celle de *Saint-Martin*, qui est à ving-sept lieues, au Nord, de la premiere ; 4°. Celle de *Saint-Luc*, proche de Durango ; 5°. Celle de *Somberiette*, vers Saint-Martin ; 6°. Celle d'*Erena*, proche de la petite Ville du même nom ; 7°. Celle de *los Ranchos* ; 8°. Celles de *los Chalcuitos* & de *las Nieves*, toutes deux abondantes, mais infestées par des Indiens très feroces, qui résistent encore au joug Espagnol ; 9°. Enfin celle *del Fresnillo*, qui paroît inépuisable jusqu'aujourd'hui.

La Province, qui porte le nom de Nouvelle Biscaie, & qui en comprend une autre nommée *Topia*, offre les Mines d'*Ende*, de *Saint-Jean*, & de *Sainte-Barbe* ; les deux dernieres, à trois lieues l'une de l'autre, & toutes deux, à vingt lieues de celle d'Ende. Elles sont d'une abondance extraordinaire, & voisines de plusieurs Mines de plomb, qui sont d'une extrême utilité pour la purification de l'argent. Herrera place celle de Sainte-Barbe, à cent lieues de celle de Zacatecas. Elle est à cent soixante de Mexico, suivant Jean Gonzales ; & cet Ecrivain ajoûte, qu'à soixante & dix lieues de la

(83) Laet, *ubi suprà*, page 270.

(84) *Ibid.* page 272.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Vaines espérances dans la Province de Cibola.

même, vers le Nord, on trouve les quatre grandes Villes que les Espagnols nomment *las quatro Ciudades* (85).

Marc *de Nisa*, fameux Cordelier, que diverses avantures avoient conduit dans la Province de Cibola, publia une Relation de son Voïage, dans laquelle il promettoit plus d'or, aux Espagnols, qu'on n'en a jamais tiré de toutes les parties de l'Amérique. Il représentoit un Païs si riche, qu'on n'y emploïoit que des vases d'or, & que les murs des Temples étoient revêtus du même métal. Antoine de Mendoza, Viceroi de la Nouvelle Espagne en 1540, fut assez ébloui de cette magnifique chimere, pour y envoïer un corps de Troupes, sous la conduite de François Vasquez de Coronado. On n'y trouva que de la misere & de la barbarie; ce qui n'empêche point que la Relation de Nisa n'ait eu jusqu'aujourd'hui ses Partisans, qui se promettent, de l'avenir, des trésors que les recherches de deux siécles n'ont pas encore fait découvrir. A la vérité, *Coronado* rendit témoignage au Viceroi que les Turquoises étoient fort communes entre les Habitans de Cibola, & qu'aïant trouvé peu de Femmes & d'Enfans dans le Païs, il y avoit beaucoup d'apparence qu'une grande partie de cette sauvage Nation s'étoit retirée dans des lieux inaccessibles avec ce qu'elle avoit de plus précieux : mais la difficulté d'y pénétrer n'a pas permis jusqu'à-présent de vérifier une si flatteuse conjecture. Alfonse de *Benavidez*, autre Cordelier, dont nous avons une Relation du Païs de Quivira & du nouveau Mexique, aussi suspecte que celle de Nisa, prétend que ces deux Régions, qui sont encore peu connues, & qui bornent les Provinces septentrionales de la Nouvelle Espagne, abondent aussi en Mines d'or & d'argent. Il ajoûte qu'une partie de Quivira, qu'il place au trente-septieme dégré du Nord, & dont il nomme les Habitans *Aixaoros*, n'est pas éloignée des Etablissemens Anglois, où il suppose, sans aucune preuve, que ces Barbares répandent continuellement leurs trésors (86).

Tous les Historiens de la Conquête assurent que la Province de Guatimala étoit remplie d'Idoles d'or, que les Indiens livrerent volontairement aux Espagnols; mais il ne paroît point qu'on y ait jamais découvert de Mines, ni que cette belle Contrée ait aujourd'hui d'autres sources de richesses, que son Commerce & la culture de ses Terres.

La Province de Chiapa étoit autrefois riche en or, en argent, en étaim, en plomb, en vif-argent & en cuivre. Ses principales Mines sont épuisées; & quoiqu'il se trouve encore des veines d'or dans ses Montagnes, le travail est si difficile, & le nombre des Indiens qu'on y emploïoit est tellement diminué, qu'elles sont abandonnées depuis plus d'un siécle.

Vera-Paz avoit donné de grandes esperances aux Espagnols, sur-tout par la qualité de ses eaux, dont l'âcreté semble marquer qu'elles passent par des veines métalliques. On y a fait souvent de grandes entreprises, sur les indices & la foi des Habitans; mais elles n'ont eu de succès que vers *Golfo dolce*, où les Historiens rendent témoignage qu'on a trouvé une Mine d'or assez riche, & quelques veines de soufre.

Les Montagnes, qui séparent le Honduras de la Province de Nicaragua,

(84) *Ibid.* page 290. On n'a pas d'autre connoissance de ces quatre Villes.

(86) Laet, *ubi suprà*, page 305 & précédentes. On renvoie le Nouveau Mexique & Quivira, à l'année où ces Païs furent découverts.

ont fourni beaucoup d'or & d'argent aux Espagnols, quoique les Habitans naturels ignorassent qu'ils avoient ces richesses autour d'eux, ou que l'extrême fertilité du Païs les leur fit négliger. Elles leur ont couté, s'il en faut croire Barthelemi de las Casas, plus de deux millions d'ames, que les Conquérans sacrifierent à leur avarice; comme s'ils ne s'étoient crus sûrs de la possession des Mines, que par la destruction d'un malheureux Peuple, qui ne leur contestoit rien, & qui préféroit ses belles citrouilles aux plus précieux métaux. C'est de l'excellence de ces Plantes, qu'ils nommoient *Hibueras*, qu'on avoit donné d'abord le même nom à leur Province. Ses principales Mines sont celles des Montagnes de Valladolid, ou Comayagua, celle de Gracias à Dios, & celles des Vallées de Xaticalpa & d'Olancho, dont tous les torrens roulent de l'or, sur-tout celui de *Guayape*, à qui on donne la qualité de Fleuve, & qui coule à douze lieues d'une Ville nommée *Saint Jean d'Olancho*.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

La Province de Costa ricca, dont *Waffer*, Anglois, *Vaz*, Portugais, & d'autres Voïageurs, étrangers, font une peinture qui répond mal à son nom, ne laissoit pas de renfermer aussi quelques Mines d'or & d'argent : mais la difficulté du travail les a fait abandonner, avec les Habitations voisines, telles que Castro d'Austria & Bruxelles, où les Espagnols s'étoient établis pour le travail, & dont il ne reste aucune trace.

Enfin ceux, qui se rappellent le troisieme Voïage de Christophe Colomb, ne doivent pas trouver d'exagération dans l'idée que Laet donne du Veragua, lorsqu'il assure » que cette Province est encore très riche en métaux, sur-» tout en or, qu'on y tire du sein de la terre à chaque pas, & qu'on puise, » dit-il, avec l'eau dans les torrens & les Fleuves (87). La petite Ville de *Sainte-Foi*, située à douze lieues de celle de la Conception vers le Sud, est le lieu de la fonte, & le séjour des Officiers roïaux.

On a donné, dans une autre partie de cet Ouvrage (88), quelques observations sur les Mines du Mexique, la méthode des Espagnols pour la séparation & la fonte des métaux. Ne craignons pas de réperer ici, pour l'intelligence de cet article, que tout Particulier, qui découvre une Mine d'or ou d'argent, peut y faire travailler, en païant au Roi le cinquieme du produit : mais s'il l'abandonne, elle tombe, trois mois après, au Domaine. Le Roi accorde quatre cens piés de terrein, vers les quatre Vents principaux, depuis l'ouverture de la Mine; ou d'un seul côté, au choix du Propriétaire. Ensuite un autre a la liberté d'en ouvrir une nouvelle, à dix-huit piés de la premiere; & quoique cet espace soit comme un mur de séparation, il peut entrer dans le terrein du premier, en creusant sous terre, du moins jusqu'à ce qu'il rencontre ses Ouvriers. Alors il doit se retirer dans le sien, ou pousser son travail au-dessous de l'autre. Mais si la Mine, qu'il ouvre au-dessous, est inondée par quelque source d'eau, celui qui travaille au-dessus doit lui donner la sixieme partie de ce qu'il tire; & si l'eau venoit de la Mine superieure, le Possesseur de cette Mine est obligé de la faire vuider.

Tout l'or & l'argent, qui sort des Mines de la Nouvelle Espagne, doit être porté à Mexico, & déclaré à l'Hôtel de la Monnoie. Un Voïageur

Produit annuel des Mines de la Nouvelle Espagne.

(87) Laet, *ubi suprà*, page 345.

(88) Tome XI, page 531.

Description de la Nouvelle Espagne.

célebre a publié, vers la fin du dernier siécle, qu'il y entroit chaque année, deux millions de marcs d'argent, outre ce qui passoit par des voies indirectes, & qu'on en frappoit tous les ans, à la Monnoie, 700000 marcs en pieces de huit.

Les Propriétaires ne paient pas seulement les frais de la Fabrique, mais ils joignent au quint, qui est le droit roïal de l'ancienne déclaration, une réale, qu'on nomme le droit de Vasselage. Quoique chaque Particulier puisse faire fabriquer de la monnoie, on travaille presqu'uniquement pour les Marchands. Ils achetent tout le métal qu'on veut leur vendre, en retenant deux réales par marc; l'une pour le droit du Roi & l'autre pour la fabrique. A l'égard de l'or, qui est beaucoup moins abondant, on en fait des pieces de seize, de huit, de quatre, & de deux pieces de huit, qui se nomment des Ecus d'or. La différence pour les droits est d'une réale & demie, qu'on paie de plus pour les pieces d'or. Le titre auquel il doit être pour recevoir la marque est vingt-deux carats; & celui de l'argent, deux mille deux cens dix maravedis.

Hôtel des Monnoies de Mexico.

On apprend, du même Voïageur, sur les informations qu'il reçut d'un Gentilhomme Espagnol, qui avoit exercé, pendant trente ans l'Office d'Essaïeur, qu'il y a, dans Mexico, huit Fourneaux pour la Monnoie, & dans l'Hôtel qui les contient un Chef, sous le titre de Trésorier, avec huit ou dix principaux Officiers qu'il commande. On consigne au Chef les barres d'argent : elles sont pesées devant lui; il tient compte du poids. Après les avoir mises au feu pour les couper, on est obligé de les mouiller, pour les y remettre, parceque le métal est aigre, & qu'il ne se fabriqueroit pas aisément sans cette operation.

On fait cinq sortes de Monnoie : des Pieces de huit, de quatre, de deux, des Pieces simples & des deniers. Lorsqu'elles ont leur juste poids, on les remet au Trésorier, qui les reçoit de la main même du Peseur, sous les yeux du Secretaire & des autres Officiciers. Comme l'argent se noircit par le mêlange de l'écume de cuivre, qui sert à la séparation (89), on envoie d'abord la Monnoie aux Blanchisseurs. Elle passe ensuite chez les Gardes, qui vérifient le poids. Delà elle est consignée aux Monnoïeurs, qui travaillent dans une même Salle, & qui ont aussi, pendant le jour, les cinq coins, nommés *Truxeles*, dont les Gardes sont chargés, pendant la nuit, & dont ils répondent sur leur tête. Après ces formalités, la Monnoie retourne entre les mains du Trésorier pour la délivrer aux Propriétaires; mais il en retire auparavant ce qui revient aux Officiers, c'est-à-dire à lui-même, à l'Essaïeur, au Coupeur, au Secretaire, au Peseur, aux deux Gardes, au Merino, qui est un Sous-sécretaire, à un Alcalde, aux Forgerons & aux Monnoïeurs. Cette déduction n'est pas une perte pour le Propriétaire, parcequ'elle se fait sur les deux réales qu'on ajoûte à la valeur de l'argent avant qu'il soit frappé. Le paiement se fait aux Officiers par Maravedis & par Raciones (90).

Tous les hauts Officiers sont nommés par le Roi; & les autres achetent

(89) On ne se servoit autrefois, à Mexico, que de Mercure & de Sel pour séparer l'argent; mais cette operation étant fort longue, un Dominiquain la rendit plus facile, en donnant l'invention de l'écume de cuivre, qui échauffe sur le champ la masse. Carreri, Tome VI, Liv. I. chap. 10.

(90) Chaque Maravedi vaut 137 Racio-

leurs Places, du Tréforier, pour la fomme de trois mille pieces de huit. Les premiers répondent folidairement des fraudes de leurs Affociés. Quoique toutes ces Charges, & celles mêmes qui s'achetent, ne foient pas héréditaires, chaque Officier a le droit de réfigner la fienne ; mais, pour la validité de fa réfignation, elle doit être fignée vingt jours avant fa mort. Celui que cette faveur regarde, eft obligé d'en informer le Viceroi dans le terme de foixante jours. Il doit païer au Roi un tiers de la valeur de fa Charge, & les deux autres tiers, au Propriétaire ou à fes héritiers ; fans quoi elle retourne à la Couronne. Auffi les Poffeffeurs font-ils, chaque mois, leur démiffion, pour éviter toute ombre de difficultés fur les vingt jours qu'ils doivent furvivre. Le revenu annuel du Tréforier eft d'environ foixante mille pieces de huit. Les Charges d'Effaïeur & de Fondeur, qui appartiennent en propriété au Couvent des Carmes Déchaux de Mexico, & qui font exercées par un feul Officier, rapportent feize mille pieces ; celle du Coupeur, dix mille ; & les autres, environ trois mille cinq cens. Les Forgerons, ou les Maîtres des huit Fourneaux, & les Monnoïeurs, qui font au nombre de vingt, ont chacun, depuis huit cens jufqu'à mille pieces. Il n'y a point de fi bas Offices, qu'ils ne vaillent par jour une piece de huit : mais, comme la plûpart de ceux qui les poffedent font des Efclaves du Tréforier, il en tire ouvertement le profit.

Maifon du départ.

Comme l'expérience a fait obferver qu'il y avoit un peu d'or dans l'argent, les Officiers roïaux ont établi un autre Hôtel, qui porte le nom de *Maifon du départ*, & qui n'a point d'autre objet que la féparation de ces deux Métaux. Carreri nous en donne auffi la méthode. On fond l'argent en très petites balles, qu'on fait diffoudre dans l'eau forte. L'or refte au fond, en poudre noire ; & l'on met l'eau, qui contient tout l'argent, dans deux vaiffeaux de verre, dont les bouches fe joignent. On les échauffe : l'eau fe retire dans l'un, & l'argent demeure dans l'autre. Enfuite l'or eft fondu en plaques & en barres, pour être porté à l'Effaïeur, comme l'argent. On paie, pour cette opération, fix réales par marc à la Maifon du départ. L'Office de *Départeur* appartient à un Particulier, qui a païé au Roi, pour la Propriété, foixante & quatorze mille pieces de huit (91). Tous les Cantons de la Nouvelle Efpagne, où la Nature a placé des Mines, ont leurs Officiers roïaux, qui font un Tréforier, un Controlleur & un Major.

On n'ajoûtera rien, à ce qu'on a lu jufqu'ici dans un grand nombre de Relations, fur le tranfport de ces richeffes & de celles qui entrent dans la Nouvelle Efpagne par l'arrivée annuelle des Vaiffeaux de Manille : mais, comme on a donné le nom de fecondes Mines du Mexique aux Ports d'Acapulco & de Vera-cruz, qui fervent de Paffage à tant de tréfors, on peut regarder comme les troifiemes, une multitude de Droits roïaux, qui augmentent

nes. Voici l'ordre & les proportions du paiement.

	Maravedis.	Raciones.
Au Tréforier	22 &	120
A l'Effaïeur	1	60
Au Coupeur	5	60
Au Secretaire	1	60
Au Pefeur	1	80
A chacun des deux Gardes	1	60
Au Merino	2	16
A l'Alcalde	2	16
Aux Forgerons	24	
Aux Monnoïeurs	8	
Total	60 Maravedis.	

(91) Gemelli Carreri, Tome VI, chap. 1 & 2.

Description de la Nouvelle Espagne.

Droits roiaux, qui sont une troisiéme espece de Mines.

sans cesse les revenus de la Monarchie Espagnole, & dont cette idée a fait remettre ici l'explication.

On met au premier rang le quint de tous les métaux, des perles & de toutes les pierres précieuses, sans compter un & demi par cent pour la sortie, & ce qui se leve sur toutes les monnoies qu'on fabrique à Mexico. Les Espagnols donnent à ce Droit le nom de Señoraje, ou Droit de Seigneurie (92). On peut y comprendre celui qui réserve au Roi d'Espagne la moitié des *Huvacas ;* c'est-à-dire, de tous les trésors cachés qu'on découvre dans les anciennes Habitations des Indiens, qui les ensevelissoient en terre, pour les besoins dont ils se croïoient menacés après leur mort, & de tous ceux qui se trouvent dans les débris des anciens Temples.

Le Droit, qui se nomme *Vacantes en Mostrencas*, donne au Roi les biens de ceux qui meurent sans héritiers, jusqu'au quatrieme dégré du Sang.

Estanca de Naypes est un Droit considérable sur les Cartes à jouer. Il s'afferme ; & dans toutes les Indes la Couronne en tire plus de deux millions d'écus.

On nomme *Almajarifalgos*, d'Almajarife, mot Arabe, qui signifie Homme de metier, un Droit de cinq pour cent, sur tous les Ouvrages des Manufactures d'Espagne, qu'on porte aux Indes. Ces mêmes Ouvrages paient deux & demi pour cent, de sortie, & cinq d'entrée, autant de fois qu'ils changent de lieu dans les Indes.

Le Droit d'*Averia* est un droit de Marine, dont le revenu est emploïé à l'équipement des Vaisseaux qui portent l'argent du Roi. Il n'a rien de commun avec un autre Droit, qui donne au Roi la cinquieme partie de toutes les prises de Mer.

Le Droit d'*Alcavala* ne s'est pas établi sans difficulté. Il consiste dans un Impôt sur tout ce qui se vend & s'achete dans le Païs, sur tout ce qui s'y échange, sur les Testamens & sur les Dons mutuels, enfin sur toutes les Charges qui se vendent. Il a commencé par deux pour cent ; ensuite on l'a fait monter jusqu'à quatre. Dans le cours d'une année, il rapporte, à la Couronne, environ trois cens vingt-cinq mille ducats.

Le Droit de *Commissos* regarde tous les biens qui tombent par saisie entre les mains du Procureur Fiscal, tels en particulier que les Marchandises de Contrebande. Il est défendu de recevoir de la Chine, des Philippines, du Perou, &c. & d'y envoïer, des Marchandises qui n'aient point été déclarées aux Commissaires du Roi, sous peine de confiscation du Navire & des effets.

Waffer nous apprend qu'en vertu d'une somme de huit mille ducats que

(92) L'Auteur, dont on emprunte ce détail, assure qu'outre ces deux droits, la Couronne prend un certain espace dans toutes les Mines qui se découvrent ; soixante perches, dans celles d'argent, de fer, de cuivre, d'étaim & de plomb, cinquante dans celles d'or ; & que pour celles de vif-argent, comme c'est un métal nécessaire pour découvrir les autres, le Roi en retient entiérement la propriété, mais qu'il laisse trente ans de jouissance à celui qui les a découvertes. *Mémoire* publié à la fin du second Tome de l'Histoire des Flibustiers, par *Oexmelin*, sous le titre d'Etablissement d'une Chambre des Comptes dans les Indes occidentales ; troisieme Partie, chap. 1. l'Editeur assure que c'est la traduction d'un Manuscrit Espagnol, composé sur des Pieces autentiques dont il a vu les originaux.

Description de la Nouvelle Espagne.

la *Contratacion* de Seville paie annuellement au Roi, elle a fermé la correspondance des Ports du Perou avec ceux de la Nouvelle Espagne; ce qui fait perdre à la Couronne plus de trois cens mille ducats, qu'elle tireroit des Droits roïaux, si la liberté du Commerce étoit établie entre ces deux Régions. Elles s'aideroient mutuellement d'un grand nombre de marchandises, qui abondent dans l'une, & qui manquent dans l'autre (93).

Tributos vacos est le nom d'un Droit roïal sur tous les Offices qui dépendent de la Cour. Il consiste dans la jouissance de leurs revenus, jusqu'à ce qu'ils soient remplis.

Le Droit, qui se nomme *Tircios de Encommiendos*, regarde les Offices qui changent de Possesseurs, par résignation. Ceux qui sont choisis pour les remplir, doivent païer au Roi le tiers de leur valeur.

Le *Janaconas* est un Droit qui ne regarde que les Indiens, & qui les oblige de païer leur sortie lorsqu'ils quittent leurs Bourgs ou leurs Villages.

Le *Hatenuras* tombe aussi sur les Indiens, lorsque par guerre ou par confiscation, ils sont chassés de leurs Biens propres. Ce Droit leur impose l'obligation de servir à gages, & de travailler tour-à-tour aux Mines du Roi.

Les *Pulperias* sont des Cabarets où l'on donne à manger, & le nombre en est reglé dans toutes les Villes & dans tous les Bourgs. Ceux qui passent ce nombre paient, au Roi, un Tribut annuel de quarante piastres. Dans la multitude de Villes & de Bourgs dont la Nouvelle Espagne est remplie, ce Droit rapporte une fort grosse somme.

Le Droit d'entrée, pour les Negres, n'est pas moins considérable. Il est de deux piastres par tête; & tous les ans, on en apporte un grand nombre.

La Cour avoit entrepris de mettre un Impôt sur le Pulque, breuvage favori des Mexiquains, pour lequel il paroît que les Espagnols n'ont pas moins de goût : mais on a déja rapporté, d'après Carreri, qu'elle s'est vue comme forcée d'abandonner cette entreprise. Celle d'affermer les Salines ne lui a pas réussi plus heureusement. Les Indiens n'ont point d'argent pour acheter le sel : d'ailleurs, il s'en trouve quantité de Mines dans les Montagnes, dont il est impossible de leur fermer l'accès.

On lit, dans Waffer, que pendant la durée de l'Impôt, un Particulier, nommé François de Cordoue, qui en avoit l'administration, devint si riche en peu d'années, qu'il bâtit dans la rue de Saint François une maison, qui passe pour la plus belle de Mexico, & qui n'est connue que sous le nom de *Pulcherrimo*, en sous-entendant le mot d'Edifice, parcequ'elle doit son origine au Pulque (94).

On ne parle point du Droit de la *Cruzade*, qui se paie avec plus de zele dans la Nouvelle Espagne que dans tout autre lieu; mais on en nomme un autre, qui regarde aussi le Saint Siege, & qui est fondé de même sur une Bulle de composition, par laquelle ceux qui possedent, sans le savoir, quelque partie du bien d'autrui, sont absous de la valeur de trente ducats pour douze réales. Les droits de *Nejada* & de *Media annata*, qui regardent les Biens ecclesiastiques, sont en vigueur dans toute l'Amerique Espagnole, & forment, suivant l'Auteur de ces observations, un revenu si im-

(93) Voïages de Lionnel Waffer, édition de Paris, page 253.

(94) Waffer, *ibid.* page 364.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

portant pour la Couronne, qu'elle en tire plus que de l'Efpagne entiere (95).

Pour la levée de tous ces Droits, chaque Province a des Officiers roïaux, qui ont leurs Subftituts, dans les lieux éloignés de leur demeure, & le pouvoir continuel de faire refpecter leurs ordres.

Productions utiles ou curieufes.

Cette vafte étendue de Païs offre auffi quantité de productions utiles ou curieufes. Entre les mineraux, on vante une efpece de jafpe, que les Mexiquains nomment *Eztetl*, de couleur d'herbe, avec quelque petites taches de fang, dont la moindre piece, liée au bras ou au cou, arrête toutes les dyffenteries. Il s'en trouve un autre, qu'ils appellent *Iztlia yotli Quatzalitztli* (96) moucheté de blanc, qui, porté dans la région des reins, appaife les douleurs néphretiques, diffout la gravelle, & triomphe de toutes fortes d'obftructions. Une troifieme efpece, nommée *Tlilayctic*, de couleur plus obfcure & fans taches, mais plus pefante, ne demande que d'être appliquée fur le nombril pour guerir les plus douloureufes coliques. Enfin une autre pierre noire, pefante, & fort unie, paffe pour un admirable fpecifique contre les maladies de l'*uterus* (97).

Dans le voifinage de Chiautla, qui appartient à la Province de Mexique, c'eft-à-dire au milieu du Continent, on voit un grand puits d'eau falée, dont les Habitans font d'excellent fel (98). Les Montagnes de Contacomapa & de Gualtepeque, qui font à peu de diftance, fourniffent un beau jafpe verd, qui approche du porphyre.

Dans un Bourg nommé *Guadalupa*, on voit une fource d'eau très froide, qui guerit de la fiévre ceux qui en boivent, & qui ne fort jamais de fon lit, quoiqu'elle bouillonne continuellement plus haut que fes bords (99).

A Queretaro, dans le Canton de Xilotepeque, on trouve une fource d'eau chaude, qui eft capable de brûler en fortant de terre, & qui étant bue tiede par les Beftiaux, fert merveilleufement à les engraiffer. Une autre fource, du même Canton, coule en abondance pendant quatre ans, & tarit alternativement pendant quatre autres années. Il doit paroître encore plus fingulier que pendant qu'elle coule, elle n'eft jamais plus abondante que dans les tems de fechereffe (1).

Proche de l'ancien Volcan de Nixapa, dans la Province de Guatimala, un torrent d'excellente eau, qui defcend de la Montagne même du Volcan, coule régulierement pendant la nuit, & ceffe de couler pendant le jour. Un autre, dans le Canton de Chuleteque, coule chaque jour jufqu'à midi, & feche enfuite jufqu'au foir (2).

Il fe trouve des Mouches, entre Mexico & le Port d'Acapulco, dont la piquûre eft fi dangereufe, qu'elle caufe quelquefois la mort (3).

Dans le Canton de Guafteque, les Habitans font affligés d'une fâcheufe maladie, caufée par un grand nombre de vers, qui commencent par fe former

(95) Oexmelin, *ubi fuprà*, page 411.
(96) C'eft-à-dire, *Emeraude obfcure.*
(97) Monardes, dans les Exotiques de Clufius, *ubi fuprà.*
(98) Laet, page 233.
(99) Waffer, *ubi fuprà*, page 365.
(1) Laet, page 238.
(2) Waffer, *ubi fuprà*, page 334.
(3) Laet, *ubi fuprà.*

dans

dans leurs levres. Ils n'y connoiſſent point d'autre remede, que de porter continuellement du ſel dans la bouche (4).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Les eaux d'un Fleuve nommé *Zahuatl*, dans la Province de Tlaſcala, donnent la galle à ceux qui s'y baignent ; on y trouve peu de Poiſſon (5).

Caverne ſurprenante.

Entre les Villes de Cuertlavaca & de Tequiciſtepeque, on voit, au pié d'une haute Montagne, une Caverne fort renommée. Un Dominiquain Eſpagnol, aïant eu la curioſité de la viſiter ſous la conduite de quelques Indiens, y deſcendit par une ouverture fort étroite, & trouva d'abord un grand eſpace quarré, d'environ cinquante pas, qui contient pluſieurs puits, avec des degrés pour y deſcendre. Delà, un chemin fort tortueux le conduiſit ſous terre dans un autre eſpace beaucoup plus grand que le premier, au milieu duquel ſort impetueuſement une ſource d'eau vive, qui forme un ruiſſeau. Après l'avoir ſuivi plus d'une heure, la crainte de s'égarer, dans un lieu dont il ne voïoit pas le terme, le fit retourner ſur ſes pas, avec le ſecours d'une ficelle dont il avoit attaché le bout à l'ouverture, & qui commençoit à manquer de longueur (6).

Longues vies.

L'Yucatan jouit d'un air ſi ſain dans les Montagnes, qu'on y a trouvé des Vieillards de cent quarante ans. Un Miſſionnaire Franciſcain a rendu témoignage qu'en prêchant l'Evangile aux Montagnards, il avoit vu parmi eux un Homme, qui, de ſon propre aveu & ſur les informations de ſes voiſins, n'avoit pas vêcu moins de trois ſiécles. Il avoit le corps ſi courbé, que ſes genoux touchoient à ſa tête, & la peau ſi dure, qu'on l'auroit cru couvert d'une écaille (7).

Pétrification d'eau.

Dans la Province de Vera-paz, proche d'une Ville Eſpagnole qui ſe nomme Saint-Auguſtin, on voit entre deux Montagnes une Caverne formée dans le Roc, aſſez ſpacieuſe pour contenir un grand nombre d'Hommes, dans laquelle il ſort continuellement, de diverſes fentes, une liqueur qui ſe change bientôt en pierre fort dure, & de la blancheur de l'albâtre. Les divers obſtacles, que cette liqueur trouve à ſon cours, lui font prendre différentes formes dans ſa tranſmutation. On trouve, à peu de diſtance, des Colomnes, & juſqu'à des Statues, qui paroiſſent un ſimple ouvrage de la nature (8). Le froid eſt ſi vif, dans l'interieur de la Caverne, que l'Homme le plus robuſte n'y peut réſiſter long-tems. On y entend d'ailleurs un bruit confus d'eaux, qui ſemblent couler à l'entour, & qui ſortant dans les lieux voiſins, par quantité de torrens, ſe précipitent d'abord au fond d'un abyme, où elles forment une ſorte de Lac, & s'échappent enſuite par un Canal, qu'elles ſe ſont ouvert d'elles-mêmes, aſſez grand tout-d'un-coup pour recevoir toutes ſortes de Barques.

Eau de Golfo dolce.

On admire que l'eau de Golfo dolce, qui touche au Golfe de Honduras ſoit parfaitement douce, comme on doit en juger par ſon nom. Cette ſingularité ne peut venir que de la multitude & de l'impétuoſité des torrens, qui forment ce Golfe en ſortant des Montagnes, & qui ont aſſez de force pour repouſſer conſtamment l'eau ſalée. Quelques Etrangers ſe ſont flattés de pou-

(4) Journal de Jean Chilton, en 1572, dans la Collection d'Hackluyt.
(5) Laet, page 251 & 252.
(6) *Ibid.* page 261.
(7) Herrera, Déc. 2. Liv. 3. & Laet page 273.
(8) *Ibid.* page 328.

Description de la Nouvelle Espagne.

voir pénétrer par cette voie jusqu'à la Mer du Sud. Deux Anglois, Antoine *Sherley* & Guillaume *Parker*, en avoient formé l'esperance; mais, s'étant avancés l'espace de trente milles avec quelques Bâtimens legers, ils apprirent des Indiens de la Côte, qu'il ne leur restoit pas moins de vingt lieues de terre, & que la route étoit coupée par des Montagnes inaccessibles; sans compter que la mauvaise qualité de l'air, & les attaques des plus cruelles Mouches du monde, les forcerent d'abandonner leur résolution (9).

Celebre Poudre.

Non-seulement c'est à Guaxaca que se fait le meilleur chocolat de toutes les Indes, mais on y compose une excellente poudre, nommée *Polvilla*, qui est la plus exquise de toutes les odeurs. Elle est si recherchée, & par conséquent si chere, que la livre en coute autant que six de chocolat. Il s'en fait un débit surprenant, dans toutes les Provinces du Mexique, au Perou, & même en Espagne. Il n'y a que les Religieuses de Sainte Catherine de Guaxaca, qui en aient la composition; celles des autres Monasteres de la Ville ne peuvent y parvenir (10).

Orgues de bois.

A *Pascaro*, Ville éloignée d'environ huit lieues du Port d'Acapulco, on admire des Orgues de bois, composées par un habile Indien, qui rendent des sons aussi harmonieux que les meilleures Orgues de l'Europe; la curiosité porte tous ceux qui arrivent dans la Nouvelle Espagne à les visiter.

Isles flotantes.

On a parlé de quelques petites Isles flotantes, sur le Lac de Mexico; mais elles n'approchent point de celles d'un autre Lac, que Waffer nomme *Mexicalsingo*, dont l'eau est si favorable à la végétation, que les Indiens l'ont presque changé en Jardins. Ce spectacle, dit-il, cause de l'admiration. Ils étendent, sur trois ou quatre grosses cordes, un grand nombre d'osiers, les uns sur les autres, de la longueur de soixante piés en quarré, & d'un demi-pié de hauteur; ils attachent le bout des cordes aux arbres qui bordent le Lac, & couvrent cette machine, de gason, sur lequel ils répandent de la terre & du fumier: ensuite ils y sement des fleurs & des légumes, qui croissent dans une singuliere abondance. De tant de matieres différentes, il se forme avec le tems une masse épaisse & solide, sur laquelle ils se construisent des maisons, accompagnées de petits bâtimens pour la Volaille, & de colombiers. Il arrive quelquefois que le Maître d'une Isle, étant allé vendre ses denrées dans son Canot, avec sa Femme & ses Enfans, ne retrouve plus, à son retour, son Habitation dans le lieu où il l'avoit laissée, parceque les cordages qui l'arrêtoient se sont rompus de pourriture, & l'ont abandonnée à l'inconstance du vent. Alors il demande à ses voisins s'ils n'ont pas vu passer son Isle; & la retrouvant à force d'informations, il la remorque avec de nouvelles cordes (11).

Volcans.

Entre les Volcans, qui sont en si grand nombre dans la Nouvelle Espagne, & dont les éruptions causent tant de ravages, Waffer fait admirer celui du Lac de Nicaragua, qui étant situé dans une Isle, au milieu du Lac, paroît vomir ses flammes du sein des eaux (12). Le même Ecrivain donne quatre-vingt lieues de tour à ce Lac (13), & Laet cent trente milles (14). Quoique l'eau en soit douce, dans toute son étendue, il a son flux & son

(9) *Ibid.* page 330.
(10) Waffer, page 327.
(11) Waffer, pages 397 & précédentes.
(12) Waffer, *ibid.* page 388.
(13) *Ibid.* page 387.
(14) Laet, page 342.

reflux, comme la Mer. On sait que sa tête n'est séparée de la Mer du Sud, que par trois ou quatre lieues de terre (15) ; mais aucun Voïageur n'a marqué la longueur du *Desaguador*, qui est le Canal par lequel il se jette dans celle du Nord, & qui sert au Commerce de la Province avec Carthagene & Porto-bello. On le représente long & fort étroit. Alfonse Carera & Didace Machica de Suaso sont les premiers Espagnols qui ont découvert cette voie de communication, & qui en ont surmonté les dangers (16). Assez proche de Grenade, seconde Ville de la même Province, on trouve un autre Lac, dont l'ancien nom est *Lindiri*, & qui se joint au grand, par un Canal, à sept lieues de cette Ville. Sur ses bords s'éleve une Montagne, nommée *Mumbacho*, à la fertilité de laquelle il ne manque rien pour les arbres & les fruits, mais dont le sommet n'en est pas moins un épouvantable Volcan. On a décrit, dans un autre lieu, ceux de Tlascala & de Saint-Jacques de Guatimala (17). Les autres n'ont rien de plus remarquable que leur nombre.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Ce mêlange de singularités, dont la plûpart ne sont connues qu'imparfaitement par les Observations des Etrangers, doit augmenter le regret de voir tant d'utiles connoissances absolument négligées des Espagnols, & comme perdues, entre leurs mains, pour le reste de l'Univers. C'est une réflexion qui renaîtra souvent dans la suite de cet Ouvrage, si mes forces répondent à l'intention que j'ai de l'achever.

(15) *Ibid.*
(16) *Ibid.*
(17) Voïez ci-dessus pages 313 & 495.

FIN DU TOME XII.

De l'Imprimerie de DIDOT.

AVIS AUX RELIEURS

(Nota.) *Les Relieurs auront l'attention de mettre des Onglets aux Figures doubles qui ne doivent pas être pliées.*





